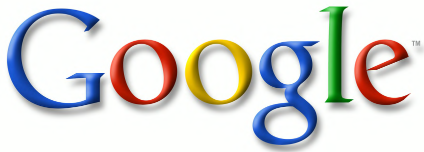


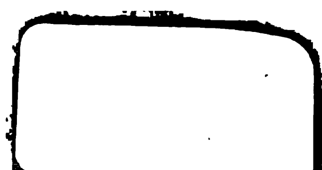
ALBUM
DE LA
Suisse pittoresque

1re Année



Prix de l'abonnement pour 6 mois L. 4 rp. 50, pour 1 an = 18 livraisons L. 9. Les six premiers mois payables à la réception de la première livraison.

On souscrit à Neuchâtel chez Michel Cendron, éditeur. A Lausanne au bazar Vaudois et à Yverdon au Bureau central de la librairie périodique.



Album

GT4

ALBUM
DE LA
Suisse pittoresque

I.re ANNÉE



Publié par WEIBEL-COMTESSE à

Neuchatel.

1836

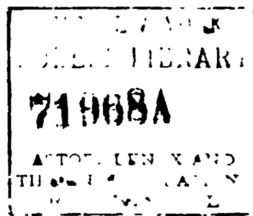
ALBUM DE LA Suisse pittoresque

Ire ANNÉE



Publié par WEIBEL-COMTESSE à Neuchatel.

1836


71968A

AVANT-PROPOS.

La Suisse forme un centre vers lequel tous les divers rameaux de la grande chaîne des Alpes viennent aboutir et se confondre.

La nature entretient dans ce centre d'immenses réservoirs glacés d'où partent tous ces fleuves qui roulent leurs ondes fécondantes au travers des diverses contrées de l'Europe, pour arriver enfin dans la mer du Nord, dans la Méditerranée, dans l'Océan, la mer Adriatique et la mer Noire. Un pays pareillement situé doit évidemment avoir une nature, une physionomie toute particulière et très-originale; et c'est bien là le cas de la Suisse. C'est aux Alpes qu'elle doit ses mœurs, ses traditions, son histoire, ses institutions et cette innombrable quantité de sites qui font l'admiration des milliers d'étrangers qui viennent annuellement lui offrir le tribut de leurs hommages. Une foule d'écrivains, de naturalistes, d'artistes sont venus étudier son histoire, son sol, ses tableaux immenses et variés, toutes ces merveilles d'une nature inépuisable dans ses formes et dans ses accidens. Un grand nombre d'ouvrages ont été publiés sur la Suisse; plusieurs sont spécialement consacrés à réunir en de petits recueils ce que d'autres ouvrages ont reproduit d'intéressant sur ce pays. Mais presque tous ces recueils, malgré la manière pompeuse en laquelle ils sont annoncés, sont des produits de l'étranger, des compilations faites sans discernement : chaque page de leur contenu le dénote; chaque page est entachée de fautes et d'erreurs; partout on y trouve des faits, des notions et des descriptions erronées. D'habiles artistes ont parcouru notre patrie, ils ont fait en quelques jours ce qui exigerait un travail de plusieurs années, ils ont produit des dessins intéressans et variés, il est vrai, ils ont donné des preuves de goût et de talent, mais non pas, le plus souvent du moins, des preuves d'exactitude; car c'est en vain que l'on cherche dans leurs productions la fidélité qui doit caractériser de pareils ouvrages, là où la nature n'a nul besoin d'être embellie par le talent inventif de l'artiste.

L'Album de la Suisse pittoresque n'a point la prétention de vouloir égaler en élégance fastueuse quelques-uns de ces ouvrages étrangers; son but est de livrer au public une production non seulement intéressante et amusante, mais surtout utile, un ouvrage consciencieux, un récit naïf de ce que notre patrie, si long-temps crainte et honorée, présente de plus saillant dans son histoire et dans ses mœurs, une peinture vraie et fidèle des sites nombreux et remarquables dont la vaste chaîne des Alpes nous offre sur tous les points une inépuisable collection.

LES DIABLERETS.

Un chemin des plus remarquables conduit de Bex, par le Mont Cheville, à Sion : quoique peu connu des étrangers, il n'en mérite pas moins d'être parcouru.

En partant de Bex, vous suivez le cours du bruyant Avançon, pour vous rapprocher des hautes régions des Alpes qui séparent les cantons de Vaud, de Berne et du Valais. Après avoir passé par une contrée des plus riches en sites pittoresques, on arrive à Grion après une montée d'une heure et demie. On continue à monter pendant trois heures, par un chemin tantôt escarpé, tantôt serpentant au travers de contrées sauvages et agrestes, pour arriver aux plaines d'Azeindaz, parsemées de châlets et dominées par les pics des Diablerets.

Non loin de là est situé le glacier de Paneyrossaz, devenu célèbre par la chute d'un étudiant dans une de ces fentes si souvent funestes aux voyageurs. Avec des efforts incroyables, et à l'aide de ses genoux et de ses mains, le jeune homme parvient au-dessus de l'abîme, un pan de glace s'écroule, et il retombe meurtri à une grande profondeur. Il fait une nouvelle tentative, et à force de persévérance, il arrive enfin à l'ouverture du gouffre, d'où il fut retiré par ses amis qui le cherchaient avec anxiété. On a trouvé près d'Azeindaz des armes antiques qui, d'après la tradition, proviennent d'un combat entre les Valaisans et les habitans de Bex.

Une longue muraille sert de limites entre les cantons de Vaud et de Valais. On arrive au col de Cheville en une demi-heure. Sa hauteur au-dessus du niveau de la mer est de 6580 pieds. Ensuite on descend dans la vallée de Cheville, vallée déserte, image de la désolation, où l'on rencontre les premiers châlets valaisans. Ce sont de misérables huttes ouvertes, insuffisantes pour abriter, dans cette espèce de Sibérie, leurs habitans contre le froid et les tempêtes. Cependant ce serait en vain que le voyageur chercherait ici les sauvages habillés de peaux de chèvres, ignorant l'usage du pain et du vin, et couchant dans des huttes semblables à celles de chiens de basse-cour, sur des feuilles de pêcher ou sur de la paille broyée par les pas des vaches, dont parle l'auteur de l'hermite en Suisse. Ces pâtres, endurcis contre les intempéries de ce climat, savent sans doute, parce qu'ils y sont obligés, vu la grande distance où ils sont de leurs villages, se priver de pain, de vin, de lits et d'habitations commodes. Mais une fois de retour chez eux, en automne, ces privations cessent; et les bergers des environs d'Azeindaz sont propriétaires de vignes dans leur village. Du reste, on est sûr de trouver chez ces hommes simples et bons l'hospitalité la plus franche et la plus cordiale; ils possèdent peu, mais ils offrent ce qu'ils ont.

Rien de plus affreux que la vallée de Cheville. Au-dessus de vos têtes sont les pics menaçans et sombres des Diablerets, couverts de glaces énormes; devant vous se trouve une vallée de deux lieues de longueur, entièrement couverte des immenses débris des Diablerets, qui partout autour d'eux répandent la destruction et la ruine. Dans le temps on comptait cinq cîmes à cette montagne; maintenant il n'en reste que trois, dont la surface noire, décomposée, et coupée par de profondes échancrures, menace et épouvante le voyageur; car après de longues pluies, tous les êtres vivans fuient cette contrée de désolation.

Au mois de Juin 1714, on entendit pendant plusieurs jours un bruit sourd et profond dans l'intérieur de la montagne. Les bergers avertis par là qu'une grande catastrophe se préparait, s'éloignèrent en grande partie avec leurs troupeaux. Enfin une des cîmes des Diablerets s'écroula avec un bruit impossible à décrire; toute la contrée fut couverte d'une poussière qui obscurcit l'air; une lieue carrée de pâturages et de forêts, une cinquantaine de bâtimens, quinze personnes et beaucoup de bétail furent ensevelis sous une masse de décombres de plusieurs centaines de pieds.

Parmi les personnes qui furent englouties, se trouvait un Valaisan, dont la femme et les enfans pleuraient encore la mort, lorsque, trois mois après l'événement, il reparut dans son village, semblable à un spectre, couvert de haillons et pouvant à peine se traîner. Tout le monde le fuyait, et il eut bien de la peine à convaincre ses alentours qu'il était réellement vivant. Au moment où l'épouvantable catastrophe eut lieu, ce malheureux se trouvait dans son châlet qui heureusement était adossé contre un énorme bloc de rocher : d'autres quartiers de roc vinrent, en descendant la montagne, s'appuyer contre celui-ci, de manière à protéger sa maison contre la masse des débris dont elle fut en un instant couverte à une grande hauteur. L'infortuné Valaisan, ainsi enseveli, se trouvait dans la plus horrible situation, cependant il ne perdit point courage. Sans autres outils que ses mains, au milieu des plus profondes ténèbres, il pratiqua dans les décombres une espèce de cheminée ou de boyau

pur une plaque de plomb recouverte d'une feuille d'or. La fraude fut découverte, et il ne resta à Thurneiser d'autre parti à prendre que de s'enfuir de Bâle, en abandonnant sa femme dont, au reste, il se plaignait amèrement, l'accusant d'avoir eu trop de complaisance pour son tuteur. Elle obtint dans la suite son divorce, et on retira à Thurneiser son droit de bourgeoisie.

Ce fut en 1548 qu'il abandonna sa ville natale : il alla d'abord à Strasbourg, dans l'intention d'y obtenir le droit de bourgeoisie ; mais il échoua dans son projet. Il se rendit ensuite à Constance, où il gagna en peu de temps sept-cent-vingt-cinq écus chez un orfèvre, mais une longue maladie épuisa ses ressources pécuniaires. A peine rétabli, il parcourut la France et l'Angleterre, visitant tous les chimistes, alchimistes, nécromanciens et charlatans. De retour en Allemagne, il fut quelque temps soldat, puis mineur ; ensuite il parcourut la Russie, et revint à Nuremberg, où il travailla assez longtemps, chez Hans Mastiger, à la fabrication d'instrumens d'astronomie. A cette époque sa réputation s'étant fort étendue, l'archiduc Ferdinand lui confia la direction des mines d'Eberswald ; alors il songea de nouveau au mariage, et il épousa Anne Huetlin, la fille de l'orfèvre de Constance chez lequel il avait travaillé précédemment : le mariage une fois célébré, il alla se fixer avec elle à Parentz, dans la vallée de l'Inn, où il établit des forges pour son propre compte. C'était en 1558. Dans cet endroit retiré, Thurneiser fut visité par beaucoup de savans et d'hommes de distinction. Il s'associa son frère Alexandre, et obtint encore la direction des mines du comte de Hag. On peut dire qu'il s'acquitta de ces divers emplois avec autant d'intelligence que de probité et de bonne foi. Mais bientôt il se vit ruiné par l'incendie de ses ateliers. Il partit pour l'Ecosse en 1560, et de là voyagea en Espagne et en Portugal, gagnant sa vie en trouvant des sources au moyen de la baguette divinatoire. A Salamanque il visitait des maîtres qui enseignaient la magie blanche et l'art d'évoquer et de conjurer les esprits. Il visita ensuite l'Arabie, l'Egypte, la Terre-sainte, la Grèce et d'autres pays, recherchant partout les Rabbins, les sages, les cabalistes et tous les hommes pratiquant les sciences occultes, la médecine, la métallurgie, etc. Il lui arriva de passer une nuit dans la grotte de Moïse au mont Sinaï, et après avoir subi les épreuves au couvent de Ste Catherine, il y fut reçu chevalier du mont Sinaï. Il apprit à faire des talismans, des amulettes, des anneaux constellés ; il acquit la connaissance des trente-deux chemins de la science et des quarante-neuf portes de la sagesse; il se perfectionna dans l'art de la transmutation des métaux ; mais ce qu'il fit de mieux, c'est qu'il acquit des connaissances étendues en médecine et en botanique, du moins pour le siècle où il vivait. A son retour dans le Tyrol, en 1565, il y trouva ses affaires en très-mauvais état, des sommes considérables lui furent avancées par ses protecteurs, pour les rétablir. En 1568, il fit de très-belles cures parmi les soldats de l'armée impériale, atteints d'esquinancies très-dangereuses. Pendant ses voyages maritimes il avait composé un ouvrage en vers, intitulé *Archidoxa*, qui traitait de l'influence des corps célestes sur le corps et l'esprit des hommes. Il venait de terminer un autre ouvrage qui portait le titre de *Quintessence*, traitant de la liaison intime de la médecine et de l'alchimie. Dans le but de livrer ces ouvrages à l'impression, il se rendit dans la Basse Allemagne, où il fit aussi graver sur bois des planches anatomiques, qui devaient accompagner un autre traité sur un prétendu procédé chimique par lequel on pouvait déterminer l'état du sang des malades, ainsi que la cause et le siége du mal. Il fut ensuite attaché à l'évêque de Munster; cette ville était alors célèbre par ses imprimeries ; mais bientôt il quitta l'évêque pour aller à Francfort sur l'Oder, où il publia son grand ouvrage hydrostatique, qui lui acquit une grande célébrité.

L'empereur Maximilien lui accorda un privilége pour l'impression de ses divers manuscrits. L'électeur de Brandebourg, grand amateur d'alchimie et de minéralogie, voulut faire la connaissance personnelle du chevalier du mont Sinaï, et s'empressa de prendre à son service un homme réputé médecin habile, qui prétendait trouver l'or dans les ruisseaux, dans les rivières et même dans les grains de blé, un homme qui connaissait toutes les localités du Brandebourg recélant des pierres précieuses, et qui possédait enfin tant d'autres connaissances inappréciables.

Thurneiser était un bel homme, d'un commerce agréable, d'une éloquence insinuante ; il parvint aisément à gagner les bonnes grâces de l'électeur. L'électrice étant tombée malade, il fut consulté : par l'examen de son visage et la distillation de ses urines, il fit une description si exacte de la maladie de la princesse, et la cure qu'il entreprit fut si heureuse, que l'électeur le nomma son premier médecin avec une pension considérable. Dès-lors il devint le médecin à la mode, et de tous les points de l'Allemagne des personnes de distinction vinrent le consulter ; des beautés surannées lui écrivirent pour obtenir des fards de sa composition, en le priant de n'en pas donner à d'autres. Bientôt Thurneiser occupa deux cents ouvriers dans ses ateliers d'imprimerie, de chimie, etc., et cette époque fut l'apogée de sa fortune ; mais il commença dès-lors à afficher un luxe et une magnificence qui fournirent ample matière à ses détracteurs. Il était en correspondance avec plusieurs têtes couronnées; de toutes parts on le consultait. Voulait-on se guérir d'une maladie, obtenir l'interprétation d'un songe, percer dans la profondeur de l'avenir ou

dans la nuit du passé, se procurer des élixirs, des philtres, etc., on s'adressait à Thurneiser, et on le payait largement. On lit dans un de ses ouvrages, que Sigismond Ier, roi de Pologne, lui ayant envoyé une bouteille de son urine, non-seulement il découvrit sa maladie, mais il annonça le mois et le jour de la mort de ce prince, qui arriva précisément à l'époque indiquée. Son imprimerie n'était pas moins fameuse, et, à l'aide de ses sciences occultes, l'or arrivait de toutes parts. Il publia plusieurs ouvrages dont on retrouve encore quelques-uns dans diverses bibliothèques; il fut même le fondateur du premier cabinet d'histoire naturelle qui ait existé à Berlin.

Cette brillante prospérité dura quelques années; mais Thurneiser en abusa: la débauche et son amour désordonné pour le luxe commencèrent à faire décliner son crédit et sa fortune; certaines personnes qui abusèrent de sa confiance y contribuèrent pour leur part, ainsi que la mort de sa seconde femme qui arriva en 1575. Pour surcroît de malheur, plusieurs savans de l'Allemagne attaquèrent en même temps sa réputation de médecin, et se mirent à réclamer vivement contre ses talismans, ses philtres et ses spécifiques; bientôt il se vit traité de charlatan et de magicien. Il crut prudent de quitter la cour avant que l'on ouvrît les yeux sur son compte, et ce ne fut qu'après des instances réitérées qu'il obtint, en 1579, son congé de l'électeur. Deux ans auparavant, Thurneiser avait été frappé d'apoplexie au côté droit, et de paralysie sur la langue: le traitement qu'il suivit consista à faire distiller des pigeons blancs hâchés, avec du lait et du camphre, et à s'en frotter les parties affectées; il mangea des pigeons de même couleur apprêtés de différentes manières; il but beaucoup de vins capiteux, de bierre forte et de teinture de perles, et il invita de joyeux convives à sa table. La cure fut longue, mais elle réussit.

Depuis long-temps il avait formé le projet de se rendre à Bâle pour y terminer les différens qui l'avaient obligé d'en partir; il y arriva au mois de novembre 1579. Puis il mit fin aux procès intentés contre lui, en s'accommodant avec les juifs de Weil et en payant une amende de soixante florins; mais il lui fut défendu de passer dans la rue où demeurait sa première femme, qui était maintenant remariée: du reste, on lui rendit son droit de bourgeoisie.

Pendant son absence il fut vigoureusement attaqué par Jœll, professeur de l'université de Gripswalden, dans une brochure sur les maladies surnaturelles: Jœll prétendait que Thurneiser ne devait son savoir qu'à un démon qu'il tenait prisonnier dans un vase de cristal, et il allait jusqu'à le traiter d'imposteur et de charlatan. Thurneiser dans son apologie imprimée à Bâle en 1581, répondit à son antagoniste avec la virulence la plus extrême. Toute l'Allemagne s'amusa de cette guerre de plume.

L'électeur l'ayant rappelé, Thurneiser, en partant, témoigna le désir de se remarier. Un officieux ami lui proposa Marie Herbrott, fille d'un gentilhomme: le temps lui manqua pour lui faire visite, mais il était à peine arrivé à Berlin, qu'il reçut le portrait de la belle, dont il fut si enchanté, qu'il retourna de suite à Bâle et y célébra pompeusement ses noces, le 4 novembre 1580. Deux jours après, une belle émeraude tomba de l'anneau nuptial qui était au doigt de sa femme, et se brisa. Thurneiser tira de cet accident des inductions superstitieuses sur la fidélité de Marie, et il alla jusqu'à l'accuser du plus honteux libertinage. La mésintelligence et des scènes scandaleuses s'ensuivirent; il repartit précipitamment pour Berlin avec son fils, laissant à Bâle sa nouvelle épouse et ses deux filles. Mais les nouvelles qu'il en reçut l'affligèrent extrêmement: il prit le parti de la rappeler auprès de lui, et on ne sait par quels moyens il parvint à lui faire faire des aveux accompagnés de détails infamans pour elle. Enfin il chassa cette malheureuse femme et la renvoya à sa famille, qui porta plainte contre le mari. Elle fut déclarée innocente par le consistoire de Bâle, le mariage fut confirmé, et Thurneiser condamné à venir se fixer à Bâle près de son épouse. Bien loin d'obtempérer à l'ordre des magistrats bâlois, Thurneiser fulmina contre la sentence qu'ils avaient rendue, et publia contre eux et la famille Herbrott une libelle diffamatoire.

En 1584, il profita d'un absence de l'électeur qui n'avait cessé de le protéger, pour quitter furtivement Berlin et se rendre en Italie. Les brêches qu'il avait faites au trésor de son protecteur en prétendant l'augmenter, et les sommes considérables qui s'étaient dissipées en fumée dans son laboratoire, et dont il ne pouvait rendre compte, telles furent les causes présumées de sa fuite.

Dès ce moment la vie de Thurneiser est entourée d'une grande obscurité; on sait seulement que, pendant son séjour à Rome, vers l'an 1586, il fit, en présence du cardinal Ferdinand de Médicis et au milieu d'une foule de spectateurs, sa fameuse expérience avec un clou de fer qu'il plaça dans un creuset et qu'il retira changé à moitié en or. Ce clou fut long-temps conservé à Florence, et montré aux curieux.

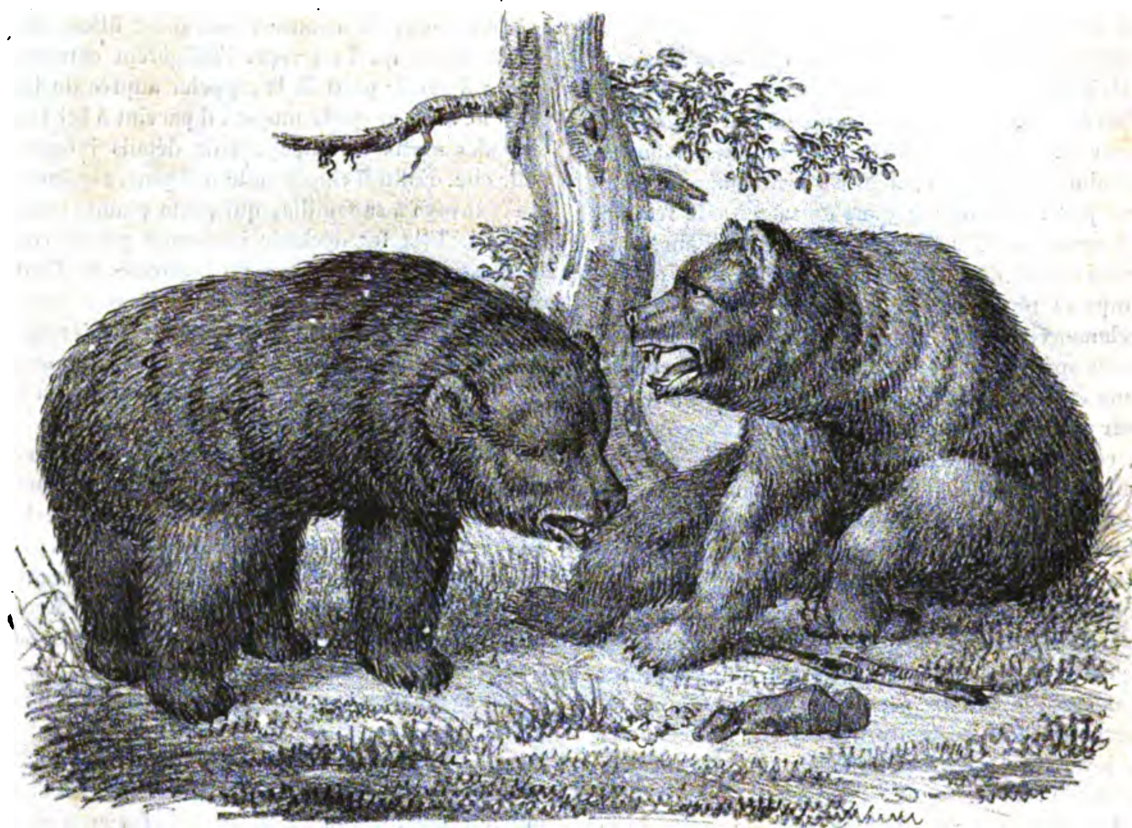
Thurneiser publia encore plusieurs ouvrages, entr'autres une description des bains d'Attisholz près de Soleure, et un calendrier très-curieux qui parut à Cologne.

Dès-lors cet homme extraordinaire, d'un esprit si aventureux, dont la carrière avait été semée de tant d'événemens divers, languit pendant plusieurs années abandonné, en proie à la misère et à la maladie, et mourut en 1596 dans un couvent de Cologne, âgé de soixante-cinq ans. C'est tout ce que l'on connaît des cinq dernières années de sa vie.

Léonard Thurneiser avait appris dix langues dans le cours de ses voyages; dans sa jeunesse il avait déjà étudié, outre sa langue maternelle, le latin et le grec. C'est l'électeur de Brandebourg qui lui conféra le titre de *im-Thurm*.

L'OURS BRUN.

Cet animal, autrefois très commun, devient de plus en plus étranger à la Suisse; ce n'est guère que sur les frontières de la Franche-Comté et du Piémont qu'on le rencontre quelquefois. Le canton des Grisons est presque le seul des cantons suisses où il se trouve en permanence.



L'ours brun est carnassier, et ce n'est que quand la chair lui manque qu'il se nourrit de végétaux; il est si friand de miel, qu'il le mange même tout garni d'abeilles. Il est excessivement gras à la fin de l'automne, ce qui lui permet de supporter une longue abstinence pendant l'hiver. Cependant il n'est point engourdi, comme on l'a souvent répété; il se retire seulement dans quelque caverne où, pendant la saison froide, il s'occupe, s'il ne dort pas, à lécher ses pates. L'ours est solitaire et fuit tous les lieux habités par les hommes : une caverne dans un rocher inaccessible lui sert de domicile. Cet animal est d'une force prodigieuse; il est rancuneux et colérique; s'il est blessé ou irrité, il devient furieux, et rien ne l'intimide. Il est lourd et gauche en apparence, et cependant il n'est ni l'un ni l'autre; car il grimpe sur un arbre comme un chat, et il court, à la plaine, aussi lestement qu'un autre animal de même grosseur. Comme il a les jambes de devant plus courtes que celles de derrière, il est très agile à la montée; mais on lui échappe d'autant plus facilement à la descente. S'il a à combattre un ennemi digne de lui, il se dresse sur ses jambes de derrière, et avec celles de devant il assène à l'ennemi des coups dont un seul suffit pour le mettre hors de combat. Du reste, il ne se sert presque jamais de ses dents dans ces luttes. Il faut du sang-froid et de l'adresse pour l'attaquer : comme il n'y a que quelques endroits de la tête où l'on puisse lui porter des coups mortels, il devient un ennemi redoutable et dangereux si on l'a manqué du premier coup. Cependant les bergers des Grisons ne craignent pas de l'attaquer de front.

Au mois de mai 1830 Paul Berther, de la vallée de Sumoix, était occupé auprès de son troupeau de vaches qui pâturait non loin de son habitation,

lorsqu'il vit un ours formidable déboucher de la forêt; il arme sa carabine et l'attend de pied ferme. Quand l'animal fut arrivé à portée de son coup, le pâtre, sans réfléchir au danger qu'il pouvait courir, lâche son coup d'une main assurée, et le tue. Mais notre héros ne se doutait pas que cet animal, contre son habitude, voyagait cette fois en compagnie; et pendant qu'il rechargeait par précaution sa carabine, il vit sortir de la forêt un nouveau combattant qui lui-même était suivi d'un troisième de la même espèce. Tous deux avancèrent en grognant et avec un air fort courroucé. Pour cette fois le combat devenait trop inégal; tuer un ours d'un seul coup compte déjà pour un coup de maître; mais en tuer deux d'un coup, c'est ce qui semble impossible. Tout autre qu'un berger des Alpes aurait été sans doute fort embarrassé en cette occasion. Notre héros, cependant, ne perdit pas contenance; il n'eut que le temps d'achever de charger sa carabine; et en attendant qu'il décidât ce qu'il ferait de son troisième hôte, il étendit du coup sur l'herbe le premier venu. Le troisième ne le laissa pas long-temps dans l'incertitude; car s'étant assuré que ses deux compagnons étendus à terre étaient sans vie, il prit prudemment le parti de s'en retourner promptement vers le lieu d'où il était venu, mais il était trop tard : le plomb meurtrier de l'intrépide berger l'attint encore, quoique à une trop grande distance pour qu'il succombât. A en juger par le sang que l'animal perdit, il est à supposer qu'il alla expirer dans quelques lieux inconnus. Il est bon d'ajouter que Berther avait déjà tué neuf ours avant ceux-ci : cette circonstance peut expliquer son audace.

Pendant l'automne de la même année, un ours fit de grands ravages dans quelques communes du bas Engadin. Les habitans de plusieurs villages s'étaient réunis maintes fois pour chasser cet hôte incommode, mais toujours inutilement. L'animal était trop avisé pour ne pas battre en retraite à temps devant des forces aussi supérieures. Un beau matin, le gardeur de moutons du village de Zernett, nommé Jean Kühn, originaire du canton de St. Gall, se trouvait sur l'escarpement d'une montagne d'où il aperçut l'ours tant désiré au fond d'un ravin, où il paraissait dormir, digérant un peu péniblement, sans doute, son souper de la veille; car on l'accusait d'avoir dévoré la même nuit six vaches et on ne sait combien de moutons. Le berger se mit à crier de tous ses poumons pour obtenir du renfort; car il n'avait point d'armes, et l'ours était de forte taille. Mais celui-ci, très en colère, car les ours n'entendent pas toujours raison, d'avoir été troublé dans son repos par les cris importuns du berger, gravit en quelques bonds l'escarpement, dans l'idée de se venger; il se dressa sur ses jambes de derrière et se disposait à fondre sur l'imprudent berger. Ce dernier n'était pas homme à reculer, et d'ailleurs il n'en était plus temps. Il ramasse une grosse pierre, une pierre qu'un habitant des villes ne pourrait remuer : de ses deux bras nerveux, il la jette avec une si grande force à la tête de l'assaillant, que son crâne épais en fut fracassé, et qu'il roula au bas de la montagne pour ne plus se relever.



Un habitant du Jura se montra moins courageux. Coupant un jour du bois dans une forêt, il croit voir un ours se diriger vers lui. Il quitte sa cognée, court, sans s'arrêter, jusqu'à son village, à une distance de deux lieues. Mais heureusement pour lui, il se trouvait sur une pente assez rapide où l'on sait que l'ours n'est point habile à la course. Néanmoins le pauvre homme resta un mois au lit pour se rétablir des suites de sa frayeur.

La chair de l'ours est bonne à manger; ses pates passent pour être une véritable friandise. Sa fourrure se vend bien, ainsi que sa graisse. Les divers gouvernemens de la Suisse accordent une prime assez considérable pour chaque ours tué : c'est donc une capture qui n'est pas à dédaigner.

COMBAT DU SPEICHER.

Les Appenzellois étaient alors sous la domination du prince abbé de St. Gall, qui avait de certains droits sur eux. Du reste, ils étaient libres, et ils demeurèrent tranquilles tant qu'ils ne furent pas molestés. Mais l'abbé Cuno de Stauffen ne recherchait point l'affection de ses sujets : il leur imposa des baillis, hommes injustes, qui les opprimèrent et les vexèrent de toute sorte de manières. Les Appenzellois perdirent enfin patience, ils chassèrent les baillis du pays, et détruisirent leurs châteaux. L'abbé en appela aux villes libres de la Souabe, ses alliés, et le tribunal des villes libres condamna les Appenzellois. Alors ceux-ci firent un traité d'alliance avec la ville de St Gall, qui était sous la même domination : l'abbé protesta contre ce traité, et, à force d'exactions et d'odieuses chicanes, il les irrita tellement, qu'ils prirent les

AVANT-PROPOS.

La Suisse forme un centre vers lequel tous les divers rameaux de la grande chaîne des Alpes viennent aboutir et se confondre.

La nature entretient dans ce centre d'immenses réservoirs glacés d'où partent tous ces fleuves qui roulent leurs ondes fécondantes au travers des diverses contrées de l'Europe, pour arriver enfin dans la mer du Nord, dans la Méditerranée, dans l'Océan, la mer Adriatique et la mer Noire. Un pays pareillement situé doit évidemment avoir une nature, une physionomie toute particulière et très-originale; et c'est bien là le cas de la Suisse. C'est aux Alpes qu'elle doit ses mœurs, ses traditions, son histoire, ses institutions et cette innombrable quantité de sites qui font l'admiration des milliers d'étrangers qui viennent annuellement lui offrir le tribut de leurs hommages. Une foule d'écrivains, de naturalistes, d'artistes sont venus étudier son histoire, son sol, ses tableaux immenses et variés, toutes ces merveilles d'une nature inépuisable dans ses formes et dans ses accidens. Un grand nombre d'ouvrages ont été publiés sur la Suisse; plusieurs sont spécialement consacrés à réunir en de petits recueils ce que d'autres ouvrages ont reproduit d'intéressant sur ce pays. Mais presque tous ces recueils, malgré la manière pompeuse en laquelle ils sont annoncés, sont des produits de l'étranger, des compilations faites sans discernement : chaque page de leur contenu le dénote; chaque page est entachée de fautes et d'erreurs; partout on y trouve des faits, des notions et des descriptions erronées. D'habiles artistes ont parcouru notre patrie, ils ont fait en quelques jours ce qui exigerait un travail de plusieurs années, ils ont produit des dessins intéressans et variés, il est vrai, ils ont donné des preuves de goût et de talent, mais non pas, le plus souvent du moins, des preuves d'exactitude; car c'est en vain que l'on cherche dans leurs productions la fidélité qui doit caractériser de pareils ouvrages, là où la nature n'a nul besoin d'être embellie par le talent inventif de l'artiste.

L'Album de la Suisse pittoresque n'a point la prétention de vouloir égaler en élégance fastueuse quelques-uns de ces ouvrages étrangers; son but est de livrer au public une production non seulement intéressante et amusante, mais surtout utile, un ouvrage consciencieux, un récit naïf de ce que notre patrie, si long-temps crainte et honorée, présente de plus saillant dans son histoire et dans ses mœurs, une peinture vraie et fidèle des sites nombreux et remarquables dont la vaste chaîne des Alpes nous offre sur tous les points une inépuisable collection.

LES DIABLERETS.

Un chemin des plus remarquables conduit de Bex, par le Mont Cheville, à Sion : quoique peu connu des étrangers, il n'en mérite pas moins d'être parcouru.

En partant de Bex, vous suivez le cours du bruyant Avançon, pour vous rapprocher des hautes régions des Alpes qui séparent les cantons de Vaud, de Berne et du Valais. Après avoir passé par une contrée des plus riches en sites pittoresques, on arrive à Grion après une montée d'une heure et demie. On continue à monter pendant trois heures, par un chemin tantôt escarpé, tantôt serpentant au travers de contrées sauvages et agrestes, pour arriver aux plaines d'Azeindaz, parsemées de châlets et dominées par les pics des Diablerets.

Non loin de là est situé le glacier de Paneyrossaz, devenu célèbre par la chute d'un étudiant dans une de ces fentes si souvent funestes aux voyageurs. Avec des efforts incroyables, et à l'aide de ses genoux et de ses mains, le jeune homme parvient au-dessus de l'abîme, un pan de glace s'écroule, et il retombe meurtri à une grande profondeur. Il fait une nouvelle tentative, et à force de persévérance, il arrive enfin à l'ouverture du gouffre, d'où il fut retiré par ses amis qui le cherchaient avec anxiété. On a trouvé près d'Azeindaz des armes antiques qui, d'après la tradition, proviennent d'un combat entre les Valaisans et les habitans de Bex.

Une longue muraille sert de limites entre les cantons de Vaud et de Valais. On arrive au col de Cheville en une demi-heure. Sa hauteur au-dessus du niveau de la mer est de 6580 pieds. Ensuite on descend dans la vallée de Cheville, vallée déserte, image de la désolation, où l'on rencontre les premiers châlets valaisans. Ce sont de misérables huttes ouvertes, insuffisantes pour abriter, dans cette espèce de Sibérie, leurs habitans contre le froid et les tempêtes. Cependant ce serait en vain que le voyageur chercherait ici les sauvages habillés de peaux de chèvres, ignorant l'usage du pain et du vin, et couchant dans des huttes semblables à celles de chiens de basse-cour, sur des feuilles de pêcher ou sur de la paille broyée par les pas des vaches, dont parle l'auteur de l'hermite en Suisse. Ces pâtres, endurcis contre les intempéries de ce climat, savent sans doute, parce qu'ils y sont obligés, vu la grande distance où ils sont de leurs villages, se priver de pain, de vin, de lits et d'habitations commodes. Mais une fois de retour chez eux, en automne, ces privations cessent; et les bergers des environs d'Azeindaz sont propriétaires de vignes dans leur village. Du reste, on est sûr de trouver chez ces hommes simples et bons l'hospitalité la plus franche et la plus cordiale ; ils possèdent peu, mais ils offrent ce qu'ils ont.

Rien de plus affreux que la vallée de Cheville. Au-dessus de vos têtes sont les pics menaçans et sombres des Diablerets, couverts de glaces énormes; devant vous se trouve une vallée de deux lieues de longueur, entièrement couverte des immenses débris des Diablerets, qui partout autour d'eux répandent la destruction et la ruine. Dans le temps on comptait cinq cîmes à cette montagne ; maintenant il n'en reste que trois, dont la surface noire, décomposée, et coupée par de profondes échancrures, menace et épouvante le voyageur ; car après de longues pluies, tous les êtres vivans fuient cette contrée de désolation.

Au mois de Juin 1714, on entendit pendant plusieurs jours un bruit sourd et profond dans l'intérieur de la montagne. Les bergers avertis par là qu'une grande catastrophe se préparait, s'éloignèrent en grande partie avec leurs troupeaux. Enfin une des cîmes des Diablerets s'écroula avec un bruit impossible à décrire ; toute la contrée fut couverte d'une poussière qui obscurcit l'air ; une lieue carrée de pâturages et de forêts, une cinquantaine de bâtimens, quinze personnes et beaucoup de bétail furent ensevelis sous une masse de décombres de plusieurs centaines de pieds.

Parmi les personnes qui furent englouties, se trouvait un Valaisan, dont la femme et les enfans pleuraient encore la mort, lorsque, trois mois après l'événement, il reparut dans son village, semblable à un spectre, couvert de haillons et pouvant à peine se traîner. Tout le monde le fuyait, et il eut bien de la peine à convaincre ses alentours qu'il était réellement vivant. Au moment où l'épouvantable catastrophe eut lieu, ce malheureux se trouvait dans son châlet qui heureusement était adossé contre un énorme bloc de rocher : d'autres quartiers de roc vinrent, en descendant la montagne, s'appuyer contre celui-ci, de manière à protéger sa maison contre la masse des débris dont elle fut en un instant couverte à une grande hauteur. L'infortuné Valaisan, ainsi enseveli, se trouvait dans la plus horrible situation, cependant il ne perdit point courage. Sans autres outils que ses mains, au milieu des plus profondes ténèbres, il pratiqua dans les décombres une espèce de cheminée ou de boyau

armes et ne voulurent plus se soumettre au jugement des villes de Souabe. Bientôt après ils se virent abandonnés par la ville de St. Gall; mais ces alliés pusillanimes furent aussitôt remplacés par des braves de Glaris et de Schwyz, qui vinrent se joindre à ceux d'Appenzell. L'abbé de St Gall et les villes de la Souabe se déterminèrent à soumettre les paysans par la voie des armes. Le 15 mai 1403, au point du jour, 5000 hommes d'infanterie, ayant en tête une nombreuse cavalerie, sortirent de St Gall, et se dirigèrent ensuite par un chemin creux sur Vœgelisek. Le chemin était d'un côté dominé par une forêt, et de l'autre, par des collines. Tout-à-coup 80 Appenzellois se présentent à la tête du chemin creux, font une décharge de leurs frondes et se jettent avec une extrême promptitude au milieu des rangs des ennemis. Dans le même instant 500 auxiliaires de Schwyz et Glaris qui s'étaient tenus jusqu'alors cachés dans la forêt, apparaissent sur les deux côtés du chemin creux, et fondent brusquement sur les flancs de la cavalerie ennemie. Celle-ci fait tous ses efforts pour sortir d'une position aussi désavantageuse, croyant avoir à faire avec toutes les forces des paysans; lorque tout-à-coup on voit s'avancer sur les hauteurs le corps principal des Appenzellois, hommes intrépides et résolus, à l'air noble, aux formes athlétiques, dont la figure respire l'audace et l'habitude des combats, auxquels ces fiers montagnards se sont préparés dès l'enfance. À ce spectacle imprévu, les cavaliers ennemis furent plongés dans la plus grande consternation: ils avaient déjà assez de peine à soutenir la lutte avec ceux qui avaient commencé le combat, pour oser espérer de pouvoir débusquer les nouveaux arrivans qui occupaient les hauteurs, qui s'avançaient en bon ordre, et dont la contenance imposante et terrible les intimidait déjà. Alors ils regrettèrent, mais trop tard, d'avoir méprisé leur ennemi. Dans cette position ne pouvant faire usage de leur tactique et de leur nombre, les cavaliers résolurent de retourner sur leurs pas pour se déployer dans la plaine; à cet effet la cavalerie presse l'infanterie qui la suit par derrière, et l'on entend de toute part retentir le cri: En arrière! en arrière! Mais le désordre se met dans leurs rangs; les guerriers d'Appenzell, de Schwyz et de Glaris profitent de ce moment pour fondre de tous côtés sur l'ennemi en poussant leur cri de guerre; ils pressent, renversent, écrasent tout ce qu'ils rencontrent, et enfoncent si bien la colonne ennemie, que la tête se trouve séparée du reste de la colonne: elle aurait été complètement anéantie si le nombre des assaillans eût répondu à leur courage. Dès ce moment la déroute devint complète, la cavalerie culbute l'infanterie pour se sauver, celle-ci se disperse de tous côtés en jetant ses armes; les collines, les vallées, toute la contrée est couverte de fuyards, de morts et d'armes abandonnées. Les deux bourgmaîtres de St Gall furent trouvés parmi les morts: il eût bien mieux valu pour eux qu'ils fussent restés les alliés d'Appenzell! Quatre bannières et 600 cuirasses trouvées sur le champ de bataille furent les trophées de cette journée, qui mit fin au combat du Speicher. Les vainqueurs après avoir assez long-temps poursuivi l'ennemi, retournèrent sur le champ de bataille, et remercièrent Dieu à genoux de la première victoire qu'ils venaient de remporter pour leur liberté, sans presque avoir éprouvé de pertes. L'abbé Cuno, qui ne croyait pas à une défaite possible, fut épouvanté à cette nouvelle; mais il n'en fut que plus empressé à préparer une seconde invasion, qui fut encore plus malheureuse que la première.

LE CHATEAU DE GESSLER.

Albert d'Autriche, ne songeant qu'à restreindre ou plutôt à anéantir la liberté des Cantons Suisses, fut irrité de la demande qu'ils lui firent de confirmer les libertés dont ils avaient joui jusqu'alors sous la protection de l'Empire. Ainsi, bien loin de condescendre à leurs sollicitations, il leur envoya des baillis destinés à les charger de chaînes.

L'empereur ne savait pas ce que c'était que des hommes libres; le caractère et la conduite tyrannique de ces baillis était bien propre à intimider des esclaves, mais elle devait nécessairement révolter les habitans de Schwyz, Uri et Unterwalden, déterminés à conserver à tout prix leur liberté. Un de ces baillis était Hermann Gessler de Bruneck, de la lignée de Habsbourg im Eigen, en Argovie. L'un de ses châteaux était situé au dessus du bourg de Kussnacht, à l'extrémité du golfe du même nom, dans le canton de Schwyz. Il en fit construire un second dans le canton d'Uri, qu'il nomma Zwing-Uri et qui devait être un des boulevards de sa tyrannie. Les bergers de ces contrées étaient obligés de travailler à la sueur de leur front à la construction de donjons destinés à leur servir de prisons. Après que les confédérés eurent secoué le joug des baillis autrichiens, tous ces asiles de la tyrannie furent détruits, et celui de Kussnacht eut le même sort.

Ces masures qui nous rappellent l'origine de la confédération helvétique, offrent par leur position pittoresque un autre genre d'intérêt. La vue dont on jouit de cette éminence sur le bourg et le golfe de Kussnacht, ainsi que sur ses rives couvertes de villages tout entourés d'arbres, est des plus intéressantes. En général cette contrée est aussi riche en sites pittoresques qu'en souvenirs historiques; aussi mérite-t-elle d'être vue en détail.

IMPRIMERIE DE PETITPIERRE, A NEUCHATEL.



LA BATAILLE DU SPEICHER



N° 2.



LE LAC DE DERBORENZ. (Diablerets)



CHATEAU DE GESSLER.

LA NUIT DU MASSACRE A ZURICH.

Rodolphe Broun était enfin parvenu par ses intrigues et ses machinations au but vers lequel tendait son ambition. Il était le chef de l'Etat, et son pouvoir surpassait celui de tous ses prédécesseurs, qui avaient occupé la charge de bourgmaître, à Zurich. Mais il était justement haï pour son ambition : il avait sacrifié amis et parens, exilé tous ceux qui s'opposaient à ses vues, et flatté la populace par de honteuses concessions, pour se réserver un pouvoir absolu. Il était enfin parvenu à se faire nommer bourgmaître à vie. Sa puissance était consolidée par l'état florissant où se trouvait la classe industrielle, qu'il avait favorisée afin de s'assurer un appui contre ses ennemis. Mais les familles expulsées ou éloignées du pouvoir, loin d'oublier leur défaite, ne songèrent qu'à se venger de l'ambitieux bourgmaître. Broun était depuis quatorze ans en règne, lorsque ses ennemis résolurent de mettre fin à son arbitraire domination. Dans l'espace d'une nuit, Broun et ses partisans devaient être massacrés, et son pouvoir anéanti.

Le bourgmaître, toujours actif, fit observer les conjurés dont il n'ignorait pas les intentions; il fit agir ses espions à Rapperschwyl, mais il n'apprit rien de positif. Les bannis avaient non seulement attiré dans leur complot le comte Jean de Habsbourg-Rapperschwyl, et d'autres nobles, mais ils s'étaient assurés d'un puissant parti dans le sein même de la ville de Zurich, en sorte que le nombre des conjurés se montait à plus de sept cent. La nuit du 24 au 25 février 1350 était fixée pour l'exécution du projet. Dans la soirée du 24, Ulrich de Bonstetten, le baron de Mazingen et le comte de Habsbourg entrèrent en ville sous divers prétextes. Le baron Béranger de Hohen-Landenberg et un grand nombre de ses complices y pénétrèrent aussi au moyen de cordes qui leur servirent à escalader les murs. Beaucoup d'autres encore parvinrent à s'y glisser à la faveur des ténèbres.

Les bandes du comte de Habsbourg et d'autres troupes devaient entrer à Zurich à minuit, par la porte du lac : une garde qu'on avait subornée la tenait ouverte. Ainsi tout était prêt pour frapper un grand coup. Tout dormait en ville, mais l'œil de la Providence veillait sur elle.

Les chefs de la conspiration se rassemblèrent dans la maison d'un des conjurés, où il fut convenu qu'à une heure, le bourgmaître et tous ses partisans seraient égorgés dans leurs maisons. Ils partaient de cette idée qu'une fois qu'ils se seraient débarrassés des chefs, le peuple n'oserait point faire de résistance. Leur mot d'ordre était *Petermann*. Mais dans la chambre où les conspirateurs étaient rassemblés, se trouvait un garçon boulanger, auquel on ne fit point attention, parce qu'on le prit pour le domestique de l'un des conjurés. Ce jeune homme, assis derrière le poêle où il faisait semblant de dormir, ayant entendu de quoi il était question, se hâta d'aller en donner avis à son maître, qui courut chez Broun pour l'avertir du danger qu'il courait.

Le bourgmaître après avoir en toute hâte endossé sa cuirasse par dessus sa chemise, se précipita vers la maison de ville, accompagné d'un fidèle domestique, tandis que sa femme et ses enfans s'empressaient de réveiller les voisins, et que le boulanger courait pour faire sonner l'alarme. Des conjurés s'approchaient déjà de la maison de Broun, lorsqu'ils le rencontrèrent précédé de son domestique, qui fut massacré sur le champ. Broun prononça le mot d'ordre *Petermann!* et s'élança dans l'hôtel de ville qui se trouvait à quelques pas de là. Après en avoir intérieurement barricadé la porte, il s'élança vers une fenêtre, d'où il réveilla les bourgeois par ses cris, tandis que la cloche d'alarme commençait à retentir.

Pendant que ceci se passait près de l'hôtel de ville, les habitans de la petite ville (un des quartiers de Zurich) étaient déjà sous les armes. Le comte de Toggenbourg se trouvait chez un des conjurés, bourgeois de la ville, avec lequel il alla faire une promenade sur la Limmat, dans le but, peut-être, de mettre leur conscience plus à l'aise. L'exécution prochaine de leur dessein devint le sujet de leur conversation. Le batelier qui était à la rame comprit de quoi il était question, et ayant fort bien réfléchi qu'une fois qu'ils auraient abordé, on le réduirait à un silence éternel, il fit chavirer le bateau et se sauva à la nage; tandis que les deux champions, grâce à leurs armures, furent rapidement entraînés au fond de la rivière. Le batelier ayant abordé dans la petite ville, avertit les bourgeois du danger qui les menaçait. Alors l'alarme devint générale, les bourgeois armés se précipitèrent en grand nombre vers l'hôtel de ville. Les bouchers furent les premiers; vinrent ensuite les habitans de la petite ville, puis les chanoines, qui dans ce moment chantaient les matines, et qui arrivèrent tous armés sur la place. Les cloches continuaient à se faire entendre; de toute part apparaissaient de nouvelles bandes de bourgeois armés; la plupart ne s'étaient pas donné le temps de

s'habiller, et avaient mis leur cuirasse par dessus leur chemise. La place, située devant la maison de ville, fut d'abord débarrassée des ennemis : mais le principal corps des conjurés, qui était allé à la recherche de Broun, arriva bientôt sur la place : alors le combat s'engagea avec fureur. Les bourgeois, et particulièrement les bouchers, armés de leurs haches, irrités par cet attentat, se jetèrent avec fureur sur l'ennemi, qui, de son côté, leur opposa une résistance désespérée. Tandis que la lance et l'épée des bourgeois éclaircissaient les rangs des insurgés, ceux-ci furent assaillis par une grêle de pierres, de pots et de débris de fourneaux qu'on lançait sur eux par les fenêtres. Ainsi pressés et accablés de toute part, les conjurés furent refoulés sur la place du marché, où ils résistèrent encore un instant. Mais enfin, écrasés sous le poids des efforts des bourgeois, sur la résistance desquels ils n'avaient pas compté, désespérés de l'absence du secours en hommes que le comte de Habsbourg leur avait promis, ils prirent la fuite sur tous les points. Ceux qui connaissaient à fond les divers quartiers de la ville purent s'échapper; un grand nombre furent tués dans les rues, une partie se noyèrent dans la rivière, d'autres furent pris dans les fossés de la ville où ils s'étaient réfugiés après avoir escaladé les murs. Parmi ces derniers se trouvèrent le comte de Habsbourg et le baron de Bonstetten, qui furent ensuite enfermés dans le Wellenberg, tour située au milieu de la Limmat, où ils restèrent durant deux ans et demi. Parmi les morts se trouvèrent les barons de Mazingen et de Hohen-Landenberg, avec cinq personnages ci-devant conseillers de la ville. Toute la nuit et le jour suivant furent employés à la recherche des conjurés qui étaient parvenus à se cacher dans la ville. Quant aux prisonniers, dix-neuf furent condamnés à la roue, dix-huit à être décapités. L'exécution eut lieu devant la maison de chacun des condamnés. Telles furent les suites immédiates de la nuit du massacre à Zurich.

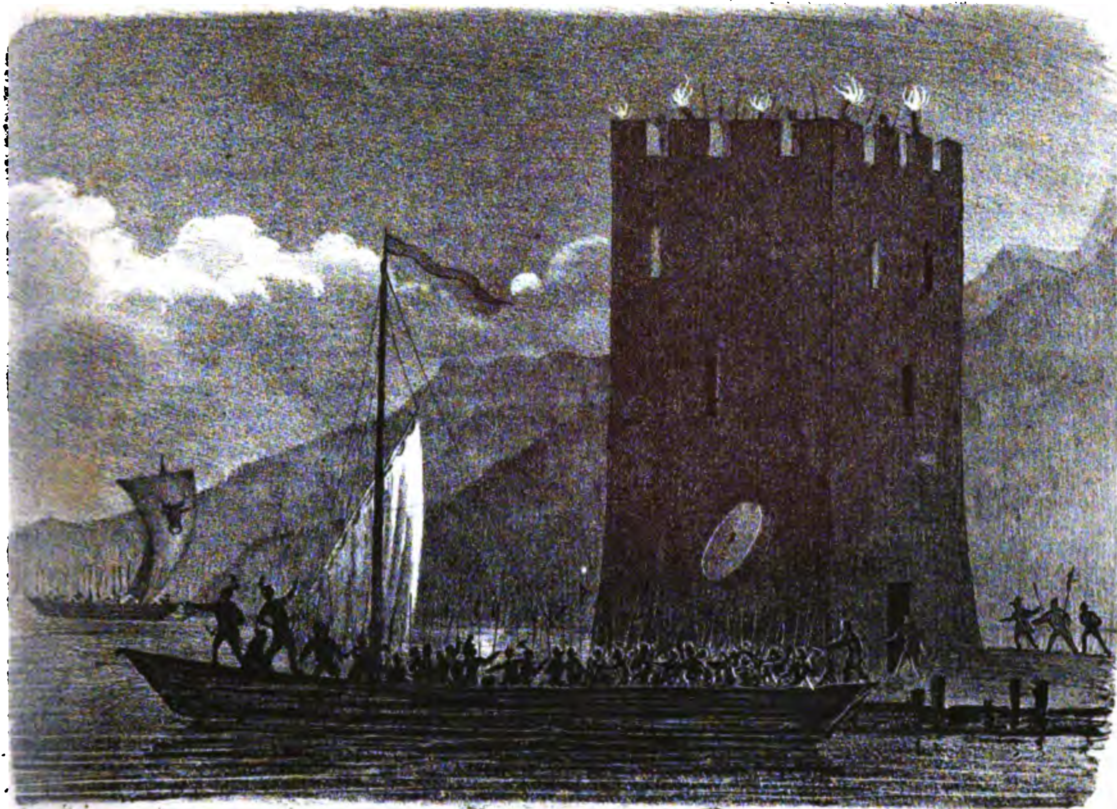
LA MARMOTTE.

Cet animal n'habite que les régions les plus élevées et les plus inaccessibles des Alpes; il choisit de préférence d'étroites vallées, rocailleuses et entourées de hautes montagnes; il a une prédilection pour les endroits exposés au midi. La marmotte est de la grandeur d'un lièvre; elle a le corps trapu et souple, les jambes de derrière plus courtes que celles de devant. Elle se nourrit particulièrement de racines et d'herbages; mais le lait est pour elle une véritable friandise. Prise jeune, elle s'apprivoise facilement et devient très-docile. Elle a une extrême antipathie pour les chiens, et, quoique ordinairement assez craintive, elle les attaque et leur fait avec ses quatre dents de devant de cruelles blessures.

Les marmottes vivent en société: leurs habitations consistent en une espèce de galerie de 8 à 10 pieds de longueur, qu'elles creusent avec une merveilleuse intelligence et avec célérité. Elles ont des habitations d'été et d'hiver: ces dernières sont vastes, meublées et tapissées de beaucoup de foin et de mousse; elles peuvent contenir aisément de dix à seize marmottes. Au mois d'octobre, elles s'enferment dans leur habitation d'hiver, où elles restent serrées les unes contre les autres jusqu'à la fin de mars. Pendant ce temps, elles sont absolument engourdies, et ne donnent aucun signe de vie; mais la chaleur les ranime; celles que l'on garde dans les maisons ne s'engourdissent pas. Avant de s'endormir, elles ferment soigneusement l'entrée de leur habitation avec des pierres, de la mousse et de la terre, en sorte que l'air extérieur ne puisse pas y pénétrer.

Au point du jour, les vieilles marmottes sortent de leurs trous, peu après elles font sortir les jeunes pour pâturer. Souvent elles se dressent sur leur derrière et restent dans cette position une grande partie du jour, exposées au soleil : elles paraissent jouir avec béatitude de sa bienfaisante chaleur. En général, les marmottes aiment la chaleur et la propreté. Avant de commencer leurs occupations, elles se rangent en cercle sur leurs jambes de derrière, la face tournée en dehors : sitôt que l'une aperçoit quelque chose de suspect, elle en avertit les autres au moyen d'un sifflement très-aigu; toutes répondent de la même manière l'une après l'autre, et s'enfuient avec la plus grande vitesse. Du reste, il y a toujours un membre de la bande qui reste en sentinelle sur quelque rocher élevé, et comme cet animal a la vue très-perçante, il est très-difficile d'en approcher. Les chasseurs sont obligés d'employer toutes les ruses et toutes les précautions imaginables pour arriver à portée de la carabine. On mange la chair de la marmotte quoiqu'elle ait un fort goût de sauvage. On se sert aussi de sa fourrure et de sa graisse.





STANTZSTAD.

Stantzstad est un petit village situé au fond d'un golfe du lac de Lucerne, à trois quarts de lieue de Stantz. C'est un des sites les plus magnifiques des bords de ce lac, si riche en beautés de tout genre, et auxquels on ne peut guère comparer ceux d'aucun autre lac de la Suisse. La nature se montre ici sous un aspect à la fois sublime et sauvage. Devant vous, la vue est bornée par le superbe Righi, dont les flancs escarpés viennent plonger dans le lac. A l'extrémité du golfe de Kussnacht, on voit le bourg de ce nom, séparé de Lucerne par de riches coteaux couverts de villages. Plus près, au fond d'un autre golfe, est situé l'agreste village de Kirsiten, et vis-à-vis celui de Herghiswyl, près duquel sont des grottes où il règne une telle fraîcheur, qu'en été on peut y conserver du lait et de la viande pendant plusieurs semaines. Ce beau paysage est encadré d'un côté par l'austère et sombre Pilate, de l'autre, par le Burgenberg, montagne cultivée et habitée jusqu'à son sommet. Elle nous rappelle un trait qui caractérise la loyauté des anciens Suisses.

En 1340, il s'éleva une contestation entre le canton d'Unterwalden et la ville de Lucerne, à l'égard de certains droits de propriété que cette dernière ville croyait posséder sur la montagne de Burglen : il s'en suivit de l'aigreur et de l'animosité. La même année, un terrible incendie qui réduisit en cendres une grande partie de la ville de Lucerne, fut aperçu depuis le canton d'Unterwalden : ces braves gens, ne songeant plus pour le moment qu'à la détresse de leurs confédérés, se hâtèrent d'aller les secourir avec plusieurs bateaux remplis d'hommes vigoureux. Mais les Lucernois hésitèrent à les laisser débarquer et leur demandèrent qu'elles étaient leurs intentions. Vivement affectés de cette méfiance, les Unterwaldiens répondirent avec l'accent de la franchise et les larmes aux yeux : « Chers confédérés, vos malheurs » sont les nôtres ; nous sommes ici pour vous, nous » voulons vous sauver au péril de notre vie, vous, vos » femmes, vos enfans, vos biens, tout ce qui vous » est cher ! » Alors ils furent reçus et fêtés comme des frères, et, peu de jours après, leurs différens se terminèrent à l'amiable.

Le village de Standzstad se termine du côté du lac par une langue de terre à l'extrémité de laquelle est une grosse tour carrée qui semble sortir du sein des ondes noirâtres du lac. Elle fut bâtie en 1308, et destinée à servir de citadelle pendant les troubles qui suivirent la mort de l'empereur Albert. Cette précaution n'était point inutile. En 1314, un grand bateau appelé l'*Oie*, bien armé, partit une nuit de Lucerne, où l'Autrichien commandait alors en maître, et arriva au pied de la tour, croyant n'avoir pas été aperçu : mais les gardiens étaient aux aguets. Une grosse pierre, façonnée pour un moulin à bras, se trouvait sur le parapet : les gardiens profitèrent du moment favorable, la pierre tomba sur le bateau ennemi et y fit une déconfiture qu'il est facile d'ima-

giner. Nos héros, peu contens de cette réception, firent leur possible pour remettre leur bateau à flot; mais les flambeaux d'alarme étaient allumés sur la tour, et des hommes armés arrivaient de toute part pour combattre les assaillans. En même temps, apparut par hasard un grand bateau appelé le *Renard,* qui venait d'Uri pour approvisionner le marché de Stantz; alors s'engagea un combat furieux, mais qui fut bientôt terminé par la défaite complète des ennemis, dont aucun ne put échapper.

Des souvenirs plus récens, mais bien douloureux, donnent à Stantzstad et à ses environs une juste célébrité. C'est par ici que le 9 septembre 1798, les Français pénétrèrent dans le district de Nidwalden. Les habitans de Nidwalden ne voulant pas se laisser imposer une forme de gouvernement qui n'était point de leur choix ni de leur goût, résistèrent pendant quatre jours aux efforts de 15,000 Français, commandés par Schauenbourg. Mais enfin les Nidwaldiens, à peine au nombre de 2000 individus de tout âge et de tout sexe, ne purent continuer à faire partout la même résistance; leur position fut tournée après des efforts inouis; les vainqueurs s'acquirent la triste gloire d'avoir massacré plus de 200 femmes et 25 enfans et d'avoir réduit à la mendicité le reste de la population; car on ne leur laissa pas un seul abri. Stantzstad subit le même sort; Stantz seul fut épargné, l'incendie n'alla pas jusque là.

STRÆTTLINGEN.

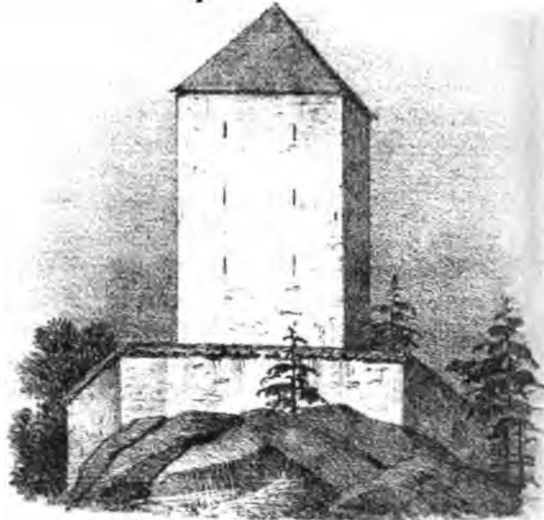
Depuis le lac et les environs de Thoune, on aperçoit du côté du midi, entre le majestueux Niesen et l'embouchure de la Kander, une tour haute et massive, de forme carrée, assise elle-même sur l'extrémité orientale d'une colline allongée, élevée de 180 pieds au-dessus du lac de Thoune. C'est la tour de Strættlingen, célèbre au moyen-âge pour avoir donné son nom à une race de rois et de nobles chevaliers.

Rodolphe de Strættlingen créa en 888 le royaume de la petite Bourgogne, dont lui-même fut le premier roi. Ses états s'étendaient sur tout le pays compris entre les Alpes et le Jura, et une partie de la Franche-Comté jusqu'à la Saône.

Strættlingen était une seigneurie; mais il n'est point probable que le premier roi de la petite Bourgogne soit sorti de cette souche; il est plutôt à croire que cette seigneurie faisait partie de ses domaines et qu'il en avait pris le nom. Quoi qu'il en soit, Rodolphe passe pour avoir été un prince pieux et bienfaisant. Il eut à soutenir une longue et cruelle guerre contre l'empereur Arnoul : ses états furent entièrement ravagés et il fut lui-même plusieurs fois dans le cas de se réfugier dans des gorges de montagnes; il est probable que Strættlingen lui servit plus d'une fois de refuge.

Le voyageur n'aura certes point à regretter de s'être détourné d'environ 400 pas de la route du Simmenthal pour aller contempler au pied de la tour le magnifique tableau qui se déroule devant lui. Il verra à ses pieds le lac de Thoune, dans lequel se reflète la rive opposée, tantôt escarpée, tantôt couverte de villages, de maisons, de vignes, d'arbres de la plus belle végétation et des nuances les plus variées. L'onde tranquille et bleue est sillonnée en tous sens par une multitude de bateaux dont les voiles blanches brillent au soleil. Bientôt vous apercevez un point noir qui paraît se détacher du fond du lac : il grossit d'un instant à l'autre; et, au bout de quelques minutes, on reconnaît à sa marche rapide le bateau à vapeur le *Belle-vue*. Ce tableau est borné d'un côté par les montagnes majestueuses de l'Oberland, et de l'autre par la ville de Thoune et ses environs si fertiles et si pittoresques. Il paraît que déjà dans des temps plus reculés cette position avait trouvé des admirateurs; car on appelait cette contrée le séjour du bonheur et du plaisir. La petite église que l'on voit à une petite distance au bord du lac, s'appelait le Paradis; plus loin est l'antique château de Spiez, qui fut pendant long-temps la demeure seigneuriale de la maison de Strættlingen. On le nommait la cour dorée.

La tour de Strættlingen est peu remarquable par elle-même, et on ne se douterait guères qu'elle ait jamais été le séjour des rois et des troubadours. Elle a 90 pieds de hauteur; à leur base, les murs ont 18 pieds d'épaisseur, et elle est entourée d'une forte muraille extérieure et des restes d'un fossé. Ce château fut plusieurs fois détruit, entr'autres en 1383 par les Bernois, qui le conquirent sur le comte de Kibourg : il n'est pas douteux que la tour actuelle n'est autre chose qu'un reste de l'ancien fort.



Il n'est pas étonnant qu'une contrée aussi remarquable ait eu ses légendes et sa chronique, laquelle porte encore le nom de Chronique d'Einingen, nom de la petite église et du village situés au bord du lac.

Cette chronique raconte de la manière suivante l'origine de la maison de Strættlingen.

Du temps que l'empereur Adrien (118) persécutait les chrétiens, un prince païen, issu d'une famille patricienne à Rome, étant à la chasse, vit une croix entre les bois d'un cerf qu'il poursuivait. Après cette vision, qui le frappa vivement, il n'hésita pas à se faire baptiser, et prit le nom de Théodoric. Mais ayant été obligé de prendre la fuite, il se réfugia à la cour du duc de Bourgogne, duquel il fut bien reçu. Bientôt une guerre s'alluma entre ce prince et le roi des Francs. Les armées ennemies étaient en présence l'une de l'autre, égales en force et prêtes à combattre; mais les deux parties belligérantes convinrent de terminer leurs différens par un combat singulier. Le duc de Bourgogne choisit Théodoric pour son champion; celui-ci accepta cette mission, et, au jour désigné pour le combat, il attendait son adversaire dans la lice. Mais il paraît qu'il se fit long-temps attendre, car Théodoric s'endormit profondément. Enfin, le champion franc arrive; mais quelles ne furent pas ses craintes en voyant son adversaire dormir tranquillement au moment où un combat décisif allait probablement se terminer par la mort de l'un d'eux! Son effroi fut bien plus grand encore, lorsqu'il aperçut à côté de son adversaire l'archange St Michel prêt à combattre pour lui: aussi se déclara-t-il à l'instant vaincu.

Le duc de Bourgogne récompensa magnifiquement son champion: il lui donna sa fille Demut en mariage et lui fit don de vastes possessions dans la petite Bourgogne et sur les rives du lac des Vandales (Thoune), appelé le *Hubschland*, ou *joli pays*. Théodoric fit élever pour lui un château dans la contrée, appelée le pays du bonheur et du plaisir; il le nomma Strættlingen.

St Michel resta toujours le protecteur des descendans du preux Théodoric, dont l'un, nommé Gaspard, était renommé par sa justice; car dans la crainte qu'elle ne fût pas assez prompte, il ne sortait de son château que muni de cordes qu'il attachait à sa ceinture, afin que, rencontrant un malfaiteur, il pût sans délai lui faire justice et le pendre au premier arbre.

Dans une de ces louables expéditions, il rencontra St Michel qui lui ordonna de pendre le premier homme qu'il rencontrerait; cet homme, ce fut son intendant: pendant que le seigneur, sur la parole de St Michel, s'apprêtait à le hisser au gibet rustique, le pauvre pendart confessa qu'il l'avait volé et qu'il avait eu l'intention de l'assassiner le jour même!

Le père de ce comte Gaspard ayant été débarrassé d'un mauvais esprit qui le possédait, fit par reconnaissance construire une chapelle dans son château, qui fut le premier édifice chrétien de la contrée.

Le successeur de Gaspard fut Wernhard, homme bon et bienfaisant. Un jour d'hiver arriva un pauvre pélerin, moitié gelé, auquel le seigneur charitable donna son manteau. Etant ensuite allé en Italie en pélerinage, où il obtint un morceau du manteau de St Michel, il y fut retenu captif pendant quatre ans, jusqu'à ce qu'un jour lui apparut le même pélerin auquel il avait donné son manteau, qui lui dit qu'il était envoyé par St Michel pour lui annoncer que ce jour même sa femme se remarierait et qu'il allait le conduire à Strættlingen; ce qui fut exécuté sur le champ: et le voyage se fit avec une telle promptitude, que le chroniqueur a pensé très-judicieusement que le pélerin n'était autre que le diable en personne. Quoi qu'il en soit, Wernhard arriva travesti en troubadour au banquet de noce de son épouse, de laquelle il se fit reconnaître, au moyen de la moitié d'un anneau qu'ils avaient partagé au moment de leur séparation.

Arnold, successeur de Wernhard, résolut enfin de bâtir une église à l'endroit appelé le Paradis; il la dédia à St Michel, malgré l'opposition du diable. Une voix céleste fit entendre ces paroles: « Ici se trouve un trésor si grand, qu'aucune puis-« sance de ce monde n'en pourrait payer la valeur. » L'évêque de Lausanne arriva pour consacrer la nouvelle église; mais au moment où la cérémonie devait commencer, St Michel apparut et manifesta qu'il avait pris lui-même ce soin. Les prêtres qui devaient desservir cette église obtinrent de grands priviléges; entr'autres le droit de pêche exclusif sur le lac, le droit d'avoir des chiens de chasse et un pigeonnier. Une vaste étendue de terrain situé entre le lac et les montagnes fut consacrée à l'entretien de l'église du Paradis et de ses desservans. Tous ceux qui possédaient des biens sur ce territoire devinrent les vassaux de l'église du Paradis, et payèrent une redevance annuelle de deux bonnes poules.

Le fils de sir Arnold, de même nom, se rendit à Rome auprès du pape Sylvestre I, qui entendant toutes les merveilleuses choses qui se passaient dans l'église du Paradis, non-seulement confirma ce qui avait été fait, mais octroya à ses desservans de nouveaux priviléges et immunités. Ces choses, selon la chronique, durent se passer l'an 315. Tout-à-coup le chroniqueur laisse une lacune de 618 ans, et arrive à l'année 933, où Rodolphe II, roi de la petite Bourgogne, était seigneur de Strættlingen, et avait pour épouse la fameuse reine Berthe, dont le tombeau est à Payerne. Rodolphe fit un rêve dont un moine lui donna l'explication, et qui le détermina à fonder encore douze églises dans cette contrée où jusqu'alors il n'en existait qu'une, celle du Paradis; savoir, à Frutigen, Leusingen, Eschi, Wimmis, Uttingen, Thieracheren, Scherzlingen, Thoune, Hilterfingen, Sigriswyl, Amsoldingen et Spiez. — L'orgueil et la cupidité avaient pénétré dans l'âme de Rodolphe; il avait même cherché à rogner les biens de l'église. Etant tombé très-malade, le diable se disputa son âme avec St Michel, Raphaël et Gabriël. Une balance devait enfin décider entre les

péchés et les bonnes œuvres du roi; mais les bonnes œuvres se trouvant apparemment trop légères, St Michel appuya de la main sur le bassin qui les contenait. Le diable voyant cela, se suspendit à l'autre bassin: mais alors St Michel se fâcha et lui fit lâcher prise en le menaçant de son épée. Grâce à cette bienheureuse intervention, le roi fut sauvé.

L'église du Paradis était en grande renommée; des pélerins de tous les pays y accouraient et y apportaient de grandes richesses, mais les sujets de Strættlingen en devinrent orgueilleux, ils se pervertirent et finirent par se révolter contre leur seigneur (1223). Une lougue guerre s'ensuivit; tout ce beau pays fut ravagé, le château de Strættlingen et l'église du Paradis furent détruits dans le courant de la lutte. Cependant le peuple n'en fut pas moins contraint de rebâtir l'église; mais l'ayant, par avarice ou par malice, reconstruite sur un plan plus petit qu'elle ne l'était auparavant, il en fut puni: les uns devinrent goîtreux, d'autres devinrent bossus ou boiteux; un grand nombre furent moissonnés par la peste et la famine. Pendant ce temps-là, les douze églises bâties par Rodolphe prenaient faveur à mesure que celle du Paradis perdait de sa considération. Cette dernière devint même absolument déserte, malgré tout ce que firent, pour la relever, les papes, les évêques, et les seigneurs de Strættlingen pendant plus d'un siècle. Peu-à-peu elle se vit dépouillée de toutes ses richesses, et elle en vint jusqu'à per[illegible] ses précieuses reliques, parmi lesquelles on [illegible]marquait la roue du char d'un prop[illegible], un morceau du manteau de St Michel et [illegible]cheveux de la Vierge Marie. Enfin elle dut se [illegible] dépouillée de son nom; car, à cette époque (1[illegible]0 à 1350), on l'appelait déjà Einingen; ce qui [illegible]gnifie solitude, et ce nom lui est resté jusqu'à ce [illegible]our. Walther, le dernier des Strættlingen qui [illegible]sséda cette seigneurie, résolut de rétablir l'égl[illegible]e du Paradis. A cet effet, il alla trouver le pape [illegible]nocent VI, qui promit des indulgences; de no[illegible]elles dotations eurent lieu, l'évêque de Lausan[illegible]e prodigua dans ce but tous les efforts de son [illegible]loquence; mais ce fut en vain. St Michel ne voulut plus faire de miracles, et son église demeura déserte. Les seigneurs de Strættlingen, qui avaient perdu leurs richesses et leur puissance, se retirèrent au château de Spiez, la *cour dorée*, bâti par Rodolphe II, jusqu'à ce qu'enfin cette race s'éteignit par la mort d'Urich, l'an 1353.

A un quart de lieue de Thoune, sur la rive septentrionale du lac, est située la petite forêt de Bæchigen, où l'art et la nature ont tout créé pour en faire un site délicieux. On passe sous un léger portique sur lequel sont sculptées les armes de Strættlingen, et on suit un sentier ombragé par des arbres touffus de plusieurs espèces. Des ouvertures ont été ménagées avec art pour jouir d'échappées de vues les plus belles que la nature puisse présenter, sur le lac, les environs de Thoune et les cimes neigeuses des Alpes. Bientôt on parvient à la lisière du bois, auprès d'un banc de pierre, d'où l'œil peut parcourir librement le tableau enchanteur que lui présente la nature. Au milieu d'une multitude de villages et de châteaux, on distingue particulièrement la tour blanche de Strættlingen qui se détache de la chaîne sombre du Stockhorn.

On ne lira pas sans un vif intérêt l'inscription suivante gravée sur une grande table de pierre noire, qui forme le dossier du banc: « Ici, à l'ombre de ce » bocage, le noble chevalier Henri de Strættlingen, » troubadour, composait et chantait ses chants d'a- » mour et de bonheur. » Ce Henri de Strættlingen vivait environ vers l'année 1258, sa tombe est à quelques pas de là.

Quel doux sujet pour la méditation! Sous l'ombrage des chênes et des hêtres, le chevalier est représenté avec son armure complète, les mains croisées sur la poitrine. Plusieurs de ses romances existent encore et nous rappellent les temps héroïques de la chevalerie et des tendres troubadours. Quel lieu plus propre à inspirer une [illegible]me chaleureuse et sensible que la forêt [illegible]e Bæchigen, cette forêt qui faisait jadis par[illegible]e des domaines des sires de Strættlingen, do[illegible]t l'origine se perd dans la nuit des temps fab[illegible]leux! Quelle source de graves sou[illegible] que ces antiques chênes, qui, peut-être, furent témoins des mystères des Druides, comme semble le prouver un monument de la plus haute antiquité qui se trouve dans cette forêt!

Ici un ruisseau limpide sort en murmurant d'une grotte obscure à moitié cachée sous d'épais feuillages. Plus loin, une cascade se précipite avec fracas du haut d'un rocher dans le bassin qu'elle s'est creusé, et vient seule interrompre le silence mystérieux qui règne dans cette antique forêt!

Depuis plusieurs années, Itha, fille d'un gentilhomme de la contrée, vivait seule avec sa mère, sur les rives du lac de Thoune. Henri le troubadour ne resta pas long-temps insensible aux charmes de la belle et sensible Itha, qui bientôt le paya de retour. Seul dans une nacelle, Henri traversait le lac. Dans l'obscurité de la nuit, un flambeau de bois de mélèze allumé était le signal convenu entre les deux amans pour l'instant du rendez-vous. Les gens du pays pensaient que c'était une apparition de l'esprit des ténèbres. Mais Henri éteignait son flambeau et abordait avec sa nacelle, toujours sûr de trouver son amante sur le rivage. Les chênes antiques du Bæchi-Hoelzli furent les seuls témoins de ces douces entrevues, où le bon Henri s'oubliait quelquefois jusqu'au matin, et se voyait réduit à se cacher dans une des cavernes de la forêt. Mais le bonheur des deux amans ne put durer toujours. Wolfhard, sire d'Oberhofen, étant un jour à la chasse, passa devant la maison qu'habitaient Itha et sa mère, qui, dans ce moment

là, se trouvaient dans leur jardin. Il fut frappé de la beauté de la jeune fille, et jura de la posséder à tout prix. Son âme dure et altière ne connaisant d'autres moyens que la violence pour parvenir à ses fins, il fit secrètement enlever la pauvre Itha; quelques-uns de ses vêtemens furent jetés dans le lac, afin que l'on crût qu'elle y avait péri. La vertueuse Itha résista courageusement à tous les moyens de séduction qu'employait son farouche ravisseur pour la faire consentir à sa brutale passion. Mais enfin, lassé de sa résistance, il la fit jeter au fond d'un cachot, où elle aurait infailliblement péri, si elle n'eût fait appel à la pitié du geolier, qui se montra plus humain que son maître.

Henri, ne songeant qu'à son amour, traversa le lac la nuit suivante, et donna le signal convenu. Impatient de retrouver son Itha, il s'élance sur le rivage, mais c'est en vain qu'il l'appelle, c'est en vain qu'il prononce mille fois le nom d'Itha; Itha ne reparut point. Plein d'inquiétude, il parcourut les environs; mais comment dépeindre sa douleur lorsqu'il découvrit sur le rivage les vêtemens de celle qu'il cherchait! Alors il ne put plus douter de son sort. Quand il crut s'être suffisamment assuré de l'étendue de son malheur, il jugea qu'il ne pouvait plus rester dans la contrée qui avait été témoin de ses jours de bonheur : aussi quitta-t-il sa patrie; mais avant il voulut y laisser un monument de sa douleur. Une table de marbre sur laquelle était sculptée une violette à la tige brisée, fut placée à l'endroit où pour la dernière fois il avait vu Itha. Il passa plusieurs années à la cour du duc de Souabe; mais, tourmenté par l'ennui et dégoûté des plaisirs de la cour, il retourna dans sa patrie. En passant par Thoune, il ne put résister au désir de revoir les lieux où il avait passé des momens si heureux. Mais quelle ne fut pas sa surprise d'apercevoir un second marbre placé à côté de celui qu'il avait élevé à la mémoire de celle qu'il ne croyait plus revoir. Il s'approche : une belle violette à la tige élancée y était sculptée avec art. Henri, le cœur plein d'espérance, s'élança comme un insensé à travers la forêt vers l'habitation de la mère d'Itha, où il retrouva enfin l'objet de tant de regrets.

Wolfhart étant mort, son fils s'était hâté de faire ouvrir les cachots d'une multitude de malheureux: parmi eux était Itha, qui ainsi fut rendue à sa mère désolée, et qui devint enfin l'épouse de Henri de Strættlingen.

LE CHATEAU MAJORIA,

A SION.

Sion, capitale du Valais, est dominée par des collines couvertes des vastes ruines des châteaux de Tourbillon, Valéria et Majoria. Ce dernier servait de résidence aux évêques de Sion, qui autrefois ont exercé une influence si considérable dans les démêlés politiques des Suisses. Aussi les ruines pittoresques de Majoria (dont un dessin accompagne ce numéro) sont-elles riches en souvenirs historiques.

Jost de Silinen, évêque de Sion, en 1484, était un homme remarquable à la fois comme prêtre, guerrier et homme d'état. Ayant eu des difficultés avec le comte d'Arona, dans le Milanais, il passa le Simplon à la tête d'un corps de troupes auquel s'étaient joints des auxiliaires de Lucerne; il tomba sur les vallées d'Antigoria et de Veghiezza, et y mit tout à feu et à sang. Mais il fut surpris par 3200 Italiens et complètement battu; en sorte que 800 Valaisans restèrent sur la place, et que le reste put à peine échapper. Silinen mourut dans l'exil. Georges Supersax n'était pas moins considéré par sa fortune et ses talens; il mourut de même dans l'exil en 1529. Il sera question de lui dans un autre numéro de ce Journal.

Mais nul ne se rendit plus fameux que Matthias Schinner, par sa haute capacité, ses intrigues et son ambition. Il était fils d'un pauvre paysan de Muhlibach, dans le Haut-Valais, et dans son enfance, il chantait sur les chemins pour gagner quelques sous. Un homme respectable qui eut fréquemment l'occasion de l'observer, crut reconnaître en lui le germe de talens distingués; il s'intéressa à son sort, et bientôt Schinner se fit remarquer à Zurich et à Côme par son éloquence et sa prodigieuse mémoire. Il obtint une place de curé dans un village du Valais : là il s'adonna entièrement à l'étude; ses minces revenus furent employés à l'achat de livres : il se contentait de la plus grossière nourriture, et le plancher lui servait de lit. Sa facilité oratoire ne tarda pas à produire une grande sensation, et l'évêque, appréciant ses talens, lui procura de l'avancement. Alors Schinner monta rapidement d'un échelon à l'autre : favorisé par un concours de circonstances propices, aidé par son oncle, qui fut évêque de Sion, il obtint plusieurs emplois qui lui valurent enfin, en 1500, de pouvoir arriver à cette haute dignité.

Les circonstances politiques où se trouvait la Suisse vis-à-vis de l'Allemagne, de la France et de l'Italie, ouvrirent au nouvel évêque un vaste champ pour donner libre cours à ses idées et à son ambition. Il traitait les affaires les plus difficiles avec une sagacité et une adresse incroyables. La finesse, la souplesse, la ruse, secondées par l'éloquence, étaient les moyens ordinaires qu'il employait pour arriver à ses fins. Mais sa passion pour l'intrigue, son infa-

tigable et turbulente ambition furent maintes fois fatales à la Suisse.



Toute sa vie il fut l'ennemi irréconciliable de la France. Ce fut lui qui, muni des pleins-pouvoirs, de l'argent et des indulgences du pape Jules, persuada les Suisses de conclure une alliance avec ce dernier, pour protéger l'église; ce fut d'après ses conseils que 8000 Suisses pénétrèrent en Italie, après avoir été passés en revue par Schinner, à Martigny. Cette expédition fut peu honorable pour les Suisses; car ils reçurent de l'argent de la France qu'ils devaient combattre, et ils s'en revinrent sans avoir rien fait, fort courroucés contre Schinner, qui fut obligé de s'enfuir. Notre rusé prélat dirigea ses pas vers Rome, où le St Père lui donna en récompense de ses services le chapeau de cardinal. Mais la cupidité et des dissentions politiques vinrent bientôt agiter les Suisses. L'adroit cardinal sut habilement en profiter, et une seconde armée suisse ne tarda pas à entrer en Italie. L'insubordination et le désordre firent encore échouer cettte campagne, qui fut signalée par les excès les plus révoltans et les plus barbares. Néanmoins, on vit, peu de temps après, vingt mille Suisses entrer de nouveau en Italie; ils surent apaiser le courroux du pape, qui leur fit présent d'un magnifique chapeau et d'une épée en or. Cette fois les Français furent chassés de toute la Lombardie, et dix mille de leurs cadavres couvrirent le champ de bataille de Novare.

Mais une puissante armée française envahit bientôt l'Italie, forte de 40,000 hommes, commandée par le plus grand capitaine de l'époque; la fleur de la chevalerie française s'y était donné rendez-vous, escortée de quatre-vingts pièces de canon.

Les Suisses, toujours divisés et mécontens, se retirèrent alors, et une grande partie d'entr'eux se dirigèrent vers leur patrie. Mathias Schinner, voyant arriver le moment où il serait abandonné des siens, sut mettre en jeu tous les ressorts de son vaste génie, et il parvint à les ramener à Marignan, où se livra cette terrible bataille, si funeste aux Suisses.

L'obstiné prélat n'en continua pas moins ses intrigues, et il parvint à les ramener encore contre la France; mais son influence était déchue, et il était arrivé au terme de son pouvoir. Georges Supersax, long-temps proscrit, revint à Sion, et, à l'aide de son parti, il attaqua et renversa le cardinal qui fut enfin banni. En vain il eut recours aux foudres de Rome, il ne revit plus sa patrie, et mourut à Rome en 1522.

LA MASSE A SION.

Un usage fort singulier chez les Valaisans était celui de la Masse : on le pratiquait envers le citoyen qui s'était attiré la haine publique. On arrachait dans la forêt un jeune bouleau, dont une des extrémités était taillée grossièrement en forme de masque et entourée des racines de l'arbre, au travers desquelles on voyait le masque grimacer. Cette bizarre figure que l'on appelait Masse, était attachée pendant la nuit à un arbre, à la vue de tous les passans. Dès que le peuple s'était attroupé, un des chefs du complot se plaçait à ses côtés et répondait au nom de la Masse, aux questions qui lui étaient adressées. Il déclarait d'abord qu'elle était là pour se plaindre des hommes puissans qui cherchaient à léser les droits de la nation ou à l'opprimer; puis, après plusieurs questions, la personne était désignée; alors la Masse s'inclinait profondément, et chacun des assistans, en signe d'approbation, lui enfonçait un clou dans la tête. Si le projet de vengeance obtenait la majorité des assistans, on fixait le moment où il devait être mis à exécution, et tous les villages en étaient avertis. Au jour désigné, la Masse, suivie de la foule des vengeurs, était portée par le Porte-Masse devant la maison de celui qui avait encouru la haine publique, et s'il n'avait pris la fuite à temps, il était assommé avec la Masse; du reste, la maison était mise au pillage. C'est là ce que l'on appelait porter la Masse à quelqu'un. Wischard de Raron, et plusieurs évêques en éprouvèrent les terribles effets, et entr'autres le cardinal Schinner, qui prit la fuite, et perdit tous ses biens situés dans le Valais.

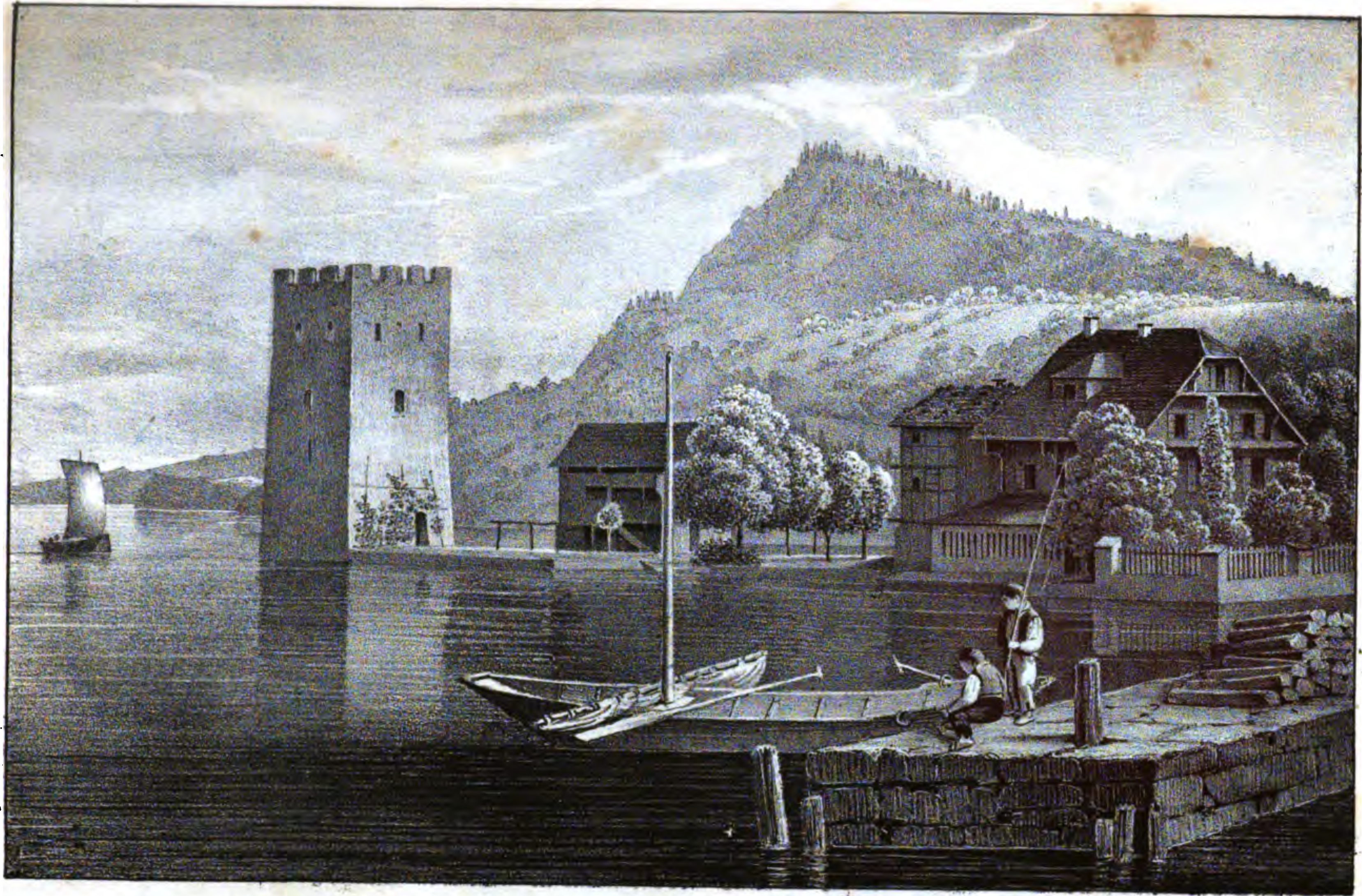


IMPRIMERIE DE PETITPIERRE, A NEUCHATEL.

N° 4



LA NUIT DU MASSACRE A ZURICH.



STANTZ STAD.

№ 6.

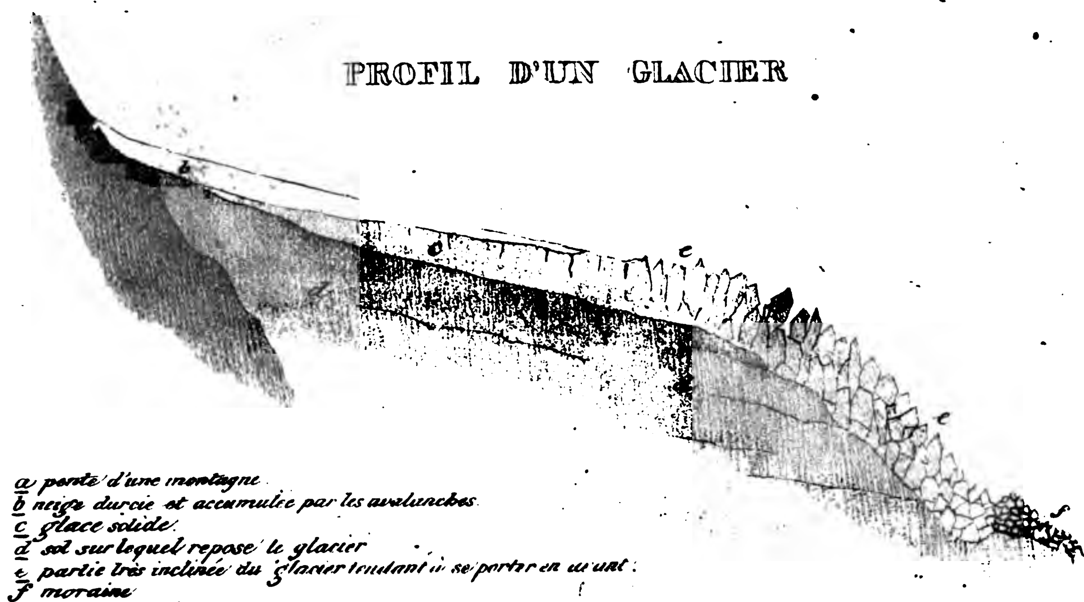


CHATEAU MAIORIA A SION.

LES GLACIERS.

Des milliers de personnes ont contemplé les glaciers, mais il y en a peu qui en connaissent l'origine et la nature. Assez ordinairement on appelle ainsi les montagnes couvertes de neige qui forment la chaîne des Alpes. Et cependant, si l'on veut en venir aux définitions exactes, ces montagnes ne sont point des glaciers, puisqu'elles ne sont même point couvertes de glace, mais bien d'une neige dont la surface forme une croûte durcie par l'eau qui l'a pénétrée. Ces neiges se trouvent ordinairement sur des pentes très-rapides, le peu d'eau qui provient de leur fonte glisse sur leur surface sans les pénétrer. Il en est autrement des profondes et hautes vallées, où continuellement d'énormes avalanches se précipitent des flancs escarpés des montagnes qui les entourent. Ici les neiges, amoncelées à une hauteur incroyable, se fondent en partie pendant les journées les plus chaudes de l'été; et l'eau qui provient de cette fonte ne s'écoulant pas, pénètre la neige qui n'a pu se fondre, et la convertit en glace pendant les longs hivers de ces régions élevées. Cette glace n'est cependant point semblable à celle qui provient de l'eau pure congelée : elle est grenue, très-poreuse, friable et remplie de particules d'air qui, par leur dilatation pendant la gelée, sont cause du peu de compacité de cette glace. Elle est même souvent si opaque, que l'on ne peut pas toujours la distinguer de la neige durcie. Cependant les parties inférieures des glaciers, les fentes et les pointes sont composées d'une glace très-solide et parfaitement transparente. Presque tous les glaciers se trouvant sur un plan plus ou moins incliné, tendent à se rapprocher de la partie inférieure des vallées. Cette tendance est augmentée par la pression continuelle qu'exercent sur eux les masses prodigieuses de neige qui s'accumulent sur leurs parties supérieures. Il paraîtrait en quelque sorte impossible que de pareils fardeaux pussent se mouvoir, si l'on ne savait que la chaleur du sol, en fondant la glace par dessous, y forme de grandes cavités qui diminuent les points de contact et la résistance des frottemens. L'eau et l'action de l'air comprimé finissent par détruire les points d'appui du glacier, et une partie de celui-ci, obéissant à l'impulsion de son propre poids, se porte en avant avec un mugissement et un craquement épouvantable. Ce mouvement se fait avec une telle force, que des troncs d'arbres et des quartiers de rochers sont entraînés vers l'extrémité inférieure de la vallée où ils sont renfermés, et qu'ils avancent peu-à-peu vers les vallées habitées.

La glace éclate en mille endroits; des fentes énormes surgissent, et à mesure qu'elles entr'ouvrent leur gueule béante, l'on entend au loin retentir un bruit pareil à celui du tonnerre. D'autres se referment et lancent à une grande hauteur l'eau qu'elles contenaient. Des troncs d'arbres, des quartiers de rochers, des blocs énormes sont broyés en un instant par leur frottement contre le rocher.



C'est ainsi que les glaciers sont entraînés vers les parties inférieures de la vallée, et qu'ils s'approchent même des vallées habitées. Si le sol est peu incliné, leur mouvement est moins sensible, et il s'y produit peu de fentes; mais si le sol est très-incliné et inégal, les bancs de glace se heurtent, se brisent, s'entassent les uns sur les autres, les fentes sont plus nombreuses, plus larges, plus profondes, et varient d'un instant à l'autre. La glace à sa surface présente un aspect bizarre: toutes ses irrégularités rongées par l'eau du glacier, par la pluie et le soleil, prennent la forme de colonnes, de pyramides, etc., qui atteignent quelquefois une hauteur de plus de 50 pieds.

Il y a des glaciers dont la surface est d'une couleur grisâtre et sale, d'autres qui sont presque entièrement couverts de pierres et de débris provenant des montagnes des environs, d'où ils ont été détachés par les tempêtes et les avalanches. Sur d'autres glaciers ces débris forment, dans les hautes vallées, des lignes d'une longueur et d'une hauteur considérables, qui occupent ordinairement le milieu ou les bords du glacier: souvent il n'y en a qu'une, d'autres fois il s'en trouve trois, parallèles entr'elles. On les appelle en allemand *Guferlinien*. Il est probable que ces lignes doivent leur formation à une tendance des glaciers à faire leur mouvement de pression des bords vers leur milieu, entraînant dans cette direction tout ce qui se trouve à leur surface.

Les glaciers poussent devant eux, à leur extrémité inférieure, un amas considérable de pierres, qui s'élèvent quelquefois à une hauteur de plusieurs centaines de pieds. Ces masses colossales s'accroîtraient d'une manière effrayante, si plusieurs causes ne travaillaient constamment à en diminuer le volume. L'évaporation et la chaleur extérieure en enlèvent une partie; ensuite la chaleur du sol contribue puissamment à leur fonte, et cela aussi bien en hiver qu'en été. Dans les étés chauds, la glace diminue ordinairement à la partie inférieure du glacier; et si, pendant l'hiver, de nouveaux amas de neige et de glaces sur les hautes vallées n'ont pas produit une pression suffisante pour qu'elle se fasse sentir à son extrémité inférieure, le glacier abandonne une partie du sol qu'il occupait dans la vallée cultivée, laissant derrière lui sa moraine, ou monceau de pierres, qu'il avait poussée en avant. Si les glaciers diminuent quelquefois pendant plusieurs années de suite, ils augmentent en d'autres temps, et il arrive même qu'ils dépassent leurs anciennes limites, envahissant les vertes prairies, renversant des forêts et des rochers, en un mot, chassant tout devant eux, avec une force irrésistible, pour former de nouvelles moraines.

Les glaciers ont toujours leur naissance à la limite des neiges éternelles. Leur étendue varie de 7 à 8 lieues de longueur sur une demi ou trois quarts de lieue de largeur. Leur épaisseur n'est pas bien connue; des naturalistes l'ont estimée, en quelques endroits, à 600 pieds. Partout on entend le bruit de l'eau qui se fraie un passage sous les glaciers; l'étonnante quantité d'eau qui en sort à leur extrémité, et qui en vient à former des torrents considérables, est une preuve de l'immensité de ces réservoirs. La couleur de ces eaux est toujours d'un blanc sale; ce qui provient du frottement qu'exerce la glace sur sa base. Réchauffées par l'air extérieur, ces masses d'eau forment à la partie la plus basse des glaciers ces voûtes hautes quelquefois de 80 à 100 pieds, et larges de 50 à 80 pieds, qui font l'admiration des voyageurs à cause de leur bizarre configuration et de la teinte d'émeraude qui brille sur leurs parois transparentes. On y rencontre quelquefois aussi des puits de forme circulaire, de 6 pouces à 2 pieds de diamètre, souvent très-profonds et remplis d'eau jusqu'à leur ouverture. Ces puits sont produits par des quartiers de pierre, d'une dimension peu considérable et d'une couleur foncée, qui, absorbant plus de calorique que d'autres, le communiquent à la glace voisine, laquelle, en se fondant, laisse pénétrer les pierres dans son intérieur.



DUEL JURIDIQUE

À GLARIS, EN 1423.

Blumer était un homme d'un esprit borné, riche et sans enfans, qui avait pour beau-frère un homme avide et d'un caractère méchant. Celui-ci s'appelait Heintz, il était pauvre et l'héritier naturel de Blumer, dont il avait épousé la sœur. Craignant d'être obligé d'attendre trop long-temps la succession de ce dernier, il chercha une occasion favorable pour s'en défaire : celle-ci ne tarda pas à se présenter.

Un jour qu'ils traversaient ensemble les montagnes pour se rendre dans le canton d'Uri, Heintz profita d'un moment où ils suivaient le bord d'un précipice, et y poussa tout-à-coup son beau-frère. Comme il était loin de s'imaginer que celui-ci pourrait survivre à une pareille chute, il revint chez lui avec l'espérance de se voir bientôt en possession d'une belle fortune. Mais Blumer avait, comme par miracle, survécu à sa chute: il s'en retourna dans sa maison, et raconta ce qui lui était arrivé. Heintz eut bientôt formé son plan de défense: il insinua secrètement à sa famille que Blumer se livrait à des débauches abominables, et que l'ayant saisi sur le fait, il avait pris le parti de le punir lui-même plutôt que de compromettre l'honneur de la famille par une honteuse publicité. Blumer désavoua cette inculpation. La justice crut enfin devoir intervenir dans cette altercation; les deux parties furent entendues: mais l'un continua à soutenir son accusation, tandis que l'autre persistait dans son désaveu. Alors on en vint à employer le moyen ordinaire de ces temps-là, la torture, afin d'obtenir un aveu de l'accusé: mais tout fut inutile. Il fallait pourtant bien terminer cette affaire; en conséquence, une grande cour de justice fut convoquée, laquelle devait se prononcer sur les mesures à prendre en pareil cas. Elle conclut et arrêta que le seul moyen de connaître le coupable était le *jugement de Dieu.*

Sur la place nommée In Gruben, on prépara une enceinte fermée par des barrières, et au jour désigné, le landammann Tschudi et 60 juges vinrent se placer autour de l'enceinte, chacun d'eux ceint de son épée; un peuple immense se trouvait derrière eux; les parens seuls des deux parties ne purent être présens à la cérémonie. Au milieu de la lice étaient les deux champions, l'épée nue à la main, n'ayant gardé de leurs vêtemens que la chemise et un caleçon. Tous les assistans, dans l'attente de l'issue du combat, implorèrent le Juge suprême afin que la justice et la victoire se trouvassent du côté de l'innocent. Le signal est donné, le combat commence entre les deux beaux-frères. Ils furent assez long-temps à se presser et à se suivre de près dans l'enceinte; enfin Heintz grièvement blessé par son adversaire, vit la fortune se déclarer contre lui, et bientôt il fut renversé par terre, atteint de plusieurs blessures mortelles. Baigné dans son sang, il poussa d'abord des cris lamentables, puis il avoua son crime, et, reconnaissant l'innocence de son beau-frère, il confessa que c'était la cupidité qui l'avait porté à le précipiter du haut d'un rocher. Il demanda pardon à Dieu, à son beau-frère et à ses juges, et enfin il expira. Alors Blumer prit l'épée du vaincu, qu'il remit au landammann Tschudi, et donna la sienne à Heini Hupphan, qui avait été son avocat dans ce procès.



LE CHATELAIN DE FARDUN.

Dans la populeuse vallée de Schams, au canton des Grisons, on voyait encore au commencement du quinzième siècle le château de Fardun, situé non loin de là, où le Rhin postérieur s'engouffre dans la sombre gorge de la Via mala. Il appartenait à l'un des comtes de Werdenberg, qui y était représenté par un châtelain, homme orgueilleux, qui ne négligeait aucune occasion d'humilier et de vexer ses vassaux. Chialdérar ou Caldera était au nombre de ces derniers: c'était un homme très-considéré dans la vallée, et cette circonstance suffisait déjà pour lui mériter la haine et l'envie du farouche châtelain. Celui-ci voulant prouver à ses vassaux que rien n'était à eux, avait l'habitude d'envoyer paître ses troupeaux dans leurs champs de blé. Il paraît que Caldera était doué de moins de patience que ses voisins; car étant allé faucher son champ, et y ayant rencontré les chevaux du châtelain, il se servit de sa faux pour couper les jarrets à deux d'entr'eux. C'était une belle occasion pour le châtelain d'exercer sa

vengeance contre le vassal rebelle : il ne la laissa point échapper, Caldera expia dans un noir cachot son emportement, bien content qu'il fut ensuite d'en sortir la vie sauve, en payant une rançon; mais ce ne fut pas sans qu'il ressentît une profonde haine, une sérieuse rancune contre le châtelain. Celui-ci entra un jour inopinément dans la maison de Caldera, et manifesta l'intention d'assister au repas dont il voyait faire les apprêts. Caldera et sa famille n'avaient aucun motif de se réjouir de la présence de leur seigneur; cependant ils le reçurent avec des démonstrations extérieures de respect, auxquelles celui-ci ne répondit que par des regards annonçant un insultant mépris. Une terrine de grande dimension, contenant un potage à la farine, et placée sur la table, devait composer la partie essentielle du repas de la famille. Le châtelain s'en approche, et crache dans le potage. Caldera, à ce nouvel outrage, n'est plus maître de lui, il s'élance sur l'insolent tyran, d'un bras nerveux il le renverse sur la table, et, lui criant: « mange cette soupe que tu viens d'assaisonner, » il lui plonge la tête dans la terrine et l'étrangle. Il sort ensuite de la maison, rassemble ses voisins, et leur conte avec véhémence ce qui vient d'arriver. Les paroles de Caldera retentissent profondément dans l'âme de ces hommes, impatiens de secouer le joug de leur odieux oppresseur. Bientôt le tocsin retentit dans toute la vallée: les habitans, armés de tout ce qu'ils ont pu trouver, accourent de toute part, et, avant la fin du jour, le château fort de Fardun et celui de Bærenbourg étaient détruits de fond en comblle. Le seigneur de Bærenbourg était aussi justement haï que celui de Fardun. Afin d'humilier ses vassaux, et de briser l'orgueil de ces vils paysans, comme il les appelait, il les forçait de manger dans l'auge avec les pourceaux. C'est ainsi que l'élan énergique de quelques hommes pleins de cœur réveilla le patriotisme de la nation tout entière, qui s'arma pour recouvrer des droits sacrés, que d'odieux tyrans avaient osé fouler aux pieds.

LES

PYRAMIDES DE LA VALLÉE D'HÉRINS.

A une lieue au sud de Sion, on remarque une gorge profonde qui borne l'entrée de la vallée d'Hérins, vallée peu connue, qui a dix lieues de longueur et qui mérite bien certainement toute l'attention du voyageur et particulièrement celle du naturaliste. Trois lieues plus haut, le vallon se divise en deux branches, qui forment les vallées de Borgne et de Vesonce, que parcourent deux torrens, qui prennent leur source dans les glaciers destinés par la nature à fermer les deux vallées au sud. Elles sont séparées par une haute crête de montagnes qui s'abaissent graduellement au nord jusqu'à la jonction des deux torrens. Ici se présente un phénomène géologique des plus curieux. Sur la pente escarpée de la montagne, en dessous du chemin qui conduit d'Evolena à Hermence, s'élèvent un grand nombre de pyramides, au-dessus d'une crête ou paroi découpée, qui leur sert de base commune. Ces pyramides sont d'inégale hauteur, et quelques-unes ont plus de 80 pieds d'élévation; elles se suivent, très-rapprochées les unes des autres.

L'eau, qui a si diversement façonné la surface de notre globe, a aussi laissé en cet endroit des traces de son irrésistible puissance. Les torrens impétueux qui descendent du fond des vallées de Borgne et de Vesonce y ont déposé et amassé, successivement ou par suite d'une débâcle, les débris qu'ils ont entraînés de ces hautes vallées. Ces débris consistent en un sable quartzeux aggloméré, qui d'abord formait une masse compacte où se trouvent des blocs de pierre qui sont probablement des blocs de granit. Mais l'eau, l'air et le froid, secondés par le temps, ont travaillé lentement, mais d'une manière constante, à diviser et entraîner des particules de ces décombres. Cependant ces blocs de granit ont non-seulement résisté, mais ils ont protégé le sable compacte qu'ils couvraient. De profonds ravins se sont formés autour d'eux, et, creusant toujours plus le sol, ils ont isolé les masses que protégeaient les blocs de rochers, qui, avec le temps, ont pris les formes les plus bizarres. Quelques-unes de ces pyramides, rongées par le temps, sont devenues tellement effilées, que les pierres qu'elles supportaient à leur sommet sont tombées, ne trouvant plus un appui suffisant pour les soutenir, et se terminent au fond de la vallée, à la jonction des deux torrens, qui débouchent des vallées de Borgne et de Vesonce. Ces pyramides sont en partie blanchâtres, très-exiguës et couvertes à leur sommet, comme d'un chapeau, par de grosses pierres noires d'un diamètre de 3 à 6 pieds. Ces pierres débordent ordinairement d'un pied, de tous côtés, le sommet de la pyramide, lequel est parfois tellement effilé, qu'il est difficile de comprendre comment ces pierres peuvent s'y tenir en équilibre. (Voyez le dessin n° 7.) En examinant attentivement la position et la structure de ces pyramides, il n'est pas difficile de s'en expliquer la formation.

LA ROSE DES ALPES.

(ROSAGE OU RHODODENDRON FERRUGINEUX;)

LAURIER-ROSE DES ALPES.

Cette jolie fleur, que le voyageur qui parcourt les Alpes a tant de plaisir à rencontrer, croît sur un arbrisseau qui a un ou deux pieds de hauteur, arbrisseau difforme et rameux, dont les feuilles sont ovales, très-lisses, vertes en dessus, et rousses ou de couleur ferrugineuse en dessous. Ces fleurs sont d'un beau rouge, et ramassées en bouquets aux ex-

trémités des rameaux. Leur corolle est en entonnoir et le calice divisé en cinq parties; les étamines sont au nombre de dix, insérées à la base de la corolle. Cette fleur, qui fleurit au mois de juillet, est la reine des fleurs des Alpes, qu'elle surpasse toutes par son éclat; mais malheureusement elle n'a point le parfum des roses de la plaine, et son odeur est même fort loin d'être agréable.

La Rhododendron se trouve sur toute la chaîne des Alpes et dans quelques endroits du Jura, il habite une région qui commence à 4000 pieds au-dessus de la mer et qui se termine à la limite des neiges éternelles. Cependant on le trouve quelquefois dans des régions beaucoup plus basses, telles que les environs de la grotte de St Béat, au lac de Thoune, à environ 1800 pieds, et au fond du Creux-du-vent, dans le Jura.

On connaît une seconde espèce de cet arbuste, le Rosage velu ou hérissé. Elle est plus rare que la précédente, dont elle se distingue par des fleurs plus petites et des feuilles hérissées sur leurs bords de longs cils épars: la couleur ferrugineuse sous les feuilles y est peu apparente. Elle croît isolée dans des lieux secs et abrités.

Le Rosage des Alpes n'est pas seulement agréable à la vue, il a aussi son utilité: l'arbuste sert quelquefois de combustible aux bergers dans les régions qui se trouvent au-dessus des limites des forêts. Bien plus, on se sert en médecine de l'infusion de la fleur du Rosage, qui forme une boisson assez agréable. Les habitans des Alpes prétendent que cette infusion est très-efficace contre les rhumatismes et les pleurésies; ils la donnent aussi avec succès aux vaches qui ont un lait de mauvaise qualité.



LE GOUGGISBERG.

Ce petit pays, qui fait partie de la préfecture de Schwarzenbourg dans le canton de Berne, est remarquable par l'originalité du costume de ses habitans, montagnards vigoureux qui se distinguent entre tant d'autres par leur agréable figure et leur caractère jovial. Cette contrée, entièrement isolée, est située sur les confins des cantons de Fribourg et de Berne. Le sol en est extrêmement montueux et âpre, mais il est en revanche couvert presque généralement de superbes pâturages qui nourrissent un grand nombre de bestiaux. Il est curieux qu'une si petite peuplade, composée à peine de quelques milliers d'habitans, ait conservé un costume qui n'a de rapports avec aucun autre; et cependant cette contrée n'est qu'à quelques lieues de Berne ou de Fribourg. Les étrangers sont surtout frappés du costume des femmes, dont les jupes ne cachent ni les genoux, ni les jambes, qui sont ordinairement bien faites, quoique l'on puisse peut-être leur reprocher des proportions un peu fortes; ce qui, du reste, est loin de passer pour un défaut à leurs yeux. Cependant il ne faut pas non plus se presser de les accuser de coquetterie, car les jupes courtes et les jambes solides des nymphes du Gouggisberg ont une utilité réelle. D'abord, tout le pays est couvert de montagnes, entrecoupées de ravins et de torrens; ensuite les communications ne se font qu'au moyen de sentiers étroits et souvent rapides, où des jambes solides ne sont point de trop, surtout quand il s'agit de cheminer sur deux ou trois pieds de neige. Mais l'argument le plus solide en faveur des jupes courtes est la nécessité où l'on est dans ce pays de traverser à tout moment des haies élevées, servant de limite et de clôture aux propriétés, afin que le bétail ne puisse pas communiquer de l'une à l'autre. Ailleurs on trouve des portes à claire-voie, qui vous facilitent le passage; mais ici c'est au moyen d'échelles fixées de chaque côté de la haie, que le passage s'effectue; et les femmes du Gouggisberg y déploient une agilité admirable.

Le village même de Gouggisberg ne comprend que quelques maisons avec l'église; le reste des habitations est disséminé dans les environs, qui, au milieu du onzième siècle, étaient encore couverts de forêts impénétrables. Les habitans de Schwarzenbourg étaient sujets immédiats de l'Empire, qui en investit, par la suite, les comtes de Savoie. Amédée VIII vendit ses droits de souveraineté à Berne et Fribourg, qui en usèrent en commun jusqu'en 1798. Cette contrée était connue des Romains; des restes de constructions et des médailles semblent l'attester. On présume que le village actuel d'Elisried doit avoir été l'ancien Helisea, au milieu duquel passait une voie romaine tendant d'Avenches à

Thoune. Qui aurait cru que déjà au treizième siècle quelques-uns de ces bons bergers du Gouggisberg fussent accusés d'hérésie pour avoir osé croire qu'il n'existait point de purgatoire pour eux? Pour les convaincre du contraire, l'évêque de Lausanne les condamna au bûcher : le remède ne manqua point son effet. Après avoir assez admiré la population du Gouggisberg, le voyageur fera bien de consacrer quelques instans pour admirer la vue dont on jouit depuis le village qui, par sa situation élevée (2480 pieds), domine tout le pays du côté de l'ouest; mais il fera encore mieux de gravir le Gouggershorn (3340 pieds), dont il peut atteindre le sommet en une demi-heure depuis le village. On y découvre une vue très-étendue sur les cantons de Berne, Fribourg et Neuchâtel.



PUBLICATION

DU CONSEIL DE LA VILLE DE ZURICH CONTRE LES JUREMENS; DU 14 SEPTEMBRE 1572.

Que chacun, jeune ou vieux, homme ou femme, garçon ou fille, s'abstienne de jurer et de blasphémer par le saint nom de Dieu, et d'implorer son nom sans nécessité. Tout membre du grand et petit conseil et toute autre personne qui entendra jurer, doit exhorter le jureur, sans considération de personnes, à faire pénitence; en telle sorte, que celui-ci devra s'agenouiller et baiser la terre, ou payer un schelling à celui qui l'a exhorté; ce dernier le donnera, au nom de Dieu, au premier pauvre qu'il rencontrera; et ainsi le jureur aura fait pénitence.

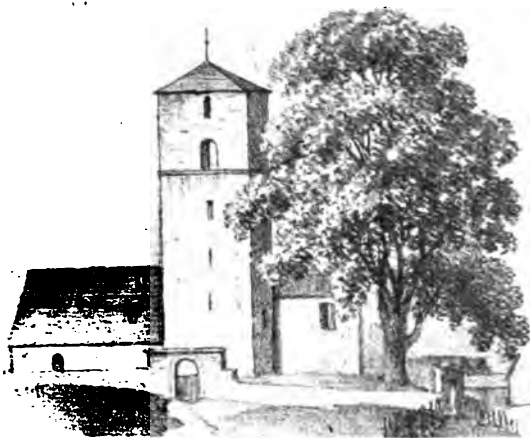
VOYAGE DE THOUNE

PAR LE COL DES RAVINS A SION.

Favorisé par le plus beau temps du monde, je partis de Thoune par une matinée du mois de juillet, pour me rendre le même jour à Lenk, en passant par Adelboden. Je payai mon tribut d'admiration aux environs de Thoune, toujours si beaux, les eût-on visités trente fois, et je m'approchai, plein d'impatience, de la région des hautes Alpes. Après avoir passé par le pont sur la Kander et le village de Muhlinen, on arrive à Frutigen, à $4^1/_2$ lieues de Thoune, chef-lieu de la vallée du même nom. C'est un des bourgs les plus beaux, les plus grands et les plus riches du canton de Berne. Il fut presque entièrement détruit par l'incendie en 1827; mais il s'est relevé plus beau de ses cendres; car tandis que ci-devant les maisons du bourg étaient à-peu-près toutes construites en bois, on y voit presque généralement aujourd'hui de belles maisons en pierres, proprement blanchies. Frutigen est à 2180 pieds au-dessus de la mer; la fondation de son église est attribuée à Rodolphe II de Strættlingen, en 933. Ici la vallée se partage en deux branches; celle de la gauche ou du sud aboutit à la Gemmi; celle de droite ou du sud-ouest conduit à Adelboden et porte le nom d'Engstligenthal, ou vallée d'Engstligen, nom du torrent qui la parcourt.

Après m'être reposé à l'auberge de Frutigen, je pris le chemin de cette dernière vallée: je traversai l'Engstligen sur un pont, et laissai à ma gauche le château de Tellenburg, manoir de l'ancienne famille de Frutigen. Du haut de ce château, on doit jouir d'une très-belle vue sur le village et la vallée de Frutigen; il est élevé de 360 pieds au-dessus de la plaine. Je suivis un chemin qui est plus qu'un sentier, mais qui certainement ne mérite pas le nom de chemin à chars, car il est trop mauvais et parfois trop rapide. La vallée est bornée à l'ouest par la haute chaîne du Niesen, dont les sommités les plus élevées sont l'Albristhorn, élevé de 8550 pieds, et le Gsur, de 8290 pieds au-dessus de la mer. Le chemin suit le talus des montagnes, qui sont moins élevées à l'est de la vallée. La base de ces deux chaînes de montagnes n'est séparée absolument que par l'Engstligen, en telle sorte que la vallée n'a point de terre-plain; cependant à une demie lieue d'Adelboden, elle devient plus large, plus ouverte. Quand j'eus traversé l'Engstligen, je parvins au village d'Adelboden par un mauvais sentier pavé et raide, après avoir marché depuis Frutigen pendant trois heures et demie. Il faisait très-chaud; de gros nuages, précurseurs de l'orage, montaient lentement sur l'horizon; aussi fus-je tout content de rencontrer la modeste auberge du lieu. L'amphithéâtre de montagnes qui termine la vallée au sud-est est magnifique; les cîmes les plus remarquables sont le Wildstrubel (9390 pieds), l'Albristhorn (8550 pieds), le Lammerhorn, et le glacier de même nom qui entoure les bases de ces cîmes neigeuses : l'Engstligen, qui sort de ce glacier, forme une très-belle cascade au fond de la vallée. Adelboden est un village dont les habitations sont dispersées de côté et d'autre : son église est située à 3990 pieds au-dessus de la mer; elle fut bâtie l'an 1433, et on y comptait à cette époque 56 pères de famille, tandis qu'aujourd'hui il y en a plus de 206,

et environ 1400 habitans. L'église est dominée par une grosse tour carrée, qui à son tour est surpassée en hauteur par un superbe érable dont les vastes rameaux s'élèvent au-dessus du cimetière.



Des coups de tonnerre et de grosses gouttes de pluie me décidèrent à attendre jusqu'au lendemain pour faire le trajet d'Adelboden à Lenk. Bientôt arriva à l'auberge un voyageur milanais qui avait l'intention de faire le même trajet que moi : nous ne tardâmes pas à faire connaissance, et nous commençâmes par déplorer ensemble notre commune infortune : infortune, c'est le mot; car comment ne pas considérer comme un malheur d'être obligé de rester jusqu'au lendemain à l'auberge d'Adelboden? Et il n'était que trois heures du soir. Cette maison possédait en effet peu de chose qui pût nous distraire ou nous divertir. Ce n'était assurément pas la cuisine de l'auberge, ni la chambre où nous logions, la seule de tout le bâtiment qui méritât ce nom. Et pourtant nous eûmes la chance de trouver un sujet de récréation sur lequel nous n'avions pas compté. Nous remarquâmes bientôt que la chambre se remplissait de paysans qui d'abord étaient si silencieux, que nous n'y fîmes pas de suite attention : ces braves gens ne tardèrent pas à devenir plus causans, quoique aucun d'eux n'eût encore demandé à boire. Nous comprîmes alors par leurs discours, qui devenaient toujours plus animés, que nous étions le sujet de leur entretien et qu'ils discutaient entr'eux pour savoir de quel pays nous étions et quel langage nous parlions ; ils finirent par tomber d'accord, et devinez, s'il vous plaît, quelle fut la conclusion prise par la majorité : ils firent de nous des Anglais! Cela n'était-il pas tout naturel? Cependant ils voulurent s'en assurer : dans ce but, ils déterminèrent le plus beau parleur de la bande, qui, sans doute, était pour eux un homme à haute capacité, à venir nous interroger. Après un moment de réflexion, notre homme s'approcha de nous, toussa deux ou trois fois, puis ôtant son bonnet blanc, il nous demanda si nous étions véritablement des Anglais nés en Angleterre. Notre réponse ayant été que nous n'étions Anglais ni l'un ni l'autre, mais que l'un de nous était Italien, et l'autre Suisse, notre interlocuteur s'en retourna, d'un air incrédule et fort peu satisfait, faire son rapport à ses compagnons qui, pendant l'interrogatoire, avaient gardé le plus profond silence. Enfin, nous nous fîmes conduire à notre chambre à coucher, déjà prévenus qu'il y en avait une seule dans la maison. Mais en y entrant je me heurtai si rudement la tête contre le haut de la porte, que je fus forcé d'en conclure que nous nous trouvions dans une contrée où il n'était pas encore de mode de mesurer la hauteur des portes à la taille de gens. Puis nous examinâmes nos lits, que nous n'avions pas d'abord pu découvrir, vu qu'ils touchaient presque au plafond. Et pourtant gardez-vous de croire qu'ils fussent à une immense hauteur, puisque depuis le sol nous touchions le plafond avec la main. Après avoir déposé sur la table un chandelier de trois pieds de haut, l'aubergiste nous quitta. Il fallut alors en venir aux expédiens pour faire l'ascension de nos lits, et ce ne fut qu'en nous aidant des chaises de bois et de la table, que nous parvînmes au sommet, pour retomber ensuite dans un gouffre de plumes. Mais en dépit des montagnes de duvet qui nous écrasaient, la fatigue nous fit goûter bientôt un sommeil réparateur.

Le lendemain, de bonne heure, escortés d'un guide, nous cheminions sur la route qui conduit, par le col des Hahnemœser, à Lenk, à quatre lieues d'Adelboden. La montée n'est point rapide; mais du reste, ce passage n'offre rien de remarquable jusqu'au col, qui est élevé de 5880 pieds au-dessus de la mer. Nous nous arrêtâmes près de là dans un beau châlet, pour nous rafraîchir; car mon compagnon de voyage, assez mauvais marcheur, ne pouvait presque plus avancer : nous nous y reposâmes assez long-temps, et le sort voulut que nous y trouvassions tout ce que l'on peut désirer en fait de laitage. Au midi, nous avions la vue du Strubel et de ses glaciers, et à l'ouest celle des montagnes de la vallée de Lenk. Ayant formé le projet de nous rendre dans cette vallée, nous descendîmes une pente assez rapide, couverte de la plus belle verdure : à nos pieds s'élevait le joli village de Lenk, où nous arrivâmes enfin au grand contentement de mon compagnon de voyage, qui depuis long-temps désespérait d'y parvenir. Nous y trouvâmes une auberge un peu plus confortable qu'à Lauenen, et l'on comprendra aisément que pour le moment c'était bien l'essentiel pour nous. Quant à moi, je profitai du reste de la journée pour aller visiter, au fond de la vallée, à une lieue de distance, les diverses chutes de la Simme. Un sentier, que l'on ne suit pas ordinairement, me conduisit d'abord le long de la rive gauche du torrent, au travers de belles prairies : le chemin ordinaire était alors couvert par les eaux de la Simme débordée. Cette dernière partie de la belle vallée de Lenk paraît avoir été autrefois un lac; et il semblerait que malgré tous les efforts de ses habitans, elle tend à retourner à son état primitif. La Simme est son plus redoutable ennemi : le niveau de ses eaux est le plus souvent à 5 ou 6 pieds au-dessus du sol;

de hautes et fortes digues la maintiennent avec peine dans son lit qui, toutes les années, s'élève davantage. Souvent ce torrent impétueux renverse les digues, se répand dans la vallée et la couvre de sable et de pierres. Peut-être viendra-t-il une époque où ses habitans verront disparaître le sol qui les nourrissait, jusqu'à ce qu'après un laps de temps bien long, les torrens auront comblé le fond de la vallée avec les débris qu'ils entraînent des montagnes; et alors, à mesure que le sol s'élèvera, les eaux s'écouleront, les torrens se creuseront un nouveau lit, puis ces débris se couvriront graduellement d'une couche de terre végétale qui, au bout de quelques siècles, sera cultivée par de nouvelles générations.

Le débordement de la Simme m'empêcha d'approcher de la dernière chute de ce torrent, et je ne pus la voir que par-dessus un bosquet d'aunes qui se trouve au pied. Cette cascade a quelque chose de particulier qui la distingue de toute autre chute d'eau. Le torrent s'élance sur un plan incliné et rocailleux, avec une incroyable impétuosité et un bruit semblable à celui du tonnerre.

Des rochers adhérens à son lit et à ses bords semblent vouloir retarder son élan; mais les flots heurtent avec force ces obstacles, et lancent en l'air, en forme de jets d'eau, des colonnes d'écume qui, se divisant en mille atomes, laissent apercevoir toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. La couleur des eaux de la Simme n'était du reste rien moins que poétique; elles étaient bourbeuses et d'un jaune sale; ce qu'il faut attribuer à la violence des chutes qu'elle fait presque continuellement depuis sa source, et particulièrement à la fonte extraordinaire des neiges. Je remis à un autre moment mon excursion vers les autres chutes et vers la source de la Simme, que l'on trouve à une lieue et demie plus haut, et je retournai à Lenk par le hameau d'Oberried.

Le village de Lenk est situé à 3340 pieds au-dessus de la mer, dans une des vallées les plus remarquables de l'Oberland bernois, et cependant l'une des moins fréquentées. C'est le dernier et le plus élevé des villages du Simmenthal. La vallée est ornée d'un beau tapis de verdure; elle est fermée, au sud, par un magnifique amphithéâtre de montagnes, dont les premiers gradins sont couverts de forêts et de pâturages. Derrière et au-dessus de ceux-ci s'élèvent, à gauche, le Metschberg et l'Ammerthorn, et plus en arrière de cette dernière sommité, le Wilde-Strubel, couvert d'une neige éclatante et d'où descend le glacier du Rætzli en formant trois gradins d'où se précipitent une multitude de jolies cascades. Au pied de ce glacier, à deux lieues et demie de Lenk, sont les sept fontaines qui forment la source de la Simme, et qui certainement méritent une place distinguée parmi les beautés naturelles de la Suisse.

(La suite au prochain numéro.)

L'ILE DE SCHWANAU.

Cette jolie petite île est située dans le lac Lowerz, qui lui-même appartient en entier au canton de Schwitz; il a une lieue de longueur sur une demi-lieue de largeur, et 54 pieds de profondeur. Une autre île, plus petite, se trouve près de la première. Chacune d'elles, dans le treizième siècle, avait son château : celui de Lowerz, qui dominait la plus petite, a entièrement disparu; mais en revanche celui de Schwanau a laissé après lui des ruines extrêmement pittoresques, situées sur un rocher et entourées d'arbres touffus. Ce château était habité par un de ces nobles châtelains, contemporains et dignes émules des Gessler, Wolfenschiess et Landenberg.

Ce châtelain était un galant homme à sa façon: trouvant les jeunes filles des environs fort de son goût, il les guettait dans les sentiers et les enlevait comme le chasseur le gibier. Une jeune fille d'Art, qu'il avait brutalement enlevée de cette manière, avait deux frères qui lui firent payer chèrement ses goûts luxurieux; à leur tour ils le guettèrent et l'assommèrent sans autre façon. Dès lors, toutes les années à la même époque, on voit apparaître le malencontreux châtelain sur les ruines de son château, poursuivi par une jeune fille blanche comme la neige, ayant une torche allumée à la main ; le malheureux seigneur s'enfuit d'un air épouvanté, franchissant les décombres et les murailles, parcourant l'île comme un désespéré; mais c'est en vain ; la jeune fille poursuit sans relâche celui qui cherche à lui échapper; enfin elle l'atteint, et le châtelain, hurlant et mugissant, se précipite dans le lac.

A l'époque où les cantons forestiers secouèrent le joug de leurs tyrans et détruisirent leurs châteaux, Schwanau fut un des premiers sur lequel les habitans de la contrée exercèrent leur vengeance.



IMPRIMERIE DE PETITPIERRE, A NEUCHATEL.

N° 8.



PYRAMIDES DANS LA VALLEE D'HERENS



LENK



L'ILE DE SCHWANAU.

VOYAGE DE THOUNE

PAR LE COL DES RAWINS A SION.

(Suite.)

La plupart des passages des Alpes m'étaient déjà connus. Pour me rendre dans le Valais j'avais déjà traversé plusieurs fois la Gemmi, la Grimsel et la Fourche. Cette fois je désirais suivre une autre route, poussé par l'idée de voir quelque chose de nouveau. Un sentier conduit en douze heures et demie de Lenk à Sion par le Col des Rawins (Rawylpass). J'avais lu un récit effrayant de ce passage, du reste très-intéressant; mais habitué à entendre les voyageurs parler de danger là où il n'y en a que pour ceux qui ne sont habitués qu'aux chemins battus de la plaine, ma curiosité n'en fut que davantage excitée.

Le lendemain j'étais debout au point du jour: afin de ne pas être entendu, j'avais payé mon écot la veille et je sortis de l'auberge en tâtonnant dans l'obscurité, mais non pas sans bruit; la maison, comme toutes celles du pays, étant construite en bois, on ne pouvait y faire un pas sans qu'il eût un grand retentissement. Je commençai ma journée en me renversant sur des bancs et des tables qui se trouvaient dans une galerie où je devais passer, et qui en tombant sur le plancher firent un vacarme dont je fus moi-même effrayé. M'attendant à voir arriver tous les habitans de l'auberge criant au voleur, je me hâtai de dégager mes jambes d'entre celles des bancs et des tables renversées, et de prendre la fuite, non sans maudire ces fâcheux encombres et surtout les maisons de bois. Mais hélas! je n'étais pas hors d'embarras: ma chute m'avait tellement désorienté, qu'au lieu d'arriver à l'issue que je cherchais, je me trouvai du côté opposé de la maison; ce dont je m'aperçus par une odeur assez incommode et un certain grognement qui de suite me firent reconnaître ma position géographique. Enfin je me trouvai hors de l'aube ge où régnait maintenant le plus profond silence: il paraît que de tous ses habitans les pourceaux avaient été les seuls inquiétés par mon intamare.

J'étais de fort mauvaise humeur de ma mésaventure et j'en augurais mal pour le reste de la journée. Mais d'autres objets vinrent bientôt diriger mon attention d'un autre côté. Je ne connais rien d'aussi grand, d'aussi sublime que l'aspect des hautes Alpes dès le point du jour au lever du soleil: pendant une vingtaine de minutes, j'avais suivi le fond de la vallée; ensuite je pris un sentier assez rapide sur l'escarpement des hauteurs qui la bornent à l'occident.

En sortant de Lenk, la plupart des étoiles brillaient encore à la voûte des cieux; peu-à-peu elles disparurent les unes après les autres. Un jour bleuâtre et magique, qui semblait ne pas appartenir à la terre, se répandait sur les cimes neigeuses du Strubel et de l'Ammerthorn. La vallée, que je voyais à mes pieds, était plongée dans une profonde obscurité; tout était silence et repos, hors le bruit lointain des cascades qui s'échappaient des glaciers du fond de la vallée, et que de temps en temps un léger souffle de vent amenait jusqu'à moi. Peu à peu les montagnes prirent une teinte rosée, puis pourprée, pour passer enfin à des nuances plus claires et dorées. Dans le fond de la vallée le jour luttait encore avec la nuit, et des vapeurs blanches s'étendaient comme une vaste nappe sur la plaine qui semblait inondée. Depuis plusieurs heures le soleil dorait de ses feux les montagnes, avant que ses rayons eussent pu pénétrer jusqu'au fond de la vallée.

Je suivais alors un chemin très-pittoresque; une grande quantité de jolies maisons étaient dispersées sur les flancs des montagnes et formaient plusieurs hameaux. A chaque instant le chemin variait d'aspect: c'était tantôt des groupes de maisons près desquelles jaillissaient d'abondantes fontaines, tantôt un torrent qu'on traverse sur un pont rustique pour gravir ensuite un coteau ombragé de bouquets d'aunes ou d'érables. — Après deux heures de marche, j'arrivai à la vallée alpestre d'Iffigen, laissant à gauche la superbe chute du ruisseau du même nom. La nature avait changé d'aspect, elle prend dans ces lieux un aspect sévère. La vallée est très-étroite et renfermée entre de hautes montagnes; sa longueur est de deux lieues et demie sur un quart de largeur à-peu-près. Je m'arrêtai aux châlets d'Iffigen afin de prendre de nouvelles forces pour franchir le passage périlleux; j'y fus reçu avec la plus franche cordialité par un pâtre et sa fille qui m'offrirent tout ce qu'ils avaient en fait de laitage. J'étais assez habitué à faire seul mes voyages alpestres, abandonnant au hasard de me trouver des compagnons de voyage: cette fois j'étais encore seul, ce que je préférais, du reste, à la compagnie d'un guide igno-

rant. Quant au chemin, j'en avais trouvé tant d'autres seul, que je n'eus pas un instant d'inquiétude pour trouver celui que j'avais à parcourir. J'étais d'ailleurs muni des meilleures cartes et itinéraires, et j'avais pris toutes les informations qu'il m'avait été possible de me procurer. Au sud de la vallée, droit au-dessus des châlets s'élève une paroi de rochers perpendiculaires, haute de 1500 pieds, qui a beaucoup de ressemblance avec celle de la Gemmi du côté de Louesche : c'est ces rochers qu'il faut gravir pour parvenir au Col des Rawins, et certes, son aspect pourrait rebuter tout voyageur qui ne serait pas habitué aux sentiers escarpés et périlleux des Alpes. Je consultai encore le berger, bien résolu de suivre ses conseils : après quelques questions qu'il m'adressa, il me trouva digne de l'entreprise, contre l'avis de sa fille, qui parut faire quelques objections. Il me conseilla seulement de tâcher d'atteindre deux individus qui devaient être partis une demi-heure auparavant. Bien reposé, prêt à braver les périls qui m'attendaient, je quittai les châlets hospitaliers d'Iffigen, en me dirigeant de l'autre côté de la vallée. Peu après je traversai le pont jeté au travers du lit du torrent d'Iffigen, dans lequel il ne coulait pas une goutte d'eau. Ce torrent prend sa source au lac d'Iffigen (5480 pieds au-dessus du niveau de la mer), à une demi-lieue plus loin, au fond de la vallée : mais l'été était si extraordinairement sec et chaud, que les neiges qui alimentent ordinairement le lac étant entièrement fondues, le lac ainsi que le torrent se trouvaient desséchés. Force me fut de tenir les yeux fixés sur l'affreuse paroi de rochers au pied de laquelle je me trouvais maintenant : malgré l'espoir que j'avais de découvrir quelques traces du sentier que j'avais à suivre, mes recherches furent en pure perte; tout ce que je pus apercevoir, et un instant seulement, ce fut deux points mobiles et assez sombres, que je reconnus pour être les deux hommes qui me précédaient.

Le sentier monte en zig-zag sur un vaste éboulement de rochers, couvert en partie de mélèzes clairsemés : un grand nombre de ces arbres étaient brisés, ou gisaient renversés par les avalanches : quelques-uns étaient d'une énorme grosseur. Après avoir grimpé durant une demi-heure, je dépassai les derniers arbres. Il paraît cependant qu'autrefois il y en avait encore à une plus grande hauteur, si l'on en juge par les débris que l'on rencontre dans ces lieux.

En montant durant un quart d'heure encore, on trouve une pente gazonnée, que l'on désigne sous le nom de Untere-Stiereleger, et qui est située à 5140 pieds au-dessus de la mer. Puis, de là, le sentier contourne brusquement à gauche dans la direction de la paroi de rochers. Jusqu'ici, et quelques centaines de pas plus loin, ce chemin n'est point trop mauvais; mais une fois arrivé à l'endroit qu'on appelle die lauteren Ecken (le coin du précipice), il devient alors effrayant : le sentier est bordé immédiatement par un précipice à pic de 13 à 1400 pieds de profondeur, et c'est à peine s'il est parfois assez large pour y placer les deux pieds. Ces endroits dangereux ne sont heureusement pas très-longs à parcourir, le rocher, très-découpé et inégal, étant en quelques places couvert d'un peu de terre végétale, dans laquelle un gazon très-court a pris racine. Je profitai d'une de ces places un peu plus spacieuse pour m'asseoir et m'habituer à la vue du précipice affreux que j'avais sous mes pieds. D'ici mes yeux plongeaient verticalement sur la verdoyante vallée d'Iffigen, mais à une telle profondeur, que je pouvais à peine reconnaître les châlets que j'avais visités une heure auparavant. J'entrevoyais aussi une grande partie de la vallée de Lenk et des belles montagnes qui l'entourent. Puis il me fallut continuer à suivre mon sentier qui devenait de plus en plus difficile : ce qui le rendait incommode et dangereux, c'étaient les petites pierres mouvantes dont il était souvent couvert, et qui rendent la marche du piéton peu sûre, sur une pente déjà rapide. — J'arrivai enfin à un endroit où le rocher était échancré par l'eau d'une cascade qui tombait droit sur le sentier : il était impossible de l'éviter; le précipice à gauche et une paroi verticale à droite ne laissant au voyageur aucun moyen quelconque de s'écarter seulement d'un pouce de l'étroit sentier. Il est vrai de dire que la quantité d'eau qui tombe n'est pas considérable, mais elle l'est bien assez pour qu'on soit entièrement mouillé; et cette année particulièrement, où la chaleur faisait fondre rapidement la neige qui couvre le haut de cette paroi de rochers. J'étais à la vérité muni d'un parapluie, mais il aurait été tout-à-fait imprudent et dangereux de l'ouvrir dans un pareil endroit; je me résignai donc à mon tort : après avoir enfoncé mon chapeau sur mes yeux, boutonné mon habit, et attaché mon mouchoir autour de mon cou, je traversai d'un pas rapide la cascade. Cette douche glaciale n'était rien moins qu'agréable, et je fus ensuite tout satisfait de sentir la douce chaleur du soleil, qui, depuis une demi-heure, m'avait fort incommodé. Cependant le pas le plus difficile me restait encore à franchir : un peu plus loin je trouvai une autre échancrure d'une profondeur considérable, où se précipitait également une cascade; mais ici le frottement de l'eau avait tellement excavé le rocher, qu'il ne restait aucun espace pour y pratiquer un sentier : on y avait suppléé par deux pièces de bois rondes qui forment une espèce de pont, séparé de la paroi de rochers par la cascade, dont une partie tombait en flocons sur ce passage. En regardant dans cette excavation, je voyais perpendiculairement sous mes pieds le fond de la vallée, à 1500 pieds de profondeur.



J'avais parcouru l'intérieur des Alpes dans tous les sens; mais je ne m'étais pas imaginé un pareil passage. Le berger d'Iffigen m'avait bien prévenu qu'il y avait ici un pas un peu difficile à franchir, et, pour me rassurer, sans doute, il m'affirma qu'autrefois on passait le Col des Rawins avec des vaches et des chevaux. Et, en effet, on reconnaît distinctement, en quelques endroits, des traces de travaux d'hommes, et des restes de sentiers qui autrefois devaient être plus praticables, mais qui, dès lors, ont été coupés et entraînés par l'éboulement des rochers. Le bon homme n'avait pas non plus manqué de me faire le récit des personnes qui avaient péri dans ces lieux; il m'en avait cité trois de sa connaissance, du village de Lenk, qui, en différens temps, étaient tombées dans le précipice auprès duquel je devais passer. Une quatrième personne, disait-il, avait eu le singulier bonheur de rester suspendue à une saillie du rocher, d'où l'on parvint à la retirer. Des endroits aussi périlleux doivent être un sujet de crainte pour qui n'a pas une tête et des jambes à toute épreuve; car non-seulement le moindre vertige, mais une simple distraction, ou un pied mal assuré, coûterait la vie à l'imprudent voyageur. Mon cœur battit avec force en contemplant ce passage; mais je me gardai bien d'y poser le pied avant de m'être suffisamment habitué à sa vue. Divers objets dont j'étais chargé me gênaient beaucoup, et même mon long bâton des Alpes m'était plus incommode qu'utile. Après avoir mis tout mon attirail dans le meilleur ordre possible, afin de me maintenir parfaitement en équilibre, je commençai à cheminer sur les deux pièces de bois mouillé, à la façon d'un danseur de corde, sans m'amuser à regarder ce qui se passait sous mes pieds, à une profondeur de 1500 pieds, ni à compter les gouttes d'eau qui me tombaient sur la tête; et enfin je parvins sans accident sur l'autre bord. Pendant un quart d'heure encore le sentier suit le bord du précipice: tournant ensuite à droite, j'arrivai avec une satisfaction inexprimable, et après deux heures de montée depuis le fond de la vallée, sur une pente inclinée qui termine ce périlleux sentier, ainsi que la paroi de rocher. Je m'assis entre des blocs de pierre pour contempler à loisir la vue étendue dont on jouit de cet endroit sur une multitude de montagnes, et sur les vallées de Lenk et d'Iffigen, que je pouvais maintenant examiner sans danger. Le ciel était d'un azur sans taches, ce qui ne m'était pas indifférent en cette circonstance, car ce serait le comble de la témérité que de se hasarder en ces lieux par un temps douteux. On m'avait cité de terribles exemples de voyageurs qui avaient été surpris par la tempête dans ces solitudes, et qui y avaient trouvé la mort. On compte quinze personnes de la commune de Lenk qui, de mémoire d'homme, ont péri dans ce passage. Au mois de Juillet 1760, trois hommes vigoureux firent ce trajet pour aller chercher du vin à Ayent dans le Valais. A leur retour, ils furent surpris par la tempête, et deux jours après on les trouva tous les trois morts à l'endroit le plus élevé du passage. Cinq ans après, un autre malheureux s'étant égaré, erra pendant deux jours sur la montagne où on le trouva expirant. Les accidens se répétèrent dans les années 1781, 1783, 1790 et 1805. En 1814, un paysan de Lenk, qui probablement avait aussi perdu sa route, fut trouvé, six jours après son départ, au pied d'un rocher du côté du Valais, ayant tous les membres brisés et la plus grande partie de la tête emportée. Un autre, en 1817, fut emporté par une avalanche, et on ne le retrouva que l'année suivante.

(La suite au prochain numéro.)

LA MORT DE WART.

L'empereur Albert venait d'apprendre que les baillis qu'il avait installés dans les cantons forestiers en avaient été chassés par le peuple de ces contrées, qu'il avait pensé soumettre à sa hautaine volonté, en les accablant d'exactions et de mauvais traitemens. Tout occupé de sa vengeance, Albert part pour l'Argovie, accompagné de la fleur de sa noblesse. Parmi ceux qui la composaient, se trouvait Jean d'Autriche, son neveu et son pupille, qui, depuis longtemps, lui redemandait inutilement un patrimoine qu'il lui retenait injustement. Conjointément avec quelques autres seigneurs animés par l'esprit de mécontentement et de révolte, le duc résolut de se défaire de l'empereur. Or, le premier jour du mois de mai 1308, celui-ci quitta Baden pour aller à la

rencontre de l'impératrice, et il traversa la Reuss près de Windisch. A peine débarqué, le duc Jean lui enfonça sa lance dans la gorge, en s'écriant: Reçois le prix de ton injustice! Rodolphe de Balm lui traversa le corps de son épée, et Walther d'Eschenbach lui fendit la tête. Rodolphe de Wart, l'un des conjurés, était présent à l'action, mais il ne le



frappa point. Les meurtriers se regardèrent alors les uns les autres avec effroi, et se dispersèrent à l'instant même, pour ne plus se revoir. Quant à l'empereur, il expira dans les bras d'une pauvre femme, que le hasard avait conduite là.

Cet attentat excita une indignation générale; partout on refusa un asile aux meurtriers. L'épouse, le fils et la fille d'Albert (Léopold et Agnès), jurèrent qu'ils poursuivraient une vengeance terrible contre les auteurs de l'attentat, et ils s'acquittèrent de leur serment avec un acharnement et une barbarie atroce. Les coupables ne pouvant être atteints, la vengeance s'exerça sur les innocens. Le château de Wart fut détruit, et tous ses habitans passés au fil de l'épée. Le château de Farwangen se rendit par capitulation; soixante-trois gentilshommes y furent décapités en présence de Léopold et d'Agnès; et celle-ci, voyant ruisseler à ses pieds le sang de l'innocent, s'écria: « Je me baigne dans la rosée de mai. » Les châteaux de Altbüren et celui de Maschwanden éprouvèrent les mêmes cruautés. Quand tous les habitans de ce dernier manoir eurent été massacrés, on entendit gémir un enfant: c'était celui d'Eschenbach. L'implacable Agnès l'ayant saisi, elle chercha à l'étrangler; et ce ne fut pas sans peine que de farouches soldats, plus humains qu'elle, à la vérité, purent le sauver de ses mains. Des flots de sang furent répandus dans toute la Suisse; plus de mille personnes, de tout âge et de tout sexe, périrent par la main du bourreau; des familles entières furent détruites, et des milliers de veuves et d'orphelins furent réduits à la mendicité. Le moindre soupçon d'avoir eu quelque liaison avec l'un des conjurés, suffisait pour avoir tous ses biens confisqués. Tant de larmes, tant de désolations ne purent fléchir la cruelle vengeance d'Agnès; et cependant pas une goutte de sang ne sortit des veines des coupables, qui moururent tous dans l'exil, sans que leur mort ait été révélée à la postérité. De Wart, qui n'avait été que spectateur du crime commis, fut le seul des quatre conjurés qui eut à souffrir, il porta la peine des autres. L'infortuné, s'étant rendu à Avignon, auprès du pape, pour être absout de ses péchés, fut trahi par le comte Diebold de Blamont, parent de sa femme, chez lequel il s'était réfugié, et livré pour une somme d'argent aux enfans d'Albert. Il fut transporté à Brugg, et remis entre les mains de juges sanguinaires. Quoiqu'on ne pût le convaincre d'autres crimes que celui d'avoir été présent à la mort de l'empereur, il n'en fallut pas davantage pour le condamner au dernier des supplices. La jeune épouse de Wart, de la maison de Balm, implora en vain à genoux la grâce de son époux; en vain se traîna-t-elle aux pieds d'Elisabeth et d'Agnès, et les conjura-t-elle, au nom de leur salut éternel, de se laisser fléchir: ni sa beauté, ni son désespoir ne purent émouvoir leurs cœurs impitoyables. De Wart fut traîné à la queue d'un cheval vers le lieu du supplice, qui était l'endroit où Albert avait été assassiné. Il y fut roué vif, et, pendant les tourmens du supplice, il s'écria qu'il mourait innocent, mais qu'Albert, souillé du sang de son prédécesseur, et retenant injustement le patrimoine de son neveu, eût mieux mérité que lui ce qu'il endurait à cet instant suprême. Son épouse désolée resta trois jours et trois nuits sans prendre de nourriture, à genoux auprès de lui: d'une voix mourante il la consolait, et la suppliait de se retirer, ses larmes le faisant souffrir davantage que le supplice qu'on lui faisait endurer; mais elle ne le quitta que lorsqu'avec son dernier soupir il eut cessé d'être torturé. Alors elle se rendit à pied à Bâle, où elle fut reçue dans un couvent, et la douleur termina bientôt ses jours.

COSTUMES SUISSES

DU XVe SIÈCLE.

C'est aux lois somptuaires que les sages et prudens magistrats de la Suisse publiaient de temps à autre, que nous devons en grande partie la connaissance des usages des Suisses, du 14e au 17e siècle. L'empire de la mode existait alors comme de nos jours, avec toutes ses bizarreries et ses ridicules. Mais la législature de ces temps considérant ces innovations comme dangereuses pour les mœurs, sévissait quelquefois contre elle avec beaucoup de rigueur.

Vers le milieu et vers la fin du 15e siècle, les patriciens Bernois, fréquemment en contact avec les diverses cours de l'Europe, se distinguaient des autres Suisses par le luxe de leur costume. Les femmes

portaient des bonnets brillans de soie, d'or et de pierreries : leur robe longue, diaprée et traînante, était serrée par une ceinture richement travaillée. Elles portaient des souliers à longues pointes recourbées par le bout. Les hommes mettaient un pourpoint si juste, qu'il marquait toutes les formes du corps : en public ils portaient encore par dessus leur pourpoint un manteau court sans manches; les souliers à longues pointes recourbées étaient également en usage chez eux.



En 1470, Pierre Kistler, autrefois boucher, parvint par ses intrigues à la dignité d'avoyer de Berne. Or, afin d'humilier les patriciens, il fit renouveler les mandats contre le luxe : les longues queues des robes et les pointes des souliers furent en conséquence proscrites. Mais les nobles n'en tinrent point compte, et parurent même un dimanche à l'église avec les longues robes et les longues pointes. Grande rumeur parmi le parti de Kistler. Le lendemain les nobles furent obligés de paraître devant le conseil général de la bourgeoisie : là ils furent condamnés à payer des amendes et bannis de la ville pour un mois. Mais ces mesures ne firent qu'exaspérer de plus en plus les esprits. Berne se trouva ainsi privé de plusieurs hommes respectables et vénérés dans toute la Suisse pour les services glorieux qu'ils avaient rendus à leur patrie. On ne tarda pas à murmurer, et bientôt le mécontentement se manifesta hautement dans toute l'étendue du pays. Alors arriva une nombreuse députation de tous les cantons confédérés et de leurs alliés, amis et combourgeois de tous les pays helvétiques, afin d'essayer d'accommoder les partis, et d'éviter une guerre civile prête à éclater à l'occasion des longues pointes de souliers et des vastes queues de robes. Mais, tout bien considéré, on céda quelque peu de part et d'autre, et la paix se rétablit enfin.

LE CHATEAU DE LAUFFEN.

Au dessus d'un rocher qui domine la fameuse chute du Rhin, est situé le château de Lauffen, qui, dans le 15e siècle, appartenait à la famille de Fulach, de Schaffhouse. L'an 1441, des difficultés s'étant élevées entre les propriétaires du manoir et le duc d'Autriche, celui-ci ordonna qu'on en fît le siége. La garnison, serrée de près, manquant de vivres et de munitions, ne put tenir long-temps contre des forces trop supérieures; elle prit donc le parti d'abandonner le château. A la faveur d'une nuit obscure et du bruit de la cataracte du Rhin, elle trouva le moyen de s'évader avec de longues cordes, du côté des murailles que l'ennemi surveillait avec moins de régularité, à cause de l'escarpement de la colline. Un seul homme resta dans le château. Le lendemain un parlementaire fit aux assiégeans des propositions de capitulation, de la part de la garnison : ceux-ci, trouvant sans doute que l'affaire traînait en longueur, se montrèrent fort traitables quant aux conditions, et accordèrent aux assiégés la permission de sortir avec armes et bagages. Une fois entrés dans le château, quelle ne fut pas leur surprise de n'y trouver qu'un soldat et une vieille femme! Mais malgré leur désappointement ils tinrent scrupuleusement leur promesse : le représentant de la garnison sortit de Lauffen avec honneur, emportant avec lui tout ce qu'il y avait de précieux.



TREMBLEMENT DE TERRE

A BALE.

Dès le treizième siècle Bâle était une cité des plus riches et des plus puissantes de l'Allemagne : elle avait acquis une grande célébrité par son université et les hommes célèbres qui y avaient reçu le jour. Son commerce étendu et son industrie furent pour elle, pendant une longue suite d'années, une source d'opulence et de prospérité. Mais quelques années calamiteuses suffirent pour détruire à jamais cet état florissant. En 1349, la peste y fit de tels ravages, que douze mille personnes y succombèrent. Ce chiffre élevé peut donner une idée de la population que renfermait alors l'enceinte de cette ville. Cette contrée avait déjà éprouvé à différentes reprises de violens tremblemens de terre : le 18 octobre 1356, un de ces événemens désastreux se renouvela avec toutes ses horreurs.

Dans la soirée de ce jour là, on avait déjà ressenti quelques légères secousses; mais à 10 heures un bruit sourd se fit entendre dans les entrailles de la terre, et il ne tarda pas à se changer en un profond mugissement : bientôt tout le sol fut agité par une violente secousse. Les habitans allaient paisiblement se reposer des travaux de la journée, lorsque effrayés par les préludes d'une épouvantable catastrophe, ils sortirent précipitamment de leurs maisons. Mais où aller? Une effrayante obscurité confondait le ciel avec la terre, le sol se fendait et exhalait des vapeurs sulfureuses, et continuait à s'agiter, quoique avec moins de violence. Mais bientôt la terre s'ébranla avec une nouvelle fureur; un bruit horrible se fit entendre; les maisons et les montagnes chancelèrent et s'écroulèrent avec un craquement affreux. De tous côtés les habitans épouvantés cherchaient à fuir ce lieu de désolation : ils se pressaient, se heurtaient dans les ténèbres, cherchant une issue parmi les décombres. Des cris de détresse et de douleur se faisaient entendre de toute part : ici une mère pressant son enfant dans ses bras, en appelait un autre enseveli sous des débris; ailleurs une masse de gens fuyait une maison qui s'écroulait, pour être écrasée plus loin par la chute d'un autre bâtiment. Dix secousses, plus violentes les unes que les autres, s'étaient succédées en peu de temps; la cathédrale avec toutes ses cloches était tombée dans le Rhin; presque toutes les autres églises ne présentaient plus qu'un tas de décombres : les maisons des riches, comme celles des pauvres, avaient subi le même sort. Trois à quatre cents personnes se trouvaient écrasées sous les ruines de leur ville; lorsque tout-à-coup, au milieu de l'obscurité, une lueur rougeâtre et lugubre vint répandre une effrayante clarté sur cette scène de désolation. Dans le faubourg de St-Alban le feu avait pris parmi les matières combustibles des maisons renversées : personne ne cherchait à l'éteindre, on ne pensait qu'à sauver sa vie. L'incendie se répandit rapidement dans plusieurs quartiers de la ville, et partout on voyait des tourbillons de flammes et de fumée s'élever jusqu'aux nues. Pendant huit jours encore, le feu continua à dévorer ce qu'il restait à détruire de cette malheureuse cité, et il ne s'éteignit que faute d'alimens. A peine si une centaine de maisons de bois restèrent debout dans l'enceinte de la ville. Mais le désastre ne se borna pas à la ville de Bâle seule : dans la même nuit 84 châteaux seigneuriaux furent détruits dans les évêchés de Bâle et de Constance. Celui de Pfeffingen, situé au haut d'un rocher, s'écroula et vint tomber dans la vallée avec la comtesse; près de là son jeune enfant fut retrouvé sain et sauf, dans son berceau, entre deux grosses



pierres. La ville de Liestall fut détruite de fond en comble; le chœur et une partie de la tour de la cathédrale de Berne s'écroulèrent; tout le Jura fut ébranlé jusque dans ses fondemens; des forêts entières furent englouties dans les entrailles de la terre; enfin, le lac d'Etalières date de cette époque.

Un conseiller d'Albert d'Autriche lui rappela l'inimitié de la ville de Bâle contre sa dynastie, et la belle occasion qui se présentait maintenant de s'en

venger. A quoi le duc répondit : « A Dieu ne plaise qu'Albert d'Autriche tue ceux que le bras de Dieu a si rudement châtiés! » Puis il envoya de suite, à ses frais, 400 hommes pour aider aux Bâlois à déblayer leurs décombres. Les villes de Strasbourg, Muhlhouse, Rheinfelden, Neuchâtel, etc., vinrent aussi à leur secours. Les Bâlois étaient si découragés, qu'une partie d'entr'eux penchaient à reconstruire la ville dans un autre endroit. Cependant ils reprirent si bien courage, qu'aidés par leurs confédérés, leur ville fut rebâtie et fortifiée de nouveau dans l'espace de quelques semaines.

LA VILLE DE FRIBOURG

DEVIENT SAVOYARDE.

Depuis que la ville de Fribourg était tombée sous la domination de l'Autriche, elle s'était constamment montrée dévouée à cette maison, ce qui l'entraîna dans de longues guerres avec Berne et le duc de Savoie, son allié. Fribourg devait deux cent mille florins à ce dernier; mais, d'un autre côté, elle avait fait des avances considérables à l'Autriche, qui refusait de les rembourser. Le maréchal de Hallwyl était commandant militaire de la ville, et pourvu d'un pouvoir absolu, qu'il exerçait avec dureté. Il fit même enlever un des premiers magistrats de la cité auquel il avait donné un sauf-conduit, et le fit pendre à un arbre. Au moyen de pareilles vexations, il s'aliéna les cœurs des citoyens, dont quelques-uns émigrèrent à Berne. L'entretien d'une garnison étrangère et l'injuste refus du paiement des dettes du duc Albert à la ville, ne contribuèrent pas peu à faire décliner la prépondérance de l'Autriche dans cette contrée. Des mouvemèns séditieux et les menaces de Berne convainquirent enfin le maréchal de Hallwyl que son règne était passé. Mais voyant que Fribourg allait lui échapper, il voulut au moins se venger de la défection de ses citoyens avant de l'abandonner. En conséquence, Hallwyl avertit soudainement les magistrats de l'arrivée prochaine du duc Albert, qui venait dans l'intention de tout pacifier, et leur fit part des préparatifs qu'il allait faire pour le recevoir dignement : mais il ajouta que n'ayant pas suffisamment d'argenterie, il priait les riches de lui prêter la leur, afin de rendre la fête plus brillante. Cette demande parut toute simple; et, en conséquence, riches bourgeois et gentilshommes s'empressèrent à l'envi d'envoyer leurs vases et ustensiles de prix. Le jour fixé pour l'arrivée du duc arriva : on avait fait de grandes dépenses pour recevoir un si digne hôte avec magnificence, et toute la ville était en émoi : le maréchal et l'avoyer Felga à la tête de toute la noblesse en brillant équipage, sortirent en pompe de la ville pour aller à la rencontre du duc. Ils chevauchèrent ainsi pendant une heure de temps: alors ils aperçurent dans l'éloignement une troupe de cavaliers. Au moment même, Hallwyl tournant son cheval vers son brillant cortége, remit à l'avoyer un document portant que le duc renonçait personnellement à ses droits de souveraineté sur Fribourg. Jusqu'ici tout allait bien; mais le perfide gouverneur déclara de plus, que les créances de la ville sur le duc et l'argenterie qu'il avait secrètement fait enlever, étaient le prix de leur liberté! Puis il piqua des deux, et s'éloigna rapidement, laissant, comme bien on peut penser, son escorte dans la plus grande consternation.



Du reste, l'histoire ne nous a point transmis les discours de ces messieurs à leur retour en ville; mais ce qu'elle nous rapporte, c'est que la ville de Fribourg se trouva dans la situation la plus critique, par suite du mauvais tour de l'Autrichien. Le duc de Savoie devint un créancier inexorable, qui fit poursuivre à outrance la malheureuse cité; cité sans ressources, sans crédit, et sur le bord de l'abîme. Pour comble de maux, une vaste et dangereuse conspiration du peuple de la campagne contre la ville était sur le point d'éclater; et elle ne put être réprimée que par l'exécution de huit des principaux instigateurs. Mais les Fribourgeois, ne sachant plus à quel saint se vouer, se donnèrent au duc de Savoie, leur principal créancier, auquel ils jurèrent fidélité en 1452, et sous la domination duquel ils restèrent jusqu'à la guerre de Bourgogne. Du reste, ce prince fut pour eux un souverain équitable et généreux, qui sut gagner par la douceur l'affection de ses nouveaux sujets, que l'Autriche avait perdue à force d'injustices et d'exactions.

SORTIE DE L'AAR

DU LAC DE BRIENTZ.

Après avoir suivi les murs d'enceinte de l'ancien couvent d'Interlaken, ombragés par le feuillage touffu de superbes noyers, on arrive au pont du péage (Zollbrücke) qui conduit sur l'autre rive de l'Aar. C'est de l'endroit où l'on débouche de ce pont, qu'est pris le dessin nº 12. Ce point de vue n'est certainement pas un des moins intéressans des environs d'Interlaken, qui réunissent tant de sites enchanteurs. Sur la gauche vous trouvez des pentes couvertes d'une multitude de noyers et d'autres arbres fruitiers, entre lesquels on aperçoit quelques maisons du village de Goldswyl: plus en arrière se trouve une haute colline, sur laquelle on voit les ruines de l'ancienne église de Goldswyl. Cette partie du paysage est d'un effet très-pittoresque. Derrière le tertre, sur la droite, est situé le petit lac de Goldswyl. Au fond du tableau s'élève la montagne d'Iseltwald, haute de 7120 pieds, et la Furka, de 7050 pieds au dessus de la mer. A leur pied on aperçoit une partie du lac de Brienz, d'où l'Aar sort calme et majestueuse dans son vaste lit, où se réfléchit le paysage verdoyant de ses rives.

BIOGRAPHIE

DE

THOMAS PLATTER.

La bizarre destinée de cet homme et ses aventures décrites par lui-même sont bien propres à caractériser les mœurs de l'époque où il vivait.

Platter naquit en 1499, à Grænchen, village du Haut-Valais, près de Visp. Son grand-père parvint à l'âge de 126 ans, se remaria à l'âge de 100 ans avec une fille de 30, et en eut encore un fils. Il est bon d'ajouter que dix hommes plus âgés que lui vivaient en même temps dans la même paroisse. Il perdit de bonne heure son père, qui mourut de la peste, et sa mère s'étant remariée, tous ses frères et sœurs qui paraissent avoir été assez nombreux, furent tellement dispersés, que jamais il n'en connut ni le nombre, ni la destinée. Notre héros ayant vu le jour au moment même où l'on sonnait la messe, on en conclut qu'il serait prêtre. Ses tantes le prirent auprès d'elles encore très-jeune. Il raconte qu'une fois l'une d'elles le prit et le porta dans une maison où vivait une autre de ses tantes : elles le placèrent sur une table couverte de paille, l'enveloppèrent et s'enfuirent. Une autre fois, ses cousines, après l'avoir mis au lit, s'en allèrent veiller dans une autre maison: s'étant réveillé dans cet intervalle, et se voyant seul, il se sauva, entièrement nu, hors de la maison, au travers de la neige, par une nuit très-sombre et très-froide. Il fut recueilli par des paysans attirés par ses cris, qui le trouvèrent à demi gelé dans la neige; et lorsqu'il reprit connaissance, il se trouva couché dans un lit, entre deux hommes inconnus. Il y avait à peu près trois ans qu'il était chez ses tantes, lorsqu'un jour vint à passer le fameux cardinal Schinner, qui se rendait à l'église du village pour confirmer les enfans, et où l'un de ses parens officiait en qualité de prêtre. Son parrain s'y trouvait aussi. Au lieu d'attendre son parrain, l'enfant courut auprès de Schinner, qui lui demanda ce qu'il voulait. «Je veux être confirmé,» fut la réponse. «Et comment t'appelles-tu?» demanda encore le cardinal en riant. «Je me nomme monsieur Thomas.» — Cette réponse égaya davantage encore le cardinal, qui, en lui mettant une main sur la tête, et le frappant de l'autre sur la joue, dit à son parrain: «Cet enfant sera certainement un homme extraordinaire, et, qui sait? peut-être un prêtre.» Ces paroles prophétiques, et les circonstances qui avaient accompagné sa naissance, firent qu'on l'envoya de bonne heure à l'école.

Platter avait à peine six ans, (c'était en 1505) qu'on l'envoya auprès d'un de ses oncles pour garder les chèvres; mais il n'y fut pas plus heureux. Obligé de courir dans la neige, il y perdait ses souliers, et revenait à la maison nus pieds, non sans être grondé et battu. Pendant deux ans environ il garda les chèvres de son oncle; mais hélas! il était si petit, que si en ouvrant l'écurie des chèvres, il ne prenait la précaution de se jeter de côté, celles-ci, dans leur impatience de sortir de leur prison, lui sautaient par dessus la tête, le culbutaient, et sans respect pour le futur grand homme, sautaient et bondissaient autour de lui, ou par dessus lui. Lorsqu'il était enfin parvenu à chasser ses indociles élèves au-delà du pont de Visp, il avait encore à attendre d'elles de nouvelles tribulations: les agiles quadrupèdes, se moquant de leur petit conducteur, se répandaient dans les champs de blé et d'avoine. Alors voyant l'inutilité de ses remontrances, le pauvre enfant se lamentait, et tous les soirs il était fustigé. Quelques-uns de ses camarades eurent enfin pitié de lui, et lui aidèrent à gouverner son troupeau. Chaque jour ils quittaient tous le village, portant sur leur dos les provisions nécessaires pour la journée, lesquelles consistaient en pain de seigle et en fromage maigre.

Nous dirons plus tard la suite des infortunes qui attendaient le jeune Platter.

(La suite au prochain numéro.)

IMPRIMERIE DE PETITPIERRE, A NEUCHATEL.

N° 10.



TREMBLEMENT DE TERRE A BALE

N° 12



SORTIE DE L'AAR,
du lac de Brienz.

N° 13.



MORT DE WART

VOYAGE DE THOUNE

PAR LE COL DES RAWINS A SION.

(Suite et fin.)

Mes habits étaient loin d'être secs, et l'air était très-vif à cette hauteur; aussi me hâtai-je de poursuivre ma route, tout en admirant, chemin faisant, une multitude de plantes alpestres qui croissaient entre les rochers : le rhododendron seul manquait dans ce jardin; mais, en revanche, les silénés, les primevères et la soldanelle fleurissaient là où la neige venait à peine de fondre. Après avoir marché quelque peu, je me vis entouré de hauts monceaux de neige qui, en se fondant, formaient partout de petits ruisseaux, lesquels s'échappaient entre les rochers. Cet endroit était autrefois un pâturage, dont il porte encore le nom, situé à 5850 pieds au-dessus de la mer, et qui forme la limite entre les cantons de Berne et du Valais. Le sentier montait toujours, sans être pénible, à la vérité; mais aussi il devenait toujours moins facile à reconnaître; si bien, que j'en perdis tout-à-fait la trace. Il y avait long-temps que j'avais renoncé à atteindre les deux hommes qui étaient partis avant moi de la vallée; mais je comptais du moins reconnaître les traces de leur passage sur la neige. En conséquence, je me mis à grimper sur l'un des rochers les plus élevés des environs; mais hélas! je n'y découvris aucun vestige d'êtres vivans, rien, si ce n'est un affreux désert couvert de neige. Impossible de concevoir par où ces hommes pouvaient avoir passé. Heureusement pour moi, j'étais bien au fait de la direction que je devais suivre : je me dirigeai donc sur la droite, au travers d'un champ de neige encore assez dure pour que je n'y enfonçasse pas trop, et j'arrivai, toujours en montant, sur un espèce de plateau qui formait à-peu-près le point culminant du passage. Je n'oublierai jamais l'aspect qui se présenta à mes yeux depuis cet endroit. Devant moi apparaissait une haute vallée déserte, sans aucune végétation, et couverte de neige, tout comme les montagnes qui l'environnaient : à ma gauche le Mittaghorn (9,780 pieds), et le Rorbachstein (9,060 pieds); à ma droite, et tout près de moi, était le Rawylhorn (9,340 pieds), et plus loin la Schnee-Scheide (9,090 pieds.) Immédiatement à mes pieds se trouvait le lac des Rawins, le plus horrible des lacs que j'aie jamais vu, situé à 350 pieds plus bas, et de tous côtés entouré de vastes champs de neige en pentes rapides, qui le rendent absolument inabordable, et qui contrastent singulièrement avec la couleur d'un bleu noirâtre de ses eaux. Et pourtant les eaux du lac sont si limpides, que je pouvais encore y distinguer les champs de neige à 30 pieds de profondeur, ou environ : des glaçons d'une grosseur prodigieuse, et de l'épaisseur desquels la transparence de l'eau me permettait aussi de juger, épaisseur que j'estimai à 15 ou 20 pieds, flottaient çà et là à sa surface immobile. Un énorme champ de neige, situé sur une pente extrêmement rapide, et produit par les avalanches qui descendent continuellement du Rawylhorn, venait plonger jusqu'au fond du lac. Il n'était pas possible d'aller plus loin sans traverser cette pente neigeuse, où je distinguai parfaitement alors des traces de pas d'hommes qui la traversaient. Un événement tragique a encore eu lieu dans cet endroit il y a environ quatorze ans. Une femme de Frutigen et deux hommes de Lenk s'en revenaient du Valais, où ils étaient allés quelques jours auparavant : arrivés sur la pente en question, la femme fit un faux pas, glissa avec la rapidité de la flèche du haut de l'élévation, et disparut dans les profondeurs du lac. Il était absolument impossible de venir à son aide, et ce n'est que quelques jours après que l'on put, avec de grands efforts, retirer son corps du fond du gouffre. Quant à moi, je traversai cette étendue en suivant les traces de ceux qui m'avaient précédé : je ne risquais pas de glisser, car j'enfonçais souvent jusqu'à moitié corps dans la neige; ce qui rendit ce trajet long et pénible. Il est toujours dangereux de couper ainsi transversalement des champs rapides de neige, vu que quelquefois on détermine ainsi la chute des masses supérieures. Enfin j'arrivai sur un espace découvert, qui est le plus élevé du col, (à 7,450 pieds au dessus de la mer.) Depuis ce point-là, la vallée s'incline légèrement au sud. Puis, marchant tantôt sur la neige, tantôt sur le sol nu, j'arrivai, en une heure de temps, à son extrémité méridionale, où la neige avait complètement disparu. Ici, comme du côté de Lenk, elle se termine par une paroi verticale. J'escaladai un tertre couvert de gazon, situé à une hauteur d'environ 7,200 pieds au dessus de la mer, où je me reposai en contem-

plant l'aspect magnifique des hautes montagnes du Valais et du Piémont. Je ne pouvais me lasser d'admirer les vallées verdoyantes, quoique bien sauvages encore, que j'avais au-dessous de mes pieds, et mon admiration s'augmentait quand je les comparais à l'affreux désert que je venais de parcourir. Sur un plateau situé à une lieue de distance, ou à-peu-près à vol d'oiseau, je découvris une multitude de petits points noirs qui paraissaient se mouvoir dans l'espace : à l'aide de ma lunette d'approche, je m'assurai que c'était un troupeau de cent vingt vaches au moins, entièrement noires. J'avais lu quelque part que les châlets valaisans d'Albalong devaient être situés près de ces lieux; mais je ne pus découvrir aucune trace d'habitations : seulement, à 1,000 pieds, environ, au dessous de moi, j'aperçus quelques vestiges de constructions presque entièrement ensevelies sous un éboulement de rochers. C'était là un vrai mécompte pour moi, car je comptais m'y arrêter et y reprendre des forces. Il était alors midi, et, fort heureusement, le soleil donnait assez de chaleur pour qu'on n'eût pas à souffrir du froid. Le soir j'appris qu'à Sion, à la même heure, le thermomètre de Réaumur marquait 29 degrés. Après m'être dirigé vers la droite, j'arrivai au chemin tournant : c'est un sentier qui vaut bien celui de la Gemmi, et qui, comme celui-ci, est taillé dans le roc en forme de corniche, mais plus rapide et plus raboteux sans pourtant être plus dangereux, sauf à certaine place où un éboulement avait détruit le sentier. A moitié chemin environ, le rocher surplombe tellement, qu'il forme une grotte très-spacieuse où plus d'un voyageur malencontreux a trouvé un refuge contre les affreuses tempêtes qui rendent ce passage si dangereux. Des débris de bois à demi consumés attestaient leur séjour dans ce lieu.

Enfin j'arrivai dans les pâturages les plus élevés de la commune d'Ayent, bien content que j'étais de tourner enfin le dos à cet affreux désert. Ma curiosité était satisfaite, et certes, j'étais peu curieux de recommencer le même trajet. Cette dernière partie du chemin qu'on a taillé à grands frais dans le roc, témoigne de l'importance qu'avait autrefois ce passage. Maintenant il n'est presque plus fréquenté que par des contrebandiers et des chasseurs de chamois, et peut-être ne tardera-t-il pas à devenir impraticable même pour les gens de cette trempe. — Je me hâtai de descendre la pente assez rapide qui s'offrait à moi; et l'on comprendra sans peine qu'un double motif me faisait hâter mes pas, le besoin de nourriture et celui de rencontrer de mes semblables. Grande fut ma surprise de trouver sur mon chemin un bâtiment isolé, solidement construit en pierres de taille, mais inhabité. Enfin, j'eus la satisfaction de revoir quelques arbres et un châlet qui cette fois ne manquait pas d'habitans; car plus de vingt individus barbus, aux longs cheveux noirs, à la mine refrognée, se trouvaient rassemblés devant le châlet, qui était entièrement ouvert d'un côté, comme cela se voit souvent dans le Valais. Un seul individu était assis et paraissait présider l'assemblée : il tenait un morceau de papier sur lequel il traçait des espèces d'hiéroglyphes, et il paraissait aussi avoir seul la parole. De temps en temps il prononçait quelques phrases inintelligibles pour moi, que son auditoire semblait écouter avec attention. Je saluai les membres de cette grave assemblée; mais un seul personnage répondit à mon salut, ce fut le président, auquel j'exposai les motifs de ma visite. Sur les questions qu'il m'adressa, je lui dis d'où je venais et où j'allais; ce qui fut de suite traduit à ses compagnons, qui firent un geste de surprise et d'in-



crédulité. Tout ce que je pus obtenir dans ces lieux, ce fut un peu de lait dans un vase si sale, que j'eus à peine le courage d'en goûter. Tout autour du châlet errait le troupeau de vaches que j'avais aperçu comme tout autant de points noirs depuis les rochers d'Albalong : alors il me fut facile de comprendre que tous ces hommes avaient un droit quelconque de propriété sur ce troupeau, et qu'ils s'étaient rendus ici pour en partager les produits; ce qui m'obligea, en homme intelligent, à remercier tous les propriétaires pour le lait que j'avais avalé; car mon argent fut refusé, par la raison qu'il ne pouvait être réparti entre tous ceux qui y avaient droit.

Outre le sentier ordinaire qui conduit depuis ici en six heures à Sion, il existe un passage unique dans son genre, appelé les Chenaux. C'est un aqueduc que les gens d'Ayent ont taillé sur une étendue de 3,770 pieds, au milieu d'une paroi de rocher de 2,000 pieds d'élévation, pour conduire de l'eau sur leurs prés : la digue qui borde le canal est si étroite, que l'on est quelquefois obligé de marcher dans l'aqueduc même, en se tenant courbé sous une voûte basse. La chute de l'eau est d'un pied sur douze. Comme ce passage abrège la route d'une heure, j'é-

tais très-disposé à le suivre; mais les Valaisans me le déconseillèrent si fortement, que j'y renonçai. Je quittai ces châlets, situés à 5,270 pieds au dessus de la mer, en me dirigeant sur la droite vers le Col des Ravins, à 400 pieds plus haut. Alors je jetai un dernier coup-d'œil sur la sauvage vallée de Rawins que j'allais quitter : les rochers superbes d'Albalong, coupés à pic à une hauteur de plus de 1,000 pieds, la ferment au nord ; deux belles cascades méritent d'y être observées, celle de l'Albalong, de 580 pieds, et celle de la Liéna, de 160 pieds de hauteur. — De l'autre côté du Col des Rawins je descendis aux châlets de Produssy, situés à 4,720 pieds entre des sapins, au milieu d'un vallon qui est tout à la fois sauvage et pittoresque. J'entrai dans l'un de ces châlets d'où je voyais sortir de la fumée, mais il n'y avait personne ; seulement quelques tisons brûlaient sur un espèce de foyer. Ayant tout le temps nécessaire pour examiner l'ameublement de cette triste demeure, je pus encore remarquer ici combien les Valaisans sont indifférens pour tout ce qui concerne leurs habitations, et de combien peu ils savent se contenter. Ce châlet consistait en deux corps de bâtiment, dont l'un, qui paraissait être une étable, était à moitié enfoui dans un rocher en dessous de



l'autre. Curieux de voir le fameux aqueduc, je continuai à descendre jusqu'à la paroi de rocher dans lequel il est taillé, et au pied de laquelle la Liéna s'est creusé un lit à une horrible profondeur. Ce canal est un monument des plus remarquables de la patience et de l'audace de ceux qui l'ont construit; mais comme chemin il ne peut rien exister de plus épouvantable au monde : aussi arrive-t-il rarement que quelque berger téméraire, tenté par le désir d'abréger sa route, se hasarde à y passer. Il me fallut remonter péniblement, au travers d'un vaste éboulis de pierres mouvantes, pour atteindre mon sentier, qui traversait, en montant, un ravin au fond duquel il faisait une chaleur insupportable. Après avoir franchi un escarpement dans le roc, je me trouvai dans une forêt de sapin, où je rencontrai un homme d'Ayent avec sa femme, qui venaient tous deux de la montagne, en compagnie d'un mulet traînant après lui une longue pièce de bois : ces bonnes gens m'offrirent du vin qu'ils avaient renfermé dans un petit baril; mais hélas! jamais je ne goûtai une boisson à laquelle on pût moins appliquer qu'à celle-ci le nom de cette généreuse liqueur; et il fallait être tourmenté par la soif comme je l'étais en ce moment, pour en boire quelques gouttes. Me trouvant alors en compagnie de ces deux Valaisans, je me dirigeai vers Ayent, qui est à trois lieues d'ici, en traversant les pâturages du même nom, qui sont encore élevés de 5,460 pieds au-dessus de la mer, et d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur la chaîne des Alpes du Valais et du Piémont, au-dessus desquelles apparaissent les gigantesques pyramides du Mont-Rose et du Mont-Cervin. Ce chemin me parut extrêmement varié et agréable, en comparaison de ceux que je venais de parcourir. Mes compagnons étaient fort causans, et contribuèrent à l'agrément de la route : la femme ne savait pas un mot de français ni d'allemand ; mais son mari, en homme obligeant, avait la complaisance de lui traduire ce que je disais, et elle se servait de la même voie pour m'adresser diverses questions, qui presque toutes avaient rapport au motif de mon voyage, qu'elle ne paraissait pas trop comprendre. Après environ deux heures de marche, nous passâmes le ruisseau qui sort de l'aqueduc d'Ayent, et une lieue plus loin, nous atteignîmes ce dernier village placé dans une magnifique situation, et qui, bien qu'élevé de 2,860 pieds, est entouré de la plus belle végétation. Les habitans, au nombre de 1,000, pos-

sèdent un peu plus bas d'excellentes vignes, qui produisent un vin estimé, dont il se faisait autrefois une assez grande exportation dans le canton de Berne, lorsque le passage des Rawins était plus praticable. Comme presque tous les habitans vendent du vin, je ne m'en fis pas faute, et je n'eus pas lieu de m'en repentir, car je le trouvai fort agréable. N'ayant de toute la journée pris aucune nourriture solide, je ne me montrai pas difficile en présence d'un pain cuit depuis deux mois, ou à-peu-près, et d'un morceau de fromage moisi. Mon compagnon valaisan m'ayant offert son mulet pour me conduire à Sion, j'acceptai volontiers son offre : il se procura une selle chez le curé de l'endroit, et nous partîmes. Puis, passant au travers de prés, de vignes et de beaux vergers, nous parvînmes à Grimisois, village à 2,640 pieds de hauteur, dans une charmante situation : ensuite, après avoir traversé Champlan, nous arrivâmes en deux heures à Sion, où l'auberge du Lion m'offrit un bon souper et un bon lit, qui ne furent point jugés superflus. Puis mon digne conducteur s'en retourna chez lui fort content.

BIOGRAPHIE

DE

THOMAS PLATTER.

(Suite.)

Comme Thomas s'amusait un jour à lancer des pierres, et que, ce faisant, il cherchait à éviter l'atteinte d'un projectile de cette espèce, il disparut tout-à-coup, au bord d'un précipice, sous les yeux de ses camarades, qui ne tardèrent pas à pousser de longs cris de détresse. Cependant il reparut bientôt, bien heureux de s'en être tiré au moyen de quelques écorchures. Quelques semaines plus tard, une de ses chèvres se précipita de la même hauteur, et resta morte sur la place. Puis, un autre jour, comme il conduisait plus tôt que de coutume ses chèvres au pâturage, celles-ci se dirigèrent soudain vers une arête de rochers bordée d'affreux précipices. Dès que l'une d'elles eut gravi ce périlleux passage, les autres suivirent une à une, malgré les cris et les gémissemens du pâtre qui, ne sachant quel parti prendre, suivit imprudemment le troupeau. Mais l'infortuné eut bientôt à se repentir de sa témérité. La saillie de rocher qu'il suivait, tout en s'aidant des pieds et des mains, devint tout-à-coup si étroite, qu'il avait peine à trouver de quoi appuyer le bout de ses pieds, et quelques brins d'herbe auxquels il pût s'accrocher pour se maintenir en équilibre. Maintenant il lui était impossible d'avancer davantage, plus impossible encore de reculer, sous peine d'être précipité dans l'abîme qui s'ouvrait sous ses pieds. Au-dessus de sa tête voltigeaient des vautours, prêts à saisir une proie qui leur paraissait assurée. A cette vue, Thomas fut saisi d'une terreur qui faillit lui ôter le peu de forces qui lui restaient encore. Mais le vent étant venu agiter sa chemise, seul vêtement qu'il eût en ce moment, ce mouvement excita l'attention d'un de ses camarades, qui crut d'abord voir un oiseau des montagnes, mais qui bientôt, ayant reconnu son ami, eut entrevu le danger qu'il courait. Plus âgé que Thomas, d'une agilité et d'une force peu communes, il gravit le rocher, tout en criant au malheureux de ne faire aucun mouvement quelconque; et bientôt le saisissant par le bras, il l'entraîna dans un endroit plus spacieux et le déroba de la sorte au danger le plus imminent.

L'une de ses parentes ayant appris enfin les fatigues et les dangers auxquels il était journellement exposé, le retira de là pour le placer chez un autre paysan de Grænchen, chez lequel il fut encore appelé à garder les chèvres; soin que la fille de son maître partageait avec lui. Les deux enfans étant un jour à folâtrer sur les bords d'un ruisseau, ils s'y oublièrent si bien, qu'ils ne s'aperçurent point que, durant ce temps-là, leurs chèvres avaient pris la fuite, on ne sait de quel côté. Sans autrement s'en inquiéter, la jeune fille s'en alla à la maison, laissant à son compagnon le soin de retrouver les chèvres. Celui-ci n'osant retourner sans elles auprès de son maître, n'hésita pas à se mettre à leur poursuite et à gravir la montagne. Bientôt il crut en apercevoir une, qu'il poursuivit jusqu'après le coucher du soleil, avec une ardeur toujours croissante. Mais voyant enfin la nuit s'étendre au fond de la vallée, force lui fut de songer au retour; et peu après les ténèbres ne lui permettaient plus d'avancer autrement qu'en se laissant glisser d'un sapin à un autre, et en s'accrochant aux racines. La nuit devenait toujours plus noire, et la pente qu'il suivait toujours plus rapide; en sorte que ne pouvant plus avancer sans s'exposer au plus grand danger, il se décida à passer la nuit dans l'endroit où il se trouvait actuellement. Mais encore fallait-il pouvoir s'y maintenir : or, tout en se cramponnant de la main gauche à une forte racine, il enlevait avec la droite, autant qu'il le pouvait, la terre et les pierres qui se trouvaient sous ses pieds, afin de former un enfoncement capable de le retenir. Mais quel ne fut pas son effroi lorsqu'il entendit les pierres se détacher du sol et bondir immédiatement au-dessus de lui de rocher en rocher, à une profondeur qu'il ne pouvait apprécier! Enfin il parvint à se nicher dans son trou, les pieds appuyés contre un sapin; et malgré l'horreur de sa position, malgré le sinistre croassement de quelques corbeaux perchés au haut du même arbre, il s'endormit si profondément, qu'à son réveil le soleil éclai-

rait déjà la cime des hautes montagnes. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il fut saisi d'une terreur inexprimable à la vue du lieu où il avait reposé si tranquillement. A quelques pieds au-dessous de lui, la pente se terminait brusquement par un précipice de quelques mille pieds de profondeur, dans lequel il se serait infailliblement précipité s'il fût encore descendu quatre pas de plus. A force de peines et de précautions extraordinaires, il parvint à se tirer de là en remontant par où il était descendu la veille. Arrivé au bas de la forêt, il rencontra ses chèvres conduites par une jeune fille, qui lui apprit qu'elles étaient revenues seules au gîte pendant la nuit, que l'on avait passée en prières, à cause de la vive inquiétude où l'on était à son égard. Dès lors ses parentes ne voulurent plus permettre qu'il continuât à garder les chèvres; métier qui l'exposait à tant de périls. Cependant ce ne furent pas là les seules aventures fâcheuses qu'il eut à essuyer. Le sort voulut qu'un beau jour il tombât dans une chaudière pleine de lait presque bouillant, et le pauvre jeune homme en porta toute sa vie de terribles cicatrices. Une autre fois se trouvant dans une forêt en compagnie d'un petit berger, ils se mirent à deviser ensemble à la manière des enfans. Ils formèrent entr'autres le souhait de pouvoir s'élever dans les airs, afin de voyager et de voir beaucoup de pays. Tout-à-coup un énorme vautour vint fondre sur eux, paraissant décidé à faire sa proie de l'un d'eux : mais les deux enfans se défendirent si bien avec leurs bâtons, et crièrent si fort, que l'oiseau vorace s'éloigna.



Dès-lors l'envie de voler ne leur revint plus. Un jour que Thomas cherchait des cristaux sur les hauteurs, il vit au-dessus de lui une pierre d'une grosseur énorme qui descendait la montagne en bondissant; ne pouvant l'éviter, il se coucha à terre, et la pierre sauta à plus de trente pieds au dessus de sa tête. C'est ainsi que Thomas se familiarisa de bonne heure avec les périls et les privations. Du pain de seigle bien dur, du fromage et du lait de beurre, furent sa principale nourriture, et il n'avait encore connu d'autre lit que la paille ou le foin.

Au reste, pour ne plus garder les chèvres, Thomas n'en fut pas plus heureux. Un de ses parens le fit monter au grade de gardeur de vaches, fonctions qu'il ne remplit pas long-temps; car un jour arriva sa tante Fransi, qui proposa d'envoyer le jeune berger chez son vieil oncle Antoni le curé. Malgré l'opposition de son nouveau maître, il suivit sa tante chez le vieil ecclésiastique, qui devait l'initier dans les sciences.

Afin de développer l'intelligence de son nouveau disciple, qui avait alors une dizaine d'années, celui-ci lui donnait force gourmades, force coups de bâton, et lui tirait si bien les oreilles, qu'il le soulevait souvent de terre. Le pauvre Thomas criait comme un enragé, au point que tous les voisins arrivaient à son secours : cent fois par jour il soupirait après ses chèvres, et maudissait les sciences, ainsi que celui qui les lui enseignait. Du reste, toute sa science se bornait à savoir par cœur une ou deux prières, et à chanter devant les portes pour quelques œufs qu'on lui donnait en retour.

Cependant, au moment où il y pensait le moins, il fut pour toujours délivré des mains de son barbare instituteur. Le hazard voulut qu'il fît connaissance avec un certain individu, Paul Sommermatter, son cousin, qui avait fréquenté les écoles étrangères : celui-ci lui proposa de le prendre avec lui; à quoi ses parens ayant consenti, ils partirent. Thomas reçut à son départ, de son tuteur, un florin d'or, qu'il garda long-temps dans le creux de sa main, ne pouvant se lasser d'admirer tant de richesses. Son compagnon l'envoyait d'ordinaire en avant pour mendier; et c'était là leur unique ressource pour couvrir les dépenses du voyage. C'est ainsi qu'ils passèrent la Grimsel, et qu'ils arrivèrent à Meyringen, où Thomas vit pour la première fois, non sans l'admirer beaucoup, un poële en terre cuite. Il y rencontra aussi des oies, les premières qu'il eût jamais vues; et comme ces volatiles se dirigeaient vers lui en barbotant, il en eut une telle frayeur, croyant voir arriver autant de diables, qu'il se sauva à toutes jambes à travers champs. Arrivé à Lucerne, le pauvre enfant resta en extase devant les toits des maisons couvertes de tuiles rouges; ce qui était encore pour lui un objet tout nouveau. Nos deux compagnons parvinrent ainsi à Zurich, où Paul avait des connaissances, avec lesquelles il projetait, avide qu'il était de courir le monde, de se rendre à Meissen en Saxe.

(La suite au prochain numéro.)

LE ST. GOTTHARD

ET LE

TROU D'URI.

On comprend sous le nom de St Gotthard une masse de hautes sommités situées entre les cantons du Tessin, des Grisons, d'Uri et du Valais, qui cependant ne s'élèvent pas au dessus de 10,300 pieds au dessus de la mer. Ainsi cette montagne est loin d'être, comme on le croyait autrefois, la plus haute sommité des Alpes; mais elle n'en est pas moins l'une des plus intéressantes de l'Europe, et aucune autre ne mérite au même degré l'attention du naturaliste. Ce groupe de monts est bien digne, sous plusieurs rapports, d'être appelé le centre des Alpes, dont les chaînes les plus considérables, séparées par de grandes vallées, viennent s'y réunir comme à un centre commun. Un grand nombre de fleuves et de rivières y prennent leur source, et, de ce point de départ, vont rouler leurs ondes dans la mer du nord et la Méditerranée : parmi ces courans d'eau, on compte le Rhin, le Tessin, le Rhône et la Reuss. Cette vaste masse supporte huit glaciers considérables. Le passage si connu, si fréquenté depuis cinq siècles, qui traverse cette montagne, lui a acquis une juste célébrité; car il ne le cède à aucun autre, tant pour les scènes étonnantes que la nature y déploie, que pour l'audace, l'adresse et la patience des hommes qui ont construit cette route au milieu d'affreux précipices.

L'histoire ancienne ne fait nulle part mention du St Gotthard, et même les Romains ne pénétrèrent jamais jusqu'au pied de cette montagne, alors habitée par des peuplades sauvages qui restèrent toujours indépendantes et inconnues. Les Taurisques et les Lépontiens adoraient le soleil sur quelques-unes de ses sommités les plus accessibles; et il est à présumer que ce furent les Lombards qui les premiers eurent connaissance de ce passage et le pratiquèrent. Quelques anciennes tours qui subsistent encore dans les vallées de Lévantine et d'Urseren, attestent le séjour de ce peuple dans cette contrée. Cependant il est douteux et même assez peu probable que jamais les Lombards aient, en conquérans, pénétré plus avant que la vallée d'Urseren, sur le revers septentrional du St Gotthard. Ici la nature leur opposait une barrière qui long-temps a dû être insurmontable. Il n'existait aucune issue par laquelle on pût pénétrer en Suisse de ce côté, si ce n'est la gorge affreuse que la Reuss s'est creusée et qu'elle remplit entièrement. Cette partie du passage est sans contredit des plus intéressantes, et bien certainement unique dans son genre. De tout autre côté apparaissent d'énormes masses de granit en couches verticales, qui interceptent absolument le passage. Une espèce de pont suspendu par des chaînes en fer scellées dans le rocher était le seul moyen de communication qui existât; mais ce passage était si périlleux, que les habitans de la vallée d'Urseren se décidèrent, en 1707, à faire percer la masse de rocher, afin de se procurer une issue plus commode. Pierre Moretini, de la Suisse Italienne, se chargea de l'entreprise, à laquelle on travailla pendant onze mois consécutifs; et cet ouvrage hardi, alors unique dans son genre, coûta 8149 florins à la vallée d'Urseren. Le passage ténébreux, appelé le *Trou d'Uri*, avait 220 pieds de longueur, 16 pieds de hauteur, et 12 de largeur; mais depuis quelques années que l'on a construit une nouvelle route au travers du St. Gotthard, on l'a considérablement élargi. Au milieu du passage on a pratiqué une ouverture, au moyen de laquelle il reçoit une faible clarté, et par où l'on peut voir la crevasse dans laquelle la Reuss se précipite, et se faire de la sorte une idée de l'ancien passage. Le dessin N° 13 représente le Trou d'Uri vu depuis la vallée d'Urseren.

Lorsque l'on a gravi l'affreuse vallée de la Reuss, encaissée entre des rochers nus et décharnés, et où cette rivière se précipite avec fureur; lorsque l'on a traversé le fameux Pont du diable, et passé le sombre trou d'Uri, pour entrer dans la vallée d'Urseren, on se trouve transporté tout-à-coup, comme par l'effet d'un enchantement, dans cette riante et gracieuse vallée.

Impossible, en effet, de rien trouver de plus enchanteur que ce contraste : l'imagination encore remplie des impressions effrayantes qu'elle vient de recevoir, on est, pour ainsi dire, ravi en extase, lorsque l'œil plonge dans ce vallon couvert de la plus belle verdure, où la Reuss, aux ondes limpides, serpente tranquillement sur un lit de cailloux, et où, au lieu d'un affreux désert, vous n'apercevez plus qu'une plaine cultivée, qu'égaient de beaux villages et de nombreux habitans.

LE PONT SUSPENDU

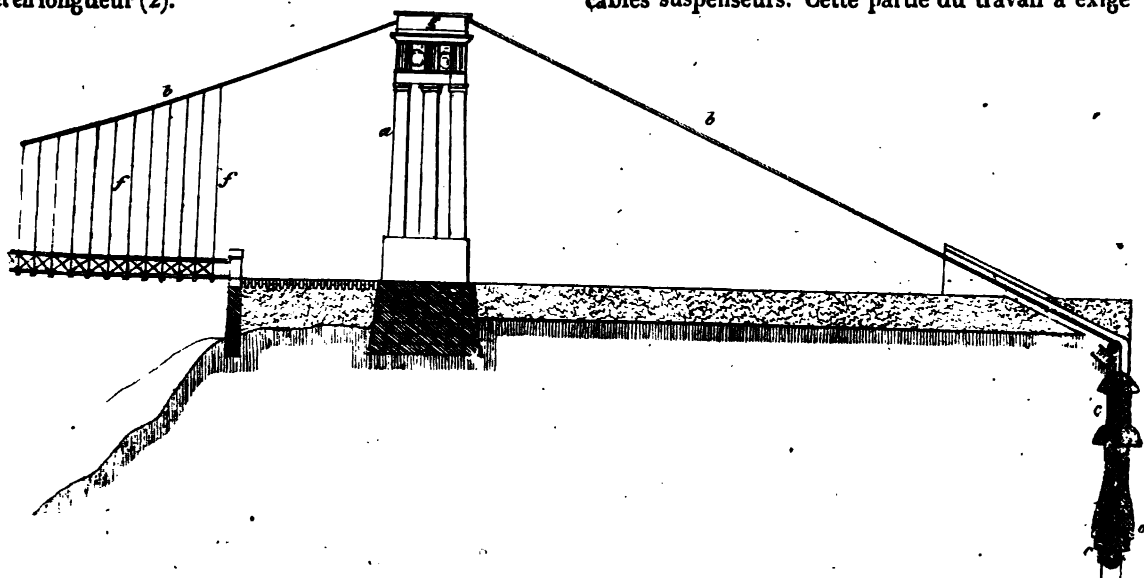
A FRIBOURG.

La situation bizarre de la ville de Fribourg est connue des voyageurs : on sait qu'elle est bâtie en partie au-dessus d'un rocher escarpé, et en partie dans le fond d'une profonde vallée située au pied de ces mêmes rochers, où la Sarine roule ses ondes dans un lit tortueux. Pour arriver à la route de Berne, depuis le centre de la ville, il fallait descendre cette pente escarpée, passer trois fois la Sarine, puis gravir la pente de l'autre côté de la ri-

vière, ensorte qu'il fallait une demi-heure pour franchir un espace de 400 pas environ. Ce trajet était non-seulement long, mais excessivement pénible pour les chevaux: de telle sorte que le voyageur pouvait vraiment s'estimer heureux s'il arrivait sans accidens de l'autre côté. Depuis long-temps on cherchait une voie quelconque pour éviter cet ennuyeux détour; mais les difficultés paraissaient insurmontables, et l'idée d'un pont était considérée comme chose impraticable, à une hauteur de plus de 150 pieds et à une distance de 900 pieds de l'une à l'autre sommité.

Enfin, grâce au patriotisme de quelques citoyens zélés, on ouvrit une souscription qui, à l'aide de quelques donations considérables, produisit la somme de 200,000 fr. Puis, après avoir entendu les propositions de plusieurs ingénieurs, on s'arrêta enfin à celles de M. Chaley, ingénieur français, dont le projet était un pont suspendu en fils de fer. (1).

Ce genre de construction avait déjà été mis en usage avec beaucoup de succès sur plusieurs rivières de France et d'Angleterre : quelques-uns d'entr'eux excitaient l'admiration des connaisseurs, mais celui de Fribourg devait tous les surpasser en élévation et en longueur (2).



La première pierre des portiques fut posée au mois de mars 1832, et la première chaîne fut tendue le 9 juin 1834. Le 8 octobre suivant, le pont était entièrement achevé, et ce même jour M. Chaley le traversa deux fois avec une calèche attelée de deux chevaux; le même jour encore la diligence de Berne, suivie d'une autre voiture, le traversa de même aux acclamations de nombreux spectateurs. Le 15 du même mois le pont fut mis à l'épreuve : 15 pièces d'artillerie, 50 chevaux et environ 300 personnes, faisant une charge d'à-peu-près 100,000 livres passèrent en même temps en se croisant sur cette voie d'espèce nouvelle. L'inauguration eut lieu le 19, avec beaucoup de solennité, au bruit de l'artillerie et au son de toutes les cloches de la ville.

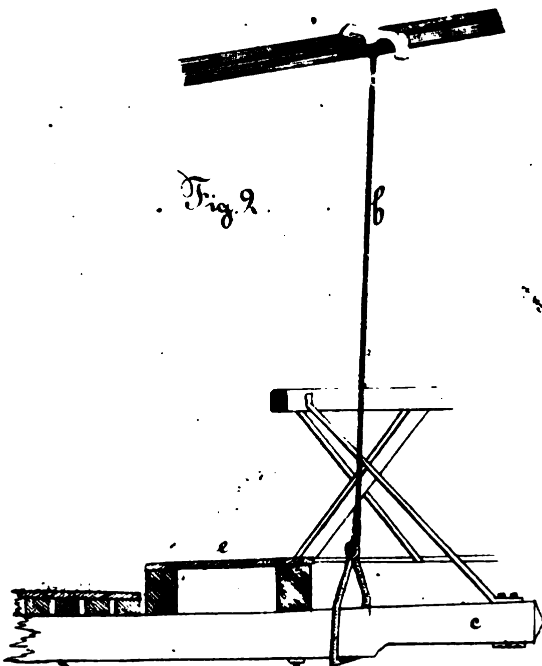
A chaque extrémité du pont sont deux beaux portiques (voyez le dessin N° 14) de 62 pieds de hauteur (fig. 1, a) et à 818 pieds de France (905 pieds de Berne) de distance l'un de l'autre. Ces deux portiques servent de supports et d'entrée au pont; quatre câbles suspenseurs sont suspendus de l'un à l'autre (fig. 1, b); deux de chaque côté du pont: ce sont ces câbles qui en supportent tout le poids, chacun d'eux se compose de 1,056 fils de fer (1), ensemble 4,224. Les fils de chaque câble sont liés ensemble par une ligature de fils recuits. En arrière de chaque portique sont deux puits de 55 ½ pieds de profondeur (fig. 1, c.), taillés dans le roc, et au fond desquels sont fixés les quatre câbles suspenseurs. Cette partie du travail a exigé beaucoup de sagacité de la part de l'ingénieur; car il était de toute importance que les câbles suspenseurs fussent arrêtés de manière à présenter toute la solidité possible. Ces puits d'amarre ont 3 pieds sur 9 d'ouverture. Chacun contient 5 rangs de voûtes renversées, contiguës et superposées (fig. 1, d) et au fond un énorme bloc d'amarre (e) le tout en pierre de taille. Dans chaque puits il y a 4 ancres ou rouleaux en fonte qui retiennent les câbles. La longueur de ceux-ci, du fond d'un puits à l'autre, est d'environ 1,314 pieds. Les câbles reposent sur les

(1) Les ponts suspendus étaient depuis fort long-temps connus en Chine : les annales de ce pays font mention d'un semblable pont qui, en 618, joignait deux hautes montagnes.

(2) Le pont de Chaset en France a 450 pieds de long; celui de Menai, en Angleterre, a 550 pieds de long et plus de 100 de hauteur. Ce dernier traverse un bras de mer navigable pour les grands vaisseaux. Ce sont les deux ponts suspendus, d'un seul jet, les plus longs que l'on eût construits jusqu'alors en Europe.

(1) D'après des essais multipliés chaque fil peut supporter, en moyenne, un poids de 1,173 livres avant de rompre.

portiques et à l'entrée des puits d'amarre sur des rouleaux en fonte (rouleaux de friction) (fig. 1, g, h.) dont six sur chaque portique et 4 dans chaque puits. Des câbles suspenseurs descendent, de chaque côté du pont, 163 cordes pendantes, (fig. 1, f. et fig. 2, b) composées chacune de 30 fils. Chacune de ces cordes



correspond à une poutre (fig. 2, c), sur laquelle sont posés les madriers *(d)* qui supportent le plancher. La largeur du pont entre les garde-fous est de 20 pieds; de chaque côté règne un large trottoir *(e)*. On a employé 42,295 livres de fer à sa construction; tous les fils ont été plongés trois fois dans l'huile bouillante. Le poids total du système de suspension est de 576,750 livres, et il peut supporter la charge de 2,777,300 livres. La surface du pont n'est point horizontale, mais légèrement cintrée.

Le gouvernement, pour compléter ces travaux, a fait ouvrir une route de raccordement depuis l'extrémité du pont, pour joindre l'ancienne route de Berne.

Ces nouvelles voies de communication ont déjà eu une heureuse influence sur le commerce et l'industrie de Fribourg; les étrangers y affluent de toute part: un hôtel élégant a été bâti à quelques minutes de l'entrée du pont sur la route de Berne; un autre se construit dans l'intérieur de la ville.

LES MOINES DE SAINT-GALL

ET LE

TONNEAU DE VIN.

Au dixième siècle on cultivait encore fort peu de blé et encore moins de vignoble en Suisse: c'étaient presque exclusivement les moines qui s'occupaient de cette dernière culture, laquelle ne produisait qu'un vin qui, de nos jours, passerait encore pour du vinaigre. Cependant comme on n'avait guère à choisir, on n'était point gourmand; et ce mauvais vin passait pour être un objet de luxe, vu que la bière était la boisson ordinaire. On comptait alors St.-Gall pour une des plus anciennes et des plus riches abbayes de l'Allemagne: et pourtant ses caves ne contenaient que deux modestes tonneaux de vin, où l'on ne puisait que dans les grandes occasions. Ulric, évêque d'Augsbourg, prélat bienfaisant, voulut ajouter un troisième tonneau aux deux autres (en 918). A cette nouvelle les bons pères ne se sentirent plus de joie, mais quelle ne fut pas leur désolation, lorsqu'un message leur apprit que le tonneau attendu avait été renversé en chemin, à quelque distance de l'abbaye. Aussitôt les moines se transportèrent sur le lieu du désastre; là chacun donna son avis; mais autant de moines, autant d'avis divers. Cependant le tonneau ne bougeait, et la précieuse liqueur allait se perdre. Les moines eurent enfin recours à une procession, où ils exhalèrent leur douleur. Puis, ayant fait une nouvelle tentative pour dégager le tonneau, ils parvinrent à le tirer de là sans accident; et alors ils entonnèrent un joyeux *De Teum* et menèrent en triomphe le tonneau à l'abbaye.



IMPRIMERIE DE PETITPIERRE, A NEUCHATEL.



LE TROU D'URI,
au St Gothardt.



LE PONT SUSPENDU EN FIL DE FER A FRIBOURG.



LES MASSUES DU DÉSESPOIR.

LES MASSUES

DU DÉSESPOIR.

Le Prettigau est une grande vallée du pays des Grisons, entourée de hautes montagnes, qui, à l'Est, la séparent du Tyrol, et arrosée par la fougueuse Landquart. Elle a 8 lieues de longueur, et comprend une dizaine d'autres vallées latérales et dix-huit paroisses. Ses habitans sont d'origine allemande et forment une belle race d'hommes. La maison d'Autriche possédait beaucoup de droits héréditaires dans cette contrée, et elle cherchait à en acquérir davantage encore, en dépouillant peu-à-peu les Prettigauviens de leurs priviléges. Ceux-ci ayant embrassé la réformation, cette circonstance indisposa fortement contre eux l'archiduc d'Autriche, qui ne le leur fit que trop sentir, en les molestant de toute manière dans leurs droits civils et religieux, et qui finit par ne plus cacher son projet de les réunir à ses domaines. On pouvait facilement prévoir que les trois ligues subiraient le même sort.

Sous plusieurs prétextes, aussi mal fondés l'un que l'autre, la régence d'Inspruck fit entrer des troupes sur le territoire de la ligue Caddée; le Val Munster fut occupé, le village de Sainte-Marie brûlé; les habitans furent forcés de se soumettre à l'Autriche et de renoncer au culte réformé, dont on venait d'expulser les ministres. Au mois d'octobre 1621, 2000 hommes, commandés par le général Brion entrèrent dans le Prettigau par le mont Slépina, et massacrèrent une trentaine de vieillards, de femmes et d'enfans. A la nouvelle de cette invasion, les paysans de Davos, Closters et Saas, ayant à leur tête trois gentilshommes de la famille Sprecher, tombent sur les Autrichiens, leur tuent 207 hommes, et chassent de la vallée tout ce qui restait des assaillans. Pendant ce temps-là, le général Baldiron, avec 8000 hommes divisés en trois corps, attaque la basse Engadine : un de ces corps est repoussé au pont de St. Martin, et l'autre à Zernetz; Campac est brûlé par celui-ci; le troisième, commandé par Baldiron, tente pendant trois jours de passer l'Inn. Quatre-vingts Engadins et plus de cent Autrichiens perdirent la vie dans ces différentes attaques. Enfin, près de Thrasp, les Autrichiens forcent le passage de l'Inn, passage mal gardé sur ce point. Des femmes et des vieillards, qui voulaient se défendre dans le cimetière de Schuls, furent tous massacrés. Alors les ennemis se répandent partout, pillent, brûlent et massacrent tout ce qui se trouve sur leurs pas, et enlèvent plus de 1400 pièces de gros bétail. Ensuite ils se vengent sur les chefs des Engadins, en saccageant leurs maisons à Davos; et tout le peuple fut désarmé. Baldiron étant entré dans le Prettigau, fit désarmer tous les habitans, et, le 13 novembre, il les fit cerner par son armée, et les força de se mettre à genoux et de prêter le serment de fidélité à l'Autriche, tout en leur promettant cependant la liberté de conscience. Puis il se fit remettre les actes des traités d'alliance avec les Suisses, l'acte d'union avec les deux autres ligues, et leur traité avec la France; après quoi il les détruisit en leur présence. Baldiron et Brion mirent de fortes garnisons dans Mayenfeld et Castels, et entrèrent le 22 novembre, sans résistance, à Coire. Baldiron écrivit aux cantons suisses de lui remettre, en vertu des traités d'alliance, cinquante fugitifs qui s'étaient retirés sur leur territoire, ce qui lui fut formellement refusé. Bien plus, les cantons exercèrent la plus généreuse hospitalité envers près de 1500 de ces malheureux, lesquels, au risque d'être pris et pendus, se sauvèrent au travers des montagnes, en faisant le sacrifice de leurs biens qui furent confisqués.

Cependant la misère était affreuse dans le Prettigau; les ministres réformés furent maltraités et tous chassés sans exception; les habitans furent forcés d'aller écouter les prédications des capucins, et de travailler aux diverses fortifications que Baldiron fit élever pour les maintenir sous le joug. Les incendies, les contributions, le pillage, étaient à l'ordre du jour.

Malheureusement, au commencement de 1622 les Grisons furent divisés entre eux par les factions opposées française, espagnole et vénitienne, au point que les ligues Grise et Caddée se séparèrent de celle des dix juridictions et du Prettigau, qu'elles abandonnèrent à leur destinée pour se sauver elles-mêmes. C'est alors que la désolation et la détresse des malheureux Prettigauviens parvinrent à leur comble. Les soldats de Baldiron se livrèrent à tous les excès les plus barbares; les tombeaux des réformés furent ouverts, et leurs os brûlés avec tous les livres de leur culte. Soixante-dix églises réformées furent fermées ou ouvertes aux capucins et à quelques auditeurs traînés par les soldats : ceux-ci vécurent à discrétion dans les maisons de ceux qui refusèrent d'aller à la messe, fusillant ceux qui osaient parler de la liberté de conscience que Baldiron leur avait promise. Les riches furent obligés de

racheter leur vie en se ruinant et en abjurant leur religion, et le sol resta sans culture. Mais enfin l'heure de la délivrance était arrivée. Les Prettigauviens n'ayant plus rien à perdre, et le joug de leurs oppresseurs leur étant devenu insupportable, ils prirent une résolution que le désespoir seul pouvait leur inspirer.

Baldiron avait disséminé son armée dans la vallée et plusieurs endroits des dix juridictions, croyant avoir assez écrasé les habitans pour ne rien avoir à craindre de leur part : il ne savait pas que tout est possible à des hommes connaissant le prix de la liberté. Lui-même était à Coire avec son régiment de dragons, fatigué de meurtre et de pillage. Il se fit alors des rassemblemens au milieu de la nuit dans la profondeur des forêts; les Prettigauviens convinrent qu'à tout prix il fallait secouer le joug qui les accablait, bien que l'entreprise dût paraître impossible. En effet, que faire sans argent, sans armes, sans chefs, abandonnés à eux-mêmes, surveillés par un ennemi toujours à l'affût? comment vaincre des soldats aguerris et si supérieurs en nombre? On sait que les Autrichiens et les Espagnols passaient alors pour les meilleures troupes de l'Europe. Enfin ils ne trouvèrent aucun obstacle assez formidable pour les détourner de leur projet, et ils jurèrent de périr ou de chasser leurs tyrans. Chaque conjuré alla couper dans la forêt une lourde massue, longue de 8 pieds, dont ils hérissèrent la tête de pointes de fer. Le jour de la vengeance ayant été fixé au 24 avril 1622, ils convinrent d'attaquer leurs ennemis sur tous les points à la fois, et pour se reconnaître, chacun d'eux devait attacher un morceau de linge à son bonnet. Quant à leurs chefs, ils choisirent de vieux soldats habitués aux combats.

Cependant Baldiron avait quelques soupçons de ce qui se tramait contre lui; aussi fit-il renforcer les postes et recommander la vigilance à ses officiers.

La veille de l'exécution, les soldats stationnés à Kublis se retirèrent précipitamment au château de Castels; les Prettigauviens, se croyant trahis, songeaient déjà à se retirer en Suisse au travers des montagnes; mais rassurés par leurs chefs et quelques ministres échappés à la proscription et cachés dans les montagnes, ils attendirent avec courage le moment désigné. Le 24, à l'aube du jour, des feux allumés sur les montagnes donnèrent le signal. Les Prettigauviens saisissent leurs massues, qu'ils avaient soigneusement tenues cachées jusqu'à ce jour; quarante hommes de Davos se joignent à ceux de Closters et de Schalfik : les habitans de Kublis, de Saas, de Conters et de la vallée de St. Antoine, se lèvent en masse; des femmes couvertes d'une chemise de berger marchent à leurs côtés. A Kublis un détachement de soldats veut résister; on les assomme. Arrivés devant Castels, ils font replier les avant-postes et se préparent à enlever d'assaut le château; la garnison forte de 600 hommes est sommée de se rendre, elle refuse : mais ayant appris les succès des insurgés, elle capitule le lendemain; tous les soldats jurent de ne plus porter les armes contre les trois ligues, puis ils sont désarmés et conduits jusqu'à la frontière : mais arrivés à Feldkirch, on les traite de lâches, et on les renvoie de suite du côté du Prettigau, et cela malgré leur serment; vu qu'avec des hérétiques et des rebelles il n'y avait point de foi à garder. Pendant ce temps-là les hommes de Schiers, Grusch, Séevis, Jenatz et Furna, commandés par Jacques Truog, chassent ou assomment tous les ennemis qui se trouvaient dans ces endroits. A Schiers ils attaquent avec fureur l'ennemi, malgré une vive fusillade qui leur coûte trois hommes, ils en assomment une partie et cernent les autres dans le cimetière. Un sac de poudre saute dans le temple, dont la voûte en s'écroulant écrase dix soldats : le reste veut s'échapper par l'escalier du clocher; mais là des femmes, la redoutable massue à la main, les reçurent si bien, qu'il y eut autant de crânes enfoncés qu'il en sortit de soldats. Une fille nommée Salomé Lienhard, en renversa



sept de sa main. A Séevis 25 soldats gardaient le temple pendant que le père Fidèle disait la messe : à la vue de la fumée qui sortait de l'église de Schiers, ils commencent à appréhender ce qui pourrait leur arriver; mais ils n'eurent pas la peine de délibérer long-temps sur le parti qu'ils devaient prendre; au même instant les terribles massues leur en ôtèrent pour toujours la faculté, et le père Fidèle fut obligé de s'enfuir, et, dans sa fuite, l'infortuné laissa ses cervelles sur la route : martyre qui ne tarda pas à lui valoir les honneurs de la canonisation. Le tocsin continuait à sonner dans tout le Prettigau, dont les habitans, encouragés par leurs succès, recevaient continuellement des renforts, et les massues ne cessaient de jouer terriblement sur les têtes des soldats autrichiens, partout où on les rencontrait. Le corps stationné à Grusch recueillit les fuyards, et se dirigea vers le pont de la Landquart pour faire sa retraite sur Coire; mais enveloppé d'un côté par les insurgés de Valzeina, et de l'autre par ceux de Schiers, on en fit un affreux carnage; et ceux qui échappaient aux massues, allaient se noyer dans la rivière, qui roula trois cent cinquante cadavres dans le Rhin. Un poste de 25 hommes placé au château de Fragstein voyant flotter les corps de leurs camarades, jettent en fuyant leurs arquebuses et répandent l'alarme à Mayenfeld, qu'occupait un corps considérable d'Autrichiens. Les insurgés ne tardèrent pas à arriver sous les murs de cette ville; les habitans des environs se joignent à eux, munis des armes prises sur les soldats ennemis. Ils s'emparent des lignes de Ste Lucie, chassent partout les Autrichiens et observent Mayenfeld.

Baldiron épouvanté de ces échecs, demande des secours à Milan et à Inspruck, et concentre toutes ses troupes. Mais les Prettigauviens aussi reçoivent des renforts : cinquante Suisses viennent se joindre à eux, et de toute part arrivent des exilés. Ils reçoivent secrètement 33000 ducats de l'ambassadeur de Venise à Zurich; Berne et d'autres cantons leur envoient aussi des subsides; ils élèvent des fortifications, nomment Rodolphe de Salis leur général en chef, et établissent l'ordre et la discipline dans leur petite armée. Le 1er mai ils s'emparent du faubourg de Mayenfeld, la garnison y met le feu, plus de cent bâtimens furent brûlés. Le colonel Raitnau arrive avec 1200 hommes au secours de la ville. Mais les capitaines Guler et Enderlin tombent à l'improviste sur eux avec une centaine de braves de Castels, en écrasent une partie à coup de massues et en jettent l'autre dans le Rhin; 300 Tyroliens furent tués, et ce n'est que grâce à son bon cheval que Raitnau put échapper. Ceux de Mayenfeld firent en même temps une sortie, mais ils y rentrèrent précipitamment : 200 hommes qui occupaient le château de Lichtenstein, furent forcés de se rendre. Les insurgés reçurent encore des renforts des cantons suisses voisins et des deux autres ligues. Le 6 mai le général del Monte entre à Coire avec dix compagnies d'infanterie et trois escadrons de cavalerie espagnole : ces nouvelles troupes ne firent qu'augmenter la disette qui y régnait déjà.

Pour punir la vallée de Schalfick, qui faisait cause commune avec les insurgés, Baldiron y envoya 700 hommes qui forcèrent les retranchemens élevés à l'entrée de la vallée, massacrèrent tous les habitans, hommes, femmes et enfans, qui se trouvaient sur leur passage, enlèverent 800 bêtes à cornes; brûlèrent sept villages, et se retirèrent enfin après ce glorieux fait d'armes. Ce qui restait des malheureux habitans de Schalfick, fut obligé de lui envoyer des ôtages, mais ceux-ci eurent le bonheur d'être délivrés en route par un corps de Prettigauviens, qui de nouveau occupaient la vallée de Schalfick. Les insurgés commencèrent à se rapprocher de Coire, dont ils ne purent organiser le siége, ne possédant point d'armes à feu, et ayant toujours sur leurs derrières la garnison de Mayenfeld. Alors Baldiron envoya des propositions aux insurgés, propositions qui furent rejetées; sur quoi il fit plusieurs entreprises pour sortir de Coire, mais sans aucun succès. Le vingt mai il ordonna d'attaquer vigoureusement les Grisons, mais il fut déçu dans son espoir. Une compagnie de Tyroliens, retranchés dans les ruines d'Aspermont, furent débusqués ou écrasés par des blocs de rochers que les Grisons faisaient rouler sur eux. Le 23 du même mois, six cents Autrichiens, qui étaient descendus par les montagnes à Flœsch, furent de nouveau mis en déroute par 250 hommes commandés par le général de Salis. Une autre colonne d'Autrichiens ayant le même jour attaqué les lignes de Ste Lucie, fut vigoureusement repoussée au moyen de grosses pierres que les Grisons firent rouler sur eux depuis les hauteurs, et par des arquebusiers embusqués dans des fossés.

Le 27 mai 700 insurgés ayant passé les montagnes par Valzeina attaquèrent la cavalerie espagnole campée près de Coire, et après lui avoir tué 52 hommes, après lui avoir enlevé deux canons, beaucoup de mousquets, 300 bêtes à cornes, ils la rejetèrent dans la ville. Le corps qui assiégeait Mayenfeld ayant été renforcé par 200 volontaires de Zurich, Glaris et Appenzell, commandés par des officiers expérimentés, poussa vivement le siége de cette ville. Le 28, la garnison fit une sortie, qui fut chaudement repoussée par les Zuricois; puis, le 29, elle capitula, prêta le serment de ne plus servir contre les Grisons, et sortit du pays avec armes et bagages par Luciensteig, au nombre de 800 hommes, laissant seulement quelques canons dans le château et une grande quantité de blé. Le château de Tiefenkasten fut attaqué, le 6 juin; par le colonel Guler, et la garnison, de même force que celle de Mayenfeld, et bien approvisionnée, offrit de se rendre aux mêmes conditions que celle-ci. Alors le colonel Guler, craignant d'être attaqué sur ses derrières par

Baldiron, se hâta de conclure la capitulation : la garnison fut conduite par le Septimer dans le Milanais. La veille de cette capitulation, un corps considérable d'Espagnols et d'Autrichiens sortit de Coire dans l'intention de débloquer Tiefenkasten en passant dans la vallée de Schalfik; mais il était trop tard, et force lui fut de faire une retraite précipitée.

Maintenant les insurgés purent réunir toutes leurs forces pour expulser Baldiron de la ville de Coire: aussi, le 11 juin, le siége commença-t-il dans les règles. Les Grisons élèvent des retranchemens, coupent entièrement l'eau et les vivres aux assiégés, s'emparent d'un ouvrage avancé, et tirent jusque dans les rues. La garnison commençait à se décourager; l'évêque et les magistrats firent de vives instances auprès de Camille del Monte et de Baldiron, pour qu'ils n'exposassent pas davantage la ville par une vaine résistance. Ceux-ci refusèrent d'abord de traiter avec une poignée de paysans; mais enfin, voyant qu'il fallait obéir à la nécessité, ils consentent à demander une suspension d'armes, qui fut refusée : avant tout, les Grisons exigeaient que Baldiron leur fût livré. Ce dernier, craignant à juste titre la vengeance des Prettigauviens, s'abandonnait à un lâche désespoir. Après que les Grisons eurent obtenu plusieurs autres avantages, on parvint, le 6 juin, à arrêter une capitulation dont les principaux articles portaient que la garnison se retirerait dans le Milanais avec armes et bagages, non sans avoir prêté serment de ne plus porter les armes contre les Grisons, ni contre les six cantons réformés. Baldiron promit, en outre, de relâcher les Grisons détenus à Inspruk. En conséquence, dès le lendemain, 1750 Espagnols et 500 Allemands sortirent de Coire en passant au milieu des rangs des braves Prettigauviens, qui portaient toujours sur leurs épaules leurs terribles massues teintes du sang de leurs oppresseurs. Baldiron était troublé et abattu. Un grand nombre de blessés furent laissés à Coire, où ils furent soignés généreusement. Enfin, le 27 juin, les trois ligues formèrent et jurèrent entr'elles une nouvelle confédération. Et c'est ainsi que les Grisons dûrent leur délivrance au désespoir et à l'héroïque intrépidité des dignes Prettigauviens.

LE WELLHORN

ET LE

WETTERHORN.

En quittant les bains de Rossenlaui pour se rendre à Meyringen, on arrive bientôt à un pont qui conduit sur la rive gauche du Reichenbach et au beau pâturage de Breitenboden. De là jetant un regard en arrière, on découvre une vue magnifique sur le Wetterhorn et le Wellhorn, dont les masses imposantes se dessinent avec des contours tranchés sur l'azur du ciel. Dee nüages légers et blancs flottent et tournoient autour de leur sommité. Le Wellhorn, qui est la montagne la plus rapprochée, et qui est placé dans le milieu, est à 9100 pieds au dessus de la mer; le Wetterhorn, qui est le plus éloigné, à 11,450 pieds. Entre le Wellhorn à droite et le Nellihorn à gauche, est le glacier de Rosenlaui, l'un des plus beaux de tous, et digne de figurer parmi ces sublimes et imposans alentours. Cette station a toujours frappé le voyageur qui vient de parcourir la contrée monotone de la Scheideck ou qui arrive de Meyringen dont la dernière partie du chemin n'est guère plus variée.

BIOGRAPHIE

DE

THOMAS PLATTER.

(Suite.)

Les deux écoliers, (1) Thomas et Paul, restèrent deux mois à Zurich, où nos deux compagnons gagnèrent leur vie en mendiant. Thomas dit lui-même qu'on aimait beaucoup à entendre son jargon valaisan, qui lui procurait d'abondantes largesses. Enfin ils quittèrent Zurich pour se rendre en Allemagne ; ils étaient au nombre de huit ou neuf, dont cinq étaient de grands Bacchants (1). Les trois ou quatre autres étaient comme lui de jeunes écoliers, dont il se trouvait à la fois le plus jeune et le plus petit. Ces marches à pied, quelquefois très-longues, le fatiguaient beaucoup; mais le cousin Paul était sans pitié : si Thomas restait en arrière, son camarade prenait une corde et lui en donnait au travers des jambes. Platter ne portait jamais d'autres vêtemens qu'une espèce de camisole ou de chemise, et de très-mauvais souliers. En cheminant il avait plusieurs fois entendu dire aux Bacchants que dans le pays de Meissen et en Silésie, les écoliers avaient la prérogative de voler impunément toute espèce de volatiles et autres victuailles. En conséquence de quoi, Thomas prit note dans sa mémoire de cette importante circonstance. Or, un beau jour nos voyageurs rencontrèrent près d'un village un grand troupeau d'oies, dont le berger s'était momentanément écarté. Thomas demanda à ses compagnons si peut-être ils étaient dans le pays de Meissen; puis, sur leur ré-

(1) Dans ce temps des écoliers de vingt, trente et quarante ans étaient chose tout ordinaire.

(2) Les plus âgés des écoliers s'appelaient en Allemagne Bacchants, les plus jeunes Schützen : ces derniers étaient en quelque sorte les esclaves des premiers, dont ils étaient ordinairement fort maltraités.

ponse affirmative, ramassant un caillou, il atteignit une des oies, à laquelle il cassa la jambe. Comme il excellait dans l'art de lancer des pierres, art dont il avait fait son occupation favorite lorqu'il était encore gardeur de chèvres, et s'apercevant que le volatile faisait mine de lui échapper, il lui lança un second projectile qui lui cassa la tête, puis tandis que les autres s'enfuyaient, il s'en saisit et le cacha sous sa chemise. C'est ainsi qu'il entra dans le village comme si rien ne se fût passé; mais bientôt il vit accourir après lui le berger qui criait au voleur et à l'assassin. Alors toute la bande prit la fuite, et Thomas ne se fit pas prier pour en faire de même. Attirés par les cris du berger, une foule de paysans, armés de pieux, se mirent à leur poursuite. Notre Thomas entendant crier derrière lui : « Voilà le voleur, les pates de l'oie pendent au bas de sa chemise, » il laissa tomber sa proie, quitta la route, et alla se blottir près de là sous des buissons. Deux de ses compagnons, moins heureux que lui, furent saisis par les paysans ; mais comme on ne put reconnaître lequel d'entr'eux était le vrai coupable, ils en furent quittes pour quelques coups de bâton; puis le berger exigea deux batz d'indemnité, qu'ils ne purent lui donner. Pendant ce temps-là, Thomas, réfugié derrière son buisson, plus mort que vif de frayeur, et n'osant respirer, jurait que désormais il ne serait plus si crédule. Quant à ses camarades, ils finirent par rire de l'aventure. Une autre fois ils furent attaqués par huit hommes à cheval qui leur demandèrent de l'argent, chose qui leur était inconnue. Et pareilles aventures leur arrivèrent plusieurs fois en Franconie, en Pologne et ailleurs encore. Ils restèrent huit semaines à Neuenbourg, s'occupant les uns à chanter, les autres à mendier devant les maisons. On voulut les contraindre à fréquenter l'école de l'endroit; et comme ils s'y refusaient, ils se virent un soir attaqués dans leur gîte par le maître d'école accompagné de tous ses bacchants et écoliers. Mais rien ne put intimider nos aventuriers, qui s'étant retirés sur le toit de la maison, firent pleuvoir une grêle de pierres sur les assaillans, lesquels furent obligés de battre en retraite. Cependant, craignant les suites de ce tintamarre, Thomas et ses compagnons décampèrent durant la nuit, non sans avoir volé dans le voisinage quelques oies qu'on avait engraissées pour un repas de noce, et qui n'en furent pas moins de bonne prise.

De là, nos écoliers vagabonds allèrent visiter l'école de Halle et celle de Dresde; ils furent mécontens de ce que ces deux villes leur offrirent, mais particulièrement des auberges, où ils ne pouvaient rencontrer que des lits pleins de vermine. Cela fut cause qu'ils ne s'arrêtèrent que peu de temps dans ces deux endroits, et qu'ils se dirigèrent bientôt vers Breslau. Chemin faisant, ils eurent beaucoup à souffrir de la faim; obligés le plus souvent de se contenter, pour toute nourriture, d'ognons crus, de sel ou de glands fricassés. Ils passaient les nuits en plein air, personne ne voulant les recevoir dans sa maison; et même il leur arriva fréquemment de voir les gens du pays exciter leurs chiens contre eux, là où ils s'attendaient à recevoir l'hospitalité (1). Arrivés à Breslau, les jeunes aventuriers trouvèrent des vivres en telle abondance, que pour la plus petite monnaie on pouvait manger à satiété, et ils se dédommagèrent si bien de leur longue abstinence, que beaucoup d'entre eux se trouvèrent très-malades par suite d'indigestion. Il y avait alors à Breslau sept paroisses et autant d'écoles : lorsqu'un écolier sortait de l'école où il était entré, il se voyait chassé à coups de bâton par les écoliers de la nouvelle paroisse. Platter déclare qu'il y avait dans cette ville plusieurs milliers d'écoliers, qui tous n'avaient d'autres moyens de subsistance que la mendicité; il est vrai de dire que les plus jeunes mendiaient pour les plus âgés, dont quelques-uns n'avaient pas moins de trente ans. Quant à Thomas, il ne revenait jamais chez lui les mains vides; car on aimait beaucoup les Suisses à Breslau, et on les plaignait beaucoup dans ce moment pour la perte qu'ils venaient d'éprouver à Marignan. Un seigneur à qui il demandait la charité, ne le jugeant que sur sa figure avenante et sur sa qualité de Suisse, voulut l'adopter pour son enfant; mais son cousin le Bacchant s'y étant opposé, il fut obligé d'y renoncer. Trois fois Thomas fut contraint d'entrer à l'hôpital pour cause de maladie : les écoliers avaient le leur, ainsi que les docteurs; mais leurs lits étaient si remplis de vermine, qu'il préférait coucher sur le plancher. De temps à autre notre héros allait sur le bord de la rivière, pour y laver son linge, et pendant que sa chemise séchait, il faisait la chasse aux insectes qui s'étaient logés dans ses autres vêtemens : puis il faisait un creux dans la terre, où il déposait son gibier, qu'il recouvrait soigneusement, et il plantait une croix sur la fosse. En hiver les jeunes écoliers fixaient leur demeure dans des greniers, et les bacchants dans des cellules : mais en été ils ramassaient l'herbe dans les rues, l'étendaient sur les cimetières, et passaient leurs nuits sur cette molle couche. Le temps était-il mauvais, ils se réfugiaient dans les écoles, où ils faisaient un bacchanale affreux. Sur leur demande, les paysans polonais leur donnaient de la bierre, en aussi grande quantité

(1) A la fin du quatorzième siècle et au quinzième, quelques rayons de lumière commençaient à percer les ténèbres qui depuis si long-temps avaient couvert l'Europe entière; mais les institutions et les mœurs de ce temps-là conservaient encore le caractère de rudesse et de barbarie des siècles précédens. Ces milliers d'écoliers vagabonds parcourant l'Allemagne sans autres moyens d'existence que la rapine et la mendicité, donnent la mesure de l'état de la civilisation et des lumières de l'époque. Ces écoliers errans étaient, du reste, tout à la fois craints et méprisés; à tel point, que dans les ordonnances de police décrétées par les gouvernemens de la Suisse, ils étaient ordinairement assimilés aux mendians et aux vagabonds.

qu'ils en pouvaient consommer; et cela si bien, que Thomas confesse naïvement qu'assez souvent il lui était impossible de retrouver son gîte. Il ajoute que si Breslau leur offrait de quoi manger et boire à volonté, ils avançaient d'autant moins dans leurs études, (chose assez facile à expliquer du reste); et pourtant ce n'était faute de docteurs, ou baccalauréats; car dans l'école que Thomas fréquentait, il y en avait huit qui enseignaient en même temps dans la salle commune. On n'avait point encore de livres imprimés : ce qu'on lisait, il fallait, comme dit Platter, le dicter, puis le distinguer, le construire et enfin l'exposer.

(La suite au prochain numéro.)



LE VAUTOUR

DES ALPES (1).

Le vautour des Alpes est le plus grand et le plus fort de tous les oiseaux de proie de l'Europe, et il ne le cède en rien, peut-être, au Condor de l'Amérique. Il n'a du reste rien de commun avec les vautours du nouveau monde, animaux lâches, qui n'osent attaquer leur proie que par troupes nombreuses. Celui des Alpes, au contraire, vit toujours isolé, et l'on en voit d'ordinaire une seule paire occuper un district de plusieurs lieues d'étendue. Un vautour adulte a de 4 à 5 pieds de longueur et de 9 jusqu'à 12 pieds d'envergure, d'une extrémité à l'autre de ses ailes. Ses yeux sont à fleur de tête; tandis que l'aigle les a enfoncés dans leur orbite. Ces oiseaux ont le bec très-fort; mais c'est dans leurs ailes que réside leur plus grande force, et cela d'autant plus, qu'à proportion de celles-ci, leur corps est très-léger, ce qui leur permet de s'élever à une immense hauteur. Les nuances de leur plumage varient selon l'âge et les saisons : très-jeune, le læmmergeyer est entièrement blanc; plus tard ses couleurs varient tantôt du gris au noir, tantôt du brun au blanc; mais à mesure qu'il avance en âge, la couleur de rouille et le jaune dominent; et c'est quand il est vieux que son plumage doré et brillant lui fait décerner le titre de vautour doré. Le vautour des Alpes n'est pas seulement le plus grand et le plus fort des oiseaux, il est encore le plus vorace de tous, et il attaque avec une audace, avec une témérité incroyable tous les êtres vivans, et même les hommes. Les animaux qui sont sa proie ordinaire sont les moutons, les chèvres, les chamois, les marmottes, etc., quelquefois aussi les veaux et les jeunes chevaux. Et cependant il préfère les cadavres et les chairs corrompues, et il n'attaque les vivans que lorsqu'il ne peut assouvir sa faim sur les morts. Son extrême voracité est continuellement entretenue par la facilité avec laquelle il digère: on a quelquefois trouvé dans l'estomac du læmmergeyer des os de 8 à 10 pouces de longueur, et il paraît du reste les dévorer avec une sorte de prédilection. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne fait reste de rien: les os, gros ou petits, aussi bien que la chair, tout est en peu de temps absorbé par lui; et il est facile de comprendre que si ces tyrans des airs étaient plus nombreux, ils auraient bientôt dépeuplé les Alpes de tous les autres animaux qui y habitent. Aussi est-ce à juste titre que les gouvernemens cantonaux ont mis leur tête à prix. La manière dont il s'empare de sa proie lui est toute particulière, et il manque rarement son coup. A cet effet il se perche sur quelque rocher élevé qui domine la contrée; car jamais un vautour ne se pose sur un arbre. Debout sur le rocher, il reste là des heures entières, immobile comme le hibou, jusqu'à ce que sa proie soit arrivée près de quelque précipice : alors il fond sur elle comme l'ouragan sur la vallée; et si l'animal effrayé ne se précipite



(1) Læmmergeyer, ou Bartgeyer.

lui-même, il le traîne jusqu'au bord du précipice, où il descend avec lui; ou, s'il est trop gros, il le fait tomber au fond de l'abîme à force de coups d'ailes. Alors le brigand des airs s'élance sur sa victime, et la dévore. Le vautour des Alpes peut faire de grands dégâts parmi les troupeaux; car il parvient quelquefois à précipiter dans l'abîme plusieurs animaux à la fois : on a même vu des troupeaux entiers de chèvres ou de moutons, dans leur frayeur, s'élancer dans le précipice. Cet oiseau n'habite que les parties les plus sauvages et les plus inaccessibles des Alpes; aussi est-il très-difficile de l'atteindre. On a souvent mis en doute que le vautour fût capable d'attaquer les hommes, et même d'enlever des enfans, des moutons, etc.; ce dont le grand aigle paraîtrait plus capable, ses serres étant plus fortes et ses ongles plus recourbés; cependant, des faits qui paraissent incontestables viennent à l'appui de cette opinion. Il y a peu d'années qu'à Goldswyl, près d'Interlaken, vivait encore une femme que l'on appelait l'Ænneli au vautour. A l'âge de trois ans ses parens l'avaient emmenée avec eux sur un haut pâturage des Alpes, où ils avaient coutume de ramasser du foin. L'enfant était près de là, couché dans l'herbe, lorsque tout-à-coup ils entendirent des cris perçans : le père accourt, mais il ne trouve son enfant, ni à la place où il l'avait posé, ni dans les environs. Tandis que ses parens, dans la plus grande anxiété, couraient çà et là, un homme qui se trouvait fort heureusement de l'autre côté d'un ravin profond, fut attiré par les cris de l'enfant vers l'endroit où l'oiseau de proie venait de le déposer pour en faire sa pâture. L'apparition subite et les cris de cet homme lui firent bientôt abandonner sa proie, et il se hâta de prendre la fuite. A part une blessure assez profonde au bras, l'enfant s'en tira heureusement.

A l'est de la vallée de Lauterbrunnen est une haute paroi de rocher, appelée la Stellifluh, qui est un des énormes gradins de la Jungfrau. Du côté opposé de la vallée est le village alpestre de Mürren. Or, d'après une ancienne tradition, un vautour enleva un jour un enfant dans les environs de ce village, et alla se poser avec lui sur une saillie de la Stellifluh, à une distance de demi-lieue à vol d'oiseau, et le déchira. Long-temps après on distinguait encore les lambeaux de la robe rouge qu'avait portée le malheureux enfant. — Mais voici un fait plus récent et plus en rapport avec l'histoire naturelle du vautour des Alpes. Un chasseur, Joseph Schoren, se trouvant sur les montagnes qui dominent le lac de Wallenstadt, ayant découvert un nid de vautour, eut le bonheur de tuer le mâle d'un coup de carabine. Il s'approcha ensuite du nid pour s'emparer des petits; mais le chemin qu'il avait à suivre jusque là étant excessivement périlleux, il ôta ses souliers pour plus de sûreté. Au moment où il se glissait le long d'une saillie de rocher en dessous du nid, la mère étant venue fondre sur lui, lui enfonça ses serres dans l'épaule et le bras, et lui déchira le côté avec son bec, s'efforçant en même temps, tout en battant des ailes, de lui faire perdre l'équilibre. Le chasseur, que le moindre mouvement eût renversé dans le précipice, conserva toute sa présence d'esprit et resta immobile. Heureusement il tenait encore sa carabine : il en appuya la crosse contre le rocher, dirigea le canon contre l'oiseau, puis, lâchant la détente avec son pied, il parvint à tuer son terrible adversaire. Mais le vainqueur avait reçu d'affreuses blessures, qui l'obligèrent de garder le lit pendant plusieurs mois.

Quoique la dépouille du vautour ne soit bonne à rien, sauf les plumes de la queue et des ailes, qui font d'excellentes plumes à écrire, elle n'est pas toujours sans profit pour celui qui l'a tué. D'abord le gouvernement de Berne accorde une prime de 20 francs à l'heureux chasseur; puis, en le faisant voir dans le pays, ou en le vendant pour en orner quelque cabinet d'histoire naturelle, on en retire une somme d'argent assez ronde. — On attribuait autrefois au cœur de cet oiseau certaines vertus médicales; et comme disent quelques chroniques, les læmmergeyer annoncent incontestablement par leur



vol une bataille, ou une grande mortalité qui doit avoir lieu indubitablement. Ces chroniques prétendent encore que le vautour vit cent ans, et qu'il ne meurt que parce que son bec s'allonge et se courbe tellement, qu'il ne peut plus trouver de quoi pourvoir à sa nourriture.

LA CHAPELLE DE TELL,

PRÈS DE KUSSNACHT.

Après que Guillaume Tell se fut soustrait à la vengeance de Gessler en sautant hors du bateau au

pied de l'Achenberg, il parcourut des sentiers à peine praticables pour les chèvres, et descendit dans la plaine de Schwyz qu'il traversa ; puis côtoyant les lacs de Lowerz et de Zoug, il s'arrêta le soir entre ce dernier lac et celui des Quatre-cantons, à un endroit où se trouve un chemin creux appelé Hohle Gasse, alors étroit et bordé d'arbres et de broussailles. Après s'y être mis en embuscade, tout entier à sa vengeance, et armé de son arc, Tell attendit le tyran, qui devait nécessairement passer par là pour se rendre à son château de Kussnacht. Cependant Gessler avait à grand'peine échappé au trépas, et était parvenu à débarquer à Brunnen à une lieue de Schwytz; delà il se dirigea du côté de Kussnacht. Mais arrivé au chemin creux qui conduit à ce bourg, le trait de Tell part et vient percer le cœur du tyran, qui tombe de son cheval au milieu de ses serviteurs épouvantés. Guillaume Tell reprend en toute hâte le chemin par lequel il était venu, il arrive de nuit chez Stauffacher à Steinen, et lui raconte ce qui venait de se passer. Puis il se rend à Brunnen, s'y embarque et arrive dans la nuit à Uri, où il informe Walter Furst et les autres conjurés de la mort de Gessler. La joie de ceux-ci ne fut pas sans mélange d'inquiétude à la nouvelle de cet événement : le premier jour de l'an n'était pas arrivé, jour que les conjurés assemblés au Grütli avaient fixé pour s'affranchir de l'oppression des baillis étrangers ; six semaines devaient encore s'écouler jusqu'alors. Cependant cet incident n'eut point de suites, l'empereur étant alors dans la basse Autriche, occupé d'autres affaires.

Quant au brave Tell, il se tint caché jusqu'au jour décisif, et afin de prévenir les suites qu'aurait pu entraîner la mort de Gessler, les conjurés eurent une nouvelle entrevue au Grutli. Protégés par la solitude du lieu et par l'obscurité de la nuit, l'œil inquiet des tyrans ne put pénétrer leur projet, et, comme ils l'avaient fait jusqu'alors, ils persistèrent dans leur régime oppressif. Dans cette dernière entrevue les conjurés se déterminèrent à ne rien changer à leur première résolution, et ils attendirent le jour de la vengeance avec calme et résignation.

On éleva dans la suite une chapelle à l'endroit où Gessler était tombé : cette chapelle existe encore de nos jours, dans un parfait état de conservation, avec son extérieur rustique, simple et sans ornemens, comme les hommes qui la consacrèrent à la mémoire d'un de leurs libérateurs. Il est remarquable que deux monumens si différens de la chute de la tyrannie, la chapelle de Tell et le château de Gessler, situé à un quart de lieu de là, se rencontrent à une si petite distance : mais ce dernier, élevé par les oppresseurs, se réduit de jour en jour en poussière, tandis que celui qui fut élevé à la mémoire du libérateur, entretenu par la main de la liberté, a résisté et résistera au temps et aux orages. La chapelle de Tell a exercé cent fois le crayon des artistes et des voyageurs; et cependant le chemin creux, essentiellement historique, a toujours été oublié.

Le dessin n° 16 représente avec la plus grande fidélité la chapelle vue depuis le chemin creux.

LES SAUTERELLES EN SUISSE.

(1338.)

On connaît les ravages que causent les sauterelles en Afrique et en Asie. Ce fléau s'est étendu quelquefois jusqu'en Europe, et il est heureux que ces cas soient fort rares. Au milieu de l'été de 1338, des légions innombrables de grandes sauterelles, après avoir traversé la Hongrie, l'Autriche et le midi de l'Allemagne, vinrent aussi visiter la Suisse. Elles formaient un nuage compacte de 10 lieues de longueur sur tout autant de largeur. Leur vol interceptait tellement les rayons du soleil, que du jour elles faisaient la nuit. Le jour elles volaient en faisant un bruit que l'on entendait de fort loin, et dès que le soleil était couché, elles se posaient sur la terre et les arbres, et dévoraient la verdure, au point que toute trace de végétation disparaissait dans les endroits où elles s'étaient posées. La terreur et le dégoût s'emparaient des hommes : on sonnait toutes les cloches, on faisait des prières publiques, ou des processions; et lorsque ces moyens n'étaient pas jugés suffisans, les populations au désespoir se levaient en masse et leur faisaient une guerre d'extermination avec le fer et le feu; et leurs cadavres couvraient la terre par milliers. Cependant on ne s'apercevait pas qu'elles diminuassent. Il semblait que l'approche de l'hiver les ferait toutes périr, car elles couvraient la terre à une telle hauteur, et l'air en fut si infecté, que l'on se vit obligé de les ramasser et de les jeter dans les rivières et dans les fossés. Cependant l'année suivante elles reparurent en plus grand nombre encore ; toutes les récoltes étaient perdues, toute végétation avait disparu, et les hommes et les animaux périssaient par l'infection ou faute de nourriture. Cependant de puissans auxiliaires vinrent au secours des habitans de la contrée : des nuées d'oiseaux de proie de toute espèce, attirés par une pâture si abondante, leur firent une guerre si acharnée, qu'il n'en resta pas une seule dans le pays.

IMPRIMERIE DE PETITPIERRE, A NEUCHATEL.

N° 16.



CHAPELLE DE TELL
à Kussnacht.

Nº 18.



LE CHATEAU DE ROTZBERG

L'EMPEREUR SIGISMOND

A BERNE,

(EN 1414.)

Depuis trente et un ans le monde chrétien était divisé par un schisme scandaleux et sans exemple : trois papes rivaux se foudroyaient mutuellement, et cherchaient, par tous les moyens possibles, à renverser leur partie adverse. Or, afin de mettre un terme à ce scandale, l'empereur Sigismond convoqua un concile général à Constance.

Il revenait alors d'Italie, où il était allé porter la guerre dans les états du duc de Milan, sans argent ni soldats. Parvenu à Romont, qui appartenait alors au pays de Vaud, il rencontra une députation de la ville de Berne, qui l'invitait à se rendre en cette cité. Or, quand il fut arrivé à une lieue de distance, il fut reçu par 500 jeunes garçons richement habillés, et portant des couronnes de fleurs qu'on avait décorées d'aigles. Le plus beau de ces jeunes gens portait la bannière du St. Empire. Le roi les salua gracieusement. Vinrent ensuite le clergé et les divers ordres religieux, portant la croix et les saintes reliques, et chantant des louanges. Aux portes de la ville il fut reçu par Petermann de Krauchthal, alors avoyer de Berne, qui lui présenta, selon l'usage, les clefs de la cité; et l'empereur lui dit : « Reprenez vos clefs, et gardez votre ville. » Alors il fit son entrée à cheval, sous un baldaquin en damas d'or richement orné et porté par les quatre bannerets. Puis il ne tarda pas à rencontrer le sénat, le conseil des deux-cents et toute la bourgeoisie, formant une longue procession. Au couvent des Dominicains on lui avait préparé un appartement richement tapissé en étoffes de soie, et décoré avec des draperies d'or. Tout cela souriait à l'empereur, qui ne voulut cependant pas accepter l'argenterie que lui offrait la ville, parce que parmi sa suite il y avait certains personnages fort peu scrupuleux à l'égard des droits de propriété.

Mais le conseil de la ville ne borna pas là son zèle et sa munificence : l'empereur et tous ceux qui le suivaient (au nombre de plus de 1400 personnes) reçurent les vins d'honneur et furent régalés, aux frais de la ville, de toute espèce de friandises. Bien plus, il parut une ordonnance portant que les illustres personnages composant la suite de l'empereur, seraient reçus gratuitement dans certaines maisons; et un chroniqueur fait même mention d'un compte de fournitures produit par certaines dames de l'endroit, que les magistrats payèrent. Sa majesté impériale fut si sensible à ces soins particuliers et en général à l'accueil amical et généreux des Bernois, que dans la suite elle parlait souvent,



avec un plaisir bien vrai, de son séjour dans cette ville. Après avoir ainsi passé trois jours à Berne, Sigismond se rendit à Bâle, accompagné des députations de tous les cantons et de tous les endroits importans de la Suisse.

Environ cinq ans plus tard, le nouveau pape Martin V, après avoir quitté le concile de Constance, traversa la Suisse pour se rendre en Italie. Il fut reçu magnifiquement dans toutes les villes, et Berne l'accueillit non moins splendidement que l'empereur; à cette différence près, qu'on ne trouve point dans les comptes de dépenses publiques faites à son intention telles et telles fournitures mentionnées dans ceux relatifs au passage de l'empereur. Mais d'après ce que rapportent les chroniques, sa sainteté n'eut point à souffrir à Berne de la faim ni de la soif; car elle y reçut cent vingt-cinq boisseaux de blé, quarante boisseaux d'avoine, huit tonneaux de vins fins de Bourgogne et du Rhin, huit bœufs gras, quarante moutons, beaucoup de volailles et de poissons, de pain blanc et de cierges. Le pape reconnaissant officia lui-même à une grande messe, qui dura quatre heures et demie; et après avoir séjourné plus d'une semaine dans cette ville, le St. Père partit, fort content des Bernois, et bénissant leur piété.



BIOGRAPHIE

DE

THOMAS PLATTER.

(Suite.)

Nos aventuriers quittèrent enfin Breslau, et se dirigèrent par Dresde du côté de Munich. Il recommencèrent en même temps leur vagabondage, se répandant dans les campagnes, ou ils volaient ce qui se trouvait à leur portée, et passant les nuits dans les forêts, autour de grands feux, près desquels ils dévoraient leur gibier à moitié cuit. Quelquefois ils entreprenaient de pareilles escapades pour le compte des maîtres d'école; et il paraît que c'était de cette manière-là qu'ils les salariaient. Un jour un paysan leur demanda de quel pays ils étaient : apprenant qu'ils étaient Suisses, il les emmena tous chez lui, et les fêta de son mieux. La mère de leur hôte, vieille, alitée et malade, avait souvent témoigné le désir de voir un Suisse avant de mourir(1); elle fut pleinement satisfaite : la bande était nombreuse et joyeuse. Thomas et son cousin séjournèrent quelque temps à Munich, chez un savonnier et maître-ès-arts, auquel ils aidaient plus souvent à fabriquer son savon, qu'ils ne fréquentaient les écoles. Enfin, ils retournèrent dans le Valais, où Thomas trouva sa mère remariée pour la troisième fois. Mais il ne tarda pas à quitter de nouveau sa famille, et il partit avec son cousin Paul pour Ulm, d'où ils allèrent à Munich, toujours harcelés de tribulations. Un soir qu'ils étaient sur la rue, sans gîte aucun, la femme d'un boucher les accosta, et ayant appris d'eux qu'ils étaient Suisses, elle se hâta de les accueillir chez elle, et fit mettre le pot au feu à leur intention. Le lendemain, la bonne femme ayant témoigné le désir d'en garder un auprès d'elle, son choix tomba sur Thomas, qui y resta plusieurs semaines, bien content de son sort. Quant au cousin Paul, peu satisfait qu'il était de cet arrangement, il voulut contraindre Platter de se joindre à lui de nouveau : mais Thomas, plutôt que de rentrer sous la tutelle de son brutal parent, préféra quitter à la fois et Munich et sa bienfaitrice. Il partit donc furtivement et à regret pour se rendre à Passau, où l'on ne voulut pas le laisser entrer, probablement à cause de son triste équipement. Dans la crainte de rencontrer son cousin, il ne voulut pas retourner à Munich, et il se rendit à Freysingen; mais ayant appris que Paul y était aussi arrivé, il se hâta d'en repartir, puis se rendit à Ulm, où il garda pendant quelques semaines les champs de raves d'une pauvre femme. Comme son cousin était toujours sur ses traces, il se réfugia à Constance, et de là à Zurich, où il se joignit à l'un de ses compatriotes qui avait fréquenté les écoles de Strasbourg et de Schelestadt. Thomas avait alors 18 ans, et après avoir fréquenté tant d'écoles, il savait à peine lire. Il raconte que c'est dans cette dernière ville qu'il vit pour la première fois une école bien organisée. Là se trouvaient 900 écoliers, dont plusieurs devinrent dans la suite des hommes célèbres, et qui tous étaient plus jeunes que lui; puisqu'il était, disait-il, au milieu d'eux

(1) Après la guerre de Bourgogne, les campagnes de Souabe et d'Italie avaient acquis aux Suisses la plus haute réputation militaire. Autant la noblesse allemande leur conservait de rancune, autant le peuple des campagnes et des villes libres leur donnait de preuves de sympathie.

comme la poule à côté de ses poussins. Du reste, c'était toujours en mendiant qu'il pourvoyait à sa subsistance; et son compagnon, couvert de gale, était encore plus misérable que lui. La famine l'obligea de quitter Schelestadt pour rentrer en Suisse. Après avoir séjourné à Soleure, il retourna dans le Valais, où un homme charitable lui apprit à écrire; tandis que lui, de son côté, faisait l'éducation d'un de ses cousins, auquel il apprit à épeler.

Thomas trouva sa mère veuve de son troisième mari, après avoir enseveli de ses propres mains trois de ses enfans morts de la peste. « En me revoyant, » dit Platter, « après une absence de cinq ans, ses premières paroles furent celles-ci : « Mais est-ce que le diable t'amène encore par ici! » « Un autre jour, » ajoute-t-il, « je lui aidais à vendanger, il avait fait une assez forte gelée pendant la nuit, et comme j'avais mangé beaucoup de ces raisins gelés, j'eûs de si violentes coliques, que je me roulais à terre. Alors ma mère se prit à rire, et les poings sur les hanches, elle me dit : « Eh bien, crève donc, goulu; pourquoi en as-tu tant mangé? « La tendresse de ma mère ne me retint pas long-temps dans le Valais : je partis avec deux de mes frères; et ce fut la première fois que je la vis pleurer.

Ils arrivèrent sur le Letschenberg, dont le revers opposé était très-escarpé et couvert d'une croûte de neige. Les deux frères de Thomas se mirent sans hésiter sur leur séant, et, se laissant glisser, ils disparurent en un instant aux yeux de Thomas : mais celui-ci ne voulant pas être en reste avec eux, voulut en faire autant; puis, bientôt étourdi par la rapidité de la course, il fit tant et tant de culbutes, qu'il cessa de voir et d'entendre; cependant il s'estima fort heureux, en arrivant au bas de la pente, de ne pas avoir tous les membres brisés. Enfin il arriva à Zurich, où il fréquenta de nouveau les écoles. Son premier maître était une sorte de *magister parisiensis*, qui s'intéressait plus aux jeunes filles qu'à ses écoliers, et qui ne tarda pas à être remplacé par Mykonius, d'Einsiedlen, homme savant et sévère. Thomas prit place dans un coin de la salle, jurant d'y étudier ou d'y mourir; et il en était temps, car il était encore loin d'être un savant. Mykonius l'avait pris en affection : un jour il lui fit la proposition de lire des messes à sa place; ce que Thomas accepta volontiers : il était en même temps chargé du soin du chauffage de la chambre d'école; mais comme souvent il manquait de bois, il allait pendant la nuit en voler devant les maisons. Un jour qu'il se trouvait dans ce cas, il réfléchit que sur le grand nombre de saints de bois qui se trouvaient dans l'église, un de plus ou de moins ne ferait pas une affaire. Comme il ne faisait pas encore jour, il entre donc dans le temple et prend le premier saint qui se trouvait à sa portée, (c'était un St. Jean,) puis il court le livrer aux flammes. Mykonius, en entrant, ne manqua pas de lui témoigner sa satisfaction sur l'agréable température de la chambre: mais notre homme n'eut garde de se vanter de sa prouesse sacrilège. Cependant Thomas avait plus de respect pous les saints que pour leurs images, car il les invoquait souvent, et il fit même plusieurs pélerinages à Einsiedlen. Une fois qu'il revenait d'Uri, où il était allé faire un séjour, il entra dans l'auberge de Fluelen: n'ayant que trois liards dans sa poche, il les offrit pour un morceau de pain; mais on lui donna le pain en refusant son argent. Errant ensuite au bord du lac, à attendre le départ d'un bateau, un marchand le pria de lui garder son vin, ajoutant que pour ce service il l'autorisait à en boire à discrétion. Notre Thomas ne se le fit pas dire deux fois, et il profita si bien de l'occasion, qu'il en perdit l'équilibre et tomba étendu au fond du bateau. A son retour à Zurich, il poursuivit ses études avec une ardeur nouvelle, ayant toujours à lutter contre la faim et la misère, et contraint de faire le métier de commissionaire ou de porteur de bois; jusqu'à ce qu'enfin il eut le bonheur d'être placé comme précepteur auprès des enfans d'un certain maître Wertmuller. En même temps il étudiait avec succès le latin, le grec et l'hébreu, et grâce à cette dernière langue, peu connue jusqu'alors, Platter acquit quelque célébrité auprès du clergé de Zurich et des environs. Sur ces entrefaites arriva à Zurich un jeune savant de Lucerne, Collinus, qui s'était voué au métier de cordier. Platter devint son apprenti, mais sans abandonner ses études; car il avait toujours Homère dans sa poche. Bientôt il partit pour Bâle où il exerça le même état chez un maître cordier dont il était fort maltraité, étant encore loin d'être expert dans cette partie. Le jour il faisait des cordes, et la nuit il étudiait les auteurs grecs et latins. Ce fut là qu'il fit connaissance avec Oporin, Erasme et autres savans de ce temps-là, qui surent apprécier le cordier à sa juste valeur. Oporin obtint, non sans peine, que Platter lui enseignerait l'hébreu; on convint de l'heure, et Thomas fit le sacrifice de son gage, moyennant le consentement de son maître. Oporin, à son insu, fit afficher à toutes les portes d'églises que dès le lundi suivant serait ouvert un cours public des rudimens de la langue hébraïque, et que les séances auraient lieu à St. Léonard tous les soirs de quatre à cinq heures. Thomas ne croyant avoir d'autre auditeur qu'Oporin, se rendit au lieu convenu avec son tablier et dans son costume de cordier; mais que l'on juge de son désappointement quand il y trouva dix-huit étudians, tout étonnés de la mise du nouveau professeur, qui s'apprêtait à gagner la porte, mais qui fut retenu par les instances d'Oporin. Platter devint donc professeur, et pour chaire il choisit le poèle.

Cependant la réformation s'étant introduite dans plusieurs cantons de la Suisse, la guerre éclata entre les cantons protestans et les cinq cantons ca-

tholiques. Le nouveau professeur suivit son maître le cordier à Kappel, portant après lui sa cuirasse et ses armes; puis, la paix conclue, il alla vivre à Zurich, chez Mikonius, et il poursuivit ses études avec un zèle toujours croissant.

(La suite au prochain numéro.)



LE COMTE PIERRE

DE SAVOIE,

A BERNE.

Le premier événement à l'occasion duquel les chroniques fassent mention de la ville de Berne, après qu'elle eut reçu des franchises de Frédéric II, en 1218, a rapport à la construction d'un pont à l'est de la ville. Celle-ci ne possédait alors pas un pouce de terrain au dehors de son enceinte; et cependant pour faciliter les communications avec l'autre rive de l'Aar, les Bernois entreprirent la construction d'un pont de bois. Mais une fois parvenus jusqu'au milieu de la rivière, le comte de Kybourg, appelé le grand comte, résidant à Berthoud, jaloux de l'accroissement de cette cité, leur défendit de passer outre, vu que son territoire s'étendait jusqu'au milieu de la rivière. C'était là un grand mécompte pour les Bernois; mais pour éluder cette difficulté, ils achetèrent un jardin situé à l'endroit où devait aboutir l'autre extrémité du pont; puis ils continuèrent de bâtir. Mais le comte de Kybourg ne l'entendait point ainsi; il déclara la guerre aux Bernois, et commença les hostilités; de telle sorte que les Bernois ne pouvaient sortir de leurs portes qu'en force. La population de la ville était encore si faible, qu'elle jugea à propos de rechercher la protection de l'empereur; mais l'empereur, dans ce moment, n'avait pas le temps de s'occuper de pareilles bagatelles. On parla de la générosité du comte Pierre de Savoie, et on résolut de lui demander sa protection : à cet effet, une députation déguisée en moines, alla, par les montagnes de Gessenay, le trouver à Chillon. Il accepta avec joie le protectorat de la jeune ville, et après avoir écrit au comte de Kybourg, il se rendit lui-même à Berne, et lui demanda une entrevue, qui eut lieu au château de Bolligen. Mais ce dernier reçut le comte de Savoie avec tant de hauteur, que l'entrevue fut sans résultat. Une seconde entrevue eut lieu plus tard au même endroit, dans laquelle le comte de Savoie, accompagné d'un brillant et nombreux cortége, rendit la pareille au comte de Kybourg. Berne acquit alors le droit d'achever le pont, et Pierre mit lui-même la main à l'œuvre. Grâce à ses conseils la ville fut agrandie d'un quartier considérable, depuis le grand horloge à la tour des prisons. Dans la suite, le comte Pierre ayant une guerre à soutenir, les Bernois lui envoyèrent un secours de 500 hommes auxquels le comte promit de tout accorder s'il restait vainqueur. Le comte fut vainqueur, et les Bernois, profitant de sa promesse, lui demandèrent d'être affranchis de son protectorat; ce qu'il accorda, quoique contre son gré. Une alliance fut conclue entre eux, alliance qui dura jusqu'à la mort du comte Pierre. Les chroniqueurs ne sont guère d'accord sur la date de cet événement, qui eut lieu entre l'an 1250 et 1266.



LES

PREMIERS HABITANS

DE L'HELVÉTIE.

La Suisse a dû nécessairement être une des contrées de l'Europe le plus tard habitées. Ses montagnes énormes dûrent long-temps encore retenir les eaux que l'Océan y laissa en se retirant. A plus de mille toises au dessus des lieux que nous habitons, ces masses liquides exerçaient leur fureur, renversaient des montagnes et creusaient de profondes vallées. Ces eaux s'écoulèrent enfin, laissant après elles des amas prodigieux de coquillages, de plantes marines et autres, et de toutes sortes d'animaux maintenant inconnus dans ces contrées. Les vallées qui font à présent notre admiration étaient occupées par des marais sans fond, où les torrens des montagnes déposaient leur limon et leurs graviers. Ces déserts sans nom furent enfin couverts de vastes forêts, où régnait le silence et l'obscurité; des arbres énormes s'y élevaient, et tombaient sur des troncs qui gisaient à leur pied et qui recouvraient d'autres troncs déjà pourris. Les eaux des torrens et cent lacs marécageux étaient couverts de sombres brouillards; et l'air était saturé de miasmes fétides; de vastes marécages nourrissaient les plantes de sucs vénéneux; d'innombrables reptiles d'une grosseur prodigieuse, maintenant inconnus, y semaient leur poison et s'y propageaient. Pendant bien des siècles le silence de ces affreuses solitudes ne fut interrompu que par le bruit des torrens et des rochers, que la main du temps faisait rouler dans le fond des vallées. Aux cris rauques des vautours se mêlait le mugissement des buffles et le hurlement des ours.

A une époque qu'il est impossible à l'histoire de préciser, (environ 600 ans avant Jésus-Christ) des hordes innombrables de barbares appelés Gail (Gaulois) sortis du centre de l'Asie affluèrent de l'orient à l'occident. L'origine de ces peuples et les motifs de leur émigration se perdent dans la nuit des temps. Ils faisaient partie de la grande nation des Celtes qui inonda presque toute l'Europe, de la mer noire au détroit de Gibraltar, et qui s'y fixa. C'étaient des chasseurs armés d'arcs et de flèches, c'étaient des bergers emmenant avec eux des troupeaux de bétail, des chiens et des chevaux. Une de ces hordes se fixa dans le nord de la Suisse, et détruisit avec le fer et le feu une partie de ses forêts. Des chasseurs en poursuivant le gibier pénétrèrent dans d'autres contrées, et y menèrent paître leurs troupeaux. C'est ainsi que fut découvert le lac Léman, qui long-temps ne fut connu que sous le nom de lac du désert. La plupart des autres lacs de la Suisse restèrent ignorés : de vastes marais et des forêts impénétrables en défendaient l'accès. Il n'est pas douteux qu'alors le niveau des eaux des rivières et des lacs était beaucoup plus élevé. C'est ainsi que les lacs de Bienne, de Morat et de Neuchâtel n'en formaient qu'un ; ce dernier s'étendait jusqu'à Entreroche, trois lieues plus à l'ouest qu'à présent; et tous les autres lacs de la Suisse ont laissé à leurs extrémités des traces d'une plus grande élévation de leurs eaux.

Peu-à-peu les Celtes se répandirent dans les diverses contrées de la Suisse; chaque famille choisissait à son gré les lieux les plus favorables à sa subsistance et à celle de ses troupeaux. Ils cultivaient les terres, mais ils préféraient le produit de la chasse à celui des semailles. Du reste, la plupart des fruits et des légumes que nous cultivons aujourd'hui leur étaient absolument étrangers. La grande quantité d'eaux et de forêts qui couvrait le sol de la Suisse, rendait son climat extrêmement âpre et froid; aussi les Helvétiens (1) savaient-ils se construire des habitations assez commodes selon leurs besoins : elles se composaient de branches entrelacées, dont les intervalles étaient soigneusement bouchés avec de la mousse, et le tout revêtu de terre glaise. Ces bâtimens étaient d'une forme circulaire, couverts de paille, avec un toit très-élevé, et se terminant en pointe. Les plus aisés d'entr'eux, les plus industrieux mettaient un peu plus de luxe dans l'intérieur de leurs habitations, qui étaient revêtues de planches et quelquefois divisées en plusieurs compartimens. Les femmes s'occupaient à filer, et tissaient des étoffes grossières pour leur usage. Quant aux hommes, ils préféraient la guerre et la chasse à toute autre occupation; ils trouvaient dans leurs forêts de quoi satisfaire leur passion; car, sans parler

(1) L'origine du nom d'Helvétiens et l'époque où les Celtes qui habitaient la contrée comprise entre les Alpes et le Jura, le Rhin et le Rhône, l'adoptèrent, est absolument ignoré ; car ce n'est que 110 ans avant Jésus Christ que les Helvétiens apparaissent pour la première fois dans l'histoire.

du sanglier, du cerf, du daim et autres animaux maintenant assez rares en Suisse, il s'en trouvait bien d'autres qui dès long-temps y sont inconnus, tels que le buffle, le renne et le castor.

La population de l'Helvétie était extrêmement clairsemée : pour aller d'un hameau à l'autre, il fallait souvent traverser de vastes solitudes, où l'on ne rencontrait d'autres habitans que des bêtes sauvages. L'intérieur des Alpes était encore inconnu; les Helvétiens préférant en général se fixer sur les bords de quelque rivière ou de quelque lac. Leurs vêtemens étaient aussi simples que possible : un long pantalon attaché à la ceinture et à la cheville du pied leur couvrait les jambes; une espèce de veste sans manches leur couvrait le haut du corps; dans la saison rigoureuse, ils se garantissaient contre le froid au moyen d'un manteau fait avec la fourrure des animaux sauvages. Ils laissaient croître leurs cheveux, et les attachaient sur le derrière de la tête, qu'ils avaient toujours découverte. En fait de chaussure, ils portaient des espèces de sandales. Les femmes avaient à peu près la même coiffure que les hommes; leur robe descendait jusqu'à mi-jambe; les bras et la poitrine étaient découverts. Une longue épée en cuivre, un arc et des flèches, une pique et un grand bouclier, telles étaient les armes des Helvétiens. Le fer était encore chose rare parmi eux, et ce n'est que plus tard qu'ils apprirent à l'exploiter et à le forger.



LE CHATEAU DE ROTZBERG.

(dessin N° 18.)

Les environs de Stantz sont connus par leur fertilité, par le grand nombre de sites délicieux que l'on y rencontre à une très-petite distance les uns des autres; ce qui en fait une des contrées les plus intéressantes de la Suisse. Un de ces sites est le fameux Rotzberg, situé à une petite lieue de Stantz. Un chemin agréablement ombragé conduit au pied de cette colline, dont la hauteur est de 900 pieds au dessus du lac de Lucerne. La montée est un peu rapide, mais l'on est amplement récompensé de sa peine lorsqu'on a atteint le sommet de cette hauteur. L'on y jouit, en effet, d'une vue très-étendue sur le magnifique bassin du lac des Quatre-cantons et sur ses golfes, sur les environs de Lucerne, de Stantz, sur le Righi et le Pilate, qui projette ses flancs sombres et escarpés dans les ondes calmes et limpides du golfe d'Alpnach, dont le bassin occupe entièrement l'espace qui le sépare du Rotzberg.

Mais bientôt votre attention est attirée par des pans de murailles qui vous entourent, par des dé-

combres et des ruines qui occupent toute la sommité de cette colline. Ce sont les restes du château de Wolfenschiess, fameux dans l'histoire de la lutte des premiers cantons Suisses contre l'oppression de l'Autriche. Les premiers possesseurs de ce château furent les nobles de Rotzberg ; puis vinrent les Waltersberg, qui furent forcés de vendre leurs droits de souveraineté à l'empereur Albert. Plus tard l'empereur ayant envoyé Béringer de Landenberg à Sarnen, comme bailli d'Unterwalden, celui-ci remit Rotzberg à Wolfenschiess, qui fut assommé par Baumgarten, et remplacé par un autre gouverneur.

Le premier jour de l'année 1308 allait arriver, jour fixé par les conjurés du Grutli, pour délivrer leur pays du joug odieux des baillis. Rotzberg devait le premier tomber sous la main des libérateurs ; une heureuse circonstance favorisa singulièrement cette entreprise. Alors, comme de nos jours encore, en quelques endroits du moins, il était d'usage parmi les jeunes gens de la Suisse, d'aller, à la faveur de la nuit, trouver son amante. Ces rendez-vous avaient ordinairement lieu le samedi. Or, il y avait au château de Rotzberg une jeune fille, au service de la maison, qui était aimée d'un jeune homme de Stantz, l'un des conjurés qui avaient prêté le serment du Grutli : il paraît que l'amoureux était bien payé de retour ; car, de temps à autre, il allait, selon l'usage, à la faveur des ténèbres, rendre visite à sa belle, au moyen d'une corde que celle-ci lui tendait depuis la fenêtre de sa chambrette. Les conjurés cherchaient quels moyens ils devaient employer pour se rendre maîtres de ce château, sans répandre l'alarme dans la contrée, et sans effusion de sang. La situation du noble manoir et ses hautes murailles le rendaient en quelque sorte imprenable ; il n'était donc pas question de le prendre de vive force. Or donc, le jeune homme de Stantz offrit de profiter de l'intelligence qu'il s'était ménagée au château pour s'en rendre maître ; ce qui fut promptement accepté. Il convint avec la jeune fille qu'il irait la voir la dernière nuit de l'année, lui laissant d'ailleurs ignorer le véritable motif de cette entrevue. En conséquence, la nuit du dernier jour de l'an 1307, le jeune Suisse, accompagné de vingt autres conjurés, se rendit sur le Rotzberg ; puis laissant ces derniers cachés dans un taillis près des fossés du château, il s'approcha seul des hautes murailles, sous la fenêtre où sa maîtresse cherchait déjà des yeux à pénétrer l'obscurité de la nuit, pour découvrir celui qu'elle attendait avec tant d'impatience. Enfin elle entendit le signal si connu, la corde est lancée dans le fossé, l'heureux jeune homme la saisit d'un bras vigoureux, et bientôt le voilà parvenu dans la chambre de celle qu'il aime. Ici commença un rôle un peu difficile à jouer pour le jeune Unterwaldien ; car il ne pouvait guère introduire ses compagnons sans que sa maîtresse devînt sa complice. L'histoire ne nous dit pas comment il s'y prit pour arriver à ses fins ; elle raconte seulement qu'au bout d'une heure d'attente, un autre conjuré se hissa par le même moyen dans l'appartement où se trouvaient les deux amans ; puis un troisième, puis un quatrième, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils se virent tous réunis dans le château. Il est bien à présumer que le jeune homme dut avoir recours à toute l'éloquence que donne l'amour pour rassurer son amante, qui voyant entrer de la sorte une bande d'étrangers dans sa chambre, devait être grandement alarmée. Mais qui fut bien plus surpris encore, c'est le châtelain et la garnison du château, lorsque les Unterwaldiens vinrent, à la première heure de l'an 1308, les surprendre au plus doux moment de leur sommeil. Et pourtant personne ne fut maltraité ; on envoya un messager aux autres conjurés qui devaient s'emparer le même jour du château de Sarnen, pour les informer de l'heureuse réussite de l'entreprise. Du reste, on ne laissa sortir personne jusqu'à midi, afin que l'alarme ne se répandît pas dans le pays. A midi on reçut la nouvelle que le château de Sarnen était de même tombé au pouvoir des conjurés, et l'on fit alors sortir le châtelain et tous les habitans du château, leur laissant emporter tout ce qui leur appartenait ; puis le manoir fut livré aux flammes, et détruit de fond en comble.

LE

CHATEAU DE NIDBERG.

(dessin N° 19.)

Entre Sargans et Ragaz, au canton de St. Gall, est une colline située entre le Rhin et les montagnes à l'ouest : elle est couverte de vastes ruines, restes du château de Nidberg, château dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Jusqu'au quatorzième siècle il fut la propriété des nobles du même nom, et, à l'extinction de leur race, il fut réuni à la seigneurie de Freudenberg, dont le beau castel s'élevait à peu de distance. Les deux manoirs tombèrent ensuite, avec tout le pays de Sargans, sous la domination de l'Autriche, qui les hypothéqua au comte Frédéric de Toggenbourg. A la mort de ce dernier, le pays de Sargans ayant, sans le consentement du duc d'Autriche, conclu un traité de combourgeoisie avec Zurich, les gouverneurs autrichiens de Nidberg et Freudenberg se vengèrent, en commençant les hostilités. Les Sargansiens demandèrent des secours à leurs nouveaux combourgeois ; mais en attendant que les secours arrivassent, ils

voulurent guerroyer avec les Autrichiens des deux châteaux, et malheur en arriva; car ils furent maltraités et battus, et l'ennemi leur enleva quatorze cents pièces de bétail. Enfin les Zuricois s'embarquèrent dans trente bateaux munis de tout l'attirail nécessaire pour un siége, et abordèrent à Wallenstadt. Le siége de Nidberg commença et finit presque aussitôt; car aussitôt les premiers coups de canon tirés, le château se rendit. Beaucoup de personnes, croyant user de précaution, y avaient mis leur fortune en sûreté; ensorte que l'on fit un si grand butin, à ce que dit l'histoire, que chaque soldat eut dix deniers pour sa part; et ils étaient au nombre de 4000. Après avoir brûlé Nidberg, les Zuricois et leurs alliés allèrent mettre le siége devant Freudenberg, château fort et muni de tout le nécessaire pour opposer à l'ennemi une longue résistance: son commandant était un vieux guerrier brave et déterminé.

Les cantons de Schwitz et de Glaris, qui élevaient quelques prétentions sur ces contrées, et déjà fort irrités contre Zurich, virent cette campagne avec une extrême méfiance: les hostilités étaient même prêtes à éclater entre ces cantons, lorsque, grâce à l'intervention des autres états de la Suisse, on parvint à retarder le moment de la rupture. Mais on ne put déterminer les Zuricois à lever le siége de Freudenberg, et ils ne consentirent qu'à une trève d'un jour. Pendant ce temps-là, la garnison vint au camp fraterniser avec les assiégeans, et à force de libations bachiques et de bonnes paroles, une partie d'entr'eux se laissèrent débaucher. Alors les Zuricois élevèrent des gibets en face du château, menaçant la garnison d'une mort ignominieuse, si elle résistait davantage. Mais la garnison n'attendit pas que l'effet suivît les paroles; elle abandonna son brave commandant, qui, faute de soldats, fut obligé de capituler. Cependant sa valeur lui mérita l'estime de ses ennemis; il sortit avec honneur, avec armes et bagages, et le château fut livré aux flammes. Cette expédition devint le prélude d'une guerre civile entre Zurich et les autres Cantons, qui désola la Suisse durant sept ans.

La tour qui occupe le devant du dessin N° 19 se trouve à l'angle oriental du château de Nidberg: à gauche, on voit dans le fond, la ville et le château de Sargans; à droite, le Rhin serpente dans la plaine; derrière les rochers qui le dominent, est le fameux passage de Ste Lucie, sur les confins des Grisons et du Tyrol.

LE STAUBBACH. (Dessin N° 20.)

La vallée de Lauterbrunnen dans le canton de Berne est une des vallées les plus agréables et les plus intéressantes de la Suisse, et elle est aussi l'une des plus fréquentées. Dans son ensemble autant que dans ses détails, elle renferme une foule d'objets curieux; mais ce qui lui a acquis le plus de célébrité, c'est le fameux Staubbach, dont la gloire cependant pourrait bien être balancée par l'aspect magnifique de la Jungfrau. Le Staubbach se précipite du haut d'une paroi de rocher qu'on nomme le Pletschberg, haute de 900 pieds; le torrent s'appelle le Pletschbach, et le bassin dans lequel il roule ses flots est à dix minutes de l'auberge de Lauterbrunnen. Après avoir gravi une colline assez élevée, et composée, selon toute apparence, des débris que le torrent a accumulés, on voit alors s'élancer loin du rocher, comme si elle tombait des cieux, la fameuse cascade, semblable à une fusée blanche; puis à la moitié de sa chute, la colonne d'eau se divise en une multitude d'autres fusées qui bientôt se réduisent en d'innombrables atomes, formant, à leur arrivée dans le bassin, de légers nuages d'une poussière subtile et presque invisible. Le vent produit les accidens les plus singuliers sur la colonne d'eau, en lui faisant changer sans cesse de formes et de direction. Placé près de la cascade, on admire les jeux variés de deux arcs-en-ciel mobiles; mais il est prudent de ne pas trop s'en approcher, car on risquerait d'être assommé par les pierres et les pièces de bois qui tombent avec le torrent; cependant, celui qui ne craint pas d'être mouillé, peut, sans danger, se poster entre le rocher et la chute d'eau. Le Staubbach ne produit pas toujours l'impression à laquelle on s'attendait en le voyant pour la première fois: cela provient de ce que la quantité d'eau n'est point en proportion avec la hauteur de la chute. Cependant, on peut s'en dédommager en allant le contempler après une pluie d'orage: ce n'est plus alors cette cascade si gracieuse et si légère, c'est un fleuve de boue s'élançant loin de sa source avec le bruit du tonnerre, entraînant dans son cours une multitude de pierres et de bois. Un genre de beauté plus agréable est celui du Staubbach au clair de lune: rien de plus captivant que cette colonne argentée et le scintillement de ces mille bulles d'eau. Même en hiver il offre des beautés d'un genre très-remarquable: d'énormes colonnes de glaces se forment au haut du rocher, tandis que le reste de la montagne est couvert d'un manteau de glace azurée, qui vous éblouit par son éclat.

Il est indispensable de voir le Staubbach le matin entre sept heures et midi. De là vient que certains voyageurs ont calomnié l'un des plus nobles ornemens des Alpes.

IMPRIMERIE DE PETITPIERRE, A NEUCHATEL.



CHATEAU DE NIDBERG.

N° 20.



LE STAUBBACH
et la Vallée de Lauterbrunn

LA BATAILLE DE LAUPEN

ET

RODOLPHE D'ERLACH.

(Dessin N° 21.)

La ville de Berne existait depuis cent quarante ans, lorsque les puissans comtes et barons, la noblesse de la Suisse septentrionale et occidentale ourdirent la destruction de cette jeune cité leur ennemie, parce qu'elle était l'asile de la liberté, et qu'elle avait été maintes fois funeste à la haute noblesse. Les plus puissans de ces seigneurs étaient les comtes de Gruyère, de Valangin, de Nidau, d'Arberg, de Kibourg, ainsi que la ville de Fribourg, avec ses alliés. Berne était alors une ville ressortissant à l'empire: mais, loin de jouer à son égard le rôle de protecteur, l'empereur se montra son ennemi le plus acharné et le chef du complot dirigé contre elle. Les grands se croyant invincibles à raison de leur nombre et de leurs forces respectives, cherchèrent une occasion favorable de déclarer la guerre à cette ville. En conséquence, ils élevèrent contre elle les prétentions les plus exagérées, sachant fort bien à l'avance que Berne ne pouvait pas y souscrire.

Le comte de Kibourg, l'ennemi le plus implacable des Bernois, se plaignit auprès de l'empereur de ce que la cité refusait de recevoir la monnaie qu'il faisait battre avec l'approbation impériale. Louis de Bavière occupait alors le trône d'Allemagne, malgré l'opposition du pape, qui pensa devoir l'excommunier. Or, Beselwind, grand aumônier et homme très-influent, détermina les Bernois à ne point reconnaître Louis comme empereur, aussi long-temps qu'il demeurerait sous le poids de l'excommunication papale, bien que toute l'Allemagne l'eût déjà reconnu pour son souverain légitime. Cette déférence par trop exagérée pour les mandemens et les décisions du pape, leur attira l'inimitié de l'empereur Louis, qui reçut avec bienveillance les plaintes du comte de Kibourg. Ce dernier réclamait encore des Bernois la ville de Thoune, qu'ils avaient achetée de lui, et dont l'empereur était disposé à les dépouiller arbitrairement, pour en faire don au comte de Kibourg. De son côté, le comte de Valangin exigeait d'eux trois cents marcs d'argent que l'empereur lui assignait sur leur ville, parce qu'ils refusaient de reconnaître son autorité sur eux. Quant aux comtes de Nidau, de Neuchâtel et de Gruyère, ils firent des réclamations tout aussi ridicules. Les Bernois, voyant l'orage prêt à éclater, offrirent de faire toute sorte de concessions équitables, en tant qu'elles pourraient se concilier avec leur honneur et les droits qui leur étaient acquis. Une entrevue eut lieu dans ce sens à Bourgdorf entre les deux partis. Mais lorsque les envoyés bernois crurent avoir fait assez de sacrifices en faveur du maintien de la paix; lorsqu'ils demandèrent à leurs adversaires une déclaration formelle de leurs intentions à l'égard de leur ville, ceux-ci leur répondirent par des sarcasmes et des insultes les plus amères, considérant, sans doute, l'apparente soumission des Bernois comme une preuve de faiblesse et de crainte; puis ils continuèrent leurs préparatifs de guerre d'une manière toujours plns ostensible. Mais le véritable motif de cette guerre était la haine que nourrissait la noblesse contre cette nouvelle république, forte de ses institutions politiques et de l'esprit guerrier de ses bourgeois, lesquels, depuis trente ans, lui faisaient la guerre avec tant de succès, qu'il ne lui restait guère d'autre perspective que celle d'être écrasée par eux. Telle est la raison qui détermina les nobles à former entre eux une confédération assez puissante pour renverser cette petite république. Berne était bien réellement devenue redoutable à cette orgueilleuse noblesse; non point par son territoire, car son étendue était très-restreinte, mais par l'esprit public qui animait ses habitans, par le courage de sa nombreuse et ardente jeunesse, qui, sous le plus léger motif, se hâtait d'arriver en armes, et ne respirait que les combats. Marchant sous les ordres des bannerets ou d'un avoyer, et protégée par la bannière de la ville, cette jeunesse guerrière, qui jamais ne connaissait la crainte, et toujours impatiente de rencontrer l'ennemi, se précipitait hors des portes, tout en chantant ses victoires précédentes.

Les sacrifices qu'avait faits Berne pour conjurer l'orage furent attribués à la peur, et ses ennemis en profitèrent en toute occasion pour reprocher aux Bernois leur prétendue poltronnerie : cela en vint au point que ces derniers finirent par passer en proverbe, et qu'on leur criait : *Es-tu de Berne? alors, baisse-toi, et passe ton chemin.* — Cette ville fit encore une tentative auprès de Fribourg, sa sœur aînée, afin de la détacher de la coalition ennemie; et une entrevue eut lieu à cet effet à Plamat; mais ce fut en vain que les Bernois en appelèrent à la mémoire du fondateur de leur ancienne alliance, qui

avait rendu leurs intérêts communs. Fribourg était dévouée à l'Autriche ainsi qu'à la noblesse, et l'entrevue resta sans résultat.

Berne se trouva donc ainsi seule et abandonnée de tous : mais chacun avait les regards fixés avec le plus vif intérêt sur cet état d'une si petite étendue, qui osait s'engager dans une lutte aussi inégale contre l'empereur, la Bourgogne, et la noblesse de la Souabe et de l'Autriche. Les seigneurs de la maison de Neuchâtel eurent encore, à Nidau, une dernière entrevue avec leurs alliés, les comtes de Gruyère, de Kibourg, et une foule d'autres seigneurs du pays de Vaud, de l'Uchtland, et de l'Argovie, et la destruction de Berne y fut encore une fois décidée et jurée. Parmi tous ces comtes et barons, le comte de Nidau était l'un des plus puissans et en même temps l'un des plus dignes adversaires des Bernois; car lui du moins savait apprécier leur valeur. Lorsque les Bernois virent que la guerre était inévitable et qu'il ne leur restait d'autre choix que leur ruine ou la victoire, ils se préparèrent à repousser la force par la force, sans se laisser aucunement intimider par la grandeur du danger. Le comte d'Arberg ayant commencé les hostilités, ils se hâtèrent d'envoyer un détachement à sa rencontre; mais sur la nouvelle que l'ennemi rassemblait toutes ses forces devant Laupen, petite ville qu'ils venaient d'acquérir, ce détachement fut bientôt rappelé. Le sénat était assemblé et délibérait sur un rapport du chevalier de Blankenbourg, gouverneur de Laupen, qui sollicitait des secours; lorsque Jean de Boubenberg, avoyer, se leva de son siége et jura de sacrifier ses biens et sa vie pour conserver à sa patrie ce poste important. Son exemple fut aussitôt suivi par tous les assistans, et l'on décida que chaque père de famille qui aurait deux fils, chaque famille où il y aurait deux frères, ferait partir l'un des deux pour Laupen. Six cents hommes de la bourgeoisie bien équipés se jetèrent ainsi dans cette ville, sous le commandement du brave avoyer Jean de Boubenberg : Rodolphe de Muhleren portait la bannière, et Pierre de Kratigen et Jean Neukomm suivirent en qualité de conseillers de guerre. Burkhard de Benwyl, fameux en fait de construction de machines de guerre, accompagna de même cette petite armée. Cependant le nombre des ennemis augmentait de jour en jour sous les murs de Laupen; de toutes les contrées de l'Argovie, de la Souabe et de la Bourgogne, les nobles barons arrivaient suivis de leurs vassaux, et étaient accueillis dans le camp par des cris d'acclamation. Déjà les comtes de Valangin, d'Arberg, de Neuchâtel, de Nidau, de Gruyère, les seigneurs de Montenach, de Fürstenberg, Jean de Munsingen, évêque de Bâle, Jean Rossillon, évêque de Lausanne, Phillip Gastons, évêque de Sion, et beaucoup d'autres barons et chevaliers étaient arrivés au rendez-vous général, lorsque Jean de Savoie, fils unique de Louis II, baron de Vaud, entra au camp, suivi de cent casques. Il était envoyé par son père, comme médiateur, afin de tenter quelques voies d'accommodement entre les deux partis. Il se rendit donc à Berne pour remplir sa mission. Mais les prétentions des orgueilleux barons étaient si absurdes, que Jean de Savoie ne put atteindre son but. De retour au camp, on employa tous les moyens pour l'y retenir; les nobles retinrent son cheval par la bride, lui rappelèrent ses campagnes en Flandre et en Lombardie, où il s'était acquis tant de gloire; et enfin, cédant à leurs instances, le baron de Vaud oublia pour son malheur les ordres de son vieux père, et resta dans le camp.

On était encore indécis à Berne sur le choix du chef de l'armée nationale. La liberté, l'existence de la république, dépendaient peut-être de ce choix. Le nombre des ennemis était hors de toute proportion avec le nombre des guerriers que l'on pouvait leur opposer; à la vérité, la valeur de ceux-ci était bien éprouvée, mais il fallait un capitaine expérimenté pour diriger convenablement leur courage et leur activité.

Rodolphe d'Erlach, bourgeois de Berne, issu de l'une des premières familles nobles qui fondèrent cette ville, était en même temps vavasseur du comte de Nidau et tuteur de ses fils. Il possédait de grands domaines aux environs de Berne et dans les montagnes. C'était un vaillant chevalier, parvenu à l'âge où l'esprit et le corps sont dans toute leur vigueur. Ayant à concilier des devoirs maintenant si opposés, ou à suivre son inclination, il chercha une occasion d'obtenir son congé du comte, pour aller partager les dangers de ses compatriotes. Il lui représenta qu'en restant auprès de lui dans cette circonstance, Berne le considérerait comme ennemi, et qu'ainsi il risquait de perdre tous ses biens, perte dont il ne pourrait être que difficilement dédommagé. Le comte lui répondit qu'il ne voulait pas que pour lui il s'exposât à une perte pareille, pour laquelle il ne pourrait point lui offrir de compensation, et qu'ainsi il lui permettait d'aller joindre ses compatriotes. Il ajouta, lorsque d'Erlach prit congé de lui: « J'ai à mon service deux cents casques et cent quarante chevaliers dévoués; il m'est donc assez indifférent d'avoir un homme de plus ou de moins. » D'Erlach sentit profondément l'amertume de ces paroles dédaigneuses; aussi lui répondit-il : « Comte de Nidau, vous dites que je ne suis qu'un homme; je tâcherai de prouver qu'en effet je suis un homme. »

Dans l'hôtel-de-ville de Berne étaient rassemblés le sénat et beaucoup de braves guerriers, ayant à leur tête l'avoyer de Boubenberg, tous encore indécis sur le choix du chef auquel on confierait à cette heure si importante le sort de la république; lorsque le chevalier d'Erlach parut inopinément dans la ville. Il fut reçu avec des acclamations de joie; les



vieillards se rappelaient qu'à la bataille du Donnerbuhl, livrée quarante et un ans auparavant, son père Ulrich les avait conduits à la victoire. Toute incertitude cessa, le commandement lui fut unanimément déféré, et l'avoyer de Boubenberg lui remit aussitôt entre les mains la bannière de la ville. Ce ne fut point, au reste, sans hésiter que Rodolphe accepta cette charge élevée et difficile; il se réserva un pouvoir illimité, et après avoir adressé aux guerriers un discours plein d'énergie, ceux-ci lui jurèrent, la main levée vers le ciel, d'obéir à ses ordres et d'observer une sévère discipline. Rodolphe était digne de cette confiance, c'était un guerrier vaillant et expérimenté : dans six grandes batailles il avait contribué à vaincre des forces bien supérieures.

(La suite au prochain numéro.)

LE CHATEAU
D'UZENBERG.

En 1267 les Zuricois, sous la conduite de Rodolphe de Habsbourg, mirent le siége devant le château fort d'Uzenberg, qui fait maintenant partie du canton de St Gall. Il appartenait alors au comte de Regensberg, avec lequel les Zuricois étaient en guerre. En dépit des rigueurs de l'hiver, le château était cerné de près; car on espérait le prendre par la famine, faute de pouvoir l'enleverde vive force. Mais le comte de Regensberg avait si bien pris ses mesures, que la garnison se trouvait en état de braver long-temps la patience et les efforts des assiégeans. Ceux-ci, fatigués enfin de la longueur du siége et de la rigueur de la saison, se préparèrent à le lever; en conséquence, ils brûlèrent leurs baraques, et n'attendirent plus que les derniers ordres pour se mettre en marche. Quant aux assiégés, qui voyaient bien ce dont il était question, ils s'avisèrent d'une bravade, qui devint la cause de leur perte : ils jetèrent par dessus les murs des poissons encore vivans, pour prouver aux assiégés qu'on ne les prendrait pas mieux par la famine que par la force. Mais Rodolphe de Habsbourg, avec la sagacité qui le caractérisait, en conclut que le château avait une issue secrète communiquant avec le dehors, au moyen de laquelle la garnison se ravitaillait, en correspondant avec la rivière d'Aa, qui coule près du fort. On examine, on surveille avec une extrême sévérité les environs de la citadelle; des bergers ayant révélé que souvent ils avaient vu dans les ténèbres des hommes se glisser entre les broussailles du côté de la rivière. On fit des perquisitions exactes, qui eurent pour résultat la découverte de l'entrée d'un passage souterrain. Rodolphe et ses soldats y eurent bientôt pénétré, et ils parvinrent sans difficulté dans l'enceinte du fort, dont la garnison, prise à l'improviste, fut passée au fil de l'épée, et le château détruit de fond en comble.

LA TOUR DE DIESSE.

Au pied du rocher sur lequel s'élèvent l'ancien et le nouveau château de Neuchâtel, est une antique tour, construite avec des blocs massifs et informes de pierre dure, liés entr'eux par un ciment indissoluble, et qu'on appelle la *Tour de Diesse*. Jusqu'à la fin du 16e siècle cette tour servit d'asile à une famille noble de ce nom, et fut le siége d'un fief qui avait des propriétés et des rentes considérables dans différentes parties du pays. Cette construction qui bravera long-temps encore les coups du temps, fermait l'extrémité orientale de la rue du Château, comme la *tour de César* fermait l'extrémité opposée. A côté de ce poste était la *Male-porte*(1), depuis laquelle, au moyen de quelques escaliers taillés dans le roc, on descendait le reste du rocher, auquel étaient amarrées les barques des pêcheurs. Le lac pénétrait alors jusqu'au *Gor*, ou *gouffre*, chute que le Seyon formait à son embouchure, et, séparant la colline du château de celle du Neubourg, formait un golfe abrité du vent, précisément à l'endroit où sont aujourd'hui la *Croix-du-Marché* et plusieurs belles rues. On s'embarquait au pied de cet escalier pour passer au Neubourg. La porte appelée Maleporte a disparu, et les escaliers ont été remplacés par un chemin rapide, mais praticable, servant à unir la ville haute à la ville basse, qui ne forment plus

(1) La ville avait quatre portes : celle du Château, celle des Chavannes, celle des Moulins, et enfin la *Mala-Porta*.

qu'un seul tout aujourd'hui. A cette époque le seigneur de Neuchâtel faisait sa résidence dans un château dont il ne reste plus qu'une tour carrée, et qui était bâti sur le rocher où sont aujourd'hui les prisons.

Si l'on en croit nos amateurs d'antiquités, la tour de Diesse, tout comme celle qui appuie l'ancien château, serait une construction élevée par Jules César pour contenir les Helvétiens, qu'il avait repoussés dans leur patrie : ils disent encore que César en confia la garde à un seigneur de Diesse, lequel donna son nom à cette tour, et dont la postérité s'y est maintenue jusqu'en 1580. Ce serait certes un exemple bien remarquable, et peut-être unique, de la constance de la fortune.

Sans remonter à une antiquité anssi reculée, il paraît cependant que cette tour est très-ancienne. Sur l'un des premiers plans du Jura, au dessus du lac de Bienne, est une grande vallée ou plateau, qui porte le nom de *Diesse*. Le village principal porte le même nom, et tout auprès sont les ruines d'un château qui appartenait au seigneur de cette contrée, dont la famille, d'origine très-ancienne, se qualifiait du titre de *chevaliers et seigneurs de Diesse*. Tout ce plateau du Jura jusqu'à Hassembourg dépendait des comtes de Fenis, dès lors comtes de Neuchâtel : il devint l'apanage d'un cadet de la famille, et fut ensuite la proie des évêques de Bâle. Ceux qui ont parcouru les chroniques de ce pays savent que, depuis le 12e siècle, la famille de Diesse fut attachée au service des comtes de Neuchâtel qui, selon toute apparence, lui remirent cette tour, laquelle était un poste de confiance, puisqu'elle défendait l'entrée de la ville par la rue du Château.

On rencontre de temps à autre dans les chroniques des Conrard, des Nicolas, des Jean et des Didier de Diesse, comme occupant cette tour et ce fief; mais on n'y trouve malheureusement aucun fait relatif à cette famille, qui soit digne de l'histoire. Quelques-uns d'entr'eux furent chanoines à Neuchâtel : Jean de Diesse, *domicellus*, (en langue romane *domzel*, c'est-à-dire seigneur féotier ou vassal,) était historiographe du chapitre au commencement du 15e siècle : grand partisan de l'autorité féodale, sa bile s'échauffe quelquefois, à ce brave Jean de Diesse, surtout quand il raconte les démêlés du comte Conrard avec les bourgeois de Neuchâtel et l'alliance de ces derniers avec les Bernois, car le bon homme n'aimait guère les Bernois non plus que les Confédérés en général. — Olivier de Diesse, l'un d'entr'eux, avait si mal calculé sa dépense sur ses revenus, qu'il se vit obligé, en 1580, de faire liquider sa fortune par voie de justice; et bien que la princesse eût permis que son fief fit partie des biens saisissables, ses dettes en surpassèrent la valeur. Ce beau fief fut alors dispersé entre les mains de plusieurs créanciers; l'état retira quelques pièces à prix d'argent, et entr'autres un droit de cinq muids de vin qui se prélevaient sur la cave du Landeron.

Quant à la tour de Diesse, elle devint la propriété de la ville de Neuchâtel, qui venait de voir son hôtel de ville et le dépôt de ses archives anéantis à la suite d'une terrible catastrophe. Le jeudi 8 octobre 1579, vers les neuf heures du matin, une trombe accompagnée de tonnerre et d'éclairs, éclata sur Valangin. L'énorme quantité d'eau qui tomba dans le Val-de-Ruz y renversa des ponts, des arbres, des maisons et des moulins. Le Seyon prodigieusement enflé et chargé de toute sorte de débris, après avoir renversé le pont du Vauseyon, vint se précipiter dans la vallée de l'Ecluse, et fondit bientôt sur la ville par la rue des Moulins, où il abattit deux bâtimens et un pont. Le pont de la Croix-du-Marché ayant été de même emporté, le torrent s'arrêta devant celui de la boucherie, où était la *Tour à Mazel*, (1) construite en gros quartiers de roc sur une double arcade, et servant pour le dépôt des archives de la ville. Cette tour fut renversée, tous les papiers de la commune ou bourgeoisie entraînés dans le lac, et plusieurs personnes écrasées sous les décombres.

Il s'agissait, après un si grand désastre, de choisir un nouvel emplacement plus sûr que le précédent pour y loger les nouvelles archives. La tour de Diesse, assise sur un rocher, élevée fort au dessus du niveau des plus grandes eaux possibles, et qui se trouvait en ce moment à vendre, parut très-propre à cet usage. Après quelques difficultés de la part du souverain, la ville de Neuchâtel obtint la faculté d'en faire l'acquisition; sous la condition cependant que la tour cesserait d'être un fief et rentrerait dans la classe des autres bâtimens bourgeois; que la ville ne pourrait ni l'exhausser ni la fortifier; qu'en temps de guerre elle serait remise entre les mains du souverain pour servir à la défense tant du château que de la ville, et rendue aux ministraux une fois le danger éloigné.

Telle fut la destinée de la tour de Diesse : la ville la possède encore aujourd'hui; mais depuis bien long-temps, et surtout depuis qu'un généreux citoyen, David de Purry, lui a fait construire un vaste et solide hôtel-de-ville, la tour n'est plus le dépositaire des archives, elle ne sert plus qu'à loger... une grosse cloche.

Le fief de Diesse fut dispersé entre les créanciers d'Olivier; les diverses pièces dont il se composait ont successivement passé de mains en mains, jusqu'à ces derniers temps où le souverain actuel en a fait l'acquisition pour les réunir au domaine de l'état. — Olivier de Diesse n'eut qu'un fils nommé Jean, qui prenait encore le titre d'écuyer, et qui fut intendant des eaux et forêts du prince. Jean fut le dernier rejeton de la famille, n'ayant laissé qu'un

(1) *Mazel*, en vieux français, signifie boucherie.

fils illégitime, lequel remplit les fonctions de concierge au Val-de-Travers.



BIOGRAPHIE

DE

THOMAS PLATTER.

(Suite et fin.)

Mikonius et sa mère conseillèrent à Platter de quitter sa vie errante et d'épouser leur servante; ce à quoi le jeune homme se décida sans hésiter; leurs noces furent si modestes, que personne ne s'en aperçut dans la maison. Bientôt Platter, accompagné de sa femme, retourna dans sa patrie dans l'intention de s'y établir. Il emprunta à l'un de ses oncles quinze batz pour entreprendre une sorte de commerce, commerce qui consistait en un petit débit de vin et de pommes, et dont le produit suffit à leur entretien. Du reste, il était bien vu dans le Valais, si ce n'est par les prêtres, qui le considéraient de mauvais œil, parce qu'il arrivait de Zurich, d'une ville hérétique, et surtout parce qu'étant marié, il ne leur offrait plus l'espoir de le voir prêtre comme eux, ainsi qu'on l'avait souhaité. Du reste, Platter les payait bien de la même monnaie, depuis que s'étant une fois rendu à Notre-Dame des Hermites, et y ayant avoué devant ses confesseurs qu'en Silésie il avait, un jour maigre, mangé du fromage par inadvertence, le prêtre lui refusa l'absolution à moins qu'il ne fît une pénitence publique: le pauvre Thomas au désespoir se voyait déjà entre les griffes de Satan, lorsque fort heureusement il trouva un prêtre plus indulgent qui le déchargea de ce péché Mais il n'en conserva pas moins de la rancune contre les prêtres, et c'est ce qui le décida un beau jour à prendre son enfant sur son dos, à se faire suivre de sa femme et à retourner à Bâle, où il obtint bientôt une place de maître d'école avec un appointement de 40 livres du pays. La place était lucrative; mais justement alors régnait une grande disette; le boisseau de froment coûtait 6 livres et le pot de vin huit rappes. Platter voulant monter sa maison, acheta un lit pour cinq livres, et de plus un petit chaudron fêlé et un bassin à eau: c'était là tout leur entrain de ménage. Mais étant tombé malade à force d'études et de travail, il se décida à quitter Bâle pour aller vivre à Porrentruy près d'un médecin de sa connaissance. Sa mauvaise étoile voulut que son enfant y mourût de la peste. Accablé par cet événement, Thomas dirigea de nouveau ses pas vers Zurich, où il prit encore une fois la hallebarde pour entrer dans les rangs des Zuricois le jour de la bataille de Cappel: son courage n'y fut point mis à l'épreuve, bien qu'il assure ne pas avoir eu peur. Toujours errant et irrésolu, il retourna à Bâle, où il obtint la chaire de professeur de grec. Puis il s'associa avec quelques Bâlois pour fonder une imprimerie: cette nouvelle entreprise ne leur réussit point, parce qu'ils avaient à peine fait quelques bénéfices, que leurs femmes se hâtaient de s'en emparer pour satisfaire leur goût pour la toilette. Bientôt la discorde se mit entre les maris mécontens, et la chose en vint à tel point, qu'ils finirent par se battre. Platter quitta le métier d'imprimeur, dans lequel il avait trouvé si peu de sujets de satisfaction, et il se retira avec quatorze cents florins de dettes, somme considérable pour ce temps-là. Comme il avait trois enfans à élever, il semblait que jamais il ne pourrait se tirer de la misère; mais enfin, après tant et tant de tribulations, la fortune commença à lui sourire. Au lieu de perdre courage, il s'occupa de nouveau de l'enseignement des langues anciennes, et il travailla avec tant de succès, que non-seulement il parvint à payer ses dettes, mais il acheta une maison et des terres. Le moment était favorable, les lumières perçaient dans la plupart des cantons de la Suisse, et le goût de l'instruction qui se répandait dans toutes les classes, fut le signal d'une ère nouvelle: une foule d'hommes sortis de l'obscurité devinrent célèbres par leur savoir et leur érudition. Platter, honoré maintenant, épousa, après la mort de sa première femme, la fille d'un conseiller de Bâle, homme d'un rang distingué. Puis ayant eu le malheur de la perdre, il se remaria pour la troisième fois avec la fille de Megander, ministre bernois. Après avoir occupé pendant trente-sept ans le même poste, il se retira avec une pension de 80 florins, et mourut en 1582, âgé de quatre-vingt trois ans, laissant après lui une nombreuse postérité. Son fils Félix étudia la médecine à Montpellier et acquit aussi de la célébrité.



LA GUERRE

DU

PLAPPART.

Au temps où nous vivons on y regarde à deux fois avant que d'entreprendre une guerre : autrefois on faisait moins de façons, et l'on épargnait de la sorte aux diplomates bien de la peine trop souvent inutile. Les Suisses, nos ancêtres, toujours en armes, semblent quelquefois ne chercher qu'un prétexte, futile ou non, pour guerroyer.

En 1458, la ville de Constance donna un grand tir public, auquel fut invitée toute la noblesse des environs, ainsi que les Suisses et quelques villes de la Souabe. Treize grands prix et beaucoup d'autres de moindre valeur devaient être décernés aux plus habiles tireurs. Tout allait au mieux dans ce meilleur des mondes possibles : on tirait, on dansait, on chantait, on buvait; mais ici-bas tout a son terme, et les têtes commençèrent à s'échauffer. Un gentilhomme de Constance s'avisa de refuser à un Lucernois un *plappart* de Berne, (environ demi-batz) sous prétexte que l'ours empreint sur cette pièce semblait être une vache. La ressemblance y était-elle, ou y avait-il malice de la part du gentilhomme? c'est ce qui importe assez peu. Quant au Lucernois, il se fâcha tout rouge, et d'autant plus que bon nombre d'individus se plaisaient à encourager les railleries du gentilhomme. Bientôt on en vint aux voies de fait, on repoussa la force par la force, et les Suisses qui étaient présens, s'apercevant de ce qui se passait, abandonnèrent spontanément la place du tir, indignés qu'ils étaient de cette violation flagrante des droits de l'hospitalité; puis ils s'en retournèrent chacun chez eux, non sans jurer de se venger. Dans ce temps-là une insulte faite à un Suisse s'adressait à la nation. En conséquence, les Lucernois se hâtèrent de prévenir leurs Confédérés, et avant même que Berne fût informé de l'insulte faite à ses armoiries, ils étaient déjà sur la route de Constance. Dès le lendemain on voyait marcher dans la même direction les Unterwaldiens, puis les hommes d'Uri, de Schwitz, de Glaris, de Zug et de Zurich. — Tandis que les Bernois envoyaient leur cartel à l'offenseur, et que 300 Soleurois, ayant à leur tête l'avoyer du canton, allaient joindre ceux qui les avaient précédés, 4000 confédérés traversaient la Thurgovie, rançonnant et pillant les domaines des Constanciens et de leurs alliés. Ils s'emparèrent de Weinfelden, dont la juridiction appartenait à un parent du jeune gentilhomme qui avait si gravement insulté l'ours de Berne; puis ils s'avancèrent sur Constance. — Bien qu'elle se trouvât sous la domination du duc Sigismond d'Autriche, cette cité se vit abandonnée à elle-même, et, faute de trouver d'autres moyens de conjurer l'orage, elle s'empressa d'offrir une rançon de 3000 florins, que les Confédérés acceptèrent, et cela grâce à la médiation de l'évêque de Constance, qui dès lors devint leur allié. — Weinfelden fut rendu à Constance moyennant 2000 florins, et les bourgeois de Constance, tout contens d'en être quittes à ce prix, se gardèrent bien à l'avenir de prendre l'ours de Berne pour une vache.

BRUNNEN.

Brunnen est un bourg du canton de Schwytz, situé sur le lac des Waldstetten, à une lieue de Schwytz, dont il est séparé par une des vallées les plus fertiles et les plus peuplées de la Suisse. Sa position à l'extrémité de cette vallée, qui est le seul passage pour arriver de ce côté au chef-lieu du canton, lui donne une grande importance commerciale. C'est un entrepôt pour les marchandises qui traversent le St. Gotthard. Le trajet de Brunnen à l'extrémité méridionale du lac ne pouvant se faire qu'en bateau, une grande partie des habitans se vouent au métier de batelier, et leur principale occupation est

de transporter les marchandises destinées pour Altorf. La Mouotta, qui parcourt le Mouotta-Thal, vient, près de cet endroit, verser dans le lac ses eaux troubles et fangeuses.

Brunnen est encore célèbre par le traité que les cantons forestiers y conclurent en 1315 après la bataille de Morgarten. Dans l'endroit où Brunnen est situé, le lac forme un golfe, ou plutôt un coude très-resserré : l'une des branches, qui se dirige à l'ouest, est séparée de l'autre branche qui se dirige vers le sud, par le Seelisberg, vis-à-vis et à un quart de lieue de Brunnen. Ces deux parties du lac présentent un aspect bien différent l'une de l'autre. La partie méridionale forme un bassin profond, encaissé entre de hautes montagnes presque perpendiculaires, dont la base vient plonger dans les profondeurs du lac. Rien de plus majestueux que cette partie. L'autre portion, représentée dans le dessin N° 23, est plus étendue et entourée de montagnes moins élevées; ce qui lui donne un aspect moins sombre. A droite on voit la base escarpée du Righi, plongeant de même dans le lac; plus loin une partie du Bürgenberg, et, dans le fond, le mont Pilate, reconnaissable à sa crête dentelée. Le cap qui s'avance sur la gauche est une partie du Seelisberg. Si l'on veut jouir du magnifique aspect de ces deux parties du lac de Lucerne, il faut gravir les hauteurs à l'est du village : car de nul autre côté on ne peut apercevoir une aussi grande portion de ce lac remarquable à tant d'égards.

LE

VAL DE LIE,

(VAL D'ILLIER.)

Cette vallée débouche à Monthey, bourg du bas-Valais, vis-à-vis de Bex. Elle s'étend à quatre lieues dans l'intérieur des montagnes au sud, jusqu'aux confins de la Savoie, dont elle est séparée par de hautes montagnes et des glaciers. Quelques sentiers conduisent à Abondance, Samoëns, Taninges, etc, dans le Chablais. Cette vallée, que parcourt l'impétueuse Viège, est à peine connue et presque point fréquentée des voyageurs; et cependant aucune autre vallée de la Suisse ne pourrait offrir plus d'intérêt à l'amateur des beautés alpestres. Elle renferme trois villages, Trois-Torrens, Val-d'Illier, qui en est le chef-lieu, et Champéri, qui est le plus élevé des trois. La contrée est très-fertile; jusque près de Val-d'Illier la végétation est magnifique, et les châtaigniers surtout sont d'une rare beauté : une multitude d'autres arbres à fruits ombragent la vallée; plus haut ce sont de belles prairies ou d'excellens pâturages, qui produisent des fromages estimés. Une multitude d'habitations et de châlets sont disséminés sur les deux côtés de la vallée, qui se trouve bornée par des montagnes couvertes d'une belle verdure et couronnées par des pics d'une immense hauteur, au milieu desquels la Dent-du-Midi tient le premier rang. Le passage est continuellement varié par des accidens de toute espèce dans les forêts, les montagnes, les rochers, les torrens, etc. : aussi le paysagiste y rencontre-t-il des tableaux du plus beau genre. Le botaniste ne perdra pas non plus ses peines en parcourant cette contrée; car il est assuré d'y faire une ample moisson de plantes rares. La population de la vallée n'est pas moins intéressante : elle se fait remarquer par sa simplicité et son originalité tout empreinte de force et d'énergie; on y reconnaît les vertus des habitans des Alpes qui ont conservé leur nature primitive, c'est-à-dire, de la bonhomie, le goût de l'hospitalité, et une franchise qui approche quelquefois de la grossièreté. Ces braves gens-là sont assez curieux, et font aux étrangers des questions pleines de naïveté, et leurs réparties arrivent pleines de vivacité. Une particularité que l'on rencontre chez ces montagnards, c'est qu'au premier abord, il est assez difficile à un étranger de distinguer les femmes d'avec les hommes; car, de même que ces derniers, elles portent assez ordinairement une culotte, dans laquelle elles enferment leurs jupons de la ceinture en bas. Ce fait paraîtra étrange, et cependant cet usage a son utilité comme les jupes courtes des femmes du Gouggisberg; car, par les mêmes motifs, elles trouvent un avantage à avoir les jambes dégagées d'entraves, et cela afin de pouvoir cheminer plus facilement dans des sentiers raboteux et difficiles, couverts souvent de plusieurs pieds de neige, ou encore pour grimper aisément sur les cerisiers et en cueillir les fruits sans mettre en danger leur modestie. Ces femmes ressemblent encore aux hommes en ce qu'elles partagent tous leurs travaux : quelque temps qu'il fasse, on les voit courir d'une vacherie à l'autre, soigner les troupeaux, faucher l'herbe : aussi sont-elles endurcies à la fatigue. Leur attitude, leurs gestes et leurs mouvemens, encore plus que leur costume, décèlent plutôt des hommes que des femmes, et, comme dit un auteur, elles valent les hommes des autres contrées. Du reste, elles ne sont pas absolument dépourvues de grâces; car elles sont généralement, de même que les hommes, grandes et bien faites, et l'on peut dire que la beauté n'est point rare parmi elles. La richesse du pays consiste dans le produit de leurs bestiaux, dont ils s'occupent presque uniquement. Malheureusement on se voit forcé d'adresser à la population masculine un reproche plus ou moins fondé; c'est d'user trop libéralement d'une sorte d'eau-de-vie qu'ils distillent avec des cerises ou des prunes, et, ce qui en est une consé-

quence assez naturelle, d'être peu galans avec leurs femmes. Du reste, on dit que celles-ci se dédommagent avant le mariage de la rudesse de leurs futurs maris.

Il est encore à remarquer que cette peuplade n'a rien de commun avec ses voisins, les Valaisans et les Savoyards; et peut-être est-ce à juste titre que l'on a prétendu que ce peuple devait son origine à des fuyards, cherchant dans ces solitudes un asile contre les cruautés des barbares venus du nord, qui ravagèrent l'Helvétie, dans le cinquième siècle.

L'OCHISTEIN.

Parmi tant de passages qui traversent les Alpes en tout sens, celui de la Grimsel est certainement l'un des plus remarquables, et nul autre peut-être n'offre autant de variétés de sites. En effet, si l'on part de Meyringen, où la nature réunit tout ce que l'on peut souhaiter en fait de pittoresque et de gracieux paysages, que d'aspects divers, que de contrastes jusqu'à l'hospice de la Grimsel! Tantôt vous rencontrez de jolis vallons, tantôt des précipices affreux, des gorges profondes qu'inonde l'Aar écumante, tantôt des ponts d'une hardiesse effrayante, puis des cataractes, des montagnes hérissées de glaciers; en un mot, vous y pouvez passer tour-à-tour par toutes les nuances du beau, du gracieux, de l'étonnant ou de l'horrible.

Après avoir traversé le joli vallon de Grund, à une lieue de Meyringen, après avoir traversé l'Aar sur un pont couvert, on arrive au bout de vingt minutes à un endroit où le chemin est séparé de la rivière par un rocher isolé, appelé l'Ochistein; rocher qui semble placé là en sentinelle pour garder un pont qui traverse l'Aar bouillonnante. Mais à coup sûr l'envie ne viendra pas à chacun de passer sur ce pont, qui n'est composé que de deux pièces de bois vacillantes, soutenues par un rocher placé au milieu de la rivière comme un pilier naturel. Et pourtant ce pont est le seul et unique passage pour ceux qui viennent de la Grimsel et qui veulent visiter la haute vallée d'Urbach, située vers le sud. Tout le passage environnant est à la fois grandiose et agreste. (Voyez le dessin N° 22.)

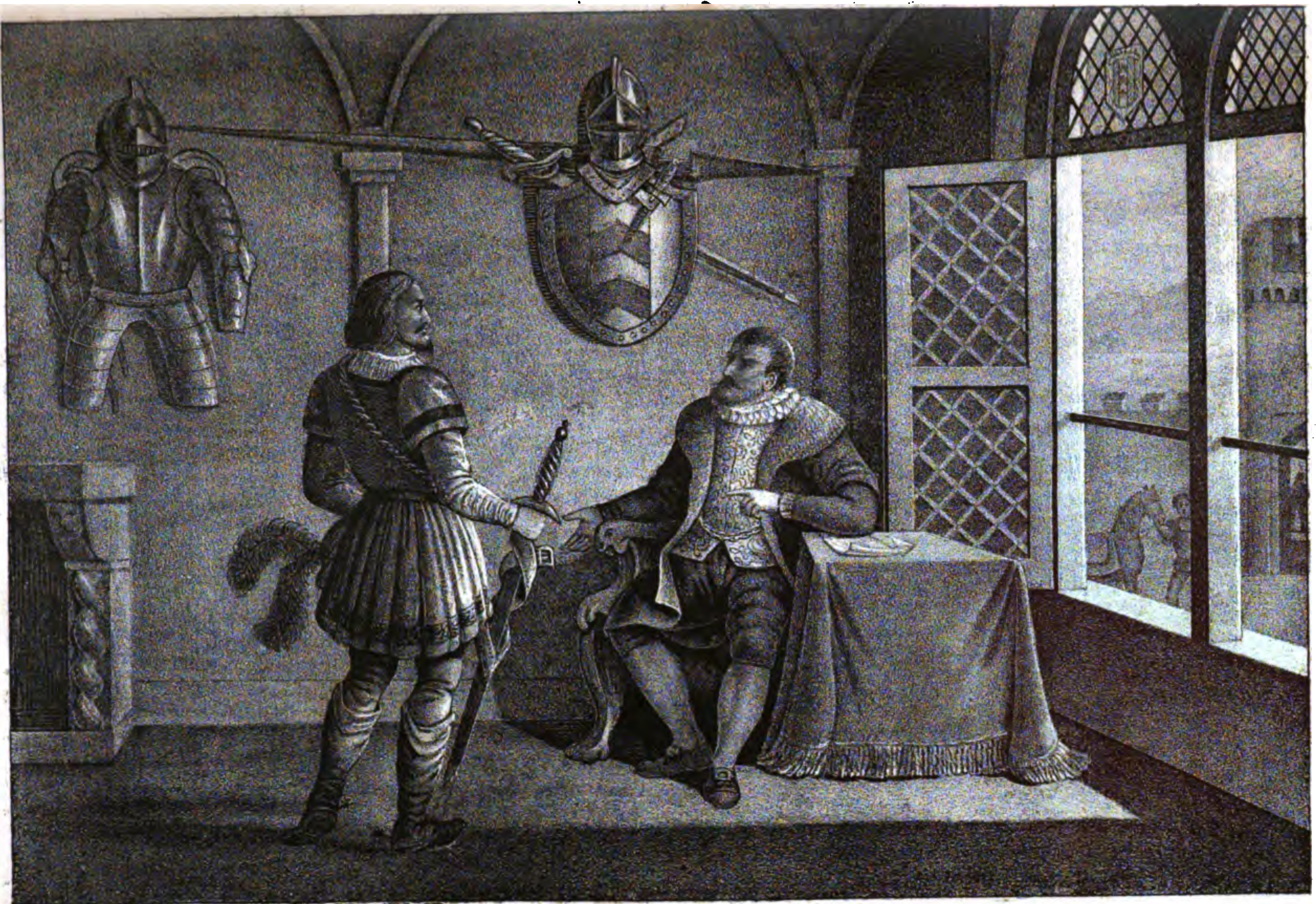
QUELQUES MOTS SUR LA RÉFORMATION A NEUCHATEL.

Guillaume Farel avait fait, en 1528, mais sans succès, une tentative pour faire adopter à Neuchâtel le régime calviniste. Obligé de se retirer, il y laissa quelques partisans, lesquels préparèrent la voie à une nouvelle tentative, qui eut lieu en 1530. La destruction de tout ce qui tenait à l'ancien culte fut le point de ralliement des réformés, le désordre fut porté à son comble, les autels brisés ainsi que les meubles qui en dépendaient. — Des scènes sanglantes auraient eu lieu si des députés de Berne n'avaient proposé la voie d'une votation populaire dans le but d'arriver à un résultat définitif, et, le 4 novembre, dix-neuf voix décidèrent l'adoption du calvinisme.

L'intérieur du temple fut bientôt dépouillé d'ornemens : deux tables en marbre pour la Ste Cène remplacèrent le maître-autel; on substitua aux stalles des chanoines de petits bancs simples et sans dossier; la plupart des chapelles se virent occupées par des bancs fermés, et comme tous les assistans devaient être assis, on pratiqua des galeries au dessus de la porte masquée de la nef et dans les deux retours des bas côtés. — Une simple chaire en bois de noyer fut appuyée à une colonne de la nef au centre de l'église, et l'on consacra en latin l'époque de la destruction de la religion catholique, dans l'inscription suivante qui orne encore aujourd'hui l'impériale de la chaire :

oCTobrIs qVVM soL IVIT ter qVIntVs In oCTo
LVX VITæ CastrI LVXIt In Vrbe noVI.

IMPRIMERIE DE PETITPIERRE, A NEUCHATEL.



RODOLPHE D'ERLACH
prend congé du comte de Nidau.

N.22



LOCHISTEIN

N. 28.



LE LAC DE LUCERNE,
partie du Nord.

NEUCHATEL
jusqu'au 13me & 14e siècle.

1. Eglise de notre Dame.
2. Tour de César.
3. La male porte.
4. La tour de Diesse.
5. Escalier terminant la rue du Château.
6. Ancien Château.
7. Rue du Château.
8. Neubourg.
9. Porte de Neubourg (tour des Chavannes)
10. Porte.
11. Rue des Moulins.
12. Tour et porte.
13. Rue des Chavannes.
14. Rivage actuel.

LA

TOUR-BAYARD.

L'extrémité orientale du Val-de-Travers (canton de Neuchâtel) est fermée par deux montagnes dont les bases sont si rapprochées les unes des autres, qu'elles ne laissent d'autre passage pour arriver au village de St. Sulpice, que la grande route et la rivière appelée l'Areuse. C'est là ce qu'on nomme aujourd'hui le *pont de la roche*, et ce qu'on nommait jadis la *roche de St Sulpice*, qu'il ne faut pas confondre avec la *Tour-Bayard*, située plus loin. D'après un document qui nous reste encore, et à en juger par quelques entailles que l'on voit dans le rocher, destinées, selon toute apparence, à recevoir des poutres, il paraît qu'il y avait autrefois des constructions faites dans le but de défendre avec avantage, du côté de France, l'entrée du Val-de-Travers: mais il nous reste si peu de notions précises sur cet emplacement, que tout ce qu'on pourrait avancer à cet égard serait trop incertain pour pouvoir l'admettre comme vrai.

Quand on a traversé le village de St Sulpice, les montagnes se rapprochent, la vallée s'élève brusquement, et la route devient si rapide, si resserrée entre deux chaînes de rochers, qu'il a fallu faire sauter la roche pour rendre libre le passage. C'est là qu'était placé le fort appelé la *Tour-Bayard*, auprès de laquelle on payait le péage. Comme il en est fort question dans les anciens actes, on peut assez naturellement en conclure l'existence d'un châtelain ou d'un receveur chargé de prélever le péage sur les passans ou sur les marchandises. Du reste, on ne connaît absolument rien qui ait rapport au fort de la Tour-Bayard, si ce n'est qu'une énorme chaîne de fer, tendue d'un rocher à l'autre, servait à interdire le passage dans l'occasion.

Cet endroit a acquis de la célébrité dans la contrée à raison du premier échec que le duc de Bourgogne y essuya en 1476, lorsqu'il voulut de-là pénétrer en Suisse. Laissons ici parler le chanoine Hugues de Pierre, chroniqueur du chapitre de Neuchâtel; car il est difficile de résister au plaisir de transcrire ce que nous dit le vieux conteur dans son langage aussi original qu'expressif.

« A grandes chevauchées venait le duc Charles (1) » avecque moult gens de pied et de cheval, espandant la terreur au loing par son armée innumé» rable : là estaient cinquante mille, voire plus, » hommes de guerre de toutes langues et contrées, » force canons et autres engins de novelle facture, » pavillons et accoustremens tout reluisans d'or, et » grande bande de valets, marchands et filles de » joyeux amour. Semblable moultitude bruyait de » loing, et baillait épouvantement ès confins. De » tout quoi bien advisés, les seigneurs des Ligues » tost ordonnèrent deux cents hommes d'armes et » cent de Soleure, à cette fin renforter la ville de » Neufchastel et tenir dedans. Ceux de la Bonne» ville, Biel, Cerlier et Landeron, arrivés en haste, » furent ordonnés à la garde de la *Tour-Bayard*, » où faisait beau voir accourre pareillement tous » les hommes forts et gens de bien de la Comté, » aussi ceux de M. de Valangin. Les archers de » Rhételin et autres pays de notre Sire devers le » Rhin, partie se logèrent au castel de Thièle et en » la ville de Landeron, partie furent mis et embus» qués à la roche de *St Sulpy* et en celle de la *Cusseta*. (1) Bonne garde ainsi faite et ordonnée, » apparaît l'avant-bataille des Bourguignons, cui» dant descendre par la Tour-Bayard, et criant aux » nostres de retrayer la chaîne et bailler passage; si» non tous pendus seraient. A telle semonce ne fut » respondu que à grands coups d'arquebusades : » tant et si bien furent frottés les plus curieux et » hardis Bourguignons, que tous virèrent dos..... » Sur ce, le grand duc Charles, voyant le passage » de la Tour-Bayard clos aux siens, chemina sur » Jouxgne, et porta son armée devant Grandson. »

Tout auprès de la Tour-Bayard est un petit enfoncement que l'on appelle *Combe à la Vuivra*, nom bien connu dans les anciens actes, et qui n'est guère moins célèbre dans la contrée. La tradition rapporte que, dans le 14e siècle, un serpent monstrueux, auquel on avait donné le nom de *vuivra*, s'étant logé dans cet enfoncement, y attaquait les passans, et que son voisinage devint tellement insupportable, que l'on se vit obligé de transporter au village de Buttes la voie qui tend des Verrières au Val-de-Travers. Mais un nommé *Sulpis Raymond*, habitant du village de St Sulpice, conçut le généreux dessein de purger la contrée du monstre. Après avoir soigneusement observé ses habitudes, il construisit une grande caisse qu'il transporta sur les

(1) Charles-le-Téméraire.

(2) La Clusette entre passage Neuchâtel et le Val-de-Travers.

lieux mêmes, dans un moment où il pensait que l'animal était absent; puis il se logea dans la caisse, armé de flèches et d'une sorte de hallebarde.



De retour à son gîte, le serpent, tout inquiet de la présence d'un objet nouveau, en fit plusieurs fois le tour et l'enveloppa dans les nombreux replis de son corps flexible; puis il se tranquillisa et alla se reposer au pied du rocher, sur lequel le soleil dardait en plein ses rayons. — Raymond observait le monstre et attendait patiemment le moment favorable pour l'attaquer avec avantage. Lorsqu'il le vit bien endormi, il lui lança quelques flèches au travers d'ouvertures qu'il s'était ménagées sur les côtés de la caisse ; l'animal étant blessé et le sang ruisselant à grands flots, Raymond attendit qu'il fût assez affaibli par la perte de son sang; puis il sortit de sa caisse, et l'attaqua avec sa pertuisane. A la vue de son ennemi le serpent se ranima : s'élancer sur lui, le blesser et le terrasser fut pour lui l'affaire d'un moment; mais épuisé par ce dernier effort, le monstre enfin succomba sous les coups redoublés du vainqueur qui, dit-on, porta la peine de la précipitation avec laquelle il était sorti de sa caisse, et mourut quelques jours après. — Le comte Louis, qui gouvernait alors, affranchit la famille de Raymond de la main-morte et de certaines redevances personnelles, et il voulut que sa maison eût à la fois droit d'hôtellerie et d'asile.

A envisager l'affaire au fond, il paraît probable qu'un Raymond a en effet débarrassé la contrée d'un monstre qui interrompait les communications; mais il est fort possible que la fable soit venue entourer la vérité de quelques broderies; il est possible que d'un reptile, d'un quadrupède ou d'un bipède, d'un loup ou d'un voleur de grand chemin réfugié dans un antre de rocher ou dans le fort chastel de la Tour-Bayard, ou se soit complu à faire un serpent semblable à l'hydre de Lerne. Quoi qu'il en soit, le comte Louis, qui avait l'âme noble et généreuse, qui savait en même temps apprécier le mérite et la valeur, qui avait déjà purgé les gorges de l'évêché de Bâle, le mont du Vully et le Val-de-Ruz, des voleurs qui infestaient les grands chemins, le comte Louis ne devait pas manquer d'accorder une honorable distinction au courageux citoyen de St Sulpice.

Quant à la Tour-Bayard, dont il est si souvent fait mention dans nos actes publics, elle est dès long-temps tombée en ruines. Lorsqu'on entreprit d'agrandir ce passage, (c'était en 1748) on fit crouler une voûte qui avait sans doute appartenu à cette tour, et sous laquelle on trouva des flèches et des médailles. Il est très-probable, au reste, il est même hors de doute que la chaîne de fer scellée dans le rocher qui borde la grande route, est un monument de l'arrivée en Suisse de Charles-le-Téméraire. Aussi les Neuchâtelois aimeraient-ils trouver gravée sur le rocher l'inscription **1476**.

LA

GUERRE DE LAUPEN

ET

RODOLPHE D'ERLACH.

(Suite.)

Pendant ce temps-là les braves enfermés dans Laupen eurent à soutenir de rudes assauts : les catapultes, les béliers et autres machines de guerre des assiégeans faisaient pleuvoir une grêle de pierres dans la ville et en ébranlaient les murailles, tandis que les mineurs en creusaient les fondemens. On comptait dans le camp ennemi, outre 700 casques couronnés, 200 chevaliers superbement équipés, et de plus, 3000 hommes à cheval et 15 à 16 mille hommes de pied. Journellement arrivaient des renforts de l'Alsace, de la Souabe et d'autres contrées. Le comte de Nidau commandait cette armée, et Furstenberg avançait avec d'autres cohortes venant des états autrichiens. Tout le monde attendait avec le plus vif intérêt l'issue d'une lutte aussi inégale, et les amis des nouvelles républiques suisses étaient dans une grande anxiété, laquelle était bien fondée au reste; car si Berne tombait, c'en était fait de toute la Suisse occidentale, dont cette république était le noyau, le centre et l'appui.

De leur côté, les Bernois ne restèrent pas oisifs : tous les hommes valides, habitant le territoire de cet état, s'armèrent et se rassemblèrent; les guerriers du bas Simmenthal, (territoire de Weissenau)

commandés par Jean de Weissenbourg; ceux de la vallée de Hasli et de Cuno de Rinkenberg avec ses gens se hâtèrent de venir au secours de leurs combourgeois qu'ils ne voulurent point abandonner, comme en agirent tant d'autres au moment du danger. Puis Jean de Krambourg fut député auprès des cantons forestiers, dont le traité d'alliance avec Berne venait d'expirer. Il leur représenta que le sort de la république dépendait d'une seule journée et d'une résistance contre des forces bien supérieures. Alors les landammans d'Unterwalden lui répondirent au nom de la landsgemeinde assemblée: Sire de Krambourg, notre ami, retournez auprès des vôtres, dites-leur que la vraie amitié se reconnaît au besoin, et que sous peu nous leur en donnerons des preuves.»



Aussitôt des messagers partent en toute hâte, et traversent le lac des Waldstettes : Attinghausen fait assembler la landsgemeinde d'Uri, et Weydmann celle de Schwyz. Parmi les hommes composant cette dernière assemblée se trouvait alors encore le vénérable Stauffacher, et, parmi ceux d'Uri, Guillaume Tell. Bientôt 900 hommes d'élite, après avoir traversé les montagnes, arrivèrent à Muri près de Berne; puis, le lendemain, 20 juin, ils traversèrent la ville pour aller camper une lieue plus loin. Alors on songea à se rendre favorable par des actes de piété celui qui donne la victoire; on fit des processions, des vœux, des aumônes, tandis que le noble d'Erlach présidait le conseil de guerre afin de régler les opérations à suivre le jour suivant. A minuit le signal du départ fut donné : 900 hommes des Waldstettes, 300 de Hasli, 300 du Simmenthal, 4000 de Berne et des environs sortirent de la ville par un beau clair de lune, suivis de 80 cavaliers de Soleure, que cette ville, bien que menacée elle-même par le duc d'Autriche, envoyait au secours de ses fidèles alliés de Berne. Puis on voyait marcher à la tête de l'armée le grand aumônier Bæselwind, avec le St Sacrement. Les murailles de la ville étaient couvertes de vieillards, de femmes, mères et épouses, envoyant un dernier adieu à ceux qu'on ne devait peut-être plus revoir. Enfin les guerriers disparurent derrière une sombre forêt, et les sénateurs retournèrent à l'hôtel-de-ville, afin d'être prêts à tout événement de veiller à la sûreté de la ville; tandis que les femmes se rendaient à l'église pour y passer la nuit devant les saints autels. L'armée, pleine d'assurance, continuait sa marche au travers d'une contrée montueuse et boisée : mais d'Erlach avait pris toutes les précautions nécessaires pour éviter une surprise ou une embuscade; précaution du reste inutile, car la noblesse qui se trouvait devant Laupen, plongée dans les plaisirs, ne crut pas nécessaire d'aller à la rencontre d'un ennemi qu'elle croyait ne pas pouvoir lui échapper. Cependant grande fut sa surprise lorsque, à midi, les Bernois vinrent prendre position sur le Bromberg, qui dominait leur camp, ayant le dos couvert par une vaste forêt. Mais quelque avantageuse qu'elle pût être, cette position leur cacha la vue de Laupen. Beaucoup de nobles tournèrent en dérision cette subite apparition de l'armée bernoise; mais le comte de Nidau, mieux avisé, leur dit : «C'est un ennemi que vous rencontrerez toujours assez tôt, et qui ressemble à un buisson d'épines, que l'on ne peut toucher sans se piquer.» Le banneret Fülistorff, de Fribourg, voulut aussi modérer leur morgue et leur jactance; mais on l'accusa de poltronnerie : alors sa fierté étant mise en jeu, «la bannière de Fribourg ne tombera qu'avec moi,» leur répondit-il, «mais vous aurez lieu de vous repentir de vos bravades.» Ces avis ne furent point écoutés par cette jeune noblesse, à la fois orgueilleuse et indisciplinée; plusieurs de ceux qui la composaient poussèrent même l'audace jusqu'à venir défier l'ennemi devant les rangs de l'armée. Jean de Makenberg, avoyer de Fribourg, s'étant écrié que les Bernois avaient des femmes déguisées parmi eux : «C'est ce que l'on saura bientôt,» répliqua Cuno de Rinkenberg. Quant à l'aumônier Bæselwind, qui s'était écarté de la troupe, il fut malheureusement rencontré, portant la sainte hostie, par quelques jeunes chevaliers, qui l'emmenèrent avec eux et le promenèrent dans leur camp, où il fut exposé à la risée et aux sarcasmes des nobles guerriers : mais ne sachant que faire d'un tel prisonnier, ils le renvoyèrent après lui avoir fait subir cette mauvaise plaisanterie. Le Comte de Nidau proposa encore une fois des moyens d'accommodement avec les Bernois. «Maintenant,» dit-il, «qu'ils ont vu la supériorité de nos forces, ils seront probablement plus traitables.» Mais cet avis fut rejeté avec mépris. «Cette petite troupe que nous voyons devant nous,» cria-t-on, «sera en notre pouvoir aujourd'hui;» et en attendant le moment du combat, on s'amusa encore à armer des chevaliers. Le comte de Nidau ne pouvant contenir davantage l'impatience de ses dignes soldats, rangea son ar-

mée en bataille, l'infanterie d'un côté et la cavalerie de l'autre. Cette cavalerie était la fleur de l'armée, composée d'une noblesse superbement équipée, bouillante de courage et avide de gloire, mais dont l'arrogance et l'insubordination rendaient les manœuvres difficiles. D'Erlach, de son côté, ne perdait pas non plus son temps : il avait dans son armée beaucoup de jeunes gens, de ces jeunes gens (que Makenberg nommait des femmes), peu habitués aux combats : d'Erlach, en homme prudent, les plaça à l'arrière-garde. Sa tactique était d'exiger d'abord des siens une sévère subordination, et puis ensuite de jeter le désordre dans les rangs ennemis par une attaque prompte et vigoureuse. Les Waldstettes ayant demandé à combattre contre la cavalerie, cet honneur leur fut accordé : en conséquence ils furent détachés avec les Soleurois, ceux du Simmenthal et d'Oberhasli, pour s'opposer à la cavalerie, qui manœuvrait pour gagner les hauteurs et tourner les Bernois. D'Erlach lui-même, avec le reste de l'armée, fit face à l'infanterie ennemie qui, manquant d'espace pour se déployer entièrement et déborder l'armée bernoise, formait une masse compacte et présentait un front semblable à une muraille de fer poli. Connaissant l'ardeur guerrière de la jeunesse bernoise, il se mit à choisir parmi les plus courageux, et surtout parmi les corporations des bouchers et des tisserands, et il exalta encore leur courage en s'écriant : « Où sont ces jeunes gens si joyeux, qui, chaque jour à Berne, parés de fleurs et de panaches, sont les premiers à toutes les danses? Qu'ils suivent maintenant d'Erlach et la bannière; à eux aujourd'hui l'honneur de leur ville! » Cette



allocution fut reçue par de vives acclamations. Aussitôt arriva le signal du combat : les frondeurs s'étant avancés les premiers, firent chacun trois décharges qui jetèrent le désordre dans les rangs ennemis, puis ils se retirèrent. De lourds chariots bardés de fer descendaient rapidement la colline et firent de larges et profondes trouées dans les colonnes compactes des ennemis; les chars, qui ne pouvaient se mouvoir qu'en ligne directe, transportaient les guerriers les plus intrépides de l'armée, et aucune cuirasse ne résistait à leurs coups. Dans cet instant il y eut quelque trouble parmi les Bernois : l'arrière-garde, composée de jeunes gens jusqu'alors étrangers aux combats, prit pour une fuite le mouvement rétrograde des frondeurs, et s'enfuit elle-même en se dirigeant vers la forêt. On s'aperçut bien vite de ce mouvement, et on s'empressa d'aller en informer le général qui, loin de se troubler, s'écria : « Amis, la victoire est à nous, les lâches nous quittent. » Mais bientôt ces derniers, tout honteux de leur retraite précipitée, retournèrent à leur poste, où ils combattirent vaillamment, à l'exception de quelques-uns qui étant restés dans la forêt furent honnis et appelés du sobriquet de forestiers. D'Erlach se saisit de la bannière de Berne, et se tournant vers cette intrépide jeunesse, à l'ardeur de laquelle il avait déjà fait plus d'un appel: « A nous maintenant, » leur dit-il; puis semblables à un torrent impétueux, ils s'élancèrent tous ensemble dans les intervalles qu'avaient pratiqués les chariots au milieu de l'infanterie ennemie. Alors le combat prit une tournure terrible et sanglante, rien ne put résister aux efforts des Bernois; leurs longues épées, leurs hallebardes et leurs massues hérissées de pointes de fer étaient entre leurs mains des armes qui à chaque coup donnaient la mort. Au milieu de cette effroyable mêlée l'avoyer de Makenberg tomba pour ne plus se relever. Fidèle à sa parole, le banneret Fülistorff ne lâcha la bannière de Fribourg qu'avec le dernier souffle de vie; il mourut comme un brave au milieu de quatorze de ses parens, qui tous partagèrent son sort. Beaucoup d'autres Fribourgeois périrent de même, mais non sans avoir combattu valeureusement : quant aux Bernois, ils eurent aussi en cet instant à déplorer la perte de quelques-uns de leurs plus braves guerriers. Enfin les ennemis voyant partout leurs rangs rompus et leur résistance inutile, furent saisis d'une terreur panique, et prirent subitement la fuite, jetant loin d'eux leurs armes et leurs armures. Ceux des pays français traversèrent la Sense au dessus de Laupen, tandis que les Allemands passaient la Sarine au dessous de cette ville.

Le soleil était prêt à se coucher, et les Waldstettes avaient encore un terrible combat à soutenir contre la formidable cavalerie de l'ennemi : plusieurs fois ils faillirent en être entourés, mais leurs rangs ne purent être entamés. Quand ils virent l'infanterie ennemie en fuite, ils élevèrent alors l'un des leurs au dessus de leurs têtes, afin d'avertir les Bernois de ce qui se passait. A ce signal ces derniers se ruent avec fureur sur les flancs de la cavalerie, et en un

instant la victoire fut décidée. Dès ce moment la déroute devint complète : tout ce qui restait de cette noblesse, naguère si fière et si sûre de la victoire, chercha son salut dans la fuite, après un combat qui avait à peine duré deux heures. Un des premiers que l'on reconnut parmi les morts fut le comte de Nidau : il n'avait pas parlé à la légère lorsque, peu auparavant, il disait au duc d'Autriche que les Bernois n'étaient pas des ennemis à mépriser. Le duc lui ayant demandé si peut-être il en avait peur : « Non! » répliqua-t-il, « Nidau peut-être y perdra la vie, mais il la vendra chèrement, et l'honneur lui restera. » Près de lui gisait le comte Eberhard, et, au grand regret des vainqueurs, ce Jean de Savoie que son vieux père espérait en vain de voir revenir comme médiateur heureux et messager de paix. Le malheureux Jean de Savoie venait, par sa démarche irréfléchie, de préparer un long veuvage à sa jeune épouse Marguerite de Châlons. Trois comtes de Gruyères étaient étendus sur le champ de bataille, et onze autres comtes avaient également perdu la vie. Le Seigneur de Blumenberg, de la Souabe, apprenant la mort de tant d'hommes distingués, dit à son écuyer : « A Dieu ne plaise que Blumenberg survive à de tels hommes! » et quoique déjà hors de la mêlée, il tourna la bride de son cheval et s'élança au milieu des Waldstettes où il trouva bientôt le trépas qu'il cherchait. Le champ de bataille était jonché de morts, d'armes et de débris de tout genre : on y comptait quatre-vingts casques couronnés et vingt-sept bannières : l'ennemi avait perdu quatre à cinq mille hommes, dont un tiers faisait partie de la noblesse et était la fleur des chevaliers.

(La suite au prochain numéro.)

LE

CHATEAU DE THOUNE.

(Dessin N° 24.)

L'origine de la ville de Thoune se perd dans la nuit des temps : son nom, Dunum, est celtique et décèle une haute antiquité. Elle avait autrefois des seigneurs ou comtes, qui portaient son nom ; mais lorsque la maison de Zæhringen devint, dans le onzième siècle, la dynastie régnante dans la petite Bourgogne, les princes de cette maison reconnurent la position avantageuse de cet endroit et profitèrent de l'occasion pour l'acheter de ses anciens seigneurs. En 1182, Berthold V, afin de contenir la noblesse des environs, bâtit le château fort de Thoune sur une colline, et fortifia la ville. Des ducs de Zæhringen, cette seigneurie parvint à la maison de Kibourg et Habsbourg-Kibourg. En 1311 les deux jeunes comtes de Kibourg, Hartmann et Eberhard, conclurent un traité de combourgeoisie avec Berne. Hartmann, l'aîné des deux frères, aurait bien voulu ne pas partager avec son frère cadet l'héritage de leurs pères, et grâce à ce motif dicté par l'égoïsme, il nourrissait contre lui une secrète inimitié. Eberhard était prieur d'Amsoldingen, chanoine à Cologne et Strasbourg, et à cette époque il se trouvait à Bologne, où il faisait ses études : il avait 60 marcs d'argent à percevoir annuellement pour ses dépenses; mais cet argent lui arrivait d'une manière si irrégulière, qu'il prit enfin le parti de traverser les montagnes pour venir demander son héritage à son frère aîné. Pour toute réponse, on se moqua de lui. Hartmann était alors à Landshout, château situé à quelques lieues de Bourgdorf, où Eberhard s'était décidé à passer la nuit. Mais pendant son sommeil il fut saisi et lié par son frère, et envoyé presque nu au château de Rochefort, dans le pays de Neuchâtel. (Le comte Hartmann était gendre du comte Rodolphe de Neuchâtel.) Eberhard fut forcé d'accepter pour arbitre de leurs différens le duc Léopold d'Autriche, qui lui étant peu favorable, décida que Hartmann resterait propriétaire des terres de la famille et qu'Eberhard ferait sa résidence au château de Thoune, mais que sur les 200 marcs d'argent faisant le revenu de ses prébendes, il en paierait les trois quarts à son frère, afin d'acquitter les dettes de la maison. Force fut au cadet d'accepter ces dures conditions pour recouvrer sa liberté. Dans le but de célébrer dignement cette réconciliation, toute la noblesse des environs fut invitée au château de Thoune. Après le repas on s'approcha du feu qui brûlait dans la grande salle : Hartmann entretint alors ses amis de ses projets nouveaux, et il leur dit entr'autres qu'il serait bon de faire nommer un tuteur à son frère. On tint encore de part et d'autre plusieurs discours offensans pour ce dernier; jusqu'à ce qu'enfin les partisans d'Eberhard, impatientés et indignés de tout ce qu'ils entendaient répéter, tirèrent leurs épées; à l'instant le parti contraire en fit autant, et un combat acharné s'engagea entre ces farouches barons. Le tumulte était affreux, le désordre à son comble, et au milieu de la bagarre le comte Hartmann fut tué sur l'escalier du donjon; sans qu'on ait jamais su si c'était de la main du comte Eberhard ou de celle de Jean de Kien. Son cadavre fut jeté du haut du château au milieu des bourgeois de Thoune, qui, tout effrayés par le bruit du combat, affluaient en armes au château. Eberhard en ayant fait fermer les portes, se hâta d'expédier aux Bernois un messager, qui leur promit que le comte serait leur combourgeois, et qu'il leur laisserait une partie de ses biens, ainsi que ses droits d'investiture sur la ville de Thoune, le tout moyennant leur protection. Le ré-

sultat de ce message fut que les Bernois délivrèrent le comte assiégé par ses sujets, et le rétablirent dans tous ses droits : malheureusement, loin de trouver en lui un allié, ils n'eurent pas d'ennemi plus perfide; car tant lui que ses successeurs furent continuellement en guerre avec eux. Mais enfin après avoir vendu leurs droits seigneuriaux pour subvenir aux frais de guerre, les Bernois s'emparèrent définitivement de Thoune en 1384.

La vue dont on jouit depuis le château de Thoune est vraiment incomparable : toute la contrée environnante forme un tableau des plus magnifiques et des plus variés, et en même temps l'un des plus étendus, comprenant la chaîne des hautes Alpes de l'Oberland, dont le Niesen semble avoir été détaché et placé comme une sentinelle sur le premier plan : l'entrée du Simmenthal le sépare de la chaîne dentelée du Stockhorn, dont la base est cachée par des collines verdoyantes. Dans la vallée qui se déploie au pied du château, on voit le lac et la ville de Thoune, et tout autour du lac on n'aperçoit que des collines boisées, des plaines couvertes de verdures et de jolis villages. Autrefois un bras de l'Aar passait derrière le château du côté du nord ; mais il fut comblé par une chute de montagnes ; et maintenant cet endroit, qui s'appelle l'*Avalanche* (Lauine), offre une agréable promenade.

LES

BATELIÈRES DE BRIENZ.

(Dessin N° 25.)

On ne parle guères aujourd'hui du lac de Brienz, de ce lac dont les environs abondent en points de vues si magnifiques, sans que son nom rappelle aussitôt à la pensée et ses belles batelières et ses fameuses chanteuses. A son arrivée dans ces lieux, l'étranger jette à peine un coup-d'œil sur ces rivages romantiques, tant il a hâte d'examiner les visages féminins, dans l'idée que chacun d'eux va lui offrir l'image d'une belle batelière. Or il est facile de comprendre qu'il n'est que trop souvent trompé dans son attente. Il est bien vrai que les femmes de Brienz passent en général, et cela à juste titre, pour être bien faites, pour avoir un teint frais et blanc, ainsi qu'une voix mélodieuse. Mais si toutes les habitantes de cette charmante contrée ne sont pas vraiment des beautés, toutes du moins sont batelières ; et la raison en est simple : la plus grande partie des propriétés des Brienzois étant situées sur l'autre rive du lac, tout le monde se voit ainsi obligé de voyager par eau ; mais comme, durant l'été, la plupart des hommes vont garder leurs troupeaux sur les hautes montagnes, il en résulte tout naturellement que ce sont les femmes qui font le métier de batelier. Chaque maison, chaque ménage, pour ainsi dire, a son bateau : c'est en bateau que les jeunes filles vont, le matin, chercher le laitage que leur fournissent leurs vaches; c'est encore en bateau qu'elles mènent leurs chèvres au pâturage ; en un mot, à Brienz tout se transporte par eau. Aussi cette partie du lac est-elle singulièrement animée par ces nombreuses embarcations, dont une partie conduit les voyageurs qui veulent aller visiter les cascades du Giessbach.

Rien de plus romantique, par une belle soirée, que ces légers esquifs guidés par de jeunes filles chantant d'une voix harmonieuse et sonore des airs nationaux, dont les échos du rivage prolongent les modulations, tandis que les rames battent l'onde en cadence, et que le bateau sillonne sa surface calme et azurée. Le caractère sauvage de certaines rives du lac ajoute encore au charme de ce tableau : le bruit lointain de l'imposante cascade, les hautes montagnes d'alentour, cette riche végétation produite par un heureux climat, ces beaux noyers balançant leur feuillage, en forme de berceaux, jusqu'à la surface du lac, font de tout cet ensemble un tableau à la fois extrêmement gracieux et sévère.

URSULE DE HOMBERG.

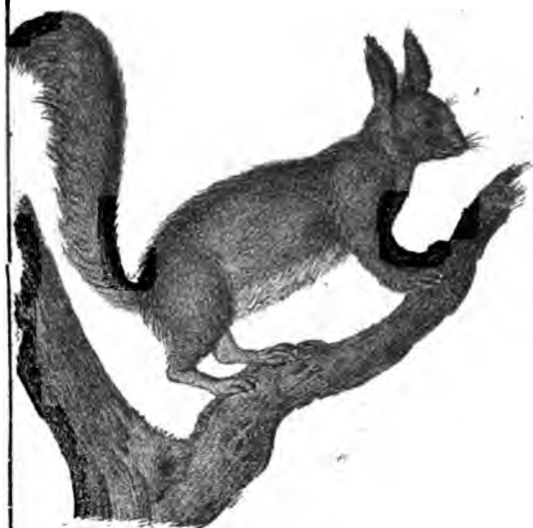
(Dessin N° 26.)

Entre Aarau et Brugg est le village d'Auenstein, situé sur la rive gauche de l'Aar, et adossé contre une montagne boisée. Ce village fut le berceau d'une ancienne maison de ce nom, et quelques ruines, quelques débris indiquent l'emplacement de leur manoir. Cette maison s'éteignit, et le château tomba en partage à la famille des Reinach, dont le siége était près du village de ce nom, maintenant dans l'Argovie, à une lieue du lac de Hallwyl. Cinq ou six membres de cette famille figurèrent parmi les ennemis les plus acharnés des Suisses à la bataille de Sempach, où tous périrent près les uns des autres, à l'exception d'Hemmann, de la branche cadette, jeune homme plein de fougue, qui ne dut la vie qu'à une blessure qu'il se fit à un pied en voulant imiter les autres chevaliers, qui coupèrent avec leurs épées les longues pointes de leurs souliers pour pouvoir combattre à pied. Malgré sa colère et son désespoir, le jeune homme fut obligé de quitter le champ de bataille. Après cette journée si fatale à la noblesse autrichienne, les Suisses dé-

truisirent entr'autres le château de Reinach. Hemmann de Reinach ne voulut pas avoir le nom d'être resté oisif durant cette guerre : il se retira dans son château fort d'Auenstein, d'où il continua pendant plusieurs années à inquiéter les Confédérés par ses excursions à main armée. Dans cet intervalle il épousa la jeune et belle Ursule de Homberg, dont les grâces ni la vertu ne purent tempérer l'ardeur belliqueuse d'Hemmann. Le système de guerre organisé par ce dernier devint un véritable brigandage : il dévastait les campagnes, pillait et brûlait les habitations, et en massacrait les habitans. Mais le jour du châtiment arriva enfin : après plusieurs avertissemens inutiles, les Soleurois et les Bernois se mirent en campagne, en 1389, et se trouvèrent bientôt devant le château d'Auenstein. Une première sommation de se rendre fut adressée à la garnison, avec menace, en cas de refus, qu'il n'y aurait point de quartier à attendre. Le fier Reinach, se croyant le plus fort, refusa ; mais bientôt il eut lieu de s'en repentir. Lorsque les machines de guerre ébranlèrent les murailles et que les assiégeans se préparèrent à emporter la place d'assaut, Hemmann vit bien toute l'inutilité de sa défense, et en conséquence, il se rendit à discrétion : mais il était trop tard. On accorda seulement à Ursule, son épouse, un sauf-conduit, tant pour elle que pour son enfant au berceau et les femmes de sa suite, afin qu'elles pussent se retirer au château de Bernau. De plus, on lui accorda la faveur d'emporter ce qu'elle avait de plus précieux. Mais Ursule, en épouse fidèle et dévouée, ne connaissait rien de plus précieux que son mari, qu'elle n'aurait pu songer à abandonner : elle le prit donc sur ses épaules, et suivie de ses femmes et de son enfant, elle sortit du château. Les assiégeans, touchés de ce noble dévouement, observèrent scrupuleusement ce qu'ils avaient promis. Hemmann échappa de la sorte à une mort certaine ; car la garnison, forte de cent hommes, et composée de brigands, fut passée au fil de l'épée, et le château pillé et brûlé. Il existe encore dans l'évêché de Bâle des descendans d'Hemmann de Reinach et d'Ursule de Homberg.

L'ÉCUREUIL.

Buffon dit, et on sait du reste, que l'écureuil est un joli petit animal qui n'est qu'à demi sauvage, et qui par sa gentillesse, sa docilité et l'innocence de ses mœurs, mériterait d'être épargné par le chasseur ; car il n'est ni carnassier, ni nuisible. Le genre écureuil comprend beaucoup d'espèces ; mais nous ne parlerons ici que de l'écureuil commun, qui est



très-connu en Suisse, bien qu'il fasse partie des quadrupèdes des pays septentrionaux, où l'on vend sa fourrure par parties très-considérables.

L'écureuil est de la famille des rongeurs, et comme eux il n'a point de dents canines, mais seulement deux dents incisives à chaque mâchoire : aussi la nourriture qu'il préfère se compose-t-elle de fruits à coques, tels que les noisettes, les glands, les noix, etc. Il est si alerte et si éveillé, qu'il semble rivaliser de légèreté avec l'oiseau : on le voit toujours perché sur les branches des arbres ou à leur sommet, mais jamais dans le bas, et il parcourt des forêts entières en sautillant de branches en branches avec une incroyable légèreté. Il aime l'ombre et la fraîcheur des forêts, et il sait toujours bien se mettre à l'abri des rayons du soleil au moyen de sa queue longue et velue, dont il se fait une sorte de parasol. Pendant le jour il se tient ordinairement dans son gîte, qu'il établit d'ordinaire dans un arbre creux ou à l'enfourchure de deux branches, et il y sait placer son nid avec beaucoup d'intelligence : ce nid est construit en mousse et recouvert dans le haut par une espèce de toit, qui le rend impénétrable à la pluie. Le soir l'écureuil sort de chez lui pour folâtrer, faire l'amour, et manger : grand ami de la propreté, il se peigne et fait sa toilette avec ses pates et ses dents. Chaque couple produit trois ou quatre petits par an.

Ce joli quadrupède, si vif, si gentil, si intelligent, n'est cependant pas toujours aussi innocent que veulent bien le prétendre la plupart des naturalistes. En voici la preuve : En 1813, on remarqua, dans les forêts des environs de Thoune, une grande quantité de beaux sapins dont l'écorce était enlevée circulairement à une hauteur de plusieurs pieds, sans qu'on pût apercevoir aucune trace d'instru-

mens tranchans sur la partie du bois dépouillée de son écorce. Les dégâts devenant de plus en plus considérables, les forestiers en firent rapport à l'autorité qui commença de son côté les perquisitions les plus sévères, lesquelles aboutirent en définitif à la découverte de plus d'un millier de belles plantes en partie écorcées, et qui par conséquent étaient menacées de périr. Cependant on ne découvrait pas les déprédateurs, et l'on cherchait vainement à deviner de quelle espèce ils pouvaient être. Enfin on établit une exacte surveillance dans la forêt, et on promit des récompenses considérables à ceux qui découvriraient les auteurs de ces dévastations. Puis on battit les bois jour et nuit pour découvrir l'ennemi inconnu; mais c'était toujours inutilement, et les dégâts allaient en augmentant de jour en jour. — La chose en était là quand un particulier prit le parti de passer une nuit entière au haut d'un sapin, immobile, les yeux et les oreilles aux aguets. Enfin, au point du jour, il entendit un animal ronger près de lui: son attention fut excitée au plus haut degré, dans l'attente où il était d'apercevoir l'être extraordinaire et invisible qui avait pu faire tant de mal en si peu de temps. Mais quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il découvrit que cet ennemi si redouté n'était autre qu'un écureuil ordinaire qui, à l'aide de ses dents incisives, coupait transversalement l'écorce extérieure d'un sapin et l'arrachait par grands lambeaux avec ses pates de devant, puis mangeait à son aise le libre ou écorce intérieure. Un coup de fusil eut bientôt fait façon du petit animal, et l'inspection de ses intestins prouva qu'il faisait sa nourriture de cette partie délicate de l'écorce. Il paraît que d'autres moyens de subsistance ayant manqué cette année-là à ces quadrupèdes, ils surent s'en créer de nouveaux aux dépens des forêts. Une chasse générale mit fin à ces dévastations.

L'INQUISITION

A

NEUCHATEL.

(en 1439.)

L'acte suivant est la seule trace que l'on trouve de procédure instruite par l'*Inquisition* dans l'ancien Comté de Neuchâtel: le pays était trop pauvre alors pour que ce tribunal pût s'y établir.

« Nous frère *Ulrich de Torrente*, de l'ordre des frères prêcheurs, inquisiteur, pour la foi, député par messire *Jean de Prangin*, évêque de Lausanne, pour la recherche des crimes d'hérésie dans son diocèse, avons poursuivi spécialement *Jacques Du Plan*, de la paroisse de Neuchâtel, accusé d'hérésie, d'idolâtrie et d'autres crimes, niant la Ste Trinité, reniant sa part du paradis, prêtant hommage au diable, et ayant commis d'autres crimes détestables, qu'il a reconnus, non de son propre mouvement, mais après de fortes exhortations à lui répétées. — Par l'avis de plusieurs personnes notables, ecclésiastiques et séculières, il condamne le dit *Jacques Du Plan*, comme hérétique obstiné et impénitent, à être livré au bras séculier; exhortant le juge à prononcer, suivant les saints Canons, sentence de mort et mutilation de membres, ainsi que confiscation de tous ses biens, à partager en trois portions, dont deux au fisc, et la troisième à l'office de l'Inquisition, pour suppléer à ses frais. — Donné à Neuchâtel, sur le cimetière de l'église; *Matthieu de Cottens*, domzel, étant maire de Neuchâtel, sous le sceau de l'Inquisition. Le samedi 20 juin 1439. — *Témoins:* noble et puissant seigneur, *Jean comte d'Arberg*, seigneur de Valangin; *Jean de Neuchâtel*, seigneur de Vauxmarcus; *Jean de Colombier*, (tous chevaliers;) *Louis d'Estavayer*, co-seigneur du dit lieu; *Aimon d'Estavayer, Othenin de Clairon, Jacques de Diesse, Jacques de Vauxmarcus, Ulrich Haller, Jacques de Montagny* et *Jean de Treytorrens*, (tous domzels;) *Pierre Gruères, Pierre de Gradibus, G. Esthonnaz*, (tous notaires;) messires *Etienne Bourselier, Jacques Berchinet, Pierre Queue-d'âne*, (tous chanoines de Neuchâtel;) enfin, messire *Jean de Pierre*, curé d'Onnens » (1).

ANECDOTE LUCERNOISE.

Tel était l'empire de la superstition dans le moyen-âge, que le Conseil de Lucerne défendit sous des peines graves d'aller, sans une permission spéciale, visiter le lac du mont Pilate, de peur que quelque mal-intentionné, en y jetant quelque ordure, n'en fît surgir des tempêtes et n'attirât ainsi sur la plaine la vengeance du spectre qui résidait dans ces eaux infernales. Chaque printemps on faisait jurer aux bergers de cette montagne de ne conduire personne au lac maudit, et de n'en pas même indiquer le chemin: d'anciens comptes, conservés dans les archives de Lucerne, portent qu'on payait un florin par jour à l'huissier qui allait de cabane en cabane faire prêter ce serment. Cappeller, auteur d'une histoire du mont Pilate, cite un acte rédigé en latin, qui prouve qu'on avait sévi contre des curieux convaincus d'avoir tenté de monter au dit lac sans permission.

(1) L'acte original est en latin.

IMPRIMERIE DE PETITPIERRE, A NEUCHATEL.

N°24



LE CHATEAU DE THOUNE.



ÚRSULE DE HOMBERG.

LE

CANTON D'UNTERWALDEN.

En abordant du lac de Lucerne sur le rivage d'Unterwalden, du côté de Stanzstad ou de Buochs, on a devant soi la riante vallée de Stanz, qui étale aux yeux du spectateur ses coteaux couverts de la plus belle verdure et parsemés d'une multitude d'agrestes habitations. Ces habitations sont ombragées par une forêt d'arbres fruitiers de toute espèce, parmi lesquels serpentent des ruisseaux d'une eau fraiche et abondante, et dont les bords sont couverts d'herbages et de plantes succulentes. De cette station on remarque, au midi, une chaîne de montagnes de moyenne hauteur, qui sépare deux grandes vallées : l'une, à l'est, est la vallée alpestre d'Engelberg qui, avec toute la partie du pays voisine du lac des Quatre-cantons jusqu'au Kernwald, forme la contrée nommée Niedwalden, (ce qui veut dire, en français,) *sous la forêt*, dont le chef-lieu est Stanz. L'autre vallée, qui s'étend depuis le Kernwald au Brunig, comprend le Haut-Unterwalden (Obwalden) dont Sarnen est le chef-lieu. Ces deux parties du canton sont indépendantes l'une de l'autre, chacune a sa constitution, sa landsgemeinde et ses landammans. La surface de tout le canton est d'à-peu-près 38 lieues carrées, et sa population de 24,000 âmes, dont le Haut-Unterwalden comprend la plus grande partie. Les habitans professent la religion catholique; leur caractère est sérieux et porté à la dévotion : tout comme leurs voisins d'Uri et de Schwyz, ils sont enthousiasmés pour la liberté qu'ils ont héritée, doués d'un vrai courage et d'une grande simplicité de mœurs. Du reste, ils n'aiment point les changemens, dans quelque sens qu'ils puissent se produire : aussi sont-ils réellement restés ce qu'ils étaient primitivement, des bergers uniquement occupés du soin de leurs troupeaux, méprisant toute industrie, tout commerce qui ne serait pas un produit de leur bétail. Chez eux il n'y a point de moisson, point de vendange; car il n'y a ni blé, ni vigne : on n'y rencontre guère non plus de moulins, ces bonnes gens allant acheter la farine nécessaire à Lucerne. Et cependant tout le pays peut être comparé à un vaste jardin; c'est une vaste prairie couverte de la plus belle verdure et ombragée par les plus beaux arbres; à l'exception toutefois des hautes vallées d'Engelberg et du Melchthal qui ne présentent que des pâturages. Néanmoins il y a quelque industrie dans la première de ces vallées, où l'on file de la filoselle; aussi est-ce la partie du canton où règne le plus d'aisance. Les fromages du pays sont des plus estimés de la Suisse; ils deviennent très-durs et se conservent ainsi fort longtemps.

On trouve plusieurs lacs dans ce canton : le lac pittoresque d'Alpnach n'est qu'une portion de celui des Quatre-cantons, dont il est séparé par un détroit de peu de largeur. Il en est de même du lac de Stanz; mais les lacs de Sarnen, de Lungern, de Trubi et de Melch sont propres au canton d'Unterwalden. Ces deux derniers n'ont guère plus d'une demi-lieue de tour, et sont alimentés par la fonte des neiges des hautes montagnes qui les entourent. Le lac de Lungern a une lieue de longueur et un quart de lieue de largeur, il est situé au pied du Brunig dans une vallée couverte de la plus riante verdure. En 1791, les habitans de Lungern, dans le but de gagner du terrain, firent la tentative de dessécher ce lac : après avoir travaillé pendant six ans pour creuser un canal souterrain de 212 toises de longueur, ils furent obligés d'abandonner l'entreprise, qui vient d'être reprise avec plus de succès; car le niveau de l'eau est abaissé de 100 pieds. Le lac de Sarnen a deux lieues et demie de longueur sur une demi-lieue de largeur. Le paysage qui entoure ce lac est des plus gracieux. Le calme de la nature, la verdure qui tapisse les montagnes, dont la base est couverte d'une multitude de maisons, une grande quantité de beaux arbres pittoresquement groupés, et qui reflètent leur verdure dans l'eau calme et transparente du lac; le tout forme un tableau pastoral d'un genre vraiment enchanteur. (Voyez le dessin N° 27.)

Entre le lac de Lungern et celui de Sarnen se trouvait autrefois un troisième lac, celui de Giswil, qui a été desséché en 1761.

Le canton est traversé par deux rivières : l'Aa, du Haut-Unterwalden, qui prend sa source au pied du Brunig, traverse les lacs de Lungern et de Sarnen, et se jette dans le golfe d'Alpnach, après s'être réunie à la Melch, qui sort du Melchthal; et l'Aa, du bas-Unterwalden, qui traverse avec impétuosité la vallée d'Engelberg, et se jette, près de Buochs, dans le lac des Quatre-Cantons.

On ne trouve aucune ville dans ce pays, car Stanz et Sarnen ne sont que des bourgs, dont le premier

renferme 5000 habitans, et le second 3500. Il possède cinq couvens, dont deux à Sarnen, deux à Stanz, et un à Engelberg. Le canton ne renferme que treize églises paroissiales et environ 100 ecclésiastiques, et l'on y compte un grand nombre de chapelles. Les églises sont presque toutes bien bâties et entretenues; les plus belles sont celles de Stanz et de Saxelen, où le marbre se trouve en profusion. Ce dernier édifice est un digne monument consacré à la mémoire de Nicolas de Flue, dont les dépouilles mortelles y sont déposées.

Les maisons du pays sont presque toutes construites en bois, et sur le même plan: celles des riches se distinguent seulement par leur grandeur,



cependant elles sont généralement petites; ce qui se comprend aisément, car ici la cave, la grange, le hangar et la remise, ne prennent ordinairement aucune place dans la maison, et n'en dérangent jamais la symétrie; ce qui leur donne une apparence assez uniforme. Ces maisons n'ont pas même toujours une écurie. Le foin se conserve dans des fenils, petits bâtimens élevés à la place même où l'herbe a été fauchée, et près desquels on trouve quelquefois un autre bâtiment où est renfermé le bétail en hiver.

Le costume des Unterwaldiens est, parmi les costumes suisses, un de ceux qui ont subi le moins de changemens; celui des hommes seulement a éprouvé quelques variations: le grand chapeau de paille chargé de rubans, qu'ils portaient comme les femmes, a assez généralement fait place au chapeau de feutre; le reste du costume n'a rien non plus de particulier. En revanche, les femmes, excepté peut-être à Stanz et à Sarnen, ont conservé dans toutes ses parties leur costume bizarre, qui certes ne serait guère envié par les Grâces. Ce costume varie pour quelques détails dans les diverses contrées du canton: en général les cheveux sont tressés avec un ruban et fixés derrière la tête, sous la forme de deux anneaux, avec une épingle longue de dix à douze pouces. Ces épingles sont un objet de luxe chez les Unterwaldiennes: elles sont en laiton, ou en argent ou en métal doré, selon la fortune des personnes qui en achètent, elles se terminent d'un côté par une tête large et plate, et sont enrichies de verroterie. En été elles s'affublent encore d'un énorme chapeau de paille, dont le dessus est un véritable jardin couvert d'une profusion de rubans et de fleurs de toutes les couleurs. La couleur du ruban qu'elles lacent avec leurs cheveux ne leur est pas indifférente: les filles en portent constamment







de blancs; ceux que portent les femmes sont le plus ordinairement rouges, et le noir est réservé pour celles qui, sans être mariées, ont donné la preuve qu'elles n'étaient plus dans l'état de pureté et d'innocence. Une autre espèce de coiffure dans le Haut-Unterwalden est destinée aux femmes âgées, qui, comme les filles, nouent tous leurs cheveux sur le derrière de la tête, mais qui, au lieu de tresses, y fixent un genre de coiffure qui ne ressemble pas mal à un papillon, et qui n'a aucune espèce d'utilité. Les Unterwaldiennes portent un corsage très-bariolé; les jours de fêtes ce corsage est encore orné de chaînes en argent ou au moins argentées. Du reste, il est peu fait pour dessiner d'une manière avantageuse les formes du corps : sur le devant ce n'est guère mieux qu'une planche qui écrase la poitrine. La taille est, de même, presque cachée par l'ampleur des jupes. Le dessin N° 28 représente une jeune fille du Haut-Unterwalden.

LA

GUERRE DE LAUPEN

ET

RODOLPHE D'ERLACH.

(Suite et fin)

(Dessin N° 29.)

Parmi les chefs ennemis se trouvait le comte d'Arberg, qui paraît avoir été un homme fort prudent, car on lui avait confié l'arrière-garde et la surveillance des bagages. Or, dès que le comte vit que la victoire ne serait pas du côté de ses amis, il s'évada brusquement, emmenant avec lui les bagages de tous les seigneurs tués ou vivans, et se constitua de la sorte leur successeur ab-intestat. D'autre part, le comte Eberhard de Kibourg amenait à ses alliés un renfort de quatre mille hommes; mais arrivé près d'Arberg, il apprit la déroute de la noblesse : aussitôt ses soldats s'édipsèrent comme de la bourre chassée par le vent. Quant à l'armée bernoise, après avoir poursuivi l'ennemi, elle se mit à genoux sur le champ de bataille, et rendit grâce à celui qui leur avait donné la victoire, (c'était le 21 juin 1339). D'Erlach, tout fier de ceux qu'il avait menés au combat, les remercia en ces termes : « Je n'oublierai jamais que c'est à la confiance de mes compatriotes envers moi, à leur courage intrépide, ainsi qu'à vous, nos amis des Waldstettes et de Soleure, à qui je dois le succès de cette mémorable journée : vos descendans se rappelleront que leurs pères ont combattu à Laupen, et ce nom seul servira à cimenter une amitié qui ne doit jamais périr. » Ensuite on s'occupa de soigner les blessés : il y en avait beaucoup parmi les Suisses, mais le nombre des morts se trouva être hors de toute proportion avec celui de l'ennemi, auquel il était de beaucoup inférieur. On accorda un sauf-conduit aux Fribourgeois pour venir chercher les leurs, et les transporter dans les tombeaux de leurs aïeux : quant aux autres morts, ils furent enterrés dans de vastes fosses. Lorsque ceux de Laupen, qui n'avaient eu aucune connaissance de la bataille, virent flotter les bannières de leurs compatriotes, ils ne se sentirent plus de joie. Puis, selon l'antique usage, l'armée victorieuse passa la nuit sur le champ de bataille, et le lendemain, de bonne heure, elle se mit en route pour Berne avec la garnison de Laupen. Bæselwind était encore à la tête de l'armée ; derrière lui on transportait les bannières, les riches armures et les armes conquises sur l'ennemi ; tous les visages rayonnaient de joie, de gloire et de fierté.

Cependant ceux qui, le jour de la bataille, étaient restés à Berne avaient passé cette journée dans la plus grande anxiété : l'avoyer de Boubenberg et les plus anciens du sénat ne quittèrent point l'hôtel de ville, attentifs qu'ils étaient à chaque signal des gardes postés sur les tours, et ils attendaient à chaque instant des messagers de l'armée. Les femmes et les enfans, dans l'attente de leur sort, ne quittèrent point les autels et les églises. Enfin le soir, très-tard, on vit accourir un messager apportant la nouvelle de la victoire. Le lendemain, dès le matin, toute la population se transporta sur les murs, sur les tours et les avenues de la ville. Des larmes de joie coulèrent, lorsque enfin, au milieu d'un nuage de poussière, on reconnut les vainqueurs portant en triomphe les nombreuses dépouilles de leurs ennemis. Il serait certes difficile de dépeindre la joie de tous ces vieillards, de ces femmes, de ces enfans, qui revoyaient leurs fils, leurs époux et leurs pères, couverts de lauriers. Leur reconnaissance ne fut pas moins vive envers le brave chef de l'expédition et leurs alliés de Soleure et des Waldstettes. L'alliance avec ces derniers fut renouvelée, on leur paya, pour les frais de guerre, sept cent cinquante livres, et on les dédommagea pour tout ce qu'ils avaient perdu en fait d'armes et de chevaux ; puis, après avoir été fêtés et choyés comme des frères, ces derniers s'en retournèrent tout joyeux chacun chez soi.

Le premier fait d'armes des Bernois après cette victoire fut dirigé contre Jordan de Bourgistein. Ce seigneur était un des principaux instigateurs de cette guerre, et, le jour de la bataille, il avait envoyé un espion à Laupen, avec ordre de l'informer au plus tôt en faveur de qui la victoire se déciderait. Celui-ci ne manqua pas, lorsqu'il vit fuir l'arrière-garde bernoise, d'aller en toute hâte annoncer à son maître que les Bernois étaient en pleine déroute, et celui-ci, ne se sentant pas de joie, récompensa

largement le messager; il donna un grand festin à ses amis, et fit de grandes réjouissances. Mais hélas! sa joie fut de courte durée, car le lendemain arrivèrent d'autres nouvelles. Et quelle ne fut pas sa frayeur lorsque, quelques jours plus tard, ces Bernois détestés vinrent se présenter au pied de son château, et commencèrent aussitôt à en ébranler les murailles à coup de béliers. Voulant sans doute mesurer de lui-même l'étendue du danger du haut de son donjon, Jordan de Bourgistein mit le nez à une lucarne; mais pour son malheur un arbalétrier bernois, à l'œil de faucon, l'ayant aperçu aussitôt, lui décocha une flèche si bien ajustée, que le malheureux seigneur tomba mort sur la place, et ne survécut point à la destruction de son château. Plus tard, quarante hommes de Laupen, trop téméraires, ayant fait une excursion sur le territoire fribourgeois, furent surpris dans leur marche, et vingt-deux d'entr'eux y perdirent la vie. D'Erlach résolut de venger leur mort, et la jeunesse bernoise ne demandait pas mieux. Un jour donc il fit fermer toutes les portes de la ville, afin que ses préparatifs restassent secrets; puis, la nuit suivante, sans que personne eût pu pénétrer ses projets, il sortit avec un escadron de cavalerie et deux bataillons d'infanterie, traversa la Sense, et arriva près de Fribourg dans une forêt, où il laissa son infanterie avec l'ordre de rester immobile jusqu'à ce qu'on le vît brandir son épée; lui-même s'avança vers Fribourg avec sa cavalerie. Devant la forêt était un pâturage où paissaient quelques chevaux : malgré la défense de leur chef, huit hommes osèrent quitter leur embuscade pour s'en emparer; mais bientôt ils furent assaillis par les Fribourgeois, qui, ayant aperçu d'Erlach et les siens, s'étaient mis à leur poursuite. Celui-ci ne voulut point que l'on courût au secours de ceux qui avaient enfreint ses ordres; disant que puisqu'ils aimaient mieux les chevaux que le bien de leur patrie, il était juste qu'ils en portassent la peine. Ce discours eut pour résultat de les laisser massacrer tous. Les Fribourgeois poursuivirent d'Erlach jusqu'au delà de la forêt; mais tout-à-coup le héros bernois, après avoir donné le signal convenu à l'infanterie cachée dans l'épaisseur du bois, fit volte-face avec son escadron. L'ennemi, assailli de tous les côtés, ne songea plus qu'à fuir; dans leur terreur, beaucoup se précipitèrent dans la Sarine, mais il y eut quatre cents d'entr'eux qui restèrent sur la place. Quelques jours après, les Bernois retournèrent devant Fribourg, brûlèrent le faubourg de Gotteron et le pont, et c'est grâce au courageux dévouement de deux bourgeois, que la ville, alors bâtie en bois, dut de ne pas devenir tout entière la proie des flammes.

Cependant les Bernois étaient devenus la terreur de la noblesse ennemie, qui, épuisée et endettée par les frais de la guerre, vendit successivement ses droits seigneuriaux à ses vassaux. « Dieu est devenu bourgeois de Berne, » s'écriaient les peuples écrasés par la guerre. Mais les seigneurs coalisés voulurent essayer de réduire les Bernois par la famine, tout en les harcelant par une guerre d'incursions sur leur territoire; mais ces derniers se faisaient à coups de hallebarde un passage pour le transport des vivres. Du reste, la guerre était devenue pour eux une sorte de récréation, et ils s'y portaient avec tant d'ardeur, que la paix leur devint insupportable; aussi nommaient-ils leurs lits, le temps du carême, qui venait pour un moment suspendre leur activité guerrière.

Lorsque l'avoyer de Boubenberg sortit de Berne pour s'emparer de Hutwyl, petite ville appartenant au comte de Kibourg, il fit précéder son bataillon d'un détachement de cavalerie qui, dans son ardeur, emporta d'emblée la place avant l'arrivée de l'infanterie.

Enfin, après quatre années de guerre, on fit la paix. Berne n'en recueillit que de la gloire, car elle ne conserva pas un pouce de terrain de ses conquêtes; mais dès-lors elle fut respectée et considérée, non point pour la terreur qu'inspirait ses armes, mais à raison de l'esprit public, de la concorde, du dévouement sans bornes de ses enfans envers la patrie. Un triomphe bien glorieux était encore réservé au héros de Laupen : Rodolphe et Jacques, fils du comte de Nidau, tué à Laupen, n'avaient pas encore atteint leur majorité. Leurs plus proches parens, de la maison de Neuchâtel, se sentirent trop faibles pour les protéger eux et leurs possessions, et crurent, en conséquence, ne pas trouver un plus digne protecteur de leur jeunesse et de leur héritage que Rodolphe d'Erlach, naguère leur ennemi, mais dont, au fond, ils honoraient les vertus. La paix une fois conclue, d'Erlach quitta ses armes, et mena une vie retirée au sein de sa famille : il n'accepta ni titres, ni honneurs, et fixa sa résidence habituelle à Richenbach, près de Berne, où il cultivait ses terres. Il parvint à un âge très-avancé, mais sa fin fut indigne de sa glorieuse vie. Un jour, il était seul, ses domestiques travaillaient à la terre : Jobst de Rudenz, d'Unterwalden, son gendre, vint le trouver : une altercation s'éleva entr'eux à l'égard de la dot de sa fille, car Jobst faisait des dettes, tandis que d'Erlach était aussi économe qu'il était intègre et bon capitaine. Rudenz s'emporta, saisit une épée suspendue à la muraille, (c'était la même que d'Erlach avait portée à la journée de Laupen), et en perça le faible vieillard. Aussitôt le meurtrier prit la fuite, poursuivi par les chiens de la maison, et jamais dès-lors on ne le revit. A cette nouvelle, la douleur fut générale dans la ville de Berne, et presque toute la population se mit en campagne à la recherche du meurtrier. Aucun monument n'indique le lieu où repose le héros; mais sa mémoire vit encore au fond du cœur de ses descendans.

L'ÉVÊQUE SALOMON,

LE DUC DE SOUABE, ET LA REINE BERTHE.

Salomon, évêque de Constance, abbé de St. Gall, de Pfeffers et de dix autres couvens, offre un exemple remarquable de la puissance et de l'ambition du clergé pendant plusieurs siècles. C'était un prélat au dessus de son temps, par ses connaissances, son esprit et son éloquence : de plus il était en haute faveur auprès de l'empereur Arnoulph, et il continua à l'être sous ses successeurs Louis et Conrad. Cette faveur, il sut la mettre à profit pour agrandir ses domaines et sa puissance. Nul autre prélat de la Souabe ou de la Suisse ne l'égalait en magnificence et en générosité; il était bien vu à la table des rois et indispensable dans les délibérations de leurs conseils.

La Souabe et l'Helvétie allemande étaient régies par des intendans, et cet emploi était alors administré par deux frères de haute naissance, les comtes Erchanger et Berchthold, de la maison des Agilolfingen. Ces deux princes, qui avaient déjà fait une tentative pour se rendre indépendans, voyaient avec jalousie la puissance de Salomon s'agrandir aux dépens des domaines de l'état; et bientôt l'occasion vint se présenter à eux de changer cette jalousie en haine. Erchanger avait fait bâtir un château à Steinheim, qui lui servit souvent de résidence; mais l'empereur, en vertu d'un acte arbitraire, fit donation de cette terre à l'évêque Salomon, qui, selon quelques historiens, l'avait sollicité de la lui concéder. Celui-ci voulut alors entrer en possession de ses nouveaux droits et faire percevoir les revenus de ce domaine; mais ses représentans furent chassés. L'évêque fit des plaintes et des menaces, qui restèrent sans aucun résultat. Bien plus, quelque temps après, les gens du comte vinrent en force à St Gall, pour y surprendre l'évêque; mais celui-ci parvint à s'échapper et à se sauver dans le Turbenthal, qui alors était une solitude couverte de forêts, et où il resta caché. C'est de là qu'il adressa ses plaintes à l'empereur : les deux princes furent jugés et condamnés, par une cour impériale séant à Mayence, à perdre leur place. Cependant, grâce à l'intercession de Salomon lui-même, l'affaire n'eut pas de suites pour le moment. — Puis, désireux de cimenter la paix conclue, les comtes parurent à Constance à la table de l'évêque; mais là leurs yeux furent offusqués par la magnificence et le luxe qui y régnaient, et cette circonstance vint exciter leur envie et leur haine. L'évêque leur ayant donné deux vases en cristal dont ils avaient admiré le travail, les princes les laissèrent à dessein tomber à terre. Cependant on but le vin de l'étrier et on se quitta, en apparence du moins, en bonne harmonie; mais la haine et la vengeance fermentaient au fond du cœur des deux comtes. L'empereur Louis, fils d'Arnoulph, mourut, et Conrad fut élu par les Allemands pour le remplacer. Celui-ci ne parut pas d'abord très-disposé à écouter les plaintes nouvelles que Salomon faisait entendre contre les comtes; plaintes motivées par les hostilités qu'ils exerçaient sur son territoire. Or, un jour l'évêque rencontra les deux princes accompagnés de leur neveu Luitfrid : il leur reprocha leur ingratitude, peut-être en termes un peu durs, et tout en les menaçant. Indigné de cette arrogance, Luitfrid tira son épée, et allait en frapper le prélat, lorsqu'il fut retenu par ses oncles. Mais les gens de la suite de l'évêque voyant des épées tirées, se préparèrent à repousser la force par la force, et malgré leurs efforts, ils furent obligés de céder et de lâcher pied. Salomon fut saisi et conduit à Diepholzbourg dans l'Allgau, où résidait Berthe, l'épouse d'Erchanger. La pieuse Berthe fut effrayée de la violence qu'avait exercée son époux sur ce saint homme, si puissant et si considéré; elle se prosterna devant lui en lui demandant sa bénédiction; elle lui fit, en outre, préparer un bain, les plus beaux appartemens du château furent mis à sa disposition, et on éleva un autel à son usage, que l'on orna de tous les joyaux de la comtesse. Cependant cet attentat avait mis tout le pays en rumeur : Sigefroid de Ramschwag, neveu de Salomon, se mit en campagne avec tous ses chevaliers et vassaux à la poursuite des trois comtes; il les surprit dans un bois et les fit tous les trois prisonniers. Ensuite les ayant conduits devant le château de Diepholzbourg, il fit déclarer à la comtesse que si elle ne relâchait de suite l'évêque, il ferait pendre les comtes à la vue du château. Le prélat sortit, conduisant la comtesse par la main; le château et le bourg lui furent remis, ainsi que d'autres domaines appartenant aux comtes; mais ceux-ci, loin d'être relâchés, comme ils l'espéraient, furent conduits et enfermés dans le fort de Hohentwiel. La comtesse implora à genoux, de l'évêque, la grâce de son époux; mais ses larmes

ne purent apaiser son ressentiment; ils furent livrés à un tribunal ecclésiastique, tribunal inexorable dès que l'on avait attenté à sa puissance; et après avoir été traînés pendant deux ans dans les cachots, ils subirent la peine capitale, et tous leurs biens furent confisqués. La Souabe fut ensuite érigée en duché, dont Burckard fut le premier duc, (en 916.)

Rodolphe II était alors roi de Bourgogne, royaume qui comprenait toute la Suisse occidentale; il était de la maison des Agilolfingen, descendant d'Ethicon, duc d'Allemagne et parent des deux malheureux comtes, qui venaient d'être décapités. Soit qu'il voulût venger leur mort, ou qu'il voulût peut-être disputer la possession de l'Argovie au duc de Souabe, il traversa la Reuss avec une armée, et rencontra sur sa route celle du duc de Souabe près de l'ancien Vitodurum. La bataille s'engagea dans l'après-midi, elle fut sanglante, et en définitif bien malheureuse pour Rodolphe, dont l'armée fut défaite. — Cependant le duc de Souabe était de son côté menacé par l'empereur Henri; en conséquence, il conclut la paix, et fit un traité d'alliance avec Rodolphe; puis afin de rendre cette paix durable, il accorda à ce dernier la main de sa fille Berthe.

C'est cette reine Berthe dont la mémoire est encore vénérée dans toute la Suisse occidentale, et qui, comme dit fort bien l'historien Muller, « fut, comme reine, plus utile au peuple que la conquête d'une province ne pouvait l'être. »

DÉCOUVERTE

DE LA SUISSE.

Les Helvétiens et leurs voisins les Gaulois restèrent pendant bien des siècles dans leur ignorance et leur barbarie. Ils se nourrissaient de la chasse, du produit de leurs troupeaux et de quelques fruits que le sol leur offrait avec parcimonie. De demeures fixes ils n'en avaient point. Quand une contrée était épuisée, ou qu'ils ne s'y plaisaient plus, ils allaient, hommes, femmes et enfans, chercher ailleurs leur subsistance, emmenant avec eux leurs troupeaux et leur chétif mobilier. Le canton qu'ils venaient de quitter était bientôt repeuplé par d'autres hordes venant de plus loin. Ces émigrations, continuelles parmi les Celtes, n'étaient, du reste, pas toujours volontaires: une horde plus puissante en chassait une plus faible et s'emparait de son territoire. Les habitans de l'Helvétie avaient particulièrement à lutter contre les Germains, leurs voisins d'au-delà du Rhin, avec lesquels ils étaient presque constamment en guerre. Tout le pays connu maintenant sous le nom de *forêt noire*, leur servait ordinairement de champ de bataille : aussi cette contrée ne fut-elle pendant bien des siècles qu'un désert absolument inhabité. Tous ces peuples, non plus que le pays qu'ils habitaient, n'avaient point de nom connu; les Romains donnaient en général le nom de Celtes à toutes les peuplades qui vivaient au delà des Alpes, sans les connaître autrement; car ils considéraient cette chaîne de montagnes couvertes de neiges éternelles comme une barrière infranchissable. Quelques peuples Gaulois qui s'étaient fixés au nord de l'Italie et sur le revers méridional des Alpes, leur étaient mieux connus; ils leur donnaient généralement le nom de Gæsates, (1) nom qu'on leur appliquait à cause d'une espèce de dard dont ils se servaient à la guerre: mais à cette époque, et long-temps encore, le nom d'Helvétiens fut un mot inconnu.

Environ 637 ans avant la naissance de Jésus-Christ, un charpentier appelé Elico, ainsi, du moins, que le racontent les traditions, curieux de voir de nouveaux pays, ou de se perfectionner dans son état, sortit de l'Helvétie, alla séjourner quelque temps parmi les Gaulois, et se dirigea ensuite vers l'Italie, où il travailla de son état. Après maintes et maintes aventures, il arriva à Rome, à-peu-près comme un sauvage de l'Amérique arriverait au milieu d'une des capitales de l'Europe.

Elico était émerveillé de tout ce qu'il voyait dans cette ville, et il ne pouvait se lasser de manger les fruits délicieux que produisait le sol de l'Italie, lui qui dans sa patrie n'avait guère goûté que des pommes et des prunes sauvages. En homme industrieux, il sut habilement tirer parti de sa nouvelle position. Des économies de son travail il acheta une ample provision de raisins, de figues, d'oranges, etc., dont il chargea un gros chariot, avec lequel il s'achemina de nouveau vers sa patrie.

Dans un des bourgs de la Gaule il y avait un jour grande affluence de monde : c'était un jour de fête, destiné probablement à célébrer quelqu'une de ces divinités dont le culte sanguinaire faisait partie des réjouissances de ces peuples barbares. Au milieu de la joie et du tumulte, on vit s'avancer lentement un lourd chariot, traîné par des bœufs : l'attelage, le chariot, le conducteur, le tout était si étranger à tout ce monde peu accoutumé à voir des objets nouveaux, que chacun quitta la danse et les plaisirs pour entourer l'étranger et pour le questionner. On voulut connaître ce qu'il transportait sur son chariot. Elico, qui en était le conducteur, leur fit goûter de sa marchandise. Alors nos Gaulois, ravis du goût et de la nouveauté de ces fruits, eurent bientôt acheté toute la cargaison : puis ils voulurent savoir d'Elico où était situé le pays qui produisait de pareilles gourmandises; et bientôt il fut unanimement décidé que l'on irait visiter l'Italie; ce qui fut bientôt exécuté. Des hordes de Gaulois ne tar-

(1) contradiction avec ce qui est souligné ligne 23, colonne 1, page 13, 1re année [illegible]

dèrent pas à faire une irruption dans l'Etrurie, où se fixèrent une partie d'entr'eux, et où ils furent ensuite appelés les Gaulois transalpins. C'est la première fois que leur nom apparaît dans l'histoire. Les Gaulois avaient appris à connaître le vin, et cette circonstance ne contribua pas peu à les décider à une nouvelle incursion en Italie. Conduits par Brennus, ils défirent une armée romaine, ils pillèrent et brûlèrent la ville de Rome, (389 ans avant l'ère chrétienne.) Du reste, on ignore si les Helvétiens prirent une part directe à ces invasions.

Cyrus, roi des Perses, après avoir détruit l'empire de Babylone, avait tourné ses armes contre la Grèce; et il subjugua l'Ionie et les îles de l'Archipel. Des Phocéens, préférant quitter leur belle patrie plutôt que de perdre leur liberté, vinrent, après bien des aventures, aborder à l'endroit où le Rhône, sortant de pays inconnus, vient, par plusieurs embouchures, se joindre à la mer. Près de ce lieu ils fondèrent une colonie et une ville qu'ils appelèrent Massalia, aujourd'hui Marseille. Ces Phocéens étaient des hommes entreprenans, versés dans les arts et les sciences; le commerce était leur principale occupation. Cette ville devint bientôt prospère et puissante, et ses vaisseaux parcouraient des mers inconnues jusqu'alors à d'autres peuples. Dans le but de faire de nouvelles découvertes, ou d'apprendre l'origine de cette grande rivière, dont ils ne connaissaient que l'embouchure, ils remontèrent le cours du Rhône jusqu'à l'endroit où la Saône vient mêler ses ondes aux siennes, et où plus tard fut bâtie la ville de Lyon. De-là ils suivirent toujours le cours du Rhône; puis ils arrivèrent au pied des montagnes du Jura, au travers duquel il se fraie un passage, en bouillonnant entre des masses de rochers, pour quitter le sol de l'Helvétie. Ils franchirent ce même passage, qui n'était alors, comme toute la contrée, qu'un horrible désert. Depuis les hauteurs du Jura ils découvrirent enfin les tristes contrées habitées par les Celtes, ainsi que le lac du désert, maintenant le beau lac Léman. De vastes forêts couvraient une partie du sol, et des montagnes gigantesques entassées les unes sur les autres bornaient l'horizon. Les Massiliens pénétrèrent plus avant dans ce pays, qui leur était aussi inconnu que l'intérieur de l'Amérique l'était aux premiers colons qui abordèrent sur ses côtes. Ils rencontrèrent des habitans : c'étaient des Celtes, peuple paisible et hospitalier, quoique courageux et intrépide à la guerre. Ces Celtes étaient encore des enfans de la nature, ignorant tous les arts, toutes les commodités de la vie. Helvétien d'origine, ce peuple sortait d'une race de Gaulois qui, par des motifs qui nous sont inconnus, avaient pénétré depuis le nord dans cette contrée, où ils s'étaient établis avec leurs troupeaux. Les Massiliens avaient vu le Rhône sortir du lac des Celtes, mais ils étaient encore loin d'être satisfaits : en conséquence, ils côtoyèrent le lac, et parvinrent à son extrémité supérieure, où ils retrouvèrent le Rhône qui y versait ses eaux troubles, sortant par un défilé d'une longue vallée étroite et sombre. C'est là que s'arrêtèrent les aventuriers grecs : ils n'osèrent pénétrer plus avant dans cette vallée (le Valais) dont l'aspect leur paraissait effrayant; aussi les sources du Rhône et son Glacier qui s'élève au pied de la Fourche leur restèrent inconnus, de même qu'aux Romains. Voyant que les cimes des montagnes couvertes de neige étaient éclairées longtemps avant et après le coucher du soleil, ils les nommèrent les colonnes du soleil. Mais jamais ils ne les virent de près. Les auteurs romains parlent de cette contrée comme d'un endroit impénétrable aux yeux des hommes, et ils disaient que le Rhône sortait des lieux les plus cachés de la terre, des portes du séjour d'une nuit éternelle, d'où il roulait ses ondes dans des lacs orageux et au travers du triste séjour des Celtes. On ignore si les Grecs séjournèrent dans cette contrée, où ils faisaient de fréquens voyages; ils apprirent du moins à ses habitans à se servir des caractères grecs; car César dit, cinq siècles plus tard, qu'il trouva chez eux une écriture formée de caractères de ce genre.

CAMPAGNE DE 1444.

Dans la campagne des Suisses, de 1444, contre le dauphin Louis de France, cinquante Neuchâtelois d'élite commandés par Albert de Tissot, chevalier, firent partie du secours que les Confédérés envoyèrent à Bâle, et mêlèrent leur sang avec celui des autres Suisses dans la fameuse journée de *St Jacques*, à l'exception d'un petit nombre qui, à leur retour, furent honnis et chassés pour avoir lâchement survécu à leurs camarades.

Deux chanoines de Neuchâtel, nommés Antoine de Chauvirey et Henri Purry de Rive, se trouvant alors au concile de Bâle, pour affaires qui intéressaient leur chapitre, se hâtèrent de les terminer à l'approche du dauphin de France, et de s'en revenir chez eux. Vers le soir de cette première journée, ils rencontrèrent ce fameux bataillon de seize cents Suisses, détaché du camp des Confédérés avec ordre de se jeter dans Bâle à tout prix. Henri Purry, historiographe du chapitre, raconte de la manière suivante cette rencontre, dans la Chronique canoniale :

« Grandement esbahis et marris fûmes-nous, « trouvant ycelle bande tant petite, au demeurant « joyeuse et advenante : oncques ne se vit jouve- « nesse plus merveilleusement belle et accorte. Des

« nostres estaient là cinquante, sous ordonnance de « Albert de Tissot, vaillant chevalier, nous témoi- « gnant force aise et contentement de notre impro- « vise advenue. De ce advisés tout d'abord quelques- « uns des principaux des Ligues, yceux nous « requirent de leur bailler devisement des choses à « nous cognues à l'endroit de Basle. Sur ce leur re- « monstrâmes que l'armée du Dauphin comportait « vingt-cinq, voire trente mille Armagnacs, (1) « champoyant et spoliant monts et vaux par alentour « la ville et circuit d'ycelle, et semblait une entre- « prise non humaine de voloir avecque si petit re- « confort gagner les portes à l'encontre de telle « épevantable moultitude. Un des dits seigneurs des « Ligues (et semblait ycelui chevalier, par grave et « superbe prestance, avoir auctorité,) respondit : *Si « faut que ainsi soit faict demain, et ne pouvant « rompre à la force les dits empeschemens, nous baille- « rons nos âmes à Dieu, et nos corps aux Ar- « maignacs.* »

On a dit plus haut que, parmi les 50 Neuchâtelois sous les ordres du chevalier Tissot, quelques-uns avaient été honnis, à leur retour à Neuchâtel, pour avoir survécu à leurs compagnons d'armes. De ce nombre était un bourgeois de la ville. Voici ce qu'en dit le même chroniqueur :

« Et recognu sain de corps, non feri ni meurtri a « esté le dit Jehan Fèvre, moult honni et déjeté de « tous, comme vilain et déléal, debvant bien plutôt « aller lui aussi de vie à trépassement, que de lais- « ser les bandières des Ligues, ensemble ses braves « compagnons et frères occis. »

Voilà quelles étaient les mœurs de ce temps-là.

LE BOURREAU DE BERNE.

Dans le courant de la guerre de Laupen, quarante hommes de Berne allèrent faire une reconnaissance jusqu'à Thoune où l'ennemi rassemblait des forces considérables. Selon l'usage du temps, ils profitèrent de l'occasion pour piller. Or, ils emmenaient avec eux des chevaux et du bétail ; ce qui ralentissait beaucoup leur retraite. Bientôt ils s'aperçurent qu'ils avaient sur leurs traces un corps de cavalerie ennemie : aussi hâtèrent-ils le pas afin de lui échapper ; mais ce fut en vain, l'ennemi gagnait à chaque instant du terrain sur eux. Alors ils envoyèrent un homme à Berne, monté sur un des chevaux qu'ils avaient enlevés, pour faire sonner le tocsin dans la ville ; pensant qu'en entendant ces sons, les ennemis prendraient à leur tour la fuite. Mais ils étaient encore à une lieue de la ville, l'ennemi allait les atteindre, et c'était un escadron fort nombreux. Dans cette extrémité, l'essentiel était de gagner du temps ; ils profitèrent donc d'une forte haie qui bordait la route pour se placer derrière avec avantage, et l'instant d'après la troupe ennemie se trouva devant eux, descendit de cheval et commença à attaquer la haie. Parmi les quarante Bernois se trouvait le bourreau, une espèce d'Hercule et en même temps un malin farceur. Sachant bien que chaque minute de gagnée serait précieuse, il s'écria : « Halte-là ! messeigneurs ! nous ne sommes que quarante, mais nous ne donnerons pas notre vie pour des prunes : si nous succombons, comptez qu'au moins il y aura le même nombre des vôtres d'occis ; je ne suis pas le moindre de tous : que celui qui voudra commencer s'approche. » Il leur tint encore d'autres discours que les chevaliers ennemis écoutaient, pensant que, quoi qu'il arrivât, aucun d'eux ne leur échapperait. Enfin, ils recommencèrent l'attaque : mais tout-à-coup on entendit le bourdonnement des cloches de la ville et bientôt celui des villages d'alentour. Les cavaliers stupéfaits et sachant par expérience qu'il n'était pas bon d'attendre ce qui s'ensuivrait, prirent la fuite à toute bride, et les quarante hommes continuèrent paisiblement leur chemin avec leur butin.

(1) Les Armagnacs étaient réellement au nombre de 30,000.

LE COMBAT DES CINQUANTE-SIX.

Le dernier comte de Nidau ayant été tué par les troupes anglaises d'Enguerrand de Couci, qui assiégeaient Buren, son héritage fut disputé d'une part par Jean de Vienne, Evêque de Bâle, et de l'autre par les comtes de Thierstein et de Kybourg, parens du défunt, et la guerre s'alluma en 1376. Pour éviter une plus grande effusion de sang, les deux parties convinrent que le différent serait terminé de la manière suivante. Les deux comtes choisiraient 56 tenans des pays allemands, et l'évêque autant des pays romans ; les deux troupes devaient se battre à outrance, et celle qui aurait la victoire, assurait l'héritage de Nidau à la partie dont elle soutenait les droits. On prit pour le lieu du combat, une plaine près du village de Schwadernau, non loin de l'embouchure de la Thièle dans l'Aar. Au jour marqué, les tenans, après avoir été long-temps d'égale force, mettent pied à terre ; la mêlée devient alors sanglante ; enfin, après un choc de deux heures, qui coûta la vie à plusieurs braves, le chevalier de Nans, neveu de l'évêque, ayant été blessé et fait prisonnier, la victoire fut aux tenans des comtes, qui se mirent en possession de Nidau. C'est cette action que nos chroniques appellent le combat des cinquante-six.

IMPRIMERIE DE PETITPIERRE, A NEUCHATEL.

N.27



LE LAC DE SARNEN

N.21.



JEUNE FILLE D'UNTERWALDEN.

N°22



LE RETOUR
de la Bataille de Laupen.

LA
GUERRE DE BOURGOGNE.
SES PREMIERES CAUSES.

Une querelle entre un meûnier et son valet fut la première cause d'une guerre qui eut des résultats si importans sur la destinée des plus grands états de l'Europe.

La ville de Mulhausen, dans le Sundgau, doit son origine et son nom à un moulin qui existait sur le bord de l'Ill. Elle était sous la protection et sous la tutelle de l'évêque de Strasbourg, dont elle fut affranchie par Rodolphe de Habsbourg, qui en fit une ville libre impériale, et la dota de plusieurs franchises qui furent confirmées ou renouvelées par ses successeurs. Cependant la noblesse des environs voyait de mauvais œil l'indépendance de cette ville, et elle ne négligea aucune occasion de lui susciter des querelles. Mais les bourgeois de Mulhausen, peu disposés à échanger leur liberté contre le joug des nobles, maintinrent leurs droits avec énergie, et afin de ne pas être accablés tôt ou tard par des forces trop supérieures, ils recherchèrent de bonne heure l'alliance des Suisses, ainsi que celle des villes libres de l'Alsace et de la Souabe. En 1466, un événement, d'abord insignifiant, contribua puissamment à resserrer l'union et la sympathie qui existait entre les Suisses et les bourgeois de Mulhausen.

Un meûnier crut avoir de bonnes raisons pour diminuer le salaire de son valet, lequel salaire était de six plapparts de Bâle. Ce dernier alla porter ses plaintes au bourgmaître; mais celui-ci, occupé d'autres affaires, le renvoya au lendemain. Le valet courroucé sortit de la ville en menaçant d'y mettre le feu; ce qu'il confirma par un placard qu'il afficha à l'une des portes. Le magistrat, guidé par l'amour de la paix, envoya les six plapparts au valet qui, au lieu de les accepter, prit la fuite et alla par méchanceté vendre ses prétentions au seigneur de Regisheim, à Brunnstatt : celui-ci fit dire aux Mulhousois qu'il avait, par amitié pour eux, satisfait cet homme; mais les prétentions qu'il élevait en outre, étaient si exorbitantes, qu'il était assez facile de reconnaître son véritable but; et il ne tarda pas à le laisser voir ouvertement. En conséquence, il fit enlever douze bourgeois de Mulhausen, en même temps qu'il envoyait aux autres bourgeois un cartel tant de sa part que de celle de ses adhérens, disant qu'ils voulaient détruire de fond en comble cette étable de vaches suisses. Puis il porta plainte contre eux auprès des baillis autrichiens, auprès desquels, au reste, les Mulhousois étaient loin de s'attendre à trouver justice. Ces derniers envoyèrent donc une députation à Berne, comme à l'état le plus puissant de la Confédération suisse, et ils firent au conseil bernois le récit de leur détresse. Une alliance de quinze ans fut aussitôt conclue : Fribourg et Soleure y furent aussi compris. On envoya d'abord seulement 100 hommes à Mulhausen, lesquels tinrent quelque temps en respect les nobles des environs. Quant au valet du meûnier, qui était la cause de cette guerre, il fut tué à la première rencontre.

L'archiduc Sigismond désirait et voulait la paix; mais la noblesse, au contraire, soupirait après la guerre, croyant que dans les plaines du Sundgau, elle combattrait les Suisses avec plus de succès qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors. Sigismond fut donc obligé de céder. Les environs de Schaffhouse et de Mulhausen furent horriblement ravagés par le fer et le feu. Puis, une entrevue ayant eu lieu à Bâle entre les divers partis pour terminer ces différens, sans amener de résultat, les Bernois, au nombre de 7000 hommes sous le commandement d'Adrien de Boubenberg, entrèrent en campagne, et furent joints par 8000 autres confédérés, qui, pendant leur marche, rendirent avec usure à l'ennemi le mal qu'il avait fait. Trente-deux villages, bourgs ou châteaux furent détruits sur leur route. Pendant ce temps-là, 80 hommes de la garnison de Mulhausen étant sortis de la ville pour chasser l'ennemi qui enlevait les moissonneuses, tombèrent dans une embuscade; mais bientôt ayant reçu quelques secours, ils se défendirent si vaillamment, qu'ils se firent jour au travers de l'ennemi et finirent par le mettre en fuite, laissant trente des siens sur la place. Les confédérés furent reçus avec joie dans Mulhausen, où ils ne restèrent pas oisifs : s'étant divisés en différens corps, ils firent une guerre cruelle aux châteaux et autres lieux dépendant de

la noblesse. Toute l'armée suisse se réunit enfin sur l'Ochsenfeld, grande plaine non loin de Mulhausen, bien résolue d'offrir la bataille à l'armée des nobles qui occupait tous les environs avec sa cavalerie. Ce fut en vain que celle-ci eut pour elle l'avantage du terrain, elle qui avait l'habitude d'attribuer les victoires des Suisses aux pays de montagnes; en vain fut-elle provoquée de toute manière par ces derniers, elle se retira honteusement.

Après avoir mis une forte garnison à Mulhausen, les Suisses tournèrent leurs armes d'un autre côté. Quarante hommes d'élite de l'armée faisant partie de l'arrière-garde, furent surpris par 300 cavaliers ennemis; mais ils firent si bonne contenance, qu'ils parvinrent à se faire jour. L'armée suisse vint mettre le siége devant Waldshout, ville fortifiée, sur la rive droite du Bhin; le siége se poursuivait avec vigueur, et bientôt la ville se trouva réduite à la dernière extrémité; mais avant que cette cité, si importante pour la sûreté des états autrichiens, tombât au pouvoir des Suisses, Sigismond se hâta de conclure la paix. Cette paix garantit l'indépendance et la liberté de Schaffhouse et de Mulhausen. Sigismond se vit contraint de payer dix mille florins aux Suisses, dans l'espace de dix mois, et il hypothéqua la ville de Waldshout en garantie du paiement. Cette somme de dix mille florins, comparée au prix des denrées, était très-considérable pour cette époque; car pendant le siége de Waldshout, deux hommes pouvaient se rassasier avec un pain d'un demi-kreutzer, et un pot de bon vin coûtait un kreutzer. Sigismond, prince faible et ami de la paix, songeait à s'acquitter de sa dette; mais son trésor et ses ressources étaient épuisés, et la noblesse ne songeait qu'à se faire quelque puissant allié pour recommencer la guerre. Ces perfides conseillers persuadèrent l'archiduc de rechercher l'alliance de Louis XI, roi de France: il se rendit donc à la cour de ce prince, qui le reçut fort bien et lui accorda même une pension de 10,000 livres pour l'aider à relever ses finances. Mais Louis se rappelait la journée de St. Jacques, et il songea à tirer un autre parti de la bravoure des Suisses, sans en faire ses ennemis. Alors Sigismond voyant qu'il n'obtiendrait pas du roi de France ce qu'il cherchait, se rendit à Arras auprès de Charles-le Hardi, duc de Bourgogne, qui, après l'avoir reçu splendidement, lui accorda de suite les sommes qu'il demandait, et même cinq fois plus, en exigeant pour garantie tout le patrimoine de l'Autriche situé en Alsace et en Suisse, que Sigismond engagea contre ces sommes. Chaque partie crut faire un bon marché, mais personne n'en fut plus content que le rusé Louis XI. — Le 23 Juin 1469, des commissaires du duc de Bourgogne arrivèrent à Berne pour y payer les 10, 000 florins stipulés par le dernier traité de paix. Quelques jours plus tard, Charles se fit rendre hommage à Ensisheim par ses nouveaux sujets, et il leur donna pour gouverr chevalier Pierre de Hagenbach, son confi serviteur dévoué.

Charles-le-Téméraire avait su réprimer et fer, dans ses divers états, tout élan d'indépen ou de liberté. La province qu'il venait d'acquér l'Autriche devait subir le même sort. Pierr Hagenbach et Hœwdorf étaient les hommes les propres à seconder ses intentions; l'oppress produisant sous toutes sortes de formes, de tions de tout genre, tels étaient les moye ployés pour assouplir et soumettre le peu étendirent leurs vexations jusques sur le territoi suisse. Hœwdorf avait fait planter un drape bourguignon dans la seigneurie de Schenkenbe appartenant aux Bernois: plus tard, des ma chands suisses se rendant à la foire de Francfort, les fit enlever près de Brisach, et après les avo pillés, il les retint prisonniers dans la ville fortifié de Schuttern. C'est ainsi que Hœwdorf, ancien serviteur de l'Antriche, cherchait à se venger des Suisses. Mais les Strasbourgeois, par sympathie et par amitié pour les Suisses, se mirent aussitôt en campagne, après avoir réuni toutes leurs forces; puis ils renversèrent les murailles de Schuttern, et délivrèrent les marchands. — C'est de la sorte que les représentans de Charles réussirent à se rendre aussi odieux dans ces contrées que l'avaient été Gessler et consorts dans les Waldstettes. — Les confédérés se plaignirent d'une manière énergique auprès du duc de Bourgogne de la conduite indigne de ses représentans. Charles, qui ne nourrissait alors aucune inimitié contre les Suisses, envoya une députation à la Diète Helvétique, qui siégeait à Lucerne, et lui fit témoigner tout son déplaisir de ce qui s'était passé, manifestant le désir de continuer les relations amicales qui existaient entre lui et les confédérés, (1) et de les resserrer par une alliance plus étroite. Mais les menées secrètes de Louis XI et la haine des conseillers de Charles contre les Suisses, empêchèrent cette alliance.

Ce prince portait à juste titre le nom de Téméraire. Il était alors dans toute la vigueur de l'âge, et se faisait déjà remarquer par son extérieur imposant, qui inspirait la crainte et le respect. Ses possessions s'étendaient depuis le Rhône jusqu'à la mer du Nord: sous les murs de Paris il avait fait trembler le roi de France, auquel il avait dicté la paix après la bataille de Montlhéry. Mais Charles, avide de gloire et de conquêtes, méditait de vastes projets; rien ne paraissait trop difficile à son esprit actif et entreprenant. Sa cour surpassait en magnificence toutes celles des rois de l'Europe; les jours de cérémonie il portait un costume qui était évalué à cent mille

(1) Zurich, Berne, Soleure et Fribourg avaient déjà fait un traité d'alliance avec le père de Charles-le-Téméraire.



florins d'or; il dépensait journellement huit cents florins pour sa table, et cependant ses finances étaient dans le meilleur état : sa suite se composait d'un grand nombre de princes et de barons magnifiquement équipés. L'organisation de son armée était, pour ce temps-là, sur un pied redoutable : le noyau de cette armée se composait de 1200 hommes d'armes, dont chacun était suivi d'un page ou d'un coutillier, (porteur d'armes ou écuyer) de 3000 arquebusiers à cheval, plus 1000 à pied, et 3500 piqueniers. Ces troupes, parfaitement équipées, formaient l'élite de sa nombreuse armée, composée de Belges, d'Anglais, d'Italiens et des milices bourguignones; quant à son artillerie, elle se composait de 300 pièces de canons. Il maintenait un ordre et une discipline sévère parmi ses soldats; à la suite de chaque compagnie il avait placé 30 femmes, auxquelles il était défendu de se marier; en revanche, il était interdit aux soldats de jurer et de jouer. Charles était très-frugal, infatigable, intrépide et grand dans le malheur; il administrait la justice avec intégrité et promptitude.

Cependant Hagenbach continuait à agir hostilement envers les Suisses et leurs alliés, et à opprimer le peuple par d'indignes vexations.

En 1474, le duc de Bourgogne alla visiter ses nouveaux états situés en Alsace, il voyageait avec sa magnificence accoutumée : 5000 chevaux, 1500 lanciers et 350 chars formaient sa suite. A Tann, il rencontra Nicolas de Scharnachthal et Petermann de Wabern, députés auprès de lui par la ville de Berne, afin d'obtenir qu'il mît un terme aux avanies de ses gouverneurs. Mais Charles était entouré et circonvenu par les ennemis de la Suisse; aussi reçut-il froidement ces ambassadeurs, qui furent même obligés, selon l'étiquette de sa cour, de lui parler à genoux. Ces derniers le suivirent jusqu'à Dijon, et ne pouvant en obtenir aucune réponse, ils se décidèrent à le quitter.

Pendant ce temps, Nicolas de Diesbach, de Berne, était à la cour de France, où il avait été envoyé par la Suisse. Louis XI, désireux de se défaire d'un rival tel que Charles de Bourgogne, ne perdait aucune occasion de lui susciter de nouveaux ennemis. Comme dauphin, il avait appris dans les plaines de St Jacques à connaître la valeur des Suisses; aussi ne crut-il pouvoir employer de meilleurs instrumens pour arriver à ses fins. En homme habile, il chercha donc, au moyen de son or et surtout à force de belles promesses, à attirer les Suisses dans ses intérêts, et il y réussit si bien, qu'un traité d'alliance offensive et défensive ne tarda pas à être projeté entre les deux états. D'un autre côté, l'empereur et l'Autriche travaillaient activement à engager une guerre entre la Bourgogne et la Suisse. Ce que désirait et espérait l'Autriche, c'était de recouvrer ses états hypothéqués, ou tout au moins de faire un mauvais parti aux Suisses, ses ennemis héréditaires. Charles ayant appris, non sans inquiétude, ce rapprochement entre la France, l'Autriche et la Suisse, dépêcha un ambassadeur qui parcourut les divers états de la Confédération, pour les assurer de ses dispositions amicales, et promettant de redresser les griefs qui faisaient le sujet de leurs plaintes. Cet envoyé fut reçu de diverses manières; quelques cantons l'accueillirent avec froideur, mais il trouva chez d'autres des dispositions bienveillantes.

(La suite au prochain numéro.)

LA JUNGFRAU.

(LA VIERGE.)

(Dessin N° 31.)

La montagne qui porte ce nom s'élève du sein de la vallée de Lauterbrounnen dans le canton de Berne. C'est une des montagnes les plus étonnantes et les plus magnifiques de la chaîne des Alpes. D'autres peuvent la surpasser en hauteur (1), mais

(1) La Jungfrau est à 12,870 pieds au dessus de la mer, et le Mont-Blanc, à 14,770 pieds, est ainsi de 1,900 pieds plus élevé que la première. Le Mont-Rose dans le Valais a 14,580 pieds de hauteur, et le Mont-Cervin 13,854. Le Finsteraarhorn dans le canton de Berne est à 13,176 pieds.

aucune ne lui est supérieure en beauté. Toute son immense surface est sillonnée d'affreux précipices, qui forment les replis du manteau de neige qui couvre ses flancs énormes. Ci et là cette couverture éblouissante de blancheur est percée par des rochers noirâtres, tellement taillés à pic, que jamais la neige ne peut s'y maintenir. De tous côtés des vallées de glace et des abymes épouvantables en défendent l'approche. L'immobilité et le silence de ces régions, où règne une mort éternelle, ajoutent au saisissement qu'éprouve le voyageur qui se trouve pour la première fois en face de ce vaste colosse.

Quelques parties de la Jungfrau portent des noms différens : ainsi la pointe à droite de la cîme se nomme l'aiguille argentée (*Silberhorn*) à cause de la blancheur éblouissante de la neige qui la couvre entièrement; vient ensuite le *Schneehorn*, puis la montagne qui termine la croupe de ce côté, telle qu'un boulevard inaccessible, et qui s'appelle le Moine (Mœnch), à cause de sa forme : l'une de ces parois repose verticalement sur la vallée de Lauterbrounnen, sous le nom de *Stellifluh*. Le sommet le plus élevé de la Jungfrau s'appelle le *Jungfrauhorn* : il n'est point visible de près, se trouvant placé plus en arrière du côté du Valais, tandis qu'une paroi de rochers de plusieurs mille pieds de hauteur le cache du côté du nord.

L'aspect de la Jungfrau de ce côté-là avait toujours fait penser qu'elle était absolument inaccessible; cependant, en 1811 et 1812, MM. Meyer, d'Aarau, parvinrent deux fois à son sommet.

Entre la Grimsel et la Gemmi, sur une étendue de 16 lieues de longueur et 6 de largeur, soit environ 100 lieues carrées de surface, se trouve un désert couvert de glaces et de neiges éternelles, dont le Tschingelhorn, la Jungfrau, les Eiger, le Wetterhorn, etc., forment la lisière au nord. Ce désert, tombeau de la nature, n'est fréquenté par aucun être vivant : là sont des montagnes et de vastes étendues qui n'ont point encore de nom. C'est cette contrée que MM. Jérôme et Rodolphe Meyer se proposèrent de visiter. Toute tentative d'y pénétrer du côté du canton de Berne ayant été complètement infructueuse, ils se rendirent donc dans le Valais, où ils remontèrent le Lœtschenthal et son vaste glacier. Ils avaient pour guides deux Valaisans, chasseurs de chamois, un paysan d'Oberhasli, et en outre trois hommes de l'Argovie qu'ils avaient emmenés avec eux. Ces six hommes portaient des vivres, du bois à brûler, une échelle de vingt pieds et des cordes de cent pieds de longueur. — Après quatre heures de montée, ils parvinrent à l'extrémité supérieure de la vallée. Ici déjà toute végétation avait disparu; devant eux apparaissait, dans toute son imposante nudité, l'image de l'hiver éternel, paré de ses glaces et de ses neiges éblouissantes. — Nos voyageurs couvrirent leurs visages de crêpes, afin d'éviter les nuisibles effets de la réflexion de la lumière sur la neige. Les trois Argoviens manifestèrent tant de crainte à la vue de ce désert immense, que MM. Meyer crurent prudent de les renvoyer en arrière. Quant à eux, ils continuèrent à avancer sur la plaine de glace : de tous côtés des pics énormes s'élevaient au dessus de leurs têtes; mais, de cette station, l'aspect de ces monts se trouvait tellement changé, qu'ils ne purent les reconnaître, pas plus que la Jungfrau elle-même. Cependant l'ascension de cette montagne étant le but de leur voyage, ils se trouvèrent fort embarrassés de distinguer la direction qu'ils devaient suivre. Or, afin de perdre moins de temps, ils se décidèrent à se séparer. — Un de ces messieurs, accompagné de l'un des chasseurs valaisans, se dirigea au Sud, et l'autre suivit M. Jérôme Meyer au Nord; quant au paysan d'Oberhasli, il resta près du bagage. — Après bien des recherches pénibles, ils reconnurent enfin distinctement la Jungfrau, et crurent même reconnaître un endroit où elle paraissait accessible. Alors ils se réunirent tous au pied d'un rocher élevé, situé à la jonction des galeries de Lætschen et d'Aletsch. La vallée où ils se trouvaient alors avait trois à quatre lieues de longueur sur une et demie de largeur; elle était entièrement couverte de glace. On n'y voyait aucune trace de végétation ni de vie. Ils furent très-surpris de trouver sur la neige des feuilles de différens arbres qui croissaient à une grande profondeur au dessous d'eux; de plus, ils trouvèrent deux chamois morts, dont tous les membres étaient brisés, et qui, du reste, étaient secs comme des momies : il est bien probable que ces animaux s'étaient précipités du haut d'un des rochers environnans. MM. Meyer résolurent de passer la nuit dans cet endroit : à cet effet, ils se construisirent une espèce de hutte avec des pierres, sur lesquelles ils appuyèrent leurs bâtons de montagne, qu'ils couvrirent en guise de toit avec une grande toile noire, destinée à servir de drapeau sur le sommet de la Jungfrau; puis ils étendirent encore leurs manteaux au dessus de la toile. Ensuite ils allumèrent du feu à côté de cette hutte, où ils s'entassèrent les uns sur les autres pour se tenir au chaud, et, contre leur attente, ils souffrirent peu du froid pendant la nuit. En été, sur ces hauteurs, le crépuscule du matin suit de près celui du soir ; aussi, le lendemain, toute la caravane fut bientôt debout, et se dirigea du côté de la Jungfrau. La marche de ces intrépides voyageurs à travers la neige et sur une pente assez rapide, était si pénible et si lente, que jusqu'à dix heures du matin ils ne parvinrent à faire que deux lieues de chemin. Bientôt ils virent, sortant de légers brouillards et de précipices énormes, le sommet majestueux de la Jungfrau. Ils se réjouirent d'être arrivés déjà sains et saufs si près du but de leur expédition; car ils avaient couru maints dangers sur la glace, et fréquemment ils

avaient rencontré des fentes dont quelques-unes avaient jusqu'à cinquante pieds de largeur et une profondeur qu'il était impossible à l'œil de mesurer : ils les traversèrent sur des ponts formés par des glaçons ou par de la neige durcie qui formait ci et là des voûtes au dessus de l'abîme; mais ne se fiant pas trop à la solidité de ces ponts naturels, ils avaient la précaution de poser leur échelle au dessus avant de les traverser. — Tandis que nos voyageurs s'apprêtaient à gravir la dernière sommité de la Jungfrau, le vent chaud du midi commençant à souffler, et bientôt accompagné de pluie, rendit la neige si molle, que l'on y enfonçait à chaque pas jusqu'aux genoux. Le danger devenait imminent; les ponts de neige pouvaient s'écrouler et leur interdire le retour; ils prirent promptement leur parti, et retournèrent en toute hâte à leur gîte de la nuit dernière, qu'ils transportèrent le même jour dans un autre endroit plus rapproché de la Jungfrau, et où ils passèrent la seconde nuit.

Le matin du 3 août 1811, lorsqu'à peine les premiers rayons du soleil doraient les rochers de la Jungfrau, MM. Meyer et leurs guides commencèrent enfin à gravir le sommet de cette montagne, dont ils estimèrent la hauteur à 600 pieds. Il leur semblait qu'en suivant un champ de neige qui se trouvait devant eux, ils parviendraient sans difficultés au sommet; mais ils ne tardèrent pas à reconnaître leur erreur, car bientôt il leur fallut redescendre à l'aide de leurs cordes au fond d'un ravin de 50 pieds de profondeur. Prenant ensuite de l'autre côté, ils suivirent une arête neigée à l'aide



d'une corde dont l'un des Valaisans allait, à une certaine distance, fixer l'extrémité, au moyen d'un bâton planté dans la neige. — Ils avaient maintenant devant eux le dernier sommet de la Jungfrau : une arête de glace très-étroite se trouvant être le seul chemin qui y conduisît, ils se mirent à cheval sur l'arête, et avancèrent à l'aide de leurs mains. A droite et à gauche étaient des parois de glace qui, d'un côté, semblaient plonger dans la sombre vallée de Lauterbrounnen, et, de l'autre, dans les précipices glacés du Moine. Tout-à-coup ils se trouvèrent arrêtés par une profonde crevasse dans la glace, qui n'avait, il est vrai, qu'un pas de largeur; mais comme ils ne pouvaient se tenir debout, ils éprouvèrent beaucoup de difficultés pour franchir ce précipice : au delà, l'arête s'élargit, et la pente diminua insensiblement, ensorte qu'ils parvinrent sans autres difficultés sur le sommet tant désiré de la Jungfrau. Ce sommet consistait en un plateau d'environ douze pieds de diamètre, qui s'arrondissait de tous les côtés. Trois arêtes étroites partaient depuis le sommet vers les vallées inférieures; leurs parois avaient plus de 2000 pieds de profondeur. MM. Meyer avaient mis six heures de temps à gravir une hauteur de 600 pieds ; ils n'éprouvèrent du reste aucun des accidens dont parlent M. de Saussure et autres voyageurs qui gravirent le Mont-Blanc; seulement ils ressentirent promptement de la lassitude, mais un instant de repos suffisait pour rétablir leurs forces. La vue dont ils jouirent depuis

cette hauteur n'était rien moins que belle : ils ne purent reconnaître aucun objet du monde habité; à l'exception d'une douzaine de sommités de la Savoie, du Valais et du canton de Berne, tout ce qui était au dessous d'eux leur paraissait plat, sombre et confus; et pourtant le ciel était parfaitement pur. La vallée de Lauterbrounnen leur offrait un aspect tellement affreux, qu'ils n'osèrent long-temps y fixer leurs regards; elle leur paraissait semblable à une profonde et ténébreuse crevasse, qui se perdait à une immense profondeur dans les entrailles de la terre. Puis ils firent un trou de sept pieds de profondeur dans la neige, et ils y fixèrent leur drapeau noir.

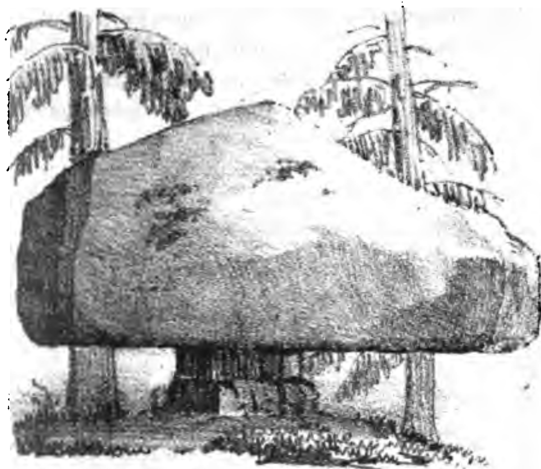
Après avoir séjourné une demi-heure sur le sommet de la Jungfrau, ils en redescendirent à reculons et en usant de toutes les précautions possibles. Lorsqu'ils eurent franchi tous les obstacles, évité tous les dangers, alors seulement un des chasseurs de chamois fut saisi d'une terreur panique telle, qu'il semblait que la frayeur allait le priver de la raison. Comme il se plaignait de douleurs dans les yeux, il fallut les lui bander et le conduire avec une corde jusqu'au gîte où l'on avait passé la nuit dernière, et où il ne tarda pas à se rétablir. — Ils passèrent la troisième nuit au même endroit où ils avaient passé la première, et le lendemain ils retournèrent, par le Lœtschenthal, dans le Valais. L'observation la plus importante que MM. Meyer firent dans ce voyage est qu'ils reconnurent que les rochers de la Jungfrau étaient de formation primitive, contre l'opinion jusqu'alors établie, et que toutes leurs couches étaient verticales. Ils reconnurent aussi que la plupart des sommets de cette chaîne étaient accessibles, même le Finsteraarhorn; ce qui les détermina à faire l'année suivante un second voyage dans ces contrées, dont ils gravirent les pics les plus élevés.

Nous aurons autre part l'occasion de produire un extrait de cet intéressant voyage.

LE
GRANIT DU JURA.

Ceux qui ont parcouru le revers méridional du Jura doivent avoir souvent remarqué ci et là des blocs de granit, dont quelques-uns ont un énorme volume, gisant sur le sol, ou en partie cachés dans la terre. Ordinairement le voyageur ne les trouve remarquables que par leur grosseur, et il ne se doute pas que ces mêmes pierres sont autrement dignes de son attention et de son respect. Ces blocs, qui se trouvent en grande quantité sur les montagnes, faisant face aux Alpes, sont tout-à-fait étrangers au sol qui les porte, d'une matière toute différente, et peut-être plus anciens de quelques milliers de siècles que les montagnes calcaires ou de grès qui les supportent. On se demande avec curiosité quelle cause, quelle force a pu transporter à une hauteur de 1000 à 2000 pieds des masses pareilles. Cependant ces pièces viennent de la chaîne des Alpes : elles ont parcouru une distance de 20 à 30 lieues, et traversé les larges et profondes vallées qui les séparaient du Jura!

Il est hors de doute que notre globe a été plusieurs fois bouleversé par de terribles révolutions qui en ont changé la surface. La mer a long-temps séjourné au dessus de ses plus hautes montagnes : les énormes amas de débris, de coquilles et d'animaux marins en fournissent la preuve incontestable. Lorsque les eaux de cet immense océan se retirèrent, les profondes vallées des Alpes en retinrent une grande partie. Il est probable que les montagnes étaient alors beaucoup plus élevées qu'à présent, et qu'ainsi la masse d'eau retenue dans ces hautes vallées devait former des lacs d'une grande étendue et d'une immense profondeur. Une secousse du globe, ou quelque autre cause, dont il est impossible de se rendre compte, ouvrit soudainement un passage à cette énorme quantité d'eau, qui se précipita avec une violence extrême dans des lieux situés plus bas, creusant de profondes vallées, entraînant avec elle une immense quantité de gravier, de sable et de fragmens de rochers. Ces courans prodigieux, d'une force incalculable, chassèrent ces matériaux à de grandes hauteurs, là où nous les voyons aujourd'hui. L'eau, en se retirant, aidée par l'effet lent, mais inévitable des pluies et de la neige, entraîna dans les profondes vallées qu'elle s'était creusées la plus grande portion et la partie la plus menue de ces débris; les masses les plus lourdes restèrent comme des monumens indestructibles des dernières révolutions de notre globe. — Quelques-uns de ces blocs de granit sont remarquablement situés : ils reposent sur un banc de rocher calcaire, de la même matière dont est composée la montagne ou le fond du terroir qui leur sert de base; mais le sol, par l'action continuelle de l'air et de l'eau, s'est abaissé autour d'eux, tandis que la partie du rocher qui sert de base au bloc de granit a conservé sa hauteur primitive, parce qu'il avait été couvert et protégé par celui-ci. Le dessin qu'on trouvera ci-après représente un de ces blocs de granit situé sur la montagne au dessus du village de Provence, non loin de Grandson, au canton de Vaud : il a environ 15 pieds dans sa plus grande longueur, et 8 pieds dans sa plus grande hauteur; il est environné partout de terre végétale, mais il n'y en a aucune trace entre le granit et sa base, parce qu'il a probablement été balayé par la violence du courant d'eau. Quelques-unes de ces pierres sont



d'une grosseur étonnante. Sur la pente de la montagne de Chaumont, près de Neuchâtel, il y en a une, entre beaucoup d'autres, qui a environ un volume de 5 à 6 mille pieds cubes. D'autres ont été jetées avec tant de violence, qu'elles ont été brisées en deux ou plusieurs morceaux. Il est à remarquer que ces fragmens ne se trouvent jamais du côté de la chaîne du Jura qui fait face au nord ou nord-ouest, et ne dépassent pas une certaine hauteur. On les trouve en plus grand nombre dans les localités situées vis-à-vis de quelques grandes vallées des Alpes, par exemple, la vallée du Rhône et celle de l'Aar.

LES

VÉTÉRANS BERNOIS.

Pendant que Berne était en guerre avec Fribourg, en 1341, les Bernois s'étaient rendus en force devant Thoune, dont ils voulaient faire le siége, ne laissant que des vieillards pour la garde de leur ville. Ellerbach, commandant autrichien à Fribourg, jugea le moment favorable pour se venger des Bernois, en surprenant leur ville, qu'il supposait sans défense. Cependant le corps qui assiégeait Thoune ayant eu vent de son projet, se mit en devoir de retourner sur ses pas. Mais déjà les Fribourgeois étaient aux portes de la ville. En présence d'un si pressant danger, les vétérans n'hésitèrent pas un instant, et se rappelant leur jeunesse, ils ceignirent leurs vieilles épées, et firent une sortie si vigoureuse, que l'ennemi, qui ne s'attendait pas à une pareille réception, se retira en désordre, pour ne pas revenir.

L'AVOYER WENGI.

La plupart des communes du canton de Soleure avaient embrassé la réformation, ensorte que le parti réformé avait une prépondérance marquée dans le canton; si bien qu'un corps de Soleurois fut envoyé pour se joindre aux Bernois qui étaient entrés en campagne contre les cantons catholiques. Mais le parti ennemi de la réformation était encore très-nombreux et puissant dans Soleure. Après la conclusion de la paix entre les cantons catholiques et les protestans, au désavantage de ceux-ci, ils firent jour à leur ressentiment long-temps comprimé. Ils commencèrent à piller les maisons des ministres protestans et à rétablir la messe dans les églises. Les cantons catholiques exigèrent des Soleurois une indemnité de 1000 florins pour les frais de guerre, ou de rentrer dans le sein de l'église catholique : la majorité des habitans prirent sans hésiter ce dernier parti; mais le conseil était encore divisé. Les protestans se bornèrent alors à demander une église pour y exercer leur culte, offrant en revanche de payer les 1000 florins exigés par les cantons catholiques; mais le parti catholique, usant maintenant de sa supériorité, refusa d'accéder à cette demande. Alors les protestans, désespérant de jamais rien obtenir par des voies conciliantes, prirent les armes le 30 octobre 1532, et convinrent de s'emparer à une heure fixe de l'arsenal et des portes de la ville; mais l'avoyer Wengi ayant eu vent de ce qui se tramait, fit retarder l'horloge de la ville, afin de gagner du temps. Les protestans, un peu déconcertés, s'assemblèrent cependant devant l'arsenal; mais presque aussitôt les catholiques se trouvèrent en face d'eux. L'avoyer Wengi usa de toute son éloquence et de son autorité pour éviter une rupture ouverte. Les réformés se retirèrent en bon ordre au travers de la ville, et se réfugièrent dans le faubourg, après avoir détruit le pont qui traverse l'Aar et le sépare de la ville; là était situé le nouvel hôpital, où leurs chefs s'assemblèrent pour délibérer. Le parti catholique en fureur sortit les canons de l'arsenal et les pointa contre ce bâtiment; un premier coup venait de partir, le sang des citoyens allait couler, lorsque tout-à-coup un homme perce la foule, et présentant sa poitrine devant la bouche d'une autre pièce à laquelle on allait mettre le feu : « Insensés, » s'écria-t-il, « si le sang de vos concitoyens doit couler, commencez par verser le mien le premier! » A cette vue, les mèches tombèrent, les furieux reconnurent leur vénérable avoyer Wengi, dont le dévouement patriotique

épargna ainsi le sang de ses concitoyens. Mais bien qu'il n'y eût pas eu de sang répandu, les protestans furent forcés d'abjurer leur croyance ou d'abandonner leur pâtrie, en faisant le sacrifice d'une partie de leur fortune; et un grand nombre prirent ce dernier parti.

LA

FAMILLE TSCHUDI.

Ce nom est un des plus anciens et des plus distingués dans les annales du pays de Glaris, qui racontent qu'en l'an 906, l'empereur Louis IV affranchit cette famille de la servitude, et lui accorda d'autres franchises en récompense de ses services. La dignité de maire de la vallée de Glaris était alors héréditaire parmi les Tschudi, et continua de l'être pendant près de trois siècles. Un grand nombre d'illustres guerriers et dix-sept landammanns portèrent ce nom illustre, ainsi que l'un des meilleurs historiens de la Suisse.



Ægidius Tschudi, né en 1506, s'adonna de bonne heure à l'étude des langues, des sciences et particulièrement de l'histoire : afin de compléter ses études, il fréquenta l'université de Paris. A son retour, il occupa successivement les charges les plus importantes dans sa patrie. Habile négociateur, il fut chargé de plusieurs ambassades auprès des cours étrangères, et il remplit entr'autres cette importante fonction, en 1539, auprès de Ferdinand I, qui, dans le but de faire honneur aux commettans du diplomate Suisse, lui conféra ses titres de noblesse et ses armoiries, avec la clause, que même dans le cas où l'un des membres de sa famille s'allierait avec une femme qui ne serait pas de noble lignée, ses titres n'en seraient pas moins valables. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'il a publiés, on cite surtout sa chronique, qui lui acquit le plus de célébrité : cette chronique commence avec l'année 1000 et se termine en 1569. A. Tschudi mourut en 1572.

LE

LAC DE WALLENSTADT.

Ce lac a 4 lieues de longueur sur une lieue de largeur, et 4 à 500 pieds de profondeur. Si ce n'est vers ses deux extrémités, il est partout entouré de très-hautes montagnes, dont les parois s'élèvent quelquefois sur la rive septentrionale jusqu'à la hauteur de six mille pieds au dessus de ses ondes. Cette rive du lac est en général effrayante par la hauteur et l'escarpement de ses montagnes, coupées à pic et dépourvues de verdure. Quant à la rive méridionale, elle est bien moins escarpée, et couverte en général d'une belle végétation : des prairies et des forêts descendent jusqu'au rivage; un grand nombre de villages, de hameaux et de ruisseaux en font un paysage des plus variés. En général ce lac réunit tout ce qu'il y a de plus pittoresque, de plus romantique et de plus hardi : tantôt le rivage offre les scènes les plus gracieuses et les plus agrestes; tantôt ce sont des points de vue d'une horrible beauté, où la nature se présente sous l'aspect le plus sévère.

Le lac est très-poissonneux. Dans les temps d'orage, sa navigation est assez périlleuse, vu qu'à l'exception de ses deux extrémités, il n'y a que deux ou trois endroits où il serait possible d'aborder; et il faut convenir, que quoique ces dangers aient été exagérés, il n'y a rien de plus horrible qu'une tempête sur ce bassin profond, entouré de montagnes taillées à pic. Sur le devant du dessin N° 33 on voit une des églises de Wesen, située en dehors du bourg, à l'extrémité occidentale du lac, et en arrière, les montagnes appelées les Sieben-Kouhfirsten. Les rochers de droite font partie du Wallenberg, derrière lequel est situé le village de Kerenzen. Plus loin est celui de Mullihor, au bord du lac, puis Murg, Quart, Terz et Muls. Tous ces villages de la rive méridionale se trouvent placés dans les situations les plus romantiques.

IMPRIMERIE DE PETITPIERRE, A NEUCHATEL.

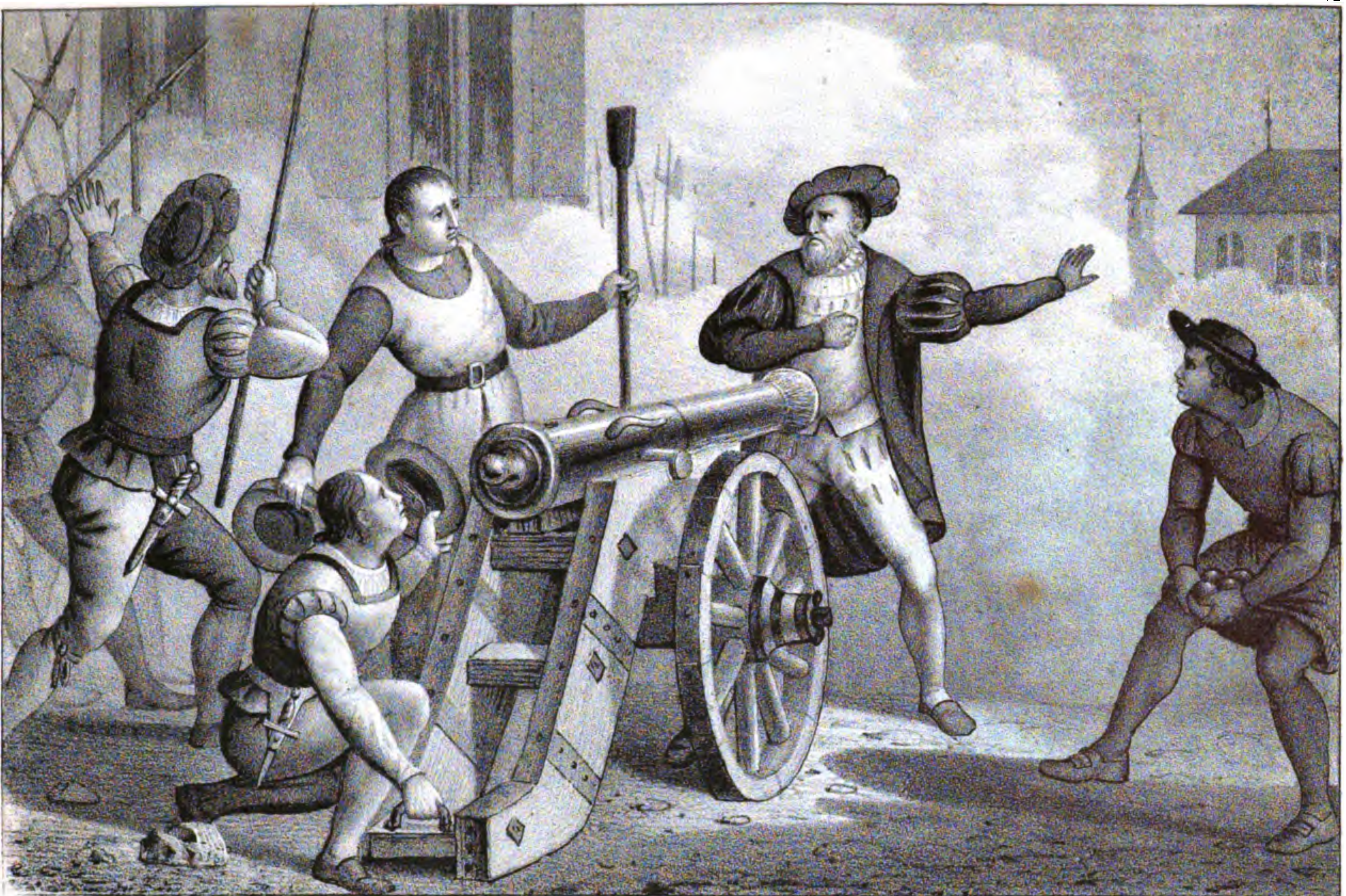
N. 31.



LA JOUNGFRAU

et la vallée de Lauterbrounnen

N.° 39



L'AVOYER WENGI.

№ 33



LE LAC DE WALLENSTADT

LA

GUERRE DE BOURGOGNE.

(Suite.)

L'empereur et le duc d'Autriche, persuadés comme le roi de France qu'il fallait mettre des bornes à la puissance de Charles-le-Téméraire, recherchèrent l'alliance des Suisses ; mais ceux-ci se rappelant les journées de Morgarten, de Laupen, de Sempach et de Næfels, se méfièrent de l'Autriche. Cependant on convint d'une conférence à Constance, où se trouvèrent les ambassadeurs de Louis XI, le duc Sigismond en personne et les députés Suisses. Grâce à l'active intercession de la France, un traité de paix et d'alliance fut arrêté et signé par l'Autriche et la Suisse. Pendant ce temps-là, Hagenbach usait de la plus affreuse tyrannie pour maintenir sous le joug les sujets allemands de Charles : la violence et les vexations les plus humiliantes étaient à l'ordre du jour. Un complot contre sa personne, et qui fut bientôt découvert, devint pour lui un motif d'exercer d'affreuses cruautés, et il crut ne pouvoir mieux assurer son pouvoir que par la terreur. Ayant appris que les bourgeois de Tann avaient osé murmurer quelques mots de liberté, le tyran se transporta chez eux suivi de ses satellites; puis il fit demander à l'hôtel-de-ville les principaux d'entre les bourgeois pour des affaires pressantes. Alors il les fit désarmer et garotter; et pour bien leur prouver que la liberté est un crime, il en condamna trente à mort, et la sentence fut exécutée sur le champ sans autre forme de procès. Une femme voyant monter son mari sur l'échafaud, s'élança en poussant des cris de désespoir au milieu de la foule consternée : un grand tumulte accompagna cette scène douloureuse, pendant laquelle on parvint à délivrer le reste des prisonniers. Un jour de dimanche Hagenbach arriva à Brisach, pendant le service divin, précédé d'une bruyante musique militaire; il entra dans l'église et força le ministre de lui lire une messe complète. Ayant eu connaissance de l'alliance des Suisses avec l'Autriche, il fit, par mesure de précaution, fortifier plusieurs places et construire une tête de pont à Brisach. Le jour de l'ascension, il ordonna d'interrompre le service divin à Brisach en ordonnant que tous les hommes vinssent déposer leurs armes, et que chacun sans distinction de sexe ni de rang, allât travailler à la tête de pont. Les bourgeois de Brisach, la rage dans le cœur, s'assemblèrent tumultueusement, hésitant sur le parti qu'ils voulaient prendre, lorsque une bande nombreuse, ayant le bourgmestre en tête dont le frère venait d'être arrêté, se précipita dans la maison de Hagenbach; celui-ci après avoir été renversé en bas de l'escalier, fut saisi par d'autres bourgeois, qui l'auraient mis en pièces sans la protection du bourgmestre auquel il dut de se trouver en sûreté. Toute la ville était en armes et dans la plus grande agitation. Les soldats de Hagenbach, qui étaient au nombre de 800, craignant pour leurs personnes, prirent le parti de se retirer.

Cependant Sigismond avait fait signifier au duc de Bourgogne qu'il voulait dégager ses domaines, et qu'à cet effet il avait déposé à Bâle les sommes qu'il lui devait; mais Charles ayant refusé la restitution; Sigismond profita de la chute de Hagenbach pour se remettre en possession de ses états par la force; il fut reçu par ses anciens sujets comme un père et un libérateur. Depuis quatre semaines Hagenbach était dans les fers, renfermé dans une tour qui formait en même temps l'une des portes de la ville. — Enfin un tribunal, composé de juges tirés des villes de l'Alsace, du Sundgau et de la Suisse, fut convoqué à Brisach. Le geolier de Hagenbach lui dépeignait les étrangers qu'il voyait passer sous la porte; il lui parlait quelquefois d'hommes inconnus, vigoureux, de grande stature, au visage mâle et austère, portant de longues barbes, et dont le costume et l'équipement étaient des plus simples. Alors l'ex-gouverneur s'écriait : « Dieu me soit en aide, ce sont des Suisses! » Et il ne tarda pas à se rappeler l'avoyer Hasfurter, de Lucerne, dont il se moquait parce qu'il boîtait, et qui jadis lui avait répondu que quand il se trouverait face à face avec lui et son maître, il se tiendrait droit et ferme. — Enfin le jour qui devait décider de son sort arriva : un tribunal suprême, composé de 26 juges, et présidé par l'avoyer d'Ensisheim, délibéra sur la question de vie ou de mort du représentant du puissant duc de Bourgogne. La procédure s'instruisit d'après

toutes les règles du droit de ce temps-là; l'accusateur public était un citoyen de Bâle, ainsi que le défenseur de Hagenbach. Celui-ci se défendit avec dignité et avec l'air d'un homme qui ne connaît point la crainte. A sept heures du soir sa sentence fut prononcée; il fut condamné à la peine capitale : en conséquence, on le conduisit au lieu du supplice, au milieu d'un immense concours de monde, et à la lueur des flambeaux. Arrivé sur la place de l'exécution, on le dépouilla des attributs de la chevalerie, dont il fut déclaré indigne, selon l'usage. Huit bourreaux ambitionnaient l'honneur de décapiter le trop fameux criminel; celui de Colmar, à raison de son habileté, obtint la préférence : c'était un petit homme, qui n'était pas plus haut que le glaive



qu'il portait. Hagenbach mourut comme un soldat, déplorant, à son heure suprême, le sang qui, plus tard, serait versé pour lui. Et il avait raison. A la nouvelle du supplice de son favori, Charles, stupéfait et tout hors de lui, jura d'en tirer une terrible vengeance; mais cette vengeance il était bien forcé de la différer, car dans ce moment même, il était avec une puissante armée devant Nuys qu'il assiégeait.

Louis XI, convaincu maintenant que la guerre était inévitable, et ayant ainsi atteint son but, envoya en Suisse une brillante ambassade, qui parut devant la Diète helvétique à Lucerne. S'exprimant dans les termes les plus flatteurs, elle proposait de faire cause commune avec les Suisses, tout en faisant de séduisantes promesses qui ne manquèrent pas leur but; car la plupart des cantons auraient désiré éviter les chances d'une guerre, fort longue peut-être; mais l'or et les belles paroles du roi de France les éblouirent. On laissa à Berne le soin des négociations.

Le 2 octobre 1474, la première alliance entre la Suisse et la France fut sanctionnée, au moment où l'on recevait la nouvelle que le frère de Hagenbach était entré à la tête d'une armée dans le Sundgau, sans déclaration de guerre, détruisant les villages, pendant les enfans aux arbres, et commettant mille autres cruautés. Alors les Suisses n'hésitèrent plus : la Diète s'assembla de nouveau à Lucerne; les contingens se mirent en mouvement, et Berne, au nom de la Confédération Suisse, envoya son cartel au duc de Bourgogne, qu'un héraut porta au fort de Blamont. — Charles se trouvait alors à la tête de son armée dans les Pays-Bas, lorsqu'il reçut la nouvelle de la guerre des Suisses. « Berne! » s'écria Charles, « Berne!.. » Il ne put proférer d'autres paroles; la rage et la colère le suffoquaient. Aussitôt trois mille Bernois, ayant à leur tête Nicolas de Scharnachthal et Petermann de Wabern, entrèrent dans la haute Bourgogne; 6000 hommes des autres parties de la Suisse les suivirent immédiatement, et tôt après se joignirent à eux 9000 hommes du duc d'Autriche, qui combattaient pour la première fois sous les mêmes drapeaux que les Suisses. Cette armée se réunit sous les murs d'Héricourt, où se trouvaient les bandes de Hagenbach. La place était forte et bien approvisionnée; l'hiver était des plus rigoureux, et le siége traînait en longueur. Les soldats suisses, brûlans d'impatience, demandaient l'assaut, lorsque l'on apprit l'approche d'une armée ennemie. C'étaient le maréchal de Bourgogne, d'un côté, le comte de Romont et Jacques de Savoie, de l'autre, avec 13 mille hommes d'infanterie et 12 mille hommes de cavalerie, qui venaient pour surprendre l'armée des assiégeans et jeter des secours dans Héricourt. Les Suisses laissèrent aux troupes allemandes le soin d'observer Héricourt, et, quant à eux, ils se rangèrent en bataille : leurs flancs étaient couverts par un grand étang et une épaisse forêt. Les Bernois, les Lucernois, et leurs alliés de Fribourg, Soleure et Bienne, pénétrèrent dans la forêt pour tourner l'ennemi : celui-ci, se fiant à sa supériorité numérique, avait négligé la sûreté de ses derrières, et croyait avoir devant lui toute l'armée suisse, qui venant, selon l'usage, de faire sa prière, avait commencé l'attaque. Tout-à-coup, les Bernois sortirent de la forêt, en poussant de terribles cris de guerre, et se ruèrent sur l'ennemi avec une force irrésistible, en même temps que les arquebusiers faisaient un feu bien nourri sur leurs flancs. L'armée de Charles était composée de cavalerie italienne et d'infanterie flamande, vieilles troupes habituées à la guerre ordinaire, et qui, sur maints champs de bataille, étaient restées inébranlables: mais un mode d'attaque aussi impétueux, aussi furieux, attaque à laquelle rien ne pouvait résister, leur était encore inconnu : aussi une terreur inexprimable se répandit dans leurs rangs: ce fut en vain que cette nombreuse cavalerie fit des efforts inouïs et désespérés pour arrêter l'ennemi et couvrir l'in-

fanterie; de nouvelles masses de soldats suisses sortaient constamment de la forêt, partout ils semblaient se multiplier. Alors les Bourguignons, ne songeant plus qu'à sauver leur vie, prirent la fuite dans toutes les directions. L'avant-garde suisse, composée seulement de fantassins, ne pouvant plus les atteindre, laissa le soin de la poursuite à la cavalerie autrichienne qui, pour la première fois contente de la valeur des Suisses, rivalisa d'ardeur avec eux. L'armée de Charles fut poursuivie jusqu'à Passavant, et ce ne fut qu'à la faveur de la nuit que les débris de ces bandes purent échapper, laissant le champ de bataille couvert de morts. 800 hommes de Faucogney combattirent autour de leur bannière, qu'ils ne cédèrent qu'à la dernière extrémité, lorsqu'ils ne se trouvèrent plus qu'au nombre de 80. Les Bourguignons perdirent 2500 hommes dans la mêlée, et, trois jours après, la garnison d'Héricourt capitula. Après avoir laissé dans cette place une garnison moitié suisse, moitié autrichienne, les Confédérés, forcés par le mauvais temps et le manque de vivres, s'en retournèrent dans leurs foyers. La guerre continua cependant durant tout l'hiver. 1300 hommes de Berne, Soleure et Lucerne se présentèrent devant Pontarlier, qu'ils emportèrent sans beaucoup de peine, mais le château tint plus longtemps: pendant quatre heures il résista à l'assaut; mais enfin on s'en empara, et les vainqueurs y trouvèrent un immense butin, que les habitans y avaient transporté pour l'y mettre en sûreté. Ils trouvèrent là de quoi se dédommager des pénibles travaux de la guerre; le vin et les vivres de toute espèce y étaient en profusion; aussi nos gens en profitèrent-ils si bien, qu'ils oublièrent complètement les ennemis. Mais au bout de sept jours, ces derniers, au nombre de 12 mille hommes, commandés par Château-Guyon et le maréchal de Bourgogne, se présentèrent subitement devant Pontarlier. Alors les Suisses n'hésitèrent plus un instant : ils rencontrèrent bientôt les Bourguignons sur les murs de la ville et les attaquèrent avec tant de vigueur, qu'ils prirent la fuite après avoir laissé 300 des leurs sur la place. Devenus ainsi plus prudens, les Suisses sortirent de la ville après y avoir mis le feu, emportant avec eux tout leur butin. Dans leur retraite ils rencontrèrent Nicolas de Diessbach avec 3500 hommes, qui les blâmant hautement de leur départ, parvint à leur faire rebrousser chemin. Arrivés au milieu d'une grande plaine, ils se trouvèrent tout-à-coup entourés par cinq corps de cavalerie, forts chacun de 2000 hommes; mais ils firent si bonne contenance, que l'ennemi se retira sans combattre. —Les Suisses se dirigèrent ensuite sur Grandson, où commandait Pierre de Joigne, et sans canons, sans échelles même, ces braves livrèrent un si rude et si terrible assaut à la ville, que tous les habitans prirent la fuite; la garnison se réfugia dans le château, mais Pierre de Joigne, ne se sentant pas assez fort, capitula. Les Confédérés prirent ensuite Champvent, Orbe, Joigne et Echallens; tous ces endroits appartenaient au duc de Savoie, l'allié de Charles de Bourgogne. Puis les Suisses s'en retournèrent chacun dans leur patrie.

Cependant les pensions promises par la France étaient enfin arrivées; mais l'Empereur, en dépit des traités conclus avec la France et les Suisses, fit la paix avec Charles; sacrifiant ainsi les ducs de Lorraine et d'Autriche, aussi bien que les Suisses, dans l'espérance d'obtenir pour son fils l'héritière du puissant duc de Bourgogne, sa fille unique. Bientôt après, le roi de France, qui nourrissait les mêmes espérances que l'Empereur, conclut une longue trève avec Charles, accordant même un libre passage à ses armées pour agir contre la Suisse. Cette défection ne découragea point les Confédérés. Les Strasbourgeois et les Autrichiens voulant s'emparer des places fortes qui pourraient faciliter à l'armée de Charles le passage par l'Alsace, demandèrent des secours aux Suisses : « non pas, » dirent-ils, « que nous manquions d'hommes, mais parce que nous avons besoin de nous appuyer de votre nom redoutable. » Lille, sur le Doubs, fut la première ville qui dut éprouver la valeur des Suisses. Ils traversèrent avec leurs armes le Doubs à la nage, et pénétrèrent aussitôt dans la ville, faisant main basse sur tous les habitans capables de porter les armes : la malheureuse ville fut ensuite livrée au pillage et aux flammes. Un soldat autrichien ayant volé un calice, on le condamna immédiatement à mort, afin que ce crime n'apportât pas la malédiction du ciel sur l'armée; et le bourreau ayant, pendant l'exécution, montré de la maladresse, il fut percé de coups par les assistans. Tel était alors le code pénal des Suisses!!—L'armée se dirigea ensuite vers Blamont, la ville la plus forte des états du duc de Bourgogne, et dont les murailles avaient 18 pieds d'épaisseur : une vaillante garnison, munie de tout ce qu'il fallait pour soutenir un long siége, était renfermée dans son enceinte; son château était entouré de fortifications redoutables pour ce temps-là. Les assiégeans avaient avec eux quatre énormes canons de siége et autres machines de guerre: durant quatorze jours ils battirent ces formidables murailles avant d'y faire une brêche; mais enfin, à force de persévérance, ils montèrent à l'assaut. Tout ce que le courage et l'art de cette époque purent produire, fut mis en œuvre de part et d'autre. Des boulevards furent pris et repris plusieurs fois; des ruches d'abeilles et toute sorte de projectiles furent jetés sur les assaillans qui, accablés enfin par la chaleur et la fatigue, mais non pas découragés, abandonnèrent les remparts. La nouvelle se répandit en même temps que le grand bâtard de Bourgogne approchait avec une puissante armée : on tint conseil; plusieurs opinèrent pour une retraite; mais Diessbach, commandant des Bernois, malgré une blessure grave, restait inébranlable. Heureusement l'avoyer de Scharnachthal arriva avec un



secours de 3500 Bernois : alors les assiégeans s'animèrent d'une nouvelle ardeur; mais la garnison de Blamont, accablée par les fatigues et la maladie, et ne recevant aucun secours, ne voulut point pousser la résistance jusqu'à la dernière extrémité; en conséquence, après avoir accepté une capitulation honorable, elle sortit avec toute la population ; et Blamont, cette ville si belle et si riche, fut détruite de fond en comble. Grammont se fiant sur sa force, et ayant rallié les Suisses, la garnison paya toutes ses bravades de la vie. Varambon, Clérival, Valant, et autres villes, éprouvèrent le même sort. La garnison de Valant, pour avoir la vie sauve, sortit de ses murs en chemise, chaque homme ayant un bâton blanc à la main. Puis, après ces exploits, l'armée Suisse se dispersa.

Charles avait pour allié Sforza, duc de Milan, et Jolande de Savoie, qui, tout éblouis par sa grandeur, firent cause commune avec lui. En conséquence, de nombreuses légions de Lombards et de Savoyards traversaient les Alpes pour se joindre à son armée. Une de ces bandes fut attaquée à Aigle et mise en déroute par les gens de Gessenay. Le comte de Romont, séduit de même et entraîné par la puissance de Charles, oublia quelles étaient ses propres ressources : il venait de faire aux Bernois des protestations d'amitié et de bon voisinage, tandis que, parcourant les routes en tout sens, il dévalisait et assassinait les soldats et les marchands suisses qu'il rencontrait isolément. Alors Berne lui envoya son cartel, et aussitôt les troupes bernoises se réunirent devant Morat avec celles de Fribourg. La Vignière qui était commandant de la place au nom du comte de Romont, fut sommé de rendre la ville aux confédérés : après avoir assez long-temps hésité, les bourgeois ouvrirent les portes (1). Alors La Vignière s'élança sur son cheval, en s'écriant : « A Dieu ne plaise que je renie mon prince ! » Mais un noble, Richard Rose, dévoué au duc de Bourgogne, mourut subitement, étouffé par la rage et le désespoir. — Delà les bannières de Berne et Fribourg se dirigèrent sur Avenche et Payerne, où ces troupes furent bien reçues, et où elles se reposèrent ; mais une partie d'entr'eux fatigués de cette inaction, se dirigèrent sur Cudrefin, petite ville au bord du lac de Neuchâtel. Les hommes de cet endroit voyant s'approcher cette petite troupe, se moquèrent d'eux, et fermèrent leurs portes. Mais bientôt arrivèrent les braves du Landeron, de la Neuveville, Cerlier et Nidau, qui, indignés de la vaine résistance de cette petite ville, la livrèrent au pillage.

(1) *Extrait de la Chronique de Neuchâtel.*

Les dits de Berne et Fribourg, tout d'une belle nuit, en bon ordre et secrètement, se partirent en belle ordonnance et vinrent au plus près de la ville de Mourat, tant de gens de cheval que de pied à bandières déployées ; lesquels demandèrent aux dits de Mourat ouverture, et s'ils voulaient eulx rendre à eulx ou non, veu qu'ils estoient gens et subjets au comte de Romont, leur mortel ennemi. Ceux de Morat dirent qu'ils voulaient adviser sur la dite demande que faisaient les alliances, pour ce qu'il était besoin de communiquer à toutes communautés du dit Romont, et officiers et subjets du dit lieu et seigneurie. Et leur fut octroyé jour pour eulx assembler et en demandant les opinions à un chacun d'eulx : la partie française de ceulx de la dite ville était de tenir bon, disant qu'ils estaient assez puissants pour résister contre le pouvoir des dites alliances ; mais ceulx qui estaient Allemands, résidant en ycelle ville au service tant dedans que dehors, disaient le contraire, et que mieulx valait se rendre que n'attendre plus avant..... Et tellement fust fait et procédé entre eulx, que le discord fut si grand que l'on ne sçavait cognaistre de quelle part en avait le plus...... Et incontinent après, les dicts Seigneurs des alliances demandèrent leur réponse, à sçavoir si ceulx de Mourat se vouloient rendre ou non. Lesquels respondirent que volontiers se rendraient selon la demande et conclusion des dites al-

LES

AVALANCHES, OU LAVANGES. (1)

Le voyageur qui est parvenu à s'élever dans les hautes régions des Alpes, se sent saisi d'une impression indéfinissable de terreur lorsqu'il se trouve en présence de ces prodigieux colosses couverts comme d'un vaste linceul, de glaces et de neiges éternelles. Le silence de mort qui règne dans ces solitudes, séjour d'un hiver sans fin, semble ne devoir jamais être interrompu; et l'œil fatigué de cette immobilité se détourne pour se reposer avec plaisir sur l'herbe que l'on foule aux pieds. Mais tout-à-coup ce silence est interrompu par un bruit sourd d'abord, auquel succèdent rapidement des détonations qui retentissent comme le tonnerre. Le voyageur, inquiet et effrayé, parcourt de l'œil le ciel et la montagne, dont les flancs déchirés sont immobiles, tandis que le ciel est pur et azuré. Enfin l'on entrevoit un petit nuage de poussière qui s'élève de l'un des bancs de neige des hauteurs, au dessus duquel on voit tomber un ruban argenté, si petit et si léger, qu'il semble d'abord impossible qu'il soit la cause de tout ce bruit. C'est une avalanche. Bientôt le bruit et le mouvement cessent; mais tout-à-coup, lancée dans une autre direction, l'avalanche reparaît au dessous, plus formidable qu'auparavant : le fracas se renouvelle d'une manière effrayante et se prolonge en éclats redoublés jusqu'à ce que l'avalanche se trouve arrêtée par quelque gorge profonde, ou qu'elle arrive au fond de la vallée, laissant le chemin qu'elle a parcouru d'un blanc plus éclatant que le reste de la montagne. On cesse d'être surpris que ce bruit prodigieux puisse provenir d'une poignée de neige et d'un peu de poussière, si l'on examine le phénomène avec un télescope : alors, au lieu de neige et de poussière, on aperçoit d'énormes blocs de glaces dont un seul suffirait pour écraser une maison. Ceux qui vont, par la Wengernalp, de Lauterbrounnen à Grindelwald, peuvent à leur aise contempler cet imposant spectacle; car, en été, au milieu de la journée, il ne s'écoule guère un quart d'heure sans que l'on entende le mugissement d'une avalanche sur les flancs de la Jungfrau. Ce bruit ne ressemble à aucun autre, il est unique et isolé; aucun être, aucun écho ne lui répond dans ces déserts couverts de neige. Du reste, ces avalanches ne sont pas dangereuses, parce qu'elles n'atteignent jamais les régions habitées. On les appelle *avalanches d'été*, ou *de glaces*. Mais on en distingue encore deux autres espèces : *les avalanches d'hiver*, *ou venteuses*, si l'on peut s'exprimer ainsi, proviennent de neiges récentes détachées par un coup de vent ou par quelque autre cause, et qui, tombant le long d'une pente rapide, grossissent au point de former un volume prodigieux et vont tomber au fond des vallées. Quoique dangereuses, elles le sont moins cependant que *les avalanches en masse* (1) ou *du printemps*. Celles-ci forment un des phénomènes les plus terribles et les plus étonnans des Alpes. Lorsqu'il est tombé beaucoup de neige pendant l'hiver sur une pente très-inclinée, et que l'eau filtrant entre les couches de neige et le sol, forme un vide entre deux, cette masse se trouve ainsi privée de ses points d'appui, ensorte que le moindre ébranlement dans l'air suffit pour déterminer sa chute. Alors la couche de neige, entraînée par son propre poids, se précipite avec une violence incroyable dans les parties basses, renversant les rochers et les arbres, et détruisant les maisons et les villages qui se trouvent sur son passage. Le sol en est déchiré, les pierres et la terre sont entraînées au fond de la vallée, qui quelquefois se trouve couverte de neige et de débris à plus d'une lieu d'étendue. Si la couche de neige, en glissant, se brise et se divise, on l'appelle alors une *avalanche poudreuse* (2) : elle n'en est que plus dangereuse, vu qu'elle étend ses ravages sur une plus grande étendue. La violence avec laquelle elle se précipite

(1) En allemand, *Lauinen*.

(1) *Grundlauinen.*

(2) *Staublauinen.*

liances; car de résister à telle puissance ne leur estoit possible; pourvu qu'il fussent maintenus et entretenus en leurs libertés, coustumes et franchises, escriptes et non escriptes..... Laquelle chose leur fut accordée. Et incontinent après les dites choses ainsi accordées, les alliances prirent possession de la dite ville et seigneurie de Mourat, ains honorablement comme il appartient....... Pourquoi après avoir tenu conseil, les dites alliances conclurent qu'il fallait advertir ceux de Cudrefin et iceulx advertir bien au long de l'affaire et manière, de la réduction et obéissance par eulx faicte; ce qui promptement fust faict et envoyé. Et après avoir (ceux de Cudrefin) entendu la vérité ainsi que dessus, tinrent conseil tous ensemble de ne eulx rendre, ains saulver eux et leurs biens. Quoi voyant par nos dits Seigneurs de Berne et Fribourg, et qu'ils n'avoient aulcune response, ains entendoient leur voulloir comme dit est; aussi voyant que ceulx de Nidau et Annet, avec la Neuve-Ville, Cerlier et tout le rivage, sans oublier le Landeron, lesquels firent bien leur devoir, voulloient aller courir sur le dit Cudrefin, les laissèrent aller tellement que par une nuit ils pillèrent le dit Cudrefin; ains firent bien leur devoir au dit pillage et emmenèrent la plupart du bétail...... Quoy voyant les dits de Cudrefin et qu'ils ne pouvaient résister à telle puissance, et qu'ils avaient faict grande faulte de n'avoir faict comme les dits de Mourat, se présentèrent rendre le dit Cudrefin, terre et seigneurie, comme bons et loyaulx subjets et faire le serment comme en tel cas appartient. Ce qui leur fust accordé par les dits SS. de Berne et Fribourg.....

occasionne un tel ouragan, que des maisons et des forêts, souvent très-éloignées de son passage, sont renversées par la seule pression de l'air. L'impétuosité prodigieuse d'une semblable avalanche produit souvent les effets les plus désastreux; tout ce qu'elle atteint est perdu sans ressources; hommes, bestiaux, forêts et constructions. Ses affreux vestiges sont quelquefois visibles pendant une longue suite d'années. Ces avalanches ont ordinairement lieu au printemps; aussi est-il très-dangereux de traverser les Alpes dans cette saison, et ce n'est qu'en usant de beaucoup de précautions qu'on l'entreprend. Les voyageurs marchent alors dans le plus grand silence; les clochettes des bêtes de somme sont remplies de paille, et on évite tout ce qui pourrait causer le moindre ébranlement dans l'air et déterminer ainsi la chute d'une avalanche.

On cite une quantité d'accidens arrivés par la chute des avalanches, mais aussi quelquefois des délivrances très-singulières. En 1499, pendant la guerre de Souabe, un parti de soldats allemands pénétra par les montagnes dans l'Engadine. Au moment où ils s'y attendaient le moins, une avalanche se précipita sur eux et leur emporta 400 hommes; mais bientôt après on les vit reparaître à la suite les uns des autres, de dessous la neige, sans qu'un seul d'entr'eux eût péri. — Dans la vallée de Bredeta, sur le revers méridional du St Gothard, se trouvaient quelques maisons situées sur la pente d'une montagne: dans l'une d'elles deux jeunes filles dormaient dans leur lit, et près d'elles était une femme qui allaitait son enfant. Tout-à-coup une avalanche se détache de la montagne vis-à-vis avec le bruit du tonnerre, et, se précipitant dans la vallée, traverse la rivière, remonte du côté opposé, renverse et déplace plusieurs maisons, et écrase celle où étaient les personnes indiquées plus haut. Heureusement que les pièces de bois de la charpente, quoique ébranlées et bouleversées, purent résister au poids énorme de la neige. Aussi ces femmes ne furent nullement blessées; seulement, durant les trois jours qu'elles restèrent dans cette déplorable situation elles éprouvèrent un besoin continuel de dormir. Enfin, au bout du troisième jour, elles se virent délivrées de leur captivité : toutes les communes des environs s'étant réunies, on parvint, après bien des travaux, à pénétrer jusqu'à leur habitation au travers de cette montagne de neige. Sept autres personnes furent retirées vivantes de ce tombeau; treize autres avaient péri.

(La suite à un prochain numéro.)

ORIGINE DE SCHAFFHOUSE.

Jusqu'au 10me siècle une épaisse forêt couvrait presque toute la contrée où le Rhin s'échappe du lac de Constance pour aller former plus loin cette belle chute tant admirée et tant prônée. Cette contrée s'appelle encore aujourd'hui le Hegau, à l'orient, et le Klekgau, à l'occident. Au milieu de ces forêts, sur le rivage du Rhin, se trouvaient quelques cabanes de bateliers, et sur les hauteurs on voyait quelques métairies dont le terrain avait été défriché par des Francs. Peu-à-peu le pays se peupla de nouveaux habitans, et la culture des terres augmenta. Les seigneurs des environs bâtirent des châteaux ou des tours pour surveiller leur vassaux et les protéger en cas de besoin. Avec le développement du commerce, la navigation sur le lac de Constance devint aussi plus active. Les bateaux qui en sortaient pour descendre le Rhin, et qui, empêchés par la cataracte, ne pouvaient naviguer plus loin débarquaient dans le lieu où étaient les cabanes des bateliers formant un chétif hameau qui prit le nom de Schiffhausen (maisons des bateaux.) Bientôt cet endroit acquit plus d'étendue et d'aisance : on y établit des moulins, des auberges, et environ une centaine de maisons, défendues par douze tours contre les brigands, dont les grandes forêts des environs étaient infestées.

Le comte Eberhard de Nellenbourg, d'une illustre et puissante famille, possédait de grandes richesses; une partie de la contrée où est situé Schaffhouse était sa propriété; c'était un homme pieux, père de six fils, renommé pour son savoir et comme vaillant chevalier. A l'âge de 47 ans, il résolut de se retirer du monde et de renoncer à ses grandeurs. Puis voulant laisser un monument durable de sa piété, il crut ne pouvoir mieux sanctifier une partie de ses grandes richesses qu'en fondant un monastère. Il obtint facilement l'approbation du Pape Léon IX; mais embarrassé sur le choix de l'emplacement, il alla consulter un vieux solitaire, qui vivait dans la forêt voisine de Schaffhouse, et que de toute part on venait consulter. Celui-ci différa de quelques jours sa décision. Ce terme étant expiré, le comte étant revenu le trouver, il lui dit qu'il avait fait nn rêve ou il avait vu, sur le lieu même qu'ils foulaient, un arbre couleur de feu sorti de la terre, qui grandit, monta vers le ciel et fut enfin couronné par une brillante croix d'or. Eberhard ne douta plus que ce rêve ne fût un avis du ciel, aussi ne tarda-t-il pas à placer dans ce lieu les fondemens d'une superbe église et d'un vaste monastère : douze années consécutives furent employées à cette construction. A son passage pour l'Allemagne, le pape Léon IX consacra le maître-autel de cette nouvelle église, le 23 août 1052. Le comte fit venir douze moines et un abbé du couvent de Herschau pour en faire les premiers desservans de son couvent. Puis, en l'honneur de 12 apôtres, on plaça dans l'église 12 autels, 12 chapelles, 12 colonnes de 18 pieds de haut, et 12 cloches. Enfin le 1er novembre 1064, jour de la fête de tous les

saints, Eberhard fit la dédicace de l'édifice avec beaucoup de magnificence et au milieu d'une immense concours de monde. Rumold, évêque de Constance, prélat issu des seigneurs de Bonstetten, et vénéré pour ses vertus, assisté d'un grand nombre d'abbés des monastères de la contrée, consacra l'église au Sauveur, à la bienheureuse Vierge Marie, à l'Archange Michel et à tous les saints; elle fut appelée l'église du Sauveur et de tous les saints. Eberhard vécut encore six ans dans la retraite, et il mourut dans le monastère qu'il avait fondé et richement doté, lequel renfermait déjà 300 moines et comptait plus de 200 métairies parmi ses domaines. Eberhard fut dans la suite canonisé.

Dès cette époque, et sous la protection de ce monastère, Schaffhouse dont les droits régaliens appartenaient au monastère, prospéra et s'étendit rapidement; d'un pauvre hameau il devint une ville impériale, qui, en 1243, fut entourée de murailles: la noblesse et la population des environs vinrent s'y établir et accroître sa population. C'est ainsi que la ville de Schaffhouse doit son existence à un songe.

TELL.

Les hommes d'Uri, Schwiz et Untervalden venaient de jurer, dans la prairie du Grutli, de mettre fin à l'odieuse oppression des baillis autrichiens et de rendre la liberté à leur patrie, au prix de leur sang et de leur vie, s'il le fallait. Le bailli Gessler, soupçonneux comme tous les tyrans, commençait à éprouver des inquiétudes, soit que sa conscience le tourmentât, ou qu'il se doutât du projet des conjurés. Il crut remarquer chez ceux qu'il rencontrait des regards sinistres et menaçans, une contenance plus fière et plus réservée. Voulant enfin approfondir jusqu'à quel point ses soupçons étaient fondés, et afin de connaître ceux qui supportaient son joug avec le plus d'impatience, il employa dans ce but un moyen digne de la pensée d'un despote. Sur la place publique d'Altorf il fit planter une perche au haut de laquelle on plaça un chapeau. Ce chapeau devait représenter la domination du duc d'Autriche; il ordonna donc qu'on lui rendît les mêmes honneurs qu'au souverain. Une garde avait été placée près de là afin d'observer tous les passans.

Dans ce temps-là vivait à Burglen près d'Altorf, un jeune homme appelé Guillaume Tell, archer habile et l'un des hommes du Grutli. Gendre de Walter Furst, il était animé comme lui d'un ardent amour pour sa patrie. Un dimanche Tell s'étant rendu à Altorf, traversa la place et passa devant le chapeau planté au haut de la perche; mais au lieu de rendre hommage à cette emblème de la puissance autrichienne, il lui jeta un regard dédaigneux qui fut bien vite remarqué par la sentinelle attentive à tous ses mouvemens. Gessler fut promptement informé de la désobéissance de cet homme audacieux. — Le lendemain Tell fut amené devant le hautain gouverneur, qui lui demanda avec colère la cause de sa désobéissance: mais Tell n'ayant aucune raison à alléguer, et le tyran sachant qu'il était un excellent archer, fit mander auprès de lui ses enfans et lui demanda lequel d'entr'eux lui était le plus cher. Tell lui ayant répondu qu'il les chérissait tous également, Gessler prit une pomme et la plaça sur la tête d'un de ses fils âgé de six ans que l'on attacha à un arbre à la distance de 120 pas. Puis il dit à Tell que le connaissant pour un très-habile tireur, il voulait avoir une preuve de son talent, et il lui ordonna d'abattre la pomme de dessus la tête de son enfant, le menaçant de la mort s'il manquait le but. Tell jura qu'il aimait mieux mourir que de tenter un coup aussi dangereux; mais Gessler l'ayant assuré qu'il le ferait mourir lui et son fils s'il s'y refusait, saisit son arbalète, puis ayant prié Dieu de guider sa flèche, d'un œil assuré il mesura l'espace, lâcha la détente, et la pomme tomba percée de part en part. — Gessler s'étant alors aperçu que Tell cachait une seconde flèche sous son vêtement, lui demanda quelle était sa destination; la réponse de Tell, que c'était l'usage parmi les chasseurs d'avoir plusieurs flèches ne le satisfit point; mais il promit à Tell de lui faire grâce de la vie s'il avouait la vérité. « Cette flèche, » lui répondit Tell,



« était destinée à te percer le cœur dans le cas que la première eût manqué le but. » Aussitôt Gessler le fit garotter et jeter dans un bateau pour être conduit à Kusnacht, où le tyran ne put éviter cette fois sa flèche meurtrière.

LE LAC DE LAUENEN.

La vallée de Lauenen est située dans le pays de Gessenay, au canton de Berne. Elle a de 4 à 5 lieues de longueur; du reste, elle est peu fréquentée par les étrangers, parce qu'elle n'est point sur la route que la routine a tracée aux voyageurs; et cependant elle mérite bien d'être visitée par les amateurs des beautés romantiques et sublimes des Alpes. — Le village de Lauenen est à 2 ½ lieues de Gessenay, chef-lieu du pays; il est entouré de toute part de très-hautes montagnes, dont la plus élevée, au sud, appelée Wildhorn, est à 10,063 pieds au dessus de la mer, tandis que le village même est à 3425 pieds. L'amphithéâtre de montagnes qui s'élèvent par gradins couverts de vastes glaciers et d'où s'écoulent une grande quantité de torrens et de ruisseaux; les belles cascades qu'ils forment en tombant dans la vallée; les formes bizarres des pics qui dominent la plaine, le tout forme un des tableaux des plus intéressans qu'il y ait dans les Alpes. Un des objets des plus dignes d'être vus, c'est le lac de Lauenen, situé à une lieue au sud du village du même nom. Il faut choisir une belle matinée pour faire cette promenade : on traverse le terre-plain de l'étroite vallée, et sur un pont le torrent de Lauenen, qui doit ses eaux aux glaciers du Getlen et du Dunghel, et qui, une lieue et demie plus bas, va se joindre à la Sarine. Le sentier côtoie ensuite la pente du Wallis-Windspillen, montagne de 6128 pieds de hauteur, située sur la droite, et, après avoir passé près de quelques habitations, on arrive, à trois ou quatre cents pas plus loin, sur une colline d'où l'on a la vue du lac et de son magnifique entourage. Ce lac a environ trois quarts de lieue de tour; il remplit presque entièrement une petite vallée encadrée par de hautes montagnes. Le beau glacier du Gelten semble fermer la vallée au midi. Cependant un passage praticable en été conduit par le col du Gelten dans le Valais. Une colline très escarpée s'avance à l'est jusque sur les rives du lac. Du haut de ces sommités s'élance une superbe cascade, formée par le Dunghelbach, torrent considérable qui, contemplé de cette station, semble ne devoir avoir d'autre écoulement que celui du lac. Cependant les eaux du torrent n'y arrivent point; car en tournant sur la droite, il se précipite dans une gorge profonde, d'où il va joindre la Lauenen. — Une colline qui se prolonge vers le lac forme un promontoire sur lequel est placée une maison ; des sapins couronnent les rochers environnans, qui se reflètent dans les ondes du lac, ainsi que la brillante verdure de quelques touffes d'arbres et des pâturages qui l'avoisinent. Le lac est partagé en deux parties par un banc de vase; l'une n'a que quelques pieds de profondeur, mais l'autre est d'une profondeur considérable. Aucun ruisseau ne vient se jeter dans le lac, qui paraît être alimenté par des sources souterraines. Les seuls poissons qui s'y trouvent ce sont des perches, qui l'habitent fort paisiblement; car il ne paraît pas qu'on leur fasse trop souvent la guerre.

ANECDOTE.

Durant la guerre de Souabe, en 1499, un parti autrichien pénétra dans l'Engadine par une nuit obscure. Dans ces hautes vallées, où la gelée se fait sentir dans toutes les saisons, on a l'habitude d'allumer de grands feux de distance en distance, dans les nuits froides, pour garantir les moissons de la gelée. C'était le cas cette nuit-là dans les environs du village de Zernez, dont presque tous les hommes étaient absens pour la défense du pays. — Les Autrichiens, inquiets à la vue de tous ces feux, envoyèrent quelques-uns des leurs en reconnaissance. Ceux-ci rencontrèrent une femme, à laquelle ils demandèrent ce que signifiaient tous ces feux. La digne femme, qui vit bien à qui elle avait à faire, répondit avec une rare présence d'esprit : « C'est un camp de soldats suisses qui viennent d'arriver de Davos par le mont Fluela. » Les braves Autrichiens n'en voulurent pas entendre davantage; en conséquence, ils rejoignirent les leurs, qui, n'ayant pas plus envie qu'eux de rencontrer les Suisses, reprirent en toute hâte le chemin par où ils étaient venus.



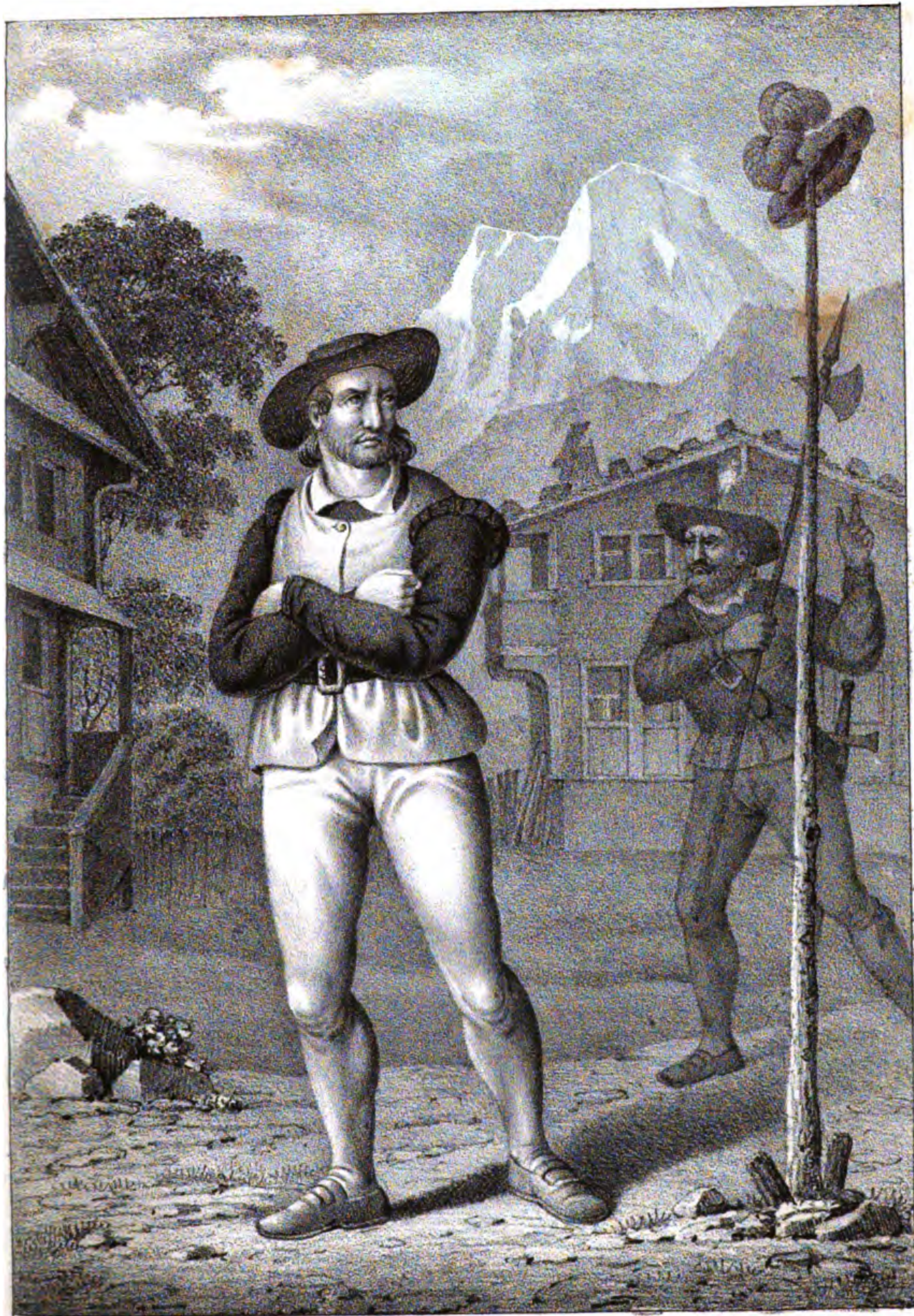
IMPRIMERIE DE PETITPIERRE, A NEUCHATEL.

N.º 12.



UNE AVALANCHE
dans le Canton d'Uri.

N. 34.



TELL.

N° 33.



LE LAC DE LAUENEN.

LA

GUERRE DE BOURGOGNE.

(Suite.)

BATAILLE DE GRANDSON.

Les confédérés se dirigèrent ensuite sur Estavayer qu'ils empórtèrent après une vive résistance et dont ils massacrèrent la garnison et la plupart des habitans. Delà ils se répandirent comme un torrent sur les états du comte de Romont. Moudon, Rue, Romont et Yverdon se rendirent; le château de Ste Croix, les Clés, Lasarraz furent emportés d'assaut. L'armée suisse arriva à Lausanne; les troupes savoyardes et celles du comte de Romont fuyaient de toute part avec une telle précipitation, qu'à leur passage par Genève, plusieurs soldats tombèrent dans le Rhône en se pressant les uns sur les autres. Toute la route entre Morges et Genève était couverte de bagages, d'armes et d'armures, que les soldats jetaient loin d'eux pour mieux fuir. — Mais un terrible sort attendait la ville de Genève qui avait insulté des ambassadeurs bernois et qui, à la réquisition de son évêque, avait armé 600 hommes contre eux. Cette ville était sans moyens de défense et avait tout à craindre du courroux des Bernois. Les Genevois envoyèrent une députation au devant des vainqueurs, qui se contentèrent enfin d'une contribution de 28,000 florins, somme exorbitante pour les Genevois d'alors, et qui coûta à chaque citoyen la douzième partie de sa fortune. C'est ainsi que les Suisses terminèrent cette campagne, dans le courant de laquelle ils prirent au pays de Vaud 46 villes ou châteaux.

Charles-le-Hardi venait de s'emparer de Nancy et de tous les états du duc René de Lorraine; maintenant il voulait tourner ses armes contre la Suisse et faire de ce pays une de ses provinces. Au commencement de l'année 1476, il passa en revue, près de Nancy, trente mille hommes de troupes choisies, pourvues d'un immense matériel de guerre, et suivies d'une formidable artillerie qui était depuis longtemps la terreur de ses ennemis. Cette armée était suivie, comme dit la chronique de Neuchâtel, «d'une grande bande de valets, marchands et filles de joyeux amour; moultitude qui bruyait de loin. » A Besançon, le vaillant prince de Tarente, fils de Ferdinand roi de Naples, se joignit à son armée avec 15,000 hommes, et plus tard le comte de Romont avec 8000 hommes. L'intention de Charles était de pénétrer en Suisse par le Val-de-Travers et Neuchâtel; mais il fut si mal reçu par la garnison de la Tour-Bayard, qu'il changea de projet et dirigea sa route par Jougne. — Bientôt on vit l'armée des Bourguignons inonder le pays de Vaud et prendre position au pied du Jura, entre Orbe, Grandson et Vaumarcus. Les Suisses alors abandonnèrent Yverdon, après avoir mis le feu au château, et se retirèrent à Grandson. Charles lui-même campait devant cette dernière ville avec ses principales forces et 300 canons. Son camp réunissait tous les objets de luxe d'une grande ville, et partout brillait la pompe d'un puissant potentat. Il ordonna aussitôt l'assaut de la ville, mais il fut repoussé après avoir essuyé une perte de 200 hommes. De leur côté, les Suisses, trop faibles pour défendre plus long-temps cette place, la quittèrent le lendemain et se retirèrent dans le château en passant au travers des rangs ennemis. Pendant dix jours les canons bourguignons ne cessèrent de foudroyer la ville. Enfin la garnison, poussée à bout, accepta une capitulation honorable que Charles lui avait fait proposer; mais une fois hors du château, il fit saisir ces braves guerriers, dont une partie furent pendus et les autres noyés dans le lac. Le jour où Charles commit cette indigne trahison fut aussi le dernier jour où la fortune daigna lui sourire.

Le lendemain de la prise de Grandson, on tint conseil auprès de Charles pour savoir de quelle manière on voulait traiter la Suisse; si l'on devait se contenter de prendre paisiblement possession du pays en usant de générosité, ou s'il fallait, au contraire, commencer par la destruction de Berne et de Fribourg, pour servir d'exemple à d'autres villes qui essaieraient de braver la puissance du duc de Bourgogne. Charles préféra ce dernier parti, et il faisait les préparatifs nécessaires pour le mettre à exécution, lorsqu'il apprit avec étonnement que les Suisses marchaient à sa rencontre.

Peu de temps avant la prise de Grandson, l'avoyer de Scharnachthal était arrivé de Morat à Neuchâtel avec 8000 Bernois; 3500 hommes de Zurich,

de la Thurgovie, etc, vinrent se joindre à eux, et en outre 800 Bâlois avec de l'artillerie, 400 cavaliers et 12 canons de Strasbourg, et enfin 1800 Lucernois ayant l'avoyer Hasfurter à leur tête. Le jour même du massacre de la garnison de Grandson, on vit arriver 4000 hommes des plus anciens cantons de la ligue helvétique, de St Gall, Schaffhouse et Appenzell, commandés par des guerriers expérimentés. — Les Suisses frémirent de rage en apprenant le sort de leurs malheureux frères de Grandson, et ils jurèrent d'en tirer une terrible vengeance. Cependant l'armée des confédérés comptait à peine vingt mille hommes, et non-seulement ils en avaient cinquante-trois mille à combattre, mais encore l'armée ennemie occupait une très-forte position sur les hauteurs entre l'Arnon et Grandson, bien retranchée et hérissée de canons. Toujours fougueux, ardent et téméraire, Charles ne voulut point attendre un ennemi qu'il méprisait. Le lendemain de la prise du château de Grandson, il vint accompagné de ses archers ou gardes du corps, jusqu'à Vaumarcus, pour y faire une reconnaissance. Soit par crainte ou lâcheté, soit par trahison, Jean de Vaumarcus lui remit son château dans lequel se trouvait une petite garnison de 40 Neuchâtelois, et le duc Charles laissa un corps de troupes pour défendre cette position. (1) Le lendemain les Suisses occupèrent Boudry, Bevaix et autres villages des environs. Le 3 mars 1476 l'avant-garde des Suisses, composée de Bernois, de Lucernois, de Fribourgeois et de Zuricois, commandés par Hallwyl et Scharnachthal, se dirigea sur Vaumarcus pour forcer les Bourguignons, commandés par Rozimboz, de leur abandonner ce passage. Un corps d'infanterie légère de Bernois et de Zuricois fut détaché sur le flanc droit dans la forêt de la Lance. Il était tombé de la neige pendant la nuit, et le chemin que suivaient les Suisses, loin d'être ce qu'il est à présent, était un défilé si étroit et si difficile, au travers d'une épaisse forêt, qu'à peine deux ou trois hommes pouvaient y marcher de front. Tout-à-coup, au sortir de la forêt, ils aperçurent depuis la hauteur toute l'armée bourguignone rangée en bataille entre la Chartreuse de la Lance et Concise : elle avait la forme d'un triangle dont l'un des angles était tourné du côté des Suisses. Là se trouvaient les gendarmes du duc, superbement équipés et formant l'élite de son armée. — De leur côté les Suisses se rangèrent en plusieurs bataillons carrés, ayant leurs canons disposés dans les intervalles.

Après avoir rangé leur ordre de bataille, les Suisses firent leur prière à genoux, et les Bourguignons croyant qu'ils demandaient grâce, partirent tous d'un grand éclat de rire, et après une décharge

(1) *Extrait de la chronique des chanoines de Neuchâtel.*

« Or le Duc mit son armée en belle ordonnance, faisant sonner trompettes et clairons pour faire un chascun assembler à l'étendart, disant à ses capitaines, tant de gens de cheval que de pied : « nobles chevaliers, aujourd'hui est venu le jour qui nous fait détruire ces vilains et les mettre tous à mort comme nous avons fait des autres, et nous faut commencer à les aller trouver en passant par Neufchastel, et de là sur leurs pays et seigneuries, lesquels nous mettrons à notre subjection et obéissance; de sorte qu'ils seront tous punis de tout le temps passé, et ne leur laisserons rien, dont nous serons tous riches. Et si en fault mettre à mort tant que en trouverons sans les espargner.

Laquelle chose fut accordée; parquoi incontinent monta sur son grand cheval, armé de toutes pièces, en disant: marchons en bataille après ces vilains, car ils ne sont pas gens pour nous; mais par St George nous leur monstrerons quels nous sommes; pour quoi gentilshommes, chevaliers, capitaines, hommes d'armes et autres, que chacun fasse son debvoir. — Et ainsi envoya son avant-garde devant, en marchant à petits pas par le haut des champs, par dessus le bois de la Lance, contre le village dessus Vaulxmarcus, sans avoir aucun doubte ni ébahissement, ni sceu (savoir) de la venue des Alliances, ni pareillement n'en savaient pour certain nos dits Seigneurs; mais marchant l'un contre l'autre à la bonne fois jusques à tant qu'ils se voyent l'un l'autre et se rencontrent au dessus de la combe du dit Vaulxmarcus, l'un de çà et l'aultre de là, sur la combe de Ruang... Néanmoins les Alliances découvrant proche Concize la fourmillière des Bourguignons, plantèrent en terre piques et bandières, et d'un commun accord à genoux prièrent dévostement un chascun un Pater et Ave Maria, ce qui ce jour leur fut en aide et leur garda leur bon droict. Le Duc venant d'aultre part, et ce que voyant, jura, disant : « Par St George, ces canailles s'esbahissent de nous regarder et crient merci! Gens des canons, feux sur ces vilains, il les faut tous pendre et mettre à mort. » Et tout à coup commencèrent à tirer grandes serpentines, dont du premier coup fust tué environ 8 ou 10 hommes des Alliances dont fust grand dommaige. Alors le Duc prit son estendard lui même en sa main, et coucha sa lance en arrest contre ses ennemis, ce qui estait une horrible chose de son couraige à voir; mais un chascun de ses gens ne l'avait pas semblable. Et ainsi se fit l'approche des deux costés, tellement que c'estait chose espouvantable à voir; et ainsi s'assemblèrent les bandières et la puissance de nos dits seigneurs contre les Bourguignons, tant par la montaigne, costes, que que aultre part, par hayes et buissons, que c'estait une horrible chose à voir tant d'un costé que de l'aultre. Et après force coups d'artillerie, comme en tel cas appartient, il fut forcé et contrainct au duc et à ses gens de retirer jusque près de Grandson, où il perdit de ses gens beaucoup et plusieurs bandières et toute l'artillerie qui estait à son avant-garde. Néanmoins nos Seigneurs, avec leurs gens de pied, leur donnèrent toujours la chasse jusqu'au moulin de l'Arnon. Et là le duc se mit au large des champs pour résister et tenir contre nos seigneurs, mais toujours les suivant en tuant et mettant à l'épée tant par hayes que buissons et aultres lieux. Et là eut une épouvantable bataille d'un costé et d'aultre, et là fut tué le seigneur de Chastelguyon et son grand cheval grison dedans un petit pré de marais. Ensemble furent tués plusieurs grands seigneurs, chevaliers, et gens de bien, qui par leur vaillance cuidant toujours tenir bon, en perdirent leur vie....... Et voyant le

d'artillerie, leur cavalerie fit une terrible charge sur les Suisses qui la reçurent avec sang-froid en ne lui opposant que leurs longues piques qui se trouvaient aux premiers rangs de l'infanterie. Alors ils fondirent à leur tour avec une force irrésistible sur les Bourguignons, qui bientôt furent refoulés en désordre au travers du village de Concise jusqu'à Corcelles. Sur les hauteurs où est situé ce dernier village, les Bourguignons avaient établi une grande batterie qui pouvait balayer toute la plaine. Là se trouvait Louis de Châteauguyon, frère du prince d'Orange et général de la cavalerie, à la tête de 6000 chevaux. Le terrain étant des plus favorables, Charles rangea son armée en bataille; ce qu'il n'avait pu faire jusqu'alors faute d'espace.

Cependant les confédérés avançaient en bon ordre, formant un carré long compacte, hérissé de longues piques. Les Bourguignons firent alors une décharge générale de leur artillerie; mais elle fut si mal pointée, que les Suisses n'eurent que dix hommes de tués. Aussitôt Châteauguyon se précipita sur eux depuis les hauteurs avec toute sa cavalerie qui poussait de grands cris et qui offrait la forme d'un coin de fer et d'acier : mais ce fut en vain; les Bourguignons ne purent entamer cette muraille vivante, et les Suisses les repoussèrent en criant : *Grandson! Grandson!* Charles lui-même, tenant en main la grande bannière de Bourgogne, fit des prodiges de valeur : mais toute son armée, après avoir abandonné ses canons, fut refoulée au delà de Corcelles et d'Onnans; la gendarmerie de l'aile droite fut forcée de reculer jusqu'à l'Arnon, tandis que Châteauguyon, avec sa cavalerie, se repliait vers une plaine appelée le marais, près de Bonvillars.—Pendant ce temps-là un autre combat venait d'être livré, au pied de la montagne, dans le haut du bois de la Lance, entre le corps suisse qui marchait sur les flancs de l'avant-garde et un détachement considérable de Bourguignons, qui cherchaient à prendre leurs ennemis à dos, et qui furent vigoureusement repoussés.

Jusqu'alors il n'y avait pas eu de mêlée; aussi la perte en hommes de part et d'autre n'était pas considérable; mais à cet instant le combat devint des plus acharnés : l'élite de l'armée bourguignone, et surtout Châteauguyon avec sa cavalerie firent des efforts désespérés pour arrêter les Suisses. Châteauguyon avait contre les Suisses des griefs particuliers; ils avaient pris à son frère les villes d'Orbe et de Grandson. C'était un homme superbe, d'une haute stature, et l'un des plus vaillans capitaines de l'armée du duc Charles. — Monté sur son grand cheval de bataille, et sa bannière à la main, il s'élança au milieu de l'ennemi; son visage martial brillait d'une ardeur guerrière : deux fois il parvint à saisir la bannière de Schwitz, lorsqu'enfin un Lucernois, nommé Henri Elsner, lui ayant arraché la sienne des mains, un Bernois, Jean In-der-Gruob lui fendit la tête. Les Bourguignons virent ainsi tomber le plus intrépide de leurs guerriers, et près de lui succombèrent aussi le comte Jean de la Marle-Luxembourg, le noble Lalain, Poitiers, Ligny, Mery, Pietro de Lignano, le comte Raulin et autres. Dans le même moment, à trois heures après midi, on entendit un son terrible et prolongé retentir dans la montagne : les yeux de tous les combattans se dirigèrent vers les hauteurs situées entre Bonvillars et Champagne, et bientôt on aperçut une nouvelle troupe de guerriers. Le temps avait été sombre toute la journée; mais dans cet instant un rayon de soleil perça les nuages et vint se réfléchir sur les armes et les armures luisantes de cette troupe.—Jusqu'à ce moment l'avant-garde des Suisses avait seule pris part au combat, le corps principal s'était dirigé depuis Corcelles sur la droite, longeant la base du Jura par Bonvillars et St Maurice, afin de tourner l'aile gauche des Bourguignons. — Peu avant l'arrivée de Charles et de son armée devant Grandson, Brandolf de Stein, commandant du château de Grandson, fut fait prisonnier par trahison à Yverdon et livré au duc de Bourgogne qui le fit cheminer avec lui. « Qu'est-ce-que ces guerriers farouches que l'on aperçoit là-haut, est-ce encore des Suisses? » lui demanda-t-il : « Oui certes! » répondit Stein, « ce sont là les véritables vieux Suisses des montagnes, ceux qui battirent les Autrichiens à Morgarten et Sempach! » — Au même instant on entendit retentir par trois fois le taureau d'Uri, (1) et le landhorn d'Untervalden annonçant aux Bourguignons la mort et la destruction. Ces sons guerriers et sauvages, l'aspect des nouveaux combattans, tout cela stupéfia les Bourguignons; et alors Charles s'écria : « Que deviendrons-nous? ceux-ci nous ont déjà accablés! » Puis il chevaucha au travers de son armée, excitant ses soldats tant par ses paroles que par son exemple; mais ce fut en vain : l'armée suisse, après s'être réunie, fit une décharge bien dirigée de son artillerie; et tandis que les rangs des Bourguignons s'éclaircissaient, ceux des Suisses se serraient de plus

(1) Sorte de trompette de guerre, faite avec la corne d'un bœuf sauvage.

duc comme au lieu d'assembler ses gens devant Grandson il était poursuivi rigoureusement et vertueusement par nos seigneurs, et que ses gens tant de pied que de cheval se combattaient honnestement mais plus rien ne pouvoient, car ils avoient à faire à forte partie laquelle bien les poursuivoit, le duc voyant aussi le dommaige tourner sur luy et la grande perte qu'il fesoit, fit crier à la retraiste, et lors commença le dit duc et ses gens à fuire comme les lièvres devant les chiens, tirant le chemin d'Orbe et delà à Jougne; et alla ce jour là coucher à Nozeret et après à Besançon, auquel lieu lui semblait que nos seigneurs le suivaient toujours. »

en plus. De tous les chemins creux, du sein des broussailles il en sortait continuellement de nouvelles bandes. Alors les Bourguignons, chassés comme par une puissance invisible, cessèrent de combattre : l'infanterie prit une manœuvre de la cavalerie pour le signal de la fuite. Pour la première fois Charles vit son armée en déroute ; plein de rage, il se jeta au milieu des fuyards, suppliant, jurant, maugréant et frappant d'estoc et de taille au milieu des siens. Alors, comme le rapporte une chronique, « les Ligues (les Confédérés) comme grêle se ruent « dessus les siens, taillant, dépiéçant deçà delà tous « ces beaux galants. Tant et si bien déconfits furent « à vauderoute ces pauvres Bourguignons, que sem- « blaient-ils fumée épandue par vent de bise. » Il y eut encore un combat d'un instant près du pont de l'Arnon ; puis la fuite devint générale : une partie s'échappèrent par Grandson, une autre par Montagny, d'autres enfin fuirent sur le lac avec des bateaux dont l'un étant trop chargé coula à fond. Les Suisses poursuivirent l'ennemi jusqu'à Champvent, mais la nuit les empêcha d'aller plus loin. Charles en fuyant jeta un dernier regard de désespoir sur son camp qui renfermait tant de richesses, sur cette artillerie si belle et si nombreuse. Encore ces pertes pouvaient-elles se réparer ; à peine avait-il laissé mille hommes sur le champ de bataille, mais il laissait devant Grandson son honneur, sa gloire, sa réputation d'invincibilité, toute sa renommée. Suivi de cinq compagnons seulement, il courut sans s'arrêter jusqu'à Jougne, à 8 lieues de distance, ou Châteauguyon, deux semaines avant, plein d'espérance, d'ardeur et de vengeance, l'avait reçu de son mieux dans son château incendié par les Suisses. Poussé par la rage et le désespoir, Charles ne put s'y arrêter, et il continua de fuir jusqu'à Nozeroi en Bourgogue.

L'infanterie suisse et ses 60 cavaliers, (car il n'y eut que ce nombre qui prit part à la bataille, les Strasbourgeois étant trop éloignés ce jour-là pour y assister,) arrêtés par les ténèbres et exténués de fatigue, cessèrent de poursuivre l'ennemi ; puis se mettant à genoux sur le champ de bataille, ils rendirent grâce à celui qui leur avait donné la victoire. — Ensuite Nicolas de Scharnachthal, en mémoire de cette journée, créa des chevaliers parmi les capitaines suisses. Mais les Bernois ne purent voir sans fureur leurs frères encore pendus aux arbres ; la garnison effrayée de leurs menaces, se rendit à discrétion, et il n'y eut point de pitié pour ces malheureux, qui payèrent de leur vie la perfide cruauté de Charles. Les cadavres des Suisses furent dépendus avec honneur et remplacés par des Bourguignons ; on ne laissa la vie qu'à un seul gentilhomme qui fut caché par les chefs bernois pour être échangé contre Brandolf de Stein. — Le même sort était peut-etre réservé à la garnison de Vauxmarcus qui était observée par les guerriers du Siebenthal et de l'Emmenthal, conjointément avec les habitans du Landeron. Le château fut alors serré de plus près ; mais les Bourguignons peu envieux de partager le sort de la garnison de Grandson, échappèrent au trépas au moyen d'un stratagème. Pendant la nuit ils coupèrent les licols de leurs chevaux qui, courant dans les écuries, firent beaucoup de bruit. Les assiégeans qui avaient célébré leur victoire par de fréquentes libations, et trompés par le bruit qu'ils entendaient, se livrèrent au repos en toute sécurité, négligeant toutes précautions. Après minuit Rozimboz et les siens sortirent en silence du château, laissant à leurs chevaux le soin de représenter dignement la garnison ; et conduits par un homme de l'endroit qu'ils avaient gagné au moyen de 100 florins d'or, ils traversèrent les montagnes, par la pluie et la neige, suivant des sentiers peu fréquentés, et arrivèrent sains et saufs à Pontarlier. Le lendemain les assiégeans prirent le château sans résistance, vendirent la garnison, pillèrent le reste et mirent le feu aux bâtimens pour se venger de l'injure qu'on venait de leur faire. L'armée suisse, selon l'usage, resta trois jours sur le champ de bataille de Grandson ; puis les soldats s'en retournèrent chez eux, emmenant un immense butin.

LA REINE BERTHE.

L'an 911, Rodolphe II succéda à son père Rodolphe Ier, roi de la petite Bourgogne. Ayant eu une guerre à soutenir contre Bourckard duc de Souabe, son armée fut défaite dans les plaines d'Argovie ; mais la paix fut ensuite conclue, et Rodolphe épousa Berthe, fille du duc de Souabe. C'est cette reine Berthe dont nous avons déjà eu occasion de parler dans un précédent numéro, cette reine Berthe qui s'est rendue si célèbre dans la Suisse occidentale tant par sa bienfaisance que par le grand nombre d'édifices qu'elle fit élever et qu'elle consacra à la religion. Berthe, qui s'était mariée jeune en 919, devint veuve l'an 936. De ce mariage elle eut quatre enfans : Conrad, surnommé le Pacifique qui succéda à son père et monta sur le trône ; Bourckard, évêque de Lausanne ; le duc Rodolphe, et enfin Adélaïde, qui épousa en premières noces Lothaire, roi d'Italie, et en secondes nôces l'empereur Othon. Cette Adélaïde ne le céda guère à sa mère en fait de piété et de dévotion, car après sa mort elle fut mise au rang des saintes.

Après avoir soutenu de longues guerres, Rodolphe II avait laissé ses états dans un état de paix et de prospérité, et Berthe y contribua pour beaucoup en fondant une grande quantité d'établissemens utiles, tels que des routes, des chaussées et des ponts : des terres incultes furent défrichées, des châteaux et des tours furent construits dans le but de protéger les habitans contre les incursions des

Sarrasins et des Hongrois qui ravageaient alors la Suisse. Un nombre considérable d'églises et de monastères qui s'élevèrent dans toute l'étendue de ses états, doivent leur existence à cette pieuse reine : telles sont entr'autres celles de Moutier-Grandval, de St Imier, et beaucoup d'autres. Berthe dota richement les couvens qu'elle fonda et assura des revenus considérables à d'autres établissemens du même genre, tels que ceux de Soleure et de Romainmotiers. Cette digne reine était non-seulement bienfaisante et pieuse, mais elle était aussi bonne ménagère; montée sur un mulet, elle parcourait ses vastes domaines, visitait ses fermes et ses métairies, et réglait compte elle même avec ses receveurs. Après la mort de Rodolphe II, Berthe épousa Hugues roi d'Italie; mais elle ne vécut que peu de temps avec ce prince, peu digne de son affection à raison de ses continuelles infidélités. — Munie du consentement du roi son fils, elle fonda ou rétablit, en 960, l'Abbaye de Payerne selon la règle de St Benoît et la réforme d'Odillon; et elle la destina à lui servir de sépulture ainsi qu'aux membres de sa famille. La



charte de fondation de cette abbaye existe encore actuellement à la bibliothèque de Lausanne; elle est datée de l'an 966, et se termine en ces termes: « Il nous a plu aussi de statuer par ce présent testament, que les moines qui se réuniront dans le susdit couvent ne seront soumis, ni à notre domination, ni à celle de notre femme, ni à aucune puissance royale, ni à quelque autorité terrestre que ce soit. J'adjure donc, au nom de Dieu, par tous les saints et par le jour du redoutable jugement dernier, tout prince séculier, tout comte, tout évêque et même le souverain pontife de Rome, qu'ils aient à se garder d'envahir les possessions de ces serviteurs de Dieu, de les distraire, diminuer, changer, aliéner ou engager à personne, de ne leur imposer aucun supérieur contre leur volonté, et afin qu'un tel crime soit encore plus impraticable à tout téméraire et méchant, je vous conjure, ô vous, Pierre et Paul, saints apôtres et glorieux princes de la terre, et toi, pontife des pontifes du siége apostolique, que par l'autorité apostolique et canonique que vous avez reçue du Seigneur, vous déclariez privés de tout commerce avec la sainte Eglise et déchus de la vie éternelle tous ceux qui distrairont par vol ou envahissement les biens que je donne de gaîté de cœur et de bon vouloir à la sainte Vierge Marie et aux saints ci-devant nommés; et que vous soyez les défenseurs et les protecteurs du dit lieu de Payerne, des serviteurs de Dieu qui y habiteront, et de toutes leurs possessions, à cause de la charité, clémence et miséricorde de notre saint Sauveur. Si par hasard (ce dont Dieu nous préserve et ce qui, j'espère, n'arrivera jamais, en vertu de la miséricorde divine et de la protection des apôtres), quelqu'un d'entre nos proches ou d'entre les étrangers, de quelque condition ou autorité qu'il soit, usant de ruse contre ce testament, essayait par quelque malversation d'enfreindre ce que j'ai fait et sanctionné pour l'amour du Dieu tout-puissant et par révérence pour sainte Marie mère de notre Seigneur, et des saints susnommés, qu'il encoure premièrement la colère du Dieu tout puissant; que Dieu lui ôte sa part de la terre des vivans; que sa portion soit avec ceux qui ont dit au Seigneur: Dieu, retire-toi de nous, et avec Dathan et Abiran, que la terre engloutit tout vifs dans un gouffre ouvert; et qu'il soit damné à perpétuité; que devenu le compagnon de Judas qui trahit son Seigneur, il soit condamné à d'éternels tourmens; et pour que, dans le présent siècle, il ne paraisse point rester impuni aux yeux des hommes, qu'il éprouve d'avance en son corps les supplices des damnés, endurant la punition d'Héliodore qui fut battu par les anges, et d'Antiochus dont les membres pourrirent et que les vers rongèrent; qu'il soit fait de même à tout autre sacrilége qui ose attenter au trésor de la maison de Dieu; et s'il ne revient à la repentance, que le chef de la monarchie ecclésiastique et St Paul deviennent ses adversaires et lui ferment l'entrée du saint paradis. D'autre part le pouvoir judiciaire leur fera payer 100 livres d'or en faveur de ceux auxquels il aura fait tort. Je veux enfin que toute opposition à ce présent testament n'ait aucun effet; mais que sa teneur soit affermie en toute autorité, et qu'elle demeure inviolable et inébranlable à toujours, ainsi que ce que y est stipulé. » Suivent les signatures de dame et reine Berthe, du roi Conrad, du duc Rodolphe, de Wandalric, de Boson, d'Elrard, etc., etc. — Fait dans la cité de Lausanne.

Payerne est une ville très-ancienne qui existait déjà du temps des Romains sous le nom de Paterniacum. Elle fut complètement détruite au treizième ou au quatorzième siècle; mais son nom reparaît dans l'histoire sous le règne des rois de la petite Bourgogne, et elle dut sa prospérité à la munificence avec laquelle Berthe dota son abbaye. Au nombre des donations qu'elle lui fit étaient le bourg de Grandcour, qui avait droit de foire et droit de battre monnaie; le péage important du canal entre les lacs de Neuchâtel et de Morat; plus des dîmes, des domaines très-considérables en vignes, champs et forêts. Avec les matériaux tirés des ruines d'Aventicum elle bâtit l'église abbatiale dans laquelle la chapelle de St Michel fut choisie par cette reine pour recevoir ses dépouilles mortelles. Cependant jusqu'à nos jours on n'avait encore aucune certitude sur le lieu où reposaient les restes de cette reine si vénérée; seulement quelques anciennes chroniques et des traditions désignaient à ce sujet l'église abbatiale de Payerne. A l'époque de la réformation cette église fut transformée en grenier, et le couvent, qui est maintenant occupé par un pensionnat, servit de résidence aux baillis bernois, et une nouvelle église est aujourd'hui consacrée au culte religieux. Près de neuf siècles après la mort de Berthe, comme on faisait quelques travaux dans la chapelle de St Michel, on découvrit à deux pieds sous le sol un sarcophage en pierre sans couvercle et renfermant quelques ossemens de femme mêlés de terre; il parut évident que ce tombeau avait été fouillé précédemment, probablement par des chercheurs de trésors, au temps de la réformation. D'après des conjectures bien fondées, il fut établi que ces ossemens étaient les restes de Berthe. Sous le cœur de l'église on découvrit deux squelettes intacts, que l'on croit être les restes de Rodolphe II et de Conrad. On trouva dans l'enceinte de l'église d'autres squelettes gisant dans des bières en bois presque entièrement consumées. Enfin dans différens caveaux on découvrit environ trois cents crânes. Le tombeau et les ossemens qu'il contenait furent placés dans l'église paroissiale de Payerne et recouverts d'une table de marbre noir portant une inscription latine, qui atteste qu'après neuf siècles la mémoire de Berthe est encore honorée dans la Suisse romande. Payerne possède en outre la selle sur laquelle Berthe chevauchait, parcourant la campagne en filant; car cette reine donnait l'exemple du travail à son peuple; témoin le proverbe : *le bon temps où la reine Berthe filait!* Cette selle est suspendue à une colonne dans l'église paroissiale, et c'est probablement grâce à son peu de valeur intrinsèque qu'elle existe encore; car ce qui en reste est en bois entièrement vermoulu recouvert de fer, et encore ce fer paraîtrait y avoir été cloué postérieurement pour retarder la ruine complète de cette précieuse relique dont le dessin suivant représente la forme actuelle avec un mors et



des étriers. Il est assez difficile de comprendre comment on faisait usage de cette espèce de selle. Avant d'être réduite à cet état de vétusté, elle ne ressemblait pas mal à une culotte, ayant de chaque côté une gaîne dans laquelle sa majesté mettait ses jambes : assise de la sorte, elle ne pouvait, il est vrai, être désarçonnée; mais il reste à savoir comment elle parvenait à s'y placer. Du reste la selle est pourvue d'un trou destiné à recevoir la quenouille de cette bonne reine.

ST GALL.

Les habitans de l'Helvétie occidentale étaient depuis longtemps chrétiens lorsque les Allemands qui avaient peuplé la partie occidentale étaient encore païens. Ces peuples belliqueux et barbares s'accommodaient mieux du culte de leurs idoles que des préceptes du christianisme; aussi ne devinrent-ils plus traitables que lorsqu'ils furent tombés sous la domination des Francs, dont le roi Clovis s'était fait baptiser, avec 3000 des siens, en 496. Cependant ce n'est que 100 ans plus tard que le christianisme commença à faire des progrès parmi ces barbares. Du nord de l'Irlande Colomban, Gall, Magnoald et neuf autres, issus d'illustres familles, étant venus en France, y fondèrent un couvent à Luxeuil, et vinrent delà visiter l'Helvétie. Ils traversèrent le Rhin près d'un hameau appelé Ascapa, là où est maintenant la ville de Schaffouse; puis ils arrivèrent dans un bourg situé au bord du lac de Zurich, dans le même lieu où est maintenant la ville de même nom. Jusqu'alors ils avaient rencontré des communes de soi-disant chrétiens, c'est-à-dire de gens qui avaient été baptisés, mais qui n'en savaient pas davantage. Ils parvinrent ensuite à l'autre extrémité du lac, à Tugen, dont les habitants étaient païens. Colomban et Gall voulurent

leur prêcher l'Evangile et leur démontrer l'absurdité de leur culte; mais ces hommes leur répondirent qu'eux et leurs ancêtres avaient toujours été contens de leurs dieux et qu'ils n'en voulaient pas changer. Les missionnaires impatientés se saisirent de leurs idoles et les jetèrent dans le lac; mais ils furent obligés de s'enfuir. S'étant ensuite dirigés vers le lac de Constance, à Bregenz, ville alors détruite par les Allemands, ils y trouvèrent un temple où les habitans sacrifiaient au Dieu Wodan. Gall et ses compagnons y furent plus heureux, on les écouta volontiers et on les laissa détruire les idoles sans opposition. Ces hommes zélés joignaient à une grande piété de grandes connaissances. Ils apprirent aux habitans de la contrée à cultiver la terre et à planter des arbres fruitiers. Mais les Allemands n'avaient point encore de goût pour des travaux aussi paisibles, auxquels ils préférèrent la guerre et la chasse, et au bout de trois ans de séjour dans cette contrée, Gall et ses compagnons furent obligés de la quitter sur l'ordre du duc de Souabe. Gall arriva malade à Arbon chez un prêtre nommé Willeram, et bientôt il résolut de terminer ses jours dans la solitude. Le diâcre Hiltbold, grand chasseur, lui indiqua un lieu sur les rives de la rivière Steinach, au pied de hautes montagnes et entouré de sombres forêts habitées par des bêtes sauvages. Gall se fixa dans cette solitude avec son ami Magnoald et quelques autres: ils se bâtirent des cabanes, semèrent des légumes, puis ils élevèrent un troupeau de bestiaux et ils se firent les instrumens nécessaires pour la pêche et la chasse. Respectés et vénérés dans toute la contrée, ils parvinrent autant par leur exemple que par leurs paroles, à adoucir les mœurs des habitans et à en convertir un grand nombre. Gall mourut à l'âge de 95 ans, en 940, après avoir vécu 10 ans dans cette solitude. Soixante ans plus tard on bâtit le célèbre couvent de St Gall sur l'emplacement où existait encore la cellule du saint homme. Cependant long-temps après il y avait encore des payens dans les montagnes de l'Appenzell, et ce n'est qu'en 1014 qu'on y vit disparaître les dernières traces du paganisme.



LE CHATEAU DE DUIN.

Le grand et beau village de Bex, au canton de Vaud, si connu par ses salines, est situé dans une contrée des plus fertiles et des plus pittoresques du canton de Vaud. De toute part on y arrive le long d'avenues ombragées par de magnifiques noyers; l'endroit même est une plaine verdoyante entourée de montagnes boisées. Parmi les délicieuses promenades qui entourent Bex, aucune ne mérite davantage d'être visitée que celle qui conduit aux ruines du château de Duin à une demi-lieue du village. On traverse d'abord l'Avençon sur un pont de bois; puis, sous l'ombrage des noyers, on suit un chemin qui traverse la plaine et conduit en droite ligne vers la colline, sur laquelle on aperçoit les ruines de Duin, derrière lesquelles la Dent de Morcle élève sa cime aiguë jusqu'aux nues. Arrivé au bout de la plaine, on commence à gravir une pente entièrement couverte d'une forêt de châtaigniers, et bientôt on atteint un plateau sur lequel on trouve les ruines de Duin. Rien de plus romantique, rien de plus enchanteur que ce site: le vaste plateau est couvert de bosquets et de beaux arbres pittoresquement groupés: un vert gazon couvre le sol, duquel s'élèvent à demi cachés par les arbres une tour et quelques restes de murailles très-élevées. Mais ce qui attire encore plus les regards, c'est la magnifique échappée dont on jouit depuis cette hauteur sur la vallée du Rhône, les montagnes avoisinantes et le lac de Genève, qui termine l'horizon au nord-ouest, ainsi que les beaux coteaux de la Vaux. Ci et là on voit le Rhône sillonner la plaine entrecoupée par des groupes d'arbres et des villages. Mais c'est le soir, au coucher du soleil, qu'il faut venir jouir de ce gracieux spectacle.

Le château de Duin, ou châtel de Bex, est une construction du moyen âge; mais son origine paraît être moins connue que l'époque de sa destruction par les Bernois lors de leur expédition contre la Savoie, en 1465. Ses ruines attestent qu'il était fort et vaste. La cour a 100 pas de largeur, et la distance d'une tour à l'autre est de 235 pas; les murs ont sept pieds d'épaisseur.

LA PESTE DE 1449 ET LES JUIFS.

Au commencement de l'année 1448 on ressentit dans une grande partie de l'Europe des secousses de tremblemens de terre si violentes, qu'un grand nombre d'édifices, de châteaux et de villes en furent renversés. La terre se fendit en beaucoup d'endroits, elle engloutit des hommes et leurs habitations, et il en sortit des exhalaisons sulfureuses. Une calamité plus effrayante encore succéda à celle-



ci. Des galères Génoises venant du Levant apportèrent la peste en Italie, d'où elle se répandit rapidement en Suisse, en Allemagne, en France, et dans tout le reste de l'Europe. Le caractère de cette maladie était des plus effrayans; le moindre contact avec un pestiféré, ou avec les objets qu'il avait touchés, suffisait pour être atteint de la contagion, et la mort suivait infailliblement le troisième jour; car on ne connaissait d'autre préservatif et d'autre remède que l'invocation des saints. Du reste, la maladie bravait toutes les ressources de l'art. Aucun endroit n'était à l'abri de ce fléau qui continua avec encore plus d'intensité en 1449. Douze mille personnes périrent à Bâle victimes du fléau; à Berne il en mourait jusqu'à 60 par jour. Dans la vallée d'Engelberg, si élevée et si isolée, il y eut vingt maisons qui perdirent tous leurs habitans. Des familles entières périrent et beaucoup de maisons restèrent abandonnées et désertes. On traversait des villages entièrement privés de leurs habitans; le bétail fuyait les maisons et errait dans les champs déserts. Les populations des lieux infectés furent frappées d'une terreur extrême; ceux qui pouvaient fuir fuyaient et trouvaient la mort ailleurs. Aussitôt que l'on apercevait chez quelqu'un des symptômes de la contagion, il était abandonné de tout le monde: les prêtres et les médecins le fuyaient comme les autres; même les liens du sang n'étaient plus un motif pour assister un malade, et c'était à peine si l'on trouvait assez de monde pour ramasser les morts. On compte qu'alors la Suisse perdit un tiers de ses habitans. Ce fut aussi à cette époque que l'île d'Islande perdit presque toute sa population et que plusieurs grandes villes de l'Europe se virent réduites à la moitié de leurs habitans.

Il était d'usage alors chez le peuple ignorant d'attribuer toutes les calamités à la méchanceté des Juifs, qui furent souvent en conséquence horriblement persécutés. On avait cru remarquer qu'ils n'étaient jamais atteints de la peste et qu'ils ne puisaient jamais de l'eau aux mêmes fontaines que les chrétiens: il n'en fallut pas davantage. Bientôt le bruit se répandit que les Juifs avaient empoisonné les fontaines: le peuple furieux jura d'exterminer tous ceux qui vivaient dans son sein, ils furent torturés dans le but d'en obtenir des aveux, et effectivement les souffrances leur firent avouer tout ce que l'on voulut; on leur fit même convenir d'avoir tué un enfant à Zurich avec des épingles, et bien d'autres cruautés qui avaient été commises auparavant. Enfin partout on s'empara des malheureux Juifs et on les livra aux flammes par centaines. Comme il y en avait beaucoup à Bâle, on bâtit une grande maison en bois sur une île du Rhin, dans laquelle on les enferma tous, et ensuite on y mit le feu. Les Zuricois trouvant ce moyen plus expéditif, en firent autant des leurs. Un juif de Constance, pour échapper au bûcher, se fit baptiser, mais s'en étant ensuite repenti, il s'enferma dans sa maison avec sa femme et ses enfans et y mit le feu; puis, au milieu des flammes il s'écria qu'il mourait en véritable Juif: quarante autres maisons furent consumées avec la sienne. — Le duc Albert d'Autriche enferma 330 Juifs dans son château de Kybourg afin de les soustraire à la fureur du peuple; mais celui-ci s'étant assemblé tumultueusement devant le château, il fut forcé de les livrer aux flammes. A Esslingen ces malheureux s'enfermèrent tous dans leur synagogue avec leurs familles et y mirent le feu. Dans d'autres villes de la Suisse les mêmes exécutions eurent lieu, mais néanmoins la peste continua ses ravages. Les gens les plus sensés attribuèrent la maladie aux exhalaisons qui sortirent des fentes produites par le tremblement de terre; d'autres pensèrent que c'était l'effet de l'eau corrompue par la même cause. Ce n'est que bien plus tard que l'on eut des notions plus exactes sur la marche de la peste de l'Orient.

IMPRIMERIE DE PETITPIERRE, A NEUCHATEL.

N:36.



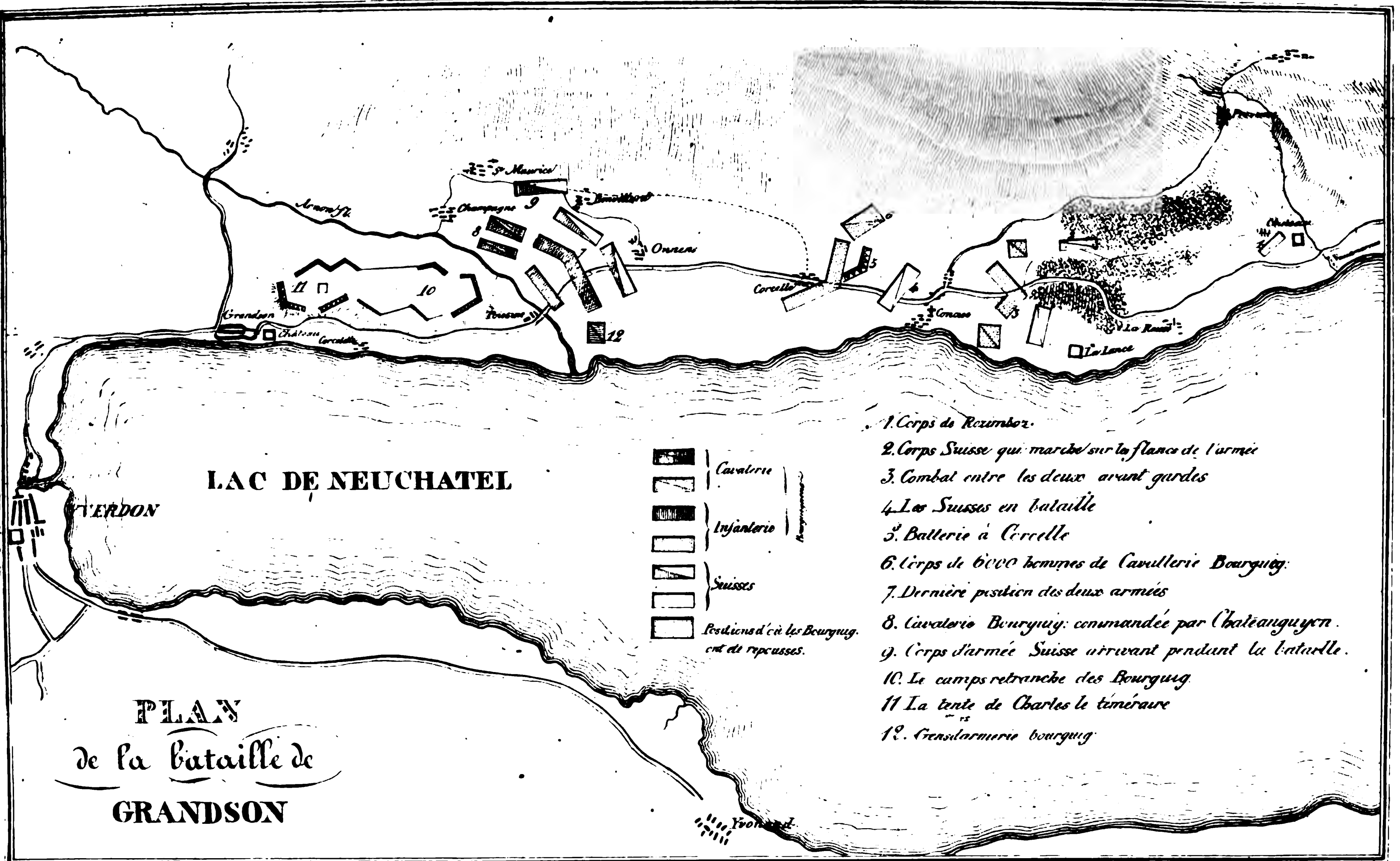
LA TOUR ST MICHEL
à Payerne.



BATAILLE DE GRANDSON



CHATEAU DE DUING.


PLAN
de la bataille de
GRANDSON
LAC DE NEUCHATEL
YVERDON
Grandson
Château
Corcelle
Arnon fl.
St Maurice
Champagne
Bonvillard
Onnens
Corcelle
Concise
La Raisse
La Lance
Yvonand
Cavalerie
Infanterie
Suisses
Positions d'où les Bourguig. ont été repoussés.
1. Corps de Rezimbor.
2. Corps Suisse qui marche sur le flanc de l'armée
3. Combat entre les deux avant gardes
4. Les Suisses en bataille
5. Batterie à Corcelle
6. Corps de 6000 hommes de Cavallerie Bourguig.
7. Dernière position des deux armées
8. Cavalerie Bourguig. commandée par Châteauguyon.
9. Corps d'armée Suisse arrivant pendant la bataille.
10. Le camps retranché des Bourguig.
11. La tente de Charles le téméraire
12. Gensdarmerie bourguig.

DRAPEAUX

DONNÉS AUX SUISSES PAR LES PAPES.

A la suite des guerres de Bourgogne et de Souabe, les Suisses s'étaient acquis la plus haute réputation militaire. Tous les princes recherchaient leur alliance, et ils pensaient avoir une armée invincible dès l'instant où un corps de Suisses était entré dans ses rangs. Le riche butin qu'ils avaient conquis dans les derniers combats avait excité leur cupidité au plus haut degré, et à cette époque les Confédérés étaient toujours prêts à verser leur sang pour le souverain qui les payait le mieux.

Les papes ne furent pas des derniers à rechercher une alliance aussi précieuse, et l'on conçoit qu'ils l'obtinrent assez aisément. Aussi les Suisses ne tardèrent-ils pas à combattre en Lombardie pour la défense du St Siége. — Sixte IV, ayant lieu d'être satisfait de la valeur et de la fidélité de ses nouveaux alliés, leur envoya, en 1478, un légat porteur d'indulgences, auxquelles il avait joint une bannière bénite ainsi qu'une bulle par laquelle il les exhortait à défendre loyalement le St Siége, et qui leur ouvrait les portes du ciel s'ils obéissaient à ses injonctions. La bannière était en soie rouge; St Pierre y était représenté vêtu de la robe pontificale avec la triple tiare.

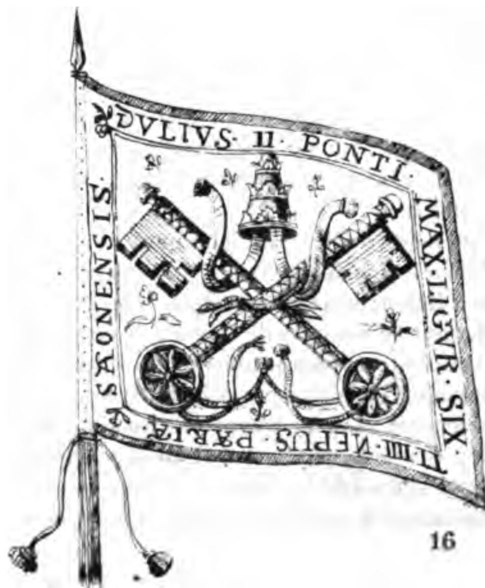
Grâce aux intrigues du fameux cardinal Schinner, les Suisses s'armèrent de nouveau en 1512 pour la défense du St Siége, alors occupé par le belliqueux Jules II. Afin de récompenser dignement ses chers fils, les Confédérés de la haute ligue de l'Allemagne supérieure, autant que pour enflammer leur zèle, le pontife leur envoya un bref qui leur confirmait pour toujours le titre glorieux de *défenseurs de l'Église*. Outre quantité de belles promesses, Schinner leur apporta encore des présens bénis par sa Sainteté, et entr'autres une épée richement garnie en or, de la valeur de 500 ducats, un chapeau ducal garni d'or, de perles et de pierreries, enfin deux magnifiques bannières sur l'une desquelles se voyaient les clefs de St Pierre, surmontées du chapeau de la liberté, avec cette devise : *Dominus mihi adjutor, non timebo : quid faciat mihi homo ? — Le Seigneur est mon aide; je ne craindrai point ce que l'homme pourrait me faire.*

La seconde bannière portait d'un côté l'image de Jules et de l'autre les clefs surmontées de la triple tiare avec cette inscription : *Julius* II *Pont. Max. Ligur. Sixti* IV *nepos patria saonensis.*

Le bref, l'épée et le chapeau furent déposés à Zurich, et les drapeaux à Baden, d'où ils furent ensuite transportés, pour plus de sûreté, au couvent d'Einsiedelen.

Mais Jules ne borna pas là ses libéralités. Des drapeaux particuliers, et plus petits, furent distribués à tous les cantons et alliés de la Confédération.





Chacune de ces bannières était bénite et portait quelque sainte image. Sur celle de Zurich on voyait la Ste Trinité et le couronnement de la Vierge; sur celle de Berne les Trois Rois; sur celle de Lucerne l'agonie du Sauveur ; sur celle de Mulhouse un St Etienne; le drapeau de Fribourg était accompagné d'une bulle qui érigeait la paroisse de St-Nicolas en église collégiale avec un chapitre de chanoines; celui d'Appenzell était en damas blanc, sur lequel étaient représentées les clefs en or portées par l'ours qui se trouve dans les armes du pays: Bâle reçut le sien orné de ses armes en or; sur celui de l'abbé de St-Gall on voyait St-Gall assis sur une chaise d'or, et devant lui un ours tenant deux clefs, avec un écureuil. — Pour mettre le comble à tant de faveurs, le généreux pontife accorda à Mulhouse le droit de changer en or la couleur de sa roue de moulin; à Berne celui de dorer les griffes de son ours; à Schwitz de faire des processions avec le drapeau en tête; à Schaffhouse de mettre une couronne d'or sur la tête du bélier de ses armes et de lui dorer les pieds. Enfin, il n'y eut aucun endroit de la Confédération d'oublié, et chaque banneret, porteur de l'étendard sacré, obtint en outre une indulgence très-étendue, afin de se montrer digne du grade qui lui était conféré.

Ces présens magnifiques furent reçus avec tout le respect convenable en pareille circonstance. Mais Bâle se distingua entre tous les autres. Quatorze cents citoyens se rendirent processionnellement audevant de leur drapeau. — Ensuite le pape invita les Confédérés à lui envoyer une députation, laquelle bientôt partit effectivement pour Rome. Arrivés à Florence, les Suisses rencontrèrent un envoyé du St-Père, qui leur remit de superbes habits de soie, afin qu'à leur entrée dans la capitale du monde catholique, leur modeste accoutrement ne fût pas un objet de raillerie pour les courtisans.

Jules II était fier de l'alliance des Suisses, eux qui l'avaient refusée à la France. Aussi l'entrée dans Rome des députés de la Confédération se fit-elle avec une grande magnificence, au milieu d'un brillant cortège, et au bruit des canons, des trompettes et des tambours. Le pontife lui-même vint à leur rencontre et leur donna sa bénédiction. Une foule immense se pressait sur leur passage, curieuse de voir les représentans d'une nation dont on parlait tant alors.

La première audience qu'obtinrent du pape les députés suisses ne fut pas moins pompeuse que leur entrée à Rome; mais le croirait-on? bien que comblés de tant de marques de faveur, ils étaient loin d'être satisfaits, et pour justifier le proverbe tant de fois appliqué mal-à-propos à leur nation, ils demandèrent de l'argent comptant. Aussi, lors du départ, chaque envoyé reçut-il encore 40 florins d'or et 15 ducats de la munificence papale. — Du reste le souverain pontife était assez mauvais payeur: il devait 80,000 ducats aux Suisses, qui furent obligés de se contenter du quart de cette somme; mais ils eurent lieu de se consoler de ce mécompte lors de la prise de Vérone et de Bergame, dont la rançon leur valut 100,000 ducats.

Tous ces brillans drapeaux, qui coûtèrent tant de sang à la Suisse, sont maintenant oubliés et sont rentrés dans la poussière; ce qu'il nous reste de précieux de la munificence du pape Jules II, c'est le chapeau qui couvre les armes helvétiques, et qui dès-lors est devenu l'emblême de notre liberté. C'est aussi de cette époque que date l'existence de cette garde suisse que les papes ont toujours conservée auprès de leur personne.

LE ROI DE FRANCE, LA TRIMOUILLE ET LES SUISSES.

Au commencement du XVIe siècle, pendant les guerres d'Italie, la Suisse ne cessait d'être déchirée par les factions, dont l'ardeur se trouvait alimentée par les richesses considérables acquises au prix du sang de ses vaillans guerriers. Et malgré les ravages causés par cette déplorable démoralisation, les Confédérés n'avaient rien perdu de leur ancienne énergie, et ils en offraient la preuve dès l'instant où il s'agissait d'honneur national. Alors on n'aurait pu les effrayer avec des notes diplomatiques ou même avec des menaces de blocus; et les plus puissans monarques de l'Europe n'auraient pas été assez mal avisés pour employer de pareils moyens à leur égard.

Louis XII, bien convaincu qu'il ne pourrait jamais se maintenir dans la Lombardie tant qu'il aurait les Suisses pour adversaires, voulut à tout prix regagner leur amitié; aussi nomma-t-il bientôt pour ambassadeurs auprès de la diète helvétique trois hommes connus comme habiles négociateurs, le vaillant la Trimouille, le président de Dijon et l'évêque de Marseille. Mais ce n'était point chose si facile que de calmer l'irritation des Confédérés dont l'orgueil se trouvait offensé, et ce ne fut qu'à l'intercession du duc de Savoie et de la princesse d'Orange que les trois ambassadeurs durent le sauf-conduit qui leur fut accordé. Ce qui peut de nos jours paraître presque incroyable, c'est que le roi de France fut obligé de payer la permission d'envoyer ses députés en Suisse; en effet il lui en coûta 22,000 écus ainsi que la reddition des châteaux de Locarno et de Lugano.

Le 25 février 1513, les envoyés du roi parurent par devant la diète helvétique, où leurs négociations furent presque aussitôt terminées que commencées, car les Suisses étaient alors plus expéditifs en affaires qu'ils ne le sont aujourd'hui. Les

conditions de paix qfurent poséui es par ces derniers furent, que le roi de France renoncerait pour toujours à ses prétentions sur l'Italie, qu'il en remettrait aux Suisses toutes les places fortes, qu'il assignerait un jour auquel les prétendans se réuniraient en un congrès, et que dans le cas où l'on ne pût parvenir à une conclusion, le roi se présenterait devant un tribunal fédéral où la question en litige serait décidée selon le droit.

De pareilles conditions parurent extravagantes au représentant du plus puissant monarque de la chrétienté. En vain la Trimouille avait-il fait de belles promesses, en vain avait-il répandu 126,000 livres en présens de tout genre, il ne put rien obtenir de plus favorable. Alors il déclara qu'il n'avait ni instructions ni pouvoirs suffisans pour accepter les conditions qui lui étaient faites. On lui répondit que s'il en était ainsi, il pourrait repartir quand il lui plairait. — Le guerrier partit en effet, mais ce fut pour se mettre à la tête d'une armée d'élite que la France envoyait en Lombardie, et qui, loin de répondre aux espérances et aux efforts de son chef, fut complètement défaite par les Suisses à la sanglante bataille de Novare. — Le moment était propice pour forcer la France à faire la paix en envahissant son territoire. Les Confédérés s'emparèrent d'abord de la principauté de Neuchâtel, qui appartenait à un prince français; puis ils entrèrent en Bourgogne avec une armée de 30,000 hommes. L'empereur d'Allemagne, allié des Suisses pendant cette guerre, avait fourni à cette armée un corps de cavalerie ainsi que l'artillerie de siége. Sans avoir éprouvé beaucoup de résistance, les deux armées réunies vinrent camper devant Nancy, et déjà le lendemain, au point du jour, leurs batteries battaient en brêche les murailles de la ville.

La Trimouille, qui avait été obligé d'évacuer la Lombardie, rassembla toutes les troupes qu'il put réunir à la hâte, pour défendre Nancy; il en répara les fortifications délabrées et brûla deux faubourgs; mais au bout de quarante-huit heures un pan de murailles et une partie d'une tour s'étant écroulés sous le feu des assiégans, ces derniers se préparèrent aussitôt à monter à l'assaut. Nancy allait tomber en leur pouvoir avec toutes ses richesses; et qui aurait pu dès-lors empêcher l'armée suisse, dont le nom seul répandait la terreur, de pénétrer au cœur de la France, qui, pressée par les Anglais dans le nord, n'avait, pour ainsi dire, rien à lui opposer? Mais la Trimouille, qui connaissait bien les Suisses, leur tendit un piége qui sauva la France. Au moyen de sommes d'argent et de belles paroles habilement répandues, il parvint à semer la discorde dans leur sein; puis il leur fit croire qu'il avait de pleins-pouvoirs pour traiter de la paix, qui fut effectivement signée aux conditions dictées par la diète à Lucerne, et ensuite de laquelle la France devait payer 400,000 couronnes aux Suisses, 10,000 à leurs alliés, et leur livrer des ôtages au nombre desquels figurerait le neveu de la Trimouille. — L'armée des Confédérés pensant avoir fait une brillante campagne, se retira en désordre et avec toute la négligence possible. Mais bientôt ils eurent lieu de s'apercevoir qu'ils avaient été leurrés et trompés par le général ennemi: le neveu de la Trimouille s'était évadé, les autres ôtages furent reconnus pour des personnages d'une condition obscure, les 400,000 couronnes ne furent jamais payées, enfin le traité conclu avec autant de mauvaise foi de la part des capitaines suisses que de celle du général français fut rejeté par le roi de France. A leur retour en Suisse, les crédules et cupides négociateurs eurent grande peine à échapper à la fureur du peuple, qui, du reste, se montrait alors moins avide de conquêtes que des écus français. Tel fut le résultat désastreux auquel parvinrent les Confédérés après avoir commencé sous des auspices aussi favorables.

MAISON DU VALLON D'INTERLAKEN

AU CANTON DE BERNE.

Les environs d'Interlaken, si pittoresques et si poétiques, ont acquis une célébrité presque européenne et bien méritée: dans la belle saison on y voit séjourner des milliers d'étrangers accourus de toutes les parties de l'Europe. Et qui n'a au moins entendu parler de cette imposante enceinte de montagnes qui entoure ce beau vallon, parmi lesquelles la Jungfrau élève majestueusement sa cime éclatante de neige; des lacs de Thoun et de Brienz, de cette plaine couverte de superbes prairies ombragées des plus grands noyers de la Suisse, et arrosée par l'Aar, qui, par ses longs circuits, semble quitter à regret cette heureuse contrée, peuplée d'une multitude d'habitations et de villages? Ci et là on aperçoit entre des forêts d'arbres fruitiers les toits d'une multitude d'habitations, qui, par leur proximité, forment des villages entiers. Qui n'a vu ses maisons en bois, si jolies et si propres, chacune d'elles entourée de son jardin et de son verger, ombragés de touffes d'arbres, formant un dôme de verdure? Toutes ces maisons, quoique construites sur le même plan, offrent constamment des variétés: elles ont toutes deux étages, et des galeries de chaque côté, qui quelquefois règnent encore sur le devant de la maison. Souvent une treille en forme de berceau ombrage les galeries ou le devant de l'habitation, sous lequel la famille prend en été ses repas champêtres et les femmes s'occupent des travaux du ménage. Toutes ces maisons sont couvertes en bardeaux chargés de grosses pierres; elles reposent sur un soubassement de pierre haut de 6 à 8 pieds et qui ren-

ferme la cave. On voit les ustensiles journaliers figurer en dehors de la maison. Un escalier en pierres ou en bois conduit à la galerie du premier étage.

Le peuple qui habite le vallon d'Interlaken mérite aussi d'être vu et connu. Les hommes sont grands et bien faits; le costume des femmes, quoique peu différent de celui des environs de Berne, est cependant plus gracieux; au lieu de ces espèces de cols en velours si disgracieux, elles portent des mouchoirs ordinairement en soie attachés autour du cou et dont les extrémités pendent coquettement sur les épaules. Elles ont le plus souvent la tête nue, parée seulement de leur chevelure blonde attachée derrière la tête. La physionomie des femmes est sans contredit plus belle qu'aux environs de Berne; leurs traits sont fins et délicats, leurs visages allongés; l'expression de leur physionomie est fine et malicieuse. Leur taille, leurs pieds et leurs mains sont bien proportionnés, et l'on s'aperçoit aisément que les rudes travaux de l'agriculture ne sont pas leur occupation habituelle.



LE CHAT SAUVAGE.

Le chat sauvage est la race primitive de tous les chats; mais il ne faut point confondre le véritable chat sauvage avec celui qui l'est devenu, faute de maître et de subsistance, et qui se rencontre fréquemment dans les forêts, tandis que le premier est devenu maintenant assez rare en Suisse. On ne le trouve plus guère que dans les forêts les plus sauvages et les moins fréquentées par l'homme. Voici quels sont les caractères qui le distinguent du chat domestique : c'est d'abord la couleur, qui est presque toujours d'un gris brun avec des taches plus foncées; il a le nez et les lèvres noires, le poil plus long, la queue partout également épaisse, et l'intérieur des pieds également toujours noir. Le chat sauvage est beaucoup plus grand et plus fort que le chat domestique; c'est un des animaux carnassiers les plus farouches et les plus rapaces. Il fait de grands ravages parmi les animaux ailés, les lièvres, les lapins et autres. Comme le tigre, il guette sa proie depuis un endroit élevé, comme lui d'un bond il s'élance sur elle et ne la manque presque jamais. S'il est poursuivi, il se réfugie ordinairement sur un arbre où il se met en défense contre l'homme ou l'animal agresseur, et c'est avec une rage et une audace incroyables qu'il fait usage de ses dents et de ses griffes; il serait alors dangereux de s'approcher, et malheur au chien qui se trouverait à sa portée. S'il n'était pas étranglé, au moins ne sortirait-il pas du combat sans de cruelles blessures. On a l'exemple d'un chat sauvage qui se défendit victorieusement contre plusieurs gros chiens à la fois, lesquels, après une première attaque, ne furent point tentés d'en recommencer une seconde.

DU CULTE RELIGIEUX DES ANCIENS HELVÉTIENS ET DES DRUIDES.

Les Helvétiens, comme tous les peuples celtes, professaient la religion des Druides, dont l'origine se perd dans la nuit des temps les plus reculés, et dont le culte était plus barbare que celui des plus féroces habitans du nouveau monde. Les Celtes reconnaissaient un Être Eternel et Suprême et admettaient l'immortalité de l'âme. Ils rendaient un culte aux astres et aux élémens. Leurs prêtres étaient les Druides qui formaient une caste ou un ordre religieux nombreux et puissant : puissant, car les Druides réunissaient en eux tous les pouvoirs et tout le savoir; ils étaient médecins, astronomes, philosophes, poètes et juges; non seulement ils étaient les arbitres souverains de tout ce qui concernait leur religion, mais comme on n'entreprenait rien, ni à la guerre ni dans les conseils, sans les avoir consultés, leur pouvoir civil s'étendait aussi loin que leur pouvoir religieux. Ils avaient un chef, appelé le grand Druide, qui était élu à la pluralité des voix. La Gaule entière ne reconnaissait qu'un seul grand Druide, qui résidait en Bretagne. Toute leur science consistait en certaines pièces de poésie, souvent allégoriques, qu'ils apprenaient par cœur et dans lesquelles étaient contenus tous les mystères de leur secte. Afin de maintenir le peuple dans l'ignorance, ils avaient admis en principe de

ne jamais rien écrire sur son histoire, et c'est par cette raison que l'on n'a que des notions fort obscures sur leurs dogmes; aussi fallait-il près de vingt ans à un disciple pour être complètement initié. Les Druides connaissaient l'usage de l'écriture; et d'après ce que rapporte César, leurs caractères étaient grecs. Ils s'occupaient beaucoup de l'observation des astres, et à ce qu'ils prétendaient, ils connaissaient parfaitement l'avenir au moyen de la connaissance qu'ils avaient de leurs mouvemens. Du reste il se mêlait à leurs études beaucoup d'usages superstitieux; par exemple, ils ne recueillaient pas une plante sans avoir préalablement consulté les planètes, et dans ce cas-là il fallait être habillé de blanc et avoir les pieds nus et lavés. Forts de la conviction qu'avec la mort ils ne faisaient que changer d'habitation, ils prêtaient de l'argent sous condition qu'il leur serait rendu dans l'autre monde. Ils écrivaient des lettres à leurs parens ou amis défunts, et ils les déposaient dans la tombe ou sur le bûcher du mort. Dans le même but ils brûlaient ou ensevelissaient avec le corps du défunt tous les objets qui lui avaient été les plus chers et les plus précieux, afin qu'il les retrouvât dans l'autre monde; et il n'était même pas rare de voir des amis ou des serviteurs du défunt faire à cette occasion le sacrifice de leur vie afin de ne pas être séparés de leur ami ou de leur maître. En général les Celtes faisaient peu de cas de leur vie, persuadés qu'ils étaient qu'en mourant à la guerre ou volontairement, une félicité éternelle serait leur partage dans une autre vie; ce qui explique en quelque sorte les exemples de cruauté dont parlent les historiens de l'antiquité. On les voyait, après une défaite, tuer leurs blessés et quelquefois se détruire eux-mêmes; on voyait les femmes égorger leurs enfans et ensuite s'entretuer. Ils auraient même cru leur félicité imparfaite dans l'autre monde, s'ils n'avaient pu y jouir du plaisir de tuer. Ainsi comptaient-ils pour la plus grande de leurs jouissances futures celle de pouvoir tous les jours tailler, trancher, se mettre en pièces, et ensuite de se retrouver le soir tous réunis à un splendide festin avec tous leurs membres rajustés à leurs places respectives, afin de pouvoir recommencer le lendemain. Les Druides n'avaient point de temples, car selon leurs dogmes la divinité ne pouvait être renfermée dans aucune limite. Ils célébraient leurs mystères dans la profondeur des forêts, particulièrement dans les forêts de chênes dont ils entrelaçaient les branches afin d'augmenter l'obscurité du lieu. Ordinairement un cercle d'énormes pierres informes formait l'enceinte sacrée, impénétrable à la multitude. C'est là qu'ils entassaient les dépouilles et les richesses acquises à la guerre et consacrées d'avance à leurs divinités; c'est là que s'accomplissaient ces affreux sacrifices humains dont leurs philosophes sanguinaires étaient les ministres. Dans le but d'inspirer de la terreur au peuple, ils lui faisaient croire que les dieux ne pouvaient être apaisés que par des sacrifices humains. Ainsi, dans toutes les calamités publiques et à l'ouverture d'une campagne, on sacrifiait un certain nombre de victimes prises parmi les malfaiteurs ou les prisonniers de guerre; mais à défaut d'êtres de ce genre, ou si le nombre n'en était pas suffisant, on choisissait des victimes parmi la classe des citoyens, et le sort désignait ceux qui devaient être sacrifiés. Quelquefois cependant ces sacrifices étaient volontaires. — Un



des Druides égorgeait la victime avec un grand couteau et jugeait de l'avenir par le plus ou le moins de rapidité avec laquelle le sang coulait de la blessure. Dans les grandes calamités publiques, ou lorsque l'intérêt général de la nation l'exigeait, on construisait une énorme figure d'osier, représentant un homme, et que l'on remplissait de victimes; puis on mettait le feu à cet horrible mannequin, autour duquel on avait entassé des matières combustibles.

Les Druides honoraient plusieurs espèces d'arbres, mais les chênes et les feuilles de cet arbre jouaient un rôle indispensable et tout particulier dans leurs cérémonies religieuses. Le gui de chêne était sacré parmi eux et on allait le cueillir en grande solennité. Cette cérémonie était la plus imposante de toutes celles de leur religion ; elle avait lieu au mois de décembre, qui était le mois sacré et le sixième de leur année lunaire. Les Druides marchaient en avant, entonnant des hymnes en l'honneur de leur divinité. Deux taureaux blancs, qui n'avaient jamais porté de joug, étaient attachés au chêne que décorait la plante sacrée. Le chef des Druides habillé de blanc, les pieds nus et bien lavés, montait sur l'arbre et en détachait le gui avec une serpe d'or; d'autres le recevaient avec beaucoup de respect sur une étoffe de laine blanche, et pour terminer dignement la solennité, on sacrifiait les deux taureaux. Le gui était distribué au peuple qui le considérait comme une panacée universelle contre toute sorte de maladies; il augmentait la fécondité des animaux, il préservait de l'atteinte de toutes sortes de poisons, etc. On le prenait aussi en infusion. — D'autres plantes miraculeuses étaient recherchées par les Druides et cueillies chacune avec d'autres usages superstitieux. Ils croyaient ou faisaient croire au peuple qu'à une certaine époque de l'été une grande quantité de serpens s'assemblaient, s'entortillaient ensemble et formaient avec leur bave et leur écume une boule ou un œuf qu'ils lançaient en l'air en sifflant sitôt qu'elle était parvenue à une certaine grosseur. Cette boule avait des propriétés étonnantes pour celui qui la portait et qui s'en était saisi au moment opportun, c'est-à-dire s'il l'avait reçue dans son manteau avant qu'elle eût touché la terre. Mais il n'y avait qu'un jour de l'année favorable pour cette expédition, et comme toute la légion des serpens poursuivait avec acharnement le ravisseur jusqu'à ce qu'ils fussent arrêtés par une rivière, celui-ci devait fuir avec toute la célérité possible.

Chez les Helvétiens *Theutatès* était le Dieu suprême, que les Romains confondirent ensuite avec Mercure. *Hesus* était leur Mars, ou le dieu des combats; c'est lui que les Celtes honoraient particulièrement avec du sang humain. *Belenus* était l'Apollon des Romains. *Paranis* était le dieu du tonnerre, le Thor des peuples septentrionaux et le Jupiter tonnant des Romains; on lui sacrifiait aussi des victimes humaines.

Comme les Druides, les Druidesses jouissaient d'une grande considération ; elles étaient divisées en trois ordres. Le premier comprenait celles qui vivaient dans le célibat : c'étaient les plus considérées, et en même temps les vestales des Gaules. Le second ordre comprenait celles qui étaient mariées, mais qui vivaient séparées de leurs maris; enfin les Druidesses du troisième ordre n'étaient que les esclaves des précédentes. Elles avaient toutes la réputation de grandes devineresses ; et leur principale fonction était de consulter les astres, de tirer des horoscopes et de prédire l'avenir, le plus souvent par l'inspection des entrailles des victimes humaines qu'elles égorgeaient. Pour procéder à cette sanglante cérémonie elles étaient habillées de blanc, déchaussées, et portant une ceinture d'airain. Leurs victimes étaient ordinairement des prisonniers de guerre: à mesure qu'on les amenait elles les saisissaient et les traînaient sur un autel formé d'une grande pierre brute, plate et placée horizontalement sur des piliers. Une des Druidesses plongeait un long couteau dans le sein de l'infortuné et observait la manière dont le sang coulait. D'autres ouvraient le ventre du cadavre, en examinaient attentivement les entrailles, et en tiraient des prédictions qui de suite communiquées aux chefs de la nation, servaient à diriger les projets les plus importans.

Après que les Romains eurent soumis à leur domination les Gaules et l'Helvétie, le peuple fatigué de l'autorité usurpée et sanguinaire des Druides, embrassa sans répugnance la religion de ses vainqueurs, et bientôt on vit partout s'élever dans l'Helvétie des temples et des autels consacrés aux Dieux des Romains et des Grecs. Les édits sévères des empereurs interdirent le culte des Druides. Cependant ces philosophes farouches continuèrent longtemps encore, mais en secret, leurs sanglants sacrifices, dans les endroits les plus cachés et les plus sauvages du pays. Au sein des Alpes, où les Romains ne pénétrèrent jamais, au fond de ces antiques forêts où le silence n'est interrompu que par le bruit des torrens, les Druides continuèrent de se livrer à leurs affreux mystères, bien long-temps après l'établissement du christianisme dans l'Helvétie, où l'on trouve des traces de leur culte barbare. De nos jours encore, quinze ou vingt siècles après l'époque dont nous avons parlé, nous rencontrons une foule d'usages et de traditions superstitieuses qui se sont conservées dans nos montagnes, et qui ne sont que des restes des Druides. Tels sont entr'autres pratiques les feux que l'on allume la nuit du dimanche des Brandons dans quelques parties de la Suisse occidentale, de même que les feux de la St-Jean ou de la St-Jacques; tels sont aussi les chants du premier dimanche du mois de mai, mois consacré à Belenus ou Apollon ; les bouquets de fleurs que l'on attache aux chars de foin, et que l'on y attachait au-

trefois pour honorer Palès; tel est l'usage de clouer des oiseaux de proie ou d'autres animaux carnassiers sur les portes des granges, ce que les Celtes faisaient de même pour rendre hommage au dieu de la chasse. Sur beaucoup de montagnes se célèbrent à des époques fixes des fêtes annuelles, dont la multitude connait aussi peu l'origine que celle de tant d'autres usages ou pratiques superstitieuses, comme celle de prédire l'avenir, ainsi que la croyance à l'existence des sorciers, des esprits, etc. Ci et là en Suisse on a cru reconnaître les traces de quelques monumens druidiques; mais ce n'est qu'en Bretagne et en Angleterre qu'ils se trouvent en grand nombre. Quelques-unes des idoles des Celtes sont aussi parvenues jusqu'à la postérité; mais elles sont d'un travail si grossier, qu'il est difficile de reconnaître quelle divinité elles doivent représenter.

LA DENT DE JAMAN.

Le printemps avait été froid et pluvieux, mais enfin les dernières semaines du mois de juin semblaient vouloir nous dédommager, par une succession de beaux jours, de la longue absence du soleil. Après avoir long-temps éprouvé l'ennui d'être renfermé entre les quatre murs de ma chambre, je soupirais après la vue de la campagne, lorsque quelques amis vinrent fort à propos me proposer de profiter du beau temps et de deux jours de loisir pour faire une course dans les environs. J'acceptai avec empressement, et après une courte délibération, nous fixâmes pour but de notre course la Dent de Jaman. (1) Sauf quelques taches sur la Dent d'Oche, la neige paraissait avoir quitté les cîmes qui entourent le bassin du beau lac Léman. Rien ne semblait donc s'opposer à l'exécution de notre projet, et bientôt, le bâton du voyageur en mains et la boite de l'herboriste sur le côté, nous cheminâmes gaîment sur la route de Vevey. Nous passâmes rapidement par Lutry, Cully et St Saphorin. Vevey même ne put cette fois nous arrêter, car le soleil commençait à s'incliner vers l'horizon, et nous voulions nous approcher autant que possible de la Dent de Jaman avant la nuit, afin de nous trouver le lendemain sur le col au lever du soleil. Après avoir traversé la Tour-de-Peilz, petite ville à quelques cents pas de Vevey, nous nous dirigeâmes sur Chernex, village à une lieue de Vevey, sur un coteau très élevé. A mesure que nous montions, notre chemin nous conduisit au travers du vignoble à Chernex. A chaque instant nous avions des échappées de vue ravissantes sur le lac Léman, mais c'est surtout depuis le village de Chernex que nous jouîmes d'une vue incomparable sur ce magnifique bassin, que l'on embrasse dans toute son étendue. — Nous ne pûmes résister à la tentation de nous arrêter un instant dans la petite auberge de ce lieu, dont la situation est vraiment des plus remarquables. — Le ciel commençait à se dorer de tous les feux du soleil couchant. Le sommet des montagnes de la Savoie et du Valais était encore éclairé par les derniers rayons du soleil, tandis que leur base se perdait dans les ombres de la nuit qui commençait à étendre son voile sur le lac et ses beaux rivages. Bientôt on vit tous les objets éloignés se confondre, et l'étoile de Vénus, montant sur l'horizon, vint nous rappeler qu'il était temps de dire adieu à ce charmant tableau. — Nous avions encore près d'une heure de marche pour arriver à Mont-d'Avant, où nous comptions passer la nuit. A peine avions-nous marché un quart d'heure que nous nous trouvâmes dans une profonde vallée. A notre droite nous entendions, à une grande profondeur, le mugissement sourd de la Baye de Montreux; à notre gauche était une pente rapide et boisée dont parfois le sombre feuillage nous dérobait complètement le peu de clarté qui nous restait encore. Du reste nous demeurions sans inquiétude : le chemin n'était point trop mauvais et n'offrait d'autre danger que la rencontre assez fréquente de quelque grosse pierre que l'obscurité ne permettait pas d'apercevoir et qui faisait faire un bond de quelques pieds à l'homme assez malencontreux pour s'y heurter. Ces petits accidents, en excitant notre hilarité, contribuèrent à éloigner de nous l'ennui qui accompagne les promenades nocturnes. — Cependant un des membres de la troupe voyageuse réfléchit fort à propos que nous marchions depuis plus deux heures et que nous devrions par conséquent avoir atteint notre gîte depuis près d'une demi-heure. Frappés de cette remarque, nous ne tardâmes pas à partager cette opinion, à l'exception d'un seul d'entre nous qui prétendait avoir parcouru la contrée et qui pouvait en quelque sorte se dire notre guide. Après une courte délibération, son avis prévalut, et nous continuâmes notre route. — Déjà nous commençions à éprouver de la fatigue et le besoin de satisfaire notre appétit, qu'excitait la fraîcheur de la nuit, et qui se réveillait de plus en plus. On ne causait guères, on ne riait plus; présages certains et infaillibles de lassitude. Soudain nous crûmes découvrir devant nous une tache blanche qui ne pouvait être que le toit en bardeaux ou l'un des murs de notre gîte tant désiré. Oubliant à l'instant notre fatigue, nous célébrâmes cette heureuse découverte par de vives acclamations de joie, nous doublâmes le pas, et bientôt la tache blanche devint plus visible. Chacun de nous, selon ses besoins

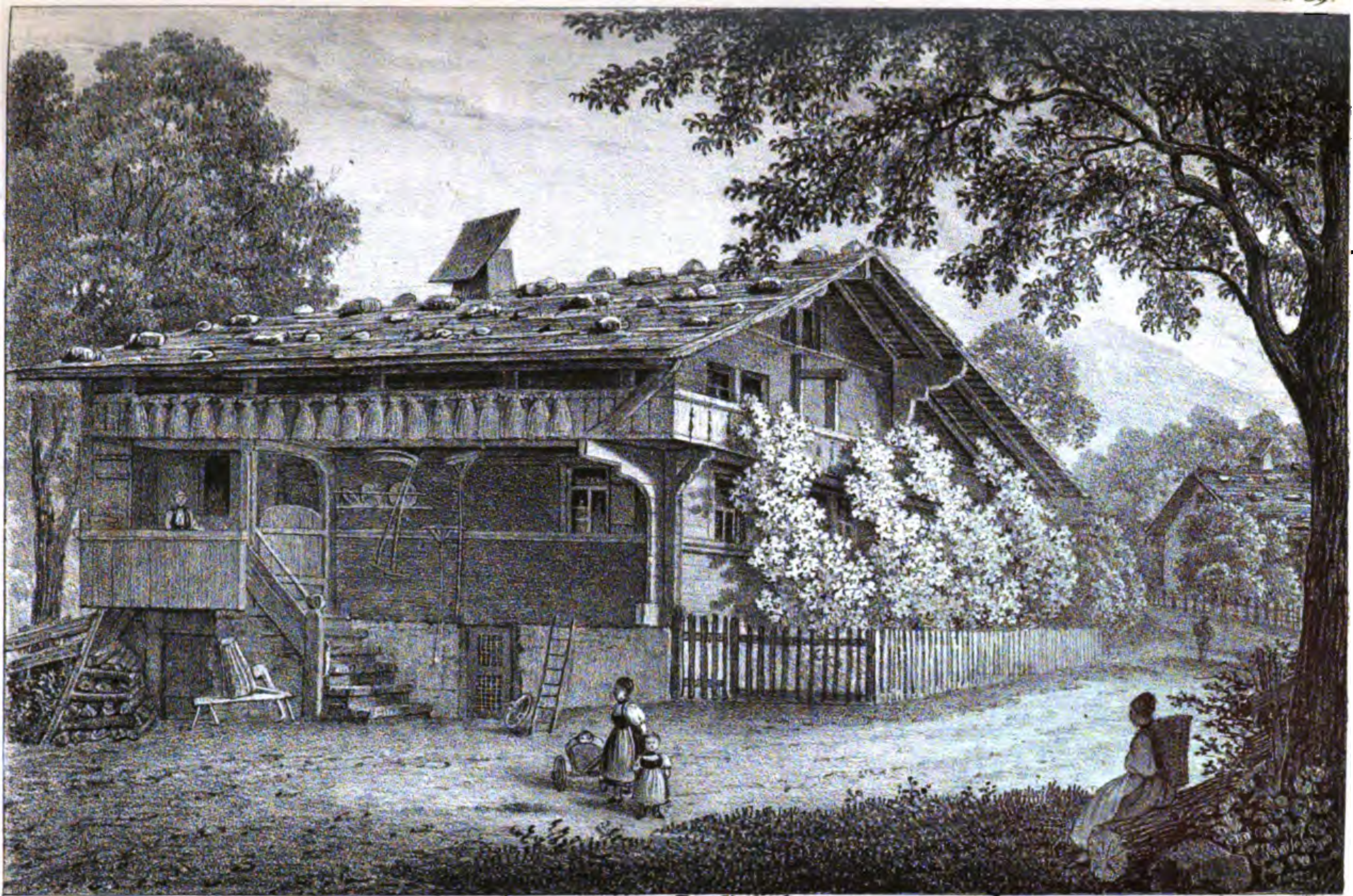
(1) Montagne limitrophe entre les cantons de Fribourg et de Vaud : un passage très-fréquenté conduit d'un canton à l'autre. Il y a trois lieues de Vevey, ou de Montreux, jusqu'au col, élevé de 4560 pieds au-dessus de la mer. La dent de Jaman, proprement dite, est d'environ 400 pieds plus élevée que le col.

les plus pressans, crut reconnaître quelque partie de la maison qui était, dans ce moment là, le seul et unique objet de nos pensées et de notre conversation. L'un croyait déjà en distinguer la porte et les croisées; un autre voyait fumer la cheminée; tandis qu'un troisième, (c'était probablement le plus affamé,) assurait qu'il sentait une odeur de pommes de terre frites. — En attendant nous marchions à grands pas; mais il semblait vraiment que nous ne bougions pas de la place, car la tache blanche se montrait toujours à la même distance. L'auberge de Mont-d'Avant devait être à trois quarts de lieue de Chernez, et nous marchions depuis deux heures! Nous étions presque tentés de croire que nous servions de jouet pour quelque fascinations diaboliques. Et certes il y avait là bien de quoi perdre la raison. — Cependant, à mesure que nous avançions, la tache blanche paraissait bien grandir, mais en même temps il nous semblait la voir, au travers de l'obscurité, entourée d'une énorme masse noire. Nous perdions notre temps à former sur cette vision des conjectures toutes plus extravagantes les unes que les autres, lorsque après avoir fait un contour, nous entendîmes tout-à-coup devant nous le bruit d'un torrent vers lequel notre chemin descendait rapidement. Pour cette fois nous nous arrêtâmes tout court, car nous étions totalement déconcertés; sachant que nous n'avions point de torrent à passer, si ce n'est immédiatement au pied de la Dent de Jaman. — A cet instant, une faible clarté se répandit sur nos alentours, provenant de la lune qui s'élevait au dessus des montagnes. C'était à nos yeux un voile qui se levait. Nous vîmes alors que nous étions au fond d'une gorge sombre et profonde, entourée de hautes montagnes. Devant nous, et presque sur nos têtes était une énorme paroi verticale, laquelle se terminait en une pointe aiguë, qui s'élançait jusqu'aux nues : c'était la Dent de Jaman, qui, semblable à un spectre, semblait nous dire : « Arrêtez, téméraires! » Nous n'avions certes pas besoin de cet avis, car nul d'entre nous n'était tenté, dans ce moment-là, de l'escalader, et nous ne pouvions même nous résoudre à faire un pas en avant ou en arrière. — Nous apercevions toujours en face de nous cette maudite tache blanche, qui n'était autre chose qu'un amas de neige. Le froid était vif et pénétrant; il n'y avait pas moyen de passer la nuit dans ces lieux; aussi nous fallut-il retourner en arrière, et c'est ce que nous fîmes lentement et silencieusement. Devenus cette fois plus attentifs, nous trouvâmes l'auberge du Mont-d'Avant après une heure de marche. Les hôtes, qu'il nous fallut d'abord réveiller, nous servirent des œufs, du vin, du pain et du fromage : c'était tout ce qu'ils possédaient pour le moment. — Notre chambre à coucher offrait justement de la place pour deux lits; il y avait une seule fenêtre, de la grandeur d'un pied carré; mais la fatigue et la faim nous avaient rendus très-accommodants. — Après avoir goûté quelques heures de repos, nous reprîmes pour la seconde fois la route que nous avions si mal à propos suivie la veille. Le sentier qui conduit au col de Jaman n'est point trop mauvais ni très-fatigant. — Une fois arrivés sur le plateau, nous ne fûmes pas fort réjouis d'y trouver encore une grande quantité de neige, à laquelle nous ne pensâmes bientôt plus pour nous mettre à admirer la vue magnifique qui s'offrait à nous sur toute l'étendue du lac de Genève, le canton de Vaud et la Savoie. La Dent de Jaman elle-même était entièrement dépourvue de neige. — Comme elle nous paraissait accessible depuis le col, nous l'abordâmes de ce côté-là, ignorant du reste si l'on pouvait parvenir à son sommet par un autre côté. Nous montâmes d'abord sur une pente rocailleuse couverte de débris de rochers, où nous trouvâmes une ample récolte de plantes alpines. Bientôt notre chemin devint excessivement escarpé; la montagne nous présentait une succession de gradins toujours plus élevés, recouverts d'un gazon court et glissant. Il était dès lors évident que nous n'étions pas sur la voie par laquelle on parvient au sommet de la Dent de Jaman; mais comme il était aussi dangereux de reculer que d'avancer, nous prîmes hardiment le parti de persévérer. Chacun d'entre nous suivait le chemin qu'il jugeait le moins difficile; ce qui souvent nous éloignait beaucoup les uns des autres. Quant à moi je me trouvais sur l'extrémité de gauche, à cinquante pas environ de mes compagnons, lorsque je me vis soudainement enveloppé par un épais brouillard. Ce n'était pas le moment de marcher isolément, il est assez facile de le comprendre. —J'appelai mes compagnons l'un après l'autre, une seule voix me répondit; nous nous rapprochâmes et tous à la fois nous criâmes assez fort pour nous faire entendre de loin; mais aucune voix, aucun écho ne répondit à notre appel. Alors nous redoublâmes d'efforts, mais en vain; le silence de la mort règnait autour de nous. Nous étions plongés dans la plus vive anxiété, car notre première pensée fut que nos compagnons s'étaient précipités dans l'abîme...... nous ne savions quel parti prendre. Cependant il était fort présumable qu'en suivant une autre direction, ils étaient parvenus au sommet de la montagne dont peut-être nous étions nous-mêmes assez peu éloignés. Guidés par cette lueur d'espérance, nous continuâmes à suivre le gradin où nous nous trouvions : une paroi de rocher sur la droite et une masse de nuages sur la gauche nous défendaient de nous en écarter.

(La suite au prochain numéro.)

IMPRIMERIE DE PETITPIERRE, A NEUCHATEL.

N° 34.

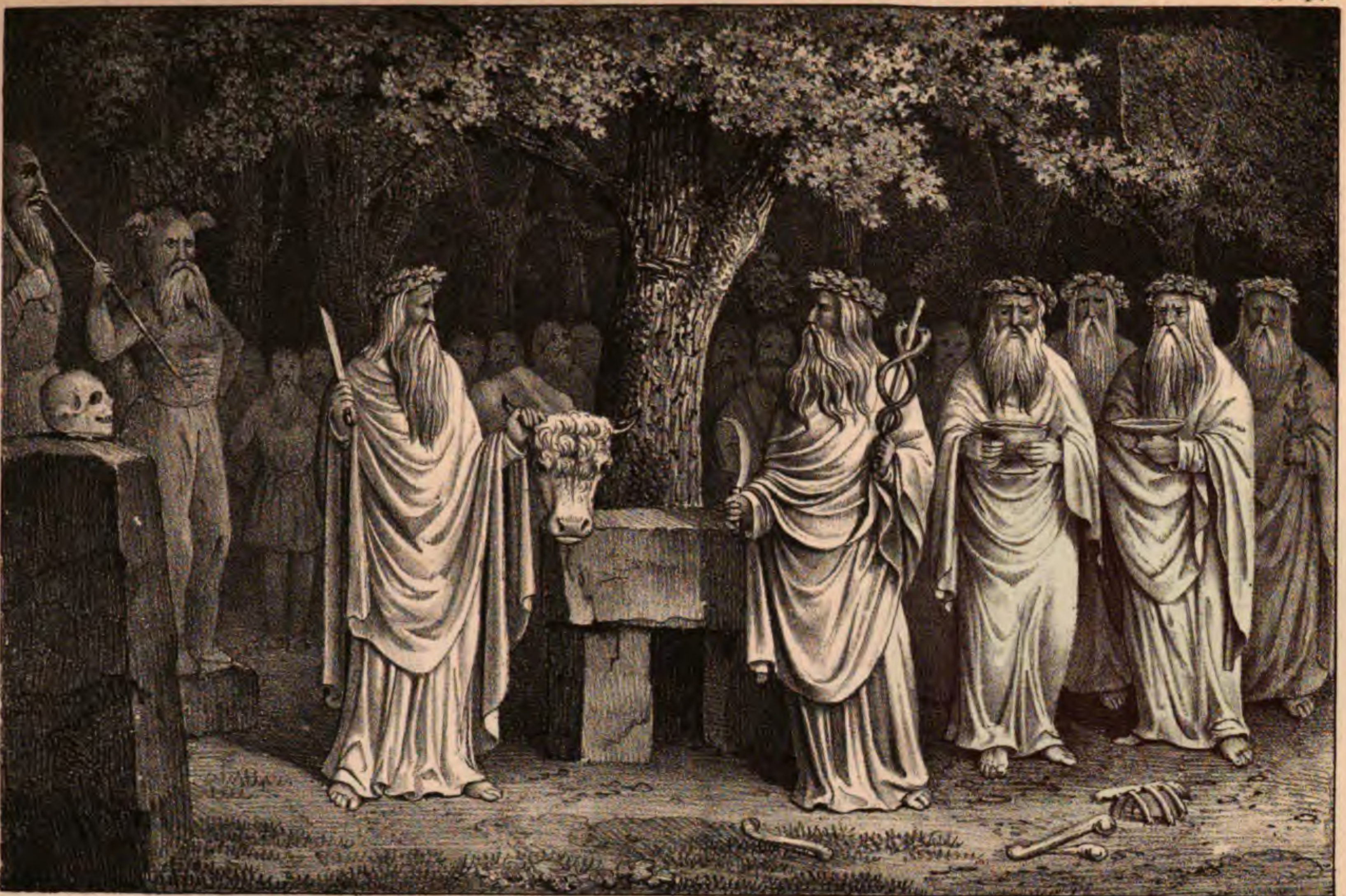


MAISON DES ENVIRONS D'INTERLAKEN

N.º 40.



COSTUME D'INTERLAKEN



CÉRÉMONIE RELIGIEUSE DES DRUIDES

Cueillette du Guy de Chêne

LA DENT DE JAMAN.

(Suite et fin.)

La pente devenait d'autant plus rapide et glissante, que le sol sur lequel nous marchions était imprégné d'eau de neige : du reste, il n'y avait là aucun arbuste, aucune touffe d'herbe à laquelle on pût s'accrocher. Tout-à-coup mon compagnon glissa, et en moins de deux secondes il fut sur le bord du précipice au fond duquel il allait disparaître ; heureusement qu'il eut la présence d'esprit d'engager son bâton des Alpes dans une fente du rocher où il put se retenir. — Pour le coup il jura de ne plus faire un pas en avant; quant à moi, je partageais assez son avis, car ç'eût été le comble de la témérité de vouloir persister à avancer. — Ce fut donc avec des peines infinies et en courant mille dangers que nous pûmes atteindre le col de Jaman.

Bien résolus, au reste, de tout risquer pour retrouver nos deux autres compagnons de voyage dont nous n'avions dès long-temps aperçu aucune trace, nous nous dirigeâmes à l'est derrière la Dent, en passant à côté d'un châlet alors inhabité. La vallée qui sépare dans cet endroit la Dent de Jaman des autres montagnes était encore comblée de neige, dans laquelle nous enfoncions jusqu'aux genoux ; il m'arriva même une fois de m'y trouver engagé jusque dessous les bras. — On trouve, dit-on, dans les environs un petit lac, dont cependant nous n'aperçûmes aucun vestige. La seule chose qui nous frappa fut un petit châlet à moitié enseveli sous la neige; le soleil étant venu dissiper le brouillard, nous nous reposâmes un instant sur son toit que réchauffait la douce chaleur du soleil. Delà nous tournâmes au sud de la dent de Jaman, sur le col qui la sépare de la Naye, montagne qui la surpasse considérablement en hauteur. De ce côté jusqu'à sa cime elle était couverte de gazon, et quoiqu'elle présentât une pente un peu rapide, l'accès en était cependant assez facile. Nous recommençâmes notre ascension, et cette fois avec plus de succès, car après une demi-heure de marche nous atteignîmes son sommet; et au moment où nous arrivions, nous entendîmes des voix, et nous vîmes paraître du côté opposé nos deux compagnons d'infortune; car eux aussi avaient eu leurs peines. Nos deux amis n'avaient point entendu nos cris, pas plus que nous les leurs. Ils trouvèrent un couloir qui leur permit de franchir la paroi de rocher qui nous avait arrêtés, mais avec tant de difficultés, qu'il leur fallut autant de temps pour franchir cet espace qu'il nous en avait fallu pour redescendre, pour faire un long circuit et remonter sur la Dent. A peine avions-nous eu le temps de nous reconnaître et de jeter un regard furtif sur l'immense étendue que nous dominions, que déjà le fatal brouillard nous entourait de toute part. — Le sommet de la Dent de Jaman présente une arête si étroite, que c'est à peine si quelques personnes peuvent trouver assez d'espace pour s'y placer. Semblables à de malheureux naufragés abandonnés sur un rocher au milieu d'un vaste océan, le monde visible, tout notre horizon se bornait à un espace de trente pieds de circonférence entouré de précipices : tout le reste n'était pour nous qu'un océan sans bornes. Cet isolement absolu sur la pointe d'un rocher qui n'avait de tous côtés, pour ainsi dire, d'autres limites que le chaos et le néant, présentait quelque chose d'effrayant. Heureusement un coup de vent vint de temps à autre déchirer le voile nébuleux qui venait borner notre vue, pour nous laisser apercevoir à nos pieds une petite portion du monde habité. Mais bientôt les flots de cet océan aérien se pressent, se condensent, se confondent, et de nouveau dérobent à nos yeux ces terres que nous n'avions pas eu le temps de reconnaître, pour mettre ailleurs à nu quelque cime de montagne.

Cependant il fallut nous résoudre à quitter ce singulier spectacle pour ne pas être victimes des combats de l'élément flottant, car déjà il commençait à s'épancher sur nous en gouttes de pluie froides et pénétrantes. Depuis le col de la Naye nous suivîmes les traces d'un sentier qui se dirigeait vers le bas de la montagne et qui, selon toutes les probabilités, devait, en dépit du brouillard, nous conduire à quelques habitations. Effectivement nous entendîmes bientôt le tintement des sonnettes d'un troupeau de vaches, et peu après nous aperçumes un châlet, dont les habitans hospitaliers nous servirent de leur laitage.—Assis auprès d'un feu vif et pétillant, nous réchauffâmes nos membres engourdis par le froid et la pluie. Tout en nous restaurant ainsi, nous passâmes en revue notre équipement, qui certes était dans



l'état le plus piteux. L'un de nous avait sa chaussure en lambeaux, l'autre quelques parties de ses habits, et nous étions tous crottés jusqu'aux genoux. — Aussi après avoir dûment pris en considération la pauvreté de notre équipage, qui n'était rien moins que confortable, nous prîmes la résolution de nous transporter au plus vite dans nos lieux pénates. Et c'est ce que nous fîmes en nous rendant immédiatement, par Montreux et Vevey, à Lausanne, où nous arrivâmes assez tard.

LUNGERN.

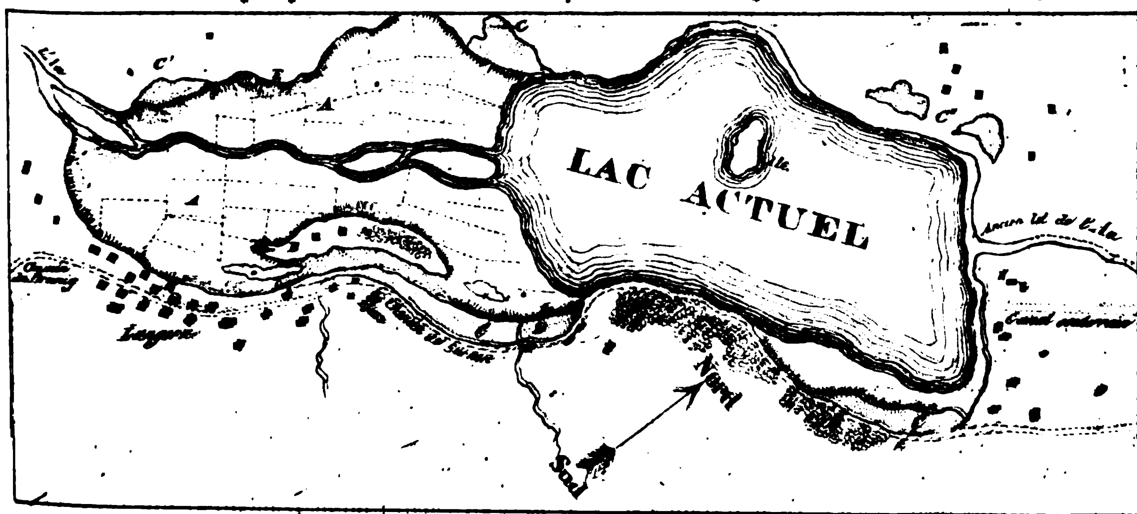
Lungern est un village paroissial de la partie supérieure du canton d'Unterwalden au pied du Brunig qui le sépare du canton de Berne. La paroisse contient 1400 habitans, 180 maisons habitées et 360 fenils et châlets. Cet endroit, sous divers rapports si intéressant, est situé dans une vallée des plus romantiques. Ses habitations disséminées de part et d'autre, ses belles prairies, ses bosquets d'arbres fruitiers, ses gracieuses montagnes, une jolie cascade, tout cela forme un charmant tableau. L'un des objets qui prêtait le plus de charmes à cette vallée était un lac des plus jolis, des plus pittoresques, qui maintenant n'offre plus qu'un aspect hideux, parce qu'on l'a malheureusement forcé de faire au bien public le sacrifice de ses charmes.

A proportion du grand nombre de bestiaux que ces pâturages peuvent nourrir, cette paroisse possédait peu de prairies; le fond de la vallée étant en grande partie occupé par le lac qui a environ ³/₄ de lieue de longueur sur un quart de largeur. Sa surface étant à 700 pieds au-dessus des plaines inférieures, on crut à la possibilité de faire écouler une partie de ses eaux et de gagner de 4 à 500 poses de terrain. Ce projet fut arrêté en 1788 par la commune; les travaux commencèrent en 1790 et furent continués jusqu'en 1799 sous la direction de M. Deggeler, directeur des mines à Lauterbrounnen. — Les troubles de la Suisse interrompirent les travaux jusqu'en 1806, époque à laquelle ils recommencèrent de nouveau, mais avec moins de succès; car après avoir creusé dans le roc une galerie de 1044 pieds de longueur, sur 6 de hauteur et 4¹/₂ de largeur, on abandonna l'entreprise qui, mal dirigée alors, fit douter du succès. — En 1831 il se forma une société de 149 bourgeois de Lungern qui, encouragés par l'avis d'habiles ingénieurs, résolurent de mener à fin cette entreprise unique dans son genre et aussi glorieuse qu'utile pour leur patrie. Cependant ils manquaient de moyens suffisans, mais ils trouvèrent de la sympathie parmi leurs confédérés qui, au moyen d'actions de 40 Liv., vinrent à leur secours et leur fournirent une somme de 17,000 francs. Dès lors, en 1834, les travaux furent continués avec activité sous la direction de M. Sulzberger, de Frauenfeld, ingénieur.—Le 14 avril 1835 il ne restait plus qu'une paroi de 15 pieds entre le lac et la galerie; mais les plus grandes difficultés res-

taient encore à vaincre. Il fallut forer un trou horizontal, de 3 ½ pouces de diamètre, jusqu'au lac, afin de reconnaître avec exactitude la situation de la galerie. Le foret entra dans le lac à 122 pieds sous sa surface et à 220 pieds en dehors de son rivage. Après plusieurs forages exécutés en différentes directions, les ingénieurs reconnurent que le moyen le plus sûr d'ouvrir la galerie aux eaux du lac était la mine. En conséquence on creusa un puits vertical de 6 pieds de hauteur au-dessus de la galerie, en sorte qu'il ne restait plus que quatre pieds de distance entre le haut du puits et le lac. On remplit ensuite cette cavité de 950 livres de poudre renfermée dans un sac de cuir : on la plaça dans un fort tonneau, que l'on referma hermétiquement. Ce travail était accompagné de beaucoup de difficultés et de dangers ; il fallut transporter cette lourde masse jusqu'au fond d'une galerie souterraine qui avait 1293 pieds de longueur et à peine 5 à 6 pieds d'espace en tout sens. Le manque d'air respirable, l'eau qui coulait par les trous de forage et d'autres entraves encore augmentèrent beaucoup ces difficultés. Depuis le fond de la galerie il fallut élever la charge jusqu'au haut du puits à 16 pieds du sol de la galerie et l'y fixer d'une manière solide, avec des pièces de bois. Ce ne fut qu'avec des peines inouies que l'on parvint à terminer ce travail. Après que l'on eut placé la mèche, on remplit tous les vides restant avec du sable, et sur une distance de 20 pieds en arrière, afin que la mine produisît son effet par le haut. Ce dernier travail ne fut pas le moins pénible ; l'air était tellement vicié dans la galerie par le nombre des travailleurs que l'on pouvait à peine y respirer et que l'on ne put plus maintenir les lampes allumées. Mais personne ne perdit courage, on travailla dans l'obscurité, et pendant cinq jours et cinq nuits mille mains empressées étaient alternativement occupées à ces derniers travaux quoiqu'ils fussent hérissés de difficultés. — Enfin le 9 janvier 1836 des coups de canons répétés à Sarnen annoncèrent à toute la contrée que cette grande entreprise touchait à son dénouement. Les hauteurs environnantes étaient couvertes de curieux attirés par la rareté du spectacle.

Comme on ne pouvait prévoir quelle serait la force de l'explosion d'une pareille quantité de poudre, on avait fait évacuer toutes les habitations des environs. A trois heures de l'après-midi, trois mineurs entrèrent dans la galerie, et l'un d'eux, du canton des Grisons, mit le feu à la mèche, composée de matières inflammables et qui ne pouvaient s'éteindre. Un silence absolu régnait parmi la multitude, dont les visages exprimaient la plus vive anxiété. Six minutes après que les mineurs furent sortis de la galerie, on entendit successivement deux coups retentir sourdement ; mais la terre ne trembla point, la croute de glace qui couvrait la surface du lac resta immobile !... Alors on se regarda les uns les autres d'un air consterné, et dans le plus profond silence ; pensant que la mine avait manqué. Mais bientôt la bouche de la galerie vomit des tourbillons d'une épaisse fumée chassée au-dehors par un torrent de sable et de pièces de bois, auquel se joignit une masse d'eau écumante qui se précipita au-dehors avec le bruit du tonnerre..... Alors de vives et bruyantes acclamations retentirent de toutes parts. Aucun accident fâcheux ne vint troubler la joie générale ; seulement le lit de l'Aa, ne pouvant contenir cette masse irrésistible, la plaine de Gyswyl fut pendant quelque temps inondée ; mais à raison de la saison, le dommage ne fut pas considérable. Du reste on avait pris la précaution de creuser à 96 pieds de l'entrée de la galerie, une autre galerie latérale, munie d'une forte écluse, afin de pouvoir maîtriser le courant d'eau.

Ce n'est que plus tard, à mesure que le niveau du lac s'abaissait, que l'on eut de sérieuses inquiétudes.



La plus grande partie des deux rives de la partie septentrionale du lac est composée de rochers compactes et perpendiculaires, tandis que la partie méridionale n'est formée que de débris de pierres, de sable et d'argile sans agglutination. Or, lorsque l'eau en se retirant n'exerça plus de pression contre ces rives presque perpendiculaires, elles commencèrent à s'affaisser; des parties considérables de terrain s'éboulèrent en CC., ainsi que la route qui longeait le lac en D D. Il fallut démolir une vingtaine de petits bâtimens ou fenils et une ou deux maisons habitées. Celle du diacre près de l'église et quelques petits bâtimens s'écroulèrent après avoir été abandonnés; une grande portion de terrain cultivé en B glissa avec ses arbres et deux huttes dans le lit du lac sans que les arbres ni les huttes éprouvassent d'autres avaries dans ce voyage de quelque cents pieds de distance. Alors la terreur et le mécontentement se répandirent parmi les habitans de Lungern qui, au lieu de gagner du terrain, crurent voir le moment où leurs habitations et leurs prés crouleraient avec le terrain mobile. Un certain nombre de maisons furent complètement évacuées; on descendit les cloches du haut du clocher de l'église, qui fut abandonnée, et le service divin transporté dans les chapelles des environs. — Dans le but de tranquilliser les esprits, le gouvernement envoya une députation sur les lieux. Six semaines après le commencement de l'écoulement de ses eaux, le lac était parvenu au niveau de l'ouverture pratiquée par la mine; alors les éboulemens cessèrent et les habitans s'en retournèrent dans leurs maisons. En se retirant, le lac a laissé à découvert 400 poses de terrain vaseux, indiqué sur notre plan par la lettre A, qui à mesure qu'il se desséchait, se versait dans tous les sens et s'affaissa bientôt de 10 à 15 pieds. On y a fait déjà de nombreux essais de culture, particulièrement celle du lin et des pommes de terre; mais naturellement ces essais n'ont encore produit que peu de chose.

L'aspect de ce lac est maintenant des plus singuliers: autrefois la route qui conduit à Sarnen suivait pittoresquement les sinuosités de ses rives; ses ondes transparentes venaient presque baigner les pieds du voyageur qui ne se doutait pas que ces eaux perfides cachaient à deux pas de lui un gouffre de 250 pieds de profondeur, dont il était séparé par quelques arbres, quelques buissons qui reflétaient mollement leur vert feuillage dans les ondes d'un azur foncé et transparent. A présent la surface du lac se trouve à 130 pieds immédiatement au dessous du chemin et là il conserve encore une profondeur de 120 pieds. Il y a quelques années qu'un char attelé d'un cheval disparut à cet endroit, on n'en revit jamais de vestiges. — Partout où le lac a laissé le terrain à sec, on voit une quantité d'arbres gisant depuis bien des siècles sur ce nouveau rivage, car leur texture est noire et divisée comme les feuillets d'un livre : la plupart de ces arbres sont d'une énorme grosseur. Quelques-uns sont debout, et noirs comme du charbon. Çà et là on a trouvé des cornes de cerfs et de chamois, qui attestent que ces rivages nourrissaient autrefois des habitants qui n'existent plus maintenant dans le pays.

BATAILLE DE MORAT.

A la suite de la bataille de Grandson, Charles-le-Téméraire demeura durant six semaines enfermé dans ses appartemens, plongé dans une profonde mélancolie. C'était le moment pour ceux qui, par crainte, s'étaient dits ses alliés, pour ceux qui lui prodiguaient la flatterie, de jeter le masque et de mettre toute dissimulation de côté. C'est ce qui arriva. Le duc de Milan, le roi de Sicile, Louis XI et l'Autriche ne déguisèrent plus leurs véritables sentimens à son égard, et bientôt ses sujets eux-mêmes commencèrent à murmurer contre celui qui leur imposait de si rudes fardeaux pour soutenir une guerre qui leur semblait sans nécessité. Mais toujours sourd aux conseils de la prudence, Charles, avec son orgueil accoutumé, repoussa toute idée de paix et de conciliation, et il ne tarda pas à ordonner dans tous ses états de nouvelles levées d'hommes et d'argent. Les cloches des églises, la batterie de cuisine et toute sorte d'ustensiles en métal, tout fut mis en réquisition pour la fonderie de canons, et dès le mois de juin il avait rassemblé une nouvelle armée de 60,000 hommes, suivie de 150 pièces d'artillerie. Le comte de Romont et les siens composaient l'avant-garde. Tous les pays situés depuis la Belgique jusqu'au midi de l'Italie fournirent leur contingent à cette armée, dans laquelle on voyait figurer deux mille princes, seigneurs et chevaliers.

De leur côté les Suisses ne restèrent pas oisifs. Jean Waldmann, de Zurich, occupa Fribourg avec 1000 hommes, tandis que Boubenberg, avec 1500 Bernois, et d'Affry, avec 80 Fribourgeois, se jetaient dans Morat. Tous les autres états firent de même les préparatifs nécessaires.

Quant au duc Charles, il passa en revue son armée non loin de Lausanne. Son regard était farouche, son pâle visage exprimait une rage concentrée. Cependant cette armée se renforçait de jour en jour, et le prestige de sa puissance faisait de nouveau trembler ses ennemis secrets. Il n'y eut pas jusqu'au roi de France avec lequel il ne reprit son ton hautain et arrogant. Seuls entre tous, les Suisses lui prouvèrent que son pouvoir ne leur imposait pas. — Quatre mille Lombards, qui venaient de passer le St. Bernard pour se joindre à ses nombreuses cohortes, furent complètement défaits par les Valaisans, et bientôt après quatre mille Savoyards

éprouvèrent le même sort de la part des Fribourgeois.

Avant que de quitter Lausanne, le duc de Bourgogne harangua ses soldats. Il leur annonça qu'il entreprenait cette guerre pour châtier d'insolens paysans, non pour faire des conquêtes, mais pour maintenir ou sauver son honneur. Il voulait, disait-il, leur partager tout le butin, leur promettant en outre qu'il leur donnerait pour logemens les maisons appartenant aux Bernois et aux Fribourgeois.

Bientôt l'armée bourguignone se dirigea sur Morat, ravageant toute la contrée bien qu'elle appartînt à des alliés, et c'est à elle, bien plus qu'aux troupes Suisses et ennemies, que cette province de la Savoie aussi bien que les terres du comte de Romont durent la dévastation qui vint fondre sur elles. Ceux des habitans qui ne se hâtèrent pas de prendre la fuite furent réduits à la dernière misère. Quant à Charles-le-Téméraire, il arrêta de diriger sa marche sur Fribourg et Berne, en passant par Morat. Le comte de Romont, à la tête de 9000 hommes, occupa tout le pays situé entre le lac de Morat et celui de Neuchâtel; et bientôt la ville de Morat fut enveloppée par les Bourguignons, qui attaquèrent vivement la place. Mais il se trouvait alors dans son enceinte le brave Adrien de Boubenberg qui secondé par la garnison, non moins brave que lui, repoussa victorieusement tous les assauts de l'ennemi. Il avait averti les confédérés de ce qui se passait, en les priant de ne point trop se presser, et les assurant qu'il tiendrait bon jusqu'à leur arrivée.

Un corps de Bourguignons, qui avait été détaché pour s'emparer des passages de Guminen et de Laupen, fut vivement repoussé par les campagnards des environs, dans les rangs desquels se trouvait le curé de Singine marchant à la tête des hommes de sa paroisse. Le comte de Romont ne fut pas mieux reçu ailleurs : ayant voulu passer au travers des marais pour aller visiter les environs de Neuchâtel, de Cerlier et d'Anet, il fut si mal reçu par les habitans de la contrée, auxquels s'étaient joints les braves du Landeron, de Neuveville et de Cressier, qu'il se retira, plein de confusion et le désespoir dans l'âme, de l'autre côté de la Broye.

Cependant on ne cessait d'entendre à Berne le tonnerre des canons bourguignons, qui battaient en brêche les murs de Morat. Le danger était imminent . . . . aussi les Bernois envoyèrent-ils des messagers sur toutes les routes pour accélérer la marche des confédérés qui accouraient de toute part, aussi bien de jour que de nuit. Il ne manquait plus à ce rendez-vous important que les Zurichois, qui enfin arrivèrent à Berne la veille même de la bataille, accompagnés des contingens de Thurgovie, de Sargans et d'Argovie. Après avoir fait des marches forcées dans de fort mauvaises routes, après avoir été battues par des pluies continuelles, ces troupes étaient exténuées de fatigue. Jean Waldmann, qui les commandait, leur accorda quelques heures de repos, puis, à dix heures du soir, il donna le signal du départ. Toute la ville de Berne était illuminée; on avait dressé devant les maisons des tables abondamment servies de rafraîchissemens, auxquelles chaque soldat pouvait s'asseoir et se rassasier à son gré. — L'armée des Suisses se mit en marche par une nuit sombre et très-pluvieuse; et tandis que la population accourait dans les églises pour y implorer la faveur du Dieu des batailles, les soldats entonnèrent leurs chants guerriers.

Le jour parut; c'était le 22 juin : la pluie cessa un moment, mais le ciel était couvert de sombres nuages. — L'armée suisse se réunit à Guminen, lieu situé à trois lieues de Berne, passage important que gardaient alors 6000 Bernois. Cette armée, forte de 34,000 hommes, se composait de 11,000 piqueniers, de 10,000 hallebardiers, de 10,000 couleuvriniers portant de pesans mousquets et de grandes épées à deux mains qui leur pendaient sur le dos; et enfin de 4,000 chevaux. Strasbourg avait envoyé, sous le commandement du comte d'Ottingen, 400 arquebusiers, 300 chevaux et 12 canons. Le duc René de Lorraine, qui avait été dépouillé de son patrimoine par Charles de Bourgogne, saisit bien vite cette occasion de combattre son ennemi; il amenait avec lui 3 à 400 gendarmes, tandisque, de son côté, le comte Oswald de Thierstein en conduisait 200 des états autrichiens dans l'Argovie.

Arrivée dans une forêt située à une lieue de Morat, l'armée des Confédérés se divisa en trois corps. Jean de Hallwyl, de Berne, chevalier, qui s'était acquis la réputation de vaillant guerrier sur maints champs de bataille, commandait l'avant-garde composée des guerriers intrépides des cantons forestiers, de l'Entlibuch, de l'Oberland et de Fribourg, à la tête desquels marchaient le landammann Retzi, de Schwitz, Fégeli et Wippingen, de Fribourg. René et Oswald commandaient la cavalerie. Dans les rangs de l'infanterie on comptait 4000 arquebusiers, 3000 piqueniers et 3000 hallebardiers. Un millier d'hommes qui avaient fait une reconnaissance, venaient de rencontrer l'avant-garde des Bourguignons. — Jean Waldmann, de Zurich, commandait le second corps, qui était le principal, ayant avec lui le digne Herter, capitaine des Strasbourgeois. Gaspard de Hertenstein, de Lucerne, homme encore vigoureux malgré ses cheveux blancs, conduisait l'arrière-garde. (1)

Le visage du duc Charles-le-Téméraire, qui depuis si long-temps se montrait sombre et taciturne, s'épanouit à la nouvelle de l'approche de l'armée suisse. Brûlant d'impatience de combattre, il avait

(1) Ce qu'il y a de surprenant, c'est que cette armée n'avait point de général en chef; et pourtant toutes les manœuvres pendant la bataille furent conçues avec une grande habileté et exécutées avec célérité et un parfait accord. —

voulu la veille aller à sa recherche, mais des torrens de pluie l'en avaient empêché. Satisfait maintenant, il rangea son armée en bataille dans la plaine située derrière Morat. Son infanterie offrait des colonnes longues autant que compactes, ayant ses deux ailes protégées par une nombreuse cavalerie, tandis que l'artillerie, placée devant le front de bataille, était couverte par une haie vive, fort touffue, et par un fossé. Plus loin les Suisses occupaient la lisière de la forêt, sur les hauteurs qui couronnent la plaine au midi. — Bientôt le ciel se couvrit de sombres nuages, et la pluie tomba par torrens jusqu'à midi. Les Confédérés différèrent le moment de l'attaque, espérant que Charles, entraîné par sa fougue habi tuelle, abandonnerait la forte position qu'il occupait pour essayer de les entamer; mais il n'en fut rien cette fois.

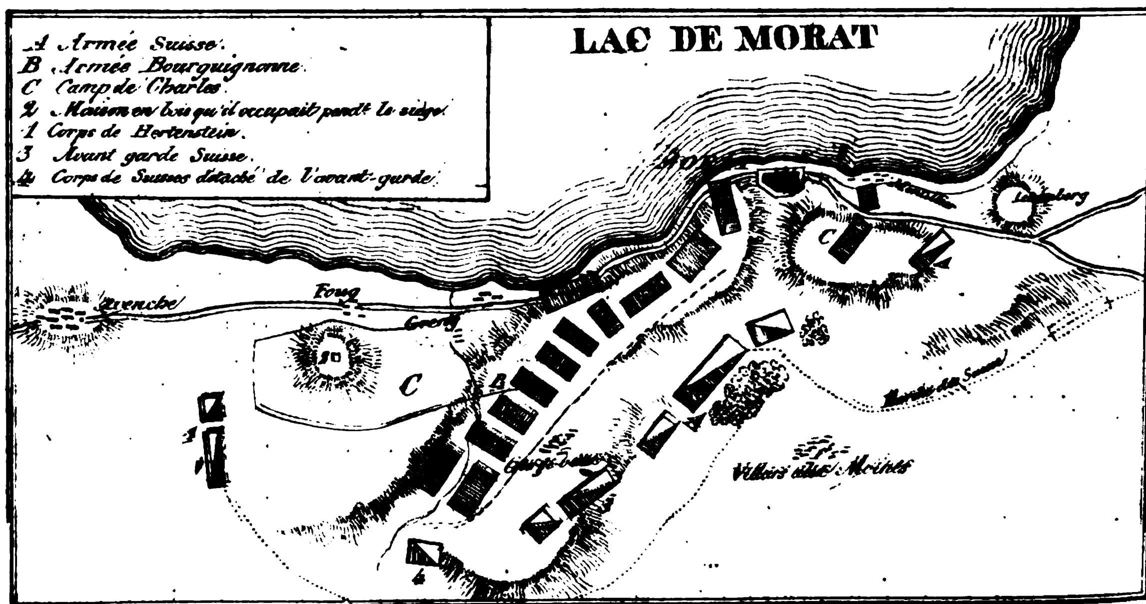
La Suisse n'avait pas encore vu d'armées aussi nombreuses que celles qui allaient se livrer bataille sous les murs de Morat. Près de cent mille combattans étaient en présence. Tandis que chacune des deux armées occupait la position qui lui avait été assignée, les Suisses armèrent chevaliers un grand nombre de leurs officiers. Un autre incident vint encore faire diversion à la belliqueuse impatience de leurs guerriers. Il était alors d'usage d'avoir dans les armées de gros chiens qui, par leur vigilance, rendaient souvent de grands services. Or les chiens des Suisses et ceux des Bourguignons s'étant approchés les uns des autres, s'attaquèrent réciproquément dans l'intervalle qui séparait les deux armées. Ceux des Suisses, d'une race plus grande et plus forte, mirent en fuite leurs adversaires; et ce fait-là fut envisagé comme un présage de la victoire.

Lorsque Hallwyl avec son corps d'armée arriva en présence des Bourguignons, il adressa ces paroles aux guerriers qui le suivaient: « Chers amis et con-«fédérés, vous avez maintenant devant vous les as-«sassins de vos frères à Grandson; ils se sont d'avance «partagé à Lausanne vos biens, vos femmes et vos «enfans. Vous avez crié vengeance, à cette heure «il ne tient qu'à vous de vous venger. Nos ennemis «sont nombreux, il est vrai, mais rappelez-vous, «mes amis, qu'il y a aujourd'hui cent trente-sept ans «que nos pères vainquirent glorieusement à Laupen. «Combattez comme si de chacun de vous dépendait »la victoire. Dieu est toujours le même, prions-le «d'être encore aujourd'hui avec nous.» — Alors ils se mirent à genoux et prièrent.... Tout à coup on vit les nuages se dissiper et le soleil briller dans tout son éclat. A cet aspect le général se releva avec vivacité, et brandissant son épée, il s'écria : « Mes «frères, Dieu lui-même nous éclaire, marchons en «avant. Pensez à vos femmes et à vos enfans. Et vous, «jeunes Helvétiens, abandonnerez-vous vos maî-«tresses à ces lâches Bourguignons ? » (1)

Quant à l'armée du duc, après avoir été exposée durant six heures à une pluie continuelle, elle pensa que la bataille serait remise au lendemain, et déjà les soldats se disposaient à rentrer dans leur camp, lorsqu'ils s'aperçurent du mouvement brusque de l'avant-garde des Suisses, qui bientôt fut suivie sur la droite par le corps principal. Les retranchemens

(1) *Extrait de la Chronique de Neuchâtel.*

«Et le 22e jour de juin à l'aube (après prosternation et convocation à genoux réclamant divine assistance) messieurs des Ligues descendent de Guminen en deux parts; une court dessus le seigneur de Romont



ne pouvaient être escaladés sans beaucoup de difficultés, et sans s'exposer au feu d'une nombreuse artillerie. Hallwyl tourna ces obstacles en détachant un corps d'armée sur le flanc gauche de l'ennemi. Les canons bourguignons commencèrent à tonner contre les rangs des Suisses, mais sans arrêter d'un instant leur impétuosité, quoique leurs énormes boulets vinssent enlever la tête à bien des braves. Le duc René lui-même eut son cheval tué sous lui, et un bon nombre de ses cavaliers furent renversés dans la poussière. Près de la haie le combat devint bientôt acharné et meurtrier; les Suisses avaient déjà perdu plus de quatre cent des leurs, la cavalerie, commandée par le duc René était presque accablée par celle des Bourguignons; mais la haie fut bientôt percée et foulée aux pieds par l'intrépide infanterie qui, sautant dans les fossés, se rua avec furie sur les premiers rangs ennemis. Les guerriers de l'Entlibuch et de l'Oberland transportèrent avec leurs bras nerveux les canons suisses au travers de tous les obstacles, et foudroyèrent les rangs bourguignons. En cette occasion la bannière de Thoune fit des prodiges de valeur. En même temps le corps détaché par Hallwyl sur la droite de l'ennemi, et dont la marche était restée inaperçue, tomba sur son flanc en poussant de grands cris; les Bourguignons mis en désordre abandonnèrent leurs canons que les Suisses tournèrent bientôt contre eux. Le combat s'engagea ensuite au centre où était Charles en personne, entouré des gardes anglaises commandées par Sommerset, et de ses meilleures troupes, ainsi que sur la gauche où commandaient les princes d'Orange et de Naples, Romont, Crèvecœur, le grand bâtard. Toute cette partie de l'armée bourguignone était encore intacte, mais Charles n'eut pas le temps de la réflexion : Hallwyl placé sur les hauteurs de Courgevaux, culbutait son aile gauche, et tandis que Hertenstein manœuvrait sur ses derrières, Waldmann enfonçait le centre : le duc René, les comtes de Gruyère et de Thierstein rivalisaien d'efforts courageux. Boubenberg fit une sortie audacieuse avec 600 hommes et mit en désordre les Lombards du grand bâtard. Le combat le plus acharné se livrait alors là où était Charles avec ses gardes; les arquebusiers Anglais à cheval combattaient comme des lions; mais ils furent accablés par le nombre et la valeur des Suisses qui pénétraient de toutes parts jusqu'au cœur de l'armée bourguignone. Le vaillant duc Sommerset, qui les commandait, tenta encore un effort désespéré, il fit même reculer les comtes de Thierstein et de Gruyère; mais au moment où Charles lui ordonnait de couvrir la retraite de son infanterie, il fut tué par un boulet. L'infanterie se jeta alors en désordre sur la cavalerie et augmenta la confusion qui s'était déjà introduite dans ses rangs. Seize cents nobles chevaliers avaient déjà péri, Charles avait vu tomber les plus braves d'entr'eux autour de lui. L'un de ces chevaliers ne pouvant sauver la bannière qu'il portait, s'enveloppa dedans, et mourut. La bannière du grand bâtard était aussi tombée, un homme de Hasli l'avait conquise. Charles-le-Téméraire était plongé dans une morne stupeur; le désespoir et la rage dans le cœur, il prit la fuite avec 300 chevaux, qui se dispersèrent une demi-lieue plus loin. Lui-même ayant à peine trente hommes à sa suite, courût jour et nuit, sans prononcer une parole jusqu'à Morges. Le carnage continua sur le champ de bataille : Hertenstein, par une habile manœuvre, vint se poster avec son corps d'armée, entre Avenche et le champ de bataille, coupant ainsi, par ce mouvement, la retraite au reste de l'armée ennemie dont il défit un corps de 10 mille hommes qui voulait se faire jour par la route de Romont, et le poussa entre les mains des autres confédérés qui, toujours criant Brie, Grandson, ne faisaient point de quartier.

(La suite au prochain numéro.)

et du premier rude coup le déloge, et tant et si bien le déchasse que sembloient-ils ces pauvres Bourguignons bétail épevanté par le loup. L'autre bataille des Ligues, icelle était la plus grande et nos gens dedans, les Neuchâtelois, marche droit devers l'ost du duc de Bourgogne : là se trouvent tous ses plus vaillans chevaliers, féotiers, gens d'armes, bien gardés tout à l'entour par les charroys, fortes hayges bardées de gros pals, et cent canons faisant rage et batteries de ce de là.

LA CHAPELLE

DE

TELL A BURGLEN



Le village de Burglen est situé à l'entrée de la vallée de Schechen à demi-lieue d'Altorf, dans le

canton d'Uri. Ce lieu est fréquemment visité par les voyageurs, et ne fût-ce que sous le rapport pittoresque, personne assurément ne peut et ne doit regretter d'avoir fait cette promenade. Un pont de bois, léger et couvert, conduit sur la rive gauche de l'impétueuse Schechen et au village de Burglen. L'objet qui frappe d'abord la vue est la jolie église du lieu, bâtie sur une colline verdoyante. Deux vieilles tours, dont l'une est habitée et presque entièrement tapissée de lierre, sont les restes de quelque édifice féodal, où faisaient probablement leur résidence les maires de Notre-Dame de Zurich, dont les habitans de Burglen étaient les vassaux. Entre ces tours et l'église on remarque une petite chapelle humble et modeste, qui serait à peine remarquée si elle n'était bâtie sur le lieu même où était située la maison de Tell et où naquit le libérateur de l'Helvétie. Elle est couverte de peintures représentant les faits les plus remarquables de l'histoire du héros. Après avoir combattu à la bataille de Morgarten, en 1315, Guillaume Tell vécut dans l'obcurité au sein de son village où il remplissait le rôle de magistrat. Il parvint à un âge avancé et mourut victime du plus noble dévouement.

Un jour de l'an 1354 un orage terrible éclata sur la vallée de Schechen. Au bruit du tonnerre et des vents déchainés venait se joindre celui des torrens et le bourdonnement des cloches; chaque filet d'eau était devenu un ruisseau, chaque ruisseau était devenu un torrent. Les habitans de Burglen, plongés dans la consternation, voyaient à chaque instant grossir les flots écumeux de la Schechen qui entraînant avec elle des bois, des arbres et des rochers, menaçait à chaque instant de rompre les digues qui avaient coûté tant de peines et de travaux. Après avoir opposé d'impuissans efforts à l'élément destructeur, les habitans au désespoir furent obligés de fuir à la hâte et d'abandonner leurs demeures et leurs champs, que le torrent furieux emmenait et détruisait sous leurs yeux, ainsi que leurs meubles et leur bétail. En un mot, tout ce qu'ils possédaient devint la proie du fléau, et tous ne parvinrent même pas à lui échapper. En quittant sa maison, un vieillard à la barbe et aux cheveux blancs, mais encore plein de vigueur, vit un enfant dans son berceau flotter sur l'onde épaisse et bourbeuse. Ce vieillard c'était Tell dont la flèche avait délivré la Suisse d'un odieux tyran. Prêt à sacrifier le reste de ses jours pour sauver ceux de cet enfant, il brava le danger, et parvint, après bien des efforts, à saisir le berceau; mais ses forces étaient épuisées, et les eaux montaient rapidement. Le retour étant impossible, le vieillard, faisant un dernier effort, poussa le berceau entre les branches d'un arbre et attendit la mort avec résignation. Tell périt victime de son généreux dévouement, à l'âge d'environ 80 ans.

AUTRICHIENS ET SUISSES.

En 1352, le Duc Albert d'Autriche se préparait à faire la guerre aux nouveaux cantons confédérés; mais ceux-ci, au lieu d'attendre qu'il les attaquât, prirent l'offensive en faisant une invasion dans l'Argovie, où ils brûlèrent Beromunster et sept autres villages; et après avoir conquis assez de butin, ils s'en retournèrent dans leurs foyers. Mais selon l'usage de faire la guerre, en ces temps-là, les Autrichiens ne tardèrent pas à leur rendre la pareille. — Le 1er Mai, 1400 Autrichiens surprirent le bourg de Kussnacht, au lac de Lucerne, le pillèrent et l'incendièrent avec quelques autres villages des environs; puis après ce brillant exploit, ils se retirèrent. — Quarante-cinq hommes de la contrée, comptant sans doute sur le désordre et l'entière sécurité avec laquelle marchait l'ennemi, qui était chargé de butin, voulurent tenter de lui reprendre sa proie. Sans faire attention à la disproportion du nombre, ils le poursuivirent et l'attaquèrent avec la fureur du désespoir. Ils firent des prodiges de valeur, mais les chances étaient trop inégales. Dix-sept des leurs étaient déjà étendus à terre; mais les 25 autres regardaient encore fièrement leur ennemi et ne faisaient pas mine de vouloir lui céder un pouce de terrain. Les Autrichiens ne pouvant concevoir d'autres motifs d'une pareille audace, pensèrent que ces Suisses n'étaient qu'un détachement d'un corps beaucoup plus nombreux, qui ne tarderait pas à les suivre. Alors ils ne songèrent plus qu'à se retirer avec précipitation pour mettre en lieu de sûreté leur butin; laissant ainsi les 25 Suisses maîtres du champ de bataille, et qui, satisfaits d'avoir sauvé l'honneur de leur nation, emportèrent leurs morts que les ennemis avaient en vain essayé de leur enlever.

IMPRIMERIE DE PETITPIERRE, A NEUCHATEL.

N.° 43



LA CHAPELLE DE TELL
à Burglen.

N° 42.



INTÈRIEUR DU VILLAGE DE LUNGERN.

N° 44.



DE HALLWYL A LA BATAILLE DE MORAT.

LE CANTON DE SCHWITZ.

Ce canton a 9 lieues dans sa plus grande longueur et 8 dans sa plus grande largeur. Sa surface comprend 31 lieues carrées, habitées par 38,480 âmes. C'est le plus grand et le plus populeux des trois cantons forestiers. Il est du nombre des cantons montagneux; cependant presque toutes ses sommités sont couvertes de pâturages et sont accessibles au bétail; ce n'est que sur les frontières de Glaris que l'on voit quelques cîmes toujours couvertes de neiges. C'est un des trois premiers cantons qui fondèrent la confédération helvétique; et c'est de lui qu'elle a pris son nom. Dix à douze lieues de ses limites sont baignées par les lacs de Zurich, de Zoug et de Lucerne; le lac de Lowerz est entièrement dans son territoire. Les rivières les plus considérables sont la Sihl, l'Aa, la Muotta et la Linth; il n'y a que cette dernière qui soit navigable. Les vallées et les plaines de ce canton sont en général très-fertiles; elles produisent une grande quantité de fruits et de magnifiques prairies. Les parties montueuses sont couvertes d'excellens pâturages qui nourrissent de nombreux troupeaux de bêtes à cornes dont la race est plus grande que dans les cantons voisins d'Uri, Unterwalden et Glaris. Les produits de ces troupeaux sont presque les seuls objets de commerce et d'exportation du pays. Comme tous les peuples bergers les Schwizois n'aiment pas les pénibles travaux de l'agriculture, à peine s'ils connaissent l'usage de la charrue; cependant dans quelques districts, particulièrement dans celui de Schwitz on voit ci et là quelques terrains ensemencés: même l'introduction de la culture des pommes de terre a trouvé long-temps de l'opposition dans des préjugés populaires, et c'est à peine si à présent la culture de ces céréales suffit aux besoins du pays; il en est de même des plantes légumineuses, cependant il ne manque pas d'excellent terrain qui ne demande qu'à être utilisé. Autrefois on cultivait la vigne aux environs de Kussnacht et au pied du Righi; mais cette culture a été abandonnée, et ce n'est que dans les districts près du lac de Zurich qu'elle continue avec succès. Le genre de culture qui prospère le mieux dans ce canton est celui des arbres fruitiers, dont on élève une immense quantité; on peut dire que tout le pays en est couvert sauf les montagnes. Il y a nombre de paysans qui récoltent jusqu'à 200 tonneaux (2000 mesures) de pommes et de poires, et dans de bonnes années 80 à 100 tonneaux de pruneaux et 40 à 50 de cerisés. Une partie de ces fruits se gardent dans les caves ou sont séchés pour les besoins de l'hiver. Avec les moindres qualités on fait du cidre et de l'eau de vie, dont un seul paysan distille de 4 à 800 pots par année. Les manufactures du pays ne sont pas importantes pour l'exportation, sauf celles du district de Gersau où l'on file beaucoup de filoselle, sans pour cela négliger plus qu'auparavant la culture des terres. Il y a aussi une de ces filatures à Brounnen. On trouve encore dans le canton quelques filatures de coton, une fabrique de toiles peintes, une papéterie, quelques brasseries, une imprimerie à Schwitz, et cinq à Einsiedlen, mais qui ne s'occupent que de l'impression de livres de dévotion. Les maisons dans le canton de Schwitz sont assez semblables à celles du canton d'Uri, et l'on remarque qu'elles sont généralement plus grandes que dans le canton d'Unterwalden, et pour la plus grande partie couvertes en tuiles; elles sont toutes construites en bois ou en galandage; à Schwitz seulement on en remarque quelques unes construites en pierres. Elles reposent toujours sur un soubassement en maçonnerie; les fenêtres des divers étages sont séparées par un petit toit qui les protège contre la pluie et le soleil. Des galeries couvertes sont construites sur le devant ou plus souvent sur les côtés de la maison. Les contrevents ne se trouvent point à côté des fenêtres, mais bien en dessous, au moins aux étages inférieurs, et se glissent dans des coulisses du bas en haut. Presque toutes ces habitations sont ombragées par des touffes d'arbres fruitiers; une fontaine où coule une eau fraîche et abondante est ordinairement devant la maison. — La constitution du canton de Schwitz est purement démocratique; et le pouvoir souverain réside dans la Landsgemeinde, qui se compose de tous les citoyens du canton; un landammann la préside. Un grand conseil composé de 72 membres nomme les députés à la diète et leur donne leurs instructions. Il décrète les lois organiques, discute celles proposées par le conseil cantonal, et en propose lui-même, mais ce n'est que la Landsgemeinde générale qui a le droit de les accepter ou de les rejeter. Une commission composée du landammann et de quatre autres membres met en exécution les décrets du conseil cantonal. Le conseil cantonal se compose du Landammanu, du Statthalter et du trésorier et de 33 autres membres, il réunit les pouvoirs exécutifs et administratifs. La justice s'exécute par un tribu-

nal cantonal et les justices de paix. Depuis 1833 le canton est divisé en 7 districts, qui sont ceux de Schwitz, Gersau, March, Einsiedeln, Kussnacht, Wollerau et Pfaefficon. On compte dans le canton 6 bourgs et 82 villages, 30 églises, 6 couvens et 87 chapelles ; on n'y trouve point de ville. La religion catholique est la seule tolérée dans le canton. St Martin, évêque de Tours, au quatrième siècle, doit avoir été le premier qui ait prêché le christianisme dans cette contrée ; aussi est-il le patron du pays. St Béat cependant doit l'avoir précédé. Au sixième siècle la population chrétienne était encore si faible dans le pays, que le même prêtre desservait la seule église qui s'y trouvât aussi bien que dans le canton d'Unterwalden. La réformation ne fit pas un grand nombre de prosélites dans ce canton ; en 1655 trois personnes suspectées d'être partisans de la réforme furent décapitées ; l'un était père de quatre, l'autre de sept enfans. En 1698 un homme fut condamné à passer le reste de ses jours dans les fers et à avoir sa maison rasée, parce que l'on avait trouvé des livres protestans chez lui et qu'on l'accusait d'avoir tenu des discours hérétiques. Du reste, les habitans de Schwitz bravèrent plusieurs fois les foudres apostoliques ; ils s'opposèrent aussi constamment à l'établissement des jésuites chez eux ; ce n'est qu'en 1836 enfin qu'ils furent autorisés à s'établir dans le bourg de Schwitz pour diriger les études du Gymnase. Outre les dimanches il y a 18 jours de fêtes dans le canton. La plupart des communes ont des corporations sous le patronage du saint : par exemple, les tireurs ont pour patron St Sébastien ; les constructeurs, St Joseph ; les tailleurs et cordonniers, St Crispin ; la confrérie du rosaire et du scapulaire est sous le patronage de la mère de Dieu, etc. : il y en a beaucoup d'autres, qui ont tous leurs fonds et leurs administrateurs particuliers. Les revenus de l'état produisent de 27 à 28,000 livres, somme à laquelle le monopole de la vente du sel contribue pour la plus grande partie, car il n'y a point d'impôts dans ce canton.

BLUMENSTEIN.

Blumenstein est un village à cinq lieues au sud de Berne, et qui serait à peine connu s'il n'était pas au pied du fameux Stockhorn et si les bains du même nom ne se trouvaient pas à quelques centaines de pas de là. Cependant comme tant d'autres endroits de la Suisse, le vallon et le village de Blumenstein méritent bien certainement d'être connus. Cette contrée quoique ne faisant point partie de l'Oberland Bernois, est néanmoins une vallée alpestre et même des plus agrestes et des plus pittoresques. La chaîne du Stockhorn, dont les sommités s'élèvent de 6000 à 6800 pieds au dessus de la mer, la ferme entièrement au sud ; au nord sont des collines arrondies et assez peu élevées. Les maisons du village, dont la plus grande partie sont situées sur le talus même des premiers gradins du Stockhorn, sont très-desséminées dans tous les sens ; il est traversé par des chemins et des sentiers qu'ombragent une multitude d'arbres fruitiers. Des points les plus élevés du village on jouit d'une vue magnifique sur la vaste chaîne des Alpes (voyez la planche) ; et en gravissant les collines au sud, on jouit de l'aspect du lac et des environs de Thoune, ainsi que de cette même chaîne des Alpes. Les bains, situés au nord du village, sont parfaitement bien tenus. Celui qui désire parcourir les environs peut prendre les bains pour point de départ, et de là aller visiter le charmant lac d'Amsoldingen, Thierachern, Thoune, Burgistein, etc. : aucun de ces endroits n'excède la distance de deux lieues ; et chacun est ainsi le but d'une intéressante promenade. Enfin, vous avez, pour ainsi dire, à vos côtés le Stockhorn, dont on atteint la sommité en trois heures de marche. Mais nous aurons occasion de parler autre part de cette moutagne si intéressante et remarquable.

LUCERNE

ENTRE DANS LA CONFÉDÉRATION.

Lucerne, comme bien d'autres lieux de la Suisse, avait depuis long-temps des motifs suffisans pour être las enfin de la domination oppressive des ducs d'Autriche. Ces princes semblaient en effet prendre à tâche, par leur dureté, leur orgueil et leur arrogance, de s'aliéner l'affection de leurs sujets dans l'Helvétie. Malgré le droit de la ville de Lucerne de pouvoir ne point être obligée d'envoyer des troupes hors de son territoire, elle avait accordé aux ducs d'Autriche un corps d'auxiliaires qui leur rendit de bons services dans leurs guerres avec l'empereur Louis. Mais lorsqu'ils demandèrent la solde qui leur avait été promise, et qu'ils avaient justement méritée, ils furent renvoyés avec une dureté méprisante. Les Lucernois ne furent pas mieux traités lorsqu'ils redemandèrent certaines sommes qu'ils avaient précédemment prêtées aux baillis autrichiens. Une monnaie, dite de Zofingue, que personne ne voulait accepter, parce qu'elle était de mauvais aloi, ayant été mise hors de cours par les autorités, les ducs envoyèrent un message à la ville, pour lui signifier avec hauteur qu'ils annulaient leur édit concernant la monnaie de Zofingue, et qu'ayant besoin d'argent ils jugeaient à propos d'augmenter les impôts, déjà assez élevés, qu'ils leur payaient. Lucerne avait déjà beaucoup souffert

de la guerre entre les ducs et les trois nouveaux cantons, à laquelle elle avait été obligée de prendre part contre ses propres intérêts et ses inclinations naturelles. Divers autres outrages qu'ils eurent encore à subir de la part des baillis voisins, poussèrent enfin la bourgeoisie au désespoir, et elle en vint à prendre une attitude de résistance menaçante. Une sympathie, long-temps comprimée, pour les trois nouveaux états confédérés se manifesta alors avec éclat et énergie: on leur envoya de suite l'offre d'une trève de vingt ans qui fut acceptée avec joie.

A la nouvelle de cette démarche hardie autant qu'imprévue, les ducs et la noblesse résolurent de châtier les Lucernois. Après les avoir sommés de renoncer à leurs relations avec les trois états confédérés, le seigneur de Ramschwag, bailli de Rottenburg, digne pendant de Gessler, suivi de trois cents cavaliers, s'approcha de la ville, espérant la surprendre à la faveur de la nuit et du parti Autrichien, qui était dans ses murs. Mais les Lucernois qui avaient eu à temps connaissance de ce complot, prirent les armes et occupèrent les points menacés. Et le bailli voyant son complot découvert, se retira tout honteux. Le résultat de cette tentative fut que Lucerne, pour s'assurer cet appui solide pour l'avenir, proposa aux trois cantons d'entrer dans leur confédération; offre qui fut acceptée avec empressement. Les principaux chefs des trois nouveaux cantons s'étant à cet effet rendus à Lucerne, le traité ne fut pas long à négocier, et l'alliance fut solennellement jurée, sous réserve toutefois des droits légitimes de la maison d'Autriche. Les cantons cédèrent à Lucerne, par courtoisie, la prééminence dans cette nouvelle confédération. Il est fort aisé de concevoir que cette nouvelle fut reçue avec colère par l'Autriche, qui ordonna à ses partisans et à ses vassaux de se préparer à la guerre contre les confédérés. Aussitôt la noblesse de l'Argovie et de la Thurgovie se mit en campagne, et débuta par ravager les environs de Lucerne, où cette troupe de braves signala ses exploits par mille brigandages. Dans leur indignation, les Lucernois se mirent en mesure de prendre leur revanche; cependant le bailli de Rottenburg informé de leur projet par ses affidés, se mit en embuscade et leur tua cinquante hommes. Mais le lendemain, ayant reçu un renfort de 200 confédérés, les Lucernois allèrent à la rencontre de leurs ennemis, qu'ils défirent complètement, après leur avoir tué plus de 200 hommes.

Mais pendant que les Lucernois battaient leurs ennemis au dehors, Ramschwag, bailli de Rottenburg, et les nombreux partisans de l'Autriche, que renfermait son enceinte, leur préparaient au dedans une catastrophe qui faillit leur devenir bien fatale. C'était le 30 juin 1333, entre dix et onze heures du soir. Un profond silence régnait dans les rues sombres et étroites de la ville de Lucerne, qui n'était alors ni pavée ni éclairée la nuit. Dans les maisons toutes les lumières s'étaient éteintes peu-à-peu; le bourgeois, l'artisan laborieux s'étaient déjà livrés au repos. Parfois seulement on entendait dans l'éloignement le pas lourd du guet de nuit ou de quelque bourgeois sortant d'une buvette, où il s'était oublié en compagnie d'un pot de cidre, tout en discutant sur les affaires du jour, et qui maintenant se hâtait de regagner sa demeure. Puis tout rentra dans le silence le plus absolu. Un jeune garçon dont les vêtemens annonçaient l'indigence, cheminait avec nonchalance dans une des rues les moins fréquentées de la ville, dont les maisons de bois, couvertes en chaume, attestaient que l'opulence n'habitait point dans ce quartier-là. Arrivé près de l'endroit où était la buvette des tailleurs, il s'arrêta tout-à-coup, croyant entendre un bruit confus de voix d'hommes et d'armes. Effrayé d'abord, il fit cependant encore quelques pas en avant, puis il s'arrêta de nouveau. L'obscurité ne lui permettait pas de rien distinguer, mais il entendit distinctement des discours qui le glacèrent d'effroi; ses jambes lui refusèrent leur service pour fuir, et ce fut malgré lui qu'il se vit obligé d'entendre et d'écouter. Or ce qu'il entendit, c'étaient des paroles de sang et de meurtre, desquelles il résultait qu'à la faveur des ombres de la nuit un complot sanguinaire était prêt à éclater sur la ville. Le jeune homme comprit que de lui peut-être dépendait la vie d'un grand nombre de ses concitoyens; ce sentiment lui rendit ses forces et son énergie, il se mit à courir; mais à cet instant il fut aperçu; des hommes



armés de pied en cap s'élancèrent sur lui, menaçant de le percer s'il faisait le moindre bruit. Ils le traînèrent sous une arcade située près de là, où se trouvaient réunis un grand nombre d'hommes armés. Alors les conjurés délibérèrent sur ce qu'ils feraient du jeune captif: le tuer parut à quelques-uns le moyen le plus expéditif pour s'en débarrasser; déjà des poignards brillaient sur sa tête; mais quelques-uns, plus humains que le reste de la

bande, arrêtèrent le bras des meurtriers, en leur représentant que sa mort étant inutile à leur cause, il fallait se contenter de le garder à vue, après lui avoir fait prêter serment de ne rien révéler de ce qu'il avait vu et entendu. Le jeune homme plus mort que vif de frayeur, jura tout ce que l'on voulut; et les conjurés continuèrent à s'entretenir de leur projet dont le dénouement approchait. Mais à mesure que ce moment fatal avançait, l'anxiété du captif augmentait, et il résolut de tout tenter, fût-ce même au péril de ses jours, pour avertir ses concitoyens de ce qui se tramait contre eux. Il saisit un instant où la conversation était très-animée et où on paraissait faire peu attention à lui, pour se glisser le long du mur et sortir inaperçu de l'arcade. Une fois en liberté, il courut à toutes jambes, mais sans trop savoir où, car les rues étaient désertes, et tout semblait plongé dans le sommeil de la mort. — Cependant il n'y avait pas un instant à perdre, il venait d'entendre la voix lointaine du guet qui criait la onzième heure de la nuit; il se hâta donc, et tout-à-coup en tournant l'angle d'une maison, il vit briller une lumière dans une habitation à lui bien connue. C'était la buvette des bouchers. Alors il poussa un cri de joie, et en quelques bonds, il fut à la porte de sa maison. Mais comme repoussé par un esprit invisible, soudain il s'arrêta terrifié, et se frappa le front de la main : l'infortuné venait de se rappeler qu'un terrible serment liait sa langue! Durant quelques minutes il resta la tête baissée, cherchant dans son esprit un moyen suffisant pour éluder le fatal serment sans charger sa conscience d'un parjure. Tout-à-coup son visage s'épanouit; et comme inspiré par quelque heureuse idée, le jeune patriote que le sort avait destiné à être le sauveur de sa patrie, entre dans la maison dont la porte, qui était restée ouverte, lui fit présumer qu'il y trouverait encore des amis de la bouteille..... et en cela le jeune homme ne se trompait pas. Les bouchers avaient l'habitude de sortir les derniers du cabaret; aussi ne le cédaient-ils en rien, en fait de patriotisme, aux autres corporations, et ce jour-là, jour auquel les esprits étaient préoccupés par les derniers événemens, où de fréquentes libations de cidre ou de bière avaient stimulé leurs dispositions babillardes, ils ne s'aperçurent pas de la présence du nouveau venu. Celui-ci n'avait pas compté d'attendre le moment où il serait aperçu; son parti était pris d'avance : il s'approcha du poële, et élevant la voix autant que possible, il s'écria « Oh! poële, poële; oh! poële, poële; jusqu'à ce que tous les assistans eurent tourné la tête de son côté, et lui demandèrent s'il était devenu fou et ce qu'il faisait là; c'était ce qu'il désirait, et il continua sans se laisser intimider « Oh! poële, écoute, j'ai des choses terribles à te révéler, que je ne dis qu'à toi, car un serment terrible me défend d'en parler à qui que ce soit. Dans quelques instans les citoyens de Lucerne seront égorgés, leur sang et celui de ses magistrats inondera les rues! » Les assistans, appréhendant quelque grand malheur public, écoutaient avec anxiété et impatience les paroles du jeune patriote, qui continua en ces termes : « En passant près de la grande arcade, j'ai été arrêté par des hommes armés qui ont voulu me tuer; mais ayant juré de ne rien révéler à d'autres hommes de ce que je voyais et entendais, ils m'ont laissé vivre, et j'ai tout entendu. Ils sont en grand nombre sous l'arcade et tous les conjurés se reconnaissent par une manche rouge; à minuit ils sortiront pour parcourir les rues et pour égorger dans leurs lits tous les partisans des Suisses, et ensuite ils livreront la ville à l'Autriche. Le bailli Ramschwag est avec des troupes ennemies devant les portes de la ville, qu'on lui ouvrira à un signal donné. » Les bouchers n'en voulurent pas entendre davantage, ils sortirent tumultueusement et se précipitèrent dans la rue; les uns allèrent réveiller et informer l'avoyer et les principaux sénateurs; d'autres allèrent frapper aux portes et réveiller les bourgeois; et bientôt tout le monde fut en émoi; il en était temps, car il était minuit. Sitôt que les bourgeois se trouvèrent en forces suffisantes, ils allèrent cerner les conspirateurs assemblés sous l'arcade; mais il était trop tard, ceux-ci s'étant aperçu qu'il y avait du tumulte dans la ville, présumèrent que leur complot était découvert, ils n'avaient donc plus songé qu'à se soustraire par la fuite au ressentiment de leurs concitoyens; mais beaucoup furent trahis par leur manche rouge et arrêtés dans leur fuite. Le bailli de Rottenburg ayant inutilement attendu qu'on lui ouvrît les portes de la ville, et se doutant de ce qui était arrivé, prit le parti de s'éloigner, ce qui était agir prudemment; car sitôt que le complot avait été découvert, on avait envoyé des messages aux cantons confédérés, pour leur demander des secours, et bientôt on vit arriver cent hommes de chaque canton, qui certes ne demandaient pas mieux que de faire sentir le poids de leurs hallebardes à l'odieux bailli. Pendant ce temps on s'était assuré de la personne de tous les conjurés qui attendaient maintenant le châtiment dû à leur exécrable trahison. Cependant les cantons confédérés ayant intercédé pour eux, on leur fit grâce de la vie. Du reste le nombre des conjurés était très-considérable et en outre des familles les plus distinguées de la ville, en sorte qu'il aurait été imprudent d'en agir autrement. Cependant les manches rouges restèrent long-temps en proverbe : sitôt que l'on suspectait les intentions patriotiques d'un citoyen, on disait: il est des manches rouges. Depuis cette époque furent rompus tous les liens qui existaient encore entre l'Autriche et Lucerne, qui s'attacha d'autant plus au sort de ses nouveaux confédérés.

PROCÈS

CRIMINEL DES SORCIERS ET SORCIÈRES DE LA MONTAGNE DE DIESSE.

Jacobée d'Evilard, destenue en prison et forteresse des illustres et magnifiques Seigneurs de cette montagne de Diesse. Examinée par les honorables et prudens Seigneurs, P. Gende, etc., conseiller de Nidau, Hans Monnin de Bienne, Adam Chiffelle maire, etc., etc., etc. La dite Jacobée a confessé, qu'en temps de fenaison, allant à un pré porter à manger à ses ouvriers, qui fauchaient, pleurant et se lamentant de ce que son mari était déjà dès longue espace de temps en la couche malade, se sentant n'avoir les moyens pour nourrir et entretenir son dit mari et ses enfans en moindre âge, s'apparut à elle un homme vêtu de vert, lui disant qu'elle devait prendre bon courage, que si elle se voulait s'abandonner à lui, qu'il l'assisterait et lui donnerait argent tant qu'elle en voudrait pour aider à nourrir son mari et ses dits enfans: sur quoi demandant qui il était, répondit être Satan, et elle s'abandonna à lui, le prit pour son maître, reniant Dieu son Créateur; puis il la marqua à la cuisse droite où la marque y paraissait évidemment, lui ayant à son semblant baillé beaucoup d'argent, mais après il ne s'y trouva rien sinon des feuilles. Il lui bailla aussi de la graisse et lui commanda d'en faire mourir gens et bêtes, dont pour l'éprouver engraissa sa main d'icelle et toucha un sien veau et chat. Incontinent après ils en méchurent; ayant vu la méchanceté, la jetta dehors de ses mains et n'en ayant plus voulu usager. — Item a aussi confessé avoir été plusieurs fois à la danse diabolique et ses complices.

S'ensuit aussi le procès criminel de Jaques Rossel de Presle: qu'ayant confessé avoir plaidé ses prés à faucher à des locataires en temps de fenaison et voyant le bétail qui mangeait son herbe, se regrettant et lamentant de voir ainsi fouler son bien et de ce que ses ouvriers ne lui avaient tenu promesse; dans cette tristesse et piteux état, au même instant s'apparut à lui un homme vestu de brun, ayant les pieds comme un cheval, lui disant qu'il ne devait se contrister, que s'il le voulait croire et s'abandonner à lui qu'il lui baillerait de l'argent et lui aiderait que ses prés fussent fauchés, lui promettant qu'il ne lui manquerait jamais de rien, lui disant qu'il était Satan. Il s'abandonna à lui, reniant Dieu son créateur et prit celui Satan pour son maître, lui fit hommage, le baisa, sauf honneur au derrière; et lui, le marqua sur l'épaule auprès du col, dont la marque y paraît évidemment; ensuite il lui bailla un chapeau plein d'argent, le mit dans sa poche; quelques jours après, pensant tirer argent hors de sa dite poche, n'y trouva rien, sinon des feuilles de chêne. Le dit Satan lui bailla de la graisse dans un pot de terre, avec commandement d'en donner à gens et bêtes pour les faire mourir. Avec celui lui bailla une aiguille, lui disant qu'il devait piquer avec icelle gens et bêtes et qu'il devait faire du mal tant qu'il pourrait. Mais n'ayant avec cela fait aucun mal, ayant tout rejetté hors de ses mains; mais depuis, le dit Satan lui bailla de la graisse verte et lui commanda de faire du mal à gens et bêtes. Ayant engraissé sa main de la dite diabolique graisse, frappa sur le dos d'un cheval, incontinent après il en creva. Finalement a confessé avoir été à la synagogue et danse diabolique avec le dit Satan et ses complices. Plus outre a confessé que M. de Crouzat ministre étant en sa maison avec Pierre Villier, le jeune, de Presle, buvant un verre de vin par ensemble, engraissa sa main de la dite diabolique graisse, que le dit Satan lui avait baillée, frotta une saucisse dont le dit ministre en ayant mangé, puis après en étant devenu fort malade. — De tous lesquels crimes et forfaits les dits pauvres détenus et détenues en sont grandement repentans, priant et requérant notre bon Dieu de les recevoir en grâce et pardon, etc... — Les confessions diaboliques et criminelles des détenus ouïes et entendues et mûrement pondurées par icelles...... Mess. de l'honorable justice de Diesse condamnent les dites pauvres créatures devoir être livrées entre les mains de l'exécuteur de la haute justice, et être menées au lieu accoutumé des maléfices pour icelles être garottées et mises sur l'échafaut de bois et être brûlées tout vives, leur corps consumés en cendre et être emportés par les vents pour exemple à d'autres. Messeigneurs les hauts officiers ayant entendu le ci-devant narré, cognoissant la bonne repentance des dits criminels, de grâce spéciale ont ordonné qu'icelles auront les têtes tranchées et puis après les corps brûlés et consumés ensuite de la présente sentence. Les ci-devant nommées personnes criminelles ont été exécutées et décapitées par maître H. Hoff, exécuteur de la justice de Porrentruy.

De 1611 jusqu'en 1667 soixante personnes ont été brûlées dans la montagne de Diesse, pour cause de sorcellerie.

BATAILLE DE MORAT.

La mêlée sur le champ de bataille devint horrible, les Bourguignons ne cherchaient plus à vaincre, mais

Les bandières de Berne et de Fribourg, criant Grandson, sautent les premiers par travers canons, hayges, pals et charroys, en telle manière que l'huis est incontinent appert aux autres. A ce coup cuident certaines grandes et superbes bandes combastre et

à sauver leur vie. Quatre à cinq mille cuirassiers et Lombards n'ayant plus d'autre voie de salut que le lac, s'y précipitèrent, espérant pouvoir rejoindre le comte de Romont audelà de Morat, et en un instant le lac fut couvert de cavaliers bourguignons qui cherchaient à s'échapper à la nage, mais on conçoit qu'ils n'y furent pas plus heureux que sur la terre ferme : un grand nombre enfoncèrent à cause de leurs pesantes armures, les autres furent tués par la garnison de Morat qui leur fit la chasse à coups d'arquebuses, comme à des canards sauvages, tant en bateau que depuis les murs de la ville, si bien que tous périrent sauf un seul qui parvint à échapper. Les ondes du lac étaient teintes du sang ennemi et depuis lors on y a trouvé souvent de riches armures. Lorsque la déroute des Bourguignons eut commencé, une foule de valets, de marchands et de femmes couraient çà et là, ne sachant où se cacher. Parmi ces dernières étaient 2 mille joyeuses donzelles (comme dit la chronique) mais que l'on ne fit point prisonnières, délibérant que telles marchandises ne bailleraient pas grand profit. Les malheureux Bourguignons refoulés sur terre, refoulés sur l'eau, périssaient par milliers, et le combat ne cessa que faute de combattans. Les Suisses poursuivirent l'ennemi jusqu'au delà d'Avenches; mais craignant que le comte de Romont, dont ils ne connaissaient pas encore le sort et qu'ils avaient laissé sur leurs derrières, ne leur jouât un mauvais tour, ils revinrent sur leurs pas. Cependant ce dernier n'était plus à craindre. — Au point du jour un corps détaché de l'armée suisse, auquel se joignirent les vaillants habitans de la Neuveville, du Landeron, de Cerlier, etc., allèrent harceler le comte de Romont sur ses derrières afin de l'occuper pendant la bataille. Cependant ayant appris la défaite des siens, il lâcha quelques bordées sur la ville de Morat et se retira ensuite avec précipitation ; mais les Suisses en revenant de poursuivre l'ennemi, l'atteignirent encore avec leur cavalerie, lui prirent toute son artillerie et ses bagages, dispersèrent complètement son armée, et lui-même n'échappa qu'à la faveur de la nuit. De retour sur le champ de bataille, les vainqueurs rendirent grâce à genoux au Tout-Puissant; ils firent retentir tous leurs instruments de guerre, et envoyèrent des messagers dans tous les lieux de la confédération; et bientôt des feux de joie et le son des cloches qui retentissait jusque dans les plus hautes vallées des Alpes, vinrent annoncer cette glorieuse victoire. Le butin que firent les Suisses après la bataille n'était pas à comparer à celui de Grandson, cependant il était encore immense. Dans un espace de deux lieues entre Morat et Avenches gisaient 15 mille cadavres de Bourguignons, de Belges, d'Italiens et d'Anglais; 4 à 5 mille hommes avaient été engloutis par le lac de Morat. Le comte de Romont en perdit autant des siens environ, tout en s'enfuyant. Quant aux Suisses, ils perdirent à peine 400 ou 500 hommes, la plupart de Berne et de Fribourg. L'armée suisse fit son entrée triomphale à Berne où elle séjourna deux jours qui se passèrent en fêtes et en réjouissances. Le duc Réné accompagné de nombreux volontaires, quitta les Confédérés pour aller, avec leur aide, reconquérir ses états, emmenant avec lui son artillerie, que les Suisses avaient reprise sur les Bourguignons et qu'ils lui donnèrent. Une armée de 12 mille hommes entra dans le pays de Vaud pour châtier la Savoye et le comte de Romont, alliés du duc de Bourgogne. La ville de



Genève se rappelant ce que lui avait coûté sa participation à l'alliance de la Savoye avec la Bourgogne, reçut fort mal les fuyards qui passèrent au travers de ses murs; et le peuple, considérant ces malheureux comme des oiseaux de mauvaix augure, s'é-

faire chaudes charges; mais les Ligues se ruent dessus, criant de plus fort Grandson, Grandson, taillant, dépeschant tous ces reluisants chevaliers, sans bailler mercy ny rémission à nuls. Ceulx de Morat en la même heure font entière et rude saillie, conduits par le vaillant Boubenberg : si advint tuerie non pareille, et ne voyoit-on que Bourguignons dépeschés et gisants par tous lieugx à l'entour non compris tant et tant jettés voire estouffés dans le lac. Le malfortuné Charles se saulva quasi seul tout d'une boutée sans virer face jusqu'à St. Claude; tant et si grande fut la déconfiture des siens en icel jour que semblait il à Messieurs des ligues de n'avoir fait ès champs de Grandson que petits jeux d'enfans: trépassèrent pour le moins douze cents chevaliers et hauts féotiers au Duc de Bourgogne, ensemble bien dix mille autres de pied et de cheval (aulcuns disent quinze voir vingt mill, si fault-il se contenter de dix mill.) Certes ce semble estre bastante icelle légende, voir ja trop lamentable en la Chrestieneté; petite fut la perte des Ligues, cent et trente laissèrent vie en l'assault des pals et cannons, d'autre part les couleuvrinades et batteries ferirent de loing deux cents et octante, quasi tous de Berne et de Fribourg; des nôtres (Neuchâtelois) seulement le bâtard d'Arberg et 2 hommes d'armes de monsieur de Valangin.

meuta, tomba sur les fuyards remplis d'épouvante, et en fit sauter une grande partie dans le Rhône.

Quatre ans après la bataille de Morat, les ossemens des Bourguignons furent extraits des grandes fosses où leurs cadavres avaient été enterrés, et on les réunit dans un ossuaire situé à un quart de lieue de Morat, portant plusieurs inscriptions dont l'une du grand Haller. Ce modeste monument fut détruit en 1798 par une brigade de la Côte-d'Or, département de la ci-devant Bourgogne, et faisant partie de l'armée française. Ses soldats crurent, par une action si peu loyale effacer le souvenir de cette mémorable bataille ; mais vingt-quatre ans après, le gouvernement de Fribourg fit ériger sur le même lieu un obélisque portant l'inscription suivante :

Victoriam XXII Jun. MCCCCLXXVI Patrum concordiâ partam novo signat lapide Respub. Friburg. MDCCCXXII. (1)

(1) La république de Fribourg, consacre par un nouveau monument, en 1822, la victoire remportée le 22e juin 1476 par l'union de nos pères.

JEAN DE BOUBENBERG.

Avoyer à Berne, pendant les temps les plus difficiles de la république, Jean de Boubenberg s'était toujours montré ardent patriote : son âme élevée, sa sagesse dans les conseils lui avait acquis l'estime de ses concitoyens. Dans les momens de danger, sa fermeté et son courage étaient inébranlables; il en donna des preuves pendant la guerre de Laupen; prêt à tout sacrifier pour l'honneur et l'intérêt de la patrie. Mais Boubenberg n'avait jamais flatté la multitude, il avait des richesses, il était, selon les mœurs du temps, noble et magnifique: des envieux lui en firent un crime et persuadèrent au peuple que corrompu par les richesses, il n'était plus digne de la confiance publique. Cependant fort de sa conscience, Boubenberg ne se laissa point intimider par ces menées et continua avec dignité à exercer les fonctions de chef de l'état. Les anciennes républiques furent souvent ingrates envers leurs grands hommes, Boubenberg partagea le sort de ces derniers : une faction ennemie et puissante parvint à faire proclamer son exil pour le reste de ses jours, après l'avoir dépouillé de sa charge d'avoyer ; plusieurs de ses amis subirent le même sort. L'illustre proscrit quitta la ville bâtie par ses ancêtres, et se retira au château de Boubenberg, manoir de ses aïeux, situé à une lieue de Berne, et dont on voit encore aujourd'hui les ruines. Là, entièrement éloigné des affaires publiques, il s'occupa de la culture de ses terres, sans cependant oublier sa patrie, et espérant encore rentrer un jour en ville. Afin de se rendre favorable l'esprit de ses concitoyens, il offrit à la bourgeoisie contre une petite somme d'argent un moulin et un droit de pêche dans un ruisseau qu'il avait près de la ville. Cette circonstance fit naître la question, parmi le peuple, si peut-être on n'aurait pas été injuste envers ce vénérable magistrat. La peste et le temps avaient diminué ou amorti l'envie et la haine d'une partie de ses ennemis; le peuple et ses amis demandèrent alors son rappel; mais comme le conseil tergiversait, la bourgeoisie s'assembla tumultueusement dans l'église des cordeliers sans avoir été appelée ni autorisée à cette démarche,



prétendant que selon la charte de l'empereur Frédéric II, tout ce qui se ferait pour le bien public était sanctionné par la dite charte. L'assemblée exigea que le chancelier fît lecture de cet article; mais celui-ci, tout en feuilletant son livre, feignit de ne pas le trouver; alors un homme du peuple

prit une poignée de cerises noires et les jeta avec violence à la figure du chancelier, qui, tout effrayé, laissa tomber la charte, qu'un bourgeois ramassa bien vite, et où il lut l'article demandé. Après cela la foule se porta vers la maison de l'avoyer N. de Schwarzenbourg et lui demanda la bannière de la ville que celui-ci leur fit passer par la fenêtre. Puis on sortit de la cité pour aller chercher dans son manoir le vieux Boubenberg. Celui-ci qui se promenait alors dans son domaine, apprit de la bouche d'un passant qu'il y avait en ville une grande assemblée de la bourgeoisie où l'on était fort agité. Curieux d'en connaître la cause, il y envoya un berger de moutons qui se trouvait près de là : celui-ci prétexta d'abord qu'il ne pouvait quitter son troupeau, mais le noble vieillard s'étant chargé de le garder jusqu'à son retour, le berger partit. Au bout de quelques heures il revint et retrouva le vieux chevalier près de ses moutons auprès desquels il avait fait bonne garde; il lui apporta la nouvelle qu'il était rétabli dans sa charge et ses honneurs ainsi que toute sa famille. Bientôt on vit flotter la grande bannière suivie d'une foule de bourgeois. Boubenberg fut ramené en triomphe à Berne; mais, étant trop âgé lui-même pour se charger de nouveau des rênes de l'état, il eut la satisfaction de voir son fils aîné réunir les suffrages de la bourgeoisie qui lui déféra la charge d'avoyer.

LE CARNAVAL

DE L'AN 1376 A BALE.

Jean de Vienne, évêque de Bâle, venait de terminer une désastreuse campagne contre les Bernois. Après avoir lui-même détruit par vengeance sa bonne ville de Bienne et avoir vu ravager l'Erguel et le Val-de Moutier, il fut obligé de faire une paix onéreuse, et pour couvrir les frais de la guerre, d'engager une partie de ses états. Mais le belliqueux prélat, non content de ces désastres, alla chercher querelle aux Bâlois contre lesquels il s'était allié avec le duc Léopold d'Autriche. Ceux-ci lui brûlèrent Porrentrui, et pour payer l'alliance de Léopold, il fut obligé de lui céder le petit Bâle, séparé du grand Bâle par le Rhin. Mais pour calmer l'irritation des bourgeois de cette ville, il promit de leur faire cession de ses droits et propriétés au petit Bâle, moyennant une somme de 22,000 florins payés une fois pour toutes. Le duc venait assez souvent visiter sa nouvelle acquisition. En 1376 il invita toute la noblesse de la contrée aux réjouissances du carnaval qui devaient avoir lieu au petit Bâle. Puissans seigneurs, nobles barons et chevaliers ne manquèrent de se rendre avec brillant cortége à cette courtoise invitation. Tout allait au mieux, joyeux discours, joûtes et danses; jusqu'à ce qu'enfin le vin du Rhin produisit son effet. Alors quelques jeunes seigneurs proposèrent, pour varier les plaisirs de la fête, d'aller un peu s'amuser aux dépens des bons bourgeois de Bâle et leur montrer leur habileté au combat de la lance. Et bientôt une nombreuse bande passa au galop le pont du Rhin, s'arrêta sur la place devant la cathédrale et commença à joûter et briser des lances, qui blessèrent quelques bourgeois. Nos jeunes et courtois chevaliers, bientôt fatigués de leurs jeux guerriers, voulurent par divertissement essayer des jeux d'amour avec les belles bâloises, et certes pour des bourgeoises c'était leur faire grand honneur; mais les Bâlois n'entendirent pas les choses ainsi : fort patiens du reste, ils s'étaient contentés jusqu'alors de faire les poings dans leurs poches, maintenant c'en était trop : ils se regardèrent les uns les autres, et se comprirent spontanément. Chacun saisit le premier objet dont il put s'armer, des bâtons, des pieux, des fourches, sans parler des autres armes; puis ils se ruèrent comme des enragés sur ces galans chevaliers, frappant d'estoc et de taille; et bientôt cette place où venaient de retentir des cris de joie, devint un champ de bataille; les cloches sonnèrent l'alarme, et de toute part accouraient des bourgeois armés. Plusieurs chevaliers, grâce à leurs bonnes armures et à leurs chevaux, s'échappèrent; mais les autres, entourés de toute part par les bourgeois furieux, allaient tous périr, lorsqu'un digne magistrat, Pierre de Laufen, prévoyant un grand malheur, s'élançant sur un endroit élevé, s'écria d'une voix tonnante à ses concitoyens d'arrêter et de ne point répandre de sang. Il fut obéi, mais trois seigneurs étaient déjà tués, beaucoup étaient blessés, enfin un grand nombre furent faits prisonniers, entre autres le baron de Hasenbourg, le comte Rodolphe de Habsbourg, le comte de Montfort, Jean comte de Zolleren, le margrave de Hochberg et beaucoup d'autres. Le duc Léopold, et le reste des nobles qui étaient restés au petit Bâle prirent la fuite pendant le tumulte, tout en jurant de se venger de cet affront. Le commerce des Bâlois était florissant, mais leur ville était entourée des possessions des seigneurs offensés, ils avaient donc tout à craindre de leur ressentiment. Pour désarmer leur vengeance, les magistrats commencèrent par relâcher les prisonniers, puis bannirent quelques bourgeois, en mirent d'autres à de fortes amendes et firent abattre quelques têtes ! ce qui calma le courroux de la noblesse, qui cependant ne vint plus célébrer le carnaval à Bâle.

IMPRIMERIE DE PETITPIERRE, A NEUCHATEL.

N°45



MAISON AUX ENVIRONS DE SCHWIZ.

N.º 46



ENVIRONS DE BLOUMENSTEIN.

N. 27



CONSPIRATION à LUCERNE.

LA CATHÉDRALE

OU L'ÉGLISE DE ST VINCENT A BERNE.



Sur l'emplacement actuel de la cathédrale de Berne, il existait jadis une église en bois construite l'an 1240. Il est à regretter qu'aucun dessin ne nous ait conservé la forme et le genre de structure de ce monument qui, comparé avec celui existant actuellement, serait assurément fort curieux. Cette église en bois exista jusqu'à l'an 1356, époque à laquelle elle fut tellement disloquée par un tremblement de terre, qu'il fallut en construire une autre avec les mêmes matériaux, laquelle ne dura que soixante ans; elle était dédiée à St Vincent de Sarragosse. — L'an 1418 le Pape Martin V revenant du concile de Constance, s'arrêta douze jours à Berne, où il fut reçu d'une manière splendide. Reconnaissant de cet accueil, il voulut laisser à cette cité un témoignage éclatant de sa munificence. Il lui fit de riches donations, (lesquelles, bien entendu, ne lui coûtèrent rien) et lui accorda des indulgences extraordinaires, afin de la déterminer à commencer la construction d'un temple plus digne de sa puissance. Le 11 mars 1421 on posa la première pierre de l'édifice, qui ne fut terminé qu'en 1501, par conséquent, quatre-vingts ans plus tard. Les fonds nécessaires ayant manqué plusieurs fois pendant ce laps de temps, on eut recours à la vente des indulgences que les Papes accordèrent. Cependant 50 ans avant l'achèvement de l'édifice, on y célébra le service divin; car il y avait déjà douze autels richement ornés. Le premier architecte qui y travailla fut Mathias Oensinger, puis son fils, en 1446, ensuite Abrugger, en 1457. Leur traitement annuel consistait en 40 florins, 20 muids d'épautre, 600 pots de vin, ou 12 livres en argent, un bœuf ou 5 florins; en outre on lui payait un florin par semaine, et annuellement pour son habillement 12 goulden. A ces appointemens on ajoutait, au bout de l'année, une étrenne de 12 pfunds; et ainsi, tout compris, il pouvait avoir 6 à 7 batz par jour. Certes dès lors, les architectes ont beaucoup augmenté leurs prix! Cet édifice, bâti dans le style gothique, est un beau monument de l'architecture du moyen-âge. Ses ogives, d'une forme hardie, ses innombrables pyramides élancées dans les airs présentent un ensemble imposant. Mais la partie la plus remarquable de l'édifice est son grand portrait, orné d'une multitude de figures, et que l'on considère comme un des plus beaux monumens de sculpture de cette époque. A l'entrée du milieu de ce portail on remarque le jugement dernier qui probablement a été sculpté peu de temps avant la réformation; car on y voit un pape avec la tiare sur la tête au milieu des flammes éternelles. Les pieux Bernois ne se seraient pas permis une pareille satyre à une époque antérieure. On y remarque encore, au haut des ogives du portail, les apôtres, des saints et l'ange Michel qui fustige rudement le diable. Dans les rudentures des pilastres latéraux qui servent de chambranles à la porte, on remarque les dix vierges, les cinq folles d'un côté et les cinq sages de l'autre. Beaucoup d'autres figures ornent ce portail. Les mœurs corrompues de l'époque, et très-particulièrement celles du clergé ont laissé un vaste champ à la malice des artistes qui ont travaillé tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de l'édifice. Les ornemens des stalles du chœur représentent une foule de figures sculptées en bois de chêne; on y voit un capucin qui ouvre une grosse bible, dont l'intérieur n'est autre chose qu'un jeu de trictrac. Autre part on voit un ermite à genoux devant une jeune nonne: sur un des vitraux peints des fenêtres on voit un moulin dans lequel un Pape travesti en meunier jette avec une pèle les quatre évangélistes au lieu de grain. Des prêtres vont les recueillir changés en hosties, et les

donnent au peuple ébahi de ce miracle comme le véritable corps de Jésus-Christ. Autrefois on voyait sous les fenêtres de la nef flotter les nombreux drapeaux que les Bernois avaient conquis en différens temps sur leurs ennemis. — Mais ce que l'église offre maintenant de plus remarquable, ce sont les mausolées du duc de Zæringue et de l'avoyer Steiger, ainsi que les grandes orgues. La tour de l'église, qui a 191 pieds de hauteur, n'a jamais été achevée. Une flèche très-haute, dont on possède encore les dessins, devait en couronner le faîte et aurait rendu cette tour une des plus hautes et des plus remarquables de l'Europe. Deux cent cinquante et une marches conduisent à la galerie supérieure de la tour, d'où l'on jouit d'une vue fort étendue sur tous les environs et sur l'amphithéâtre des glaciers. Plusieurs chambres et une cuisine forment l'habitation du guet. C'est aussi là que sont les cloches d'alarme. Sur une terrasse inférieure se trouvent neuf cloches, dont la plus grande pèse 203 quintaux sans son appareil. — Les premiers desservans de cette église furent des Augustins dépendant des chevaliers teutoniques de Kœnitz. Mais ces religieux avaient des mœurs si dissolues et s'occupaient si peu de leurs devoirs, que bientôt il n'y en eut aucun parmi eux qui sût assez le latin pour lire la messe. Scandalisé de leurs débauches et de leur ignorance, le gouvernement sollicita du Pape Innocent VIII la suppression de cette communauté et l'établissement d'un chapitre régulier de chanoines et 8 chapelains; ce qui fut accordé par une bulle du Pape de l'an 1484.

La nouvelle église avait été magnifiquement décorée par les patriciens bernois et les abbayes; mais il y manquait encore la chose la plus précieuse, quelques reliques du saint qu'elle avait pris pour son patron : or ce n'était pas chose facile que de s'en procurer. On savait bien, à la vérité, que le saint homme avait laissé quelques-uns de ses os dans quelque endroit de l'Arragon; on fit des démarches pour en obtenir au moins quelque menue partie, n'eût-ce été qu'une dent que l'on offrit de payer cent fois son poids d'or. Mais les négociateurs ayant échoué dans leur tentative, il fallut se résigner. Cependant les Bernois eurent bientôt lieu de se réjouir au-delà de leurs souhaits, grâce au patriotisme de l'un de leurs citoyens. Un membre de la famille de Diesbach venait de mourir à Cologne; on y envoya le nommé Jean de Balm, de Berne, pour régler et recueillir la succession du défunt. Or il se trouva que St Vincent avait aussi laissé une grande partie de ses os à Cologne, où on les conservait dans l'église de St Laurent. De Balm sut si bien faire, qu'il parvint à corrompre quelques frères laïques, qui lui laissèrent emporter la tête du saint. Un pareil sacrilége pouvait lui valoir le bûcher, aussi se hâta-t-il de quitter le théâtre de ses exploits pour retourner dans sa patrie où l'attendaient d'autres honneurs. Le sénat de Berne, averti de cette précieuse acquisition, ou plutôt de ce rapt manifeste, fit des préparatifs pour la réception solennelle de cette sainte relique. A son approche, une procession pompeuse alla, au son des cloches, la recevoir en dehors de la ville et l'amena en triomphe dans l'église alors en construction, laquelle, à dater de ce jour-là, reçut un éclat qu'elle n'aurait jamais pu acquérir, malgré l'art de ses architectes, sans la possession du chef de St Vincent. Cependant cet enlévement ne resta pas inaperçu à Cologne : les moines et les autorités firent d'abord grand bruit, ils crièrent au sacrilége et demandèrent vengeance aux Bernois. Mais soit que ceux-ci soient parvenus à apaiser leur courroux, soit que les habitans de Cologne aient trouvé d'autres moyens de se dédommager, ces derniers finirent par n'en plus parler, et les Bernois restèrent paisiblement en possession de leur trésor. Cependant Jean de Balm, à qui l'aventure avait tourné à honneur et profit, se croyant appelé à de grandes destinées, voulut encore une fois tenter la fortune. Cette fois il partit pour Rome où il s'aboucha avec deux cardinaux qui lui cédèrent de bonne grâce, contre espèces sonnantes, une tête, une cuisse, et un bras des dix mille martyrs. La cession s'était faite dans les formes; de Balm reçut des lettres scellées qui prouvaient d'une manière irrévocable l'authenticité de ces os, que Balm envoya dans sa patrie, soigneusement rangés dans une caisse en bois de cèdre. Les Bernois songèrent maintenant à récompenser dignement le donateur; mais la république était en ce moment plus riche en toute autre chose qu'en écus. Cependant il reçut d'abord 20 livres en argent (15 francs) puis 20 muids de blé, et autant d'avoine; de plus on lui octroya la charge honorable d'avoyer de la ville de Buren. Mais hélas! il se trouva bientôt que le nouveau magistrat était plus habile à escamoter des reliques qu'à exercer les fonctions de sa nouvelle charge; il fut donc obligé de la résigner et d'accepter en échange celle de greffier de Thoune.

Deux cents ans plus tard un terrible événement jeta dans la plus grande consternation les pieux habitans de Berne. Un matin la multitude des dévôts assemblés dans l'église de St Vincent s'aperçut que la sainte hostie manquait. Berne avait vu de nombreuses armées devant ses portes, elle avait vu de formidables coalitions la menacer d'une entière destruction, mais jamais l'effroi n'avait été plus grand que ce jour-là. Nul doute que cette catastrophe ne fût un signe immédiat de la colère de Dieu, provoquée par les péchés du peuple. Toute la ville était en rumeur; partout on n'entendait que des gémissements et des lamentations. Les magistrats ordonnèrent des prières publiques et des processions; on établit de nouvelles lois somptuaires des plus rigoureuses. Celui qui porterait des

chaussures avec de longues pointes, devait payer une amende de trois livres, de même que celui qui porterait des habits trop courts ou des robes à longues queues. Pour chaque juron on avait à payer deux plapparts. Le parjure était puni de mort; les dés et les jeux de cartes furent sévèrement défendus ainsi que toute espèce de luxe dans les habillements: l'or, l'argent, les perles, les pierreries, l'hermine et le martre furent proscrits. Enfin des ordonnances non moins sévères à l'égard de la moralité publique furent décrétées et mises à exécution. On bâtit des chapelles à la Vierge Marie et on fit un grand nombre de vœux de pélerinages. — Pendant ce temps-là on incarcérait une foule d'individus soupçonnés de ce sacrilége, un grand nombre furent mis à la torture, tant prêtres que laïques. Après que l'on eut tourmenté bien des innocens, un prêtre à l'agonie confessa qu'il était le seul coupable. Cette circonstance fut loin de rassurer les consciences, car chacun pensait qu'il fallait que la colère de Dieu fût bien grande puisqu'il n'avait pas écrasé de ses foudres le coupable. Afin de l'apaiser, on avait remplacé le St Sacrement, qui était perdu, par une nouvelle châsse pesant 166 onces d'or, enrichie de pierres précieuses parmi lesquelles était une seule topaze estimée 300 écus d'or; et pour s'assurer d'un gardien incorruptible autant que redoutable du saint trésor, on plaça dans la tour une énorme figure en bois représentant St Christophe.

En 1356 un tremblement de terre fit écrouler la tour de l'église. A la suite de cet accident, on voulut assurer les fondemens de l'édifice par une terrasse soutenue par un mur élevé depuis la Matte située au pied du coteau. Cependant d'après d'autres documens on posa les premiers fondemens de cette muraille déjà en 1334, et l'ouvrage ne fut achevé que 181 ans après: il coûta plus de 100000 florins, somme énorme pour ce temps-là. Quoi qu'il en soit, cette construction est des plus hardies et des plus curieuses. Cette terrasse, qui est d'une solidité à toute épreuve, a 110 pas de longueur sur 92 de largeur. Le mur qui la soutient dans toute sa longueur, a 108 pieds de hauteur, et repose sur des fondemens de 34 pieds de largeur. Jusqu'en 1531 elle servit de cimetière à la cathédrale; dès cette époque il fut défendu d'y enterrer, et alors on y planta quelques tilleuls, qui, il y a cent ans, firent place à des maronniers. Maintenant la plate-forme est une des plus belles et des plus agréables promenades que l'on puisse voir. Dans sa longueur elle est partagée par des rangées de superbes maronniers qui protègent de leur frais ombrage les allées sablées et un grand nombre de bancs placés de distance en distance. A ses angles extérieurs sont deux élégans pavillons où, pendant l'été, les promeneurs trouvent des rafraîchissemens. Le tout est entretenu avec des soins et une propreté remarquables. Mais ce qui est encore plus admirable, c'est la vue magnifique dont on jouit depuis cette terrasse élevée. Du midi à l'ouest l'horizon est terminé par l'imposant amphithéâtre des Alpes couvertes de neige éblouissante de blancheur, et qui le soir jettent mille reflets de feu et de pourpre. Sur le devant, presque au pied de la terrasse l'Aar précipite ses flots bouillonants par dessus une longue digue terminée à ses extrémités par des îlots couverts de verdure. Au Sud et à l'Ouest le paysage, d'un aspect singulièrement pittoresque, est varié par des plaines, des coteaux, des forêts, et des campagnes des plus riantes. L'aspect de la Matte qui forme un des faubourgs de la ville et dont on ne voit presque que les toits, est plus singulier que pittoresque; ce quartier est immédiatement au pied de la plate-forme, au bord de la rivière. Une inscription qui se trouve au parapet rappelle un singulier accident arrivé dans cet endroit, et dont les chroniques nous ont transmis les détails. En 1654 la plate-forme était loin d'être ce qu'elle est à présent: du gazon et quelques tilleuls étaient ses seuls ornemens. Un étudiant monté sur un cheval qui broutait le gazon eut le malheur de rencontrer quelques polissons qui effrayèrent sa monture, laquelle franchit subitement le parapet, qui était très-bas alors, et se précipita avec son cavalier. Celui-ci fut quitte de sa chute pour un bras et une jambe cassés, mais le cheval fut tué. Depuis lors, et il y a quelques années seulement, cet exemple a trouvé des imitateurs. Une femme condamnée aux travaux publics et qui avec d'autres malfaiteurs était occupée à balayer la terrasse, profita d'un moment favorable et se précipita du même endroit, mais resta morte sur la place. Un malfaiteur poursuivi fit plus tard le même saut et subit le même sort.

BIOGRAPHIE

D'ALBERT DE HALLER.

Haller était né à Berne en 1708, d'une famille patricienne; il était le cadet de quatre frères. Ses contemporains l'appelaient déjà du nom de Grand, et la postérité lui conserva ce titre comme lui étant justement mérité. Jamais homme ne réunit des connaissances aussi étendues, un génie aussi vaste et une érudition aussi universelle, profonde et solide, le tout joint à une mémoire prodigieuse et à une incroyable application. A l'âge de neuf ans il connaissait déjà les langues latine et grecque. A dix ans il avait fait deux grammaires, hébraïque et chaldéenne. A quinze ans il avait composé plusieurs tragédies et même un poëme de 4000 vers. A seize

ans il alla à Tubingen étudier la médecine, et de là il se rendit à Leyde, où il devint un des disciples de Boerhaave. Ce fut là que guidé par les leçons de ce grand maître, il étudia avec passion la médecine et la botanique, et après deux ans il fut reçu docteur en médecine. Il voyagea ensuite en France et en Angleterre, où il fréquenta les hommes les plus célèbres. A Bâle il étudia les mathématiques sous le fameux J. Bernouilli; puis après une absence de cinq ans, il retourna dans sa patrie, visita les Alpes dont la nature imposante inspira sa verve poétique. Son poème *les Alpes* lui assigna un rang parmi les poètes les plus célèbres. De retour à Berne, il pratiqua la médecine tout en occupant la place de bibliothécaire à la bibliothèque publique. Puis il s'adonna avec une nouvelle ardeur à l'étude, et acquit cette immense érudition qui a donné à tous ses travaux littéraires un caractère tout particulier. Le roi George II venait de fonder l'université de Gœttingue; il appela Haller, en 1736, pour occuper la chaire de professeur de chirurgie, de botanique et d'anatomie. Pendant dix-sept ans que dura son séjour à Gœttingue, il fonda plusieurs établissemens scientifiques, et entre autres la Société royale des sciences, dont il fut nommé président perpétuel : il publia quatre-vingt-six ouvrages divers. La réputation de Haller s'était répandue dans toute l'Europe; les titres et les honneurs lui arrivaient de toute part. De 1734 à 1748 il devint membre de l'académie d'Upsal, de la société allemande de Leipzic, de la société royale de Londres, de l'académie de Stockholm; médecin de la cour en Angleterre. L'empereur lui décerna des titres de noblesse de l'empire pour lui et sa famille; le roi d'Angleterre le fit son conseiller d'état; le roi de Prusse le nomma membre de l'académie de Berlin, dont il lui offrit la présidence. Enfin, Haller retourna dans sa patrie en conservant ses titres et ses appointemens; et le sénat de Berne lui confia les fonctions publiques les plus honorables; il obtint la place de bailli à Roche et la direction des salines de ce lieu, où il vécut pendant six années. Le grand Frédéric lui avait offert la charge de curateur des universités prussiennes et celle de chancelier de l'université de Halle; mais il refusa, désirant rester dans sa patrie. C'est pendant son séjour à Roche, au sein de la solitude et au milieu des beautés de la nature, qu'il rédigea son immense ouvrage, sa grande *Physiologie* et son histoire des plantes suisses. A son retour à Berne, il occupa plusieurs charges importantes, il devint alors aussi législateur et jurisconsulte. En 1772, le collége de médecine d'Edimbourg le reçut au nombre de ses membres, et en 1776 le roi de Suède lui décerna l'ordre de l'étoile du Nord. Haller s'acquitta de ses nouvelles charges avec la même activité et la même supériorité qu'il portait dans ses travaux scientifiques. Une nouvelle charge avait été créée exprès



pour lui avec la condition qu'olle serait supprimée après sa mort.

Haller ne fut point heureux pendant sa vieillesse; l'ambition et des scrupules religieux tourmentèrent son esprit, et des maladies accablèrent son corps. Il mourut en 1772 à l'âge de 70 ans, après avoir été visité la même année par l'empereur Joseph. Cet homme étonnant par son savoir immense, son génie et son activité, réunissait les qualités personnelles les plus estimables. Il se rendit également célèbre comme anatomiste, botaniste, poète, médecin, philosophe et naturaliste. Dans tout ce qu'il traitait, il excitait l'admiration de chacun par la profondeur, la clarté, la richesse et la supériorité de ses idées, sans y mêler la moindre pédanterie.

LE CANTON DE SCHWITZ,

SES HABITANS.

(Suite et fin.)

Les hommes du canton de Schwitz se distinguent plutôt par des formes vigoureuses et athlétiques, que par la grandeur de leur taille, qui est plutôt ramassée que svelte, et cette disposition naturelle se trouve tout autant chez les femmes que chez les hommes. Les habitans du Muothathal font généralement une exception à la règle; car ils sont ordinairement grands et bien fait. Les peuplades de l'ancien canton ont une physionomie qui exprime la gaîté et la franchise. S'il y a peu de beautés parmi les fem-

mes, on y rencontre d'autant plus de figures joviales et agréables; et ce sont là des avantages bien moins passagers que les agrémens éphémères de nos citadines. — Le trait le plus caractéristique de cette population est son amour pour la liberté et son attachement pour le culte de ses pères, deux nobles qualités qui lui servent de règle générale pour juger et rejeter toute innovation en fait de culte et d'usages reçus. Du reste on peut lui reprocher d'être passablement égoïste, avare de sa liberté, aimant plutôt à posséder des sujets que de rien lâcher aux autres.

Les Schwizois sont assez superstitieux et ignorans; ce qui doit réellement être attribué à leur manque d'éducation et au peu de moyens d'instruction et de lecture que présente le pays. Leur esprit vif et intelligent ne demanderait qu'à être cultivé et mieux dirigé pour devenir ce qu'ils devraient et ce qu'ils pouraient être. L'organisation, la direction des écoles est le plus souvent abandonnée aux communes, et les mieux partagées sont celles dont le curé ou le chapelain les dirigent eux-mêmes. Du reste, il n'est presque aucun maître d'école qui pourrait vivre de ses appointemens s'il n'était en même temps marguillier et organiste.

Le costume des Schwizois consistait, il y a trente ans, en une veste courte, brune ou bleue, un gilet long écarlate et des culottes de peau noire. A l'époque de la révolution, quelques verts galants voulurent porter des pantalons; mais l'opinion publique se souleva avec indignation contre cette innovation, innovation liberticide, s'il en fut jamais, et la landsgemeinde, par un décret formel, défendit sous des peines sévères ce nouvel accoutrement qui, malgré la défense existante, a maintenant remplacé les culottes noires. Le reste du costume a aussi suivi la mode du temps et a perdu de la sorte sa nationalité. Il en est à-peu-près de même du costume des femmes; avec cette différence qu'elles ont conservé une espèce de coiffure, blanche chez les femmes mariées, noire chez les filles, et qui ne ressemble pas mal à d'énormes ailes de papillons. Les femmes mettent entre les deux ailes un amas de fleurs artificielles. Or, cette coiffure n'a aucune sorte d'utilité pour celles qui la portent; seulement comme on a maintenant l'habitude de les porter d'une hauteur démesurée, on peut se mettre aisément à l'ombre à côté de ces têtes ailées et couvertes de fleurs; mais malheur à l'amateur de perspectives qui se rencontre au milieu d'un groupe de femmes du canton de Schwitz : en vain s'élèverait-il sur la pointe des pieds, il faut qu'il renonce à voir au-delà de ce singulier édifice. Cependant la plupart des jeunes filles ont renoncé à ce genre de toilette : on les voit ordinairement tête nue, leur cheveux roulés au sommet de la tête, et fixés par un grand peigne. A vrai dire, ces dames n'ont rien perdu au change.

Le canton de Schwitz ainsi que ceux d'Uri et d'Untervalden ne paraissent pas dans l'histoire avant le neuvième siècle, et comme on n'y trouve aucune trace de monumens du temps des Romains, on peut présumer qu'ils ne pénétrèrent point dans ces contrées, ou du moins qu'ils ne s'y fixèrent pas. Nul doute que lors des invasions des Allemands, au troisième et quatrième siècles, les habitans du plat pays, Helvétiens et Romains se réfugièrent dans les vallées les plus reculées avec ce qu'ils avaient de plus précieux pour échapper aux cruautés de ces barbares. Mêlés avec d'autres peuplades, ils formèrent probablement la première population ou le premier corps de nation dans cette contrée. Cette population, déjà très-faible, fut presque détruite par de nouvelles invasions des peuples du nord; mais d'autres émigrans vinrent remplacer celle-ci. Or voici ce qu'une tradition bien accréditée dans ces contrées raconte à cet égard. Dans la seconde moitié du quatrième siècle la Scandinavie (la Suède) était désolée par une terrible famine. Dans cette extrémité, la communauté s'assembla et délibéra sur ce qu'il y avait à faire. On décida que le dixième de la population quitterait le pays et que le sort désignerait ceux qui devaient s'expatrier pour le bien du plus grand nombre. Ainsi ces enfans du nord quittèrent en gémissant leurs foyers pour se chercher une autre patrie. Parmi eux étaient six mille combattans divisés en trois troupes, commandées par trois chefs. A eux se joignirent douze cents Frisons. C'étaient tous des hommes de haute stature (1) et



(1) Dans la partie du canton de St Gall limitrophe de celui de Glaris est la vallée de Kalfeus (Kalfeuserthal) qui maintenant sauvage et presque déserte, était autrefois habitée. On y a trouvé les vestiges d'un village et des ossemens humains de dimensions gigantesques. Dans quelques parties reculées du canton de Glaris on a aussi trouvé des ossemens humains qui n'appartiennent point à la race des individus habitant actuellement cette contrée. Dans la vallée d'Oberhasli et dans quelques lieux du pays des Grisons, on voit beaucoup d'hommes d'une grandeur peu commune.

de vaillans guerriers, ils menaient avec eux leurs femmes, leurs enfans et toute leur fortune. Leurs chefs s'appelaient Suiter, Svey et Hasius. Ils traversèrent lentement les forêts et les marécages du nord de l'Allemagne, cherchant un pays semblable à leur patrie. Ils eurent à endurer bien des peines et des fatigues, et souvent ils furent obligés de se frayer un passage en combattant l'épée à la main. Arrivés sur les bords du Rhin, ils défirent le comte Pierre de Franconie qui voulait s'opposer à leur passage, puis ils remontèrent ce fleuve, se dirigeant vers le midi. Après avoir franchi le Rhin, ils découvrirent les Alpes, dont ils se rapprochèrent, car ils pressentaient qu'ils trouveraient là le terme de leur long pélerinage. Ils s'arrêtèrent au pied de ces monts sourcilleux qui séparent l'Italie de la Germanie, ainsi que sur les rives du lac des quatre cantons, sur celles du lac de Lowertz, au pied du Righi, du Haken et du Mythen; ils détruisirent les forêts, se bâtirent des cabanes et ce pays s'appela Suitsland, du nom d'un de leurs chefs. La tradition dit que Suiter et Swey, jaloux chacun de donner leur nom à la nouvelle colonie, laissèrent au sort des armes de décider auquel appartiendrait cet honneur : Suiter fut vainqueur (1) et donna plus tard son nom à toute la Suisse. — Les nouveaux colons avaient trouvé toute cette contrée presque déserte et inhabitée comme le reste de l'Helvétie, que les Allemands avaient dévastée précédemment; néanmoins une partie d'entre eux furent obligés d'aller chercher plus loin des pâturages pour leurs nombreux troupeaux. Ils pénétrèrent au fond de ce golfe profond entouré de hautes montagnes, situé dans la vallée d'Uri, au pied des cîmes menaçantes du St Gothard. Une autre colonie traversa le magnifique bassin du lac des Waldstettes et aborda sur les rives de cette baie profonde qui mouille doucement de ses ondes azurées les coteaux verdoyans d'Unterwalden; ils se répandirent au-delà de la montagne noire (le Brunig) dans le pays blanc (l'Oberhasli), et de vallées en vallées ils parvinrent dans le Siebenthal et le Gessenay. Une chanson populaire et le témoignage de quelques historiens viennent à l'appui de cette tradition. — Au milieu du sixième siècle des Goths fugitifs vinrent augmenter la population de Schwitz et d'Uri, population du reste très-rare, car au dixième siècle, les environs de Schwitz jusqu'au lac de Zurich étaient encore couverts d'épaisses forêts. — Les cantons forestiers jouirent de bonne heure d'une indépendance particulière. Cependant cette indépendance n'a pas toujours été également le partage de tous, car il y a eu long-temps dans ces cantons des hommes libres, des serfs et des vassaux ou sujets. Il y avait dans le pays de Schwitz des vavasseurs des couvens d'Einsiedlen, de Beromunster, etc.; mais, selon la constitution des Francs et des Allemands, ils reconnaissaient un patron ou chef féodal soumis lui-même à l'empereur. Ulric de Lentzbourg était au douzième siècle le protecteur des cantons forestiers, où il possédait lui-même des fiefs considérables. Les comtes de Habsbourg lui succédèrent.

(1) Quelques anciennes peintures dans le canton de Schwiz représentent ce combat entre les deux champions scandinaves.

STEIGER ET NÆGELIN.

Jean Steiger naquit à Berne l'an 1519 de parens nobles ; son père était Bartholomæus Steiger, membre du petit conseil. Ayant de bonne heure perdu ses parens, on lui nomma un tuteur qui lui fit donner une éducation des plus soignées pour ces temps-là. Le jeune homme termina ses études à Cambrai; puis après avoir traversé la France et la Savoie, il revint dans sa patrie, où il était à peine de retour, en 1536, lorsque la guerre se ralluma de nouveau entre Berne et la Savoie. Au commencement de cette même année, une armée bernoise entra dans les états du duc de Savoie pour secourir Genève. Jean Steiger, bien qu'à peine âgé de 17 ans, fit partie de cette expédition, pendant laquelle il s'acquit l'estime de ses supérieurs aussi bien que de ses soldats, tant par son affabilité que par les preuves de courage qu'il donna. L'armée bernoise était commandée par Nægelin, guerrier expérimenté, qui avait fait ses premières armes sur les champs de bataille de l'Italie et au siége de Parme. Il était seigneur de Munsingen et de Bremgarten, il avait déjà exercé les fonctions les plus honorables de la république, et soit comme capitaine, soit en qualité de négociateur, il avait acquis la confiance bien méritée de ses compatriotes. En 1541 il fut élu avoyer, charge qu'il occupa jusqu'en 1568. Au retour de la paix, Steiger songea à se marier: comme il avait hérité de ses parens une fortune très-considérable pour son temps, cet avantage-là, joint à ses qualités personnelles, le mit en position de choisir parmi les jeunes patriciennes bernoises, au milieu desquelles Barbe Willading, d'une famille illustre, se faisait remarquer autant par ses grâces que par sa fortune. Bientôt Barbe Willading devint l'épouse de Steiger.

Les titres et les honneurs se succédèrent dès lors rapidement, avant que Steiger eût atteint l'âge de trente ans, il avait été membre du Conseil souverain, bailli à Nyon, puis à Nidau, membre du petit conseil, et enfin banneret. A trente ans on lui conféra la charge importante de trésorier du pays de Vaud. Ensuite il fut successivement envoyé à Genève, en Bourgogne, en France, etc. En 1553 et 1555 il acheta les seigneuries de Rolle, Mont-le-Vieux et Mont-le-Grand, de Rosey, Biére, Begnien, Guar-

nens, Sepey, Molens et Oron. — Enfin il fut appelé à la première charge de l'Etat, celle d'avoyer, qu'il occupa conjointement avec son collégue Nægelin. — Deux années après, il devint veuf après vingt-neuf ans de mariage.

Steiger et Nægelin étaient l'un et l'autre dignes de toute la confiance de leurs concitoyens ; zélés patriotes, ils dirigèrent le gouvernail de l'état avec fermeté et dignité. Le premier gagnait les cœurs par son affabilité et sa libéralité: sa taille était haute, ses traits réguliers brillaient d'une beauté virile. Il était très-instruit pour l'époque où il vivait, et il faisait un noble usage de ses connaissances et de ses richesses. — Avec plus de rudesse dans le caractère, Nægelin n'en était pas moins loyal et enthousiaste de la gloire de sa patrie. Et cependant ces deux hommes si dignes l'un de l'autre, étaient des ennemis implacables : l'histoire ne nous a point transmis les causes de cette inimitié. Leur haine était telle, que plusieurs fois ils s'attaquèrent l'un l'autre les armes à la main, et que l'on ne parvint à les séparer qu'avec beaucoup de peine. Chacun d'eux en sortant de chez lui, soit pour aller à l'hôtel de ville, soit pour se rendre à l'église, était accompagné d'une forte escorte, qui se trouvait plus nombreuse encore si l'un ou l'autre sortait de l'enceinte de la ville. Cette déplorable animosité entre ces deux nobles chefs de la république affligeait profondément tous les vrais citoyens, lorsqu'il plut à la Providence de mettre fin, d'une manière bien inattendue, à la haine de ces deux hommes altiers.

L'épouse de Steiger ne lui avait point laissé d'héritier, il songea donc à se remarier et conçut un projet aussi hardi que digne de la noblesse de son âme. Nægelin avait plusieurs filles dont il avait soigné l'éducation avec la plus tendre sollicitude. Il vivait alors ordinairement dans son château de Bremgarten à une lieue de Berne, et ne venait guère en ville que lorsque les affaires de l'état l'y appelaient. On fut donc un beau jour fort surpris de voir l'avoyer Steiger sortir de ville, contre son habitude, seul, sans escorte et même sans armes, et prendre ensuite le chemin de la résidence de son plus mortel-ennemi. Effectivement c'était bien là où il se rendait, dans la ferme intention de se réconcilier avec lui et de profiter de l'occasion pour se procurer une femme de son choix. L'exécution de ce double projet n'était pas sans périls pour Steiger, mais cette entreprise était d'accord avec l'esprit aventureux et chevaleresque du temps. C'était bien aussi l'unique moyen de parvenir à son but, car il était hors de doute que Nægelin aurait repoussé avec orgueil toute proposition de ce genre faite par un tiers.

Steiger arriva donc inaperçu jusqu'à la porte du château ; la trouvant ouverte, il entra sans hésiter dans la cour. Le premier objet qui y frappa ses yeux, fut une des filles de Nægelin, la belle Madelaine, qui, assise sur un banc, donnait à manger à la nombreuse volaille qui l'entourait et piquait familièrement les grains d'avoine qu'elle répandait à ses pieds. Madelaine ne s'attendait à rien moins qu'à la présence à Bremgarten de l'ennemi irréconciliable de son père ; c'était le grand matin, et elle était encore en négligé. Ses cheveux d'un blond doré flottaient autour de son cou d'albâtre; un corsage de velours ceignait sa taille svelte et gracieuse, et une robe blanche et simple terminait l'accoutrement de la candide jeune fille. Steiger n'était plus dans l'âge où l'on tremble à l'aspect d'une jeune beauté; cependant, soit l'aspect inattendu de Madelaine, soit la crainte de l'alarmer par son apparition subite, il resta un instant indécis et spectateur muet: toutefois se rappelant sa détermination, il fit quelques pas en avant et dans ce moment-là il fut aperçu par Madelaine qui jeta un cri perçant et voulut prendre la fuite. Mais Steiger eut le temps de l'arrêter et de lui jeter autour du cou une superbe chaîne en or garnie de perles et de pierres précieuses. Cependant le cri de Madelaine avait mis toute la maison en rumeur, et le vieux Nægelin avait été promptement informé de la présence de son ennemi, on avait même ajouté qu'il voulait enlever sa fille. Ne mettant donc point en doute qu'un combat à mort ne s'en suivît, il saisit son épée et s'élança furieux dans la cour, où se trouvant alors en face de son ennemi, il s'écria: «Que viens-tu faire ici, malheureux? viens-tu pour m'enlever ma fille et déshonorer mes cheveux blancs? mais ne crois pas que cet outrage restera impuni.... je le laverai dans ton sang! » — Steiger calme et impassible, lui répliqua: « Je suis venu ici sans armes, ainsi ce n'est point dans l'intention de t'outrager, mais bien dans le but de t'offrir une sincère réconciliation: j'ai vu ta fille, accorde-la moi pour ma femme, et qu'elle soit le gage de l'amitié que je te demande! Mais si tu es irréconciliable, donne-moi la mort si tu le veux, je ne me défendrai point contre le père de celle que j'aime! » — Le vieillard ému laissa tomber son épée, un violent combat agitait son âme. — L'action généreuse et la voix douce et insinuante de Steiger avaient pénétré au fond du cœur de Madelaine qui, les yeux baissés vers la terre, comprimait de la main les battemens de son cœur. Doucement entraînée vers cet homme généreux, son regard suppliant rencontra celui de son père qui déjà désarmé se jeta dans les bras de son adversaire. Les fiançailles de Steiger et de Madelaine eurent lieu le 22 juillet 1567. Chaque bourgeois de Berne se réjouissait de cette heureuse réconciliation: Steiger la fit célébrer ainsi que ses noces par des fêtes magnifiques, auxquelles prirent part toute la noblesse et la bourgeoisie de la ville: les joûtes, les bals, les banquets se succédaient sans cesse. Enfin, le 7 août, il fit son entrée pompeuse dans la capitale, accompagné de son épouse, de son beau-père et des pa-

rens des deux familles : quelques centaines de jeunes nobles, richement équipés, chevauchaient à leur suite. A un quart de lieue de la ville, ils rencontrèrent 400 bourgeois armés, et, à la porte, une députation des conseils et de la bourgeoisie qui venait au bruit du canon leur présenter leurs félicitations. Les réjouissances se succédèrent de nouveau; toutes les autorités de la ville, les parens des deux familles, l'ambassadeur de France et les députés des treize cantons y assistèrent. Le dernier jour des réjouissances fut célébré par un festin public, auquel prit part toute la population, hommes femmes et enfans.

La carrière politique et diplomatique de Steiger continua à être très-active jusqu'à l'année de sa mort en 1581. Il laissa six enfans, dont quatre fils et deux filles, qui héritèrent de son immense fortune. Il avait encore acquis les seigneuries d'Allaman, de Munsingen et Wichtrach, et beaucoup d'autres domaines. On évaluait sa fortune au cours de ce temps-là à 2,000,000 de couronnes de Berne, soit 5 millions de francs de Suisse. La couronne de France lui devait 525,000 livres qui ne lui furent jamais payées et qui aujourd'hui représenteraient, avec les intérêts, une somme de 25 millions de francs de France ! ! — Sa veuve, encore jeune, épousa en secondes noces l'avoyer de Wattenwyl, et en troisièmes l'avoyer Manuel, seigneur de Cronay : ainsi elle fut fille d'avoyer, et eut trois avoyers pour époux. Elle avait eu de ses trois maris 97 enfans et petits-enfans et arrière-petits-enfans, dont 60 vivaient à l'époque de sa mort.

LES FLAGELLANS.



Pendant la peste qui désola la Suisse et le reste de l'Europe en 1348 et 1349, on vit surgir une secte des plus singulières, composée d'hommes qui s'appelaient les flagellans, parce que ses disciples prétendaient apaiser la colère de Dieu en se fouettant les uns les autres: ils étaient soumis à une sorte de discipline. Dans leurs processions ils faisaient porter devant eux un superbe baldaquin et des drapeaux richement brodés. Ils avaient la tête affublée d'un haut chapeau avec une croix rouge, et ils marchaient deux à deux en chantant des litanies : à leur passage dans une ville ou dans un village, on sonnait toutes les cloches; une foule immense d'admirateurs ou de simples curieux se portait au devant d'eux, et chacun s'empressait d'en loger chez lui autant qu'il le pouvait et de les traiter avec distinction, au risque d'affamer sa famille. Du reste, leur règle leur interdisait de rien demander et d'adresser la parole à aucune femme. Deux fois par jour, matin et soir, ils se rendaient en procession au milieu d'un champ, ou sur une place publique : là ils se déshabillaient et ne gardaient sur le corps qu'un caleçon; ensuite ils formaient un grand cercle et s'inclinaient jusqu'à terre; puis le maître flagellant, armé d'un fouet, régalait chacun d'eux d'un certain nombre de coups, selon la gravité de ses péchés, et lorsque chaque membre de la confrérie avait ainsi reçu ce qui lui était dû, ils se levaient tous à la fois, s'armaient de lanières garnies de nœuds et d'aiguilles, et tout en chantant des litanies, ils s'en donnaient chacun pour son compte à travers les épaules, à la grande édification des assistans. Après cette touchante cérémonie, l'un d'eux lisait à haute voix une lettre qu'un messager du ciel leur avait apportée, et qui devait accréditer leur pieuse mission. Ces flagellans étaient très-nombreux; 40,000 d'entr'eux traversèrent l'Allemagne, l'Alsace et la Suisse pour se rendre à Avignon auprès du Pape, qui cependant ne voulut soutenir aucun rapport avec eux ; en quoi il agit fort sagement.

A leur passage par Bâle ils avaient fait un bon nombre de recrues parmi la bourgeoisie; à Strasbourg et dans les environs de cette ville, près de mille personnes s'enrôlèrent sous leurs bannières. La fureur de se flageller devint si générale, qu'on ne tarda pas à rencontrer partout des bandes de ces fanatiques, et les femmes elles-mêmes furent atteintes de la contagion, car elles aussi, émues de compassion, voulurent expier leur part des péchés des hommes. Mais les autorités civiles et religieuses commencèrent bientôt à prendre de l'ombrage du nombre toujours croissant et du zèle fanatique de ces flagellans. On en vint d'abord à ne plus sonner les cloches à leur approche; ensuite les villes dégoûtées de ce spectacle, leur fermèrent les portes au nez à leur approche. Le Pape Clément VI désapprouva cette secte, et défendit aux évêques de les tolérer publiquement, laissant chacun libre de se fustiger en particulier tant qu'il voudrait. Les flagellans voyant que l'on ne voulait plus de leurs services, finirent par ne plus mettre leur dos à contribution pour les péchés d'autres hommes qui tenaient si peu de compte de leur générosité.

IMPRIMERIE DE PETITPIERRE, A NEUCHATEL.

N.° 48.



PRÈS DE L'EMBOUCHURE DE L'AAR
au Lac de Thounc.



COSTUMES DE SCHWYZ

No. 30.



STEIGER & NAEGELIN

LE BOUQUETIN.



Cet animal qui autrefois en compagnie de nombreux troupeaux de son espèce, broutait paisiblement les herbes savoureuses des régions mitoyennes des Alpes, peut à peine maintenant être rangé au nombre des animaux habitant l'Helvétie; car il est devenu si rare, que s'il en existe dans nos montagnes, ce n'est qu'en des endroits absolument inaccessibles à l'homme; et selon toute apparence, il ne se trouve plus guères que sur les confins du Valais et du Piémont. Le bouquetin est indigène des régions tempérées de l'ancien continent; cependant comme il est très-sauvage, il a fui le voisinage des hommes qui, envahissant toutes les contrées accessibles, ne lui laissèrent pour dernière retraite que les régions les plus inabordables des hautes montagnes. Mais d'autres ennemis vinrent l'assiéger et détruire dans les Alpes la race de ces animaux, à l'exception de quelques individus isolés, qui finiront aussi par disparaître. Le défaut d'abri contre le froid excessif de ces hautes régions, le manque de nourriture, les avalanches, la voracité des vautours, ont probablement, et bien plus que le plomb des intrépides chasseurs, contribué à la destruction des bouquetins.

Les naturalistes se sont long-temps disputés pour savoir si le bouquetin appartenait à la famille des chèvres. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il ressemble plus à un bouç qu'à tout autre animal, dont cependant il diffère essentiellement : il est considérablement plus grand que celui-ci, il est plus vigoureux; sa tête est courte, ses yeux sont grands et très-vifs; son corps est allongé et ses sabots sont remarquablement petits. Ses cornes courbées en arrière, annelées de distance en distance, sont d'une grandeur démesurée, et dénotent une force prodigieuse : chez un individu adulte elles atteignent la naissance de la queue lorsqu'il lève la tête, et leur poids excède quelquefois 14 livres.— A tout prendre, le bouquetin mâle est un bel animal, aux formes musculeuses, au maintien fier et hardi. La femelle est d'un naturel plus doux, d'une taille plus petite; ses cornes sont beaucoup plus petites que celles du mâle. La portée de la femelle n'est que d'un seul petit, qu'elle allaite pendant cinq mois et pour lequel elle témoigne beaucoup de tendresse. — Le bouquetin est gris en hiver et d'un brun roussâtre en été. Pendant la chaleur du jour, il se repose à l'ombre de quelque rocher, et le soir il descend dans les régions inférieures pour chercher sa nourriture; il y passe la nuit, mais à l'aube du jour il s'en retourne sur les sommets les plus élevés. En été la nourriture ne leur manque pas; mais en hiver, pendant lequel tous les végétaux sont ensevelis sous des masses énormes de neiges, leur existence est vraiment précaire. Alors forcés de sacrifier leur sécurité au besoin de leur subsistance, ils descendent dans la région des forêts, où ils ne trouvent à se repaître que de lichens et de mousses.

Le bouquetin a les jambes de devant un peu plus courtes que celles de derrière, et par cette raison il grimpe plus facilement qu'il ne descend : aussi dès qu'il est poursuivi, il cherche à se réfugier sur les hauteurs les plus élevées. C'est alors que cet animal, qui paraît lourd au premier abord, déploie une agilité et une force musculaire prodigieuses. Il s'élance contre une paroi de rocher, d'un bond de cinq à six pieds de hauteur; il atteint quelque saillie, d'où sans s'arrêter, et semblable à un corps léger lancé par un ressort, il fait un nouveau bond, puis un troisième sur une arète souvent si étroite, que l'homme le plus agile ne pourrait s'y tenir un instant en équilibre. Ainsi perché, le noble animal, la tête haute, le regard vif et intrépide, semble braver tous ses ennemis. Cependant, à l'aspect du moindre danger, il s'élance d'un saut prodigieux dans le précipice, et l'on dirait qu'il va se briser tous les membres. Mais sûr de son talent à mesurer l'espace, il s'arrête sur quelque aspérité du rocher que personne n'aurait aperçue que lui, puis, d'un nouveau bond périlleux, il franchit un autre précipice pour aller chercher au delà des sommités encore plus élevées.—

Celui-là seul qui a vu les affreuses solitudes des hautes régions qu'habite le bouquetin, peut se faire une idée des peines et des périls qui sont inséparables de la chasse de cet animal, ainsi que de la constitution physique et morale dont doit être doué l'aventurier chasseur. Autrefois on voyait des troupeaux de quarante à cinquante bouquetins, maintenant dans les endroits où l'on en trouve, c'est tout au plus si l'on en voit huit ou dix se réunir : encore sont-ce des jeunes mâles et des femelles, car les vieux mâles vivent toujours isolés dans les endroits les plus sauvages.

Le temps le plus favorable pour la chasse est le mois d'août ou de septembre, époque où les bouquetins ont le plus d'embonpoint. — Le montagnard n'entreprend cette chasse qu'autant qu'il est bon tireur, habitué à supporter le froid le plus intense, pouvant endurer la faim, es fatigues et toutes sortes de privations, et sachant en outre envisager de sang-froid les abîmes qui à chaque pas menacent de l'engloutir.

Pour donner au lecteur une idée d'une pareille chasse, nous ajoutons ici le récit des aventures d'un chasseur de Salvent, village du bas-Valais, à 2 lieues de Martigny, et à quatre lieues de la frontière du Piémont. — Un des premiers jours du mois d'août 1808, Alexis Caillet partit de Salorat, et se dirigea par le St Bernard vers les limites du Piémont. Pendant tout le courant du mois il parcourut tous les lieux où l'on rencontre ordinairement des bouquetins ; mais il ne put en découvrir aucune trace. Il fut plus heureux en se dirigeant vers les montagnes qui séparent le Piémont de la Savoie, car bientôt il trouva des indices de nature à lui prouver qu'il y avait de ces animaux dans cette contrée. Mais les rochers qui hérissent cet affreux désert étaient d'un accès tellement effrayant et dangereux, qu'il résolut de ne point s'y hasarder seul. Il trouva trois autres chasseurs qui se déterminèrent à l'accompagner. C'était déjà la fin de septembre lorsqu'ils pénétrèrent dans ces solitudes partout entrecoupées d'horribles précipices. Bientôt ils découvrirent à une grande distance cinq bouquetins ; mais au même instant il s'éleva une terrible tempête, telle qu'on n'en voit que dans ces régions ; et bientôt les rochers sur lesquels ils avançaient furent couverts d'un pied de neige. Alors il était aussi dangereux de reculer que d'avancer, et tout autre que ces hommes, habitués à braver tous les dangers, se seraient difficilement tirés de ce mauvais pas. Ils furent assez long-temps indécis sur le parti qu'ils avaient à prendre : cependant la tempête ayant beaucoup perdu de sa fureur, l'espérance d'atteindre encore le gibier les décida à avancer malgré le danger imminent auquel ils s'exposaient ; car la seule voie qui se présentait devant eux aurait épouvanté l'homme le plus intrépide, si ce n'est un chasseur des Alpes. Le long d'une paroi de rochers, dont la base se perdait au fond d'un précipice ténébreux dont l'œil ne pouvait atteindre le fond, se trouvait un banc qui formait une saillie inclinée en dehors, à peine assez large, en quelques endroits, pour y poser un pied ; de telle sorte que souvent ils avaient la moitié du corps suspendue au dessus de l'abîme. — La neige fraîchement tombée rendait ce passage encore plus scabreux ; mais il n'y avait pas à choisir. Marchant avec toute la lenteur possible, sans proférer une seule parole, car dans ce cas-là la moindre distraction devient un arrêt de mort, ils cheminaient sur cet étroit passage, tenant d'une main leur carabine, et de l'autre s'appuyant contre le rocher, lorsque tout-à-coup celui qui précédait les autres fit un faux pas, perdit l'équilibre et disparut sous les yeux de ses compagnons. Un dernier cri, un cri de mort retentit sourdement du fond du précipice jusqu'à leurs oreilles ; puis tout redevint silence. Les deux autres compagnons, terrifiés par cette scène d'horreur, eurent besoin de tout leur sang-froid pour ne pas se laisser choir eux-mêmes. Mais ce fut avec une peine infinie qu'ils purent retourner en arrière : ils voulurent chercher les restes de leur malheureux ami ; mais ils n'en purent retrouver aucun vestige ; et vu la saison avancée, ils renoncèrent à la chasse pour cette année. — Pendant l'été de l'année suivante, Caillet se mit de nouveau en route, la carabine sur le dos, et une gibecière garnie de provisions sur le côté, pour aller à la chasse des bouquetins : car il ne faut pas s'imaginer que parce que l'un de leurs pareils s'est brisé les os en se précipitant dans l'abîme, les autres chasseurs qui, du reste, s'attendent à un pareil sort, veuillent pour cela renoncer à un métier qui est pour eux une véritable passion. — Ainsi, comme si de rien n'était, Caillet se retrouva de nouveau au milieu des montagnes qui avoisinent le Piémont, et qu'il avait déjà tant de fois parcourues. Après plusieurs journées de courses inutiles, il crut apercevoir des traces de bouquetins : or, dans le but de surprendre cet animal, il faut le surpasser en ruse et gravir les lieux plus élevés que ceux où il se tient d'ordinaire ; ce qui suppose des fatigues et une patience inouies. Caillet employa toute une longue journée pour gravir avec des efforts infinis une crête de rochers escarpés qui dominait les environs. Il se blottit sous un rocher pour y passer la nuit. Son souper consista en un morceau de pain sec et une gorgée d'eau-de-vie ; puis il s'endormit, mais non pour long-temps ; car le froid était insupportable, et pour ne pas geler, il se vit forcé de courir à droite et à gauche, se débattant autant que l'espace le lui permettait. Heureusement qu'à cette hauteur-là les nuits sont très-courtes dans cette saison ; et dès aussitôt que le crépuscule commença à dissiper les ombres de la nuit, notre chasseur resta immobile, mais l'œil attentif ; car c'est à cette heure que les bouquetins quittent leurs pâturages pour se retirer sur les sommets les plus élevés. — Cependant le soleil

dorait de ses feux les cîmes neigées de la chaîne du Mont-Blanc sans qu'il pût apercevoir un seul bouquetin : toute la journée il poursuivit leurs traces, mais sans succès. Le soir il revint au même lieu où il avait passé la dernière nuit : la température étant moins froide, il dormit paisiblement jusqu'au jour, et trop long-temps à son grand chagrin, car il s'aperçut que des bouquetins, comme pour le braver, avaient, pendant la nuit, pâturé tout près du lieu où il reposait. — Caillet n'avait plus de provisions ; cependant il ne put se résoudre à quitter cet endroit, alors qu'il avait les espérances les mieux fondées d'atteindre son but. Il eut donc la patience de passer toute cette longue journée à la même place sans prendre aucune nourriture, restant presque immobile à l'affût du rusé animal. — La nuit commençait à étendre ses voiles sur l'affreuse solitude qui entourait l'intrépide chasseur, lorsque enfin la proie tant désirée vint se présenter à portée de sa carabine. Il l'ajuste ; le coup part ; mais l'animal, avec la rapidité de la flèche, s'élance en quelques bonds, et disparaît à ses yeux. Il avait toutefois la certitude que l'animal fugitif était blessé ; mais dans l'obscurité, il lui était impossible d'aller à sa poursuite ; aussi fallut-il bien se résoudre à passer une troisième nuit dans ce lieu. — A la pointe du jour suivant il était déjà sur les traces sanglantes du bouquetin ; mais ce ne fut qu'au milieu de la journée qu'il parvint à le découvrir, couché près d'un rocher. Sitôt qu'il aperçut le chasseur, il courut à quelque distance de là, et se recoucha ; mais Caillet, non moins habile que l'animal, se coucha à plat ventre sur le rocher et se glissa comme un ver jusqu'à une portée de fusil du bouquetin, qui apercevant alors de nouveau son ennemi, se leva pour fuir ; mais au même instant la balle meurtrière l'étendit mort sur le terrain. Enfin donc après trois semaines de fatigues, de privations et de dangers, Caillet vit sa proie à ses pieds. Mais il était bien éloigné de son village, et bien des périls l'attendaient encore avant d'y parvenir. Ayant chassé sur un territoire étranger, il fut obligé d'éviter tous les lieux habités et fréquentés et de suivre des sentiers inconnus et dangereux pour éviter de fâcheuses rencontres.

Un bouquetin adulte pesant environ 150 à 200 livres, on peut s'imaginer quelle force doit posséder un homme qui, chargé d'un pareil fardeau, chemine par des sentiers où un autre homme, sans rien porter, n'oserait souvent pas se hasarder. Il est aussi difficile de comprendre que pour la dépouille d'un animal d'une taille si peu considérable, la passion pour cette chasse aventureuse et difficile puisse déterminer des hommes à s'exposer à tant de dangers. Cependant ces difficultés et la rareté de l'animal en font maintenant tout le prix, car il est plus facile d'orner un cabinet d'histoire naturelle avec les dépouilles des animaux gigantesques qui vivent aux antipodes, qu'avec un bouquetin des Alpes. Caillet a fourni trois exemplaires de cette race d'animaux au musée de Berne.

Le bouquetin est un animal inoffensif, qui étant pris jeune, s'apprivoise très-facilement. Cependant s'il se trouve serré de près par un chasseur, au point de ne plus pouvoir avancer ni lui échapper, alors il se retourne, et s'élance contre lui, le renverse du choc de ses formidables cornes, et se précipite avec lui dans l'abîme : dans ce cas le chasseur n'a rien de mieux à faire que de se coucher à plat ventre s'il le peut, et laisse sauter l'animal par dessus lui. La chair du bouquetin est bonne à manger ; sa peau et ses cornes sont utilisées pour divers usages. Son sang était autrefois employé comme spécifique contre les pleurésies, mais faute de bouquetins, il faut bien s'en passer et même renoncer à vérifier l'efficacité du remède.



GLARIS.

Dans une profonde et étroite vallée est situé le bourg de Glaris, chef-lieu du canton de même nom. La vallée est si resserrée dans cet endroit, que le bourg occupe presque tout l'espace compris entre la base des montagnes voisines ; dont le Schilt à l'est élevé de 7375 pieds, le Wigghi à l'ouest (6920) et le sauvage Glærnisch (à 9000 pieds) au nord-ouest. Et c'est à peine si ces pics aux flancs escarpés et déchirés laissent en hiver parvenir sur le bourg quelques rayons pâles et entrecoupés du soleil. Ces montagnes aux formes menaçantes semblent devoir exposer Glaris à de fréquentes avalanches de rochers ou de neige ; cependant il n'en est rien, sauf au nord de l'endroit, où en 1593, un éboulement, encore très-visible aujourd'hui, faillit le détruire de fond en comble. Glaris n'a point de bâtimens bien remarquables, mais un grand nombres de jolies maisons qui toutes les années se multiplient, grâce à l'active industrie de ses habitans. Son église est un vieil édifice qui sert alternativement au culte réformé et au culte catholique. Ses rues pour laplupart étroites et tortueuses, le silence qui y règne, le profond encadrement du site, le tout lui donne une teinte mélancolique toute particulière. — La fabrication des indiennes, des draps et le commerce occupent une grande partie des 4500 habitants que renferme Glaris. Plusieurs institutions philanthropiques honorent ces citoyens, et témoignent de l'esprit éclairé qui les anime ; entre autres une école d'industrie pour les enfans pauvres. Une agréable promenade conduit de l'autre côté de la Linth, que l'on traverse sur un pont d'une architecture remarquable, à Ennenda, village bien bâti et opulent, agréablement situé au pied du Schilt.

Des promenades plus éloignées méritent d'être connues des amateurs de belles vues de montagnes; telles sont celles du Klænthal, du Lintthal, du Serufthal, etc.

La lithographie N° 51 nous représente le bourg de Glaris adossé contre l'énorme Glærnisch, son église, et plus à droite une colline nommée die Bourg, sur laquelle est une chapelle ombragée par quelques arbres, consacrée à St. Félix et Régule. En gravissant cette colline on se trouve amplement dédommagé de sa peine par la belle vue que l'on y découvre sur toute la vallée où est situé le bourg de Glaris. La légende raconte que Félix et Régule étaient deux soldats romains de la légion thébéenne, que l'empereur Maximien fit massacrer à St. Maurice l'an 290, à cause de son attachement à la religion chrétienne. Félix et Régule furent du petit nombre de ceux qui échappèrent au carnage. Ils remontèrent le Valais, traversèrent les montagnes, et après beaucoup de peines ils vinrent se réfugier dans la vallée de Glaris, alors inhabitée; et ayant trouvé une caverne dans la colline maintenant appelée die Bourg, ils y demeurèrent pendant quelque temps et allèrent convertir au christianisme le peuple des contrées voisines. Ils allèrent ensuite dans le pays des Rhétiens, puis ils vinrent à Zurich prêchant la religion du Christ. Mais en ce dernier endroit habitait un préfet romain qui, pour obéir à l'empereur, fit saisir les deux chrétiens et les fit décapiter publiquement. Or quelle ne fut pas la surprise de ces payens lorsque les deux martyrs ramassèrent leurs têtes sans que personne osât s'y opposer, et les portèrent sur une éminence où plus tard fut bâtie la cathédrale de Zurich!

Ensuite durant deux siècles il ne fut plus question de Glaris dans l'histoire jusqu'à la fin du 15me siècle, où un moine Irlandais nommé Fridolin, fils de roi, comme dit la légende, arriva en France dans le but de convertir les peuples. Ce fait-là n'est pas trop extraordinaire; puisque d'autres illustres personnages de la même contrée sont venus en Suisse prêcher l'Evangile, et entr'autres St Gall, St Béat, etc. Fridolin parcourut la France, les Pays-Bas et la Lorraine, prêchant la foi chrétienne, bâtissant des églises qu'il consacrait toutes à St Hilaire son protecteur : ensuite il vint sur les rives du Rhin, à Sekingen, où il bâtit une église, l'an 499. Mais les indociles Rauraciens ayant chassé le saint homme à coups de verges, celui-ci s'en plaignit à Clodovig, roi des Francs, qui pour le dédommager de ces mauvais traitemens, lui fit don de l'île située près de là, et qui dès lors s'appela l'île de Fridolin. Il y bâtit un monastère où il logea 8 religieux et 4 religieuses. Infatigable dans ses fondations pieuses, Fridolin se rendit à Coire, où il édifia encore une église en l'honneur de St Hilaire. Puis il se rendit à Glaris, dont tous les habitans étaient redevenus payens; mais il travailla avec tant d'ardeur à les remettre sur la bonne voie, que bientôt la chapelle consacrée à Félix et Régule ne suffisant plus au culte des chrétiens des environs, on bâtit une église qui fut encore consacrée à St Hilaire. La vallée de Glaris appartenait alors à deux frères, Urso et Landolphe, probablement des comtes Francs. Urso qui était bon chrétien, fit don à Fridolin de sa part de propriété dans le pays; mais après la mort d'Urso, Landolphe revendiqua l'héritage de son frère. Fridolin eut beau en appeler au testament du défunt, Landolphe ne voulut rien céder. Baldebert, préfet du roi à Rankwyl, appelé à terminer le différent, jugea que le testament d'Urso n'était pas une preuve des droits de Fridolin. Alors il ne resta plus d'autres ressources au saint homme pour légitimer ses droits, que d'aller vers la tombe du légataire et de l'évoquer afin qu'il vînt lui-même rendre témoignage de la vérité. Urso ne se fit pas trop prier, il sortit du lieu où il reposait, y laissa sa peau et ses chairs, et suivit Fridolin à Rankwyl, où par devant les juges assemblés il reprocha avec véhémence à son frère son iniquité; si bien que Landolphe accablé de remords, non-seulement restitua ce qu'il avait usurpé, mais encore y ajouta sa part de propriété au pays de Glaris. Fridolin, comme on peut le croire, témoigna toute sa reconnaissance à Urso, qu'il ac-



compagna courtoisement jusqu'à sa tombe, où il n'alla plus le déranger; car Fridolin céda ses droits de propriété au pays de Glaris, à l'abbaye de Sekingen. Voilà ce que dit la légende : l'histoire ajoute que les Glaronais restèrent vassaux de la riche abbaye de Sekingen jusqu'à la fin du 14me siècle, où ils s'affranchirent à prix d'argent de tous les droits et revenus qu'elle possédait dans le pays.

WOLFENSCHIESS.

Par une belle journée d'automne, en l'an 1307, trois cavaliers chevauchaient sur la route qui conduit de la vallée d'Engelberg à Stanz, dans le canton d'Unterwalden. Le premier cavalier, qui précédait les deux autres, paraissait être d'un rang élevé, à en juger d'après l'élégance de son costume et la beauté de sa monture. Son air hautain et dédaigneux, les deux satellites armés qui marchaient à sa suite, tout cela faisait présumer que ce pouvait bien être là quelque familier de ces gouverneurs qui, de par l'empereur Albert, tyrannisaient le peuple suisse.

Les cantons forestiers avaient alors une noblesse très-nombreuse; car dans le seul canton d'Uri on comptait 70 familles nobles, 33 dans celui d'Unterwalden, et à-peu-près tout autant dans celui de Schwytz. Mais cette *noblesse de paysans* (c'est ainsi que l'appelaient les Autrichiens) préféra rester fidèle à la liberté et à la patrie plutôt que de briguer honneurs et titres auprès des princes et des rois. Un seul d'entr'eux consentit à renier son pays.... cet homme est Wolfenschiess, d'Unterwalden. Ambitieux, cupide et débauché, il fraternisa avec les oppresseurs de ses concitoyens, pensant d'avance pouvoir ainsi tout oser impunément.

Le bailli d'Unterwalden, le trop célèbre Landenberg avait confié la garde du château de Rotzberg au jeune seigneur de Wolfenschiess qui, au grand chagrin de ses frères, dévoués à leur patrie, marchait à merveille sur les traces des baillis autrichiens, et se montrait en toute occasion bien digne de leur confiance. Or, Wolfenschiess, ayant quelques affaires à traiter à Engelberg, venait de s'y rendre en compagnie de deux serviteurs dévoués, armés de toutes pièces. Et certes il avait bien raison d'en agir ainsi, car plus d'une fois il avait vu des Unterwaldiens lui lancer des regards sinistres, dans lesquels la conscience de l'apostat lisait une expression de haine et de vengeance qui le faisait frémir.

Arrivé sur la hauteur, près du hameau d'Alzellen, le jeune seigneur aperçut, dans un pré voisin du chemin, une jeune femme d'une beauté remarquable occupée à ramasser du foin. Bien qu'elle portât le costume habituel des paysannes de la contrée, on pouvait voir à sa mise plus recherchée, ainsi qu'à l'élégance de ses manières, qu'elle appartenait à une famille jouissant d'un certain degré d'opulence. — Wolfenschiess, fort empressé d'habitude à faire la cour aux belles qu'il rencontrait sur sa route, se dirigea vers la jolie paysanne, puis lui demanda qui elle était et où elle demeurait. Déjà la jeune femme avait, non sans trembler, reconnu l'odieux bailli; néanmoins s'efforçant de faire bonne contenance, elle lui dit qu'elle s'appelait Hedwige, et qu'elle était femme de Conrad de Baumgarten, d'Alzellen. Le voyageur voulut encore savoir d'elle si son mari était à la maison. Craignant que son époux n'eût encouru la disgrâce des baillis, Hedwige répondit qu'il était absent pour quelques jours. C'était là tout ce que désirait le libertin: aussi proposa-t-il à la belle Baumgarten de l'accompagner chez elle, ayant, disait-il, quelque chose d'important à lui communiquer. La jeune femme n'osa pas refuser.

Chemin faisant, Wolfenschiess tint des propos qui plus d'une fois firent baisser les yeux à la vertueuse épouse, agitée de la plus vive inquiétude sur les intentions du bailli. Et lorsque enfin ils furent arrivés au logis de Baumgarten, le bailli ordonna qu'on lui préparât un bain, afin de se délasser des fatigues de la route. — Cette demande,



ou plutôt cet ordre fut pour Hedwige un nouveau sujet de crainte; mais en femme prudente, elle sut assez se rendre maîtresse de l'inquiétude qui l'agitait, pour affecter de l'insouciance et même une sorte de gaîté. Aussi fit-elle elle-même, de la meilleure grâce du monde, tous les apprêts du bain,

non sans maudire, à la vérité, l'exécrable seigneur de Wolfenschiess. — Après tous ses mauvais procédés, ce dernier fit entendre à la jeune femme que son intention n'était point d'être seul au bain, et qu'elle devait le partager avec lui. Une telle invitation équivalait à un ordre positif, car un signe de Wolfenschiess à ses deux satellites leur eût bientôt fait comprendre qu'ils ne devaient pas laisser échapper la victime. Hedwige alors éprouva une angoisse inexprimable . . . . . . aucun moyen d'échapper au tyran ne s'offrait à elle, et toute résistance aurait été inutile. Heureusement elle put cacher son émotion; la vive rougeur qui colorait son front fut trouvée toute naturelle en pareille circonstance, et faisant preuve d'une admirable présence d'esprit, tout en feignant de vouloir céder à la volonté du téméraire, elle le pria de faire éloigner ses deux serviteurs, pour lui épargner du moins l'ennuyeuse présence d'un témoin. — Wolfenschiess ravi de la douceur d'Hedwige, et ne se doutant nullement du tour qu'elle méditait de lui jouer, consentit aisément à une demande qui lui parut toute simple, et il ordonna aux deux records de sortir de l'appartement.

Cependant la jeune femme avait besoin de tout son courage, de tout son sang-froid, pour sortir de ce mauvais pas. Elle invoqua du plus profond de son cœur l'assistance du Tout-puissant, et continuant à feindre, elle montra au bailli un visage riant et gracieux : mais comme elle paraissait encore hésiter, il lui réitéra son invitation. Alors Hedwige, les yeux baissés, lui dit que la bienséance ne lui permettait pas de se dépouiller de ses vêtemens en sa présence, et qu'il devait en conséquence lui permettre d'aller procéder à cette opération dans une chambre contiguë, tandis qu'il entrerait dans le bain. — Bien éloigné de l'idée que sa prétendue conquête pût lui échapper, le bailli obtempéra à ce nouvel arrangement, car, se disait-il à lui-même, on peut avoir quelque condescendance pour une pareille capture, surtout quand elle est acquise à si bon marché.

Après avoir quitté l'appartement, Hedwige sortit furtivement de la maison par une porte de derrière, et courut vers la forêt, où son mari était allé couper du bois. Mais à peine eut-elle fait quelques pas, qu'elle le vit venir à sa rencontre. . . . Baumgarten fut effrayé de l'air d'anxiété de sa femme qui, toute tremblante, vint se jeter dans ses bras, et qui eut besoin de se recueillir un moment avant de pouvoir lui expliquer le motif de sa fuite précipitée. Après lui avoir énuméré les angoisses auxquelles elle avait été exposée, elle le conjura de s'enfuir avec elle. — « Dieu soit loué, » dit Baumgarten, « de t'avoir tirée des griffes de cet insolent seigneur! je vais bénir l'eau où il se baigne maintenant, de telle sorte « qu'il ne puisse plus attenter à la vertu des femmes. »

L'amoureux gentilhomme, plongé dans de douces rêveries, et savourant l'agréable fraîcheur du bain, attendait impatiemment le retour de la belle Hedwige. Mais qu'on se figure son effroi lorsque la porte de la chambre s'ouvrit avec fracas, et qu'arriva le mari outragé, l'œil en feu, une hache à la main. Le vert-galant n'eut pas même le temps de crier merci, car déjà le bras nerveux de Baumgarten en avait fait justice; d'un coup de hache il lui avait fendu la tête jusqu'aux épaules. — Après cet exploit, le mari d'Hedwige prit la fuite et alla se réfugier dans le pays d'Uri. Mais bien que Landenberg excitât à la vengeance la famille de Wolfenschiess, personne ne voulut prendre la défense d'un homme aussi détesté.

Des Wolfenschiess ont dès lors occupé avec honneur les premières dignités du canton : leur manoir était situé près du village de même nom, entre Stanz et Engelberg.

LE FAUCHEUR

DES ALPES.

Des bestiaux et des pâturages suffisans pour les nourrir, voilà toute la richesse des bergers des Alpes. Outre les pâturages nécessaires pour nourrir en été un certain nombre de pièces de bétail, ils doivent récolter une quantité suffisante de fourrage pour les hiverner; et dans beaucoup d'endroits cette récolte est assez précaire, à cause du manque de prairies. On cherche à y suppléer en fauchant l'herbe dans tous les lieux inaccessibles au bétail. Ce sont ordinairement des pentes excessivement rapides et bordées de précipices, ou quelque gradins d'une paroi de rocher de quelques milliers de pieds. Souvent on récolte dans ces lieux une herbe abondante et de meilleure qualité; mais l'accès en est quelquefois tellement difficile, que ce n'est qu'au péril de sa vie que le faucheur y parvient, et parfois il n'y a d'autres moyens à employer que de se faire dévaler avec des cordes. Arrivé sur les lieux, le faucheur trouve quelquefois une pente tellement roide et couverte d'une herbe courte et glissante, qu'il lui est impossible de s'y maintenir en équilibre; et le moindre faux pas le perdrait infailliblement, s'il n'avait pas eu la précaution d'armer ses pieds de forts crampons. Alors il commence sa besogne qui toutefois ne manque pas d'être fort pénible et périlleuse. L'herbe fauchée est entassée dans un réseau de cordes qu'il s'agit ensuite de tirer de là. Dans les circonstances les plus favorables, le faucheur peut faire monter sa charge avec des cordes, ou si elle est destinée à arriver au fond de la vallée, il la précipite du haut du rocher. Alors c'est chose

curieuse pour ceux qui sont au pied, de voir arriver ces masses flottantes dans les airs. Si le rocher est très-élevé et perpendiculaire, il semble d'abord que l'on voit un point noir qui se meut assez lentement au commencement de sa chute, mais qui, à mesure qu'il approche, grandit et augmente de vitesse. Dans les cas les plus ordinaires, le rocher aboutit à des précipices inabordables; alors le faucheur est obligé de transporter son fardeau chez lui, et souvent à une grande distance. Ce fardeau pèse ordinairement de 200 à 250 livres : pour le charger sur son dos, il s'agit d'un tour de force qui exige une vigueur de muscles peu commune. Le faucheur se penche en arrière, puis de ses deux mains il saisit le réseau, appuie fortement ses pieds contre le rocher ou contre la terre, et, d'un mouvement violent et rapide, il se dresse en portant en même temps le haut du corps en avant, et enlève avec lui sa charge incommode, qui grâce à ce mouvement, se trouve placée sur ses épaules et sa tête. Cet effort n'est pas sans danger, car il en résulte fréquemment des hernies. Ce dangereux métier a déjà coûté la vie à bien des individus, et surtout dans le canton d'Uri, où les pâturages sont plus sauvages et d'un accès plus difficile que partout ailleurs en Suisse.

CARTEL A BALE.

Un jour de l'an 1428 arriva à Bâle un jeune étranger dont la figure noble et martiale, le costume riche et élégant, firent soupçonner en sa personne quelque chevalier de haut lignage. Il s'avança fièrement jusque sur la place du marché, et s'arrêta devant l'hôtel de ville. Lorsqu'il crut avoir suffisamment attiré l'attention de tous les passans, et entr'autres de quelques jeunes nobles de la ville qui s'étaient arrêtés pour examiner l'étranger, il s'écria à haute voix, du haut de son cheval : « L'Espagne est le berceau de ma noble lignée; j'ai parcouru cent pays; j'ai vu plus de mille villes et maint vaillant chevalier; mais aucun n'a été assez téméraire pour mesurer ses armes avec celles de Don Juan de Merlo. — Cet arrogant défi indigna tous ceux qui l'entendirent; mais aucun n'en fut plus outré que Henri de Ramstein, fils du bourgmestre. Ce noble jeune homme, plein de vaillance et d'honneur chevaleresque, ne voulut point laisser à d'autres le soin de venger la gloire de la chevalerie suisse et allemande; il jeta son gant au pied de l'orgueilleux Espagnol : celui-ci le releva et accepta ainsi le défi; ensuite les deux adversaires convinrent du jour et du lieu du combat. Le jour fut fixé au dimanche avant Ste Lucie, et le lieu sur la place devant la cathédrale. Ils convinrent en outre qu'il serait porté un coup de lance, trois coups de hache d'armes et quarante coups d'épée. — Le Margrave Guillaume de Rœteln, le comte Jean de Thierstein, Thuring seigneur de Hallwyl, Rodolphe de Ramstein et Egloff de Rathsamhausen furent choisis pour juges du combat.

Le bruit de ce cartel se répandit bientôt dans tous les lieux environnans; tous les nobles, chevaliers et seigneurs voulurent y assister; car les deux combattans étaient de haut renom; et d'ailleurs pour qui a lu la merveilleuse histoire du chevalier Don Quichotte de la Manche, cette fleur de la chevalerie errante, il est facile de se convaincre de la haute estime qu'on devait naturellement professer pour Don Juan de Merlo.

Bientôt on vit affluer par toutes les portes de Bâle un nombre si prodigieux de curieux de tout état et de toute condition, que les magistrats commencèrent à concevoir les plus sérieuses inquiétudes sur la sûreté et l'indépendance de la cité. — Bâle était une ville riche et populeuse, à la vérité, mais ne possédant qu'un bien mince territoire, isolée qu'elle était au milieu des possessions d'une noblesse jalouse de l'opulence et de l'esprit d'indépendance de ses bourgeois, et qui ne se serait fait aucun scrupule de profiter de la première occasion pour surprendre la ville. Aussi les magistrats agirent-ils prudemment en prenant les mesures les plus propres à assurer la tranquillité de la ville. D'ailleurs on n'avait point encore oublié la scène du carnaval de 1267.

Le jour désigné pour le combat on ferma cinq des sept portes de la cité; deux patrouilles à cheval, de vingt hommes chacune, parcoururent les divers quartiers de la ville, observant tout ce qui s'y passait; les gardes des portes restées ouvertes furent doublées; toutes les tours et les clochers furent occupés, et des hommes étaient prêts à ébranler les cloches au premier signal d'alarme. Vingt bateaux bien armés avaient été en outre disposés pour parer à tout événement, et une forte troupe occupait le pont du Rhin. — Au haut de la ville, sur la place de la cathédrale, une enceinte fermée par une barrière avait été préparée pour le combat : déjà 500 hommes bien armés l'entouraient; une estrade élevée était occupée par les juges du combat. Venait ensuite Bourkard ze Rhyne, bourgmestre et chevalier, précédé de la bannière de la ville; puis le sénat et les conseils, tous couverts de brillantes armures. Un nombre prodigieux de seigneurs, de chevaliers et de nobles des deux sexes occupaient des estrades particulières; une foule immense de bourgeois et de paysans accourus de tous les côtés remplissaient tout le reste de la place. Parmi tant d'illustres étrangers on remarquait les comtes de Valangin, de Thierstein, de Zollern, de Bussnang, les barons de Ramstein, de Grunnenberg, et une foule d'autres. Toutes les fenêtres des

maisons donnant sur la place étaient occupées par la multitude...... Enfin les trompettes donnèrent le signal, et les deux champions à cheval entrèrent dans la lice, et saluèrent courtoisement les juges du combat et tous les nobles chevaliers présens. Après que les armes eurent été visitées, les deux champions se retirèrent aux deux extrémités de la lice, et à un second signal ils s'élancèrent l'un contre l'autre la lance en arrêt. Le choc fut terrible, les lances volèrent en éclats, mais ni l'un ni l'autre des deux champions n'avait fléchi. Ils prirent ensuite les haches d'armes et s'en portèrent de rudes coups, mais ils étaient tous les deux aussi habiles à porter les coups qu'à les parer, de telle sorte qu'aucun ne remporta l'avantage dans ce combat. Après le nombre de coups convenus commença le combat à l'épée : les deux adversaires y déployèrent une égale habileté, les coups tombaient serrés sur leurs armures et le choc de l'acier fit voler des étincelles; mais les deux champions maniaient leurs épées avec tant de vigueur et de dextérité, qu'il aurait été difficile de présumer auquel appartiendrait la victoire. A voir ces deux fiers rivaux, leur ardeur et leur vaillans efforts, on aurait dit que de leur courage dépendait la réputation chevaleresque des deux nations qu'ils représentaient. Enfin les conditions du combat ayant été remplies, et les chances se trouvant aussi égales, les juges firent cesser le combat. — Par courtoisie pour le vaillant étranger, le comte de Thierstein descendit dans la lice et arma chevalier Don Juan. Henri de Ramstein qui avait bien mérité le même honneur, ne vit pas sans dépit cette préférence pour l'Espagnol; il partit bientôt pour les pays lointains, cherchant des faits d'armes et de la renommée : il visita Jérusalem et le St. Sépulcre, et après maintes périlleuses aventures, il revint dans sa patrie, portant les insignes de la chevalerie. Don Juan de Merlo ne survécut pas long-temps à cette mémorable journée où il reçut l'accolade, car peu de jours après on le trouva mort sous un des lits de l'auberge où il logeait. Un jeune noble de Thierstein qui avait couché dans la même chambre fut accusé de ce meurtre; mais il paraît qu'il fut la suite d'une querelle survenue entre ces deux gentilshommes.

LES GÉNÉREUX APPENZELLOIS.

A la bataille du Speicher en 1403, où les Appenzellois défirent l'armée de l'abbé de St Gall, un bourgeois de cette ville, nommé Hartmann Rengli, était mortellement blessé et cherchait à sortir de la mêlée en se traînant sur ses genoux et sur ses mains; mais deux Appenzellois qui l'avaient aperçu allaient l'achever lorsqu'il les supplia les mains jointes de lui laisser ce qui lui restait de vie et de faire en sorte qu'il pût encore revoir sa femme qui était accouchée il y avait deux jours, et lui faire ses derniers adieux. Les deux Appenzellois attendris, transportèrent le malheureux blessé jusqu'à un chemin creux près de la ville, et firent demander sa femme. Cette malheureuse épouse ne tarda pas à venir recevoir son mari couvert de sang. Elle le fit transporter chez elle où il mourut le lendemain dans ses bras, content de rendre le dernier soupir au milieu des siens. Dès-lors cette femme témoignait en toute occasion son attachement aux Appenzellois. Quand il en venait à St Gall, ils étaient sûrs d'être bien accueillis chez la veuve qui s'empressait de les fêter de son mieux.

DÉCRET DU CONSEIL DE ZURICH,

DE L'AN 1317.

Afin que la dévotion des fidèles ne soit point troublée par la présence ou les moqueries des infidèles, le conseil décrète ce qui suit : « Depuis la veille du jeudi saint jusqu'au samedi qui précède le jour de pâques, à l'heure où l'on sonne les cloches il est défendu à tout juif et à toute juive de se montrer soit à une fenêtre, soit sur la rue; item il leur est défendu de crier ou de faire un bruit quelconque dans l'intérieur de leurs maisons, pour tel cas échéant le conseil les punira comme de droit.

LORITS ET STUCK.

Henri Lorits, plus connu sous le nom de Glaréanus, n'aimait pas les réformateurs, et ce fut en haine des opinions nouvelles que ce savant littérateur quitta, dans sa vieillesse, l'université de Bâle pour celle de Fribourg en Brisgau. Pendant qu'il enseignait dans cette dernière ville, un jeune étudiant, nommé Guillaume Stuck, vint lui faire visite. Le vieux professeur lui demande brusquement : D'où êtes-vous? De Zurich. Vous êtes donc un de ces hommes qui ont l'Evangile à la bouche et le diable dans le cœur. — Sans se déconcerter, le zuricois lui répond : « J'étais venu voir un compatriote dont les ouvrages me sont connus, et j'espérais remporter de cette visite un agréable souvenir; mais vous me recevez de manière à me prouver que, si Glaréanus a sacrifié chaque jour aux Muses, il n'a jamais sacrifié aux Grâces. A ce mot, le professeur se déride, s'excuse sur son grand âge, consacre quelques heures à expliquer à Stuck une belle suite de médailles romaines, et le renvoie aussi satisfait de son érudition que de sa politesse.

IMPRIMERIE DE PETITPIERRE, A NEUCHATEL.

N° 51.



GLARIS



WOLFENSCHIESS.

N.º 53.



FAUCHEUR DES ALPES

TABLE

DES MATIÈRES.

ALBUM

DE LA

SUISSE PITTORESQUE

2me ANNÉE

publié par :

WEIBEL, COMTESSE

Neuchatel.

ALBUM

DE LA

Suisse pittoresque

2.me ANNÉE

1838



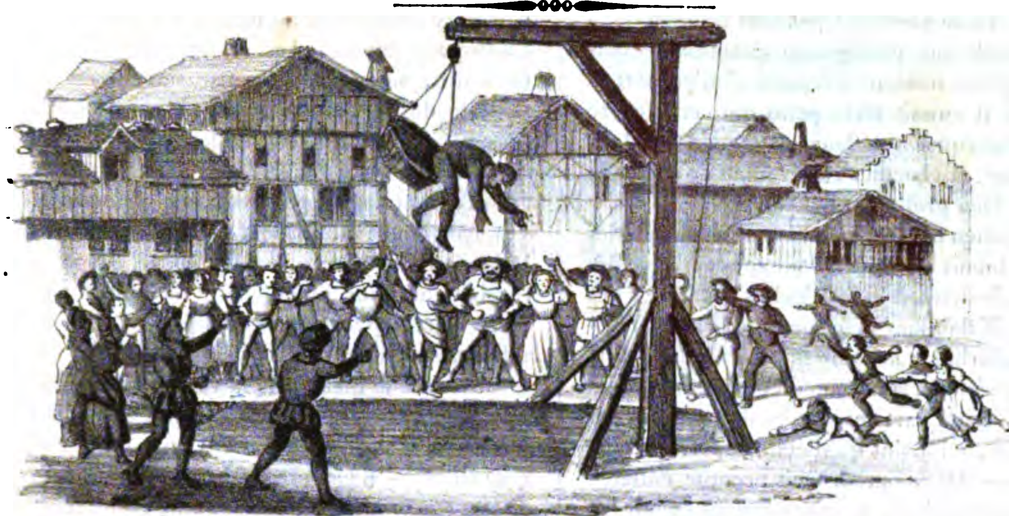
Publié par WEIBEL-COMTESSE à

Neuchatel.

Tous les trois à quatre semaines il paraît une livraison de l'Album. Prix de l'abonnem.t L. 9 par an ou pour 18 livraisons L. 4 rp. 50 pour 9 livraisons payable de six mois en six mois.

ACTE DE VENGEANCE

D'UN BOULANGER.



L'an 1280 la ville de Zurich éprouva une grande calamité, qui avait pour cause première la haine diabolique d'un boulanger nommé Wakerbold. Dès long-temps on l'accusait de faire usage de poids trop légers pour la vente de son pain, et la rumeur publique vint exciter enfin l'attention des autorités, qui firent la leçon au boulanger; mais celui-ci n'ayant tenu aucun compte de cet avis salutaire, la justice fit une descente dans le domicile du délinquant qui, bientôt convaincu de dol et de fraude, fut transporté en lieu de sûreté. Son procès fut bientôt fait; car alors on n'entendait pas plaisanterie en pareil cas, et la peine réservée à un pareil forfait était celle des fourches patibulaires. Cependant par l'effet d'une clémence extraordinaire, cette peine fut commuée en une sorte de pendaison qui compromettait la toilette et l'honneur du délinquant plutôt que sa vie. Ce genre de supplice était très-plaisant pour les spectateurs, bien entendu, et sans doute de nos jours ce spectacle trouverait encore de nombreux admirateurs. Une potence était fichée en terre; à 20 pieds environ au-dessus du sol, était fixée horizontalement une pièce de bois, munie d'une poulie à l'une de ses extrémités, d'où pendait une corde à laquelle était attaché un panier. Au pied du poteau, et au dessous du panier, gisait une mare d'eau stagnante et bourbeuse. Or donc, le délinquant, qui devait être le héros de la fête, était obligé de s'accroupir dans le panier, puis on le hissait au sommet du poteau, où on devait le laisser suspendu et exposé aux railleries du public. Cependant il lui était loisible de sauter hors de la corbeille et de s'éloigner, ce qui certes devait nécessairement arriver lorsque la faim l'y pousserait: mais en sautant, comment ne pas tomber dans la mare d'eau, et cela au grand divertissement du peuple?

Le jour de la mise à exécution de la sentence, la foule était encore plus grande que de coutume, car personne n'avait de pitié pour l'homme qui avait voulu s'enrichir aux dépens du pauvre. Personne aussi ne l'épargna, les railleries et les insultes tombèrent sur lui comme grêle, et chacun attendait avec impatience le dénouement de la scène, c'est-à-dire, le moment où Wakerbold ferait le plongeon dans l'eau bourbeuse. — Cependant ce dernier se tenait blotti dans son panier sans faire mine de vouloir en sortir, espérant qu'à force de persévérance il lasserait la patience du public. Mais pendant cette longue attente le boulanger fraudeur avait juré de tirer une terrible vengeance de l'outrage qu'on venait de lui faire; et il avait arrêté dans sa tête un plan de vengeance bien digne de la noirceur de son âme. Mais il se trompait grandement en pensant fatiguer la patience des nombreux témoins de son supplice, car la foule ne faisait que grossir, tandis qu'il commençait déjà à trouver sa position insoutenable. Bientôt la soif et la faim vinrent le tourmenter si rudement, qu'il se détermina en définitif à faire le saut périlleux .... il sauta, et pendant qu'il plongeait et clapotait dans le bourbier, les acclamations du public se firent entendre avec un retentissement effroyable, et cela d'autant plus que le boulanger avait retardé l'instant du plaisir. Notre héros se hâta de sortir de ce lieu infect, et après s'être débarrassé tant bien que mal de la boue qui le couvrait et lui bouchait les yeux, il prit le chemin de sa de-

meure, accompagné comme de raison, d'une foule de polissons qui l'assourdissaient de leurs huées. En entrant dans sa maison, Wakerbold se tourna vers sa maudite escorte; ses yeux étincelaient de rage, sa figure respirait la soif de la vengeance, il fit un geste menaçant en proférant quelques paroles qui ne furent intelligibles que lorsqu'il n'était plus temps. Quelques jours se passèrent pendant lesquels Wakerbold acheta une prodigieuse quantité de bois dont il remplit sa maison : personne n'en parut trop surpris, car il cuisait force pains qui cette fois se faisaient remarquer par leur juste poids et leur bonne qualité; et chacun s'émerveillait de ce que la lecon eût si bien profité au boulanger.

Mais au milieu du silence de la nuit, voilà que les paisibles habitans de Zurich sont soudain réveillés par des cris de détresse et les cloches d'alarme : des tourbillons de flammes s'élevaient de la rue où demeurait Wakerbold; la foule se pressait dans cette direction, tandis que la maison du perfide industriel vomissait de toute part des torrens de fumée et des lames de feu, au point qu'il était impossible d'en approcher. — Alors Zurich était presque entièrement construit en bois, ses rues étaient étroites et tortueuses, et, dans les cas d'incendie, les moyens de secours étaient si limités, que les flammes eurent tout le temps nécessaire pour faire de rapides progrès. Toute cette rue et plusieurs autres devinrent bientôt la proie du feu.

Pendant que l'épouvante et la désolation régnaient dans l'enceinte de la ville, un homme guidé par la lueur rougeâtre de l'incendie, traversait le Zurichberg, colline qui domine la cité vers le nord. Il fut rencontré par deux femmes qui accouraient au désastre, et qui, surprises de voir un homme s'éloigner à pas précipités, lui demandèrent comment il se faisait que tandis que chacun courait porter secours à la ville, lui seul paraissait empressé de s'enfuir. — « Dites aux Zuricois », répondit-il, « que c'est Wakerbold qui est l'auteur de cet incendie, et Wakerbold, c'est moi. Après être tombé du panier dans la fange, il m'a bien fallu me laver, et pour me sécher j'ai dû allumer du feu : ce feu je l'ai allumé dans ma maison, avec mon propre bois; il est devenu quelque peu trop intense, il est vrai; mais lorsque je sortis de l'infecte mare d'eau, couvert de boue, les Zuricois ont bien su rire à mes dépens : c'est maintenant mon tour et je me ris d'eux tandis qu'ils se lamentent; ainsi nous voilà quittes les uns envers les autres. »

Une grande partie de la ville de Zurich fut réduite en cendres, et des milliers de ses habitans se virent tout-à-coup sans asile. — Malgré toutes les recherches que l'on fit dès-lors pour découvrir le scélérat et lui faire subir le châtiment qu'il avait si justement mérité, on n'entendit plus parler de lui, et l'on ignore toujours de quel côté il avait dirigé ses pas.

LA GUERRE DE SOUABE.

A la fin du 15e siècle, la Suisse était devenue une puissance formidable au milieu des autres états de l'Europe; non point, il est vrai, par l'étendue de son territoire, non plus que par ses richesses et le nombre de ses habitans; mais bien plutôt par la puissance de ses armes et l'esprit belliqueux de ses citoyens. A cette époque-là chacun était soldat. Jusqu'alors tous les potentats qui avaient tenté de s'essayer contre elle avaient reconnu à leurs dépens l'immense distance qui existe entre des hommes combattant pour l'honneur et la liberté, et des mercenaires appelés et soldés pour vider les querelles des princes. — L'Italie venait d'être récemment encore le théâtre de la valeur des Suisses, et cela, grâce aux écus répandus avec profusion par Charles VIII, qui seuls avaient pu lui valoir de pareils alliés. — L'empereur Maximilien, prince sage et prudent, comprit tout l'avantage qu'il y avait pour lui de compter les Suisses au nombre de ses amis. A l'exemple de ses prédécesseurs, il avait bien essayé, à la vérité, de leur persuader qu'étant sujets de l'empire, ils lui devaient obéissance pleine et entière; mais les Suisses étaient toujours restés sourds à ce raisonnement : l'argument le plus solide manquait à l'empereur, l'argent!... Il venait de se mettre à la tête d'une ligue armée formée par divers princes, par divers états ou villes de l'Allemagne, et particulièrement des pays de la Souabe, dans le but de faire respecter et exécuter les décrets de la Diète impériale, qui interdisait pendant dix ans toutes guerres privées. — Dans l'espace de peu de temps, cent quarante repaires de ces nobles larrons furent détruits par l'armée au service de la ligue de Souabe. Invités à faire partie de cette association, les Suisses répondirent qu'ils n'en avaient que faire, par la raison que dès long-temps ils avaient fait bonne justice chez eux de ces barons détrousseurs de gens. — Une députation de la Diète de l'empire vint ensuite inviter les Suisses à fournir leur contingent en hommes pour faire partie de l'expédition que l'empereur méditait à la fois contre la France et contre les Turcs; mais les Confédérés refusèrent de plus belle. Ces divers refus indisposèrent contr'eux leurs voisins de la Souabe, qui cherchèrent à en tirer vengeance par des railleries et des insultes. On cria beaucoup, les esprits s'échauffèrent; mais avant d'en venir aux dernières extrémités, on fit encore une dernière tentative auprès de la Diète impériale siégeant à Lindau, et où les Suisses avaient envoyé une députation. Sur leur nouvelle réponse portant qu'ils refusaient à se soumettre au décret de la Chambre impériale, l'é-

vêque de Mayence, chancelier de l'empire, leur dit: «Il faut céder aux circonstances; car on a trouvé moyen de vous donner un maître; et il n'est plus besoin que d'un trait de ma plume pour vous contraindre à l'obéissance.» — L'un des députés lui répondit: «Ce dont votre Grâce veut bien nous menacer, d'autres n'ont pu l'accomplir avec des hallebardes, qui cependant sont plus à redouter que des plumes d'oie.»

Une bulle du Pape affichée aux portes des églises de Lindau menaçait les Suisses de l'excommunication, s'ils ne se désistaient immédiatement de leur alliance avec la France. Mais les députés de la Confédération ne se laissèrent aucunement intimider par toutes ces menaces; et Maximilien ayant osé dire qu'il serait l'un des premiers à envahir leur pays, Conrad Schwend, bourgmestre de Zurich, lui répliqua: «Je prie votre Majesté de bien se garder de se trouver en tête de la coalition, car nos gens sont si peu polis, qu'ils pourraient bien ne pas respecter votre couronne impériale.»

La guerre qui s'en suivit fut longue, acharnée et cruelle: les rives du Rhin, depuis les Grisons jusqu'à Bâle, furent entièrement dévastées, et le peuple de ces malheureuses contrées réduit à la plus affreuse misère. — Pendant cette horrible lutte, les Suisses donnèrent des preuves réitérées de leur bravoure, ils remportèrent six victoires importantes, et eurent presque toujours l'avantage dans une multitude de combats partiels. Les ennemis poussèrent cette guerre avec un acharnement sans exemple; c'était une véritable croisade qu'on leur prêchait, car même dans les églises et du haut de la chaire, on déclamait contre eux avec toute la force possible: leur nom seul était continuellement l'objet de moqueries et d'injures. — Alors les paysans de la Souabe avaient coutume de dire que dans les temps anciens ils craignaient plus un Suisse mort, qu'aujourd'hui dix Suisses vivans. Mais les exploits des Confédérés eurent bientôt fait justice de toutes ces bravades et fermé la bouche aux téméraires.

En dépit des provocations les plus insultantes, les Suisses avaient encore tenté un accommodement; mais la garnison d'un château de la Souabe, ayant attaqué inopinément une troupe de soldats au service de la Confédération, les Suisses, après avoir attendu quelques renforts, se joignirent aux Grisons, bien résolus de châtier l'insolence de l'ennemi, lequel se trouvait de l'autre côté du Rhin, sur les frontières du pays de Sargans et des Grisons. C'était le 12 février 1499. — Les Zuricois et les Zougois qui formaient l'avant-garde traversèrent le Rhin à gué, ayant de l'eau demi glacée jusqu'aux épaules sans avoir l'idée de s'effrayer du nombre et de l'artillerie de l'ennemi: ils l'attaquèrent vivement et le refoulèrent vers un autre corps composé de mille Suisses, qui, dès la veille, stationnaient de l'autre côté du Rhin. Il est facile de concevoir que la déroute fut complète, et que les Suisses se vengèrent cruellement de tous les sarcasmes auxquels ils avaient été exposés et qu'ils avaient endurés avec tant d'impatience. Ils brûlèrent Triesen et Vaduz, dans le Tyrol, et ravagèrent tout le pays environnant.

PROCÈS CONTRE LES LARVES DES HANNETONS.

L'an 1482, et déjà les années précédentes, les larves des hannetons firent de si grands ravages dans certaines parties de la Suisse, que les autorités conçurent de graves inquiétudes pour la récolte qui devait servir aux besoins de l'année. Déjà on avait employé divers moyens pour les éloigner de la contrée, mais sans aucun succès; lorsque enfin le docteur Thüring Frikers, secrétaire de ville à Berne, conçut la bonne idée de s'adresser à l'évêque de Lausanne, persuadé que sa puissante intervention serait des plus efficaces pour anéantir cette maudite engeance d'insectes destructeurs. — Le siège épiscopal de Lausanne était alors occupé par Benoît de Montferrant, qui n'hésita point à prêter ses armes spirituelles aux gens de Berne pour confondre leurs ennemis. Or c'est au nom de Benoît de Montferrant que l'exhortation suivante fut adressée aux insectes:

«Créature déraisonnable autant qu'imparfaite, imparfaite parce qu'il n'est point fait mention de ton espèce dans l'arche de Noé, lors du déluge universel, de concert avec tes stupides alliés, tu as endommagé et en partie détruit les récoltes qui devaient servir à la nourriture terrestre des hommes et des animaux; et afin que pareil méfait n'arrive plus de ta part et de celle de tes complices, notre gracieux Seigneur l'évêque de Lausanne vous ordonne par ma bouche de vous éloigner et de vous désister de votre criminelle entreprise: ainsi, d'après son ordonnance, en son nom, et par la vertu de la Sainte Trinité, par le mérite de notre Sauveur Jésus-Christ, et en vertu de l'obéissance due à la sainte Eglise, je vous adjure, vous conjure et vous ordonne de vous éloigner, dans l'espace de six jours, de tous les prés, des jardins, des champs et de tous les lieux cultivés pour servir à l'alimentation des hommes et des bêtes, et de vous retirer vous et vos complices, en des lieux où vous ne puissiez nuire, ni ouvertement ni secrètement, aux fruits qui font la nourriture des hommes et des animaux. Cependant, le cas échéant que vous eussiez eu des raisons d'en agir de la sorte, je vous enjoins, au nom de la sainte église, à laquelle vous devez soumission et obéissance, de comparaître, ou votre avocat, le sixième jour après la présente ordon-

mance, par devant monseigneur l'évêque de Lausanne, ou son vicaire, siégeant pour le présent à Avenches, lorsqu'il sonnera la première heure après midi, afin qu'il soit fait selon droit, et que votre justification soit entendue, et que vous soyez condamnés comme il convient en pareil cas, par des malédictions et des conjurations, selon les formes reçues en droit. »

L'avocat des larves de hannetons était un nommé Perrodet de Fribourg, qui n'obtint pas gain de cause pour ses cliens; car dès que la procédure fut terminée, l'évêque prononça la sentence des coupables, et l'on remarque le passage suivant dans le prononcé de cette sentence :

« Après avoir fait un mûr examen des pièces du procès, nous confirmons l'arrêt prononcé contre eux (les larves), et nous les adjurons, dans la personne de Jean Perrodet, leur représentant, ainsi nous les chargeons de notre exécration, et nous les maudissons, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; et nous leur ordonnons de quitter sans délai les champs, les prés et les jardins; et en vertu de la présente sentence, nous vous déclarons maudits et excommuniés, et que par la puissance du Dieu tout-puissant, vous restiez maudits en quelque lieu que vous vous trouviez, et qu'il ne reste rien de vous et de votre espèce que ce qui pourrait être utile au genre humain. «

En dépit de cette formidable condamnation, les audacieux insectes demeurèrent tranquilles possesseurs de leur mystérieux royaume, et continuèrent sans se gêner, à vivre aux dépens des bipèdes, dont ils bravaient la colère et les conjurations. — Dix ans plus tard, le clergé du canton d'Uri réclama pour le même fait les bons offices de monseigneur l'évêque de Constance. Le vicaire général leur recommanda de s'abstenir de danser et de jouer les jours de fêtes et les dimanches, mais plutôt de aire force processions, de jeûner et de prier assidument, de lire des messes, et de chanter ensuite des litanies, sans négliger les conjurations prescrites en pareil cas.

LE KILTGANG,

OU LA VISITE NOCTURNE.

Au milieu de tant d'usages et de mœurs populaires qui existent en Suisse, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et qui se perpétuent, on ne sait trop pourquoi, il faut signaler le Kiltgang établi dans la majeure partie de la Suisse allemande, sauf quelques légères nuances dans la forme. De temps immémorial les jeunes filles du canton de Berne jouissent du privilége de recevoir la nuit la visite d'un ou de plusieurs admirateurs de leurs charmes. C'est du samedi soir au dimanche matin qu'il est de



règle chez les jeunes gens de profiter d'une telle faveur. Il ne faut point trop se hâter de condamner cette coutume dont l'origine se retrouve dans l'histoire des anciens Germains, au lieu d'être le résultat de la dépravation de mœurs des siècles derniers. Cet usage se retrouve encore chez les Allemands et chez plusieurs peuples du nord. Quoique assurément ces visites ne soient pas sans aucun danger, cependant il y règne d'ordinaire plus de décence qu'on ne pourrait se l'imaginer. Entièrement privés pendant une partie de l'année de la société des femmes, les montagnards suisses cherchent ensuite à s'en rapprocher le plus souvent possible; et certes il ne faut point trop en vouloir à un jeune homme qui cherche à lier une connaissance intime avec celle qu'il se propose de prendre pour sa compagne. Des châlets où ils passent l'été, ils ne craignent pas de faire de nuit une route de trois ou quatre lieues pour descendre dans la vallée. Le jeune amoureux se rend sous la fenêtre de la chambre qu'occupe celle qui l'attend; il y récite certaine formule qui souvent est rimée : la fille y répond, et après avoir échangé quelques phrases, on arrête une capitulation; puis le galant escalade la maison à l'aide d'une haute pile de bois qui se trouve ordinairement rangée symétriquement devant les maisons bernoises, et s'assied sur le bord de sa fenêtre. C'est la coutume qu'on lui offre une petite collation qu'il a certes bien méritée, et qui consiste en eau de cerises et en pains d'épices, que le jeune homme partage avec sa belle. Suivant le degré de familiarité qui existe entre eux, et selon les vues plus ou moins sérieuses du galant, ce dernier reste dehors ou entre dans la chambre, d'après les conditions de la capitulation. Dans l'un et l'autre cas, la conversation se prolonge ordinairement jusqu'à ce que l'aurore donne le signal de la retraite. Mais cette retraite n'est pas sans péril pour l'amant favorisé, surtout s'il n'est pas du même village : souvent des jaloux le guettent au passage, ils lui administrent une volée de coups de bâton, et on le ménage d'autant moins

que les auteurs de l'attentat peuvent garder l'incognito, grâce aux voiles de la nuit. Aussi arrive-t-il par fois que le malencontreux soupirant est fort maltraité en pareilles rencontres et qu'il est tout honteux le lendemain d'avoir à rendre compte aux curieux des nuances de bleu et de rouge qui sont venues sillonner son visage.

Un jeune homme d'Immensée sur le lac de Zoug, afin d'éviter de fâcheuses rencontres et d'abréger la longueur de la route, avait coutume de traverser le lac à la nage pour se rendre auprès de son amante : celle-ci demeurait sur la rive opposée, à une forte demi-lieue de distance, en ligne directe. La lampe qui éclairait la chambre de sa belle servait de fanal à l'aventureux jeune homme qui souvent, plusieurs fois dans la semaine, bravait ainsi l'obscurité, la fatigue et la fraîcheur des ondes.

Si en dépit de tous les obstacles qu'on lui suscite, le prétendant épouse une fille d'un autre village que le sien, il lui reste encore une épreuve à subir, laquelle ne l'expose cependant à d'autres dangers que d'avoir le timpan déchiré; mais comme les époux s'attendent à cet assaut, ils ont le temps de prendre les précautions nécessaires. Ainsi donc, la nuit qui suit les noces, les garçons du village où résidait la jeune mariée, s'arment de chaudrons, de clochettes de vaches, de cornets de bergers, enfin de tous les instrumens de nature à faire beaucoup de bruit. Accompagnant leur marche des sons effroyables de ces divers instrumens, ils se rendent tumultueusement au village des nouveaux mariés. Mais comme de pareils vacarmes peuvent donner lieu à des enquêtes juridiques, ils se travestissent de la manière la plus bizarre afin de ne pas être reconnus, et pour plus de précautions plusieurs d'entr'eux s'arment de longues perches au bout desquelles ils suspendent des guenilles enduites de suie; et alors gare aux curieux qui, non contens d'entendre, voudraient mettre le nez aux fenêtres. — Arrivé devant la maison des époux, le bruyant cortége s'arrête, les instrumens suspendent leur vacarme, et un malin de la bande se met alors à faire un narré improvisé, tiré de la chronique scandaleuse des deux époux; les railleries les plus piquantes, les allusions les plus mordantes n'y sont point ménagées. Après un épilogue en harmonie avec le reste de la comédie, une fanfare infernale, accompagnée de huées, termine une farce qui n'est pas du goût de chacun.

GRANDSON.

Grandson est une petite ville du canton de Vaud, agréablement située sur le lac de Neuchâtel, à 3/4 de lieue d'Yverdon. On ne connaît pas l'origine de cette ville, qui est très-ancienne, à en juger d'après l'intérieur de son église, dont les colonnes sont couvertes de chapiteaux en granit fort curieux. On voit dans le port de cette petite cité un grand bloc de rocher que l'on croit avoir été consacré au culte de Neptune. A l'extrémité de la ville, du côté d'Yverdon, était un couvent de cordeliers; à l'autre extrémité, sur une hauteur, est situé le château de Grandson, si célèbre dans les annales de l'histoire suisse. Ce château, fort autrefois, domine la ville et le lac; c'était le manoir des seigneurs de Grandson, dont la race s'éteignit en 1398, et dans son enceinte sont nés plusieurs hommes illustres dans l'histoire du pays : Lambert, évêque de Lausanne au 11me siècle; Aymo, évêque de Genève en 1219; Othon, évêque de Bâle en 1305, et plusieurs chevaliers et paladins renommés par leurs faits d'armes. — Grandson passa ensuite à la maison de Châlons, dont Louis de Châteauguyon fut le dernier propriétaire, lorsqu'à l'époque de la guerre de Bourgogne, les Suisses s'en emparèrent comme appartenant à un des sujets du duc de Bourgogne.

C'est au mois de février de l'an 1476 que Charles-le-Téméraire vint mettre le siége devant Grandson avec une armée de 50000 hommes Comme nous l'avons déjà dit, ce prince surpassait tous les potentats de l'Europe en luxe et en magnificence. Trois ans avant cette époque, il avait eu une entrevue avec l'empereur Frédéric à Trèves, dans laquelle les seigneurs de la cour des deux princes firent tous leurs efforts pour se surpasser les uns les autres en fait d'ostentation : mais les princes allemands, malgré tous leurs efforts, se trouvèrent encore éclipsés par les plus simples seigneurs bourguignons.

Si les princes et les seigneurs les plus puissans de l'Europe se trouvaient éblouis par la splendeur de la cour de Bourgogne, que devaient penser les Suisses à l'aspect de tant de richesses, eux qui pour la plupart n'avaient jamais vu de l'or ni de pierres précieuses? Le camp du duc devant Grandson ressemblait à une ville opulente, habitée par des princes et des seigneurs qui semblaient être là pour leur plaisir (*); car combattre ces Suisses, ces paysans et ces vachers était une occupation peu digne d'aussi beaux damoiseaux qui croyaient leur faire beaucoup d'honneur en les tuant de leur propre main. Ce camp, disposé en forme de demi-lune, occupait une étendue considérable, depuis le pied du Jura, entre Champvent, Baumes et Concise, jusqu'au lac. — A peine arrivé devant la ville

(*) A grandes chevauchées, dit Hugues de Pierre, chroniqueur de Neuchâtel, venait le duc Charles avec moult gendarmes de pied et de cheval, répandant la terreur au loin par son ost innombrable. Là étaient cinquante mille, voir plus, de toutes langues et contrées, force canons et autres engins de nouvelle facture, pavillons et accoutremens, tout reluisans d'or, et grande bande de valets, marchands et filles de joyeux amour (3000), etc.

de Grandson, Charles lui fit donner l'assaut, pensant emporter d'emblée cette petite place; mais il fut rudement repoussé. Tout furieux de cet échec, il commanda un nouvel assaut avec toutes les forces dont il pouvait disposer. La garnison, forte de 800 hommes, composée de Bernois et de Fribourgeois, qui étaient commandés par George de Stein, de Berne, ne pouvait résister long-temps au milieu d'une ville mal fortifiée, à une puissance si formidable; elle se fraya un chemin au travers des Bourguignons, et se retira dans le château. Le canon bourguignon tonnait continuellement depuis les hauteurs; des batteries dressées au bord du lac empêchaient toute tentative pour secourir le château. Les Bernois avaient envoyé, par le lac, Dittlinger avec trois cents hommes, des vivres et des munitions, depuis la ville de Neuchâtel, pour secourir la garnison; mais ils trouvèrent tous les abords par eau et par terre tellement hérissés d'hommes et de canons, qu'il leur fut impossible d'approcher. Après avoir examiné les tours écroulées, les murs percés, Dittlinger fut obligé de se retirer, non sans avoir donné un signal au son du tambour à la garnison qui y répondit en dansant sur les bastions. Cependant ce n'était pas la joie qui l'invitait à la danse, car elle était réduite à une bien triste extrémité: — les créneaux étaient détruits; le commandant George de Stein était malade, les vivres manquaient et le nombre des défenseurs était réduit de beaucoup. Deux soldats traversèrent le lac au péril de leur vie et allèrent à Berne rendre compte de l'état où se trouvait la garnison. Mais les Confédérés ne voulurent rien entreprendre avant d'être tous réunis. Les assiégés commencèrent à se décourager; Jean Weiler qui avait succédé à George de Stein dans le commandement, ébranla leur constance par ses discours: disant que c'était folie de de résister plus long-temps à une telle puissance, que la manière actuelle de faire la guerre était bien différente de ce qu'elle était autrefois, que n'ayant pas l'espoir d'être secourus à temps, il valait mieux réserver leurs bras pour des momens plus opportuns que d'attendre la mort dans cette enceinte. Mais Jean Müller, l'un des capitaines, et beaucoup d'autres, étaient d'un avis bien opposé et plus conforme à leur courage. — Cependant le duc était dans une grande colère de se voir arrêté avec toute son armée pendant dix jours devant un misérable château; il commanda un nouvel assaut et fit signifier à la garnison que si elle ne rendait aussitôt le poste, il ferait pendre sans miséricorde tous ces vilains. Mais les assiégés répondirent que ni portes ni poternes ne seraient ouvertes sans le bon vouloir de messieurs des alliances. Alors un gentilhomme bourguignon, le sire de Ronchant, qui connaissait les Suisses et parlait leur langue, demanda à parlementer avec la garnison. D'un ton amical et affectueux il leur dit: La réponse que vous avez faite à la sommation du duc est digne de votre vaillance: Monseigneur estime votre courage, mais ne le poussez pas à bout, car il est terrible et intraitable dans sa colère, et si vous laissiez passer le moment où il serait de bonne composition, il n'y aurait point de grâce pour vous. Du reste, à quoi bon votre résistance? n'avez-vous pas vu la dernière nuit la rougeur au delà de ces collines: c'étaient les flammes qui détruisaient Fribourg; oui, Fribourg n'existe plus, il a été surpris; ni hommes, ni femmes, ni enfans n'ont été épargnés. Delà l'armée s'est dirigée sur Berne et Soleure, les prêtres et les femmes de cette première ville sont venus humblement à sa rencontre, demandant miséricorde; mais monseigneur le duc a juré la destruction de Berne; les Confédérés se sont dispersés, et personne ne résiste plus à la puissance du duc de Bourgogne que vous: votre vaillance lui plaît; nous avons demandé grâce pour vous et il m'envoie vous offrir la libre sortie hors du château, pensant qu'une aussi bonne nouvelle me mériterait une récompense de votre part.» — «Fort bien,» répliqua Müller, «mais comment votre duc a-t-il tenu parole à la garnison de Briey en Lorraine?» — Ah! le cas était bien différent,» reprit Ronchant; «d'ailleurs je suis gentilhomme et croyez-vous que je voudrais manquer à ma parole par une trahison? Du reste vous n'avez plus qu'un moment pour vous décider, pensez à ce que vous faites.» Des femmes de mauvaise vie, gagnées par les Bourguignons s'étaient introduites de la ville dans le château et n'avaient pas peu contribué à démoraliser plusieurs soldats. Wyler profita du moment pour recommencer ses lâches insinuations, disant qu'un noble et puissant prince comme le duc de Bourgogne ne trahirait point sa parole et que leur ami le sire de Ronchant était un homme d'honneur auquel on pouvait se fier. Enfin cette fois cet avis l'emporta, on compta cent écus à Ronchant sous la conduite duquel la garnison sortit du château et se présenta devant le duc. — «Par Saint George!» s'écria-t-il, «que font ces gens ici, et quelles nouvelles m'apportez-vous?» — «Monseigneur,» répliqua Ronchant, «c'est la garnison de Grandson qui s'est remise à votre miséricorde.» «Je n'ai rien promis à ces gens-là,» dit le duc, en leur tournant le dos. Aussitôt les Suisses furent attachés ensemble par dix, quinze ou vingt, les mains derrière le dos, au milieu des railleries et des insultes des Bourguignons. Alors arrivèrent les gens d'Estavayer et d'Yverdon, que les Suisses avaient si cruellement traités quelque temps auparavant, criant vengeance: le comte de Romont, Château-Guyon et même Ronchant se joignirent à eux pour représenter au duc que par la terreur il se ferait ouvrir toutes les portes des villes. Le duc abandonna les Suisses au bourreau. Wyler et le plus grand nombre d'entre eux furent, le même jour pendus aux arbres au bord du lac, et Müller avec les autres,

furent le lendemain attachés à de longues cordes et traînés dans le lac jusqu'à ce qu'ils fussent tous noyés. La garnison était alors réduite à 450 hommes. Le calme et la résignation avec lesquels ils subirent leur sort parut d'un augure effrayant à leur bourreau, aucun ne fit de reproches à l'autre, aucun ne fit paraître le moindre trouble. Trois jours après se donna la mémorable bataille de Grandson (Voy. N° 3 de la 1re année) où les Suisses vengèrent leurs frères pendus et noyés et où Charles paya chèrement son parjure. Après la défaite des Bourguignons, lorsque les Suisses aperçurent les défenseurs du château de Grandson encore suspendus aux arbres, rien ne put modérer leur fureur. Le château était occupé par des Bourguignons qui ayant tout à craindre de la vengeance des Suisses se rendirent à discrétion; mais les gens de Berne et de Fribourg, n'écoutant que leur ressentiment, en précipitèrent une partie du haut des tours et pendirent les autres aux arbres à la place des leurs: à peine si les chefs purent sauver un gentilhomme en le cachant, pour être échangé contre Brandolf de Stein; quelques jeunes pages trouvèrent cependant miséricorde. Les confédérés cédèrent Grandson, en même temps que Morat et Echallens, aux états de Berne et de Fribourg, moyennant une somme de 20,000 florins que ceux-ci leur payeraient. Le château de Grandson fut dès lors alternativement occupé par des baillis Bernois et Fribourgeois jusqu'en 1798.

LE SIÉGE DE GREIFENSEE.

Greifensee est une petite ville du canton de Zürich, agréablement située près d'un joli lac qui porte le même nom. Le château de Greifensee a acquis une triste célébrité dans l'histoire suisse.

La guerre civile commencée par le canton de Zurich, d'une part, et ceux de Schwiz et Glaris, de l'autre, en 1439, embrasa bientôt toute la Suisse, qu'elle désola pendant sept ans. Le canton de Zurich était complètement ravagé, sauf la capitale et quelques places qui se défendaient vaillamment. Cette guerre était menée avec un acharnement et une férocité inouie. A côté de scènes d'une impiété révoltante et de fureur brutale, on vit aussi briller des traits d'héroïsme et de noblesse. Au printemps de 1444, presque tous les cantons suisses et leurs alliés s'étaient ligués contre Zurich qui avait pris l'Autriche pour alliée. Les confédérés assiégeaient Zurich, mais avec peu de succès: ils avaient saccagé tout son territoire, pillé et incendié les villages environnants. Les monastères et les églises n'avaient pas été plus ménagés; on emportait jusqu'aux cloches; on viola les tombeaux pour y chercher des trésors, et les ossemens des morts servirent de jouet à la soldatesque effrénée. A la fin d'avril de cette année, les chefs de l'armée confédérée, à laquelle venaient de se joindre les bannières de Berne et de Soleure, délibérèrent sur la question de savoir de quel côté elles tourneraient leurs armes; lorsque les capitaines de Schwiz proposèrent de mettre le siége devant la ville et le château de Greifensee, pour se venger des insultes qu'ils disaient en avoir reçues, même pendant la dernière trève. La proposition fut acceptée, et l'armée se mit en mouvement. — Jean de Breitenlandenberg, surnommé Jean l'intrépide, (Wildhanns), à cause de sa vaillance, commandait la garnison du château composée seulement de 70 à 80 hommes: mais chacun de ses hommes était un héros, et tous étaient entièrement dévoués à leur chef. Lorsqu'on aperçut dans l'éloignement l'incendie des maisons et des villages rougir le ciel, le commandant ne douta plus que l'armée confédérée n'approchât, et ne vînt investir Greifensee. Alors il fit diriger vers Zurich les femmes et les enfans, ainsi que toutes les bouches inutiles; bien résolu de défendre la place jusqu'à la dernière extrémité. Il espérait que l'armée des Armagnacs, commandée par le Dauphin, et dont on connaissait les projets à l'égard de la Suisse, viendrait bientôt le délivrer. — Le premier jour de mai, les confédérés arrivèrent avec des forces considérables devant Greifensee, qu'ils entourèrent tout aussi tôt, et donnèrent l'assaut à la ville, qui était à cette époque assez bien fortifiée et plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui. La garnison perdit six hommes dans cette attaque. Jean l'intrépide vit bien l'impossibilité de défendre l'enceinte de la ville avec le peu de monde qu'il avait sous ses ordres, et pour ne pas risquer de tout perdre en voulant tout conserver, il se décida à abandonner la ville et à se borner à la défense du château. La nuit suivante il effectua sa retraite, après avoir mis le feu en plusieurs endroits de la ville. Mais, à son insu, et contre ses ordres, beaucoup d'habitans, et particulièrement des femmes, au lieu de se diriger vers Zurich, étaient restés cachés dans leurs maisons. Surprise par les flammes, toute cette population ignorée poussait des cris lamentables; les femmes portant leurs enfans sur leurs bras, et à demi nues, sortaient par les fenêtres de leurs habitations enflammées, couraient çà et là, cherchant une issue pour sortir de la ville, qui n'était plus qu'une masse de flammes. Le plus grand nombre, après avoir abandonné à l'incendie toute leur fortune, parvinrent à gagner la campagne, où ils furent recueillis par les confédérés. — Les assiégeans battaient continuellement en brêche les murs du château au moyen de leurs machines de guerre et de leur artillerie, qui, à dire vrai, était peu redoutable à cette époque, et ne fit guère de mal aux assiégés. — Bien que le château fût tellement cerné

de toute part, que rien ne pouvait y entrer ni en sortir, la garnison n'en déployait pas moins une résistance des plus vigoureuses; elle faisait beaucoup de mal aux assiégeans avec ses traits et son artillerie. Elle était suffisamment pourvue de vivres, de munitions et de projectiles de tout genre. Le siége durait depuis plusieurs semaines sans succès de la part des assiégeans, qui commençaient à se lasser. Tous les partisans de la cause de Zurich avaient les yeux fixés avec le plus vif intérêt sur Greifensee et sa vaillante garnison. Des volontaires offrirent de faire une diversion sur le territoire ennemi, dans l'espérance de le forcer à lever le siége. D'autres voulaient faire une attaque du côté du lac pour attirer l'attention des assiégeans de ce côté-là et profiter de cette circonstance pour secourir la garnison. Mais soit la crainte d'une défaite, soit par tout autre motif, Zurich s'opposa à cette entreprise et abandonna Greifensee à son sort. Néanmoins Jean l'intrépide continua à se défendre vaillamment, sans se laisser intimider par le nombre toujours croissant de ses ennemis; car tout ce qui était en état de porter les armes dans les cantons forestiers était réuni sous ses murs : les Bernois et les Lucernois y avaient aussi amené leurs plus gros canons, mais sans obtenir plus de succès. Enfin, fatigués de la durée du siége, et après avoir perdu un grand nombre de leurs meilleurs guerriers, les confédérés songeaient à se retirer, lorsqu'un paysan des environs, nommé Maler, soit par des motifs de vengeance, soit par cupidité ou par méchanceté, trahit la garnison de Greifensee. Le château était bâti sur un rocher solide, et ne pouvait pas être attaqué par la mine, excepté sur un seul point, qu'il était impossible de connaître sans en avoir été prévenu. Maler se rendit donc dans le camp des assiégeans et leur découvrit le côté faible des murailles. Les confédérés ne négligèrent point cet avis; ils construisirent une tortue ou couvert solide qu'ils poussèrent pendant la nuit jusqu'au pied de la muraille. Là se croyant à l'abri des traits de l'ennemi, ils travaillèrent activement à une mine. — Cependant Jean l'intrépide ayant prévu la possibilité de cet incident, avait fait placer sur la muraille la pierre de l'autel de l'église, et tandis que les assiégés se félicitaient de leur succès, il la fit tomber sur la machine et les mineurs qui travaillaient au dessous : tous furent écrasés. Les assiégeans frémirent de rage à ce spectacle, et ils jurèrent de se venger. A cet effet ils construisirent une nouvelle tortue beaucoup plus solide que la première; beaucoup de travailleurs furent placés en dessous, et parmi eux dix forgerons, continuellement occupés à réparer les outils des mineurs. Les assiégés firent tous leurs efforts pour détruire cette nouvelle machine, ils précipitèrent sur elle des tonneaux remplis de pierres et de l'eau bouillante, pensant de la sorte inquiéter les travailleurs; mais toutes leurs tentatives furent inutiles, et ils étaient en trop petit nombre pour entreprendre d'autres travaux ou faire une sortie. Alors seulement ils commencèrent à concevoir de l'inquiétude, car malgré l'épaisseur et la solidité de la muraille, les mineurs faisaient des progrès rapides, et leurs travaux allaient bientôt arriver à bonne fin. A mesure qu'ils avançaient, ils revêtaient la galerie avec des pièces de bois afin qu'aucun éboulement ne pût avoir lieu avant la fin des travaux. Tout était prêt, on allait mettre le feu au bois qui dans la mine soutenait les fondemens de la muraille; celle-ci se serait infailliblement écroulée et aurait laissé un large passage aux assiégeans. Il était impossible à la faible garnison de soutenir un instant de plus le choc de toute cette armée montant à l'assaut : alors ils firent des propositions pour la reddition de la place, ne demandant que la vie sauve; et c'était bien le moins que l'on pût accorder à ces braves. Mais on leur répondit que ne pouvant échapper, ils étaient déjà prisonniers par le fait, et qu'ils n'avaient ainsi aucunes conditions à prescrire : «Dans ce cas,» répondit Jean l'intrépide, «nous vendrons chèrement nos vies, et les ruines du château nous serviront de tombeau! — Cependant de part et d'autre on en vint bientôt à de meilleures idées. A la vérité les courageux guerriers renfermés dans le château ne craignaient point la mort; mais les hommes grossiers de ce temps-là qui ne se faisaient aucun scrupule d'incendier et de piller les églises, se faisaient néanmoins un cas de conscience de mourir sans s'être confessés, et dans le château il n'y avait point de prêtre. D'autre part les assiégeans ne voulaient point perdre le riche butin qu'ils se promettaient de trouver dans le château. On convint donc d'une capitulation, qui, bien que faite en termes vagues, faisait espérer à la garnison d'avoir la vie sauve. Mais Reding qui commandait le siége, avait juré en lui-même qu'aucun n'échapperait à sa vengeance. Ce fut avec l'aide de la garnison elle-même que les assiégeans montèrent au château avec des échelles, car la porte était si bien barricadée qu'il était impossible de l'ouvrir. Tandis que l'on vidait les magasins encore bien fournis de toute sorte de provisions, et que l'on distribuait les armures, les armes, les munitions et une quantité d'objets qui y avaient apportés par les habitans des environs pour être mis en lieu de sûreté, on faisait descendre les braves qui avaient si bien combattu, les mains liées derrière le dos comme des malfaiteurs. C'était le 26e jour depuis le commencement du siége. Le lendemain matin tous les prisonniers, au nombre de 72, furent conduits dans un pré où était déjà assemblé un conseil de guerre convoqué par Reding pour décider de leur sort; car il prétendait que le mot équivoque de grâce employé dans la capitulation ne déterminait rien. — Un homme de Schwiz prit le premier la parole : son opinion était que tous devaient être mis à mort, à l'exception d'un guerrier appar-

tenant à une bonne famille de Schwiz, mais qui, fidèle au serment qu'il avait prêté à Zurich, avait contribué vaillamment à la défense de la place. Un autre opinait pour la mort de tous les braves à l'exception de 30 hommes, bourgeois de Greifensee, et qui n'ayant fait que leur devoir comme sujets de Zurich, devaient être épargnés. L'opinion de la multitude était celle de celui qui avait parlé le premier. — « Confédérés ! » s'écria alors le capitaine Holzach, de Menzingen près de Zoug, « Confédérés ! » craignez Dieu, ne versez pas le sang innocent. Jean de Landenberg a noblement défendu le poste qui lui a été confié par ses combourgeois ; pouvait-il agir autrement sans se déshonorer? Celui dont l'ame est étrangère à tout sentiment d'honneur, doit au moins considérer qu'il combat pour conserver sa fortune. Et ceux qui sont guidés par le devoir, par l'affection, ceux-là devaient-ils abjurer leurs convictions au moment du danger? Ceux dont les champs sont ravagés et les maisons détruites par la guerre, ces pères de famille dont la dernière ressource est d'exposer leur vie daus les combats pour gagner le morceau de pain qui doit servir à la subsistance de leurs enfans, voulez-vous les tuer? Voulez-vous encore massacrer ceux qui ont combattu pour leur patrie et pour leurs biens? Confédérés, craignez Dieu et pensez à votre salut! »

Croirait-on que le discours de ce digne homme fut accueilli avec les signes les moins équivoques de mécontentement par la multitude sanguinaire! Reding craignant déjà que sa proie ne lui échappât, dit avec emportement à Holzach, qu'il n'y avait qu'un traître, secrètement dévoué à l'Autriche, qui pût tenir un pareil langage. — « Personne plus que moi, répliqua Holzach indigné, n'a donné des preuves de dévouement aux confédérés ; non pas même toi, Reding; tu ne pouvais t'en vanter. J'ai rempli mes devoirs en conscience envers notre commune patrie, j'ai en toute occasion cherché son honneur et ses intérêts avec un cœur aussi désintéressé que le tien ne pourrait l'être » ! Les clameurs et l'agitation devinrent toujours plus bruyantes, et le parti de la vengeance l'emporta avec une fureur aveugle sur celui de l'honneur et de l'humanité. Reding consentit cependant à une concession : « Eh bien ! s'écria-t-il, que l'on épargne les bourgeois de Greifensee, mais que tous les autres meurent. » Alors des voix s'écrièrent : « Hypocrite, finis ton oeuvre, abreuve-toi de sang, ou deviens homme tout-à-fait. » Puis d'autres voix se firent entendre, criant avec fureur : « Point de quartier, à mort, tous à mort! »

Jean de Landenberg, témoin de cette scène ainsi que les autres prisonniers, s'écria d'une voix forte : « Prenez ma tête, mais pourquoi traiter en coupables ceux-ci qui n'ont fait que leur devoir en combattant pour leur patrie! » Alors on vit arriver une foule de vieillards, de femmes et d'enfans ; les pères,



les épouses et les fils des prisonniers de Greifensee, poussant des gémissemens et portant tous les signes du désespoir. Mais ce fut en vain qu'ils se prosternèrent aux pieds de ces bourreaux, et qu'ils essayèrent de les fléchir ; le tumulte allait toujours croissant, et bientôt on n'entendit plus que des cris de rage et de sang, sans qu'aucune voix n'osât plus s'élever en faveur de la clémence et de l'honneur. Pour la forme cependant on recueillit les votes; et l'on vit bientôt Reding entouré d'une effrayante majorité avide de sang, au sein de laquelle les soldats de Schwiz figuraient en très-grand nombre. Alors de nouveaux cris de désespoir s'élevèrent parmi les pères, les mères et les femmes des victimes, mais rien ne put ébranler ces cœurs impitoyables. Le plus petit nombre, ceux qui avaient voté pour la clémence, s'éloignèrent alors la douleur dans l'âme, pour ne pas être les témoins de l'œuvre sanguinaire qui allait commencer. Après que les prisonniers se furent confessés, Jean de Landenberg s'approcha de ses compagnons : « Il faut, leur dit-il, nous soumettre à la volonté de Dieu, mes amis; mais pour que nul ne pense que Jean l'intrépide, qui a vécu et combattu avec vous, et qui vous a amenés ici, ait pu concevoir la pensée ou le désir de se séparer de vous à ce moment suprême, mes fidèles compagnons, je marche le premier à la mort; Dieu nous ait en aide! » Puis s'avançant avec calme et fermeté au milieu du cercle où se tenait le bourreau de Berne, le glaive à la main, il lui dit : « Maître Pierre, fais ton devoir! » Sa tête tomba, deux autres tombèrent encore après la sienne. Alors le bourreau s'arrêta et regarda Reding d'un air suppliant, espérant découvrir dans ses yeux quelque signe de clémence et de pitié. Reding le comprit; mais moins humain que le bourreau, il lui

cria : « Fais ton métier, sinon un autre le fera en commençant par toi ! » Dans cet instant on vit voler deux pigeons blancs au dessus du lieu du supplice, ce qui ne manqua pas de faire une forte impression sur un grand nombre des assistans qui considéraient cette circonstance comme un indice certain de l'innocence des victimes que Reding faisait décapiter. Félix Ott, Jean Escher, et Henri Keller, des familles les plus illustres de Zurich furent ensuite mis à mort. — Lorsque le bourreau en vint au dixième prisonnier, il voulut l'épargner et le mettre de côté d'après un ancien droit appelé droit impérial, acquis à l'exécuteur des hautes œuvres, de pouvoir, dans les grandes exécutions, disposer à sa volonté du dixième homme. Mais Reding lui cria de nouveau ; « Ici point de droit impérial, nous suivons le droit du pays ! » Vingt têtes étaient sur le terrain, le bourreau laissa tomber son glaive et osa encore demander la grâce des survivans. « Tais-toi, bavard, et continue, lui dit Reding. La trentième tête tomba, ainsi que la quarantième. La terre était abreuvée de sang, elle refusait d'en boire davantage, le sang restait à la surface formant une vaste mare. Maître Pierre essaya encore de fléchir le cœur insensible de Reding, mais toujours inutilement, et ce fut en gémissant qu'il dut encore ôter la vie à un bon nombre de jeunes gens qui venaient de quitter leurs mères ou de jeunes épouses éplorées. — La cinquantième tête avait roulé sur la terre, et le jour était à sa fin. Maître Pierre espérait qu'avec la nuit cette horrible boucherie cesserait, mais il se trompait : Reding fit apporter des torches allumées pour éclairer ce hideux spectacle, rendu plus hideux encore par la lueur rougeâtre de la flamme et le silence qui n'était interrompu que par le glaive du bourreau : quand il frappait une nouvelle victime, un grand nombre de ceux qui avaient désiré ce spectacle étaient maintenant muets et glacés d'horreur. Déjà 62 cadavres ensanglantés formaient un rempart autour du bourreau ; il restait encore dix prisonniers : c'étaient des vieillards avec de longues barbes blanches ou des adolescens à peine sortis de l'enfance. Les uns auraient désiré vivre encore le peu de jours qui leur restaient, les autres étaient à peine entrés dans le monde qu'à leur grand regret ils devaient déjà quitter. Quoique le farouche Reding ne voulût faire grâce de la vie à aucun d'eux, il s'éloigna dans ce moment de cette scène de carnage, soit qu'il fût vaincu par la fatigue, soit qu'il crût que sa présence n'était plus nécessaire. Alors personne n'éleva plus la voix pour demander la mort des malheureux, qui furent ainsi sauvés. Chacun saisi de terreur se hâta de quitter cette scène de désolation où la fumée du sang répandu obscurcissait la lumière rougeâtre des flambeaux. Cette action eut lieu le 28 mai 1444. — Un pieux gentilhomme du voisinage, Gaspard de Bonstetten, parent des Landenberg et bourgeois de Zurich, lequel avait été à l'abri des fureurs de la guerre, parce qu'un Bubenberg de Berne était le père de la femme de son fils, Bonstetten vint avec une troupe des siens rendre les derniers devoirs à tous ces cadavres. Le corps de Jean l'intrépide fut déposé avec deux de ses plus fidèles serviteurs dans le tombeau des Landenberg à Turbenthal ; les autres furent ensevelis près de l'église d'Uster. Sur le lieu même de l'exécution les Zuricois firent plus tard élever une petite chapelle où toutes les semaines on lisait une messe pour le repos de l'âme des trépassés. Mais cet endroit n'était visité qu'avec terreur par les habitans de la contrée ; là où la terre avait été abreuvée de tant de sang innocent, le sol était resté stérile et refusait de nourrir les plantes. A minuit, disait-on, on voyait des ombres errer dans ces lieux, et l'on entendait des accens plaintifs et de lugubres gémissemens. Celui qui pendant cette heure silencieuse était forcé de traverser la prairie, faisait le signe de la croix en détournant les yeux et se hâtait de s'éloigner. Longtemps après l'époque de la réformation les ossemens blanchis par le temps et entassés dans l'ossuaire, étaient encore l'objet d'une vénération superstitieuse pour les paysans des environs ; jusqu'à ce que les autorités, pour ne pas perpétuer des souvenirs superstitieux, firent répandre sur le cimetière et couvrir de sable ces restes des héroïques défenseurs de Greifensee. — Quant au château, après avoir été pillé et saccagé, il fut incendié et détruit de fond en comble. — Divers malheurs qui vinrent dès lors fondre sur la confédération, furent attribués au meurtre de Greifensee. La bataille de St Jacques qui eut lieu trois mois plus tard, ne fut pas le moindre de ces désastres. Quant à Reding, il mourut l'année suivante, dans le même temps que maître Pierre, le bourreau de Berne, était assassiné à Fribourg.

OTHON DE GRANDSON.

Le sire Othon de Grandson, d'une ancienne et illustre famille, était un chevalier accompli pour son temps. Chacun rendait témoignage de sa vaillance et de ses rares qualités : dans les guerres des rois de France et d'Angleterre, en Bourgogne et en Savoie, il avait laissé le souvenir de ses hauts faits d'armes. Mais Othon n'était pas seulement plein de vaillance : lorsque, fatigué de combats et couronné de gloire, il avait déposé le casque et l'épée, alors, prenant sa lyre, il chantait les louanges de la beauté, des mains de laquelle il avait, dans la lice, reçu le prix du vainqueur.

Sur les bords du lac de Neuchâtel est le château d'Estavayer, manoir d'une famille non moins ancienne et non moins puissante que celle de Grandson. Gérard d'Estavayer avait pour épouse la belle

et riche héritière Catherine de Belp. Cette dernière ayant eu de fréquentes occasions de voir et d'entendre le courtois chevalier de Grandson, qui venait passer maintes joyeuses journées à Estavayer, avait eu le malheur d'être trop sensible aux agrémens de son hôte, et bientôt Catherine oublia ses devoirs d'épouse. Gérard ne tarda pas à concevoir quelques soupçons de la secrète intelligence qui régnait entre son épouse et son ancien ami, et enfin il crut avoir la certitude de l'infidélité de sa noble dame ; cependant il dissimula son ressentiment, ne voulant pas rendre public le déshonneur de sa maison et répudier une femme qui lui avait apporté un riche héritage. Néanmoins il nourrissait dans son cœur des projets de vengeance, n'attendant qu'une occasion favorable pour les mettre à exécution : or, cette occasion se présenta bientôt à lui. — Amédée VII, comte de Savoie, surnommé le comte rouge, venait de mourir subitement pendant une partie de chasse, à peine âgé de trente et un ans. La rumeur publique, comme c'est assez la coutume en pareille conjoncture, fit circuler le bruit qu'il avait été empoisonné, et naturellement les auteurs du crime devaient être ceux qui avaient le plus d'espoir ou d'impatience de succéder au défunt : aussi les soupçons tombèrent-ils d'abord sur le comte Amédée, prince de Piémont. Mais ce prince était trop puissant pour être atteint par une pareille accusation; il fallait donc trouver une autre victime. Othon de Grandson avait des envieux et des ennemis à la cour du prince défunt, avec lequel il avait eu quelques difficultés, et dans cette catégorie on pouvait désigner en premier lieu Gérard d'Estavayer, qui ne voulut point perdre une si belle occasion de satisfaire sa vengeance. Les uns, guidés par l'espoir de le voir éloigné de la cour, d'autres, désireux d'avoir part au riche héritage des seigneurs de Grandson, se rangèrent du parti des envieux d'Othon, parce que c'était celui où il y avait le plus à gagner pour eux. Othon connaissant bien tout ce dont ses ennemis étaient capables, prit le parti de quitter les états du comte de Savoie, et se retira à la cour du duc de Bourgogne, où il était sûr d'être le bienvenu et de trouver protection. Effectivement ce prince protesta hautement de l'innocence d'Othon, et conjointement avec le roi de France, les ducs d'Orléans, de Bourbon et de Berry, tous parens du prince décédé, il fit des recherches sur la cause présumée de la mort du comte de Savoie, et le résultat de toutes ces recherches fut une déclaration publique donnée par ces princes, portant qu'il n'avaient rien trouvé dans la conduite d'Othon de Grandson qui fût contraire à son honneur et à la loyauté d'un fidèle sujet. Après quoi, le chevalier, méprisant les efforts de ses ennemis insidieux et leurs noires calomnies, préféra s'acquérir de la gloire et des honneurs à la pointe de son épée et rester loin de sa patrie, plutôt que d'être constamment exposé aux injures d'adversaires cachés. On le vit tour à tour sur les divers champs de bataille où les princes Français ou Anglais, dont les états étaient continuellement déchirés par des dissentions intestines, allaient vider leurs querelles.— Il semblait qu'après de longues années les ennemis d'Othon devaient avoir oublié leur haine. Mais loin de là, l'envie et la vengeance travaillèrent sourdement; jusqu'à ce qu'enfin une occasion se présenta de l'accabler. On conçoit facilement que Gérard d'Estavayer ne fut pas le dernier à susciter des ennemis à Othon, et lui-même jeta le masque au moment qu'il crut le plus propice pour assouvir sa vengeance. Il se porta alors ouvertement son accusateur devant le bailli Louis de Joinville, seigneur de Divonne, l'accusant d'être un des auteurs de la mort du comte de Savoie. Mais comme il manquait de preuves suffisantes, il offrit de soutenir son accusation par la voie du combat dans le ban de Moudon. Après qu'Othon eut accepté le défi, le jeune comte de Savoie Amédée VIII cita à jour fixe les parties devant son tribunal, afin de juger s'il y avait lieu d'accorder un duel juridique. La renommée des deux adversaires et la célébrité de la cause excitèrent vivement l'intérêt des peuples voisins. Aussi y eut-il une grande affluence de monde, au jour désigné par le prince aux deux adversaires.

Gérard d'Estavayer commença par renouveler son accusation contre Othon de Grandson et demanda que le combat se livrât selon les priviléges de la noblesse du Pays de Vaud. Puis, après avoir fait le signe de la croix, Othon prit la parole.

« Au nom de la très-sainte Trinité, de Sainte Anne et de sa benoite lignée, je nomme menteur cet homme ici présent, Gérard d'Estavayer. Nobles de Savoie, j'aurais de bonnes raisons pour demander le délai d'usage avant de livrer ce combat pour lequel je suis ici; car nous devons d'abord recommander nos âmes à Dieu, puis essayer nos membres pour juger s'ils sont en état de soutenir le combat : mais je ne désire point de délai; notre querelle pourrait amener des troubles dans les états de notre prince: qu'elle se vide aujourd'hui, et qu'aucun malheur ne s'en suive. Du reste mon vœu est que le combat ne se livre pas au Pays de Vaud, au milieu de mes ennemis. Je le répète encore, il a menti. Est-ce que le puissant roi de France, le duc de Bourgogne et les princes de la maison royale n'ont pas, après une enquête solennelle par eux ordonnée sur les circonstances de la mort du prince, reconnu mon innocence? J'ai soixante ans..... Vous, mes amis dès ma jeunesse, vous, mes frères d'armes, qui avez été témoins de mes actions, qui, ces dernières années encore, m'avez vu à Lyon, à Chambéry et à Dijon, je vous le demande, avez-vous jamais vu Othon de Grandson commettre une action indigne de son nom, une action qui puisse autoriser à le croire capable du crime qu'on lui impute? Nobles

de Savoie, ajouta-t-il, vous qui, par droit de lignage, faites partie des vassaux de la maison régnante, comment se fait-il, si j'ai commis ce crime, que vous ayez laissé à cet Estavayer le soin de venger votre souverain? Mais je connais ceux qui l'ont excité à porter cette accusation contre moi : ce sont des lâches! Si leur cause est bonne, pourquoi ne la défendent-ils pas eux-mêmes? Ils savaient qu'il était avide d'argent, que son esprit était borné; il lui ont promis une somme, et c'est pour cela qu'il suit aveuglément leur volonté : tant pis pour lui, tant mieux pour moi! »

Amédée de Savoie tint conseil avec ses nobles barons et ses conseillers; puis il se leva, s'inclina en faisant le signe de la croix, et dit :

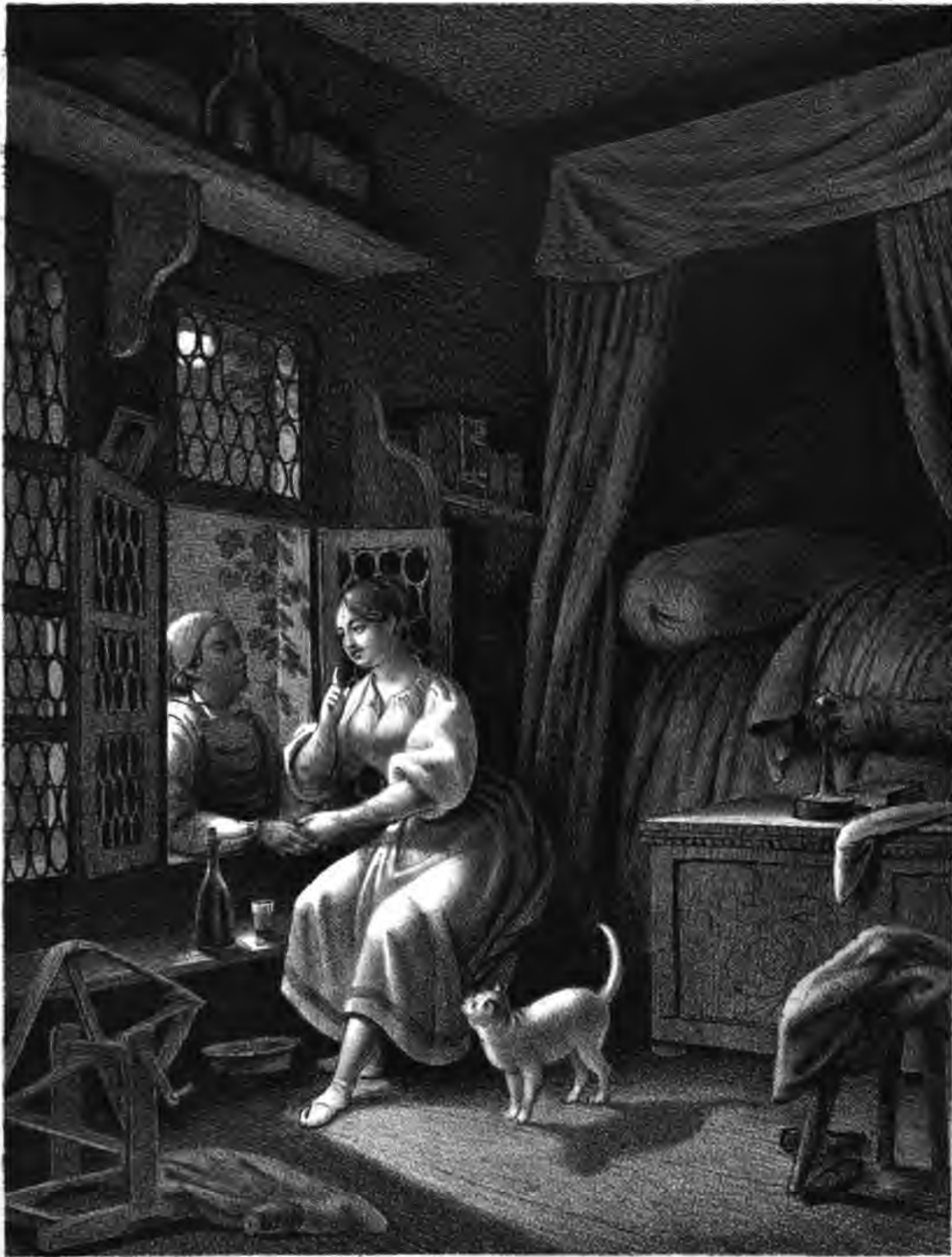
« Au nom du Père, du Fils et du St Esprit, amen! Nous jugeons et faisons savoir par la présente sentence, en demandant à Dieu qu'il fasse justice à qui de droit, que gage de bataille soit et se fasse entre les présents accusé et accusateur, que chacun fasse son devoir, et que Dieu fasse luire la vérité! »

Le jour de la justice de Dieu fut fixé à Bourg en Bresse pour le 7 août 1397, et les deux champions assignés à comparaître le dit jour dans la lice par devant Amédée et toute sa cour, portant des armes non suspectes, avec cheval de bataille, la lance, deux épées et une dague. Ensuite les deux tenans prêtèrent le serment d'usage, et chacun d'eux nomma vingt-deux seigneurs de son parti, lesquels cautionnèrent l'un et l'autre pour mille marcs d'argent la comparution des deux chevaliers sur le jour désigné. Parmi les seigneurs du parti de Grandson on remarquait Amé de Lasarraz, Henri de Colombier, le sire de Vufflens, André de Darbonnay, sire de Cossoney, et plusieurs seigneurs français ou Bourguignons. Antoine de Thurn et le sire de Blonay figuraient au nombre de ceux qui tenaient pour Estavayer. Les seigneurs de la Savoie, de la Bourgogne, et particulièrement du Pays de Vaud, étaient divisés en deux partis vivement animés l'un contre l'autre. C'était sous l'impression de la plus extrême impatience qu'on attendait le jour fixé pour le combat. Enfin le grand jour arriva.

Il y avait grande affluence de monde ce jour là à Bourg en Bresse; de toute part on vit accourir une foule de seigneurs et de chevaliers pour être témoins de ce combat singulier. Le prince et la cour s'étaient placés sur une estrade élevée; le plus près possible des barrières on remarquait les seigneurs des deux partis, que distinguaient leurs couleurs respectives : ceux du parti de Grandson portaient comme signe distinctif des aiguillettes sur leurs souliers, et ceux du parti opposé des espèces de rateaux sur leurs épaules. — Enfin les deux champions entrèrent dans la lice. Il aurait été facile à Othon de s'exempter du combat, car il était dans ce moment-là faible et maladif; mais son âme élevée ne lui suggéra aucun prétexte pour éluder le duel. Estavayer était plus jeune et plus robuste; toutes les chances étaient donc à son avantage. Au signal donné, le combat commença; les spectateurs des deux partis y prenaient le plus vif intérêt, et particulièrement les seigneurs du pays de Vaud. Mais hélas! le succès ne couronna pas la justice : Othon sentit ses forces trahir son courage; il succomba et fut tué sur la place. Son corps fut déposé dans la cathédrale de Lausanne.

Si ce différent ne se fût terminé par la mort de l'un des deux adversaires, Estavayer se serait fait un mauvais parti, car les amis d'Othon étaient nombreux et puissans. — Le seul qui tira profit de la mort d'Othon de Grandson fut Amédée VIII de Savoie qui, nonobstant les droits de Guillaume de Grandson, frère et successeur d'Othon, fit usage du droit du plus fort et s'empara de la seigneurie de Grandson et en outre de Montagny la Corbe, de Belmont et de Ste Croix, qui faisaient partie des domaines d'Othon. Ainsi s'éteignit en Suisse l'illustre maison de Grandson. Mais 60 ans plus tard on retrouve en Bourgogne un dernier rejeton de cette famille, non moins illustre qu'aucun de ses devanciers. Le chevalier Jean de Grandson, petit-fils de Guillaume, frère d'Othon, était seigneur de Pesme, l'une des plus grandes seigneurie de la Bourgogne. Sa parenté était puissante, car il comptait au nombre de ses proches les princes d'Orange, les de Vienne, les de Vergy, etc : nul chevalier de la Bourgogne ne le surpassait en vaillance sur les champs de bataille ou dans les tournois. Il vivait sous Philippe II de Bourgogne, surnommé le Bon. Ce prince porta atteinte aux priviléges de la noblesse en voulant l'astreindre à se soumettre aux mêmes formes judiciaires que les roturiers. Or, personne n'était plus jaloux des priviléges de sa caste que Jean de Grandson, et, pour les maintenir, il profita de son ascendant pour se former un parti considérable parmi la noblesse, dans le but de s'opposer énergiquement aux innovations du duc Philippe. Mais avant que le complot parvînt à sa maturité, il fut découvert, et Grandson conduit en prison à Poligny. Alors le chancelier Raulin, homme d'une naissance obscure et l'ennemi de la haute noblesse, persuada au duc Philippe de commettre une action peu digne d'un prince à qui on avait donné le surnom de Bon, et qui lui aliéna les cœurs d'une grande partie des nobles, sans en excepter même le prince héréditaire, qui fut connu plus tard sous le nom de Charles le Téméraire. Sans aucune forme de procédure, sans égard pour sa haute renommée et les brillans services qu'il avait rendus à son prince, Grandson fut condamné à mort, puis étranglé dans sa prison. Il ne laissa qu'une fille, qui épousa Philippe de Vienne. Telle fut la fin tragique d'une des maisons les plus anciennes et les plus illustres de l'Helvétie.

IMPRIMERIE DE PETITPIERRE, A NEUCHATEL.



LA VISITE NOCTURNE. | Der Kiltgang.



CHATEAU DE GRANDSON. | Schloss Grandson.



OTHON de GRANDSON ET ESTAVAYER. | Otto von Grandson und Estavayer.

LES

ROMAINS AU BORD DU LÉMAN.

Bien des siècles s'écoulèrent pendant lesquels les Helvétiens comme tous les peuples Galls ou Gaulois continuèrent leur genre de vie errant et vagabond, vivant du produit de la chasse et de leurs bestiaux. Leurs institutions politiques et religieuses étaient aussi barbares que leurs armes et leurs ustensiles : leurs mœurs n'étaient pas moins grossières; ils avaient des haches en pierres, des massues, des épieux durcis au feu qu'ils nommaient gais et qu'ils maniaient avec une étonnante habileté. Ils ignorèrent longtemps l'art de travailler le fer, et à l'époque dont nous allons parler, leurs épées étaient en cuivre ou en fer non trempé. Les Boïes et les Insubres, peuples de la Gaule Cisalpine, menacés de plus en plus d'être écrasés par la puissance de Rome, voulurent former une ligue assez puissante pour la détruire ou au moins pour lui résister avec avantage. Ils envoyèrent donc des ambassadeurs à leurs voisins les Helvètes surnommés Gaisda, de leurs épieux qui fesaient leur arme principale et que les Romains appelaient Gaesates, habitant le revers septentrional des Alpes. Ces ambassadeurs, après avoir apporté de riches présens aux chefs, leur rappelèrent que 158 ans auparavant une partie de leurs guerriers avaient passé leurs montagnes pour se joindre aux *Seuvus* et qu'ensemble ils avaient assistés au pillage et à la destruction de Rome. Ils leur représentèrent l'expédition projetée comme bien plus facile et plus lucrative que la première. Il n'en fallait pas tant pour persuader un peuple belliqueux, et bientôt une armée formidable franchit les Alpes et se joignit sur les rives du Pô aux Lingons, aux Boïes, aux Insubres et autres peuples Gaulois. Les alliés divisèrent leurs forces : une partie resta pour la défense du pays et un corps de 75 mille hommes Gésates et Cisalpins passa l'Apennin et se dirigea vers Rome en exerçant d'affreux ravages sur sa marche. A trois journées de Rome les coalisés se trouvèrent en face d'une armée romaine commandée par un préteur, qu'ils battirent; mais la nuit suivante le consul Aemilius commandant une seconde armée romaine, étant venu camper près du champ de bataille, les Gaulois, qui s'aperçurent par les feux de l'ennemi qu'il avait doublé en nombre, ne voulurent pas courir les chances d'une nouvelle bataille et par là de perdre leur riche butin. Ils prirent donc le parti, de se retirer ; mais la quantité de lourds chariots chargés de bagage, la multitude des captifs et le bétail qu'ils trainaient après eux, rendaient leur marche si lente, que deux armées romaines eurent le temps de les déborder et de leur couper la retraite. Ces deux armées étaient commandées par les consuls Atilius Regulus et L. Aemilius. Les Gaulois, ne pouvant avancer, ni reculer, furent cette fois forcés d'accepter le combat. Les Gésates (helvétiens) soit par une vaine bravade ou pour être plus agiles, se dépouillèrent entièrement de leurs vêtemens et se mirent au premier rang. Les archers romains firent pleuvoir une grêle de traits sur ces corps nuds que ne protégeaient point leurs misérables boucliers étroits, faits de planches. Ce qui surprit particulièrement les Romains et excita leur cupidité, fût les chaines, les bracelets et autres ornemens en or et en argent que portaient tous les Gésates. L'aspect de ces hommes nuds, d'une stature gigantesque, leur contenance, leurs hurlemens effroyables n'étonna pas moins les légionaires romains qui au premier abord furent saisis d'effroi. Mais ils se rassurèrent lorsqu'ils virent le désordre se mettre parmi les Gésates. Effectivement ceux ci exposés à tous les traits d'un ennemi qu'ils ne pouvaient atteindre de leurs armes, étaient transportés de rage ; beaucoup sortirent des rangs pour lutter corps à corps avec les soldats Romains ; mais là encore ils éprouvèrent l'infériorité de leurs armes. Leurs longues épées en cuivre ou en fer non trempé frappaient en vains de terribles coups sur le fer et l'acier dont étaient couverts les Romains ; leur arme se pliait à chaque coup, et à chaque coup ils étaient obligés de la redresser avec le pied ; pendant ce temps ils étaient égorgés. Les légions firent une attaque générale sur l'armée Gauloise · le combat fut terrible ; les Gésates, quoique criblés de blessures et malgré la grande infériorité de leurs armes, combattaient comme des lions et ne cédaient pas un pouce de terrain. Mais la cavalerie

Romaine, qui venait de repousser celle des Gaulois, vint attaquer à l'improviste une de leurs ailes et mit la confusion dans toute l'armée. La victoire ne fut plus longtemps indécise. 40,000 Gaulois restèrent sur le champ de bataille; 10,000 furent menés en captivité. Toutes les peuplades Cisalpines jusqu'au Pô furent alors soumises à Rome, mais aucun Romain ne franchit les Alpes. Cette bataille eu lieu 225 ans avant la naissance de Jésus-Christ. Trois ans après le roi Virdumar avec 30 milles Gésates, dont la moitié à cheval, passèrent de nouveau les Alpes et se joignirent aux Insubres sur les rives du Pô pour repousser les Romains qui avaient franchi ce fleuve. Les deux armées étaient en présence : le consul Marcellus commandait les Romains. Pendant qu'il était occupé à ranger sa ligue de bataille, son cheval effrayé par les cris des Gaulois s'élança malgré lui vers l'armée ennemie. Cet accident pouvait causer sa perte et celle de son armée, mais par sa présence d'esprit le consul le fit tourner à son avantage; comme si c'eût été sa volonté et afin de ne pas faire naître de l'inquiétude parmi ses soldats superstitieux, il laissa aller son cheval, qui en parcourant un grand demi-cercle revint sur lui-même; ce qui chez les Romains était une cérémonie du culte des Dieux. Effectivement Marcellus les invoqua et fit vœu que les plus belles armes prises sur l'ennemi seraient vouées à Jupiter. Dans ce moment Virdumar placé au front de son armée, l'aperçut et jugeant par son manteau écarlate et par les autres signes distinctifs du commandement que c'était le consul, il s'élança contre lui brandissant un énorme gais pour le provoquer au combat singulier. Ce roi ou plutôt ce chef de l'armée Gauloise était un espèce de géant, car il surpassait tous les autres par sa haute stature. Ses armes, dit un auteur romain, étaient tellement couvertes d'or et d'argent pur et des couleurs les plus vives, qu'il éblouissait comme le soleil. Marcellus jugea que ce ne pouvait être que le chef de l'armée et qu'il ne trouverait pas de plus belles dépouilles pour accomplir son vœu. Aussitôt il court à toute bride, et avant que le Gaulois ait eu le temps de se mettre sur ses gardes, il le frappe de sa lance, le renverse, et d'un second et troisième coup il l'achève. A peine s'était il emparé de sa sanglante dépouille que la cavalerie Romaine animée par la victoire de son général, qu'elle considérait comme un heureux présage, chargea l'armée Gauloise. Comme de coutume, le combat fut acharné, mais les Romains restèrent vainqueurs. Cette guerre avait causé de vives alarmes à Rome ; aussi Marcellus fut reçu avec enthousiasme par le peuple et le sénat ; on lui accorda le plus grand des honneurs militaires, le triomphe. Parmi tant de triomphes décernés par la république, aucun n'avait présenté une pompe et une magnificence pareille à celui-ci. La circonstance que le général en chef de l'armée romaine avait tué de sa propre main le général en chef ennemi, rehaussait beaucoup l'éclat de la solennité. Ce cas n'était encore arrivé que deux fois depuis la fondation de Rome. Toute la magnificence des fêtes romaines fut donc déployée pour célébrer le triomphe de Marcellus. Les rues où devait passer le triomphateur étaient jonchées de fleurs ; des troupes de musiciens, les bœufs destinés au sacrifice, aux cornes dorées et aux têtes couronnées de fleurs; de longues files de chariots chargés des dépouilles Gauloises et enfin les captifs précédaient le char du triomphateur. Les malheureux Gaulois qu'on s'étudiait à humilier, étaient les principaux parmi les captifs ; ils étaient vêtus de la saie et de la braie, chargés de chaines et avaient la tête rasée ; les spectateurs étaient saisis d'étonnement à la vue de leur haute taille, de leur figure fière et martiale. Ensuite venait le triomphateur entouré d'un nuage d'encens, vêtu magnifiquement et portant l'armure de Virdumar placée sur un tronc de chêne creux. Il était sur un char richement décoré traîné par quatre chevaux placés de front. Ses cohortes, à pied et à cheval, suivaient le char en chantant les louanges du vainqueur; chaque soldat portait une couronne de laurier. Le cortège se rendit ainsi dans le temple de Jupiter, au capitole, où Marcellus déposa les armes de Virdumar pendant que le bourreau tranchait les têtes des malheureux chefs captifs. Quant aux Gésates rien ne pu les retenir en Italie ; peu habitués à être vaincus, ils se rebutèrent de combattre des armées dont la discipline et la tactique domptaient leur courage et bravaient leur farouche valeur; ils repassèrent les Alpes et dès-lors ils disparurent de l'histoire pour ne reparaitre que cent neuf ans plus tard sous le nom d'Helvétiens. Pendant tout ce laps de temps on n'entendit plus parler de leur nation ; sans doute qu'ils préférèrent aller se battre à armes égales avec les Germains que s'épuiser en vains efforts au-delà des Alpes. Probablement que ces peuplades Transalpines furent très affaiblies après avoir éprouvé de pareilles pertes. Quand on songe, qu'elles avaient l'habitude de mener avec eux leurs familles et tout ce qu'elles possédaient, dans l'intention de se fixer dans le pays conquis, on est surpris qu'elles ne furent pas anéanties; car ce n'était pas dans les contrées qu'elles avaient quittées et laissées désertes qu'elles pouvaient se recruter. Mais d'autres peuples, de

même origine et de mœurs semblables venaient repeupler les contrées abandonnées jusqu'à ce qu'eux-mêmes, de gré ou de force, émigrant à leur tour, étaient remplacées par d'autres hordes.

Depuis un siècle les Gésates étaient oubliés à Rome; les Romains avaient conquis toute l'Italie jusqu'aux Alpes; ils avaient pénétré dans la Gaule transalpine et soumis à leur domination les Allobroges, les Avernes et d'autres peuples Gaulois à l'ouest et au nord de l'Helvétie. Sur les rives de la mer du nord et de la Baltique dans des contrées inconnues, défendues par d'immenses forêts et des marécages inabordables, là vivaient deux grandes nations : les Cimbres de race Gallique et les Teutons de race Germanique; peuples du reste aussi inconnus que le pays qu'ils habitaient. Une catastrophe terrible, disaient ils, avait bouleversé leurs demeures : une commotion de la terre avait soulevé la mer qui sortit de son lit et engloutit leurs rivages et leurs habitations. Epouvantés, ces peuples se retirèrent; mais ce désastre commun les rapprocha et ils résolurent de quitter une terre à la merci de l'océan. Semblables à cet océan qu'ils fuyaient, cette horde innombrable vint inonder tous les pays au Sud de la mer Baltique. Elle comptait trois cent mille guerriers; les femmes, les enfans, les vieillards suivaient dans une multitude de lourds chariots. Ils menaient avec eux tout leur bétail et tout ce qu'ils possédaient. Ces hommes étaient d'une stature colossale, leurs cheveux étaient blonds, leurs yeux bleus. Boiorix commandait les Cimbres, et Teutobokhe les Teutons. La stature de ce dernier surpassait encore celle de tous les autres; sa force était prodigieuse, d'un saut il franchissait six chevaux rangés de front. Les émigrans s'avancèrent lentement vers le midi; ils traversèrent le Danube et entrèrent dans le Norique dont ils assiégèrent la capitale Noreïa. La terreur fut grande à Rome à la nouvelle de l'approche de cette multitude de barbares sur les frontières de l'Italie. Le consul Papirius Carbon fut envoyé avec une armée pour observer les Cimbres et les Teutons; il leur ordonna avec hauteur de se retirer; mais ceux-ci lui donnèrent les assurances les plus pacifiques à l'égard des possessions Romaines qu'ils déclarèrent vouloir respecter. Cependant le présomptueux Papirius, enhardi par cette modération surprit traitreusement pendant la nuit le camp des coalisés; mais ceux-ci se défendirent avec vigueur et défirent les Romains. Cependant ils n'osèrent pas franchir la barrière de montagnes qui les séparaient de l'Italie, ils tournèrent leurs pas vers l'Illyrie et dévastèrent tout le pays compris entre le Danube et la mer Adriatique. Après avoir, pendant trois années, ravagé toute cette contrée ils revinrent sur leurs pas chargés des dépouilles de cent peuples vaincus, puis ils traversèrent le Rhin supérieur et entrèrent dans l'Helvétie.

La nation qui habitait alors le pays situé entre les Alpes, le Jura et le Rhin, portait le nom d'Helvètes ce qui voulait dire les habitans de la contrée aux troupeaux. Mais ce n'est que depuis l'invasion des Cimbres et des Teutons que l'histoire fait mention d'eux sous ce nom.

Enfermés au midi par une enceinte de montagnes que l'on croyait inabordable et d'autre part par de larges fleuves et d'autres montagnes, l'Helvétie était restée isolée et presque inconnue et n'avait point participé à l'état de civilisation qui commençait à se répandre chez les Gaulois, leurs voisins. Ils avaient conservé leurs mœurs guerrières et vagabondes; tour à tour attaqués ou agresseurs, ils étaient rarement en paix avec les Germains, contre lesquels ils entreprirent plusieurs fois de grandes expéditions qui leur valurent un riche butin, aussi l'or et l'argent étaient-ils communs chez eux. A la vue des riches dépouilles que les Cimbres et les Teutons conduisaient avec eux, leur cupidité fut de nouveau aiguillonnée. L'Helvétie était alors divisée en quatre cantons principaux ou Gau, absolument indépendans l'un de l'autre. Les Tiguriens habitaient le nord entre le lac de Constance et la Reuss; les Tugènes étaient plus au centre aux environs de Zoug, Schwitz et Lucerne jusqu'aux Alpes; les Urbigènes occupaient la contrée entre la Reuss, le Jura, les lacs de Neuchâtel et de Morat; les Ambrones habitaient toute la partie méridionale jusqu'au Rhône, aux environs de Genève. Lorsque donc les émigrans entrèrent dans l'est de l'Helvétie, loin de les recevoir comme ennemis, les Tiguriens se levèrent en masse et se joignirent tout aussitôt à eux. Les Tugènes et après les Ambrones suivirent cet exemple; cette dernière tribu comptait 30,000 combattans. Les Tugènes étaient les plus faibles; ils se joignirent aux Tiguriens. C'est ainsi que tout-à-coup, les Helvètes alliés aux Cimbres et aux Teutons parurent d'une manière formidable dans l'histoire. Leurs flots réunis se roulèrent sur la Gaule et les provinces Romaines. Ce furent les Belges qui soutinrent les premiers ce choc terrible; mais ils se défendirent avec tant de courage que les alliés prirent une autre route pour pénétrer au centre de la Gaule. Ils firent même une espèce de traité avec les Belges qui leur cédèrent un lieu fortifié pour y déposer leur butin auprès duquel ils laissèrent une garde de 6,000 hommes. La

Gaule centrale fut horriblement ravagée par ces barbares; les champs dévastés et les villes ouvertes brûlées, la population fuyait dans les villes fortifiées où bientôt la faim la poursuivit. Dans beaucoup de villes les assiégés se virent réduits à manger la chair de ceux d'entr'eux qui étaient inutiles à la défense. Cette horrible situation dura près d'une année; et ce ne fut qu'après avoir tout ravagé de fond en comble que les barbares revinrent sur leurs pas pour s'approcher des provinces Romaines en Gaule, que M. Silanus commandait avec une armée. Cependant les Cimbres et les Teutons avaient une telle opinion de la puissance de ces romains qu'ils rencontraient partout, qu'ils n'osèrent point toucher le territoire de la républiqne. Ils envoyèrent à Silanus un message par lequel ils demandaient aux Romains des terres où ils pussent s'établir eux et leurs familles, offrant en retour de les servir de leurs bras. Mais Silanus leur répondit avec hauteur que Rome n'avait point de terre à leur donner ni besoin de leurs services; et, passant subitement le Rhône, il vint attaquer les coalisés dans leur camp, mais son armée fut battue et mise en déroute. Ces barbares étaient si ignorans dans les arts mécaniques et l'art de la guerre que ce n'était guère que par la famine qu'ils parvenaient à s'emparer d'une place tant soit peu fortifié; et pendant une année entière, ils firent de vaines tentatives pour franchir le Rhône. Enfin ils prirent le parti de partager leurs forces et d'attaquer sur plusieurs points afin d'obtenir par la force ce que les Romains refusaient à leurs demandes. Les Cimbres et les Teutons avec les Ambrones et les Tugènes se dirigèrent vers le midi pendant que les Tiguriens remontaient le Rhône pour entrer dans le pays des Allobroges. Ce plan obligea les Romains de leur coté à diviser aussi leurs forces. Aurélius Scaurus alla faire face aux Cimbres et aux Teutons pendant que le consul L. Cassius franchit les Alpes Pennines pour déjouer le projet des Tiguriens. Passant le St. Bernard, il descendit par la vallée d'Entremont dans le pays des Veragres, où est aujourd'hui Martigny, et s'approcha du Léman. Les Tiguriens étaient commandés par Divico, jeune guerrier aussi vaillant qu'intrépide et le premier Helvétien dont l'histoire nous ait conservé le nom. Les deux armées se rencontrèrent près de Villeneuve à l'extrémité du lac Léman. Cassius allait combattre pour la gloire et la grandeur de Rome, Divico pour sa patrie; il avait devant lui ces légions fameuses qui avaient fait écrouler le trône d'Alexandre, qui avaient conquis l'Italie, détruit Carthage, et à qui cent nations obéissaient. L'avantage des lieux était tout à l'avantage des Hélvétiens; mais il faut se représenter cette contrée où les Helvétiens et les Romains se rencontrèrent, tout différemment qu'elle ne l'est aujourd'hui. Le bassin du lac Léman s'étendait presque une lieu plus loin au sud-est qu'aujourdhui et se terminait par de vastes marécages où les eaux bourbeuses et vagabondes du Rhône venaient déposer leur limon et se divisaient en une multitude de canaux avant de se réunir au Léman. Le chemin ne suivait point comme aujourd'hui les rives du lac alors peu peuplées et où n'existait aucune des villes connues maintenant; mais, comme encore depuis la domination des Romains, il se dirigeait depuis Baugi par les hauteurs, par Chatelard et les Veitaux en suivant la pente des montagnes audessus de Villeneuve jusqu'à Roche. Ce chemin n'était qu'un étroit défilé; d'un côté s'élévaient des montagnes escarpées, de l'autre il était bordé par des marais inabordables où se confondaient le Léman et le Rhône. Les légions, après avoir quitté leur camp entre Aigle et Bex, s'avançaient par cet étroit passage, lorsqu'elles rencontrèrent Divico et les Helvétiens, qui fondirent sur elles en poussant leurs cris terribles; en vain les cohortes romaines cherchaient-elles à se former autour de leurs aigles, le temps et l'espace leur manquaient, les forêts d'alentour vomissaient continuellement de nouveaux combattans dont les cris retentissaient dans les gorges profondes des montagnes. Poussé sur le sol mobile des marécages du Rhône sans pouvoir avancer ni reculer, les Romains combattirent avec leur valeur accoutumée; mais ici leur tactique leur devint inutile; ils tombèrent par milliers sous le fer ennemi; Cassius et son lieutenant, L. Pison restèrent sur le champ de bataille, avec eux l'élite de l'armée. En vain les débris des légions échappés au carnage voulurent encore se défendre dans leur camp retranché. La retraite était impossible, les indigènes avaient fermé tous les passages, les vivres manquaient et Divico allait forcer leurs retranchemens; les Romains se rendirent alors pour avoir la vie sauve, mais Divico leur imposa des conditions si dures que Rome au temps de ses plus grands revers ne les avait subies qu'une fois; ils furent forcés de livrer des ôtages et de laisser aux vainqueurs la moitié de leur équipement, mais ce qu'il y eut de plus humiliant pour ces orgueilleux conquérants, c'est qu'il furent obligés, le lieutenant C. Publius à leur tête, de se courber et de passer sous le joug*) à la vue du lac Léman

*) A cet effet les vainqueurs plantaient deux lances dans le sol et en fixaient une transversale-

et de cette enceinte superbe de montagnes qu'ils avaient franchi pour la première fois. Les Helvétiens célébrèrent cette mémorable victoire par de grands sacrifices. Toutes les riches dépouilles prises sur l'ennemi y furent consacrées et réunies dans les enceintes sacrées sous la garde des Druides qui seuls y pénétraient ; et sans doute le sang humain ne fut pas épargné en cette circonstance.

Les Cimbres ne furent pas moins heureux au midi que les Helvétiens au bord du Léman; Scaurus et son armée furent battus, et lui-même fait prisonnier. Les peuples coalisés enhardis par ces succès n'hésitèrent plus à franchir les Alpes et d'attaquer l'Italie. Les chefs réunis en conseil discutèrent le plan de la campagne qu'ils allaient entreprendre ; Scaurus prisonnier fut obligé d'assister à cette délibération. Interrogé sur les forces de l'Italie, il parla avec courage de la puissance de Rome et de ses nombreuses légions; il leur dit que leur passage des Alpes serait infailliblement suivi de leur défaite. Ces paroles exprimées avec fierté, offensèrent ces chefs sauvages; Boïo-rix transporté de colère s'élança sur Scaurus et le perça de son épée. Tous ces désastres répandirent l'épouvante dans Rome qui fit de grands efforts pour opposer de nouvelles armées aux barbares. Des forces considérables se réunirent sur les rives du Rhône, le commandement en fut partagé entre les deux consuls Cn. Manlius et Cépion. La jalousie de ces deux généraux fut la cause de leur perte. Cépion qui se croyait supérieur à son collègue, ne voulut point partager sa gloire avec lui, il sépara son camp du sien. Cette mésintelligence ne resta pas un secrèt pour l'ennemi ; un corps composé de Cimbres et d'Ambrones s'approcha du camp de Manlius; mais Cépion ne voulant pas laisser à son rival la gloire de remporter une victoire qu'il croyait facile, vint se placer entre son camp et l'ennemi. Les Cimbres et Ambrones jugeant d'après ce mouvement que les deux consuls s'étaient de nouveau réunis, hésitèrent de les attaquer et suivant leur habitude, ils envoyèrent à Manlius une députation avec des propositions de paix. Par une ridicule jalousie, Cépion irrité de ce que les messagers ne s'adressaient pas à lui, les arrêta et les maltraita lorsqu'ils voulurent passer par son camp pour se rendre à celui de Manlius. Cet outrage remplit de colère et d'indignation les guerriers Ambrones et Cimbres ; sur-le-champ ils se rassemblèrent et après avoir voué solennellement à leur Dieu les dépouilles de l'ennemi, ils marchèrent au combat. Ils attaquèrent d'abord le camp de Cépion et après celui de Manlius qui les deux furent forcés et les légions taillées en pièces; quatre-vingt mille soldats romains et quarante mille esclaves ou valets d'armée restèrent sur le champ de bataille ; le reste fut pris, dix hommes seulement échappèrent, parmi lesquels était Cépion. Les vainqueurs accomplirent leur vœu barbare: les hommes furent égorgés, tout le butin, or et argent, fut jeté dans le Rhône ; les bagages et les armes furent détruits et les chevaux précipités dans les gouffres du fleuve. A la nouvelle de ce nouveau désastre, la consternation fut à son comble dans Rome et dans toute l'Italie, une morne stupeur s'empara de tous les esprits. Qui maintenant irait combattre ces peuples qui, déjà, avaient détruit six armées romaines? Heureusement pour la république, les hordes coalisées ne surent point profiter de leurs victoires, elles perdirent en excursions aux pied des Pyrénées, un temps que Rome sut mieux employer ; elle nomma au consulat le célèbre Marius, homme d'un vaste génie et d'une grande fermeté. Il se rendit dans le midi de la Gaule où il fit de grands préparatifs de défense. Il rétablit la discipline dans l'armée et la confiance parmi les soldats ; il pourvut soigneusement à l'armement et à l'approvisionnement des troupes ; enfin son génie infatigable ne négligea aucun moyen de s'assurer le succès. Les Cimbres étaient depuis deux ans en Espagne, lorsqu'enfin la courageuse résistance des Celtibères les détermina à revenir sur leurs pas. Ils se décidèrent alors à envahir les états Romains de deux côtés à la fois : Les Cimbres et les Tiguriens traversèrent l'Helvétie et le Norique pour pénétrer dans le nord de l'Italie ; les Ambrones, les autres Helvétiens et les Teutons se dirigèrent vers le midi. Marius plaça son camp à Arelate pour protéger l'Italie et bientôt il vit paraître l'avant-garde des Ambro-Teutons. Ils vinrent placer leur camp en face de celui des Romains qu'ils provoquèrent aussitôt au combat en les défiant par des bravades et les insultant par des paroles. Mais Marius plus sage que ses prédécesseurs, se rit de leur provocation. Un jour un chef Teuton vint jusqu'aux portes de son camp le provoquer à un combat singulier ; Marius lui fit répondre que s'il était las de vivre, il pouvait s'aller pendre. Cependant les soldats romains étaient exaspérés par tant outrages et à peine si Marius put retenir leur ardeur ; afin de les habituer à l'aspect hideux et aux cris effroyables de ces barbares, il les faisait monter à tour de rôle sur les rem-

ment à quatre pieds environ de la terre. Les vaincus, dépouillés de leurs armes et d'une partie de leurs vêtemens, étaient forcés de passer un à un entre ces lances en courbant la tête.

parts d'où l'on plongeait dans leur camp. Enfin las de l'impassibilité des Romains, les Ambro-Teutons donnèrent l'assaut à leur camp; mais ayant été repoussés, ils entreprirent de continuer leur route pour l'Italie. Pendant six jours consécutifs on les vit défiler devant le camp romain en proférant contre leurs ennemis des menaces et des injures: „Nous allons voir vos femmes," leur crièrent-ils: „n'avez vous rien à leur mander?" Mais Marius les suivit de près, épiant le moment favorable pour leur livrer une bataille décisive.

A Eaux-Sextiennes (Aix en Provence) les Ambro-Teutons s'arrêtèrent et formèrent deux camps séparés; celui des Ambrons était près de la rivière et le plus rapproché de la ville. Cependant Marius ne se fit pas attendre; il vint placer son camp sur une colline entre celui des Ambrons et la ville. Les Ambrons et les Teutons s'étaient si bien habitués à la vue des Romains qu'ils parurent fort peu s'inquiéter de leur arrivée; s'abandonnant à toutes les séductions du lieu, les uns se baignaient dans les ruisseaux d'eaux thermales, ou dans la rivière; d'autres mangeaient, d'autres dormaient; le plus grand nombre étaient ivres et dispersés dans les environs. Marius fortifia la colline où il avait posté ses légions; mais les soldats s'étant aperçus qu'il y manquait d'eau, ils s'en plaignirent hautement. „Vous êtes des hommes," leur dit Marius, en leur montrant la rivière qui coulait à leurs pieds; voilà de l'eau qu'il faut échanger contre du sang. Les soldats descendirent la colline avec les ustensiles nécessaires pour puiser de l'eau. Au bord de la rivière ils rencontrèrent quelques ennemis qui se baignaient et les tuèrent, d'autres ennemis accoururent et bientôt tous les Ambrons furent sous les armes. Marius vit bien qu'il n'était plus possible d'éviter la bataille; les Ambrons, malgré leur bonne chère, parurent très disposés au combat; ils marchaient au bruit de leurs armes dont ils frappaient en cadence leurs boucliers, poussant leur cri de guerre: Ambra! Ambra! Parmi les auxiliaires des Romains étaient des Ligures de même origine que les Ambrons, qui comme eux avaient autrefois émigré de la Gaule. Lorsque ce cri Ambra! vint frapper leurs oreilles, ils furent saisis d'étonnement ne soupçonnant pas, que ceux qu'ils allaient combattre étaient leurs frères, issus de la même race; ils leur répondirent à l'envi par ce même cri Ambra! Ambra! Les Romains et les Ambrons se rencontrèrent dans le lit même de la rivière qui bientôt fut rouge de sang et presque comblée de cadavres. Les Ambrons ne purent soutenir longtemps le choc impétueux des légions qui descendaient la colline; ils furent repoussés sur l'autre rive et bientôt ils se trouvèrent en pleine déroute, se dirigeant vers le camp des Teutons, en abandonnant leurs chariots et tous leurs bagages. Les Romains comptaient y trouver un riche butin; mais ils y rencontrèrent un ennemi sur lequel ils n'avaient pas compté. Les femmes Ambrones, sur leurs chariots, qui contenaient leurs enfans et leurs richesses, armées d'épées, de lances et de haches, firent une résistance qui arrêta la victoire de l'ennemi; avec une rage inexprimable elles frappaient et les Romains vainqueurs et leurs maris fugitifs; leurs vêtemens déchirés, leurs longs cheveux flottants, leurs yeux étincelans de fureur les fesaient paraître terribles à l'ennemi, dont elles saisissaient l'épée ou le bouclier se laissant mettre en pièces sans lâcher prise. L'héroisme des femmes donna le temps aux fuyards honteux de cet exemple, de retourner sur leurs pas. Marius fit sonner la retraite et regagner son camp pendant que les Ambrons avec leurs chariots et leurs femmes allèrent rejoindre les Teutons. Les Romains n'avaient pas remporté une victoire complète, mais la perte des Ambrons était bien grande; toute la nuit on entendit leurs lamentations et leurs cris de menaces, qui, semblables aux hurlemens des bêtes féroces remplissaient d'une secrète terreur le coeur des Romains. La seconde nuit après cette bataille, Marius envoya Marcellus et trois mille hommes d'élite occuper un ravin derrière les campemens des Helvètes et des Teutons et que leur masquait une épaisse forêt. Dès le lever du soleil il envoya sa cavalerie parcourir l'espace entre les deux camps et provoquer l'ennemi pendant qu'il rangeait ses légions sur la pente de la colline jusqu'à la rivière. Tout arriva comme Marius l'avait prévu: les Ambro-Teutons n'écoutant que leur valeur indisciplinée, ne se laissèrent pas en vain provoquer; ils poursuivirent avec acharnement cette cavalerie qui, cédant pas à pas, les attira jusqu'à la rivière, qu'elle passa tout-à-coup pour se ranger sur les flancs de l'armée romaine. La vue de ces formidables légions qui couvraient toute la pente de la colline n'intimida point les Ambro-Teutons; ils traversèrent la rivière et attaquèrent l'ennemi avec fureur. Mais ils avaient à faire à Marius dont le génie avait tout calculé et tout prévu. Toutefois la victoire ne lui fut pas facile; le combat se prolongea avec un égal succès jusqu'au milieu du jour.

Ce fut alors que Marcellus, sortant de son embuscade, vint tomber sur l'arrière-garde ennemie qui se retira en désordre sur le centre en communiquant la confusion dans tous les rangs des Ambro-Teutons fatigués du combat. Marius profita habilement de cette circonstance pour

mettre le comble, par une attaque vigoureuse, au désordre qui se manifestait dans l'armée ennemie. Dès-lors ce ne fut plus qu'une boucherie: le nombre des Teutons et des Ambrons qui parvinrent à regagner l'autre côté de la rivière avait bien diminué; mais ce fut dans la plaine que leur déroute devint complète; presque tous furent massacrés ou faits prisonniers, et ceux qui échappèrent d'abord, tombèrent entre les mains des habitans du pays, qui n'en laissèrent point échapper. Le roi Teutobokhe et quelques autres chefs parvinrent jusque dans les montagnes des Séquanes d'où ils furent ramenés garottés aux Romains. Après l'entière défaite de l'armée des Ambro-Teutons les vainqueurs s'approchèrent de leur camp entouré de milliers de chariots où étaient leurs femmes résolues à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Toutefois elles proposèrent à Marius une capitulation, ne demandant que l'honneur et la vie sauve. Marius refusa; alors après avoir fait une terrible résistance, ces femmes égorgèrent tous leurs enfans, puis se donnèrent la mort l'une à l'autre. Plus de cent mille cadavres des Ambro-Teutons couvraient la plaine, cinquante mille furent menés en captivité et ne revirent jamais leur patrie. Ainsi périrent deux nations dont on n'entendit plus parler: les Teutons qui n'avaient plus de patrie et les Ambrons qui laissèrent déserte la moitié de l'Helvétie. Marius, qui venait d'être élu pour la cinquième fois consul, garda la plus riche partie de l'immense butin pour donner de l'éclat à son triomphe; le reste fut brûlé dans un sacrifice magnifique en l'honneur des Dieux. Tous les cadavres restèrent sans sépulture sur le champ de bataille, où ils se putréfièrent; la contrée en prit le nom et s'appela Champ-de-la Putréfaction; elle devint dans la suite célèbre par sa fertilité et les habitans servirent la multitude d'ossemens pour enclore leurs vignes. Cette plaine engraissée par le sang de tout un peuple de l'Helvétie porte encore aujourd'hui le nom de Pourrières.

Les Cimbres et les Tiguriens étaient pendant ce temps parvenus sur les confins de l'Italie par les Alpes orientales. Les Tiguriens restèrent en arrière comme corps de réserve pour garder les passages; les Cimbres descendirent le revers méridional et pénétrèrent pendant l'hiver dans la vallée de l'Adige, que défendait le proconsul Catulus qui, à l'approche des Cimbres, se retira derrière l'Adige. N'ayant pu passer à gué cette rivière, les Cimbres y roulèrent de grands blocs de rôchers sur lesquels ils entassèrent une telle quantité d'arbres, qu'ils parvinrent à se faire un passage. Mais les Romains n'attendirent pas leur arrivée, ils s'enfuirent derrière le Po.

Les Cimbres furent fort surpris de ne pas trouver au rendez-vous les Ambro-Teutons qu'ils devaient rencontrer dans la haute Italie; ils refusèrent d'ajouter foi au bruit qui circulait que ces deux nations avaient été détruites par Marius. Se trouvant dans un pays fertile où tout abondait et dont personne ne leur disputait la possession, ils résolurent d'y attendre leurs alliés. Ils perdirent ainsi plusieurs mois qu'ils passèrent dans la débauche et toute sorte d'excès, qui furent suivis d'une grande mortalité. C'est ce qui sauva l'Italie. Les Romains profitèrent de ce temps pour faire des préparatifs et renforcer l'armée de Marius qui, réunis à celle de Catulus, arriva au mois de juillet de l'an 101 avant J. C. en présence des Cimbres. Mais ceux-ci, pour gagner du temps et éluder la bataille, envoyèrent une députation pour lui demander des terres pour eux et leurs alliés. „Qui sont ces alliés?" demanda Marius. „Les Teutons," répondirent les députés. Tous les assistans partirent alors d'un éclat de rire. Indignés de cette raillerie, les députés menacèrent les Romains de leur vengeance sitôt que les Teutons seraient arrivés. Ils le sont, répliqua Marius, vous allez les voir. Il fit amener Teutobokhe et les autres chefs Ambro-Teutons chargés de chaînes. Alors les Cimbres, ne pouvant plus douter de ce qui était arrivé, se préparèrent à combattre. Boïo-rix se rendit avec une escorte aux avant-postes Romains et fit demander à Marius le jour et le lieu qu'il voulait choisir pour décider par les armes à qui appartiendrait l'Italie. Marius répondit que ce n'était pas l'usage des Romains de prendre conseil de l'ennemi, lorsqu'il fallait combattre; mais qu'il y dérogerait en faveur des Cimbres; et ils convinrent que la bataille se donnerait le troisième jour, 30 juillet, dans les champs de Raudius près de Vercellae. Le jour désigné, les Romains sortirent de leur camp à l'aube du jour et Marius les rangea en bataille. Un vent violent soufflait de l'Est et soulevait la poussière de la plaine en si grande abondance que, par intervalles, le ciel s'en trouvait obscurci. Marius se hâta de profiter de cet accident; il prit une position de manière à tourner le dos au vent et au soleil. Les Cimbres formèrent de leur infanterie une masse compacte et pour que leurs rangs ne pussent être rompus ils prirent l'étrange précaution de s'attacher par leurs baudriers à de longues chaînes de fer. Leur cavalerie, au nombre de quinze mille hommes, se faisait remarquer par son étrange équipement. Sur leurs casques figuraient des têtes d'animaux bizarres

et effrayans; ils étaient décorés de panaches en métal en forme d'ailes d'oiseaux d'une grandeur démesurée. Leurs cuirasses et leurs boucliers étaient en fer poli. L'armée avec son camp de chariots occupait un espace d'une lieu carrée. La cavalerie des Cimbres engagea l'action en cherchant à tourner l'aile gauche des Romains, qui, trompés par cette manœuvre, crurent que l'ennemi prenait la fuite; aussitôt les légions du centre se portèrent en avant, mais au même instant toute l'infanterie ennemie se déploya en demi-cercle, marchant contre les Romains. Marius mesura d'un coup-d'oeil toute l'étendue du péril. Il mit en usage toutes les ressources de son génie: le soleil, la chaleur accablante et les tourbillons de poussière que le vent chassait contre les Cimbres et qui leur empêchaient de voir les manœuvres des Romains, contribuèrent puissamment à rétablir les chances du combat. La bataille fut longue et sanglante et se termina en faveur des Romains. Boïo-rix et cent mille des siens restèrent sur le champ de bataille, un grand nombre furent menés en captivité. Les femmes des Cimbres ayant vu l'issue de la bataille, se couvrirent de vêtemens noirs et envoyèrent une députation au consul, lui demandant pour seule condition de leur soumission, sa protection contre la brutalité des soldats. Mais leur requête ayant été repoussée, elles prirent, comme les femmes Ambrones, une résolution énergique et désespérée. Rangées sur leurs chariots élevés, elles se défendirent longtemps et avec succès contre les assaillans; mais ayant remarqué que les soldats romains coupaient la tête aux prisonnières et les plantaient au bout de leurs piques elles ne purent supporter sans effroi ce spectacle et un genre de mort qui leur parut humiliant. Plutôt que de tomber vivantes entre les mains de leurs ennemis, elles préférèrent mourir de leurs propres mains; elles jetèrent leurs enfans au visage des Romains et se donnèrent la mort en se frappant les unes les autres de leurs armes ou les tournant contre elles-mêmes; beaucoup s'etranglèrent ou se pendirent aux timons des chars; d'autres s'attachèrent à la queue de leurs chevaux par une courroie qu'elles se passaient autour du col. On trouva une mère pendue au timon redressé d'un char ayant ses deux petits enfans pendus à ses pieds. Lorsque les Romains pénétrèrent au milieu de ces scènes d'horreur, ils furent assaillis par d'énormes chiens qui voulurent encore défendre les cadavres de leurs maîtres. Ainsi finit la seconde de ces hordes qui avaient pendant douze ans ravagé l'occident de l'Europe et battu sept fois les armées romaines. Les Tiguriens restés sur les hauteurs des Alpes recueillirent les Cimbres échappés à la bataille et retournèrent avec tout leur butin, par le Norique dans l'Helvétie presque déserte et où Marius ne tenta pas de les poursuivre et de venger la défaite de Cassius sur les rives du Léman. *)

LE LYNX.

Cet animal est du genre des chats, ainsi de l'espèce des carnassiers. Il est moins grand que le loup, ordinairement de la grandeur du renard; mais ses jambes sont plus courtes; ses yeux sont grands, saillans et blancs. Il a les oreilles droites et prolongées par un pinceau de poils noirs; la queue plus courte que celle du renard et noire à l'extrémité. Son pelage est bigarré comme la peau d'un faon de biche; son poil est long et doux, plus touffu en hiver qu'en été; sa marche est bondissante et sautillante comme celle du chat; comme lui il aime beaucoup la propreté. Au premier abord il a quelque ressemblance avec l'once et la panthère, mais son regard est plus doux et sa physionomie plus agréable; à tout prendre c'est un fort joli animal, que l'on serait tenté de caresser en le voyant; mais méfiez-vous de l'air doux de cet hyppocrite; il est bien le plus perfide et le plus cruel de son espèce, il ne vaut guère mieux que son parent le tigre. Le Lynx est un habitant de la partie septentrionale de l'ancien monde; heureusement il est maintenant rare en Suisse, il n'habite plus guère que les forêts élevées et les lieux les plus sauvages des cantons des Grisons et du Valais ainsi que de la Savoie, et il ne quitte pas ces endroits inabordables, tant qu'il y trouve assez de marmottes, de chamois, de lièvre et autre menu gibier pour satisfaire sa voracité; mais si la faim le presse, ce qui lui arrive assez souvent en hiver, il quitte son repaire pour aller faire une course dans les pays habités. C'est dans ces occasions où il est obligé de sacrifier sa sécurité à sa faim, qu'il tombe souvent sous les coups des chasseurs qui, tout en débarrassant le pays d'un ennemi aussi dangereux, gagnent le prix que les gouvernemens ont mis sur la tête de ce dangereux animal. Quelques fois en été même, le lynx de sa sauvage retraite parcourant de sa vue perçante les pâturages éloignés, ne peut résister à la tentation de faire une visite à quelque beau troupeau de moutons, de

*) Les Tughènes, qui ne revirent pas le sol de l'Helvétie, périrent selon quelques historiens avec les Ambrones, selon d'autres avec les Cimbres.



chèvres ou de jeunes bêtes à cornes qu'il voit paître sans méfiance au milieu d'un gras pâturage. En bondissant il dirige ses pas de ce côté, sautant avec légèreté de rocher en rocher ou d'un arbre à un autre ; il sait comme un chat se frayer un passage dans ces forêts inaccessible à l'homme, où des arbres énormes presque aussi vieux que la terre qui les porte, s'élèvent et tombent, s'entassent pêle-mêle avec les rochers que la main du temps a fait rouler parmi eux. Arrivé sur la lisière de la forêt, le lynx s'arrète pour former son plan d'attaque ; car ce n'est pas à force ouverte qu'il s'y prend, tel que le loup qui court la campagne, tantôt effronté, tantôt poltron, ou tel que l'ours qui s'avance lourdement et en grognant vers sa proie, se lève sur ses jambes de derrière et lui tend les bras pour l'embrasser. Le lynx use d'une tactique toute différente et fondée sur la ruse la plus consommée. Dès qu'il est obligé de manœuvrer en rase campagne, il se couche sur le ventre et se traine en avant, faisant des contours pour profiter des sinuosités du terrain et de chaque buisson capable de le dérober à la vue de sa proie, dont il ne détourne pas un instant les yeux ; aussitôt qu'il s'aperçoit que ses regards se dirigent de son côté, il reste immobile. Arrivé à peu de distance d'elle, il s'élance tout-à-coup sur son dos, lui perce habilement la grande artère d'un coup de dent et la victime tombe, sans avoir vu son perfide ennemi. Il se contente pour l'ordinaire de lui sucer le sang sans la dévorer, pour passer à une autre proie ; tout au plus s'il mange encore la cervelle et quelqu'autre partie délicate. On conçoit qu'il faut de cette manière un grand nombre de victimes pour rassasier cet animal sanguinaire ; aussi son apparition sur les pâturages des Alpes met-elle en émoi tous les bergers de la contrée, qui ne tardent pas à lui donner la chasse. S'il parvient à se retirer dans sa retraite souterraine, on l'y poursuit avec des chiens, et au moyen du feu et de la fumée on le force d'en sortir : mais malheur au chien qui se hasarderait à y entrer ; il n'en ressortirait qu'horriblement maltraité.

Le lynx grimpe sur les arbres avec la dextérité d'un chat sauvage ; il y fait la guerre aux martes, aux écureuils, aux hermines et même aux oiseaux. Mais il préfère encore le gros gibier : il s'élance sur le chevreuil et sur le cerf, ce qui lui a valu le nom de loup-cervier. En hiver quand, pressé par la faim, il s'approche des lieux habités, il rôde la nuit autour des étables et des bergeries ; et, s'il ne trouve point d'ouverture pour s'introduire dans l'intérieur, il gratte la terre sous la porte pour se frayer une passage ; ce qui lui réussit quelques fois. Les anciens, qui avaient fait du lynx un être fabuleux, lui ont attribué une vue assez perçante pour pénétrer les corps opaques ; à son urine la merveilleuse propriété de se changer en un corps solide, un pierre précieuse appelée *Lapis lynxarius*. Ce qu'il y a de certain en cela, c'est que le lynx découvre de très-loin son gibier tel petit qu'il soit, et qu'il le saisit avec une merveilleuse dextérité. Sa chair, comme celle des autres animaux carnassiers, n'est point bonne à manger ; sa fourrure est estimée.

VOYAGE
DANS LES CANTONS DES GRISONS ET D'URI.

Des pluies presques continuelles nous avaient retenus à Coire pendant plusieurs jours. L'abon-



dance d'eau qui était tombé du ciel depuis quelques semaines avait fait déborder les rivières; le Rhin et la Lanquart couraient les champs près de Malans; la Plessour qui sort de la vallée de de Schalfik roulait d'une manière effrayante à Coire, ses eaux bourbeuses et dévastatrices. Mais enfin le ciel devint bleu, le soleil brilla de nouveau, et bientôt nous fûmes sur la route qui conduit à Reichenau. Notre projet était de remonter la vallée du Rhin-Antérieur pour pénétrer dans le canton d'Uri et de là dans l'Oberland bernois par le passage du Susten. En sortant de la capitale des Grisons nous avions le Rhin à notre droite; une chaîne de hautes montagnes s'élévait au-delà, dominée par la cîme menaçante du Galanda élevé de 8250 pied au-dessus de la mer. Le paysage aux environs de Coire est du genre sévère; de tous côtés la vallée est resserrée par de hautes montagnes dont la base est couverte de sombres forêts. Le fond de la vallée porte les traces de la dévastation des eaux; le Rhin même coule avec rapidité entre des rives basses et déchirées et que souvent il couvre de ses flôts impétueux. A une petite lieue de Coire, sur l'autre rive du Rhin on voit le village de Feldsberg où il y a quelque vignoble, et les restes pittoresques d'un château sur une colline, dont le Rhin ayant rongé la base, la plus grande partie du manoir disparut dans les flots de la rivière; je ne pourais affirmer si ses nobles habitans furent de la partie. Un pont en bois de vingt quatre piliers conduit au village dont les habitans sont dans la plus étrange situation: devant eux ils sont dans une guerre continuelle avec le Rhin qui semble jaloux de leur laisser un pouce de terrain. Immédiatement derrière eux presque sur leur tête les parois éscarpées du Kunkelsberg menacent de les ensevelir un jour ou l'autre sous leurs débris. De temps à autre quelque rocher lancé comme un boulet de canon vient bondir près d'eux et semble vouloir leur dire, gare! Mais tout récemment encore ils ont reçu un avertissement bien autrement sérieux; une partie de la paroi de rochers située au-dessus du village se détacha tout à coup et vint, avec un terrible fracas s'arrêter tout près de celui-ci. Des masses beaucoup plus considérables sont prêtes à suivre la même direction et si les habitans de l'endroit n'abandonnent pas leurs demeures, ils pourraient y trouver bientôt leur tombeau. A Feldsberg on est protestant, on y parle l'Allemand: à un quart de lieue plus loin sur la grand' route est le grand et beau village d'Ems dont les habitans sont catholiques et parlent le romand. En venant de Coire ce village avec ses deux jolies églises se présente très avantageusement. En y entrant nous demandâmes en allemand à un paysan le nom de l'endroit: par un signe négatif de la tête il nous fit entendre qu'il ne nous comprenait pas; nous lui fîmes la même question dans toutes les langues à nous connues sans mieux réussir. Mais dès qu'il eut prononcé le mot, romansch, romansch, je me rappelai que l'on parlait le romand dans la vallée du Rhin antérieur. Cette langue ne se parle que dans quelques vallées des Grisons où elle s'est conservée depuis vingt quatre siècles sans beaucoup d'altérations; c'était la langue des anciens Rhétiens qui vinrent en fugitifs du nord de l'Italie peupler ses contrées. Sur une colline près du village on voit quelques vestiges du manoir des comtes de Hohen-Ems dont la lignée s'est conservée dans la Souabe. Guillaume, fils de Tancrède, roi de Sicile, doit avoir fini ses jours dans ce chateau. Nonobstant les droits à la couronne de Constance, fille de Guillaume II et femme de Henri VI empereur d'Allemagne, les Siciliens élurent pour leur roi Tancrède, petit-fils de Roger le normand, premier roi de Sicile. Tancrède mourut et laissa la couronne à son jeune fils Guillaume sous la tutelle de sa mère la reine Sibylle. Mais Henri VI à la tête d'une puissante armée vint en Sicile revendiquer les droits de Constance à la couronne. Toutes les places tombèrent les unes après les autres en son pouvoir. Après avoir commis les plus grandes cruautés il parvint au moyen d'une perfidie à s'emparer de la veuve de Tancrède et de son fils, qui mit aux pieds du vainqueur la couronne de Sicile. Sous le prétexte d'une conjuration découverte, l'Empereur s'empara ensuite des familles les plus notables du parti de Guillaume; plusieurs evêques étaient du nombre: il fit brûler vifs les uns, pendres ou mutiler les autres. On creva les yeux au malheureux Guillaume et on le mit hors d'état d'avoir des descendans; ensuite on le transporta avec d'autres victimes de la cruauté d'Henri, à Ems.

Marchant toujours dans la plaine nous remarquâmes entre Ems et Reichenau une douzaine de collines arrondies et en parties boisées, composées de sable et de gravier. Sans doute que le Rhin n'est pas étranger à leur formation. Après deux heures de marche entre deux murs de montagnes et par une chaleur accablante, nous arrivâmes à Reichenau qui n'est qu'un petit village avec un beau château tout neuf, une belle et bonne auberge, une maison de péage, parce qu'ici on traverse le Rhin sur un pont en bois couvert, d'une seule arche, long de 220 pieds et haut de 80. Ce qu'il y a de plus remarquable encore est que Reichenau est la clef de toute la vallée du Rhin antérieure et qu'on y avoit la jonction du

Rhin postérieur et du Rhin antérieur ; le premier fournit une masse d'eau moins considérable, il est d'une couleur sombre et trouble, tandis que le dernier est toujours limpide. Autrefois il y avait à Reïchenau un institut dont un des instituteur fut Louis Philippe, actuellement roi des Français. Jusqu'ici nous avions suivi la grande route, la seule du pays des Grisons, celle qui communique avec l'Allemagne et l'Italie. En sor. tant de Reichenau on s'éloigne entièrement du Rhin pour suivre le versant septentrional des montagnes, car le fleuve coule dans une gorge si profonde qu'il serait impossible de suivre une de ses rives. Ce n'est plus qu'un chemin de montagnes, tortueux et souvent rapide que nous suivimes. Le premier village que l'on rencontre est Tamins d'où l'on a une belle échappée de vue sur l'intéressante vallée de Domleschg. La contrée que nous parcourions était pittoresque et sauvage mais assez bien cultivée. A Trins nous remarquâmes les ruines du château de Hohentrins qui est d'une haute antiquité ; laissant un peu sur notre droite Flims nous parvinmes aux maisons des bois (Waldhäuser) où il a y une auberge dans un site très sauvage. Nous n'oubliâmes pas d'y entrer et certes il en était temps; depuis une heure le silence régnait parmi nous, et n'était interrompu que par des exclamations: ouf, qu'il fait chaud! ah, qu'on a soif!

(La suite au numéro prochain.)

SPIEZ.

Entre deux collines boisées qui s'avancent de la rive Sud-ouest dans le lac de Thoune est un petit golfe dont les ondes calmes et limpides reflètent la riante verdure des rives qui l'encadrent. Sur la gauche, quelques maisons de bateliers et de pêcheurs qui semblent sortir de ses ondes sont dominées par une colline en forme de terrasse sur laquelle s'élève l'antique château de Spiez, une église, la cure et quelques autres bâtimens. Plus loin le lac de Thoune déroule sa nappe azurée et ses rivages verdoyans couverts de villages agrestes, de bosquets, de vergers et de prairies. Les rochers de la Wandfluh et du Beatenberg d'un côté et l'Abendberg de l'autre, terminent le tableau. Quelques sommités des Alpes neigées étincelantes des derniers feux du soleil couchant, s'élèvent au-dessus de l'arrête des premières montagnes, semblables à des apparitions fantastiques d'un autre monde. L'entier isolement de l'endroit et le calme solennel et profond qui règne sur ce paysage donnent un charme tout particulier aux sensations que l'on éprouve à la vue de ce site charmant.

Spiez est d'une haute antiquité; son origine se perd dans la nuit des temps. Des traditions attribuent sa fondation à Rodolphe I de Strættlingen ; mais des documens du septième siècle font déjà mention de Spiez. Des restes de fortifications et la vieille tour carrée du château doivent être l'ouvrage des Romains, qui ont laissé des traces fréquentes de leur séjour dans cette contrée. Les Strættlingen possédèrent la cour dorée de Spiez jusqu'en 1338 où le dernier de cette race vendit ce château avec son village, les domaines en dépendant et cinq autres villages, pour trois mille huit cent livres de Berne, à Jean de Boubenberg, avoyer de Berne, dont un des descendans, l'illustre défenseur de Morat, fut le dernier possesseur de ce nom. La famille d'Erlach acheta cette seigneurie pour la somme de 23,800 livres et dès lors elle n'a pas eu d'autres possesseurs. Depuis la vaste terrasse du château on jouit d'une très belle vue sur une grande partie du lac de Thoune et de ses rives couvertes de villages et d'habitations. Des collines couvertes de vignes ou d'arbres terminent la vue au nord. A voir la douzaine de baraques qui sont au pied du château on ne croirait pas qu'elles portent le nom de ville ; helas! c'est tout ce qu'elle a hérité de son ancienne splendeur, car jusqu'au sixième siècle Spiez était bien réellement une ville qui avait ses magistrats, son avoyer, ses franchises, son marchó et sa bannière. Sur l'emplacement de l'hôtel de ville est maintenant une petite auberge; on cite encore le nom de ses rues, des familles nobles qui l'habitaient : les de Rinkenberg, de Blankenbourg, de Rumligen, de Bennewyl etc. Souvent encore la bêche du laboureur rencontre dans les près d'alentour les fondemens d'anciens édifices.

Une barque légère sillonne la surface du lac en singlant vers le rivage solitaire; elle rase le promontoire de rochers qui au nord du château de Spiez s'avance dans le lac, puis elle s'arrête devant un monument taillé dans le roc, monument presque effacé par les vagues qui depuis quatre cent ans viennent s'y briser. Le voyageur y distingue cependant encore les armes des Boubenberg: quelques personnes se rappellent même encore d'y avoir vu à coté celle des Strættlingen. Une tradition donne à ce monument une origine bien tragique.

Un jour il y avait grande rumeur au château de Spiez ; dès le point du jour une foule de valets s'agitaient en tout sens, faisant les apprêts d'une grande fête. Les paysans arrivaient chargés de gibier, de poissons et autres comestibles. Des jeu-

nes filles parées de leurs plus beaux habits apportaient les plus belles fleurs de leurs jardins et les fruits le plus exquis de leurs vergers. Mais cette fois ce n'était pas un devoir de vassaux qui les amenait, car pour eux aussi c'était fête ce jour là. Deux descendans de l'illustre lignée des Boubenberg se mariaient avec les derniers rejetons des Strættlingen qui jadis avaient donnés des rois à la Bourgogne. Cunon de Boubenberg et Pierre de Strættlingen avaient hérité de la renommée et de la valeur de leur ancêtres : les tournois en l'honneur de leurs dames et les combats singuliers étaient les amusemens de leur vaillance. La proximité des manoirs des deux familles, l'égalité d'âge et d'inclinations les avaient réunis dès leur enfance et maintenant l'amour venait unir réciproquement les frères et les sœurs des deux familles au gré de leurs parens. Ce jour donc où de nouveaux liens devaient unir les deux familles, on vit arriver une foule de seigneurs, les plus illustres, de l'Helvétie, richement équipés, suivis de brillans cortéges; les dames parées de leurs joyaux, de soie et de velours rehaussaient encore par l'éclat de leur beauté la splendeur de leurs costumes.

Les jeunes époux, au comble de leurs vœux et de ceux de leurs parens, venaient de recevoir au pied de l'autel la bénédiction nuptiale. Mais hélas il était écrit dans les décrets de la providence que leur bonheur serait de courte durée. En sortant du temple les nouveaux époux rayonnant de bonheur, furent salués par de bruyantes fanfares et par les cris d'allégresse des vassaux qui se pressaient autour du cortège. Alors succédèrent les amusements et les réjouissances, adoptées par l'esprit de galanterie chevaleresque de ce tems, et les plaisirs de la table ne furent point oubliés. Cependant, les jeunes époux fatigués de ces bruyantes réjouissances, trouvèrent une occasion pour s'y soustraire; ils se mirent dans un bateau et s'éloignèrent rapidement de ce rivage qui retentissait d'une joie discordante pour leurs cœurs. La surface du lac était unie et sans mouvement le feuillage des arbres était immobile, quelques vapeurs ardentes et sombres se montraient entre les sommités éloignées des montagnes. Les jeunes époux absorbés par leur bonheur



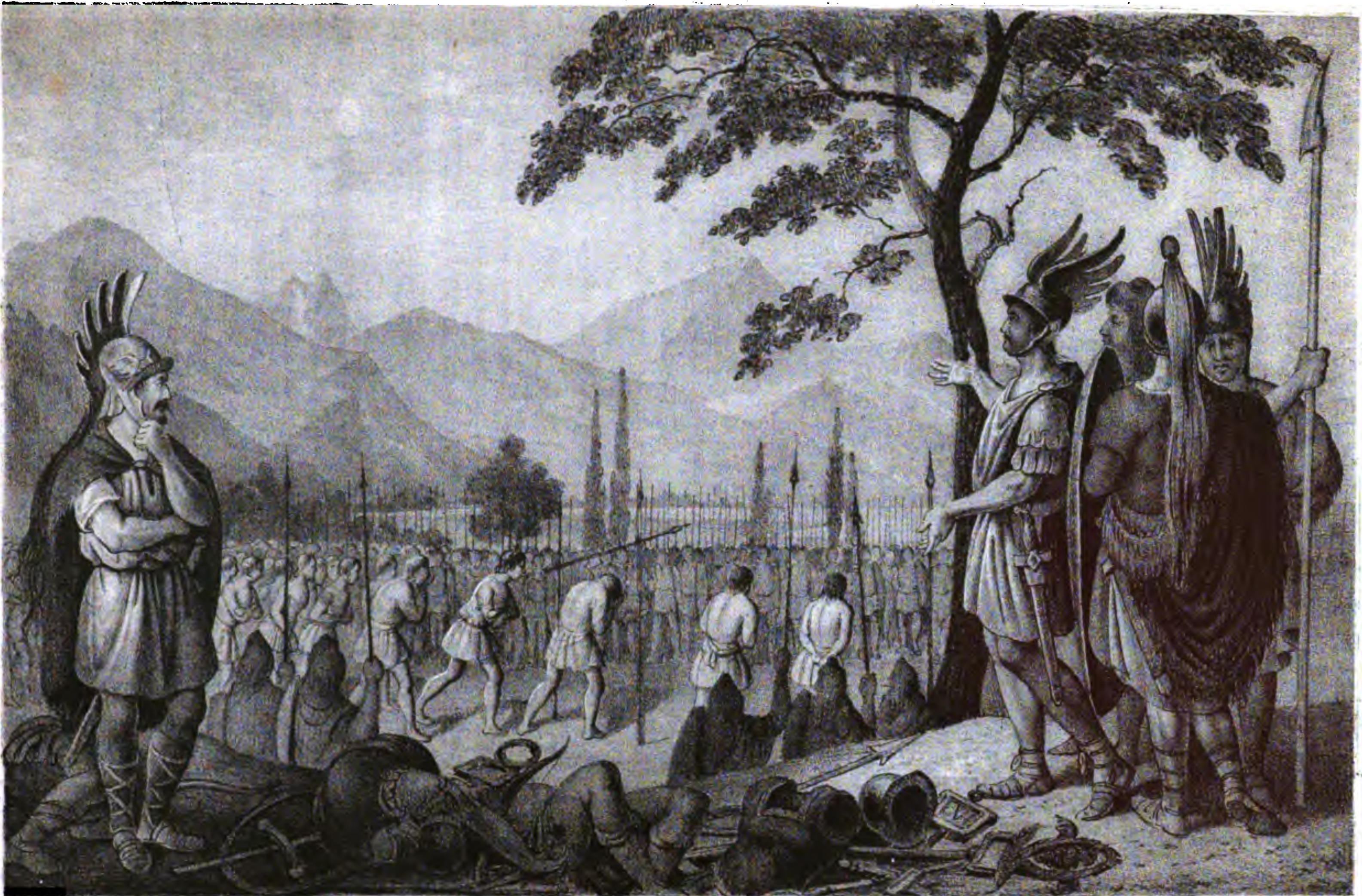
savouraient ce calme trompeur de la nature; mais bientôt l'horizon se couvrit de couleurs lugubres, le soleil commença à pâlir; des nuages sombres fermèrent le ciel de toutes parts et des éclairs sillonnèrent sa voute ténébreuse; le tonnère commença à gronder sourdement; les vents se déchaînèrent du haut des montagnes pour soulever des flots écumans. Ils commençèrent à s'apercevoir du danger qu'ils couraient; mais il était déjà trop tard! des nuages se roulaient en masse dans les airs, et la foudre fendait les ténèbres avec des retentissements horribles qui se prolongeaient jusqu'au fond des vallées. La frêle embarcation voguait au gré du vent et des vagues, car les rameurs avaient cessé de faire d'impuissans efforts pour atteindre le rivage que leur dérobait l'obscurité. — Au château, la plus vive alarme avait succédé à la joie bruyante qui avait duré jusqu'à la nuit. A la nouvelle que les époux étaient sur le lac on se précipita vers le rivage avec des torches allumées, mais c'était pour y voir jeter par les vagues quelques débris d'un bateau auxquels était accroché un homme à demi mort, le seul échappé du naufrage pour apprendre au vieux Boubenberg, qu'il avait deux enfans de moins et que la race des Strættlingen était éteinte.



SPIEZ.



LES PREMIÈRES CERISES. | Die ersten Kirschen.



LES ROMAINS AU LAC LÉMAN. | Die Römer am Lemaner-See.

VOYAGE

DANS LES CANTONS DES GRISONS ET D'URI.

(Suite.)

Nous traînions nos bâtons après nous; de temps à autre l'un tirait la langue de toute sa longueur hors de sa bouche pour la détacher de son gosier desséché; tous signes non équivoques d'une extrême lassitude. Le même besoin mit un tel accord instinctif entre nous tous, que sans proférer une parole, sans se demander : entrons-nous ici? en silence nous défilâmes par la porte de la petite auberge, bâtie en bois, pour nous placer autour de la première table que nous rencontrâmes. Une femme alerte s'approcha pour nous demander, sans doute, ce qu'elle pouvait nous offrir, mais elle n'eut pas le temps de faire cette question, celui d'entre nous qui avait le gosier le moins sec avait déjà demandé de l'eau et du vin. Notre premier besoin satisfait, nos langues se délièrent et nous pûmes dans un langage connu nous entretenir avec notre hôtesse qui était d'un canton allemand. Nous prîmes d'autant plus de plaisir à cette conversation, que depuis notre sortie de Coire nous n'avions pas eu l'occasion d'échanger une parole intelligible avec les gens du pays que nous rencontrâmes. La lassitude nous avait plongés dans une indifférence si stupide qu'en arrivant nous n'avions pas seulement remarqué que la contrée où est situé Flims est des plus romantiques. Quoique le village soit situé à une hauteur de 3360 pieds au-dessus de la mer, la végétation y est très-vigoureuse; des bouquets d'arbres fruitiers et de limpides ruisseaux entrecoupent agréablement le paysage. Il était plus de six heures du soir et nous avions encore deux fortes lieues de chemin à faire pour arriver à Ilanz. Aussi, étant bien réconfortés, nous nous mîmes joyeusement en route. Depuis les maisons des bois nous commençâmes à descendre dans la direction de la vallée. Au delà du village de Lax nous descendîmes rapidement en suivant les bords d'un affreux ravin, au fond duquel coulait un torrent qui allait réunir ses eaux à celles du Rhin. Après une heure de descente nous nous trouvâmes de nouveau dans le fond de la vallée du Rhin antérieur. La quantité de noyers et de champs de maïs nous apprit que nous étions arrivés dans un climat plus doux. A la tombée de la nuit nous atteignîmes Ilanz où nous entrâmes dans la première auberge que l'on trouve en deçà du pont qui conduit à la ville et qui, comme nous ne l'apprîmes que plus tard, était la meilleure de l'endroit. Bientôt nous entendîmes avec plaisir pétiller le feu dans la cuisine, où il y avait une grande agitation, ce qui nous fit espérer que nous n'attendrions pas long-temps notre souper. Notre hôte, médecin en même temps qu'aubergiste, n'avait probablement pas une clientelle qui l'empêchât de s'occuper des besoins gastronomiques des voyageurs; du moins eûmes-nous lieu d'être contents de cette moitié de sa double vocation. Le lendemain de bonne heure j'étais debout, mais il n'en fut pas de même de mes compagnons de voyage, qui, les membres raidis par les fatigues de la veille, demandèrent à prolonger indéfiniment leur repos; il fallut bien me résigner à les attendre. Pendant ce temps j'allai visiter les lieux circonvoisins. Quoique entourés de hautes montagnes, ils forment un vallon assez spacieux qui porte le nom de *Groube*. Ilanz, chétive petite ville, avec tous ses bourgs ne contient que 450 habitants. Cependant plusieurs particularités intéressantes et qui lui sont propres méritent d'être consignées. D'abord c'est la première ville qu'on trouve sur le Rhin, en conséquence de quoi elle porte une couronne dans ses armes. Ensuite, c'est là qu'on rencontre aussi le premier pont de pierre sur ce fleuve, pont d'une construction remarquable. Enfin, Ilanz est l'unique ville au monde où l'on parle la langue rhétienne *). Tant de titres glorieux rabattirent mon dédain pour cette minime cité, et me la firent même considérer avec une sorte de respect, d'autant plus qu'elle est la capitale de la plus considérable des trois ligues grises, prééminence qu'elle partage toutefois à quelques égards avec Trons et Dissentis. Ilanz, ainsi que Coire et Reichenau, est d'une haute antiquité et fut probablement fondée par les premiers habitants de ces déserts.

*) Elle s'appelle *Glion* dans cet idiome.

En rentrant au logis j'espérais trouver mes compagnons prêts à partir; mais les entendant ronfler à l'envi, je pensai que le mieux était de les abandonner à leur paresse et d'aller les attendre à Trons où je désirais m'arrêter; la distance est de quatre lieues et demie. Au bout de quelques minutes j'étais en route brandissant mon grand bâton: il était environ six heures du matin; le ciel était pur; des nuages blancs et diaphanes tournoyaient autour de quelques cîmes couvertes de sombres forêts. — J'avais fait deux ou trois cents pas sur la route qui longe la rive gauche du Rhin lorsque je m'entendis appeler par une voix féminine; je me retournai croyant avoir perdu quelque partie de mon équipement, et je vis à quelque distance une jeune fille chargée d'une grosse hotte et cherchant à m'atteindre. Arrivée près de moi, elle me dit que la veille elle était venue de Trons avec quelques personnes, pour faire de petites emplettes à Ilanz, et que maintenant elle était obligée de s'en retourner seule, ce qui lui causait beaucoup d'inquiétude vu que le chemin était très solitaire et peu sûr; après quoi elle me demanda la permission de faire route avec moi, si j'allais à Trons. Quoique je jugeasse ses craintes chimériques, je ne pus lui refuser ce qu'elle me demandait et nous continuâmes à suivre toujours le Rhin, qui, au bout d'une heure, ne méritait plus de porter le nom de fleuve; jusque-là il avait coulé impétueusement sans rencontrer d'obstacle; mais maintenant ce n'était plus qu'un torrent fougueux dont les ondes blanchissantes se frayaient violemment un passage à travers les rochers qui obstruaient son lit. En même temps la vallée devient de plus en plus solitaire et sauvage, ce qui me rappela les craintes de ma compagne de voyage. Je lui demandai si quelque fait l'autorisait à croire que ce chemin ne fût pas sûr. «Sans doute, reprit-elle, tout récemment un homme considéré de Trons partit un matin à cheval pour se rendre à Ilanz; le soir il ne revint pas; on en conçut de l'inquiétude, et le lendemain des voyageurs le trouvèrent assassiné et dépouillé à peu de distance d'ici, près du pont sur lequel nous allons passer; je vous montrerai la croix que l'on a plantée à l'endroit même où a été trouvé son cadavre.» Hem! pensai-je, il n'en coûte rien d'être sur ses gardes; après tout, prudence n'est pas couardise. J'avais un robuste bâton des Alpes de huit pieds de longueur, et pour lequel j'avais fait faire une pointe de fer trempé de cinq pouces, que je pouvais y adapter au moyen d'une vis. C'était tout à la fois un moyen de défense et un appui dans des sentiers difficiles. Le voyageur qui fréquente seul ces vallées désertes fera toujours bien de prendre des précautions. Le voisinage des frontières de l'Italie, une police qui ne contrôle en aucune manière l'entrée et la sortie des étrangers, justifient assez cette méfiance. Il faut ajouter qu'il y a dans la vallée du Rhin antérieur plusieurs mines de fer et usines en grande partie exploitées par des ouvriers étrangers qui n'ont pas à craindre la surveillance des gendarmes, car depuis mon entrée dans les Grisons je n'en avais pas rencontré un seul. J'ajustai donc mon fer au bout de mon gourdin, ce qui excita un sourire de satisfaction chez ma compagne, laquelle jusqu'alors avait peut-être mis en doute ma valeur. Bientôt nous atteignîmes le pont qui conduit de l'autre côté du fleuve. Ici le Rhin se précipite avec fracas par-dessus des rochers; toute la contrée prend un aspect plus sauvage et plus mélancolique. Le chemin sur la rive droite s'enfonce dans une forêt où les arbres se trouvent pêle-mêle avec les débris de rochers entassés les uns sur les autres et couverts de mousse. Au milieu de ce sombre tableau je vis bientôt figurer la croix de bois dont m'avait parlé la jeune fille et qui se trouve placée au bord du chemin, à quelques pas du pont. Cette croix, haute de 12 pieds environ, portait une inscription allemande retraçant les circonstances du meurtre. Pendant que j'étais absorbé par cette lecture, la jeune fille jetait des regards inquiets sur tous les environs, comme si chaque buisson eût dû recéler un assassin. Tout à coup elle jette un cri perçant et vient tout éperdue se presser contre moi. Par un mouvement instinctif je me retournai brusquement en croisant baïonnette, et je vis devant moi un gaillard dont l'aspect aurait pu, certes, en pareille occasion, faire crier bien d'autres péronelles que celle qui, à cette heure, se suspendait au pan de mon habit, comme si elle eût voulu l'arracher. Je ne savais d'où était sortie cette apparition, le bruit de l'eau m'ayant empêché de rien entendre. Jamais je n'oublierai cette physionomie. Figurez-vous un chenapan de quarante-cinq ans à peu près, véritable type de bandit, aux larges épaules, aux traits saillans, aux yeux enfoncés sous d'épais sourcils noirs comme ses cheveux crépus qui lui cachaient la moitié du front. Depuis plusieurs semaines, sans doute, aucun rasoir n'avait touché son visage dont toute la partie inférieure était couverte par une barbe et des favoris épais, couleur d'ébène; il portait une veste et un pantalon rayés blanc et bleu; un chapeau de feutre, probablement noir dans l'origine, abritait les trois quarts de son chef. Je n'eus pas le temps de voir son linge car tout cet examen se fit en moins d'une demi-minute, pendant que le mécréant, faisant un circuit, passait à quatre pas de moi. Il portait à la main un bâton court, mais gros,

noueux et capable d'assommer un ours. Je crois qu'il était aussi surpris de mon attitude hostile et résolue que moi de son apparition ; aussi n'y eut-il aucun échange de paroles entre nous ; il continua son chemin en me lançant de dessous son affreux sourcil un coup d'œil menaçant et de mauvais augure. Comme j'ignorais les intentions de cet homme, s'il s'était avancé d'un pas contre moi je n'aurais pas hésité à lui enfoncer ma pique dans le corps, car une fois à portée de sa massue je pouvais être assommé du premier coup, et je n'ambitionnais nullement l'honneur qu'une croix de bois perpétuât le souvenir de mon apparition et de mon trépas en ce lieu. Bien assurés que notre homme se dirigeait du côté opposé au nôtre, nos continuâmes à faire route pour Trons, mais la frayeur avait tellement paralysé les forces de ma compagne de voyage que ses dents claquaient et que ses genoux pliaient sans elle. Heureusement nous trouvâmes à quelques pas de là une source d'eau fraîche et limpide ; ma gourde était remplie d'un excellent kirschenwasser que je m'étais procuré à Ilanz : je formai, dans mon gobelet de cuir, un mélange des deux liquides que je donnai à boire à la peureuse, et qui la ranima promptement. Elle m'assura alors qu'elle avait vu cet homme sortir de derrière un arbre et que c'était certainement un étranger qui avait de bonnes raisons pour se cacher, ce que je pensai aussi. Soit par timidité, soit par discrétion la jeune fille avait jusqu'alors toujours marché silencieuse derrière moi, maintenant elle trottait à mes côtés, mais elle regardait tous les vingt pas derrière elle, en s'écriant : *oh diavolo!* Si la frayeur l'avait rendue plus familière, le kirschenwasser d'autre part lui avait si bien délié la langue que non seulement je sus bientôt toute son histoire, mais encore la chronique de son village. Grâce à un séjour qu'elle avait fait chez un frère en Allemagne, elle parlait un baragouin composé d'allemand et de romantsch qu'il n'était pas toujours facile de comprendre. Près de Waltersburg elle me fit remarquer les ruines d'un château que j'avais prises pour un roc inaccessible, et qui semblaient collées contre une paroi de rochers ; c'était une véritable aire d'oiseau de proie. Une tradition raconte que le tyranneau qui l'habitait avait de si bonnes raisons de craindre un acte de vengeance de la part de ses sujets bien-aimés, qu'il n'osait presque plus sortir de son donjon. Afin d'y être à l'abri de toute surprise, il fit construire un pont de cuir qui aboutissait au rocher situé vis-à-vis, et qu'il retirait le soir, interrompant ainsi toute communication avec le dehors. Comment ce pont était construit, c'est ce qu'il serait difficile d'expliquer ; mais enfin, au moyen de cette invention ingénieuse le tyran dormait d'un sommeil paisible, autant du moins que le peut un tyran. Il crut alors pouvoir exercer ses vexations avec d'autant plus d'impunité ; mais il se trompait. Ses fidèles sujets ne l'entendaient pas ainsi, et vinrent un beau matin prendre position sur le rocher qui conduisait au manoir au moyen du pont de cuir. Le seigneur, ainsi bloqué, se riant de l'impuissante fureur de ces paysans, continua son train de vie habituel, seulement le pont ne s'abaissa plus. Cependant les chers vassaux tenaient bon, la nuit comme le jour, et le noble seigneur qui n'avait jamais songé qu'ils pussent être assez irrévérencieux pour venir l'assiéger, devint soucieux, car les provisions commençaient à manquer dans la forteresse. «Cette canaille, se dit-il, est capable de m'affamer ici.» Effectivement, bientôt tous les chiens, les chats et les rats qui habitaient le rocher, passèrent successivement de la broche dans l'estomac de la garnison ; après quoi il ne resta plus d'autre alternative que de mourir de faim ou de se rendre ; le dernier parti fut proposé, mais les vassaux, maîtres cette fois, ne voulurent point entendre parler de conditions. «Au moins laissez sortir librement mon épouse avec ce qu'elle pourra porter,» s'écria le châtelain. Cela parut raisonnable et fut accordé. La femme du seigneur de Waltersburg sortit donc sans obstacle, portant une grande corbeille sur sa tête. Aussitôt les paysans s'emparèrent de la forteresse, mais ils y cherchèrent inutilement leur homme ; sa femme l'avait emporté dans la corbeille, ainsi que tous les titres relatifs à la seigneurie, titres que le tyran dépossédé fit valoir quoiqu'il habitât un pays étranger. Les vassaux, gens simples, tout en faisant la guerre au despote, respectèrent les droits du seigneur, et continuèrent à lui payer ainsi qu'à sa postérité les redevances, que, dans leur candeur, ils croyaient légitimement dûes.

La vallée était toujours solitaire, seulement là où il y avait assez d'espace entre les montagnes et le Rhin, on apercevait parfois quelque baraque isolée animant le paysage ; mais sur les hauteurs, quand l'œil pouvait en percer les pentes boisées, on voyait çà et là des maisons ou un village entouré d'arbres et de champs cultivés ; quelques-uns étaient situés sur un talus si rapide qu'ils semblaient prêts à glisser dans le fond de la vallée. Mais ce que l'on voyait plus fréquemment encore, c'étaient des restes de ces manoirs féodaux, si nombreux dans les Grisons : des châteaux en ruine entourés de sapins noirs, adossés contre un rocher escarpé ou perchés à son sommet, et ceints de précipices qui ne laissent pas même deviner le chemin qui y conduit. Depuis long-temps j'entendais le bruit sourd d'une cascade considé-



rable formée par un torrent qui sort du val Gronda; mais l'abord en était si difficile qu'il fallut me priver de la voir. Bientôt regagnant la rive gauche du Rhin nous y rencontrâmes une troupe d'hommes et de femmes endimanchés, ce qui me fournit l'occasion d'examiner les costumes de la contrée. Les hommes étaient habillés de gros drap bleu; les femmes portaient une étoffe de laine noire à mille plis, qui prenait autour de leur taille la forme d'un jupon, respectable par son ampleur et son poids. Des bas de laine bien fourrés terminaient la partie inférieure de cet accoutrement, avec lequel on pouvait hardiment braver un froid rigoureux; mais ce jour-là il faisait une chaleur de 26 degrés, et, par un singulier contraste, ces femmes si bien précautionnées avaient la tête nue pendant que les hommes portaient de lourds chapeaux de feutre. Bientôt nous arrivâmes à Trons; j'étais accablé de soif et de chaleur. Aussi avant toute chose demandai-je quelle était la meilleure auberge de l'endroit, car je ne doutais pas qu'il n'y eût du choix à Trons, lieu fameux dans l'histoire du pays et qui de plus est un des plus considérables de la ligue grise. Mon désappointement fut donc indicible lorsqu'on me dit qu'il n'y avait point d'auberge dans le village; toutefois, pour me consoler, on m'apprit que quelques particuliers recevaient les voyageurs, entr'autres M. le landammann de Casanova, chez lequel je me rendis aussitôt. Sa maison était en bois comme les autres, mais peut-être un peu plus grande. Tout dans l'intérieur, même les habitans, portait le cachet d'une simplicité antique, à laquelle M. de Casanova joignait une affabilité qu'on ne trouve guère chez les âpres Rhétiens. La chambre où je fus installé par une matrone qui n'avait pas encore eu le temps d'apprendre d'autre langue que le romantsch, attira d'abord mon attention par ses meubles qui avaient déjà servi à bien des générations, les fauteuils entr'autres me semblaient sortis de quelqu'un de ces châteaux des environs, détruits il y a trois ou quatre cents ans. Après m'être reposé j'allai voir les curiosités de l'endroit. La plus digne d'être remarquée est le fameux érable situé près du village à côté d'une chapelle. Il y a quatre siècles, tandis que les cantons suisses jouissaient de la liberté qu'ils devaient à leur héroïsme, les Grisons gémissaient encore sous le despotisme féodal de l'évêque de Coire, de l'abbé de Pfeffers, et d'une foule d'autres princes et seigneurs ecclésiasiques ou laïques. L'an 1424, l'abbé de Dissentis, le comte



de Sax, les seigneurs de Räzüns, de Werdenberg et les hommes les plus notables des vallées du Rhin postérieur et du Rhin antérieur se réunirent autour de cet érable, et à l'exemple des hommes du Grütli, jurèrent de se soustraire à la tyrannie de leurs oppresseurs et de maintenir leur liberté au péril de leur vie. Cette ligue des habitants de la haute Rhétie prit le nom de *ligue supérieure* ou de *ligue grise*, et lorsque les autres vallées rhétiques eurent suivi son exemple, tout le pays reçut la même dénomination. Quelques seigneurs s'étant montrés hostiles envers cette confédération nouvelle, éprouvèrent la vigueur de ces hommes libres; leurs donjons furent détruits et eux-mêmes forcés de se soumettre. D'autres, mieux avisés, firent cause commune avec le peuple.

Un mur entoure le vieil érable qui probablement à cette époque était déjà un grand arbre, et offre maintenant toutes les apparences de la caducité; son tronc est entièrement creux, la couronne a disparu, quelques branches seulement garnies de feuillage attestent qu'il a encore un reste de vie. La chapelle érigée auprès de l'arbre, en mémoire du serment patriotique de ces hommes courageux, présente du côté de la route un porche soutenu par une jolie colonnade, et sous lequel on a retracé en vers allemands ce fait glorieux. Des deux côtés du portail on remarque des tableaux qui, quoique mal exécutés, sont intéressants parce qu'ils représentent avec beaucoup de vérité les principaux personnages qui prêtèrent le serment. Le vieux comte de Sax, appuyé sur un bâton noueux; l'abbé de Dissentis, Pierre de Pontanmingen et Jean de Räzüns sont, à ce qu'on dit, très-ressemblans.

Trons, grand village de 800 habitans catholiques, est situé au pied du haut et âpre Pumpio, dans une situation des plus pittoresques et dans l'endroit le plus fertile de cette grande vallée; il est dommage que tout l'espace compris entre le village et le Rhin, espace d'une demi-lieue à peu près, ne soit qu'un terrain marécageux et couvert de broussailles, qu'il serait cependant facile de rendre à la culture; mais ce serait une innovation, et les indigènes n'aiment point les innovations, aussi garderont-ils leurs marais et leurs broussailles. Il y a aussi dans les environs des mines de fer et de cuivre, des usines et une grande forge.

J'avais vu tout ce qu'il a de remarquable à Trons, même la salle où s'assemble la diète de la ligue grise et où l'on voit beaucoup de tableaux, parmi lesquels sont les portraits de tous les *Landrichter* depuis 1424. Il était trois heures de l'après-midi, mes compagnons n'arrivant pas, je partis pour Dissentis, qui est à trois lieues de Trons. La vallée paraît plus peuplée de ce côté; elle est plus pittoresque, et on y jouit constamment des plus belles vues de montagnes. Sumvix, grand village à une lieue de Trons, est dans une belle situation, entouré de champs bien cultivés et d'arbres fruitiers. Sa sonnerie passe pour la plus belle du canton. Vis-à-vis s'ouvre la vallée de Sumvix, peu connue, mais méritant de l'être. De Trons à Sumvix je fis le trajet avec un homme que j'avais accosté en sortant de ce premier village; c'était un de ces gaillards, un de ces fils des Alpes que l'on ne rencontre pas dans les villes; à la stature de six pieds et quelques pouces, aux formes athlétiques, à la physionomie fière et belliqueuse, aux manières rudes mais franches et cordiales. Il parlait bien l'allemand. La belle carabine qu'il avait sur l'épaule et sa mise me firent penser que c'était un notable de l'endroit; il allait à un tir qui devait avoir lieu à Sumvix, et me donna des renseignements très intéressants sur la contrée et les institutions de son pays. A mesure que j'approchais de Dissentis tout prenait un aspect plus grandiose et plus sauvage; les habitations devenaient rares, et enfin, après avoir traversé un ravin, au fond duquel mugissait le Rhin, j'arrivai, toujours en montant, dans une partie de la vallée plus ouverte et riche en beaux pâturages; mais les arbres fruitiers, sauf quelques cerisiers pourtant, avaient disparu, sûr indice que je parvenais dans une région plus élevée. Laissant sur ma gauche le château à moitié ruiné de Castelberg, au bout de quelques minutes je me trouvai à Dissentis, et cette fois dans une auberge ayant enseigne; c'était la maison de ville. Ce bourg, très ancien, chef-lieu du district le plus populeux de la ligue grise, compte 6000 habitants; sa situation élevée (3600 pieds au-dessus de la mer) sur une pente verdoyante, et les belles montagnes qui l'entourent en font un des sites les plus remarquables des Grisons. Ce bourg doit son origine au couvent de Dissentis qui date du septième siècle. Environ l'an 620 Siegbert, un des compagnons de Gall et de Columban vint de la Lombardie par la vallée d'Urseren, dans cette contrée, où il prêcha le christianisme aux sauvages Lépontins qui habitaient cette partie reculée de la Rhétie, que l'on appelait *Desertina* ou désert. Ce saint homme demeurait dans une caverne, où il passait sa vie à prier ou à prêcher l'Evangile. Ses mœurs austères et la puissance de sa parole, lui amenèrent un grand nombre d'auditeurs, parmi lesquels était un indigène riche et considéré, nommé Placide, qui donna à Siegbert une grande partie de ses biens, pour fonder un monastère. Placide, devenu un des plus zélés disciples du saint homme, parlait sans crainte de-

vant les riches comme devant les pauvres; ce qui lui attira de puissans ennemis. Parmi ces derniers, Victor, préfet de la Rhétie, homme vicieux et injuste, abusant de son pouvoir pour opprimer le faible, conçut le projet de s'approprier les biens que Placide avait consacrés à la fondation pieuse dont nous avons parlé, ce qui donna à celui-ci l'occasion de lui reprocher avec véhémence sa dépravation et son injustice, et de le menacer de la colère de Dieu et des peines éternelles. Ce langage ne plut pas à Victor qui ne songea plus qu'à se défaire de ce prédicateur importun. Cependant Placide, ayant eu connaissance des projets criminels du préfet, quitta furtivement Dissentis pour se réfugier auprès de son maître Siegbert; les satellites de Victor surprirent l'homme juste en chemin et lui coupèrent la tête. Alors s'opéra un grand miracle. Placide, comme Saint Denis, ramassa sa tête, qui bondissait sur l'herbe, la mit sous son bras et continua paisiblement sa route. Siegbert fut naturellement très effrayé et très chagriné de voir arriver son ami d'une façon aussi peu usitée. Après l'avoir reçu de son mieux, il lui prépara une tombe qui plus tard devint aussi la sienne. Victor ne jouit pas long-temps de son crime; un jour il tomba dans le Rhin et se noya. Ses successeurs et ses enfans, ne doutant pas que ce ne fût là un effet de la vengeance divine, se hâtèrent de réparer autant que possible l'injustice en contribuant de tout leur pouvoir à la prospérité du nouveau monastère, auquel ils firent des donations considérables en terres et accordèrent de grands priviléges. Cet exemple fut suivi dans la suite par d'autres puissans seigneurs chrétiens, et Dissentis devint ainsi un des monastères les plus puissans et les plus riches de l'Helvétie. Les abbés acquirent plus tard une telle prépondérance dans les affaires politiques de la ligue grise, que leur pouvoir égalait presque celui d'un prince souverain. En 1579 Maximilien leur accorda le droit de battre monnaie et le titre de princes de l'Empire. L'humble case de St. Siegbert avait été remplacée par un bâtiment somptueux pour l'époque, mais où l'humilité, la charité chrétienne du saint homme ne logèrent plus. Le couvent d'abord construit en bois, et plusieurs fois détruit par le feu, fut enfin rebâti avec une magnificence digne d'un prince. Mais hélas! le prince abbé dut aussi éprouver l'instabilité des choses humaines: ses sujets réduisirent son pouvoir et ses revenus à un tel point qu'à peine s'il en reste ombre maintenant. De 1798 à 1799 les soldats de la république française visitèrent aussi cette vallée; les habitants, ayant surpris et massacré une de leurs colonnes, les Français revinrent en force, et malgré une résistance héroïque, s'emparèrent du bourg et le livrèrent aux flammes, sans même épargner le palais du prince abbé. Aux Français succédèrent des Autrichiens affamés et à ceux-ci des Russes plus affamés encore. L'abbaye est un grand édifice carré, situé sur le penchant de la montagne, dominant le bourg et contrastant du reste singulièrement par sa somptuosité avec les maisons rustiques et la nature agreste qui l'entourent. L'église, qui mérite d'être vue, possède plusieurs tableaux. Un de ces tableaux, représentant le dernier incendie du cloître, ne manque pas de vigueur de coloris. Le bénédictin qui m'accompagnait paraissait transporté d'une sainte fureur, en me racontant cet événement funeste. Cette abbaye, la plus ancienne de la Suisse, renferme une belle bibliothèque et des manuscrits précieux. Vis-à-vis de Dissentis s'ouvre l'intéressante vallée de Medels, d'où sort le Rhin du milieu; elle est enfermée par des montagnes élevées et des glaciers formidables. Au sud on voit le Lukmanier, haute montagne où se trouve un passage conduisant dans le canton du Tessin, et très fréquenté pendant le moyen âge comme plus facile que celui du St. Gotthard qui alors était peu praticable. Les Huns, Charles Martel et Pépin doivent y avoir passé pour pénétrer en Italie.

Mes compagnons de voyage me rejoignirent dans la soirée. Peu après arrivèrent d'autres voyageurs, MM. B. et S., officiers fédéraux qui venaient du Tessin et faisaient une reconnaissance des divers passages des Alpes lépontines. Notre hôte était encore un landammann et s'appelait *de Planta*, nom illustre dans les Grisons. C'était un petit homme sec et très vif; grâce à sa pétulante activité nous eûmes, sans être obligés d'attendre long-temps, un souper très-confortable. Le lendemain matin à six heures nous traversions le bourg de Dissentis en société de MM. B. et S., qui avaient pris des chevaux et comme nous se rendaient dans la vallée d'Urseren. Bientôt nous entrâmes dans l'intéressante vallée de Tavetsch qui a pour chef-lieu Sedrun, village à deux lieues de Dissentis et à 4450 pieds au-dessus de la mer. Cependant, malgré cette position élevée, les environs en sont très fertiles et offrent une brillante verdure qui réjouit l'œil. La nature n'a pas moins favorisé la population que le sol qui la porte, car les hommes y sont d'une taille remarquablement belle. Ils ont un ancien usage qui pourraient bien provenir des Huns. Pour conserver leur viande ils la coupent par morceaux ou en font des saucisses, et la suspendent devant leurs fenêtres pour la faire sécher à l'ardeur du soleil. On dit que les bergers bergamasques font sécher ainsi des moutons entiers, qu'ils transportent en Italie pour les vendre. A voir ces viandes suspendues et noires

comme des momies, on se croirait vraiment dans quelque village de Kalmouks ou de Kirguises. A Ruéras (2½ lieues de Dissentis) le chemin qui conduit à l'Oberalp, se divise en deux branches. Le chemin de droite, peu fréquenté, est plus court mais aussi plus pénible. L'autre, que l'on suit ordinairement, et qui passe par Selva et Chiamut, est moins intéressant que le premier. Un événement désastreux, arrivé au village de Selva en 1808, mérite d'être mentionné. Toutes les années régulièrement cet endroit est exposé à deux avalanches: l'une menace le haut, l'autre le bas du village; cette dernière est ordinairement peu redoutable. La nuit du 18 décembre 1808 un vent impétueux du sud-est ébranla les masses énormes de neige que couvraient les montagnes. Ce fut une nuit affreuse pour tous les habitants des Alpes. Avec des sifflemens effroyables l'ouragan soulevait des tourbillons de neige; les avalanches retentissaient comme le tonnerre dans toutes les vallées, et les monts semblaient s'écrouler avec elles. Les habitants de Selva, abandonnant le haut du village, cherchèrent leur sûreté dans la partie inférieure. Mais pendant la nuit une avalanche descendit le Rouenatsch et se précipita avec fracas sur cette partie du village. Quarante-trois personnes et 238 pièces de bétail périrent. Treize individus furent sauvés. La même nuit les habitants d'une maison du village de Tamins échappèrent à la mort d'une manière miraculeuse. Une avalanche, partie du mont Calanda, après avoir emporté plusieurs chalets, déraciné ou brisé tous les arbres d'un bois, enleva la moitié d'une maison située au haut de ce village, et déplaça l'autre partie. Dans une chambre de cette maison était une famille composée de sept personnes priant à la lueur d'une lampe, pendant qu'au dehors la tempête exerçait sa fureur. Ces personnes chantaient le psaume 76, lorsque l'avalanche pénétra par trois fenêtres dans leur chambre, sans blesser personne et même sans éteindre la lampe; mais ce ne fut qu'après trois heures de travail au milieu de la nuit et de l'orage, qu'elles purent sortir de leur tombeau de neige.

Comme nous désirions connaître les deux chemins qui mènent de Rueras à l'Oberalp; je me décidai facilement à suivre seul le plus court que je savais être riche en beautés naturelles, pendant que le reste de la société suivrait celui de Selva. Je commençai donc mon ascension en prenant un sentier rapide qui traverse les pâturages des montagnes de Crispansa. Au bout d'une heure je parvins sur la crête du mont, d'où je comptais voir à mes pieds le lac et la vallée d'Oberalp dans le canton d'Uri; mais quelle ne fut pas ma surprise de découvrir, au lieu d'un lac, une haute vallée parée de la plus riche verdure et où paissaient de nombreux troupeaux. Un torrent limpide descendait du Crispalp, hérissé de glaces, et serpentait au fond de la vallée. Je croyais d'abord m'être trompé de chemin, d'autant que depuis les chalets inhabités de Tiarms, que j'avais laissés derrière moi, je n'avais découvert aucune trace de sentier et que devant moi il n'y en avait pas davantage. Voyant qu'il n'était pas question de balancer, je descendis près du torrent cherchant un pont avec inquiétude; mais n'en découvrant aucun vestige, je remontai les bords du torrent, espérant trouver quelque moyen de passage ou quelque pâtre qui viendrait à mon secours. Bientôt avisant sur l'autre rive un gamin au milieu de quelques vaches, je l'appelai de toute la force de mes poumons et je lui fis les signes les plus expressifs pour donner à comprendre que je cherchais un pont; mais après m'avoir regardé un instant d'un air hébété, mon drôle me tourna le dos et se mit à fuir à toutes jambes, comme s'il eût vu le diable en personne; si j'avais eu ce coquin à ma portée, je crois que je lui aurais rompu mon bâton sur les épaules. Ayant continué mes recherches pendant un quart d'heure encore, je vis un grand bloc de rocher plat à sec au milieu de l'eau, et j'entrevis la possibilité d'arriver en deux sauts sur l'autre bord, ce qui sur trois chances m'en offrait une de réussir et deux de prendre un bain forcé. Comme il valait bien la peine d'y réfléchir, afin de ne pas être obligé, peut-être, de revenir sur mes pas et de faire une seconde fois le saut périlleux, je consultai une carte du pays que j'avais heureusement sur moi: le vallon où j'étais s'appelait *Cæmer-Thal* et ce torrent, que je maudissais depuis une heure, était un des bras du Rhin supérieur qui, un peu plus bas, se joint à un autre bras du Rhin venant du Baduz. Je considérai alors avec plus de respect et d'attention ce fleuve naissant si bruyant déjà, comme s'il était fier de son importance future. Ce fleuve qui plus loin sépare tant de peuples, ce fleuve illustré par tant de batailles, offre ici l'image d'un enfant innocent encore qui essaie pour la première fois ses forces. Les Gaulois honoraient le Rhin comme une divinité; ils croyaient que ce fleuve les animait au combat et leur donnait la force de vaincre; aussi l'invoquaient-ils à l'heure du danger. Sans imiter en cela les Gaulois, je pris mon élan, et, grâce à mon bâton ferré, je parvins sur l'autre bord de la petite rivière. Au bout d'une demi-heure j'étais sur l'échancrure que j'avais distinguée depuis le côté opposé de la vallée; et cette fois le lac d'Oberalp était à mes pieds, non pas tel que quelques voyageurs l'ont dépeint, c'est-à-dire entouré de montagnes magnifiques à

la base verdoyante, à la croupe hérissée de glaciers, mais bien plutôt offrant l'aspect d'un chaos véritable; on aurait dit que le créateur avait oublié cette contrée en séparant les éléments pour créer le monde, et qu'ayant entassé là des matériaux, il les avait laissés sans emploi. Hors du premier plan, où je me trouvais, je ne vis aucune trace de végétation sur laquelle l'œil pût se reposer; de vastes éboulements de rochers çà et là entremêlés de neige, s'étendaient de la base des montagnes à ma droite, jusqu'au lac, dont les eaux, sombres comme celles du Styx, semblaient se confondre avec les flancs noirs et déchirés du Baduz. Une île de rochers stériles en occupait à-peu-près le centre. Aucun être vivant ne venait troubler le silence qui régnait dans cette affreuse solitude; cependant à une petite distance du lac se trouvait une hutte, formée de pierres informes, entassées les unes sur les autres; ce chalet, habité pendant six semaines de l'année, était encore désert à cette époque. Ce tableau était dans ce moment sans doute plus rembruni qu'il ne l'est ordinairement, grâce à de gros nuages blancs et noirs qui se traînaient sur le flanc des montagnes de la vallée d'Urseren et s'élevaient comme des géants menaçants au-dessus de l'horizon qu'ils obscurcissaient. Cela était beau à voir, mais peu rassurant, car c'étaient là les signes évidents d'un orage.

(La suite au numéro prochain.)

LE CANTON D'URI.

Ce canton tel qu'il est aujourd'hui est borné au Nord par le canton de Schwyz; à l'Est par les hautes montagnes qui le séparent des Grisons et de Glaris; au Sud par le Tessin; à l'Ouest par les cantons du Valais, de Berne et d'Unterwald. Il a 12 lieues dans sa plus grande longueur et de 8 à 9 lieues dans sa plus grande largeur. Sa surface est d'environ 56 lieues carrées; ainsi il serait le onzième en étendue parmi les 22 cantons; cependant on n'y compte que 13,600 habitants, soit environ 242 individus par lieue carrée. C'est donc le canton le moins peuplé de la confédération, et sa population est la plus faible relativement à l'étendue du territoire; le canton de Zurich compte à-peu-près 2,200 habitants par lieue carrée, celui d'Appenzell 2650; quelle différence! Par l'acte de médiation de Bonaparte, en 1803, le canton d'Uri a perdu tous ses sujets au-delà du St. Gotthard, lesquels faisaient presque la moitié de sa population, et devinrent citoyens du Tessin. Ce canton d'Uri ne présente qu'un chaos de gorges, de profondes vallées et d'énormes montagnes en grande partie couvertes de glace et de neige. Le St. Gotthard et ses diverses ramifications occupe pour ainsi dire toute la surface du canton, aussi est-ce un pays de prairies et de pâturages. Une grande vallée s'élève par degrés depuis le lac des Waldstetten jusqu'au sommet du St. Gotthardt. Elle est parcourue dans toute sa longueur (onze lieues) par la Reuss, d'où elle a pris le nom de Reussthal. De cette vallée principale partent d'autres vallées qui ont elles-mêmes des subdivisions; chacune d'elles a son nom, son torrent ou son ruisseau. Les plus considérables sont le Schæchenthal, le Mæyenthal, l'Urserenthal, l'Oberalpthal, etc. A peine si la huitième partie du pays est cultivée et fertile; tout le reste est en pâturages ou stérile. Un vent terrible parcourt et désole quelquefois ces vallées; c'est le vent du midi, appelé *Föhn* dans les Waldstetten. Quand il souffle la température s'élève quelquefois si subitement qu'en hiver la neige disparaît souvent en vingt-quatre heures dans les lieux peu élevés; alors la végétation se développe prématurément et souffre plus tard des retours du froid. Ce vent est souvent si impétueux qu'il déracine de gros arbres et enlève la toiture des maisons; dans ce cas on éteint tous les feux, car malheur si pendant l'ouragan un incendie se déclarait quelque part! La plus petite gorge, le moindre ravin a son ruisselet, son filet d'eau; mais la seule rivière est la Reuss, qui prend sa source principale dans le lac de Lucendro sur le St. Gotthard et n'est même qu'un torrent fougueux jusqu'à Amstæg; de là elle roule tranquillement ses ondes grossies par tant de cours d'eau dans le lac des Quatre-Cantons, dont la partie la plus pittoresque appartient à Uri et s'appelle aussi *lac d'Uri*, lieux célèbres par les souvenirs historiques qui s'y rattachent. Plusieurs autres lacs, mais petits et peu remarquables, se trouvent sur les montagnes de cette contrée, dont le bourg d'Altorf est le chef-lieu. Ce bourg qui compte 1660 habitants, est à une demi-lieue du lac des Waldstetten, dans la partie la plus basse et la plus fertile du pays.

On sait fort peu de chose sur les habitants primitifs d'Uri. Ils s'appelaient *Taurisci;* une tête de taureau, qui s'est conservée dans les armes du canton, était dans les combats leur signe de ralliement. Les vallées supérieures ont probablement reçu leur population de la Rhétie ou du Valais. Les Taurisci avaient pour voisins au Sud et à l'Est les Rhètes, les Lépontins et les Vibériens; au Nord et à l'Ouest les Helvètes. Plus tard l'histoire du canton d'Uri se confond avec celle des autres états forestiers. Au 15me siècle il acquit les vallées de Léventine et d'Urseren. Pendant les années 1799 et 1800 il eut horriblement à souffrir

de la guerre des Français contre les Russes et les Autrichiens; il n'y eut qu'une seule petite vallée où les soldats étrangers ne pénétrèrent point, grâce à sa position et au courage de ses habitants; toutes les autres parties du canton furent réduites à la plus affreuse misère par des combats acharnés, le pillage et l'incendie. On comptait dans le seul district d'Altdorf plus de mille familles réduites à la mendicité. La contrée ne se releva que lentement de tant de désastres.

La seule industrie du pays consiste dans l'éducation des troupeaux et la fabrication des fromages; cependant les nombreux courants d'eau et la superbe route du St. Gotthard sembleraient favoriser bien d'autres genres d'industrie; les habitants fabriquent, mais seulement pour leur usage, un drap grossier et solide. Le commerce de transit par le St. Gotthard occupe encore beaucoup de personnes quoiqu'il ait considérablement diminué depuis la construction de la route du Splugen, dans les Grisons. Le canton d'Uri est extrêmement riche en minéraux précieux, que les habitants cherchent souvent au péril de leur vie; tel que des cristaux noirs, bruns ou jaunes, des grenats bruns ou blancs, des hyacinthes, des trémolites, des améthystes, des grenatites, des cyanites et quantité d'autres, dont on fait des collections qui se vendent assez bien. Les vallées inférieures produisent beaucoup d'excellents fruits; on y cultive la pomme de terre, mais très peu de blé.

L'habitant d'Uri est en général d'une stature moyenne, mais robuste: son visage est rond et ses traits assez réguliers. La population des montagnes se distingue avantageusement sous tous les rapports de celle des vallées inférieures. Comme leurs voisins de Schwyz et d'Unterwald, les Urnois sont attachés à la religion de leurs pères, ennemis de toute innovation et jaloux de leur liberté; ils sont d'un caractère sérieux, mais affable, hospitalier et pacifique. Les arts et les sciences ne sont point cultivés dans cette petite république, où l'instruction est d'ailleurs très peu répandue; cependant depuis quelques années les écoles se multiplient d'une manière assez remarquable.

La religion catholique est la seule tolérée. Jusqu'en 1426 tous les ministres de la religion étaient élus par l'église de Notre-Dame à Zurich. Avant l'époque où la religion chrétienne fut introduite dans la contrée, les peuples païens des environs offraient des sacrifices sur le St. Gotthard. Ce furent probablement St. Béat, Félix et Régula qui repandirent les premières semences du christianisme dans les vallées inférieures; et St. Sigisbert, à la fin du sixième siècle, aura sans doute depuis Disentis converti les habitants des hautes vallées.

La constitution du canton d'Uri, comme celle des autres cantons forestiers, est purement démocratique; le souverain pouvoir réside dans l'assemblée de tous les citoyens, appelée *landsgemeinde*, tout homme, ayant atteint l'âge de vingt ans, est électeur et éligible et en même temps soldat. Le canton tient le quatrième rang dans les états de la confédération; son contingent fédéral est de 1184 francs et de 236 hommes. On n'y connait aucun impôt direct; les revenus de l'état proviennent presque uniquement des droits sur le sel, sur les marchandises de transit, sur les liqueurs spiritueuses, et des revenus de quelques domaines. L'état a été obligé de contracter une dette considérable pour la construction de la route du St. Gotthard, dette à laquelle un fonds d'amortissement, pris sur les péages, a été affecté.

Les habitations sont en bois et à-peu-près semblables à celles de Schwyz et d'Unterwald, seulement on remarque dans l'intérieur de ces dernières plus de propreté, et à l'extérieur plus de soin dans la construction; presque toutes les maisons, excepté à Altdorf, sont couvertes en bardeaux chargés de grosses pierres; une ouverture dans le toit sert le plus souvent de cheminée, aussi les demeures sont-elles enfumées en conséquence. Hors à Altdorf et dans quelques villages la distribution des pièces est partout la même. Une chambre de réunion, une chambrette à côté



et la cuisine qui atteint jusqu'au toit, occupent le rez-de-chaussée, au-dessus sont deux petites chambres à coucher où l'on arrive par une galerie étroite et sombre. La principale pièce, la chambre de réunion, est garnie de bancs et possède un poêle de dimension respectable, autour duquel s'assemble toute la famille pendant les longues soirées d'hiver. Le costume des habitants n'a rien de bien particulier, sauf la chaussure, qui consiste en une sandale de bois creux, garnie de clous et fixée au pied par des courroies. Cette chaussure simple et antique, que les femmes ont presque généralement remplacée par des souliers, est commune depuis un temps immémorial à tous les habitants des vallées qui entourent le St. Gotthard. Les hommes portent habituellement des sarraus de bergers et des pantalons ou culottes de laine. La plupart des femmes ont abandonné le costume national; la coiffure est la partie qui a été la plus respectée.

LES
RELIGIEUSES DE KOENIGSFELDEN.

Dans la riche abbaye de Kœnigsfelden, près de Brugg, fondée en 1315 par Élisabeth, veuve de l'empereur Albert, vivaient paisiblement des religieuses de l'ordre de S. Claire; de ce nombre étaient des filles des familles les plus considérées du pays. En 1523 les premiers germes de la nouvelle doctrine prêchée par Luther, avaient déjà pénétré en Suisse et vinrent même jeter le désordre parmi les saintes filles de l'abbaye de Kœnigsfelden. Par quelqu'écrit tombé entre leurs mains; on ne sait comment, elles apprirent que la nouvelle doctrine autorisait la suppression des cloîtres et le mariage des prêtres. Ces nouvelles idées préoccupèrent vivement le plus grand nombre des nonnes de l'abbaye qui, après réflexion faite, les trouvèrent très raisonnables et dignes d'être prises en considération; elles commencèrent à soupirer après leur liberté, croyant sans doute que hors l'enceinte de leur cloître il existait un bonheur, dont elles voulaient aussi goûter. Enfin cette doctrine devint si fort de leur goût, que toute la communauté s'assembla pour en discuter les points les plus importants pour elles. Il y fut décidé à une grande majorité que l'on enverrait une requête à leurs souverains, les seigneurs de Berne, pour les prier de leur permettre d'aller en liberté où bon leur semblerait. La requête partit, malgré l'opposition de l'abbesse et de quelque nonnes âgées, qui n'avaient pas le même intérêt à rentrer dans le monde. Les pauvres religieuses furent fort mortifiées de recevoir un refus formel à leur supplique. Le gouvernement bernois, qui alors était bien éloigné de favoriser la réforme, leur envoya George Hoffmann, provincial des cordeliers de Strasbourg, pour les dissuader de pareilles prétentions. Mais tous les argumens et toute l'éloquence du provincial échouèrent contre l'obstination des religieuses, qui persistaient à demander la dissolution de leur vœux. Alors on envoya une députation à Kœnigsfelden qui, dans l'espérance de calmer les religieuses, les affranchit d'une partie de leurs règles; mais elles restèrent obligées d'habiter leur abbaye, de porter l'habit de l'ordre et de se soumettre à l'ancienne obédience. Pour mieux les surveiller et pour faire exécuter les nouveaux règlemens, on leur donna pour gardien Henri Sinner de Berne, et pour intendant Bénoît Mattstetter.

Mais les religieuses de Kœnigsfelden furent si peu satisfaites de cet arrangement qu'elles firent de nouveau les plus vives instances auprès du conseil de Berne. « Nous ne dépendons point du Pape ni du provincial, disaient-elles, mais nous sommes nées sujettes de vos seigneuries, dont nous sommes les pauvres innocentes prisonnières; nous vous supplions donc, pour l'amour de Dieu et pour le salut de nos ames, de nous rendre la liberté, et que nous puissions en jouir comme vos autres sujets. » Cette requête était datée du 20 novembre 1523. Le gouvernement bernois fut encore sourd à cette requête; il leur fit adresser des représentations énergiques sur le vœu solennel qu'elles avaient prononcé au pied de l'autel; sur les règles de leur ordre et sur la volonté formelle des fondateurs de l'abbaye, à laquelle elles devaient se soumettre. Il ne restait plus à ces dames qu'à se résigner à leur sort et d'attendre patiemment un temps plus propice pour renouveller leurs démarches, car elles étaient bien résolues de profiter de la première occasion qui se présenterait pour s'affranchir complétement. Mais ce moment n'était pas encore arrivé, car le gouvernement bernois rendit au commencement de 1524 des ordonnances sévères pour la conservation des rites de l'Église romaine, tout en blâmant les mœurs dissolues d'une partie du clergé d'alors et la manière dont on usait des indulgences pour extorquer de l'argent au peuple crédule; il défendit sévèrement le mariage des prêtres; plusieurs, s'étant mariés malgré cette défense, ils furent privés de leurs bénéfices, entre autre l'abbé de Troub, qui fut obligé de se faire couvreur pour gagner sa vie. On ordonna encore aux prêtres, qui gardaient des concubines, de les chasser de leurs maisons et de

leur paroisse, sous peine d'être cassés. Cela parut bien dur à beaucoup d'entre eux, habitués à ce genre de vie. Les frères du chapitre de Buren, indignés de cet attentat contre leurs droits si bien acquis, présentèrent une requête au conseil, demandant qu'il leur fut permis de se marier ou de conserver leurs compagnes sans se marier. Enfin, au mois de juin de la même année, les religieuses de Kœnigsfelden, inébranlables dans leur résolution et croyant le moment favorable, présentèrent une troisième requête au conseil de Berne, qui enfin, touché de tant de constance, rendit le décret suivant, sous la date du 8 juin 1524 : « Les religieuses de Kœnigsfelden auront la liberté de sortir ou de rester dans l'abbaye; avec la condition que celles qui sortirons, le fassent avec le consentement de leurs parens ou tuteurs. Celles qui sortirons renonceront à toutes prétentions sur les biens du couvent, mais elles peuvent prendre avec elles ce qu'elles y ont apportées etc.... A l'avenir on n'y recevra plus de religieuses qui n'aient atteint l'âge de 17 ans; elles feront trois ans de noviciat, après quoi il ne leur sera plus permis de sortir. » Ce fut en vain que l'évêque de Constance, les deux avoyers de Berne, Jaques de Wattenwyl et Jean d'Erlach, avec quelques autres conseillers s'opposèrent à l'exécution de ce décret : le plus grand nombre des religieuses sortit de l'abbaye, plusieurs se marièrent. Agnès de Mulinen se maria avec le gardien Sinner, un de ceux qui avaient été chargés de la surveillance des religieuses; Cathérine de Bonstetten épousa Guillaume de Diesbach, et leur mariage fut béni solennellement dans la cathédrale de Berne, dont la bourgeoisie, présente en très-grand nombre à la cérémonie, fut fort ébahie d'un spectacle aussi nouveau. Cependant la réformation ne fut introduite définitivement à Berne que quatre ans plus tard; et l'année suivante, en 1529, l'abbaye de Kœnigsfelden fut entièrement supprimée.

LES BOHÉMIENS EN SUISSE.

C'est en 1418 que ce peuple nomade fit sa première apparition en Suisse. On appelait alors ces gens là tout simplement païens. C'étaient, disent les chroniques du temps, des hommes très singuliers. Ils vinrent en Suisse au nombre d'environ 1400 sous un chef qu'ils nommaient *le duc Michel d'Egypte*. Ils ne faisaient de mal à personne, et payèrent d'abord très bien ce dont ils avaient besoin, quoiqu'ils portassent des habillements bizarres et deguenillés. Ils se disaient chrétiens, ajoutant qu'ils avaient été forcés à l'apostasie par les Sarrasins, mais que la bonne cause ayant enfin triomphé, ils étaient revenus au christianisme; cependant on les obligea d'aller à Rome, pour y confesser leurs péchés. Le pape leur imposa pour pénitence de parcourir le monde pendant sept années consécutives sans coucher dans un lit. Ces sept années durent longtemps, car on compte qu'à-peu-près 500,000 de ces vagabonds parcourent encore l'Europe, toutefois ce n'est qu'en Espagne, en Transylvanie, en Hongrie, en Turquie, en Moldavie qu'ils sont très nombreux; il y en a aussi beaucoup en Angletterre; mais ils ont presque entièrement disparu de la France, de l'Allemagne et de la Suisse, où on ne les rencontre que faisant le métier de maquignons, de joueurs de gobelets, de raccommodeurs d'ustenstiles ou de meneurs d'animaux apprivoisés. Leurs femmes avaient parmi les crédules la réputation de pouvoir prédire l'avenir par l'inspection des mains, de jeter des sorts et de guérir les maladies avec des paroles.

On croit que ce peuple curieux est originaire de l'Indostan, et la similitude de son langage avec plusieurs dialectes hindous semblerait le prouver. Sa religion est celle des pays où il se trouve. Du reste, ces hommes sont fort peu scrupuleux sur cet article; leurs mœurs sont aussi licencieuses que possible; tout ce qu'ils ont est en commun, même leurs femmes et leurs enfans. Le vol et tous les genres d'escroqueries leur sont habituels, et ce n'est que trop souvent qu'ils ont recruté leurs troupes de jeunes filles enlevées sur leur passage et initiées ensuite dans toutes leurs habitudes vicieuses. Aussi a-t-on traité quelquefois ces vagabonds avec une rigueur extrême, leur donnant la chasse comme à des bêtes fauves, et les tuant partout où on les rencontrait. On est cependant revenu à des sentiments plus humains à leur égard, et soit de gré, soit de force, un grand nombre d'entre eux ont échangé leur vie errante contre un genre de vie sédentaire. Ces hommes ont reçu différens noms suivant les pays. En Allemagne et en Suisse on les appelle *Zigeuner; Gypsies* en Angleterre; *Zingari* en Italie; *Gitanos* en Espagne et *Tartares* dans le nord. Eux-mêmes se donnent le nom de *Zinguis*. En France, ils étaient appelés *Bohémiens*, vu qu'on les croyait originaires de la Bohème.



KLEINJOGG.

Jacob Gujer, surnommé *Kleinjogg,* né dans la première moitié du siècle passé à Wermetschweil, canton de Zurich, était un simple paysan sachant à peine lire et écrire. Sa première jeunesse, pendant laquelle il s'habitua aux pénibles travaux de l'agriculture, n'offrit rien de remarquable. Aidé de son frère, il cultivait un domaine assez considérable mais de peu de rapport et grévé de dettes. Mais Kleinjogg, inépuisable en ressources et travailleur infatigable, était encore un véritable économe, dont tout le savoir était fondé sur l'obsertion et l'expérience. Il parvint à tirer le meilleur parti possible des terres ingrates qu'il cultivait en vrai patriarche, entouré d'une famille nombreuse qui avait pour son chef une profonde vénération. Pendant tout le cours de sa vie laborieuse il combattit avec persévérance les vices et les préjugés de ses concitoyens. Il tenait un cabaret, le seul de l'endroit, qui lui rapportait des bénéfices considérables; cependant il aima mieux en faire le sacrifice que de tolérer ou favoriser d'une manière quelconque le penchant de ses compatriotes à l'ivrognerie. Il refusa de livrer du vin ou des liqueurs aux oisifs; et même aux voyageurs et aux travailleurs il n'en vendait jamais au-delà d'une certaine quantité. Il en résulta que bientôt les buveurs désertèrent la maison; alors sa famille lui reprocha de se priver ainsi d'une de ses principales ressources, ajoutant que s'il continuait de cette manière il finirait par se ruiner. „Sans doute,“ reprit le philantrope rustique, „je diminue mes revenus; mais croyez-vous que Dieu veuille bénir un gain fait aux dépens de la moralité; croyez-vous que consciencieusement je puisse recevoir l'argent d'un père de famille, pendant que sa femme et ses enfants se nourrissent de larmes et de privations? ne pensez-vous pas que la colère de Dieu tombera sur celui qui, pour argent, aura encouragé le scandale et contribué à la ruine d'une maison?“ Le paysan philosophe s'acquit l'estime de tous ses concitoyens; et le gouvernement de Zurich, voulant reconnaître les services désintéressés de ce brave homme, lui confia la direction d'une ferme considérable, où il put déployer sur une plus grande échelle son activité, ses lumières et sa philantropie.

ORDONNANCE

du Conseil de la ville de Zuric, de l'an 1332, concernant les ensevelissemens.

« Si un bourgeois fait poser, soit pour un homme, soit pour une femme, une pierre sépulcrale, qui ait plus de sept pieds de longueur et plus de trois pieds de largeur, il payera une amende d'une livre, que le conseil percevra. » — Une autre ordonnance de la même année portait qu'il serait défendu d'ensevelir et d'élever des tombes près des chemins aux environs de la cathédrale, sans exception ni pour grand ni pour petit; ni pour riche ni pour pauvre, vu que l'on doit mettre les morts au verger au-dessus de Pfeusis-Huse. Celui qui aurait contrevenu à la présente ordonnance devra déterrer le mort; et de plus il payera une amende d'un marc si, contre la loi établie par la bourgeoisie, il a ainsi enseveli son ami, son compagnon ou son enfant. »

A la même époque on taxa l'ouvrage des fossoyeurs comme suit:

il leur sera payé pour un enfant d'un an et en-dessous . . . . 4 den.
pour un item en-dessous de 8 ans . . 6 »
pour une personne en-dessous de 15 ans 8 »
pour une personne de 20 ans et en-dessous . . . . 10 »
pour une personne plus âgée de 20 ans 1 schelling.

Depuis la St.-Martin à la St.-Valentin, vu qu'à cette saison l'ouvrage est plus pénible, on payera le double de la présente taxe.

IMPRIMERIE DE C. A. JENNI A BERNE.



LE LAC D'OBERALP. | Der Oberalp-See.



COSTUME D'URI | Urner-Tracht.



BIVOIC DE BOHÉMIENS. | Zigeuner Lager.

VOYAGE

DANS LES CANTONS DES GRISONS ET D'URI.

(Suite et fin.)

Je commençais à être inquiet de mes compagnons de voyage que je n'apercevais nulle part, et qui cependant, vu les retards que j'avais éprouvés, auraient dû être les premiers au rendez-vous. Le temps devenait de plus en plus menaçant: le tonnerre grondait sourdement dans le fond de la vallée; çà et là un éclair sillonnait les nues sombres qui venaient se heurter contre les montagnes. Cela était beau à voir, mais pourtant je n'avais nulle envie dans cette affreuse solitude, d'être témoin du combat qu'allaient se livrer les éléments. J'allais suivre un sentier qui longe la rive droite du lac, lorsque je vis le reste de la société, déboucher sur ma gauche par le col de l'Oberalp; au bout d'un quart-d'heure nous étions tous réunis. Un de ces messieurs, m'ayant offert son cheval pour me remettre de mes fatigues, j'acceptai et enfourchai aussitôt la bête. Le chemin d'abord n'était pas trop mauvais et offrait une pente insensible. Mais bientôt nous commençâmes à descendre brusquement, la route devint abominable ou plutôt ce n'était plus qu'un escalier en ruines; de larges gouttes tombaient, et le tonnerre retentissait avec fracas. Ces messieurs doublèrent le pas; le second cavalier avait remis son cheval au guide qui était resté en arrière. Je voulus presser ma monture, mais le prudent animal, n'ayant pas sans doute les mêmes raisons que moi pour se hâter, ne changea en rien son allure habituelle, à laquelle il fallut bien me résigner. De temps à autre la pauvre bête faisait de longues glissades sur les grandes pierres mouillées qui tenaient lieu d'escalier, puis elle s'arrêtait tout court et secouait les oreilles en signe de mécontentement. Je me consolai de mon mieux en pestant contre le cheval, le chemin et les abbés de Dissentis qui, au lieu de se bâtir des palais, auraient bien mieux fait de consacrer leurs revenus à un chemin si important pour eux et leurs vassaux. Autrefois ils avaient, grâce à la munificence des empereurs, des droits importants dans la vallée d'Urseren, située au pied de l'Oberalp. Pendant la guerre que l'Autriche fit en 1332 à la ville de Lucerne et aux nouveaux cantons suisses, l'abbé de Dissentis, fidèle au parti des oppresseurs, ordonna aux habitants d'Urseren de fermer leur vallée aux cantons suisses; mais ceux-ci répondirent que d'après leurs franchises ils ne devaient interdire le passage qu'à ceux qui avaient été mis au ban de l'empire, et qu'ils n'agiraient pas autrement. L'abbé furieux, résolu de châtier tant d'insolence, convoqua ses vassaux portant les armes, et les envoya par l'Oberalp du côté de la vallée d'Urseren. Les habitants, prévenus de ces projets hostiles, demandèrent du secours à leurs voisins d'Uri et marchèrent à l'ennemi, qu'ils rencontrèrent au haut de l'Oberalp. Le combat ne fut pas long: les troupes abbatiales furent mises en déroute, laissant de deux à trois cents des leurs sur la place et leur capitaine prisonnier. De 1799 à 1800 les Russes, les Autrichiens et les Français traversèrent plusieurs fois cette montagne; le général Loison y passa même au milieu de l'hiver avec plusieurs compagnies de Français. Ceux-ci livrèrent à cette même époque un combat acharné aux Autrichiens qui occupaient le haut du col, et voulaient les empêcher de pénétrer par le St. Gotthard dans les ligues grises; ces derniers furent tournés et forcés de battre en retraite.

La pluie tombait par torrens, et nul abri ne se présentait; tout-à-coup mon coursier fit une glissade d'une douzaine de pieds au bord d'un précipice; alors n'y tenant plus, je mis pied à terre, et laissant à l'animal le soin de trouver sa route sans moi, ce dont j'étais fort peu en peine du reste, je commençai à cheminer à ma guise, c'est-à-dire à courir, au moins autant que me le permettait l'indigne chemin que je suivais. Ce n'est pas tout plaisir que de voyager sur des chevaux dans les montagnes : car alors ce n'est plus le cas où l'homme conduit l'animal, c'est l'animal au contraire qui conduit l'homme; le voyageur doit donc subordonner toutes ses volontés aux caprices ou aux habitudes de sa monture; par exemple s'il veut s'éloigner d'un précipice, il est sûr que le cheval fera tout le contraire, et il y aurait du danger à le contraindre. Enfin la pluie cessa, les

nuages se déchirèrent, et laissant apercevoir de temps à autre, comme par une fenêtre, une partie de la riante vallée d'Urseren. Après deux longues heures de descente, j'arrivai affamé à Andermatt, où je trouvai mes compagnons de voyage dans l'auberge et fort occupés de leurs besoins gastronomiques; pour mon compte j'étais bien résolu de ne pas abandonner ma part du dîner dont je voyais faire les apprêts. Nous nous réconciliâmes un peu avec la vallée d'Oberalp en mangeant d'excellentes truites sorties de son lac, et du fromage, digne produit de ses montagnes. Ici la société se divisa: MM. B. et S. remontèrent le St. Gotthard pendant que nous le descendîmes.

La première chose digne d'attention, que nous rencontrâmes, en sortant d'Andermatt, fut le *trou d'Uri*, à un quart de lieu du village *). Après avoir fait 80 pas dans ce souterrain humide et ténébreux, nous nous trouvâmes dans la vallée des Schœllenen, où la nature a été prodigue de tout ce qu'il y a de plus affreux. Un peu plus loin nous nous vîmes sur le fameux *pont du diable*, et entendîmes la Reuss tonner et ébranler la montagne de son rugissement. Mais maintenant ce n'est plus ce pont du diable que l'on ne passait qu'en tremblant; un pont moderne s'élève au-dessus: fruit du génie de l'homme, il semble se moquer de l'oeuvre attribué à l'habileté du prince des ténèbres.

Andermatt, chef-lieu de la vallée d'Urseren, contient 600 habitants; il est situé à l'entrée de la vallée, à 4446 pieds au-dessus de la mer. Il est bien bâti, et c'est un des endroits du canton où il y a le plus d'activité et d'aisance, ce qu'il faut attribuer au transit des marchandises qui passent par le St. Gotthard. Autrefois ce village était situé au pied du Kilcherberg, au-dessous d'une petite forêt; mais cette forêt protectrice ayant été détruite par une avalanche, les habitants furent forcés de transporter leurs habitations où elles sont aujourd'hui; leur existence y dépend également d'un petit bois que l'on entretient soigneusement, et où il est sévèrement défendu de couper un arbre.

Nous suivîmes la rive gauche de la Reuss pendant une demi-heure environ; puis nous repassâmes sur la rive droite au moyen d'un autre pont remarquable, appelé *Tantzenbeinbrücke*; et enfin un moment après nous nous retrouvâmes de nouveau sur la rive gauche. Bientôt nous sortîmes de la gorge sauvage de Schœllinen, autrefois si redoutable aux voyageurs, qui ne la traversaient qu'avec crainte au printemps. La nouvelle route du St. Gotthard diminue de beaucoup ces dangers; çà et là aux endroits les plus exposés aux avalanches on trouve des niches solidement construites, qui servent de refuge en cas de besoin. Ce passage est sans contredit une des parties les plus intéressantes du St. Gotthard. On s'y trouve enfermé entre deux énormes parois de granit, séparées seulement par le lit de la rivière et la route; tout y est désert; pas une seule cabane, nul sapin n'y balance sa tête au-dessus de l'abîme; nul buisson n'y repose la vue fatiguée de la teinte grisâtre et aride du granit, nul être vivant n'y fait entendre sa voix. La Reuss seule mugit au fond du précipice qu'elle parcourt comme irritée des obstacles qu'elle rencontre; elle tonne, écume et se précipite avec une violence inconcevable de rocher en rocher. Enfin nous sortîmes de ce terrible défilé en repassant sur la rive gauche de la rivière; puis, quelques centaines de pas plus loin, nous traversâmes le torrent de *Gœschenen* sur un pont bien construit, laissant sur notre gauche le village du même nom. A quelque distance de là et près de la route nous vîmes la fameuse *pierre du diable*, bloc de granit d'une forme et d'un volume extraordinaires, se trouvant dans une position plus extraordinaire encore. Après s'être détaché sans doute de la montagne voisine, il est venu s'arrêter sur ce pâturage, d'où personne n'a été tenté de l'enlever; si ce n'est le diable, comme on le raconte. Et voici à quelle occasion. Les habitants de la contrée désiraient depuis long-temps un pont, qui facilitât leurs communications avec les vallées supérieures de la montagne; mais le lieu, où il devait être construit, était si affreux et d'un accès si difficile, qu'il ne se trouva ni architecte qui osât l'entreprendre, ni ouvriers qui voulussent l'exécuter. On avait délibéré longuement là-dessus et en vain, quand un membre du conseil, plus avisé que les autres, proposa de s'adresser au diable, architecte habile, comme chacun sait. La motion fut acceptée à l'unanimité, et l'on entra de suite en négociation. Pour se faire valoir, satan parla d'abord des difficultés de l'entreprise, que cependant il accepta, se montrant même fort content à l'égard du salaire, car il se contenta d'exiger que le premier être vivant qui passerait sur le pont, devint sa propriété, bagatelle qui lui fut aisément accordée. L'entrepreneur aux pieds forchus se mit en besogne, et ne resta point en dessous de sa réputation. Au grand étonnement de chacun, le pont se trouva fait en une nuit; une seule arche, hardie et légère, s'élançait d'une rive à l'autre, là où la Reuss se précipite en rugissant dans un gouffre, d'où s'échappent des tourbillons d'écume et de vapeur. Satan attendait le prix de son travail, mais comme le pre-

---

*) Voyez le n° 5 de la première année.



mier passant devait inévitablement tomber dans ses griffes, personne ne se souciait tenter l'aventure. Un malin de l'endroit, plus fin que le diable même, imagina un moyen d'éluder la dernière clause du contrat. Il se présenta à l'entrée du pont, accompagné d'un chien, auquel il montra un morceau de pain qu'il lança ensuite de l'autre côté de la rivière, où le chien se hâta de l'aller chercher en traversant le pont. L'architecte cornu, qui avait compté capturer un être doué d'une ame et non pas une brute, entra dans une épouvantable colère en se voyant dupé ainsi; jurant de se venger, il alla chercher une pierre immense qu'il se proposait de jeter sur le pont pour le briser. Heureusement il fut rencontré par une vieille femme qui, effrayée à l'aspect du prince des ténèbres, et de l'énorme charge qu'il portait, se hâta sagement de faire le signe de la croix. A ce signe redoutable pour lui, satan lâcha la pierre pres de Gœschenen, et s'enfuit à toutes jambes, laissant à son oeuvre son nom et l'empreinte de ses griffes au bas de la pierre, ce dont nous pûmes nous convaincre par l'inspection.

Nous repassâmes sur la rive droite de la Reuss que nous suivîmes jusqu'à Wattingen, où un pont magnifique nous reconduisit sur la rive gauche. Nous passâmes la nuit dans une bonne auberge à Wasen, village de 550 habitants et qui possède une assez belle église, située sur une colline. Sur la place publique est une fontaine en pierre, surmontée de l'image de St. Gall. Le lendemain nous étions sur pied de bonne heure; et quittant la route du St. Gotthard, nous prîmes celle du Susten dans le Mayenthal, vallée qui s'étend depuis Wasen jusqu'à la frontière du canton de Berne. Nous montâmes par un mauvais sentier jusqu'à la Mayenschanze, ancienne redoute, construite en pierre du temps des guerres civiles de la Suisse; elle ferme entièrement le passage de ce défilé; restaurée en 1712, elle était occupée en 1799 par les Autrichiens, lorsque les Français, venant du Susten, ayant tourné cette position, s'emparèrent et détruisirent la redoute. A une lieue de Wasen nous passâmes le Mayenbach où commence seulement le nouveau chemin du Susten, lequel ne répondit pas à mon attente. Cette route a été entreprise en 1811 et a coûté des sommes énormes au canton de Berne. Lorsque le Valais devint français, Berne se trouva intéressé à ce que les produits du canton, destinés pour l'Italie, fussent autant que possible transportés sur le territoire suisse. C'est dans ce but que cette route fut commencée conjointement avec le canton d'Uri, et achevée dans l'espace de sept ans, sur une longueur de neuf à dix lieues; mais, tant du côté de Meyringen que de celui de Wasen, elle est restée inachevée sur une étendue de deux lieues environ, précisément là où il n'y aurait que peu de difficultés à vaincre. Maintenant elle est abandonnée et ruinée en beaucoup d'endroits. Le village de Mayen, dont les maisons sont dispersées çà et là, est à 4130 pieds au-dessus de la mer. Les habitants sont pauvres et passent pour être insouciants et légers; il semblerait cependant que la nature sauvage et terrible, qui les entoure, devrait faire une impression toute différente sur leur caractère, d'autant plus qu'ils sont extrêmement exposés aux avalanches et à la chute de rochers qui, à chaque instant, menacent leur existance. La plupart des maisons et des étables sont, du côté des pentes rapides, garanties, jusqu'à un certain point, par des digues qui divisent l'avalanche, ou bien on met le toit du bâtiment de niveau avec le terrain, de manière qu'elle glisse par-dessus sans causer beaucoup de dommage. Quand les jours d'hiver la tempête gronde, que les vents déchaînés soulèvent la neige en tourbillons rapides, tous les habitants s'assemblent le soir dans une même maison. Là ils prient, chantent, causent et dansent alternativement, au son de quelque instrument rustique. Toute la nuit se passe ainsi joyeusement; à peine font-ils attention aux avalanches, qui tonnent lugubrement dans la vallée et qui, d'un instant à l'autre, peuvent les atteindre.

A Mayen les voyageurs sont soumis au péage. Depuis Fernigen, dernier hameau que l'on rencontre, la vallée prend un aspect plus solitaire et plus alpestre; la Mayen-Reuss forme plusieurs chutes remarquables dans les environs. Les montagnes, des deux côtés de la vallée, semblaient s'élever à mesure que nous montions, la végétation devenait de plus en plus chétive; cependant nous aperçûmes encore quelques plantations de pommes-de-terre, mais qui n'étaient point encore prêtes à fleurir (le 31 juillet). Depuis la Hunds-alp (l'alpe aux chiens) la vallée devient plus spacieuse sans perdre la sévérité de son caractère. Nous commençâmes à monter le col du Susten; le chemin était très-bon, en pente douce, quoique la montagne fut très-rapide. Après avoir suivi pendant une heure les nombreux replis du chemin, nous nous trouvâmes sur le col à 6980 pieds au-dessus de la mer, et à quatre heures de marche de Wasen. Arrivés là, nous oubliâmes toutes nos peines, la fatigue, la faim, la soif, ces ennemis implacables des voyageurs à pied. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, ce n'étaient que pics décharnés, que dômes couverts d'une neige éclatante, séparés les uns des autres par des mers de glace resplendissantes de blanc et d'azur. Le ciel, d'un bleu foncé, était d'une pureté parfaite; aucun objet ne pouvait échapper à notre vue. A l'orient nous avions à nos pieds la profonde vallée de Mayen; à notre gauche s'élevaient au-dessus de nos têtes le Titlis (10,700 pieds) et l'Arazhorn (10,240 pieds); à droite le Sustenhorn (10,760 pieds). Au couchant la vue était plus étendue, encore nous avions devant nous la vallée de Gadmen et le superbe glacier de Stein, qui attirait particulièrement notre attention. De ce côté le col était entièrement couvert de neige; on ne voyait plus aucune trace de chemin. Après avoir beaucoup souffert de la chaleur en montant, nous ressentions les atteintes d'un air froid et pénétrant qui nous glaçait. Il fallut se remettre en route pour la vallée de Gadmen. Le chemin faisait une multitude de contours pénibles, et dans quelques endroits même il était entièrement détruit par des éboulements, en sorte que nous avions parfois de la peine à passer. Après une heure et demie d'une rude descente, nous parvînmes enfin dans la vallée et au bas du glacier de Stein, qui nous offrit tout à la fois un spectacle des plus imposants et des plus tristes. Ce glacier, autrefois beaucoup plus reculé, atteint aujourd'hui le côté opposé de la vallée, la traversant dans toute sa largeur; cette route, qui avait coûté tant d'argent et de travaux, est perdue sous des montagnes de glace, car il ne reste entre le glacier et la montagne vis-à-vis, coupée à pic, aucun espace qui permette de faire le plus petit sentier. Nous franchîmes ce passage en marchant tantôt dans l'eau tantôt sur des pierres ou de la glace, et arrivâmes ainsi aux chalets de Steinbergalp. Nous avions fait six lieues environ sans rien prendre, aussi trouvâmes-nous délicieux le laitage qu'on nous présenta; nous fûmes même enchantés de trouver du pain, quoiqu'il y eût peut-être six semaines qu'il fût sorti du four. Comme nous avions encore environ six lieues à faire pour arriver à Meyringen, il fallut bientôt se remettre en route. Nous fîmes chemin par des lieux excessivement sauvages et souvent très-difficiles, car la route était en quelques endroits tellement dégradée, qu'il était presque impossible d'y passer. A une lieue de Steinen nous descendîmes une pente très-rapide, où la route, bien plus tortueuse que le styx, se replie *vingt-cinq fois* sur elle-même avant d'arriver au bas. De temps à autre elle était complètement détruite. Après deux heures de marche nous atteignîmes le village de Gadmen; chacun de nous avait éprouvé une certaine difficulté à digérer le fromage et le lait que nous avions avalés avec un peu trop de précipitation dans les chalets de Steinen, et un verre de vin fut jugé convenable pour précipiter ces alimens qui nous pesaient comme du plomb sur l'estomac. Ayant vu un groupe d'individus en manches de chemise, occupés devant une maison à je ne sais quoi, nous leur demandâmes, s'il y avait un auberge; alors un homme qui, au premier coup d'œil, ne nous parut pas d'une condition différente de celle des paysans qui l'entouraient, se tourna de notre côté et nous répondit obligeamment qu'il n'y avait point d'auberge dans l'endroit, mais que dans sa maison nous trouverions tout ce que la localité permettait d'offrir aux voyageurs. Nous entrâmes dans un édifice en bois, qui ne se distinguait pas beaucoup des autres à l'extérieur, mais dont l'intérieur ne nous laissa pas douter que nous ne fussions chez un ministre; et bientôt nous eûmes l'assurance que notre hôte était le guide spirituel de la paroisse, lequel faisait avec beaucoup de courtoisie les honneurs de sa maison. Autrefois les ministres des villages reculés de l'Oberland bernois recevaient les voyageurs et leurs maisons tenaient lieu d'auberge, au moins à l'égard des étrangers; maintenant que les auberges se multiplient partout, cet usage tombe en désuétude. Les environs de Gadmen nous parurent fort intéressants; malgré sa position élevée (4154 pieds au-dessus de la mer), ce

village est entouré d'une belle verdure; de magnifiques érables ombragent la route et un peu plus bas se trouvent des cerisiers et un petit bois de hêtres. De hautes montagnes ceignent cette vallée; les pics du Steinberg et d'Uratz, hérissés d'affreux glaciers, s'élèvent au-dessus de toutes les autres. Nous descendîmes à Nesselthal et de là à Muhlithal, toujours entourés d'une nature sauvage et pittoresque. Le torrent du Gadmenbach, que nous suivions de près, était presque constamment invisible pour nos yeux; il coulait dans un lit si profond, si étroit, si obscure, que l'on n'entendait que le bruit sourd de ses ondes bouillonnantes, qui semblaient remuer les entrailles de la terre. Les habitants de la vallée parlent d'évènements sinistres arrivés dans les environs. Près du lieu, où deux torrents, le *Gentelbach* et le *Gadmenbach* se réunissent pour couler au fond d'un gouffre ténébreux dont l'oeil ne peut sonder la profondeur, existaient jadis des usines, où l'on travaillait le fer extrait des mines du Hasliberg, à trois lieues de là. Maintenant les fourneaux sont abandonnés et les bâtiments ne présentent plus que des ruines en harmonie avec la nature sauvage qui les entoure. Des débris de rochers, couverts de mousse et de pins antiques renversés par les tempêtes, jonchent le sol d'alentour; des sommités couronnées de sombres forêts encadrent cette solitude dont le silence n'est interrompu que par le fracas du torrent, et où, cependant, se rencontrent çà et là quelques cabanes misérables. — Au milieu du siècle passé, dit-on, par un temps sombre et orageux, un marchand italien ayant passé les montagnes, fut surpris par la nuit et s'égara dans ces tristes lieux, se dirigeant vers une des cabanes dont nous avons parlé, où il apercevait de la lumière, il frappa à la fenêtre et demanda un asile pour la nuit, vu qu'il lui était impossible de continuer son chemin. Ce qu'il demandait lui fut accordé sans hésitation et avec toutes les apparences de la cordialité. Après que le voyageur eut soupé, le maître de la maison le conduisit dans la chambrette qui lui était destinée, et où le marchand fatigué et sans méfiance s'endormit bientôt profondément. Mais son hôte, inspiré par le démon de la cupidité, ne put vaincre la tentation de s'emparer de l'or que le marchand avait sur lui, et qui montait à une somme considérable. Il se lève, s'arme d'un couteau, se glisse dans la chambre du malheureux qu'il égorge impitoyablement; ensuite chargeant le corps de sa victime sur ses épaules, il va le jeter dans le gouffre où mugit le Gadmenbach. Le meurtrier se tenait pour sûr que son crime ne serait pas découvert, car nul n'avait vu entrer le marchand chez lui. A la surprise de chacun, l'indigent bûcheron se mit à acheter force prés, force bétail. Mais il ne jouit pas longtemps de ce bien si mal acquis; il tomba gravement malade et la mort s'approchant escortée d'affreux remords, il divulgua dans son délire le secret terrible qui l'oppressait. Il expira plein d'angoisse, et l'invisible main qui l'avait frappé s'appesantit sur toute sa lignée. Sa maison devint bientôt la proie des flammes. Quelques années plus tard un de ses fils tomba dans le gouffre qui recélait le corps de l'infortuné marchand. Un de ses petit-fils, occupé à faire flotter du bois dans le torrent, périt de la même manière, ainsi qu'un autre descendant du meurtrier. Une fille de la même race a fait, dit-on, périr en secret son enfant, fruit d'une liaison illicite. Les tristes rejetons de cette misérable famille sont constamment dans l'attente de terminer leurs jours dans le Gadmenbach. Il semble, disent-ils, qu'une force invisible les attire malgré eux vers le torrent.

Nous continuâmes à descendre la vallée en traversant plusieurs hameaux, tous ombragés par d'arbres fruitiers, ainsi que le joli chemin que nous suivions. Parvenus bientôt dans la vallée d'*im-Ground* nous traversâmes l'Aar sur un pont de bois. Là commence la route du Susten, du côté de Meyringen; et précisement à l'endroit où elle serait le plus utile on a discontinué les travaux. Elle se joint ici au chemin de la Grimsel qui jusqu'à près de Meyringen n'est qu'un sentier rapide et difficile. Nous parcourûmes le joli vallon d'*im-Boden* sans nous arrêter, car nous désirions voir la fin de cette longue étape de douze lieues. D'alarmants symptômes de fatigue commençaient à se manifester parmi nous, ainsi que le désir ardent d'un bon souper; désir assez légitime, car si la journée qui allait finir nous avait procurée bien des jouissances, ce n'était certainement pas sous le rapport gastronomique. Cette partie avait été presque oubliée jusqu'à ce moment. A l'extrémité de la vallée d'*im-Ground* il nous fallut gravir la colline escarpée du Kirchet, tâche rude à accomplir avec un estomac vide et des jambes qui se refusaient à un plus long service. Enfin arrivés à la maison communale de Meyringen, un bon souper nous consola de notre abstinence forcée; cette opération terminée, nous n'eûmes rien de plus pressé que d'aller chercher nos lits. Mais à peine commencions-nous à goûter un agréable repos que nous fûmes reveillés par un tintamarre effroyable. On tirait, on criait, on hurlait à

nous rompre la tête, et ce vacarme dura la plus grande partie de la nuit. Comme nous crûmes y reconnaître des expressions de joie, nous restâmes sans inquiétude dans nos lits, mais toutefois sans pouvoir fermer l'oeil. Le lendemain nous apprîmes qu'on venait de célébrer dignement l'anniversaire de l'acceptation de la nouvelle constitution bernoise. Bientôt un char nous conduisit à Brienz. Là nous nous embarquâmes pour Interlaken, terme de notre voyage, et où nous arrivâmes sains et saufs.

HENRI IV ET LES SUISSES.

En toute occasion Henri IV, roi de France, donna à la nation suisse des témoignages éclatants de son estime et de son amitié. Au reste, ce monarque ne pouvait guère, sans être ingrat, lui refuser ce qu'elle avait si bien mérité de lui; car les Suisses avaient pris une grande part à toutes les actions d'éclat qui illustrèrent le règne de ce prince, pendant les guerres qu'il eut à soutenir contre la Ligue.

A la bataille d'Arques (le 22 sept. 1589), un corps de troupes suisses protégeait l'artillerie du roi contre les ligueurs, infiniment supérieur en nombre, et qui faisaient les plus grands efforts pour l'enlever. Henri IV voyant que l'ennemi dirigeait la plus grande partie de ses forces de ce côté, y accourut en toute hâte à la tête de l'élite de sa cavalerie. « Je viens moi-même, mon compère, » cria-t-il de tout loin au colonel Galati de Glaris, qui commandait les Suisses, « je viens mourir ou partager avec vous l'honneur de cette journée. » La présence du roi et ses paroles animèrent tellement les républicains déjà dégénérés, qu'à leur tour ils fondirent sur l'ennemi et le mirent entièrement en déroute. A la bataille d'Yvri, où Henri IV avec seulement 1200 hommes défit 12000 ligueurs, les Suisses firent des prodiges. Un seul bataillon ennemi tenait encore bon et n'était point entamé; c'étaient des Suisses des petits cantons levés clandestinement par les chefs de la ligue. Le roi, apprenant de quels hommes ce bataillon était composé, ne permit point qu'il fût réduit à la dernière extrémité, il le laissa se retirer, et dans la suite il lui rendit ses drapeaux. Cette conduite généreuse contribua puissamment à resserrer les liens qui existaient déjà entre les deux nations. Dans le but de renouveler l'alliance avec les cantons helvétiques, le roi envoya en Suisse le maréchal de Biron avec une suite nombreuse et brillante, où se trouvaient plusieurs seigneurs d'un rang distingué. Le traité fut solennellement conclu à Soleure le 31 janvier 1602. Afin de faire connaître à son peuple et aux Suisses tout le prix qu'il mettait à cette alliance, et toute la satisfaction qu'il en éprouvait, il voulut y ajouter, au milieu de sa capitale, une solennité extraordinaire. A cet effet la diète helvétique consentit à lui envoyer des ambassadeurs, qui se mirent en route au mois d'octobre, au nombre de quarante, et furent partout magnifiquement reçus. A moitié chemin de Charenton, le duc de Montbazon vint à leur rencontre à la tête de 120 gentils-hommes choisis. Le prévot des marchands de Paris et les échevins les haranguèrent à la porte de St. Antoine, et se joignirent ensuite à leur escorte. C'est ainsi qu'ils firent leur entré à Paris le 15 octobre, au milieu d'un immense concours de peuple. Le lendemain il y eut dîner chez le chancelier; de là ils allèrent au Louvre accompagnés du duc d'Eguillon et de 50 seigneurs de la première qualité. A l'entrée de la cour ils furent reçus par le duc de Montpensier et les chevaliers des ordres du roi, et au bas de l'escalier par le comte de Soissons et les officiers de la couronne. Dans la salle d'audience ils trouvèrent le roi, entouré des princes du sang et d'une cour brillante et nombreuse. Jean Rodolphe Sager, ancien avoyer de Berne, chef de l'ambassade, prononça un discours plein d'énergie et de sentiments patriotiques, auquel le roi répondit de la manière la plus affectueuse en tendant la main à l'orateur. De là ils furent conduits à l'audience de la reine, puis à celle du dauphin.

Le 20 octobre l'alliance fut solennellement ratifiée dans l'église de Notre-Dame, en présence de toute la cour et de tout ce qu'il y avait de plus distingué à Paris. Cette pompeuse cérémonie fut suivie d'un repas somptueux au palais épiscopal : les ambassadeurs étaient placés d'un côté de la table et de l'autre étaient les princes de Conti et de Condé; les ducs de Nemours, de Montpensiers et d'Eguillon, les comtes d'Auvergne, de Sommerive et beaucoup d'autres courtisans. A la fin du repas le roi vint avec beaucoup de courtoisie boire à la santé de ses compères et fidèles alliés. Après l'audience de congé, qui fut également brillante, les ambassadeurs retournèrent en Suisse, laissant à la cour de France

une opinion très avantageuse de la nation suisse.

WEGGIS.

A deux lieues et demie de Lucerne, au pied du Righi, sur le lac des quatre cantons, est situé le joli village de Weggis, qui contient 1960 habitants et fait partie du canton de Lucerne. Il est difficile de trouver une contrée à la fois plus pittoresque et plus fertile. Exposé au midi et abrité des vents du nord par les flancs de la montagne, ce coin de terre se trouve dans la position la plus propre au développement d'une végétation vigoureuse et variée. On y voit fréquemment des plantes d'une latitude plus méridionale. Autrefois on y récoltait un vin qui n'était pas sans renom. Un sentier extrêmement pittoresque conduit de Weggis au sommet du Righi; il est agréablement ombragé, agréablement d'abord par des noyers, des châtaigniers, et plus haut par une forêt de hêtres. Toute cette pente est couverte de débris et de blocs de rochers, restes d'anciens éboulements. Par des pâturages et en passant près du *Kaltenbad* on arrive au *Rigistaffel*. Weggis était, il y a dix siècles, une dépendance de l'abbaye de Pfeffers qui l'inféoda aux barons de Ramstein, lesquels en 1380 vendirent leurs droits à Lucerne. Dès lors ce village a toujours fait partie de cette république.

De tout temps ces rives ont été exposées à des éboulements, on en reconnait partout les traces. A une demi-lieue de Weggis étaient les bains de *Lutzelau*, dans une situation charmante près du lac; une masse de rochers descendue du Righi ensevelit la source, les bains, l'auberge et la chapelle. Ces chutes sont évidemment occasionnées par l'infiltration des eaux; de toutes parts on voit de petits ruisseaux descendre la montagne, mais tous n'arrivent pas au bas, un grand nombre se perdent dans des crevasses, s'infiltrent entre les couches de poudingues, dont est composé le Righi, dissolvent les bancs terreux interposés entre deux lits de rochers, lesquels cédant à la pression qu'excercent sur eux les masses supérieures, ou cédant à l'impulsion donnée par leur propre poids, s'échappent et écrasent tout ce qu'ils rencontrent.

Au printemps de 1795, après de longues pluies, on vit se former des crevasses au tiers de la hauteur des flancs du Righi. La nuit qui précéda le 15 juillet, on entendit des bruits étranges qui semblaient sortir de la montagne. Tantôt c'étaient de violentes détonations, tantôt un bruit sourd ou semblable à celui que fait un chariot roulant sur le pavé. Les habitants, quoique ignorant la cause de ces bruits, ne s'en inquiétèrent pas beaucoup; ce n'était pas la première fois qu'ils en entendaient de pareils. Cependant au point du jour ils apperçurent une masse fangeuse, couleur de rouille ou de brique, d'un quart de lieue de largeur sur vingt à soixante pieds de hauteur, laquelle s'était détachée du mont et se dirigeait fort doucement du côté du haut Weggis, laissant derrière elle un vide considérable. Personne ne croyait à un danger pressant, car il y avait près d'une lieue de distance du terrain éboulé jusqu'au village. Mais lorsque l'on vit cette boue à demi liquide continuer son chemin sans ralentir sa marche, lorsqu'on la vit, semblable à la lave, s'élever à la hauteur des obstacles qu'elle rencontrait, puis passer par-dessus ou les pousser devant elle, on commença à concevoir de sérieuses inquiétudes. Plusieurs chalets et nombre d'arbres avaient déjà disparu. Le curé de l'endroit et quelques-uns de ses paroissiens se rendirent sur une colline voisine du lieu du désastre, pour mieux juger de ce qu'ils avaient à attendre de cet étrange phénomène. Bientôt ils purent se convaincre que le danger était imminent. Aussitôt on commença à évacuer le moulin et les maisons les plus rapprochées de la montagne. L'alarme se répandit dans tout le haut Weggis et chacun commença à mettre en sûreté tout ce qu'il y avait de plus précieux. Quelques personnes espéraient encore que le désastre n'atteindrait pas le bas du village, mais à neuf heures du soir tout espoir de salut s'évanouit. Le torrent, dans sa marche lente mais irrésistible, s'était progressivement grossi de tout ce qu'il avait rencontré sur son chemin. Les autorités envoyèrent le marguillier de maison en maison avertir chacun de rester levé. On expédia un courier à Lucerne pour y rendre compte de ce malheureux événement. Bientôt sonnèrent les cloches d'alarme, la dernière nuit du village était arrivée; la consternation devint générale, on chercha à sauver ce qui restait dans les maisons; on transporta des vieillards, des enfants et des malades hors de l'atteinte du danger; on entendait partout des sanglots et des gémissements. C'était une nuit affreuse pour ces pauvres villageois. L'obscurité la plus profonde ajoutait encore à l'horreur de cette

scène de désolation, et il arriva que dans la confusion inséparable d'un pareil moment beaucoup d'objets de valeur furent oubliés ou perdus. Heureusement que presque tout le bétail se trouvait à cette époque sur la montagne. Il arriva beaucoup de monde des villages voisins pour porter secours à ces infortunés, mais aucune puissance humaine n'était capable d'arrêter un instant les progrès du mal; tout ce que l'on pouvait faire, c'était d'enlever une partie de la charpente des maisons là où le péril était le plus éloigné.

Le jour parut enfin pour éclairer ce triste spectacle. Ces jardins, ces beaux vergers, qui faisaient la richesse des habitants, avaient déjà disparu. On voyait ces arbres, couverts des plus beaux fruits, disparaître les uns après les autres, brisés, déracinés, entraînés par l'éboulement. Les gémissements redoublèrent lorsque les infortunés virent la boue s'élever derrière leurs maisons, les soulever, les renverser et les couvrir. On vit parmi les décombres de tout genre, qu'entraînait la fange, un rocher aussi gros qu'une maison se précipiter dans le lac. Toute la journée le bruit souterrain continua à se faire entendre, et l'éruption dura encore plusieurs autres jours. 49 familles habitant 31 maisons perdirent pendant ce temps leur héritage et furent obligées de se chercher un autre asile. Cent vingt arpents de terre des mieux cultivés n'offrirent plus en quelques heures aucune trace de culture et de végétation. Depuis cette boue s'est durcie; elle est devenue fertile et l'industrie des habitants a en grande partie effacé les traces de cette catastrophe. Là, où les terres s'étaient séparées de la montagne, on découvrit quatorze sources abondantes, dont plusieurs cependant tarirent au bout de quelques jours.

ESTAVAYER.

Petite ville du canton de Fribourg sur la rive méridionale du lac de Neuchâtel, est très-ancienne, car elle existait déjà au huitième siècle; son nom latin est *Staviacum;* on l'appela plus tard *Estavaiel* ou aussi *Estavayé-le-lac,* pour la distinguer d'*Estavayé-le-gibloux.* Elle est bâtie sur une élévation qui domine la plus grande partie du lac, ce qui contribue à rendre sa situation des plus agréables. Elle contient 1390 habitants. Ce qu'elle offre de plus remarquable, c'est son château, situé près du lac, et qui doit être de plusieurs siècles plus ancien que la ville. Les seigneurs d'Estavayer, déjà renommés et puissants sous les derniers rois de Bourgogne, s'illustrèrent plus tard sous les ducs de Savoie, qui, au treizième siècle, s'approprièrent la ville d'Estavayer, en faisant la conquête du pays de Vaud. On remarque encore dans cette ville un couvent de femmes de l'ordre des *dominicains,* et un séminaire de Jésuites. Estavayer est fréquemment un but de promenade pour les habitants de la rive opposée du lac. Cette ville acquit une triste célébrité au commencement de la guerre de Bourgogne.

En 1475 le comte de Romont, comptant sur la formidable puissance de son allié, Charles-le-téméraire, leva le masque et fit ouvertement la guerre aux Suisses, guerre que depuis long-temps ses vassaux avaient commencée de fait, mais que jusqu'à présent il faisait semblant de désapprouver. Les Bernois se mirent en campagne au mois d'octobre, après avoir envoyé leur cartel au comte de Romont. Les Fribourgeois se joignirent à eux près de Morat; les Soleurois devaient les joindre plus tard avec ceux de Neuchâtel et de Bienne. L'armée était commandée par Petermann de Wabern, chevalier, et ancien avoyer de Berne. Les confédérés s'emparèrent de Morat, Cudrefin, Avenches, Payerne et Grandcour, et s'approchèrent d'Estavayer, une des places les plus importantes des états du comte de Romont, et qui jouissait alors d'une grande prospérité. Ses habitants étaient commerçants et passaient pour être d'habiles fabricants de drap. Trois châteaux occupaient la partie la plus élevée de la ville; le manoir de l'illustre maison d'Estavayer était le plus ancien de ces châteaux, c'est celui qui existe encore; le château de Chenaux et la tour de Savoie appartenaient au duc de Savoie. A l'approche des Suisses, les partisans du comte s'étaient retirés avec leurs richesses derrière les murs d'Estavayer, où ils comptaient être en lieu sûr, car la cité était défendue par une brave garnison, composée des hommes de l'endroit et de ceux de Cudrefin; elle fut renforcée par 300 hommes de Nyon, ce qui porta le nombre de ses défenseurs à 1400. Claude d'Estavayer les commandait; c'était un chevalier renommé par sa vaillance et sa belle stature. Voyant venir l'ennemi, il prit la bannière de la ville, et parcourant les rues à la tête de ses capitaines, il menaça de mort quiconque parlerait de reddition. Les Bernois firent sommer la place de se rendre, promettant

aux habitants de respecter leurs libertés et franchises. « Lesquels d'Estavayer, » dit la chronique de Neuchatel, « répondirent qu'ils avaient bon maître au comte de Romont, lequel viendrait bien brièvement les secourir à grande puissance, et que déjà leur avait envoyé 300 hommes avec la bannière de Nyon et force artillerie et munitions. Par quoy n'en feraient rien, quoiqu'ils puissent dire, mais se défendraient vaillamment. Dont lesdits seigneurs des alliances furent marrys; néanmoins ils renouvelèrent leur sommation (le 26) comme devant est, oultre que s'ils ne voulaient ce faire, ils leur déclaroient qu'ils les mettraient à mort et à l'espée ou en telle manière que telle guerre se doit mener. Lesquels d'Estavayer répondirent d'un grand orgueil qu'ils n'en feraient rien, mais qu'ils estaient délibérés ne faire aultrement que comme est dit cy-devant. » La garnison accompagna ce refus de coups d'arquebuses et de railleries qui irritèrent tellement les guerriers bernois et fribourgeois qu'ils jurèrent d'en faire un exemple terrible. Le 27, les assiégeants, animés par la vengeance, la gloire et l'espoir du pillage, se préparèrent à prendre à l'assaut, et firent avancer leur artillerie pour balayer les murailles et pratiquer une brèche. Mais la garnison se defendait si bien, que les assaillants éprouvaient des pertes sans parvenir à leur but. Alors une troupe de ces guerriers géants, dans la conscience de leur vigueur et de leur courage, vint se placer sur une élévation près d'une porte, et formant un coin de leurs hallebardes réunies, coururent contre la porte qui ne résista point à ce choc terrible. Cette brèche étant suffisant pour laisser passer un homme, bientôt on entendit les cris de *ville gagnée, ville gagnée!* Les Suisses avaient obtenu un égal succès de l'autre côté de la ville. Les Payernois, jaloux de la prospérité d'Estavayer, leur avaient indiqué le côté le plus faible, celui du lac, qui était mal gardé parce qu'on ne s'attendait pas à une attaque dans cet endroit qu'autrepart offrait des chances. On y trouva quelques cordes pendant du haut et qui des murs, probablement avaient servi à des soldats qui s'étaient échappés par là. Avec cette ajde, les assaillants escaladèrent la muraille et pénétrèrent dans la ville, alors de ce côté aussi retentirent les cris de *ville gagnée.* Claude d'Estavayer frémit à ces clameurs; toute la cité était dans l'épouvante. Ceux des Suisses qui étaient déjà dans la ville voulurent en faciliter l'entrée au plus grand nombre qui était encore dehors; ne pouvant briser les verrous qui fermaient les portes, ils soulevèrent les portes elles-mêmes et les arrachèrent des gonds. Alors les confédérés pénétrèrent à grands flots et de tous côtés dans la place. Le carnage et le tumulte devinrent horribles; les vainqueurs massacraient sans pitié tous ceux qu'ils pouvaient atteindre; les vaincus abandonnant tout tachèrent de se refugier dans les châteaux, où Claude, avec 300 hommes, parvint à se renfermer après avoir fait des prodiges de valeur en se frayant un chemin au travers de l'ennemi. Les rues étaient jonchées des cadavres des assiégés, à peine si une vingtaine échappèrent au carnage. Une foule de vieillards, de femmes et d'enfants voulurent essayer de fuir vers le lac, mais ils furent égorgés en partie avant d'arriver au rivage; d'autres se noyèrent, soit volontairement, soit dans des embarcations surchargées et qui sombrèrent. Claude et ceux qui s'étaient retirés avec lui au château et dans la tour de Savoie, n'eurent pas un instant de répit et furent aussitôt assaillés avec fureur. En vain le chevalier offrit-il une riche rançon pour avoir la vie sauve, en vain se défendit-il, lui et les siens, avec le courage du désespoir, les châteaux furent enlevés d'assaut et tous ceux qui y étaient passés au fil de l'épée. Les capitaines suisses auraient voulu mettre un terme à cette affreuse boucherie, mais il leur fut impossible d'arrêter la fureur des soldats; ni l'attrait de l'or, ni l'aspect des autels, ni les liens de la discipline ne purent calmer cette soif de vengeance. Le tumulte était indicible, on combattait dans des mares de sang; les femmes des nobles et des bourgeois cherchaient dans les rues les cadravres ensanglantés et défigurés de leurs époux et de leurs fils; à leurs lamentations se mêlaient le cliquetis des armes, les gémissements des mourants et les cris rauques des farouches vainqueurs. On ne cessa de tuer que faute de victime, car tous ceux de Cudrefin et de Nyon avaient été tués jusqu'au dernier; et à peine si une vingtaine de bourgeois survécurent à ce massacre. Alors commença le pillage. Les richesses amoncelées par les fuyards, ou acquises par le commerce et l'industrie des habitants, furent chargées sur des chariots. Chacun s'emparait de ce qu'il trouvait; des meubles même et des provisions de toute espèce furent arrachés des maisons; les chapelles et les églises ne furent point épargnées; et l'on trouva des quantités considérables de vins et de draps qui avaient appartenu à des marchands de la ville; tout fut enlevé. Les Fribourgeois envoyèrent cent chariots qui, jour et nuit, transportaient le butin,



et particulièrement des draps. En cherchant dans les caves on y trouva cachés une douzaine de soldats ennemis; pensant qu'il serait dommage de laisser échapper ceux-ci, on les remit au bourreau de Berne, pour être jetés dans le lac. « Ce néanmoins, » dit la chronique de Neuchatel, « les patiens avaient bonne dévotion en notre Dame de Lausanne, laquelle ils requéroient, comme aulcuns veulent dire, et se trouvèrent les mains déliés et rompirent les cordes dont les capitaines furent grandement émerveillés. Ces jeunes gens demandaient leur grâce les larmes aux yeux; elle fut accordée à ceux qui n'étaient pas aussitôt frappés d'un coup de lance. Quant au bourreau, pour le punir de sa maladresse, il fut mis à mort et jeté dans le lac par les assistants. »

Il ne restait de la ville d'Estavayer que des maisons entièrement vides, des veuves gémissantes et des enfants pleurant de faim; tous dans le plus entier dénuement. Enfin les vainqueurs s'attendrirent à la vue de ces larmes, de cette misère et de cette désolation; ils distribuèrent des vivres et de l'argent aux restes de cette malheureuse population. Puis ils attendirent plusieurs jours pour voir si le comte de Romont viendrait pour délivrer la ville ou pour se venger, mais il ne vint pas. Pendant ce temps on travaillait à démolir le château de Chenaux et la tour de Savoie, mais ces constructions étaient si solides que l'on ne put y parvenir; on se contenta de brûler tout ce qu'elles contenaient en bois, mais la ville fut épargnée. Sur ces entrefaites les Soleurois arrivèrent, et encore à temps pour prendre une part active au pillage. Toute l'armée quitta Estavayer, excepté une garnison de 300 hommes sous le commandement de Wuipens de Fribourg. La conduite barbare des soldats dans cette occasion fut, il est vrai, désavouée et blamée par les autorités fédérales, mais le succès les rendit indulgentes. Il est certain que l'exemple de la ville d'Estavayer épouvanta toutes les villes du pays de Vaud, car aucune ne tenta de résister aux Suisses.

Après la paix, en 1477, Estavayer fut restituée à la maison de Savoie. Seulement Fribourg se réserva le château de Chenaux où elle plaça un bailli qui en 1536 prit le titre d'Avoyer d'Estavayer, Fribourg ayant fait l'acquisition de cette ville pendant la guerre qui eut lieu cette même année contre la Savoie.

BONNET.

Charles Bonnet naquît à Genève en 1721. Pendant qu'il fréquentait l'académie de cette ville, où il montra de bonne heure un goût prononcé pour la littérature, il se trouva un jour chez un de ses professeurs, dans la chambre duquel il resta seul un instant. Ouvrant un livre qui était sur la cheminée (c'était l'*histoire des insectes* par Réaumur), il en lut quelques pages avec avidité, et durant toute la leçon qui suivit, il fut tellement absorbé par ce qu'il venait de lire, qu'il ne fit aucune attention aux discours du professeur. En sortant il pria ce dernier de lui prêter le livre qui l'avait intéressé à un si haut point; ce qui lui fut refusé, sous prétexte que cette lecture pouvait nuir à ses autres études. Le même ouvrage lui fut refusé encore à la bibliothèque de la ville. Bonnet ne se laissa point rebuter; à force d'instances, ayant enfin obtenu le livre qu'il avait tant convoité, il le dévora pour ainsi dire, et dès-lors toute



son existence fut absorbée par l'étude de l'histoire naturelle. Jour et nuit il avait le microscope à la main, étudiant la nature des plus petits insectes. Bonnet, possédant une mémoire prodigieuse, une imagination ardente et une étonnante facilité de conception, dut faire de rapides progrès dans ces études nouvelles. A l'âge de dix-huit ans il entra en correspondance très suivie avec son maître Réaumur. Bientôt il devint membre correspondant de l'académie française et membre de la société de Londres. A l'âge de vingt-quatre ans il publia son *traité d'insectologie* et d'autres ouvrages qui lui acquirent de la célébrité, entre autre sa *palingénésie philosophique*. Plus tard il donna au public sa *contemplation de la nature*. Une application aussi soutenue altéra sensiblement sa santé; sa vue et son ouïe s'affaiblirent au point qu'il ne pouvait plus ni lire ni écrire; cependant, quoiqu'un autre écrivît sous sa dictée, tous les ouvrages qu'il composa depuis cette époque ne sont pas moins que les précédents conçus avec une clarté philosophique et une noblesse de style admirables.

LES

SEIGNEURS FÉODAUX DE LA SUISSE

DU 7me AU 12me SIÈCLE.

Après la chute de l'empire romain, l'Helvétie, entièrement dévastée par les Allemands, retomba dans de profondes ténèbres. La population primitive avait été détruite ou refoulée dans les vallées inaccessibles des Alpes; le nom même d'*Helvétiens* n'existait plus. Quelques hordes allemandes occupaient la partie orientale du pays, et des Bourguignons la partie occidentale, lorsque les Francs, à leur tour subjuguèrent cette contrée. Leurs rois distribuèrent les terres des vaincus entre leurs généraux, selon le rang ou le mérite. Ceux-ci, de même divisant ces terres, firent des dotations à leurs soldats qui, ne voulant point cultiver eux-mêmes leurs propriétés, les subdivisèrent de nouveau et les cédèrent à leurs protégés et amis, lesquels, en retour, s'obligèrent à certaines redevances envers les donateurs. Les uns et les autres devinrent des vassaux. Chacun reconnaissait un chef féodal, soumis lui-même à



un autre chef ou directement à l'empereur; ces derniers, appelés *grands vassaux*, tenaient à grand honneur de relever immédiatement de l'empire, sans pouvoir intermédiaire. Les bénéfices que donnaient les rois Francs n'étaient accordés d'abord que pour un temps limité; ils retournaient ensuite à la couronne; plus tard ils furent donnés à vie. Pendant les règnes fameux par tant de crimes des successeurs de Clovis, les grands vassaux surent rendre leurs fiefs héréditaires et bientôt même inaliénables. Jusqu'au 12me siècle on divisait les agriculteurs en trois classes : 1° Les *esclaves* acquis par le droit des armes. Leur travail appartenait au maître, qui pouvait les vendre avec la terre et exercer sur eux un pouvoir absolu. Les esclaves ne pouvaient posséder aucune propriété. 2° Les *vilains*, qui étaient aussi, comme les esclaves, serfs de la glèbe, mais qui, en payant une certaine redevance au seigneur, pouvaient disposer du fruit de leur travail. 3° Les *proprié-*

taires d'un petit bien allodial qui cultivaient en même temps des terres à ferme, pour lesquelles ils étaient soumis à certaines obligations. Ils formaient la dernière classe des hommes libres et la plus grande masse des hommes de guerre. Tout seigneur feudataire de la couronne était obligé, à la première sommation de l'empereur, d'entrer en campagne avec son contingent de vassaux armés. Il y avait en Suisse un grand nombre de ces tyranneaux, témoin la multitude de châteaux en ruines que l'on y rencontre partout; ils étaient vassaux de seigneurs plus puissants, mais cet assujettissement n'était pas sans compensation, car tout seigneur suzerain était obligé de protéger ses vassaux contre toute aggression; aussi les hommes libres, roturiers ou nobles se plaçaient-ils souvent de plain gré, sous la protection de quelque seigneur. Celui-ci établissait sa résidence dans une position dont la défense était facile. Ce qui reste aujourd'hui de ces constructions peut servir de commentaire à l'histoire des mœurs de cette époque. Une énorme tour carrée composait ordinairement tout l'édifice. Les murs servant de bases à la tour avaient souvent jusqu'à quinze pieds d'épaisseur; ils étaient solidement construits en grosses pierres informes, et aucune ouverture n'y était pratiquée. Un escalier en bois placé en dehors du bâtiment, et qui pouvait s'enlever en cas de péril, communiquait seul avec le premier étage, d'où l'on descendait dans l'intérieur de la tour. Là étaient le magasin aux vivres et la cave, une citerne, et ordinairement un horrible cachot, qui n'avait d'autre ouverture qu'un trou à sa partie supérieure, par où l'on descendait avec des cordes les malheureux prisonniers destinés à ne pas revoir le jour et par où on faisait passer leur nourriture, dans le cas où l'on ne voulait pas de suite les laisser mourir de faim. Tout le premier étage était occupé par une grande cuisine où logeaient les domestiques femelles et qui servait en même temps d'antichambre pour le reste des appartements. De là un escalier en colimaçon, bien étroit, menait au second étage composé d'une seule pièce, et occupé entièrement par le maître de la tour et sa famille. Deux meubles aux proportions gigantesques se voyaient dans cette pièce, savoir: un énorme poêle, semblable à une citadelle, qui, bâti en grés et muni d'un escalier, remplissait un des angles, et un lit, non moins énorme, où couchait toute sa famille, qui était placé à l'angle opposé. Quelques buffets renfermaient les hardes et objets précieux appartenant aux châtelains. Un autre escalier, aussi en limaçon, conduisait à la troisième pièce ou *salle des chevaliers*, laquelle occupait tout le troisième étage. On y voyait une cheminée de grandeur démesurée; des armures, des trophées d'armes étaient suspendus aux murailles; c'était le lieu de réception et des festins. Ordinairement il y avait un quatrième étage où se tenait une garde chargée d'observer ce qui se passait dans les environs. La construction et l'ameublement de ces tours, du sixième au onzième siècle, sont extrêmement grossiers et portent l'empreinte de ces temps de barbarie. Les châteaux du treizième et du quatorzième siècle sont déjà mieux bâtis, plus grands, flanqués de tourelles et souvent entourés d'un mur d'enceinte et d'un fossé qui renfermaient d'autres bâtiments pour loger la garnison, ainsi que des écuries. Les châteaux des comtes et puissants barons étaient déjà bien autrement vastes, bien mieux fortifiés et meublés; et certes ce n'était pas petite chose que de s'emparer d'un de ces forts avec des moyens aussi bornés que ceux connus alors pour faire le siége des places fortes. Que de soupirs, que de malédictions, quand il prenait fantaisie à un de ces nobles brigands de bâtir quelque donjon sur la cime d'un rocher, où ses pauvres serfs étaient obligés de s'exténuer à transporter des matériaux et de se ruiner pour faire les frais d'un édifice qui plus tard leur servait souvent de prison et peut-être de tombeau! Pendant le règne de Charlemagne la population avait considérablement augmenté dans l'Helvétie, où la culture des terres était devenue une occupation plus honorable et plus productive, grâces à la sagesse et au génie de ce grand monarque, qui sut mettre un frein à l'orgueil de ses grands vassaux. C'est à cette époque que l'on doit avoir planté les premières vignes sur les rives du lac Léman et sur celles du lac de Zurich.

(La fin au numéro prochain.)

IMPRIMERIE DE C. A. JENNI A BERNE.



WEGGIS



ESTAVAYER.



UN SEIGNEUR DU 11me. SIÈCLE | Ein Adelicher aus dem 11ten Jahrhundert.

LES BOUCS.

Pendant la malheureuse guerre civile qui désola la Suisse de 1436 à 1448, Zurich ayant contracté une alliance avec l'Autriche, les sept autres cantons suisses indignés de cette trahison, se liguèrent contre cette ville et l'assiégèrent pour la seconde fois. Le siège, conduit avec plus de courage que d'habileté *), dura soixante jours sans beaucoup de succès. Cependant on fit de part et d'autre des prodiges de valeur. Parmi les défenseurs de Zurich, on remarquait, à la tête de toutes les entreprises périlleuses, un certain nombre de jeunes gens d'une intrépidité qui plusieurs fois devint fatale aux assiégeans. Ces vaillans guerriers qui au commencement de la guerre n'étaient que seize, s'étaient liés les uns aux autres par des sermens pour la défense de la commune patrie. Leur nombre plus tard s'accrut jusqu'à soixante et même jusqu'à cent. Cette société, autorisée par le gouvernement, ne recevait dans son sein que des hommes illustrés déjà par quelque brillant fait d'armes. Elle avait ses statuts, ses chefs, et se réunissait dans une maison qu'elle avait acquise sur la place du marché aux poissons. Chaque membre était obligé de suspendre dans la salle d'assemblée un écusson à ses armes, d'où vint à ces hommes le surnom de *schiltner* (de *schilt*, écusson), mais plus tard prévalut l'épithète de *boucs*, qu'on leur donna à cause de leur choc irrésistible dans l'attaque. Les plébéiens étaient aussi bien reçus parmi eux que les patriciens; l'honneur et la bravoure étaient les seules conditions de rigueur. Les Boucs rendirent d'immenses services à leur patrie, non-seulement par leur bravoure personnelle, mais encore par l'influence de leur exemple. Dans un moment où Zurich était près de sa perte, leur dévouement héroïque excitait puissamment le reste de la population, qui souvent découragée par de fréquens revers, se ranimait à la vue de tant de vaillance et de patriotisme. Les membres de cette société, toujours prêts à payer en toute occasion de leur personne, employaient en outre leur fortune à subvenir aux frais de la guerre. Les Boucs faisaient partie de toutes les expéditions périlleuses. Quelquefois ils concertaient et exécutaient seuls ces expéditions, mais le plus souvent ils se mettaient à la tête des autres défenseurs de la ville. Les Zuricois finirent par avoir tant de confiance dans leur propre valeur, que jour et nuit les portes de la ville restaient ouvertes. Fréquemment on les voyait danser sur les bastions et lancer de là aux assiégeans des sarcasmes qui mettaient ceux-ci en fureur. Les confédérés ayant conçu le projet d'assaillir la ville sur différens points à la fois, le 25 juillet 1444 un corps de mille hommes attaqua la *Werdmühle*, moulin situé dans la petite ville près du couvent des nonnes d'Oetenbach; pendant qu'une autre colonne tentait d'escalader un des bastions et que les forces principales des cantons se portaient sur la grande ville. La maison d'Otto Werdmüller, un des Boucs les plus vaillans, attenante au moulin, fut la première investie; Werdmüller informé du danger qui le menaçait, courut prendre son enfant au berceau, et le confia aux nonnes d'Oetenbach qui le hissèrent dans le couvent au moyen d'une corde; ensuite avec quinze d'abord, et plus tard avec vingt-sept de ses amis, le brave défendit sa maison avec tant de courage qu'il repoussa tous les

*) Les Bernois tirèrent plus de sept cents coups de canon dans la ville, qui tuèrent un prêtre dans sa maison, un garde de nuit sur une tour, une vieille femme et une poule avec ses poussins.

assauts qu'on lui livra. Ceux qui avaient voulu escalader le bastion ne furent pas plus heureux; reçus avec une grêle de traits et de pierres, et inondés de chaux vive et d'eau bouillante, ils se virent contraints de se retirer, après avoir essuyé une perte considérable. Un jour les Boucs ayant pénétré au milieu du camp bernois enlevèrent trois chariots du meilleur vin de la Vaux qui venaient d'arriver, et les menèrent en triomphe dans Zurich, où du haut d'une tour ils les mirent à l'enchère en vue des assiégeans, qui eurent la mortification de voir ensuite consommer leur précieuse liqueur sur le pont de la ville. Une autre fois les Boucs enlevèrent un convoi de quarante bœufs. Enfin un autre jour, ayant fait une sortie dans l'intention d'enclouer l'artillerie bernoise, ils combattirent pendant deux heures comme des lions, mais toutefois sans réussir dans leur projet. Au combat de Wolrau ils perdirent trois de leurs plus vaillans camarades, et six ou sept à celui de la Sihl; mais ils se vengèrent quelque temps après à Erlenbach, où les ennemis, étant venus faire la vendange, furent contraints par eux de se rembarquer précipitamment. Les Boucs, joyeux compagnons, toujours gais dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, sur le champ de bataille comme dans les festins, prenaient ordinairement les ennemis pour sujet de leurs railleries et de leurs chansons; ce qui ne leur fut jamais pardonné. Les hostilités cessèrent bientôt entièrement entre Zurich et les cantons, et l'on travailla activement et avec succès à la conclusion d'une paix solide. Pendant le carnaval il était d'usage en Suisse, parmi la jeunesse, de se réunir pour aller visiter quelque ville confédérée, où d'avance on avait préparé de nombreux moyens de divertissemens, sous la surveillance des autorités. Cette fois les Zuricois, dans la bonne intention de ramener la concorde, invitèrent les confédérés à leur carnaval. Quinze cents d'entre eux, des cantons de Glaris, Schwyz, Unterwalden, Zoug et Luzerne, répondirent à cette invitation; le gouvernement avait pris les plus sages mesures pour prévenir toute rixe. Ces hôtes furent reçus comme des frères, et rien ne fut négligé pour leur rendre ce séjour agréable et amener l'oubli d'un passé affligeant. Cependant un complot indigne avait été tramé d'avance parmi quelques individus qui ne pouvaient pardonner les coups qu'ils avaient reçus de leurs vaillans adversaires, et les chansons et sarcasmes dont ils avaient été l'objet pendant le siège de Zurich. Ces souvenirs, quelques propos imprudens et la chaleur du vin, déterminèrent une explosion qui sans l'extrême modération des Zuricois aurait pu rallumer une guerre civile à peine éteinte. Au milieu des réjouissances et de la gaîté générale, il s'éleva tout à coup un grand tumulte. Une foule de forcenés s'efforçaient de jeter du haut de la maison de ville *Jean Asper*, un des chefs des Boucs et des plus intrépides défenseurs de la ville, lequel à grande peine put être retiré des mains de ses ennemis par quelques vénérables conseillers. En même temps, une autre bande se dirigeait vers la demeure de maître *Hemmerlin*, chantre de la cathédrale. C'était un des hommes les plus savans et les plus estimés de l'époque; son crime était d'être l'ami des Boucs, qu'il avait servis de sa plume, en faisant une satire mordante contre les cantons. De plus il s'était toujours élevé avec force contre les vices du clergé. Ses ennemis l'arrêtèrent dans sa chambre d'étude au nom du vicaire général de l'évêque de Constance, et le conduisirent lié sur un cheval au château de Gottlieben, où il resta quinze jours au fond d'un cachot avant d'être entendu. Après l'avoir été, il y demeura encore trois mois et demi, chargé de chaînes, à côté d'un assassin atteint de la lèpre. Quoique déclaré innocent par l'évêque il fut transporté par les ordres du vicaire général à Lucerne, et remis entre les mains des cordeliers de cette ville, ses plus grands ennemis, avec injonction de ne pas lui épargner les mauvais traitemens. Ni les réclamations de son chapitre, ni même l'intervention du pape ne purent lui faire rendre la liberté. Fidèle à sa conscience, il ne voulut jamais se rétracter et mourut en prison.

Grâce aux magistrats de Zurich, ce carnaval tumultueux se termina sans effusion de sang; du reste les cantons désavouèrent hautement la conduite de leur imprudente et fougueuse jeunesse. Cependant toutes les difficultés furent aplanies sauf une seule, concernant les Boucs. Schwyz et Glaris insistaient avec obstination pour qu'ils fussent exclus de la paix générale, et Zurich ne voulant pas abandonner ses plus nobles guerriers, était dans un grand embarras. Mais ces braves déclarèrent devant le conseil qu'ils ne voulaient point être un obstacle à la conclusion de la paix; qu'ils demandaient de quitter momentanément leur patrie; qu'ils



sauraient bien, tôt ou tard, se procurer la paix qu'on leur refusait et que peut-être on viendrait encore la leur demander. Puis ils se retirèrent au château de Hohenkrähen en Souabe, dont ils avaient acheté la seigneurie. Néanmoins ils revinrent quelquefois visiter leurs amis à Zurich, mais toujours armés et nombreux, en sorte que nul ne se souciait de les inquiéter. Ils firent de temps à autre quelques tentatives infructueuses auprès de la diète helvétique pour faire cesser leur exil, mais Schwyz et Glaris restèrent implacables. Cependant cette injuste rancune causa un mécontentement général dans presque toute la Suisse parmi les gens de cœur, et bientôt les Boucs eurent partout des avocats qui s'intéressaient vivement à leur sort. «On ne pourrait leur en vouloir,» disait le landammann Friess d'Uri, «s'ils commettaient des hostilités envers nous; s'ils s'emparaient par exemple de quelque homme influent parmi les confédérés pour leur servir d'otage?» Quelques chroniqueurs prétendent même que Friess leur donna lui-même ce conseil. Un jour ce même landammann Friess descendant le lac sur un bateau qui allait au marché de Zurich, vit tout à coup apparaître de derrière une langue de terre boisée, deux embarcations couvertes d'hommes armés de pied en cap, qui forcèrent les voyageurs de s'arrêter. «Landammann Friess d'Uri, vous êtes notre prisonnier,» s'écria l'un d'eux, «ne redoutez rien!» Le magistrat étonné, mais sans crainte, passa sur un de leurs bateaux, où ayant bientôt reconnu les Boucs, il leur dit: «Il est bon de vous donner un conseil, mes amis, mais je ne comptais certes pas que le conseil retomberait sur moi.» Les Boucs conduisirent leur captif à Hohenkrähen, et là lui prodiguèrent les égards et les marques de respect, pour lui rendre sa captivité moins dure. Ils y réussirent, et le landammann assura souvent depuis n'avoir jamais passé son temps aussi bien que parmi les Boucs. Ces jeunes guerriers, issus pour la plupart de familles aisées, avaient reçu une bonne éducation pour l'époque. Leurs connaissances littéraires, leur amour pour les beaux arts, leur courtoisie, devaient certes rendre leur société fort agréable. Le landammann Friess, devenu leur ami, écrivit chaudement en leur faveur à la diète, assemblée à Lucerne, et n'oublia point de louer leurs bons procédés. Les cantons sentirent que c'était le moment de céder; ils firent la paix avec les Boucs, qui devinrent libres de rentrer en Suisse et de plus reçurent trois cents florins du Rhin pour la rançon du landammann Friess. Ital Reding, fils de celui qui avait présidé au meurtre de la garnison de Greifensee, et qui fut un des

principaux instigateurs de la guerre civile, désigné pour porter aux Boucs la somme convenue à l'auberge de l'étoile à Zurich, dit en recevant la quittance: «Il est inouï, que les confédérés aient jamais donné autant d'argent pour une poignée d'hommes comme vous!» — «Si tu regrettes ton argent reprends le, réplique un des Boucs, nous préférons conserver nos prétentions. — «Non, non, mes amis!» s'écria Reding, «gardez cette somme; nous ne voulons plus avoir avec vous que des relations d'amitié et de bon voisinage.» — Dans ce cas, répliquèrent-ils, laissez-nous en paix; de notre côté, nous tiendrons ce que nous avons promis.

La société des Boucs subsista encore longtemps comme réunion militaire, et son exemple devint fréquemment un sujet de noble émulation pour la jeunesse zuricoise. Dans la suite cette association changea son nom glorieux (et probablement de but) pour le nom peu poétique de société de l'*Escargot*.

LA VALLÉE D'OBERHASLI.

Cette vallée, la plus orientale du canton de Berne, s'appelait autrefois *Hasli im Weissland* (Hasli dans le pays blanc), à cause de ses montagnes couvertes de neiges éternelles. Elle a de dix à douze lieues de longueur, depuis le lac de Brienz jusqu'à la dernière arète qui la sépare du Valais. Elle est arrosée par l'Aar d'un bout à l'autre et peut être divisée en deux parties: l'une comprend un espace de trois lieues entre la colline du Kirchet et le lac de Brienz; l'autre, la partie supérieure, s'étend depuis la colline susdite aux limites du Valais. Cette dernière partie est partout profondément encaissée entre d'énormes montagnes. D'affreux déserts de glace ferment la vallée au sud; des masses immenses de neige couvrent les pics sourcilleux du Finsteraarhorn, du Schreckhorn, des Vieschérhörner, etc. Nul être animé ne fréquente ces solitudes; quelquefois seulement le vautour vient y chercher un refuge, ou un chamois poursuivi les parcourt en fuyant. Aucun son ne s'y fait entendre, si ce n'est le sifflement du vent ou le bruit terrible de quelque banc de glace, qui, avec le fracas du tonnerre, se précipitant de rocher en rocher, se réduit en poudre et disparaît au fond d'un abîme. L'Aar naissante sort ici d'un dôme de glace du plus bel azur, et se précipite de cascade en cascade jusqu'au fond de la vallée de Meyringen. Un sentier partant de cette fertile vallée s'élève jusqu'aux régions désertes de la Grimsel et conduit dans le haut Valais; c'est un des passages les plus variés et les plus intéressants de la chaîne des Alpes. A une lieue au sud de Meyringen deux autres vallées aboutissent à celle de Hasli: la vallée d'Urbach, à l'ouest, couverte de beaux pâturages, et qui se termine par des glaciers inabordables, et celle de Muhlithal à l'est, qui contient plusieurs villages, et communique avec le canton d'Unterwalden, par le Jochberg, et avec celui d'Uri, par le Susten. La partie inférieure d'Oberhasli, qui s'appelle aussi, dans un sens plus restreint, vallée de Meyringen, est sans contredit un des lieux les plus pittoresques et les plus dignes d'être vus en Suisse. Elle est partout entourée de hautes montagnes dont les flancs sont couverts de belles forêts de hêtres et de sapins. Une multitude de cascades, parmi lesquelles on distingue surtout celle de Reichenbach, versent leurs ondes impétueuses dans le fond de la vallée. Meyringen est bâti en bois, ainsi qu'une foule de jolies habitations éparses, ombragées par de beaux noyers, qui garnissent la base des montagnes ainsi que le fond de la vallée, lequel est plat depuis Meyringen jusqu'au lac de Brienz. Cette situation horizontale expose la contrée aux ravages de l'Aar, qu'aucune digue n'a encore pu maintenir dans un lit régulier. Une assez bonne route, praticable pour les voitures, conduit de Meyringen à Brienz (3 lieues). La vallée d'Oberhasli si riche en tableaux gracieux, si romantique, avec ses beaux pâturages, ses belles cascades, sa superbe végétation, ses habitations pittoresques, mérite encore à d'autres égards l'attention de l'observateur. La peuplade qui l'habite est une des plus remarquables et peut-être la plus belle de la Suisse. Sa haute stature, son langage, son costume, ses habitudes viennent à l'appui d'une antique tradition qui attribue son origine de même que celle des Schwyzois, à une colonie venue des bords de la mer Baltique (voyez n° 17 de la 1re année de l'Album), pour s'établir dans le pays de Schwyz; mais le nombre des colons s'étant considérablement accru, il se fit une seconde émigration vers l'ouest. *Restius* fut le chef de ces nouveaux émigrans, qui traversèrent la *montagne noire* (le Brunig) et qui ayant trouvé le *pays blanc* fertile et agréable, s'y fixèrent avec leurs troupeaux. La vallée doit avoir pris son nom de la grande quantité de condriers qui s'y trouvaient alors. Restius, dit-on, bâtit la tour qui l'on voit encore au-dessus de Meyringen et qui porte le nom de tour de *Resti*. Plus tard

une partie des habitans du Hasli allèrent peupler la vallée de Frutigen dans le canton de Berne et une partie de la Gruyère dans le canton de Fribourg. Cependant malgré cette communauté d'origine, les habitans d'Oberhasli ressemblent fort peu aux habitans de Schwyz et à ceux des deux vallées ci-dessus. Leur taille est généralement musculeuse, aussi sont-ils redoutables dans la lutte, où ils déploient beaucoup d'agilité et de souplesse. Leur idiome est infiniment plus agréable que celui que l'on parle dans toute autre contrée de la Suisse. Le costume des femmes, qui a quelque chose de tout particulier, ne manque pas de grâce, quoique les nombreux replis de leurs jupes de laine blanche, ne soient guère propres, à donner de l'élégance à la taille. En général le beau sexe de la vallée de Hasli se distingue par des formes agréables, un teint remarquablement beau, une tournure élancée, de la dignité dans le port et beaucoup de réserve dans le maintien et la démarche. Les traits de ces femmes sont moins fins que ceux des femmes de Brienz et d'Unterseen. Leur visage est plus rond, leur physionomie moins mobile, mais toutefois non moins expressive.

La vallée d'Oberhasli forme une préfecture qui comprend les trois paroisses de Meyringen, de Guttannen, de Gadmen. Elle renferme environ 7000 âmes, chiffre bien faible relativement à l'étendue du pays, mais considérable si l'on songe que les trois quarts de la contrée sont couverts de montagnes inhabitables et que ses habitans sont généralement pauvres, grâces à leur indolence et à leur éloignement pour toute industrie. L'agriculture y est aussi très négligée, ce qui avec une progression assez rapide de population, ne peut qu'appauvrir de plus en plus cette vallée intéressante.

LES

SEIGNEURS FÉODAUX DE LA SUISSE

DU 7me AU 12me SIÈCLE.

(Suite et fin.)

Les habitants de l'Helvétie avaient enfin abandonné la vie nomade; partout s'élevaient les huttes de paisibles habitants, à l'ombre des tours suzeraines. Çà et là on voyait une terre qu'un paysan libre exploitait à ferme. Des terrains incultes, des marécages avaient fait place à des plantations d'arbres fruitiers ou à des pâturages couverts de nombreux troupeaux. Cependant la plus grande partie de l'Helvétie était encore déserte; presque tous ses beaux lacs étaient encore entourés d'impénétrables forêts ou de marais inabordables.

Les enfans de Charlemagne n'ayant aucune des grandes qualités de leur père, l'empire démembré devint la proie d'une affreuse anarchie, dont profitèrent les grands vassaux de la couronne pour s'emparer du pouvoir; ce qui leur devint facile après avoir réduit au néant la puissance monarchique. De concert avec les petits vassaux, qui cherchaient à les imiter, ils écrasèrent le peuple et le réduisirent à la servitude la plus complète. Bientôt il n'y eut plus que des nobles, maîtres absolus, et des paysans, leurs esclaves. Du onzième au quinzième siècle la noblesse était constamment sous les armes; on ne reconnaissait d'autres droits que celui du plus fort, d'autre justice que celle de l'épée. Les donjons des nobles étaient devenus des repaires de brigands, du haut desquels ils bravaient les lois divines et la puissance de l'empereur.

Quelle devait être l'existence des femmes de ces farouches barons, au milieu du fracas continuel des armes, délaissées dans ces tristes séjours de la tyrannie, où elles n'entendaient que des bruits de guerre ou les gémissemens des malheureux qui se mouraient au fond des cachots! Le son des trompettes annonce le retour de la horde guerrière chargée des dépouilles de voyageurs inoffensifs, ou des armures couvertes de poussière et du sang de rivaux détestés. La journée se termine par une bruyante orgie, où la châtelaine est obligée, selon l'usage, de verser à boire aux convives et d'entendre parler du brigandage de la journée et des nouveaux exploits que l'on médite pour la journée suivante. Le lendemain, à l'aube du jour, on entend déjà hennir les coursiers; les guerriers s'assemblent dans la cour du château; le noble sire donne le signal du départ; à peine si son épouse et ses enfans peuvent un instant le retenir, en le suppliant de ne pas laisser une veuve et des orphelins: le chevalier impatient fronce les sourcils, s'élance sur son destrier et disparaît avec sa suite de pillards.

SAINT MEINARD

OU

L'ORIGINE DU COUVENT D'EINSIEDLEN.

Sous le règne de Charlemagne vivait, dans son manoir sur les rives du Danube, le comte

Berthold de Hohenzollern, qui ayant découvert dans son fils Meinrad ou Meinard beaucoup d'aptitude pour les sciences, l'envoya, à l'âge de quinze ans, à l'abbaye de Reichenau sur le lac de Constance, pour s'y livrer entièrement à l'étude, sous les yeux et la direction du savant abbé Hatto et d'Erlebaldo, son oncle, entré au couvent comme simple religieux. A cette époque on ne pouvait guère confier qu'aux moines l'éducation des enfans qui devaient recevoir une instruction un peu étendue. Meinard fit des progrès rapides. L'étude des écritures saintes avait particulièrement beaucoup d'attrait pour lui. Son amour pour la vie monastique le décida enfin à entrer dans les ordres. Bientôt après, il fut envoyé à Oberbollingen près du lac de Zurich, où se trouvait un petit couvent, qu'il habita plusieurs années, et où il s'occupa de l'instruction de la jeunesse et d'œuvres de piété. Mais son penchant pour la solitude lui faisait désirer une autre retraite. Il alla, avec l'autorisation de ses supérieurs, habiter un ermitage près de Cham sur le lac de Zoug, où il vécut quelque temps dans l'abstinence et la prière. Là, se trouvant contre son gré trop souvent encore en contact avec les hommes, il se retira sur le mont Etzel au-dessus du lac de Zurich. Cette contrée, depuis les lacs de Zurich et d'Egéri jusqu'à Schwyz et au-delà de la vallée de la Sihl, et où l'on voit maintenant le bourg et le couvent d'Einsiedlen, n'était alors qu'une immense forêt presque impénétrable, et habitée seulement par des bêtes fauves. C'est là que Meinard se bâtit une cellule, autour de laquelle il défricha quelque peu de terrain, pour y cultiver des légumes. Une veuve pieuse, qui vivait au bas de la montagne lui apportait sa nourriture. Plusieurs années s'écoulèrent pendant lesquelles cet homme vécut séparé du monde, dans la contemplation des choses saintes. Mais enfin l'ermitage fut découvert et dès lors il fut visité par un grand nombre de dévots que la renommée du saint attirait. Meinard leur prêchait la parole de Dieu et les instruisait dans les choses qui pouvaient contribuer à leur bonheur. Cependant cette affluence de pélerins s'accordait peu avec le désir de vivre seul. L'ermite quitta donc encore une fois sa retraite pour en chercher une autre d'un abord plus difficile. A cet effet, il choisit une petite élévation entourée de sombres forêts et de marécages, près d'une source, entre la Sihl et l'Alp, sur le lieu même où est aujourd'hui la chapelle de la sainte vierge dans l'église d'Einsiedlen. Hildegarde, abbesse de Notre Dame à Zurich, édifiée de la vie de Meinard, lui fit bâtir une hutte et une petite chapelle en bois. Le vieux ermite vécut là partageant son temps entre la prière, la méditation et l'étude des livres saints. Il avait apprivoisé deux corbeaux qui devinrent ses compagnons fidèles; ils prenaient leur nourriture de sa main et ne semblaient se plaire qu'auprès de lui. Meinard mourut de la mort des martyrs à un âge très avancé. Deux bandits, envieux du peu que le solitaire possédait, ou croyant qu'il cachait des richesses, formèrent le projet de s'en emparer, et vinrent de nuit frapper à la porte de la cellule pour demander l'hospitalité. Le vieillard, qui était en prière, leur ouvrit la porte et leur offrit du pain et du fromage; mais, à peine entrés, ils le menacèrent de mort s'il ne leur livrait tout ce qu'il avait de précieux. « Ce que j'ai vous le voyez,» leur répondit-il avec douceur; «vous pouvez le prendre.» Peu contents de cette réponse, les brigands le frappèrent avec violence pour obtenir ce qu'il ne pouvait leur donner. Il affirma de nouveau ne posséder rien qui pût exciter leur envie; alors les brigands, frustrés dans leur attente, redoublèrent leurs coups sous lesquels le vieillard expira. Pendant ce temps les deux corbeaux n'avaient cessé de voltiger autour d'eux en croassant, comme s'ils eussent voulu défendre leur bienfaiteur. Les assassins, effrayés du crime inutile qu'ils venaient de commettre, se hâtèrent de fuir, mais les corbeaux, dit la légende, ne cessèrent de les poursuivre avec un tel acharnement que tous ceux qu'ils rencontrèrent en furent surpris. Un homme, témoin de cette scène, conçut quelques soupçons et connaissant Meinard et le lieu qu'il habitait, s'y rendit au plus tôt. Ayant trouvé le corps ensanglanté il se mit avec quelques autres à la poursuite des deux suspects. Guidés par les intrépides corbeaux ils allèrent jusqu'à Zurich, et les deux oiseaux délateurs s'abbattirent sur les fenêtres d'une hôtellerie près du rivage, à la place où est maintenant située l'auberge du corbeau. Ils y trouvèrent effectivement les deux assassins. Les autorités averties, les firent saisir et ils avouèrent bientôt leur crime, qu'ils expièrent sur la roue. Meinard, mort le 21 janvier 863, fut canonisé en 1039 par le pape Benoit IX, et son corps, qui avait été enseveli au couvent de Reichenau, fut alors transporté au couvent d'Einsiedlen qui venait d'être construit sur l'emplacement de l'ermitage.

Toute cette contrée élevée est encore aujourd'hui très sauvage et en grande partie couverte de bois et de marais. Pour aller d'Einsiedlen au lac de Zurich on traverse la Sihl, à une

lieue du bourg, sur un pont de bois couvert, et qui comme celui de la vallée de la Reuss s'appelle *pont du diable*. De là on arrive sur le mont Etzel. Au point culminant du passage on voit une auberge ainsi qu'une chapelle consacrée à saint Meinard, et où il se fait de nombreuses processions. De ce point et du sommet de la montagne, à une demi-lieue de là, on jouit d'une vue magnifique sur le lac de Zurich, sur les montagnes qui entourent le lac de Wallenstadt, sur celles du Toggenbourg et d'Appenzell ainsi que sur tout le nord de la Suisse. En continuant ce chemin on arrive bientôt à une fontaine, située au bord de la route, et sur laquelle est l'image du saint Meinard. Ce site solitaire et sauvage, dans une vaste forêt; cette image du saint, cette fontaine éclairée par un rayon de soleil et se détachant du milieu de sombres sapins, forment un tableau très romantique. (Voyez la lithographie n° 14.)

LES BERNOIS DANS LE SIEBENTHAL.

Quelques années après la bataille de Laupen Fribourg fit la paix avec Berne; la noblesse aux abois fut obligée d'en faire autant, car, épuisée par cette longue lutte, elle se voyait réduite à vendre ses droits seigneuriaux. Ainsi l'on vit le comte de Gruyère céder à ses vassaux les droits de péage sur ses montagnes, et vendre à ceux de Gessenay, pour 300 livres, le droit de peser le beurre. Malgré cet état de malaise, ces comtes soutinrent encore long-temps la guerre contre Berne. Il est vrai qu'ils étaient si puissans alors, qu'ils pensaient pouvoir braver une bourgeoisie qu'ils détestaient. Le comte Pierre de Gruyère, le sire de Raron et Pierre de la Tour-Châtillon ayant envahi dans le Siebenthal les possessions du seigneur de Weissenbourg, bourgeois de Berne, cette ville envoya aussitôt Pierre Wendschaz, banneret, avec un corps d'armée au secours de son allié. Dans un lieu appelé *Laubeckstalden*, où la vallée du Siebenthal se rétrécit tellement qu'elle ne forme plus qu'un étroit défilé, les Bernois croyant n'avoir rien à craindre de l'ennemi, s'étaient dispersés pour se livrer au pillage. Wendschaz resté presque seul avec la bannière, et enveloppé tout-à-coup par l'ennemi, se défendit en héros; mais bientôt, percé de coups mortels, il ne songea plus qu'à sauver l'étendard qui lui était confié. Réunissant toutes ses forces, il le lança par-dessus la tête des assaillans et le fit tomber au milieu de ses soldats, qui accouraient de tous côtés. Après avoir mis en sûreté ce dépôt précieux, il mourut content.

Une époque signalée par d'affreuses catastrophes suivit ces querelles. Une peste épouvantable emporta le tiers des habitants de la Suisse et désola toute l'Europe. Les champs restaient sans culture; des villages sans habitants. Il manquait de prêtres pour administrer les sacremens aux malades, et les cimetières ne suffisaient plus pour contenir les morts. La nature semblait vouée à la destruction. Des tremblemens de terre d'une violence horrible se succédaient rapidement; une foule de villes étaient bouleversées, des montagnes s'écroulaient. C'est alors que se forma la société ambulante de ces *flagellans*, qui, pour apaiser la colère divine, se chargeait de racheter les péchés de tout le monde en se macérant le corps. Chez d'autres l'attente d'une mort prochaine fit naître des excès différens; croyant n'avoir rien de mieux à faire que de jouir du peu de temps qui leur restait à vivre, ils se livraient à la débauche la plus effrénée. D'autres pensaient commettre une œuvre expiatoire en persécutant et brûlant les Juifs. Les Bernois estimant que la guerre serait un bon moyen de distraire les esprits, envoyèrent des troupes dans le Siebenthal pour venger la mort de Wendschaz. Les belles de la vallée admiraient la bonne mine de cette jeunesse belliqueuse; aussi ne se firent-elles pas prier lorsque les capitaines bernois les invitèrent à un bal sous les murs de Laubeck. La danse s'anime. Les montagnes retentissent du cliquetis des armures et des chants joyeux des danseurs, qui contrefaisaient d'une manière grotesque les attitudes et les lamentations des flagellans. Mais tout-à-coup, les trompettes sonnent, cette foule joyeuse brandit ses armes, change ses cris d'allégresse en cris de guerre, se forme en colonne serrée, et, sous les yeux des belles siebenthaloises, s'élance au pas de course vers les remparts de Laubeck. Rien ne peut résister à ce choc terrible; le fort est emporté d'assaut et détruit de fond en comble. Sans s'arrêter, les Bernois volent à l'extrémité de la vallée, attaquent Mannenberg, autre château appartenant au comte de Gruyère, et lui font subir le même sort.

GERSAU
ET
LA CHAPELLE DE L'INFANTICIDE.

A quatre lieues de Lucerne le lac des quatre cantons se rétrécit tout à coup et paraît presque entièrement fermé de ce côté-là par deux pro-

monteines très élevés appelés *die Nasen* (les nez). Cependant, après avoir doublé celui formé par l'extrémité escarpée du Burglen, le bateau entre dans un détroit sombre et sauvage, où des rochers menaçans semblent prêts à écraser la fragile embarcation ; bientôt l'œil impatient du voyageur découvre un nouveau bassin, non moins attrayant que celui qu'il vient de quitter et qui forme la partie mitoyenne du lac. Une enceinte de hautes et vertes montagnes entoure presque de toute part ce second bassin, dont les eaux profondes reflètent les teintes des lieux circonvoisins. A droite se présente le golfe de Buochs, qui borde la fertile vallée de Stanz, entre le Burgen et le Buochserhorn. Plus loin on découvre les coteaux verdoyans de Schwyz et le Sélis, qui cache aux yeux le lac d'Uri, troisième bassin du lac des Waldstetten. Sur la gauche, le Righi montre ses flancs escarpés; à sa base s'élève un joli bourg, bâti dans une plaine large à peine de quelques toises, entre le lac et la montagne, et qui doit son existence aux débris amenés par les torrens qui descendent du Righi. Ce bourg et le terrain qui s'étend du sommet de la montagne au lac, c'est à dire un espace de deux lieues de long, sur une de large, formaient le territoire de l'ancienne république de Gersau, la plus petite de l'Europe. Il faut, disent les bateliers, cinq cent cinquante coups de rame pour passer d'une extrémité à l'autre de ses possessions. A force d'industrie ce petit pays est devenu d'une fertilité étonnante. Des pâturages, des forêts, entrecoupées de profonds ravins en occupent la partie supérieure. Les prés et les vergers qu'on voit aux bords du lac se distinguent par une brillante verdure; là des noyers superbes et d'autres arbres fruitiers forment un berceau presque continu. En 1798 cette république en y comprenant son landammann, sa régence, son conseil double, son conseil triple, son trésorier, ses bannerets, son grand sautier, ses juges, ses ministres, ses forces de terre, ses forces navales, en un mot tous les gouvernans et tous les gouvernés de tout âge et de tout sexe contenait environ mille personnes. L'histoire de Gersau n'est pas longue. Très anciennement ses habitans gardaient en été le bétail sur les pâturages de l'abbaye de Muri. En hiver ils habitaient une vingtaine de huttes au bord du lac. Leur petit territoire faisait partie de celui de Zurich et de Thurgau qui d'abord dépendit des comtes de Lenzbourg et ensuite de la maison d'Autriche. Gersau ainsi que Weggis fut hypothéqué par cette dernière maison à la famille *Moos* de Lucerne. Les habitans de Gersau éclairés par l'exemple de ceux de Weggis, que la ville de Lucerne avait rachetés et assujettis pour toujours, firent des économies et profitèrent de la première occasion pour s'affranchir. En 1390 la famille de Moos leur vendit tous ses droits sur leur pays pour la somme de 690 livres, et dès lors Gersau jouit d'une indépendance absolue et bien légitime pendant 400 ans consécutifs. Dans les derniers temps les forces de terre de la république se montaient à cent hommes, sans compter l'état major et les employés aux bureaux de la guerre. Les premiers exploits guerriers des Gersauviens datent du quinzième ou seizième siècle, et furent dirigés contre les Lucernois, auxquels ils dérobèrent du bétail, imitant en cela les héros d'Homère; mais cette agression injuste et téméraire fut bientôt réprimée par les cantons. Les Gersauviens comme alliés des cantons forestiers, prirent part aux guerres des Suisses. Leurs troupes se distinguèrent en différentes occasions, particulièrement à la bataille de Sempach, d'où un des leurs rapporta la bannière de Hohenzollern, qu'il avait conquise. La révolution de 1798 renversa cette république en miniature, qui d'abord fit partie du canton des Waldstetten, et fut ensuite, par l'acte de médiation, incorporée au canton de Schwyz. En 1815 Gersau fit une vaine tentative pour recouvrer son ancienne constitution. Le congrès de Vienne oublia ou voulut oublier ce coin de terre indépendant qui, enfin, depuis 1833, forme, sur le pied de l'égalité, un district du canton de Schwyz. Il renferme aujourd'hui près de 1400 habitans, les plus industrieux et les plus riches du canton. Leur principale ressource consiste dans le travail de la soie; leur commerce s'étend fort au-delà des limites du canton et même de la Suisse. La pêche leur donne aussi un revenu considérable.

La partie supérieure du territoire de Gersau est très exposée aux inondations et aux avalanches. Dans la nuit du 12 décembre 1808 une avalanche, descendant du haut de la montagne, emporta une maison, habitée par sept personnes, ainsi que quatre étables. Les bâtimens roulèrent au fond d'un précipice où mugit le Waldbach. Tous les habitans de la maison périrent, excepté une jeune fille de douze ans qui était debout près du poêle au moment où la maison fut emportée. Elle parvint avec beaucoup de peine à sortir de dessous la neige et du milieu des débris qui l'entouraient, et alla se réfugier dans une maison qui heureusement n'était pas éloignée. Depuis cette jeune fille a épousé un charpentier avec lequel elle vit maintenant au Mexique.

Les Gersauviens raillés fréquemment par leurs voisins, se montrèrent toujours prompts à la riposte. Pendant plusieurs siècles aucun procès ni aucune exécution criminelle n'avait eu lieu chez eux; cependant ils avaient des fourches patibulaires bien conditionnées, comme marque d'un droit auquel ne pouvait renoncer un état indépendant. Des bateliers lucernois, probablement jaloux de voir le gibet de Gersau constamment inoccupé, firent une descente de nuit et y suspendirent un mannequin de paille. Les Gersauviens ayant découvert les auteurs de cette mauvaise plaisanterie affublèrent le mannequin de la livrée de Lucerne et le laissèrent suspendu ainsi. Les Lucernois courroucés firent des menaces, auxquelles les Gersauviens répondirent hardiment; il s'éleva une guerre qui heureusement ne fut que diplomatique et se termina sans effusion de sang. On convint que de part et d'autre chacun enlèverait ce qu'il avait suspendu.

Les bâtimens les plus remarquables de Gersau sont l'hôtel de ville, qui, quoique peu vaste, suffisait pour contenir la landsgemeinde de l'ancienne république; et l'église, rebâtie en 1812, qui est fort belle, et où l'on remarque l'autel et la chaire d'un beau travail, quelques tableaux dont l'un est du peintre Wursch, et deux orgues. On voit encore deux chapelles dans les environs; l'une d'elles, située à une demi-lieue de là, du côté de Brunnen, dans un site extrêmement pittoresque, est appelée *chapelle de l'infanticide;* elle doit, selon une tradition, son nom et son existence à l'événement le plus tragique.

Anciennement les rives sauvages du lac des Waldstetten étaient bien moins peuplées qu'aujourd'hui; çà et là seulement on apercevait quelques cabanes de pêcheurs groupées à l'embouchure d'un ruisseau ou d'une rivière où les alluvions avaient formé un port naturel. Les hauteurs et l'intérieur du pays étaient moins déserts; des bergers ignorans et ignorés y gardaient paisiblement leurs troupeaux. De loin en loin, sur quelque élévation, on voyait une petite chapelle; les églises étaient rares alors; les premières de la contrée, savoir celles de Stanz et de Buochs, datent seulement de la première moitié du douzième siècle.

C'était jour de grande fête sur la rive d'Unterwalden; on célébrait une noce. Les jeunes pâtres et les jeunes filles étaient accourus en foule des montagnes et des hameaux voisins, pour prendre part et contribuer aux réjouissances. Les bergers s'exerçant sous l'ombrage à l'arbalète et à la lutte, jaloux de mériter les suffrages des belles, faisaient des prodiges d'adresse et de valeur. Cependant ces jeux des enfans des Alpes devaient bientôt faire place à la danse. On attendait un ménétrier ambulant, mandé pour cette occasion; et pour calmer l'impatience générale, le cidre et la bière coulaient à grands flots. Le soleil baissait lorsqu'on vit enfin une petite embarcation doubler le promontoire du Sélis, qui sépare Uri d'Unterwalden. Sur le devant du bateau était une jeune fille de neuf à dix ans, aux yeux bleus, aux cheveux blonds. Son visage, quoique brûlé par le soleil, avait une expression de douceur, mais en même temps de souffrance. Ses vêtemens annonçaient la pauvreté. Les bergers ayant reconnu dans le conducteur de la barque l'artiste si désiré, le reçurent avec des acclamations bruyantes, et bientôt cent couples joyeux bondirent sur la pelouse.

Au milieu de cette allégresse, la jeune fille, assise à côté de son père, et la tête baissée, restait étrangère à la joie commune. Le musicien et les danseurs ayant fait une pause pour reprendre haleine, l'enfant leva timidement la tête: «Père,» dit-elle, «j'ai faim!» un coup d'œil irrité fut la réponse de celui-ci, et de grosses larmes roulèrent dans les yeux de la pauvre fille. Enfin le soleil disparut derrière les sommités ténébreuses du Righi qui projetait son ombre immense sur le lac et les rives d'Unterwalden, tandis que le haut Pilate étincelait de pourpre et d'or. Les danses cessèrent, et pâtres et pastourelles repirent en chantant le chemin de leurs demeures. Le ménétrier, après avoir reçu son salaire, se dirigea vers sa petite barque; alors la jeune fille le suivit en s'écriant: «Oh mon père, pour l'amour de Dieu, donnez-moi un peu de pain! — Tu en auras du pain, répondit-il avec ironie, et un geste affreux; mais après celui-là, tu ne m'en demanderas plus.» La tremblante enfant s'assit dans le bateau sans plus oser lever les yeux sur la figure sinistre de son père. Mais sa frayeur redoubla lorsqu'elle le vit à cette heure, où la nuit devenait obscure, diriger la nacelle vers la rive opposée. Ce lieu solitaire, au pied du Righi, était éloigné de toute habitation humaine; de noirs sapins pendant sur les eaux profondes du lac, des rocs entassés les uns sur les autres, des ronces, des broussailles semblaient en interdire l'accès. Cependant la nacelle s'arrêta devant un grand bloc de rocher. «Viens maintenant, que je te donne du pain,» dit le père à son enfant, mourant de frayeur et d'inanition. En même temps ce monstre enlève la malheureuse jeune fille qui lui tendait les bras

en implorant sa merci, il la prend par les pieds et lui frappant la tête contre le roc, lui fait bientôt sauter les cervelles; après quoi il jette sa victime dans le lac.

Quelques jours après on vit le ménétrier seul dans son bateau longer les rives du lac; son regard était plus farouche encore que de coutume. On se demandait ce qu'il avait fait de sa fille, et pourquoi il fuyait les lieux qu'il fréquentait autrefois. Cependant les flots comme épouvantés avaient rejeté sur le rivage le corps mutilé de la pauvre enfant. Des pêcheurs qui avaient vu le roc ensanglanté, sur lequel se trouvaient encore des mèches de cheveux blonds, trouvèrent le cadavre. Le crime était évident. Le ménétrier, traqué partout comme une bête fauve, fut saisi et mourut dans d'affreux supplices. A quelques pas du lieu où a été commis le crime, on voit une petite chapelle en bois, sur un rocher entouré de sapins et d'autres grands arbres. Quelques habitations animent cette solitude sauvage et pittoresque. Le sentier qui y conduit depuis Gersau est extrêmement romantique. A peu près à moitié chemin on rencontre sous des noyers un petit monument, érigé en mémoire d'un père de famille, qui se tua en tombant d'un arbre situé à une grande hauteur sur les rochers qui bordent le lac. De Brunnen on peut en une heure se rendre à la chapelle de l'infanticide (Kindlismord) par un sentier peu fréquenté à la base du Righi. Mais cette route est quelquefois dangereuse, vu les pierres qui se détachent de la montagne et les pièces de bois que l'on fait glisser des forêts supérieures jusqu'au lac.

Il semble que ce lieu ait été destiné jadis à être témoin des crimes les plus atroces. En 1642, une femme mariée à un bourgeois estimé de Gersau, entretenait des relations clandestines avec un jeune homme du même bourg. Gênée dans sa passion criminelle par la présence de son époux, elle conçut l'affreux projet de se défaire de celui-ci. Un jour elle lui proposa de faire une promenade en bateau du côté de la Steinwand, près de la chapelle de l'infanticide. C'était un dimanche. Le mari y consentit aisément et prit avec lui une ligne pour s'amuser à la pêche. Ils arrivèrent bientôt vis-à-vis de l'endroit désigné, où les rochers à pic surplombent le lac. Le mari, penché sur le devant du bateau, sa ligne à la main, tournait le dos à sa femme, qui, profitant de cette position, lui imprima une si



violente secousse, qu'il perdit l'équilibre et tomba dans l'eau. La femme s'éloigna vite en ramant. Cependant le malheureux mari reparut sur l'eau et s'efforça de regagner le bateau à la nage; mais chaque fois qu'il en approchait, la femme le frappait de sa rame. L'infortuné implorait sa merci en termes touchans, lui promettant d'oublier sa conduite passée et présente. Mais voyant enfin toutes ses instances inutiles, il recommanda son âme à Dieu et disparut sous les ondes; jamais son corps ne fut retrouvé.

La femme retourna au village emportant le chapeau de son mari. Elle feignit une grande affliction, répandit des torrens de larmes en racontant que son mari était tombé dans l'eau et s'était noyé. Mais comme les antécédens de cette misérable étaient connus, on ne fut point dupe de son prétendu désespoir; la torture lui ayant fait avouer son crime, elle subit sur l'échafaud une peine qu'elle avait bien méritée.



JEAN GOLDER.

A l'époque où la réformation faisait de rapides progrès en Suisse, où les partisans des deux croyances se menaçaient ouvertement, où la guerre civile allait peut-être dissoudre la ligue helvétique, Jean Golder occupait à Lucerne la charge d'avoyer. C'était un de ces hommes, malheureusement trop rares dans les temps difficiles, dont le sang froid, la sagesse, l'éloquence énergique tendaient sans cesse à modérer la fougue des passions et à étouffer les flammes de la discorde qui dévoraient la Suisse. Le parti modéré catholique, qui travaillait à une réconciliation, envoya Golder à Berne à la tête d'une ambassade. «Chers confédérés,» disait l'ambassadeur au sénat de cette république, «nous mettons notre avenir et nos droits entre vos mains; nous croyons que ces droits ont été gravement lésés par la conduite de Zurich. Cependant si les torts sont de notre côté dites-le nous. Mais si les hommes de Zurich ont mal agi, vous aurez assez d'influence sur eux pour les faire désister de leurs prétentions. Du reste écoutez aussi ceux de Zurich, mais ne les croyez pas sans nous avoir entendus.» Ce discours simple du patriote lucernois fit une impression profonde sur le conseil de Berne, qui avait gardé jusqu'alors une espèce de neutralité.

Lorsque sur le champ de bataille de Cappel, une foule de fanatiques se préparaient à déchirer le corps de Zwingli, Golder et l'ammann Thoss de Zoug s'efforcèrent de calmer ces furieux; « Laissez les morts, disaient-ils, Dieu les jugera.» Mais ces paroles se perdirent au milieu des vociférations de la multitude. Golder, capitaine des Lucernois pendant cette malheureuse guerre, recommandait constamment à ses soldats d'être humains, et cette recommandation ne fut pas toujours inutile. Il travailla avec ardeur à la conclusion de la paix; et son éloquence, à la fois touchante et vigoureuse, contribua puissamment à aplanir un grand nombre de difficultés. A peine avait-on posé les armes, qu'un événement faillit causer de nouveaux troubles. Le village de Lunkhofen, sur la rive droite de la Reuss, dans le canton de Zurich, avait d'abord, sous l'influence de cette ville, embrassé la réforme, mais ensuite la plupart étaient revenus à leur ancien culte. Un prêtre, arrivé dans ce village, se mit à déclamer contre la nouvelle croyance, insultant ceux qui y étaient restés fidèles. Une troupe de jeunes gens des environs résolurent de chasser cet intrus. Au nombre de deux cents ils vinrent pendant la nuit assaillir son logement, enfoncèrent les portes et les fenêtres, burent le vin de la cave et mirent la maison à sac. Le prêtre, qui avait tout à craindre de ces forcenés, et s'était retranché dans l'endroit le plus reculé de l'édifice, accepta une capitulation qui lui assurait la vie sauve. Etant sorti, il fut conduit chez le ministre protestant d'Ottenbach, pour débattre avec lui les matières alors en controverse. Mais celui-ci ayant repoussé cette visite nocturne, on se remit en route avec le malheureux prêtre. Bientôt la bande s'étant arrêtée, forma un cercle autour de lui et délibéra sur ce que l'on ferait du prisonnier. Plusieurs voulaient le sacrifier aux mânes de Zwingli; mais les plus sensés empêchèrent ce meurtre; toutefois le malheureux fut violemment maltraité de toutes manières. A la fin on lui fit jurer qu'il n'exercerait plus les fonctions de prêtre, et on le laissa partir à cette condition. Echappé à ses persécuteurs, il se rendit à Muri, où il porta plainte au chapître. Mais on le renvoya à l'avoyer Golder, qui alors était à sa campagne à Mérischwand. Après avoir entendu le plaignant et lui avoir reproché son zèle inconsidéré, le magistrat écrivit au bourgmeistre de Zurich, non pas une lettre menaçante ou de reproches, mais simplement le récit de ce qui s'était passé, en ajoutant qu'il avait l'espoir que les auteurs de cette scène

scandaleuse ne resteraient pas impunis. Par cette modération il atteignit le but qu'il aurait manqué en s'y prenant d'une manière plus acerbe.

JOURNAL D'UN GRISON DE 1576—1638.

1588. J'ai été *maître-alpeur* (Alpmeister) à l'alpe de D.

Le 2 avril de cette année je suis entré dans la maison qui appartenait à mon père.

1589. J'ai été maître-alpeur à G.... Ma mère m'a dit que j'étais né le 23 août 1561.

1590. J'ai été maître-chevalier de l'arquebuse. — De mémoire d'homme le vin n'a été meilleur.

1591. Le 27 mai la Landquart a débordé, les prairies, les blés, le chanvre ont été inondés et perdus.

Veiller et prier conserve les récoltes.

1592. Le 3 septembre j'étais maître-chevalier de l'arquebuse.

Cette année, le 10 sept., j'ai fait une grande sottise!! Que Dieu me fasse, et à nous tous, la grâce de nous amender! Amen.

Cette année, le 17 oct., j'ai vu un bel arc-en-ciel.

Le 20 octobre j'ai vu des hirondelles; à Ragaz, on a vu vingt cigognes réunies.

1594. Le 12 septembre le Seigneur m'a envoyé la peste dont j'ai été trois semaines malade. A la cuisse droite j'avais douze ulcères ouverts. Mais par la grâce et la miséricorde divine et par le mérite de notre rédempteur, je me suis guéri.

1594 à 1595. De mes épaules j'ai aidé à transporter cent quarante personnes à l'église; mais un nombre bien plus considérable a été mis en terre à l'aide de mes bras. (La peste régnait à cette époque.)

1595. Le 26 novembre, mercredi, entre dix et onze heures, ma vache brune a fait le veau; et pendant que j'étais dans l'écurie, elle a vu le veau vers la porte; elle l'a élevé au nom de Jésus. Dieu lui accorde sa grâce! Amen.

NB. Il n'en est rien arrivé.

1596. Le 3 mars, j'ai fait promesse de mariage à E....

Le 14 septembre elle est venue chez moi et nous nous sommes mis en ménage. Que Dieu nous bénisse! Amen.

Le jour de la saint Mathieu nous nous sommes mariés.

Le 24 octobre, à minuit, la U. B. (qu'il ne faut point confondre avec la E.) m'a mis une fille au monde; c'est un cadeau de nouvel an qu'elle me fait. Que le Dieu de miséricorde me fasse la grâce que cette enfant devienne une fille pieuse, et qu'elle vaille mieux que sa mère! — Que Dieu nous fasse la grâce de nous corriger! Amen.

1597. Le 30 décembre une de nos communes nous a mandés pour aller à la chasse des loups.

1598. J'ai été maître d'école d'une commune.

1599. Le jour de Pâques nos Messieurs nous ont envoyés, C. R. et moi, pour garder le Steig (Luciensteig), vu que l'on disait que le comte de Vaduz avait l'intention de nous faire la guerre; mais nous n'avons pas aperçu un seul landsknecht; ils n'ont pas osé venir; Dieu ne leur a pas donné assez de cœur pour cela.

1599. On a partagé l'Ober-Selwi; j'ai eu pour ma part la garde d'un verger. Dieu m'accorde sa bénédiction! Amen. Le roi-prophète a dit, dans le seizième psaume: Seigneur, la part qui m'appartient, en plus beau lieu n'eût pu m'être livrée.

A moi de même!

Au milieu du mois de mai le soleil se couche derrière Wallenstadt, j'ai vu cela de mes propres yeux.

Le 12 juillet on a vu chez nous des raisins mûrs; c'était un noble été. Dieu soit béni! Amen.

Oui, plus noble que la noblesse des hommes.

Prends chez l'apothicaire du sel ammoniac; dissous-le dans de l'eau fraîche, mets-en une goutte dans ton oreille; s'il y a un ver ou quelque insecte, il périra de suite.

1604. Dans la nuit j'ai vu un grand et terrible signe au ciel; il y avait des figures de sang et de feu. Dieu ait pitié de nous! Amen.

1605. Le 28 juillet est mort Abram K.; la foudre l'a atteint au *Ober-Zollbrück*, à l'une des fenêtres de la chambre. Dieu console toutes les âmes! Amen. Ah! mon pauvre Abram!

1606. Le 2 mars, mes voisins sont allés au carnaval à M., où ils ont été bien reçus par la bourgeoisie.

Le 9 mars, pendant ce carnaval, nous avons aussi reçu la visite d'une bourgeoisie que nous avons traitée de notre mieux. Dieu soit béni!

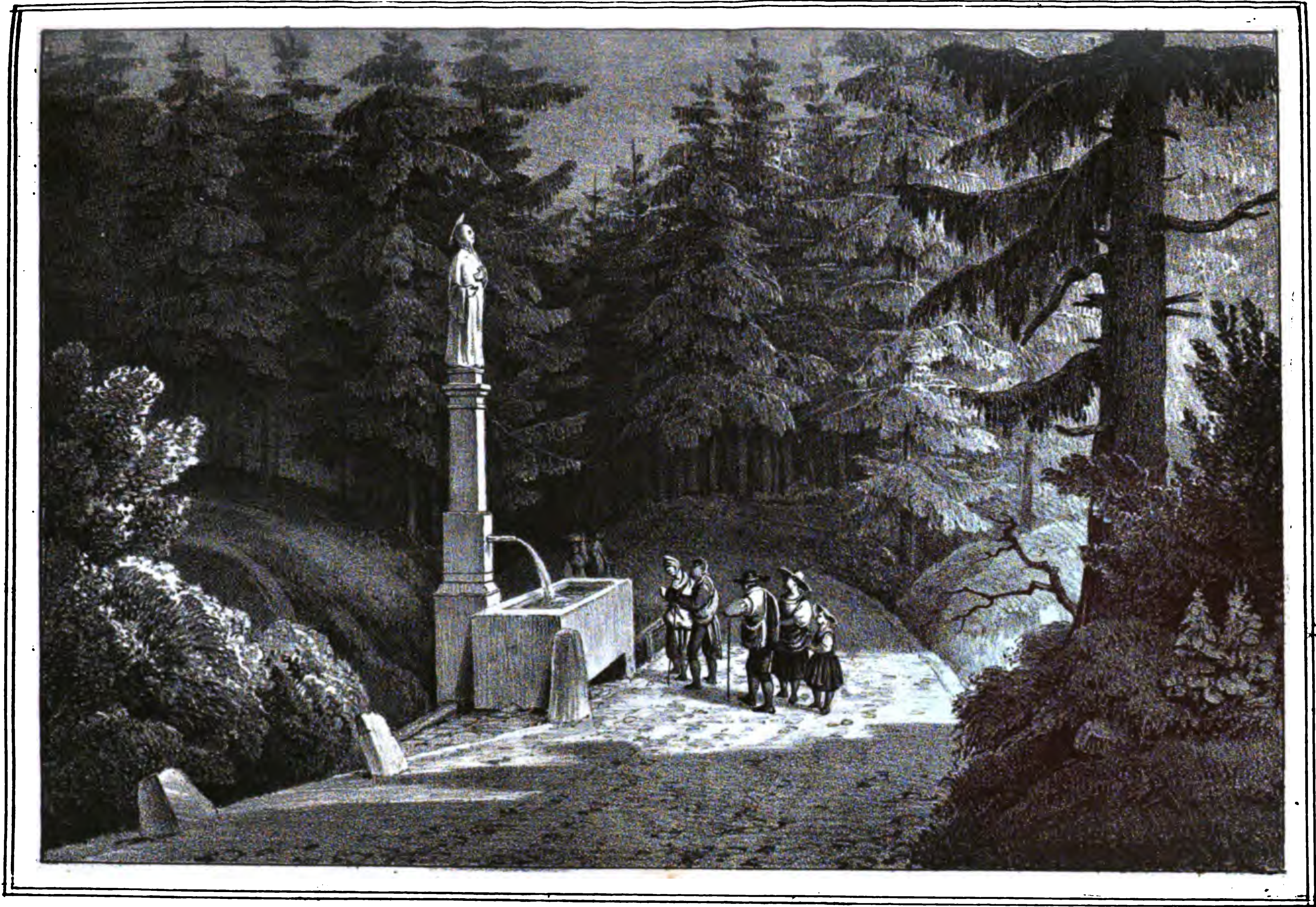
Le premier dimanche du mois de mai j'ai fait paraître en justice. Dieu [illegible]

(La fin au numéro prochain.)

IMPRIMERIE DE C. A. JENNI A BERNE.



COSTUME D'OBERHASLI | Oberhasler - Tracht



LA FONTAINE DE St MEINARD
au l'Etzel

St. Meinrads-Brunnen
auf dem Etzel.



LA CHAPELLE DE L'INFANTICIDE

Die Capelle zum Kindlismord.

DIE WASSERKIRCHE A ZURICH.



Charlemagne, ou Karl le grand, s'était plu à embellir la ville de Zurich, où il résidait quelquefois; prince très-pieux, il voulut éterniser la mémoire des martyrs Félix et Regula, décapités naguère dans cette ville, en faisant construire une église à l'endroit où reposaient leurs cendres, et sur les lieux où ils avaient souffert le supplice, il fit élever une colonne, à laquelle était suspendue une cloche. Il fit publier ensuite que quiconque demanderait justice sonnât cette cloche, et que de suite, fût-il même à table, il écouterait le plaignant. Un jour, pendant son dîner, l'empereur entendit sonner, car il demeurait très-près de là; aussitôt il envoie un page pour s'informer de quoi il est question; mais celui-ci revient sans avoir vu personne, et la même chose se répète trois fois de suite. L'empereur, fort étonné, ordonne à quelqu'un de se cacher dans le voisinage de la cloche, pour surveiller ce qui s'y passerait. Un instant après vient un grand serpent, qui se dresse et fait sonner la cloche en en tirant le cordon. Charles, informé de cela, se lève précipitamment de table, disant: « Gens ou bêtes, n'importe, je dois rendre la justice à tous mes sujets sans distinction. » Arrivé près de la colonne, il aperçoit effectivement le reptile, qui à son approche s'incline profondément et prend ensuite le chemin qui conduit au bord de la Limmat. L'empereur le suivit avec toute sa cour; bientôt le serpent s'arrêta près d'un trou occupé par un énorme crapaud. Le monarque comprit que le crapaud, en l'absence du serpent, s'était emparé illégitimement de la demeure de ce dernier, où il avait déposé ses œufs. Justice fut faite sur le champ; le crapaud, arraché du domicile qu'il avait occupé, fut condamné à être brûlé vif et exécuté aussitôt. Quelques jours après ce jugement mémorable le même serpent entre dans la salle où dînait l'empereur, s'incline profondément, saute sur la table, laisse tomber une pierre précieuse dans un vase d'or qui se trouvait devant lui, et se retire avec force révérences. Karl le Grand, émerveillé d'un pareil prodige, fit construire sur les lieux une chapelle consacrée aux martyrs, ne doutant pas que cette terre, abreuvée du sang de ces saints, ne fût la cause de tels miracles, d'autant plus qu'une source, qui coulait au même endroit, avait une vertu curative surnaturelle. Quant à la pierre précieuse, il en fit don à l'impératrice. Cette pierre avait la singulière propriété d'inspirer à l'empereur un violent attachement pour la personne qui la portait; aussi dès que l'impératrice l'eut en sa possession, il ressentit pour elle un redoublement d'attachement si vif que dès lors il ne put plus se séparer d'elle. L'impératrice, qui avait découvert le secret, mit la pierre sous sa langue lorsqu'elle se sentit atteinte d'une maladie mortelle, afin que ce talisman ne tombât pas entre les mains d'une autre femme, qui en captivant l'empereur lui aurait fait oublier sa première épouse. Mais il arriva qu'après la mort de la souveraine il ne fut pas plus possible au monarque de la quitter que de son vivant; et pendant dix-huit années il mena partout avec lui son corps embaumé. Un gentilhomme de la cour, ayant soupçonné la cause de cette singulière affection, fit des recherches et finit par découvrir le précieux joyau, dont il s'empara. Aussitôt ce courtisan devint à son tour l'objet de la tendresse de l'empereur. Mais enfin un jour le gentilhomme, accablé de cette amitié onéreuse, jeta la pierre

dans une des sources chaudes qui sont près d'Aix-la-Chapelle, et d'où il était impossible de la retirer. Alors le grand monarque conçoit une telle affection pour cet endroit qu'il en fait sa résidence habituelle ; il embellit, agrandit la ville, y fait bâtir une église superbe, à cette époque la plus belle de la chrétienté et qui fut consacrée par le pape Léon III. Il voulut même qu'après sa mort on ne le séparât point de son séjour favori ; ses restes furent déposés dans le dôme de cette église, où on lit sur sa tombe cette simple inscription : *Carolo magno.* — Voilà ce que raconte la légende zuricoise et ce que pendant huit siècles on a considéré comme un fait incontestable.

Ce qui est plus positif, c'est que sur l'emplacement actuel de la *Wasserkirche,* il y avait déjà au 13me siècle une chapelle qui fut cédée en 1255 par le comte Hartmann de Kyburg au chapitre de l'abbaye de Notre-Dame à Zurich. Il est très-probable que cette chapelle ait été consacrée à la mémoire des martyrs Félix et Regula, car le nombre des autels qu'on y éleva successivement devint si considérable, que la place finit par manquer ; d'après les règles qui avaient présidé à la fondation, on y disait plusieurs messes par jour. Vu sa vétusté et le manque d'espace pour contenir tant d'autels, cette chapelle fut démolie en 1472, et on construisit à sa place l'église actuelle appelée *die Wasserkirche,* qui fut consacrée en 1486 par l'évêque de Constance ; l'année suivante elle fut ornée d'un clocher. Outre les autels de l'ancienne chapelle on y en érigea encore trois autres, et le pape la gratifia d'indulgences considérables ; on y suspendit aussi les drapeaux conquis pendant la guerre de Bourgogne. Mais lorsque la réformation s'établit à Zurich, la nouvelle église fut dépouillée de ses autels, de ses ornemens, de son petit clocher, et on lui donna une destination plus mondaine ; on en fit un magasin ou dépôt de marchandises. Mais en 1638 on y transporta la bibliothèque publique, fondée en 1628 par quelques hommes lettrés de Zurich, et qui maintenant contient 40,000 volumes et un grand nombre de manuscrits. Parmi beaucoup d'objets curieux, on y voit un plan en relief d'une grande partie des montagnes et des lacs de la Suisse, ouvrage très remarquable exécuté par M. Muller d'Engelberg.

SAINT-MAURICE.

A cinq lieues de l'embouchure du Rhône dans le lac de Genève, les montagnes qui forment le bassin du Rhône se rapprochent insensiblement, et bientôt les derniers gradins des Dents de Morcles et du Midi sont tellement rapprochés, que sur la rive gauche il ne reste qu'un étroit passage où le fleuve roule ses ondes dévastatrices. L'œil cherche en vain une issue pour sortir de cette enceinte de rochers, qui paraît fermer entièrement la vallée, mais enfin au bout de cette route tortueuse, on voit tout-à-coup devant soi le pont de St. Maurice et l'antique château qui commande ce défilé. Autrefois la route passait sous une voûte attenante au château, mais que l'on a démolie pour élargir le passage ; une porte fermait tous les soirs l'entrée du Valais de ce côté. Dès que l'on a dépassé ce château on découvre une autre vallée, entourée de hautes montagnes et qui s'étend jusqu'à Martigny ; en même temps on aperçoit la ville de St. Maurice, dont la première rue est resserrée entre le Rhône et une paroi de rochers à pic : ensuite on entre dans une autre rue fort longue, assez bien allignée parallèlement au fleuve, et où l'on remarque quelques maisons de bonne apparence. St. Maurice est le chef-lieu d'un dixain du Valais qui porte son nom ; sa population, de 1300 ames à peu près, se distingue en général par une culture intellectuelle plus avancée que dans le reste du canton. Cette ville, où l'on trouve encore quelques anciennes familles nobles, est la patrie de plusieurs hommes qui ont acquis de la célébrité, tels que l'astronome Nicollet et les deux frères Brodi. Les habitans sont actifs et ont considérablement amélioré leurs terres, qui en beaucoup d'endroits étaient marécageuses et rendaient le pays fort insalubre ; aussi les crétins, autrefois en assez grand nombre ici, ont presque entièrement disparu. Outre le château, où il y a maintenant une fabrique d'acier, les bâtimens les plus remarquables sont la maison de ville, l'église paroissiale et l'abbaye ; mais le monument le plus curieux est sans doute le pont, qui joint les bases de la Dent du Midi, haute de 9800 pieds au-dessus de la mer, et de la Dent de Morcles (8900) ; il est d'une seule arche élevée de 70 pieds au-dessus du Rhône. Il est bâti sur l'emplacement d'un pont de construction romaine, détruit en 1475 pendant la guerre des Suisses contre la Savoie. Il appartient au Valais, et une tour qui est à l'une de ses extrémités sert de bureau de douane et de péage. En

face est un corps de garde, d'une construction élégante, où il y a un poste de gendarmerie vaudoise. Ce défilé rendu presque inexpugnable par deux énormes bastions naturels, les Dents du Midi et de Morcles, a encore été fortifié par l'art il y a quelques années. Des batteries, des palissades, une grande redoute sur un plateau élevé au-dessus de la rive droite du Rhône, et dominant le fleuve et la ville, en rendent la défense aisée à une poignée d'hommes résolus.

L'origine de St. Maurice est inconnue; avant la domination romaine son nom était *Tarnaïas* ou *Tarnada*. Cependant plusieurs auteurs croient que l'endroit qui portait ce nom était situé une demi-lieue plus bas, où est actuellement Massangy, et où l'on découvre dans le lit du Rhône, quand les eaux sont basses, les vestiges d'un pont détruit depuis bien des siècles, et qui probablement était antérieur à celui de St. Maurice. Tarnaïas était une ville des Nantuates, anciens habitans de la contrée. C'étaient des Celtes, et leur nom signifiait : *peuple habitant près des torrens.* Avant l'empereur Auguste les Nantuates, les Véragres et autres peuples de la vallée du Rhône n'avaient point encore été soumis par les Romains; mais comme par leurs brigandages ils rendaient peu sûres les routes qui traversaient les Alpes Pennines, Auguste les dompta par la force des armes, et Tarnaïas, qui fermait le passage du pays des Allobroges aux Alpes Pennines, devint une place d'une grande importance pour les Romains et fleurit même sous leur domination. Plusieurs épitaphes constatent l'opinion qu'avaient les Romains de la force de ce lieu, auquel ils avaient encore ajouté des fortifications; craignant la violation des tombeaux par les Barbares, ils avaient fait un cimetière de St. Maurice, où ils envoyaient les cendres des personnes qui leur étaient chères ou qui avaient occupé quelque charge importante. Cependant les Vandales, les Bourguignons et autres peuples du nord, qui allaient en Italie par ce chemin, ne respectèrent point ces tombes et la ville fut plusieurs fois pillée pendant le 5me siècle; mais son entière destruction ne fut consommée qu'au dixième siècle par les Sarrasins qui infestaient cette contrée. L'abbaye de St. Maurice passe pour être le plus ancien monument de ce genre en deçà des Alpes *); elle doit avoir été fondée par St. Théodore, premier évêque du Valais, qui fit exhumer les ossemens des martyrs de la légion thébéenne, massacrée par ordre de l'empereur Maximien, événement qui eut lieu l'an 302. Cette légion avait long-temps séjourné dans l'orient, où le christianisme était déjà très-répandu, particulièrement en Egypte, d'où elle revenait; le plus grand nombre des soldats de ce corps avaient embrassé avec zèle la foi chrétienne. Dioclétien fit venir cette légion en Italie, et l'envoya ensuite à Maximien dans la Gaule. Cet empereur cruel, qui ne cessa de persécuter les chrétiens et inonda la Gaule de leur sang, était arrivé à Octodurum (Martigny) avec plusieurs légions; sachant que la légion thébéenne, qui dans ce moment était à *Tarnaïas*, se composait de chrétiens, il lui envoya l'ordre de sacrifier aux dieux de Rome. Les légionnaires, pénétrés d'un véritable zèle évangélique, se refusèrent à cet acte d'idolâtrie. Alors l'empereur ordonna que la légion fût décimée, ce qui eut lieu sans résistance de sa part. Ensuite ayant répété l'ordre qu'il avait déjà donné, il essuya le même refus, qui fut suivi du même châtiment. Maurice, chef de la légion, qu'il exhortait au martyre, écrivit à Maximien pour l'assurer du dévouement de ses soldats, mais il ajouta : « Nous préférons tous mourir que de renier notre Dieu. » Le tyran irrité, voyant qu'il ne pouvait faire plier la volonté de ces hommes, ordonna aux autres légions de cerner les rebelles et de les passer au fil de l'épée. Maurice subit ainsi le martyre avec six mille six cents soldats, plutôt que d'abjurer la religion du Christ. Ce massacre eut lieu dans la plaine située au midi de la ville; au milieu de cette plaine on voit une chapelle érigée en mémoire de cet événement. Quatre-vingts ans après *Tarnaïas* ou *Tarnada* changea son nom contre celui d'*Agaunum* sans qu'on en connaisse la véritable raison. Quelques-uns prétendent que ce nom latin a du rapport avec le supplice des Thébéens, chose difficile à prouver; d'autre part *Agana*, en celtique, désigne un *pays de rochers*. Au neuvième siècle l'abbaye prit le nom de Saint Maurice; la ville elle-même s'appela d'abord *Saint Maurice d'Agaune*, puis enfin Saint Maurice tout court.

Sigismond, roi de Bourgogne, vint en 513 dans l'abbaye susdite expier par les rigueurs de la pénitence le meurtre de son fils; il la dota si richement, que bientôt elle put entretenir cinq cents moines dans son enceinte. Les miracles, opérés par les reliques des martyrs, les mirent tellement en réputation, que de toutes parts une foule de pélerins venaient visiter ces restes précieux. Les

*) Cependant s'il faut en croire l'inscription : *christiana sum ab anno LVIII*, qui se trouve devant la maison de ville, il y avait là des chrétiens depuis l'an 58.



évêques de la Bourgogne et de la Gaule qui manquaient de saints dans leur diocèse, en envoyèrent chercher à Agaune; mais ces exportations, tantôt d'une tête, tantôt d'un bras ou d'une jambe, se multiplièrent à tel point, que, quelque nombreux que fussent ces ossemens, ils auraient tous disparu sans l'intervention de l'empereur Théodose, qui défendit d'ouvrir les tombeaux des martyrs; grâce à cette sage précaution, un grand nombre de saints et quelques bouteilles de leur sang restèrent dans l'abbaye, à laquelle plusieurs princes firent de précieuses donations. Karl le grand lui fit cadeau de deux magnifiques vases d'agate, et Saint Louis d'un superbe reliquaire. Outre ces objets, qu'elle possède encore, on y voit la châsse de St. Maurice et celle de St. Sigismond, ainsi que l'écuelle de bois dans laquelle ce roi canonisé mangeait et qui aujourd'hui est garnie en argent. Une table en or, pesant soixante marcs, donnée par Karl le grand, servit à couvrir les frais du voyage d'Amédée III dans la terre sainte. Tous les monarques chrétiens rivalisèrent de générosité pour doter l'abbaye, qui possédait d'immenses richesses et même une cave remplie des meilleurs vins. Cet état de prospérité diminua beaucoup cependant pendant les diverses révolutions, les guerres et les troubles du moyen âge. Plusieurs fois dévastée, elle se releva constamment de ses ruines, grâces à la pieuse munificence des princes et des riches pèlerins qui continuèrent à la visiter. En 940 les Sarrasins la détruisirent, ainsi que la ville, et massacrèrent la plupart des moines. Elle fut incendiée cinq ou six fois depuis le douzième siècle; la dernière fois en 1693, où toute la ville et le château furent réduits en cendres. Les religieux, maintenant au nombre de dix-neuf, sont, depuis l'an 1188, des chanoines réguliers de Saint Augustin. Autrefois les évêques de Sion étaient en même temps abbés de St. Maurice; aujourd'hui l'abbé, crossé et mitré, est tiré du chapitre des chanoines et élu par eux. Il est grand'croix de l'ordre de St. Maurice et de St. Lazare de Savoie, porte le titre de comte, et ne relève que du saint-siège. L'abbaye renferme, outre beaucoup d'objets curieux, une belle bibliothèque, la plus considérable du Valais, et quelques manuscrits, restes d'une riche collection vendue en grande partie en 1627, à raison de trois batzen la livre. Un collège, restauré en 1806, et dépendant de l'abbaye, fait l'éloge des religieux par la manière dont il est dirigé. St. Maurice a appartenu jusqu'en 1475 à la Savoie; mais pendant la guerre de Bourgogne, les hauts Valaisons s'en emparèrent ainsi que de tout le bas Valais.

Un autre curiosité des environs est l'eremitage de Notre-Dame du Sex, qui paraît comme cloué à une grande hauteur contre une paroi de

rocher à la base de la Dent du Midi. On y va par une suite de rampes taillées en zigzag dans le roc.

VEVEY.

Vevey, sur le lac Léman, à quatre lieues de Lausanne et deux lieues de Villeneuve, est la seconde ville du canton de Vaud par son importance et sa population. Elle renferme 400 maisons et quatre mille deux cent quarante habitans. Le grand nombre d'antiquités qu'on y trouve, attestent son ancienneté. Si l'on veut adopter une hypothèse fondée en partie sur l'analogie des noms, Vevey doit son origine à une colonie de *Biturges*, peuple gaulois qui vint, du temps du roi Ambigat, s'établir sur les rives du Léman sous le nom de *Bibibisques*. Ce qu'il y a de certain c'est que cette ville existait déjà lorsque les Romains s'établirent dans la contrée, et qu'ils la connurent sous le nom de *Vibiscum* ou *Viviscum*. Sous le règne de l'empereur Auguste, les Romains s'étant répandus dans l'Helvétie, Viviscum, situé sur la route qui conduisait de la Germanie en Italie par les Alpes Pennines, devint un endroit important. Cette ville n'était cependant pas tout à fait dans le même lieu où elle est maintenant, mais un peu plus au nord-est; car le sol sur lequel est bâtie la ville actuelle, étant formé par les alluvions amenés par la Veveyse, qui peu à peu ont comblé cette portion du lac, ne laisse guère supposer que les quartiers qui avoisinent le lac aient existé dans l'origine. Une route, dont on voit encore des traces, conduisait, en suivant à peu près la même hauteur, par Bauzy et les Vaitteaux à *Penelucus* (Villeneuve).

Vevey a aussi subi ses vicissitudes; probablement elle fut détruite par les Vandales ou les Germains à la fin du quatrième siècle, et subit plusieurs fois le même sort jusqu'à l'époque où elle tomba au pouvoir des Bourguignons et de l'Empire, et enfin de la maison de Savoie. Sous cette dernière domination, elle ne fit point partie du Pays de Vaud, mais bien du Chablais. Elle fut cruellement maltraitée en 1476 par les montagnards bernois. Après la bataille de Granson, lorsque Charles le téméraire faisait de nouveaux préparatifs pour venger sa défaite, la régente de Savoie, qui le favorisait, donna passage par ses états aux troupes qui venaient d'Italie pour renforcer l'armée bourguignonne. Les habitans de Vevey non seulement se prêtèrent à ce passage, mais encore, en différentes occasions, insultèrent imprudemment les Bernois, qui, moins que jamais d'humeur à supporter des injures, en tirèrent prompte vengeance. Le châtelain du haut Siebenthal, Nicolas zur Binden, rassembla ses gens, ceux de Gessenay et de Château d'Oex, et vint un jour fondre sur Vevey et La Tour de Peilz. Ces troupes passèrent au fil de l'épée tout ce qui était capable de porter les armes, pillèrent et saccagèrent ces deux endroits, et forcèrent le reste de la population à se racheter au moyen de 5000 livres. En 1536 Vevey passa sous la domination bernoise et y resta jusqu'en 1798, comme chef-lieu d'un bailiage. Maintenant elle est le chef-lieu du district et cercle de Vevey. La ville actuelle est construite sur un plan régulier, formant un triangle dont l'un des côtés est baigné par le lac; une partie des maisons situées de ce côté s'écroulèrent en 1785. Ses rues sont larges et bien bâties; une place spacieuse, qui en fait un des plus beaux ornemens, est entourée de plusieurs beaux édifices, parmi lesquels on remarque la halle aux blés, la douane et une superbe fontaine. On remarque en outre le pont, bâti sur la Veveyse en 1808; l'hôtel de ville, l'hôpital, l'église de Ste. Claire, où on célèbre le service divin en hiver; l'église de St. Martin sur une élévation à deux cents pas de la ville; on y prêche en été. Cette église renferme le tombeau de *Ludlow*, un des juges de Charles Ier, roi d'Angleterre, et qui habita Vevey pendant quarante ans; celui de l'amiral Broughton, qui lut la sentence de mort à cet infortuné monarque, est dans la même église, où l'on voit aussi la tombe de Martin Couvreu, mort en 1738, et qui usa généreusement de sa fortune pour le bien de sa patrie. L'industrie et la position de cette ville, qui est l'entrepôt du commerce des denrées indigènes et d'un commerce de transit très actif, ont répandu l'aisance parmi les habitans, qui de tout temps se sont distingués par leur esprit civique, par leurs institutions de bienfaisance et d'instruction publique. Les environs de Vevey sont très fertiles et produisent un vin qui ne le cède guère à celui de La Vaux. La Veveyse, torrent souvent impétueux, qui prend sa source dans les montagnes du canton de Fribourg et coule à l'ouest de la ville, servait autrefois de limite entre les évêchés de Lausanne et de Sion, et entre le Pays de Vaud et le duché de Chablais. Cependant les habitans de Vevey ne seraient point fâchés d'être débarrassés de l'honneur d'avoir ce mauvais voisin si près d'eux, car plusieurs fois il faillit entraîner la ville dans le lac. En 1701, après de violentes pluies d'orage, la Veveyse déborda si subitement que dans peu

d'instans elle surpassa la hauteur du pont, entraîna plusieurs personnes qui n'eurent pas le temps de se sauver, et causa de grands dégâts dans la ville et les environs. Au mois de juillet 1726, à onze heures du soir, un terrible orage, accompagné de torrens de pluie, dévasta le bassin du Léman de Vevey à St. Maurice. En peu d'instans la Veveyse déborda de tous les côtés, roulant une grande quantité de bois et de grosses pierres, renversant toutes les digues, toutes les murailles qui étaient sur ses bords; puis ses eaux bourbeuses pénétrant dans la ville par la rue qui aboutit au pont, toutes les boutiques et caves furent inondées; l'eau montait jusqu'aux premiers étages; de là elle se répandit sur la place et dans les rues adjacentes, charriant force boue et limon. Plusieurs personnes furent noyées dans leur lit ou dans d'autres lieux; le pont en pierre sur la Veveyse fut renversé, nombre d'édifices furent endommagés et beaucoup de marchandises perdues.

Vevey est dans une situation magnifique, rien n'égale en beauté l'aspect de ses environs. D'une multitude d'endroits, situés aux alentours de la ville, on peut jouir de beaux points de vue. Mais sans sortir de la ville on peut se procurer cette jouissance. A l'extrémité de la place, au bord du lac, est la promenade de *derrière l'Aile,* d'où l'œil peut embrasser le Léman et son enceinte de superbes montagnes; sur la gauche on aperçoit la petite ville de la Tour de Peilz, située à peu de distance de Vevey au bord du lac, Clarens, le château de Chatelard, Montreux, Chillon, dont les tours antiques semblent sortir du sein des eaux, et plus loin Villeneuve. Au fond du tableau s'élèvent dans le lointain les montagnes du Valais, et plus près celles des environs de Montreux. Si vous voulez jouir d'une vue plus étendue encore, montez sur la terrasse près de l'église de St. Martin; allez-y le matin, allez-y le soir, vous aurez devant vous, de tous côtés, un spectacle enchanteur, tantôt gracieux, tantôt sublime.

LE CARDINAL SCHINNER A BERNE.

Le fameux cardinal Schinner était né de parens si pauvres, qu'il se vit obligé, à Sion, de mendier de porte en porte pour subvenir à son entretien. Mais pour satisfaire son goût pour l'étude, il supportait toute espèce de privations. Très jeune encore il alla à Berne, dénué de toutes ressources, dans une ville où il ne connaissait personne et n'avait d'autre pain à manger que celui qu'il mendiait, ce qui ne l'empêcha pas de poursuivre ses études avec un zèle infatigable. Une femme du peuple avait remarqué l'écolier valaisan, dont la figure intéressante et la pauvreté lui inspirèrent tant d'intérêt, qu'elle le prit dans sa chétive demeure, où, quoique fort indigente aussi, elle eut pour lui tous les soins d'une mère, le nourrissant de son pain sans exiger aucune rétribution. De Berne Schinner alla à Zurich, puis à Rome, pour finir ses études, et sa bienfaitrice n'entendit plus parler de lui. Bien des années s'écoulèrent, pendant lesquelles Schinner, montant rapidement jusqu'au faîte des grandeurs, devint cardinal et légat du saint-siége en Lombardie et auprès des cantons suisses. C'est en cette qualité qu'il vint à Berne, suivi d'un cortège digne de son haut rang et de la mission importante dont il était chargé. A peine arrivé dans cette ville, il s'informa de son ancienne hôtesse et apprit avec satisfaction qu'elle vivait encore. Dès le lendemain il envoya un maître d'hôtel dans la misérable demeure pour la faire tapisser, décorer et meubler avec magnificence; on dit à la pauvre femme que tout cela avait lieu d'après les ordres du cardinal Schinner. Celle-ci n'y comprenait rien; elle avait bien entendu parler du cardinal Schinner, qui faisait tant de bruit dans le monde, mais elle ne se doutait pas que cet homme si puissant était le chétif écolier qu'elle avait hébergé jadis, et qui du reste était oublié depuis long-temps. Le cardinal, ayant fait transporter chez elle un repas somptueux et tout ce qu'il fallait pour le servir avec splendeur, s'y rendit lui-même, accompagné de plusieurs sénateurs bernois qu'il avait invités, et se mit à table avec eux. La bonne vieille, à laquelle il se fit connaître et qui fut obligée de se mettre à ses côtés, était dans la plus grande confusion; mais le cardinal lui témoigna tant d'amitié et de reconnaissance, qu'elle finit par se rassurer. Il l'appela sa mère, exigeant qu'elle le nommât du même nom qu'elle lui donnait lorsqu'il était chez elle, pauvre et adolescent. En la quittant il lui laissa la vaisselle d'argent, les tapis, les meubles et tout ce qu'il avait fait porter chez elle; de plus il lui envoya un présent de deux cents ducats. Plusieurs fois, pendant son séjour à Berne, il retourna la voir, et à son départ il vint encore lui faire ses adieux, lui donner sa bénédiction et se recommander à ses prières.

L'ENTLIBUCH.

Deux routes conduisent de Berne à Lucerne; la plus intéressante et la plus courte est sans contredit celle qui passe par Langnau et l'Entlibuch. Après avoir quitté les belles campagnes des environs de Berne, on arrive bientôt à Worb, grand village où l'on voit un château et quelques jolies maisons de campagne. Une lieue plus loin (trois lieues de Berne) on aperçoit sur la droite l'antique château de Wyl, dont le principal bâtiment est une grosse tour carrée qu'on distingue de très loin, et qu'on peut même voir fort bien, par une belle soirée, depuis les hauteurs du Jura, au-dessus de Soleure, Bienne et Neuchâtel. De là la vue s'étend sur les glaciers, la chaîne du Stokhorn et tout le nord du canton de Berne. Des antiquités romaines, trouvées dans les environs, attestent que des Romains ont habité ces lieux; si c'était un poste militaire ou une villa c'est ce qu'il serait difficile de décider; du reste la tour, qui existe encore, n'est pas une construction romaine. On a trouvé dans une cave un monument curieux ayant la forme d'un autel, haut de 5 à 6 pieds et taillé grossièrement. Une tête grimaçante est sculptée sur une des faces et au-dessous sont neuf cercles superposés les uns sur les autres. Ce monument est actuellement dans le petit bois de Bechigen, près de Thoune; on croit avec quelque raison qu'il est celtique et que la tête représente le dieu *Belen*, le *Balder* de l'Edda Scandinave. Tout près de là est une colline nommée Ballenbühl (colline de Ball); et un peu plus loin à l'ouest, il y en a une autre très boisée, au sommet de laquelle on voit distinctement une élévation circulaire entourée de plusieurs fossés. N'est-ce point là un de ces temples, un de ces bosquets cachés au fond des forêts, où les Druides célébraient leurs horribles mystères? En tout cas le premier de ces monumens est de la plus haute antiquité; c'est probablement le seul de ce genre qu'on ait trouvé en Suisse. A Hochstetten, où il y a une bonne auberge, on est déjà dans l'Emmenthal; le pays devient plus montagneux, plus alpestre, plus varié. Les montagnes, les vallons sont couverts de la plus belle verdure. Les villages et leurs habitans ont un air d'aisance que l'on ne rencontre pas souvent ailleurs. Sur une élévation à gauche de la route, à une lieue et demie de Hochstetten, se trouvent les ruines du château de Signau, autrefois siège de la préfecture, maintenant transporté à Langnau. Signau était jadis une seigneurie qui fut hypothéquée aux Bernois. Langnau est un des plus beaux et des plus riches villages du canton de Berne, ce qu'il doit à l'industrie et à l'activité de ses habitans. Il renferme un grand nombre de belles et commodes maisons. Le temps était si beau, la contrée si pittoresque, que je pris le parti de continuer ma route à pied, d'autant plus que le char qui m'avait amené devait s'arrêter quelques heures à Langnau où je n'avais rien à faire. Une multitude de maisons, ombragées d'arbres fruitiers, bordent des deux côtés la route qui mène dans l'Entlibuch. Bientôt on arrive vers un immense bâtiment en bois, c'est l'hôpital de Langnau; à en juger par les dimensions de ce bâtiment, il faut que cette commune ait beaucoup de pauvres, et que d'autre part elle ait une certaine fortune publique ou des citoyens qui usent généreusement de la leur, pour entretenir un établissement semblable; il est vrai que la commune de Langnau renferme plus de 4000 habitans. Cet hospice est disposé pour recevoir 300 pauvres et 100 orphelins. La vallée se rétrécit considérablement à Tschanznau; elle devient plus sauvage, moins habitée; enfin ce n'est plus qu'un défilé jusqu'à Krœschenbrunnen, dernier village du canton de Berne. Bientôt on se trouve dans le canton de Lucerne. Jusqu'ici la route, qui depuis Langnau suit tantôt la rive droite, tantôt la rive gauche de l'Ilfis, avait été excellente. Une nouvelle vallée bien différente s'ouvrit devant moi en entrant dans l'Entlibuch; plus on avance et plus elle s'élargit; elle est moins riante, moins fertile et même d'abord assez monotone.

Escholzmatt ou Eschlismatt est le premier village considérable que l'on rencontre dans l'Entlibuch; il est grand, bien bâti, et fameux par ses grandes foires de bétail. C'est le plus élevé de la vallée (2850 pieds au-dessus de la mer). A l'Est du village toutes les eaux se dirigent vers le lac de Lucerne, et à l'Ouest elles coulent vers le canton de Berne. La principale richesse de cette vallée, qui a de huit à neuf lieues de longueur sur quatre de largeur, consiste en pâturages qui nourrissent plus de 6000 bêtes à cornes, près de 800 chevaux et 10,000 moutons ou chèvres. Son fromage, très estimé, est connu dans le commerce sous le nom de fromage de l'*Emmenthal*. On y cultive des pommes de terre, mais peu de céréales. Cependant le pays n'est pas sans industrie, car on y file beaucoup de lin, dont le produit est assez considérable. La petite Emmen parcourt cette vallée dans toute sa longueur et va se jeter près de Lucerne dans la Reuss. Elle charrie des paillettes d'or, mais non pas en assez grande quantité pour

qu'il vaille la peine d'en faire l'exploitation. Cependant le gouvernement de Lucerne avait projeté le siècle dernier, de faire frapper des médailles avec cet or; mais soit que le précieux métal ne fût pas assez abondant, soit pour quelque autre cause, jamais les médailles ne parurent. Pendant que je réfléchissais à ces médailles en expectative, quelques violens coups de tonnerre se firent entendre; un formidable orage s'était formé derrière moi. Profitant de l'avertissement, qui m'était donné, je doublai le pas, espérant arriver à Schupfen, que je voyais déjà, avant que le ciel se fondît en eau. Mais il était trop tard; l'orage avançait à pas de géant, une voûte ténébreuse couvrit bientôt toute la vallée; les coups de tonnerre redoublèrent, des nuages noirs roulaient leurs masses menaçantes sur les flancs du Pilate. Bientôt de larges gouttes tombèrent; alors je changeai en course ma marche déjà rapide, mais au bout d'une minute la pluie tombant par torrens, je m'élançai à toutes jambes vers une petite chapelle que j'apercevais non loin au bord de la route, et dont le péristyle m'offrait un abri. Là, tout en me séchant, je pus à loisir contempler l'orage. Vis-à-vis de moi, sur un escarpement du Pilate, je distinguais vaguement un édifice dont les murs blancs comme la neige contrastaient avec la teinte sombre de la montagne; c'était la chapelle appelée *zum heiligen Creuz* (la sainte croix) dont la fondation remonte à l'an 1340. A cette époque le sire Jean d'Arwangen, chevalier, dont la conscience était peut-être chargée de quelque méfait, vint s'établir dans cette sauvage solitude; il y bâtit cette chapelle, à côté d'une retraite où il s'était relégué avec douze compagnons de haut lignage. Ce noble chevalier avait auparavant quitté femme et enfans pour se retirer à St. Urban, dans l'ordre de Citeaux. Cette agrégation d'ermites exista jusqu'en 1469, et la chapelle, rebâtie à cette époque, devint un but de pélerinage. L'Entlibuch eut beaucoup à souffrir de la domination des nobles qui étaient très nombreux dans cette vallée jusqu'au 14me siècle. Ces hobereaux relevaient tous de la maison de Wellhausen, qui vendit en 1299 ses droits à la maison d'Autriche, laquelle hypothéqua toute cette contrée aux sires de Grünenberg, puis aux comtes d'Arberg, et enfin à Pierre de Thorberg, digne émule du tyran des Waldstetten. Les habitans de l'Entlibuch avaient certains droits et privilèges qu'ils considéraient comme le palladium de leur liberté et qui à chaque instant étaient mis en péril par les vexations de Thorberg. Afin de s'assurer un appui, ils proposèrent à Lucerne un traité de combourgeoisie. Mais le tyran leur fit un crime de cet acte d'insubordination et il en coûta la tête à plusieurs d'entre eux. Thorberg vint même jusqu'aux portes de Lucerne pour insulter la ville. Mais l'imprudent baron paya chèrement cette bravade; les Lucernois vinrent en force devant Wellhausen, qu'ils détruisirent de fond en comble, et Thorberg se crut trop heureux de pouvoir échanger ses droits sur l'Entlibuch contre la somme de 3000 florins. Ce ne fut cependant qu'en 1405 qu'un traité de combourgeoisie perpétuelle fut définitivement conclu entre les deux parties. Les charges qu'imposait ce traité étaient bien loin d'être onéreuses aux habitans de l'Entlibuch, mais comme ceux-ci se faisaient de la liberté une idée exagérée, plusieurs fois ils tentèrent de se rendre indépendants de Lucerne, notamment dans les années 1432, 1477, 1513, 1551, 1631 et enfin en 1653. Un édit, qui altérait la valeur des monnaies, fut le prétexte de cette dernière insurrection. Les communes de l'Entlibuch, par l'organe de quelques députés, avaient fait à ce sujet des représentations fort mal reçues dans le chef-lieu, il n'en fallut pas davantage pour allumer le feu de la révolte. Trois envoyés de Lucerne auprès d'eux, furent saisis dans leur auberge et les mains liées derrière le dos, bâillonnés, les oreilles et le nez pincés entre des fichoirs, furent promenés au son des tambours et des fifres par le village et ensuite chassés du pays. L'avoyer Duliker, à la tête d'une nombreuse députation de magistrats et d'ecclésiastiques, arriva ensuite, dans l'espérance d'apaiser ce tumulte. Mais ces pacificateurs augurèrent fort mal de leur mission, en voyant le lendemain passer sous leurs fenêtres une longue procession, précédée d'un drapeau blanc et de gaillards qui soufflaient de toute la force de leurs poumons dans des cors des Alpes. Après eux venaient trois officiers suivis de trois hommes représentant les héros du Rütli; quatorze cents hommes armés de massues et marchant sous trois drapeaux terminaient le cortège, qui se rendit à l'église. Peu après des envoyés vinrent chercher la députation lucernoise. Aux représentations de celle-ci on répondit avec une telle arrogance, on éleva des prétentions si exagérées, que les députés n'eurent rien de mieux à faire que de s'en retourner comme ils étaient venus. Alors l'insurrection prit un caractère menaçant et s'étendit dans les cantons de Berne, de Soleure et dans tout le reste du canton de Lucerne. Des assemblées d'insurgés s'organisèrent, des troupes armées parcouraient le pays commettant mille désordres. Les députés des six cantons catholiques,

venus dans la bonne intention de servir de médiateurs, furent arrêtés et enfermés. Puis les révoltés marchèrent en masse sur Lucerne, qu'ils menaçaient d'une entière destruction. Alors les six cantons catholiques, Zurich, Schaffhouse, Bâle et les autres contrées de la Suisse non atteintes par l'insurrection, envoyèrent des troupes au secours de Lucerne. Berne, qui avait déjà défait ses propres factieux, fit une diversion du côté de l'Entlibuch. Voyant que les affaires allaient prendre une mauvaise tournure pour eux, les paysans lucernois perdirent courage et commencèrent à se débander. Autant ils avaient été intraitables jusque-là, autant ils se montrèrent alors de bonne composition. Le gouvernement ayant fait quelques concessions, tout rentra dans l'ordre. — L'Entlibuch forme aujourd'hui une préfecture divisée en trois districts, contenant près de 1800 habitans.

L'orage durait depuis deux heures; des torrens inondaient le sol. Une multitude de cours d'eau de toutes dimensions descendaient avec fracas de la montagne; l'Emme grossissait à vue d'œil, roulant avec ses ondes bourbeuses des pierres et des pièces de bois qui venaient heurter violemment la digue qui protégeait la route. Enfin la pluie cessant je me hâtai de quitter mon refuge, et au bout d'une demi-heure j'atteignis Schupfen, beau village presque entièrement bâti en pierre. Cet endroit fut, il y a quelques années, presque entièrement détruit par un incendie. On y remarque une tour qui renferme les anciennes chartes et la bannière de la vallée. Au-dessus du village est un couvent de capucins, d'où l'on jouit d'une très belle vue. A peine sorti de Schupfen, je fus rejoint par le char que j'avais laissé à Langnau. Le voiturier venait, à l'instant même, de recruter une femme dont les dimensions étaient si prodigieuses qu'elle remplissait à peu près tout le char, et qu'il m'était impossible de deviner où je placerais mon individu, bien exigu cependant comparé à ce géant femelle. Je jetai un coup d'œil d'interrogation et de reproche au cocher que je voyais rire sous cape. Cependant, après que la belle eut ramassé tous les replis de ses énormes jupes, je pus me placer tant bien que mal à ses côtés, et nous nous mîmes en route, au risque de rompre l'attelage. Le costume de ma compagne attira mon attention. A en juger par sa richesse et par le nombre des chaînes en argent qu'elle portait, ce devait être la femme de quelque notable de l'endroit. Elle me dit qu'elle allait voir des parens près du chef-lieu du canton. Le costume de l'Entlibuch, quoique peu différent de celui de Lucerne, est cependant bien moins gracieux. Les hommes de cette vallée sont célèbres par leur carrure athlétique et leur force musculaire; aussi les exercices gymnastiques sont-ils de fréquentes occasions de fêtes pour eux. Si ces hommes sont membrus, les femmes, certes, ne leur cèdent en rien sous ce rapport, et ce serait en vain que l'on chercherait parmi elles des tailles sveltes et légères. Du reste, il est probable qu'elles ont à cet égard des idées particulières; car à voir la forme de leurs vastes jupes, on peut croire qu'une taille bien large, bien carrée est le *non plus ultra* de la beauté à leurs yeux. Ces jupes courtes laissent voir des piliers solides recouverts de bas blancs, bien tirés. Le mouchoir rouge, que ces femmes portent ordinairement autour de la tête, les embellit fort peu.

Pendant cet examen critique nous arrivâmes au village d'Entlibuch, qui a donné son nom à toute la vallée. Mon intention étant d'y passer la nuit, le cocher s'arrêta devant l'auberge et alla chercher le garçon d'écurie. Je me disposais, chose peu facile, à sortir, du coin où je me trouvais comme emboîté, lorsque le cheval, impatient d'arriver au gîte, tourna brusquement autour de l'angle de la maison pour entrer dans une ruelle où son maître était déjà. Là, comme le terrain était en pente, et que ma colossale compagne, peut-être inquiète de ce mouvement rapide du cheval, eut la malencontreuse idée de se pencher en avant, le char, perdant l'équilibre, versa, et nous fûmes jetés dans la boue, moi le premier, la grosse femme sur moi et le véhicule par-dessus le tout. Ma situation n'était rien moins qu'agréable; cette masse énorme de chair, sous laquelle j'étais enterré, me pesait sur le dos comme un horrible cauchemar, et m'empêchait de faire le moindre mouvement. Le char fut relevé; ce qui, du reste, améliorait peu ma position : seulement j'entendis alors ma compagne dilater ses poumons comme un soufflet de forge. Sa tête, dépassant la mienne, ses jupes par-dessus, ses deux bras semblables à des colonnes enfoncées dans la boue, me firent conjecturer qu'elle se trouvait dans une posture étrange; ce qui me fut confirmé par le sourire malin des témoins de la scène, lorsqu'une fois délivré de mon fardeau (et il en était temps), il me fut possible de me relever. Assuré que tous mes membres étaient en bon état, il me prit aussi envie de rire en voyant la manière dont nous étions équipés. Mais la pauvre femme ne riait pas; elle qui s'était fait une fête de ce voyage, elle qui s'était parée de ses

plus beaux atours, elle dont les bas, tout-à-l'heure si blancs, étaient maintenant crottés jusqu'aux genoux, dont le bonnet, naguère brillant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, était couvert de fange. Et peut-être le pire ne se voyait-il pas. Le char, en tombant sur certaines parties du corps, y avait probablement laissé quelques empreintes plus ou moins douloureuses, ce que du reste ceux qui avaient relevé la belle pouvaient mieux savoir que moi. Le cocher de son côté faisait aussi une piteuse mine en ramassant les débris du dessus de son char qui s'était brisé contre le mur. Mais après tout pourquoi son cheval n'était-il pas mieux élevé. Cette mésaventure ne m'empêcha point de bien souper et de faire ensuite une promenade dans les environs.

Le village d'Entlibuch est situé dans une charmante position, au confluent de l'Emme et de l'Entle. Ce dernier torrent est un dangereux voisin pour le village. Il sort des gorges profondes de la chaîne du Pilate, et quand il est grossi par les pluies, il entraîne dans son cours impétueux d'énormes quartiers de rocs. Le village d'Entlibuch, bien bâti, contient 2850 habitans. L'église est très jolie. A peu de distance, au sud, on aperçoit le village de Hasli et plus loin les divers gradins de montagnes couverts de beaux pâturages et couronnés de sapins. De belles prairies, de beaux vergers entourent le village de Dopplischwand, que l'on aperçoit au fond de la vallée de l'autre côté de l'Emme. La race des bêtes à cornes de l'Entlibuch est plus petite que celle de l'Emmenthal; elle est d'un brun noirâtre avec une raie grisâtre le long de l'échine. Cette couleur est préférée par les marchands de bétail italiens.

Le caractère des habitans de l'Entlibuch est aussi remarquable que leur pays. Ils se distinguent par un esprit original, poétique et satirique, par beaucoup de vivacité et de gaîté. Ils sont très unis; si l'on offense l'un, on les offense tous. S'ils se battent entre eux et qu'un étranger veuille s'immiscer dans la querelle, ils sont bientôt d'accord pour tomber sur le médiateur. Le contingent de Lucerne se trouvant en campagne, un soldat de l'Entlibuch, qui était en faction, entendit un grand vacarme dans une auberge voisine; croyant reconnaître parmi les cris la voix de quelques-uns des siens, sans s'embarrasser de la discipline et de sa consigne, il jette son mousquet et court se ranger parmi ses camarades. Ils sont aussi attachés à leurs anciennes coutumes qu'à leur liberté. L'usage des visites nocturnes d'un amant à sa belle y est encore en pleine vigueur. Après la prière du soir, qui se fait en famille, le jeune homme s'esquive, traverse monts et vaux pour aller chez l'objet de ses feux qui partage son impatience. Rien ne l'arrête, ni la distance, ni les dangers de la route, ni la crainte de rencontrer des rivaux; le visage à moitié caché, il fait quelquefois dans les ténèbres deux ou trois lieues. Ordinairement il porte quelque cadeau, consistant en friandises ou en liqueurs spiritueuses. Si c'est dans la belle saison il apporte un bouquet de fleurs champêtres cueilli au péril de sa vie au bord de quelque précipice. La nuit se passe en tendres propos; à l'aube seulement les amans se séparent, et le jeune homme regagne en chantant le toit paternel. Malheur à l'étranger imitateur qui serait surpris voulant s'introduire auprès de quelque belle du pays! Les jeunes filles étant considérées comme une propriété nationale, il ne pourrait échapper à la vengeance des jeunes gens de l'endroit, et le moindre accident qui pourrait lui arriver, serait de recevoir une rude bastonnade ou d'être plongé dans quelque bourbier; ni son rang ni son or ne seraient capables de le soustraire à ce traitement. Lorsqu'enfin ces liaisons nocturnes ont conduit au mariage, ce qui arrive presque toujours, la noce se fait avec toute la pompe et les cérémonies en usage depuis nombre de siècles. Le costume de la fiancée a quelque chose de tout particulier et ne varie jamais dans cette circonstance; il est de rigueur que le nom, le prénom de l'épouse, ainsi que le millésime, soient brodés en couleurs tranchantes sur le pourpoint de celle-ci. Précédé de musiciens, le couple, suivi de son cortège bigarré, se rend à l'église. Le futur porte le costume national; la fiancée, en bas rouges, tablier blanc et la couronne sur la tête, est conduite par le paranymphe, qui la tient par son tablier afin qu'elle ne lui soit pas ravie; derrière eux vient une femme appelée la *femme jaune*, portant une corbeille de fleurs. Après la cérémonie nuptiale on se rend à l'auberge, où l'on célèbre la noce par des danses rustiques. La *femme jaune* se présente ensuite pour demander le bouquet du fiancé et la couronne virginale qu'elle livre aux flammes. Si en se consumant ils ne pétillent pas, c'est un bon augure pour l'avenir des nouveaux mariés. Le cortège se rend plus tard à la maison de l'époux, où est préparé un festin copieux; mais avant d'entrer chacun s'agenouille sur le seuil de la porte et prie pour la prospérité du ménage futur. Dans ces occasions les pauvres ne sont point oubliés et ont part au festin.

Un usage singulier dont on ne connaît pas l'origine, se renouvelle toutes les années le dernier

lundi du carnaval; c'est une scène burlesque qui excite au plus haut degré l'intérêt de toute la population de l'Entlibuch. Ce jour-là, appelé *Hirsmontag*, après le service divin, on plante dans chaque commune le drapeau des tireurs devant la maison où s'assemble ordinairement la justice. A ce signal tous s'agitent; hommes, femmes, vieillards, enfans, courent sur la place du village, grimpent sur les murs qui bordent la route, ou se placent aux fenêtres des maisons devant lesquelles va commencer le spectacle. Chacun cache soigneusement soit ses craintes soit la joie secrète qu'il éprouve selon ce qu'il a à attendre pour son compte ou pour celui d'autrui. L'attente est des plus vives; enfin on entend un bruit confus et une grande rumeur; les cris : « il vient! il vient! » se répètent de bouche en bouche, la foule s'ouvre et l'on voit arriver, sur un gros cheval au galop, un député d'une commune voisine, laquelle reçoit aussi un député de la commune où celui-ci est envoyé, chose arrangée d'avance. Ce personnage important est accueilli par de bruyantes acclamations; son cheval est chargé de bouquets, de clochettes et de guirlandes. Lui-même porte un grand chapeau à trois cornes couvert aussi de fleurs et de colifichets; son habit est chamarré de rubans de toutes les nuances. Arrivé devant le drapeau il s'arrête, les magistrats viennent le saluer, et pendant qu'ils tiennent sa monture par la bride, l'aubergiste lui verse le vin d'honneur. Avant de lire ses dépêches, le cavalier parcourt la foule d'un œil malin; s'il y découvre quelqu'un, soit un garçon, soit une fille, sur qui tomberont plus particulièrement ses épigrammes, il lui offre un verre de vin. Alors tirant gravement de sa poche une énorme lettre in-folio, sur le dos de laquelle sont peintes les armes de la vallée, il commence d'une voix forte, traînante et moitié chantante, la lecture d'une épître écrite en vers. Quelquefois il y a deux députés de deux villages différens; alors ils alternent; celui des députés qui est le chef lit le premier vers, l'autre lit le second, et ainsi jusqu'à la fin. Cette épître est ordinairement divisée en plusieurs parties distinctes. Dans l'introduction on parle brièvement de l'histoire de la Suisse, ou de l'histoire particulière de l'Entlibuch. Quelquefois dès l'exorde, le poète ridiculise la conduite du député envoyé l'année précédente à sa commune par celle qu'il harangue, ou bien c'est sur celle-ci même qu'il jette le ridicule en faisant l'éloge le plus exagéré de son mérite à lui et du mérite de la commune dont il est l'ambassadeur. La seconde partie de la lettre est une satire mordante contre toutes les personnes qui pendant le courant de l'année se sont fait remarquer par quelque action folle ou ridicule; du reste l'envoyé sachant par cœur la chronique scandaleuse de l'endroit, la met à profit pour tracer son grotesque tableau. Les individus sont ordinairement si bien caractérisés que chacun les reconnaît sans peine; il en résulte des risées et des huées qui n'amusent pas toujours ceux qui en sont l'objet. Quoique le poète rustique n'ose attaquer directement les magistrats, il sait toujours s'arranger de manière à ce que personne ne soit épargné. Après une partie de son discours, le lecteur reprend haleine et s'humecte le gosier par un verre de vin. Dans la dernière partie de l'épître il passe en revue la généralité des habitans de la commune qu'il persifle en masse et sans ménagemens. Enfin dans son épilogue il invite gravement ses auditeurs à avoir des mœurs plus réservées, à être plus sobres, à respecter davantage les lois et les autorités, afin de rester dignes de la faveur qu'on leur accorde de célébrer le *Hirsmontag* selon l'habitude de leurs pères.

Dès que le député a terminé sa mission, il descend de son cheval qu'il remet aux soins de l'huissier de la paroisse ou de quelque magistrat qui en reste responsable. Ensuite il se rend dans la salle à danser, où, usant de son privilège, il passe en revue toutes les filles présentes et choisit la plus belle pour sa danseuse. Chacun s'empresse de faire place à ce majestueux et bigarré personnage, pendant qu'il gambade avec sa partenaire. La danse est suivie d'un repas abondant, où la place d'honneur est réservée au héros de la fête parmi les notables de l'endroit qui en ont fait les frais. Quoique maint jeune homme ou jeune fille ait été la victime de ses cruels quolibets, sa personne est si sacrée que personne n'oserait en public lui faire la moindre insulte; toutefois il agit prudemment en se retirant avant la nuit, car il pourrait bien en route être salué d'une grêle de pierres. C'est donc au grand trot de sa monture qu'il retourne à son village, où il est de nouveau régalé. Les jeunes gens passent le reste de cette nuit à danser, à chanter dans les cabarets, où ils font un vacarme des plus assourdissans. Autrefois cette fête se terminait d'une autre manière. Les habitans de deux communes se réunissaient dans un village désigné auparavant. Après la lecture de la satire le poète élevait le drapeau planté devant l'auberge, les tambours faisaient un roulement, et bientôt, aux accords d'une musique militaire, toute la population se rendait sur un pré voisin. Là se for-



maient deux corps de combattans, qui se rengeaient en bataille en face l'un de l'autre. Après la courte harangue de quelque vétéran, la multitude guerrière se mettait à genoux selon l'usage de ses pères et implorait l'assistance de Dieu. Au signal des trompettes les soldats se relevaient, serraient leurs rangs, et les deux troupes ennemies fondaient l'une sur l'autre. De cette rencontre résultait un choc terrible; des rangs entiers étaient soulevés de terre; mais nul ne cédait; ceux de derrière poussaient en avant les premiers qui, tête contre tête, poitrine contre poitrine, genoux contre genoux se heurtaient, se pressaient, jusqu'à ce qu'une des lignes fût rompue, ce qui décidait la victoire. Comme s'il se fût agi du salut de la patrie, les pères et les mères exhortaient leurs enfans à bien faire, et quelquefois si l'un des partis commençait à plier, les vieillards, les femmes et les jeunes filles se jetaient dans la mêlée pour le soutenir. Le combat terminé par la défaite de l'une ou de l'autre bande, les combattans, couverts de sueur et de poussière, se reformaient et retournaient au village au son de la musique en poussant des cris d'allégresse. Ces combats n'ont plus lieu depuis un demi-siècle, probablement à cause des accidents qui en résultaient fréquemment.

Les hommes de l'Entlibuch aiment beaucoup à faire parade de leur force et de leur vaillance. Pendant les troubles de Fribourg, à la fin du siècle dernier, le général Lentulus rencontra un jour un jeune soldat de l'Entlibuch faisant partie du contingent lucernois, et lui frappant sur l'épaule il lui dit : « As-tu du courage, mon ami? » — Oui, sur mon ame, répondit l'autre, assez pour me mesurer avec six comme vous. » Pendant l'occupation de Neuchatel en 1781 par les troupes suisses, un soldat de l'Entlibuch voyant un âne qui cherchait à boire dans une fontaine sans pouvoir atteindre l'eau à cause de la hauteur du bassin, prit l'animal altéré et le jeta dans la fontaine. Tout braves et batailleurs que sont les habitans de l'Entlibuch, ils n'aiment point la gêne du service militaire. Leur uniforme, à la fin du siècle dernier, était aussi simple que rustique. Ils adaptaient tout bonnement des paremens et un col rouge aux jaquettes brunes qui font partie de leur costume national; des bas blancs roulés par-dessus leurs culottes bleues terminaient la partie inférieure de l'accoutrement.

Le lendemain de mon arrivée à Entlibuch j'étais sur pied de grand matin : les désastres de la veille étaient réparés, sauf quelques écorchures et quelques contusions aux genoux et aux jambes. Il n'en fut pas de même de ma compagne de malheur; dégoûtée de voyager, elle était retournée chez elle clopin clopant. A une petite distance du village on commence à monter la Bramek, montagne haute de 3390 pieds au-dessus de la mer. Il n'y a pas long-temps que cette route a été pratiquée. La montée est pénible pour les chevaux, mais comme on rétablit l'ancienne route qui passe le long de l'Emme par Wollhausen, on ne sera bientôt plus obligé de passer par là. Cependant le chemin de la Bramek est plus court; et, une fois arrivé au haut du passage, on est amplement dédommagé de sa fatigue par la belle vue dont on y jouit sur la plus grande partie du canton de Lucerne et le nord de la Suisse. On trouve là une auberge assez bonne. Depuis le pied de la montagne jusqu'au chef-lieu du canton, on chemine constamment entre des collines plus ou moins boisées, et l'Entlibuch finit par se confondre avec la vallée qu'arrose la Reuss près de Lucerne, où j'arrivai bientôt sain et sauf. Il est à remarquer que l'habitant de l'Entlibuch témoigne plus de sympathie à ses voisins de l'Emmenthal (canton de Berne), avec lesquels il a plus de rapports de caractère et qui peut-être partagent avec lui la même origine, qu'à ses concitoyens des plaines lucernoises, qu'il appelle quelquefois d'un ton méprisant *Gäuer*.

IMPRIMERIE DE C. A. JENNI A BERNE.



Vevey. | Vivis.

II. N.º 17.



St. MAURICE. | St. Moriz.



LE LUNDI DU CARNAVAL dans l'Entlibuch.

Der Hirsmontag im Entlibuch.

LE HARNESCAR.



Au 13me siècle, lorsque le clergé et la puissance séculière étaient constamment aux prises pour s'arracher le pouvoir temporel, lorsque l'abus de la force, l'oppression engendraient l'anarchie et des haines de tous genres, lorsque la féodalité écrasait les peuples, il n'est guère étonnant que la civilisation fût peu avancée, et que les institutions fussent aussi barbares que les mœurs. Un genre de punition digne de cette époque était celui du Harnescar que l'on infligeait à ceux qui avaient commi quelque attentat contre la foi publique ou contre quelque personnage occupant une dignité ecclésiastique. Pour expier son crime, le coupable était obligé de porter publiquement sur ses épaules, jusqu'à un lieu déterminé par les juges, un chien, s'il était comte ou baron; une selle, s'il était chevalier ou écuyer; le soc et les cornes d'une charrue, s'il était paysan ou serf. Mais ces conditions se modifiaient beaucoup suivant les lieux.

Pendant le règne de Frédéric II, empereur d'Allemagne, en 1229 Frédéric, comte de Ferrette, ayant rencontré près d'Altkirch Henri de Thoune, évêque de Bâle, l'insulta, et après l'avoir maltraité de diverses manières, le fit prisonnier lui et sa suite et ne le relâcha qu'aux conditions les plus dures. L'évêque se plaignit à l'empereur qui força le comte, en le menaçant de le mettre au ban de l'empire, à faire réparation publique de l'outrage commis sur la personne de l'évêque; il le condamna à la peine du Harnescar. En voici les termes. Au jour désigné, le comte, ses fils, son épouse, et toutes les personnes de leur maison, se rendront à la porte de Spalen, à Bâle. Là ils prendront le Harnescar sur leurs épaules, chacun selon son rang et sa condition, et le porteront à travers les rues de la ville jusqu'aux portes de la cathédrale, où ils se mettront à genoux pour faire leur prière; puis ils se relèveront et iront trouver l'évêque, où qu'il soit, et se prosterneront humblement par trois fois devant lui en lui demandant leur grâce; et lorsqu'ils se seront relevés, ce qu'ils ne feront que sur son ordre, le comte déliera l'évêque des promesses qu'il lui a extorquées pendant la captivité de celui-ci, soit verbalement soit par écrit, et il rendra la liberté aux otages qu'il avait pris pour garanties; puis il prêtera serment, lui, comte de Ferrette, de ne jamais rentrer dans son comté sans le consentement de l'évêque ou de son successeur. Du consentement de sa femme et de ses fils il fera don à la sainte vierge de deux seigneuries, qu'il recevra ensuite en fief de l'évêque, qui alors lui accordera le baiser de paix. Le comte scellera le

présent traité de son sceau, et le fera sceller par son fils aîné dans l'espace de dix-huit mois; sinon il sera excommunié lui, sa femme, ses enfans, ses serviteurs et tous ses sujets; tous ceux qui lui accorderont un asile seront de même excommuniés. De plus, il paiera l'amende que lui imposera le chapître de la cathédrale de Bâle. Tous les habitans d'Altkirch, où s'est commis le crime, se rendront à Bâle en procession; arrivés à la porte, ils quitteront leurs vêtemens pour prendre les habits de laine des pénitens; puis ils se rendront tous, deux à deux, à la cathédrale, où ils se mettront à genoux, après quoi on leur coupera les cheveux. Il était accordé à la comtesse ainsi qu'à ses dames d'honneur et à toutes les femmes de sa suite, de pouvoir se dispenser d'assister à la cérémonie, moyennant une somme à fixer destinée à la construction d'une église. Le 31 décembre 1231 toute la procession défila par la ville dans l'ordre prescrit, et se rendit à la cathédrale, le comte en tête, suivi de ses fils portant chacun un chien sur leurs épaules, les nobles portant une selle et enfin les manans portant la charrue et terminant la marche. De tous côtés accourut une affluence extraordinaire de curieux pour assister à cette cérémonie édifiante. La comtesse et toutes ses femmes profitèrent de la liberté qu'on leur avait laissé pour ne point y paraître.

LE DUC DE LONGUEVILLE
DANS SES ÉTATS DE NEUCHATEL ET VALANGIN.

Henri d'Orléans, duc de Longueville, second du nom et sixième prince de Neuchâtel de cette maison, était fils d'Henri Ier. Sa mère, Catherine de Gonzague, duchesse de Nevers, le mit au monde avant terme l'an 1595, en recevant la nouvelle que son époux avait été tué à Amiens d'un coup d'arquebuse. Le grand Henri IV, touché de ce malheur, voulut tenir l'orphelin sur les fonts de baptême. La succession de Neuchâtel et de Valangin occasionna quelques difficultés de la part d'autres prétendans; mais les états de ce pays qui, en vertu de leurs droits et franchises, étaient seuls juges compétens en pareil cas, adjugèrent la souveraineté au jeune prince, qui le premier s'intitula : *par la grâce de Dieu Prince de Neuchâtel.* A l'âge de 22 ans, il épousa Louise, fille de Charles de Bourbon, comte de Soissons; mais quoiqu'il fut majeur, sa mère, rusée Italienne qui avait été régente pendant sa minorité, continua à gouverner sous son nom. Les Neuchâtelois étaient fort mécontens de lui, de sa mère et de ses ministres qui respectaient fort peu les anciens droits et franchises de la contrée; aussi profitèrent-ils du renouvellement de combourgeoisie avec Berne, en 1617, pour faire part de leurs griefs à cet état, qui dès l'an 1406 était arbitre de tous les différends qui s'élevaient entre le prince et ses sujets. Le prince, excité par sa mère, s'irrita de cette intervention, et croyant imposer à ses sujets par sa présence, fit annoncer son arrivée à Neuchâtel pour le mois de novembre prochain (1617). Dès que l'on apprit son approche, une députation, à la tête de laquelle était Jacob Vallier de Soleure, gouverneur de Neuchâtel, se rendit à la frontière pour le recevoir. Partout la population mâle s'était mise sous les armes; 1800 hommes du Val de Travers, réunis à Motiers, le saluèrent à son passage et lui rendirent les honneurs militaires; à Rochefort 1200 hommes de Boudry, Cortaillod, Bevaix et Gorgier; à Corcelles, 1000 hommes des mairies de la côte de Colombier et de la châtellenie de Thielle lui rendirent les mêmes honneurs. Près de Neuchâtel il fut reçu par un pareil nombre de bourgeois et d'habitans des environs, et complimenté par les principaux magistrats; puis, au bruit du canon et de la mousquetterie, il fit son entrée dans la ville et monta immédiatement au château, où David Boide, maître bourgeois en chef, lui présenta les clefs de la ville. Peu après arriva la mère du prince et quelques jours plus tard des députations des états voisins vinrent le complimenter. L'orgueil de Catherine et les mauvais conseils d'une dixaine de gentilshommes de la suite du prince et habitués à traiter leurs vassaux despotiquement, faillirent avoir des suites graves. Dès qu'il fut question des intérêts de l'état, l'altière princesse et son fils refusèrent positivement de se soumettre à l'arbitrage de Berne, et pour montrer le cas qu'ils en faisaient, ils firent emprisonner *Jean Steck,* fameux jurisconsulte de cette ville, que les Neuchâtelois avaient demandé pour les aider de ses conseils. Par de mauvais traitemens ils le forcèrent à se reconnaître digne de mort, et il ne fut relâché que sous condition expresse qu'il engagerait les Neuchâtelois à se désister de la médiation bernoise. Le sénat de Berne envoya aussitôt une députation demander raison et réparation au prince de l'outrage commis sur leur concitoyen, mais la princesse éluda cette réparation par des subterfuges. Il s'agissait du serment d'usage que devaient se prêter mutuellement le prince et la bourgeoisie, et par lequel le

prince de son côté devait promettre de maintenir les franchises, les droits et immunités des Neuchâtelois; mais comme le pays se gouvernait par le droit non écrit, la princesse déclara que son fils ne pouvait prêter le serment usité, si la bourgeoisie ne lui donnait pas par écrit une désignation précise de ses lois, usages et coutumes. Rien n'était plus légitime que cette condition; cependant la bourgeoisie refusa d'y accéder, parceque c'était une innovation, vu que les prédécesseurs d'Henri II avaient prêté le serment sans condition. La religion du prince et de toute sa suite, qui était la catholique romaine, devint un autre sujet de discorde. Les Neuchâtelois qui, en cette occasion. se montrèrent peu tolérans, trouvèrent mauvais et contraire à leurs privilèges que leur prince fit dire la messe au château à huis ouverts et au son des cloches. Pour faire cesser un état de choses qui les scandalisait, ils envoyèrent au château David Boive, maître bourgeois en chef, qui probablement vexé de la conduite du souverain, ou peut-être aussi pour adoucir la dureté de ses expressions, ne voulut point lui adresser la parole en français, mais en patois, idiome habituel des Neuchâtelois de ce temps: « *Monsigneu,* commença-t-il, *se vo ne voley pas cesser de féré tschanter messer tché no, no demanderey dey troppé à noutré combordgey de Berna por vos en empalchi. Et por çe qué de bouta toté noutré coutumé par écrit, quand le ley serey ou poté d'eique et qu'on prisse to le papié que la papéterey de Serrière porrey fère dans cent ans, e guarai pa pru papié ni eique por lé toté écrire.* » (Monseigneur, si vous ne voulez pas cesser de faire chanter la messe chez nous, nous demanderons des troupes à nos combourgeois de Berne, pour vous en empêcher. Et pour ce qui est de mettre nos coutumes par écrit, quand même le lac serait une écritoire, et que l'on prendrait tout le papier que la papéterie de Serrières pourrait fabriquer dans l'espace de cent ans, il n'y aurait ni assez de papier ni assez d'encre pour les écrire toutes.) Le prince, qui se fit traduire cet étrange discours, trouva sans doute le compliment un peu dur de la part d'un sujet; cependant il céda sur le premier article et s'abstint de faire sonner les cloches; mais, quant au second, il ne voulut point s'y soumettre. L'intervention de Louis XIII, à laquelle il recourut, et qui fit faire des représentations au moyen de son ambassadeur à Berne, n'eut pas plus de succès pour ramener la bonne intelligence. Alors, nouveau grief, sans consulter la bourgeoisie de Neuchâtel, le prince convoqua les audiences générales, qui n'avaient point été assemblées depuis l'an 1520, et qui étaient tombées en désuétude. Du reste, ces assemblées furent les dernières de ce genre, leur pouvoir étant passé ensuite aux trois états. Les Bernois, offensés de la manière d'agir du petit despote, envoyèrent au mois de février une députation à Neuchâtel, dans le but de terminer les différends existans et d'obtenir la satisfaction déjà demandée à l'égard du docteur Steck. Mais cette mission n'ayant point réussi, le sénat de Berne cita les deux parties devant son tribunal pour le 23 du même mois. Dans cet intervalle les gouvernemens de Soleure, Fribourg et Lucerne reçurent du roi de France une missive, où il les engageait à persuader au sénat de Berne de se désister de sa médiation; mais cette démarche fut encore infructueuse. Comme le prince ne parut point le jour fixé, il fut condamné par contumace à prêter le serment voulu, à redresser tous les griefs de la bourgeoisie de Neuchâtel et aux frais de la procédure. Henri refusa de se soumettre à cette sentence, et ce ne fut qu'après plusieurs tentatives vaines d'accommodement, qu'il consentit à redresser les griefs; mais il ne prêta jamais le serment qu'exigeait la bourgeoisie de Neuchâtel, cependant lui-même offrit ce serment à celle de Valangin qu'il avait gagnée en lui accordant toute sorte de concessions; le serment fut prêté réciproquement et scellé le 24 novembre 1618 en présence de plus de 3000 hommes du comté de Valangin. — Un événement qui faillit coûter la vie à ce prince, acheva de le dégoûter du séjour de Neuchâtel. Un pharmacien, nommé Motteron, conçut le noir projet de le faire périr au moyen d'un poison très subtil, sans que l'on ait jamais bien connu les véritables motifs d'une action aussi criminelle. Il essaya d'abord l'effet de son poison sur un pauvre journalier qui mourut incontinent. Satisfait de cette épreuve, il gagna un des pages du prince, nommé de Disport, âgé de quinze ans, fils d'une noble famille de Gascogne, et lui persuada de mettre de cette poudre dans un des mets favoris de son maître, l'assurant qu'elle avait la propriété d'exciter à une gaîté extravagante ceux qui en avalaient. Le crédule jeune homme, croyant ne faire qu'un tour de page, ne manqua pas à la première occasion de jeter de cette poudre dans un plat qu'il portait sur la table du prince; mais au même instant le malheureux fut aperçu; un chien à qui l'on donna à manger de ces mets ayant péri presque sur le champ, Disport fut saisi et mis en lieu de sûreté. Ayant nommé le véritable auteur du crime, l'apothicaire fut condamné à l'horrible supplice, d'être déchiré par des tenailles ardentes, rompu

vif, puis jeté dans les flammes. L'infortuné Disport, malgré sa jeunesse, malgré l'aveu de Motteron qui le déclarait innocent, fut condamné à la roue par un tribunal criminel siégeant à Valangin. Le prince inclinait à lui accorder sa grâce, mais craignant les conséquences de trop de bonté, il se contenta de commuer la peine de la roue en celle de la strangulation préalable. Ce malheureux jeune homme ne pouvait supporter l'idée d'être condamné par des gens qu'il considérait comme des paysans. « Cap de bious, s'écria-t-il, lorsqu'on « lui lut sa sentence, je suis innocent, et j'en ap« pelle de la sentence de ces pourpoints pers (ha« bits bleus) par devant la cour supérieur. » Apprenant qu'il n'y avait ni grâce ni appel, il ne put se consoler; « mon Dieu, s'écria-t-il encore, faut-il donc mourir! — faut-il qu'un gentilhomme comme moi soit jugé et condamné par ces pourpoints pers! mes parens s'en plaindront; hélas! quelle *Pâques Dieu* auront-ils à cause de moi? » Cette atroce sentence, ainsi que celle de Motteron, fut exécutée sans miséricorde. Les courtisans de Henri II ne manquèrent pas de rejeter tous l'odieux de cet attentat sur la bourgeoisie de Neuchâtel, et il ne prêta probablement que trop l'oreille à ces perfides insinuations. Bientôt après il repartit pour la France, après un séjour de quatorze mois tant à Neuchâtel qu'à Colombier; aussi mécontent de Neuchâtel que satisfait de Valangin; sentimens qui étaient réciproques.

Par esprit de rancune, Henri II conçut le singulier projet de fonder à une lieue et demie de la capitale, à l'endroit où la Thielle sort du lac, une ville, dont il fit dresser un plan qui fut répandu dans toute l'Europe; une charte qui l'accompagnait, sous la date du 14 octobre 1625, promettait de grandes immunités et le droit de bourgeoisie à tous ceux qui viendrait s'y établir, ainsi que la liberté de conscience et de commerce, puissans appâts pour y attirer des habitans. Une position agréable, favorable au commerce, entre deux lacs et sur une rivière navigable, semblait d'abord assurer le succès de l'entreprise; cependant cette nouvelle ville, laquelle devait s'appeler *Henripolis*, du nom de son fondateur, qui en voulait faire sa résidence, n'exista jamais que sur le papier, mille obstacles ayant entravé l'exécution de ce projet. Irrité de voir échouer ses plans, Henri II se décida à vendre ses principautés. En 1630 il traita secrètement à ce sujet avec le pape Urbain VIII, qui lui en offrit quatre millions de francs de France pour son neveu Barberini. Mais le prince s'étant ravisé rompit les nègociations; les comtés de Neuchâtel et de Valangin étaient les plus beaux de



ses domaines et les seuls qui ne relevassent pas d'un autre prince; il les garda et ne s'en repentit point. Pendant la guerre que la France liguée avec la Suède entreprit contre l'empereur d'Allemagne, le duc de Longueville occupa plusieurs postes où il eut occasion de se distinguer. En 1639 il traversa la Suisse depuis le Piémont pour aller prendre le commandement de l'armée du Rhin, vacant par la mort du duc de Saxe-Weimar. Depuis Grandson il se fit conduire en bateau à Colombier, où il fut reçu par David Favarger, son procureur général à Neuchâtel. Pendant trois jours qu'il y resta il fit de grandes dépenses pour soulager les malheureux atteints de la peste, qui ravageait la partie inférieure du pays. Quelques personnes lui ayant représenté qu'il s'exposait beaucoup en visitant cette contrée, il répondit: « Quand est-ce qu'un père fait le plus de plaisir à ses enfans, n'est-ce pas lorsqu'il va les visiter lorsqu'ils sont en détresse par chagrin ou par maladie? j'irai donc, à la garde de Dieu. » Mais il continua sa route sans passer par Neuchâtel. En 1648 il fut plénipotentiaire du roi de France au congrès de Westphalie qui termina la guerre de trente ans. En 1650 s'étant brouillé avec la cour, ou plutôt avec le fameux cardinal Mazarin, il partagea la disgrâce de plusieurs autres princes du sang qui s'étaient ligués contre le tout puissant ministre. Enfermé au château de Vincennes, confié à la garde d'un régiment des gardes suisses, il apprit qu'un des capitaines, Félix Marval de Neuchâtel, avait refusé de monter la garde dans sa prison, alléguant que ni son honneur ni son devoir

ne lui permettait de contribuer à la captivité de son souverain. Charmé de cette preuve de dévouement, le prince ordonna à cet officier de remplir le devoir qu'on lui imposait, non pas comme Neuchâtelois mais comme Suisse au service du roi de France. A son élargissement les deux comtés lui témoignèrent leur satisfaction de cet événement en lui offrant un don en argent, auquel Le Locle seul contribua pour une somme de 120 pistoles (1200 livres de France). Déjà précédemment, dans trois occasions diverses, il avait reçu de ses sujets de Neuchâtel et Valangin des offrandes qu'il avait réclamées lui-même en vertu d'un acte stipulé avec eux en 1187 par Ulric III, comte de Neuchâtel. Ce furent à l'occasion de son premier mariage, lorsqu'il fut armé chevalier, et lorsqu'il convola à de secondes noces, en 1642, avec la belle Geneviève de Condé. Dans cette circonstance, Valangin et le Locle, toujours généreux, avaient accordé chacun 40 pistoles (400 livres).

En 1657 Henri II fit son troisième et dernier voyage dans ses états de Neuchâtel et Valangin. Ce n'était plus alors ce jeune homme fougueux et impérieux, c'était l'homme dont l'âge et l'expérience ont mûri la raison; sa conduite à l'égard de ses sujets fut bien différente aussi de ce qu'elle avait été jadis. A la nouvelle de son arrivée, deux régimens de milices de 700 hommes chacun, l'un de Valangin, l'autre de Neuchâtel, allèrent à sa rencontre jusqu'à la frontière, au lieu appelé *la combette de mi-joux*, où le prince arriva le premier juillet avec une suite de 200 chevaux et les grands officiers de sa maison, parmi lesquels étaient 12 gentilshommes vêtus d'écarlate qui lui servaient de gardes du corps. George de Montmollin, procureur général (depuis chancelier) du prince à Neuchâtel, témoin de cette entrevue et de ce qui se passa ensuite, en a donné la relation circonstanciée. Après avoir été harangué par le chancelier Hori à la tête du conseil d'état, le prince, dit-il, répondit la larme à l'œil : « Messieurs! je vous « prie de croire que je ne suis venu ici dans ma « vieillesse que pour voir encore une fois mes « fidèles sujets et bons amis de ces lieux et vous « témoigner à tous combien je vous aime; j'ai pris « soin de vous conserver vos franchises et libertés, voire celle de votre religion qui n'est la « mienne; et ainsi ferai-je tout le temps de ma « vie, afin qu'à l'heure de ma mort, j'aie le con« tentement de vous laisser heureux : maintenant « je suis dans ma soixante-troisième année, climatérique et dangereuse; et quand Dieu me rap« pellera à soi, je vous recommanderai à lui et à « mes enfans! »

Les régimens le saluèrent par des décharges de mousquetterie, ce qui parut lui faire grand plaisir. Un peu plus bas il rencontra les milices des Verrières, puis près de Fleurier celles du Val de Travers, au nombre de 600 hommes, qui lui rendirent les mêmes honneurs. Il vint coucher à Motiers chez Urs d'Estavayer, châtelain du Val de Travers, et le lendemain il continua sa route par Travers où il fut salué par 120 hommes, et près de Rochefort par 300 de Bevaix, St. Aubin Boudry et Cortaillod et 200 des montagnes; entre Rochefort et Corcelles il vit encore une nombreuse troupe de Colombier, de Bôle et d'Areuse. « Sur la route, depuis les Verrières, continue le chancelier dans sa narration, jusqu'à la ville, le prince avait rencontré çà et là les bandières des autres bourgeoisies, et plusieurs enseignes, mêmement des quartiers éloignés; et n'avait fait faute de dire à tous de quoi les bien contenter. Si les princes savaient combien il leur est facile de gagner l'affection de la multitude, ils ne pourraient se refuser de faire si petite dépense. Comme mon office m'appelait à être auprès de lui durant le trajet, j'eus occasion de remarquer le singulier plaisir et grand étonnement que lui causèrent tant de gensd'armes, qu'il rencontra sur son passage, au nombre de six à sept mille : quand il apercevait de loin une bandière, il tressaillait d'aise et me dit une fois : où se prennent tant de gens? il ne se peut que ce soient toujours les mêmes. Je l'assurai que ces enseignes étaient différentes et qu'il ne voyait qu'une partie de son peuple; alors se retournant vers quelques-uns des seigneurs de sa suite, il leur dit : « En France je ne suis prince « que sur beau parchemin d'Italie; en Suisse il en « est tout autrement; et bien vous le disais je. » Et comme je prenais soin de lui indiquer les lieux d'où sortaient ces enseignes et la distance de leur demeure, il me dit : « Ces braves gens ont bien « pris de la peine, et toutes fois semblent-ils l'a« voir fait joyeusement, c'est marque qu'ils m'ai« ment; ce jour me fait tant de plaisir que je ne « puis le dire. » Près de Neuchâtel il fut reçu par un corps de bourgeois de 900 hommes bien armés et la plupart cuirassés, ayant à leur tête le maître bourgeois Pury la Pointe; il en fut si satisfait, qu'il fit deux fois le tour du bataillon. Le banneret Merveilleux présenta ensuite la bannière au prince, qui la tint pendant qu'il lui adressait sa harangue, puis en la lui rendant il dit : « Je revois avec plaisir ces braves bourgeois, en la garde desquels je mets ma personne; reprenez la bandière, sire Banderet, et m'y veux ranger tout le premier, comme bon bourgeois de Neuchâtel que

je suis, étant prêt à la suivre pour soutenir les droits et honneur de notre bonne patrie Suisse. » A la porte de la ville, les quatre ministraux lui présentèrent les clefs : il les garda pendant la harangue, ensuite les leur rendit, disant · « Messieurs, ma bonne ville de Neuchâtel ne peut être en meilleure oustode; par ainsi vous recommande d'avancer toujours, comme du passé, tout bien et honneur en icelle. » Puis on tira les fauconneaux des tours en criant : vive notre bon prince! De la porte il marcha au château entre deux haies de soldats de Neuchâtel, de Landeron, de la mairie de la Côte et de Valangin, saluant avec affabilité de droite et de gauche. Sur la terrasse du château il fut reçu par un nombreux bataillon d'enfans de huit à douze ans, joliment costumés et bien rangés. Enchanté de leur bonne tenue, il s'écria: « *Semble-t-il pas que ces Suisses sortent tous soldats du ventre de leur mère?* » On lui offrit de monter la garde au château, mais il répondit : « Je n'en ai besoin : meilleure garde sont vos cœurs et vos bonnes affections, que vous prie me garder. » Il y eut ce jour-là 6000 hommes armés à Neuchâtel, et pendant la nuit on tira un feu d'artifice sur le lac.

Les jours suivans arrivèrent des députations de tous les états voisins, pour complimenter le prince: Berne envoya le général d'Erlach avec vingt-six chevaux; Fribourg, l'avoyer Gottrau avec trente-cinq; Soleure, l'avoyer Steinbrug avec dix-neuf; Lucerne, le colonel Pfiffer avec douze; le prince évêque de Bâle, le grand-maître de sa maison avec six; Bienne, son bourgemaître avec six, et la Neuveville de même avec quatre. Le prince, très sensible à ses marques de déférence, se recommanda à la bonne amitié de ses voisins, il fêta leurs députés et n'oublia jamais de porter la santé de la bonne patrie Suisse. Il envoya ensuite à son tour dans chacun de ces états un gentilhomme, avec dix ou douze chevaux, pour leur rendre leurs civilités. Partout ils furent reçus splendidement. Un jour il dit au banneret Merveilleux : « Je n'ai rien juré à la bourgeoisie de Neuchâtel, mais bien à celle de Valangin; c'est une vieille dette de quarante ans que vous devez m'obliger de payer sans renvoi. » Le banneret lui répondit gentiment: « Monseigneur! nous y perdrions, vu que ce serment ne contient pas tout ce que vous faites. » Après avoir donné un grand repas aux magistrats de Neuchâtel, il alla visiter les endroits les plus remarquables du pays. A son retour la ville lui donna un magnifique souper dans la salle du conseil, où toute sa suite et plusieurs seigneurs des environs furent invités.

« Le jour de sa fête, dit le procureur général, échéant le 13 juillet, on résolut la veille de la célébrer par autant de réjouissance publique que l'on pourrait imaginer; et on pria très humblement le prince d'accepter un repas avec tous ceux qui l'accompagnaient; ce qu'il agréa de grand cœur : il fut servi par six membres du conseil des XXIV et douze de celui des XL. En se mettant à table, il voulut avoir à sa droite le maître bourgeois en chef, et le banderet à sa gauche, ne cessant d'adresser des paroles d'affection aux uns et aux autres; les appelant par leur nom, qu'il avait pris soin d'apprendre, et devisant de la chose publique avec bonne intelligence, voire des grands débats de l'an 1618 (quand il refusa le serment). « En ma jeunesse, leur dit-il, je vous ai fait bien des chagrins; enfans ne savent ce qu'ils font, faut leur pardonner. » On n'avait rien épargné pour rendre le festin splendide, de quoi le prince semblait fâché, disant : « Mes bons amis, pourquoi ce grand régal? Mieux valait collationner comme bon Suisse : fromage avec vous autres me régalerait mieux qu'ortolans avec des princes. » Et remarquant certains seigneurs de sa suite badiner de joyeuse humeur, se chuchottant comme par moquerie, alors qu'on apportait les grands vases pour boire à la santé du prince, il éleva sa voix bien fort, toutefois sans fâcherie, et dit : « C'est ici la table de la grande famille, où ne sont admis que les enfans de la maison; à savoir nous autres bourgeois et frères, sauf par grande faveur faite à quelques-uns du dehors, comme il se voit aujourd'hui. » En disant ces paroles, regardant fièrement certains seigneurs de sa suite, et posant sa main droite sur l'épaule du maître bourgeois en chef, il ajouta : « Voici le chef et père de la grande famille : nous lui devons tous honneur et respect, moi le premier, pour être en bon exemple à ceux qui ne connaissent pas ces choses. »

« La santé du prince ayant été bue avec grand bruit de canon et force mousquetades (car toute la bourgeoisie était en armes : grands et petits, jeunes et vieux, voire les enfans depuis l'âge de sept ans), il demanda un vase, disant : « donnez-moi le plus beau; » dans lequel il voulut verser lui-même; et s'étant levé, il dit à haute voix au maître bourgeois en chef, en lui tendant la main: « Je bois de grand cœur à la prospérité de notre bourgeoisie, à laquelle je jure et promet tout devoir d'un bon seigneur et loyal bourgeois; » paroles qui charmèrent tous les assistans; ce qu'ils témoignèrent d'un commun accord; — et comme les canons ne bruiaient pas, le prince en demanda la raison; le banderet lui répondit, que les amor-

ces ne voulaient prendre que pour leurs altesses sérénissimes et pour messeigneurs leurs enfans. Cette agréable réponse plut au prince, qui le témoigna par diverses paroles gracieuses; et au même moment il demanda la bandière qu'il voyait flotter au dehors des fenêtres; manifestant qu'il voulait parler, il se fit un grand silence. — « Je suis vieux, fit-il, et mes enfans sont bien jeunes; je les mets sous la garde et protection de cette bandiere : mes amis, vous recommande mes enfans; et si je quitte bientôt ce monde, servez leur de pères en leur jeunesse, afin qu'ils soient un jour bons et sages princes à votre gré ; — mes amis! vous ferez ce que je vous demande, car vous m'aimez, je le sais bien. » Le prince ayant prononcé ces touchantes paroles d'une voix affectueuse et avec attendrissement de cœur, tous les assistans en larmes d'admiration et d'amour s'écrièrent, répétant les paroles suivantes du maître bourgeois en chef: « Monseigneur! Monseigneur! nos corps, biens et vies sont à vous et aux vôtres à toujours. »

Certes! il faut avoir vu ces choses pour s'en faire une juste idée; car comment d'écrire ce touchant murmure de voix confuses, éloquent langage de cœurs pénétrés de respect et de tendresse comme de gratitude. — Je remarquai que les plus badins et bouffons entre les susdits seigneurs français, semblaient émerveillés et pleuraient comme nous autres, voire un peu plus: certain est-il, que si les princes de la terre assistaient une seule fois de leur vie à une pareille fête, ils ne pourraient être à meilleure école, et en vaudraient davantage; car c'est miracle, si sur dix souverains il s'en trouve un seulement qui sache que la légitime autorité d'un prince n'est autre que celle d'un père sur ces enfans. » Le prince s'étant fait dire le nom de chacun des assistans, il leur tendit la main en s'informant de l'âge des plus vieux, car il respectait beaucoup les vieillards. Après le repas, les conseillers le reconduisirent au château, où il donna à la ville un grand vase d'or à ses armes, du poids de 60 ducats, pour boire à sa santé chaque année. Pendant le séjour de six semaines que Henri II fit dans le pays, on peut dire qu'il ne se coucha pas un seul jour sans avoir fait du bien, renouvelant des franchises, en accordant de nouvelles, répandant des grâces. Il dépensa plus de 25,000 livres en présens et actes de bienfaisance; il affranchit plusieurs main-mortables; il légitima tous les bâtards; il naturalisa nombre d'étrangers; il remit plusieurs charges et dettes à des particuliers et à des communautés pauvres; il donna un gobelet d'argent au meilleur tireur de chacune des compagnies des deux régimens qui étaient venus à sa rencontre; mais son trait de libéralité le plus digne d'éloge est celui qui concernait la commune de Colombier, qui lui redevait 70,000 écus pour avoir imprudemment cautionné le trésorier Mouchet, celui même qui avait sauvé la vie à son père, Henri Ier d'Orléans, à la bataille d'Ivri. « Le prince, raconte encore le procureur général, prenait grand plaisir à passer trois jours par semaine au château de Colombier, où il voulait que je le suivisse : les environs lui plaisaient tant, que tous les jours après-dîner, lorsqu'il ne faisait pas bien mauvais temps (car un peu de pluie ne l'arrêtait pas), il me faisait signe de le suivre, et me conduisait à travers champs, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; mais c'était aussi pour deviser à son aise des affaires du comté. Un jour que nous revenions de la promenade (c'est-à-dire de la prairie), voici les principaux du village qui se jetèrent aux pieds du prince, le suppliant de les soulager par un rabais au regard d'un cautionnement de Mouchet; le prince, les ayant soudain fait relever, leur dit : « volontiers, mes enfans! mais ne cautionnez plus; » et se tournant du côté de la prairie: « il me vient en pensée, ajouta-t-il, en étendant sa main avec trois doigts écartés, que vous plantiez ici trois grandes allées de beaux et bons arbres, aboutissans au lieu où je suis, avec petites allées aux côtés; cela fait, mon procureur général, que voilà, vous donnera quittance de toute votre dette, sitôt qu'il pourra l'écrire à l'ombre des dits arbres. » — Ces bonnes gens qui ne demandaient qu'une diminution de la somme, ébahis et comme stupéfaits, ne savaient comment dire leur pensée, — ce que voyant le prince, il ajouta: « allez vite, mes enfans! préparez vos outils pour les allées: j'y veux travailler moi-même tout le premier. » Chacun, vieux et jeunes, hommes et femmes, se mit à l'œuvre avec grand zèle, comme si l'on eût craint que le prince ne se repentit de son marché. Bientôt les trois allées furent plantées, mais le bon prince ne jouit point de leurs ombrages. Il partit le 10 août, après avoir quitté Neuchâtel le 5, emportant avec lui la sincère affection de tous ses sujets, et ayant la douze satisfaction, si rarement goûtée par les grands, de voir couler les larmes de son peuple. Sa mort, qui arriva six ans après, le 10 mai 1663, fut l'occasion d'un deuil général et véritable dans les comtés de Neuchâtel et Valangin.

La prairie qui était la promenade favorite du duc de Longueville est située entre le village de

Colombier et le lac; trois longues avenues d'arbres superbes partent de la porte du château, formant trois rayons divergens qui vont tous aboutir au lac, en suivant la déclivité de la prairie dès leur point de départ; c'est une charmante promenade dont mainte cité s'enorgueillirait. La vue du lac et de ses beaux rivages, l'aspect magnifique de toute la chaîne des hautes alpes n'en sont pas les moindres agrémens.

GIORNICO.

Dès que l'on a traversé le St. Gotthardt et descendu le versant méridional de cette montagne, on entre dans la vallée de la Levantine, canton du Tessin. Giornico (Irniss en allemand) est le chef-lieu de la partie inférieure de cette vallée, arrosée par le Tessin, qui divise ce village en deux parties. Sa situation est très pittoresque. La végétation rigoureuse des environs, de superbes forêts de châtaigniers qui couvrent les montagnes jusqu'au sommet, les noyers, les figuiers, les beaux treillages qui ombragent les habitations, le chant de la cigale annoncent que l'on est sous le ciel de l'Italie. Des champs de maïs, des prés, des vignes se montrent alternativement sur les rives du Tessin, jointes par deux ponts. Derrière les arbres de la partie qu'on a en face, on aperçoit plusieurs églises avec leurs vieilles tours; une d'elle est d'une haute antiquité, ainsi qu'une petite église près de là, laquelle doit avoir été un temple païen. Plusieurs très belles cascades se précipitent des montagnes qui entourent la vallée, avec un bruit auquel se sont plus d'une fois mêlés des cris de guerre et le retentissement du canon. Giornico rappelle un des plus beaux faits d'armes de l'histoire suisse. Les habitans de la vallée de Levantine possédaient une forêt où des Milanais vinrent couper du bois. Les premiers s'en plaignirent à leurs voisins d'Uri alors leurs seigneurs et maîtres. Il n'en fallut pas davantage pour mettre sous les armes tous les confédérés qu'Uri appela à son aide. Dix mille Suisses traversèrent le St. Gotthard au commencement de l'hiver de 1478; mais les cantons, peu désireux de commencer une campagne dans cette saison et pour une cause si futile, essayèrent de terminer le différend par la voie des négociations. Les Milanais indignés d'une agression aussi brusque, ne consentirent à aucun accommodement; alors l'armée suisse marcha sur Bellinzone et Lugano; toutefois la grande quantité de neige qui tomba sur les montagnes les obligea à la retraite, crainte de manquer de vivres, ou que le retour ne devint impossible une fois que les chemins seraient obstrués par les frimas. Deux cents hommes d'Uri, de Schwyz, de Zurich et de Lucerne restèrent à Giornico avec quatre cents hommes du pays, pour garder ce passage fortifié également par l'art et par la nature. Borelli, chef des troupes milanaises, informé du petit nombre des Suisses laissés à Giornico, pensa qu'au moyen de force supérieure et de la ruse, il pourrait s'emparer de cet endroit et interdire ce passage aux Suisses qui tenteraient de redescendre le St. Gotthard. Il envoya par la vallée de Verzasca un détachement destiné à prendre l'ennemi à dos, pendant que lui-même, à la tête de quinze mille hommes, remontait la vallée de Levantine en pillant et ravageant le pays. Les confédérés informés de cette manœuvre se préparèrent à bien recevoir les assaillans. Le chevalier Stanger, capitaine des Levantins, conseilla d'élever dans le lit du Tessin une digue, afin de le faire déborder sur les prés environnans. Son conseil fut mis en exécution et bientôt la vallée dans toute sa largeur se changea en une plaine de glace. Pendant ce temps on fit forger force crampons pour en munir les pieds de la petite troupe, qui n'avait que son courage et la ruse à opposer à des forces aussi disproportionnées. Le 28 décembre les Italiens, arrivés près de Giornico, furent bien surpris de rencontrer un obstacle aussi inattendu, cependant ils se mirent à marcher sur la glace, où les chevaux des cavaliers glissaient et tombaient fréquemment; cependant ils avançaient, quoique avec peine et en désordre; venaient ensuite les fantassins, qui, à l'aide de leurs piques, et avec beaucoup de précautions, se hasardaient sur cette surface polie. Bientôt presque toute l'armée ennemie se trouva sur la glace, chaque soldat cherchant aussi bien que possible à se maintenir en équilibre. Les Suisses, jusqu'alors immobiles derrière leurs retranchemens, firent tout à coup sur les Italiens une décharge d'arquebuses et d'artillerie, puis, armés de leurs crampons, ils vinrent fondre sur eux l'épée à la main. Le général milanais qui avait compté que les Suisses seraient aussi embarrassés que ses propres soldats, s'aperçut un peu tard que les chances n'étaient plus égales. Voyant les siens culbuter les uns sur les autres sans pouvoir se défendre, il se hâta de battre en retraite pour aller chercher un champ de bataille plus

commode; les Suisses suivirent de près l'ennemi, qui, dans cette vallée étroite, ne pouvait nulle part déployer ses forces et profiter de l'énorme supériorité que lui donnait le nombre. A Bodio, où la vallée s'élargit un peu, Borelli voulut mettre en bataille son armée; mais les vaillans capitaines des confédérés, Frischhans Theilig, chef des Lucernois, Stanger et Troger de Sillinen d'Uri, ne lui en laissèrent pas le temps; poussant des cris terribles, ils tombèrent comme la foudre au milieu de cette troupe fatiguée qui faisait de vains efforts pour se rallier et profiter de sa supériorité numérique. La confusion était extrême. L'artillerie, la cavalerie, l'infanterie, pêle mêle, se gênaient mutuellement; la voix des chefs était étouffée par les cris, les juremens et le tumulte. Les Suisses, frappant à coups redoublés sur ce troupeau, furent bientôt maîtres de l'artillerie qu'ils tournèrent contre les ennemis, foudroyant à bout portant cette masse d'hommes resserrés dans un étroit espace; chaque boulet faisait d'horribles ravages; le sol fut bientôt jonché de cadavres, beaucoup de chefs et de nobles chevaliers étaient déjà morts ou prisonniers. Les Italiens, saisis d'une terreur panique, se débandèrent complètement et prirent la fuite; alors on vit, chose incroyable, six cents confédérés poursuivre à la course cette armée de quinze mille hommes, naguère si belle et si fière. Près de Bellinzone seulement, les Suisses cessèrent leur poursuite et vinrent sur le champ de bataille. Le vaillant Stanger, couvert de sang et de blessure, mais le visage rayonnant d'orgueil, accourut vers sa maison en criant victoire, mais là ses forces abandonnèrent le héros; il expira sur le seuil de la porte. Quinze cents Lombards ce jour là rougirent de leur sang la neige, et beaucoup d'autres encore périrent dans le Tessin; jamais déroute ne fut plus complète. Les vainqueurs amenèrent à Giornico une grande quantité de chevaux superbes, de mulets, de canons, parmi lesquels huit magnifiques coulevrines, trois cents arquebuses, cinq cents arbalètes, beaucoup d'autres armes et de drapeaux.



Cette victoire, dont le bruit retentit dans toute l'Italie, ajouta beaucoup à la gloire des armes suisses; le pape s'en réjouit particulièrement et conclut un traité d'alliance avec les cantons, qui devinrent le bouclier du saint siège. Milan n'acheta pas trop cher la paix par une redevance annuelle d'une chandelle de cire pesant trois livres, par la vallée de Levantine cédée à Uri à perpétuité à titre de fief héréditaire du chapitre de la cathédrale de Milan; par la forêt en litige qui avait coûté tant de sang, le village d'Abiasco et une forte somme d'argent. Mais bientôt une révolution changea la dynastie des ducs de Milan; Lodovico Moro s'empara du pouvoir et se fit proclamer duc. Un de ses premiers actes fut de faire décapiter le chancelier Checco qui avait signé ce traité avec les Suisses, quoique ce vieillard eût pendant cinquante ans fidèlement servi la dynastie déchue. Ensuite il trouva à propos de ne pas se croire tenu à l'entière exécution du traité conclu par ses prédécesseurs. Aussitôt la jeunesse guerrière commença à se remuer en Suisse et parlait déjà d'une descente en Italie. Mais le nouveau souverain, se rappelant la journée de Giornico, se hâta de conjurer l'orage en satisfaisant ses redoutables voisins. Jusqu'à la fin du dernier siècle on pouvait voir à Giornico plusieurs canons de gros calibres conquis par les Suisses dans leurs campagnes en Italie et qui n'avaient pu être transporté au-delà du St. Gothard à cause de leur énorme pesanteur. Cinq des plus gros portaient les armes de France et de Milan, trois celles de Venise. Mais en 1799, les Autrichiens, qui, en fait de pillage, ne voulaient pas rester en arrière des Français, enlevèrent ces pièces et forcèrent même les paysans de s'y atteler comme des bêtes de somme afin de les transporter hors du pays. Pour atteindre ce but, on comprend que les coups de bâton furent largement distribués. — Aucun monument ne rappelle la victoire de Giornico et le dévouement

de Stanger, si ce n'est d'énormes blocs de rochers appelés *Sassi Grossi,* que la nature a placés sur le lieu du combat entre Giornico et Bodio.

JOURNAL D'UN GRISON DE 1576—1635.

(Fin.)

1609. On a commencé à bâtir la maison de ville. Que le diable punisse les parjures, qui, méprisant les ordonnances, ruinent la commune! Je crois que ces gens là ne rebâtiraient pas Jérusalem comme le fit Jérémie.

Au mois d'octobre on a vu un signe terrible dans le ciel.

1610. Le 6 juin une troupe de Landsknecht voulurent de vive force pénétrer par le steig (Luciensteig) dans notre pays; vingt hommes cuirassés et quarante mousquetaires reçurent l'ordre de s'opposer à eux, j'étais de ces derniers; mais l'ennemi ne voulut pas célébrer encore une fois le mardi gras sur le steig; la dernière danse ne lui avait pas plu.

1612. Le 6 septembre. Notre commune conjointement avec celle de N. avait à pouvoir à la charge de.... Mais on nous a enlevé cette charge, ou plutôt on nous l'a volée, volée comme volent des voleurs, et les prêtres y ont autant aidé que les laïques. Que le diable leur donne ce qu'ils méritent dans les flammes de l'enfer!

1614. Le 2 décemb. Vendredi soir ma femme était prise de vin, et moi j'étais affamé; en la battant je lui cassai une jambe, après nous fûmes d'accord.

1618. Il y a eu encore une insurrection dans le pays. Les bannières des trois ligues se sont réunies et ont érigé un tribunal criminel à Tusis, lequel a condamné à mort quelques insurgés. D'autres qui avaient mal acquis le bien d'autrui furent punis en leur honneur et leurs biens. Que Dieu ait pitié de ces pauvres gens! mais tout est inuntile; que Dieu les amende! Amen.

1622. Le 12 janvier ma femme est allée au seigneur (morte). Dieu la prenne en grâce! Amen.

Le 8 mai j'ai épousé ma femme de ménage. Que Dieu ait en pitié ce mauvais jour!

GOLDAU.

Entre le mont Rigi et le Rossberg au canton de Schwyz est une vallée qui s'étend du lac de Zoug à celui de Lowerz et se prolonge jusqu'à Schwyz. Cette vallée présente en grande partie l'aspect d'un désert stérile et d'un horrible bouleversement causé par la chute d'une partie du Rufiberg ou Rossberg, en 1806, chute qui fit de ce lieu un vaste tombeau. Avant cet affreux désastre on y admirait des prairies, des vergers parsemés de jolies habitations, des villages agrestes renfermant une petite peuplade florissante et heureuse. Cette contrée avait déjà été, bien antérieurement à cette époque, bouleversée par de pareilles catastrophes; il en reste partout des traces bien visibles. A peu près depuis le lac de Zoug jusqu'à Goldau, le fond de la vallée est couvert d'énormes débris formant des collines plus ou moins élevées, plus ou moins revêtues de terre végétale. Un grand nombre de ces quartiers de rocs amoncelés les uns sur les autres, sont à peine recouverts de mousse. Beaucoup se trouvent épars sur la base du Rigi, et souvent même à une hauteur considérable, où ils ont été lancés du Rossberg situé en face. Aucun document, aucune tradition ne fait mention de cet événement, qui arriva sans doute il y a plus de vingt-cinq ou trente siècles, avant que la vallée reçut ses premiers habitans. Un éboulement moins ancien, et dont on ne connaît pas les circonstances, doit avoir détruit le village de *Röthen*, au milieu du quatorzième siècle; ce village était situé au pied ou sur le penchant du Rossberg. Des chutes partielles, moins désastreuses il est vrai, eurent lieu encore à des époques plus rapprochées, savoir en 1712, 1777 et enfin en 1795, le même jour où le village du bas Weggis fut enseveli par un torrent de boue; ces accidens auraient dû donner l'éveil aux habitans de la vallée le 2 septembre 1806; mais les leçons de l'expérience furent inutiles. Le Rossberg, 4870 pieds au dessus de la mer, est composé de poudingue ou brèche, c'est-à-dire de rochers formés par des cailloux roulés, agglomérés et liés par un ciment aussi dur que la pierre même. Ces cailloux forment des bancs réguliers et des couches parallèles les unes aux autres, plus ou moins épaisses, séparées par des lits de marne ou de terre glaise et inclinées au

sud-est, tandis qu'au nord-ouest leur coupe se termine par une vive arète. L'eau de neige et la pluie s'infiltrant par les interstices des couches supérieures, pénètre dans les couches terreuses, les dissout et en forme une boue qui sert de glissoire aux masses solides que leur gravité tend à faire descendre. L'inertie des corps une fois rompue par l'éloignement de l'obstacle qui les retient, le mouvement dc leur chute se multiplie par une progression toujours croissante, jusqu'à ce qu'un nouvel obstacle vienne les arrêter, c'est ce qui est arrivé à l'égard du Rossberg. Il avait beaucoup neigé pendant l'hiver de 1806; l'été suivant fut très pluvieux, surtout dans les derniers jours d'août et les premiers de septembre. Depuis long-temps on avait remarqué des fissures transversales sur les pentes du Rossberg; plusieurs de ces fissures étaient même si larges qu'on y avait construit de petits ponts pour les franchir. A mesure que le jour fatal approchait, ces fentes s'élargissaient, et même il s'en formait de nouvelles. Le 2 septembre il plut fortement, et la pluie ne cessa qu'à midi. Les habitans de Goldau ne devaient plus revoir le soleil; le ciel resta couvert de sombres nuages; c'était un voile de deuil pour cette malheureuse contrée. Dès le matin il se forma de larges crevasses en plusieurs endroits le long des pentes de la montagne, et l'on entendit dans les forêts des craquemens qui provenaient du déchirement des racines des arbres, qui étaient violemment séparées. Un habitant du Steinerberg, qui possédait un peu de terrain près du sommet de la montagne, s'étant aperçu depuis quelques jours qu'une paroi de rochers s'en séparait et menaçait d'écraser une hutte qui était sa propriété, la démolit et la transporta plus bas pièce par pièce, croyant la mettre en sûreté. En beaucoup d'endroits le sol devint mouvant; il se retournait, de façon que l'herbe montrait ses racines; des pierres plus ou moins grosses s'élançaient hors de terre; de petites masses de rochers se détachaient par intervalles et roulaient jusqu'au bas. Dans l'après-midi les présages d'une catastrophe prochaine se multiplièrent de plus en plus; les crevasses s'élargirent encore, des sources cessèrent de couler. A deux heures un rocher s'écroula avec fracas. Un paysan arrachant des pommes de terre dans un champ qui lui appartenait, vit avec une surprise facile à comprendre, qu'elles lui sautaient au visage. En même temps il entendait des craquemens dans le haut de la montagne et un singulier bruit sous le sol, lequel se mouvait chaque fois que les craquemens recommençaient. Quoique inquiet de ce singulier phénomène, il n'en recommença pas moins son travail, mais la même chose lui étant arrivée encore, il ramassa ses outils et ses tubercules et s'éloigna en toute hâte d'un lieu qu'il présuma habité par quelque sorcier qui voulait lui jouer un mauvais tour. Un autre paysan, travaillant dans son jardin et voyant sa beche plantée en terre s'agiter toute seule, prit aussi la fuite. Blaise Mettler, qui habitait la maison la plus élevée de la montagne, et qui, depuis long-temps habitué à tous ces bruits et éboulemens, était dans une position à pouvoir juger mieux que d'autres ce qu'il y avait à craindre, pensa que cette fois la chose était plus sérieuse; il ne reconnut pas la véritable cause de tout ce vacarme; très superstitieux, comme ses voisins, il attribuait tout cela à la méchanceté d'un esprit de ténèbres qu'il fallait mettre à la raison au moyen de l'eau bénite et de l'exorcisme prononcé par la bouche d'un prêtre. « Attends, satan, grommela-t-il, nous allons te faire tenir tranquille et faire cesser ce tapage qui m'ennuie depuis long-temps, car cette fois cela dépasse toute mesure. » Cela dit, il part, laissant seule dans la maison sa jeune femme tremblante, qui avait à peine dix-neuf ans et venait depuis peu de lui donner un fils; puis il court à toutes jambes à une lieue et demie de là chez le curé d'Arth lui raconter de quoi il s'agissait. Cependant l'état des choses devenait toujours plus effrayant. A quatre heures on vit les sapins majestueux de la forêt s'incliner de côté et d'autre; des pierres et des blocs de rochers épars, poussés par une force invisible, commencèrent à rouler, emportant dans leur course des arbres, des étables et trois ou quatre maisons habitées. Des nuées d'oiseaux fuyaient, poussant des cris aigus et dirigeant leur vol vers le Rigi. A chaque éboulement un nuage de poussière noire s'élevait dans les airs. Toutefois personne ne songeait encore à fuir; les gens qui demeuraient immédiatement au pied de la montagne ne voyaient pas le danger, et ceux qui habitaient Goldau et les maisons situées de l'autre côté de la vallée, au pied du Rigi, qui le voyaient, crurent qu'ils ne seraient pas atteins, vu la distance d'une lieu et demie qui les en séparait. Des femmes de Goldau ayant rencontré des voyageurs, leur disaient qu'elles s'estimaient fort heureuses d'habiter un endroit à l'abri des éboulements qui menaçaient leurs voisins. Quelques minutes plus tard ces fem-

mes et leur village avaient disparu. Un peu avant cinq heures une grande masse de rochers s'écroula au milieu d'un noir tourbillon; puis la montagne entière semblait glisser par moments sur un plan incliné. Les arbres s'agitaient en tous sens avec violence; les feuilles s'élevaient de terre et se mêlaient à la poussière comme chassées par un vent impétueux, mais que personne ne sentait; on entendait un grondement sourd semblable au bruit d'un tonnerre éloigné, et que dominait parfois des craquemens affreux. Enfin les parois de rochers et les bandes de forêts situées près du Gnyppenspitz, ou sommet de la montagne, commencèrent à se renverser les uns sur les autres; on vit partout la terre onduler, la couleur verte du gazon disparaître, et se changer en une teinte sombre de terre fraîchement labourée. Alors les habitans commencèrent à concevoir de vives inquiétudes. Les personnes qui se trouvaient dans ce moment sur le revers septentrional du Rigi, et qui pouvaient voir tous les détails de cette scene, aperçurent distinctement les habitans de Goldau dans une grande agitation; on les voyaient sortir de leurs maisons, les femmes couraient à l'église; d'autres personnes se précipitaient vers le pont comme pour fuir, puis revenaient en hésitant, paraissant vivement discuter sur le parti à prendre. Mais il était trop tard; deux minutes après les couches de la montagne, déjà en mouvement, glissèrent avec la rapidité d'un trait vers la vallée; les rochers, la terre ne formèrent plus qu'une masse confuse qui s'élança dans les airs; des quartiers de roc de la grosseur d'une maison, des rangées de sapins restés debout sur le sol où ils avaient crû, de larges portions de terrain, traversèrent la vallée comme un boulet de canon; le dernier cri de détresse des habitans de Goldau retentit alors jusqu'aux oreilles des spectateurs épouvantés. Le déchirement, le mugissement de ces masses, n'étaient à comparer à aucun autre bruit connu dans la nature. Ce fracas horrible que répétaient les montagnes d'alentour, fut entendu dans les cantons d'Uri, de Zurich et de Lucerne; un énorme nuage, d'un noir rougeâ-


Goldau 1806

tre, tourbillonnait dans les airs qu'il obscurcissait et confondait la terre avec le ciel. Le lac de Lowerz, envahi par des torrens de boue, élevait ses vagues affreuses jusqu'à la hauteur de cent soixante pieds, et détruisait ce que l'éboulement aurait épargné; la terre trembla sur une espace de plusieurs lieues; les oiseaux effrayés, entraînés par l'agitation de l'air, tombaient raide mort. Tout cela eut lieu en trois ou quatre minutes; puis le calme se rétablit, les ténèbres se dissipèrent, mais Goldau n'existait plus: cent, deux cents pieds de débris, de rochers informes, de boue, recouvraient les cadavres de ses habitans, leurs jolies maisons, leurs charmans vergers; leurs riantes prairies; ce vallon, si beau la veille, ne présentait plus que l'image hideuse de la mort et de la destruction. Les masses détachées du Rossberg furent lancées avec une telle force, qu'elle vinrent heurter le Rigi dont elles remontèrent les flancs escarpés jusqu'à une hauteur considérable, où des hêtres de plus de vingt pouces d'épaisseur furent coupés en deux comme des roseaux.

(La fin au numéro prochain.)

IMPRIMERIE DE C. A. JENNI A BERNE.

10. 11.



LE DUC DE LONGUEVILLE
à Colombier.

Der Herzog von Longueville
in Colombier.

11.



GIORNICO. | Giornico.

II. 21.



GOLDAU. | Goldau.

GOLDAU.

(Suite.)

Actuellement encore on distingue quatre courans, qui, partant de la montagne dans des directions différentes, arrivèrent avec plus ou moins de vitesse au terme de leur course. Le plus occidental, entraînant moins de rochers et beaucoup plus de limon et de terre que les autres, quoique parcourant un moins long espace, arriva le dernier en couvrant la partie inférieure du village de Goldau; des collines et des restes d'anciens éboulemens arrêtèrent sa marche. Les deux courans du milieu se précipitèrent contre les rochers inébranlables du Rigi. Enfin, le plus oriental et en même temps le plus considérable, se partagea en deux branches et traversa une vaste plaine avec une vélocité effrayante; l'une de ces branches fondant sur le marais qui termine le lac de Lowerz, le déchira, et refoula le sol en jetant des torrens de boue. Deux garçons qui gardaient des chèvres sur cette plaine, et deux jeunes filles qui s'y trouvaient par hasard, furent enlevés avec leur troupeau et transportés à travers les airs où on les vit tournoyer un instant en poussant des cris lamentables.

Enfin, toute cette masse, forcée de céder au choc terrible qu'elle reçut, se détacha et se précipita dans le lac de Lowerz. En un instant on vit toute sa surface couverte d'arbres, de débris de bâtimens, d'étables, de meubles et de décombres de toute espèce. En même temps les eaux du lac affaissées par le poids de l'avalanche, s'élevèrent comme une muraille, ne formèrent qu'une seule vague, mais une vague énorme, qui couvrit entièrement l'île de Schwanau, quoique la flèche de sa petite chapelle dépassât de soixante-dix pieds le niveau du lac. Après avoir détruit la jolie maison de l'ermite et ravagé l'île, cette lame d'eau atteignit le village de Seeven, situé à quelque distance du rivage, à l'autre extrémité du lac, dans un lieu assez bas et entouré d'arbres; ce qui fit que les habitans de cette localité, quoiqu'ils entendissent le bruit terrible de la chûte de la montagne et que même ils en eussent vu les effets, ne purent point soupçonner le danger qui les menaçaient. Cependant il ne fallut que quelques minutes à cette terrible masse d'eau pour parcourir le lac dans toute sa longueur. Les habitans de Seeven allaient être probablement tous engloutis; mais la Providence veillait sur eux. Un homme qui se trouvait sur un endroit plus élevé que le village, aperçut dans le lointain cette montagne d'eau qui s'approchait avec une rapidité effrayante. Son intelligence conçut heureusement toute l'étendue du danger; il courut au travers du village, en criant de toutes ses forces aux habitans de se sauver sur les hauteurs sans perdre un instant. Il fut compris; chacun se hâta de tout abandonner pour prendre la fuite. Et il en était temps; car quelques minutes après, la vague, avec tout ce qu'elle entraînait, avait déjà renversé trois grandes maisons, les premiers bâtimens exposés à sa fureur; et ce ne fut qu'avec des peines inouïes que l'on parvint à éviter la ruine totale de toutes les autres, en écartant cette multitude de pièces de bois et d'autres débris qui venaient se heurter violemment contre les habitations.

Un seul homme qui, probablement, dormait dans une écurie au moment de la débâcle, trouva la mort dans cette localité. Mais sur les autres points ravagés cinq villages ou hameaux, comprenant 110 bâtimens habités et 7111 poses de terrain de 36,000 pieds carrés, se trouvèrent ensevelis sous les décombres, et quatre cent cinquante-sept personnes y trouvèrent leur tombeau. Trois-cent vingt-cinq pièces de bétail furent perdues.

Parmi les bâtimens renversés, se trouvèrent six églises ou chapelles; on compta en outre plus de deux cents étables ou fenils qui disparurent avec ce qu'ils contenaient. La perte matérielle fut évaluée à deux millions et demi de francs de Suisse. Ce ne fut que quelques jours après la catastrophe, que l'on put apprécier l'étendue des pertes et les conséquences désastreuses de la chûte du Rossberg.

Le lac de Lowerz, dont une partie fut comblée par l'éboulement, eut ses rives horriblement abîmées par l'énorme vague qui couvrit l'île de Schwanau et qui envahit ses côtes, transportant des maisons au loin dans les terres et à son retour en entrainant d'autres dans le lac avec des arbres, des portions de terrain et des rochers. La cha-



pelle d'Otten fut entièrement balayée par les ondes, et on retrouva son petit clocher avec la cloche à une demi lieue de distance de l'autre côté du lac. Un bateau, qui était amarré sur le rivage, fut retrouvé sur une hauteur à plus de mille pas de l'endroit où il était d'abord. Devant l'auberge de la Croix, à Seeven, se trouvait un bloc de pierre, destiné pour un bassin de fontaine, et pesant plus de cent quintaux. Ce bloc fut poussé par cette vague monstrueuse en arrière sur une élévation. Ce qui parait plus étonnant encore, c'est qu'une énorme pierre qui était de l'autre côté du lac fut retrouvée sur la rive opposée près de Lowerz et qu'il fallut la faire sauter pour rétablir la route. Le village de Lowerz, qui ne fut atteint que par l'extrémité de l'éboulement, ne fut pas entièrement détruit; quelques bâtimens restèrent encore debout, entr'autre le clocher; tandis que l'église et les maisons environnantes furent complètement renversées.

Une preuve de l'inconcevable impulsion que reçut la masse de rochers et de fange qui se précipita de la montagne, se trouve dans le fait suivant. A mi-hauteur du Rufiberg, tout-à-fait au bord de l'éboulement, était un bloc de rocher d'une telle dimension que, l'année précédente, des charpentiers avaient établis leur chantier sur sa surface, pour y tailler des sapins entiers. Après la catastrophe, on retrouva ce bloc dans la même position, mais à une distance d'une lieue, de l'autre côté de la vallée. Un grand tronc d'arbre destiné à être creusé pour un bassin de fontaine, était placé à terre derrière le village de Goldau sur les limites de l'éboulement; après l'événement, on le retrouva à un quart de lieue de là sur le venant opposé d'une colline par-dessus laquelle il avait dû nécessairement passer. Un pont eut à peu près le même sort.

La compression de l'air produisit des effets tout aussi singuliers. Dans l'église de Goldau il y avait sur un des autels, à deux pieds et demi de terre, un buste en bois qui recelait les ossemens d'un martyr; un mois après on retrouva ce même buste à 3000 pieds de l'emplacement où avait été l'église, dans un endroit beaucoup plus élevé. Il en fut de même de quelques livres et de vêtemens qui avaient appartenu aux deux ecclésiastiques qui desservaient cette église, tandis que l'on ne retrouva jamais aucun vestige de l'église même, ou des habitations qui l'entouraient, ni d'aucun autre objet qui en eût fait partie.

Tous les habitans de la vallée ne succombèrent pas dans cette horrible journée : deux-cent vingt y survécurent; un certain nombre d'entr'eux se trouvait alors absent, d'autres, dont les habitations étaient sur les limites de l'éboulement, eurent encore le temps de s'échapper, ou ne furent atteins que par l'extrémité de l'avalanche; ce qui permit de les retirer des décombres.

On se rappelle sans doute encore que Blaise Mettler avait quitté sa jeune épouse pour aller recourir à l'office du curé d'Arth. Il se présenta effectivement chez lui d'un air effaré et tout essoufflé de la course précipitée qu'il avait faite. Il lui depeignit avec son éloquence rustique la triste situation où il se trouvait, habitant un endroit infesté d'esprits infernaux, qui tenaient leur sabat en plein jour et qui écraseraient son habitation si on ne parvenait à les déloger. Puis il supplia instamment cet ecclésiastique de venir avec lui pour conjurer les esprits malfaisans. Le curé chercha à le convaincre que des causes toutes naturelles pouvaient produire ce qu'il paraissait redouter. Mais, durant cet entretien, on entendit tout à coup le fracas horrible de la montagne qui s'écroulait. Le prêtre effrayé, ouvre une fenêtre et aperçoit la nuée noire que chassait devant elle l'avalanche. Quant à Mettler, comme si la foudre venait de tomber à ses pieds, il se précipite, sans prononcer une parole, hors de la maison, ôte ses souliers pour courir avec plus de rapidité et disparait bientôt aux yeux du curé.

Pendant l'absence de son mari, la pauvre femme Mettler était dans une situation difficile à depeindre, se trouvant seule, dans un lieu isolé et sauvage, spectatrice des symptômes terribles qui



annonçaient une catastrophe prochaine sur un sol mouvant, sur lequel, à chaque instant et à des distances toujours plus rapprochées, venaient rebondir des quartiers de rochers, qui se détachaient du sommet de la montagne.

Cependant, malgré tant de signes alarmans, elle se disposa à préparer de la bouillie pour son enfant qui reposait tranquillement dans son berceau. Cet aliment était à peine sur le feu, qu'un bruit effroyable et des éclats comme ceux de la foudre ébranlèrent la terre et la hutte. Un instant elle fut dans l'incertitude sur le parti qu'elle prendrait; mais, après un moment de réflexion, elle se détermina à aller examiner son enfant, pour l'emporter, s'il était éveillé, et s'occuper de sa nourriture, s'il était plongé dans le sommeil. La Providence voulut sans doute la sauver d'un trépas certain; car l'enfant avait les yeux ouverts, et fixa ses regards sur elle, comme s'il eût voulu lui dire: Ma mère, hâte-toi! sauve-nous tous les deux! Et la mère, comme inspirée par ce regard, ne perd pas un instant; avec le plus grand sang-froid elle prend le peu d'argent que possédait son mari, enlève son enfant, sort de la chambre et de la cabane, et fuit aussi rapidement qu'elle le peut, vers une petite étable qui n'était pas éloignée de là. Mais le sol était violemment agité, le fracas redoublait et continuait sans interruption. A peine avait-elle fait cinq ou six pas que la cabane qu'elle venait de quitter, fut brisée et ses débris lancés dans les airs. L'étable fut renversée; mais la jeune femme était déjà en sûreté, elle se trouvait sur la limite de l'éboulement. Sa position n'en était cependant pas moins angoissante. Seule, au milieu de cet horrible désastre, ignorant si son mari avait pu y échapper, dépouillée de tout, ne sachant ou diriger ses pas, cette femme était livrée au désespoir.

Après une heure d'une course précipitée, Blaise Mettler haletant, couvert de sueur, et prêt à tomber en défaillance, arrive, après avoir dû faire un long détour, sur les lieux où était naguère sa petite possession. Il contemple l'œil hagard le gouffre qui a tout englouti; mais, ô bonheur, il aperçoit sa femme et son enfant qui se dirigeaient auprès de lui en lui tendant les bras, et un instant il oublie qu'il ne possède plus un pouce de terrain, et qu'il n'a plus d'asile.

Un frère de ce Blaise Mettler avait une cabane voisine de la sienne; mais il en était absent au moment où l'avalanche enleva son habitation, où se trouvaient sa femme et ses deux enfans. Des parens, échappés au désastre, accoururent pour faire des recherches; mais il ne restait aucun vestige de la maison de leur voisin; il aurait même été impossible de reconnaître la place où elle se trouvait. Cependant, en portant attentivement leurs regards dans les crevasses qu'avaient laissées les bancs de rochers écroulés, ils crurent apercevoir au-dessous d'eux une paillasse, sur laquelle était couché un enfant. Un d'entr'eux se fraya, non sans peine, un passage sous les débris des rochers et trouva effectivement un petit enfant bien réveillé, que l'on reconnut de suite pour être celui du propriétaire de la maison, et que des personnes présentes avaient vu un moment auparavant dormant sur cette même paillasse, dans une chambre supérieure de la maison détruite. On ne pouvait concevoir comment cet enfant avait échappé à la destruction, ni par quelle issue il avait été transporté avec sa paillasse hors de la maison, avant qu'elle fût réduite en poussière. Ce n'était point par la petite fenêtre de deux pieds carrés de la chambre où il était couché, non plus par la porte, vu que celle-ci communiquait à l'intérieur de la maison. Il fallait du reste qu'il eût été transporté hors de l'habitation sans secousse, pour avoir été retrouvé ensuite sur sa paillasse sans une égratignure et sans indice qu'il eût souffert ni pression ni violence. Il y avait dans cette circonstance quelque chose de miraculeux, si ce n'est un miracle même, comme le crurent naturellement ces bonnes gens.

Dans une maison du même district, se trouvaient trois vieillards, qui causaient tranquillement dans une chambre en fumant leurs pipes. Devant l'habitation était un jeune homme vigoureux occupé à fendre du bois. Inquiet du bruit qui lui paraissait venir du sommet du Gnipe, il accourut pour avertir les vieillards de se mettre en sûreté. L'un d'eux, qui avait plus d'une fois annoncé qu'on était exposé à des éboulemens dangereux, sortit de la maison pour examiner ce qui se passait; mais comme il ne pouvait apercevoir le haut de la montagne, qui était dérobé aux regards par les inégalités du terrain, il rentra bientôt en disant à ses compagnons, que malgré le bruit qui se faisait entendre, ils avaient bien encore le temps de remplir leurs pipes. Le jeune homme retourna à son ouvrage, mais, quelques secondes après, le tonnerre de l'avalanche gronda, la terre trembla sous ses pieds; il jette alors ses outils et prend la fuite en criant: « Sauvez-vous; la montagne croule! » Mais l'obstiné vieillard qui venait de rentrer, au lieu de prendre la fuite, ouvrit la fenêtre pour se convaincre par lui-même du danger qu'ils couraient; des pierres et des quartiers de rocher volaient et bondissaient déjà çà et là. Quant au jeune ouvrier, renversé plusieurs fois à terre par un torrent de pierres et de limon, il parvient cependant à se soustraire au danger, et lorsqu'il a atteint un endroit à l'abri de l'éboulement, il tourne la tête, et voit derrière lui, au milieu du plus effroyable bouleversement, la maison qu'il venait de quitter voler en éclats et disparaître avec les trois vieillards, dont on ne retrouva jamais aucune trace.

Une sœur de l'une des victimes de ce désastre occupait avec ses fils et une pauvre femme une maison du voisinage. Averties à temps, ces trois femmes se hâtèrent de fuir. Le jeune homme, agile et plein de vigueur, porta ses pas dans une direction un peu plus élevée que les deux femmes, qui n'avançaient que péniblement, car l'une était vieille et l'autre boiteuse. Enveloppées d'un tourbillon de poussière, celles-ci ne virent bientôt plus le jeune homme qui les avait devancées. Des blocs de rocher, des pièces de bois, de la terre et de la fange volaient au-dessus de leurs têtes. Tout à coup elles entendent un cri terrible, un cri de détresse et d'agonie. La mère reconnait la voix de son fils, mais jamais elle n'en revit le moindre vestige. Ces deux femmes perdirent presque l'usage de leurs sens, et lorsqu'elles revinrent à elles, elles se trouvèrent en lieu de sûreté, au bas d'un rocher, sans savoir comment elles y étaient arrivées.

(La fin au numéro prochain.)

SCHAFFHOUSE
DEVIENT SUISSE.

La ville de Schaffhouse, sur la rive droite du Rhin, près de la fameuse chute, était dans l'origine une ville de l'empire. En 1330 elle fut hypothéquée à la maison d'Autriche, dont elle se racheta en 1415 pour la somme de 6000 florins d'or; redevenue ville impériale elle obtint d'importans privilèges, et la confirmation de toutes ses anciennes libertés et franchises. Néanmoins l'Autriche fit plusieurs tentatives pour la ramener sous sa domination; mais ni les voies de la persuasion ni les menaces n'ébranlèrent les citadins. Schaff

house, alors presque sans territoire, était entourée d'une noblesse puissante, ennemie des villes et ne perdant aucune occasion de molester bourgeois et manans. Les comtes de Sulz, qui possédaient le fort de Balm à une lieue et demie de la ville, inquiétaient particulièrement les voyageurs par leurs brigandages. Les environs, couverts de forêts épaisses, favorisaient beaucoup ces exploits de coupe-jarrets. Les satellites du noble seigneur ayant un jour dépouillé et maltraité des marchands d'Ulm, les Schaffhousois ne consultant que la justice et s'inquiétant peu de quel œil l'empereur verrait cette agression, résolurent de châtier l'insolence de ces voleurs couronnés. Après avoir fait vœu de donner treize livres de chandelles de cire aux saints de la ville, afin de les rendre propices, ils se mirent en route quand la nuit fut venue, surprirent le château de Balm, enlevèrent la comtesse Ursule et ses deux fils, pillèrent le château et le réduisirent en cendres. Ensuite, après avoir pris en passant les châteaux de Neuburg et de Rheinau, ils rentrèrent triomphans à Schaffhouse avec la cloche de la chapelle de Balm. Contens de ce succès, ils relâchèrent leur prisonniers; mais ceux-ci se montrèrent fort peu reconnaissans, car le premier usage que fit Ursule de sa liberté fut d'aller solliciter l'empereur de mettre au ban de l'empire les gens de Schaffhouse, ce que fit celui-ci, qui ne demandait pas mieux. Cependant la ville, enclavée dans les possessions de nobles dévoués à l'Autriche, fut contrainte de céder. Le monarque consentait à lever le ban, mais sous la condition que Schaffhouse rentrerait sous la domination de la maison d'Autriche et jurerait fidélité à son frère Albert de Souabe. Les Schaffhousois, mettant leur liberté au-dessus de tout, préférèrent faire un énorme sacrifice en argent pour satisfaire les comtes de Sulz, auxquels ils payèrent 10,500 florins, à condition que jamais on ne relèverait les murs de Balm. Mais ces comtes firent peu de cas de cette promesse; quelque temps après, ils firent travailler à la reconstruction de ce fort, et les Schaffhousois se virent obligés d'aller en armes les faire ressouvenir des conditions du traité. La noblesse du voisinage, persistant dans son projet de soumettre la ville, employa d'abord la voie des négociations, et ce ne fut pas sans fruit, car plusieurs familles influentes inclinaient déjà pour l'Autriche. Une grande partie des nobles des environs étaient bourgeois de Schaffhouse et regrettaient peut-être la suzeraineté de cette puissance, avec laquelle ils entretenaient des relations de bon voisinage. Ainsi, quoique précédemment la bourgeoisie eût fait quelques démarches auprès des cantons suisses pour entrer dans leur confédération, le parti autrichien allait sans doute réussir dans ses projets, lorsque l'outrecuidance de quelques seigneurs anéantit à jamais toute espérance de ce genre. Belgram de Heudorf, dévoué serviteur de l'Autriche et qui avait quelques motifs personnels de rancune contre les Schaffhousois, crut décider la question par la terreur. Lui et ses pareils ayant rassemblé un corps de cavalerie aux environs de Waldshut, vinrent subitement se présenter devant Schaffhouse, qu'ils sommèrent de se rendre et de se reconnaître sujette de l'Autriche. Ils s'étaient servis de termes si arrogans, que les magistrats osèrent à peine transmettre devant la bourgeoisie cette insolente proposition, qui fut reçue comme elle le méritait, c'est-à-dire avec une profonde indignation. Cependant pour gagner du temps, on demanda un délai de quelques jours, sous prétexte d'assembler les corporations de la ville, qui seules avaient pouvoir de décider cette question importante. On envoya en toute hâte et secrètement un messager à Zurich, proposer aux cantons suisses la conclusion du traité d'alliance projeté. Les Suisses, appréciant la valeur de cette alliance, ne firent pas attendre leur réponse. Belgram de Heudorf et ses alliés étaient impatiens, mais sans crainte de voir échouer leur expédition; ils se croyaient sûrs de leur coup, et à chaque instant, s'attendaient à voir arriver le Burgermeister et les notables apportant les clefs et l'humble soumission de la ville. Mais ils furent grandement ébahis lorsqu'un beau matin ils entendirent retentir toutes les cloches de Schaffhouse, le son des trompettes et des timbales, et des cris de joie. Les assiégeans cherchant la cause de ce tintamarre, virent bientôt défiler sur le pont du Rhin une brillante cavalcade que les magistrats vinrent recevoir au milieu d'une foule pleine d'allégresse, criant vivent les Suisses! C'étaient les députés de Zurich, Berne, Lucerne, Schwyz, Glaris et Zoug, qui faisaient leur entrée dans la ville. Tous ces beaux seigneurs, d'abord spectateurs muets de cette scène, voyant de quoi il s'agissait et comprenant qu'ils étaient mystifiés, entrèrent dans une fureur extrême et s'accablèrent réciproquement de reproches et d'invectives; peu s'en fallut qu'ils ne vengeassent cet affront en s'entretuant les uns les autres. Enfin, après force malédictions contre Belgram, chacun retourna dans ses foyers, jurant de se venger à la première occasion. Pendant ce temps les députés suisses et tous les bourgeois de Schaffhouse, réunis dans l'église de St-Jean, se juraient une alliance offensive et défen-

sive pour la durée de vingt-cinq ans. Ce traité fut conclu le premier juin 1454.

HENRI WOLLEB.

Dans le courant de la guerre de Souabe, les Autrichiens, au nombre de 15,000, s'étaient retranchés dans la vallée de l'Ill, à Frastenz, derrière Feldkirch, à une lieue et demie du Rhin et de la frontière suisse. Leur position paraissait inexpugnale, de forts retranchemens et des abatis fermaient l'étroite vallée, en couvrant leur front, et de hautes montagnes semblaient interdire la possibilité de les attaquer sur un autre point. Comme les Autrichiens, de ce camp retranché, inquiétaient constamment la frontière suisse, les confédérés résolurent de les débusquer de là à tout prix. Leurs capitaines tinrent conseil et pensèrent d'attirer l'ennemi hors de sa position en mettant le siège devant le fort château de Guttenberg, à l'entrée du Tyrol.

Le siége commença; les Suisses amenèrent leurs gros canons, dont l'un, appartenant aux Grisons, lançait des boulets énormes. Toutefois ils faisaient peu de progrès, un sol pierreux ne permettant pas d'ouvrir la tranchée; aussi l'ennemi paraissait peu s'inquiéter de ce siége et ne bougeait pas de Frastenz. Alors les Suisses conçurent le projet audacieux d'attaquer l'ennemi dans ses retranchemens, quoique avec des forces bien inférieures, car ils comptaient à peine dix mille hommes à opposer à quinze mille des meilleurs soldats de l'Empire. Parmi les capitaines suisses était Henri Wolleb, d'Uri, vieux guerrier plein d'expérience et d'intrépidité. Il avait été un des héros de Morat et avait donné dans un grand nombre de batailles des preuves éclatantes d'un courage et d'un sang-froid à toute épreuve. Avec deux mille hommes choisis parmi les plus valeureux de l'armée, il entreprit de tourner la position de l'ennemi. Pendant que le gros de l'armée avançait dans la plaine de Frastenz, il gravit avec les siens la montagne de Lanzengast, si escarpée qu'ils étaient obligés de s'entr'aider avec leurs piques en se tirant en haut les uns les autres. A moitié chemin, Wolleb fit mettre sa petite armée à genoux; chaque soldat récita cinq *Pater* et cinq *ave,* après quoi ils continuèrent leur ascension, le chef leur disant : « Ne craignez rien, comptez sur la victoire et suivez-moi au nom de Dieu. » Mais, contre leur attente, ils trouvèrent le haut de la montagne couvert d'ennemis qui les reçurent avec une grêle de balles. C'était un corps de deux mille Tyroliens, composé en grande partie de mineurs et de ce qu'il y avait de plus vaillant dans l'armée autrichienne. Ce corps devait tomber sur le flanc des Suisses, s'ils tentaient d'attaquer les retranchemens de Frastenz. Mais Wolleb ne laissant pas aux Tyroliens le temps de faire une seconde décharge, se précipita sur eux et les culbuta après un combat corps à corps des plus opiniâtres. Les Suisses arrivés de l'autre côté de la montagne se virent au-dedans des retranchemens au même instant où leur corps principal cherchait à y pénétrer depuis Frastenz; les deux corps, bientôt réunis, se trouvèrent en face de l'armée ennemie rangée en forme de coin et flanquée d'une formidable artillerie. Les Suisses s'agenouillèrent pour laisser passer sur leurs têtes les premières décharges, puis profitant de l'épaisse fumée, s'élancèrent sur les rangs ennemis. Un terrible combat s'engagea, les rochers retentissaient du tonnerre de l'artillerie, du bruit des trompettes, des tambours et du cri de guerre des Suisses faisant de vains efforts pour entourer les Autrichiens, qui restaient inébranlables comme une muraille de fer. Les confédérés s'étant retirés un peu pour reprendre haleine, les ennemis crurent qu'ils battaient en retraite, et rompirent leur ordre de bataille pour les poursuivre; mais les Suisses ayant resserré leurs rangs, recommencèrent l'attaque avec une telle furie, que les Autrichiens ne purent résister à ce choc; le désordre se mit parmi eux, malgré les efforts du vaillant Bourkhard de Knörring, commandant de la cavalerie, et ceux d'autres chefs. Wolleb, à la tête des siens, se jette sur un bataillon non encore entamé, l'enfonce, mais dans ce moment il est atteint d'un coup mortel: « Ce n'est qu'un homme de moins, s'écrie-t-il; ne faites pas attention à moi, mes amis, regardez l'ennemi et comptez sur la victoire, elle ne vous échappera pas! » et il expire. Cette perte douloureuse pour les Suisses ne servit qu'à les animer davantage encore. La mêlée devint terrible. Enfin les Autrichiens, refoulés et accablés de toutes parts, ne songèrent plus à vaincre et prirent la fuite, laissant trois mille des leurs sur le champ de bataille; mille autres se noyèrent dans l'Ill en fuyant. L'artillerie et un grand nombre de drapeaux devinrent la proie du vainqueur. Cependant le premier cadavre qui descendit la rivière étant celui d'un Suisse, les gens de Feldkirch augurant que les confédérés avait été défaits, se réjouirent beaucoup. Mais leur joie fut de courte durée et se changea en lamentations lorsqu'ils virent succéder à celui-ci des centaines d'Autrichiens. Les

habitans de cette ville, qui précédemment s'étaient soumis aux confédérés, auxquels ensuite ils avaient manqué de foi, eurent alors de bonnes raisons de trembler. Ces malheureux déjà assez punis, car la moitié des femmes et des enfans étaient devenus veuves et orphelins, se déterminèrent à implorer la clémence des vainqueurs. On vit bientôt sortir de la ville une longue file de femmes, d'enfans, de vieillards, précédés par des prêtres portant le saint sacrement. Les gémissemens et les pleurs de cette multitude attendrirent les Suisses, qui, oubliant une trahison récente, se contentèrent d'une contribution de huit mille florins.

LA VILLE DE ZOUG.

Zoug, capitale du canton du même nom, la seule ville des cantons démocratiques qui soit ceinte de murailles, est située sur la rive orientale du lac auquel elle a donné son nom, au pied du Zougerberg, colline d'une fertilité remarquable. La situation de cette ville est extrêmement riante; les prairies qui l'environnent sont tellement couvertes d'arbres fruitiers qu'elles semblent former un vaste verger. Des hauteurs voisines on découvre de beaux points de vue sur le lac et ses environs. Le Rigi et le mont Pilate se font remarquer par leurs contours hardis; entre eux on aperçoit les montagnes d'Unterwalden, derrière lesquelles s'élèvent comme des fantômes les cimes neigeuses de Grindelwald et de Lauterbrunnen.

La ville de Zoug contient 3000 habitans. Depuis l'incendie de 1794, elle est bien bâtie; ses rues sont propres, la plupart larges et assez bien alignées. Parmi ses édifices publics, on remarque l'église de St.-Oswald, dont le cimetière renferme le tombeau du général Zurlauben, savant distingué, le dernier rejeton d'un nom illustre; l'arsenal, où l'on voit la bannière teinte du sang de Pierre Kollin et de son fils, qui périrent à la bataille de Bellinzone, en 1422; un couvent de religieuses, où se trouve un excellent institut pour les jeunes filles; le couvent des capucins, d'où l'on jouit d'une très belle vue et qui renferme un beau tableau dans le chœur de son église; un ossuaire, où chaque crâne porte le nom de l'individu auquel il a appartenu. Les habitans de Zoug ne s'occupent d'aucune branche d'industrie et de commerce.

Zoug est une ville très ancienne. L'époque de sa fondation n'est point connue; on sait seulement que ses premiers maîtres furent les comtes de Lenzbourg. Elle appartint ensuite à la maison d'Autriche, à laquelle elle resta fidèle quarante-trois ans encore, après que les états voisins se furent affranchis de sa domination et eurent conquis leur indépendance. Plusieurs seigneurs habitaient le territoire de ce petit état, entre autres les barons de Wildenbourg. Le château de cette famille, dont on voit encore les ruines sur une colline boisée, à une lieue de Zoug, était d'un abord si difficile que ses maîtres croyaient pouvoir impunément y exercer leurs brigandages et y braver la puissance de leurs voisins. Les bourgeois de Zoug eurent beaucoup à souffrir d'un pareil voisinage; car les seigneurs de Wildenbourg détroussaient les voyageurs, et, après s'être emparés d'eux, ils ne les relâchaient que contre une forte rançon. Ils levaient des impositions sur les habitans de la contrée, qui se soumettaiens à ces vexations dans la crainte de s'exposer à det calamités plus redoutables encore. Ils formèrent même deux fois le projet de surpendre la ville de Zoug, soit dans le dessein de la piller, soit pour se venger de l'empereur Rodolphe de Habsbourg, qui protégeait cette ville, ainsi que Zurich, contre l'inimitié de la noblesse des environs. Mais trop faibles pour tenter seuls une pareille entreprise, ils se liguèrent avec les seigneurs de Hunenberg, de Cham, de Rusegg, de Merischwanden et d'autres. La nuit du 9 septembre 1290 était fixée pour l'exécution de ce complot; 900 hommes d'infanterie et 100 chevaux s'approchèrent de la ville vers les deux heures du matin, munis d'échelles et de machines propres à enfoncer les portes, pendant qu'un autre détachement se disposait à attaquer la ville du côté du lac. Les conjurés croyaient avoir si bien pris leurs mesures, que le succès ne leur parut pas un instant douteux. Ils étaient arrivés près des murs de la ville sans prendre la moindre précaution pour leur sûreté; déjà ils se préparaient à donner l'assaut au château où résidait le préfet de l'empereur, lorsque tout-à-coup les bourgeois de Zoug, munis d'une quantité de flambeaux, sortirent d'un lieu caché, en poussant de grands cris, et fondirent sur les assaillans. Un pêcheur, qui avait abordé sur l'autre rive du lac, ayant entendu souffler quelques mots relatifs à ce complot, était allé avertir les Zougois du péril qui les menaçaient. Ceux-ci avaient aussitôt pris leurs mesures de défense; ils avaient planté des pieux dans le lac pour empêcher l'abordage, réparé leurs murailles et leurs portes, et, pendant la nuit, trois-cent soixante et dix d'entr'eux s'étaient postés en em-

là en s'embarquant sur le lac. La société se composait de huit personnes appartenant aux familles les plus distinguées de Berne; parmi elles se trouvaient trois jeunes dames, dont l'une accompagnait son époux; il y avait en outre le précepteur des enfans d'une de ces familles et ses deux élèves. A Arth, deux étrangers, qui avaient l'intention de faire la même route, se joignirent à cette société; mais comme ils avaient encore quelques préparatifs à terminer à l'auberge, trois des voyageurs bernois et le précepteur les attendirent pendant quelques minutes pour faire route avec eux. Pendant ce temps, le reste de la société marchait en avant; il était quatre heures du soir.

Arrivés près de Goldau, les retardataires virent leurs amis entrer dans le village, dont ils étaient éloignés d'environ deux cents pas, et ils distinguèrent même l'un d'eux qui indiquait à ses compagnons la cime du Rossberg, où un mouvement extraordinaire se faisait apercevoir. Eux-mêmes s'arrêtèrent plusieurs fois pour observer le phénomène avec une lunette d'approche; ils virent distinctement l'agitation des arbres et les rochers qui, après s'être détachés du sommet, roulaient avec fracas en bas la montagne. Les deux étrangers s'applaudirent d'être arrivés là pour être témoins de cette scène; personne ne se doutait qu'on courût le moindre danger; car nos voyageurs étaient à plus d'une lieue de distance en ligne droite de la montagne, dont la base était couverte de forêts. Mais tout à coup ils virent la montagne entière s'ébranler jusqu'à leurs pieds; le sol, les forêts, les villages, les rochers, tout semblait suivre un mouvement d'ondulation, accompagné d'un bruit horrible; des pierres traversaient l'air au-dessus de leurs têtes avec la rapidité de boulets de canon, un nuage de poussière noire remplit la vallée et déroba tous les objets à leur vue; le fracas redoublait; ils s'enfuirent précipitamment. Ils attendaient avec anxiété le moment de la destruction; cependant le bruit cessa; peu à peu l'obscurité se dissipa également, et ils se rapprochèrent pour chercher le village de Goldau et leurs amis. Mais toute la vallée, sur une étendue de plusieurs lieues, n'était plus qu'un chaos; plus de cents pieds de décombres couvraient Goldau; sept des voyageurs manquaient; on n'en revit aucune trace! L'un des malheureux qui survécurent, plongé dans le plus violent désespoir, appelait en vain sa jeune épouse, un autre son fils, et un troisième les deux élèves qui lui avaient été confiés. En vain ils prodiguèrent l'or pour retrouver quelques restes de leurs amis; toutes les fouilles faites alors et depuis n'ont abouti à aucun résultat. Il en fut de même de la population de Goldau, qui périt toute entière, à l'exception d'un très petit nombre qui, se trouvant sur les extrémités de l'éboulement, parvinrent à s'échapper.

On crut d'abord que la catastrophe avait été causée par une explosion volcanique, car l'on avait vu des tourbillons de flammes et de fumée traverser la vallée en même temps que le torrent de débris; mais ces tourbillons provenaient d'un tas de bois que des charbonniers réduisaient en charbon et qui avait été emporté. Il est à remarquer qu'il périt très peu de bétail, en proportion du nombre qui se trouvait soit dans les étables soit sur les paturâges; presque tous les animaux qui étaient en liberté se sauvèrent avant que la catastrophe eût atteint son point culminant; sans doute que leur instinct leur fit pressentir le danger.

Aussitôt que le désastre, qui avait frappé cette malheureuse contrée, fut connu, des secours arrivèrent de tous les points de la Confédération. Lucerne, Zurich et Zoug envoyèrent des ouvriers à leurs frais. Berne fit parvenir de l'argent et envoya cent ouvriers pour s'occuper des travaux les plus urgens. Mais ces travaux étaient immences; il s'agissait de creuser un nouveau canal à l'Aa, torrent qui descend du Rigi et dont les eaux commençaient à s'épancher dans les lieux les plus bas et à former des mares considérables. Il fallut aussi établir une nouvelle route au milieu de ces décombres et le long du lac de Lowerz. Tous ces travaux offraient tant de difficultés qu'on dut les abandonner pour le moment, faute d'un concours suffisant de moyens pour les mener à leur fin. Les dons en argent, destinés aux malheureux échappés au désastre ou qui étant absens lors de l'éboulement avaient perdu toutes leurs propriétés, s'élevèrent à environs à 125,000 francs de Suisse.

Plus de trente ans se sont écoulés depuis ce désastre, et la vallée de Goldau offre encore le plus triste spectacle. Une longue traînée de ruines entièrement stériles remplit l'espace entre le Rigi et le Rossberg; ce sont des collines sans formes et sans verdure, des rochers à pic, quelquefois grands comme des maisons, entassés les uns sur les autres. A peu près sur l'emplacement où était Goldau, on a bâti une chapelle et une auberge; ce site se trouve sur la base du Rigi, il est moins hideux que les autres parties de ce désert; çà et là on voit quelques cabanes où l'on resserre le fourrage; quelques essais de culture

se font apercevoir, particulièrement au pied du Rigi et à l'extrémité du lac de Lowerz, où une plus grande quantité de limon et de terre glaise ont nivelé le sol. Mais bien des siècles s'écouleront, bien des générations passeront, avant que la stérilité complète de cette surface soit vaincue et que toutes ces mares croupissantes aient disparu. Les élémens et leur puissant auxiliaire, le temps, travailleront à émousser les arêtes de ces rochers; peu à peu ceux-ci se couvriront de mouse, les intervalles qui les séparent se combleront de leurs débris, que l'action incessante des élémens changera en terre végétale, et après un laps de temps sans doute très long, ce désert sera peut-être couvert d'une brillante végétation, et une nouvelle population cultivera ce sol ravi à ses ancêtres. Puisse-t-on ne pas voir alors une catastrophe semblable à celle de 1806, convertir de nouveau en ruines une contrée déja si cruellement éprouvée! Malheureusement cet accident peut se renouveler tant que des couches de la montagne ne reposeront pas sur le terre-plein de la vallée. Il paraît que le phénomène est épuisé du côté d'Arth; mais il n'en est pas de même à l'égard de Lowerz et du Steinerberg; et le désastre serait beaucoup plus grand s'il s'étendait de ce côté, vu que cette partie du pays est très populeuse et que si le lac de Lowerz venait à être comblé par l'éboulement, ses eaux, refoulées vers la vallée de Schwyz, detruiraient tout jusqu'au lac des quatre-cantons. Des éboulemens de rochers plus ou moins considérables, ont eu lieu du sommet du Rossberg depuis 1806, mais ils se sont tous épanchés sur les anciennes ruines et n'ont pu de la sorte causer de dommage, si ce n'est en détruisant les sentiers qui traversent ce désert et qui servent de voies de communication d'un village à l'autre.

LE CANTON D'APPENZELL.

Quel que soit le point de départ que l'on choisisse pour arriver au canton d'Appenzell, on est obligé de s'élever considérablement au dessus des plaines environnantes de la Thurgovie et de la vallée du Rhin. Tel qu'une île au milieu d'un lac, ce petit pays est entièrement enclavé dans le canton de St.-Gall, qu'il domine de toutes parts comme un observatoire; aussi nulle contrée n'est plus riche en magnifiques points de vue. Sa surface est couverte de montagnes et de collines, entrecoupées d'une multitude de vallées et de profonds ravins; au sud s'élève une triple enceinte de hautes montagnes, dont quelques sommités bizarrement conformées atteignent la limite des neiges éternelles; la plus élevée est le Hoch-Sentis, qui est de 7640 pieds audessus de la mer. La position de ce canton explique le climat froid et variable qui y régne; cependant ce n'est pas à cette cause que l'on attribue la négligence apportée dans la culture des terres, mais bien à l'indifférence de ses habitans, qui préfèrent la vie de bergers ou l'industrie manufacturière aux travaux agricoles.

Le pays offre dans son ensemble l'aspect d'une vaste prairie, couverte de la plus belle verdure, et parsemée d'une multitude d'habitations entourées d'arbres fruitiers, plus particulièrement cependant dans les Rhodes-extérieurs; des bouquets de sapins, des collines verdoyantes, des fontaines nombreuses et abondantes, des ruisseaux, des ponts rustiques où aboutissent une multitude de jolis sentiers, diversifient agréablement les accidens des charmans paysages qui embellissent ce canton.

On ignore quels furent les premiers habitans de cette contrée; ce n'est que du commencement du sixième siècle que datent les premières notions historiques qui sont parvenues jusqu'à nous; il est vraisemblable qu'avant cette époque le pays, au moins dans sa partie intérieure, était à peu près désert et couvert de sombres forêts habitées par des ours, des loups, des buffles, des sangliers, des lynx, des bouquetains, des cerfs etc. Des Allemands, repoussés de la plaine par leurs ennemis ou pour faire la guerre au gibier, vinrent habiter cette sauvage région; bientôt ils s'augmentèrent, et d'autres émigrans s'établirent à côté des premiers; les forêts s'éclaircirent, les animaux féroces se retirèrent dans les lieux inaccessibles. Cependant ce ne fut que sous la domination des Francs et lorsque, au septième siècle, le christianisme eut commencé à pénétrer dans ces âpres contrées, que la population y prit quelque stabilité; les chasseurs se transformèrent en bergers et les mœurs s'adoucirent. Mais l'abbé de St.-Gall ayant obtenu des droits de souveraineté sur une grande partie du pays, l'inféoda à divers nobles qui réduisirent les habitans à la plus dure servitude. Le pugilat étant alors en pleine vigueur, les annales du pays ne font dès-lors plus mention que des brigandages, des guerres, des meurtres et des pillages, qui se succédaient continuellement, particulièrement lors des démélés de l'abbaye de St.-Gall et des évêques de Constance, pendant lesquels ce malheureux

pays fut plusieurs fois horriblement ravagé. Les baillis, qui représentaient les abbés de St.-Gall, exerçaient une tyrannie qui devint à la fin tellement insupportable, que les Appenzellois, excités par l'exemple des victoires des nouveaux cantons suisses, commencèrent à apprécier leurs forces. En 1395, ils s'opposèrent avec énergie aux actes tyranniques de l'abbé Cunon de Staufen; en 1400 plusieurs communes formèrent une ligue offensive et défensive avec la ville de St.-Gall, et deux ans après ses habitans prirent les armes, chassèrent les baillis et détruisirent leurs châteaux; aidés par quelques auxiliaires de Schwyz et de Glaris, avec lesquels ils venaient de contracter une alliance, ils bravèrent la puissance de la noblesse des villes de l'empire et du clergé, battirent leurs troupes dans une sanglante rencontre au Speicher *) et les forcèrent d'accepter la paix. En 1405, ils mirent en déroute l'armée du duc Fréderic d'Autriche, puis, prenant l'offensive, ils devinrent la terreur de leurs ennemis. En peu de temps ils conquirent douze villes et soixante quatre châteaux; et bientôt l'abbé de St.-Gall, qu'ils avaient fait prisonnier, fut obligé de se mettre sous leur protection. Mais la conquête la plus précieuse et la plus durable que firent les Appenzellois, fut celle de leur liberté et de la considération des cantons suisses, avec lesquels ils s'allièrent en 1411, quoique ce n'ait été qu'en 1513 que le pays d'Appenzell fut admis au nombre des cantons. Son nom ne date que de l'an 1402; avant ce temps on appelait ses habitans simplement *gens de la montagne*; mais comme à cette époque le bourg d'Appenzell était le point de réunion des confédérés, ils en prirent dès-lors tous le nom.

Pendant la guerre qu'ils soutinrent pour leur indépendance, les Appenzellois se présentèrent devant Constance, où ils restèrent trois jours consécutifs, espérant que les bourgeois et la garnison sortiraient pour accepter le combat; mais ceux-ci se tinrent prudemment derrière leurs murailles. Cependant l'évêque, qui ne pouvait punir cette audace par des armes temporelles, employa les armes spirituelles en excommuniant ses ennemis, qui déja étaient au ban de l'empire; mais ceux-ci s'embarrassant fort peu d'un ban auquel ils ne comprenaient rien, continuèrent à saccager les terres de l'abbé; les prêtres qui ne voulurent pas continuer leur fonctions furent chassés ou battus. Enfin, après la paix, les Appenzellois furent relevés du ban, à condition de réparer tout le mal qu'ils avaient fait en tuant, pillant et incendiant.

En 1425 ayant de nouveau refusé de reconnaître les droits de l'abbé de St.-Gall, on eut encore recours aux grands expédiens, en les faisant excommunier par le pape; l'évêque de Constance leur notifia l'interdiction qu'il fit placarder au portes des églises. Les Appenzellois s'en inquiétèrent fort peu; mais lorsque les prêtres refusèrent partout d'officier, on assembla la Landsgemeinde au complet, et on procéda au vote pour savoir si l'on accepterait l'interdiction ou non. La majorité s'étant prononcée pour la négative, l'assemblée déclara naivement la *chose* que l'évêque de Constance leur avait envoyée au nom du pape, nulle et non avenue, et ordonna aux prêtres de continuer leurs fonctions; les récalcitrans furent chassés et fustigés, d'autres eurent leurs maisons pillées et dévastées, quelques-uns même furent assommés; plusieurs d'entr'eux, intimidés ou convaincus par des moyens aussi persuasifs, reprirent leurs fonctions comme par le passé.

Le canton d'Appenzell est un des plus petits de la Suisse; il a quatre lieues du nord au sud, neuf de l'est à l'ouest, et 52,000 habitans, qui vivent sur une surface de 19 lieues carrées, soit environ 2736 par lieue carrée. De cette population, on compte 11,000 âmes dans les Rhodes intérieurs et 41,000 dans les Rhodes extérieurs; ce qui fait 3660 habitans par lieue carrée pour ces derniers. En 1380 on comptait 2070 habitans dans les Rhodes intérieurs; en 1766 il y en avait 13,000, et dans les Rhodes extérieurs 38,000, différence qui provient de l'état de l'industrie et de la prospérité toujours croissante des derniers, tandis que l'inverse a eu lieu chez les premiers.

La première église du pays fut bâtie en 780 à Hérisau, à une lieue et demie de St.-Gall; et, près de trois cents ans plus tard seulement, une seconde fut érigée dans l'intérieur du pays à Appenzell: c'est à cette époque environ que le paganisme en disparut entièrement. En 1302 une troisième église fut bâtie à Teufenau; celles de Hundwyl, Urnæsch, Gais, Trogen, Grub, et Teufen furent construites au quinzième siècle, et presque toutes les autres au dix-septième ou au commencement du dix-huitième, excepté celle de Brulisau qui date de l'an 1831. La liberté des opinions, et l'aversion pour toute contrainte qui a toujours caractérisé les Appenzellois, donnèrent un facile accès à la doctrine de Zwingle, qui se répandit rapidement parmi eux dès l'an 1522; et le

*) Voyez la première livraison du tome Ier de *l'Album de la Suisse pittoresque*.

repos public n'aurait peut-être jamais été troublé, si des meneurs n'avaient pas fanatisé le peuple. En 1524 la Landsgemeinde décréta que les ministres de Dieu ne devaient prêcher autre chose que ce qui était conforme à l'Evangile et à la vérité. En 1532 le sang fut près de couler dans le bourg d'Appenzell, où les réformés étaient les plus faibles. Cependant trois ans après, la Landsgemeinde nomma pour landammann un protestant nommé Eisenhut, homme respectable, mais qui fut accusé en pleine assemblée d'avoir soustrait un drapeau que l'on avait conquis sur les St.-Gallois, et de l'avoir rendu à ceux-ci pour de l'argent, puis de s'être approprié une partie des sommes provenant des pensions étrangères. L'accusateur était un nommé Buchler, homme vindicatif et intrigant, qui, pour parvenir au but qu'il se proposait, s'était d'avance formé un parti parmi les gens du peuple. Cette inculpation causa un si grand tumulte, que l'assemblée fut obligée de se dissoudre sans avoir pu parvenir à un vote. Huit jours après le double conseil qui s'était assemblé dans la maison de ville, fut dispersé par Buchler qui s'y était rendu avec quelques centaines d'hommes armés. Une seconde Landsgemeinde eût le même résultat que la première; les faibles autorités étaient sans force pour reprimer de pareils désordres.

Cependant les St.-Gallois demandèrent satisfaction aux Appenzellois de l'injure qui leur était faite par l'accusation portée contre leur landammann Eisenhut; on eut égard en tous points à leur demande, on reconnut même que Buchler était un imposteur et qu'il serait châtié comme tel. Mais telle était l'impuissance des autorités contre le despotisme populaire, que, quoiqu'il eût été constaté qu'il n'avait jamais existé de drapeau Saint-Gallois à Appenzell, Buchler et ses adhérens obtinrent par des vociférations et des menaces que le landammann Eisenhut fût mis dans les fers, contre la conviction des juges et des conseils. Sachant bien qu'il n'avait aucune justice à attendre, ce magistrat s'évada de sa prison et se rendit à Einsiedlen, où il suspendit ses fers dans la sainte chapelle, puis il revint à Altstetten, où il mourut de chagrin, après avoir inutilement invoqué le droit fédéral.

Dès-lors Buchler joua le rôle de maître; à la première Landsgemeinde, tous les fonctionnaires qui n'avaient pas approuvé sa conduite, furent dépossédés de leurs emplois et remplacés par ses créatures. Pour se venger des St.-Gallois, il répandit des calomnies contre leurs magistrats et par de perfides insinuations il excita ses compatriotes à des actes contraires aux traités conclus avec eux. Les habitans des Rhodes extérieurs, indignés de tant de perfidie, se rendirent en masse à Appenzell, écartèrent du nombre des conseillers tous les partisans de Buchler et obtinrent un jugement par lequel celui-ci fut déclaré déchu de tous ses droits civils et politiques; mais étant parvenu à renforcer son parti, il revint à Appenzell et chassa de nouveau ses adversaires, auxquels il fit subir toutes sortes de mauvais traitemens.



Les cantons suisses crurent qu'il était enfin temps d'intervenir: sur la demande de St.-Gall, les parties furent assignées à paraître devant une diète extraordinaire, convoquée à Bade pour le 2 février 1539; mais le deputé qu'Appenzell avait délégué, se retira, sous prétexte que le discours prononcé par le député de St.-Gall en diète, contenait des paroles offensantes. La diète, réunie de nouveau, exigea d'Appenzell que Buchler fût puni. Alors les conseils de cet état prononcèrent un jugement par lequel celui-ci fut déclaré coupable, condamné à se retracter, et à payer une amende de 200 florins, et privé de la faculté d'exercer ses droits politiques dans le pays. Buchler appela de cette sentence aux douze cantons, et eut l'impudence de se rendre en personne devant la diète assemblée à Bade; mais là il fut aussitôt incarcéré, et il ne fut relâché qu'après que la diète eut confirmée la sentence prononcée sur lui.

Les deux confessions vécurent dès-lors longtemps dans une parfaite union; leurs prédicateurs prêchaient la tolérance et la charité chrétienne; jamais le pays d'Appenzell n'avait été dans un état plus prospère, les fabriques de toiles se multipliaient, le commerce devenait florissant; mais des prêtres zélataires et l'arrivée des capucins à Appenzell provoquèrent de nouveaux troubles; les protestans, persécutés, furent obligés de quitter le bourg, et la guerre civile aurait éclaté sans l'intervention des cantons suisses. Mais lorsqu'en 1596 les Rhodes intérieurs s'allièrent sécrètement avec l'Espagne, il n'y eut plus de paix possible. Alors les deux parties résolurent d'un commun accord de se séparer: Trogen devint le chef-lieu des Rhodes extérieurs ou protestantes, et Appenzell resta le chef-lieu seulement des Rhodes intérieurs ou catholiques. Celles-ci n'ayant pas tardé à reconnaître combien d'avantages ils avaient sacrifiés par cette séparation, tentèrent, au moyen de la médiation des cantons de Lucerne, Schwyz et Uri, de rétablir l'ancien ordre des choses; mais tout fut inutile.

Depuis cette époque, les Rhodes intérieurs et extérieurs forment deux républiques distinctes et absolument indépendantes, ayant l'une et l'autre leur assemblée générale, qui se compose de tous les citoyens âgés de plus de dix-huit ans et ayant droit de voter. Cette assemblée est en possession du pouvoir souverain; elle nomme toutes les années les deux landammanns, le landstatthalter, le trésorier, le landshauptmann, l'inspecteur des bâtimens, le porte-enseigne etc. Les Rhodes extérieurs ont leur double conseil, qui est la première autorité après la Landsgemeinde; il nomme à diverses charges, fait des ordonnances, etc. Vient ensuite le grand conseil qui est le pouvoir exécutif et judiciaire; le petit conseil est un tribunal de seconde instance. Les Rhodes intérieurs ont leur grand conseil, qui propose des lois à la Landsgemeinde, et qui réunit les pouvoirs administratifs et judiciaires; puis un petit conseil et un conseil hebdomadaire ou tribunal de première instance. Leur landsgemeinde s'assemble toutes les années à Appenzell, celle des Rhodes extérieurs alternativement à Trogen et à Hundwyl.

Les habitans des Rhodes intérieurs sont, par leur originalité et leurs mœurs, une des peuplades alpestres les plus intéressantes qu'il y ait en Suisse; ceux qui s'occupent exclusivement des soins du bétail, sont généralement d'une taille au-dessus de la moyenne; ils sont bien conformés, agiles et forts, plutôt bruns que blonds. Leurs mœurs sont rudes, ils ont même quelque chose de sauvage dans leur extérieur; ils sont irritables dans leurs passions et ont la reputation d'être querelleurs et batailleurs. La vivacité de leur esprit et l'originalité de leurs réparties sont connues; cependant ils sont généralement sans culture, car dans ce pays les moyens d'instruction n'ont pas dépassé la première enfance, et tout chez ces pâtres porte encore les traces du caractère des premiers habitans, leurs bonnes et mauvaises qualités sont celles des peuples à demi sauvages. Toute espèce de gène leur est insupportable, aussi leurs habitudes s'en ressentent, comme leur costume. Naguère encore celui-ci se composait d'un pantalon en toile très court, ou plutôt d'un demi pantalon, car il lui manquait toute la partie supérieure, que nous considérons comme la plus essentielle; puis d'une veste très courte aussi; ensorte qu'entre ces deux pièces de leur accoutrement, il restait un intervalle qui laissait librement déborder leur chemise, et pour parer à tous les inconveniens qui pouvaient en résulter, ils s'efforcaient à chaque instant de relever leur culotte en faisant un geste qui ajoutait encore au ridicule de leur costume. Cependant cet inconvénient était bien moins le résultat du manque d'étoffe que de l'absence de bretelles; car, le croirait on! chez les Appenzellois cet objet qui nous est si indispensable, est d'une introduction toute récente. Dabord ils ne portèrent qu'une bretelle, puis, tombant dans un autre extrême, ils en portèrent deux de large dimension, de couleur rouge et chargées d'ornemens en laiton. Dès-lors la veste en toile devint moins nécessaire, et l'Appenzellois se contentait ordinairement, en été du moins, de sa chemise, de son pantalon et de ses bretelles; à quoi il faut pourtant ajouter un petit chapeau triangulaire de feutre; quant aux bas et aux souliers, il en faisait fort peu usage. Mais le pâtre de cette contrée devait aussi marcher dans la route du progrès; il a réformé son costume; ses culottes ou ses pantalons se sont alongés; il porte encore la veste en toile, qui est plutôt une espèce de blouse très courte, et qui remplace les chemises de bergers que l'on portait autrefois dans le pays; son chef est couvert, au lieu de chapeau, d'une calotte en cuir noir, bordée de couleurs tranchantes.

(La fin au numéro prochain.)

IMPRIMERIE DE C. A. JENNI, A BERNE.

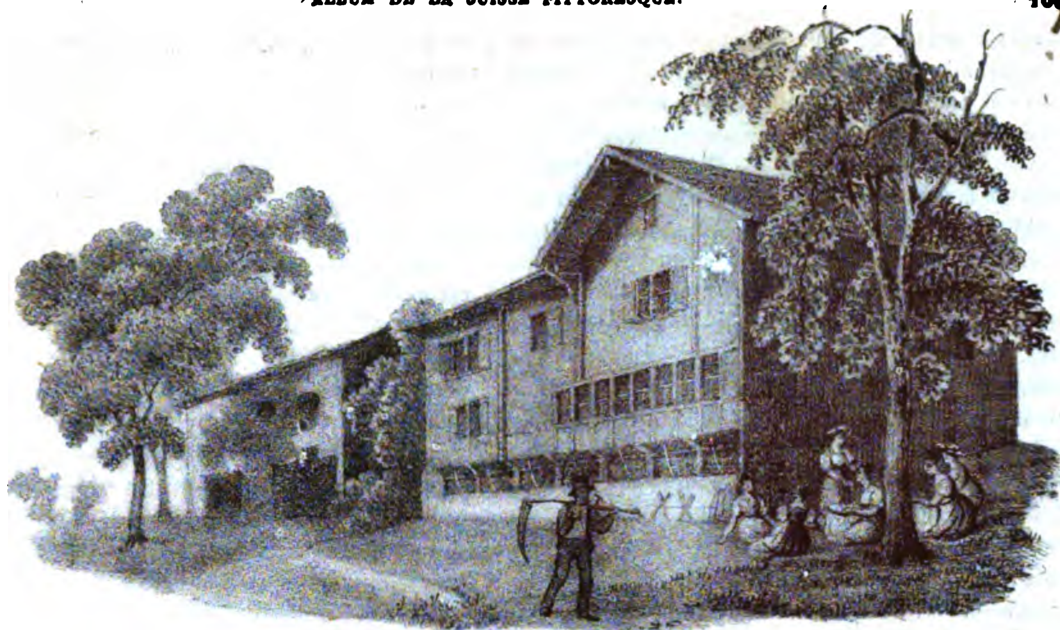


Unspunnen.



COSTUMES D'APPENZELL. | Appenzeller Trachten.

Rhodes intérieurs. | Inner Rhoden.



LE CANTON D'APPENZELL.

(Second article.)

Par un beau dimanche, si un jeune homme a l'intention de plaire, son costume sera plus soigné; sa chemise est blanche comme la neige, ses culottes ou pantalons sont en peau jaune, sinon en toile teinte en jaune, car le jaune est de rigueur, et plus il approche du jaune d'œuf, plus il fait de sensation. Des bas blancs, roulés sur les culottes, et des souliers bien ferrés et graissés terminent le costume des extrémités inférieures. Quant à la partie supérieure, elle n'est couverte que par la chemise et par un gilet rouge écarlate, étincelant de deux rangs serrés de boutons en métal blanc. Ce gilet ne se ferme jamais, car il cacherait une des parties des plus caractéristiques du costume, et que l'on cherche à mettre en évidence; ce sont les brételles, si longtemps méprisées, qui maintenant constituent une partie intégrante du costume; elles sont noires ou d'une couleur sombre; à l'endroit qui les joint sur la poitrine on voit briller, découpés en laiton, les noms et prénoms ou les lettres initiales du nom de celui qui les porte. Un mouchoir passé autour de son cou est noué par devant et serré par un anneau d'argent. La calotte en cuir bien noirci complète le costume. Dès que sa toilette est terminée, notre dandy appenzellois, assuré de faire des conquêtes, sort de chez lui d'un air radieux et satisfait, et se dirige vers le chef-lieu pour se mêler à la foule qui, attendant devant l'église l'heure du service divin, passe en revue les beautés affublées de leurs plus beaux atours et qui se pressent autour des portes du temple. Si le choix du jeune homme est déjà fixé, il va chercher sa belle et la conduit par le petit doigt de la main gauche jusqu'à l'église; au sortir de là il la mène à l'auberge, où ils restent jusque bien en avant dans la nuit. A cet égard il n'y a pas plus de contrainte que pour autre chose; l'Appenzellois se croirait lésé dans ses droits, s'il était obligé de quitter les auberges à une heure fixée; aussi il y reste jusqu'au matin à jouer aux cartes, à boire, chanter et tapager. Du reste il est de rigueur qu'il reconduise chez elle la jeune fille; mais l'usage si répandu dans la Suisse allemande, en vertu duquel les jeunes gens des deux sexes passent la nuit ensemble, n'est point reçu dans ce canton.

Le beau sexe d'Appenzell n'a rien de la rudesse des hommes; au contraire les jeunes filles ont les traits fins et délicats; l'expression de leur physionomie est douce et agréable, leur taille est bien prise et bien proportionnée; mais on dit que ces agrémens disparaissent promptement après le mariage; du reste les femmes passent pour être bonnes ménagères. Leur costume est assez gracieux; ordinairement elles portent des

jupes courtes, de couleur rouge; un corsage de de diverses couleurs serre leur taille; par-dessus est une collerette aussi de couleur indéterminée; leurs manches de chemise sont retrouissées jusqu'au-dessus du coude, où elles sont retenues par un large bracelet; en hiver elles ajoutent une jaquette en laine, brune ou noire, un petit bonnet rouge avec des rubans de même couleur leur couvre la tête. Mais dans les grandes occasions les femmes et les filles portent une coiffure qui les distinguant les unes des autres: c'est un petit bonnet chamarré de broderies, qui est fixé sur le derrière de la tête au moyen d'un grosse épingle en métal; des deux côtés partent deux ailes qui se joignent sur la nuque; ces ailes sont noires, avec la différence que chez les femmes mariées elles sont doublées en mousseline blanche. En été, au moins pendant les jours de semaine, les jeunes filles, quand elles sont dans leur maison, ou qu'elles s'en éloignent pas, ont pour l'ordinaire les pieds et les jambes nues. Autrefois, en grande tenue, elles portaient des bas rouges; car le rouge est la couleur de prédilection des Appenzellois; dans l'intérieur des maisons on voit même partout dominer les étoffes rouges.

Le laitage et ses produits forment l'unique nourriture du pâtre appenzellois; la classe des fabricans se nourrit principalement de pommes de terre, de légumes et de café, dont on fait un usage immoderé; ceux qui sont dans l'aisance ajoutent à cela la viande et les fruits secs; le cidre remplace partout le vin. Une grande friandise pour eux est le miel et les fritures.

L'Appenzellois est grand amateur des amusemens, des réjouissances et fêtes publiques, et il ne perd jamais l'occasion d'en profiter; ces occasions sont très-nombreuses, malgré les restrictions des autorités, qui cherchent à empêcher ces réunions souvent suivies d'accidens plus ou moins funestes, quoiqu'elles aient toujours lieu sous l'inspection de quelque magistrat. Ordinairement ces jeux se composent d'exercices gymnastiques; jeunes et vieux, filles et garçons sont également avides du spectacle de ces sortes de divertissemens. Dans les Rhodes extérieures, il y a plus de sévérité dans les réglemens à l'égard des jeux; par exemple les jeux de hasard, les jeux de cartes et la danse y sont défendus à quelques exceptions près; mais dans les Rhodes intérieures il y a beaucoup plus de liberté ou plutôt de licence à cet égard.

On ne trouve point de villes dans le canton d'Appenzell, mais on y voit des bourgs bien bâtis, ornés de bâtimens qui ne dépareraient aucune capitale, de beaux villages, une multitude de hameaux et de maisons disseminées sur toute la surface du pays. A l'exception de Trogen et de Herisau, ces maisons sont assez généralement bâties en bois et couvertes de bardeaux. Dans les Rhodes extérieurs la plus grande partie des habitations sont peintes en couleur, propres et bien entretenues, ornées d'un grand nombre de croisées, et meublées avec plus de luxe que de goût. Dans les endroits isolés et dans les lieux où l'industrie déploie moins d'activité, tels que dans les Rhodes intérieurs, les maisons ont conservé leur modeste apparence, et le bois dont elles sont construites garde sa couleur naturelle. Elles se composent d'un rez-de-chaussée, consistant ordinairement en deux chambres et une cuisine, et d'un étage supérieur, où se trouvent les chambres à coucher de la famille. A côté de l'habitation principale se trouve un bâtiment y attenant et qui renferme les écuries. Dans les Rhodes exterieurs, outre ces appartemens, se trouve un grand espace qui tient toute la longueur du bâtiment et qui occupe l'entresol ou plus communément une espèce de souterrain; c'est là que sont établis les métiers à tisser, qui fabriquent cette belle mousseline, dont se parent les dames de toutes les villes de l'Europe, et qui procurent l'aisance généralement répandue parmi les habitans des Rhodes extérieurs. 10,200 personnes de cette partie du canton s'occupent de cette branche d'industrie, sans mentionner les autres genres d'étoffes qui s'y confectionnent également. Il y a des chefs d'ateliers qui occupent plusieurs centaines de tisseurs et quelques milles brodeuses des Rhodes intérieurs, de l'Allemagne ou de la Thurgovie et de l'étranger. Cette industrie a été introduite dans le canton au milieu du seizième siècle, mais depuis l'époque où les catholiques et les protestans séparèrent leurs intérêts, elle a considérablement déchu dans les Rhodes intérieurs, qui sont bien en arrière des Rhodes extérieurs ou réformées, sous ce rapport et sous celui de la prospérité matérielle.

En entrant dans une habitation des Rhodes intérieurs, on aperçoit au lieu de métiers de tisserans, trois ou quatre, quelquefois même six ou sept jeunes filles, dans une grande chambre au rez-de-chaussée, assises sur un banc qui occupe toute la longueur de l'appartement le long des fenêtres, auxquelles elles tournent le dos, chacune penchée sur un métier à broder, tendu d'une blanche mousseline, où de leurs mains habiles, elles brodent artistement des fleurs dont les formes et les dessins varient à l'infini. Au

fond de la chambre, est la mère qui fait les préparatifs du repas de toute la famille; pendant que le père et les fils sont hors du logis occupés soit auprès du bétail soit dans les prairies. Ce principal appartement, ainsi que toute la maison, est tenu proprement; il sert de salon de compagnie et de chambre à manger; la partie de devant est garnie dans toute sa longueur de fenêtres très rapprochées les unes des autres; l'ameublement se compose d'une table et de bancs sur trois côtés; de quelques escabeaux et d'un grand poële de faïence en gradins, qui sert d'escalier pour monter à l'étage supérieur par une ouverture pratiquée au plafond, qui est fort bas. Dès que les premiers froids se font sentir en automne, ce poële est chauffé de manière à entretenir une chaleur de 17 à 18 dégrès (Reaumur) dans l'appartement où les jeunes brodeuses, les jambes et les bras nus, bravent les rigueurs de la saison. Une horloge en bois, quelques images de saints cloués aux parois, une tablette sur laquelle sont rangés des plats et des assiettes en faïence bien propres, complètent l'ameublement. Autrefois les cuisines n'avaient point de cheminées, la fumée se repandait dans l'intérieur des maisons, qui en étaient tellement noircies qu'elles paraissaient en quelque sorte carbonisées.

Pendant les beaux jours d'été on voit, sur une verte pelouse, à l'ombre d'un grand arbre, les jeunes beautés d'Appenzell dans leur joli costume bigarré, l'aiguille à la main, le tambour sur les genoux, déployer leur talent tout en causant et folâtrant. Si quelque jeune garçon ou quelque étranger vient à passer près d'elles, la curiosité fait lever toutes ces têtes affublées de bonnets rouges; les rieuses sont intarissables en commentaires et en épigrammes.

Les Rhodes intérieurs reçoivent annuellement 30,000 florins des Rhodes extérieurs pour les journées de ses brodeuses; cependant cette industrie est d'un rapport bien mince et bien précaire; car une ouvrière ne gagne que trois à quatre batz par jour lorsque la marchandise est recherchée, sinon leur gain se réduit souvent à deux batz. Aussi les classes inférieures, dans cette partie du canton, sont pauvres; à chaque pas on est assailli par une foule de mendians. La misère fut particulièrement grande l'an 1817, par suite de la disette qui se fit sentir cette année, surtout dans ce canton; mais dès-lors les communes des Rhodes extérieurs ont pris des mesures pour extirper la mendicité chez elles en établissant des fonds pour secourir les pauvres, qui sont aussi en assez grand nombre dans cette partie du pays, quoiqu'on y voie actuellement fort peu de mendians.

L'habitant des Rhodes intérieurs n'est du reste point amateur des innovations; il cultive ses terres, ses prairies comme le faisaient ses pères; aussi ne produisent-elles que la moitié de ce quelles pourraient rapporter; il soigne son beau bétail, il fabrique son fromage de la même manière que cela a toujours eu lieu; aussi le fromage maigre est-il immangeable pour celui qui n'y est pas habitué; celui que l'on appelle gras ou de première qualité est rare et ne peut être comparé au fromage de Gruyère ou à celui de l'Emmenthal. On prépare en revanche beaucoup de beurre qui est un objet d'exportation important.

Autrefois le pays était immensément riche en forêts; mais par suite de la manière dont elles ont été administrées et exploitées jusqu'ici, elles sùffisent à peine à la consommation intérieure. Le gibier est très rare aussi; les bêtes fauves ont disparu avec les forêts; le dernier ours a été tué en 1673, le dernier loup en 1695, le dernier sanglier en 1658 et le dernier cerf en 1600. Les bouquetins sont inconnus; quant aux chamois, on en croyait la race à jamais detruite dans le pays et on avait cessé de leur faire la chasse; dès-lors ils ont recommencé à se multiplier. Les torrens et les ruisseaux, qui sont en grand nombre dans ce canton, sont peu poissonneux. La Sitter est le courant d'eau le plus considérable; c'est plutôt un torrent qu'une rivière, elle doit avoir emprunté son nom du latin *sunt tria*. De ses trois sources situées au pied de la chaîne du Sentis, l'une sort du Seealpsee qui est le plus grand lac du canton; il a une demi lieue de longueur et un quart de lieue de largeur.

(La suite au numéro prochain.)

L'INTRÉPIDE MESSAGÈRE.

Les troupes de l'empire avaient été défaites dans quatre batailles; la ligue de Souabe était fatiguée, ses meilleurs soldats étaient tombés. Mais, quoique l'empereur eût vu de ses propres yeux la ruine de ses états héréditaires, il ne pouvait encore se décider à conclure la paix; il voulait écraser les suisses par un coup décisif. A cet effet il remua toute l'Allemagne pour recruter ses armées; les princes et les villes impériales envoyèrent leurs contingens. Les suisses, quoique vainqueurs, désiraient la paix sans craindre la puissance de l'empire. Ils écrivirent dans ce sens à l'empereur, en ajoutant, que si



d'un côté, ils étaient prêts à déposer les armes, de l'autre ils sauraient défendre leurs droits et leur liberté contre toute agression. La missive fut confiée à une jeune fille de la Thurgovie pour la porter à l'empereur, qui se trouvait alors à Constance avec les princes de l'empire. Le droit des gens était si peu respecté à cette époque que le plus souvent on confiait de pareils messages à un prêtre ou à une femme. La jeune fille se rendit donc à Constance, où elle arriva sans accident. Elle remit ses dépêches et attendit la réponse. Des soldats étaient dans la cour du bâtiment occupé par l'empereur; l'un d'eux s'approche d'elle et lui demande d'un air railleur: „Que font les Suises? — Ils vous attendent. — Combien sont ils? assez pour vous chasser. — Ce n'est pas une réponse. — Eh! vous deviez les compter lorsque vous étiez au Schwaderloch (où les impériaux furent battus) mais la peur vous aveuglait". L'interlocuteur fronça les soucils et continua: „Ont ils à manger, les suisses? — Eh! sans doute, comment vivraient-ils sans cela.» Le soldat voulant l'effrayer, porta d'un geste menaçant la main à son épée; mais sans paraître s'émouvoir la jeune messagère lui dit: „Ah! vraiment, tu es fameux, toi, avec ta vaillance, tu aurais le courage de couper la tête à une jeune fille! va donc trouver nos guerriers, puisque tu es si brave, ils sauront mieux te répondre que moi.» Cette réplique mit tous les rieurs du côté de la jeune thurgovienne. L'empereur ne daignant point lui accorder la réponse qu'attendaient les Suisses, elle s'en retourna sans être plus inquiétée. Quelque temps après, l'armée de l'empire éprouva une entière défaite à Dornach.

RICHTERSCHWEIL.

Parmi les grands et beaux villages qui embellissent et animent les bords du lac de Zurich, celui de Richterschweil est le premier que l'on rencontre le long de la rive occidentale, en venant du canton de Schwyz. Aussitôt que l'on a franchi la frontière, on s'aperçoit que l'on se trouve au milieu d'une population nombreuse et industrielle. Parmi les 3060 habitans de Richterschweil, on compte beaucoup de fabricans et de négocians; et le grand nombre de beaux bâtimens que ce village renferme atteste l'aisance et l'industrie des habitans.

Richterschweil est situé dans le district de Horgen au fond d'un golfe considérable; sa situation est des plus agréables. Derrière le village s'élèvent des côteaux verdoyans, couverts de vignes, d'arbres et de beaux vergers. Rien de plus beau et de plus varié que les points de vue que l'on découvre de ces hauteurs qui offrent un but charmant de promenade. Les ruines du château de Wædensweil, à demi lieue de là, méritent particulièrement d'être visitées; la vue dont on y jouit sur la partie inférieure du lac est d'une beauté inexprimable. Sur les carrières de Bæch on voit une belle cascade, et le chemin de Wollerau, ainsi que les environs de ce village appartenant au canton de Schwyz, offrent également de superbes sites. Derrière Richterschweil sur l'Esel et la Burghalden, (d'où la vue jointe à ce numéro a été prise), l'horizon est fort étendu et de toute magnificence: il embrasse toute la partie orientale du lac de Zurich, les hautes montagnes du canton d'Appenzell, du lac de Wallenstadt et du canton de Glaris; sur la gauche on aperçoit l'île d'Ufenau qui est aussi le but d'une charmante promenade. Plus en arrière est l'antique ville de Rapperswyl, dont le pont traverse la largeur du lac pour aller joindre l'extrémité de la presqu'île de Hurden que l'on voit s'avancer bien en avant dans le lac.

L'amateur de promenades plus éloignées peut aller à Feusisberg, village du canton de Schwyz, situé sur la pente du Hoch-Etzel à une lieue de Richtersohweil. Du village même et du chemin qui y conduit on découvre des points de vue de toute beauté. Dans l'église et sur le cintre du chœur au dessus de l'autel, on voit représenter l'église catholique triomphante qui foudroie, en peinture, les hérétiques Arius, Luther, Zwingli, Calvin et autres; Rousseau et Voltaire, leurs œuvres à la main, sont également atteints par la foudre du

ciel et culbutés par dessus des démons renversés. Au dessus est écrit: *Les puissances de l'enfer ne la vaincront pas.* Après s'être édifié de la vue de cette peinture allégorique, on peut gravir le Hoch-Etzel, où l'on découvre une étendue de pays immense. La situation de Richterschweil passe pour être d'une grande salubrité; on y prend les eaux et le lait. Trois bonnes auberges s'y font remarquer: les Trois rois, l'Ange et le Corbeau; les deux premières sont commodément arrangées pour la réception des malades. L'endroit est souvent fort animé par une foule de pélérins qui viennent y débarquer pour se rendre à Einsiedlen.

NOTRE-DAME-DES-ERMITES.

(EINSIEDLEN.)

Nous avons dit dans le numéro 5 de l'*Album pittoresque*, que Saint-Meinrad avait éte assassiné l'an 863 au milieu de la sombre forêt qu'il habitait. Cette solitude ne fut dès lors fréquentée que de temps à autre par quelques dévôts pélerins; la hutte du saint anachorète tomba en ruine, les ronces et les broussailles en prirent possession, et les bêtes sauvages en rendaient l'approche périlleuse.

Quarante ans s'étaient écoulés de la sorte, lorsque Benno, issu d'une noble famille de la Bourgogne, afin de satisfaire son penchant pour la retraite, vint s'établir dans ces lieux, où, à l'aide de quelques compagnons, disposés à l'imiter, il défricha une grande partie des terres environnantes. Sa réputation de piété avait pénétré jusque dans des pays éloignés; Henri Ier, pour honorer ses vertus, lui donna en 925 l'évêché de Metz. Mais son zèle lui attira beaucoup d'ennemis et enfin un cruel traitement. Plusieurs de ces hommes auxquels il avait reproché vivement leurs mœurs déréglées s'emparèrent de sa personne et lui crevèrent les yeux. Le saint homme supporta avec résignation ce malheur, et il retourna sur l'Etzel dans sa solitude, qu'il n'avait quittée qu'à regret. Là il trouva bientôt un ami et un consolateur; Eberhard, duc de Franconie et prévôt de la cathédrale de Strasbourg, renonça aux grandeurs de ce monde pour aller partager la retraite de Benno et consacrer sa fortune à des œuvres de piété. Benno mourut en 940; une des filiales d'Einsiedlen porte encore aujourd'hui son nom.

Eberhard, avec le secours d'hommes puissans, particulièrement de l'empereur Othon I, fit usage de sa fortune pour bâtir une église au-dessus de la cabane de Saint-Meinrad, qu'il fit reconstruire en pierres; et à côté on éleva un autre bâtiment pour y loger quelques pieux cénobites. Déjà du temps de Benno, les habitans, qui étaient succes sivement venus s'établir dans les environs, formaient une commune; l'immense forêt qui naguères couvrait tout le pays, commença à s'éclaircir; les bêtes féroces s'éloignèrent ou furent détruites; les terres défrichées furent cultivées et ensemencées, autant que le permettait l'âpreté du climat. Hermann, duc d'Allemanie, acheta du comte de Rapperswyl le terrain qu'il possédait dans cette contrée et où avait vécu Saint-Meinrad; il fit agrandir les bâtimens, et c'est là que se forma la première communauté de religieux, qui prit la règle du Saint-Benoit et dont Eberhard fut le premier abbé.

A cette époque les mœurs étaient encore d'une extrême barbarie, quoique la civilisation eût fait des progrès depuis le commencement du règne de Charlemagne. Le siècle des crimes dut être celui des remords et de l'expiation: aussi un grand nombre de guerriers, de seigneurs, et même de têtes couronnées, soit qu'ils voulussent expier leurs forfaits, soit qu'ils fussent pour d'autres causes dégoûtés du monde, se renfermaient dans des monastères, ou croyaient racheter leurs péchés par quelque fondation pieuse. Le couvent d'Einsiedlen se peupla ainsi rapidement sous l'égide de l'empereur Othon, qui l'avait destiné pour la noblesse seule. Lorsque Eberhard eut achevé de bâtir le cloître et l'église, on voulut procéder à la consécration de celle-ci; mais, à ce que racontent les annales du couvent, Jésus Christ, entouré d'anges et de saints, descendit lui-même des cieux et consacra la chapelle, dans la nuit du 13 au 14 septembre 948. Le matin, lorsque l'évêque Conrad de Constance entra dans l'église pour faire cet office, il entendit une voix céleste qui s'écria: *Cesse, mon frère! elle est déjà consacrée par Dieu lui-même.**)

Quelques années après, Conrad se rendit à Rome, où, en présence du pape Léon VIII, de l'empereur Othon et de beaucoup de princes et d'évêques, il raconta ce qui s'était passé à Ein-

---

*) *Cessa frater, capella jam divinitus consecrata.* Cette légende, qui n'a été écrite que quatre siècle après l'événement, doit son origine, ainsi que le dit l'historien Muller, à la fausse interprétation de quelques mots latins qui devaient être pris au figuré. Beaucoup d'erreurs, ajoute-t-il, qui sont dues à la même cause, ont eu des suites bien plus fâcheuses pour le monde et pour l'église.

siedlen, lors de la consécration de son église. Par une bulle de l'an 964 le pape déclara véritable cette miraculeuse consécration, et il promit indulgence plénière à tous ceux qui viendraient visiter la sainte chapelle, sur laquelle on a placé une inscription latine, portant: *Ici il y a indulgence plénière detout péché.*

Thietland, duc de Souabe, succéda à Eberhard, qui mourut en 958; mais déjà, en 963, Thietland mourut et Grégoire, fils d'Edouard, roi d'Angleterre et beau-frère de l'empereur Othon, lui succéda comme abbé d'Einsiedlen. Dès lors lui et ses sucesseurs portèrent jusqu'en 1808 le titre de *princes de l'empire.*

Le couvent a éprouvé bien des vicissitudes jusqu'à nos jours. Déjà en 1029 il fut consumé par les flammes, ainsi que l'église; mais la sainte chapelle, qui avait été construite sur l'emplacement de la cellule de St. Meinrad, resta intacte. Dix ans plus tard, lorsque l'on eut rebâti l'église, on y plaça les reliques de ce saint. En 1114 il s'éleva entre le couvent et le pays de Schwyz des différens qui dégénèrent en querelles et durèrent plus de deux-cents ans. Les sombres forêts et les marécages que le comte de Rapperswyl avait cédés au duc d'Allemanie pour y bâtir le couvent d'Einsiedlen, n'avaient jamais été limités, parce que jusqu'à ce moment on n'avait craint aucune contestation à cet égard, vu que la population était alors si rare dans cette contrée, qu'il s'y trouvait des forêts et des pâturages bien au delà de ce que réclamaient les besoins de la population. Mais à mesure que les hommes se multiplièrent, leurs besoins s'accrurent à proportion; on détruisit une partie de ces forêts vierges qui couvraient la croupe des montagnes et descendaient jusqu'au fond des vallées, et on les convertit en pâturages. Les bergers et les bûcherons de Schwyz se rencontrèrent enfin avec ceux d'Einsiedlen; des deux côtés on éleva des prétentions sur le terrain que l'autre occupait. L'abbé d'Einsiedlen porta plainte à l'empereur contre les gens de Schwyz, qui, disait-il, usurpaient les propriétés du couvent; il chercha à prouver, par un acte de l'empereur Henri II, que les dépendances du couvent s'étendaient du côté de Schwyz jusqu'à l'arrête des hautes montagnes qui domine la vallée où est situé le bourg de Schwyz. Les Schwyzois combattirent les prétentions de l'abbé. Néanmoins, eux et leur protecteur, le comte de Lenzbourg, furent condamnés, celui-ci à payer une amende de cent livres et les premiers à restituer les pâturages en litige. Mais les gens de Schwyz, se fondant sur ce qu'ils avaient de tout temps été en possession de ces terres, ne voulurent point céder. Une autre sentence de Conrad III qui confirmait la première n'ayant pas eu plus de succès, ils furent mis au ban de l'empire et excommuniés avec les habitans d'Uri et d'Unterwalden qui les appuyaient. Mais ni les uns, ni les autres ne se laissèrent ébranler par les foudres du pape et de l'empire. Les affaires se compliquaient de plus en plus, lorsque Conrad III mourut, laissant le trône à Frédéric Ier Barberousse, qui, en faveur de son ami, le comte de Lenzbourg, releva ses protégés du ban et de l'excommunication. Les parties se calmèrent pendant quelque temps; mais les démêlés se renouvelèrent plus tard jusqu'en 1217, où on parvint enfin à conclure un arrangement qui parut satisfaire les deux partis. Pendant près d'un siècle il ne fut plus question de ces différens.

Cependant la population s'accroissait, le bétail devenait plus nombreux et la valeur des pâturages augmentait à proportion. Les troupeaux de Schwyz et d'Einsiedlen paissaient réciproquement sur les terres de leurs voisins; leurs gardiens se querellèrent, des rixes sanglantes s'ensuivirent. Le couvent d'Einsiedlen renouvela ses anciennes prétentions, les gens de Schwyz protestèrent et firent des incursions à mains armées sur le territoire de l'abbaye. Des représailles eurent lieu; mais enfin, fatigués de ces éternelles querelles, les deux partis acceptèrent la médiation de Zurich. Un traité allait terminer tous les différens, lorsqu'au jour de l'an 1311 deux hommes notables de Schwyz, qui s'étaient rendus en pélérinage à Einsiedlen avec leurs familles, se promenant devant le couvent, rencontrèrent plusieurs religieux, accompagnés du curé et du maître d'école de l'endroit. Ceux-ci les accostèrent et leur firent de vifs reproches et des menaces au sujet de leurs différens avec leurs compatriotes. Les deux hommes de Schwyz répliquèrent que leurs compatriotes avaient agi selon leur droit et qu'ils étaient des hommes d'honneur, quoiqu'ils ne fussent pas barons comme eux. Aussitôt les religieux, qui étaient armés de longs couteaux, se ruèrent sur les deux envoyés de Schwyz, qui, malgré leur défense courageuse, furent accablés de coups et terrassés. Aux cris que poussèrent les femmes, on accourut, et les combattans furent séparés. Les deux Schwyzois retournèrent chez eux, racontèrent l'offense qu'ils avaient reçue et montrèrent leurs blessures à leurs compatriotes. La colère et l'indignation se répandirent parmi tout le peuple; une landsgemeinde fut convoquée, et on décida à l'unani-

mité d'envoyer par un messager un cartel au couvent d'Einsiedlen. L'abbé promit de tout pacifier et de punir les agresseurs; mais les Schwyzois, jugeant bien que ce prélat n'avait pas assez de pouvoir pour sévir contre des hommes si fier de leur naissance et des familles puissantes auxquelles ils appartenaient, refusèrent d'écouter ses propositions. Alors, pour prévenir des hostilités, l'abbé s'adressa à la ville de Zurich qui, lors des dernières contestations, avait été nommée arbitre dans tous les différens qui pourraient s'élever entre le couvent d'Einsiedlen et les Schwyzois; les uns et les autres avaient selon l'usage fourni des cautions. Dans le cas où l'une ou l'autre parti, refusait de paraître à la citation des arbitres ou de se soumettre à leur jugement, leurs cautions étaient obligées de se rendre dans le lieu où résidaient les arbitres et de vivre dans une auberge aux dépens de leurs cliens, jusqu'à ce que la sentence eût reçu son exécution; ce qui dans certains cas pouvait occasionner des frais considérables. C'est ce qui arriva aux gens de Schwyz. Ils refusèrent opiniâtrement l'arbritage de Zurich et toute espèce d'accommodement par des voies conciliantes, s'en remettant à la sentence de l'empereur, qui alors était en Italie. Leurs cautions se rendirent donc à Zurich, où elles restèrent une demi année et firent une dépense de 600 livres, somme énorme pour ce temps. Ceux de Schwyz, qui avaient été condamnés pour leur désobéissance à payer les frais et une amende de 200 florins, loin de devenir plus accommodans, commencèrent à guerroyer contre les sujets de l'abbaye d'Einsiedlen; tels que les héros d'Homère ils enlevaient le bétail de leurs ennemis, livraient des combats, emmenaient des prisonniers, qu'ils ne relâchaient que contre bonne rançon.

Ces brigandages durèrent deux ans. Enhardis par leurs succès, ils méditèrent une expédition qui devait être décisive. Quelques centaines des plus intrépides parmi eux sortirent de Schwyz pendant une nuit, à la fin de l'hiver de l'an 1314; ils s'approchèrent de l'abbaye par des sentiers détournés, surprirent les postes avancés qui en gardaient les avenues et cernèrent les bâtimens, afin que personne ne pût s'en échapper. Mais tout n'était pas gagné encore: il y avait une garnison d'Autrichiens dans le couvent; les portes étaient solides et bien fermées, les religieux étaient nombreux, et beaucoup d'entr'eux avaient jadis porté la cuirasse et les éperons d'or, et avaient donné des preuves qu'ils savaient manier l'épée. Malheureusement un d'eux, probablement tourmenté par quelque insomnie, entendit du bruit au dehors; soit qu'il en eût deviné la véritable cause et qu'il voulût fuir, soit que son intention fût de s'enquérir de l'origine de cette rumeur, il sortit sans bruit de sa cellule et ouvrit doucement une porte de derrière qui conduisait dans l'intérieur du cloître; mais à l'instant où il mettait le pied sur le seuil de la porte, il se sentit soudainement saisir au collet par deux bras de fer; aussitôt une foule d'assaillans pénétrèrent dans le bâtiment avec le malheureux religieux, qui fut obligé de leur servir de guide. Alors le vacarme et le tumulte devinrent effrayans; les longs corridors, dont les planchers étaient en bois comme tout le reste du bâtiment, retentirent des pas et du bruit des armes des assaillans, des fuyards et des combattans; quelques religieux se défendirent courageusement et ne cédèrent qu'au nombre. La plupart se cachèrent dans le clocher ou dans les coins les plus reculés du bâtiment; les soldats autrichiens furent bientôt dispersés. Peu à peu tous les religieux furent tirés de leurs retraites; la sainte chapelle, où s'était retiré le curé, ne fut pas épargnée. Mais les vainqueurs ne se contentèrent point de ce succès, il commirent toute sorte d'excès; ils enlevèrent tout ce qui était à leur convenance, détruisirent une quantité d'objets qui leur étaient inutiles, enfoncèrent les portes, brûlèrent des manuscrits précieux et ne respectèrent même pas des choses sacrées. Chargés de butin, ils reprirent le chemin de Schwyz, emmenant avec eux des religieux prisonniers et beaucoup de bétail. A Rothenthurm ils relâchèrent une partie de leurs prisonniers et ne gardèrent que ceux qui avaient fait éprouver des mauvais traitemens aux deux envoyés de Schwyz: c'était Jean de Regensberg, Rodolphe et Henri de Wunnenberg, Burkhard de Fluningen, le curé et le maître d'école. Après avoir subi une longue et dure captivité, ils ne furent relâchés qu'à de dures conditions et grâce à l'intervention de leurs voisins d'Uri, d'Unterwalden, de Zurich et de quelques puissans seigneurs; l'abbaye d'Einsiedlen eût à supporter tous les frais et toutes les pertes résultant de cette longue querelle.

Cependant la paix n'était point rétablie; l'Autriche et la noblesse, qui, à cette époque, avaient des motifs particuliers d'inimitié contre les cantons forestiers, entretenaient la discorde. Schwyz ne voulant consentir à aucune concession, fut de nouveau mis au ban de l'empire et excommunié. Mais ces bergers se moquaient de l'empereur et de tous les abbés; bravant de leurs rochers

toutes les puissances de la terre et ne redoutant point l'excommunication, ils continuèrent à faire paître leurs troupeaux où bon leur semblait, sans que personne osât s'y opposer. L'Autriche voulut vaincre par la force des armes l'opiniâtreté de ces pâtres; mais la bataille de Morgarten, livrée en 1315, en décida tout autrement; l'abbaye d'Einsiedlen, obligée de céder au plus fort, accepta la paix aux conditions que les gens de Schwyz voulurent bien lui accorder.

Pendant cette longue lutte avec les habitans de Schwyz, d'autres ennemis l'assaillirent avec le fer et le feu. En 1142 le comte de Rapperswyl, mécontent de ce que l'on avait élu un abbé sans sa participation, surprit à mains armées le couvent et en chassa les religieux, dont plusieurs furent blessés. En 1226 le monastère et l'église furent entièrement consumés par le feu; la sainte chapelle seule fut préservée. Le couvent et l'église furent rebâtis sur une plus grande échelle, dix cloches furent placées dans le clocher; en 1465 le même accident se renouvela, tout fut consumé. En 1509 soixante-et-treize maisons du village d'Einsiedlen et le couvent furent réduits en cendres, mais la sainte chapelle continua *naturellement* à échapper au désastre.

A cette époque Conrad III était abbé d'Einsiedlen. Pour satisfaire sa passion pour la chasse, il résidait depuis long-temps à St.-Gérold en Souabe. Pendant son absence Théobald de Geroldseck, qui était administrateur de l'abbaye, y appela comme prédicateur en 1516 Ulrich Zwingli de Glaris, qui, avec l'approbation de l'abbé, proclama les écritures comme la seule règle de foi des chrétiens et prêcha contre le trafic des indulgences. L'année suivante il y eut un affluence extraordinaire de pélerins. En 1519 Zwingli se rendit à Zurich. En 1522 il ne restait plus qu'un religieux au couvent. Plus tard le gouvernement de Schwyz établit comme abbé un religieux de St.-Gall, qui prit pour novices quatre enfans qui n'étaient pas de noble extraction; de même que l'abbé, quoique noble, fut le premier qui n'était pas issu de princes ou de barons. Les affaires de l'abbaye étaient alors en mauvais état; il n'y avait point de moines, point de pélerins, mais il y avait beaucoup de dettes et il régnait un grand désordre dans l'administration. Ce fut en 1704 que l'on commença à bâtir le couvent tel qu'il est aujourd'hui; en 1721 on posa la première pierre de la superbe église qu'on admire de nos jour; on travailla pendant cinquante années consécutives à ces deux édifices.

Rien ne surprend plus que de trouver dans cette âpre contrée un bâtiment aussi somptueux que le couvent d'Einsiedlen. Quand on le voit à une certaine distance, les défauts de détails ne sont pas apparens; on ne peut lui refuser l'aspect de la grandeur et de la magnificence. Sa situation au milieu d'une vallée solitaire et entourée d'humbles habitations, rend encore plus vive l'impression que produit cet édifice. Le principal bâtiment est bâti sur une éminence peu élevée; il forme un carré de 480 pieds de France de longueur sur 416 pieds de largeur. Les façades ont trois étages et quatre dans les angles saillans. L'église est au centre de la principale façade: elle forme en dehors du bâtiment une demi-rotonde avec une tour de chaque côté. Tout au haut, entre les deux tours, on voit la statue colossale de la vierge Marie, debout entre deux anges, qui tiennent des trompettes; d'autres statues sont placées plus bas. Trois portes donnent entrée dans l'intérieur de l'église. Les deux tours sont parfaitement égales; leurs coupoles sont couvertes en cuivre, et on voit resplendir de loin les doubles croix dorées qui les terminent. Les deux tours renferment onze cloches, dont la plus grosse pèse cent-dix quintaux. Aux jours de grandes solennités toutes s'ébranlent et font vibrer l'air de leurs sons harmonieux. Au midi du couvent il y a encore d'autres grands bâtimens, qui contiennent des ateliers de différens métiers; des écuries, la boulangerie, des logemens, des étables etc. Tous ces bâtimens forment un carré qui a 784 pieds de chaque côté; dans le milieu ils renferment des cours et des jardins.

Le premier objet qui frappe les regards en entrant dans l'église, est la sainte chapelle, qui se trouve en face de la principale porte d'entrée à soixante pieds de distance. Elle forme un carré de 22 pieds de longueur et de 17 pieds et demi de hauteur; partout elle est incrustée de marbre noir ou gris et ornée de statues; elle a une ouverture sur le devant et sur les côtés, fermée par d'élégans grillages en fer, qui ne laissent pénétrer dans l'intérieur qu'un demi jour. C'est là où se trouve cette image miraculeuse de la vierge, qui est la principale source de richesse du couvent. La vierge et l'enfant Jésus, la tête entourée de couronnes, revêtus d'habits somptueux et ayant le visage d'un noir brillant, flottent au milieu d'un nuage d'or, entouré de rayons; à leurs côtés sont des cierges allumés, et au devant la lumière éternelle. Du matin au soir l'on voit devant la sainte chapelle de pieux pélerins à genoux et priant dévotement, soit à haute voix, soit en murmurant. Derrière la chapelle la nef est supportée

par huit colonnes. L'église, y compris le chœur, compte 337 pieds dans sa plus grande longueur et 116 pieds de largeur; elle renferme dix autels richement décorés et ornés de reliques, de tableaux et de statues. De chaque côté de la nef sont des plates-formes et des galeries supportées par des colonnades. Le chœur, qui est fermé par une belle grille en fer, est élevé de quatre pieds au dessus du reste de l'église; on y remarque un bel autel en marbre d'Italie, une sainte-cène en bronze, les statues des apôtres, quelques bons tableaux et le magnifique plafond cintré. Il y a un orgue dans le chœur et un autre dans l'église, qui en renfermait trois autrefois. Devant le chœur est une coupole de 116 pieds de hauteur, qui laisse pénétrer la lumière dans l'intérieur. Cette église, bâtie dans de belles proportions, quoique surchargée d'ornemens, en grande partie de mauvais goût, ne laisse pas que d'imposer et d'élever l'âme à Dieu. Le chrétien, à quelque confession qu'il appartienne, ne peut être que touché à la vue de cette foule de pélerins, plongés dans un pieux recueillement, qui après être venus d'aussi loin, sont pénétrés du bonheur d'être enfin parvenus au terme de leurs désirs.

La chapelle de Sainte-Madeleine, qui a 130 pieds de longueur, est attenante à l'église. Destinée à ceux qui veulent se confesser; elle renferme 28 confessionnaux, un autel et un tableau. Chaque confessionnal porte une inscription qui indique en quelle langue on peut y accomplir ses devoirs religieux; ces langues sont l'allemand, le français, l'italien et le roman.

L'intérieur du couvent renferme les appartemens de l'abbé, ceux destinés aux étrangers, ceux des conventuels, l'institut pour l'éducation de la jeunesse, un petit théâtre, un séminaire, une fabrique de laine, le réfectoire, etc. La bibliothèque y occupe une place spaieuse; elle renferme à peu près 26,000 volumes, parmi lesquels sont de précieux manuscrits. Il y a aussi un petit cabinet de minéralogie. Le trésor, mieux fourni avant la révolution qu'aujourd'hui, renfermait des richesses immenses, provenant d'offrandes faites à la vierge. On y remarquait cinquante-deux costumes de la vierge, chargés sans goût de pierreries d'or et d'argent; de riches habits de messe brodés par des mains illustres; des images en or, en argent, ou faites d'autres matières précieuses; des candélabres, des crucifix, des calices, des monstrances, des reliquaires, des crânes, des ossemens saints, des squelettes entiers revêtus d'habits magnifiques, et une multitude d'autres objets d'un grand prix, mais qui étaient tous surpassés par le grand ostensoir, qui contient 160 onces d'or pur, 1174 grandes perles fines, 303 diamans, 38 saphirs, 154 émeraudes, 857 rubis, etc. On y voyait les dons d'une quantité de princes de l'Europe, entr'autres de la maison d'Autriche, des familles royales de France et d'Espagne, mais particulièrement d'un margrave de Bade-Bade et de son épouse, qui, pour obtenir du ciel un héritier, firent plusieurs pélerinages à Einsiedlen, et signalèrent chacun de leurs voyages par de magnifiques offrandes, au nombre desquelles était un enfant au maillot en argent massif. Sur la porte de la sainte chapelle on voit encore une grande plaque d'argent, dans laquelle, selon la légende, Jésus-christ a enfoncé ses cinq doigts lors de la dédicace de l'église; les dévôts ne manquent pas de mettre leurs doigts dans les trous qu'il a laissés.

Devant l'église est une grande place pavée qui sépare le bourg d'Einsiedlen de l'abbaye; au milieu est une fontaine entourée de dalles; quatorze tuyaux sont placés circulairement autour de la fontaine. Il n'y a point de bassin, l'eau qui s'en échappe se perd dans des canaux souterrains. Sept colonnes s'élèvent au-dessus portant une couronne; au milieu est une statue. Les pélerins ne manquent pas de boire aux quatorze tuyaux de la fontaine, afin de ne pas manquer celui où l'on prétend que Jésus-Christ s'est désaltéré. Des degrés, qui pour l'ensemble font un bel effet, conduisent de la fontaine sur la plate-forme de l'édifice. Quarante-quatre boutiques, établies sous des arcades voûtées, forment un demi cercle dont la circonférence intérieure embrasse l'escalier. Dans ces boutiques, qui dépendent de l'abbaye, et dans un grand nombre qui se trouvent plus en arrière, et dans celles de l'intérieur du bourg, il se fait un trafic immense d'objets de dévotion. On y voit des rosaires, des croix, des images, des vierges de toutes les couleurs et formes imaginables, de petites chroniques du couvent, des livres de dévotion, et mille autres objets que l'industrie monacale a inventés.

Après Notre-Dame de Lorette et St.-Jacques de Compostelle en Espagne, l'abbaye d'Einsiedlen est le lieu de pélerinage le plus fréquenté de l'Europe; 150,000 pélerins par année, l'une dans l'autre, y reçoivent le saint sacrement; l'an 1700 il y eut 202,000 pélerins; en 1817 et 1821 il n'y en eut que 114,000. Le jour de la consécration des anges il s'y rencontre souvent 30 à 35 mille personnes qui viennent de la Suisse, de la France, de l'Allemagne et de l'Italie. Parmi les Suisses

des cantons éloignés, les Fribourgeois se font remarquer par leur nombre. Beaucoup croient qu'il est méritoire de faire ce pélerinage, si ce n'est toutes les années, au moins plusieurs fois dans le cours de leur vie. Un grand nombre de paroisses et autrefois chaque district du canton de Schwyz faisaient annuellement une procession à Einsiedlen. Le district de Schwyz y envoie son landamman, son trésorier, ses conseillers et sa chancellerie. Autrefois ces processions étaient plus fréquentes; elles étaient pour l'ordinaire l'accomplissement d'un vœu fait à l'occasion de quelque grande calamité. Ainsi la ville de Bâle fit vœu, pendant la peste de 1439, d'envoyer toutes les années ses magistrats et sa bourgeoisie à Einsiedlen; pendant dix ans ce vœu fut observé.

En 1490 les magistrats de Zurich s'engagèrent à envoyer toutes les années une procession à Einsiedlen; chaque maison devait fournir un homme; des magistrats précédaient le cortège en portant la croix. Des têtes couronnées firent plusieurs fois ce pélérinage, entr'autres l'empereur Charles IV, accompagné de beaucoup de princes et d'évêques. En 1793 l'archevêque de Paris, suivi de plusieurs centaines d'ecclésiastiques, français, officia dans l'église d'Einsiedlen; la veille l'archevêque de Vienne, primat de France, y arriva à pied, accompagné d'un seul prêtre. A en juger par la quantité d'ex-voto qui se trouvent dans l'église, les miracles que la vierge y a opérés, sont innombrables. En les parcourant des yeux on ne voit aucun genre de malheurs qu'elle n'ait mené à bonne fin au moyen de l'intercession de son image. On y remarque en plus grand nombre des incendies, des noyades, des femmes en couches, etc.; il y a peu de pays qui n'ait fourni son contingent. La vierge a fait gagner des batailles, elle a fait cesser des maladies contagieuses parmi les hommes et le bétail, elle a rendu la vue à des aveugles, elle a guéri des milliers de membres, etc. Outre 200 à 250 de ces tableaux, suspendus dans l'église et représentans de pareils miracles, on voit des membres en carton, en bois ou en métal qui figurent autant de miracles opérés sur des membres vivans.

Autrefois l'abbaye tirait d'immenses revenus des domaines qu'elle possédait et du produit des pélerinages; avec une meilleure administration, dit un célèbre historien, l'abbaye avait assez de richesses pour couvrir d'or tous ses bâtimens. La révolution de 1798 lui porta un coup terrible. S'étant déclarée en principe et en fait l'adversaire de la toute puissante république française, les dominicains d'Einsiedlen, à l'approche de ses armées, se sauvèrent avec leurs trésors, emportant tout ce qui avait quelque valeur et abandonnant à leur triste sort les habitans de la vallée. Les Français démolirent complètement la sainte chapelle, pillèrent et dévastèrent l'intérieur du couvent; le bourg eut aussi horriblement à souffrir. Cependant l'image de la vierge avait été sauvée; on en substitua une autre qui fut envoyée à Paris. En 1801, lorsque tout danger fut passé, les conventuels vinrent repeupler l'abbaye, où l'on amena en grande pompe la véritable image de la vierge, qui était demeureé cachée jusqu'alors sur l'Etzel. Mais long-temps avant leur retour, un homme de bien, appartenant à la religion protestante, alors commissaire du gouvernement helvétique, avait activement travaillé, aidé du célèbre Aloys Reding, tant à relever l'autel dans l'église déserte et abandonnée par ses desservans, qu'à rétablir des écoles, et à procurer à la population réduite à la plus grande misère des moyens de subsistance, à l'aide des secours nombreux qui arrivaient de Berne, Zurich, Neuchâtel et d'autres endroits.

L'abbaye compte maintenant 75 religieux; mais une vingtaine ont des emplois au dehors, l'abbaye ayant une dizaine de paroisses à pourvoir, ainsi que des places d'économes, etc. Lorsque l'abbé était prince de l'empire, il avait ses dignitaires et ses officiers; par exemple, les comtes de Habsbourg étaient sur-intendans, les barons d'Uster premiers échansons, les barons de Regensberg premiers porte-chaises, les barons de Kempten, premiers chefs de cuisines, les barons de Wædensweil, grand-maîtres des cuisines, etc. Mais depuis long-temps le titre de prince et toutes ces dignités sont tombées dans l'oubli; le trésor a aussi diminué. Malgré ces revers l'abbaye possède de grandes richesses. Si le nombre des pélerins n'a pas diminué, on n'y voit guère affluer que des personnes obscures, car les princes ne s'y présentent plus et leurs offrandes ne sont pas moins rares.

Le bourg d'Einsiedlen forme avec quelques hameaux un district du canton de Schwyz, habité par 6800 personnes. Le bourg seul renferme 2460 âmes; les maisons sont pour la plupart construites en bois et bien bâties; quelques-unes sont en galandage ou en pierres. Les habitans vivent du produit de quelques terres qu'ils cultivent et des soins qu'ils donnent à leurs troupeaux; mais leurs spéculations sur la bourse des pélerins est pour eux une ressource bien plus abondante. On y compte 55 auberges et une vingtaine de pintes. Il y a actuellement dans l'endroit cinq imprimeries et une lithographie, mais il

n'en sort que des images de saints, des livres de dévotion, de petites chroniques de l'abbaye, etc. On compte encore dans le bourg beaucoup de gens de métier, sans parler de l'immense quantité de petits marchands, vivant aux dépens des dévots qui visitent l'abbaye. Il n'y a pas moins de vingt relieurs, dont les familles sont occupées à cette multitude de petits ouvrages qu'achètent les pélerins. Malgré cette industrie il règne à côté de la riche abbaye encore beaucoup de pauvreté, et les routes sont très-mauvaises. Cependant il faut dire à la louange des habitans du bourg, qu'ils se sont beaucoup occupés et non sans succès de l'amélioration du sort des classes pauvres, les mendians sont maintenant très-rares dans les environs; l'instruction y est aussi en progrès.

LE CLACIER ET LA SOURCE DU RHONE.

Sur les confins du Valais, des cantons de Berne et d'Uri, on voit une masse compacte d'énormes montagnes couvertes de glaces et de neiges éternelles. Elles peuvent être considérées comme la dernière ramification du St.-Gotthard dans cette direction. Le Gallenstock, qui s'élève à 11,230 pieds au-dessus de la mer, sert de mur de limites entre les trois cantons; de là s'étend au sud une branche moins élevée, dont la sommité la plus rapprochée est le mont Furca (la Fourche). Deux autres arêtes très-élevées partent également du Gallenstock et vont s'appuyer, du côté du nord au Steinerberg et au Thierberg, et à l'ouest au Gelmerhorn et au Gerstenhorn qui dominent le Grimsel. Toutes ces sommités ont une hauteur de 10,000 à 10,400 pieds. Un immense glacier, de six lieues de longueur sur trois ou quatre de largeur, couvre tout l'espace compris entre ces diverses sommités. Une de ces ramifications s'étend au nord et descend sous le nom de glacier de Trift (Triften-Gletscher) dans la vallée du Ghentel au canton de Berne; une autre, le glacier de Ghelmen, débouche non loin du Grimsel; un troisième, le glacier Lochberg, descend dans la vallée de Geschenen au canton d'Uri; et une quatrième ramification enfin entre dans le Gherenthal en Valais: c'est le glacier du Rhône, un des plus beaux de la chaîne des Alpes. Sa partie visible la plus élevée forme une arête, haute de 7280 pieds, qui sert de limites entre Berne et le Valais; de là il descend par une pente rapide dans une gorge au pied du Gallenstock. Sa surface est déchirée et bouleversée dans tous les sens; mais une fois qu'il a atteint le fond de la vallée, qu'il occupe entièrement sur une largeur d'une demi-lieue, il prend une forme plus régulière, sa surface est plus unie, plus arrondie, quoique sillonnée d'une multitude de crevasses, dont le bleu céleste coupe admirablement la blancheur. C'est à ce glacier que le Rhône doit en grande partie son origine; les gens du pays lui contestent cet honneur et prétendent que la source de ce fleuve est au pied du Saasberg, à l'endroit où l'on voit trois filets d'eau sortir de terre et former par leur réunion un petit ruisseau qui va se perdre sous le glacier; il coule tout l'hiver et ne gèle jamais, car il conserve même dans cette saison une température de 14 dégrés au-dessus du point de congélation, ce qui maintient sur ses bords une verdure toujours fraiche. Mais il est incontestable que les plus considérables et les plus éloignés de ses affluens proviennent de la fonte du glacier supérieur et de l'écoulement d'un petit lac sur le Grimsel, appelé Finster-See (lac ténébreux).

Le jeune fleuve sort du glacier sans effort et sans fracas à une hauteur de 6418 pieds au-dessus de la mer; aucun rocher n'entrave d'abord son cours. Dès qu'il a quitté son enveloppe de glace, il serpente tranquillement dans le lit que la nature lui a creusé, tel qu'un enfant qui sort du berceau et qui essaie ses forces, guidé par la main de sa nourrice; mais bientôt, comme s'il était fier de la glorieuse destinée qui l'attend, il hâte son cours, s'irrite de tous les obstacles qu'il rencontre et blanchit d'écume les rochers qui obstruent son passage. Une solitude stérile entoure le lieu de sa naissance, où aucun son ne pénètre, si ce n'est de temps à autre celui des glaçons qui s'ébranlent. Non loin du lieu où il sort du glacier, on rencontre un chétif pont en bois, le premier qui réunit les deux rives; c'est le passage qui mène d'un côté par la Furca dans la vallée d'Urseren et de l'autre au Grimsel par la Mayenwand, puis à Meyringen, et qui embrasse un trajet de neuf lieues de chemin, pendant lequel on ne rencontre aucune habitation permanente. A peu de distance du glacier se trouvent quelques misérables huttes qui ressemblent à des taupinières; elles sont habitées pendant quelques semaines de l'été par des pâtres valaisans.

L'origine du Rhône était inconnue des anciens; au dire d'un auteur romain, ce fleuve sortait des portes de la nuit éternelle. Jamais les conquérans du monde ne pénétrèrent dans ces contrées, qu'habitaient les Lépantains et les Vibériens, et bien des siècles se sont écoulés avant que l'on ait eu des notions exactes sur ces sauvages con-

trées. C'est en été qu'il faut voir le Rhône; en hiver il dort, il est calme, tranquille, et déroule paisiblement ses ondes bleuâtres. Mais dès qu'au printemps le vent du sud commence à souffler dans les hautes vallées, que les montagnes s'ébranlent sous les masses de neige qui couvrent leurs flancs, et que les avalanches se précipitent au fond des vallées, alors le Rhône s'éveille, quatre-vingt torrens gonflés par la fonte des neiges se déchargent dans son lit; grossi, chemin faisant, par les ondes de cette foule de tributaires, il ne peut plus contenir la masse de ses eaux bourbeuses, il renverse les faibles digues qu'on lui oppose et se répand dans la vallée.

Au mois de mai et de juin, le Rhône n'est souvent plus un fleuve, c'est un lac qui marche avec une rapidité effrayante. Dès le mois de juillet sa couleur s'éclaircit: à sa source ses eaux sont blanchâtres; plus bas elles deviennent jaunâtres et en entrant dans le lac Léman, elles sont vertes; mais à leur sortie de ce lac, à Genève, elles sont d'un bleu foncé. De nouveau altéré par les ondes bourbeuses de l'Arve, qui se réunit à lui en dessous de cette ville, le Rhône redevient vert dans son cours sinueux au pied du Jura sous le fort de l'Ecluse. Dans son trajet de trente-huit lieues depuis sa source jusqu'au lac Léman, le Rhône passe sous quinze ponts en pierre ou en bois; plusieurs sont très-élevés au-dessus de son lit et d'une construction fort hardie. Ce n'est qu'à Vauvri, à deux lieues au-dessus de son embouchure dans le lac, qu'il devient navigable; plus haut son courant est trop rapide, son lit trop inégal et trop variable pour y voguer sans danger, même avec des radeaux. Les années 1338, 1472, 1521, 1620, 1636, 1726 et 1834 ont été particulièrement désastreuses pour la vallée du Rhône, à cause des ravages causés par le débordement de ce fleuve.

LE GRÈBE.



Cet oiseau a les ailes courtes, les pieds très reculés sous le ventre, les doigts liés par une membrane et le bec vigoureux; il est privé de queue. Tout décèle chez lui un habitant des eaux; et en effet la conformation de ses pieds ne lui permet guère de se soutenir que dans une position verticale. Aussi n'est-ce qu'avec une grande difficulté qu'il peut prendre son vol à terre, et comme s'il sentait que ce n'est point son élément, il cherche à l'éviter; pour n'y être point poussé, il nage toujours contre le vent. Lorsque par malheur la vague le pousse sur le rivage, il y reste en se débattant, et en faisant avec ses pieds et ses ailes des efforts presque toujours inutiles pour retourner dans l'eau ou pour prendre son vol. Dans cette position on peut le prendre à la main si l'on ne craint pas ses violens coups de bec. Son agilité dans l'eau est aussi grande que son impuissance sur la terre; il nage, fend l'onde, glisse à sa surface avec une étonnante dextérité; il plonge à de grandes profondeurs et nage sous l'eau avec une rapidité non moins surprenante pour reparaître à une grande distance de l'endroit où il a plongé. Il se nourrit de végétaux, d'insectes et de petits poissons. Le grèbe est de la grosseur d'une poule; il a le devant du corps argenté, le dessus d'un brun lustré, la tête petite, l'espace qui est entre l'œil et le bec est rouge, ses pieds et son bec sont rougeâtres. Le grèbe cornu est plus petit que le précédent; lorsqu'il est adulte il porte une huppe noire sur la tête, partagée en deux; autour du cou il a une espèce de crinière brune et noire; son cou et sa poitrine sont roux, le dessus du corps est noirâtre et les parties inférieures blanches. Le bec est noir et la pointe rouge. Ces deux espèces se trouvent en hiver sur les grands lacs de la Suisse comme oiseaux de passage. Rien n'est plus beau que leur plumage qui a le brillant de la soie et le moëlleux du duvet. Celui de la poitrine d'un blanc argenté est un duvet très ferme, très serré, bien peigné, et ne forme qu'une surface glacée et luisante, impénétrable au froid et à l'humidité. Avec cette fourrure le grèbe brave les rigeurs de l'hiver et l'élément qu'il habite. Les beaux manchons que fournit le plumage de ces oiseaux leur ont acquis une juste célébrité.

IMPRIMERIE DE C. A. JENNI, A BERNE.



LES BRODEUSES À APPENZELL. | Die Stikerinnen in Appenzell.



L'ABBAYE D'EINSIEDELN. | Das Kloster Einsiedeln.

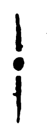


Richterswyl,
cant. Zürich.



LE GLACIER DU RHÔNE. — Der Rhone Gletscher.

ENTRÉE DE LA VIA-MALA
du côté de Tusis.



Eingang in die Via-mala
gegen Tusis



VISITE DES ZURICOIS A STRASBOURG.

Le comte Jean de Thengen ayant dépouillé des marchands de Strasbourg qui revenaient des bains de Pfæffers et les ayant gardés captifs dans ses châteaux d'Eglisau et de Hohenkræhen en Suabe, les Suisses ressentirent d'autant plus vivement cette violence faite à leurs amis de Strasbourg; qu'ils avaient une rancune de dix ans contre ce seigneur. Il avait été impitoyable envers quelques-uns de leurs compatriotes.

C'était à la fin de la guerre de Zurich; on travaillait à la paix mais on n'en guerroyait ni plus ni moins. Ignorant que le Seigneur de Thengen s'était déclaré neutre dans la guerre entre eux et l'Autriche, vingt-quatre Suisses étaient entrés sur ses terres, qu'ils incendièrent pour faire du butin; ils avaient pillé, brûlé un de ses villages et fait tout le mal possible; le tocsin sonnant partout, ils s'étaient ensuite réfugiés et cachés au milieu d'une forêt, remettant au lendemain les mesures ultérieures. Mais au lendemain la retraite fut impossible, l'on avait cerné la fôret pendant la nuit; l'explosion d'une arquebuse les avait décelés. Assaillis au point du jour, chacun ayant à disputer sa vie contre vingt ennemis : ils se défendirent en désesperés. Huit des leurs étaient déjà tombés, tous étaient couverts de blessures. Alors malgré leur bravoure voyant la victoire impossible et le comte de Thengen leur ayant promis la vie sauve et un traitement honorable, ils posèrent les armes. Bientôt un tribunal s'assembla pour les juger. Vainement ils offrirent de réparer le mal; ils furent condamnés à mort et la sentence fut exécutée dans toute sa rigueur. On voulut épargner un seul d'entr'eux à cause de sa jeunesse et de sa beauté, mais refusant sa grâce avec dédain il dit qu'ayant juré de vivre et de mourir avec ses compagnons, il ne voulait point s'en séparer.

Les amis et les parens de ces victimes se ressouvinrent de la déloyauté du comte de Thengen et saisirent avec joie la première occasion de vengeance. Les gouvernements des cantons Suisses ne voulaient point commencer une nouvelle guerre, ils s'opposèrent aux projets de leur jeunesse, toujours disposée à prendre les armes. Mais le bras de l'autorité impuissant cette fois, ne put les arrêter dans leur vengeance. Divisés par bandes de dix à vingt hommes, les jeunes Suisses se dirigèrent vers la frontière. Leurs armes cachées dans des chars, ils se firent passer pour des marchands qui allaient à la foire de Zurzach, déjà fameuse alors. Sans doute qu'en voyant passer ces jeunes marchands aux figures martiales, on se disait en hochant la tête que ces chars étaient bien lourds,

et que leur cliquetis ne décelait rien moins que des étoffes légères; devinant ou connaissant déjà les projets de ces prétendus marchands, on les voyait passer en souriant, personne au fond ne regrettant de voir humilier l'orgueil du comte de Thengen. Sitôt que les Suisses eurent franchi les limites de leur pays, ils découvrirent leurs chars, en poussant des cris de joie, se vêtirent de leurs casques, de leurs cottes de mailles et saisirent leurs lourdes hallebardes. Puis ils se jettèrent avec fureur sur la capitale des états du Comte, la ville de Thengen, qui n'étant point preparée à recevoir un pareil ennemi, ne put longtemps resister à son impétuosité; elle fut saccagée et détruite et, comme de coutume, les malheureux habitants payèrent pour le seigneur. Il n'y avait plus à reculer: la guerre était declarée. Zurich leva sa bannière et ses guerriers vinrent mettre le siège devant Eglisau; ils s'emparèrent de la ville et du château et cette conquête à la conclusion de la paix leur fut cedée en toute propriété.

Il était juste que les Strasbourgeois se montrassent reconnaissants d'un pareil service; aussi peu de temps après donnant un grand tirage à l'arbaléte et à l'arquebuse, y invitèrent-ils la vaillante jeunesse de Zurich. Cet appel fut accueilli avec joie, deux cent-soixante-cinq arbalétriers et arquebusiers de Zurich et de Winterthur, accompagnés d'un Burgermeister et de deux conseillers s'embarquèrent sur la Limmat pour Strasbourg. Afin de prouver à leurs amis de cette ville, qu'en cas de besoin ils seraient prompts à les secourir, ils avaient préparé un potage de millet qu'ils avaient placé tout bouillant sur leur bateau; ils avaient entouré la chaudière de foin et placé sur son couvercle des petits pains blancs sortant du four. Ainsi munis, ils descendirent la Limmat, entrèrent dans l'Aare, suivirent son cours rapide jusque dans le Rhin et le soir ils arrivèrent à Strasbourg avec leur potage encore chaud, au grand étonnement des bourgeois qui les fêtèrent de leur mieux.

Cent-vingt ans après, le 20 juin 1576 les Zuricois voulurent procurer la même surprise aux bonnes gens de Strasbourg. Ils s'embarquèrent à Zurich de grand matin, menant avec eux une grande chaudière de potage au millet bouillant. A Bâle ils furent accueillis par le vin d'honneur et des salves d'artillerie et le soir même à huit heures ils arrivèrent à Strasbourg au milieu d'une affluence prodigieuse de curieux parmi lesquelles ils lancèrent en arrivant une pluie de brioches, de volaille rôtie, de fritures, de petits pains etc. A leur débarquement ils furent reçus et complimentés par une députation du conseil et conduits dans une salle où les attendait un splendide souper assaisonné de musique militaire. Le potage au millet ne fut point oublié, il était encore très chaud; chacun en voulut sa part, même les plus riches bourgeois.

Ainsi divisées et malgré la grande capacité de la chaudière, les portions devinrent extrêmement petites. Quant à la chaudière elle-même qui pesait 144 livres, elle fut gardée dans l'arsenal de Strasbourg en souvenir de l'événement. Les Zuricois étaient uniformement vêtus, ce qui pour ce temps était une chose fort remarquable. Le costume était rouge et leurs pourpoints en velours noir, ils portaient des toques couvertes de plumes de diverses couleurs. Ils furent logés dans les meilleurs maisons; tous les jours c'étaient de nouvelles fêtes; un beau matin on les envoya déjeuner sur la tour si élevée de la cathédrale de Strasbourg; enfin chacun et les dames surtout s'empressaient de leur rendre agréable le séjour de cette ville. Il y avait aussi là trente Bâlois, habillés en damas blanc avec des pourpoints en velours noir. Mais comme tout doit finir en ce monde il fallut quitter les fêtes de la cité hospitalière; les Zuricois partirent dans six voitures de voyage que la ville leur fournit à ses frais; ils furent accompagnés par une garde d'honneur de trente personnes à cheval, parmi lesquelles étaient plusieurs des premiers magistrats de la ville de Strasbourg; deux officiers même les accompagnèrent jusqu'à Zurich. A leur départ chacun d'eux reçut un petit drapeau aux armes et couleurs de la ville, ainsi qu'une bourse en soie où étaient des médailles frappées pour la circonstance. Dans tous les endroits où ils passèrent à leur retour, on leur rendit des honneurs, excepté à Einsisheim.

La ville de Mulhouse ne resta pas en arrière en cette occasion. Les 52 tireurs Zuricois furent logés et traités gratuitement ainsi que ceux de Berne, de Bâle et de Bienne qui revenaient avec eux. Le Burgermeister qui vint les recevoir, leur adressa le discours suivant: „Puissants, nobles, vertueux, prudents, honorés et très-sages seigneurs, chers amis et fidèles confédérés! C'est sans doute une grande faveur de votre part et une preuve de votre fidélité fédérale que vous nous donnez, puissans et nobles seigneurs, que de venir nous visiter ainsi dans notre ville de Mulhouse qui n'est qu'un bien petit état de la louable confédération, et de procurer une si grande réjouissance dans les cœurs des très-honorés Burgermeister et conseillers de notre ville. C'est en leur nom que je viens, puissans

seigneurs et chers confédérés, vous exprimer leur contentement et vous donner la bienvenue. Soyez assurés, puissans et vertueux seigneurs, qu'en toute occasion nous nous empresserons de donner à nos gracieux seigneurs et chers confédérés des preuves de notre amitié fédérale, de notre fidélité et de notre dévouement!" Les Mulhousois ne bornèrent point leur générosité à de pareilles démonstrations, car ils faillirent se ruiner pour mieux recevoir leurs amis et protecteurs de Berne, de Bâle et de Zurich. Le compte de leur dépense existe encore dans les archives de la ville. Pour le souper, le gîte et le déjeuner des 52 Zuricois (bien entendu que bon nombre de notables Mulhousois prirent part au festin) il en coûta 40 livres. On accompagna les confédérés jusqu'à Hapsheim, là on but le vin de l'étrier qui coûta 4 livres. On donna un souper ensuite à ceux qui avaient accompagné les Zuricois; mais cette dépense est comprise dans la somme susmentionnée. Les tireurs de chaque canton avaient leur musique particulière, chaque musicien reçut pour don un florin d'argent, en tout 13 livres 15 deniers. Il en coûta encore 50 livres pour les autres confédérés qui furent traités comme les Zuricois. L'artillerie de Mulhouse avait fait grand bruit sur les tours et les remparts, elle consuma une tonne de poudre qui coûtait 25 livres. Enfin la ville de Mulhouse avait elle même envoyé au tirage de Strasbourg 4 arbalétriers qui coûtèrent 98 livres et 4 arquebusiers qui en coûtèrent 82. Les frais de voyage n'absorbèrent pas seul cette somme, car en pareille circonstance ceux qui devaient être les dignes représentants d'une ville ou d'un canton, étaient armés et habillés avec luxe. Ainsi le voyage et l'équipement complet de chacun des 8 Mulhousois envoyés au tir de Strasbourg coûtèrent à l'état 22 livres et demie, il en coûterait sans doute douze fois autant de nos jours.

EPISODES
DE LA GUERRE DE SUABE.

De tous les pays des Grisons ce ne fut pas l'Engadine qui eut le moins à souffrir pendant la guerre de Suabe des fréquentes incursions de troupes impériales; aucune montagne n'était trop haute, aucun sentier trop difficile dès qu'il s'agissait d'aller au pillage. La misère était à son comble, la population fuyait ses villages incendiés et allait chercher dans les forêts et sur les montagnes un refuge peu assuré contre leurs terribles ennemis, la famine et les soldats de l'empereur. Pirkheimer, capitaine du contingent Nurembergeois, à décrit cette campagne avec beaucoup d'impartialité. Sa troupe était une des mieux équipées et des mieux disciplinées. L'empereur ayant résolu de transporter le théâtre de la guerre dans les Grisons, c'est là où elle avait commencée; il fit à cet effet réassembler à Feldkirch 15000 hommes qu'il passa lui-même en revue. Il avait à venger une récente défaite de son armée et l'ancienne inimitié de ce pays contre sa maison. Pendant que l'armée se préparait à entrer dans l'Engadine, Pirkheimer fut envoyé dans la Valteline à la rencontre d'un convoi de provisions dont l'armée avait grand besoin. „Nous entrâmes, dit Pirkheimer, dans un village réduit en cendre, à l'extrémité duquel nous rencontrâmes deux vieilles femmes, qui faisaient marcher devant elles comme un troupeau de bétail environ 400 enfans à demi-nuds, aux visages pâles et amaigris; tous portant les traces évidentes de la plus profonde misère. Je leur demandai, où elles allaient avec tous ces enfans? Vous allez le voir, repondirent-elles, elles avaient à peine la force de se traîner, et nous regardaient avec des yeux égarés. Je les suivis jusque sur un pré voisin où tous les enfans se jettèrent sur leurs genoux et se mirent à brouter l'herbe qu'ils arrachaient à pleines mains. L'habitude leur avait appris à distinguer les bonnes des mauvaises. Ce spectacle était affreux, je restai muet d'étonnement. Tu vois maintenant ce qu'ils font, me dit une de ces femmes; ne vaudrait-il pas mieux qu'ils ne fussent jamais nés? Leurs pères sont tués, leurs mères sont mortes de faim, on les a depouillés de tout, ils n'ont plus d'abris, leurs maisons sont brûlées. Si nous et ces enfans avons été épargnés, c'est à cause de notre âge, mais bientôt la mort viendra finir notre misère; il y a quelque jours seulement que le nombre de ces infortunés était le double de ce qu'il est aujourd'hui, bientôt il n'en restera plus. Mes yeux se remplirent de larmes cuisantes, je maudis la guerre et ses résultats.

Nous devions gravir la montagne (le Wormserjoch ou col de Bormio), mais aucun de mes soldats ne voulut faire un pas en avant, je fus obligé de descendre de cheval et de me vêtir de l'armure d'un fantassin pour me mettre à leur tête. Nos guides nous trompèrent en disant que quatre heures nous suffisaient pour monter à la hauteur du col; nous n'y arrivâmes qu'à minuit, tombant de lassitude, après avoir couru mille dangers



et des fatigues inouïes et sur une neige glissante, profonde et dans l'obscurité. Nous trouvâmes en haut un petit corps-de-garde, qui ne put contenir qu'une partie de ma troupe. Après un moment de repos nous repartîmes et nous arrivâmes à midi à Bormio, mourants de fatigue et de faim. Là nous apprîmes qu'au lieu des provisions que devait fournir le duc de Milan, nous allions rencontrer l'ennemi en force dans les environs. Nous passâmes le reste du jour dans une grande perplexité et le lendemain matin nous partîmes en grande hâte avec cinquante chevaux chargés du peu de provisions que nous avions pu trouver. C'est avec des peines infinies que nous parvînmes à passer près du château de Scala, par le seul defilé de cette contrée, qu'il fut possible de traverser avec des chevaux. Enfin nous rejoignîmes notre armée qui venait d'entrer dans l'Engadine et qui murmura beaucoup, en voyant le peu de subsistances que nous aménions. Il est vrai, que des Italiens amenèrent du vin en abondance dont les soldats, faute d'autre aliment usèrent comme des brutes, d'où résultèrent souvent de sanglantes querelles. Après un jour de repos, nous campâmes dans une vallée agréable, au pied d'un mont d'où nous devions tomber dans la haute Engadine. L'armée se forma en trois divisions. Les Grisons occupant les hauteurs, 2000 hommes avec quatre enseignes parmi lesquelles étaient les miennes, furent envoyés pour les tourner et les attaquer par derrière, pendant que le corps principal les attaquerait par devant et le troisième sur le côté. Nous gravîmes lentement la montagne dans de la neige à moitié fondue et par un sentier à peine praticable pour les animaux. Au-dessus de nous, nous vîmes sur le sommet, couvert de neige, la troupe des Engadins semblable à un vol d'oiseaux, qui nous attendait de pied ferme. Un autre petit détachement était entouré d'un amas de troncs d'arbres, de pierres et de quartiers de rocher; tout-à-coup cette masse énorme se mit en mouvement et roula vers nous avec un retentissement épouvantable; mais la force et la vélocité de tous ces projectiles ayant été amorties par la quantité de neige, aucun ne put nous atteindre. Ainsi nous avançâmes toujours en combattant avec l'avantgarde ennemie et nous atteignîmes le sommet de la montagne. Aussitôt nous déployâmes nos drapeaux pour donner aux autres corps le signal convenu; alors ils accélérèrent leur marche, et les Grisons après quelques essais de résistance, entourés par des forces trop supérieures se rétirent par des sentiers qu'eux seuls connaissaient. Tous les corps se joignîrent et nous commencions à descendre la montagne de l'autre côté, quand tout-à-coup une avalanche se détachant de la montagne vint engloutir comme une enorme vague, 400 de nos soldats; notre terreur était grande; mais une hilarité générale lui succéda, lorsque nous les vîmes les uns après les autres sortir de la neige, aussitôt que l'avalanche se fut divisée; tous avaient perdu

leurs souliers, leurs casques et leurs armes; beaucoup étaient blessés. Enfin nous arrivâmes à la fin du jour et après une longue marche dans la riante vallée de la Haute-Engadine; mais les habitants avaient détruits le pont sur l'Inn et réduit en cendres deux de leurs plus grands villages Zutz et Scanfs. Ils avaient caché leurs effets, détruit tout ce qui pouvait servir à notre subsistance et s'étaient retirés par dessus l'Albula. Nous passâmes la nuit dans l'un des villages incendiés où nous eûmes à lutter contre la faim. Le lendemain l'armée se partagea encore en trois divisions; l'avantgarde avait l'artillerie qui nous fut bien à charge pendant cette campagne, car le plus souvent les pièces ne pouvant avancer que sur deux roues, les soldats soutenaient les deux autres avec des cordes. Après le principal corps d'armée suivait l'arrière-garde qui couvrait les bagages. Ainsi nous longeâmes la vallée en poursuivant l'ennemi qui sous nos yeux mettait le feu à toutes ses habitations. De temps à autre il s'arrêtait comme s'il voulait nous attendre; mais dès que nous étions près de lui, il prenait la fuite. Nous avancions ainsi à travers la fumée et les flammes des villages embrasés, jusqu'au milieu de la vallée, lorsque la faim et la fatigue nous firent songer à la retraite. Les capitaines étaient tous d'accord sur la chose, mais non sur la manière de l'effectuer; plusieurs pensaient qu'il fallait aller dans la fertile Valteline pour se remettre de tant de fatigues et de privations; mais l'idée de repasser ces terribles montagnes, fit pencher les avis pour le chemin le plus direct; fort heureusement cet avis prévalut, car les ennemis occupaient déjà tous les passages qui conduisaient dans la Valteline; nous tombames cependant dans un danger qui n'était pas moins grand. Lorsque nous arrivâmes à Zernetz, l'ennemi avait déjà commencé à détruire le pont sur l'Inn et s'ils avaient eu le temps d'achever sa destruction, notre armée aurait été infailliblement anéantie par la famine. Déjà beaucoup des nôtres étaient mort sur la route de soif, de faim et de fatigue, et cette malheureuse expédition n'avait d'autre résultat que la dévastation de l'Engadine. Avant de sortir des Grisons, les capitaines impériaux délibérèrent de tenter une invasion dans le Prettigau où l'Autriche avait quelques partisans. Jean Schuler de Davos qui devait leur servir de guide, fut introduit dans l'assemblée pour être consulté. „Je vous y conduirai, dit-il, ce n'est pas si loin ni si difficile; mais quant au retour, c'est une autre affaire, je vous en laisse le soin;“ le projet fut abandonné. Des paysans de Closters (dans le Prettigau) fort amis des Autrichiens, avaient déjà préparé un grand festin pour leur arrivée. L'un d'eux prit la jupe rouge de sa femme et y coupa une grande croix autrichienne qu'il s'appliqua sur le dos; plus tard il fut recompensé de l'empereur pour ce beau devouement. Heureusement que des hommes aussi vils étaient rares à cette époque en Suisse. Comme il était important d'avoir de bons guides pour pénétrer dans les vallées montagneuses des frontières de la Suisse, l'empereur promit une récompense de cinquante florins d'or à chacun de ceux qui voudraient se charger de cette office; mais il ne put trouver un Suisse qui voulut à ce prix trahir sa patrie; trois siècles plus tard il aurait trouvé par centaines. Une femme de Schlins, de l'un des derniers villages de la Basse-Engadine du côté du Tyrol, donna une preuve d'un patriotisme et d'un sang froid bien ramarquable.

Cinq cents hommes de la garnison Autrichienne de Pfunz dans le Tyrol vinrent faire une excursion dans la Basse-Engadine, ils s'arrêtèrent devant le grand village de Schlins où ils envoyèrent un détachement en reconnaissance. Dans ce moment toute la population était à l'église pour un ensévelissement, ensorte que les Autrichiens trouvèrent le village à peu près désert. Une seule maison paraissait habitée à en juger par l'épaisse fumée qui s'en élevait; c'était précisément la maison du défunt. Une femme seule y était occupée à préparer le repas que l'on donnait selon l'usage aux parens et amis conviés pour l'enterrement. Alléchés par l'odeur, les Autrichiens se dirigèrent d'instinct vers cette habitation; ils pensaient que si la gloire ne les y appelait pas, du moins leur appétit s'y trouverait satisfait. Ils entrèrent donc sans heurter, tous leurs sens délicieusement flattés à la vue d'une vapeur odorante qui s'échappait en larges bouffées de plusieurs enormes marmites et poêlons.„ Eh, Eh! la mère, voilà un fameux fricot, dit le chef de la bande, vous vous y entendez, à ce qu'il parait; il y aurait là de quoi satisfaire deux ou trois cents Tyroliens qui ont fait à jeun la route de Pfunz à Schlins; vous avez peut-être pensé à nous?“ On aimait autant voir des loups que des soldats impériaux, aussi la bonne femme fut bien un peu émue de cette visite importune; cependant elle se remit pendant que le sergent bavardait de la sorte. „Oui certes nous avons beaucoup à faire, repliqua-t-elle avec beaucoup d'assurance, il n'y aura pas trop de marmites dans le village pour préparer à manger aux Suisses que nous attendons à chaque instant et qui sans doute auront

bon appétit, ainsi je vous prie de ne pas m'interrompre d'avantage, car je n'ai pas un instant à perdre.“ A ces mots sergent et soldats se regardèrent avec des visages une fois plus longs que de coutume, puis ils commencèrent à reculer vers la porte en se poussant les uns les autres, car chacun voulait sortir le premier. Dès qu'elle vit les soldats Autrichiens fuir à toutes jambes, la femme courut à l'église avertir les habitants de ce qui venait de se passer; aussitôt les hommes sans se donner le temps d'aller s'armer chez eux, se saisirent de croix, de chaises et de tout ce qui leur tomba sous la main dans l'église et se mirent à la poursuite des ennemis qu'ils atteignirent bientôt. Ils leur tuèrent quarante-sept hommes et dispersèrent les autres qui croyant avoir les Suisses à leurs trousses, songèrent plutôt à fuir qu'à se défendre, aussi jettaient-ils loin leurs armes et tous ce qui les embarrassait pour courir plus vîte et les Engadins si mal armés, n'eurent qu'à se baisser pour trouver des armes contre leurs ennemis. Pour comble de malheur les soldats Autrichiens dans leur fuite précipitée, s'égarèrent dans la montagne; plus de cent périrent dans des précipices et des torrents, ou de faim et de lassitude dans les déserts où ils furent surpris par la nuit. Les Engadins retournèrent en triomphe chez eux et après cette victoire ils savourèrent avec d'autant plus de plaisir les mets qui les attendaient. On peut penser que l'intrépide cuisinière reçut des éloges bien mérités, elle eut à table la place d'honneur et le vin capiteux de la Valteline ne fut point épargné pour boire à sa santé.

Le brave Pirkheimer continue ainsi sa relation: „Après nous être un peu reposé à Zernetz, nous passâmes le haut Buffalora, ainsi nommé à cause des vents continuels qui y règnent. Maintenant c'était l'avantgarde qui couvrait notre retraite. Nous arrivâmes enfin en pays ami, mais il manquait beaucoup des nôtres qui étaient mort de faim. Quelques-uns s'étaient nourris avec de l'herbe, d'autres en étaient devenus fous et furieux. Cependant même ici nous ne trouvâmes guère plus pour l'assouvir; aucune mesure n'avait été prise pour approvisionner l'armée, chaque soldat dut ainsi pourvoir à sa subsistance, aussi le pays était-il couvert de marodeurs. Ce furent les sources d'eaux excellentes qui abondent dans le pays, qui devinrent notre principal restaurant. Je partis en avant avec quatre cavaliers pour aller trouver l'empereur à Pfunz où il tenait son quartier général. En route je vis un imprudent paysan qui menait un gros tonneau de vin sur un char; j'attendis pour voir ce qu'il en adviendrait lorsque les soldats qui rôdaient en grand nombre dans les environs, l'auraient apperçu, ce qui ne tarda pas; je les vis accourir de toute part, les uns firent des trous dans le tonneau avec leurs piques, d'autres y tirèrent des coups d'arquebuse et reçurent le vin dans leurs casques et dont la plus grande partie coulait à terre; la discorde se mit ensuite entre les buveurs, ils se frappèrent et ils en vinrent à un combat; près de cinquante restèrent mort autour du tonneau, pendant que plus de cent blessés gémissaient dans la poussière. Je laissais les hommes de mon escorte près du tonneau, ils s'assirent sur les cadavres de leurs camarades pour achever de le vider. J'arrivais seul affamé et accablé à Pfunz où les troupes de l'Empereur manquaient également de tout, et où la confusion et la désertion augmentaient tous les jours. L'empereur leva son camp et le transporta à Landek et les restes de son armée se dispersèrent complètement. Quelques jours après je rejoignis le prince à Lindau.“

Pirkheimer qui a donné une relation fort estimée de cette guerre, était très-considéré par l'empereur qui en fit un de ses conseillers et le retint à sa cour. Non seulement il fut un habile et vaillant capitaine, mais un littérateur distingué, et l'ami d'Albert Durer.

APPENZELL.

(Suite et fin.)

Les Rhodes extérieurs renferment dix-neuf paroisses et les Rhodes intérieurs quatre. Les revenus du canton sont très modiques; ils proviennent principalement du monopole du sel, des amendes, des péages, des intérêts de quelques capitaux et domaines etc. Pour couvrir les dépenses occasionnées par la construction des routes et l'établissement des écoles, l'état prélève un impôt sur les fortunes. Les dépenses sont proportionnées aux recettes. Le revenu des postes ne figure point sur le budjet, parcequ'il n'en existe pas; des messagers à pied font le trajet jusqu'à St.-Gall, qui est le chef-lieu postal pour le canton. Tous les objets expédiés pour un endroit qui n'est pas sur la route, sont dirigés sur St.-Gall d'où ils sont transmis à leur destination. Dans les Rhodes intérieurs les dépenses pour les travaux publics sont peu considérables, et se bornent à peu près à l'entretien de quelques

ponts en bois et de la seule route du pays qui soit à la charge de l'état, celle de Gais à Urnæsch, laquelle parcourt environ deux lieues de son territoire et n'est guère dans un meilleur état que le chemin de communication qui aboutit à Gonten, à une lieue d'Appenzell. Le département de police est plus coûteux, quoique le corps entier de gendarmerie ne se compose que d'un seul individu, dont les fonctions sont de chasser les vagabonds et les mendians étrangers, attendu que les quatre cents et cinquante mendians du pays sont une charge suffisante, non pas pour l'état qui ne s'en mêle pas, mais pour les particuliers, et surtout pour les étrangers qu'ils poursuivent et harcèlent avec la plus grande impudence. A tous égards les Rhodes extérieurs offrent un spectacle bien différent; partout s'établissent de belles et bonnes routes qui facilitent les communications avec le dehors et entre ses beaux villages et qui favorisent l'industrie toujours croissante de cette partie du canton, où l'on compte parmi les établissemens industriels des tanneries, des filatures considérables, des laboratoires de chimie, quatre papéteries, deux imprimeries, des teintureries etc. Là les autorités et les particuliers concourent également à l'extirpation du paupérisme, en créant des institutions propres à favoriser l'industrie et l'instruction publique. Il y existe plusieurs caisses d'épargne, une société d'assurance mutuelle pour les bâtimens et quelques autres institutions d'utilité publique. Récemment encore il s'est formé une société dont le but est de fournir aux jeunes gens de la classe pauvre les moyens d'apprendre un état. Le développement littéraire de cette partie du canton a aussi pris un certain essor; et on y remarque en général une tendance bien marquée pour toute espèce d'amélioration. Malgré l'existence d'une société agricole il serait à désirer que la culture des terres y fût moins négligée. Cependant la partie orientale produit beaucoup d'arbres fruitiers, de bons légumes, quelque peu de blé; la vigne même y prospère sur les coteaux qui avoisinent la vallée du Rhin. L'habitant de cette partie du canton a autant de vivacité et de gaieté de caractère que celui des Rhodes intérieurs; mais on l'accuse d'être léger, de trop aimer les plaisirs, et des plaisirs, qui ne sont pas toujours innocens; ce qu'il gagne avec facilité, il le dépense de même, particulièrement les jeunes filles qui aiment beaucoup la parure, et sacrifient souvent tout ce qu'elles gagnent pour satisfaire ce goût dispendieux. Cette observation ne concerne du reste que la classe ouvrière, car les fabricans et chefs d'ateliers sont économes, entreprenans, ont l'esprit pénétrant et inventif. Il n'y a plus de costume national dans cette partie du canton; les modes des villes y sont plus ou moins imitées, ce qui ne contribue pas peu à propager le goût pour le luxe et la dépense. Au milieu du dix-huitième siècle, les magistrats furent obligés de remettre en vigueur les ordonnances sévères qui avaient été publiées antérieurement pour modérer le luxe effréné des femmes. Elles portaient de la soie, du velours, des dentelles, des anneaux, des colliers, des chaînes, des boucles et autres colifichets en or et en argent. Elles bravèrent néanmoins tous les réglemens et les menaces des autorités. Le gain des ouvriers dans les fabriques était alors si considérable que les jeunes filles pouvaient vivre indépendantes; ce qui eut pour résultat de les faire déserter le toit paternel dès qu'on voulut les obliger à mettre des bornes à leur prodigalité et à leur luxe.

TUSIS
ET
LA VALLÉE DE DOMLESCHG.

Parmi le grand nombre de vallées qui composent le pays des Grisons, il n'en est point dont le climat soit aussi fertile et aussi tempéré que celle de Domleschg (Tomliasca en langage Rhétien). Tournée du nord au sud elle n'a que deux lieues de longueur sur une de largeur. Pour celui qui sort des gorges affreuses de la Via Mala venant de passer le Splugen ou de parcourir la haute et froide vallée du Rhin-Postérieur, c'est une surprise bien agréable, lorsque la charmante vallée de Domleschg déploie subitement à ses yeux tout le luxe de sa brillante verdure, éclairée par un beau soleil d'été, ses nombreux et pittoresques villages, ses belles montagnes et ses vieux châteaux. La vallée que parcourt le Rhin-Postérieur, se rétrécit considérablement à ses deux extrémités. Son entrée au nord a tout au plus cent pas de largeur; au sud elle est entièrement fermée par le Piz-Beverin et le Muttnerhorn. Entre ces deux montagnes est la gorge sombre et tortueuse de la Via Mala; au fond, souvent entre des parois de rocher dont les bases ont à peine quelques pieds d'intervalle, le Rhin se fraie un obscur passage. Unique sortie de la vallée du côté du sud, c'est à force de travaux et de persévérance que l'homme est parvenu à s'y pratiquer un chemin. Le pre-

mier lieu habité que l'on rencontre en sortant de ce gouffre, est la petite ville ou le bourg de Tusis, adossé contre la base du Heinzenberg (Montagna) qui s'élève par gradins verdoyants et borne la vallée à l'ouest dans toute sa longueur. Cette montagne d'une fertilité remarquable est couverte jusqu'à moitié de sa hauteur, de villages, d'habitations éparses et de belles prairies qui en rendent l'aspect très-agréable. Il faut deux heures de marche pour en atteindre le sommet. Le duc de Rohan, fameux par les campagnes dans les Grisons contre les Autrichiens au dix-septième siècle, disait que c'était la plus belle des montagnes, et il en fit faire un tableau qu'il envoya à Louis XIV. On compte dans la vallée vingt-deux villages et vingt châteaux partie en ruines et partie habités. Parmi ceux-ci l'on distingue le superbe château de Furstenau, rebâti dans le siècle dernier; et ceux de Razuns, de Baldenstein et d'Ehrenfels. Parmi les premiers plusieurs sont aussi remarquables par leur antiquité que par le site qui les entoure. Celui de Hohen-Rhealta ou Hohenrhetien est sans doute le plus ancien de l'Helvétie puisqu'il doit avoir été bâti par des Tóscans fugitifs, 587 ans avant notre ère. Tusis, à ce que l'on prétend, leur doit aussi son origine et son nom; c'est un des bourgs les mieux bâtis des Grisons; il est à une demi-lieue du Rhin sur la route du Splugen; on y trouve de bonnes auberges. Ses fontaines sont réputées pour l'excellence de leurs eaux. Si les pentes des montagnes de la vallée de Domleschg offrent à l'oeil un aspect enchanteur et sont couvertes d'une multitude d'arbres fruitiers et de fertiles prairies, il n'en est malheureusement pas ainsi du fond de la vallée, car il est d'une affreuse stérilité. Le Rhin et deux torrens considérables, la Nolla et l'Albula s'efforcent à l'envi de ravager cette intéressante vallée. Sur le Heinzenberg un petit lac très profond, sans écoulement apparent, communique par des canaux souterrains avec la Nolla. Parfois un grand fracas se fait entendre au fond de ses eaux, c'est le présage ordinaire d'une crue subite du torrent et un moment de terreur pour les habitants, lorsqu'il commence à mugir et bondir vers la vallée; des terrains même très-éloignés de son lit sont entraînés, les maisons s'écroulent, les prairies et les arbres disparaissent dans les eaux noires et fangeuses du redoutable torrent. Plusieurs communes, particulièrement celles de Tusis et de Tschapina ont perdu dans ses ravages une grande partie de leur territoire. En 1807 les désastres furent affreux, mais plus encore en 1834: c'était le 27 Août, la pluie était tombée par torrens, chaque enfoncement sur le talus de la montagne, chaque ruisseau devenus fleuves, entrainaient des arbres, des rochers, des maisons et tout ce qu'ils pouvaient atteindre. Le Rhin grossi d'une manière effrayante par tant d'affluens semblait vouloir tout engloutir; il rompit bientôt toutes ses digues, enleva en plusieurs endroits la nouvelle route du Splugen construite à si grands frais; des centaines d'arpens de terre disparurent dans ses flots avec tout ce qu'il y avait dessus. Maintenant tout le terreplain de la vallée, considérablement élargi par des éboulemens, et entièrement envahi par l'immense lit du fleuve n'est plus qu'une longue plaine d'une blancheur éblouissante, où le Rhin-Postérieur tel qu'un léger et verdâtre ruban erre et serpente selon son caprice, tantôt d'un côté tantôt de l'autre dans son domaine désolé.

MOEURS DU 14. SIÈCLE.

JUSTICE CRIMINELLE.

Giles Spielmann, conseiller à Berne, revenant en 1385 de la diète de Lucerne, à cheval et accompagné d'un domestique, rencontra non loin de la petite ville de Willisau un nommé Ulric Wagner, bourgeois de Berthoud, mais demeurant à Willisau où il était aubergiste et marchand. Au bout de quelques minutes, Wagner qui était en char, offrit au député Bernois de prendre son porte-manteau près de lui; à quoi celui-ci consentit sans méfiance. Bientôt l'aubergiste, sous prétexte de quelques préparatifs à faire dans sa maison pour recevoir dignement son hôte, prit les devants. Aussitôt arrivé chez lui, il ouvre le porte-manteau qui lui avait été confié, y cherche le sceau de famille du conseiller, qu'il trouve attaché dans un petit sac de cuir. Ensuite il prépare trois feuilles de parchemin, auxquelles il suspendit l'empreinte du sceau, selon l'usage de ce temps, après quoi il remit toutes les choses à leur place. Plus tard il se fit avec ces feuilles, à lui-même, trois obligations de sept-cents florins, dix-huit marcs d'argent et vingt-deux livres plappart; qu'il fit signer par trois temoins auxquels il avait fait remettre de l'argent par un tiers, afin qu'ils puissent jurer de n'avoir pas été achetés par lui. Sept ans après il alla chez le conseiller Spielmann, reclamer le payement des trois obligations; celui-ci, qui savait ne lui rien devoir, fut extrême-

ment surpris et refusa positivement de les acquitter. Alors le faux créancier s'adressa aux tribunaux, qui trouvèrent les créances valables et faites en due forme; pour plus de sûreté, on fit venir les témoins qui reconnurent leur signature. La chose faisait beaucoup de bruit à Berne; le conseiller Spielmann qui persistait dans sa dénégation, était un homme très-estimé et d'une probité reconnue; cependant il allait être condamné et flétri en son honneur. Alors ses amis intervinrent et d'après leurs conseils, il s'arrangea à l'amiable avec son prétendu créancier, auquel il promit, sous cautionnement, de payer la dite somme en deux termes de six mois. Cependant les témoins, hommes assez mal famés, furent entendus encore une fois, et, soit par suite de menaces, soit par suite de promesses, ils avouèrent tout et en furent quittes pour être bannis à perpétuité. Wagner, apprenant que son coup avait manqué, se sauva à Lucerne, où il essaya de se dédommager en s'introduisant chez le secrétaire de ville, dans l'intention de le voler; mais il fut trahi par les cris d'une servante qu'il voulait assommer, et s'enfuit sur les toits; enfin saisi par la justice, il avoua ses crimes, qu'il expia sur la roue. Les faux témoins dans la suite étant rentrés secrètement sur le territoire Bernois, furent découverts, saisis et cuits dans une chaudière.

Des peines aussi bizarres que cruelles n'étaient rien moins que rares dans les fastes de la justice criminelle de cette époque; en voici encore quelques échantillons pour édifier les personnes qui regrettent le bon vieux temps. — „Le bourreau Hanns sera banni à deux lieues de la ville pour avoir tenu des propos malhonnêtes à des hommes et à des femmes respectables; s'il revient clandestinement, on lui crévera les yeux.“ — „Le comte Loevenstein, pour avoir volé une paire de draps, aura une oreille coupée et sera banni à deux lieues.“ — „Si quelqu'un rogne les espèces, il aura les doigts rognés et sera pendu.“ — „Sack de Berne, qui est rentré après avoir été banni, sera battu de verges et conduit hors de la porte; s'il revient encore, il sera noyé.“ — „Si quelqu'un exporte de l'argent monnoyé, ses biens seront confisqués et on lui coupera la main.»



LUGANO.

Lugano sur le lac de même nom, est la plus grande, la mieux bâtie et la plus industrieuse des capitales du canton du Tessin. Elle possède 450 maisons et 4500 habitants; un collège, trois couvens d'hommes et trois couvens de femmes, plusieurs églises remarquables, un théâtre et un hôpital dont la fondation remonte à douze cents ans. La situation sur la route de la Suisse et les confins de la Lombardie est très-favorable au commerce de transit. Il y a des fabriques de chapeaux, de tabac et des filatures, des usines, des tanneries, des papéteries etc. On y trouve aussi deux imprimeries, d'où sortent trois journaux périodiques entre autre la gazzetta Ticinese. Quelques rues de la ville sont étroites et tortueuses et les maisons ayant de grands balcons comme dans toute l'Italie, on pourrait presque de l'un à l'autre traverser la rue d'un saut; cependant la plupart des rues sont assez larges et quelques-unes ornées d'arcades ou de portiques où se trouvent des magasins; mais sous aucun rapport elles ne peuvent être comparées à celles de Berne. San Lorenzo, la principale église, est remarquable par son architecture et sa situation sur la partie la plus élevée de la ville, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur la ville et sur le lac. En général la situation de Lugano est remarquablement belle; au pied des alpes et sous le beau climat de l'Italie, sa végétation est digne de cette heureuse position. Les environs offrent des sites les plus beaux et les plus pittoresques

qui varient constamment du sauvage au gracieux. A l'Est de la ville on remarque le mont Bré ou Gottardo, couvert de villages et de maisons de campagnes à moitié cachés dans les forêts d'oliviers, de figuiers, de citroniers, d'orangers et d'amandiers qui parfument l'air de leurs suaves émanations. Le rivage du lac est ombragé par des treilles et des berceaux dont les pampres suspendus en festons verts et gracieux se réfléchissent dans l'onde azurée. Le haut de la montagne est couvert de châtaigners; on y jouit d'une vue de toute beauté sur le lac, la ville et les environs de Lugano. Le charmant village de Castagnola assis entre plusieurs autres au pied de la montagne, a inspiré des vers plein de grâces et de sentiment à un poète Tessinois. Du côté opposé, au Sud de la ville, le mont St.-Salvadore s'avance en presqu'île dans le lac qu'il domine de ses flancs abrutes et stériles. De son sommet, où s'éléve une chapelle, la vue se repose rêveuse sur le bassin du lac et les vallées environnantes, et s'étend d'un côté sur la magnifique chaîne des alpes, embellie par le mont Rosa, et de l'autre sur les plaines de la Lombardie où l'on peut entrevoir par un temps très-clair le dôme de Milan. Le Sud de la montagne a des sîtes bien pittoresques; on y découvre les traces de quelques endroits maintenant abandonnés, dont les habitants selon quelques versions ont été détruits par la peste, ou ont été obligé d'abandonner leur demeure aux vipères qui fourmillent au pied du St.-Salvadore. Vis-à-vis de Lugano sur la rive opposée, on croit voir un village, mais ce n'est autre chose que des caves ou des cantines. Les rochers du mont Caprino sont percés d'une multitude d'excavations d'ou sort constamment un vent froid; profitant de cette circonstance, les habitans de cette ville ont élevé des bâtimens devant et audessus de chaque ouverture pour conserver au frais leur vin; et dans la belle saison les propriétaires y vont en bateaux dans le double but: de jouir des agrémens de la promenade et de savourer les dons de Bachus agréablement rafraîchis par Borée. L'origine de Lugano n'est point connue; mais il n'est pas douteux, que ce ne soit une ville très-ancienne. Elle fut au moyen âge tantôt sous la domination de Milan, tantôt sous celle de Côme. Elle eut horriblement à souffrir des partis guelfe et gibelin, qui se disputèrent long-temps la possession des rives du lac Majeur et de celui de Lugano. Les Suisses dès le milieu du quatorzième siècle visitèrent fréquemment ses contrées et semblèrent quelqueifos vouloir surpasser leurs ennemis en cruautés et en barbarie. Enfin en 1516 François I., ayant confirmé la cession faite aux Suisses par le duc de Milan des districts de Lugano, Bellinzone et Locarno, les calamités de la guerre cessèrent; mais les Suisses alors si jaloux de leur liberté, ne rougirent pas de traiter despotiquement ce peuple aussi digne qu'eux de jouir des droits de l'humanité. Cet asservissement dura trois siècles; il ne faut donc pas être trop surpris des preuves d'ignorance et de bigotisme que vient encore aujourd'hui de donner le peuple de Lugano, en privant de leur cimetière les nombreux protestans que leur commerce appelle à résider en cette ville et en leur assignant une place plus éloignée et leur défendant comme à des pestiférés, d'ensévelir leurs morts de jour et avec les cérémonies usitées. Plus éclairé, le conseil d'état du Tessin a invité la municipalité de Lugano à se conformer aux décrets sanctionnés par la constitution; mais jusqu'àprésent ses démarches ont été infructueuses. En 1798 ce fut à Lugano que naquirent les premières idées de liberté dans le Tessin; quelques jeunes gens de bonnes familles croyant le moment favorable pour acquérir leur indépendance, formèrent un parti révolutionnaire s'appuyant sur la république cisalpine, à laquelle leur intention était de s'unir; mais tout en proclament leur liberté, la plus grande partie des Luganois ne voulurent point se séparer de la Suisse. Le parti cisalpin, entré à Lugano les armes à la main, fut battu et dispersé dans un combat, livré dans les rues de la ville; le peuple Tessinois était d'ailleurs trop ignorant pour comprendre le sens du mot de liberté. Quand les Français furent entrés en Suisse et la république helvétique proclamée, et qu'il vit que rien n'était changé, que le riche n'avait point partagé sa richesse avec le pauvre et qu'il fallait comme auparavant gagner son pain à la sueur de son visage, alors il mit les républicains au nombre de ses ennemis; les institutions qu'on lui promettait: l'établissement des écoles, la construction de meilleures routes, la liberté du commerce, l'introduction de nouvelles branches d'industrie, la propagation des lumières au moyen de l'instruction publique; tout cela n'était que des innovations, auxquelles le peuple Tessinois ne comprenait rien; on lui répétait constamment, qu'elles mettaient sa religion en danger; il n'en fallut pas davantage pour le fanatiser, dèslors on vit partout se lever les poignards et les couteaux pour répandre du sang. C'était le 28. Avril 179[illegible] les Français se retiraient devant les Russes e[t] les Autrichiens, la ville de Lugano se remplit d

de campagnards armés, avides de meurtre. Les mesures que les autorités voulurent prendre, furent le signal d'une atroce boucherie, à laquelle le peuple avait été préparé. Malheur aux partisans du nouveau régime et qui furent rencontrés par la horde fanatisée, les plus indignes traitements étaient leur partage; les uns étaient conduits dans les prisons de la ville, les autres assassinés sur le champ à coups de poignards ou de fusils. Le soir le peuple pilla et saccagea une trentaine de maisons, appartenant à des patriotes, et tout cela au nom de la religion. Le lendemain une brigade française en retraite retablit momentanément la tranquillité, mais à peine eut-elle quitté la ville que le peuple se rua sur les magistrats, enfermés la veille dans les prisons; on les maltraita, puis après les avoir attachés au pied de l'arbre de liberté, on les massacra à coups de haches et à coups de fusils. Deux bourgeois qui étaient présents, ayant osé blâmer ces atrocités, payèrent sur le champ de leur vie leur indiscrète humanité. Bientôt parurent les Autrichiens et les Russes qui ne mirent point en danger la religion, aussi furent-ils reçus comme des Dieux, quoiqu'ils blâmassent hautement les actes de férocité du peuple de Lugano; du reste ils furent peu reconnaissants des marques d'adoration qu'on leur prodigait, car ils devastèrent les campagnes, enlevèrent le bétail, pillèrent les habitations, maltraitèrent les femmes et attelèrent les hommes devant les canons qu'ils avaient enlevés dans divers endroits du pays. Les persécutions contre les patriotes durèrent encore quelque temps; mais au retour d'Egypte, Bonaparte mit fin à tous ces désordres et le Tessin devint un des cantons de la confédération helvétique. Toutefois Lugano et le Tessin ne jouirent pas long-temps de leur indépendance. Sous le prétexte que les autorités Tessinoises ne se conformaient pas rigoureusement à ses ordres à l'égard des marchandises anglaises et coloniales, Napoléon s'embarassant assez peu du droit des gens et de la neutralité suisse, fit débarquer à Lugano un corps de six milles hommes avec de l'artillerie et de la cavallerie, qui s'installèrent en maîtres dans les principaux endroits du canton, malgré toutes les protestations, mais les évènemens de 1813 délivrèrent le pays de ces hôtes incommodes.

Quelques mois après Lugano fut encore le théâtre de scènes sanglantes. Les labeurs d'une constitution nouvelle avaient fortement agité les esprits et bientôt le mécontentement devint insurrection, Lugano fut surpris par une troupe d'insurgés qui commirent toutes sortes d'excès. Des troupes fédérales occupèrent assez long-temps le Tessin à la suite de ces troubles.

Le lac de Lugano est presque tout entouré par de hautes montagnes qui forment une succession de golfes très profonds, ensorte que l'on ne peut jamais voir qu'une partie de sa surface. Il est à 880 pieds audessus de la mer, ou 240 pieds plus bas que le lac Majeur. Sa plus grande profondeur est de 495 pieds. Il a dix lieues de longueur sur une de largeur. Il est prodigieusement poissonneux. Une des particularités de ce lac est qu'il n'y entre que des ruisseaux, qui lui fournissent bien moins d'eau qu'il n'en sort par la Tresa, rivière considérable, ce qui fait présumer qu'il est alimenté par des eaux souterraines. Quelques personnes croient que son niveau autrefois beaucoup plus bas, à été élevé par l'irruption de grandes masses d'eaux retenues jusqu'alors dans les cavités des montagnes. Ainsi en 1518 on vit tout-à-coup sortir d'une caverne audessus de Campiglione une telle quantité d'eau, que les habitants craignèrent une inondation générale.

LA VIE DES FOUS.

(Fin.)

Le sénat leur envoya ensuite une députation à Berthoud où ils s'arrêtèrent, autant pour sonder leurs intentions, que pour les détourner de leur projet, et leur faire connaître la détermination du gouvernement bernois d'entraver leur marche.

Ils parurent fort offensés de cette manière d'agir. «N'oubliez pas, dirent-ils, que nous sommes les fils de ceux qui ont combattu pour vous à Laupen et à Morat, et que le souvenir de l'injure que vous nous préparez, pourrait rester empreint long-temps dans nos cœurs.»

Cependant Berne gardait ses portes fermées et la bande des fous, au nombre de 700, était sur les bords de l'Aar, par un froid rigoureux, et dans une inaction qui ne convenait guère à son ardeur guerrière. Force fut alors à cette fougueuse jeunesse de montrer plus de calme et de baisser le ton. Ils envoyèrent un message aux conseils de Berne pour protester de leur respect pour eux, en les priant de leur ouvrir le passage et de les traiter comme des confédérés, assurant qu'ils observeraient une sévère discipline, et qu'ils payeraient comptant tout ce dont ils auraient besoin. Les Bernois, touchés de leur constance et ne pouvant leur refuser leur estime, leur ouvrirent enfin leurs portes, au moment où ils tentaient de passer à gué la rivière, dont les eaux sont très-basses à cette saison. Après avoir été traité hospitalièrement dans cette ville, ils se dirigèrent sur Fribourg, lieu du rendez-vous général, et où leurs

autres compagnons les attendaient. Réunis au nombre de deux mille, ils se dirigèrent sur le pays de Vaud, comptant voir grossir leurs rangs pendant la route; car beaucoup de leurs compagnons étaient encore attendus.

Cependant les suites inévitables d'une pareille expédition, si contraire au repos et à la paix publique, commencèrent à se faire sentir: le commerce était arrêté, les routes de Berne à Genève restaient désertes; les populations justement effrayées jetaient de hauts cris. Les Genevois, consternés à l'approche de cet orage, tâchèrent de le conjurer, en envoyant des députations pour traiter avec ces jeunes aventuriers, et ils réclamèrent en même temps l'intervention des gouvernemens suisses et de leurs alliés. Une diète s'assembla à Fribourg, et le gouvernement bernois défendit, sous des peines sévères, à tous ses ressortissans de prendre un part quelconque à cette entreprise. On convint enfin avec l'évêque, les syndics et les conseils de Genève, qu'ils payeraient avant Pâques 8000 florins, et qu'ils donneraient en otage huit personnes notables de la ville, qui seraient reparties entre les cantons forestiers. Lausanne devait aussi payer une contribution de 4000 florins. Cependant la bande, ayant déclaré quelle ne voulait pas retourner chez elle les mains vides, insista tellement que la duchesse de Savoie, dont le trésor ne paraissait guère fourni d'espèces, se vit obligée de leur remettre ses joyaux pour sûreté du payement; les Genevois payèrent en outre à chacun d'eux deux florins du Rhin et leur envoyèrent quatre tonneaux de vin pour boire le coup de l'étrier.

La bande des fous se mit alors en mesure de regagner ses foyers; mais avec le projet de passer sur la rive septentrionale du lac de Neuchâtel, pour goûter les vins du vieux Marggrave, dont le fils avait suivi Charles de Bourgogne. Le comte Rodolphe, en apprenant la visite qui l'attendait, se rendit effrayé à Berne, dont il était bourgeois, et demanda instamment des secours. Aussitôt mille hommes furent envoyés à Neuchâtel et dans les environs. La troupe aventureuse jugea alors à propos de se rendre par Fribourg sur Berne, où elle passa sans s'arrêter et sans vouloir accepter aucun des rafraîchissemens qu'on leur offrit, tant elle conservait de rancune contre les magistrats de cette cité, qui l'avait empêchée d'agir à sa façon.

Pour terminer cette affaire, Berne et Fribourg se portèrent caution de la somme que devait Genève et que la bourgeoisie de Strasbourg avança à ses obstinés créanciers.

GENÈVE AU XIV. SIÈCLE.

La Suisse était sortie libre et forte de la lutte qu'elle avait glorieusement soutenue contre le despotisme étranger; mais Genève à la fin du quatorzième siècle se debattait encore péniblement sous le joug usurpateur de la maison de Savoie. Les seigneurs et les nobles des environs n'épargnaient pas davantage la malheureuse cité. Les comtes de Savoie et de Genevois, les Dauphins de Viennois et les seigneurs de Faucigny et de Gex, presque continuellement en guerre entr'eux, venaient fréquemment vider leurs querelles aux environs de Genève, si ce n'est dans la cité même. Habitués à ce spectacle de meurtre, d'incendie et de brigandage, les nobles imitèrent les grands seigneurs et les roturiers singèrent les nobles; les guet-à-pens, les batteries, les meurtres et les assasinats étaient, pour ainsi dire, à l'ordre du jour. Les seigneurs et les nobles, la plupart devoués à la maison de Savoye, savaient par toutes sortes de moyens s'assurer l'impunité. Le fameux procès des Tavel avec l'évêque Alamand de Saint-Joire donne une idée des moeurs de ces temps.

La famille des Tavel était nombreuse et puissante et de plus fortement protégée par les comtes de Savoie. Des parens de l'évêque avaient à plusieurs reprises, dans differents quartiers de la ville dressé des embuches contre divers membres de la famille de Tavel. Une fois entr'autres, ils trouvèrent Barthélemy Tavel qui revenait du Venzeron à Genève; ils l'assaillirent aussitôt dans l'intention de le tuer. Il se déffendit vigoureusement, mais enfin accablé par le nombre et après avoir reçu plusieurs blessures, il fut obligé de se rendre à Nycod de St.-Joire qui le conduisit bien garrotté et enfermé étroitement dans un coffre dans le pays de Vaud. Il resta ainsi enfermé et garrotté pendant six mois dans cette prison étroite et infecte, sans pouvoir se coucher, ni remuer ses jambes, à peine pouvait-il respirer. L'évêque, quoique le principal instigateur de ce guet-à-pens, nia d'y avoir pris part. Un autre jour l'évêque envoya des gens pour démolir la maison de Barthélemy Tavel, habitée par sa femme et ses enfans. «Travaillez, détruisez à force!» leur cria-t-il de son château. Le bailli de Gex et le vidome firent arrêter les travailleurs; mais sur les ordres de l'évêque on fut obligé de les relâcher. On ne connait pas l'issue du scandaleux procès auquel ces scènes de violence donnèrent lieu.

IMPRIMERIE DE C. A. JENNI, A BERNE.



LES AUTRICHIENS DANS L'ENGADINE. | Die Oestreicher im Engadin.



LUGANO
Canton du Tessin, coté du Nord

Lugano
Canton Tessin. – Nordseite.



JEAN JACQUES STOCKER

ET LES

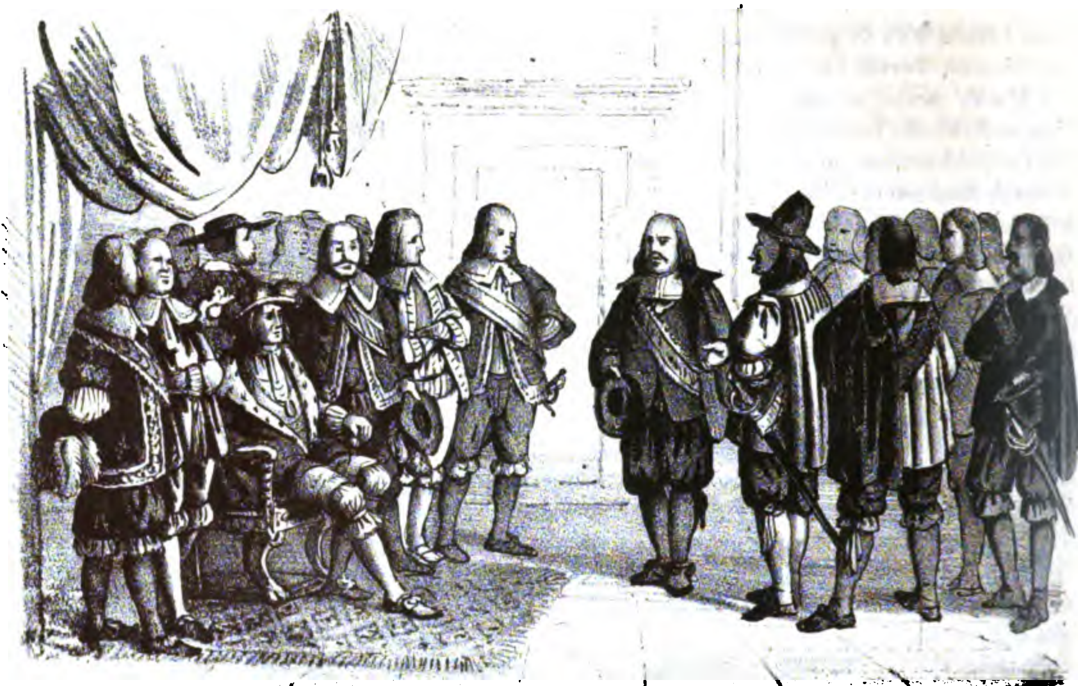
VAUDOIS DU PIÉMONT.

De tout temps on a dit que les Suisses étaient plus habiles à défendre leurs libertés avec l'épée qu'avec la plume. Cependant s'ils ont en général pas fourni de diplomates distingués, ils peuvent néanmoins citer quelques hommes qui ont marqué dans cette carrière. On doit compter de ce nombre Jean Jacques Stocker, qui naquit à Schaffhouse, au commencement du dix-septième siècle. Une éducation soignée, une grande aptitude pour les sciences, l'étude des auteurs grecs et latins le mirent bientôt au rang des hommes les plus distingués de sa patrie, et jeune encore ses compatriotes lui donnèrent des preuves d'estime en lui confiant les charges les plus honorables. Il acquit de nouvelles connaissances dans ses voyages en Allemagne, en France et en Angleterre où il séjourna. A son retour dans sa patrie, on lui décerna la charge du sécretaire de ville.

La guerre de trente-ans exerçait alors, dans toute l'étendue de l'Allemagne, des ravages dont la Suisse ressentit le contrecoup à un degré suffisant pour compromettre sa sûreté intérieure. Il existait à cette époque beaucoup d'aigreur entre les cantons catholiques et protestans, et plusieurs fois ils prirent une attitude hostile les uns envers les autres. Stocker publia à cette occasion un discours en latin qu'il adressait aux états de la confédération, et dont la verve patriotique révéla à ses compatriotes le talent de son auteur.

Seize ans plus tard, lorsque l'Angleterre et la Hollande étaient engagées dans une guerre désastreuse, les cantons protestans se décidèrent à envoyer à Londres un ambassadeur dans le but de coopérer par leur médiation à la pacification des deux états. Le choix tomba unanimement sur Stocker dont on avait su apprécier les talens. La mission qu'il devait remplir, était délicate et difficile. Il resta près des dix mois en Angleterre, où il s'acquit par sa loyauté et sa franchise l'affection et la considération de tous les partis. Cromwell l'accueillit avec toutes sortes d'égards et lui donna des preuves éclatantes de la confiance qu'il sut lui inspirer. Lorsque sa mission fut terminée en Angleterre, il s'embarqua pour le continent sur un bâtiment de guerre, armé de 36 canons et de 800 hommes d'équipage que l'état mit à sa disposition. Son débarquement sur les côtes de la Hollande ressembla à un triomphe; une foule immense le reçut sur le rivage avec de bruyantes acclamations; chacun voulut voir ce Suisse, le messager de cette paix, à laquelle il avait travaillé avec tant de loyauté, de sagacité et de constance. Son séjour dans les Pays-bas se prolongea pendant dix-huit semaines, jusqu'à l'entier aplanissement de toutes les difficultés qui s'opposaient à l'exécution du traité signé à Londres. Pendant ce laps de temps, il fut traité avec la plus grande distinction, et toutes les fois que quelque question épineuse vint à surgir dans les débats, on montra toujours la plus grande déférence pour les paroles conciliantes de Stocker. Enfin le négociateur schaffhousois retourna dans sa patrie comblé d'honneurs, et il reçut les temoignages les moins équivoques de satisfaction de la diète assemblée à Bade.

Dèslors Stocker fut souvent employé à des missions diplomatiques. Mais la plus importante fut celle qu'il remplit pour les cantons protestans près de la cour de Turin, dans le but d'intervenir en faveur des malheureux Vaudois des vallées du Piémont. Cette secte, dont l'existence était problématique, fixait alors l'attention de toute



resta couvert. Le prince promit à voix basse de donner prochainement sa réponse, puis il accorda à Hirzel l'autorisation de lui présenter les personnes qui l'accompagnaient. Après avoir pris congé du duc, les députés suisses furent conduits dans une belle salle où les attendaient des dames et des rafraichissemens. Le 19, ils se rendirent à la citadelle; le commandant qui était Français, les reçut avec beaucoup de politesse et leur montra toutes les curiosités de la place; ils visitèrent aussi le palais du duc à Valenza. Le 20, le baron de Gressy leur transmit la réponse du duc, où celui-ci cherchait à justifier sa conduite envers ses sujets *de la religion prétendue reformée* * qu'il qualifiait de rebelles.

* En 1530 Oekolampadius et autres réformateurs de la Suisse tentèrent inutilement de faire adopter aux Vaudois leurs dogmes sacramentales. Calvin et Farel eurent plus de succès en 1536; leur ayant représenté que leur existence dépendait de leur réunion à la réforme, ils consentirent à des transactions en ce sens que, suivant eux chaque Chrétien pouvait, en certaine circonstance, prêter serment devant les autorités, qu'un malfaiteur pouvait être condamné à mort, qu'un prêtre pouvait posséder des propriétés; que des prêtres indignes pouvaient distribuer valablement les sacremens; que la confession n'était point nécessaire, puis ils reconnurent encore le dogme sacramental des calvinistes. Depuis l'acceptation des conditions que leur avaient imposées les reformateurs assez peu tolérans, il est vrai, les Vaudois piémontais furent considérés comme reformés.

Les envoyés suisses pensant que, pour atteindre le but de leur mission, il fallait aussi entendre les Vaudois et les déterminer à quelques concessions, partirent pour Pignerola, ville située à l'entrée des vallées qu'habitaient ces infortunés. Là ils rencontrèrent des envoyés genévois et le résident français chez lequel ils firent un „excellent diner". Ils eurent alors plusieurs conférences avec les Vaudois qui, à leur invitation se déterminèrent à abandonner de bonne volonté quelques endroits d'où le duc voulait les expulser par la force. Le 26, ils soupèrent chez M. de la Bretonnière où, ainsi que s'exprime Stocker „ils burent fameusement." Le 27 Juillet ils visitèrent Pinache, l'un des villages vaudois où ils assistèrent au culte religieux. Ils firent un don de huit louis aux malheureux qui avaient été obligés d'abandonner leurs demeures, et un de trois louis à soixante fusiliers qui les accompagnèrent à leur retour.

Enfin, après bien de pénibles négociations, ils parvinrent à conclure un traité qui, s'il ne répondait pas à tout ce que l'on avait désiré, assurait au moins l'existence des Vaudois. Les envoyés suisses furent de retour chez eux, après une absence de soixante et dix-sept jours.

En 1683, Louis XIV, ce grand roi très-chrétien du dix-huitième siècle, se mit à persécuter

ses propres sujets chrétiens et calvinistes: en quoi il se montra à la hauteur du despotisme sacerdotal des siècles les plus barbares. Il n'est sorte de tourmens qu'on ne fit subir aux protestans pour les contraindre à renier leur croyance. Des bandes armées composées d'hommes qu'on appelait dragons, pénétraient dans les maisons des récalcitrans, s'emparaient du mobilier, dévastaient tout ce qui s'offrait à leurs yeux, traînaient les habitans par les cheveux à la messe, ou les enfermaient dans des sacs que l'on suspendait aux cheminées, ou dans des tonneaux que l'on roulait sur les chemins. On les brûlait à petit feu; on leur versait de l'huile ou de l'eau bouillante sur le corps etc.; ces expéditions furent appelées dragonnades. Les femmes n'étaient pas mieux traitées; on les chassait nues par les rues et on les battait de verges, puis on les renfermait dans des couvens, où on les laissait en proie à la faim et on les empêchait de dormir en les piquant avec des aiguilles, ou en les faisant danser à coups de fouet chaque fois que le sommeil s'emparait d'elles; on voulait les forcer à abjurer, mais beaucoup succombèrent ou devinrent folles. Louis XIV révoqua l'édit de Nantes et condamna aux galères tous les calvinistes qui tentèrent de quitter le royaume. Néanmoins plus de cinq-cent mille réformés emigrèrent et transportèrent en Angleterre, en Hollande, en Allemagne et en Suisse l'or et l'industrie de la France. Grâce à la tyrannie de son roi et au fanatisme de ses conseillers, des provinces entières tombèrent dans la pauvreté et se dépeuplèrent, pendant que la plus grande misère se repandit sur tout le royaume.

Louis XIV., non content d'être le bourreau de ses sujets, parvint, par ses instigations, à rendre parjure le duc de Savoie, qui, au mépris des traités, recommença à persécuter les Vaudois. Une nouvelle ambassade suisse n'eut point de succès. Le duc donna quatorze jours aux Vaudois pour réaliser leur fortune, quitter ses états et se chercher une autre patrie. La Suisse qui était déjà encombrée de milliers de fugitifs français, reçut encore les malheureux Piémontais qui furent répartis dans les cantons de Zurich, de Berne, de Bâle, de Schaffhouse et dans la ville de St.-Gall. Ce fut au commencement de l'année 1687 que ces malheureux traversèrent les montagnes couvertes de neige et arrivèrent sur le sol hospitalier de l'Helvétie, laissant entre les mains de prêtres fanatisés un grand nombre de leurs enfans qu'on leur avait arrachés.

Cependant la Suisse ne put entretenir longtemps un aussi grand nombre d'hommes; la ville de Zurich seule en avait reçu sept-cents, ce qui lui occasionna en quelques années une dépense de 425,545 florins. L'Angleterre, les Etats généraux, l'électeur de Brandenbourg et le duc de Wurtemberg vinrent à leur secours par des envois d'argent, ou en les accueillant sur leur territoire.

L'électeur de Brandenbourg offrit d'en recevoir 2000 dans ses états; mais il fut presqu'impossible de déterminer ces malheureux à quitter la Suisse pour se rendre dans le nord de l'Allemagne, et ce ne fut qu'après les avoir menacés de les éloigner par la force qu'ils cédèrent. On s'apperçut bientôt qu'un grand nombre d'entr'eux se procuraient secrétement des armes. Ils déclarèrent qu'ils ne consentiraient jamais à se fixer plus au nord, tandis que leurs prêtres, leurs femmes et leurs enfans étaient retenus dans le Piémont. On fut donc obligé de les faire partir malgré eux. Ils tentèrent alors de pénétrer à main armée dans le Piémont; mais ayant été repoussés à St.-Maurice par les Valaisans, ils revinrent sur leurs pas. Neuf-cents d'entr'eux furent ensuite embarqués à Bâle, d'où ils allèrent s'établir dans le Palatinat du Rhin. Mais lorsqu'en 1688 les Français ravagèrent le Palatinat, ces infortunés ne trouvant plus de moyens de subsistance, se rapprochèrent de la Suisse au nombre de 1700. Ils étaient dans le plus misérable état, errant depuis long-temps sans asyle et se nourrissant d'herbages et de racines. Il fallait où les chasser par la force, ou les voir tous périr de misère. Les Suisses donnèrent aux souverains un noble exemple de charité chrétienne. Les Piémontais fugitifs furent de nouveau reçus, nourris et hébergés pendant tout l'hiver, malgré le déplaisir qu'en temoignèrent l'insensé Louis XIV et le duc de Savoie. Au mois d'Avril 1689 ils furent de nouveau conduits à la frontière de Wurtemberg, munis d'argent pour leurs besoins.

En général on commençait à se lasser de leur présence; les tracasseries que l'on avait eu constamment à supporter à leur sujet, et les désagrémens que causait leur caractère remuant et aigri par l'adversité, avaient commencé à fatiguer leurs bienfaiteurs. Malgré les offres bienveillants du duc de Wurtemberg et d'autres états de l'Allemagne la plupart d'entr'eux résolurent de rentrer à main armée dans leur patrie. Ils achetèrent secrétement des armes à St.-Gall, à Neuchâtel et à Genève. Une troupe de 120 hommes qui traversait les cantons de Schwyz et d'Uri pour se réunir aux autres, fut arrêtée et livrée au duc de Savoie.

Le gros de la troupe de 1500 hommes se réunit sur les rives du lac de Genève, dans une forêt

entre Rolle et Nyon et eut plus de succès dans son entreprise. Ceux qui en faisaient partie, s'embarquèrent pendant une nuit et abordèrent près d'Yvoire sur là côte de la Savoie. Henri Arnaud était leur chef spirituel et militaire. La petite armée fut divisée en dix-neuf compagnies, dont six étaient composées de refugiés français. L'alarme se répandit aussitôt dans le pays; mais leur nombre et leur air résolu imposèrent à la population, d'autant plus qu'ils payaient tout argent comptant. Seulement ça et là ils prirent avec eux comme ôtages quelques châtelains ou quelques moines qu'Arnaud obligeait de signer une lettre contenant ces mots: „Ces Messieurs avancent au nombre de deux mille; sur leur prière nous les accompagnons, pour pouvoir rendre témoignage de leur bonne conduite, qui est tout à fait pacifique, car ils ne demandent que le passage. Nous vous prions dont de ne point mettre d'opposition à leur marche.“ Cette lettre ouverte que l'on envoyait en avant, produisait le meilleur effet; les paysans venaient à la rencontre de la troupe avec des vivres et faisaient des offres de service. Cependant à Cluse les Vaudois faillirent être trahis par un de leurs prisonniers, qui fut surpris remettant à son domestique une lettre dont le contenu était contraire à la déclaration citée plus haut et que le valet devait porter à Sallenche. Non loin de ce dernier endroit, ils désarmèrent un corps de Savoyards de 600 hommes, qui avait voulu s'opposer à leur passage. Ils commencèrent alors à gravir les montagnes; mais ils trouvèrent tous les villages déserts; les habitants fuyaient devant eux et de toutes parts les cloches sonnaient l'alarme. Néanmoins ils arrivèrent sur les bords de l'Isère et traversèrent la Maurienne. Sur le Mont-Cenis ils enlevèrent tous les chevaux de postes et pillèrent les bagages du cardinal Ranuzzi qui se rendait à Rome. Près de Suze ils rencontrèrent les dragons de la garde du duc, qui leur enlevèrent quelques hommes. A Salabertran le marquis de Larrey s'opposa à leur passage avec un corps considérable de troupes françaises. Les Vaudois l'attaquèrent avec la plus grande intrépidité, lui tuèrent 700 hommes et forcèrent le passage du pont, le marquis lui même demeura sur la place. Dans cette affaire ils eurent seulement 22 morts et 8 blessés.

Le 26 Août 1689, ils saluèrent par des cris d'allégresse leur patrie qu'ils découvrirent dans le lointain. Ils traversèrent ensuite le col du Pis sur lequel ils enlevèrent 600 moutons, et au delà ils firent prisonniers une compagnie savoyarde toute entière qu'ils passèrent au fil de l'épée. A Prals, ils s'emparèrent de l'église et y entonnèrent le Psaume soixante et quatorze. En descendant dans la vallée de Luserne, ils défirent de nouveau les troupes du duc; elles se sauvèrent en désordre à Robi, les Vaudois s'emparèrent bientôt de cette ville et la mirent en cendres. Sur le champ de bataille, Arnaud fit prêter à ses soldats le serment de fidélité réciproque. De toute part ceux-ci chassèrent les troupes du duc; mais 2000 français ayant pénétré dans la vallée de St.-Martin, les Vaudois furent obligés de se retirer sur les rochers des environs, où ils se nourrirent pendant quelque temps de racines et de fruits sauvages. Enfin ce nouvel ennemi se retira, et ils purent respirer.

Tous les efforts tentés par le duc pour les soumettre par la force, ayant échoué, il leur fit faire des propositions de paix qui n'eurent pas de suite, quoique les Vaudois eussent été très modestes dans leurs prétentions, ne demandant que la restitution de leur propriétés et la liberté d'adorer Dieu selon leur conscience. La guerre continua; 10,000 Français, commandés par Catinat et précédés de 1400 paysans qui devaient frayer des chemins dans la neige, se réunirent à Balsille avec 12,000 Savoyards. Renaud et les siens s'étaient retranchés dans les forêts armées de pièces de bois et de pierres. 500 Français, envoyés pour attaquer un de ces bastions, furent taillés en pièces pendant une sortie. Les élémens vinrent encore au secours des Vaudois; il tombait beaucoup de neige et les avalanches grondaient dans la vallée, ce qui obligea l'armée combinée de se retirer. Feuquiers vint venger la defaite de Catinat; les Vaudois furent forcés dans leur retranchement et de se retirer sur les montagnes les plus inaccessibles. Cependant le duc de Savoie se voyant menacé d'une guerre avec la France, se hâta de conclure la paix avec eux.

Une autre bande de Vaudois, forte de 1200 hommes, et qui s'était réunis aux environs de Lausanne sous les ordres du capitaine Bourgeois, de Neuchâtel, pénétra en Savoie par la vallée d'Abondance. Mais la discorde s'étant glissée parmi la troupe, dans laquelle il y avait deux cents Suisses et beaucoup de Français, l'expédition échoua et la plupart de ceux qui en faisaient partie, retournèrent en Suisse; l'aventurier Bourgeois fut pris à Nyon, où il eut la tête tranchée par ordre du gouvernement bernois.

Une troisième troupe de 800 hommes venant de Brandenbourg et de Wurtemberg, traversa la

vallée du Rhin et les Grisons pour se rendre dans le Piémont. Sur leur passage dans ces contrées ils furent accueillis avec bienveillance par les catholiques et les protestans. Il restait encore beaucoup de Vaudois en Suisse et en Allemagne; cependant leur sort parut s'améliorer. Les états de l'Europe où l'intolérance n'avait pas étouffé tout sentiment de justice et de pitié, s'interessèrent à ces malheureux, et des sommes considérables d'argent leur furent envoyées par divers souverains.

Les Vaudois avaient rendu de grands services au duc de Savoie en défendant avec courage ses frontières contre les armées françaises; ils avaient donc quelques motifs de compter sur sa reconnaissance. Mais le duc fit la paix avec la France, et Louis XIV, plus acharné que jamais contre les calvinistes, exigea l'expulsion des Vaudois. Le duc de Savoie fut cependant plus humain qu'auparavant; il leur accorda deux mois pour sortir de ses états, en leur permettant d'emporter leurs effets, avec la promesse que ce qu'ils ne pourraient prendre avec eux, leur serait payé comptant. 3000 individus, formant 336 familles, passèrent le Mont-Cenis et se dirigèrent sur Genève d'où on alla à leur rencontre avec des chars. Une diète des cantons réformés avait décidé qu'ils seraient transportés d'une ville à l'autre jusqu'à Schaffhouse aux frais des cantons, et que là on donnerait pour continuer leur route, à chaque ministre dix écus d'empire, à chaque autre personne six écus, et à chaque enfant trois écus. Outre ces subsides on leur aloua une somme de 12,000 florins, dont Berne donna la moitié, pour leur établissement en Allemagne. Mais lorsque l'on vit ces infortunés malades et abattus, la pitié l'emporta sur tout autre considération, et ils purent rester en Suisse. Berne, qui avait déjà accueilli 6000 refugiés français, se chargea encore d'une grande partie des Piémontais; heureusement qu'il arriva des secours d'autres états dont les souverains n'avaient pas renié les préceptes de l'Evangile.

Berne et Zurich eurent encore des dépenses considérables à supporter pour les armemens qu'ils furent obligés de faire pour leur sûreté, car ils avaient des motifs fondés de se défier de l'astucieuse politique de Louis XIV. Berne entretint pendant quelque temps une garnison de [illegible]00 soldats à Genève et 30,000 hommes des deux états étaient prêts à marcher où le besoin l'aurait exigé.

Cependant une nouvelle génération naquit des débris de la malheureuse tribu des Vaudois, soit de ceux qui sortirent des cachots, soit de ceux qui avaient échappé au fer de l'ennemi ou qui parvinrent à retourner dans le pays de leurs pères. Mais l'adversité continua à les poursuivre. En 1727, le duc de Savoie fut obligé de céder quelques vallées habitées par les Vaudois à la France et le successeur de Louis XIV, acharné contre les calvinistes aimait mieux que son nouveau territoire se convertit en un désert que d'y tolérer des Vaudois; une émigration de ces infortunés en Suisse eut de nouveau lieu. Enfin grâce à l'intercession des états protestans, le duc de Savoie leur accorda la liberté du culte; mais trop pauvres pour pouvoir entretenir leurs églises et leurs ministres, il fallut encore recourir à la charité de leurs coreligionnaires. La reine Marie, épouse de Guillaume III d'Angleterre, leur accorda une rente annuelle, appelée *subside royal;* d'autres états et les cantons protestans contribuèrent aussi à l'entretien de leurs ministres et de leurs écoles. Sous la domination française, les Vaudois obtinrent les mêmes droits que les catholiques, et leurs ministres furent soldés par l'état. Mais, en 1814, le roi de Sardaigne s'empressa de remettre les choses sur l'ancien pied. Cependant, en 1816, il leur fit quelques concessions. L'évêque de Pignerole entreprit la conversion des Vaudois, au moyen de brochures qu'il répandit dans le pays, et pour donner plus de poids à ses démarches, il promit 200 francs à chacun de ceux qui se convertiraient. Mais ce prélat zélateur manqua complétement son but, et se couvrit tellement de ridicule que la cour de Turin fût obligée de le rappeler de son poste. En 1824, les Vaudois bâtirent un hôpital pour les malades, au moyen d'une collecte qu'ils firent en Suisse et dans quelques autres pays de l'Europe.

Les vallées Vaudoises du Piemont contiennent maintenant 20,000 habitans, resserrés sur un espace de 24 lieues carrées. Ils s'occupent de la culture de la vigne et de leurs champs; ils sont laborieux et intelligents; aussi leurs terres sont soigneusement cultivées. Ils vivent en bonne intelligence avec les catholiques leurs voisins et ceux qui se trouvent au milieu d'eux et dont ils se sont concilié l'estime. Les délits sont rares parmi les Vaudois, on dit que jamais on n'a vu un traitre dans leur sein. Les négocians de Turin les prefèrent à tout autre pour les emplois de commis ou de caissiers, à cause de leur fidélité et de leur probité. Cependant une législation intolérante ne leur permet pas de participer aux emplois publics ni même d'être médecins ou avocats. En outre, parmi leurs autorités com-

munales, il faut que sur cinq municipaux il y ait trois catholiques. Les Vaudois n'oublient point les bienfaits qu'ils ont reçus des cantons protestans: aussi si un ressortissant de ces cantons vient parmi eux, il est sûr d'être accueilli avec la plus franche bienveillance.

LE BOURG ET LE DISTRICT DE SCHWYZ.

Le district de Schwyz est le plus grand et le plus peuplé de ceux qui composent le canton de ce nom; il contient à lui seul près de la moitié de la population intégrale du pays, dont il est le noyau ou la partie la plus ancienne. Les derniers recensemens portent sa population à 16317 ames, habitant 2174 maisons. Ce district est aussi le plus fertile du canton; la culture des terres y prend de l'extension; cependant il est bien éloigné de produire assez de grains pour sa consommation, et ce n'est que depuis 1833 qu'il peut exporter quelques peu de pommes de terre dans les autres districts. Le trait le plus saillant du caractère du peuple de l'ancien pays ou district de Schwyz est l'amour de la liberté et un extrême attachement pour ses croyances religieuses, et c'est sous ce double rapport qu'il juge de tout ce qui est nouveau pour lui. Aussi les améliorations sont lentes ou nulles, et le nombre de ceux qui les désirent ou qui les provoquent est très-restreint. Leur patriotisme n'est pas moins borné; car il ne s'étend guère au delà des limites de leur district. Du reste si l'impulsion était donnée par les classes supérieures, les lumières se propageraient parmi le peuple de Schwyz et le placeraient sur une échelle plus élevée de la civilisation; car les dispositions naturelles ne lui manquent point.

Le bourg de Schwyz, chef-lieu du canton et du district de ce nom, est bâti sur un côteau fertile et délicieusement situé au pieds du Mythen, qui s'élève à une hauteur de 4600 pied audessus de la plaine, près du lac de Lowerz et du débouché de la vallée de Muotta. La paroisse de Schwyz contient 4885 habitans et 650 maisons, mais tellement disséminées qu'à peine on en compte la moitié dans le bourg proprement dit. Deux rues principales le traversent; une vaste place en occupe à peu près le centre où l'on remarque à l'un des côtés, sur une élévation, l'église de St.-Martin, qui a été construite de 1769 à 1774. Elle est d'une architecture remarquable; ses sept autels sont en beau marbre rouge à veines blanches, quelques peintures à fresque se distinguent par leur coloris; l'orgue mérite aussi l'attention des amateurs. Mais ce qui interessera encore plus tout bon Suisse, c'est le tombeau d'une noble simplicité d'Aloys Reding, ce patriote distingué. Les autres bâtimens principaux de Schwyz sont: deux couvens, la maison de ville, l'arsenal, un hôpital etc.; mais ces édifices n'ont rien de bien remarquable. Le couvent de St.-Pierre est un couvent de femmes de l'ordre de St.-Dominique qui date de l'an 1272. Hartmann zum Bach donna à quatre sœurs de cet ordre un petit bâtiment où elles firent construire dix cellules; pendant ce temps elles couchaient dans une grange. En 1383 elles se bâtirent une petite chapelle; mais elles étaient si pauvres que ce ne fut qu'en 1400, qu'elles purent entretenir un chapelain à leurs frais. Pendant la famine de 1449, les pauvres sœurs eurent leur part de souffrance de cette époque calamiteuse, et elles vécurent quelque temps de la charité des particuliers. Du temps de la réformation le couvent fut désert pendant quarante ans; il fut ensuite privé d'une partie de ses revenus par une administration infidèle. Certains désordres qui eurent aussi lieu plus tard parmi les habitans du couvent, eurent pour resultat le rétablissement de la cloture et la construction autour du bâtiment d'un mur d'enceinte afin d'éviter tout contact avec le monde extérieur et corrompu. En 1799 des événemens inouis vinrent troubler le repos des religieuses: elles furent obligées de se prêter à des corvées inaccoutumées, de faire de la charpie et des bandages pour l'armée française, mais, ce qui était pire encore, ce fut l'obligation où elles se trouvèrent de loger des soldats et de faire des cartouches pour eux. Un jour qu'elles se livraient à leur dévotion, un dragon français entra dans l'église et pénétra au galop jusqu'au milieu de l'édifice. Que l'on juge de la terreur du troupeau! c'était un loup au milieu de la bergerie; mais le cavalier barbu après avoir jeté les yeux un instant autour de lui, ne trouvant probablement là rien de son goût, piqua des deux et se retira à la grande satisfaction des nonnes épouvantées. En 1800 on établit dans le couvent une école de jeunes filles pauvres, mais elle fut bientôt supprimée faute d'écolières, celles-ci preférant aller mendier sur les routes. Maintenant le couvent renferme 25 religieuses.

Parmi les curiosités de Schwyz dignes d'être vues il ne faut point oublier le cabinet de médailles de I. C. Hedlinger, où l'on voit un grand nombre de médailles de son ouvrage et beaucoup

d'autres antiques ou modernes, parmi lesquelles il y a de nombreux chefs-d'œuvre.

Rien de plus beau que la position et les environs de Schwyz; c'est un véritable jardin anglais, mais où l'art n'a rien ajouté à sa parure naturelle. Une multitude de jolis sentiers parcourent en tous sens ses environs et forment autant de charmantes promenades. Plusieurs de ces sentiers se dirigent audessus du bourg sur la pente du formidable Mythen; l'un conduit à la chapelle de St-Joseph, un autre à celle de Ste.-Agathe; l'un et l'autre de ces sîtes offrent des points de vue ravissants, particulièrement de soir, quand le soleil prêt à se cacher derrière les sommités du Righi, lanoe ses rayons dorés sur la surface du lac de Lowerz éblouissant de lumièrè; tandis que le lac de Waldstetten, d'un caractère plus sévère, repose déjà dans les ombres du soir, et que les hautes montagnes qui l'encadrent, et surtout les sommites neigeuses d'Uri resplendissent encore d'or et de pourpre. L'horizon est borné à droite par le Rufiberg et le Righi et entr'eux par les tristes ruines de Goldau. Au centre on voit les montagnes d'Unterwalden audessus du lac des Waldstetten, à gauche la Fronalp et les montagnes d'Uri. Le spectateur quitte ces beautés sévères pour reposer ses regards avec délice sur la vallée de Schwyz, ses villages, ses églises, ses jolies chapelles blanches comme la neige, sur cette multitude d'habitations tantôt disseminées tantôt grouppées sur de vertes prairies ombragées par de beaux noyers où l'on voit çà et là serpenter la Muotta. Aux pieds du spectateur le bourg de Schwyz étale ses jolies maisons de campagnes. Le silence répandu sur cette paisible vallée n'est troublé que par le chant de quelque pâtre, le son de clochettes de troupeaux ou par la vibration de quelques cloches des chapelles des environs. Si l'on tourne les yeux du côté opposé, on est presque effrayé à l'aspect de la pyramide du Mythen, dont les parois décharnées et rougies par les derniers rayons du soleil couchant s'élèvent perpendiculairement jusqu'au nues et dont en apparence la distance est si petite, qu'il semble que l'on pourrait les toucher de la main.

ZOUG DEVIENT SUISSE.

Les comtes de Lenzbourg furent les premiers possesseurs connus de la contrée où est située la ville de Zoug. On croit même que l'un d'eux fut le fondateur de cette cité. Au treizième siècle, la plupart des villages, des terres et des métairies environnants appartenaient à des établissemens pieux tels que le chapitre de Lucerne, d'Einsiedeln, les couvents de Muri, de Cappel etc. Selon la coutume, les hauteurs étaient occupées par les châteaux des nobles de la contrée, mais tout le pays, ainsi que la ville, dépendait du duc d'Autriche qui se faisait représenter par un bailli qui résidait à Zoug. La cité prospérait à l'ombre des franchises dont elle jouissait; des familles nobles des environs y avaient acquis le droit de bourgeoisie, mais sans être plus privilégiées que les autres bourgeois. Les cantons forêstiers venaient de secouer le joug du duc d'Autriche en chassant ses baillis, mais ils savaient bien que le duo avait juré de venger cet attentat à son autorité; ainsi une des premières mesures qu'ils avaient à prendre pour leur sûreté, c'était de s'emparer de la ville de Zoug, qui était à l'entrée de leurs vallées et qui les séparait de leurs alliés de Zurich. Déjà, quelque temps auparavant, ils avaient éprouvé de quelle importance était la possession de cette ville, bien fortifiée pour cette époque. Pendant qu'ils étaient allés au secours de la ville de Zurich, la garnison de Zoug avait impunément fait une descente à Arth et dévasté les environs. En conséquence les Waldstetten, au nombre de 2000, auxquels se joignirent 700 Zuricois, vinrent mettre le siège devant la ville de Zoug. Le peuple de la campagne qui sympatisait avec les confédérés plus qu'avec les bourgeois de Zoug, se joignit à eux pour faire la guerre à leur seigneur suzerain. Les Waldstetten, en adressant des sommations à la ville, déclarèrent qu'ils n'en voulaient point à ses libertés et franchises, et que même ils respecteraient les droits du duc d'Autriche, mais que pour la sûreté de leurs frontières, ils étaient résolus de s'emparer de cette localité et que si les habitans opposaient de la résistance, ils auraient tout à craindre de leur colère. Zoug était mal approvisionné, sa garnison était peu nombreuse et les bourgeois étaient divisés, une partie d'entr'eux inclinait pour la Suisse. Ils demandèrent une suspension d'armes qui leur fut accordée; puis ils envoyèrent à la hâte une députation au duc qui était à Kœnigsfelden. Le prince se préparait à aller à la chasse, lorsque la députation de Zoug arriva; il parlait à un de ses fauconniers tandis que l'on amenait les chevaux et la meute de chiens. A peine fit-il attention aux bourgeois de Zoug qui se présentaient devant lui. Cependant l'un d'eux prit la parole: „Vos fidèles sujets, les bourgeois de Zoug, dit-il, sont en grand

danger, trop faibles pour résister aux Waldstetten qui assiègent la ville et la pressent vivement, ils vous supplient de ne point les abandonner et de venir promptement à leur secours.“ Le duc fit à peine attention aux paroles du deputé, lui jetta un coup d'œil de mépris et continua de parler avec son fauconnier. Herrmann, tel était le nom du bourgeois de Zoug, fut douloureusement affecté de cette indifférence; il ne le dissimula point; mais voyant que ses instances n'étaient point écoutées, il s'ecria: «Ne valons nous donc pas mieux que des faucons?» «Allez toujours,» lui dit le duc, «j'aurai bientôt tout reconquis.« Justement indignés de ce mépris, les députés de Zoug retournèrent raconter à leurs concitoyens l'intérêt que prenait à eux le duc d'Autriche. Aussitôt les bourgeois laissèrent entrer dans leur ville les confédérés et proclamérent à l'unanimité leur intention d'entrer dans la ligue helvétique; un traité d'alliance fut aussitôt conclu. Cependant Zoug ne devint canton Suisse qu'en 1352, époque où il prit la septième place dans le rang des cantons. Le duc d'Autriche, il est vrai, leva une puissante armée pour soumettre à son obéissance les cantons confédérés; il mit dabord le siège devant Zurich; mais après quelque jours d'inutiles démonstrations, il fut fort content de pouvoir, à la faveur de la nuit, s'éloigner avec son armée sans être inquiété. A Morgarten, il apprit encore mieux que cette nouvelle ligue n'était pas si facile à rompre.

VALANGIN.

Parmi les vallées du canton de Neuchâtel, le val de Ruz, parsemé de ses vingt villages, occupe une place importante dans l'histoire du pays. Comme toutes les contrées avoisinantes, il appartenait au dixième siècle à des vassaux de la Bourgogne transjurane. De sombres forêts et des marécages couvraient alors le fond de cette vallée, où l'on voit maintenant de vertes prairies et des champs labourés. Quelques habitations, bien rares, éparses çà et là, animaient cette solitude. Elles étaient cependant assez nombreuses aux deux extrémités pour former deux villages: celui de St.-Martin avec une chapelle, et celui de Coffrane qui possédait une église et des nobles de ce nom. Quelques tours fortifiées qui défendaient les défilés du Jura, fréquentés depuis long-temps, étaient gardées par quelques hommes royés, ou par des nobles ne dépendant que du roi ou de l'empereur.

A la mort d'Ulrich II. de Neuchâtel, en 1132, ses trois fils se partagèrent ses états: Berthold eut pour sa part à titre de fief toute la partie du comté située au nord du Seyon. Dès qu'il en eut pris possession, il commença à détruire une partie de ses forêts, à défricher quelques terres incultes; il y attira des habitans, fonda et fortifia la ville de Bonneville. Le comte Rodolphe de Neuchâtel avait mis à sa disposition un certain nombre de ses sujets, pour lui aider à peupler ses états presque déserts; mais à condition qu'il lui en rendrait un pareil nombre, dès que son comté renfermerait un nombre suffisant d'habitans. Berthold songeat ensuite à se bâtir une résidence digne de lui. A cet effet il choisit un rocher, situé à l'entrée d'une gorge profonde, formée par le déchirement de la montagne qui borne au Sud le val de Ruz, et à travers laquelle le Seyon se précipite vers le lac de Neuchâtel. Le choix de Berthold était digne de son siècle. La cime sur laquelle il bâtit le château de Valangin, était entourée de rochers plus élevés et de pentes escarpées couvertes de sombres forêts. Un bourg prit naissance au pied du rocher; la culture des terres a rendu moins triste ce séjour, où pendant une partie de l'année les habitans sont presque entièrement privés de la vue du soleil.

Berthold, premier seigneur de Valangin, mourut en 1160; Eberhard son fils ainé lui succéda. L'histoire fait à peine mention des premiers comtes de Valangin. Ce fut Guillaume qui le premier, par sa désobéissance, attira sérieusement l'attention des chroniqueurs de l'époque. Aussitôt qu'il fut en possession de son fief, le comte Berthold de Neuchâtel l'invita à lui rendre l'hommage qu'il lui devait comme son vassal. Mais sur son refus et sur sa déclaration qu'il ne dépendait point de Neuchâtel, Berthold arma la Bourgeoisie de Neuchâtel pour le contraindre par la force à l'obéissance. Pour la première fois, depuis bien des siècles, les gorges du Seyon retentirent du bruit des armes. Cependant Guillaume, effrayé de l'appareil de guerre qu'on déploya contre lui, s'estima heureux d'en être quitte pour la peur en rentrant dans le devoir.

La lignée des seigneurs de Valangin s'éteignit avec lui, et fut transférée à Ulrich de la maison de Neuchâtel et comte d'Arberg. C'était un seigneur sage et bienfaisant; il encouraga l'agriculture dans ses états et accorda plusieurs franchises à ses sujets, particulièrement à ceux de Bonneville. Reconnaissant de ses bienfaits ceux-ci lui aidèrent à fonder la ville d'Arberg et à

construire les deux ponts qu'il fit établir pour la joindre aux deux rives de l'Aar. A sa mort il donna encore à ses sujets une dernière preuve d'affection en leur octroyant une charte qui les exemptait du péage en passant sur les ponts d'Arberg. *

De ses quatre fils, ce fut Ulrich II, qui hérita Arberg et Valangin. Un autre, Henri, qui devint plutard évêque de Bâle, se signala par sa cupidité; il employa tous les moyens possibles pour ravir à ses frères leur héritage. A l'avénement d'Ulrich II, Luthold d'Arberg était encore évêque de Bâle; c'était un prélat dévoré d'ambition et qui mettait tout en œuvre pour satisfaire cette passion. Il réussit par de belles promesses à persuader au nouveau seigneur de Valangin de se reconnaître son vassal; à quoi ce dernier eut la faiblesse de consentir. Mais le comte de Neuchâtel prit les armes et força le seigneur de Valangin à renoncer à ces liaisons avec l'évêque de Bâle; puis il fit une incursion sur les terres de ce dernier et retourna victorieux à Neuchâtel. Cependant l'évêque qui n'était point homme à différer long-temps sa vengeance, entra secrètement dans le val de Ruz, surprit par une nuit sombre et à l'aide de quelques traitres, la ville de Neuchâtel qu'il reduisit en cendres. Les deux partis étaient maintenant plus exaspérés que jamais. Le comte de Neuchâtel s'empara de nouveau du val de Ruz et pénétra dans l'évêché; mais les perfides insinuations de son frère, Henri de Neuchâtel, qui était alors encore chanoine, le décidèrent à se retirer. L'histoire fait plusieurs fois mention de Jean et Thierri d'Arberg, fils ou petits fils d'Ulrich II et tous les deux seigneurs de Valangin.

De 1290 à 1293 la ville de Genève eut horriblement à souffrir des dissensions qui régnaient entre son évêque et le comte de Genevois. Quelques familles ne voyant aucun terme à leurs maux, se décidèrent à abandonner leur patrie et vinrent demander des terres aux seigneurs de Valangin. Jean et Thierri qui désiraient vivement de voir leurs états se peupler, les accueillirent avec empressement. Ils s'étaient dabord adressés au comte de Neuchâtel qui leur avait assigné des terres dans le val de Travers; mais trouvant les conditions des seigneurs de Valangin plus avantageuses, ils se fixèrent dans le val de Ruz les uns au-dessus de Coffrane les autres au-dessus de Fontaines. Ils détruisirent les épaisses forêts qui couvraient le sol, puis se construisirent des maisons en bois et se livrèrent entièrement à la culture des terres. Ces Genevois, formant en tout quarante cinq familles, s'appelèrent d'abord: *Francs-abergeans Geneveysans*, et pour conserver le souvenir de leur patrie, ils nommèrent leurs villages *les Genevais*.

L'évêque de Bâle n'avait point renoncé à ses prétentions sur le fief de Valangin, et il profita de la jeunesse de Rollin, comte de Neuchâtel, pour lui susciter de nouveaux embarras. Sur quelques difficultés survenues entre eux et le comte de Neuchâtel, les seigneurs de Valangin commencèrent incontinent des hostilités. Cependant des arbitres parvinrent à tout pacifier, et les agresseurs consentirent même à restituer une jument et un manteau qu'ils avaient enlevés au bâtard d'un chanoine de Neuchâtel. Néanmoins la paix ne dura pas long-temps. L'évêque de Bâle continuait sourdement à travailler les comtes de Valangin, qui n'étaient que trop disposés à l'écouter. Le comte Rollin, ou plutôt ses tuteurs, ayant quelque soupçon de ce qui se tramait, exigèrent des seigneurs de Valangin le serment de fidélité. Ceux-ci tergiversèrent quelque temps jusqu'à ce qu'ils eussent conclu un traité avec l'évêque de Bâle, d'après lequel ils lui remirent Valangin et toutes leurs seigneuries qu'ils reçurent ensuite de ses mains à titre de fief. Le comte Rollin et ses tuteurs résolurent de punir cette félonie; ils assemblèrent les états du comté auxquels ils firent connaître ce qui se passait. Les états demandèrent avec véhémence la punition des coupables; Neuchâtel leva sa bannière autour de laquelle s'assemblèrent les vassaux du comte sous le commandement d'Henri de Neuchâtel, du seigneur de Colombier et d'Amédée de Vauxtravers. Les seigneurs de Valangin s'armèrent de leur côté; l'évêque de Bâle lui-même marcha à la tête de ses troupes au secours de ses protégés. Les deux petites armées se rencontrèrent entre Valangin et Coffrane; les Neuchâtelois, quoique inférieurs en nombre, se battirent vaillamment; l'évêque ayant lâché pied avec ses soldats en abandonnant ceux qu'il avait entrainés dans cette guerre, Jean et Thierri furent faits prisonniers par les vainqueurs. Forcés à une entière soumission, ils sollicitèrent leur grâce du jeune comte Rollin. Quoique leur trahison emportât la peine de mort, celui-ci la leur accorda à la condition: qu'ils payeraient une contribution de 2000 livres (environs 600 livres

* Ce privilège ne fut aboli qu'à la fin du siècle dernier, mais grâce à l'intervention du roi de Prusse, les Valanginois en jouissent de nouveau depuis une vingtaine d'années.

de Suisse), qu'ils remettraient au comte Rollin le château de Valangin, qu'ils renonceraient à leur traité de foi et d'hommage avec l'évêque de Bâle; enfin, en mémoire de leur félonie, qui méritait la mort, ils furent obligés de fournir deux têtes en argent du poid de vingt-cinq marcs chacune et qui avec deux drapeaux pris sur eux, furent déposés dans le chœur de l'église collégiale de Neuchâtel. Elles y restèrent jusqu'au temps de la réformation, où les zélés disciples de Farel livrèrent l'assaut aux images et aux figures de saints. L'un d'eux connaissant sans doute la valeur de ces têtes, les emporta avec lui, disant qu'il voulait s'amuser à les briser. Dès lors on ne les a plus revues, que peut-être sous la forme d'écus.

L'évêque de Bâle qui n'avait point prit part au traité de paix, vendit ses prétendus droits sur Valangin au comte Renaud de Montbelliard, auquel il avait été obligé de donner le petit Bâle en hypothèque pour les sommes qu'il lui devait depuis la malheureuse campagne qu'il entreprit follement contre lui. En attendant, il se préparait à recommencer la guerre contre le comte de Neuchâtel et d'accord avec les incorrigibles seigneurs de Valangin, il mit une garnison dans la Bonneville. Le comte Rollin, indigné de cette nouvelle trahison, fit prendre les armes à ses fidèles Neuchâtelois et marcha à leur tête sur Bonneville, en passant au pied de Chaumont et en traversant Fenin. La garnison et les habitans firent d'abord une vigoureuse résistance, mais enfin la ville fut emportée d'assaut, détruite de fond en comble, les soldats de l'évêque furent passés au fil de l'épée, et les habitants conduits captifs à Valangin pour peupler le bourg, bâti au pied du château. Mais une partie d'entr'eux se souciant peu d'habiter cette sauvage contrée, s'enfuit pendant la nuit et se réfugia aux bords du lac de Bienne sur les terres de l'évêque; où ils fondèrent la Neuveville. Ceux qui restèrent dans le comté, s'établirent près de Valangin et bâtirent le village d'Engollon. A peine voit on aujourd'hui quelques vestiges de la Bonneville, la charrue sillonne maintenant le sol quelle occupait.

Après la prise de la Bonneville, le comte Rollin marcha tout de suite contre le château de Valangin où Jean et Thierri s'étaient renfermés; mais en apprenant le sort de la Bonneville ils ne tentèrent aucune résistance et se rendirent à discrétion. Grâce à l'intervation de l'évêque de Lausanne, Rollin se montra clément cette fois encore. On fit un nouveau traité, par lequel il accorda de nouvelles concessions à ses cousins; mais il garda Boudevilliers dont il s'était déja emparé en 1295. L'évêque de Bâle, malgré tous ses revers, ne pouvant se résoudre à abandonner ses prétentions sur Valangin, recommença ses intrigues; il fit des offres d'hommes et d'argent à Jean de Valangin, (Thierri venait de mourir), afin d'en obtenir la cession du château de Hocquincourt pour en faire une place d'armes. Ce château était situé à l'entrée du Val de Ruz, du côté des états de l'évêque; un châtelain et une petite garnison y résidaient. Le comte Rollin, informé des machinations de l'évêque de Bâle, n'en voulut point attendre les effets. Il partit de nuit, accompagné seulement de jeunes gens de Neuchâtel, et surprit le château de Hocquincourt qui subit le même sort que la Bonneville, à la grande satisfaction des habitans des environs, qui avaient eu à souffrir toutes sortes de vexations de la part du châtelain. Celui-ci, dit-on, ayant eu connaissance de l'approche du comte Rollin, avait eu le temps de fuir avec les siens et d'emporter ses trésors. Les Neuchâtelois, qui espéraient s'emparer de grandes richesses, n'eurent rien de plus empressé que d'aller à la recherche de l'endroit où ils pensaient qu'elles étaient cachées; mais audessus de la porte était écrit en vers ce qui suit:

N'ouvrez pas cette porte,
Crainte de vous blesser;
Car tout son or j'emporte,
Sans vous en rien laisser.

Nonobstant cet avertissement, les Neuchâtelois voulurent entrer dans le souterrain, mais à l'instant où la porte s'ouvrit, une détente secrète mit en mouvement une machine qui tua les deux hommes les plus avancés de la bande. Le trésor était effectivement vide, cependant 300 ans plutard des paysans trouvèrent sur ces lieux plusieurs médailles romaines.

L'évêque de Bâle continua la guerre contre Neuchâtel; mais Jean Ier, éclairé par l'expérience n'y prit aucune part; il s'occupa plutôt de ce qui pouvait procurer le bienêtre de ses sujets et peupler ses états, dont la plus grande partie était encore déserte. Les vallées du Locle, de la Chaux-de-fond, de la Sagne et des Ponts reçurent sous son régne leurs premiers habitans. La réputation de sagesse et de bravoure que s'était acquise Jean Ier s'étendit au loin. L'empereur Louis de Bavière, à qui il avait rendu des services, lui confia la tutelle impériale des pays d'Uri, de Schwyz et d'Unterwalden.

(La Suite au numéro prochain).

IMPRIMERIE DE C. A. JENNI, PÈRE A BERNE.

II. No. 35.



VALLANGIN.

II.

№ 36.



LE BOURG DE SCHWIZ. | Der Fleken Schwiz.

11.

No 37.



ZUG DEVIENT SUISSE. | Zug wird Schweizerisch.



LE BOURG DE SCHWIZ. — Der Flecken Schwiz.



LE BOURG DE SCHWIZ. | Der Flecken Schwiz.

LE CANTON DE FRIBOURG.

Le canton de Fribourg tient le neuvième rang parmi les états de la confédération; il est entièrement enclavé dans les cantons de Berne et de Vaud; le dernier de ces cantons le borne à l'ouest et le premier à l'est; tous deux le bornent au sud et se joignent au lac de Neuchâtel pour le limiter au nord. Son étendue est de 26³/₅ lieues géographiques, soit 58 lieues carrées suisses, nouvelle mesure; sa plus grande longueur est de 14 lieues et sa largeur de 11, sa population de 87,200 ames, soit 1503½ par lieue suisse carrée.

Excepté 8560 reformés qui habitent le district de Morat, toute la population du canton professe la religion catholique. Cependant l'on trouve dans la capitale et en d'autres parties du canton un assez grand nombre de protestans. Quoique la partie méridionale du canton soit occupée par de hautes montagnes, aucune n'atteint la limite des neiges éternelles. Les plus hautes sommités sont la Dent de Brenleyre qui a 7353, et la Dent de Follièra ayant 7195 pieds au-dessus du niveau de la mer; elles s'élèvent sur les limites méridionales du canton, du coté du pays de Gessenay. A l'est quelques hautes montagnes le séparent du Simmenthal au canton de Berne; la plus élevée, celle de Kaiserreck, a 6318 pieds de hauteur. Le Moléson, dont la plus haute sommité a 6167 pieds, termine un chainon de montagnes qui se dirige depuis le bassin du Rhone vers la Gruyère. Plusieurs ramifications du Jorat sous la forme de collines arrondies traversent parallelement le nord et nord-ouest du canton, l'une des principales se termine par le Vully, entre les lacs de Morat et de Neuchâtel et une autre par le Gibloux, entre la Sarine et la Glane, dont la plus haute sommité a 3708 pieds de hauteur. Excepté près des lacs de Morat et de Neuchâtel, le sol du canton est élevé et très-inégal, mais en général productif. Les vallées et les montagnes de la partie méridionale produisent d'excellents paturages. Du sud au nord le pays s'incline vers les lacs de Neuchâtel et de Morat; c'est une contrée riche en grains, en prairies et en beaux vergers; cependant il existe à l'extrémité orientale de ces deux lacs un vaste marais qui pourrait devenir un terrain, fertile si les cantons intéressés à son desséchément pouvaient une fois se réunir pour cette entreprise digne à tous égards de figurer à côté de celle de la Linth. La plaine où est située la ville de Bulle, n'est pas moins remarquable par les belles montagnes qui l'entourent, que par la magnifique verdure dont elle est tapissée.

Les premiers habitans du canton de Fribourg ne sont guère connus, sans doute que les Celtes ou les Helvètes occupaient aussi cette contrée; il est probable aussi que les Romains en trouvèrent le climat trop âpre pour y faire un séjour permanent, du moins n'ont ils laissé de leurs traces qu'aux environs d'Avenches et de Morat. Après les invasions désastreuses des Germains et des Huns dans l'Helvetie au 4me et 5me siècle, tout le pays entre l'Aar, la Sarine et la Broye devint un désert couvert de forêts immenses, habitées par des bêtes fauves, jusqu'au onzième siècle, où les Bourguignons vinrent s'établir dans la partie occidentale, tandis que les Allemands peuplérent peu à peu la partie orientale; au dixième siècle ce pays faisait partie de la Bourgogne Transjurane. On l'appelait *Nuchtland, Oedland*, ou Nuithonie, pays désert, et cette désignation lui est restée jusqu'à nos jours. Dès 1127 la Bourgogne Transjurane devint un fief de l'empire et fut gouvernée en son nom par les ducs de Zaehringue sous le titre de vicaires ou de recteurs. Berchthold IV de Zaehringue, pour réprimer la noblesse des environs qui commençait à devenir trop puissante, fonda en 1175 la ville de Fribourg. Sous la protection de cette nouvelle cité la population s'accrut rapidement; son territoire qui ne renfermait d'abord que 24 paroisses, s'étendit considérablement sous la domination des comtes de Kybourg et de Habsbourg, qui succédèrent dans cette contrée au ducs de Zaehringue; plus tard la petite république étendit son territoire par des traités et des conquêtes, elle acquit à prix d'argent Chatel-St-Denis en 1513, Corbières et Gruyères en 1554, Attalens en 1615 etc.; elle conquit avec Berne, Echallens, Grandson, Orbe et Morat, elle eut sa part des baillages italiens, acquit en 1475 un tiers d'Estavayer, puis en 1488 et 1632 les deux autres tiers; en 1536 elle conquit Romont, Rue et Surpierre; Bulle et Roches se donnèrent la même année volontairement à Fribourg. Mais en 1798, Fribourg perdit sa part des baillages italiens,

Echallens, Orbe, Grandson et Schwarzenbourg et ne garda que Morat. Lorsqu'en 1802, on travaillait à Paris à l'acte de médiation, on voulut joindre au canton de Fribourg, tant pour le dédommager de ses pertes que pour arrondir son territoire, les riches districts actuels de Payerne et d'Avenches, mais leurs habitans étant réformés, le premier landammann de Fribourg qui représentait son canton, les refusa; c'est pour cette raison que les territoires de Vaud et de Fribourg sont si singulièrement enclavés l'un dans l'autre, près des lacs de Neuchâtel et de Morat. Fribourg, sous l'influence de l'Autriche fut long-temps l'ennemi de la Suisse; pendant plus de cent ans elle fut en guerre avec Berne, de courtes trèves seulement interrompirent ces hostilités qui avaient commencé en 1339, et même avant les deux cités avaient eu déjà de sanglans demêlés; enfin en 1482 la république fut reçue dans la confédération helvétique. L'histoire de la constitution de Fribourg est la même que celle des autres villes de la Suisse; leur gouvernement dans le principe était purement démocratique, mais il dégénéra petit à petit en aristocratie et en oligarchie. En 1781, quelques citoyens de la ville et de la campagne firent une tentative infructueuse de rétablir l'ancien ordre des choses; la révolution de 1798 eut plus de succès, mais la restauration de 1816 remit les choses sur l'ancien pied, jusqu'en 1830, où le peuple fribourgeois proclama l'égalité des droits et la souveraineté du peuple. Maintenant le canton est divisé en treize districts, qui fournissent un nombre de députés proportionné à leur population, pour former le grand conseil, qui est composé de 86 membres nommés pour neuf ans et renouvelés par tiers et qui représente le pouvoir souverain; un conseil d'état, qui représente le pouvoir exécutif, est composé de 13 membres; il élit son président ou avoyer qui reste deux ans en fonction. Le tribunal d'Appel est composé de treize membres élus à vie. Chaque district a un préfet, des juges de paix et un tribunal de première instance. Il y a aussi un conseil de police, qui veille sur la sûreté publique, à l'entretien des routes etc. Un conseil des finances s'occupe de l'administration des postes et des péages, des impôts, des monnaies etc. La justice s'administre par les juges de paix, les tribunaux de districts de première instance et le tribunal d'appel. Les revenus de l'état sont de 407,128 francs, année commune, et les dépenses de 406,510 francs. On compte dans le canton : 295 prêtres séculiers, 200 moines et 204 nonnes. Il y a six villes: Fribourg, Morat, Bulle, Estavayer, Romont et Gruyère; neuf couvents d'hommes et huit couvents de femmes.

Le sol du canton est en général fertile, 68,680 poses de terrain sont en prairies; 99,378 poses en terres labourables; 739 poses en vignes; 34,480 poses sont restées en forêts et 19,700 en paturages. Quoique l'agriculture ait fait des progrès et que les terres soient en général bien cultivées, une grande partie du sol attend encore des bras laborieux pour être utilisé; tels sont une grande partie des biens communaux, qui ne produisent encore qu'un peu d'herbe et des broussailles. Le froment, le seigle, l'épautre, l'orge et l'avoine sont les bleds que l'on cultive communément, la pomme de terre est un aliment fort répandu dans tout le canton. La partie montagneuse du pays nourrit une belle race de bêtes à cornes, dont le nombre dans le canton est de 61,000 pièces; on y compte aussi: 15,200 chevaux, 23,134 moutons, 5153 chèvres et 16,380 porcs. La société économique qui existe à Fribourg, n'a pas peu contribué à propager plusieurs améliorations dans l'économie rurale du pays; on a particulièrement appris à apprécier la valeur des prairies artificielles qui sont dans un état prospère dans plusieurs parties du canton. Les districts de Morat et d'Estavayer fournissent du vin d'une qualité inférieure; le premier est riche en légumes et en arbres fruitiers. L'exportation des bois est d'un produit considérable pour le canton; la plus grande partie en est dirigée vers le canton de Vaud. Du reste ce n'est que depuis peu d'années seulement, que l'activité industrielle commence à se manifester dans la population fribourgeoise; les principales branches en sont: le tressage des pailles et le tannage des cuirs; la première produit annuellement un capital d'environ 150,000 francs, et la seconde occupe trente tanneries et 150 fosses, qui tannent 20,000 peaux de boucherie tous les ans, sans compter celles que les particuliers font tanner pour leur compte. En 1827 il y avait dans le canton : 10 teintureries, 2 imprimeries, 2 papéteries, 158 forges dont trois à martinets, 240 moulins à blé, 9 brasseries, 11 tuileries, 21 huileries, 125 scieries, 1 verrerie etc. Cependant l'agriculture et l'éducation du bétail sont toujours la principale occupation des Fribourgeois qui revendiquent à juste titre l'honneur d'une production gastronomique connue dans toute l'Europe: le fromage de Gruyère, qui du reste prête son nom au même produit fabriqué dans d'autres contrées. Les bestiaux du canton de Fribourg sont d'une rare beauté; les

grosses bêtes à cornes sont les plus belles de la Suisse; les chevaux sont aussi plus forts et plus corpulens que ceux du canton de Berne, ce sont des cheveaux de trait fort estimés. Le gibier est assez rare dans ce canton, mais le poisson abonde surtout dans le lac de Morat; ce lac à près de deux lieues de longueur sur une demie lieue de largeur; il s'écoule dans le lac de Neuchâtel; la Broye qui prend sa source dans le Jorat, sert d'écoulement à ses eaux dans le lac de Neuchâtel après avoir parcouru alternativement plusieurs parties des cantons de Fribourg et de Vaud. La Sarine est le principal cours d'eau du canton quelle traverse du midi au nord dans toute sa longueur; elle prend sa source dans les glaciers du Sanetsch au canton de Berne où elle rentre près de Laupen pour se joindre à l'Aar. Ses affluens sur la rive droite sont: la Jogne, la Gérine et la Singine qui sur une étendue de quelques lieues à l'Est et au Nord sert de limite au canton du côte de Berne. La Glane qui sort du district de Rue est le plus considérable de ses affluens sur la rive gauche. Outre le lac de Morat qui appartient presqu'entièrement au canton de Fribourg, et celui de Neuchâtel qui lui sert de limite sur quelques points, il y a encore trois autres lacs dans ce canton; ceux de Lussi et de Seedorf, qui chacun ont à peine une demi-lieue de circuit, et le pittoresque lac de Domaine qui sur une demie heure de longueur, a vingt minutes de largeur. Comme on l'a dit, le peuple fribourgeois, par son langage, son caractère, son costume et ses traditions indique diverses origines bien distinctes encore de nos jours. La race romande, descendant des anciens Bourguignons et des Latins occupe toute la partie du canton située à l'ouest de la capitale; la race germanique occupe la partie opposée. Il y a plusieurs nuances même assez tranchantes parmi les premiers; on les distingue par leur dialecte ou leur patois: Le Gruérien ou Gruverin qui se parle dans la partie supérieure, le Quetzou dans la partie du milieu et le Broyard dans la vallée de la Broye, aux rives du lac de Neuchâtel et au Vully. Quoique le français soit parlé dans toute la partie romande du canton, le langage le plus usité est le patois. Le Gruverin est le plus doux et le plus originel. Dans la ville de Fribourg même le français est maintenant la langue dominante; l'allemand n'est plus guère en usage que dans la ville basse. Parcontre les Moratois, voisins des Vuillerins, sont Allemands bernois de langage et de moeurs. Les Fribourgeois allemands parlent à peu près le même langage que leurs voisins du canton de Berne. Ils ont moins de jovialité que ceux qui parlent le français, et peut-être y a-t-il chez eux plus de restés des moeurs des siècles précédents. Les jours de fêtes sont aussi nombreux chez les uns que chez les autres et quant aux croyances superstitieuses, les premiers surpassent les derniers. Les uns et les autres aiment beaucoup la danse, les occasions de s'y exercer ne manquent pas; on danse le jour des noces, le lundi et le mardi du carneval; on danse trois jours de suite à la fête de la dédicace générale, qui se célèbre en automne. Les dons de Bacchus coulent à grands flots ces jours là, et de bruyantes fanfares attestent l'allégresse générale. Les Fribourgeois allemands ont conservé plus d'austérité et de rudesse dans leurs mœurs que les Fribourgeois français, mais chez les uns et chez les autres la bonhomie et l'urbanité sont des traits saillants de leur caractère. Ils ne manquent point de facultés intellectuelles, et si l'ignorance et la superstition exercent encore çà et là leur empire, il faut l'attribuer au peu de moyens d'instruction et à l'indifférence du peuple Fribourgeois pour les améliorations. Mais cet état de choses a cessé, et une heureuse impulsion s'est donné, partout l'instruction publique fait de rapides progrès et combat victorieusement l'ignorance et les anciens préjugés. Le district de Morat dès long-temps à fait preuve d'une noble émulation pour répandre l'instruction parmi sa jeunesse. Ce n'est que depuis 1816 qu'il existe un conseil d'éducation dans le canton, et depuis 1833, il y a de plus un inspecteur des écoles primaires. Ces écoles en 1834, étaient au nombre de 213 et sont actuellement fréquentées par plus de 12,000 élèves. Une école secondaire a été fondée (mais avec peine) à Fribourg en 1835. Le collége de cette ville, dirigé depuis 1818, par les Jésuites était fréquenté par 504 élèves en 1834. Le pensionat des Jésuites compte aussi un grand nombre d'élèves. L'école des régens fondée en 1830, a déjà présenté d'heureux succès.

Parmi la population fribourgeoise, les Gruériens se distinguent par leur langage, leurs mœurs et leurs usages particuliers; ils ont plus de rapports avec les habitans de l'Oberland bernois qu'avec la population fribourgeoise; hommes et femmes sont d'une belle stature, d'un beau sang, et bien proportionnés, sous ce rapport il ne cèdent guère aux habitans d'Oberhasli. Leur idiome est le français, excepté dans la vallée de Bellegarde, où l'on parle l'allemand; mais le patois romand est leur langage habituel, naguère encore le français était pour eux la langue des savans.

Le costume fribourgeois varie beaucoup selon les localités. Dans la partie française, les femmes portent leurs cheveux tressés et rembourrés, retenus derrière la tête. Ces tresses volumineuses sont couvertes, les jours de gala, par un chapeau de paille, garni de dentelles noires autour et couvert d'un bouquet de fleurs artificielles; le reste du costume n'a rien de très-particulier. La coiffure des Allemandes est plus modeste, les tresses de leurs cheveux ne sont point rembourrés et leur chapeau simplement bordé d'un ruban noir. Leur corsage rouge et leur jupe noire plissée sont raides et peu gracieux. Dans l'une et dans l'autre partie du canton, les femmes portent, les jours de travail, un fichu de couleur autour de la tête. Les hommes de la partie allemande s'habillent d'un drap brun qu'ils fabriquent eux-mêmes, ils portent de grands chapeaux de feutre. Dans la Gruyère les femmes se couvrent les jours de fêtes de chapeaux en feutre noir, à large bord, où les dentelles, les rubans, les fleurs et le clinquant ne sont point épargnés. C'est dans les grandes occasions que les Fribourgeois déployent tout le luxe de leurs atours; c'est alors un costume tout autre: l'écarlate est la couleur dominante excepté un tablier en soie noire; la coiffure est si compliquée et si chamarrée qu'il est difficile de la décrire. Sur la poitrine elles portent une grande plaque d'argent, suspendue à une longue chaine et sur laquelle sont gravées les lettres N. — S. Leur costume de deuil n'est pas moins caractéristique; elles sont habillées de noir; une draperie de même couleur les enveloppe de la tête aux pieds, tandis qu'un voile blanc leur cache le haut du visage, et descend sur les épaules et que la partie inférieure est en également couverte d'une autre pièce d'étoffe blanche, de sorte que l'on n'apperçoit que le nez et la bouche. On ne connait pas l'origine de ces costumes qui rapellent assez ceux de l'Orient. Dans le district de Morat le costume ancien a été généralement remplacé par celui des environs de Berne. Ce costume qui ne manquait pas d'originalité, se composait d'un petit chapeau de paille plat, qui couvrait le chef, d'une ample veste brune, ornée de rubans rouges sur les coutures, de larges culottes bouffantes en toile blanche, attachées à la ceinture par une multitude de rubans et d'une chaussure couverte d'une large pièce d'etoffe rouge. Ajoutez une longue barbe digne de figurer sous le menton d'un patriarche, et vous aurez le costume primitif des habitans de Morat. Il y a quelques années encore que l'on voyait à Chiètres, village de ce district, quelques vieillards accoutrés de la sorte; aujourd'hui on n'en voit plus qu'en peinture. Les habitans du Vully ont aussi leur costume particulier, mais qui n'offre rien de remarquable.



Les habitations fribourgeoises sont ordinairement construites en bois et couvertes de chaume ou de bardeaux dans la partie allemande. La pierre et la tuile sont cependant fréquemment employées dans les constructions de la partie romande, mais celles-ci n'ont point l'aspect soigné et pittoresque des habitations bernoises. Dans les villes les constructions datent presque toutes du moyen âge et le canton est riche en monumens de cette époque.

SION.

Rien de plus frappant et de plus pittoresque que l'aspect extérieur de Sion et de la contrée où cette ville antique est située. Ceinte de fossés, de remparts et de tours gothiques elle est adossée contre un énorme rocher d'une forme bizarre et couronné des ruines de trois châteaux, dont la nudité contraste avec la fraicheur du paysage et la brillante végétation des environs. Les plus beaux arbres fruitiers y étalent leur ombrage; des vignobles en terrasses, dont le pampre grimpe sur les arbres et sur les rochers couvrent les côteaux et sont entremêlés de petits champs de maïs ou de touffes de mûriers et de figuiers, où en été le chant de la cigale se fait entendre. Audessus de cette région, l'oeil s'arrête sur la pente des montagnes diversement sillonnée par des ravins ou des vallées étroites et profondes et parsemée de villages, de champs, de forêts et de vergers. Mais dès que l'on entre dans la vieille cité, l'aspect devient différent; tout y est triste, les rues, les maisons et les habitans, tout y est morne et silencieux, et rien n'annonce l'activité d'une ville commerçante. Il est rare d'y rencontrer un visage au teint frais, aux yeux vifs et expressifs; mais on voit d'autant plus d'individus au teint de cire, à la peau molasse et au cou glanduleux. Cependant il ne faut point ajouter foi à tout ce que disent certains écrivains voyageurs qui, sur la foi d'autrui, affirment qu'à Sion on apperçoit à chaque pas des cretins, des mendians et des tas de fumiers qui vous saisissent désagréablement l'odorat. Autrefois il en pouvait être ainsi; mais aujourd'hui on ne voit point de fumiers dans les rues; on rencontrera rarement un véritable cretin et plus rarement encore un mendiant. Il est vrai que l'on cherchera vainement sur la voie publique ou aux fenêtres un joli visage, et que parmi les vertus des Valaisans il ne faut point compter la propreté. Les habitans de Sion mènent une vie très-retirée, et on leur reproche d'être peu sociables envers les étrangers; aussi ceux-ci disent ordinairement avec plus ou moins de vérité qu'ils ont vu Sion sans appercevoir ses habitans. Cependant, en se rendant le dimanche dans les églises ou en voyant défiler une procession, on peut se convaincre que la ville est loin d'être déserte. Pendant la saison où les étrangers visitent ordinairement le Valais, la partie la plus intéressante de la population de Sion quitte la capitale pour venir habiter un grand nombre de petites campagnes bâties à mi-côte d'une montagne située au midi de la ville. Ces campagnes s'appellent les Mayens de Sion et comme elles sont en partie fort élevées audessus de la vallée, elles jouissent d'un climat tempéré et salubre; tandis qu'à Sion on est exposé en été tout à la fois à une température humide et à une chaleur accablante qui assez fréquemment dépasse trente degrés. La situation de ces campagnes est délicieuse; elle offre une succession infinie de jolis paysages, de bocages, de ruisseaux; de cascades, de jolis sentiers ombragés par de beaux arbres, de villages aux sites pittoresques et de chalets, en un mot, elle présente les points de vue les plus variés et les plus agréables. Après avoir visité les Mayens de Sion, on ne sera plus étonné de ne pas appercevoir plus fréquemment de jolis visages dans la plaine. En été les familles aisées de Sion fréquentent aussi d'autres lieux, par exemple, Sierres et les bains de Louëche. Le reproche que l'on fait aux habitans de la capitale du Valais d'être peu sociables, comporte des exceptions, car il y existe une classe de la société où l'urbanité, la franchise et l'hospitalité sont des vertus familières et où le beau sexe se distingue par sa douceur, son enjouement et sa modestie. En général les femmes y sont bonnes ménagères, charitables, fidèles à leurs devoirs, et ces qualités compensent bien la nonchalance dont on les taxe et qui est commune aux Valaisans en général.

Sion, capitale du canton, est le chef-lieu du septième dizain, le siège du gouvernement, de l'évêque et du chapitre et le lieu de la réunion de la diète valaisane. Son origine se perd dans l'obscurité des temps. Cette contrée était anciennement occupée par les *Seduni*, la plus puissante des tribus celtiques qui habitaient les alpes pénnines. La ville de Coire prit d'eux le nom de Seduniūm, que les Romains lui donnèrent du temps d'Auguste ou lui conservèrent. Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, ces dominateurs du monde bâtirent un castel à Sion pour assurer leur conquête; et l'on croit que ce fort était le château actuel de Valéria, qui devrait avoir pris son nom d'un Valérius, premier préfet romain dans cette contrée. Déjà au cinquième siècle les évêques d'Octodurum (Martigny) vinrent s'établir à Sion. Dèslors nulle ville dans l'Helvétie ne fut plus maltraitée par les élémens et par les hommes. Sous le régime féodal, elle fut exposée à toutes les calamités qu'entraînèrent après elles les guerres continuelles entre ces évêques et la noblesse, ou entre celle-ci et le

peuple. Depuis que Rodolphe Ier, roi de Bourgogne transjurane s'en empara, cette ville fut prise huit fois d'assaut et presque autant de fois saccagée par le fer et le feu. La dernière expédition de ce genre qui ne fut pas la moins calamiteuse, fut celle des Français en 1798. Le plus terrible incendie que l'on eut à supporter fut celui de 1788. Le feu prit dans la maison d'un marchand drapier et se communiqua rapidement aux bâtimens voisins; beaucoup de maisons étaient bâties en bois; le plus grand nombre étaient couvertes de tavillons qui, poussés par un vent violent, se répandirent en pluie de feu sur la ville et les environs. Les flammes se propagèrent au même moment dans plusieurs quartiers de la ville, elles atteignirent même le château de Majoria, résidence de l'évêque et celui de Tourbillon, beaucoup plus éloigné, et leurs progrès furent si rapides qu'on eut à peine le temps de sauver les objets les plus précieux. Au milieu du bourdonnement des cloches, des cris des femmes et des enfans, et du bruit des maisons qui s'écroulaient, une confusion extrême paralisait les mesures propres à arrêter les progrès de l'incendie; les pompes à feu brulaient devant les maisons, faute de bras, pendant que la population courrait de côté et d'autre ou se répandait dans les églises. En peu d'heures 260 maisons, granges, écuries et d'autres petits bâtimens devinrent la proie des flammes. Parmi les premiers se trouva le bâtiment de la chancellerie et plusieurs édifices considérables.

Les rues actuelles de Sion ne sont ni belles ni régulières; la plus apparente est sans contredit celle, appelée le grand pont, où se tient le marché, et où est situé l'hôtel de la couronne. Cette rue est traversée par la Sionne, qui coule dans un lit recouvert de planches; c'est un torrent quelque fois si impétueux, qu'il a souvent causé les plus grands ravages dans la ville. Sion, avec ses 2500 habitans, compte cinq églises, dont les principales sont celles de Saint-Théodule et la cathédrale consacrée à la Sainte-Vierge, qui est située sur le rocher où est le château de Valéria. C'est un vaste édifice, remarquable par sa position, par les précieuses reliques qu'il renferme et par la circonstance qu'il a échappé à tous les désastres qui ont desolé la capitale du Valais. On n'y compte pas moins de quinze autels; le corps du chanoine et doyen Will, mort en 1696, et en grande vénération dans le pays, a été deposé dans cette église où le peuple est attiré en foule par les miracles qu'il est censé y operer encore aujourd'hui. L'hôtel-de-ville est un bâtiment remarquable par sa belle architecture gothique et par son horloge. On remarque encore dans Sion le bâtiment de la chancellerie, l'arsenal où les Français n'ont laissé que les quatres murs, et, en dehors des portes, un hôpital desservi par des soeurs-grises. Il existe aussi des magnifiques promenades à Sion, mais c'est la nature qui en a fait presque tous les frais; elles sont d'ailleurs fort peu fréquentées, et l'on n'y rencontre guère que quelque étudiant qui vient y chercher de la fraîcheur pendant les chaleurs de la canicule, insupportable dans cette localité et qui se montre affublé d'un manteau de drap chargé quelquefois de deux ou trois grands cols, suivant les preceptes de la discipline scolaire. L'étranger se hâte de terminer sa promenade dans les rues de Sion pour aller respirer plus librement sur les rochers élevés qui dominent la ville et dont l'aspect singulier l'a si vivement frappé lorsqu'il s'en est approché. Un profond ravin divise ce rocher en deux parties: en partant la ville on aperçoit d'abord les débris du château de Majoria; construit sur la partie la plus basse et la plus avancée du rocher. Il se compose d'une grande tour et d'une chapelle et de quelques autres bâtimens en partie encore habités et bordés de deux cotés par des rochers à pic qui dominent la ville. Pendant plusieurs siècles ce château servit de résidence aux évêques de Sion; il fut plusieurs fois la proie des flammes notamment pendant l'incendie de 1788 qui le consuma presque entièrement; dèslors on ne l'a plus rebâti. Un peu plus haut on voit une grande tour isolée, qui communiquait avec le château au moyen d'une arrête du rocher et d'un pont-levis; on l'appelle la tour des chiens. On continue de monter par le chemin pratiqué dans le ravin, puis on le quitte pour gravir le rocher très-escarpé qui est à gauche, par un sentier scabreux taillé dans le roc. On passe sous un portail construit au bord d'un précipice, et bientôt on arrive aux ruines du château de Tourbillon, bâti par Boniface de Challant en 1294, et où les évêques de Sion se retiraient en temps de troubles ou pendant que la peste exerçait ses ravages. Il communiquait autrefois avec le château de Majoria au moyen d'un pont qui traversait un profond fossé. Les ruines sont vastes; on y remarque les restes d'une chapelle consacrée à St.-George et les débris d'une grande citerne. Le château fut détruit par l'incendie de 1788 avec la collection des portraits des évêques de Sion, que l'on y conservait soigneusement. On fit ensuite de la principale tour de l'édifice un magasin à poudre que la foudre fit

sauter en l'air quelques mois après l'incendie. Ce qu'il y a maintenant de plus remarquable sur le rocher où sont les ruines du château de Tourbillon, c'est la belle vue que l'on a sur le cours du Rhône et sur une grande partie du Valais, d'un côté jusqu'à Sierre et de l'autre jusqu'à Martigny. En descendant de Tourbillon on se dirige vers l'autre partie du rocher, sur lequel est assis le vaste château de Valéria qui renferme la cathédrale. On remarque en passant une petite église, aussi bâtie sur le rocher et qui porte l'empreinte de la plus haute antiquité; on dit que ce fut la première église chrétienne du pays. Une partie des bâtimens du château de Valéria sont en ruines, d'autres sont habités par les chanoines et les chapelains de la cathédrale. Ce château est moins élevé que celui de Tourbillon; mais on y jouit également d'une belle vue sur la partie méridionale de la vallée.

ISELTWALD.

Sur la rive méridionale du lac de Brienz, au fond d'une petite baie et sur la base du Schwabhorn, qui sert d'appui au célèbre Faulhorn, est un petit village, presque ignoré parcequ'il ne communique avec d'autres lieux habités que par un chétif petit sentier; ce village s'appelle Iseltwald. En navigant sur le lac, les bâteliers vous disent bien: „Voila Iseltwald"; mais comme vous n'y voyez rien de remarquable, vous vous contentez d'y jeter un coup d'oeil en passant. Cependant il n'est guère possible de s'imaginer un endroit plus agréablement situé; ces rochers, ces beaux arbres, ces jolies maisons qui se reflètent dans les eaux du lac si paisibles, cette petite île verdoyante située à l'entrée du golfe, le calme répandu sur le beau paysage, enfin l'ensemble de la contrée, tout cela forme un tableau plein de charme et de poésie. Iseltwald est à une distance de deux lieues d'Interlacken par terre; mais on profite rarement de ce joli sentier pour y arriver; on préfère la voie par eau qui est plus commode.

Les armoiries du village sont, dit on, un ours ayant une rave dans une de ses pattes et deux à sa ceinture. Selon la légende, voici l'origine de ces singulières armoiries. L'empereur d'Allemagne, projetant une grande guerre, fit sommer tous les vasseaux de l'empire de se rendre auprès de lui avec leurs contingens. Les bergers de l'Oberland n'envoyèrent que trois hommes à leur seigneur et maître; mais c'étaient trois géants qui habitaient le village d'Iseltwald et qui pour combattre se revêtaient de peaux d'ours. L'empereur, en voyant ces trois énormes gaillards sans armes et vêtus bizarrement, leur demanda d'où ils venaient, à quoi ils répondirent qu'ils représentaient le contingent de ses fidèles sujets de l'Oberland. L'empereur entra dans une grande colère croyant que l'on se moquait de lui: „Que votre majesté ne se mette pas en peine, dirent les géants, nous allons lui prouver que ce n'est pas au nombre qu'il faut regarder." Puis il se rendirent dans la forêt, arrachèrent chacun un pin dont ils se firent une massue et vinrent se placer dans les rangs des combattans. Les deux armées ennemies se précipitèrent bientôt l'une sur l'autre et il s'engagea un combat terrible. Mais les trois géants, avec leurs énormes massues, firent des ravages si épouvantables dans les rangs des troupes opposées que celles-ci saisies d'une terreur panique ne songèrent plus qu'à la fuite, ce qui fit remporter à l'empereur une victoire complète. Reconnaissant l'étendue du service que venait lui rendre le contingent de l'Oberland, l'empereur fit venir devant lui les trois hommes-ours dont il était composé, et leur dit, que pour prix de leur vaillance il leur accorderait tout ce qu'ils demanderaient. Mais les prétentions des trois géants furent plus que modestes, ils demandèrent seulement de pouvoir porter sur leur bannière l'aigle impérial dès que leur commune serait en état de fournir cent hommes portant les armes, et qu'on leur accordat le droit perpétuel de pouvoir, toutes les fois qu'ils passeraient sur le territoire de l'empire, arracher trois raves, dont ils emporteraient l'une à leur main et les deux autres à leur ceinture. L'empereur n'eut pas de peine à leur concéder un privilége si peu onéreux pour lui, et les habitans d'Iseltwald en firent un fréquent usage, car le territoire de l'empire commençait déjà à Bœnigen à une lieue de leur domicile; mais jamais il ne parvinrent à mettre cent hommes sur pied, pas même des géants.

VALANGIN.

(Suite et fin.)

Jean Ier mourut en 1326, laissant deux fils, Gérard et Wauthier. Le premier lui succéda, mais son régne ne fut pas de longue durée. S'abandonnant à la fougue de la jeunesse, il entra imprudemment dans la ligue de l'empereur et de la noblesse contre la ville de Berne, et fut un des premiers qui commença les hostilités. En se rendant au camp de Laupen, où la noblesse

rassemblait toutes ses forces, il entraina les bourgeois du Landeron dans la cause qu'il avait embrassée. Gérard ne revit pas ses états; il resta avec beaucoup d'autres sur le champ de bataille de Laupen; sa bannière et celle du Landeron firent partie des trophées des vainqueurs. Bientôt après les Bernois vinrent châtier ceux qui avaient pris les armes contre eux. Les habitans du Landeron éprouvèrent d'abord le poids de leur ressentiment, et le Val de Ruz n'échappa à une entière dévastation que parceque les chefs bernois craignirent de s'engager dans les sentiers inconnus qui aboutissaient à cette vallée.

Jean II fut un bon prince; ce fut lui qui en 1352 institua la bourgeoisie de Valangin, qui prit tant d'extension dans la suite.

Jean III commença son régne en 1372, il accorda des lettres de franchises aux habitans du Locle et de la Sagne, et ne fut pas un prince moins bienfaisant que son prédécesseur. Après sa mort, sa veuve Mahault, de la maison de Neuchâtel, prit la tutelle de ses fils mineurs. Cette femme, vaine et orgueilleuse, considérant la ligue des Suisses comme le plus grand ennemi de la noblesse, lui jura une haine éternelle qu'elle manifesta d'abord en rompant le traité de bourgeoisie que Jean III avait sagement conclu avec Berne. Elle envoya ensuite la bannière de Valangin au duc Léopold, qui, avec toute la noblesse de l'Autriche, se préparait à écraser la nouvelle ligue helvétique. A la bataille de Sempach, le duc perdit la vie avec 679 nobles; la bannière de Valangin resta entre les mains de ses adversaires. Berne exigea alors l'exécution pleine et entière du traité de combourgeoisie entre les deux états; mais la veuve de Jean III dont le fol orgueil étouffait la raison, répondit d'une manière outrageante; elle en fut bientôt punie. Un corps de Bernois entra dans le Val de Ruz, brûla et pilla plusieurs villages et emmena le bétail; les propriétés des seigneurs Valanginois, situées en d'autres lieux, ne furent pas plus épargnées. A la mort de Mahault en 1410, son fils Guillaume, alors majeur, se hâta de rétablir le traité de combourgeoisie avec Berne, qu'il prolongea à perpétuité. Il trouva dans Conrad de Neuchâtel un protecteur bienveillant, qui généreusement lui fit cession de quelques portions de territoire pour aggrandir le sien. La seigneurie de Valangin se trouva dèslors dans un état des plus florissants, ses limites s'étendirent comme aujourd'hui du Seyon jusqu'au Doubs. On y comptait, en 1318, vingt-cinq villages, la plupart dans une aisance qu'ils devaient à l'industrie qui déjà commençait à se répandre dans leurs vallées. Guillaume était alors le plus puissant des vasseaux de la maison de Neuchâtel; il se maria avec Jeanne de Beaufremont qui lui donna pour dot la seigneurie de ce nom et trois mille cinq cent écus d'or. Mais cette prospérité rendit Guillaume ingrat et orgueilleux. En 1411, il avait prêté le serment d'hommage et la fidélité à Conrad de Neuchâtel; treize ans après il fit construire sur un rocher audessus du Seyon, une superbe potence à quatre colonnes. Conrad considéra cet empiétement sur ses droits comme un acte de rebellion, il envoya Jean de Sales à Guillaume pour lui faire signifier, que, si dans trois jours la potence n'était pas abattue, il la ferait démolir par ses gens. Guillaume, qui n'obéit point, vit avec rage les gens de Conrad rouler dans les précipices du Seyon ces colonnes qui étaient les insignes de sa souveraineté. Pour se venger, il fit un jour arrêter sur la route, Jean de Sales, qui se défendit et fut tué. Conrad n'était point l'homme à laisser un pareil outrage impuni, il se prépara à marcher sur Valangin. Alors Guillaume effrayé, implora la médiation de Rochetaillé, évêque de Besançon et patriarche de Constantinople; ce qui ne l'empêcha pas d'être obligé de faire amende honorable de reconnaitre à genoux qu'il était vassal du comte de Neuchâtel et qu'il lui devait obéissance; de plus il eut à payer dix marcs d'argent fin, pour les frais de guerre. A ces conditions il lui fut permis d'élever une potence plus modeste, à trois colonnes seulement. Jean IV, le successeur de Guillaume, mécontenta ses sujets par sa cupidité. Les habitans du village de Bussi, las de le servir, décampèrent une belle nuit avec tous ce qu'ils purent emporter; ils allèrent s'établir près de Moudon, où ils fondèrent un village qui porte encore le même nom. Ayant eu connaissance de la fuite clandestine de ses sujets, Jean se mit à leur poursuite, mais il arriva à Auvernier tout à point pour les voir voguer, à pleines voiles, vers l'autre rive du lac. La guerre de Bourgogne était une occasion séduisante pour lui, de s'affranchir, peut-être en fut il tenté, mais après avoir hésité un instant, il prit sagement la partie des Suisses, et combattit pour eux à Grandson et à Morat. Claude, l'un de ses fils lui succéda en 1495; il fit un voyage à Rome, pour avoir part aux indulgences que le pape répandait si largement, à l'occasion du grand jubilé. Mais pendant la traversée depuis Gènes, il s'éleva une si furieuse tempête, que le seigneur Claude fit voeu de fonder, s'il échappait au trépas, une église en l'hon-



neur de la vierge Marie. Il échappa et retourna à Valangin, muni de l'autorisation du pape pour la construction de son église, qu'il bâtit en dehors du bourg, avec des habitations pour six chanoines; elle fut consacrée avec pompe, en 1506. Cinq ans après, il fit bâtir l'église des Brenets, qui fut la douzième existant alors dans ses états. C'est aussi lui qui fonda une chapelle à la Chaux-de-fonds. Claude n'eut de son épouse, Guillemette de Vergy, qu'une fille déjà veuve qui lui succéda, et mourut bientôt laissant Réné, son fils, qu'elle avait eu de Philibert de Challant, son époux. Réné séjourna rarement dans ses états de Valangin, il résida presque constamment à la cour du duc de Savoie. Guillemette fut ainsi régente des états de Valangin jusqu'à sa mort, en 1543. La réformation fit de rapides progrès parmi ses sujets, malgré son opposition et toutes les mesures arbitraires qu'elle prit pour l'empêcher. Le réformateur Farel prêcha quelque temps dans l'église de Valangin, non sans être souvent troublé dans son oeuvre par le Gouverneur, le chapelain et même le cocher du château; le chapelain s'empara par violence du temple et Farel fut obligé de prêcher dans la rue. Alors venant avec les chanoines et les enfans de choeur, il se plaça à côté de lui et notre chapelain disait ou plutôt criait la messe de toute la force de ses poumons; mais Farel n'en continuait pas moins sa prédication avec beaucoup de patience. Voyant que ce moyen ne réussissait pas, Guillemette en inventa un autre aussi neuf qu'original, pour distraire les auditeurs de Farel; elle autorisa, ou ordonna peut-être à son cocher, de mener sur la place où Farel prêchait, un étalon et une jument. A ce scandaleux spectacle les assistans animés d'une juste colère, s'emparèrent aussitôt de l'église, brisèrent les images et chassèrent les chanoines. Quelques jours après Farel fut pris sur la route par les gens de Guillemette, qui le battirent jusqu'au sang et le conduisirent au château de Valangin. Les bourgeois de Neuchâtel prirent les armes pour délivrer leur pasteur, et Guillemette se hâta de le relâcher. On eut enfin recours à Berne pour appaiser ces troubles; Guillemette reçut pour son intolérance, une verte et menaçante reprimande de la puissante cité, et les bourgeois de Valangin furent obligés de réparer les dégâts commis dans le temple. Cependant la liberté de conscience était gagnée et tout le pays adopta la réforme en peu de temps. Réné, qui à cette époque revint à Valangin, sut profiter, tout bon catholique qu'il était d'un état de choses qu'il ne pouvait plus empêcher; il s'empara des biens de l'église. Mais la vieille Guillemette de Vergy ne pouvait se consoler de ce changement; elle quitta le château de Valangin pour aller demeurer dans une modeste habitation à Chézard dans la paroisse de St.-Martin. Cette femme n'était cependant point méchante, on a même conservé d'elle un trait qui honore sa mémoire. Un soir qu'elle causait familièrement avec quelques voisines, elles se hasardèrent à la prier de bien vouloir diminuer la dîme dont leurs terres étaient grevées; „volontiers, mes enfans", répondit-elle, mais il me vient une idée, je vous cède la moitié de la dime de toutes les terres dont je pourrai faire le tour en marchant toute une journée. Notre dame se moque de nous, dirent les femmes, lorsque Guillemette se fut rétirée, elle, qui a quatre-vingt-ans, qui est toute courbée et qui boite, à peine fera-t-elle clopin-clopant vingt pas dans la journée; nos dîmes ne vont guère être diminuées. Cependant le lendemain avant que le soleil eut doré les cimes du Chasseral et de la Tête de rang, Dame de Vergy était debout s'appuyant sur sa canne d'une main et de l'autre sur le bras d'une robuste paysanne. A la surprise de chacun elle commença gaiement son pélerinage, et marcha long-temps sans se fatiguer beaucoup; elle se reposa bien quelques fois, pour reprendre haleine et quelque nourriture, puis lorsque le soleil eut parcouru la moitié de sa course, elle tourna ses pas du côté du logis où elle arriva au coucher du soleil, bien lasse il est vrai, mais contente comme quelqu'un qui vient de faire une bonne oeuvre. Elle fit assembler les habitans du village

et leur confirma ce qu'elle leur avait octroyé, les assurant qu'elle aurait désiré que ses forces lui eussent permis de faire plus de chemin, mais qu'elle était pourtant satisfaite de ce que ces jambes l'avaient encore si bien secondée. Il n'est pas besoin de dire, que Guillemette fut comblée de bénédictions des femmes de Chézard; encore aujourd'hui cette commune ne paye que la vingt-deuxième gerbe au lieu de la onzième. Les femmes de Fenin, enhardies par cette condescendance de Guillemette, lui firent une demande semblable à l'égard de la dîme du chanvre qui leur fut accordée aussi. Cette bonne princesse mourut en 1543, âgée de quatre-vingt-six ans. Son petit-fils Réné se maria avec Marie de Bragance, de la maison royale de Portugal. Mais cette alliance devint la cause de la chûte de la dynastie; pour s'en rendre digne il fut obligé de déployer un faste auquel ses revenus ne suffissaient point; il eut recours aux emprunts; Berne, entr'autres, lui prêta la somme de 30,000 écus, pour lesquels il engagea ses terres et seigneuries de Valangin. Plus tard Réné vint avec son épouse habiter le château de son père. Les améliorations qu'il introduisit dans l'administration de la justice et quelques sages institutions, prouvèrent qu'il était animé d'une grande solicitude pour le bien-être de ses sujets. Il fit plusieurs tentatives pour se rendre indépendant; la prodigalité de Jeanne, épouse de Louis d'Orléans et princesse de Neuchâtel, lui en fournit une occasion favorable. Elle lui emprunta la somme de six mille livres, avec promesse que si, dans l'espace de trois années, elle ne pouvait restituer cette somme, la seigneurie de Valangin cesserait d'être un fief de Neuchâtel, et deviendrait indépendante. Comme Réné l'avait prévu, le terme échut et Jeanne ne paya pas. Mais la princesse n'avait ni le droit d'emprunter, ni celui d'aliéner un fief ou une partie de ses états et ce ne fut qu'au moyen d'un indigne stratagème dont se servit un courtisan de René, qu'une transaction put avoir lieu. Il fut stipulé que Réné payerait encore mille livres et que la comtesse de Neuchâtel renoncerait formellement à tous ses droits féodaux sur la seigneurie de Valangin; plus qu'au moyen de neuf mille livres, la comtesse céderait la mairie de Boudevilliers à Réné de Challant. Cet acte était nul par le fait; Jeanne avait déjà cédé tous ces droits de souveraineté à ses enfans, ayant été, à cause de sa dissipation, déclarée incapable de rien contracter. Ni plus ni moins, Réné se fondant sur ce traité, joua le maître, et comme premier acte de sa souveraineté il fit construire un gibet à quatre piliers; et le gouverneur de Neuchâtel soit par faiblesse ou par apathie ne s'opposa point aux démarches ambitieuses du seigneur de Valangin.

Réné avait eu de Jeanne deux filles, Philiberte, à laquelle il légua par son testament les seigneuries de Valangin et de Beaufremont; et Isabelle épouse de Jean Fréderic de Madruz, comte d'Ary et Marquis de Surianne à laquelle il assura une dot de 30,000 écus et la baronie de Virieux le Grand. Mais Philiberte oubliant qu'elle était issue d'un sang royal, s'amouracha d'un homme de basse extraction, et pour ne pas être contrariée dans son inclination, elle decampa avec lui un beau matin, après avoir volé des bijoux à son père pour une valeur de trois mille écus. On peut penser comme Réné fut indigné de la conduite basse de sa fille; il ne tarda pas à lui faire sentir tout le poids de sa colère; il fit en 1557 à Milan un testament nouveau qui annullait le premier; par cet acte Isabelle devenait son unique héritière, sauf un seul et unique ducat qu'il léguait à Philiberte. Celle-ci s'était refugiée à Venise où la mort lui enleva l'époux de son choix. Délaissée et sans ressources il ne lui resta que le répentir. Un jour elle apprit que son père était à Venise, aussitôt elle court se jeter à ses pieds en versant des torrens de larmes. Réné attendri lui pardonna, il révoqua son second testament, et par le moyen d'un troisième, il rétablit le premier en sa faveur. Réné de Challant mourut en 1565; aussitôt qu'il eut fermé les yeux, Isabelle se rendit à Berne avec le testament fait en sa faveur, pour se faire reconnaître seule héritière de Valangin. Le Sénat de Berne, n'ayant aucun soupçon sur la validité de ce testament, agréa la demande d'Isabelle, et renouvella avec elle le traité de combourgeoisie, tel qu'il avait été conclu avec son père. De retour à Valangin elle se fit prêter le serment de fidélité, par les habitans de la seigneurie, et agit en souveraine, sans faire mention de Neuchâtel. Afin de disposer la population en sa faveur, elle accorda des droits de bourgeoisie et toute sortes de privilèges. Lorsqu'elle apprit ce qui se passait à Valangin, Philiberte se hâta d'aller en Lorraine, prendre possession de Beaufremont, ce qui lui fournit l'occasion de se donner un nouveau protecteur, le comte de Tourneil, avec lequel elle se rendit à Berne, munie des deux testamens que son père avait faits en sa faveur. Le Senat de Berne rendu perplexe, hésita. Isabelle et son époux, ayant de bonnes raisons de craindre les conséquences de l'apparition du dernier testa-

ment de Réné, eurent recours à une infâme supercherie. Ils firent venir au château, maître Guillaume Grossourdy, greffier communal, et lui ordonnèrent d'écrire un testament qui annullât les dernières dispositions de Réné, en faveur de Philiberte, afin de le substituer à celui de 1557, comme s'il eût été fait peu de temps avant sa mort. Soit crainte de conséquences, ou qu'il fut réellement honnête homme, maître Grossourdy ne voulut point tremper dans cette œuvre inique et s'excusa de son mieux; les promesses brillantes n'ayant pu l'ébranler, on en vint aux menaces qui n'eurent pas plus d'effet. Alors le comte le fit saisir par quatre valets qui le menèrent vers une fenêtre pour le précipiter sur les rochers qui bordent le Seyon sur une effrayante profondeur. Le pauvre Grossourdy, effrayé du saut qu'on allait lui faire faire, se hâta de consentir à tout ce que l'on exigeait de lui. Le testament fut écrit, puis exhibé. La fraude ne fut point d'abord reconnue, quoique l'apparition subite de cet acte suscitât bien des doutes; mais quelqu'un ayant eu l'idée d'examiner contre le jour le papier sur lequel il était écrit, il reconnut la marque de la papéterie de Serrière, et comme la fondation de cette fabrique ne datait que depuis la mort de Réné, la fraude était évidente. Grossourdy fut arrêté, des témoins furent entendus, et le malheureux scribe convaincu d'avoir prêté sa plume à un faussaire, dut payer pour ceux que leur position mettait à l'abri des poursuites. Il fut condamné à mort et exécuté, pour un crime dont il n'avait été que forcément le fauteur. Isabelle était alors à Chambéry, il lui aurait été facile de sauver l'infortuné Grossourdy, mais nonobstant les instances reiterées des gens de Valangin, elle ne fit aucune démarche en sa faveur, et eut l'infamie de laisser exécuter la sentence. Malgré ce qui venait de se passer, Isabelle restant en possession de Valangin, Philiberte s'adressa au comte de Neuchâtel, Louis d'Orléans, qui de fait était seul juge compétant en pareille occasion, vu que de droit Valangin n'avait point cessé d'être un fief de Neuchâtel. Les deux sœurs furent traduites devant les trois états de Neuchâtel, dont Philiberte avait provoqué l'assemblée, après avoir, le dix mai 1569, fait hommage au comte de Neuchâtel, pour le fief de Valangin. N'ayant point paru le jour désigné, et ayant laissé même écouler tous les sursis qui lui furent accordés, les états déclarèrent Isabelle, comtesse d'Ary, déchue de ses droits sur Valangin qui furent transférés à Philiberte, comtesse de Tourneil. Mais l'inébranlable Isabelle n'en restant pas moins en possession de Valangin, Marie de Bourbon, régente pour son fils Henri, fut obligée de venir à Neuchâtel, et de réclamer l'intercession des quatre cantons alliés de Neuchâtel. Une assemblée des cantons intéressés eut effectivement lieu le 23 février 1576; Isabelle refusa d'y paraître, comme à toutes les invitations subséquentes et plusieurs fois réitérées, jusqu'au dix-sept septembre, lequel jour le jugement précédent fut confirmé, et les droits de Neuchâtel sur Valangin pleinement reconnus. Cette sentence fut mise à exécution; trois jours après, le maire de Neuchâtel, suivi d'une compagnie de soldats, se présenta devant le château de Valangin, et somma le Gouverneur qui en avait la garde au nom d'Isabelle, de lui en remettre les clefs; sur son refus le maire fit escalader les murs et enfoncer les portes par ses soldats qui prirent ensuite possession du château. A cette nouvelle, Isabelle cria à la trahison, et en appela à tous les cantons suisses. De leur côté les Valanginois avaient refusé de prêter le serment de fidélité à Philiberte, prétendant qu'ils n'étaient point dégagés de celui qu'ils avaient prêté à Isabelle. Berne, enfin las de tant de tracasseries, résolut d'y mettre fin d'une autre manière. Cet état voulut être payé de suite des sommes considérables qu'il avait prêtées à Réné et à ses gendres; il s'en suivit la prise de Valangin par Berne, qui remit ensuite la seigneurie au comte de Neuchâtel, contre la somme de 68,154 florins d'or qui lui étaient dus. Des représentans de Berne et de Neuchâtel se rendirent ensuite à Valangin pour assermenter le peuple qui se rassembla sur une prairie voisine. Il fut harangué par Nicolas de Graffenried qui le somma de prêter le serment d'usage à ses nouveaux maîtres; mais Hugue, greffier de Fenin, prenant la parole au nom du peuple, objecta qu'avant d'être déliés de leur serment envers la comtesse d'Ary, ils ne pouvaient prêter celui que l'on exigeait d'eux, et il demanda un delai de deux mois. Grâce à l'opiniâtreté d'Isabelle les choses trainèrent encore jusqu'en 1584. Cette année enfin la diète helvétique trancha la question à Baden, Isabelle fut obligée de céder, et les Valanginois prêtèrent le serment de fidélité à Marie de Bourbon, qui leur confirma toutes leurs franchises, en présence des députés de Berne et de Soleure, ses alliés, et des landammanns de Schwyz et d'Ury, envoyés par la diète.

Ainsi après une séparation de quatre-cents cinquante-cinq ans la seigneurie de Valangin fut de nouveau réunie à Neuchâtel, et depuis lors



jusqu'à la fin du dix-septième siècle, elle eut un gouverneur particulier. Les comtes de Tourneil et d'Ary parvinrent cependant à susciter de nouveaux désagrémens au comte de Neuchâtel. L'un et l'autre, obligés de renoncer à la seigneurie de Valangin, vendirent leurs prétentions au duc de Wurtemberg-Montbeillard, qui à son tour voulut faire valoir les droits qu'il venait d'acquérir. Après de longues négociations, il se contenta de la somme de soixante et dix mille écus d'or que Marie de Bourbon lui paya. Néanmoins Isabelle légua par testament la seigneurie de Valangin à son fils cadet qui la revendit à son gendre. Un fils de celui-ci essaya de faire valoir ses droits pardevant une diète tenue à Baden qui le renvoya, lasse de la mauvaise foi de tous ces seigneurs. Valangin obtint en 1707 le titre de comté.

Le château de Valangin n'est point ancien; il a été bâti au milieu du dix-huitième siècle, sur les ruines du précédent dont une partie des murs et des bastions d'enceinte existent encore. Du reste le manoir des fameux seigneurs n'est plus habité que par un géolier, et les prisonniers dont il a la garde. Le gibet seigneurial existe encore; mais ses quatre piliers, emblêmes de la souveraineté du seigneur du lieu, sont presque entièrement cachés par des arbres qui ont usurpé le sol rocailleux; leur base rongée par le temps est couverte de debris, de ronces et de broussailles parmi lesquelles gisent quelques ossemens blanchis, qui attestent que dès longtemps les exécuteurs de la haute justice n'ont plus visité ce lieu solitaire. Cependant le sentier qui passe tout près est fort connu des amateurs de sites sauvages et de points de vue, car il faut savoir que depuis le gibet de Valangin l'on a une échappée de vue des plus pittoresques sur une partie des Alpes et du bassin du lac de Neuchâtel d'un côté, du val de Ruz et de la gorge du Seyon de l'autre.

Le bourg de Valangin serait bien triste et solitaire, s'il n'était animé par la route de la Chaux-de-fonds qui le traverse. On y compte tout au plus une cinquantaine de maisons; mais la mairie de ce nom contient environ 6000 ames qui habitent 1084 maisons. On sait du reste que Valangin à joué un certain rôle, il y a quelques années, lors de la tentative d'emancipation.

IMPRIMERIE DE C. A. JENNI, PÈRE A BERNE.



COSTUMES DE FRIBOURG. | Freiburger Trachten.

II. | № 39.



SION. | Sitten.

II. N° 40.



ISELTWALD. Iseltwald.



RODOLPHE STUSSI ET ITAL REDING.

Rodolphe Stussi, originaire du canton de Glaris, vint s'établir à Zurich, où il reçut le droit de bourgeoisie en 1375. Des talens supérieurs lui acquirent bientôt la confiance de ses nouveaux concitoyens; qui lui conférent successivement plusieurs emplois honorables. Son fils Rodolphe marcha de bonne heure dans la même voie; son zèle pour les intérêts du pays, sa pénétration, son habilité à diriger les affaires publiques, firent pressentir l'homme destiné à de grandes choses. Dès son début dans la carrière politique, il fit preuve d'une grande activité, d'une énergie et d'une supériorité de talens telles que ces qualités le conduisirent rapidement aux premières charges de l'état et enfin en 1430 à celle de bourgmaître de la république.

Sigismond était alors empereur d'Allemagne. Mais depuis qu'au concile de Constance il avait violé la parole qu'il avait donnée à Jean Huss, il n'avait cessé de lutter contre l'adversité et de voir ses états en proie à des divisions qui ensanglantèrent le sol germanique. Sans réclamer la participation des princes d'Allemagne, il résolut d'aller à Rome pour se faire couronner par le pape Eugène IV. N'osant pas se fier à ses propres sujets, il demanda aux Suisses une escorte pour le protéger pendant son voyage en Italie. La ville de Zurich, par considération pour le chef de l'empire, obtempéra à cette demande et mit à sa disposition huit-cents hommes avec la bannière de la ville, commandés par le bourgmaître Rodolphe Stussi. Les Suisses accompagnèrent le prince délaissé jusqu'à Rome où leur séjour se prolongea considérablement. Pendant ce laps de temps, Sigismond leur accorda des témoignages éclatans de son estime et de son amitié pour leur nation. Rodolphe Stussi en particulier fut honoré de l'affection impériale.

Parmi les Suisses notables qui avaient suivi l'empereur, se trouvait Ital Reding, de Schwyz,

qui exerçait dans son canton la même autorité et la même influence, que Stussi à Zurich, et qui, ainsi que lui, était fier et orgueilleux, ambitieux et envieux de la gloire d'autrui. Reding voyait avec dépit l'intimité dont Stussi jouissait auprès de l'empereur; mais lorsque, après la cérémonie du couronnement, le prince créa chevaliers les Zuricois et quelques autres chefs Suisses, et que, en présence de l'immense concours de monde présent à la cérémonie, il conversa longtemps familièrement avec Stussi, le chef Schwyzois conçut une secrète inimitié pour cet homme qu'il considérait comme son rival de gloire.

Stussi, dont l'influence le faisait rechercher des princes et dont le crédit était grand dans les états confédérés, avait acquis l'amitié du comte Fréderic de Toggenbourg, à la cour duquel il envoya son fils pour s'y former. Le comte Fréderic était entouré d'une foule de jeunes seigneurs de l'Allemagne, de l'Helvétie et de la Rhétie, qui rendaient sa cour l'une des plus brillantes de la Haute-Allemagne. Le jeune Stussi, qui se faisait un mérite de la haute position de son père, mais qui n'avait de ses qualités que l'orgueil, cherchait à se donner une grande importance. Cette conduite n'eut d'autre résultat, que de le rendre ridicule aux yeux de ses compagnons, qui, par leur naissance, se croyaient sans doute audessus de lui. Il finit par devenir un objet de risée; ce qui excita son courroux au point qu'un jour il quitta brusquement la cour du comte de Toggenbourg, sans que celui-ci pénétrât le motif de son départ.

Le fier bourgmaitre, envisageant ce qui était arrivé à son fils, comme un affront fait à sa personne et à la ville de Zurich, ne manqua pas d'en témoigner du ressentiment au vieux comte Fréderic, qui avait un traité de bourgeoisie avec cette ville ainsi qu'avec Schwyz. L'effet immédiat de ce ressentiment fut, que le comte perdit un procès qu'il avait à Zurich, et que cette ville exigea de lui, en vertu des traités, qu'il nommât ses héritiers; car le seigneur de Toggenbourg était le dernier de sa noble lignée, et son âge avancé justifiait cette précaution. Le comte, se voyant brouillé avec Zurich s'assura de la protection de Schwyz et ne se pressa point de déférer à la demande de cette ville. Cependant, pour ne pas trop indisposer les Zuricois dont il lui importait de ne pas s'attirer l'inimitié, il désigna son épouse comme son héritière; mais il disposa secrètement de ses possessions en faveur d'un parent éloigné; il fit don à Schwyz du district d'Utznach pour reconnaître les bons offices de ce canton à son égard. A la mort du comte, sa veuve se croyant être sa légitime héritière, se hâta de s'assurer de l'appui de Zurich, en cédant à cette république le district d'Utznach, que son époux à son insu, avait déjà donné aux Schwyzois. Les gens de Schwyz ayant eu vent de cet acte, se hâtèrent d'occuper militairement une partie du territoire contesté, pendant que le bourgmaître Stussi à la tête d'une députation se rendit à Utznach pour assermenter ses habitans. Ceux-ci s'étant refusé à ce qu'on exigeait d'eux, le bourgmaître de Zurich, outré de colère, leur dit: „Vous voulez nous résister, sachez, gens d'Utznach, que vous nous appartenez; vous, votre ville, votre territoire, vos biens, vos entrailles mêmes sont à nous.“ * „C'est ce que nous verrons,“ repondirent ils. Ces paroles hautaines de Stussi ne furent point oubliées.

Les habitans du haut et du bas Toggenbourg se trouvant dans une position fort précaire par suite du decès et des dernières dispositions équivoques du comte Fréderic, résolurent de s'adresser à Schwyz, afin d'avoir à tout événement un appui assuré. L'offre fut accepté par ce canton qui, de son côté, pour avoir un allié en cas de besoin, admit Glaris dans la co-régence du Toggenbourg, de la Marche et d'Utznach. En même temps la population du comté de Sargans qui n'avait appartenu au comte de Toggenbourg qu'à titre d'hypothèque, sollicita le duc Fréderic d'Autriche de la racheter et de l'accepter de nouveau sous sa dépendance, ce qui eut effectivement lieu.

Ces événemens causèrent le plus vif mécontentement à Zurich, qui, par répresailles, intercepta toute communication avec la Marche et le pays de Sargans. Cette mesure fut fort sensible à ces contrées qui souffraient déjà de la disette de vivres. Le duc d'Autriche fit à cet égard, mais inutilement, de vives représentations. Trouvant ses nouveaux sujets trop exigeans et l'acquisition mauvaise, il les céda au comte de Werdenberg. Mais leur nouveau seigneur ne se montrant point disposé à satisfaire à tous leurs désirs, ils réclamèrent la protection de Zurich. Aussitôt Stussi se rendit à Sargans et conclut avec ses habitans un traité qui donnait aux Zuricois une prépondérance décisive sur cette contrée, à l'exclusion de Schwyz, de Glaris et même du nouveau seigneur du pays. A cette nouvelle, pour empêcher que les autres parties de l'héritage du comte de

* Cette étrange prétention du bourgmaître de Zurich aux entrailles des gens d'Utznach signifiait, qu'ils dépendaient de Zurich, parcequ'ils n'avaient d'autres moyens de s'approvisionner que le marché de cette ville dont ils pouvaient être exclus.

Toggenbourg ne fussent exposés aux mêmes chances, Schwyz et Glaris prirent l'initiative et se firent prêter hommage par les habitans d'Utznach, du Toggenbourg et d'autres contrées. Pour embrouiller d'avantage les affaires, l'empereur donna à son chancelier, comme fief de l'empire, le pays de Toggenbourg, Utznach, Prettigau et Davos. Les Zuricois exaspérés prirent les armes et firent des démonstrations militaires. Les Schwyzois et les Glaronnais occupèrent leurs frontières.

Les esprits s'aigrirent de plus en plus et des hostilités étaient sur le point de commencer, lorsque les autres cantons suisses, effrayés de la tournure que prenaient les affaires, convoquèrent une diète à Lucerne. Les hommes les plus considérés de la Suisse se trouvèrent à cette assemblée. Celle-ci chercha à conjurer l'orage qui menaçait le repos de la Suisse entière; mais l'orgueil et la haine de deux hommes fit échouer toute tentative d'accommodement; ces deux hommes étaient Rodolphe Stussi et Ital Reding. Pour satisfaire leur désir personnel de vengeance, et pour faire prévaloir l'intérêt particulier de leurs cantons, ils ne craignirent pas de compromettre le salut de la Suisse. Toutes leurs paroles se ressentirent de la haine qui rongeait leur coeur.

A cette époque (1439) la peste qui, cent ans auparavant, avait causé de très-grands ravages, se manifesta de nouveau pendant une disette qui durait depuis plusieurs années. La ville de Zurich perdit le quart de sa population. Mais Stussi et Reding ne moururent ni de la peste ni de la famine et l'animosité qui existait entr'eux, ne fit qu'augmenter de jour en jour. Zurich ferma entièrement ses marchés aux habitans de Glaris et de Schwyz et à leurs adhérens, et cette mesure peu patriotique envenima les querelles réciproques, au point que les Zuricois se mirent en campagne. Toutefois, respectant encore le lien fédéral, ils se bornèrent pour le moment à tourner leurs armes contre le duc d'Autriche dans le pays de Sargans, où ils s'emparèrent de Wallenstatt et de quelques châteaux *. Les cantons médiateurs eurent beaucoup de peine à empêcher des hostilités plus sérieuses; mais ils ne purent obtenir et même non sans beaucoup d'instances, que des trêves de courte durée, mais qui furent si souvent répétées que pendant une année entière il y eut une espèce de suspension d'armes. Cependant les deux partis n'attendirent pas qu'elle fût expirée pour prendre une attitude belliqueuse, et la guerre civile devint désormais inévitable.

Les Zuricois envoyèrent leur cartel à ceux de Schwyz et marchèrent incontinent contre la Marche où les Schwyzois occupaient une forte position sur le mont Etzel. Ital Reding commandait les troupes de Schwyz, et Stussi celles de Zurich. Au moment où les ennemis étaient en présence, arrivèrent en toute hâte auprès d'Ital Reding, députés d'Unterwalden et d'Uri, qui le conjurèrent de tenter un dernier effort pour éviter que le sang des Suisses ne fût versé pour la première fois par des Suisses. Dans le même moment arriva aussi un envoyé de Lucerne, porteur d'une lettre du conseil de la république, qui suppliait les parties belligérants, au nom de Dieu et de la patrie, de suspendre les hostilités. Mais le sang coulait déjà; une troupe de Zuricois avait attaqué les avant-postes de Schwyz et venait d'être repoussée avec perte.

Les confédérés parvinrent bien à obtenir une trêve et à faire renouer les négociations; mais les Zuricois persistant à réclamer l'arbitrage de l'empereur et à repousser l'intervention des cantons suisses, tout espoir de conciliation s'évanouit. La conduite de Zurich, dans cette circonstance, parut si outrageante aux cantons qui étaient restés neutres jusqu'alors, qu'ils réunirent leurs armes à celles de Schwyz et de Glaris. Zurich effrayé se montra alors disposé à faire des concessions et l'on parvint à conclure un traité de paix, qui contenait néanmoins tous les germes d'une nouvelle guerre civile. Mais pendant que l'on négociait encore pour aplanir toutes les difficultés, Stussi et ses partisans entraient secrètement en transaction avec Frédéric d'Autriche (1442), qui depuis peu était monté sur le trône impérial. Il ne s'agissait de rien moins que d'un traité d'alliance entre l'empereur et les Zuricois, au détriment des cantons suisses, que le premier espérait pouvoir subjuguer à la faveur d'une guerre civile.

En apprenant que Zurich désertait la cause de la commune patrie pour s'allier à leur ancien ennemi, les confédérés, saisis d'indignation, ne gardèrent plus de ménagemens avec ce canton, et la guerre recommença en 1443. La ville de Zurich reçut une nombreuse garnison autrichienne, commandée par Thuring de Hallwyl et le margrave de Bade. Néanmoins les confédérés furent vainqueurs dans la plupart des rencontres, et ils finirent par occuper tout le territoire du canton jusque sous les murs de la capitale.

* Voyez la septième livraison de la première année de *l'Album de la Suisse pittoresque*.

Cependant Reding, implacable dans sa haine et cruel dans sa vengeance, n'était point encore satisfait; le vindicatif bourgmaître zuricois de son côté, ne voulait entendre parler d'aucune concession. Le sang coulait à grands flots, une multitude de villages et d'habitations étaient détruits, la campagne était ravagée, on avait profané les églises et les couvens, violé les tombeaux, massacré des prisonniers et des habitans inoffensifs. Les Bernois et les Soleurois qui s'étaient joint plus tard aux troupes d'Unterwalden, de Schwyz, de Glaris, de Lucerne, d'Uri et de Zoug, déclarèrent que si ces cruautés devaient continuer, ils se sépareraient du reste de la coalition.

L'armée Suisse, à l'exception des Bernois et des Soleurois, s'approcha de Zurich le 22 Juillet 1443 dans l'intention, de porter quelque coup décisif; elle était commandée par Reding et Jost Tschudi, landammann de Glaris. Un poste de Zuricois, établi sur l'Utliberg, à peu de distance de la ville, vit au point du jour accourir quelques-uns de leurs chiens, poursuivis par trois gros chiens suisses. Avertis par là de l'approche de l'ennemi, ils se tinrent sur leurs gardes. Mais pendant qu'ils attendaient l'ennemi qui devait gravir la montagne, ils aperçurent celui-ci audessus d'eux et purent se convaincre, que leur position avait été tournée. Le poste entier prit la fuite et vint répandre l'alarme dans Zurich, où dans ce moment le conseil était assemblé, présidé par Stussi. Tout le monde se mit en mouvement; les bourgeois de tout âge et de toute condition prirent les armes, se pressèrent en foule dans les rues et sortirent de la ville en désordre et sans attendre leurs chefs. Stussi, en voyant cette cohue, s'écria: „Bourgeois de Zurich, vous n'obéissez point à votre capitaine, êtes-vous fatigués de lui, dites le et je cesserai de l'être!" Ce ne fut qu'à un quart de lieu de la ville, lorsqu'ils virent les bannières suisses descendre l'Albis, que les Zuricois commencèrent à mettre un peu d'ordre dans leurs rangs. Jean de Rechberg, un de leurs capitaines les plus expérimentés, s'avança avec quelques cavaliers pour reconnaître l'ennemi. D'un coup d'oeil il put s'assurer de leur nombre et de leur projet, et il déconseilla hautement d'accepter la bataille avec des hommes si peu disciplinés contre un ennemi qui faisait aussi bonne contenance. Mais ce conseil était trop sage pour cette foule échauffée par l'ardeur guerrière et nullement disposée à écouter les conseils de la raison. Tout ce que l'on put obtenir d'elle, fut qu'elle se rangeât en bataille, tant bien que mal, entre la Sihl et la ville, dans une forte position; pendant que la cavalerie harcelait l'ennemi.



Ital Reding conçut alors le projet de tourner les Zuricois et de couper leur communication avec la ville. Pendant que ses principales forces se dirigeaient vers Wiedikon, il choisit deux cents jeunes gens de Schwyz, sur la poitrine desquels il fit mettre la croix rouge autrichienne, tandis qu'ils portaient sur le dos la croix blanche fédérale; puis il les envoya par un détour à la suite des Zuricois, comme s'ils eussent fait partie de leurs troupes. Son but était, de porter l'effroi et de mettre le désordre parmi la troupe zuricoise, pendant qu'il l'attaquerait suivant les dispositions qu'il avait arrêtées. Le soleil était déjà bien élevé sur l'horizon, et incommodait beaucoup les Suisses qui marchaient, le visage tourné de son côté; la chaleur était accablante, et les confédérés n'avaient pas pour reprendre des forces les mêmes ressources que les Zuricois. Ceux-ci laissant à la cavalerie autrichienne le soin d'escarmoucher avec l'ennemi, s'étaient d'abord postés entre la ville et la Sihl, dans une position inexpugnable, comme il a été dit; mais cette troupe bruyante ne trouvant pas digne de sa valeur d'attendre l'ennemi dans des retranchemens, où elle aurait pu devoir la victoire plutôt à la nature du terrain qu'à sa bravoure, traversa la rivière, malgré l'avis et les ordres de Stussi et des autres chefs, et alla s'établir en rase campagne. C'était on ne pouvait mieux seconder le projet de Reding. Les Zuricois se trouvaient sur les prairies qui sont entre le village de Wie-

dikon et l'ancien hospice et chapelle de Saint-Jacques. Ils envoyèrent du monde en ville, pour chercher du vin, du pain et d'autres provisions de bouche; puis en attendant l'occasion de donner d'autres preuves de leur vaillance, ils s'abandonnèrent à la joie, chantant, riant et bravant, le verre à la main, l'ennemi que l'on voyait bien suivant le pied de la montagne, mais dont on ne redoutait nullement l'attaque. Chacun faisait le rodomont à sa façon et parlait avec mépris des troupes opposées, auxquelles on voulait couper la retraite, en les cernant entre la Limmat et la Sihl et en les précipitant dans l'eau. Les bourgeois de Zurich songeaient si peu à la possibilité d'une défaite, que beaucoup de gens inutiles étaient sortis de la ville pour être spectateur du combat. Stussi cependant n'était pas si confiant que ses concitoyens qu'il connaissait parfaitement bien; il paraissait agité d'une secrète appréhension qui n'était cependant point l'effet de la peur; car Stussi était aussi brave de sa personne qu'expérimenté dans l'art de la guerre. Sa physionomie même était martiale et exprimait l'audace et la fierté. Sa taille était élevée, son corps était robuste, et il déployait autant d'adresse que de vigueur dans tous les exercices militaires.

Le bourgmaître fit un mouvement de surprise en voyant descendre de Friesenberg les deux cents Suisses, que Reding avait envoyés sur le flanc des Zuricois, mais il se rassura en appercevant les croix rouges. Cependant les Suisses avançaient toujours; ils étaient au nombre de 6000. Leur avant-garde fatiguée, d'être harcelée continuellement par la cavalerie autrichienne, l'attaqua à son tour avec tant d'impétuosité, qu'elle la repoussa. En ce moment les deux cents confédérés, portant la croix rouge, se formèrent en colonne et tombèrent à leur tour sur la cavalerie autrichienne, fort stupéfaite de se voir exposée aux coups de ceux qu'elle prenait pour des Zuricois et qu'elle croyait établis derrière la Sihl.

A l'approche de l'ennemi, les Zuricois se rangèrent en bataille avec quelqu'apparence d'ordre, sur les prés de la Sihl, derrière une haie vive qui les séparait de l'ennemi. Après avoir fait leur prière selon l'usage, ils firent jouer leurs arquebuses et leurs arbalètes contre les Suisses. Tout-à-coup la cavalerie autrichienne, qui devait agir sur les ailes, fut saisie d'une grande terreur, elle prit la fuite, repassa la Sihl et rentra en désordre dans la ville. Cependant un bon nombre de chevaliers mirent pied à terre pour combattre dans les rangs de l'infanterie. Pendant ce temps les deux cents Suisses portant la croix rouge, s'approchaient du pont de la Sihl par derrière les Zuricois et au moment où les autres confédérés attaquaient de front les troupes de la ville, en renversant la haie qui était devant eux, ils se mirent à crier de toutes leurs forces; „sauve Zurich, sauve qui peut!“ Aussitôt une terreur panique s'empara des Zuricois, ils se debandèrent et sans combattre ils s'enfuirent vers le pont, dans la crainte d'avoir la retraite coupée. La confusion et le désordre devinrent extrêmes; en vain les chefs employaient les prières et les menaces pour arrêter les fuyards, leur voix commença à être méconnue; chacun se dirigeait en hâte vers ce pont que quelques heures auparavant on avait traversé comme si l'on marchait à une victoire assurée. La Sihl cependant formait un retranchement naturel, derrière lequel les fuyards auraient facilement pu se rallier et repousser l'ennemi. C'était aussi la pensée de Stussi, qui espérait qu'à l'aide de quelques-uns de ses compagnons de la société des boucs* il pourrait arrêter les Suisses et donner aux siens le temps de se réformer.

Toute l'armée zuricoise continuait à fuir, en passant à côté de Stussi sans qu'un seul songeât à imiter l'exemple de son chef, qui restait inébranlable à l'entrée du pont, sa hache d'armes à la main. Il avait déjà vu périr plusieurs de ses amis, entr'autres le vieux Hegenauer, le noble Ulrich de Lommis, tous deux de la société des boucs, et Albert de Bussnang. Ce dernier, renversé par terre couvert de blessures, offrit à un Schwyzois une forte somme d'argent pour sa rançon; mais celui-ci lui répondit, en le narguant et en lui portant les derniers coups: „Si tu es si riche, pourquoi n'est-tu pas resté chez toi!“

Les confédérés couraient pêle-mêle avec les fuyards et s'approchaient du pont, massacrant sans résistance les bourgeois épouvantés; quant aux cavaliers qui avaient voulu combattre à pied, ils se défendirent vaillamment; quarante des leurs avaient déjà mordu la poussière dans la prairie.

L'ennemi avait atteint le pont; Stussi regarde autour de lui, il cherche ses amis, mais il était resté seul; tous ses compagnons avaient ou péri ou oublié leurs devoirs. Dans ce moment critique il ne voulut cependant point suivre les fu-

---

* Voyez la cinquième livraison de la seconde année.

yards, pas plus qu'il n'avait voulu les précéder; il trouva indigne de ses cheveux blanchis par le travail et par le souci, indigne du chef de la république, de quitter le poste que lui indiquaient l'honneur et le devoir. Une grande pensée se fit jour dans son âme; lui qui aimait sa patrie trop passionément peut-être, qui avait tant travaillé à sa prospérité, il n'hésita pas dans ce moment solennel à se sacrifier pour elle. Seul, à l'entrée du pont, redressant sa haute stature inébranlable comme une tour, l'oeil menaçant, il brave l'ennemi, frappe de sa lourde hache tous ceux, qui s'approchent et leur ferme le passage. L'ennemi, stupéfait de tant d'audace, n'osait plus approcher de cet homme redoutable, alors un soldat lucernois, nommé Luthard, de Merischwanden, se glisse sous le pont et se plaçant sur un morceau de gravier, soulève une planche sans que Stussi, distrait par la chaleur du combat, s'en apperçoive, et le transperce de sa pique. Le héros en tombant, ébranle le pont de sa chûte et du bruit de son armure. Aussitôt les Suisses se firent un passage pardessus son corps et les autres cadavres étendus autour de lui, traversent le pont et se mettent à la poursuite de Zuricois; rien n'arrête plus leur marche; des vieillards et des enfans sans défense tombent victimes de leur fureur.

Les derniers fuyards trouvèrent la porte de la ville fermée, un grand nombre avait déjà péri sous les coups des assaillans, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau; alors ami et ennemi entrèrent en même temps; l'épouvante se mit dans la ville, et telle était la stupeur des citoyens, que personne ne songeait à refermer les portes ou à faire descendre la herse. Les bourgeois s'enfermaient dans leurs maisons, les citoyens armés encombraient les rues; une partie de la garnison étrangère cherchait à échapper de l'autre côté de la ville, quelques-uns à peine songeaient à se défendre. Tout paraissait perdu, lorsqu'une femme, du nom de Ziegler, eut la présence d'esprit d'aviser à un expédient, auquel des milliers d'hommes aveuglés par la terreur, avaient négligé de penser; elle laissa tomber la herse, ensorte que les Suisses qui étaient entrés dans la ville s'y trouvèrent renfermés. Parmi eux était Rodolphe Küng, chancelier de Glaris, il venait de tuer le banneret Conrad Meyer de la société des boucs, qui portait la bannière de Zurich. S'appercevant qu'il ne pouvait plus s'échapper, il remit ce trophée à travers la herse à un de ses compatriotes; puis il tomba ainsi que ses compagnons sous les coups des Zuricois qui, revenu de leur première terreur, s'étaient enfin ravisés. Ils transportèrent alors des canons sur le Lindenhof, qui, à cette époque où les maisons situées endessous étaient beaucoup plus basses qu'aujourd'hui, dominait les environs jusqu'à St.-Jacques; ils mirent les murailles et les tours de la ville en état de défense et en éloignèrent les Suisses à coup d'arquebuses et de canons. Ces précautions n'empêchèrent pas ceux-ci de faire beaucoup de mal aux environs de la ville; ils pillèrent le faubourg et y mirent le feu; toutes les habitations situées entre la Sihl et la capitale furent brûlées, les églises de St.-Stephan et de St.-Anne eurent le même sort ainsi que les villages de Wiedikon, de Rieden et d'Altstetten.

Trois cents défenseurs de Zurich, dont 146 bourgeois de la ville, avaient succombé. Le corps de l'heroïque Stussi fut retrouvé; on le dépouilla de ses vêtemens, on le traîna depuis le pont de la Sihl jusque derrière une haie, il respirait encore; les vainqueurs outragèrent son corps, lui arrachèrent les entrailles; enduisirent leurs chaussures de sa graisse, déchirèrent de leurs dents son cœur palpitant, se jettèrent les uns aux autres ses restes mutilés en lui prodiguant les épithètes les plus injurieuses, enfin ils coupèrent son cadavre en mille lambeaux, qu'ils précipitèrent dans les flots de la Sihl. Les vainqueurs se livrèrent ensuite à une joyeuse débauche; le vin coulait à grands flots; les cadavres défigurés des vaincus leur servaient de tables et de sièges, et la lueur de l'incendie de flambeaux. Cependant ces orgies furent parfois troublées par les projectiles qui étaient lancés de la ville; un boulet entr'autres vint à tomber sur une troupe de Glaronnais, emporta la tête du chef de file; puis cette tête et le boulet balayèrent si bien la table qu'il ne resta rien dessus et que les convives furent obligés de chercher un lieu plus propice pour exhaler leur joie féroce. Il serait difficile de croire à de pareilles atrocités, si plusieurs écrivains, et même Tschudi, ne les avaient affirmées.

Ce ne furent malheureusement point les dernières victimes de cette sanglante lutte. Déjà lorsque les Suisses pénétrèrent jusqu'aux portes de Zurich, et que l'anarchie régnait dans la ville, un paysan de Kussnacht aperçut parmi les fuyards le chancelier Michel Graff, qui était un de ceux qui avaient le plus contribué à allumer le feu de la discorde; il courut sur lui, en s'écriant: „C'est toi, maudit scribe, qui es la cause de tout ce mal; reçois la récompense de ta conduite;" et il le perça de sa pique. Les Suis-

ses, pour narguer les Zuricois, restèrent trois jours sur le champ de bataille. Mais croirait-on que trois citoyens de Zurich, qui quelque-temps après assistaient à Baden à une conférence où l'on travaillait à une pacification générale, furent condamnés à mort et exécutés publiquement à Zurich, parcequ'ils avaient opiné pour la paix. Les Zuricois espéraient alors être secourus par Charles VII, roi de France. Effectivement le dauphin s'approcha de la Suisse à la tête d'une formidable armée; mais la bataille de St.-Jacques, livrée le 26 Août 1444, anéantit de coupables espérances; le dauphin fit la paix avec les Suisses, dont il devint l'allié.

Le siège de Zurich fut momentanément levé, mais la lutte n'en continua pas moins pendant plusieurs années. Cependant la mort d'Ital Reding, survenue en 1445, facilita le rapprochement des partis; la guerre se fit d'abord avec moins de barbarie et d'acharnement, et comme les Suisses en étaient venus à désirer la paix autant que les Zuricois, ils se relâchèrent beaucoup de leurs prétentions, et, par l'entremise de plusieurs princes de l'empire, les préliminaires de la paix furent arrêtés entre Zurich, l'Autriche et les cantons Suisses; mais la paix ne fut définitivement conclue que le 13 Juillet 1450, quinze ans après le commencement des dissensions civiles qui amenèrent cette déplorable lutte. On rendit à Zurich tout son territoire, à l'exception d'un petit district qui renferme les villages de Pfæffikon et de Wollrau et qui fut cédé à Schwyz. Zurich fut en revanche obligé de renoncer à son alliance avec l'Autriche. Le son des cloches, qui retentit dans toute la Suisse jusque dans les vallées les plus reculées des alpes, annonça aux populations l'heureux retour de la tranquilité. Le paysan zuricois put relever ses habitations détruites, recommencer à labourer ses champs dévastés et replanter la vigne que l'ennemi avait arrachée, mais il s'écoula un laps de temps considérable, avant qu'un bétail aussi nombreux eût repeuplé les champs et que les arbres eussent atteint assez de croissance pour produire des fruits. La ville de Zurich même avait également beaucoup souffert; son industrie et son commerce languirent long-temps; la peste, la guerre et l'émigration avaient en outre réduit sa population de moitié.

La défiance qui éxistait dans les deux partis était si grande, qu'elle suggera aux plénipotentiaires l'expédient de tenir leur première conférence sur le lac de Zurich. Parmi les hommes influens de toutes les parties de la Suisse qui se trouvèrent présens à cette réunion aquatique, était Hugue de Montfort, commandeur de l'ordre de Saint-Jean, qui voguait dans un petit bâteau entre les deux partis, en les exhortant à l'oubli des injures et à la paix. Malgré la nécessité bien sentie d'un état de choses plus calme, il se manifestait de temps à autre quelque vestige de ressentiment. Le vaillant chevalier Rechberg qui assistait au nom de Zurich et de l'Autriche à la conférence, avait parlé avec chaleur, mais sans aigreur pour son parti. Le Landammann de Schwyz, Ab-Iberg, lui adressa ensuite la parole et lui dit: „C'est en vain, Rechberg, que tu attendrais de notre part un langage gracieux; un homme pour un autre; pour moi tu es *toi*; sans que cela fasse tort à tes titres de noblesse, pas plus qu'à mes prairies à Schwyz.“ — „Vos paroles railleuses, qui ne sont guère opportunes, mon cher Ammann, répliqua Rechberg, ne peuvent sans doute entacher ma noblesse, mais étant au service de la ville de Zurich l'occasion de me trouver sur vos frontières est fréquente, et sans doute qu'il se présentera un moment plus favorable pour échanger des paroles injurieuses.“

La campagne des Armagnacs, dans la haute Allemagne, avait révélé aux princes de l'empire, qu'il était dans leur intérêts de chercher à pacifier la Suisse. Dans un congrès tenu à Constance, ils montrèrent le zèle le plus empressé à arriver à ce but; et le rang des personnages qui se rencontrèrent à ce congrès est une preuve de l'importance que l'on mettait à amener une solution. Parmi une foule de seigneurs et d'hommes d'état qui se rendirent à Constance, était le comte palatin du Rhin, le duc Albert d'Autriche, le comte de Neuchâtel etc., en tout plus de deux mille cavaliers.

Une particularité remarquable de la guerre de Zurich, c'est que le nom de Suisse date de cette époque. Auparavant on appelait les confédérés *les gens des montagnes*, *la ligue de la haute Allemagne*, *la confédération des Waldstetten*. Mais comme pendant cette période désastreuse Schwyz avait le premier pris les armes et qu'il avait été en quelque sorte le chef ou l'instigateur de la ligue opposée à Zurich, on finit par appeler son parti entier *les Schwyzois*, en opposition avec le parti zuricois.

L'ABBAYE DE PFEFFERS.

Un saint homme, nommé Pirmin, sorti de la Gaule avec quelques compagnons, vint se fixer dans l'Helvétie au commencement du huitième

siècle. Il habitait une sauvage solitude dans le canton de Zurich, où il s'occupait d'œuvres de piété et particulièrement de la conversion de quelques tribus de la contrée encore payenne. Animé de l'esprit du temps, il bâtit plusieurs cloîtres, entr'autres celui de Pfeffers, dont il fut le premier abbé. La légende raconte à ce sujet que Pirmin, dans l'intention d'élever un monastère près du lieu où le Rhin sort du pays des Rhètes, travaillait de ses propres mains pour façonner la charpente du nouvel édifice, lorsqu'il se blessa avec sa hache. Un pigeon blanc vint s'abattre près de lui, saisit avait son bec un des copeaux sur lesquels son sang avec jailli, et s'envola dans les airs avec sa capture. Pirmin, surpris de cette circonstance, suivit l'oiseau jusque sur une élévation derrière le bourg actuel de Ragatz, où le pigeon deposa le copeau. Persuadé que c'était là une manifestation de la volonté divine, il bâtit à cet endroit un couvent qu'il consacra à Saint-Benoit. L'histoire de cette Abbaye fut celle de toutes les institutions de ce genre au moyen âge; ces barrières élevées contre la barbarie de l'époque se peuplèrent rapidement de moines, tandis que les terres environnantes étaient défrichées par des paysans laborieux, qui venaient chercher un refuge à l'abri de leurs murailles. Le couvent de Pfeffers acquit de grandes richesses et ses abbés qui, dès l'an 1196, furent princes de l'Empire, devinrent des souverains puissants et souvent redoutables pour leurs voisins. Oubliant leur mission primitive, ils échangèrent le froc contre la cuirasse et l'épée, et combattirent leurs adversaires avec les armes spirituelles et temporelles.

Mais comme toute chose a son temps dans ce monde, les moines du couvent de Pfeffers cessèrent de guerroyer et devinrent même fort pacifiques sans cependant qu'ils en administrassent mieux leurs domaines, qui, tout considérables qu'ils sont, n'ont pu suffire à l'entretien de vingt-deux capitulaires, de leur abbé et de trois frères lais, qui composaient le personnel du couvent endetté. Il paraît que récemment un certain nombre de ces religieux conçurent une forte envie d'abandonner la vie claustrale; car deux d'entr'eux présentèrent une pétition au nonce apostolique, pour demander la dissolution du monastère; mais leur pétition ne fut pas accueillie. Cependant le grand conseil de St.-Gall s'étant saisi de cette affaire, rendit, le 20 février 1838, un décret déclarant dissoute la corporation monastique de Pfeffers et allouant à chacun de ses membres une rente viagère, savoir à l'abbé 1800 florins, au doyen 1000; à chaque ancien 800; à un conventuel 600; à un frère lai, 400; de plus chacun d'eux reçut une dot à son choix équivalant au tiers de la valeur de la pension. L'excédant de la fortune du couvent doit être appliqué à l'instruction publique. D'après l'examen des comptes il s'est trouvé que l'actif du couvent s'élevait à 801,232 florins et le passif à 384,866; ainsi toute sa fortune se trouve réduite à 416,365 florins, rapportant le 4 pour cent ou 16,640 florins. Mais comme en dernier lieu la dépense annuelle des capitulaires montait à 37,000 florins, il y aurait eu chaque année un déficit de 20,360 florins. Cette sécularisation ne se fit pas sans une vive opposition de la part d'un certain nombre des capitulaires; quatre d'entr'eux présentèrent une protestation au collége catholique du grand conseil de St.-Gall; mais la liquidation des biens du couvent n'en fut pas moins décrétée et une commission nommée pour la mettre en exécution. Le premier mars le chapitre général du couvent s'assembla et décida, d'adresser une lettre au Saint-Père au sujet de la dissolution; mais cette démarche était, dans tous les cas tardive; car, le 9, l'acte de remise à l'état fut expédié. Du reste la nouvelle de la dissolution de la congrégation fut reçue avec si peu de chagrin par le plus grand nombre des religieux, qu'ils la célébrèrent par une fête, qui fut, dit-on, fort joyeuse. La dissolution définitive eut lieu le 1er Avril, ce jour là les religieux animés de sentimens divers quittèrent tous leurs retraite pour rentrer dans le monde.

Le voisinage des bains du même nom, qui dépendent de l'abbaye et qui sont renommés par leur salubrité, la position pittoresque où ils se trouvent, conserveront toujours à l'ancien couvent de Pfeffers un intérêt bien mérité. Le bâtiment et l'église abbatiale sont vastes et bien bâtis; on y jouit d'une belle vue sur la vallée de Sargans et sur le Rhin. A l'ouest, la Tamina qui descend des bains de Pfeffers, coule dans une gorge si profonde, qu'on ne peut l'apercevoir. Les environs sont parsemés de vignes, de beaux vergers, de forêts bien fournies, et de quelques habitations qui forment un hameau. Au nord du couvent, sur un rocher élevé qui domine la vallée, on voit les ruines de l'ancien château de Wartenstein, qui méritent d'être visitées, non seulement à cause du site sauvage et pittoresque où elles se trouvent, mais aussi pour la belle vue que l'on y découvre sur la vallée de Sargans et ses montagnes, sur le bourg et les environs de Ragatz, qui n'est qu'à une demiheure de distance,

sur une partie des montagnes des Grisons et du Tyrol, dont le pied est arrosé par le Rhin. Au Sud on apperçoit l'abbaye de Pfeffers, entourée d'une brillante verdure.

L'histoire du château de Wartenstein rappelle la mauvaise fois qui signalait ordinairement les transactions des seigneurs du moyen âge et dont ils faisaient usage sans scrupule.

Conrad Ier, abbé de Pfeffers en 1206, craignant que son couvent ne fût pas un asyle assez sûr pour le protéger contre ses ennemis, prit conseil d'un gentilhomme qui était son vassal pour aviser au meilleur moyen de pourvoir à sa sûreté. Le gentilhomme proposa, de bâtir un fort sur un rocher, qui domine les avenues de l'abbaye et la route de Sargans à Coire. L'abbé approuva fortement ce plan et en laissa l'exécution à celui, qui l'avait conçu. Le gentilhomme fit commencer aussitôt les travaux, qui, grâce au nombre de gens corvéables qu'il avait à sa disposition, avancèrent rapidement. En voyant s'élever ces formidables murailles, l'abbé ne se sentait pas d'aise, il se croyait déjà à l'abri des coups de tous ses ennemis. Lorsque l'édifice fut achevé, l'abbé autorisa le gentilhomme à y mettre une bonne garnison de son choix et à y introduire des vivres, des munitions de guerre et des armes. Lorsque tout fut ainsi disposé, l'abbé voulut prendre possession de son château. Mais le gentilhomme lui tint le même langage que la lice de la fable à sa compagne; il montra les dents et dit: „Je suis prêt à sortir avec toute ma bande, si vous pouvez nous mettre dehors." Le pauvre abbé fut stupéfié, en se voyant traité ainsi dans ses domaines; mais que faire? avec toute sa puissance, il n'aurait pu pénétrer de force dans ce château si bien assis et fortifié. L'usurpateur ne s'en tint pas là; il commença à insulter l'abbé, à piller ses vassaux et à guerroyer contre lui. Alors l'abbé alla porter plainte au puissant seigneur de Hohensax, protecteur du couvent. Celui-ci ne voulut point essayer de prendre le château de vive force, mais il attendit une bonne occasion, surprit au moyen d'une embuscade, le gentilhomme félon et le retint prisonnier pendant trois ans et demi. Après cette capture, le fort de Wartenstein se rendit sans résistance au baron de Hohensax. Cette fois l'abbé croyait avoir gagné la partie, il se confondit naturellement en témoignages de gratitude envers son libérateur; mais que l'on se représente son désappointement et son chagrin, lorsque le baron lui déclara nettement, que ce château lui plaisait beaucoup et que par conséquent il le garderait pour lui. Le pauvre homme fut si consterné de ce nouveau trait, qu'il en mourut. Son successeur Wipertus se fit affranchir par l'empereur Frédéric II, du protectorat du baron de Hohensax, mais il ne gagna rien à ce changement; le baron le fit enlever et ne le relâcha qu'après l'avoir retenu captif sept semaines et qu'après qu'il eût pris l'engagement formel de renoncer à sa proprieté, le château de Wartenstein. En 1257, il arriva dans les environs, un moine mendiant qui prêcha avec tant de véhémence contre ceux qui possédaient des biens mal acquis, que le fils et successeur du baron de Hohensax, dans la crainte d'être damné, restitua à l'abbaye le château de Wartenstein contre 300 marcs d'argent qu'il se fit payer. Faute d'habitans et d'entretien, le château tomba en ruines.

ORIGINE DE LA VILLE DE LUCERNE.

La conformation géologique des environs de Lucerne fait présumer qu'à une époque fort reculée, le niveau de la surface du lac des Waldstetten était plus élevé qu'aujourd'hui. Des masses d'eau considérables, encaissées dans les vallées et les gorges profondes du Saint-Gotthard, firent en différens temps des irruptions violentes dans les parties inférieures du pays, dont elles submergèrent les parties les plus basses. Le lac avait probablement alors à droite et à gauche de la ville de Lucerne plusieurs débouchés dont on voit encore les indices; cette hausse, qui n'avait été qu'accidentelle, cessa dès que toutes les digues qui avaient retenu les eaux dans les profondeurs du St.-Gotthard furent rompues; alors le niveau du lac s'abaissa et ses eaux prirent peu à peu l'écoulement qu'elles ont aujourd'hui. Sa surface était même plus basse qu'à présent, puisque, il n'y a que quelques siècles, tout le golfe à l'extrémité duquel est situé Lucerne, n'était qu'un marais impraticable, où la Reuss serpentait en plusieurs canaux.

On ignore complétement quels furent les premiers habitans des environs de Lucerne, et s'il y avait sur l'emplacement actuel de la ville un endroit habité avant l'invasion des Romains. Il est à présumer, que le peuple qui habitait cette contrée était de race celtique, comme dans le reste de l'Helvétie; cependant le nom de *Lucerna*, qui n'a pas une étymologie celtique, pourrait être d'une origine plus moderne. Il est à croire que des pêcheurs avaient depuis long-temps élevé des huttes sur ses rives; mais il n'est point vrai-

semblable que les Romains y aient jamais formé un établissement tant soit peu considérable, attendu que le passage du Saint-Gotthard n'était alors point ouvert et que les relations de ces conquérans avec les peuplades libres qui étaient refoulées au pied des Alpes, n'étaient pas assez amicales pour faire prospérer une cité dans ses lieux marécageux et infectes. Cependant ces maîtres du monde étaient doués de trop de prudence pour ne pas avoir élevé dans ces lieux quelque boulevard propre à les garantir des attaques des habitans primitifs qui habitaient les montagnes. Ils bâtirent donc un château là où la Reuss sort du lac sur la rive gauche de la rivière; mais comme son lit était très large et fangeux, ils construisirent peut-être encore un castel ou plutôt une tour sur une petite île qui s'élevait à la surface de l'eau, afin de mieux defendre l'entrée de la rivière. Il n'est guère probable que cette tour ait dabord été destinée à servir de fanal, comme on le croit communément, attendu que les Romains n'avaient nul intérêt à favoriser la navigation sur ce lac où ils n'avaient point d'établissement, et qui de ce côté était seulement parcouru par quelques bâteaux de pêcheurs.

Lors de l'invasion des Barbares, les établissemens romains sur la rive de la Reuss subirent le même sort que ceux qui étaient situés dans le nord de l'Helvétie, les contrées restèrent presque désertes jusqu'au milieu du sixième siècle, où les Lombards commencèrent à prendre pied dans le nord de l'Italie. Ce peuple entreprenant et commerçant poussa ses excursions jusqu'au sein des Alpes pennines et rhétiennes, habitées par les Rhètes et les Lépontins. Des hommes aventureux de cette nation suivirent le cours du Tessin, pénétrèrent sur le plateau du St.-Gotthard et dans la vallée d'Ursern; ils découvrirent les défilés, qui conduisent dans le Haut-Valais et dans la Rhétie; mais les parois de rochers qui ferment la vallée d'Ursern à l'est et ne laissent qu'un etroit passage à la Reuss écumante, furent long-temps un obstacle invincible à ce qu'ils pénétrassent dans la vallée de la Reuss. Cependant, à force de persévérance, ils surmontèrent cet obstacle au moyen d'un pont suspendu par des chaines sur l'abîme. Puis ils entrèrent dans la gorge affreuse des Schœllenen et descendirent la vallée de la Reuss jusqu'au lac des Waldstetten, dont le premier nom est resté inconnu ainsi que le peuple qui habitait ses bords. Les Lombards poursuivant leurs découvertes, naviguèrent sur ce lac solitaire et sauvage et arrivèrent à l'extrémité où la Reuss s'en sépare pour se frayer un lit irrégulier et limoneux. Trouvant cette position avantageuse pour leur négoce, ils y fondèrent un dépôt de marchandises à l'endroit où les Romains avaient construit leur castel et d'où ils poussèrent leurs entreprises commerciales dans le nord de l'Helvétie et en Allemagne. Les Francs, qui, par droit de conquête, étaient les maîtres du pays, ne molestèrent point ces étrangers; ils se contentèrent seulement de prélever un impôt modique sur leurs marchandises.

Dès cette époque l'existence de la ville de Lucerne est assurée, quoique dans l'origine ce ne fut qu'un chétif petit endroit, composé de quelques baraques de pêcheurs et d'entrepôts pour les marchandises de quelques traficans. Sur l'élévation où l'on voit maintenant la principale église *(die Hofkirche)*, on avait construit une petite chapelle dédiée à Saint-Nicolas, patron des pêcheurs et des bâteliers; ce fut probablement le premier édifice chrétien élevé dans cette contrée. Le lac n'avait alors pas d'autre nom, que celui de Grand lac. Comme les bâteaux chargés ne pouvaient arriver qu'avec beaucoup de difficultés jusqu'à la ville, on établit sur une île située à une lieue de la ville, près de Meggenhorn, une douane et des magasins pour les marchandises venant du St.-Gotthard. Cette île porte encore aujourd'hui, par corruption le nom d'Altstad *(altes Gestade)*, *ancien rivage*. Sans doute que l'on fit des tentatives pour rendre la rivière plus navigable, en redressant son lit et en le rendant plus profond; mais il paraît que la science hydraulique des Lucernois ou leurs moyens d'exécution n'étaient pas à la hauteur d'une pareille entreprise; car elle échoua. Les habitans de Lucerne imaginèrent alors un moyen plus simple, pour atteindre leur but; préférant avoir devant eux un lac plutôt qu'un marais, ils construisirent au travers de la Reuss une digue, qui fit élever le niveau du lac à une hauteur suffisante pour couvrir tout le terrain marécageux situé entre Meggenhorn et la ville. Dèslors les bateaux vinrent aborder sans obstacle dans la ville. Ce n'est peut-être qu'à cette époque qu'on fit un fanal des restes présumés de la tour construite par les Romains.

A mesure que les rives du lac des Waldstetten se peuplèrent, et que le commerce par le St.-Gotthard prit de l'extension, la ville de Lucerne acquit aussi plus d'importance; sa population qui augmenta rapidement, se constitua en communauté sous la protection des rois Francs et plus tard sous celle des empereurs d'Allemagne.

Ceux-ci faisaient gouverner ces provinces par des ducs qui de temps à autre venaient, au nom de l'empereur, administrer la haute justice. Ces séances se tenaient publiquement sur le lieu même où est maintenant l'église appelée *Hofkirche* (église de la cour), qui en a pris son nom. Un de ces ducs, nommé Wikard, fonda dans ce même endroit un couvent de bénédictins, dont la charte de fondation date de l'an 695. C'est le premier acte écrit qui fasse mention de Lucerne. Le nouveau cloître fut richement doté par Clovis III et par quelques autres seigneurs. C'est ainsi que le couvent reçut l'investiture de tout le territoire aux environs du lac, jusqu'à Sarnen, Stanz, Kussnacht et de beaucoup d'autres fiefs, entr'autres Lucerne. La bourgeoisie de cette cité obtint des privilèges considérables et perfectionna paisiblement ses institutions sous la protection du couvent. Mais elle eut bientôt l'occasion de s'appercevoir que sa liberté et ses franchises étaient fort limitées; car l'an 768 Pepin-le-Bref octroya à un de ses favori, l'abbé de Murbach en Alsace, la prélature du couvent et l'investiture de tous ses fiefs, y compris Lucerne. Cependant les Lucernois n'eurent point à se plaindre de leur nouveau maître. Les abbés de Murbach ayant souvent besoin d'argent, les Lucernois surent en profiter pour acquérir plusieurs privilèges au prix d'espèces sonnantes; mais un de ces abbés, encore plus prodigue que les autres, vendit la ville de Lucerne à l'empereur Rodolphe pour la somme de 2000 marcs d'argent. Les Lucernois protestèrent inutilement contre cette aliénation; toute fois après qu'Albert d'Autriche leur eut promis de maintenir leurs privilèges, ils cessèrent de se montrer récalcitrans. Mais ce prince qui avait d'abord affiché une apparence de débonnaireté, ne cessa d'opprimer les Lucernois; ceux-ci furent même obligés par soumission de faire la guerre à leurs voisins des Waldstetten, ce qui mit en grande souffrance leurs intérêts commerciaux. Aussi déslors la prospérité de Lucerne commença à décliner jusqu'à ce que las de la tyrannie autrichienne, les habitans du pays en secouèrent le joug et entrèrent dans l'alliance helvétique en 1332. *

Quant au riche couvent de Saint-Léger, il tomba tellement en décadence, que l'on fut obligé de le supprimer et de le remplacer par une collégiale de chanoines en 1455. En 1479 la ville se racheta de toutes ses redevances envers le chapitre pour la somme de 2500 florins, à l'exception d'une seule qui obligeait les bourgeois de Lucerne et leurs descendans de donner toutes les années une bougie, pesant quatre livres, pour orner l'autel de Saint-Léger. L'église du couvent des bénédictins avait déjà été reconstruite en 1406; mais le nouvel édifice fut consumé par les flammes en 1633, à l'exception des deux tours qui restèrent intactes; l'orgue, qui avait coûté 8000 florins, plusieurs cloches dont l'une pesait 118 quintaux, furent perdues. On travailla pendant dix ans à la reconstruction du nouvel édifice qui coûta 222,889 florins. L'architecture en est imposante et d'un assez beau style. Ce qu'il renferme de plus remarquable dans l'intérieur est un tableau de Lanfrane et une orgue qui mérite l'attention de tous les connaisseurs; elle a 2826 tuyaux, dont le plus grand a trente sept pieds de hauteur, et pèse 1100 livres. La ville de Lucerne déboursa suivant le marché conclu avec celui qui avait confectionné ce grand ouvrage, 6600 florins, auquel on ajouta plus-tard 1700 florins; on le gratifia en sus d'un logement de la valeur de 1200 florins; on lui paya son boulanger, on lui fit don de deux muids de blé et de deux muids de vin; sa femme reçut comme cadeau 48 florins et ses ouvriers 10 florins..

Un des objets les plus curieux de Lucerne sont les ponts de bois couverts, d'une longueur extraordinaire, qui unissent entr'eux différens quartiers de la ville. L'un appelé *Hofbrucke*, qui joint le centre de la ville à la cathédrale a 1380 pieds de longueur. On ne connait pas l'époque de son origine, il date probablement du temps des abbés de Murbach qui le firent construire pour faciliter leurs communications avec la ville, laquelle payait à cet effet une certaine redevance au couvent. Sous la toiture du pont on a placé cent dix-neuf tableaux, où sont représentés de chaque côte un sujet de l'histoire sainte. Le second pont, appelé pont de la chapelle, *(Capellbrucke)* construit en 1303, a 1000 pieds de longueur. On y remarque soixante et dix-sept tableaux, représentant 154 sujets de l'histoire suisse. A côté de ce pont et presqne au milieu de sa longueur est la fameuse tour d'eau *(Wasserthurm)*, qui, si elle n'a pas été construite par les Romains, est au moins d'une haute antiquité. Il est à présumer cependant, que la tour actuelle à été construite sur les fondemens d'une plus ancienne. Qu'autrefois elle ait servi de phare et qu'elle ait donné le nom de *Lucerna* à la ville, c'est ce qui est tout aussi incertain. Précédemment on y

* Voyez la seizième livraison de la première année.

renfermait les archives et le trésor de la ville. Ce n'est point toutefois ni cette tour ni la longueur et l'architecture originale de ces ponts qui leur a acquis de la célébrité; mais bien la magnifique vue dont on peut y jouir sous les toits qui les couvrent, à l'abri de la pluie et du soleil.

(La Suite au numéro prochain).

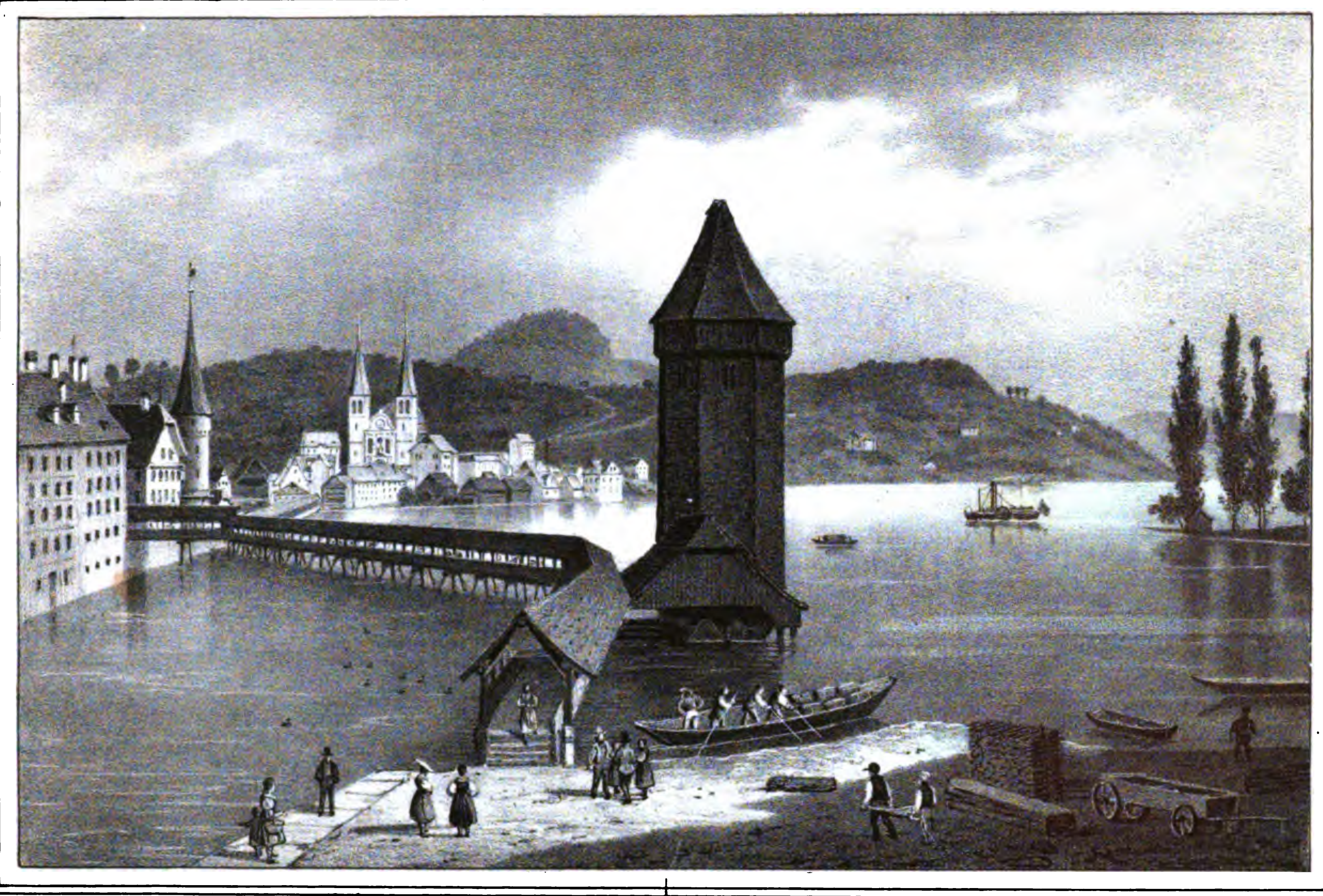
LE PRISONNIER APPENZELLOIS.

Les Appenzellois, libres dans toutes l'acception du mot depuis quatre cents ans, goûtèrent fort peu la forme de gouvernement qu'une force étrangère vint leur imposer en 1798, mais il fallut céder à la force, car la république française était alors toute-puissante. Lorsqu'on apprit en 1801 que le traité de paix de Luneville, stipulait que la Suisse serait libre de s'imposer la forme de gouvernement qui lui conviendrait le mieux, les Appenzellois en général trouvèrent cette clause fort raisonnable; mais les habitans du village d'Urnæsch s'empressèrent de manifester si hautement leur aversion par des faits et des paroles pour le régime en vigueur à cette époque, que le gouvernement unitaire helvétique en prit ombrage et afin de leur faire comprendre, comment il entendit la chose, il fit partir de St.-Gall deux compagnies de la légion helvétique pour occuper Urnaesch. Le personnel de cette troupe, autant que la mission dont elle était chargée, irrita extrêmement les habitans de cette paroisse, et s'ils n'eussent redouté les conséquences d'un soulèvement, ils se seraient débarrassés de leurs hôtes comme leurs ancêtres en agirent avec les soldats de l'abbé de St.-Gall. On peut donc penser que l'accueil que l'on fit aux troupes helvétiques ne fut pas des plus gracieux, il y eut même plusieurs rixes le jour même de leur arrivée. Mais nul ne se montra plus recalcitrant qu'un certain Martin Weiss, qui avait des poignets comme des tenailles et qui semblait chercher une occasion de se signaler, sous la protection du traité de Luneville. L'occasion fut bientôt trouvée; le premier soldat de la république qu'il rencontra le soir, fut battu de manière, que ses cris mirent en émoi toute l'armée d'occupation. L'Appenzellois fut saisi pendant l'opération et conduit au corps-de-garde, où il fut gardé à vue par vingt hommes qui gardaient le poste. Le prisonnier devint le but des plaisanteries et des sarcasmes de la soldatesque; mais n'étant pas le plus fort dans ce moment, il ne riposta pas, pensant que son tour viendrait, car il nourrissait déjà un projet. Ses gardiens



s'étant lassés enfin de le narguer, commencèrent à se laisser aller au sommeil, les uns dormaient d'un œil, d'autres ronflaient de la meilleure manière du monde; mais tous avaient la vue plus ou moins troublée, ce qui provenait tout naturellement des libations de vin du Rhin qui n'avait point été ménagé. Au milieu du silence général qui régnait dans le corps de garde, il se fit tout à coup un vacarme si épouvantable, qu'en un instant toute la troupe se trouva sur pied criant aux armes; l'officier du poste rangea ses soldats en bataille, fit serrer les rangs et allait peut-être commander le feu, lorsqu'on s'apperçut que le verre, le plomb et le bois d'une fenêtre étaient emportés et brisés en mille fragmens et que le prisonnier avait disparu. Alors on comprit ce qui venait d'arriver; on se précipita hors du corps-de-garde à la poursuite du fuyard. Mais le plus plaisant de l'histoire, c'est que les fils de Mars qui se ressentaient encore fortement des libations copieuses qu'ils s'étaient administrées, et qui ne connaissaient pas les localités, furent exposés à toutes sortes de mésaventures; les uns se laissèrent choir par terre, les autres restèrent accrochés aux épines de buissons qu'ils voulaient franchir; ceux-ci tombèrent dans un ruisseau, ceux-là s'enfoncèrent dans un bourbier. Le résultat à toutes les recherches fut, qu'aucun d'eux ne revit Martin, qui se serait bien gardé de se laisser prendre une seconde fois. Il est facile à comprendre que les rieurs furent du côté du fugitif; les soldats mêmes qui étaient restés étrangers à cette escapade, s'amusèrent long-temps aux dépends de leurs camarades.

II. N.º 41.



LUCERNE. Luzern.



MORT DE STUSSI. | Stüssi's Todt.



L'ABBAYE DE PFEFFERS. | Kloster Pfeffers.



LE CHAMOIS.

Le chamois est un quadrupède du genre antilope et de l'ordre des ruminans, quoiqu'il ait de grands rapports avec les genres bouquetins et chèvres. Il est plus grand que la chèvre vulgaire; ses cornes ont environ six pouces de longueur; elles sont légèrement ridées, droites d'abord, puis recourbées en arrière, pointues, de couleur noire. Le chamois a la taille svelte du cerf; il n'a point de dents incisives à la mâchoire supérieure, mais il en a huit à la mâchoire inférieure. Ses pieds sont fourchus, ses ongles sont forts et longs. La couleur de son corps varie d'un mois à l'autre; pendant les mois d'hiver son poil est long et épais, d'un brun presque noir, qui s'éclaircit à mesure que la température devient plus douce; au mois de Juillet et d'Août il est d'un brun clair rougeâtre, excepté sur le dos où il lui reste une trace noirâtre. En Suisse on distingue deux variétés dans l'espèce, mais la différence entre elles ne repose pas sur des caractères distinctifs dans le genre. L'une est appelée chamois des forêts (Waldthier) et l'autre, chamois des rochers (Gratthier). La première, qui habite les Alpes moyennes et les forêts, est plus grande et plus fortement membrée, la tête et le col sont plus gros, les cornes sont plus longues et plus écartées. Ses jambes sont fortes et ses ongles beaucoup plus longs que ceux du chamois des rochers. Le chamois des forêts ne monte jamais volontairement dans les régions les plus élevées des montagnes; en revanche il descend quelquefois jusque dans les vallées habitées pour y chercher sa pâture, sans manifester beaucoup d'effroi à la vue des hommes. Le chamois des rochers, au contraire, ne quitte jamais les régions les plus élevées, voisines des neiges éternelles, si ce n'est en hiver où il s'approche de la région supérieure des forêts. Il est plus rusé, plus

sauvage et plus agile que le chamois des forêts; il fuit la présence de l'homme à quelque distance qu'il l'aperçoive; aussi la chasse en est très difficile. Il est d'une taille plus petite que le premier, ses membres sont plus fins et plus souples, sa tête et son col sont plus petits et ses cornes sont très rapprochées vers le haut. Autrefois le chamois était très commun, tant sur les Alpes supérieures, que sur les Alpes inférieures; il n'était pas rare d'en voir des troupeaux de soixante à cent têtes reunies; mais depuis cinquante ans leur nombre a prodigieusement diminué; à peine aujourd'hui en voit-on une douzaine ensemble, ce que l'on attribue à la liberté illimitée de la chasse qui a existé au commencement de ce siècle, et à quelques hivers très rigoureux.

La femelle du chamois porte pendant vingt semaines et met bas en mai ou juin un seul petit à la fois, rarement deux. Elle se sépare alors entièrement de la troupe, jusqu'à ce que son petit puisse la suivre, ce qui a lieu au bout de quelques jours. La nourriture de préférence du chamois est l'herbe fine et savoureuse, qui croît sur les hautes montagnes. Avant le lever du soleil, il quitte en troupe les lieux où il s'était réfugié pendant la nuit, pour chercher sa nourriture: pendant le jour il se tient volontiers à l'ombre d'un rocher auprès de la neige, où il reste jusqu'à la nuit. Pendant ce temps la mère ne quitte pas son petit, elle l'aide de ses cornes à se tenir sur ses jambes, ou marche en avant dans les endroits difficiles, et lui témoigne la plus grande sollicitude. Mais au bout de quelques jours l'éducation du jeune chamois est déjà terminée, car il égale sa mère en agilité et en hardiesse. Si le chamois est gras en été, si sa chaire est alors savoureuse et délicate, il n'en est point ainsi en hiver, où il n'a d'autre nourriture que des lichen, qu'il cherche péniblement avec ses pieds sous la neige ou la mousse qui pend aux branches des sapins ou qui croît sur leurs troncs. Dans chaque troupe se trouve toujours un chamois femelle adulte, qui la conduit et qui veille à sa sûreté; dès qu'il aperçoit quelque danger, il donne un signal en poussant un son aigre. Aussitôt toute la troupe qui paissait avec la plus grande sécurité, prend la fuite avec une rapidité inconcevable, mais toujours en montant et jamais en descendant, à moins qu'elle n'ait pas le choix de l'issue pour s'échapper. Si le chef est tué, la plus grande confusion se met dans la troupe, qui ne sait plus de quel côté fuir et devient une proie facile pour les chasseurs. Les mâles adultes ne vivent point en société comme les femelles, dont ils se séparent; mais en automne il s'en rapprochent; les grands troupeaux se divisent alors et chaque mâle prend sous sa protection un certain nombre de femelles qu'il ne quitte pas un instant; il est aux petits soins pour elles et leur témoigne toutes les attentions dont il est susceptible. Notre galant continue ses assiduités jusqu'à ce qu'il ait rendu sensible une des belles qu'il a prises sous sa garde; mais gare à celle qui a le malheur de plaire à un autre; alors l'amoureux jaloux quitte son air patelin et reprend toute sa fierté; il attaque son rival et le met en fuite s'il est plus faible; mais si tous deux sont de forces égales, ces animaux ordinairement doux et timides combattent avec une telle fureur que souvent l'un d'eux reste mort sur la place; le vainqueur vient alors triomphant attendre le prix de la victoire. Cependant, malgré sa jalousie et ses prouesses, le chamois n'est rien moins que constant dans ses amours, il se lasse bientôt des femelles pour lesquelles il combattait naguère si vaillamment, il retourne dans sa solitude sans plus s'embarrasser des délaissées que de sa progéniture.

Les chamois ont la vue et l'odorat d'une finesse étonnante; ils sentent les chasseurs à une distance de plusieurs milliers de pas, et ils aperçoivent dans un grand éloignement le moindre objet qui leur paraît suspect. Leur agilité n'est pas moins étonnante; ils franchissent des rochers et des précipices, qui semblent n'être accessibles qu'à des oiseaux, et ils courent sur des pentes de rochers presque perpendiculaires avec une assurance et une rapidité inconcevables. Il leur arrive cependant de devenir victimes de leur témérité; car quelquefois ils parviennent dans des endroits où il leur est impossible d'avancer ou de reculer, et alors ils font des chûtes qui leur deviennent fatales. Mais leur perte est d'autant plus infaillible, s'ils sont poursuivis par un ennemi, que ce soit un homme ou un animal. Cependant leurs membres sont parfois tellement brisés et déchirés par les chûtes qu'ils font, qu'ils ne sont d'aucune utilité au chasseur; les vautours seuls en font leur profit.

Cet animal inoffensif a de cruels ennemis. Les ours, les loups, les vautours et les lynx lui font une guerre continuelle; mais son agilité et la finesse de ses sens lui sont en pareil cas plus utiles que les armes les plus redoutables; car il échappe presque toujours à ses agresseurs. Les avalanches sont infiniment plus dangereuses pour lui; c'est un ennemi invisible qui l'enveloppe subitement dans sa course rapide et destructive.

Mais l'ennemi le plus impitoyable et le plus à craindre pour lui, à cause de sa ruse et de son habileté, c'est l'homme.

On sait que la chasse du chamois est une véritable passion pour l'habitant des Alpes; cependant il n'y en a point de plus dangereuse et qui soit accompagnée d'autant de peines et de fatigues. Il est rare qu'un chasseur de chamois termine ses jours d'une manière naturelle; presque toujours il trouve son tombeau au fond d'un précipice. Il faut cependant que celui qui s'adonne à cette chasse, soit doué de qualités toutes particulières; il faut qu'il soit excellent tireur, qu'il ait une tête absolument exempte de vertiges, des pieds fermes, afin de pouvoir franchir les arrêtes de rochers, entourées d'affreux précipices, et les glaciers labourés de crevasses dont l'œil ne peut mesurer la profondeur; dans l'un et l'autre cas, une marche mal assurée n'a ordinairement que la mort du chasseur pour résultat. Il faut encore que le chasseur soit doué d'une forte constitution physique, afin qu'il puisse braver les intempéries de l'air, qu'il puisse supporter toute espèce de fatigues et de privations. Il est indispensable que son courage et son sang-froid soient à toute épreuve; une forte dose de patience et de persévérance ne lui est pas moins utile. L'équipement d'un chasseur de chamois consiste en une bonne carabine, un bâton de montagne, une espèce d'outil pointu qui ressemble à une pioche, dont il se sert pour tailler des marches dans la glace ou pour se cramponer aux rochers, des crampons pour mettre sous ses pieds, une carnassière qui renferme une petite provision de pain et de fromage, des munitions et ordinairement une longue-vue; une gourde remplie d'eau de vie de gentiane ne doit point être oubliée.

Ainsi équipé, le chasseur se met en route seul ou avec un ou deux compagnons, après s'être assuré qu'il aura le beau temps pour le lendemain. Il passe la première nuit dans un chalet, habité ou non habité; puis le lendemain, avant le lever du soleil, il quitte son gîte, et d'un pas lent mais ferme et mesuré, il se dirige par des sentiers rocailleux et rapides vers les lieux fréquentés par les chamois. A mesure qu'il avance, son œil s'anime, il porte la plus grande attention à la direction du vent, car la réussite de la chasse dépend de cette circonstance: s'il se trouve sur le vent, il doit échouer; il tâche donc constamment d'être sous le vent relativement au lieu où il pense rencontrer des chamois; si le vent ne lui est pas favorable, il fait un long détour pour trouver une direction meilleure. A mesure qu'il approche du terme de sa course, il use de plus de précaution; de temps à autre il s'arrête, il écoute et regarde de tous les côtés avec la plus grande attention, profitant de chaque saillie de rocher pour pouvoir renouveler son examen sans être aperçu. S'il ne découvre rien de ce côté, il se dirige vers quelque haute crête de rocher pour s'y poster en observation; alors il redouble de précautions, il grimpe de rochers en rochers comme un serpent qui rampe, ou un lynx qui se traîne pour surprendre sa proie. De temps en temps il s'arrête tout à coup et reste immobile comme une statue; puis il se remet en route avec les mêmes précautions, profitant de tous les accidens de terrain pour cacher sa marche. S'il se trouve dans un lieu découvert, il rampe sur ses genoux ou se traîne sur son ventre. Croit-il avoir aperçu des chamois dans le lointain, il reste immobile dans l'attitude où il se trouvait, jusqu'à ce qu'il se soit assuré qu'il n'a pas été aperçu. Il arrive enfin au haut de la crête, il se glisse sur ses genoux derrière un bloc de rocher; mais si quelque obstacle obstrue encore sa vue, il laisse là sa carabine, sa carnassière et tout ce qui l'embarrasse, puis il s'avance en se traînant sur son ventre jusqu'à l'extrême bord du précipice; alors il prend sa longue-vue, puis à l'abri de quelques grosses pierres, s'il y en a, il examine attentivement tous les environs. S'il a découvert des chamois et qu'il ait des compagnons avec lui, ceux-ci restent en arrière. Au moyen de signes qu'il fait avec ses doigts, il leur indique le nombre des chamois qu'il aperçoit et la direction où ils se trouvent; puis il redescend auprès d'eux en se traînant toujours sur le ventre. Alors ils se concertent tous ensemble sur la manière d'attaquer le gibier; ordinairement l'un d'eux va à la piste, tandis que les autres se mettent à l'affût dans un endroit où ils supposent qu'il passera. Si le chasseur est seul, sa tâche est plus difficile; il faut qu'il s'approche autant que possible des chamois, en restant toujours sur le vent. A cet effet, il est souvent obligé de faire de grands détours, en usant de toutes les précautions possibles pour se dérober aux yeux du gibier défiant. C'est alors qu'il est obligé de s'armer de courage et de patience pour franchir les précipices, gravir des rochers presque inaccessibles, contourner sur la glace des gouffres qui à chaque pas menacent de l'engloutir. Enfin il s'en est approché jusqu'à la distance de 200 à 250 pas; ce dont il juge par la cambrure des cornes que l'on commence à distinguer à cet éloignement. Il est couché sur le ventre et rampe en avant en faisant aussi peu



de mouvemens que possible pour s'en rapprocher encore davantage. Mais tout-à-coup le chamois placé en vedette cesse de pâturer, lève la tête et promène ses yeux perçans sur le lieu où est blotti le chasseur; par une forte aspiration, son odorat vient au secours de ses yeux, qui ne quittent pas un instant l'endroit suspect. Alors le chasseur conserve, immobile comme un tronc d'arbre, la position gênante où il se trouve, jusqu'à ce que le chamois, enfin rassuré, recommence à paître. Mais il s'écoule souvent plus d'une demi-heure avant que l'animal inquiet reprenne sa première allure. Si avant cet instant le chasseur faisait le moindre mouvement, le chamois donnerait aussitôt le signal à la troupe, qui dans une seconde aurait disparu; et toutes les peines, tous les dangers courus auraient été inutiles. Enfin le chasseur n'est plus qu'à cent et quelques pas de sa proie: il s'arrête derrière un rocher, il lève la tête, appuie sa carabine contre son épaule et vise un instant, mais il ne tire pas; car la sentinelle a de nouveau dressé la tête, et tous les deux restent immobiles. Si le chasseur, quoique à portée de l'animal, tirait dans ce moment, il pourrait manquer son coup, les chamois attentifs fuiraient à la vue de la fumée, avant d'être atteints par la balle. Cependant ils se sont rassurés; le chasseur retire sa carabine, ôte ses souliers, se défait de tout ce qui le gêne pour être plus libre; puis il fait encore quelques pas, afin de gagner une pierre qui lui offre plus de commodité pour appuyer le canon de sa carabine; il épaule une seconde fois, et un instant après un éclair sillonne les rochers, une détonation gronde dans la montagne et réveille les échos de ces tristes solitudes. La fumée se dissipe, et le chasseur pousse un cri de joie, en voyant sa proie étendue sur la neige; tous les autres chamois ont disparu à l'instant même, non pas qu'ils aient été effrayés par la détonation, car ils sont habitués au bruit par le tonnerre des avalanches; mais c'est l'odeur de la poudre et la vue du tireur qui les font fuir. Si l'animal n'est que blessé, s'il a une jambe fracassée, cela ne l'empêchera point de fuir aussi vîte que les autres; c'est pour cela que les chasseurs s'en approchent autant que possible pour pouvoir l'atteindre au cou ou à la tête, et rarement ils manquent leur coup. Souvent le chasseur est séparé par un profond précipice de l'animal qu'il a tué, alors il est obligé de faire un grand détour et de courir de nouveaux dangers pour aller chercher sa proie, ce qui l'oblige parfois de renvoyer cette corvée au lendemain. Aussitôt que l'animal est en sa possession, il lui ouvre le ventre, en retire les intestins et toutes les parties qui ne peuvent être mangées; puis il attache les pieds de devant à ceux de derrière, et il charge la bête sur son dos, en appuyant les pieds liés contre son

front, ce qui lui permet de porter commodément sa charge. Si le chasseur n'a pas réussi dans son expédition, ou qu'il espère tuer un second chamois, il cache le premier sous un rocher, et se cherche un abri pour la nuit, parmi les cavités des montagnes. Ce genre de vie se prolonge souvent pendant plusieurs jours; c'est alors que ces hommes aventureux ont à lutter contre la faim, le froid et la fatigue. Mais rien ne les rebute. Il arrive quelquefois qu'une troupe de chamois se trouve traquée de telle manière qu'il ne lui reste aucune autre issue pour fuir que celle où est posté le chasseur, ce qui n'est pas sans danger pour celui-ci; car si le passage est très étroit, toute la troupe s'élance contre lui la tête baissée; alors le meilleur parti que le chasseur ait à prendre, c'est de se coucher à plat ventre et de laisser passer sur son corps la bande désespérée. Cependant si ces animaux n'ont d'autre alternative que de courir du côté du chasseur ou de se précipiter d'un rocher à pic, ils choisissent héroiquement ce dernier parti qui équivaut pour eux à une mort certaine.

On chasse aussi le chamois avec des chiens, ce qui est cependant très rare; dans ce cas le chasseur va se poster à l'affût dans l'endroit où il présume que les chamois passeront, en moins d'une heure l'animal constamment relancé se fatigue et se repose fréquemment, et il devient à la fin une proie facile pour le chasseur. Mais les vieux mâles cessant de faire attention à l'homme, s'arrêtent pour faire face aux chiens; alors ils sont facilement tués.

Il arrive souvent que toutes les ruses des chasseurs échouent contre la vigilance de la femelle qui a la garde du troupeau; la sagacité et l'intelligence de cet animal sont vraiment étonnantes; il se tient à quelques pas de la troupe, ordinairement tourné contre le vent, pendant que les autres reposent ou paissent; il est toujours debout et aux aguets: en revanche il repose lorsque les autres paraissent attentifs à ce qui se passe autour d'eux. S'il a senti ou vu quelque chose qui lui donne de l'inquiétude, il fait entendre de ses narines un léger sifflement; ses yeux ne quittent point la direction où il a cru découvrir le danger; il tient le tête levée, marche de côte et d'autre, écoute et flaire; pour mieux s'assurer si ses appréhensions sont fondées, il monte sur quelque rocher élevé, d'où il poursuit son examen avec une constance admirable, jusqu'à ce qu'il ait acquis la certitude qu'il n'existe aucun sujet de crainte. Mais s'il a senti la présence de quelque être vivant, ou s'il a vu quelque objet se mouvoir, il donne aussitôt le signal bien connu à toute la troupe, qui s'enfuit comme le vent. Néanmoins cet animal si vigilant, prudent autant que méfiant, se laisse prendre par un appas qui a le même attrait pour la chèvre. Certains rochers suintent des particules salines, les chamois se rassemblent en grand nombre auprès de ces rochers pour satisfaire leur gourmandise; celle-ci prend un tel empire sur eux, qu'ils négligent toute mesure de sûreté, et on les voit par troupes près de ces rochers, léchant avec délice la précieuse liqueur. Il est alors facile de les surprendre. Les chasseurs de l'Oberland bernois ne profitent cependant point de cette circonstance; ils croiraient manquer de générosité en remportant une victoire aussi facile et aussi dépourvue de gloire. Le chasseur, s'il en a la faculté, choisit pour sa proie le chamois le plus gras; ce sont ceux qui ont le manteau le plus foncé; mais souvent il est obligé de se contenter de celui qui est le plus à la portée de sa carabine.

Un chamois adulte pèse de soixante à soixante et dix livres, quelquefois davantage, y compris six à sept livres de suif; sa chair est très estimée, ainsi que sa peau, qui est fort recherchée par les chamoiseurs et dont on fait aussi des gants d'une excellente qualité. Ses cornes ont aussi leur valeur; on en orne la poignée des cannes, on en fait des anneaux et autres petits colifichets. Les chasseurs boivent quelquefois le sang des chamois, pendant qu'il est encore chaud, prétendant que c'est un remède infaillible contre les vertiges. On trouve souvent dans l'estomac des chamois, une boule composée de poils d'herbes et de racines; elle était autrefois d'un grand prix pour les chasseurs, qui lui attribuaient la faculté de guérir toute espèce de coliques; mais depuis que la crédulité est moins en vogue, le prix de cette espèce de Bézoar a bien diminué. Un chamois peut valoir intégralement vingt à vingt-quatre francs; ce qui ne compense pas la peine et les périls de la chasse de cet animal. Mais ce n'est point par cupidité que le chasseur de chamois affronte tous les dangers, qu'il franchit les fissures des glassiers, qu'il escalade des rochers à pic, des parois de rochers où aucun être n'oserait s'aventurer à l'exception du chamois qu'il poursuit, et où, sans pouvoir songer à la possibilité du retour, il est surpris par les ténèbres ou les brouillards, obligé de s'arrêter et de passer une nuit sans abri et sans sommeil à côté de la glace et d'affreux précipices, privé de tout moyen de réchauffer ses membres engourdis par l'air glacial de la montagne, et ne pouvant satisfaire sa soif et sa

faim qu'excitent encore la fatigue et la vivacité de l'air. Est-ce une vaine cupidité qui lui inspire le courage et la persévérance, quand il s'expose de nouveau aux mêmes fatigues et aux mêmes périls auxquels il vient d'échapper, lorsque le rusé gibier a mis en défaut une tactique pour laquelle le chasseur avait dépensé tant d'intelligence? Il n'y a que l'être aventureux qui a parcouru toutes les phases d'une existence semée de périls qui puisse concevoir le charme singulier qui se rattache à la vie de ces hommes voués aux fatigues et aux dangers. Le petit nombre de chasseurs qui ont vieilli dans ce métier, portent sur leur physionomie l'empreinte de leur profession; un regard fixe et perçant, des traits durs, sauvages et fortement prononcés les distinguent aisément des autres hommes.

Il naît quelquefois entre les chasseurs de diverses contrées des rivalités qui donnent lieu à des rencontres fâcheuses et parfois sanglantes; en voici un exemple. Un chasseur de Sixt en Savoie, blessa mortellement un chamois, qui eut cependant encore la force de fuir. Deux chasseurs valaisans qui se trouvèrent par hasard dans la même contrée, achevèrent l'animal blessé; mais, d'après les lois de la chasse, les uns et les autres avaient le même droit à la possession de cette proie. Cependant le Savoyard qui en était le plus près, s'en empara et le chargea sur ses épaules; des obstacles de terrain empêchèrent les Valaisans de s'approcher assez tôt; mais ils crièrent au Savoyard de ne pas toucher au gibier tué, et en même temps ils firent siffler une balle à ses oreilles. Néanmoins celui-ci continua son chemin avec sa proie, jusqu'à ce qu'une seconde balle vint effleurer son visage. Le chemin était très difficile; il ne pouvait avancer que lentement avec sa charge, et les munitions lui manquaient pour riposter aux coups de carabine qu'on lui envoyait; alors il se décida à abandonner le chamois. Cependant, inspiré par un sentiment de dépit et de vengeance, il se cacha derrière un rocher pour observer les deux Valaisans, dans la pensée que la soirée était trop avancée pour qu'ils pussent retourner chez eux, et que probablement ils chercheraient un gîte dans quelque chalet abandonné du voisinage. C'est ce qui arriva. Après s'être assuré de la chose, il se dirige alors, malgré l'obscurité, vers son village qui était à deux lieues de là; il y achète de la poudre et du plomb, et sans s'arrêter chez lui, il retourne sur la montagne, met une double charge dans sa carabine et s'approche du chalet où étaient les deux Valaisans. Par les ouvertures qui séparent les pièces de bois formant les parois du bâtiment, il aperçoit les deux chasseurs qui se chauffaient auprès d'un bon feu. Il fait passer le canon de sa carabine dans une des ouvertures; mais au moment ou il allait lâcher la détente et tuer d'un seul coup ses deux adversaires, il réfléchit que ces deux hommes, qui avaient voulu le tuer n'avaient pas encore eu le temps de se confesser et qu'en mourant ainsi ils seraient infailliblement damnés. Cette pensée le désarma; il retire son arme, entre dans le chalet, et raconte aux deux Valaisans stupéfiés quel avait été son projet. Ceux-ci, effrayés du danger qu'ils viennent de courir, le remercient de sa générosité et partagent avec lui le chamois qui avait été la cause de leur inimitié.

Voici un autre exemple qui prouve les dangers auxquels un chasseur de chamois est exposé. Trois chasseurs poursuivaient les traces de quelques chamois sur une montagne du canton de Berne. Ils étaient arrivés sur un glacier fraîchement couvert de neige; tout occupés de leur gibier, ils négligèrent de prendre les précautions que leur imposait la prudence. Tout à coup l'un d'eux sentit la neige s'enfoncer sous ses pieds, et au même instant il fut englouti dans une de ces horribles crevasses ou déjà plus d'un chasseur a trouvé son tombeau. Mais, tout en tombant, il eut la présence d'esprit d'écarter les bras et les jambes, afin de ralentir sa chute en s'appuyant contre les deux parois de glace. Comme ces parois se rapprochaient à mesure qu'il descendait il resta enfin suspendu à une grande profondeur, mais audessus d'une abime plus profond encore, où bouillonnait l'eau du glacier. Lorsque ses camarades l'eurent vu disparaître, ils l'appelèrent d'une voix forte, et sa réponse leur ayant fait connaître qu'il était encore vivant, ils lui crièrent qu'il devait avoir patience, qu'ils feraient tout leur possible pour le tirer de là; puis ils coururent vers le chalet le plus voisin, mais qui était cependant à une distance de deux lieues. Pendant ces longues heures, le malheureux, enseveli dans son tombeau de glace, faisait des efforts incessans pour se maintenir dans la position où il se trouvait d'abord; mais ses forces diminuaient sensiblement, et il ne put s'empêcher de glisser toujours plus bas entre ces parois de glace unie. Déjà ses pieds plongeaient dans l'eau de glace, ses membres étaient roidis par le froid, tandis qu'il étouffait par la pression de l'air. Trois heures s'étaient écoulées dans cette cruelle attente; il avait de l'eau jusqu'au dessus des genoux, et il n'attendait plus qu'une mort

lente et cruelle, lorsqu'enfin il entendit des voix au-dessus de sa tête. Bientôt il sentit une corde descendre auprès de lui; il la saisit et se l'attache autour du corps, mais non sans beaucoup de peine, vu la position génée où il se trouvait. Enfin, après un signal donné, ses camarades commencèrent à tirer la corde en haut; mais, helas! cette corde d'où dépendait l'existence du malheureux, était composée de lanières faites avec des draps de lit que l'on avait à la hâte coupés par bandes et dont on avait noué les extrémités l'une à l'autre. Le pauvre chasseur était arrivé à l'orifice du gouffre, et l'on allait le saisir avec les mains, lorsque tout-à-coup la corde se casse, et il retombe au même endroit que la première fois. Mais sa position était plus affreuse encore; la corde d'où dépendait son salut était devenue plus courte, et pour s'en procurer une autre, il aurait fallu courir pendant la nuit à trois ou quatre lieues de là, et durant ce temps le malheureux aurait infailliblement péri; car déjà il sentait ses forces épuisées, tout son corps était froissé et meurtri, et il s'était aperçu qu'il avait un bras fracturé. Cependant ses camarades n'avaient point perdu courage; ils coupèrent en deux les lanières les plus larges, pour allonger la corde qui de nouveau arriva au fond du gouffre. Mais peu s'en fallut que les forces ne manquassent à l'infortuné et ne l'empêchassent de coopérer à sa délivrance. Après beaucoup d'efforts, il parvint néanmoins à attacher de nouveau la corde autour de son corps, mais celle-ci avait été allongée aux dépens de sa solidité; ainsi les chances de succès avaient bien diminuées. Cependant l'ascension se fit cette fois fort heureusement, et le chasseur fut sauvé d'une mort certaine et affreuse.

(La suite au numéro prochain).

UN VOYAGEUR DU 17e SIÈCLE.

Malgré le grand nombre d'hommes qui, dès le commencement du 17e siècle, se déclarèrent les champions de la science, même dans notre Suisse, on est surpris du temps qu'il a fallu pour soulever un peu le voile de ténèbres et d'ignorance qui couvrait l'Europe et notre patrie en particulier. Aussi est-il curieux de relire les relations écrites par les savans de l'époque sur les contrées de l'Helvétie, qui avaient et qui ont encore tant de titres à notre intérêt et à notre admiration.

Lucerne pouvait se glorifier dans la première moitié du 17e siècle d'avoir vu naître dans ses murs trois savans de la même famille; c'étaient Renwart, Jean Baptiste et Jean Léopold Cysat.

Jean Léopold nous a laissé un petit voyage autour du lac des Waldstetten, très intéressant comme pouvant servir à constater l'état des sciences naturelles à cette époque.

Après avoir parlé des agrémens du lac, l'auteur décrit avec beaucoup de détails toutes les espèces de poissons que l'on y trouvait de son temps. Nous nous contenterons de faire connaître les plus merveilleuses. Ainsi, l'on en voyait une qui avait quatre jambes et une tête de grenouille. C'etaient aussi des carpes qui avaient des bosses sur le dos, et d'autres qui avaient des têtes semblables à des têtes de chat. Les anguilles ne sont d'aucun sexe, dit notre naturaliste; étant formées quelquefois par le limon du fond du lac, elles sont alors une nourriture indigeste; on préfère celles qui naissent du brochet. Plusieurs espèces de poissons ont des pierres dans la tête, dont on se sert avec succès pour combattre diverses maladies. En 1042, l'auteur a trouvé une de ces pierres dans une écrevice prise dans le lac de Sempach, et sur cette pierre on voyait l'image de notre Sauveur. Il existait aussi dans le lac des Waldstetten un énorme poisson qui attaquait et engloutissait le gros bétail qui venait s'abreuver sur ses bords. On découvrit dans un de ces poissons, (l'auteur ne dit pas comment il fut pris), une tête d'homme et une main, aux doigts de laquelle se trouvaient deux bagues en or. On pourrait croire que cet animal était un requin; mais l'écrivain lucernois ajoutant qu'il n'avait point d'écailles et point de dents aux mâchoires, ce ne pouvait être qu'une baleine, qui sans doute avait remonté le Rhin, l'Aar et la Reuss. Sa chair était mauvaise, mais elle possédait de grandes vertus; elle éclaircissait la voix de ceux qui en mangeaient, elle guérissait de la dissenterie, de la sciatique, des ulcères, etc.

Les pluies de grenouille ne sont pas une invention de notre temps. Un jour de l'an 1610, que je sortais de ville par la Musegg avec mon grand père, ainsi s'exprime Cysat, auquel les digressions étaient familières, nous fûmes incontinent assaillis par une pluie de grenouilles qui tombaient autour de nous et sur nos chapeaux. Ces grenouilles étaient très maigres et paraissaient encore jeunes. Celles qui tombaient sur le chemin étaient mortes, mais celles qui tombaient sur l'herbe ne paraissaient point incommodées de leur chûte. Nous en vîmes des quantités incroyables.

Naturellement notre savant auteur est fort partisan des dragons et autres reptiles de ce genre; mais ne sachant s'il doit les ranger dans la classe des poissons, des oiseaux, ou des quadrupèdes, il en fait une classe à part, et c'est victorieusement qu'il prouve leur existence en citant tous les auteurs anciens et ceux du moyen âge qui en ont parlé. Ce qu'il trouve de plus merveilleux dans ces dragons, c'est encore une pierre, spécifique souverain contre une foule de maladies; malheureusement elle est très rare, ce qui est facile à comprendre. Cependant il en existait une à Lucerne; fait prouvé, selon Cysat, par deux actes, l'un de l'an 1509, l'autre de 1523, qui étaient dans les archives de cette ville.

Deux bourgeois comparurent devant la justice du lieu. Le plaignant raconta que son aïeul travaillant un jour aux champs, vit tout-à-coup un énorme dragon partir du Mont Righi et diriger sa course vers le mont Fractus (Pilate); effrayé à l'aspect du monstre, qui passa au dessus de lui à une distance assez rapprochée, il tomba évanoui. Lorsqu'il reprit connaissance, il aperçut près de lui un amas de sang coagulé, au milieu duquel était une pierre arrondie de la grosseur d'un œuf d'oie et tachetée de brun. Le paysan connut le trésor qui venait de lui être octroyé. Lui et ses successeurs opérèrent des merveilles avec cette pierre; ils guérirent un grand nombre de gens des plus graves maladies et même de la peste. Cependant il ne paraît pas que les possesseurs de la pierre merveilleuse aient fait fortune par son moyen; car le dernier possesseur ayant été obligé de la donner en gage à l'Esculape du lieu pour avoir quelque argent, il eut recours à la justice pour obliger le détenteur à la lui restituer, quoique le terme convenu fut écoulé. Le docteur fut trouvé dans son droit, et resta propriétaire de la pierre du dragon.

Quatorze ans plus tard on revit le même chirurgien, qui était en même temps barbier, reparaître devant la magistrature de Lucerne pour demander une attestation en forme de l'efficacité de sa pierre miraculeuse à guérir promptement toutes les maladies. A l'appui de sa demande, il produisit le témoignage verbal d'un grand nombre de personnes qu'il avait guéries, en appliquant sur le mal même ou seulement sur une main, pendant quelques minutes, le talisman précieux. Les magistrats, convaincus par le cortège imposant qui l'accompagnait, accordèrent l'acte dûment signé et muni du sceau de l'état. Ce que cette pierre est devenue, c'est ce qu'il serait difficile à dire; son charme a disparu sans doute avec la crédulité de nos ançêtres.

L'auteur termine sa merveilleuse description du règne animal par celle d'un géant dont on trouva les os sous un chêne; il n'avait pas moins de dix-huit pieds et demi de longueur, si l'on en croit Cysat, d'après le fameux docteur Felix Platter de Bâle, qui l'avait mesuré.

Continuant son voyage autour du lac des quatre cantons, l'auteur en décrit minutieusement chaque endroit plus ou moins éloigné du rivage. Il se dirige d'abord du côté de Kussnacht, contourne le promontoire de Meggenhorn vis-à-vis l'île d'Alstadt, et parle de vignes qui l'environnent et dont il n'y a plus trace maintenant. De Mœrlischach jusqu'à Kussnacht, dit-il, le pays est d'une extrême fertilité. Tout en suivant la rive méridionale du golfe, en bon voyageur, qui aime les aventures, il nous en raconte une arrivée prés de Greppen. Deux garçons, dit-il, l'un de Weggis, l'autre de Kussnacht, s'embarquèrent sur le lac avec une jeune fille, après avoir fait sans doute l'un et l'autre quelques libations trop copieuses à Bacchus. L'un d'eux croyant avoir seul le droit d'aspirer à l'amour de la jeune fille, se prit de paroles avec son rival; des paroles ils vinrent aux voies de fait, et saisis d'une égale jalousie, ils se disputèrent long-temps avec fureur la possession de la nouvelle Hélène. En faisant des efforts pour se jeter mutuellement dans le lac, ils finirent par y tomber tous les deux. Il semblait que la lutte devait être finie après un tel rafraichissement; mais point du tout, chacun voulait remonter sans l'autre dans la nacelle; bientôt leurs forces les abandonnèrent et ils disparurent sous les flots. La jeune beauté retourna seule à terre, déplorant la perte de deux amants si dévoués. Quelque temps après, on retrouva leurs cadavres encore si fortement étreints que l'on ne put qu'avec peine les séparer.

Cysat se montre enchanté des environs de Weggis au pied du Righi; la vigne, dit-il, les figuiers, les châtaigniers et les amandiers y croissent comme en Italie. La fertilité du sol est remarquable; aussi les habitans sont-ils dans l'aisance, ils vendent une grande partie des fruits de leur sol sur le marché de Lucerne, ce qui leur rapporte des sommes considérables. La pêche est aussi pour eux un produit considérable.

Les femmes y cultivent avec tant de succès les œillets et le romarin, que ces deux plantes sont devenus une branche considérable d'exportation en hiver comme en été.



Encore une aventure, mais plaisante cette fois. C'était en 1617, un samedi, veille de la fête du patron de Weggis, que le boursier de la paroisse, nommé Fischlein, s'embarqua dans un de ces petits bateaux fort en usage alors sur ce lac, et qui consistait en une seule pièce de bois de chêne creusée comme les canots des sauvages. Il allait à Lucerne pour y faire des approvisionnemens de vins, de liqueurs, de viande et autres objets destinés aux réjouissances du lendemain. Notre homme arriva sans accident à Lucerne; il y fit ses emplettes; en fin connaisseur, il dégusta diverses espèces de vin, afin de choisir la qualité qui pourrait le mieux satisfaire les gourmets de Weggis. Ses affaires terminées il se rembarqua; le soleil approchait de l'horizon, une légère brise descendue du mont Pilate poussait sa petite embarcation du côté de Weggis, tout allait au mieux; l'argonaute leva sa petite voile carrée, se coucha au fond de son bâteau et se mit à contempler les étoiles, qui commençaient à paraître sur le firmament. Cependant les vapeurs du vin agissaient déjà dans son cerveau, les étoiles dansaient et lui paraissaient doubles, il ferma les yeux et s'endormit bientôt, laissant au vent le soin de le pousser doucement à bon port. Mais le vent cessa de souffler, ou plutôt il changea de direction; les eaux étaient très hautes et le courant vers l'embouchure de la Reuss d'autant plus rapide. Alors le boursier de Weggis commença à retrograder avec ses provisions, si bien que le courant l'entraina dans l'embouchure de la rivière, sous le premier pont de Lucerne, ensuite sous le second, puis sous le troisième et il continua de voguer tranquillement jusqu'à un endroit où les eaux de la Reuss violemment agitées imprimèrent de si rudes secousses à son embarcation qu'enfin il se réveilla; il croyait être arrivé devant sa maison et n'avoir qu'à descendre; mais quelle fut sa frayeur lorsqu'il s'aperçut qu'il faisait nuit et qu'en se relevant il se vit glissant sur une rivière avec une effrayante rapidité. Après bien des efforts, il parvint à toucher le rivage; mais là un nouveau sujet de terreur se présente devant lui, c'étaient les fourches patibulaires de Lucerne. Le pauvre homme était au désespoir; il lui était impossible de remonter le courant; il tira donc son bateau sur le sable et courut en ville chercher un char et des bras pour le transporter jusqu'au lac. Cette fois l'on peut croire qu'il ne s'arrêta que pour boire de l'eau; aussi arriva-t-il sain et sauf à Weggis avec ses provisions, mais hélas! trop tard, la fête était passée.

L'auteur aborde à Lutzelau, dont les bains très fréquentés par les Lucernois, venaient d'être détruits par un éboulement. Près de là il remarque un noisetier qui a une toise et demie de circonférence. Il monte sur le Righi et visite en passant plusieurs grottes curieuses; dont l'une était habitée par des nains, espèce de génie de la montagne (Bergmännlein); mais croira cela qui voudra, ajoute notre auteur qui veut faire l'esprit fort: derrière la montagne est une maison remarquable, quand il pleut, les gouttières de son toit coulent de trois côtés dans trois lacs différens, ceux de Zoug, de Lowerz et de Lucerne. Passant devant Gersau, Brounnen, la chapelle de Tell, il arrive à Fluelen, à l'extrémité du lac où il debarque pour le pays d'Uri; puis s'acheminant pour côtoyer la rive occidentale du lac, il descend de nouveau près de Seelisberg, et gravit la hauteur sur laquelle se trouve un petit lac très poissonneux, afin de s'assurer par lui même de la vérité de ce que les gens du pays débitaient de merveilleux sur les environs. On lui assura que peu d'années auparavant on avait vu quelquefois au travers des eaux transparentes du lac un troupeau de cochons, qui se tournaient à l'instant sur le dos. Un ecclésiastique très estimé, du canton d'Uri dit-il, lui avait aussi protesté qu'il avait vu sur une haute montagne du pays quelque fragment d'un grand navire; aucune force humaine n'ayant pu le transporter à cette élévation, l'auteur en conclut qu'il est resté là depuis le déluge. A l'appui de cette opinion, il cite un écrivain qui raconte que l'on a trouvé dans une mine du canton de Berne, à 100 aunes de profondeur, un navire, dans lequel il y avait quarante cadavres d'hommes, des ancres et des cordages déchirés;

beaucoup de personnes notables devaient l'avoir vu. . . . .

Cysat continuant sa route, arrive à Beckenried, ou l'on fait un seré, que l'on emploie avec succès contre la peste. Au pied du Burgen est une source au fond du lac; quand on l'appelle fortement par trois fois, l'eau commence à bouillonner avec tant de violence que l'on n'a que le temps de fuir; mais le téméraire qui a proféré les cris, meurt dans le terme d'un année, ce qu'atteste le temoignage de respectables personnes. Ici cependant l'auteur paraît encore un peu incrédule. Les naufrages sont fréquents au pied du mont Burgen. Dans cette montagne, au bord du lac, il y a des cavités où règne une constante fraicheur; on y tient de grandes cruches pleines d'eau ou les bateliers vont se rafraîchir, en ayant soin chaque fois de les remplir de nouveau. Cet usage est tombé en désuétude, car au dix-neuvième siècle les bateliers du lac de Lucerne ne boivent pas souvent de l'eau. De Stanzstad l'auteur visite le pays d'Unterwalden; ses habitans, dit-il, sont d'une origine différente; ceux d'Obwalden descendent des Cimbres, qui vinrent avec leur chef *Rumo* s'établir dans cette contrée. Les habitans de Nidwalden doivent leur origine à une colonie de Romains exilés pendant les guerres civiles. De retour à Lucerne, l'auteur termine enfin son voyage et l'accompagne d'une carte du lac des quatres cantons, où l'on trouve une foule de détails fort intéressans pour l'époque où elle a été faite.

L'ouvrage intitulé: *Description du célèbre lac des Waldstetten, de ses excellentes qualités et de ses singulières propriétés, etc.*, a été imprimé in 4. à Lucerne en 1645.

REICHENAU.

Le voyageur qui arrive des vallées alpestres des Grisons, est agréablement surpris au premier aspect du beau château de Reichenau, situé là ou le Rhin antérieur vient mêler ses eaux verdâtres et transparentes à celles de son frère, le Rhin postérieur, qui sont d'un vert sombre et trouble. La teinte noirâtre des hautes montagnes qui entourent ce site, fait ressortir avantageusement la blancheur des bâtimens, ses belles terrasses, ornées de charmans jardins. On pénètre dans la localité en venant de la vallée de Schams sur un pont en bois qui traverse le Rhin antérieur; puis on en sort presque aussitôt par un autre pont pour aller à Coire. Ce dernier pont, construit par le fameux Grubmann, est remarquable en ce qu'il est en bois et forme une seule arche de 200 pieds de longueur. C'est au château de Reichenau que, pendant les terreurs de la revolution française, un prince français vint chercher un refuge. A la fin du dernier siècle, M. Tscharner, de Coire, avait établi un institut à Reichenau; on était en quête d'un professeur de francais, lorsqu'un soir on vit entrer dans la cour du château un jeune homme, portant un petit paquet au bout de sa canne. Ses souliers poudreux, son air fatigué annonçaient qu'il avait fait une longue marche à pied. Sa mise était élégante, mais sans recherche; sa tenue, son extérieur annonçait un homme qui avait vécu dans un rang élevé de la société. Avec une sorte de timidité, il demanda dans un allemand où l'accent étranger se faisait sentir, mais d'une voix douce et agréable, à parler à M. de Jost, directeur de l'établissement, et lui remit une lettre de recommandation. Quelques jours après, les pensionnaires savaient que le nouveau venu s'appelait M. Chabos, et qu'il venait d'être installé dans l'institut en qualité de professeur de langue française et de mathématiques. Le jeune professeur parlait aussi, outre sa langue maternelle qui était le français, très bien l'anglais et l'allemand, et pouvait indépendamment de ces trois langues enseigner les mathématique, la physique et la géographie. Ses appointemens furent fixés à 1400 francs. Par son affabilité et ses manières douces et prévenantes, le nouveau professeur gagna promptement l'affection et l'estime de toutes les personnes de la maison; mais personne ne se doutait, à l'exception du directeur que ce jeune homme si modeste était Louis Philippe, duc de Chartres, fils du duc d'Orléans et maintenant roi des Français. Le jeune prince s'était distingué comme général de division dans les armées republicaines; mais lorsque sa tête fut menacée en même temps que celle de Dumourier, il fut obligé de fuir, et se réfugia sur le sol hospitalier de l'Helvétie. Il vécut quelques temps à Bremgarten dans le canton d'Argovie, près de son ami, le général Montesquiou. Cependant les armées de la republique française s'approchaient des frontières de la Suisse, et quoique personne n'eût songé à l'expulser du sol de l'Helvétie la sûreté personnelle du prince exigeait qu'il s'éloignât de ce voisinage et de la foule des émigrés français qui inondaient le pays. C'est ainsi que recommandé par des amis, il trouva pour le moment, un refuge assuré à Reichenau. Mais il fut bientôt obligé de quitter cet asyle; les armées françaises faisaient partout des progrès et menaçaient d'envahir toute la Suisse.

Cependant ce furent les Autrichiens qui les premiers pénétrèrent dans les Grisons, en 1789; puis vinrent les Français, et de nouveaux les Autrichiens qui, au mois de juillet 1800, occupèrent aussi Reichenau. Une colonne de Français partit de Ragaz pour tourner les Autrichiens; en passant près des bains de Pfeffers, elle arriva pendant la nuit au passage du Kunkels au-dessus de Reichenau; là se trouvait un poste d'Autrichiens. La sentinelle fit feu et tua le guide qui conduisait les Français; ce qui obligea ceux-ci à attendre le jour dans le lieu où ils se trouvaient. Les Autrichiens eurent ainsi le temps de se mettre en état de défense; ils se retirèrent sur la rive droite du Rhin, et commencèrent à démolir le pont à l'arrivée des Français, ce qui donna lieu à un vif combat. Mais une batterie autrichienne placée à côté du pont força les Français à reculer. Le général Jourdan prit alors sous chaque bras une planche, et marchant à la tête de ses soldats, il alla les placer sur l'ouverture que les Autrichiens avaient faite au plancher du pont, et ceux-ci furent à leur tour obligés de se retirer. Aujourd'hui il ne reste plus rien à Reichenau de l'institut où enseigna le futur roi de France, si ce n'est les bâtimens bien réparés et les beaux jardins qui ont été établis par M. de Planta et qui en font le plus bel ornement, ainsi qu'un objet digne d'observation pour le botaniste.

ORIGINE DE LUCERNE.

(Suite et fin.)

Nulle part en effet on ne découvre une vue plus ravissante; à droite et à gauche s'élèvent deux sentinelles gigantesques, le Righi, couvert d'un manteau de verdure de sa base à son sommet, et le mont Pilate, dont les flancs nus et déchirés servent de retraite aux orages et aux aigles. Entre ces deux monts, mais plus en arrière, une triple chaîne de montagnes semble sortir des ondes pures et tranquilles de ce beau lac, dont les rivages, si diversement découpés, offrent les tableaux à la fois les plus gracieux et les plus sauvages.

Nous aurons plusieurs fois encore occasion de parler de la ville et des environs de Lucerne. La lithographie, qui accompagne cet article, représente dans le fond la cathédrale *(Hofkirche)*; sur le devant le pont de la chapelle; celui de la cour *(Hofbrucke)* est caché par les bâtimens de gauche; à droite est la tour d'eau, dont la forme et la construction attestent la haute antiquité.

En deçà et au delà de ces ponts, on voit constamment, mais surtout en automne et en hiver, une troupe très-nombreuse de morillons (poules d'eau), qui se hâtent d'approcher lorsqu'on les appelle, pour se disputer les miettes de pain que les passans ont l'habitude de leur jeter. Comme personne ne fait du mal à ces oiseaux aquatiques, sinon peut-être quelques pêcheurs qui prétendent que l'existence de ces volatiles est préjudiciable à leur industrie, et qui par ce motif enfreignent le réglement qui interdit de les détruire, ils se sont tellement apprivoisés qu'ils ne quittent ces environs dans aucune saison de l'année.

EPISODE DE LA GUERRE DE SOUABE.

Dans le cours de la guerre de Souabe, les Suisses vinrent mettre le siége devant la jolie petite ville de Thiengen, située à l'entrée de la Forêt noire et appartenant aux comtes de Sulz, qui en avaient confié la garde à Thierri de Blumenek, ennemi acharné des Suisses. Celui-ci passait pour être un brave officier; la garnison était nombreuse, et les fortifications, qui avaient été mises en bon état, étaient garnies d'une formidable artillerie; enfin tout faisait présager aux Suisses une défense opiniâtre. Cependant les murailles commencèrent à céder sous les coups des assiégeans. A peine la brêche commençait-elle à s'ouvrir, que Thierri de Blumenek se rappelant qu'en plusieurs occasions il avait gravement offensé les Suisses, les voyant d'ailleurs bien déterminés à enlever la place et n'ayant de sitôt aucun secours à attendre, prit le parti de la fuite. Par une nuit sombre il sortit de la ville, monté sur un cheval blanc, accompagné seulement de deux des siens. Afin de donner le change aux Suisses, il avait placé une croix blanche sur le derrière de son chapeau, et il chercha à dissimuler le motif de sa fuite à la garnison, en lui annonçant, qu'il allait chercher du secours; mais les soldats qui n'étaient pas dupes de ce stratagême se mirent à sa poursuite pour l'arrêter; ce qui occasionna beaucoup de bruit et de tumulte, ensorte que les Suisses de leur côté prirent l'alarme et accoururent du côté où ils croyaient que la garnison faisait une sortie. Blumenek, en fuyant, leur cria: „Braves confédérés, ne laissez pas échapper ces coquins qui cherchent à fuir.“ Mais comme on lui répondit par des coups d'arquebuses, un de ses compagnons fut tué et on trouva sur lui des papiers très importans. Pendant ce temps les Suisses et les

assiégés s'étant rencontrés, il y eut une escarmouche, où une vingtaine de ceux-ci restèrent sur la place. Croyant que l'ennemi allait monter à l'assaut, la garnison demanda alors à capituler, ce qui lui fut refusé. Le lendemain on se canonna vivement de part et d'autre; mais les assiégeans furent fort surpris de voir dans la soirée un prêtre descendre, au moyen d'une corde, le mur de la ville, puis venir auprès d'eux implorer leur clémence, leur représentant qu'ils étaient innocens des forfaits de leur maître et de leur commandant, qui avait lâchement pris la fuite en les abandonnant à leur sort. Les assiégeans se laissèrent attendrir et promirent la vie sauve à la garnison, mais rien de plus, à condition que l'on remettrait à leur merci vingt gentilshommes de leur choix et les juifs qui étaient dans l'endroit. Le prêtre retourna à la ville porter cette réponse qui ne satisfit pas tout le monde. Les gentilshommes, qui étaient dans l'enceinte, déclarèrent qu'il valait mieux mourir tous ensembles que de se rendre à ces conditions; mais les soldats et les bourgeois ne partagèrent point cet avis; ils pensèrent que ces nobles messieurs pouvaient être pendus sans qu'ils leur tinssent compagnie, et ils allèrent sans autre avis ouvrir les portes de la ville aux assiégeans. Comme il avait été convenu, ceux-ci gardèrent vingt notables parmi les defenseurs de la place, y compris le barbier du comte de Thiengen; tous les autres, au nombre de quatorze cents, furent obligés d'abord de mettre bas les armes, puis de se dépouiller de leurs vêtemens jusqu'à la chemise. On donna ensuite à chacun d'eux un échalas dans une main et dans l'autre une miche de pain. Puis on les fit jurer de ne plus porter les armes contre la Confédération jusqu'à la paix, et dans ce piteux état on les obligea de traverser deux à deux les rangs des Suisses, d'où ils purent librement continuer leur chemin du côté de Fribourg en Brisgau, où était l'empereur. Leur costume était tant soit peu léger pour la saison, ajoute la chronique, car on était au milieu du mois d'avril, et ils faisaient pitié à voir; mais le chroniqueur ne dit pas si l'empereur les passa en revue dans cet équipage. Parmi eux se trouvaient quelques gentilshommes, qui avaient aussi adopté cet uniforme, afin de ne pas être reconnus; mais ne pouvant supporter l'idée d'un pareil affront, ils violèrent leur promesse le deuxième jour. Les autres gentilshommes sauvèrent leur vie en payant de fortes rançons. Le plus à plaindre fut un juif qui se trouvait dans la ville. Très habile tireur, il avait depuis les remparts tué le maître canonnier de Fribourg, le porte-enseigne de Sursee et quelques autres. Un pareil crime ne pouvait pas rester impuni. On le remit aux Fribourgeois pour en faire ce qu'ils voudraient; ils le pendirent par les pieds à un arbre. Après être resté vingt quatre heures dans cette position, ce malheureux demanda un prêtre pour se confesser, assurant que, pendant la nuit, la vierge Marie lui était apparue et lui avait sauvé la vie; il voulait, ajoutait-il, mourir en bon chrétien. Les Fribourgeois furent peu attendris de cet aveu et du miracle; la seule grâce que l'on accorda au juif converti, fut de lui couper la tête pendant qu'il était suspendu par les pieds. Les vainqueurs trouvèrent un grand butin dans la ville de Thiengen, où la population des environs avait transporté ce qu'elle avait de plus précieux. Un accident la rendit la proie des flammes.



IMPRIMERIE DE C. A. JENNI, PÈRE A BERNE.



LES CHASSEURS DE CHAMOIX. — Die Gemsjäger.



REICHENAU
Cant. des Grisons.

Reichenau
Cant. Graubündten.

LA GUERRE DES NONNES DE KLINGEHTHAL.



On voit dans le petit Bâle une église et un grand bâtiment, connu sous le nom de *im Klingenthal* et qui était autrefois habité par des nonnes de l'ordre de Saint Augustin. Ces religieuses étaient venus de l'Alsace et de la Forêt noire, habiter la ville de Bâle dans l'intérêt de leur sûreté. Toutes étaient de noble extraction et fières de leur origine. Elles vivaient sous la surveillance des Dominicains qui avaient aussi un couvent à Bâle. Mais soit que ces surveillans fussent trop sévères ou trop près d'elles, soit qu'une autre raison eut excité leur mécontentement, elles demandèrent un protecteur plus éloigné, et l'évêque de Constance les prit sous sa protection immédiate. Le couvent était riche et magnifique ainsi que l'église; mais tout cela ne satisfaisait point ces dames, qui ayant quelque peu goûté des plaisirs de la vie mondaine, ne pouvaient plus s'astreindre à la discipline sevère de leur cloître. Au lieu donc de fréquenter leur église aux heures prescrites par les règles du couvent, elles allaient en ville faire des visites, ou elles recevaient leurs connaissances chez elles. L'une d'elles peu satisfaite de cette liberté, voulut, pour des raisons que l'on ne connait pas, se soustraire une fois pour toute à la vie monacale. Mais comment faire? c'était alors chose inouïe, impossible, une nonne renonçant à ses voeux. Elle ne trouva donc pas de meilleur moyen pour arriver à ses fins, que de mettre le feu au couvent, et c'est ce qu'elle fit. Une grande partie des bâtimens avec ce qu'ils contenaient, devint la proie des flammes. Les chroniques ne disent pas si la nonne incendiaire recouvra par ce moyen sa liberté, mais elles affirment que les Dominicains regrettant de ne plus avoir les nonnes de Klingenthal sous leur surveillance, profitèrent de cette circonstance pour les accuser auprès du Pape Sixte IV de mener une vie dissolûe, puis ils demandèrent qu'elle fussent de nouveau soumises à leur direction spirituelle. Le Saint-Père fit droit à la requête des fils de Saint-Dominique et une bulle fut expédiée dans ce sens. Les Dominicains envoyèrent un deputé pour donner connaissance aux nonnes de Klingenthal de la volonté du Pape; mais à peine eurent-elles reconnues l'habit de l'ordre que leurs yeux étincelant de colère annoncèrent au pauvre dé-

légué que sa mission n'était point sans danger. Cependant il prit courage et commença la lecture de la bulle papale aux nonnes assemblées; mais à peine eut-il entamé l'épitre que l'orage commença à gronder sourdement et bientôt il éclata dans toute sa fureur; les saintes filles poussèrent des vociférations et des cris de fureur, jurant qu'elle mettraient le feu à leur cloître plutôt que de céder. Le tumulte devint si effroyable que le pauvre Dominicain qui par prudence s'était tenu aussi près de la porte que possible, prit la fuite, tout épouvanté. Les nonnes quittèrent toutes le couvent, à l'exception de deux, dont l'une y avait fait son entrée soixante et dix ans avant cette époque. Avec le consentement du Pape et de l'empereur, les nonnes fugitives furent remplacées par treize religieuses du couvent de la porte du ciel à Gebweiler en Alsace. Mais l'affaire n'était point terminée, les fières nonnes se plaignirent amèrement à leurs parens et amis de la noblesse des environs et ce ne fut pas en vain; car ceux-ci prirent chaudement leur parti. En dépit du Pape, de l'empereur et des autorités, les nonnes de Klingenthal et leurs alliés déclarèrent la guerre aux Dominicains de Bâle. On essaya d'apaiser leur ressentiment et de terminer cette querelle à l'amiable, mais les médiateurs y perdirent leurs peines et la guerre éclata. Le jeune baron de Klingenstein et le comte Oswald de Thierstein dont les ancêtres avaient contribué à la fondation du couvent de Klingenthal, furent ceux qui prirent la part la plus vive au sort des nonnes. Le premier traversa la ville de Bâle, en portant au bout de sa lance son cartel aux Dominicains; il jura que tout ceux qui tomberaient entre ses mains seraient soumis à l'opération que subissent ceux qui sont employés à la garde du harem du grand sultan.

Ce furent les Bâlois qui souffrirent le plus de cette guerre qui du reste couta peu de sang. Leurs marchands qui se rendaient à la foire de Francfort, furent souvent pillés et maltraités par les seigneurs qui habitaient les rives du Rhin. Quant aux Dominicains, ils n'éprouvèrent aucun dommage personnel, car se rappelant la menace du baron de Klingenstein ils se gardèrent bien de fréquenter les foires, mais tout ce qu'ils possédaient hors de la ville, devint la proie de leurs ennemis. A la fin les Bâlois qui tous les jours éprouvaient quelque perte, se lassèrent de cette guerre, ils implorèrent le secours de l'empereur et des cantons suisses. On eut d'abord recours aux voies conciliatrices et on tâcha de faire entendre raison aux nonnes de Klingenthal. Mais on se persuada bientôt que tous les efforts de ce genre échoueraient contre leur entêtement; ainsi pour ne pas compromettre de plus graves intérêts pour si peu de chose, on céda et les vingt-quatre nonnes de Klingenthal rentrèrent victorieuses et triomphantes dans leur couvent, en dépit du Pape, de l'empereur, des Bâlois et des Dominicains, qui sans doute trouvèrent que, pour quelques nonnes entêtées, il n'était pas de leur dignité de pousser les choses plus loin. Les treize religieuses de Gebweiler furent ainsi obligées d'évacuer la place et de retourner dans leur ancienne demeure. De plus, on paya aux nonnes de Klingenthal 12,000 livres pour les frais de guerre et désormais elles furent placées sous la protection immédiate du Pape, qui leur concéda encore le droit d'élire parmi elles une abbesse au lieu de la prieure qu'elles avaient eu jusqu'alors. De cette manière les nonnes victorieuses obtinrent l'assurance qu'elles ne seraient point gênées à l'avenir par la trop grande proximité de leur protecteur et surveillant.

LA VIA MALA.

Nous avons précédemment décrit l'entrée de la Via Mala du côté de Tusis, maintenant nous pénétrerons plus avant dans cette affreuse gorge qui commence à un quart de lieu de cette localité. A un quart de lieu plus loin, on entre dans une galerie humide, appelée le *trou perdu*, des sapins isolés couronnent les rochers élevés entre lesquels le Rhin coule en mugissant ses eaux à une grande profondeur; on laisse à droite les ruines du château d'Obertagstein, situé sur un rocher, et l'on arrive bientôt à la ferme de Ronghella dans un lieu où la gorge s'élargit considérablement. C'est le seul lieu habité et habitable sur une distance de deux lieues de longueur de la gorge de la Via Mala. Mais bientôt les rochers du Piz Béverin et du Muttnerhorn se rapprochent de nouveau. Le Rhin coule avec la vitesse d'un trait au fond de l'abîme, où il suit son lit tortueux et étroit; mais on n'entend point le fracas de ses ondes et on ne le reconnait qu'à la blancheur de l'écume; quelquefois même les parois de rochers couvertes de sapins noirs, se rapprochent jusqu'à quelques toises de distance et surplombent tellement que l'on ne peut apercevoir la rivière. Le site devient toujours plus effrayant, l'obscurité augmente; audessus de sa tête on a des rochers noirs qui s'élèvent jusqu'aux nues, audessous un abîme de 400 pieds où le fleuve tel qu'un ver qui

rampe, se fraie péniblement un passage, si étroit que l'on pourrait le franchir d'un saut si cela était possible. On arrive enfin à un pont de pierre, d'une seule arche, situé environ à égale distance des deux extrémités du défilé. Ce pont est sans doute très-remarquable à cause du site où il se trouve, mais à quelques centaines de pas plus loin, on en trouve un autre qui efface promptement le souvenir du premier. Avant d'y arriver on traverse une roche percée, audelà de laquelle il n'y a plus d'espace pour continuer le chemin, force fut donc de le chercher sur l'autre rive, qui n'est qu'à une distance de quarante pieds, il est vrai; mais l'abîme qui les sépare est tellement effrayant qu'on a peine à concevoir la hardiesse qui a fait construire un pont dans un pareil lieu. Ce pont qui n'a qu'une arche, comme il va sans dire, est en pierre; il s'élève audessus d'un abîme de 480 pieds de profondeur, au fond duquel le Rhin, à en juger par la blancheur de son écume, car on ne l'entend presque pas, se déchaîne avec fureur. On ne peut guère s'imaginer quelque chose de plus affreux que l'aspect que l'on a depuis ce pont, ainsi suspendu entre les précipices les plus effrayans. De tous côtés, audessus, sont des rochers de douze à quinze cents pieds de hauteur, presque nuds et sans végétation, çà et là seulement quelques sapins ont pu y prendre racine; au-dessous du pont les rochers s'écartent d'abord un peu, puis ils se rapprochent tellement qu'à peine s'ils laissent passer assez de jour pour que l'on puisse distinguer le fil blanc qui les sépare et qui représente le Rhin. Un peu plus loin cet espace disparait même; ce n'est plus qu'une fente obscure où le fleuve est engouffré; l'espace parait si étroit que l'on ne dirait pas qu'il ait plus de deux pieds.

L'horreur et l'effroi qu'inspire cette gorge sombre et sauvage est encore augmenté par le souvenir d'une action éxécrable. Un prêtre qui avait séduit une jeune fille, engagea sa victime à l'accompagner sur ce chemin, puis lorsqu'ils furent arrivés sur ce pont, il la précipita au fond de l'abîme, persuadé que son crime resterait ignoré et enséveli dans l'oubli comme la malheureuse pauvre fille dans ce gouffre; mais la Providence en décida autrement et le monstre reçut le châtiment qu'il avait mérité.

A une lieu de ce pont on en trouve un troisième, à la sortie du defilé et près du village de Sils dans la vallée de Schams. Cette route unique dans son genre et d'une construction des plus hardies, est taillée en corniche dans le roc; autrefois elle n'avait que trois à quatre pieds de largeur, maintenant elle en a douze à dix-huit et présente partout la plus grande sécurité. Il n'en était pas ainsi autrefois; elle était très-dangereuse, particulièrement en hiver et au printemps. On ne pouvait la traverser qu'avec des chevaux et des mulets ou à pied. Grâce aux grands traveaux que l'on a exécutés il y a quelques années, elle est fort fréquentée en toute saison par les plus grosses voitures qui font le commerce fort actif du transit, par les nouvelles routes du Splugen et du Bernardin. Avant ces dernières constructions le courier de Milan faisait ce trajet avec des mulets; un jour d'hiver une de ces bêtes de somme tomba dans le précipice près du pont du milieu. Cette perte était d'autant plus sensible que le mulet portait une valise pleine d'argent; mais le courier qui ne vit aucune possibilité de réparer le mal, continua sa route. Un intrépide chasseur de chamois, Mathias Hungar de Tusis ayant eu connaissance de cet accident, se rendit sur les lieux avec quelques-uns de ses amis et se fit descendre avec des cordes à une profondeur de 600 pieds. Là suspendu dans ce gouffre affreux audessus du cours rapide de la rivière, il fit long-temps, à l'aide d'un croc, des essais inutiles pour retrouver la valise. Heureusement qu'en cette saison les eaux sont extrêmement basses; grâce à cette circonstance, à son courage et à sa persévérance il parvint à atteindre son but et remit au courier la valise intacte comme il l'avait trouvé. Anciennement on ne passait pas par cette gorge pour aller de Tusis à Sils, un chemin long et pénible conduisait par le Piz Béverin et la Duren-Alp dans la vallée de Schams.

PFEFFIKON.

Pfeffikon est un district du canton de Zurich, qui avoisine le canton de Saint Gall; il contient 21,800 habitans. Le chef-lieu du même nom est un grand vill●e situé sur le lac de Pfeffikon. Les habitans s'occupent principalement de la culture des terres et de la fabrication des toiles de coton, on comptait en 1835 750 métiers à tisser dans l'endroit. On voit quelque peu de vignes dans les environs, et sur une colline agréablement située, les ruines du château des seigneurs de l'endroit, qui fut détruit par les Zuricois ainsi que le village en 1386, parceque ce seigneur s'était déclaré contre les Suisses pendant leur guerre avec l'Autriche. Albert de Landenberg avait si bien fortifié ce château que les Suisses ne tentèrent d'abord point de s'en empa-

rer. Mais la garnison s'étant avisée de leur crier de grossières injures, lorsqu'ils s'éloignaient déjà de ses murs, ils s'enflammèrent d'une telle colère qu'ils revinrent sur leurs pas et donnèrent un si furieux assaut au château qu'il l'emportèrent d'emblée et passèrent la garnison au fil de l'épée. En 1444, les Suisses vinrent mettre le feu à Pfeffikon parceque l'endroit appartenait à Zurich. Au commencement de cette année même ce village a été la proie d'un incendie au milieu de la nuit qui a dévoré vingt maisons avec tout leur mobilier. On le reconstruit maintenant sur un plan général et régulier.

Le lac de Pfeffikon, malgré qu'il n'ait que trois quart de lieu de longueur et un quart de lieu de largeur ne manque pas d'agrémens; plusieurs villages animent ses rives tapissées d'une brillante verdure; à l'est et l'ouest celles-ci sont bordées par des collines d'une hauteur moyenne, couvertes de quelques vignes, de bouquets d'arbres fruitiers ou de chênes qui viennent baigner leur racines jusque dans les ondes du lac. Dans le fond du tableau on aperçoit les montagnes de Schwyz et de Glaris parmi lesquels le Glärnisch se distingue par sa hauteur et ses contours anguleux. Le lac est à trois-cent-soixante pieds au-dessus de celui de Zurich, sa plus grande profondeur est de soixante et dix pieds, et quoiqu'il ne soit pas exposé à des tempêtes, il a cependant aussi eu ses victimes. Il y a quelques années, qu'une société d'amateurs de musique de Pfeffikon fit une promenade sur des eaux paisibles. Deux jeunes garçons habitués à naviguer sur sa surface suivirent dans un plus petit bateau celui des musiciens; ils conduisaient d'abord deux femmes et un petit enfant qui appartenait à l'une d'elles, trois hommes et un jeune garçon y entrèrent plus tard. La petite embarcation se trouvait trop chargée, elle faisait eau par une ouverture; en vain chercha-t-on à puiser l'eau, à boucher l'ouverture avec des mouchoirs; le bateau chavira avec toutes les personnes qui étaient dedans; les trois jeunes garçons disparurent aussitôt, un des hommes sauva les deux femmes et le petit enfant qui s'était cramponné autour du cou de sa mère; les autres hommes se sauvèrent aussi en se tenant au bateau.

On a trouvé, au milieu du siècle dernier, en labourant la terre aux environs de Pfeffikon, beaucoup d'armures anciennes, des ossemens et des médailles romaines.



ALOIS REDING ET LES SCHWYZOIS EN 1798.

Nous entendons souvent parler des glorieuses journées de Morgarten, de Laupen et de Sempach, où les Suisses, par leur courage et leur union, conquérirent leur indépendance et formèrent les liens d'une confédération qui n'a cessé d'exister jusqu'à nos jours; mais c'est à peine si on fait mention de faits beaucoup plus récents, mais non moins glorieux, comme si le patriotisme helvétique n'existait qu'en traditions.

La grande nation (la République française) qui avait proclamé avec tant de véhémence qu'aucun peuple étranger n'avait à se mêler de ses affaires intérieures, ne se fit aucun scrupule en 1798 d'envahir la Suisse et de renverser ses institutions pour lui imposer à la pointe des bayonnettes une forme de gouvernement contraire à ses mœurs et à ses inclinations. Les arsenaux et les greniers furent vidés; les caisses et les trésors enlevés, d'énormes contributions levées et le pays pillé méthodiquement: tel fut le prix de l'intervention des *libérateurs* de la nation helvétique.

Cependant les cantons démocratiques qui crurent voir dans ce gouvernement de nouvelle fabrique la ruine de leurs libertés et de leur reli-

gion, ne voulurent point le reconnaître ni se soumettre à ses ordres. L'injuste agression de la France avait excité l'indignation de l'Europe, une nouvelle iniquité ne lui couta rien. La Suisse avait été divisée par les nouveaux législateurs en trois républiques indépendantes, sous les noms bizarres d'Helvétique, Rhodanique et Tellyane. Sous cette dernière dénomination étaient compris les cantons d'Ury, de Schwyz, d'Unterwalden, de Zoug et de Glaris. Comme cette division ne changeait absolument rien à leurs anciennes institutions, les cantons démocratiques l'acceptèrent avec d'autant plus de sécurité que le général Brune leur écrivait : *L'armée française n'a été attirée en Suisse que par les oligarches de Berne; mais les cantons démocratiques n'ont pas cessé de conserver l'amitié de la république française, et il n'est pas entré dans ses desseins de porter ses armes sur leur territoire.* Mais à peine cette nouvelle forme de gouvernement avait-elle une existence de quelques jours, qu'on en revint à la première idée, l'unité républicaine. La constitution unitaire promulguée le 16 mars et qui renversait les institutions qui pendant cinq-cents ans avaient fait le bonheur des cantons démocratiques et leur étaient aussi chers que leur existence, repandit la crainte et la terreur parmi la population. Une diète des cinq cantons se rassembla immédiatement à Schwyz d'où elle adressa au directoire français un mémoire plein d'énergie et de dignité. „Nous ne pourrions trouver aucun terme," disait il, „pour vous exprimer la douleur et l'étonnement que nous avons éprouvés à la nouvelle que la constitution qui depuis plusieurs siècles fait notre bonheur, devait cesser d'exister. Permettez que nous vous demandions avec franchise, si vous avez trouvé dans nos institutions quelque chose qui soit en opposition avec les principes des vôtres? Pourriez-vous imaginer une forme de gouvernement qui mette plus exclusivement entre les mains du peuple l'exercice et le droit de la souveraineté, où l'égalité civile ou politique soit plus parfaite? Nous ne portons d'autres chaines que celle de la religion et de la morale publique et aucun joug ne pèse sur nous que celui des lois etc. Notre désir immuable est de conserver la constitution que le courage et la prudence de nos pères nous ont légués, et qu'elle autre constitution pourrait être plus en harmonie avec la vôtre? — Comment auriez-vous donc la volonté d'anéantir notre bonheur, en détruisant l'organisation politique que naguère vous avez promis de respecter? Quand même vous en avez la puissance, quels motifs auriez vous pour le faire? Nous sommes un peuple de pâtres et de montagnards fidèles aux institutions et à la simplicité des mœurs de nos pères, content de notre médiocreté, ayant peu de besoins; les minces revenus de nos cantons ne suffiraient point pour payer les dépenses de ce nouveau gouvernement dont nous ne voyons point l'avantage. Votre grande nation qui cherche la grandeur dans des actions généreuses, ne voudrait pas ternir ses annales glorieuses par l'oppression d'un peuple paisible qui ne l'a jamais offensé et qui n'a ni la volonté ni le pouvoir de vous nuire!" Mais les représentans de la grande nation furent peu touchés de ces paroles, et le mémoire ne parvint même pas à sa destination; il resta sans réponse, et le pouvoir qui proclamait partout: *Guerre aux rois, paix aux chaumières,* fit marcher une armée contre un petit coin de pays, où il n'y avait que des chaumières et point de roi. Toute la population des cantons démocratiques se souleva indignée à la nouvelle que leurs envoyés avaient été reçus avec mépris. Les vieillards et les mères excitèrent leurs fils et leurs époux à défendre leur liberté; les bergers quittèrent leurs troupeaux, les moines leurs cellules; l'exaltation s'empara de tous les esprits. Des prêtres plus zélés que judicieux et éclairés promirent aux défenseurs de la patrie des miracles de tous genres; ils rappelaient les temps de Morgarten et de Sempach et prédirent la victoire aux fidèles. On compara la France à l'Autriche de 1308. Les représentans de la république française étaient des Gessler et des Landenberg; l'arbre de la liberté, celui devant lequel Tell avait refusé de s'incliner. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les couleurs nationales françaises, rouge bleu et blanc, étaient celles que les anciens peintres avaient adoptées pour habiller Gessler dans les tableaux, où ils avaient représenté les scènes les plus remarquables de l'histoire de l'émancipation des cantons forestiers. Les députés qui devaient porter le mémoire à Paris, firent leur rapport devant une Landsgemeinde générale qui entendit également la lecture d'une proclamation du commissaire français Lecarlier et d'une sommation du général Schauenburg, qui du ton le plus méprisant enjoignait aux cantons démocratiques, de faire acte d'obéissance dans l'intervalle de douze jours, faute de quoi gouvernans et prêtres seraient traités comme l'avaient été les oligarches. Une muette indignation semblait avoir paralisé toutes les langues, le plus grand silence regnait parmi cette multitude anéantie de surprise; chacun semblait douter de la possibilité que la liberté dont ils jouissaient depuis cinq

siècles, ainsi que de l'estime de tous les peuples, puissent être sacrifiées à la volonté d'un insolent étranger. Enfin une fureur délirante s'empara de l'assemblée, des cris retentirent dans toute la vallée, des larmes de rage et de douleur furent répandues, chacun jura en prenant Dieu et les saints à témoin de son serment, de mourir pour la liberté et pour la religion. L'assemblée se sépara après avoir arrêté toutes les mesures propres à la défense du pays.

Si tous les Suisses avaient été animés du même esprit que le peuple de Schwyz ce jour là, Schauenburg et son armée auraient sans doute trouvé leur tombeau en Suisse. Mais la division inséparable d'un pacte aussi imparfait que celui qui liait les cantons, sembla vouloir ruiner dès le commencement la cause des cantons forestiers. Plusieurs contrées, qui, quelques jours auparavant avaient juré de servir cette même cause jusqu'à la mort, se retractèrent, soit par égoisme ou par esprit de localité. Obwalden se détacha même de la ligue et accepta la constitution unitaire. Nidwalden prétextant les besoins de sa propre sécurité, abandonna momentanément ses alliés. Uri hésitait et semblait vouloir se borner à défendre son canton. Cependant les brigades françaises s'approchaient de toutes parts; les confédérés se préparèrent donc au combat. En réunissant tout ce qui pouvait porter les armes, ils formèrent un corps de 10,000 combattans, la plupart mal armés et mal exercés et avec lesquels ils voulaient prendre l'offensive contre 30,000 ennemis aguerris; peut-être eussent-ils reussi s'il y avait eu plus d'unité dans leurs plans et dans leurs vues et plus d'union dans leurs rangs; en effet au premier succès, la plus grande partie du peuple suisse se serait soulevé contre les Français. L'abbaye d'Einsiedeln qui avait ses immenses trésors à garder, s'était contentée jusqu'alors de promettre une victoire certaine, des indulgences pleinières pour les combattans, les joies du paradis pour ceux qui mourraient pour la patrie, et toutes sortes de signes et de merveilles; mais enfin à l'approche du danger, elle se décida à faire le sacrifice de 1000 louis pour les défenseurs de la patrie; elle offrit même davantage.

L'aile gauche des Suisses, composée de 800 hommes de Nidwalden, de 600 d'Uri, de 400 de Schwyz, 51 de Gersau, 400 de Glaris et plustard de 600 d'Obwalden, devait s'appuyer sur le Brunig à la frontière du canton de Berne. Le Major *Hauser* qui la commandait, devait s'emparer de l'Oberland et de Thoune. L'aile droite, sous les ordres du colonel Paravicini devait occuper l'extrémité méridionale du lac de Zurich; elle était forte de 3300 hommes, dont 600 de Glaris, 400 de Sargans, 600 de la Marche, 500 de Schwyz et le reste du Gaster, d'Utznach et d'autres contrées; elle devait pénétrer dans le canton de Zurich. Le centre était commandé par Aloïs Reding, Landammann de Schwyz; il avait sous lui 2400 hommes de Schwyz, 750 de Zoug et 500 d'Unterwalden, il devait occuper et soulever le canton de Lucerne. Le vingt-deux Avril, 1800 Suisses, commandés par Auf-der-Maur, jeune homme plein de résolution et de courage, et Paravicini fils se dirigèrent vers le haut Unterwalden, qui avait abandonné la cause des confédérés. A Kerns, ils rencontrèrent 300 hommes d'Obwalden, qui paraissaient résolus à défendre le passage; le canon d'alarme retentit dans la vallée, le sang des frères allait couler par la main des frères; mais la voix de la nature l'emporta, les hommes d'Obwalden refusèrent de se battre, et non seulement ils consentirent à livrer le passage que les Suisses sollicitaient; mais la Landsgemeinde que l'on rassembla à la hâte, résolut à l'unanimité de faire cause commune avec eux. Les Suisses pénétrèrent dans la vallée d'Oberhasli où ils trouvèrent la population toute disposée en leur faveur. Mais il était déjà trop tard, on avait perdu un temps précieux dont les Français surent mieux profiter. Pendant ce temps l'aile droite s'était aussi avancée; un corps de 1500 hommes, sous Andermatt, avait pénétré dans les ci-devant baillages libres dont la population mal armée se joignit à lui. Bientôt on fut en vue des Français, et les Suisses accoururent en poussant des cris de joie; les carabiniers de Zoug commencèrent l'attaque et firent preuve de courage et d'habilité; chacun de leurs coups faisait un vide dans les rangs ennemis; le combat devint sanglant; les Français qui perdaient beaucoup de monde, furent obligés de se retirer derrière leur cavalerie. Alors Andermatt ordonna aux hallebardiers des baillages libres de marcher à la rencontre de celle-ci; mais au lieu d'obéir, ils prirent honteusement la fuite, ce qui obligea Andermatt à se retirer en toute hâte au moment où les Français revenaient sur lui avec des renforts. La perte des Suisses fut très-faible en comparaison de celle de l'ennemi.

Pendant ce temps, l'aile droite prit possession de la ville de Rapperswyl et le corps du centre s'approcha de Lucerne. Cette ville qui avait accepté la constitution helvétique avait été obligée de lever quelques troupes pour garder sa frontière du côté de Schwyz; mais le peuple en général

ne dissimulait pas qu'il était prêt à faire cause commune avec les cantons démocratiques. Le conseil de guerre des confédérés adressa au peuple lucernois une proclamation dans le but de développer davantage ces dispositions. Cette mesure ne manqu'a point son but, car partout le langage du conseil trouva de la sympathie. Le 29 Avril les Schwyzois et les Unterwaldiens se trouvèrent, au point du jour, devant Lucerne. Plus de trois mille Lucernois de la campagne avaient promis de s'y rencontrer en même temps, mais pas un ne parut. Néanmoins Reding fit sommer la ville de se rendre; une grande confusion regnait parmi ses bourgeois, qui en trop petit nombre pour se défendre, envoyèrent des parlementaires aux chefs des Confédérés pour traiter de la reddition de la ville; on accorda verbalement la sûreté des personnes et des propriétés et les confédérés prirent possession de la ville. Leurs chefs se rendirent aussitôt à l'hôtel de ville où ils conclurent une convention avec les autorités lucernoises, convention qui réglait les rapports de celles-ci à l'égard des Confédérés. Dès leur entrée dans la ville, les Confédérés s'étaient rendus à l'église, laissant leurs armes au dehors sous la garde de quelques sentinelles seulement. Après leur action de grâces ils se répandirent en désordre dans les rues, dans les cabarets dont ils burent ou enlevèrent le vin, puis ils pillèrent l'arsenal et commirent toutes sortes de désordre. En vain les chefs voulurent-ils réprimer ces actes de violence qui constituaient une violation de la capitulation: leur voix ne fut pas entendue. Un capucin, nommé Paul Styger du canton de Schwyz, qui ne quittait point l'armée, avait pris par sa jactance, un tel ascendant sur les soldats qu'il balançait et neutralisait souvent le pouvoir des chefs; monté sur un canon il présidait au pillage de l'arsenal, et s'écriait: „Prenez mes enfans, prenez! tout est à vous, vous êtes les vainqueurs!“ Ce capucin, véritable énergumène, suivait l'armée à cheval, sa ceinture garnie de pistolets, la croix dans une main et l'épée dans l'autre; rusé et cruel, tout à la fois rampant et orgueilleux, sa langue ne tarissait pas en véhémentes exhortations propres à fanatiser les crédules.

Une mauvaise nouvelle vint mettre fin au désordre; on apprit que les Français avaient occupés Zoug; aussitôt la retraite fut décidé, tant du côté de Lucerne que de celui de Meiringen. Dès lors l'offensive fut abandonnée. Le 20 les Français attaquèrent le territoire de Schwyz du côté du lac de Zurich; deux fois ils furent repoussés avec perte par les soldats de Glaris, de la Marche, de Pfeffikon et de Wollerau; mais ayant perdu leurs chefs Paravicini et Hauser de Næfels qui étaient tous les deux dangereusement blessés, les Confédérés se retirèrent en désordre. Un officier français, (Fressinet, le commandant de ce corps d'armée) en parcourant le champ de bataille, aperçut le brave Hauser étendu parmi les morts; il le prit pour un officier de sa nation, et voyant qu'il respirait encore, il lui dit: courage, courage, mon ami! „Ce n'est pas le courage qui me manque, répondit Hauser, l'œil éteint et d'une voix mourante, ce sont les forces!“ Le Français, touché de ces paroles, fit prodiguer des soins à Hauser qui parvint à se rétablir de ses blessures. Le même jour les Français attaquèrent le territoire de Schwyz sur deux autres points, sur la rive gauche et droite du lac de Zoug, mais ils furent repoussés des deux côtés avec une perte considérable. Le lendemain, renforcés par de nouvelles troupes, ils recommencèrent l'attaque près de la chapelle où Gessler avait succombé sous la flèche de Tell; mais ils furent chargés avec tant de fureur par les Schwyzois, qu'après un combat de peu de durée, ils furent de nouveau culbutés et mis en fuite. Cependant les troupes de Schwyz depuis les combats de la veille, sentaient le besoin d'être commandés par un chef expérimenté; elles demandèrent qu'on leur envoya le Landammann Reding; nul autre n'était plus digne de ce poste et ne méritait autant la confiance de la nation.

Aloïs Reding, né en 1764, était issu de cette famille Reding qui depuis cinq siècles avait fourni tant de héros. Très-jeune, il entra dans le régiment de son frère aîné au service d'Espagne, qu'il quitta pour raison de santé, avec le grade de lieutenant-colonel. Il rentra dans sa patrie avec la réputation d'un officier brave et habile. Depuis cette époque jusqu'au moment de la révolution, il se voua entièrement à l'étude et à la culture de terres. Reding avait ainsi acquis de vastes connaissances, et bien supérieur à la plus grande partie de ses compatriotes sous ce rapport, il comprit mieux qu'aucun d'eux toutes les imperfections du pacte qui unissait les cantons Suisses, et des institutions qui régissaient les cantons forestiers, il désirait lui-même des réformes, il en sentait le besoin; mais son âme élevée s'indigna à la pensée que des étrangers voulaient imposer de nouvelles institutions à son pays; il tira l'épée, résolu à ne pas survivre à la chute de sa patrie. Aussitôt qu'il eut été investi du commandement en chef, selon le voeu de tous les soldats, il se rendit,

dans la nuit du 2 au 3 mois aux differens postes occupés par les Schwyzois. A Schorno près du fameux defilé de Morgarten, il rencontra 500 hommes d'Uri qui venaient se joindre à ceux de Schwyz; à St. Jost, il trouva aussi une compagnie de Zougois qui avait voulu prendre part aux fatigues et aux périls des Confédérés, quoique leur pays fut occupé par les Français; mais il fut bien plus surpris en arrivant à la Schindeleggi d'y trouver les hommes de Wollerau et de Bæch qui malgré le désastre qu'ils avaient éprouvé la veille, malgré l'incendie de leurs demeures, la destruction de leurs propriétés, la fuite de leurs femmes et de leurs enfans, avaient voulu rester jusqu'au bout fidèles à la cause qu'ils avaient embrassée. Les districts actuels de Pfeffikon et de Wollerau, aussi appelés *die Höfe*, situés sur les rives du lac de Zurich appartenaient depuis la guerre de Zurich en 1440 à Schwyz. Ainsi que les autres districts extérieurs, ils avaient été traités en sujets jusqu'en 1798 où l'ancien pays leur rendit leur liberté. Voulant montrer qu'ils étaient dignes de cette liberté, ils combattirent dans toutes les occasion avec un dévouement héroïque. Reding apprit à la Schindeleggi que les auxiliaires de Glaris, d'Utznach et de Sargans et autres s'étaient dispersés et que Lachen était déjà occupé par les Français. Unterwalden refusait également tout secours, menacé qu'il était lui-même d'une invasion prochaine. Ainsi Schwyz se trouvait abandonné à lui-même; il ne pouvait compter que sur le concours des auxiliaires d'Uri. Avec 4000 hommes de tout âge, il fallut défendre une frontière de près de vingt lieues d'étendue contre un ennemi habitué à vaincre et quatre ou cinq fois plus nombreux, et qui de tous côtés cernait le canton. Il n'y avait pour eux plus aucune espérance de vaincre ou d'être secouru. „Il ne nous reste plus qu'à mourir comme nos ancêtres," entendait-on murmurer dans les rangs.

Cependant tant de malheurs n'avaient point abattu le courage des Schwyzois, au contraire l'exaltation et l'énergie de ce peuple ne faisait qu'augmenter à mesure que le danger grandissait. Des vieillards, des enfans, voulurent partager avec leurs pères, avec leurs fils la gloire de mourir pour leur patrie. On vit les femmes et les jeunes filles, saisies de l'enthousiasme général, s'armer de massues et accourir pour avoir avec leurs époux et leurs pères leur part du péril. Toute la nuit du 1 et 2 Mai, les femmes et les jeunes filles de Schwyz furent occupés à trainer les canons que l'on avait pris à Lucerne, à travers les montagnes et les précipices de Brunnen à Rothenthurm. D'autres préparaient des fascines et portaient du bois ou des munitions; plusieurs soutenaient un enfant d'un bras tandis qu'elles travaillaient de l'autre. Comme signe de ralliément, elles avaient entourées leur tête d'un bandeau blanc et s'étaient affublées d'une chemise de berger. Si elles rencontraient un lâche qui cherchât à fuir, elles le saisissaient et le forçaient de retourner sur ses pas. Des feux brillaient sur les montagnes pendant toute la nuit. Personne ne semblait ressentir le besoin de repos; chacun de ces braves, préoccupé de la journée du lendemain qui devait être si fertile en événemens, attendait en silence, appuyé sur le canon de son fusil, et avec une froide résignation, ce jour, qui allait paraître et dont peut-être le plus grand nombre ne verraient pas la fin. Mais tous, à Arth, à Morgarten, à St. Jost, à la Schindeleggi, tels que Léonidas et ses Spartiates aux Thermopyles, tous étaient prêts à faire le sacrifice de leur vie à leur patrie. Aloïs Reding, voyant la résolution énergique de ses soldats, les rassembla autour de lui et leur adressa ces paroles: „Chers compatriotes et camarades! nous approchons du moment décisif; entourés d'ennemis nombreux, abandonnés de nos alliés, il ne nous reste plus qu'à savoir, si nous voulons rester unis et fermes comme nos pères à Morgarten? Notre sort sera la mort, ne nous faisons point d'illusions à cet égard. Si donc il y en a parmi nous qui ne se sentent pas le courage de faire ce sacrifice, qu'ils s'éloignent; aucun reproche ne les suivra. Nous ne voulons point nous tromper à cette heure suprême; mieux vaut-il que j'aie cent hommes résolus, que cinq cents auquels le courage manquerait dans le moment décisif et qui en repandant le désordre dans les rangs, pourraient compromettre la vie des braves. Quant à moi je vous jure de rester avec vous jusqu'à la mort. Nous mourrons plutôt que de fuir. Si vous êtes de mon avis, faites sortir deux hommes de vos rangs et qu'ils me promettent la même chose en votre nom."

Appuyés sur le canon de leurs fusils, les soldats écoutèrent silencieusement ces paroles; on vit, pendant ce discours, rouler plus d'une larme sur ces figures mâles, mais lorsque Reding eut fini de parler, mille voix s'élevèrent: Oui! Oui! nous le voulons et nous tiendrons notre promesse; et les armes, les chapeaux s'agitèrent en même temps qu'un tonnerre d'applaudissemens retentissait dans la vallée. Puis deux guerriers



sortirent des rangs et jurèrent au nom de tous qu'ils n'abandonneraient pas leur chef.

(La suite au numéro prochain.)

MAISON DES ENVIRONS DE BERNE.

Parmi cette multitude de jolies habitations qui embellissent les beaux paysages de la Suisse, les maisons de la partie méridionale du canton de Berne méritent plus que les autres l'admiration des amateurs du genre pittoresque. Cependant selon les localités il y a une si grande différence dans ce genre de construction qu'il est impossible de leur assigner un type général. Aussi nous nous bornons pour cette fois à donner une idée d'une habitation de paysan des environs de Berne.

Ces maisons sont en général construits en bois et couvertes de chaume; mais il y a de nombreuses exceptions où d'autres matériaux président à ces constructions; ce sont des innovations, et ce déploiement de luxe n'est pas toujours l'indice d'une plus grande aisance, car voyez sous ce modeste toit de chaume, trois, quatre, quelques fois six harnais sont suspendus à côté ou au-dessus de l'écurie où sont renfermés autant de vigoureux chevaux bien nourris et entretenus. Un bon nombre de faulx qui pendent à côté de la grange, plusieurs charrues, des chariots et autres ustensiles aratoires que la foi publique permet de laisser au-dehors de la maison, attestent que le propriétaire met plus d'importance à la culture de ses champs qu'aux embellissemens extérieurs de sa maison, plus de luxe dans la beauté de la race de ses chevaux, de ses bœufs et de ses vaches que dans des futilités qui n'ajoutent rien à son bonheur. Cependant il ne faudrait pas croire que le paysan bernois est indifférent aux commodités de la vie, et comparer son habitation aux misérables huttes qu'habitent la plupart des cultivateurs français, où une seule pièce à une ou deux fenêtres, et où le papier huilé remplace le verre, sert de cuisine et de résidence aux gens et à la volaille et quelques fois même à des quadrupèdes assez incommodes. De nombreuses fenêtres laissent

pénétrer la lumière dans la partie de la maison qu'habite la famille du paysan bernois; sur le derrière sont les granges, les écuries et la remise. Ordinairement une galerie occupe, sur l'un des côtés l'étage supérieur de la maison, d'où l'on voit descendre quelques belles plantes d'œillets que les paysans bernois se plaisent particulièrement à cultiver et dont les jeunes filles se parent le dimanche pour aller à l'église. Les jardins potagers qui ornent le devant de chaque habitation, sont décorés avec profusion de fleurs odoriférantes, aux nuances les plus variées; presque toujours une fontaine d'une eau limpide et abondante jaillit tout près de la maison, ou quelquefois même sous son toit ombragé par le branchage touffu des arbres fruitiers du verger contigu à la maison. Plus loin de fertiles prairies bien arrosées, des champs cultivés avec intelligence et bordés de haies vives et de cerisiers, complètent le tableau de la propriété d'un paysan des environs de Berne. Ajoutons encore une population vigoureuse, nombreuse, bien vêtue et bien nourrie, dont l'air fier et content garantit qu'elle a lieu d'être satisfaite de la part de bonheur que la Providence lui a accordé.

L'intérieur d'une habitation bernoise mérite aussi une courte description, mais nous aurons l'occasion d'en parler ailleurs.

LE CHAMOIS.

(Suite et fin.)

Deux chasseurs de Lauterbrunnen se dirigèrent un jour vers le fond de la vallée pour y chasser le chamois; près du glacier du Tschingel ils se séparèrent avec l'intention de se réunir le soir. L'un s'enfonça dans les solitudes qui bornent la vallée au sud, et où habitent les chamois; bientôt il aperçut un de ses animaux, c'était un mâle, qui seul broutait l'herbe savoureuse d'un pâturage dont personne ne lui contestait la possession. Notre chasseur caché par un bloc de rocher, appuie sa carabine à son épaule, vise un instant, le coup part et l'animal bondit et tombe. De suite le chasseur s'élance vers sa proie, mais avant qu'il ait eu le temps de l'atteindre, le chamois qui n'était que blessé se relève et disparaît en quelques bonds à la vue du chasseur stupéfait; mais sans se laisser arrêter par aucun obstacle, celui-ci court, grimpe et s'élance de rochers en rochers, s'enfonce dans un abîme escarpé et poursuit avec une ardeur infatigable le gibier qui vient de lui échapper. Bientôt il se trouve sur l'arête d'une chaine de rochers où l'ardeur de sa poursuite l'avait conduit, sans lui laisser le temps de l'examen et de la réflexion. D'un coté c'était à une grande profondeur une mer de glace sans bornes dont les fentes azurées et béantes semblaient prêtes à l'engloutir; de l'autre un abîme ténébreux dont l'œil n'osait mesurer la profondeur. Bientôt l'arête sur laquelle il chemine, est interrompue par une profonde échancrure, il prend son élan et franchit l'obstacle d'un saut prodigieux, sans s'inquiéter du retour. Mais il fut saisi d'effroi, lorsqu'il se vit sur une pointe de rocher qui terminait l'arête de ce côté, et d'où il lui était impossible de faire un pas de plus en avant, car au-delà était le vide; le retour était tout aussi impossible attendu que le chasseur se trouvait considérablement plus bas que le rocher situé de l'autre côté de l'échancrure, d'où il avait pris son élan; il reconnut alors son imprudence, mais il était trop tard. Sa position était affreuse, l'endroit où il se trouvait lui laissait à peine assez d'espace pour se remuer et il n'avait aucun secour à espérer que de Dieu qu'il invoqua avec ferveur. Les heures s'écoulèrent sans rien changer à sa position angoissante, le soleil se coucha derrière le Gspaltenhorn, la dernière lueur du crépuscule disparut et avec lui tout espoir de salut. Le tonnerre de quelque avalanche ou le bruit de l'eau du glacier interrompaient seuls le silence répandu dans cette solitude, et le malheureux chasseur voyait au-dessus de lui un vaste linceuil qui couvrait le tombeau qui était à ses pieds. Le crépuscule d'une autre journée parut à l'orient, quelques rayons du soleil glissèrent à côté du sommet de la Jungfrau et vinrent rechauffer les membres engourdis du chasseur en même temps, qu'une lueur d'espérance vint se reveiller dans son cœur, mais ce sentiment fit place au désespoir, lorsque le soleil eut parcouru la moitié de sa course; le malheureux sentait ses forces s'affaiblir d'un instant à l'autre, sa vue se troubla, un horrible vertige s'empara de lui; un vautour planait au-dessus de l'abîme et semblait déjà se réjouir de la proie qui allait lui échoir. Tout à coup il entendit une voix à lui bien connue qui prononçait son nom; en même temps il vit la figure de son ami qui était de l'autre côté de l'échancrure et qui lui tendait les bras. Il prit d'abord cette apparition pour une hallucination et il restait immobile, mais lorsque son ami jetta une corde à ses pieds en l'exhortant à prendre cou-

rage, l'émotion qu'il éprouva faillit le faire tomber dans l'abîme. A l'aide de cette corde il parvint après des peines et des efforts inouïs à rejoindre le sauveur que la Providence lui envoyait. N'ayant point trouvé son camarade au lieu du rendez-vous dont ils étaient convenus la veille, ce fidèle ami conçut bien quelque inquiétude; mais comme il arrive très-fréquemment qu'un chasseur de chamois s'engage dans des labyrinthes où il est surpris par la nuit et où il est forcement obligé d'attendre le jour pour en sortir, il ne fut pas d'abord trop surpris de cette absence. Cependant il fut tourmenté toute la nuit par un singulier présentiment et par des songes effrayants. A la première apparition de l'aurore il quitta son gîte et muni d'une corde, il parcourut tous les lieux que son camarade fréquentait ordinairement, mais ses investigations furent longtemps sans succès; heureusement il découvrit enfin les traces sanglantes du chamois que son ami avait blessé la veille; alors il comprit de suite de quel côté il avait dirigé ses pas, et il ne fut point trompé dans ses conjectures; nous avons vu comme il était arrivé à point pour le sauver. Le chasseur sauvé si miraculeusement jura d'abord que jamais il ne toucherait à une carabine pour poursuivre un chamois; néanmoins huit jours après cet évènement on le vit poursuivre les chamois avec une ardeur qui pouvait faire croire qu'il voulait se venger sur ce gibier des souffrances qu'il avait endurées.

Un aubergiste de Grindelwald échappa à un danger tout aussi imminent. Il traversait en 1787 le glacier supérieur de Grindelwald, accompagné d'un homme de sa connaissance. Tout à coup un immence bloc de glace sur lequel il marchait, fit bascule sous ses pieds et il tomba dans un gouffre de 64 pieds de profondeur dont il n'avait pas seulement soupçonné l'existence, il arriva au fond de son nouveau domicile sous des auspices fort peu rassurans, il avait un bras fracturé, et une main démise, outre cela il était dans un bain forcé qui était trop froid pour y pouvoir rester longtemps. Après avoir refléchi à la manière dont il pourrait sortir de cette souricière glaciale, il jugea fort bien que toute tentative pour sortir par le canal qui lui avait servi à faire son entrée, serait inutile. Il porta en conséquence son attention sur l'issue par laquelle le torrent entrait sous le glacier. Malgré ses souffrances, cet homme intrépide pensa fort judicieusement que la température de l'eau moins froide que la glace aurait fondu celle-ci suffisamment pour frayer un passage assez spacieux pour qu'i put y passer. C'était sans doute un chemin fort périlleux et incommode, mais n'ayant pas de choix à faire, notre homme se mit en route avec ses membres froissés et brisés. Après avoir rampé en clappotant quelques temps dans ce canal souterrain, il parvint enfin à la lumière là où le Weissbach, descendant du Wetterhorn se perd sous le glacier. Mais tous les chasseurs de chamois ne reviennent pas ainsi chez eux pour conter leurs aventures; beaucoup ne reparaissent jamais.

C'est ce qui arriva à David Zwikki de Glaris, le plus fameux chasseur du pays qui, dans le bon temps, comme il disait, tuait cinq à six chamois par semaine et racontait n'en avoir abattu pas moins de treize-cents pendant sa vie de chasseur, qu'il avait commencé très-jeune, sans compter un grand nombre de marmottes, de lièvres, de coqs de bruyère etc. Le produit de cette chasse lui avait valu une petite fortune de 6000 florins. Aucun chasseur ne connaissait comme lui tous les endroits que hante le gibier; aucun n'était aussi persévérant, aussi intrépide et aussi habile tireur. Cette chasse était un jeu pour lui, la fatigue et les privations de tout genre ne paraissaient point l'éprouver. Ordinairement il sortait de son village le lundi, muni d'une petite provision de pain et de fromage et souvent il ne revenait que le samedi; ce à quoi il ne manquait jamais; car tous les dimanches on le voyait à l'église, et certes c'était bien le moins qu'il pouvait faire que d'aller remercier la Providence qui le protégeait si visiblement. Quoiqu'il eut près de soixante ans, son ardeur ne se ralentissait pas; lorsqu'on lui conseillait de quitter ce genre de vie si dangereux, il répondait que son père et son grand-père étaient mort en chassant et qu'il s'attendait bien à finir de la même manière; que du reste il regrettait seulement que les chamois devinssent tous les jours plus rares. Et certes de la manière dont il y allait, cela n'était point surprenant, il n'aurait fallu que quelques gaillards de sa trempe pour détruire dans toute une contrée la race des chamois. Cependant un samedi, de l'automne de 1796, on ne vit point revenir l'intrépide Zwikki; le dimanche il ne fut point à l'église, alors on soupçonna qu'il lui était arrivé un malheur, car c'était la première fois que sa place restait vide et jamais il n'avait été malade. On fit des recher-

ches dans tous les lieux qu'il fréquentait ordinairement, mais sans aucun succès. Ce ne fut que l'année suivante, neuf mois après sa disparution, que des chasseurs trouvèrent son cadavre desséché sur le mont Wiggis qui domine le village de Nettstall. Il était assis sur une pierre; un de ses pieds entouré d'un mouchoir fit conjecturer, qu'une entorse ou une autre blessure l'avait empêché d'aller plus loin et qu'il avait péri de la manière la plus misérable, de froid et de faim.

Cette même année fut encore fatale à deux autres chasseurs de Glaris. L'un d'eux Thomas Hefti partit un jour pour la chasse avec deux autres compagnons. Il arrivèrent sur un des glaciers du Tœdi, montagne très-élevée qui ferme la vallée de Glaris au Sud. Une couche de neige fraîchement tombée en couvrait la surface et cachait quelques-unes de ses cavités perfides. Thomas marchait en avant, tout à coup un de ses abîmes invisibles s'ouvre sous ses pieds et il disparaît aux yeux de ses compagnons. Malheureusement ceux-ci n'avaient aucun moyen de le secourir; il furent obligé de retourner dans la vallée, chercher un secour d'hommes, des cordes et autres outils, et ce n'est que le lendemain matin qu'il leur fut possible de revenir sur les lieux où leur malheureux compagnon avait disparu. L'un d'eux eut le courage de se laisser descendre au péril de sa vie, dans le gouffre glacial au fond duquel il trouva l'eau du glacier qui avait quinze pieds de profondeur, il ne decouvrit point d'abord le corps de l'infortuné Thomas. Avec un croc à long manche il parvint cependant à le sortir de l'eau, mais ce n'est qu'après des peines infinies que l'homme vivant et l'homme mort parvinrent à la surface du glacier.

L'autre chasseur qui périt, Jean Blumer,



fut trouvé au pied des rochers du Glärnisch, mais il était presque méconnaissable, tant son corps avait été brisé et déchiré par sa chûte. Le même sort frappa aussi un chasseur de Lauterbrunnen. Sa femme inquiète de sa longue absence était allée à sa recherche. Après bien des fatigues elle trouva au pied d'une énorme parois de rocher des fragmens d'un corps humain qu'à quelques restes de vêtement elle reconnut pour être ceux de son mari; elle les rapporta chez elle dans son tablier.

Cependant les accidents sont devenus rares parceque les chamois sont rares aussi et qu'on est moins acharné à cette chasse. Du reste plusieurs gouvernemens, particulièrement celui de Berne, ont pris des mesures pour prévenir l'extinction complette de la race de ses jolis animaux. Les autorités de ce canton les ont pris sous leur protection spéciale et ont mis des restrictions à la chasse; grâce à ces mesures les chamois recommencent à se multiplier dans les alpes Bernoises.

IMPRIMERIE DE C. A. JENNI, PÈRE A BERNE.

LAC DE PFEFFIKON.  Pfeffiker See.



LA VIA-MALA. | Die Via-Mala.



ALOIS REDING
et les Schwizois le 1er Mai 1798.

Alois Reding
und die Schwizer am 1ten May 1798.



ALOIS REDING ET LES SCHWYZOIS EN 1798.

(Suite.)

Reding retourna à Rothenthurm (a 2 lieues en arrière de la Schindellegi) pour se concerter avec le conseil de guerre sur les moyens de défendre la seconde ligne dans le cas où la première serait forcée. Parmi les personnes présentes aux déliberations se trouvait le curé d'Einsiedeln, Marianus Herzog, aussi ambitieux, aussi violent, aussi orgueilleux et rusé que Styger, mais encore plus hypocrite et fanatique que lui; il ne reculait devant aucun crime dès que son orgueil ou son ambition était en jeu. A Einsiedeln il s'était érigé en chef militaire, et il agissait comme bon lui semblait sans consulter personne; le pouvoir despotique qu'il s'arrogeait était tel que les officiers n'osaient pas s'opposer à ses ordres de crainte d'être massacrés par les soldats; car le peuple crédule et ignorant ne voyait en lui qu'un saint homme inspiré de Dieu. Assistant au conseil de guerre dont on n'avait pas osé lui refuser l'entrée, il s'écria, en entendant parler de la défense d'une seconde ligne: „Qu'est-il besoin d'une pareille précaution? que chacun défende son poste comme je défendrai l'Etzel et je jure par tous les saints que nous serons vainqueurs." Il avait demandé à Reding un officier pour commander le bataillon d'Einsiedeln, mais aucun chef ne voulut partager le commandement avec ce fanatique.

Schindellegi est un hameau, avec une chapelle, situé près de la Sihl à 2760 pieds au-dessus du lac de Zurich et au point culminant d'où l'on commence à redescendre vers le pont de la Sihl. Rien de plus frappant que la transition qui s'offre à vos regards lorsque, après avoir quitté les rivages cultivés et fertiles du lac de Zurich, l'on arrive sur cette hauteur d'où l'on jouit encore d'une très belle vue, pour entrer aussitôt dans une solitaire et triste vallée, bornée de toutes parts par des hauteurs couvertes de noirs sapins, qu'aucune habitation n'anime dèsque l'on a depassé le hameau, si ce n'est une auberge qui est à l'autre extrémité du pont et qui le dimanche est très-fréquentée par les gens des environs. Ce lieu est un passage important pour le canton de Schwyz; il est facile à défendre pour des hommes résolus. Un pont en bois couvert traverse la Sihl qui dans cet endroit est profondément encaissée. En 1445 les Zuricois voulurent faire de ce côté une invasion dans le canton de Schwyz; mais, faute de précautions, ils se laissèrent

eux-mêmes surprendre et furent mis en déroute par les Schwyzois.

Le 2 mai 1798, dans la matinée, deux mille Français attaquèrent la Schindellegi défendue par quelques centaines de Schwyzois. Parmi eux était un bon nombre de carabiniers qui firent des prodiges de valeur. Plusieurs avaient amené avec eux leurs femmes et leurs enfans, qui étaient continuellement occupés à charger leurs carabines pendant qu'ils tiraient. Eux seuls firent face à l'ennemi pendant plus de deux heures, jusqu'à ce que le bataillon d'infanterie et les deux canons postés près de là pussent agir à leur tour. A une heure de l'après midi, les Français cessèrent leur feu après avoir perdu beaucoup de monde. Les Schwyzois avaient 24 morts et 50 blessés. Malgré les forces numériques bien supérieures de l'ennemi, les Suisses ne cédèrent pas un pouce de terrain; ils combattirent avec un sang-froid et une résolution qui étonnèrent même leurs adversaires; les blessés continuaient de combattre sans proférer une plainte, sans donner même des regrets à l'ami qui tombait à leur côté. L'un d'eux avait le matin reçu une balle dans la cuisse; dans l'après midi il fut atteint d'une seconde balle, et il ne cessa de combattre que lorsqu'une troisième lui ayant fracassé un bras, il ne put plus se servir de son arme; alors il se disposa à regagner sa demeure qui était à une distance de huit lieues. Un autre, manquant de plomb, retira une balle qui venait d'entrer dans ses chaires et la renvoya à l'ennemi. Reding venait de recevoir la nouvelle de l'heureuse issue du combat, lorsqu'un messager couvert de sueur et de poussière vint lui annoncer de son chef que Marianus Herzog avait abandonné l'Etzel, le matin, avec ses 600 hommes, sans avoir vu l'ennemi, qui dirigeait alors sa marche sur Einsiedeln. En conséquence de l'infâme trahison de ce moine, qui n'informa pas seulement Reding d'un fait aussi grave, tout le pays se trouva ouvert à l'ennemi; car les troupes qui avaient défendu la Schindellegi furent obligées de se retirer, pour ne pas être tournées. Tant d'héroïsme et de sang versé devint ainsi inutile. 6000 Français, commandés par le général Nouvion, pénétrèrent à Einsiedeln, et deux ou trois mille franchirent la Schindellegi; 3000 se dirigèrent également à St. Jostenberg, d'où cinq à six cents Schwyzois furent obligés d'opérer un mouvement de retraite du côté de Rothenthurm. Sur toutes les hauteurs on vit déboucher des masses de Français, qui finirent par se ranger en bataille au pied de la montagne. Leur longue ligne serrée, le nombre considérable de combattans n'effrayèrent point les Schwyzois. Reding n'avait que 1200 hommes avec lui, mais des hommes résolus à vaincre ou à mourir. Une plaine unie séparait les deux armées. Les Schwyzois firent d'abord jouer leurs canons, mais leurs deux bataillons ne firent qu'une seule décharge. Reding parcourut alors les rangs en rappelant aux soldats leur serment; puis il donna le signal attendu avec impatience. Aussitôt un cri d'allégresse de tous les hommes sous ses ordres répondit à cet appel; ils croisèrent les baïonnettes et s'avancèrent contre l'ennemi au pas de charge. Mais comme ils avaient un espace de 800 pas à parcourir avant de l'atteindre, ils furent exposés à un feu meurtrier. Rien ne pouvait néanmoins arrêter les Schwyzois, ni le nombre de leurs adversaires, ni leur position extrêmement avantageuse, ni leur tactique; impatiens d'en venir aux mains avec les vainqueurs du monde, ils redoublèrent leur course, car chacun voulait arriver le premier pour venger sa patrie dans le sang d'un ennemi. Les Français, en voyant tout à la fois le sang-froid, la fureur et l'air déterminé de cette troupe, si impatiente de combattre corps à corps, ne surent d'abord que penser et parurent irésolus; mais ils n'eurent pas le temps de faire de longues réflexions: les regards de leurs terribles adversaires leur apprirent le sort qui les attendait; au bout de quelques minutes leurs rangs furent rompus de toutes parts, et ils prirent la fuite laissant le champ de bataille jonché de leurs morts.

D'autres exploits signalèrent encore cette mémorable journée. Les Français, en passant par les montagnes, avaient tourné Morgarten et s'étaient emparé de ce fameux défilé, qu'il importait de regagner. Heureusement que dans la matinée du même jour, il était arrivé d'Uri un secours de 300 hommes. Aussitôt cinquante de leurs carabiniers suivis à peu de distance par cent cinquante autres, se dirigèrent vers Morgarten après que les Français avaient déjà envahi toutes les hauteurs. Mais les intrépides carabiniers dont chaque coup abattait un homme, arrêtèrent leur marche jusqu'à ce qu'un bataillon de Schwyz, contournant les hauteurs depuis Rothenthurm, prit les ennemis dans le flanc. Alors le combat devint acharné: „Ne faisons pas tant de façons, s'écrièrent les Suisses, lorsqu'ils se furent réunis, prenons les sous les crosses de nos fusils.“ Puis ils s'élancèrent sur les Français, qui en peu d'instans furent mis en déroute. Pendant ce temps Reding poursuivit

depuis Rothenthurm l'ennemi, qui tenta deux fois de reprendre position et deux fois fut repoussé à la baïonnette; pour la troisième fois il voulut faire volte face à Aegeri dans le canton de Zoug, mais sans plus de succès. C'était sur ces lieux mêmes qu'en 1315 les Autrichiens avaient été vaincus par les Suisses aussi commandés par un Reding. Les Suisses reçurent ce jour là un renfort: c'était le bataillon de Schwyz qui avait été stationné dans la vallée de Hasli; après avoir fait vingt lieues dans vingt-quatre heures pour venir au secours de ses compatriotes, il prit position sur le chemin d'Einsiedeln.

Le 3 mai, les Français attaquèrent les Schwyzois non loin d'Arth sur la rive droite du lac de Zoug, où ils étaient échelonnés sur une ligne de près d'une lieue d'étendue. Le combat dura une heure et demie, et ce furent encore les carabiniers qui décidèrent la victoire en faveur des Suisses, qui ne purent cependant pas poursuivre l'ennemi à cause de la faiblesse de leur nombre; ils perdirent vingt-six hommes dans cette affaire et encore autant de blessés. Presqu'au même moment le combat s'engagea sur la rive gauche du lac au pied du Righi. Une grande partie de la 38me demi-brigade s'avançait sur la route, lorsqu'à une demie lieue d'Arth elle fut saluée par une volée de mitraille; aussitôt elle se retira et chercha à gagner les hauteurs pour tourner les Suisses, qui occupaient le bord d'un ravin, où ils étaient retranchés derrière un abattis. Une forêt empêcha ceux-ci de distinguer assez tôt le mouvement de leurs adversaires, et lorsque cette manœuvre leur fut connue, il était trop tard, l'ennemi était déjà au-dessus d'eux. Alors un de leurs détachemens se glissa dans le sombre ravin et le remonta sans être aperçu par l'ennemi, pendant que les autres prirent position sur le bord inférieur, derrière des arbres, des amas de pierres, de rochers, ou dans des fossés. Les Français commencèrent un feu vif et bien nourri, mais qui faisait peu de mal aux carabiniers de Schwyz; ceux-ci tiraient à peine un coup pendant que le soldat français en tirait cinq ou six; mais chaque coup de leur redoutable carabine marquait la chûte d'un de leurs adversaires. Plusieurs de ces carabiniers s'étaient fait suivre par de jeunes garçons, qui portaient et chargeaient d'autres carabines, pendant qu'ils tiraient; ensorte que, malgré leur petit nombre, ils entretinrent un feu des plus meurtriers. Cependant les Français, comptant sur leur nombre et sur l'avantage de leur position, espéraient de forcer le passage; mais tout-à-coup des détonnations, répétées par les échos du Righi, se firent entendre derrière eux; à chaque coup un des leurs tombait sous la balle des carabiniers qui s'étaient glissés dans le ravin et qui maintenant étaient embusqués parmi les rochers du Righi. Les Français, ne songeant plus qu'à éviter ces coups meurtriers, se hâtèrent par une prompte fuite de se mettre hors de la portée du plomb des carabiniers de Schwyz. Ils s'arrêtèrent ensuite sur une prairie découverte, où ils formèrent plusieurs groupes parmi lesquels on vit une réunion d'officiers qui semblaient engagés dans une chaude discussion. Un carabinier suisse mit une double charge dans sa carabine et dit à ses camarades: „Je parie d'atteindre celui-là qui est au milieu de ce groupe, avec son chapeau emplumaché et qui semble commander aux autres." La distance était cependant si grande, qu'à peine pouvait-on reconnaitre les officiers français à leurs longues redingotes. Le carabinier appuia son arme contre un arbre, visa un instant, le coup partit et l'on vit le personnage désigné, qui probablement était un officier supérieur, rouler à terre. Ce coup hardi fut le signal de la retraite des Français, qui retournèrent sur les limites du canton de Zoug. Les Suisses ne comptèrent dans cette affaire que trois morts et douze blessés; mais les Français perdirent beaucoup de monde; partout entre les rochers et dans les broussailles on trouva des corps morts; ils en jetèrent eux-mêmes un grand nombre dans le lac et emportèrent aussi avec eux tous les blessés; ce qu'ils purent faire sans obstacle; car les Suisses étaient en trop petit nombre pour songer à les poursuivre. Le bruit s'étant repandu que la disette de munitions était grande, les habitans des environs s'empressèrent d'apporter tout ce qu'ils avaient de poudre, de plomb et de vases en étain; et ces derniers objets furent offerts avec une telle profusion, que quoique l'on fondît des balles pendant toute la nuit, il resta encore une énorme quantité de ce métal que l'on restitua aux propriétaires.

Tous ces braves, dispersés sur divers points du canton, avaient déjà passé quatre jours et quatre nuits sans quitter leurs armes et sans jouir d'aucun repos. Leurs idées étaient devenues sombres; car quoique vainqueurs, leurs rangs s'éclaircissaient journellement; tandis que l'ennemi, quoique perdant dix fois plus de monde,

était en mesure de réparer ses pertes. Encore quinze jours de victoire, et il ne restait plus de défenseurs au pays. Depuis la lâche conduite du curé Marianus, des postes importans n'étaient gardés que par des femmes et de jeunes filles; et qui pouvait garantir que malgré leur dévouement, celles-ci ne seraient point obligées d'abandonner les positions confiées à leur garde! Un grand nombre de pères de famille ignoraient le sort de leurs femmes et de leurs enfans; tous étaient harassés de fatigues, privés de tout repos et souvent de nourriture. Quoique beaucoup d'entr'eux repoussassent toute idee de transaction avec l'ennemi; la pluralité tomba d'accord d'écouter les propositions du général en chef de l'armée française. Après être convenu avec celui-ci d'une suspension d'armes de 24 heures, on décréta une assemblée générale de tous les citoyens. Cette assemblée, qui eut lieu le 4 mai, fut extrêmement orageuse; tous les assistans étaient armés, comme s'ils fussent arrivés du champ de bataille; les uns avec des fusils ou des carabines, d'autres avec des piques ou des hallebardes, d'autres avec des massues ou des *Morgenstern*. Les hommes sensés et influens eurent beaucoup de peine à faire comprendre à cette multitude qu'en acceptant la constitution helvétique leur religion et leur liberté ne couraient aucun danger; car le peuple de Schwyz croyait, ou plutôt on lui avait fait croire, comme c'est encore le cas aujourd'hui, qu'en touchant à l'édifice de ses institutions, même dans la vue de les améliorer, on voulait attenter à sa religion et à sa liberté. Cependant la majorité finit par souscrire à l'acceptation de la capitulation honorable que leur offrait Schauenburg; c'était la même qu'il avait offerte avant l'ouverture des hostilités. Cette convention assurait le libre exercice de la religion catholique; le peuple de Schwyz ne serait point imposé par des contributions; il conserverait ses armes; les troupes françaises ne toucheraient point son territoire; mais le canton accepterait la constitution helvétique. La question de savoir si l'on souscrirait à ces conditions donna lieu à de longs débats; beaucoup de ces pâtres ne pouvaient croire que leur religion et leur liberté ne couraient pas les plus grands dangers; l'agitation devint extrême, le sang même allait couler avant que l'on se fût rangé à l'avis de la majorité.

(La suite au prochain numéro.)





HEINI D'URI, LE FOU.

Une représentation de ce personnage (tel qu'il est ici), a été peinte sur la porte de la chambre à coucher de la reine Elisabeth, à l'abbaye de Kœnigsfelden. Il était natif du pays d'Uri et devint, on ne sait par quel hasard, le fou du duc Léopold d'Autriche. Une vieille chronique fait mention de cet homme, à l'occasion de la bataille de Sempach en 1386, où il fournit le sujet d'une anecdote. Le duc, dit cette chronique, avait un fou du pays d'Uri, qu'il aimait beaucoup. Le jour de la bataille quelques courtisans lui dirent: „Heini! tes compatriotes sont derrière cette forêt, ne veux-tu point les aller saluer? l'occasion est des plus belles.“ Personne ne faisant plus attention à lui, le fou se rendit dans la forêt dans l'intention de voir ses compatriotes mais de loin seulement. Cependant s'étant trop avancé, il tomba entre les mains des avant-postes des confédérés; ceux-ci le conduisirent dans leur camp, où il devint témoin d'une cérémonie qui paraît avoir fait une vive impression sur son cerveau fêlé. Les bannières des quatre cantons s'étaient rapprochées; sous ces bannières les chefs entourés de toute leur petite armée, jurèrent qu'ils ne se sépareraient pas jusqu'à la mort. Après avoir adressé au prisonnier une foule de questions, on reconnut à quelle espèce d'individus on avait à faire, et on le renvoya à son maître sans

lui faire aucun mal. Dès qu'il fut de retour au camp, il s'empressa d'aller trouver Léopold et lui raconta qu'il avait été auprès de ses compatriotes, que ceux-ci avaient levé les mains et juré de tuer le duc. „Fuyez donc, monseigneur, lui dit-il, fuyez au nom de Dieu, ne restez pas un instant de plus ici.“ Et il mit tant d'obsession et d'opiniâtreté dans ses instances que le duc impatienté le fit saisir et conduire sous bonne garde à Sursée pour se débarrasser de son importunité. La bataille se livra, et Léopold fut tué avec toute sa noblesse, comme l'on sait, pendant que son fou eut la vie sauve. Il lui eût assurément été plus profitable d'écouter l'avis de son fou que celui des orgueilleux seigneurs qui l'avaient excité à commencer une guerre si désastreuse pour lui et pour sa cause.

Ce ne fut du reste pas la seule preuve d'affection que reçut ce prince, qui en général était aimé de tous ses sujets, et estimé de ses ennemis. Avant la bataille, tous ses amis, les vieux chevaliers, avaient été d'avis de ne point accepter le combat jusqu'à ce que toutes les forces du duc fussent réunies. Le seigneur de Hasenburg appuyait particulièrement cette opinion; c'était un vieux chevalier, qui connaissait bien les Suisses et leur manière de combattre; aussi le duc l'honorait de sa confiance et de son amitié, et dans la circonstance dont il s'agit, il inclinait à suivre ses sages conseils. Mais toute la jeune noblesse jeta des cris d'indignation. „Hasenburg, cœur de lièvre,“ cria l'un deux en le traitant de poltron. „Nous verrons encore aujourd'hui lequel sera le cœur de lièvre, s'écria le vieux baron.“ Les jeunes chevaliers plus fous que le fou du duc, lui promirent que ce même jour il lui améneraient tous ces manans, bouillis ou rôtis, comme il le désirerait; et le malheureux prince se laissa entrainer à sa perte par cette orgueilleuse et bouillante jeunesse. Lorsque le duc vit le désordre s'introduire dans son armée; lorsqu'il vit tomber sa bannière, il ne put plus réprimer son bouillant courage, il se précipita dans la mêlée où il trouva la mort. Martin Malterer, qui portait la bannière de Fribourg en Brisgau, apercevant le prince étendu par terre, se jeta sur son corps pour lui faire un rempart du sien, et reçut aussi la mort; plusieurs autres seigneurs qui avaient voulu le préserver des coups de l'ennemi, éprouvèrent le même sort.

RODOLPHE DE WERDENBERG
ET
LES HÉROINES D'APPENZELL.

Les Appenzellois pensèrent qu'après la sanglante défaite qu'avait éprouvée l'abbé de St.-Gall à Speicher, ce prélat ne tarderait pas à chercher à se venger. Effectivement l'abbé, quoique abandonné de ses alliés, des villes de la Souabe et même de la ville de St.-Gall, qui n'avaient point trouvé leur profit à combattre pour son compte, avait représenté au duc d'Autriche tout le danger qu'il y avait de laisser surgir si près de ses états une ligue semblable à celle des Waldstetten. Le duc ne fut point sourd à ces remontrances; oubliant les leçons qu'avaient reçues ses prédecesseurs à Morgarten, Laupen et Sempach, il unit sa cause à celle de l'abbé de St.-Gall, et commença aussitôt des préparatifs pour pousser la guerre avec vigueur. D'autres puissans seigneurs parmi lesquels se trouvaient les comtes de Lupfen et de Sulg se déclarèrent aussi en sa faveur. Dès-lors l'abbé, comptant sur d'aussi puissans auxiliaires, prit le ton du vainqueur; il parla avec mépris des Appenzellois et il ne voulut plus entendre parler d'aucun accommodement. Les bergers d'Appenzell devenus guerriers ne restèrent point oisifs; de leurs montagnes ils firent de fréquentes incursions sur les terres du vindicatif abbé, ravagèrent ses possessions et démolirent ses châteaux. Mais ce qui était plus dangereux encore, c'est qu'ils promirent la liberté dont ils jouissaient à tous les sujets des seigneurs qui s'étaient déclarés leurs ennemis. L'effet de cette mesure fut un redoublement de haine de la part de la noblesse et de sympathie de la part du peuple des campagnes. Tandis que l'abbé Cuno jouissait d'avance de la vengeance éclatante qu'il allait tirer des Appenzellois, et que la noblesse autrichienne et de la Thurgovie se préparait à dompter à coups de lance l'insolence de ces bergers, le comte Rodolphe de Werdenberg, de la race de Montfort, qui avait été dépossédé de son héritage par le duc d'Autriche, se présenta à Appenzell devant l'assemblé du peuple et demanda la parole: „Vous n'ignorez pas, braves gens d'Appenzell, dit-il, que ma race ne le céde à aucune autre en noblesse et en ancienneté; mais la noblesse a-t-elle un

autre but que celui de vivre libre et de savoir maintenir sa liberté? Le temps à créé des différences entre les hommes; mais votre valeur égalise les rangs, et les hommes rentrent dans leurs droits naturels. Derrière ces rochers que vous voyez, est Werdenberg, l'héritage de mes pères; au pied de ces montagnes est le Rheinthal où mes ancêtres ont régné. L'avidité et l'ambition des ducs d'Autriche nous ont tout ravi à moi et à mon frère, en recompense des services que nous leur avons rendus. J'ai ouï dire que le duc d'Autriche rassemblait ses hommes d'armes et ses vassaux dans le Tyrol pour venir vous attaquer. Tous les opprimés doivent s'entraider, c'est notre droit devant Dieu et les hommes. Braves gens d'Appenzell, mon bras est mon épée me restent, je vous les offre; ayez confiance en moi, les Montfort n'ont jamais deshonoré leur nom. Souffrez que je demeure au milieu de vous, comme un de vos concitoyens, comme votre égal; laissez moi combattre parmi vous, et que votre cause soit la mienne!" Le peuple d'Appenzell, ennemi de la noblesse, s'était d'abord méfié du comte de Werdenberg; mais, sa franchise, ses paroles insinuantes changèrent promptement cette disposition des esprits et bannirent toute espèce de crainte. On se contenta de lui représenter que la rudesse des mœurs de la population ne pouvait guère convenir à son rang et à ses habitudes. Le comte ayant persisté dans sa demande, les chefs lui tendirent la main en signe d'alliance; déslors le comte quitta ses riches habillemens et adopta le costume simple et rustique des bergers d'Appenzell, ce qui acheva de lui gagner les cœurs. Le comte de Werdenberg était un vaillant chevalier et un homme expérimenté dans l'art de la guerre; les Appenzellois, qui l'estimaient tous les jours davantage, le proclamèrent leur capitaine général. Son premier soin fut de fortifier les avenues par où l'ennemi pouvait pénétrer dans le pays, afin de ménager le nombre de ses défenseurs. Les Appenzellois ayant renouvelé leur alliance avec St.-Gall et envoyé un secours de 400 hommes dans la ville, attendirent tranquillement et sans crainte les événemens. Le duc d'Autriche avait fixé Arbon au lac de Constance pour le lieu du rassemblement de toutes ses forces. Déjà le comte de Lupfen, le comte Guillaume de Montfort, seigneur de Bregenz, le comte Hartmann de Thierstein, et le Margrave de Bade Hochberg, accompagnés de leurs chevaliers et vassaux étaient arrivés au rendez-vous. L'évêque de Constance, l'abbé Cuno de St.-Gall, avec tous leurs adhérens, ne se firent point attendre: les villes fournirent aussi leur contingent d'hommes choisis et bien équipés.

Le 17 Juin 1405 le duc d'Autriche et son armée se mirent en mouvement; un corps qu'il commandait lui même se dirigea du côté de St.-Gall pour couper les communications entre cette ville et les Appenzellois ou pour s'en emparer. Le gros de l'armée depuis Altstetten prit le chemin de Gais par les hauteurs nommées *am Stoss*. Le jour était sombre, et il tombait une pluie fine qui rendait les chemins mauvais et glisssans; cette circonstance rendit la marche des troupes lente et pénible et pouvait même les compromettre si elles étaient attaquées inopinément. Le duc, avec le corps qu'il commandait, n'éprouva point ces difficultés; il s'avança jusque sous les murs de St.-Gall, dévastant tout ce qu'il rencontrait sur son chemin. Mais voyant la ville bien défendue par une garnison brave et vigilante, il prit le parti de la retraite. Cependant il ne lui fut pas permi de se retirer impunément. 400 St.-Gallois sortirent de la ville et prenant des sentiers détournés marchèrent sur les flancs de l'ennemi jusqu'à un lieu appelé Hauptlisberg, qui domine le sentier par où devait passer l'ennemi. Ces braves et brillans chevaliers, méprisant, selon leur habitude, leur ennemi, marchaient ou chevauchaient à la débandade sans précaution aucune; lorsque tout-à-coup les St.-Gallois, divisés en plusieurs bandes, vinrent foudre sur eux en plusieurs endroits à la fois et les mirent dans un grand désordre. Dans cette mêlée périrent le comte de Thierstein et le sire de Klingenberg, fils de celui qui était mort à la bataille de Næfels. Dans un chemin creux, les St.-Gallois enlevèrent la bannière de Schaffhouse et tuèrent entr'autres deux nobles bourgeois de cette ville. Le duc Fréderic se hâta de sortir de ce mauvais pas pour atteindre un lieu où il pût déployer ses forces. Arrivé sur un terrain découvert, il rallia sa troupe, arma des chevaliers et offrit la bataille à ses ennemis; mais ce fut en vain qu'il compta sur l'imprudence de ses courageux ennemis. Les St.-Gallois attendirent que le duc se fût remis en marche, pour recommencer ce genre de combat qui convenait à leur petit nombre, attaquant les Autrichiens partout où ils pouvaient le faire avec avantage et tuant beaucoup de leurs sol-

dats et chevaliers, entr'autres un baron de Hallwyl et un de Landenberg. Les nouveaux chevaliers indignes d'un combat si peu glorieux pour eux, arrachèrent les insignes de la chevalerie qu'ils venaient de recevoir et les jetèrent loin d'eux. Enfin le duc arriva à Arbon avec les débris de son armée. Quant aux St.-Gallois ils retournèrent dans leur ville munis de leurs trophées.

(La suite au numéro prochain).

SOUVENIRS D'UN VOYAGE A GLARIS PAR LE MUOTATHAL.

Arrivés de Lucerne la veille, nous avions débarqué à l'auberge du Cerf à Brunnen, où se trouvait une telle affluence de voyageurs que nous eûmes beaucoup de peine à nous procurer un gîte. La course que nous avions projetée pour la journée, était longue à faire; il fallut donc abandonner l'hôtel où nous étions descendus, lorsque les premiers rayons du soleil se montrèrent, comme une auréole de gloire, derrière la haute sommité du Mythen qui domine le bourg de Schwyz. A un quart de lieu de Brunnen, près du village d'Ingenbohl, nous quittâmes la route de Schwyz pour suivre un sentier très agréable qui s'élevant peu à peu sur les dernières pentes du Stossberg traverse des prairies et des vergers fertiles. Cà et là nous rencontrions quelques maisons agréablement situées, ombragées par de beaux arbres et près desquelles jaillissait toujours une fontaine abondante. A gauche, nos regards se promenaient sur la délicieuse vallée de Schwyz, à travers laquelle serpente la Muota, qui à plusieurs époques a exercé de cruels ravages sur cette contrée, notamment en 1762, où l'on fut obligé de recourir à des bateaux pour sauver les habitans qui s'étaient réfugiés sur les toits de leurs habitations.

Cependant l'aspect du paysage changea brusquement; du nord-est nous tournâmes au sud-est pour pénétrer dans le Muotathal. Ici la nature prend un caractère sauvage; la Muota, resserrée entre deux chaînes de montagnes, roule ses ondes écumantes au fond d'un précipice. Bientôt nous parvînmes au hameau de Schœnenbuch, situé dans l'endroit où la vallée est le plus étroite. Un peu plus loin, nous traversâmes la Muota sur un pont en bois couvert, dans un site extrêmement remarquable à la fois par son aspect sauvage et par les souvenirs qu'il rappelle de la fameuse campagne du général Suwarow en 1799, laquelle a jeté un si grand intérêt sur cette vallée. Le général russe venait de l'Italie, couvert de lauriers, pour opérer sa jonction avec Korsakow, qui se trouvait près de Zurich et auquel était réservé la tâche de livrer bataille au général Massena. Suwarow, habitué à vaincre, avait ainsi fait ses calculs. Après avoir repoussé les Français qui avaient voulu lui disputer le passage du Pont du diable, il était arrivé dans les environs d'Altorf. Déjà il croyait pouvoir pénétrer sans obstacle jusqu'au centre de la Suisse; mais un lac dont il ignorait l'existence ou la situation, lui opposa tout-à-coup une barrière infranchissable pour une armée. Le général français Lecourbe, en cédant le terrain à Suwarow, avait eu soin, lors de sa retraite sur Brunnen, d'emmener avec lui tous les bateaux et d'occuper tous les sentiers que les Russes devaient traverser. Suwarow, ne trouvant ni route ni flotte pour gagner Zurich, fut forcé de rétrograder ou de prendre un sentier presque ignoré et pratiquable seulement pour des chasseurs de chamois. Il choisit le dernier parti. Il entra dans le Schæchenthal, traversa le Kinzigkulm et pénétra dans la vallée de Muota avec son armée, forte de 25,000 hommes et de 5000 chevaux, exténuée de fatigue et de besoins, traînant après elle un grand nombre de malades et de prisonniers, et harcelée par un ennemi vigilant et infatigable. La tentative du général russe aurait été jugée insurmontable pour qui ce soit, excepté pour des chamois et des chèvres; mais l'obstiné moscovite surmonta tous les obstacles et accomplit cette marche prodigieuse le 28 septembre. En entrant dans cette vallée de Muota, les Russes firent prisonniers une compagnie de Français toute entière; une autre se retira précipitamment dans la vallée de Schwyz où elle répandit l'alarme. Mais un fort détachement de Russes descendait déjà la vallée et parvint jusqu'à Ober-Schœnenbuch; des cosaques s'aventurèrent même assez avant dans la vallée. Le commandant français à Schwyz ne se sentait pas fort à l'aise; tout ce qu'il put rassembler de troupes fut envoyé à la rencontre des Russes, et un combat acharné s'engagea à Ober-Schœnenbuch.

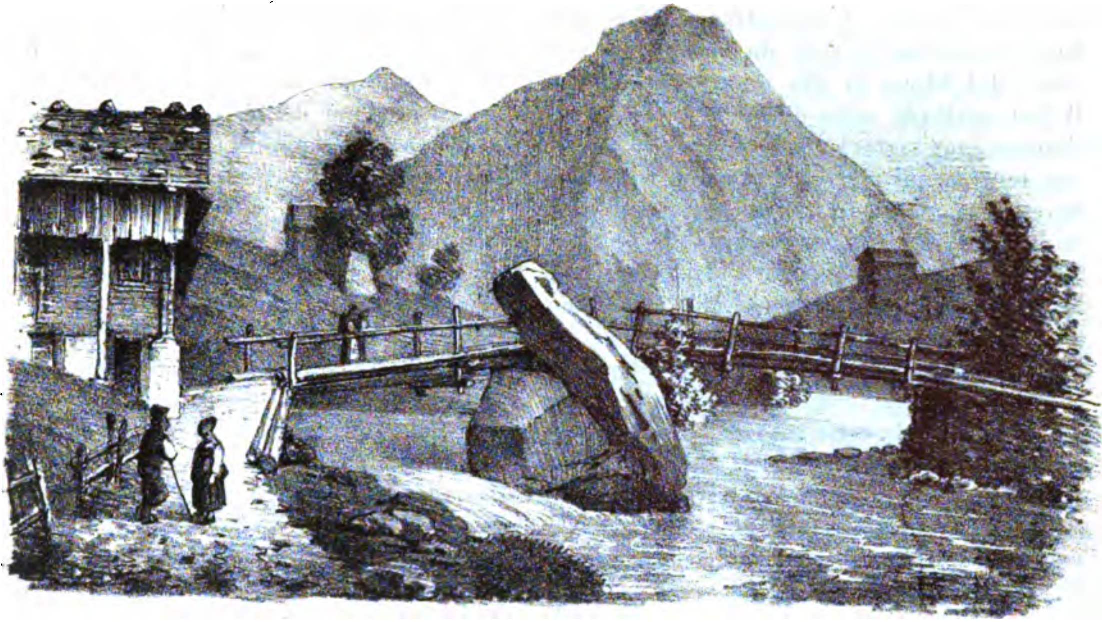
A peine Suwarow était-il arrivé à Muota qu'une étrange nouvelle arriva jusqu'à ses oreil-

les: Korsakow, disait-on, avait été battu près de Zurich par Massena. L'auteur de ce bruit était un marchand de fromage qui venait du nord de la Suisse et qui était arrivé à Muota par des sentiers détournés. Suwarow le fit de suite arrêter comme un imposteur et un espion et le fit amener garrotté en sa présence. Cet homme ayant confirmé ses rapports, Suwarow ordonna de le faire fusiller sur le champ, car il ne pouvait croire à la possibilité de la défaite de Korsakow. Alors Waldburga Mohr, prieure du couvent de St.-Joseph à Muota, se rendit auprès du général courroucé et intercéda pour le malheureux marchand de fromage qu'elle connaissait pour un homme de probité. Suwarow, qui d'ordinaire était inflexible, mais qui avait un grand respect pour tout ce qui tenait à la religion, ajourna l'exécution de son ressentiment jusqu'à ce qu'il eût pris des informations plus sûres; car du fait dont il venait d'être instruit dépendait l'existence de son armée. Il envoya donc deux de ses officiers avec un guide de confiance par des sentiers peu connu à Schwyz. La blouse de bergers ainsi que les autres accessoires du costume des pâtres de la vallée de Muota que ces émissaires avaient endossés, les rendaient méconnaissable; pour plus de sûreté, chacun portait un fromage sur son dos, bien entendu qu'ils avaient fait disparaître leurs moustaches. Ainsi travestis, ils arrivèrent à l'auberge du Cheval à Schwyz. Ils s'installèrent dans la chambre commune, où ils burent une bouteille de vin en présence de deux officiers français et d'un Suisse. Les deux officiers russes copièrent fidélement toutes les attitudes, tous les gestes de leur guide et fumèrent leurs pipes les deux coudes appuyés sur la table, tandis que celui-ci, parmi quelques questions indifférentes qu'il adressa à l'officier suisse, sut amener habilement la conversation sur l'armée russe de Zurich. Quelques mots suffirent pour confirmer les rapports du marchand de fromage. Les émissaires se hâtèrent de quitter un endroit où le moindre mot échappé de leur bouche aurait coûté la vie à tous les trois; et ils regagnèrent sans accident le village de Muota, où, sur le récit de leur mission, Suwarow rendit la liberté au marchand de fromage.

Il n'était alors plus question de pénétrer dans la vallée de Schwyz. Les Russes se disposèrent à se retirer par le mont Pragel à Glaris; c'était la seule voie de salut qui restait à cette armée exténuée par la fatigue, par les combats, les marches forcées et la faim. Sur ces entrefaites, Massena et Mortier avançaient avec des forces considérables; le 1er octobre ils surprirent à Schönenbach les avant-postes russes et les refoulèrent jusque près de Muota. Les Russes renforcés attaquèrent à leur tour leurs ennemis avec le courage du désespoir; il ne leur restait d'autre alternative que de vaincre, ou de se rendre prisonniers ou de périr de faim. Les Français firent un mouvement rétrograde; mais à chaque pont le combat s'engageait de nouveau; une batterie française fut prise et reprise trois fois avec la baïonnette, une seconde eut le même sort; une quantité de soldats des deux nations tombèrent dans les précipices de la Muota. Mais la lutte la plus acharnée eut lieu près du dernier pont de la vallée. La retraite des Français s'était changée en fuite; cependant l'espace manquait pour recevoir tant d'hommes qui se pressaient les uns les autres pour atteindre le pont; les canons, les caissons et les chars avec leurs chevaux culbutèrent pêle mêle avec les hommes dans le gouffre où la Muota roule ses ondes écumantes. Une file donnait l'impulsion à l'autre; un soldat prêt à faire une chûte se cramponnait à son voisin; celui-ci se retenait à un troisième, de telle manière que sans cesse des groupes d'hommes trouvaient la mort dans le torrent; c'était un affreux tableau. La Muota, comblée de cadavres, devint une rivière de sang. Pendant plusieurs jours elle charria dans le lac de Lucerne des corps mutilés; les environs du pont étaient couverts d'une multitude d'armes et de débris, et long-temps encore on découvrit, dans les rochers et parmi les arbres des environs, des cadavres dont les oiseaux de proie avaient fait leur pâture.

Suwarow put alors opérer tranquillement sa retraite, qui avait commencé avant l'issue du dernier combat de son arrière garde; mais on dit que ses soldats souffraient tellement de la faim qu'ils ramassaient sur les fumiers les objets les plus sales pour satisfaire leur appétit. Le grand duc Constantin, qui fit avec Suwarow cette mémorable campagne, à l'âge de dix-huit ans, eut à souffrir de cruelles privations.

Après avoir passé la Muota, nous laissâmes sur notre gauche une petite vallée où sont situées quelques habitations agrestes appelées Hinter Yberg. Un pont couvert en bois tra-



verse le torrent du même nom. Nous étions entourés de masses de rochers de formes les plus variées et les plus bizarres. Cependant la contrée devient moins sauvage, la Muota coule dans un lit moins profond et avec plus de calme, les montagnes s'écartent, les habitations deviennent moins rares ainsi que les habitans. Le chemin que nous suivions était très agréable et fréquemment ombragé par des touffes d'arbres. On nous fit remarquer près du chemin un quartier de rochers sur la surface supérieure duquel se trouve des enfoncemens. Notre guide nous assura que ces creux n'étaient autres que l'empreinte des pieds du cheval de Saint-Sigismond, qui, un jour qu'il se promenait sur les arrêtes de montagnes qui dominent ce pays, se transporta d'un seul saut depuis la plus haute des cîmes jusque sur la pierre objet de notre attention, sans se faire le moindre mal. Dèslors il est devenu comme de juste le patron de la vallée. Après avoir convenablement admiré l'effet de ce prodigieux tour de force, nous continuâmes à remonter la vallée, et nous arrivâmes à un hameau, nommé Ried, d'où l'on voit une chapelle consacrée à St.-Jean. Fondée en 1641 par Jean et Henri Ab-Iberg; elle est entretenue actuellement par la même famille. Sur la gauche nous aperçûmes la jolie cascade du Staubbach ou Gstubt-Bach, qui dans ce moment était très-abondante. Ses eaux tombent d'abord perpendiculairement; puis elles glissent le long d'un rocher nu, qui, très étroit dans le haut, s'élargit considérablement vers sa base, encadrée par de beaux arbres; l'eau se perd ordinairement plus bas parmi les pierres qui remplissent son lit; ce qui n'avait pas lieu dans ce moment. Nous repassâmes la rivière sur un pont en bois des plus pittoresques; un énorme bloc de rocher lui sert de pillier et le divise en deux arches rustiques de longeur fort inégale; aux deux extrémités sont des habitations. Les habitans de la vallée racontent que ce rocher descendit un jour la rivière pendant une forte crue d'eau, et qu'il s'arrêta dans ce lieu pour servir de pillier à ce pont. Cela arriva probablement à la même époque ou St.-Sigismond fit son fameux tour d'équitation. Quoi qu'il en soit, nous passâmes hardiment le pont sans craindre que le courant entraînât plus loin cet énorma pilier, qui vraisemblablement était descendu d'une des montagnes voisines; car il nous parut assez solidement implanté dans le lit de la rivière pour braver les efforts de tous les élémens. Nous remarquâmes qu'il y avait fort peu de terrain

cultivé dans la vallée; les arbres fruitiers étaient tout aussi rares; et cependant ce n'est ni la faute du terrain ni celle du climat, car nous vîmes des hêtres et des noyers magnifiques. Il faut attribuer cette disette à l'aversion des habitans pour toutes les innovations; et l'on sait que tout ce qui n'a pas rapport à leur bétail en est une pour eux. Nous repassâmes pour la dernière fois sur la rive droite de la Muota au bas du village qui porte le même nom. Nous savions qu'au couvent de St.-Joseph tous les voyageurs de bonne mine recevaient une généreuse hospitalité; et comme nous nous comptions de ce nombre, nous n'hésitâmes pas à profiter de cette aubaine, plutôt que de recourir à la chétive auberge du lieu. Deux religieuses nous reçurent à la porte du couvent et nous conduisirent avec un affable empressement dans une salle; bientôt on nous servit un repas rustique, il est vrai, mais qui était en harmonie parfaite avec notre appétit. L'ameublement de la pièce où nous nous trouvions, attira notre attention par ses formes et ses dispositions, qui attestaient sa haute antiquité; des bancs en bois dur adossés contre les murs entouraient une table dont on faisait peut-être usage depuis plusieurs siècles, mais dont la solidité pourrait braver bien des années encore. Les deux religieuses, qui nous tenaient compagnie, sans être dans l'âge de la première jeunesse, en avaient cependant toute la fraicheur; elles étaient très communicatives et elles nous racontèrent, dans leur langage simple et naïf, tout ce qu'elles savaient sur l'origine et les événemens qui signalèrent les diverses époques de l'existence de leur cloître. L'ordre de ces religieuses est celui de St.-François, et l'origine de leur couvent remonte à l'an 1280, où quelques femmes pieuses, de noble extraction, vinrent dans cette vallée solitaire pour expier peut-être quelques péchés, ou simplement pour se conformer au goût du temps, en s'isolant du reste d'une société corrompue et en se livrant à la dévotion. La vallée était alors presque déserte; ces religieuses durent pourvoir elles mêmes à leur entretien, ce qui leur procura le mérite d'avoir beaucoup contribué au défrichement des terres environnantes. Le couvent n'était d'abord qu'un chétif bâtiment en bois; cependant des filles nobles de Bâle, Zurich, Soleure, Lucerne, Glaris, Uri et Unterwalden vinrent s'y fixer. Jusqu'à l'an 1590 la peste ravagea deux fois l'établissement et fit périr tous ses habitans. Le bâtiment actuel date du milieu du 17e siècle; sa construction et sa distribution intérieure sont aussi modestes que peu dispendieuses. Il y a cinquante ans à peine que les portes n'avaient point de serrures, les cellules point d'armoires, les petites fenêtres point de vitres carrées. L'église ne présente pas moins de simplicité que les autres bâtimens. Lors de son fameux passage dans cette vallée, Suwarow tint son quartier général dans le couvent. Qui aurait cru que cette paisible retraite aurait à souffrir des maux de la guerre; que le bruit du canon retentirait dans cette solitaire vallée, et se mêlerait au gémissement des blessés et des mourans! qui aurait cru que les soldats des trois plus grandes puissances de l'Europe, les peuplades armées de l'Ural et de la Néva, celles du Danube, et les habitans des rives de la Seine, se trouveraient un jour en présence dans ces lieux, asile de la paix la plus profonde, que les cadavres de ces soldats rougiraient les eaux de ces cascades et serviraient de pâture aux oiseaux de proie!

Aux environs du couvent il y a de beaux arbres fruitiers d'un bon rapport; mais ils sont rares à une certaine distance. Le réfectoire est le lieu où se réunissent les religieuses en hiver; et comme leurs cellules ne sont point chauffées, il renferme un poêle d'une si prodigieuse dimension qu'il doit absorber autant de combustible qu'une douzaine de poêles d'une capacité ordinaire. Ce meuble qui existe depuis deux siècles, fait le bouheur des habitans de la maison, qui, dans les longues soirées d'hiver viennent, sous l'influence d'une douce chaleur, oublier leur solitude et défier les frimas. Lorsque arrive l'heure de se coucher, chacune des sœurs prend sur ce poêle un petit sac plein de noyaux de cerises bien chauds, qu'elle s'empresse de mettre dans son lit. Dans le plafond, audessus du poêle, sont des trappes qui livrent un passage à la chaleur pour la faire circuler dans les cellules situées audessus de l'appartement; et grâce à sa capacité, ce précieux meuble peut communiquer une partie de sa température à un certain nombre de cellules; ensorte qu'à tout prendre ces bonnes religieuses ne risquent pas de geler dans leurs lits. La prieure porte le titre respectable de Madame la mère; elle et ses ouailles pourvoient elles mêmes aux soins du ménage; chacune d'elles a son emploi; elles récoltent leurs fruits elles mêmes, ramassent leur foin, nourrissent leur bétail, cultivent leur jardinet;

une d'entr'elles remplissait même les fonctions de ...trier de la maison; une autre jouait de l'orgue et du violon, savait assez de latin pour soigner la pharmacie et faire l'office de médecin et de chirurgien dans tous les environs; elle a même fait avec succès des opérations difficiles, et plus d'un Russe blessé a dû la vie à ses soins. Du reste ces religieuses ne sont point soumises à une régle sévère; elles sont dispensées de se relever la nuit pour aller faire leur dévotion; elles se promènent, s'amusent, reçoivent des visites sans être génées par les grilles du parloir. Elles ont cependant aussi un confesseur.

Le village de Muota est à trois lieues de Schwyz et à 1912 pieds au-dessus de la mer; ses maisons sont extrêmement disséminées. L'église paroissiale, dédiée à St.-Sigismond, occupe une hauteur; c'est un bâtiment moderne, vaste et même somptueux pour l'endroit où il se trouve. Elle était autrefois un lieu de pélérinage très fréquenté par les habitans des cantons voisins. La paroisse de Muota renferme 193 maisons habitées et 1418 habitans. Ce sont les environs du village qui sont le plus peuplés; tout le fond de la vallée est couvert de nombreuses habitations. La vallée fait partie de l'ancien pays de Schwyz; ses habitans sont des pâtres qui tiennent au-moins autant que leurs voisins de Schwyz à conserver intactes la religion et les institutions qu'ils ont héritées de leurs pères; et comme à leurs yeux, toute innovation mettrait en danger ces deux objets de leur vénération, ils sont restés fort en arrière des autres peuples et ont conservé l'ignorance et la pauvreté de leurs pères. Ils sont fiers cependant, mais jovials et hospitaliers, quoique dissimulés et rusés. Leur stature est sans contredit plus élevée est plus forte que celle des autres habitans du canton; leur costume est aussi différent; celui des femmes est plus simple et plus commode; au lieu d'ailes de papillons elles portent en été des chapeaux en paille semblable à ceux des hommes. On a cru trouver entre cette peuplade et celle d'Oberhasli des rapports de physionomie, de taille et de langage. Elle célèbre le jour des Rois d'une manière fort bruyante; les habitans s'arment à cette occasion de tous les instrumens capables de faire du bruit, tels que chaudrons, clochettes, cornes, chaînes etc. ils vont jusqu'à Schwyz emprunter des clochettes de chevaux et de vaches. Tout en faisant avec leurs instrumens un vacarme épouvantable, répété par les échos des rochers, ils parcourent les environs en improvisant des espèces de drames caustiques et satiriques sur les personnes et les événemens de nature à fournir le sujet d'une anecdote grotesque ou ridicule. Dans ces occasions, celui qui fait le plus de bruit et dont la satire est la plus mordante, est le héros de la fête. Celle-ci est encore en vigueur, mais elle se célèbre le lendemain du jour des Rois.

Nous quittâmes le couvent hospitalier de St.-Joseph et le village de Muota, pour nous diriger vers l'est au pied du Pragel. Il nous restait neuf lieues à faire; ainsi nous n'avions pas de temps à perdre, quoiqu'il ne fût guère plus de neuf heures du matin. Nous marchâmes pendant une heure de temps encore dans le fond de la vallée par un assez bon sentier. Notre guide nous fit remarquer une gorge profonde d'où sortait un torrent; c'était là que Suwarow avait passé en venant d'Altorf. Un peu plus loin s'ouvrait le Bisithal, qui est un prolongement du Muotathal, d'où sort la Muota, qui prend sa source dans un petit lac sur la Glattalp. Après avoir reçu de nombreux affluens, elle se rend, en faisant plusieurs sinuosités, dans le lac de Waldstetten. On y fait flotter beaucoup de bois, qui souvent est arrêté dans les gorges profondes et étroites dans lesquelles la rivière est encaissée; on est alors obligé d'y faire descendre des hommes attachés à des cables et qui, au moyen de crocs, remettent à flot les pièces de bois; mais comme ce procédé ne leur réussit pas toujours, il sont obligés alors d'employer la coignée. Fréquemment des hommes sont victimes de ce dangereux travail; les cordes usées par le frottement des rochers se rompent, et le malheureux est perdu sans ressource. A l'entrée de la vallée, on aperçoit devant une maison trois croix munies d'inscriptions, qui indiquent autant de victimes. La Muota nourrit d'excellentes truites qui pèsent quelquefois de douze à seize livres. Parvenu aux derniers maisons de la vallée, notre guide s'arrêta pour quelques affaires et nous prîmes les devants. Nous traversâmes sur un pont rustique le torrent de Starzlen, qui descend du Pragel. Depuis que nous avions quitté la vallée de Schwyz, le chemin n'avait jamais été pénible, mais il en fut tout autrement dès ce moment. Une pente extrêmement escarpée était devant nous; un sentier, ou bien plutôt



une espèce de mauvais escalier, contournant à chaque instant, conduisait dans les régions supérieures. Il commençait à faire très chaud, ce qui rendait notre ascension doublement pénible; mais ce qui nous dédommageait un peu de nos peines, c'était la vue de la vallée de Muota qui se déroulait à nos pieds avec les nombreuses habitations dont elle est parsemée. Il nous était difficile de comprendre comment l'armée russe et autrichienne avait pu, par un temps de pluie et de brouillard, franchir ce passage, suivie de tous ses bagages, d'une multitude de blessés et de malades, harassée par les combats, privée de nourriture, obligée d'être constamment aux prises avec un ennemi acharné. Pendant que, haletant de fatigue, nous reportions nos pensées sur Suwarow et sur la misère de ses soldats, nous entendîmes au dessous de nous des éclats de rires, mais qui n'avaient rien de la voix rauque des cosaques, car c'étaient des timbres féminins clairs et sonores. Nous nous retournâmes et nous vîmes deux jeunes filles dont les poumons paraissaient en beaucoup meilleur état que les nôtres; car elles marchaient plus vite que nous, tout en riant et en folâtrant. Nous nous arrêtâmes pour les attendre ou pour les laisser passer; mais ne se sentant nullement intimidées par notre présence, elles nous demandèrent, après nous avoir salués affectueusement, si nous traversions aussi la montagne. Sur notre réponse affirmative, l'une d'elle nous dit: „Eh bien, nous irons ensemble!" Un offre fait avec autant de naiveté fut loin de nous mécontenter; nous suivîmes nos nouveaux guides, qui débutèrent par nous faire prendre des sentiers plus courts que le chemin que l'on suit ordinairement, mais que nous trouvâmes horriblemens fatigans, mauvais et rocailleux. Nos deux compagnes étaient des jeunes filles de 17 à 18 ans d'une taille plus qu'ordinaire sveltes et bien tournés. Leurs visages étaient plutôt ronds qu'ovales, leurs traits étaient fins et réguliers, et leurs yeux bleus exprimaient la candeur en même temps qu'une gaieté qui n'était pas sans malice. Nous fûmes effectivement frappés des rapports qu'il y avait entre leur accent, leur tournure et celle des femmes d'Oberhasli.

L'une des jeunes filles qui nous accompagnaient portait un ustensile à lait derrière son dos; l'autre une de ces machines que l'on appelle vulgairement un ræf et au moyen de laquelle les vachers transportent leurs fromages et autres objets un peu lourds. Elles se rendaient toutes les deux sur une montagne à gauche du col du Pragel où se trouvaient leurs frères occupés des soins du bétail; l'une leur apportait des provisions et l'autre devait rapporter du laitage. Elles nous montrèrent de l'autre côté de la vallée un sentier qui aurait pu abréger encore leur chemin; mais il parcourait un site si affreux et si dangereux qu'il était bien permis de lui préférer une autre voie. Ce lieu s'appelait le désert; c'était une montagne dont un éboulement avait arraché l'un des flancs où le sentier suivait la pente aride mise à nu.

(La suite au numéro prochain.)

IMPRIMERIE DE C. A. JENNI, PÈRE A BERNE.

II. № 50.



LA SCHINDELEGI. | Die Schindelegi.

II

№ 51.



PONT DANS LE MUOTATHAL. | Brücke im Muotathal.

RODOLPHE DE WERDENBERG.  Rudolph von Werdenberg.



L'HOSPICE DE VILLENEUVE.

Le comte Aimon de Savoie était le quatrième des neuf fils du comte Thomas, et de Marguerite de Coccigni son épouse. Son frère aîné, Amédée IV, successeur de Thomas, lui avait fait cession à titre d'apanage, d'une partie du Bas Valais et du Chablais qui s'étendait jusque près de Vevey. Le traité de paix signé à Morges le 15 juin 1233, mit fin à une guerre qu'il avait soutenue contre l'évêque de Sion, et lui assura la possession des domaines et château de Chillon et de Montorse.

Au treizième siècle, la route qui conduisait par Vevey, Villeneuve, St Maurice, Martigny et par le St Bernard en Italie, était beaucoup plus fréquentée qu'elle ne le fut plus tard, malgré les brigands qui l'infestaient et qui dépouillaient ou tuaient les voyageurs. Sur l'emplacement où avait existé le Peniculus des Romains, à l'extrémité orientale du lac Léman, s'éleva une nouvelle cité appelée Villeneuve, *Neustadt* en allemand, qui était déjà très-florissante au douzième et treizième siècle, et dont l'étendue et la population étaient bien plus considérables qu'elles ne le sont aujourd'hui. Il se passait peu de jours sans que l'on vît arriver des caravanes nombreuses de voyageurs de tous les états et de toutes les conditions se rendant en Italie soit pour leur commerce, soit dans un but de pèlerinage, ou pour d'autres motifs. Les uns venaient de la Lorraine, de la Bourgogne ou de la Flandre, d'autres de l'Allemagne ou de l'Angleterre. Pour leur sûreté, ces voyageurs se réunissaient ordinairement en troupes nombreuses; ils endossaient souvent l'habit de pélerin, surtout lorsqu'ils cheminaient isolément, ou en trop petit nombre pour imposer aux brigands; car à cette époque, l'habit de pélerin était censé inviolable, bien que ce principe reçût de fréquentes atteintes. Beaucoup de ces pélerins appartenaient à la classe indigente, ou n'avaient pas des moyens suffisans pour faire, sans assistance, une si longue route; d'autres tombaient malades et ne pouvaient pas continuer leur voyage. Or donc, dit la chronique de Savoie, il arriva que le comte Amédée étant dans son pays de Savoie, alla trouver son frère Aimon, qui depuis une année était malade. A cet effet il fit venir tous les médecins les plus fameux pour rendre la santé à son frère qu'il chérissait. Mais hélas! malgré la science des médecins, physiciens, alchimistes et mathématiciens, le bon seigneur Aimon ne guérissait pas, des années s'écoulèrent encore sans qu'il pût sortir de son lit. Le comte Aimon voyant bien qu'il ne pouvait recouvrer la santé, dit un jour à son frère le

comte Amédée et à son frère Pierre de Savoie : « Je vous prie, mes chers frères, indiquez-moi un endroit où je pourrais finir mes jours en paix et tranquillité, car ici le bruit du monde et des armes me tourmente fort. » « Ecoutez, cher frère, dit le seigneur Pierre, j'ai fait bâtir un beau château en Chablais, sur le lac, il s'appelle Chillon; il est situé en un lieu solitaire comme vous le désirez; on y respire un bon air, il est fort et peut résister à tout ennemi, il m'est d'avis que vous alliez y demeurer et que vous y soyez le seigneur du pays. » Ainsi fut-il; on transporta le comte Aimon au dit château où il resta quelque temps. De là il pouvait voir les pauvres pélerins qui venaient de pays lointains et qui allaient ou revenaient de Rome. Il leur faisait distribuer à boire et à manger, ainsi que de l'argent pour continuer leur voyage. Mais comme il n'y avait point de logis pour eux dans les environs, il fit bâtir une belle chapelle hors de la porte de Villeneuve, et à côté un hospice où les pauvres pélerins pussent se fortifier, se restaurer et se guérir. Des prêtres furent préposés au service de la chapelle, et des serviteurs eurent la mission de soigner les malades dans l'hospice. A peine ces constructions étaient-elles terminées, que le comte Aimon sentit que sa fin approchait; il se fit transporter de Chillon sur un rocher du Val d'Illier, entre St Maurice et Monthey, où se trouvait une belle petite église, et il y mourut. Lorsque le comte Amédée et le seigneur Pierre apprirent la mort de leur frère chéri, ils en eurent un si grand chagrin que pendant long-temps ils ne voulurent ni boire ni manger.

Le testament d'Aimon était conçu à-peu-près en ces termes : Au nom de la très-sainte Trinité, amen. Ce qui se fait dans ces temps doit être confié à la langue, aux témoins et au témoignage des écritures si l'on ne veut pas que ces choses soient détruites par le temps. Ainsi nous faisons savoir à tous présens et à venir, que nous Aimon de Savoie, etc., avons fondé et bâti une maison de Dieu dans la juridiction de Villeneuve dans l'évêché de Lausanne, en l'honneur de la très-sainte vierge Marie et de tous les saints, pour la consolation de tous les pauvres, pélerins et malades. Nous dotons la dite maison de champs, de droits divers et priviléges pour le salut de l'âme de notre dit père, l'illustre comte Thomas et de notre honorée et illustre mère, pour la consolation de notre âme et de celle de nos frères, etc..... Nous donnons de la même manière le moulin de St Maurice d'Agaune, la dîme que nous avons en Bagne, celle de Foulli, d'Aigle, etc., et de plus les vignes et champs que nous avons achetés de la maison d'Abondance. Et tout ce que nous possédons à Yvorgne, soit prés, champs ou îles qui sont sous le dit Ivorgne; puis l'alpe Airnan, que nous avons achetée du sir Guido d'Aigle, ainsi que tout ce que Jacque d'Aigle possède sur la dite alpe que Guido et Jacque ont reçu de nous en fief; ensuite notre forêt et nos terres en Chambons et tout ce qui dépend au dit lieu de notre souveraineté; idem notre pré que nous avons défriché à l'embouchure du Rhône, etc. etc... Tout ceci nous l'avons juré sur les saints évangiles pour nous et nos successeurs, ainsi que nous Amédée de Savoie marquis d'Italie, pour le salut de notre âme, nous confirmons tout ce qui a été dit ci-dessus, et jurons sur les évangiles de maintenir ce que notre frère Aimon a juré, pour nous et nos descendans, ce que nous attestons par notre seing ci-joint. Nous Marguerite, comtesse de Savoie et marquise d'Italie, nous accordons tout ce que notre frère chéri Aimon a octroyé et fondé pour l'amour de Dieu, par cet acte; ce que nous confirmons par notre seing. »

Au bas de cet acte signé le 7 juillet 1236, sont apposées les signatures d'une multitude de témoins, parmi lesquelles on remarque celles de Guillaume, évêque de Valence; Boniface, évêque de Bellay; Pierre, prince d'Aosta; Hermin, archevêque de Tarentaise; les abbés de St Maurice et Hautecrest, etc. Par cette pieuse fondation, une multitude de voyageurs pauvres ou malades furent secourus et assistés, que ce fussent des passans ou de ceux que leurs infirmités empêchaient de continuer leur route. Des traditions affirment que souvent dans une journée on distribuait dans l'hospice de Villeneuve, jusqu'à 600 livres de pain, et qu'on y nourrissait jusqu'à 365 pauvres; il y avait aussi quelquefois jusqu'à cent malades à la fois. Un père recteur avait sous ses ordres huit à dix frères, dont quelques-uns connaissaient la médecine, pour soigner les malades et servir les voyageurs. Aimon fut enseveli dans la chapelle de l'hospice l'an 1242; ce fut, dit-on, une cérémonie touchante à laquelle assistèrent une multitude de pauvres qui avaient joui de ses bienfaits, et qui accompagnèrent sa dépouille mortelle de leurs prières et de leurs bénédictions. Après la mort d'Aimon la maison de Savoie continua de protéger l'hospice de Villeneuve, et augmenta ses revenus par des donations importantes. Les noms de plusieurs donateurs de la maison de Savoie se sont conservés : tels que ceux de Boniface de Savoie, de l'évêque de Kanterbury, de Pierre de Savoie, Béatrix de Savoie, comtesse de Provence, Sibylle de Beaujeu et autres. La noblesse des environs ne se montra pas moins généreuse, ce qui, joint au privilége qu'avait l'hospice d'hériter de tout ce qu'avaient avec eux les voyageurs qui mouraient dans son enceinte, contribua à le faire prospérer. Parmi les voyageurs qui portaient l'habit de pélerin, souvent dans le but d'accomplir un vœu, se trouvaient quelquefois des personnages

d'un rang où l'indigence ne se rencontre guère, mais qui mortels comme d'autres, laissaient leurs ossemens et leurs dépouilles à Villeneuve. Après la conquête du pays de Vaud par les Bernois, cette institution bienfaisante n'éprouva aucun changement essentiel; depuis la réformation seulement sa direction fut confiée à un hospitalier séculier. Quoique les pélerins qui passaient par Villeneuve devinssent de plus en plus rares depuis cette époque, l'hospice ne continua pas moins à subsister en faveur des pauvres de l'endroit et des environs, ainsi que de tous les voyageurs qui voulaient profiter de l'asile qu'il leur offrait. Aussi les communes des environs contribuèrent-elles à la conservation d'un établissement qui était toujours d'une grande utilité. Mais de nos jours, les pélerins ne prennent plus cette route et on a trouvé d'autres moyens pour secourir le peu de voyageurs qui y passent. Le grand conseil du canton de Vaud a décrété dans ces derniers temps que les biens de l'hospice de Villeneuve seraient affectés à l'entretien de l'hospice cantonal.

SOUVENIRS
D'UN VOYAGE A GLARIS
PAR LE MUOTATHAL.

(Suite et fin.)

Nous arrivâmes enfin sur un plateau où notre marche devint moins fatiguante. Pour suivre l'allure de nos aimables guides, nous avions les jambes dans un assez mauvais état; nous sentîmes le besoin de nous reposer. Après nous avoir indiqué notre chemin et un châlet que nous devions bientôt rencontrer, les jeunes filles nous quittèrent aussi joyeusement que lorsqu'elles nous avaient abordés, et elles suivirent un sentier sur la gauche. Quant à nous, après une halte raisonnable, nous nous remîmes en route. Nous traversâmes des pâturages en pente douce, mais très-marécageux; toutefois de grands fragmens d'ardoises qui formaient tantôt un pavé, tantôt des degrés, nous préservèrent complètement du contact des eaux bourbeuses. Cependant le châlet que nous devions rencontrer au bout d'un quart d'heure, ne paraissait pas; nous étions presque tentés de croire que nos guides féminins nous avaient joué un tour d'espiégle; ce ne fut qu'après avoir marché plus d'une heure, que nous découvrîmes un châlet, par le toit duquel s'échappait une épaisse fumée, ce qui était de bon augure pour nous; car nous étions dès lors assurés qu'il était habité; ce qui n'est pas toujours le cas des gîtes de cette nature. En entrant nous aperçûmes un homme d'une soixantaine d'années, occupé autour d'une chaudière fumante. Aussitôt qu'il nous eut vus, il vint à nous, nous tendit la main et nous souhaita la bien-venue avec tant de bonhomie et de cordialité, que la mauvaise humeur que nous avaient inspirée la fatigue et la longueur de la route, se dissipa sur le champ. Il nous apporta avec empressement du lait, de la crême, du seré et du fromage; puis pendant que notre appétit s'apaisait, il nous fit mille questions sur les événemens du jour, au sujet desquels il était dans une complète ignorance; car il nous demanda, en propres termes, ce qu'était devenu le fameux Napoléon Bonaparte, ne sachant pas même qu'il avait déjà un troisième successeur. En le quittant, nous eûmes beaucoup de peine à faire accepter quelque chose à ce brave homme; et ce n'est qu'avec une expression de chagrin qu'il accepta enfin notre offrande.

En peu de temps nous arrivâmes au dessus du col du Pragel, où il n'y a absolument rien de remarquable; mais un peu plus bas, sur l'autre versant, nous eûmes la vue des montagnes de Glaris, et de la vallée de Klœn. En continuant de descendre, nous rencontrâmes un groupe de châlets ombragés par de superbes érables, et entourés d'une pelouse verdoyante; mais ils étaient déserts. Sur notre droite était un torrent traversé par un pont construit avec quelques sapins couchés d'une rive à l'autre. Ici nous regrettâmes l'absence de notre guide; car le sentier se bifurquait, et nous ne savions quelle direction prendre. Après avoir délibéré un instant et nous être rappelé tout ce que nous savions sur la topographie du pays, nous suivîmes le sentier de la rive droite. En passant ce pont, qui nous parut cependant plutôt fait pour des chèvres que pour des gens, nous fûmes surpris de trouver si près du col un torrent aussi considérable; mais nous fûmes encore plus surpris de voir que notre sentier, en tournant sur la droite, nous conduisait toujours plus haut et que bientôt nous en perdîmes les traces parmi des broussailles composées de saules de montagnes. Nous nous opiniâtrâmes cependant à passer outre, car ces saules n'étaient point un obstacle bien sérieux à notre marche, et nous espérions qu'au delà nous trouverions sans doute des pâturages qui nous feraient retrouver le bon chemin dans le cas où nous serions égarés. Je marchai en avant, et il me semblait qu'entre les branches je commençais à voir la clarté bleuâtre du ciel, en supposant que le ciel fût sous nos pieds, ce qui me paraissait assez drôle. J'écartai encore quelques branches et tout-à-coup je me trouvai au bord d'une paroi de rochers d'environ douze cents pieds

de profondeur, et qui plongeait dans un petit lac d'une teinte bleue foncée. A ce spectacle je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête; mon compagnon, qui arriva aussitôt, resta là ainsi que moi, la bouche béante et comme pétrifié; ce que nous avions pris pour le ciel était la neige et la glace de l'énorme Glærnisch, qui nous paraissait rapproché au point de pouvoir le toucher avec la main; mais la vallée qui nous séparait de cette montagne, quoique très-étroite, avait douze à quinze cents pieds de profondeur, détruisait désagréablement cette illusion, et nous causa presque des vertiges. Aussi l'envie ne nous prit point de continuer notre route



dans cette direction; nous retournâmes en silence sur nos pas, nous repassâmes le pont aux chèvres, et nous prîmes le sentier qui conduisait à côté des châlets; mais nous avions perdu une heure de temps, qu'il nous fallût chercher à regagner en accélérant notre marche; ce qui ne nous causa pas trop de fatigue, car le sentier traversait, sur une pente douce, de beaux pâturages jusqu'à Seruti, dans la vallée de Klœn. On donne ce nom à quelques maisons et à un beau pâturage situé à l'extrémité d'un joli lac. Devant une de ces maisons nous reconnûmes notre guide, qui fumait tranquillement sa pipe, sans paraître s'embarrasser de ce que nous étions devenus. Il nous avait devancés pendant que nous étions engagés parmi les buissons de saules. Ayant appris en arrivant dans ce lieu, que nous n'avions pas encore passé, il résolut de nous attendre sans trop se mettre en peine de notre sort. Il nous assura que cette maison était une très-bonne auberge, ce qui nous engagea à y entrer pour un peu nous y restaurer. Nous fûmes reçus par une jeune femme à qui nous demandâmes du café au lait. Sans nous avoir fait trop attendre, elle nous apporta une énorme cafetière d'une contenance telle qu'elle aurait pu rassasier douze personnes; elle était cependant tout-à-fait remplie, mais d'une eau roussie. Nous bûmes le lait qui nous fut offert, mais sans toucher à cette eau baptisée du nom de café; et nous nous hâtâmes de nous remettre en route; car il nous restait trois lieues à faire avant d'atteindre Glaris, et il était déjà cinq heures du soir. Pour surcroît d'agrément, on nous dit que le lac de Klœn avait tellement débordé, qu'il était impossible de passer outre. Nous prîmes cela pour un conte d'aubergiste qui désirait nous retenir, et nous continuâmes notre chemin d'un pas accéléré; en moins d'un quart d'heure nous nous trouvâmes près du lac qui effectivement débordait de tous les côtés et ne laissait apercevoir aucune trace de chemin. Une pente boisée et très-rapide, semblait nous interdire la possibilité d'avancer. Mais comme aucun de nous, sauf peut-être notre guide, ne se souciait de retourner sur ses pas, nous commençâmes isolément à escalader le pied de la montagne en nous accrochant aux racines et aux branches des arbres. La vallée de Klœn (Klœnthal) est très-intéressante; le lac de Klœn qui en occupe la plus grande partie, a une lieue de longueur sur une demi-lieue de largeur. Ses rives, à l'exception de celle du nord où nous marchions, sont couvertes de belles prairies parsemées de cabanes et de bouquets d'érables. Au sud on voit l'énorme Glärnisch élever sa cime neigée jusque dans les nues; le lac sépare sa base de celle du sauvage Wiggis dont les flancs nus et escarpés s'élèvent au nord. La Klœn, qui descend du Pragel, se jette dans le lac et en ressort sous le nom de Löntsch. Sur l'autre rive, au pied du Glärnisch et près d'une cascade, on a élevé un monument à la mémoire de Salomon Gessner; mais comme nous n'avons pas pu aller le visiter, nous n'avons rien à en dire.

Après bien des peines nous arrivâmes sans accidens à l'autre extrémité du lac où l'on commence de suite à descendre dans la vallée de Glaris. Lorsque les Russes arrivèrent en ce lieu ils y rencontrèrent les Français qui voulaient leur fermer le passage, et dont un corps avait même escaladé le Wiggis pour les tourner; mais les Russes, tout exténués qu'ils fussent, ne voulurent point se laisser traquer et affamer dans cette vallée; ils forcèrent le passage après un combat acharné où ils firent huit cents prisonniers. La Löntsch se précipite avec un bruit effrayant dans une gorge profonde que le chemin suit jusque dans la vallée de Glaris à deux lieues de distance. Cet endroit devint fatal à un grand nombre de Russes; l'obscurité leur empêchant d'apercevoir les détours du chemin, ils continuaient d'avancer, et les soldats tombaient les uns après les autres dans le torrent, sans que leurs cris pussent être entendus de leurs camarades au milieu du bruit des eaux et de la marche des soldats. Des bêtes de somme chargées de munitions et d'argent y tombèrent aussi, et long-

temps après on trouvait encore de temps à autre des écus dans le lit du torrent. La nuit approchait rapidement, et n'ayant nulle envie d'être exposés à la même destinée que les Russes, nous nous hâtâmes de pénétrer dans la vallée. Après avoir traversé le joli petit village de Riederen, nous arrivâmes à Glaris entre neuf et dix heures du soir, la marche que nous avions faite était de douze fortes lieues sans compter une heure de détour. On nous avait indiqué pour gîte l'Aigle d'or; mais il faisait nuit et nous avions beaucoup de peine à reconnaître les animaux qui servaient d'enseignes aux différentes auberges. Enfin nous crûmes distinguer sur une de ces enseignes un oiseau, quoiqu'il ne nous parût point doré, ce que nous attribuâmes à l'obscurité, et nous entrâmes dans le bâtiment. Un bon souper et de bons lits nous eurent bientôt fait oublier les fatigues de notre journée.

Nous profitâmes de la belle matinée du lendemain pour visiter Glaris et ses environs; mais ce ne fut qu'en sortant de l'auberge que nous remarquâmes que ce que nous avions pris la veille pour un aigle doré, n'était autre qu'un corbeau; toutefois nous n'eûmes pas à nous plaindre de la méprise. Glaris est un beau bourg, quoique l'on y rencontre beaucoup de maisons vieilles et sombres; il renferme un grand nombre de bâtimens modernes, dont plusieurs sont d'une belle construction, particulièrement le vaste bâtiment d'école des protestans. L'église paroissiale est un vieil édifice gothique, qui sert aux deux confessions. Un grand nombre de maisons portent la date de leur construction et attestent leur antiquité, beaucoup aussi sont ornées de peintures à fresque. En passant dans de certains endroits notre odorat était affecté d'une odeur particulière et pénétrante, qui nous indiquait que dans le voisinage il y avait des moulins où l'on fabriquait le fameux schabziger. Glaris est à 1490 pieds au-dessus de la mer; cependant il existe encore des vignes à plus de deux cents pieds au-dessus du bourg. On y compte 413 maisons et plus de 4000 habitans, huit fabriques d'indiennes, une filature de coton et une fabrique de drap. En général, il règne dans ce bourg une activité industrielle d'autant plus frappante qu'elle contraste avec l'aspect du canton de Schwitz, que nous venions de quitter.

La situation de Glaris est vraiment extraordinaire, à cause des hautes montagnes qui resserrent tellement la vallée en cet endroit, que le soleil peut à peine y pénétrer pendant quelques heures en hiver pour répandre une teinte mélancolique sur ce site. En voyant ces énormes parois de rochers s'élever des deux côtés de la vallée, il semblerait que Glaris devrait être détruit depuis long-temps. Il est vrai que l'on y a entendu de bien près le bruit des avalanches, que de terribles éboulemens ont laissé des traces hideuses tout près du bourg; que la Linth et la Löntsch ont dévasté les environs; mais les tempêtes et les élémens ont toujours épargné le bourg même. Ce sont les avalanches que Glaris a le moins à redouter, attendu que les parois du Vorder-Glärnisch qui le dominent sont tellement escarpées, que la neige ne peut pas y séjourner. Il en est autrement des éboulemens de rochers. En 1593, un éboulement, causé par un tremblement de terre, vint s'arrêter tout près du bourg au nord. Après deux siècles il étale encore son affreuse stérilité; à peine si quelques sapins ont pu y prendre racine. L'endroit d'où ces débris sont descendus se distingue encore parfaitement sur la face du Glärnisch, à la hauteur de quelques mille pieds : c'est une tache grisâtre que l'on croirait pouvoir cacher sous son chapeau, et qui cependant a couvert bien des milliers de toises de terrain.

Après avoir parcouru Glaris et ses beaux environs, nous profitâmes de la soirée pour nous transporter jusqu'à Næfels. En moins d'une heure de chemin, nous atteignîmes Nettstall qui est un grand village, bien bâti, grâce à l'industrie de ses habitans qui dans ces derniers temps ont fait un noble usage de leur fortune pour l'amélioration des écoles. On y compte 350 maisons; 3 moulins, 3 papeteries et plusieurs maisons de commerce. Les deux confessions y ont chacune leur église. Ce village est bien autrement exposé aux avalanches que Glaris; car le Wiggis, qui élève au-dessus de cet endroit ses flancs déchirés, est un fort mauvais voisin; tous les printemps il envoie une avalanche du côté de Nettstall; ordinairement ce sont de celles que l'on appelle poudreuses (*Staublauinen.*) Mais celle de 1817 fut particulièrement formidable : elle descendit du Schien, sommité la plus élevée du Wiggis de ce côté; quoique cette masse eût une demi-lieue de largeur, ce fut plutôt par la pression de l'air qu'elle occasionna, que par l'effet de son poids, qu'elle fit tant de dégâts. Elle renversa d'abord une forêt située au pied de la montagne; puis l'ouragan qu'elle produisit enleva les toitures d'un grand nombre de maisons, fit voler en éclats presque toutes les fenêtres donnant du même côté, des bâtimens en bois, soit écuries, soit remises, furent renversés ou tournèrent comme des devidoirs, une centaine d'arbres fruitiers furent déracinés et lancés au loin, un homme qui passait par là fut aussi enlevé avec son cheval et son traineau. L'église nouvellement bâtie fut aussi fortement endommagée; mais heureusement personne ne perdit la vie, excepté un petit enfant, qui fut tué à côté de sa mère par une pièce de bois qui entra par une fenêtre ; la mère eut un bras fracassé.

A Næfels, nous descendîmes à l'auberge du

Cerf, tenu par le trésorier de l'endroit. Le lendemain, malgré un temps assez mauvais, nous allâmes visiter, sous la conduite de notre hôte obligeant, quelques-unes des onze pierres qui désignent autant d'attaques et de combats qui signalèrent la mémorable bataille de Næfels, en 1388, où les Glaronois défirent complètement les Autrichiens. Næfels est un grand bourg de 300 maisons; en grande partie couvertes en bardeaux chargés de pierres. En général, cet endroit a une physionomie plus antique qu'aucun autre village du pays. Sur plusieurs maisons on voit des peintures à fresque représentant des figures de saints. Cependant les habitans de Næfels, qui sont catholiques, viennent aussi d'imiter leurs concitoyens protestans; l'industrie fait de rapides progrès parmi eux, deux fabriques d'indiennes et deux filatures à mécanique y ont été établies depuis peu. Le sol qui forme le terre-plein de la vallée est très-fertile et produit particulièrement des plantes légumineuses. Næfels possède une belle église et de plus un couvent de capucins situé sur une colline dans une situation agréable, sur l'emplacement d'un château que les gens du pays détruisirent en 1351. L'aspect des montagnes vues de cet endroit, forme un tableau très-imposant. Derrière le bourg s'élève le Wiggis, dont les parois de rochers, menaçans et abruptes, offrent à l'œil, mais seulement çà et là, quelques places couvertes de verdure. Cette montagne qui de tous les côtés est d'un aspect remarquable et assez sauvage, est cependant d'un accès assez facile; ses plus hautes sommités s'élèvent à 7000 pieds au-dessus de la mer. On dit que l'on y jouit d'une vue d'une immense étendue. Parmi ses rochers sont deux petits lacs profondément encaissés, le Niedersee et l'Obersee, dont l'écoulement n'est d'abord point visible, mais qui paraissent sous la forme de belles cascades derrière Næfels; l'un le Rautibach qui descend en ondes écumantes, est dans les temps ordinaires d'un aspect fort pittoresque, mais c'est alors à la fonte des neiges ou après des pluies d'orage une rivière qui se précipite d'une montagne et qui plus d'une fois a mis le bourg en grand danger. Cette contrée fut aussi le théâtre de combats meurtriers entre les Français et les Russes; ces derniers n'ayant pu se faire jour de ce côté, furent obligés de se retirer à Coire par la vallée de Sernft.

Nous passâmes par Oberurnen, village de la paroisse de Næfels, où l'on voit les traces des éboulemens qui en 1762 et 1764 faillirent le détruire: puis par Niederurnen, village protestant au pied du Rothenberg. Un coteau voisin, couvert de vignes, portait autrefois le château d'Oberwindegg, détruit par les Glaronois en 1386. Niederurnen s'embellit toutes les années; ses habitans sont très-industrieux et vivent dans l'aisance; il s'y trouve des tanneries florissantes, des fabriques de chapeaux de paille, de rubans, de savon. Les bains de cet endroit étaient très-fréquentés autrefois.

Une pluie fine, chassée par un vent froid, mit fin à nos observations, et jugeant que nous n'avions rien de mieux à faire que d'aller chercher un abri, nous hâtâmes le pas sans nous arrêter à examiner le paysage des rives de la Linth, que nous aperçûmes à peine; nous prîmes le chemin de Wesen, à l'extrémité du lac de Wallenstadt, où nous arrivâmes sans accidens.

PAYSAGE DU CANTON DE ZUG.

Le canton de Zug qui, en étendue, est le plus petit état de la Suisse, est éminemment pittoresque d'une de ses extrémités à l'autre. Il n'offre point, il est vrai, de ces sites grandioses tels qu'on en rencontre dans les vallées des Alpes; mais on rencontre partout un paysage frais et gracieux, un terrain fertile, de magnifiques vergers, de jolies maisons ombragées par des noyers et des châtaigniers. Une multitude de chemins et de sentiers serpentent sous des arbres touffus, ou entre des treilles; partout un chemin sous un ombrage des plus agréables où l'on entend le murmure d'un ruisseau ou d'une petite cascade; de temps à autre une petite chapelle aux blanches murailles vient se découper sur cette constante verdure; le bruit d'un torrent que traverse un pont rustique vient interrompre le silence en se frayant un passage entre les rochers qui obstruent son lit bordé par des hêtres élancés dont les rameaux se penchent sur ses ondes et forment une voûte impénétrable aux rayons du soleil. Mais la vue n'est pas toujours aussi restreinte: le rideau de verdure s'écarte quelquefois pour laisser apercevoir la surface tranquille du lac de Zug qui répète l'image de ces paysages, ou les belles montagnes qui l'encadrent au midi.

ANECDOTE.

Un paysan se rendit un jour à St Gall pour y acheter une vache. Bientôt il crut en avoir une qui réunissait toutes les qualités requises; après l'avoir examinée et tâtée en tout sens, il demanda au propriétaire, qui était un malin Appenzellois, si cette vache donnait beaucoup de lait? Si tu veux avoir beaucoup de lait, répondit le propriétaire, il te faut l'acheter. L'amateur comprit par ces mots

que la bête donnait beaucoup de lait, et comme c'était son affaire, il se hâta de conclure le marché. Quelques jours après ayant rencontré celui qui lui avait vendu la vache, il se mit dans une violente colère et lui dit : « la vache que tu m'as vendue n'est point du tout ce que tu m'as dit, car elle ne donne presque pas de lait. » « Tu t'es mépris sur le sens de mes paroles, répliqua celui-ci avec sang-froid » ; je t'ai positivement dit que si tu voulais avoir beaucoup de lait, il te fallait l'acheter.

ALOIS REDING

ET LES SCHWIZOIS.

(*Suite et fin.*)

Des serviteurs de Dieu, non pas tels que les fanatiques Styger et Marianus, mais des hommes vénérables et éclairés, des hommes sincèrement dévoués à leur patrie et à leurs devoirs, parlèrent avec chaleur pour le parti modéré; leurs paroles conciliantes, quoique plusieurs fois interrompues par le tumulte, finirent par être écoutées et la capitulation fut acceptée par une immense majorité. Les troupes françaises se retirèrent aussitôt des frontières du canton, mais sans rancune, car elles étaient pleines d'admiration pour l'héroïsme de ce peuple de bergers. Schauenbourg même, qui d'abord avait parlé de lui avec tant de mépris, ne put lui refuser hautement son tribut d'estime, et il devint l'ami personnel de Reding, du général des soldats pâtres, qu'ils n'avait jamais pu vaincre.

Dans cette campagne de cinq jours, les Français, d'après leur propre aveu, eurent 2754 hommes de tués, le nombre des blessés était très-considérable, mais il est resté inconnu. Les Suisses eurent 236 tués et 195 blessés. Cette disproportion entre les morts et les blessés est une preuve de l'acharnement avec lequel les hommes des petits cantons combattirent; ils ne faisaient aucun quartier et n'en voulaient point recevoir; les blessés et les mourans se défendirent jusqu'au dernier soupir, tous préférèrent la mort à la perspective de devenir prisonniers des Français. Parmi les morts et les blessés, sur lesquels il existe des rapports authentiques, l'ancien canton de Schwiz compta 92 morts et 89 blessés, et la partie sujette 80 morts et 44 blessés. Il y eut 6 morts et 7 blessés d'Uri; de Glaris 28 morts et 30 blessés; de Zug 30 morts et 25 blessés. Parmi les morts du canton de Schwiz il se trouva 26 pères de familles et seulement 9 parmi les blessés.

Aucun monument n'éternise la défense glorieuse des Waldstetten en 1798; mais leur souvenir ne périra point tant que celui de Tell et de Morgarten existera.

Après la paix, Reding ne cessa point d'être utile à sa patrie. En 1801, il fut élu premier landammann de la république helvétique; mais constamment entravé dans sa marche par la politique insidieuse de la France, il se rendit à Paris pour sonder les intentions du premier consul. Persuadé que la Suisse ne pouvait être heureuse et indépendante sous un gouvernement imposé par l'étranger, il prit une part active au soulèvement qui eut lieu en 1802 et qui amena la chute du gouvernement helvétique. Après avoir été quelque temps détenu dans la forteresse d'Arbourg, il fut élu landammann de son canton en 1803, ainsi que l'année suivante; il le fut également en 1809 et 1810. En 1814 il était un des membres de la députation que la Suisse envoya à Louis XVIII à son avènement au trône de France. A cet occasion le monarque lui conféra le titre de comte pour lui et ses descendans. Aloys Reding mourut en 1817 d'une fluxion de poitrine. Tous les Suisses regrettèrent en lui un patriote sincère et désintéressé. Sa vie privée fut sans tache; dans le commerce de la vie, Reding montra toujours un caractère affable et bienveillant et une probité sévère dans toutes ses actions. Il réunissait la simplicité d'un enfant des Alpes à la civilité et à l'urbanité d'un homme du monde.

PRIVILÉGES DE L'ÉVÊQUE

et du clergé de Lausanne au 12me siècle.

1. Toutes les fois que le seigneur évêque dit la messe au grand autel, le chapelain, les diacres, sous-diacres et marguilliers qui l'auront suivi, mangeront ce jour-là à sa table.

2. Le second dimanche après Pâques, le seigneur évêque donnera un repas aux chanoines et à tout le clergé qui auront assisté au chœur, et aux domestiques des dits chanoines et prêtres.

3. Les offrandes apportées à l'évêque dans les dédicaces qu'il fait, tant dans son diocèse qu'en d'autres lieux auquels il officie, appartiennent aux chanoines qui l'ont accompagné à cheval, excepté la cire et les chandelles qui lui appartiennent; le blé et le pain, qui sont aux marguilliers; les œufs, le fromage et la nappe, qui sont aux gardes.

4. Les offrandes faites à l'évêque après son sacre, lorsqu'il entre en possession de l'évêché par sa première messe, appartiennent aux chanoines.

5. Les valets et domestiques des chanoines ne peuvent être punis ou molestés que par leur maître, quelque grand et énorme que puisse être le crime qu'ils ont commis.

6. La famille d'un capitulaire, qui retire sa

prébende, ne reconnaîtra, en cas de délit, d'autre juridiction que celle du chapitre.

7. Un tiers des amendes provenant des ressortissans du diocèse, arrêtés pour vol en cette ville appartiennent au prévôt, et les deux autres tiers au chapitre.

8. Le prévôt sera présent à tous les duels ordonnés par jugement de Dieu; les voleurs seront jugés en plein chapitre : la moitié de l'amende que paie celui qui est vaincu dans un combat singulier, ordonné par les juges, appartient au prévôt.

9. Dans la cathédrale, il n'y aura que trente chanoines : savoir dix prêtres, dix diacres, et dix sous-diacres. A la mort d'un chanoine, chaque chanoine prêtre dira trois messes pour le défunt; les autres liront le psautier. Chacun des trente premiers jours après son décès, il sera dit une messe conventuelle à l'autel de St Jean; et s'il est enseveli dans le cloître, il y aura chaque jour, le mois durant, une procession sur sa tombe.

10. Personne ne peut être gagé en la maison d'un chanoine ou d'un chevalier, excepté le maître même de la maison.

11. Il est établi que, quand l'évêque va pour le bien commun à la cour de l'Empereur, deux bourgeois, où même quatre, doivent l'accompagner pour payer toutes les dépenses, qui seront supportées par les bourgeois de Lausanne, d'Avenches, de Curtilles et de Bulloz.

12. Si l'évêque achète une terre, ou garde une possession en nantissement d'hypothèques, et qu'il manque d'argent, les habitans du Bourg lui doivent des aides par le droit; mais non ceux de la cité.

Ont fait cette reconnaissance, Ardutius, évêque de Genève, et le prévôt de Lausanne, qui a été 80 ans en charge, et ensuite G. Carbo, P. Bovo, W. d'Orsonnes. Ardutius, en présence de l'évêque Amédée; et G. Carbo en présence de l'évêque Landeric.

13. Si quelque chanoine refuse de payer ce qu'il doit au chapitre, à l'échéance du terme, ou qu'il injurie le chapitre, les autres chanoines ne doivent plus communiquer avec lui dans le chœur, après toutefois l'avoir averti de son devoir : on fera la même chose à l'évêque en pareil cas; huit jours après leurs refus, on peut retenir leur prébende, et ils seront recherchables jusqu'à pleine satisfaction.

LA GENTIANE.

Il est peu de plantes en Suisse qui méritent autant que la gentiane d'attirer notre attention. Elle forme une grande famille qui compte une centaine d'espèces dont un grand nombre croissent dans toutes les régions moyennes des Alpes. Il y a autant de diversité dans la grandeur des espèces que de variété dans les nuances de cette belle plante. Ceux qui ont visité les hauts pâturages des Alpes et du Jura auront sans doute remarqué une jolie fleur, d'un beau bleu foncé, dont la tige s'élève à peine de un à deux pouces au dessus du sol : c'est une gentiane. Dans les régions un peu plus basses, sur les pâturages secs et pierreux vous rencontrerez une plante qui à côté de cette petite gentiane est un géant, car elle a jusqu'à trois pieds de hauteur. Sa tige est droite et cylindrique, ses feuilles larges et ovales, lisses et unies, nerveuses, sans pédoncule; ses fleurs sont nombreuses, jaunes, disposées par faisceaux autour de la tige dans les aisselles supérieures; leur corolle étalée en roue est profondément découpée en cinq à huit tégumens; cette plante que vous remarquerez de loin dans les prairies, parce que non seulement le bétail ne la broute pas mais qu'il l'évite, est la gentiane jaune, ou grande gentiane. On la trouve beaucoup plus fréquemment dans les montagnes calcaires que dans les sols granitiques, aussi croît-elle en abondance sur le Jura où on la trouve quelquefois à trois ou quatre cents pieds au-dessus de la plaine. Mais ce n'est point la beauté et l'élégance de leurs fleurs, ou la variété et la richesse de leurs couleurs qui ont valu aux gentianes leurs grande célébrité, c'est la partie que nous ne voyons pas, la racine qui déjà, dans l'antiquité, était d'un grand usage dans la médecine, propriété qu'elle a conservée de nos jours, particulièrement celle de la gentiane jaune.

Pline attribue la découverte de cette plante ou de ses propriétés médicales à Gentias, roi d'Illyrie dont elle conserva le nom; il n'y a dans ce fait rien d'impossible; cependant il perd beaucoup de sa probabilité lorsque l'on sait que le roi Gentias n'était rien moins qu'un de ces princes bergers qui comptaient parmi leurs occupations utiles la recherche des simples et leur application au soulagement de leurs sujets. Gentias, en effet, le meurtrier de son propre frère, était indigne d'occuper un trône; son incapacité et ses vices amenèrent enfin la ruine de sa famille et de son royaume, pendant que lui même faisait son entrée à Rome traîné à la suite du char de triomphe du vainqueur.

Quoi qu'il en soit, la racine forte, épaisse et jaunâtre de la gentiane jaune passait avant la découverte du quinquina pour un des remèdes les plus puissans que l'on pût employer dans le traitement des fièvres intermittentes, et nul médicament indigène n'est plus éminemment amer et tonique, nul autre n'approche autant par ses qualités du quinquina et n'est plus propre après cette écorce à combattre la débilité relative des voies digestives. Cette racine est d'une saveur extrêmement amère dont le goût reste longtemps affecté : on l'administre en décoction, en teinture, en poudre ou en extraits. Les longues racines de plusieurs espèces de gentianes, coupées par morceaux et macérées dans l'eau, ne tardent pas à fermenter, et donnent par la distillation une liqueur alcoolique très-forte et



limpide dont l'usage est fréquent dans quelques endroits de la Suisse, particulièrement dans le canton de Berne. Mais cette eau-de-vie conserve toujours une partie de l'amertume de la plante et laisse à la gorge une impression désagréable. Dans la vallée d'Oberhasli, cette racine se vendait autrefois dix à douze batz, la livre ; maintenant ce prix s'est triplé depuis qu'elle est devenue plus rare et que c'est au péril de la vie que l'on va la chercher dans des lieux presque inaccessibles ; la liqueur même que les gens du pays boivent par goût se vend 20 à 25 batz le pot. Près du glacier du Rhône il y avait autrefois un établissement formé par des distillateurs de gentiane du Vallais, lesquels pendant l'été de 1814, quoique cette substance fût déjà devenue rare, recueillirent encore 530 quintaux de racines dont le produit s'élève à 1100 pots de liqueurs. Mais du train dont ils y allaient, les racines finirent par disparaître et les distillateurs furent obligés de quitter la contrée.

LE ROI DE FRANCE

demande les Suisses pour compères.

Henri III, à l'invitation de son père François premier, demanda les Suisses et leurs alliés pour parains d'une fille qui venait de lui naître. Les gouvernemens suisses s'empressèrent de répondre à ce témoignagne d'estime et d'affection du roi de France en nommant une députation, autant pour représenter dignement la nation à la cour de France, que pour tenir sur les fonts de baptême la princesse. Les ambassadeurs nommés à cet effet étaient : André Schmid, de Zurich, banneret; Dietrich an der Halden, de Schwiz, chevalier et landammann ; Jérémie de Luternau, de Soleure; Nicolas am Feld, chevalier et landammann. On fit faire une médaille de la valeur de 300 couronnes (750 livres de Suisse) pour être offerte à la reine ; deux autres, chacune de 50 couronnes étaient destinées pour les deux maraines, Marguerite sœur du roi et Jeanne fille de Henri de Navarre. Les premiers jours de l'année 1548, les ambassadeurs se mirent en route pour Paris, chacun d'eux accompagné de trois domestiques et équipés de tout ce qui pouvait donner de l'éclat à leur mission. Sitôt qu'ils eurent dépassé les limites de la Suisse, ils voyagèrent aux frais du roi et furent partout reçus avec beaucoup d'honneurs. Ils furent accompagnés par un brillant cortège de Paris à Fontainebleau, où le roi et la reine les accueillirent de la manière la plus flatteuse. Trois jours après eut lieu le baptême ; la princesse fut portée à la chapelle par le député de Zurich et par celui de Schwiz en sortant. Le roi qui flattait les Suisses pour les disposer à renouveler leur alliance avec lui, combla leurs ambassadeurs de caresses et de riches présens, parmi lesquels figuraient pour chacun d'eux une chaîne en or de la valeur de 800 couronnes (2000 livres de Suisse.) Après une abscence de huit semaines ils rentrèrent dans leur patrie.

RODOLPHE DE WERDENBERG

ET LES HÉROINES D'APPENZELL.

(Suite et fin.)

Pendant ce temps un rude combat se livrait entre les Appenzellois et le principal corps des Autrichiens qui gravissait la montagne. Les premiers s'étaient mis en mesure de bien recevoir leur ennemi ; ils avaient abandonné les retranchemens qu'ils avaient élevés sur leur frontière, entre Altstetten et am Stoss, et s'étaient postés plus haut avec quelques-uns de leurs amis de Schwiz et de Glaris qui étaient venus à leur secours. Un corps de 400 hommes avait pris position dans la partie la plus élevée du chemin; plusieurs autres détachemens étaient cachés par les arbres et les plis du terrain, car alors cette localité était beaucoup plus boisée, plus entrecoupée et par conséquent d'un accès plus difficile qu'à présent. On avait ramassé et entassé, sur la hauteur, une grande quantité de pierres et de grosses pièces de bois dans le but de les rouler sur l'ennemi à son approche. Le duc d'Autriche avait cru garder secret son plan d'attaque, mais les habitans de la vallée qui sympathisaient plus avec les montagnards d'Appenzell qu'avec leurs seigneurs, l'avaient divulgué, et les Appenzellois avaient eu le temps de prendre des mesures de défense.

Altstetten est une petite ville à une lieue du Rhin, d'où sort un chemin rapide, qui conduit sur la hauteur d'am Stoss et de là à Glaris. Am Stoss, situé à environ 1800 pieds plus haut qu'Altstetten, n'en est cependant éloigné que d'une forte lieue. Le chemin actuel, creux et assez mauvais, l'est cependant beaucoup moins qu'autrefois. Le sol aux environs est coupé et accidenté, boisé en partie ou couvert de gazon; il forme presque toujours une pente rapide. C'est par ce chemin creux et sur cette pente gazonnée, que la pluie avait, comme nous l'avons dit, rendue encore plus glissante, que s'aventurait imprudemment l'armée autrichienne, se fiant sur le nombre de ses guerriers, dont le noyau était, comme de coutume, formé par une cavalerie pesamment armée, et conséquemment inhabile à combattre sur un pareil terrain. Deux cents archers qui formaient l'avant-garde, arrivèrent devant les retranchemens appenzellois, qui leur fermaient le passage. Comme ils les trouvèrent sans défenseurs, ils présumèrent que l'ennemi effrayé fuyait sans combattre. Ils parvinrent avec beaucoup de peine à y pratiquer une étroite ouverture pour donner passage à l'armée, qui pendant ce temps avait rejoint son avant-garde. L'armée réunie continua son ascension, mais toujours plus péniblement : à chaque instant les soldats glissaient et tombaient les uns sur les autres, ensorte qu'il y avait déjà passablement de désordre, lorsque tout-à-coup la montagne sembla se mouvoir avec un grand fracas. Une multitude de grosses pierres et de troncs d'arbres roulèrent sur les assaillans, rompirent leurs rangs et complétèrent la confusion. En même temps on aperçut 400 Appenzellois rangés en bataille sur la hauteur d'am Stoss; quelques autres détachemens se montrèrent sur les côtés. Il était trop tard pour reculer, les Autrichiens furent obligés de faire bonne contenance; ceux qui n'étaient pas éclopés, continuèrent à gravir la dernière rampe de la montagne en resserrant leurs rangs éclaircis. Cependant leurs archers voulurent en vain se servir de leurs arcs, la pluie les avait mis hors de service. Rodolphe de Werdenberg avait fait ôter aux Appenzellois leurs chaussures, afin qu'ils pussent combattre avec plus d'assurance sur le terrain glissant; lui-même avait donné l'exemple en se mettant nus pieds. Tout-à-coup la troupe entière s'élança en poussant de grands cris sur l'ennemi fatigué, frappant à grands coups d'épée, de hallebardes et de morgenstern. Les Autrichiens combattaient avec le courage du désespoir, non pour vaincre, mais pour défendre leur vie, car malgré leur nombre, ils sentaient que tout l'avantage du combat était du côté de leurs ennemis. Un Appenzellois, nommé Uly Rotach, qui avait été placé à l'écart près d'une étable, fut tout-à-coup enveloppé par douze Autrichiens : loin de fuir, il s'adossa à l'étable et fit face à l'ennemi; il se défendit long-temps avec un courage héroïque: déjà cinq des agresseurs étaient étendus à terre; les autres voyant qu'ils ne viendraient pas à bout de cet homme, mirent par derrière le feu à la hutte, et le vaillant Appenzellois périt, mais sans avoir été vaincu.

Pendant la chaleur du combat que les Autrichiens soutenaient avec beaucoup de peine, on vit tout-à-coup apparaître une nouvelle troupe portant des armes blanches, et qui en descendant la montagne, paraissait avoir l'intention de prendre à dos les Autrichiens. Ce n'était autre chose que les femmes et les filles d'Appenzell, de Gais et des environs, qui en songeant aux dangers que couraient leurs pères, leurs mères et leurs frères, s'étaient rassemblées pour délibérer sur les moyens de leur porter secours. La proposition de faire diversion sur les flancs de l'ennemi fut adoptée à l'unanimité. On laissa la garde des enfans aux vieilles femmes, et toutes celles qui étaient capa-

bles de porter les armes endossèrent des sarraux de bergers, saisirent les armes qu'elles purent trouver et se mirent en marche vers le lieu du combat. L'apparition de ces héroïnes sur les hauteurs donna tellement le change à l'ennemi, qu'il ne douta point que ce ne fût un corps détaché pour lui couper la retraite; dès lors il ne songea plus qu'à une retraite précipitée. Mais lorsque les Autrichiens arrivèrent près des retranchemens, qu'imprudemment ils avaient laissé subsister derrière eux, chacun voulut s'engager le premier dans l'étroit passage que l'on avait pratiqué le matin. Le désordre devint affreux, et les Appenzellois firent un terrible carnage de ces hommes qui se pressaient confusément les uns les autres. Quatre-vingt-quinze bourgeois de Winterthur et leur avoyer furent tués, quatre-vingts bourgeois de Feldkirch éprouvèrent le même sort, et beaucoup de nobles seigneurs mordirent la poussière à cet endroit. Enfin l'ouverture du fatal retranchement ayant été agrandie après de grands efforts, les Autrichiens se débandèrent et prirent la fuite dans toutes les directions, laissant 800 des leurs sur le champ de bataille. Un ruisseau teint de sang, qui coulait dans la vallée, apporta la première nouvelle du combat, et le duc d'Autriche en revenant à Arbon, de sa malencontreuse expédition, apprit la défaite des siens à am Stoss. Les Appenzellois retournèrent auprès de leurs femmes et de leurs sœurs pour les remercier de leur héroïque coopération à la défense de la patrie. Dès lors les femmes de Gais et d'Appenzell ont eu la prérogative de se présenter à la communion avant les hommes, et en mémoire de cette victoire, qui n'avait coûté que vingt hommes aux vainqueurs, on érigea une chapelle sur la hauteur d'am Stoss, où toutes les années on fait une procession, à laquelle n'assistent maintenant plus que les Appenzellois des Rhodes intérieures.

Le duc d'Autriche, humilié d'avoir été mené de la sorte par une poignée de paysans, voulut absolument avoir sa revanche; satisfait s'il pouvait remporter le moindre avantage sur ces manants, afin de pouvoir dire en rentrant dans ses états, qu'il avait été victorieux. Mais sachant maintenant qu'il n'avait rien à espérer à force ouverte, il employa la ruse. Il annonça que las de la guerre, il voulait retourner dans ses états. Après avoir rassemblé les débris de son armée à Arbon et fait préparer des bateaux pour repasser le Rhin, il fit suivre à ses troupes, qui avaient reçu des renforts de l'abbé de St Gall, la rive du lac de Constance, jusque là où elle se rapproche du canton d'Appenzell et où le Rhin quitte la vallée à laquelle il a donné son nom; puis tournant brusquement sur la gauche, le corps se dirigea, en montant, vers le village appenzellois de Wolfshalden. Le duc Frédéric, qui avait d'abord eu l'intention de faire partie de l'expédition, trouva cependant à propos de rester en arrière, et bien lui en prit, car 400 Appenzellois étaient non loin de là prêts à le bien recevoir. Son plan avoit été divulgué, et ce fut encore une femme qui fut la cause de ce nouveau revers. Une jeune fille d'Appenzell qui avait quelques relations avec un jeune homme, soldat dans les troupes de l'abbé de St-Gall, apprit de lui, tant par les questions qu'elle lui adressa que par quelques confidences, ce que le duc projetait contre ses compatriotes. Plus attachée à sa patrie qu'à son amant, la jeune fille, sans rien laisser deviner de son projet, se hâta d'aller trouver ses compatriotes, pour leur découvrir tout ce qu'elle savait. C'est pourquoi les Autrichiens furent surpris par ceux qu'ils eux-mêmes croyaient surprendre, au moment où ils s'y attendaient le moins; cependant, quoiqu'ils vissent que leur coup était manqué, ils firent bonne contenance, car ils se rappelèrent la fuite d'am Stoss. Postés près de l'église de Wolfshalden, ils se défendirent long-temps avec courage; les Appenzellois avaient déjà perdu 44 hommes sans avoir pu les entamer; mais ayant redoublé d'efforts, ils parvinrent à mettre en déroute l'ennemi, qui laissa 500 morts sur la place. Le duc d'Autriche, en voyant revenir sa petite armée en déroute, se dégoûta cette fois de faire la guerre aux bergers d'Appenzell, et il se retira avec les débris de son armée dans ses états. Mais à leur tour les Appenzellois prirent l'offensive et devinrent même conquérans : ils s'emparèrent de toute la vallée du Rhin, traversèrent ce fleuve, et pénétrèrent dans les états du duc. St Gall et Appenzell conclurent un traité offenif et défensif pour le terme de neuf ans, puis avec leurs armes réunies ils ravagèrent dans la Thurgovie et sur les deux rives du Rhin les terres des seigneurs qui leur avaient fait la guerre, et détruisirent une multitude de châteaux. Le comte de Werdenberg ne fut point oublié, il fut remis en possession de son patrimoine que le duc lui avait ôté; mais l'histoire ne dit pas si le noble comte continua à porter le sarrau des bergers d'Appenzell. Ceux-ci et leurs alliés poursuivirent leurs expéditions contre le duc d'Autriche, pénétrèrent par le Vorarlberg dans le Tyrol, et battirent ses troupes sur les bords de l'Inn. Ils avaient aussi à se venger de l'abbé de St Gall, l'instigateur de cette guerre, qui avait quitté sa résidence, sans y laisser de prêtres pour lire la messe, et emportant même les vases sacrés. Les Appenzellois, renforcés par quelques auxiliaires de Schwiz et de Glaris, vinrent mettre le siége devant Wyl, petite ville de la Thurgovie, où s'était retiré l'abbé. Mais les bourgeois de cette ville craignant la vengeance des Appenzellois, décidérent l'abbé à céder à l'orage, les portes s'ou-



vrirent et le prélat fut obligé de se remettre entre les mains de ses ennemis. Ses cheveux blanchis par l'âge et les soucis, son abattement et son air humilié inspirèrent de la pitié aux Appenzellois irrités; on se contenta de le conduire en triomphe à St Gall, où il ne trouva rien de mieux à faire que de se mettre sous la protection d'Appenzell et de St Gall. La guerre durait depuis cinq années avec peu d'interruption et avec un bonheur inouï pour les Appenzellois; leurs armes étaient devenues la terreur de leurs ennemis; soixante-quatre châteaux et plusieurs villes étaient tombés entre leurs mains. Ces succès les rendirent tellement redoutables que personne n'osait leur résister. Cependant ils éprouvèrent un échec au commencement de l'année 1408. Conjointement avec leurs alliés de St Gall et de Schwytz ils assiégeaient la ville de Bregenz, située à l'extrémité orientale du lac de Constance. Leurs attaques étaient si fréquentes et leurs coups si rudes, que la cité autrichienne devait bientôt succomber. Mais les princes de l'empire commencèrent à avoir des craintes sérieuses pour la sûreté de leurs états, et ces craintes étaient d'autant plus fondées qu'en général la classe opprimée des bourgeois et des paysans inclinait à considérer les Suisses et les Appenzellois en particulier comme de futurs libérateurs. Ils rassemblèrent donc une armée tant dans les états autrichiens qu'en Souabe, forte de huit mille hommes. Les princes espéraient surprendre les Suisses à la faveur d'un épais brouillard qui couvrait le lac de Constance et tous les environs; mais, grâces aux habitans du pays, ces derniers apprirent quel danger les menaçait, et ils eurent le temps de prendre la position la moins désavantageuse possible. Cependant ne pouvant résister long-temps à des forces aussi supérieures, après avoir perdu leur capitaine et quatre-vingt des leurs, ils opérèrent leur retraite en bon ordre. Ils imposaient encore tellement à l'ennemi, que personne n'osa les poursuivre. Néanmoins, ils furent obligés d'abandonner toutes les machines de guerre qu'ils avaient employées au siége de Bregenz. La paix se fit bientôt après sous la médiation de l'empereur : ils abandonnèrent leurs conquêtes, se contentant de la liberté qu'ils avaient si glorieusement conquise et défendue avec tant de persévérance.



NÆFELS. | Näfels.

II. 1324.



LES FEMMES D'APPENZELL
à la bataille du Stoss.

Die Weiber von Appenzell
bei der Schlacht am Stoss.



CHAPELLE
aux environs de Zug.

Capelle
in der Gegend von Zug.

TABLE

DES MATIÈRES DU SECOND VOLUME.

